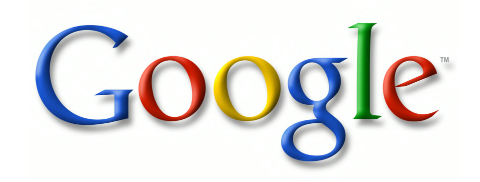
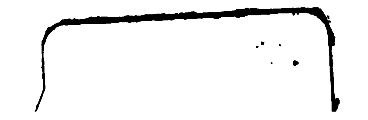



SE TAIRE
PAIRE



[redacted]

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PAR

ALFRED CROISET
Membre de l'Institut
Doyen de la Faculté des Lettres
de Paris

MAURICE CROISET
Professeur de Littérature Grecque
au
Collège de France

TOME CINQUIÈME

PÉRIODE ALEXANDRINE, PAR ALFRED CROISET

PÉRIODE ROMAINE, PAR MAURICE CROISET



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études historiques
4, RUE LE GOFF, 4

1899

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

V

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PAR

ALFRED CROISET
Membre de l'Institut
Doyen de la Faculté des Lettres
de Paris.

MAURICE CROISET
Professeur de Littérature Grecque
au
Collège de France.

TOME CINQUIÈME

PÉRIODE ALEXANDRINE, PAR ALFRED CROISET

PÉRIODE ROMAINE, PAR MAURICE CROISET



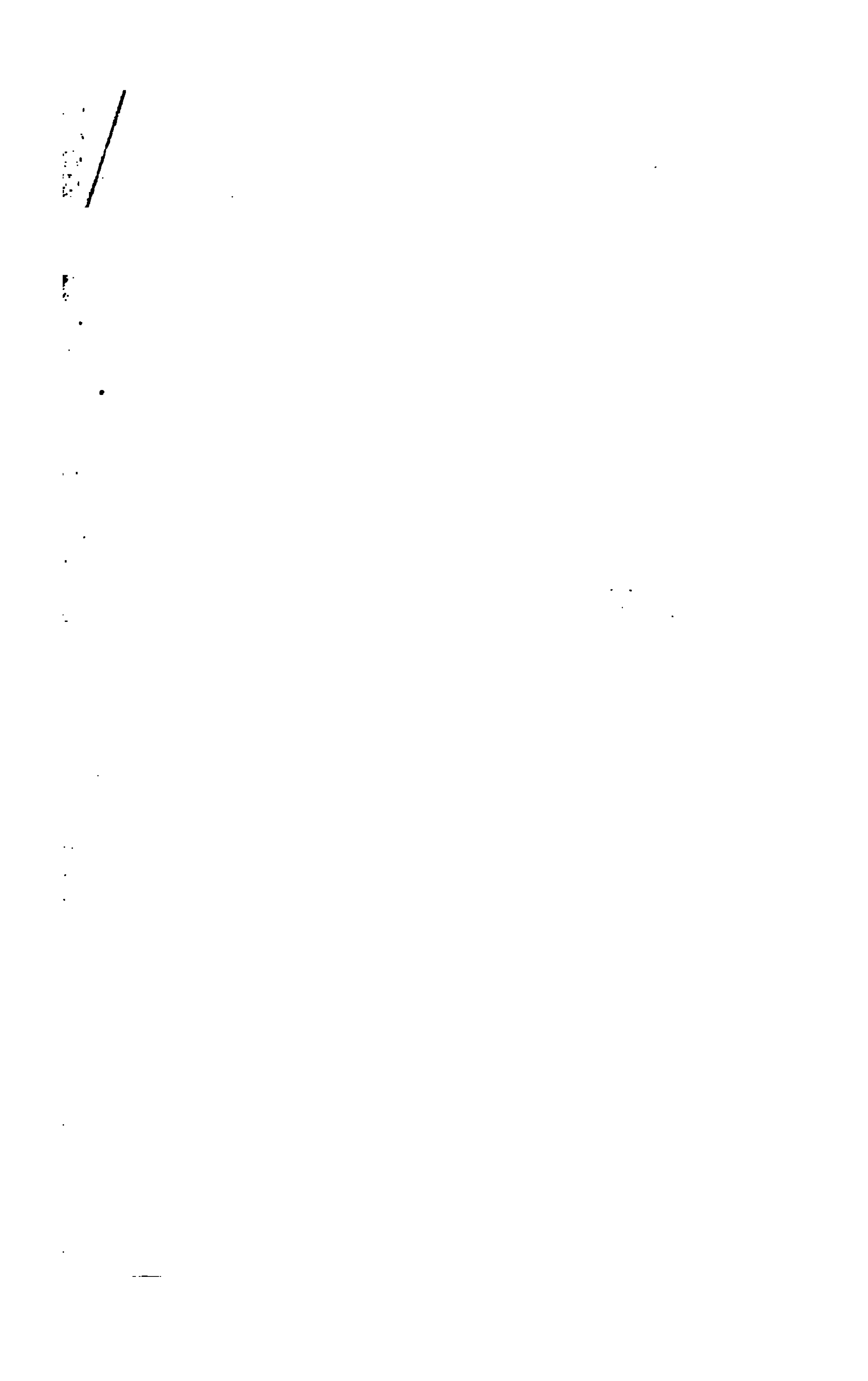
PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études historiques.
4, RUE LE GOFF, 4

1899

PÉRIODE ALEXANDRINE

PAR

ALFRED CROISET



CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA PÉRIODE ALEXANDRINE

SOMMAIRE

Introduction : transformation politique du monde grec ; conséquences littéraires ; les divers centres intellectuels. — I. Athènes. Conditions politiques nouvelles ; les genres littéraires ; le nouvel esprit attique ; le nouveau dialecte attique. — II. Les autres capitales littéraires : Alexandrie ; Pergame. Les centres secondaires (l'Asie-Mineure, la Sicile, les îles, Antioche, Tarse, etc.) Les dialectes poétiques et la κοινή. — III. Conclusion. Esprit général de cette période littéraire ; qualités et défauts ; ressemblances et différences avec les époques antérieures et postérieures. Méthode à suivre dans l'exposition de cette histoire.

Le règne d'Alexandre accomplit dans le monde grec une transformation profonde : ce n'est pas seulement Athènes qui disparaît du premier rang, où elle n'avait guère cessé de se maintenir depuis les guerres médiques : c'est la vieille Grèce tout entière, la Grèce des cités indépendantes et rivales, ardentes à se disputer l'hégémonie, qui est irrémédiablement brisée avec Athènes et qui perd à jamais sa primauté politique. Désor-

mais la Macédoine, les nouveaux royaumes semés par Alexandre à travers l'Orient vont devenir les facteurs essentiels de la vie politique du monde grec, prodigieusement élargi. Les Antipater, les Ptolémée, les Antiochus refoulent dans le lointain de l'histoire les Nicias, les Cléon, les Démosthène, les Phocion. Des peuples immenses, à demi barbares ou formés par de vieilles civilisations que la Grèce connaissait mal, entrent dans le cercle de l'hellénisme. De nouvelles cités, à moitié grecques et à moitié orientales, plus peuplées, plus riches que les anciennes, des cités à la mesure de cet hellénisme nouveau, surgissent comme par enchantement. L'hellénisme n'est plus seulement en Grèce ; il est partout où les armes d'Alexandre ont pénétré, et il y brille parfois d'un si vif éclat qu'il y semble plus chez lui que dans sa patrie d'origine et qu'on est sans cesse tenté d'oublier combien il y est superficiel.

Une pareille révolution politique, la plus grande que le monde ait vue avant l'empire romain, ne pouvait manquer d'avoir des conséquences immenses pour la littérature. La vieille capitale littéraire des deux siècles précédents, Athènes, avait désormais des rivales plus jeunes, et toutes différentes, dans ces villes nouvelles qui s'appelaient Alexandrie, Antioche, Tarse, Pergame. Elle-même, d'ailleurs, ne ressemble plus à ce qu'elle avait été autrefois. Ni le Grec d'Alexandrie, ni l'Athénien du IIIe siècle ne sont le même homme que l'Athénien contemporain de Thucydide ou de Platon. Les œuvres, par conséquent, diffèrent aussi. D'une manière générale, on peut dire que la différence essentielle est celle-ci : la littérature grecque, durant la période d'indépendance nationale, avait toujours vécu de la vie même de la cité, dont elle avait reflété très fidèlement l'évolution naturelle : c'était une littérature populaire, traditionnelle, une littérature de « plein air ». Désor-

mais la cité n'étant plus que l'ombre d'elle-même, la littérature devient à la fois plus individuelle et plus cosmopolite, plus savante aussi ; elle ne sort plus des entrailles mêmes de la cité ; c'est une littérature d'école, de cénacle, de bibliothèque, de cabinet, moins marquée de traits régionaux et qui exprime surtout la culture grecque en tant qu'elle est, par tous pays, la culture des gens bien élevés. Avant d'entrer dans le détail des faits, il faut jeter un coup d'œil sur les divers théâtres où cette littérature se développe et sur les conditions d'existence qu'elle y trouve.

I

Athènes, à première vue, semble avoir peu changé. Un voyageur qui l'aurait quittée au temps du procès de la Couronne aurait pu la revoir, trente ans plus tard, sans être trop dépaysé. Il y aurait retrouvé les mêmes monuments, le même peuple vif et curieux, presque les mêmes institutions, en tout cas les mêmes fêtes religieuses, les mêmes concours dramatiques et lyriques, parfois aussi les mêmes querelles personnelles, les mêmes enthousiasmes et les mêmes dénigrements. Une étude plus attentive l'aurait pourtant vite averti que l'antique décor encadrait une pièce nouvelle. Cette vie politique apparente n'était plus qu'une ombre. Pendant dix ans, de 318 à 308, Démétrius de Phalère avait été, au nom de Cassandre, le maître d'Athènes, un maître à la main légère et à la parole fleurie, mais un maître imposé par la Macédoine. Ensuite était venu Démétrius Poliorcète, à qui les Athéniens donnèrent le titre de roi. Plus tard, le joug de l'étranger sembla parfois s'alléger. Mais en somme, aux moments mêmes où il fut le

moins lourd, Athènes n'eut plus guère que des libertés municipales, et toute vie politique vraiment active lui fut fermée. Même la vie des affaires alla s'affaiblissant. Le Pirée recevait toujours des navires, mais il n'était plus le principal entrepôt du commerce dans le monde grec. Les flottes et les caravanes prenaient la route d'Alexandrie. De plus en plus, Athènes glissait vers ce demi silence des vieilles capitales déchues, où le passé tient plus de place que le présent et où le goût des belles curiosités survit au désir de l'action. Elle avait encore très grand air et le souvenir de sa gloire passée lui faisait une auréole. La finesse de l'esprit et la délicatesse du goût, naturelles sur le sol de l'Attique, s'y étaient encore affermies par l'hérédité d'une longue culture. On venait toujours à Athènes comme à la patrie de l'atticisme. Mais ce mélange d'activité pratique et de spéculation, qui avait donné à l'ancien atticisme son caractère unique de pondération et d'harmonie, avait disparu, et la noble cité des Périclès et des Thucydide tendait à devenir une ville-musée, ou encore une ville de disputeurs oisifs et de beaux-esprits.

Dans cette atmosphère, beaucoup de genres littéraires qui avaient fleuri au ve et au ive siècle vont s'étioler. Ne parlons pas de l'épopée, qui est morte depuis longtemps, ni du lyrisme, qui est devenu déjà depuis un siècle un article de production courante et banale plutôt qu'une forme d'art vraiment vivante; ni enfin de la tragédie, qui n'a plus, au ive siècle même, qu'une existence assez factice. Mais l'éloquence qui, sous ses trois formes historiques, a rempli du bruit de ses périodes, pendant plus d'un siècle, la place publique, les tribunaux, les réunions, que va-t-elle devenir? Elle subit une complète éclipse. Les discours délibératifs, d'abord, ont disparu avec l'activité politique. Les tribunaux, il est vrai, continuent d'entendre des plaidoyers, mais la vie

et l'éclat s'en sont retirés : il n'y a plus d'affaires politiques, plus de ces causes bruyantes qui étaient l'épilogue ordinaire des luttes de la tribune aux harangues; et quant aux affaires civiles, après un siècle de rhétorique et d'exemples oratoires, c'est un métier plus qu'un art de les plaider : beaucoup sans doute y réussissent, mais on ne sait plus leurs noms, qui n'intéressent que leurs clients. L'éloquence d'apparat, enfin, ne peut guère, après Isocrate, faire autre chose que se répéter; tous les secrets du bien dire sont connus; ils le sont même trop : on ne peut plus, dans cette voie, frapper beaucoup les imaginations; la rhétorique va devenir affaire d'école et instrument d'éducation plus encore qu'objet d'art et de pratique solennelle. Voilà donc bien des genres qui meurent ou qui déclinent. Que reste-t-il? Il reste d'abord, en poésie, la comédie, mais la comédie dite « nouvelle », celle de Ménandre; comédie de mœurs privées, de fine observation psychologique, de morale facile, fidèle image de cette société polie et spirituelle [1]; ensuite certains genres secondaires, parfois satiriques, comme les *Silles* de Timon. Il reste surtout deux grandes voies ouvertes à l'activité intellectuelle et où la foule des esprits se précipite avec une ardeur incroyable : l'une est celle du savoir proprement dit, sous ses formes diverses, histoire du passé, connaissance des choses naturelles, étude et recherche de tous les faits positifs de tout ordre; l'autre est celle de la spéculation philosophique et morale qui s'attache à régler la vie humaine. La science de la nature et la philosophie avaient été jadis une seule et même chose; elles tendent maintenant à se séparer, à mesure qu'il entre dans la science de la nature plus de recherche positive et d'érudition, et, dans la philosophie,

1. Cette comédie a été étudiée précédemment, au tome III, à cause des liens étroits qui la rattachent à la comédie antérieure.

plus de préoccupation morale. De ces deux ordres d'activité, il est difficile de dire lequel, au IIIe siècle, a été le plus fécond : le nombre des écrits historiques, érudits, scientifiques, est immense, comme celui des ouvrages philosophiques. Mais c'est certainement la philosophie qui fait le plus de bruit dans le monde et tient le premier rang dans la pensée des contemporains. Les érudits sont isolés et silencieux. La philosophie, au contraire, s'organise en écoles qui ont des chefs, des disciples nombreux, des établissements presque officiels, une tradition, toute une hiérarchie et une continuité qui sont le caractère des grandes institutions. Ces écoles attirent en foule les étrangers. Jeunes gens et hommes faits s'y enrôlent comme dans des ordres religieux et y restent généralement fidèles. Elles se disputent d'ailleurs entre elles, et le bruit de leurs discussions remplit Athènes, comme, au moyen âge, les querelles d'Abailard et de S. Bernard, ou des Dominicains et des Franciscains, remplissaient l'Université de Paris. Les cigales dont parlait Socrate dans le *Phèdre* ne sont pas mortes; elles continuent de babiller sans relâche : l'Académie, le Lycée, le Portique, le jardin d'Epicure retentissent de leurs disputes. Les philosophes sont si bien à la mode que c'est d'eux que se moquent les satiriques, un Timon, par exemple, dans ses *Silles*, un Philémon dans ses comédies.

L'esprit attique, dans ces emplois nouveaux, conserve quelques-unes de ses qualités essentielles : la curiosité intelligente et vive, la finesse déliée, le goût de la simplicité élégante, et même une certaine indépendance incoercible de la pensée, sinon du caractère : la foule, qui élève des statues aux tyrans, les chansonne ; les philosophes, docilement soumis au régime macédonien, s'enivrent d'une liberté intellectuelle illimitée. Le sentiment de l'art pourtant s'affaiblit à certains égards : il se

mêle moins naturellement à toutes les œuvres de la pensée. Dans la complexité croissante de la vie intellectuelle, une séparation plus grande s'établit entre ce qui est du domaine de l'art et ce qui n'en est pas. C'est la marche naturelle des choses et l'atticisme ne pouvait s'y soustraire. Mais ce qui manque le plus à cet esprit du III[e] siècle, c'est le ressort de la volonté, le goût de l'action, et par suite le contact avec la réalité. Il est dangereux pour l'intelligence de trop s'enfermer en elle-même, dans ses raisonnements ou dans ses lectures. A ce régime, certains défauts naturels vont s'accuser davantage et d'autres prendront naissance. De là des historiens qui perdent peu à peu le sens de la politique et des choses militaires, sans acquérir d'ailleurs le sens plus profond et plus subtil de la différence des temps et des pays, que l'antiquité en général a peu connue. De là des philosophes qui se cloîtrent dans leurs systèmes et les poussent jusqu'au paradoxe ou jusqu'à l'absurde, avec une sérénité d'affirmation que Platon, tout aussi hardi, avait su pourtant éviter. De là enfin, dans la morale, un système comme l'épicurisme, qui est le code même de ce temps et, à beaucoup d'égards, la plus fidèle image de ses intimes défaillances. Nous n'oublions pas que l'âme attique, à cette date, n'est pas seule en scène dans les œuvres d'Athènes, et que beaucoup d'étrangers, surtout dans les écoles philosophiques, se mêlent aux indigènes. Quelques-uns sont d'importance, par exemple Zénon. Mais les traits que nous venons d'indiquer restent, malgré tout, foncièrement attiques, et ce n'est pas le mélange des étrangers qui les a créés.

La langue se modifie comme l'esprit. Quand on étudie la suite des inscriptions attiques, on voit certaines formes d'orthographe, de déclinaison, de conjugaison, certaines constructions grammaticales même, disparaître vers le temps d'Alexandre, et d'autres prendre

leur place [1]. Mais ce n'est pas de ces changements-là que nous voulons surtout parler : car la signification littéraire en est très faible, et d'ailleurs obscure. Il semble pourtant que cette évolution s'est opérée dans le sens d'un affaiblissement des caractères propres du dialecte attique et d'un rapprochement avec les autres dialectes, ce qui n'est pas sans intérêt. On voit ainsi, en effet, par la forme même des mots, le dialecte attique s'accommoder à son rôle futur de « langue commune » de toute la Grèce pensante et écrivante. Mais ce n'est là, encore une fois, qu'une évolution assez superficielle et secondaire.

Ce qui est plus important, c'est le changement assez sensible du vocabulaire, de la phrase, des habitudes de style. L'ancien attique était une langue qui rendait presque facile de bien écrire en prose, comme le français du XVIIe siècle ; une langue par elle-même savoureuse et saine. Le vocabulaire en était très simple, très concret, très homogène, nullement chargé d'abstractions ni de termes techniques. Il était à l'image de la vie d'alors, où l'on voyait un même homme, grâce à la simplicité de toutes choses, être tour à tour général, amiral, homme d'état, orateur, et exceller en tout. La langue populaire se prêtait aussi à tout dire, et à le bien dire, prenant partout des métaphores expressives, sans pédantisme et sans effort laborieux. Le vocabulaire de Xénophon est, comme aurait dit Montaigne, « tel au papier qu'à la bouche. » Platon bâtit un système sans avoir besoin de plus d'un mot technique (ἰδέα.) Démosthène et Eschine écrivent la langue de tout le monde. Et ce vocabulaire savoureux

1. Par exemple, le nom. pl. βασιλῆς devient βασιλεῖς ; l'acc. βασιλέας, βασιλεῖς ; le génitif Πειραιῶς, Πειραιέως ; le génitif-datif δυοῖν, δυεῖν. Ὅπως, au sens final, se construit avec le subjonctif, sans ἄν. Et ainsi de suite. Cf. Meisterhans, *Grammatik der Attischen Inschriften* (Berlin, 1885), p. 56, 70, 109, etc.

s'enchâsse en des phrases qui ont toute la souplesse, toute la variété, tout le naturel de la conversation d'un « honnête homme » qui pense tout haut, qui sourit ou qui se fâche, et qui n'est d'aucune profession ni d'aucune robe. On objectera peut-être Gorgias et Isocrate ; mais Gorgias n'est qu'une exception et Isocrate lui-même a beaucoup de véritable atticisme. Enfin cette langue naturellement excellente est écrite par des Athéniens de la vieille roche, qui l'ont, pour ainsi dire. dans le sang et dans les moelles, qui l'aiment, qui en sentent toutes les finesses, et qui ont le souci constant de la beauté littéraire. Depuis Thucydide jusqu'à Démosthène, tous les écrivains attiques sont des artistes.

Après Alexandre, les choses sont bien différentes. Faisons exception, cependant, pour la comédie, qui, par sa nature même, est une imitation de la vie quotidienne, et qui reste par conséquent plus fidèle que les autres genres à la simplicité traditionnelle du langage attique et à sa vivacité gracieuse. Mais si l'on prend la plupart des écrits en prose, histoires, traités philosophiques, on aperçoit aussitôt un changement notable. Les ouvrages en prose ne sont plus du tout, comme dans la période précédente, d'exquises œuvres d'art : ce sont des écrits savants ou ingénieux, composés par des hommes qui ont de l'instruction, mais qui ne sont pas artistes, et qui usent d'une matière moins belle qu'aux siècles antérieurs. Les mots simples cèdent peu à peu la place à des composés plus lourds, qui n'en sont pas plus expressifs[1]. Les termes abstraits abondent[2], et ce sont souvent en outre des termes techniques, étrangers au parler de tout

1. Épicure dit toujours διαλαμβάνειν (comprendre), là où Platon dirait λαμβάνειν.

2. Xénophon disait, en termes concrets : Σωκράτης, ὥσπερ ἐγίγνωσκεν, οὕτως ἔλεγεν (*Mém.* I, 1, 4); Épicure écrit d'une manière abstraite : οὐκ ἔσονταί σοι τοῖς λόγοις αἱ πράξεις ἀκόλουθοι (*Sentences*, 25).

le monde, que les initiés seuls peuvent comprendre [1]. La phrase est généralement claire dans sa structure ; car, depuis Isocrate, tout le monde sait composer une période correcte ; mais elle est monotone, souvent sentencieuse, plutôt didactique que vivante. Ces altérations de la langue et du style ne sont pas toutes illégitimes : l'emploi des mots techniques peut être, au point de vue scientifique, un progrès. Mais l'art y perd. Et, de fait, l'art du style ne préoccupe guère les principaux esprits de ce temps. Quelques-uns, bien que domiciliés à Athènes, sont étrangers d'origine, et n'ont pas respiré l'atticisme en naissant. D'autres, comme Épicure, affectent de ne s'en point soucier. De là, chez tous, des habitudes de négligence inconnues à l'âge classique : car cette négligence n'est plus l'abandon aimable qui donnait parfois tant de grâce au style d'un Xénophon ou d'un Platon : c'est une fâcheuse incurie qui laisse la phrase se gonfler au hasard de mots incolores et inexpressifs [2].

Et cependant, à Athènes du moins, il subsistait une tradition. La langue qu'on écrivait était, à peu de chose près, celle que parlait le peuple. Il n'en était pas de même ailleurs, et l'on voit alors cette nouveauté, de grands centres intellectuels, une Alexandrie, une Antioche, où les lettrés ne sont pas compris d'une partie de la population.

II

Alexandrie est la première en date et de beaucoup la plus importante de ces villes nouvelles, nées de la con-

1. Épicure et Zénon sont les inventeurs d'une foule de ces termes.
2. Par exemple, le fastidieux ὁλοσχερής, avec son dérivé ὁλοσχερῶς, presque aussi chers à Épicure qu'à Polybe.

quête d'Alexandre, qui disputent à Athènes la primauté dans les choses de l'esprit [1].

Entre le canal de Pharos et le lac Maréotis, sur une longue bande de terre, végétait une obscure ville égyptienne. Alexandre comprit l'avantage unique de cet emplacement et y fonda Alexandrie. Cinquante ans plus tard, sous les premiers Ptolémées, la jeune cité comptait plus de trois cent mille habitants : c'était la plus grande ville du monde. Cette prodigieuse croissance, qui ressemble à celle de certaines villes américaines d'aujourd'hui, avait son origine dans le commerce. Alexandrie se trouvait au point de contact des différentes civilisations de l'antiquité : l'Égypte, l'Orient, la Grèce, la Méditerranée occidentale se donnaient rendez-vous dans son immense port. Toutes les marchandises du monde s'y entassaient, amenées par des hommes de toute race, de toute religion, de toute culture. Les échanges y créaient d'immenses fortunes. A côté de la vieille ville, Rhacotis, où survivait l'ancienne Égypte des Pharaons, la ville nouvelle, Néapolis, développa l'imposante magnificence de ses larges rues droites où s'élevaient des édifices grecs. Les Ptolémées étaient intelligents et ambitieux. Quand ils virent leur capitale devenir la plus riche cité du monde, ils voulurent qu'elle en fût aussi la plus savante et la plus lettrée. Déjà Ptolémée Soter avait commencé à y réunir des livres : il avait chargé de cette tâche, dit-on, Démétrius de Phalère, chassé d'Athènes par le Poliorcète. Mais c'est surtout Ptolémée Philadelphe, fils et successeur de Soter, qui fut le véritable créateur de la suprématie littéraire d'Alexandrie, si c'est à lui qu'on doit attribuer, comme il est probable, la fondation du Musée

1. Sur Alexandrie, cf. Strabon, XIII, p. 791. V. aussi Couat, *Poésie Alexandrine*, ch. I, où l'on trouvera d'abondants détails sur ce qui ne peut être ici qu'effleuré, et l'article *Alexandrie* dans l'Encyclopédie de Pauly.

et l'installation définitive de la bibliothèque. Celle-ci, au moment de la mort de Soter, comptait déjà, dit-on, deux cent mille volumes. Mais Philadelphe la doubla, et construisit pour la loger un édifice approprié, qui faisait partie, semble-t-il, des bâtiments du Musée. Une seconde bibliothèque, logée au Sérapéum, contenait encore environ cinquante mille volumes, probablement des *doubles* de la grande bibliothèque. Évergète, après Philadelphe, continua d'enrichir la collection avec une ardeur passionnée qui ne reculait devant aucune dépense : on raconte qu'ayant emprunté aux Athéniens, moyennant une caution de soixante-quinze mille francs, l'exemplaire officiel des tragiques, copié autrefois sous l'orateur Lycurgue, il abandonna sa caution et garda l'exemplaire [1]. Bref, la bibliothèque finit par comprendre environ sept cent mille volumes ; c'est le chiffre qu'elle avait atteint lorsqu'elle fut brûlée en 47, après l'entrée de César à Alexandrie [2]. Déjà des particuliers, avant les Lagides, avaient formé des collections de livres. La plus importante avait été, dit-on, celle d'Aristote, qui du reste fut achetée en bloc par Philadelphe [3]. Aucune n'était comparable à celle d'Alexandrie. Toute la littérature grecque était là, depuis Homère jusqu'aux plus récents philosophes. Un bibliothécaire en chef, assisté sans doute de collaborateurs nombreux, surveillait ce trésor. Il ne se bornait pas à le surveiller ; il s'appliquait à le rendre plus accessible et plus utile, à l'accroître aussi, par des tables, des catalogues, des commentaires, des éditions nouvelles, des études lexicologiques et grammaticales de toutes sortes. Chaque bibliothécaire était nommé à vie. Tous furent des savants illustres. Le premier en date est Zénodote ; viennent ensuite Cal-

1. Galien, *In Hippocr. Epidem.*, III, 2.
2. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, VI, 17.
3. Strabon, XIII, p. 608 ; Athénée, I, p. 3, B.

limaque, Ératosthène, Apollonios de Rhodes, Aristophane de Byzance, Aristarque [1].

Un *musée* est, selon l'étymologie, un lieu consacré aux Muses. Le Musée d'Alexandrie était un établissement considérable, comprenant des édifices et des jardins, avec une organisation par laquelle il tenait à la fois du temple, de l'Académie, et de l'Université [2]. Les édifices étaient nombreux : l'un d'eux, probablement, servait à loger la bibliothèque ; d'autres contenaient des salles de dissection, des observatoires astronomiques. Dans les jardins, il y avait des animaux rares et des plantes exotiques. Des portiques environnaient l'ensemble des bâtiments. En suivant ces portiques, on arrivait à un édifice élégant qui renfermait deux salles importantes. L'une était l'*exèdre*, qui servait aux réunions des savants attachés au Musée ; l'autre, la pièce où ils prenaient leurs repas en commun [3]. Car un personnel nombreux vivait à l'ombre du Musée. C'était d'abord un grand prêtre, chargé de l'administration ; puis une foule de savants et de lettrés, nommés par le roi, pensionnés par lui, et qui se livraient, dans l'admirable établissement où s'écoulait leur vie, soit à des recherches personnelles et libres, soit aux plaisirs de la conversation entre gens de mêmes goûts et de même culture, soit enfin à l'enseignement. Les écoles philosophiques d'Athènes, l'Académie ou le Lycée par exemple, présentaient quelques traits analogues ; mais nulle part rien d'aussi grand ni d'aussi complet n'avait été fait. C'étaient vraiment toutes les Muses que les rois d'Égypte avaient logées dans ce beau palais. « Volière des Muses », disait le satirique Timon [4]. Le mot était méchant ;

1. Couat, p. 22.
2. Couat, p. 15-19.
3. Strabon, XVII, p. 793-795.
4. Dans Athénée, I, p. 22, D.

qui oserait dire qu'il fût tout à fait injuste? Les Muses domestiquées d'Alexandrie ne sont certainement plus tout à fait les mêmes que ces libres déesses de l'Hélicon, qu'Hésiode voyait « agiter en cadence leurs pieds délicats sur la haute et sainte montagne, auprès de la fontaine aux eaux violettes, devant l'autel du puissant fils de Kronos [1] ».

Après Alexandrie, Pergame est une autre capitale littéraire. Les Attales rivalisèrent avec les Lagides. On sait qu'ils attirèrent de nombreux artistes et que Pergame fut au IIIe siècle le siège d'une florissante école de sculpteurs. Ils fondèrent aussi une riche bibliothèque. Celle-ci, moins considérable que la bibliothèque d'Alexandrie, n'était guère moins précieuse, s'il est vrai que Marc-Antoine, après l'incendie qui avait consumé la bibliothèque des Ptolémées, put trouver à Pergame deux cent mille volumes qui contenaient tous des ouvrages différents, et en faire présent à Cléopâtre [2]. Autour de cette bibliothèque, les travailleurs affluèrent. Les Attales furent toujours en relations étroites avec Athènes, en particulier avec l'Académie et le Portique. Il vint donc à Pergame quelques philosophes, mais surtout il y vint ou il s'y forma des érudits, historiens et philologues, attirés par ces milliers de volumes.

Antioche, la capitale des Séleucides, devenue rapidement une riche et luxueuse cité, eut aussi une bibliothèque célèbre, et par conséquent des bibliothécaires, c'est-à-dire des érudits. Le plus connu est Euphorion de Chalcis, qui y vint à la fin du IIIe siècle, sous Antiochus III le Grand. Mais le séjour d'Antioche était évidemment peu favorable à l'étude ; on y songeait plus au plaisir qu'au travail. Les rois y attirèrent parfois

1. *Théogonie*, début.
2. Plutarque, *Marc-Antoine*, 58, 3.

quelques poètes étrangers, mais le pays lui-même ne produisit rien de notable jusqu'au temps de l'empire.

A côté de ces trois grandes villes, il faut encore nommer Syracuse, qui eut, sous Hiéron II, la gloire de produire le plus grand poète et le plus grand ingénieur de cette période, Théocrite et Archimède.

Il faut aussi accorder un souvenir à quelques villes qui furent, au moins en passant et par une heureuse fortune, de petits foyers littéraires : Cos, par exemple, à cause du poète Philétas, et Rhodes, à cause de son école de rhétorique si souvent mentionnée par Cicéron; — ou encore à une cité comme Tarse, en Cilicie, que Strabon nous montre si ardente à l'étude, une véritable pépinière de travailleurs, mais qui ne les forme pas elle-même, faute de ressources, et qui se contente de les envoyer dans les grandes cités [1]. La petite ville de Soles, voisine de Tarses, produit, dès le IIIe siècle, le péripatéticien Cléarque et le stoïcien Chrysippe. En somme, on travaille partout dans le monde grec, et parfois même en dehors. Il y a des hellénisants jusqu'à Carthage, où Hannibal savait le grec [2], où Carnéade trouvait son meilleur disciple, un certain Asdrubal, qui prit le nom grec de Clitomaque. Mais ce sont là des faits isolés, dans le détail desquels nous n'avons pas à entrer ici. Ce qui détermine, en résumé, les caractères généraux de la littérature de ce temps, hors d'Athènes (ajoutons si l'on veut, mais dans une certaine mesure seulement, hors de Syracuse et de quelques villes purement grecques), c'est l'état de choses qui règne à Alexandrie, à Pergame, à Antioche. Ce sont ces conditions qu'il s'agit de définir et dont nous avons à déduire les conséquences. Quel est donc le public auquel s'adressent les écri-

1. Strabon, XIV, p. 673.
2. Corn. Nepos, *Hannibal*, 13; Justin, XX, 5, 11.

vains ? Quels motifs les poussent à écrire et quels instruments ont-ils à leur disposition ?

Le peuple a cessé d'être un public pour les écrivains : voilà le fait essentiel. La foule qui remplit les rues d'Alexandrie se compose en majorité de fellahs égyptiens, d'Asiatiques, de Juifs, de courtisanes et d'esclaves. Dans cette foule bigarrée, on parle toutes les langues de la terre. A Antioche, c'est à peu près la même chose. A Pergame, le fond de la population est grec, mais comme la multitude n'a ni pouvoir politique ni traditions littéraires, elle tombe à un genre d'existence inférieur, et s'éloigne des lettres à mesure que celles-ci, de leur côté, par le progrès même et la complexité croissante du savoir, ont une tendance à devenir moins accessibles à tous. C'est ce qui se produisait même à Athènes, et par conséquent aussi dans les autres cités purement grecques, comme Syracuse. Ainsi, en tous lieux, par la nature des hommes et par celle des choses, la littérature, à cette date, se sépare du peuple. Celui-ci peut bien admirer encore des spectacles comme ceux que leur offrent les Ptolémées et les Antiochus dans les fêtes d'Adonis ou dans les processions du Mont Carios ; mais c'est surtout par le côté extérieur ou musical qu'il s'y associe. La poésie qu'on y récite lui échappe en partie. A plus forte raison tout ce qui, depuis cent ans, préoccupe de plus en plus les esprits éclairés, c'est-à-dire la science du passé, la science de la nature, la morale, tout cela lui reste étranger. Les écrivains ne s'adressent qu'à deux sortes de lecteurs : d'une part la cour, grecque d'origine et d'éducation, ordinairement lettrée, quelquefois intéressée par les études sérieuses, plus souvent amie des formes littéraires brillantes ou mondaines ; ensuite des lettrés de profession, des hommes qui vivent à l'ombre des bibliothèques ou des écoles, et qui passent tout leur temps à lire, à écrire, à disputer, cu-

rieux de savoir positif ou raffinés d'art, quelquefois l'un et l'autre tout ensemble. La littérature nouvelle se modèle sur les goûts du public. En prose, elle cultive toutes les formes d'érudition que facilite et provoque l'existence des grandes bibliothèques : — critique et commentaire des textes classiques, devenus peu à peu lointains et obscurs pour la foule des lecteurs; métrique, biographie, mythologie, histoire érudite ou éloquente, de plus en plus étrangère à l'intelligence des choses politiques et militaires; puis les sciences physiques et mathématiques, à quoi il faut ajouter un peu de rhétorique en certains endroits, et très peu de philosophie (sauf à Athènes). En poésie, on compose quelques épopées artificielles, quelques tragédies de cabinet, puis de petits poèmes personnels ou savants, hymnes, élégies, idylles, épigrammes, parmi lesquels on trouve, à côté de quelques joyaux d'art, beaucoup de productions où il y a plus de métier que d'inspiration.

La langue de tous ces écrits présente un caractère analogue : elle est plus savante que spontanée. Elle a quelque chose d'appris et de convenu. Cela n'exclut pas certaines trouvailles de génie, mais cela ôte à la plupart des écrivains de ce temps le plus grand charme de leur art, la saveur pénétrante du parfait naturel. La prose se sert de la κοινὴ διάλεκτος, c'est-à-dire du dialecte attique contemporain, devenu la langue commune de tous les gens bien élevés : à la cour, dans les écoles, chez les lettrés, on ne parle plus et surtout on n'écrit plus une autre langue. Il n'y a pas de différence à cet égard entre Alexandrie et Pergame. Les dialectes locaux tendent à devenir des patois, réservés à la conversation familière ou à celle des petites gens [1].

1. Faisons toujours une exception en faveur de Syracuse, où Archimède semble avoir écrit ses traités de mécanique en dorien, c'est-à-dire dans la langue qui se parlait autour de lui.

Il en résulte que la plupart de ceux qui écrivent la κοινὴ διάλεκτος ont dû l'apprendre à peu près comme les clercs du moyen-âge apprenaient le latin, ou comme la haute société européenne des derniers siècles apprenait le français. La « langue commune » n'est pas tout à fait la langue maternelle de beaucoup de ceux qui l'emploient. Elle ne peut donc avoir, sous leur plume, toute la finesse, ni toute la saveur, ni toute la pureté, ni même toute la correction qu'on trouvait chez les écrivains de l'âge précédent. On avait déjà vu sans doute, au ve et au ive siècle, l'ionien, puis l'attique, tendre à un rôle à peu près semblable; mais c'était encore l'exception, et la tradition du bon langage était maintenue avec éclat par une foule d'écrivains dont la langue était bien à eux. Au iiie siècle, au contraire, le nombre de ceux qui écrivent en dialecte attique hors d'Athènes devient immense. Le véritable atticisme est comme submergé sous ce déluge, qui reflue jusque dans Athènes elle-même, et la pureté de la langue, en prose, est partout altérée. En poésie, il en est à peu près de même : les poètes n'emploient pas plus que les prosateurs le dialecte du pays où ils sont nés; ils se servent du dialecte littéraire propre au genre qu'ils traitent, de l'ionien s'ils composent une épopée, du dorien s'ils font une œuvre lyrique, et ainsi de suite. Il n'y a que le mime et l'idylle qui s'attachent au dialecte vrai des personnages qu'ils mettent en scène. Dans les autres genres, les poètes écrivent une langue artificielle. En cela, il est vrai, ils se conforment à la tradition poétique de la Grèce : ni Sophocle, dans les chœurs de ses tragédies, ni Pindare, ni sans doute Homère lui-même n'avaient fait autrement. Mais il y a pourtant ici une double nouveauté très importante : d'abord, au iiie siècle, la langue poétique est infiniment plus bigarrée qu'elle ne l'avait jamais été : on puise largement, non toujours avec assez de goût, dans le trésor

immense du passé ; on est bien aise d'étaler son savoir ; on y met du pédantisme. Ensuite, comme la langue ambiante est prosaïque, on associe parfois d'une manière étrange des hardiesses archaïques à la platitude contemporaine. La langue de la poésie, dans la Grèce ancienne, avait eu son vocabulaire propre et sacré, pour ainsi dire, dont les éléments, malgré leur diversité d'origine, s'étaient fondus, par la vertu de l'usage et de la tradition, en un tout harmonieux et homogène. Mais cette harmonie était délicate et fragile. Au IIIe siècle, elle subit plus d'une atteinte. Et cependant, jamais poètes ne furent plus savants que quelques-uns des Alexandrins, ni même plus curieux d'art. Si leur langue ressemble trop à une mosaïque, elle en a aussi les qualités. Jamais on ne prit plus de souci de bien choisir chaque mot et de l'enchâsser à la meilleure place. Chez un artiste comme Théocrite, ce souci délicat donne des finesses exquises de ton. Chez beaucoup d'autres, le résultat n'est pas en proportion de l'effort.

III

La littérature alexandrine, comparée à celle des âges précédents, est incontestablement une littérature de décadence. Et si la littérature est en baisse, c'est que l'homme lui-même vaut moins. Il y a là un grand fait et une grande leçon.

Ce n'est pas à dire que chaque homme alors soit moins intelligent, moins laborieux, moins savant que ses prédécesseurs ; mais, au milieu de ses livres, dans son école ou dans son cénacle, dans les plaisirs de la cour, il vit en somme d'une vie moins complète et moins noble que dans les vieilles cités grecques. L'air qu'il respire est

moins fortifiant. L'individu s'isole et s'amoindrit ; sa vie particulière, détachée du sol où elle s'attachait autrefois, ballottée dans l'immensité de l'espace et du temps, va à la dérive ; ou bien elle se replie sur elle-même et s'absorbe dans un égoïsme plus ou moins intelligent, mais qui atrophie ses plus hautes facultés. L'homme n'éprouve plus guère, en dehors de l'intérêt pratique, que l'attrait du plaisir ou la curiosité du dilettante. La religion, qui remplissait les cœurs d'enthousiasme dans les panégyries d'autrefois, n'est plus, pour l'élite, qui seule s'occupe encore de littérature, qu'une mythologie. Le patriotisme est mort avec les patries. Les choses de la guerre n'intéressent que les soldats de profession. La politique se concentre dans le cabinet de quelques princes. La cour, les érudits, les lettrés, les poètes, ne cherchent au fond que leur propre amusement, sous des formes différentes. Une sorte d'épicurisme pratique envahit toute cette société. Les hautes sources d'inspiration sont taries, et ainsi l'abaissement moral a pour conséquence directe l'abaissement littéraire et artistique. Jamais on ne vit plus clairement le danger de cette théorie qui se résume dans le mot célèbre, « l'art pour l'art ». La formule n'est peut-être pas fausse en elle-même, si l'on entend par là que l'art ne doit pas se subordonner à la morale au point de se faire prédicateur de religion, de patriotisme ou de morale. Mais elle est extrêmement périlleuse si elle conduit à oublier que tant vaut l'âme de l'artiste, tant vaut son art, et qu'un artiste qui cesse d'être un homme dans la plus large acception du mot, est bien près de devenir un simple virtuose, c'est-à-dire un manœuvre plus ou moins habile, capable de tout dire, mais incapable de rien trouver qui vaille la peine d'être dit. Le labeur des érudits n'est pas non plus une mauvaise chose en soi. Mais si l'érudit ne porte pas dans ses recherches le sens profond de

la vie, la préoccupation de quelque chose de plus grand que l'objet particulier de sa recherche, il ne fait en somme qu'une œuvre assez médiocre. C'est ce qui arrive trop souvent dans la période alexandrine. On trouve çà et là quelques fleurs exquises de poésie, quelques grandes vues morales, quelques belles pages d'histoire. On y rencontre aussi des savants, et même de grands savants, parce que le propre de la science est de progresser toujours, à moins d'un cataclysme social : ici, les résultats s'additionnent et il se rencontre de temps en temps des hommes qui en font la synthèse. Mais, en somme, l'originalité véritable est rare. Les plus belles créations artistiques de cet âge portent la marque de l'époque : abus des souvenirs, de l'érudition sèche; raffinement qui se montre jusque dans l'excès d'une naïveté qui n'est pas simple. Le mot d'*Alexandrinisme* est devenu synonyme, en art, d'une délicatesse un peu mièvre et d'une habileté trop savante, trop bornée à l'extérieur des choses. Il s'applique avec une entière justesse à toute la poésie de cette période, dont il exprime bien les défauts, en même temps que la qualité essentielle aussi, c'est-à-dire un goût persistant de la beauté, une recherche de la perfection qui, même en des tentatives incomplètement heureuses, méritent pourtant d'être loués. Il faudrait un autre mot pour caractériser les prosateurs de ce temps, si généralement étrangers au souci de l'art. Disons que leur malheur est peut-être de s'être trop bornés à faire, en tout genre, des *inventaires*. La Grèce classique était morte, embaumée dans les bibliothèques et dans les musées. Il s'agissait de la cataloguer et de l'expliquer, de la faire connaître aux nouveaux-venus, qui étaient même en partie des étrangers. Le sentiment qui animait ces travailleurs avait son côté noble : l'admiration et le respect du passé, une curiosité infatigable. Leur défaut, ce fût de vivre trop exclusivement dans ce passé

sans assez le comprendre. S'ils avaient eux-mêmes vécu d'une vie plus pleine, ils auraient mieux pénétré le caractère propre en même temps que la vie si riche de ce passé. Dans la période romaine, si inférieure à celle-ci pour la poésie et l'art, on trouve du moins une inquiétude morale qui est un germe de grandeur et de renouvellement. Le monde ancien se sent alors malade; il a conscience de la crise qu'il subit et cherche des remèdes, qu'il ne trouve d'ailleurs pas toujours ; mais la recherche du mieux, en morale comme en art, est déjà une belle chose et une bonne chose. Les Alexandrins sont trop persuadés qu'ils continuent directement les générations précédentes; ils les étudient avec sérénité; leur curiosité n'a pas d'angoisses. Les stoïciens sont presque les seuls, dans cette période, qui aient eu quelque ardeur agissante et une sorte de tourment sur eux-mêmes. Aussi le stoïcisme, malgré ses paradoxes, est-il alors ce qu'il y a de plus vraiment grand et de plus fécond. Polybe aussi, grâce à des circonstances exceptionnelles, a vécu d'une vie plus pleine et vu plus loin que les autres. Il est sorti du cercle étroit des purs lettrés. Il a compris Rome et s'est inquiété de l'avenir. Mais la foule des érudits n'a pas cette vigueur; ils lisent, annotent, commentent, compilent, enfermés dans leurs livres et ne voyant qu'eux, ce qui n'est pas la meilleure manière de les lire. Comme ils ont, sans le savoir, réduit en eux-mêmes presque à rien la volonté, la sensibilité, l'imagination, toutes les forces actives de l'âme, qui sont aussi les sources de la littérature, il en résulte que tout leur zèle et tout leur labeur n'aboutissent le plus souvent qu'à un travail utile sans doute, méritoire même à beaucoup d'égards, mais en somme banal, médiocre et impersonnel.

Nous n'avons donc pas à étudier cette période de la même manière que les précédentes. Dans celles-ci, la

science elle-même était souvent littéraire, parce que l'effort pour exprimer des idées nouvelles donnait à l'expression de ces idées une saveur personnelle. Dans la période Alexandrine, au contraire, les genres autrefois les plus littéraires, comme l'histoire et la philosophie, le deviennent de moins en moins, parce que la personnalité de l'écrivain s'y affaiblit. Jamais il n'y avait eu tant d'écrits et si peu d'écrivains. L'étude détaillée de tous ces ouvrages formerait un catalogue, non une histoire de la littérature. Notre tâche nous est tracée d'avance par la nature des choses : chaque fois que nous rencontrerons un talent original, nous essaierons de le définir et de le mettre en pleine lumière. Pour le reste, nous nous attacherons moins à faire connaître des individus dénués de physionomie, qu'à marquer le caractère général des groupes et les grands mouvements de la pensée collective à travers la foule des écrits indistincts [1].

1. Pour le catalogue détaillé des écrits et des écrivains, les curieux devront se reporter au très savant et très consciencieux ouvrage de F. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1891-1892.

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE AU IIIe SIÈCLE

BIBLIOGRAPHIE

THÉOPHRASTE. Ce qui nous reste des œuvres de Théophraste (en dehors des fragments, très considérables) est divisé entre plusieurs manuscrits différents : d'un côté l'*Histoire des plantes*, de l'autre les *Caractères*. Le plus ancien ms. de l'*Histoire des plantes* est un ms. de la Vaticane (n° 61). Le ms. 1823 de la bibliothèque nationale de Paris contient des extraits de Théophraste qui proviennent aussi d'une bonne source. Les autres mss. sont considérés comme inférieurs. Voir, sur ce point, la préface de l'édition Wimmer. Pour les *Caractères*, les plus anciens mss. sont le 1983 et le 2977 de Paris, du xe et du xie siècle, qui ne contiennent que les quinze premiers caractères; le reste des *Caractères* se trouve dans divers mss. dont les principaux sont le 110 du Vatican (xiiie siècle), le 505 de Munich (xve siècle), et divers mss. de la Renaissance. — Éditions : Aldine (*princeps*), 1496; Wimmer (Bibl. Teubner, 1854-1861), 3 vol. contenant les œuvres d'histoire naturelle et les fragments, avec apparat critique. Éditions spéciales des *Caractères* : Casaubon (avec riches commentaires), 1592 ; Ast, 1816 ; Dübner (Biblioth. Didot), 1841 ; Ussing, 1868 ; et surtout *Theophrasts Charactere*, édit. avec trad. et commentaires, donnée par la société philol. de Leipzig, Teubner, 1898. — A consulter aussi, pour la critique du texte, Diels, *Theophrastea* (progr.), Berlin, 1883. — La traduction française des *Caractères*, par La Bruyère, n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique. Texte et trad. par Stiévenart, Paris, 1842.

ÉPICURE. Édition capitale de Usener, *Epicurea*, Leipzig, 1887

(Teubner), contenant les *Lettres*, d'après Diogène Laërce, et les fragments, avec une importante Introduction.

Pour les autres philosophes, dont il ne nous reste que des fragments, les indications nécessaires seront données au cours du chapitre.

Sommaire.

Introduction. — I. L'Ancienne Académie. Caractère général. Speusippe. Xénocrate. Polémon. Cratès. Crantor. — II. Le Lycée. Caractère général. Théophraste. Eudème. Aristoxène. Dicéarque. Straton. Lycon. Ariston de Céos. Critolaos de Phasélis. Hiéronyme de Rhodes. Cléarque de Soles. — III. Écoles de Cyrène et de Mégare. École cynique : Ménippe de Gadara. — IV. Le stoïcisme. Caractère général. Les fondateurs de l'École : Zénon ; Cléanthe ; Chrysippe. La doctrine stoïcienne. La valeur morale du stoïcisme. Sa valeur littéraire. — V. L'Épicurisme. Vie d'Épicure. Ses ouvrages. Méthode et doctrine épicuriennes. Valeur morale de l'Épicurisme. Épicure écrivain. Destinées ultérieures de l'École. — VI. Le scepticisme. Pyrrhon. Timon de Phlionte : Les *Silles*. — VII. La moyenne et la nouvelle Académie. Arcésilas. Carnéade. — VIII. Conclusion.

En abordant l'étude de la philosophie du IIIe siècle, nous ne sortons pas encore d'Athènes, ou du moins nous y gardons notre principal centre d'observation. Les plus grandes écoles de ce temps sont athéniennes. D'ailleurs, entre les maîtres du IVe siècle et leurs successeurs il n'y a aucune solution de continuité. Après Platon, l'Académie subsiste et se développe : après Aristote, le Lycée continue sa doctrine. Zénon, Épicure, Pyrrhon, sont contemporains des premiers philosophes de l'Académie et du Lycée. Enfin les derniers successeurs de Platon, dans la moyenne et la nouvelle Académie, subissent l'influ-

ence des nouvelles écoles, soit qu'ils leur empruntent des idées, soit qu'ils les combattent.

La littérature proprement dite a peu de chose à revendiquer dans l'héritage de ces philosophes. Ceci tient à la fois aux ravages du temps et à l'indifférence de quelques-uns d'entre eux pour l'art d'écrire. Mais leur action sur la pensée humaine a été si grande qu'il en est d'eux comme de Socrate, qui, sans avoir jamais écrit, doit cependant figurer dans toute histoire littéraire de la Grèce. Nous essaierons donc de tracer le tableau sommaire de leur activité, en nous arrêtant, comme il est naturel, aux écrits ou fragments qui nous en rendent encore témoignage.

Dans l'exposé de leurs idées, il est nécessaire, pour la clarté, de les répartir par écoles, et, sans négliger l'ordre chronologique, d'adopter un ordre avant tout systématique. On se ferait cependant une idée fausse de la réalité si l'on imaginait entre tous ces systèmes des séparations trop tranchées, soit dans le temps, soit dans l'espace. Plusieurs d'entre eux apparaissent simultanément. Tous vivent à côté les uns des autres. Ils s'entremêlent, s'opposent, se modifient réciproquement. Dans cette fourmilière philosophique du IIIe siècle, il y a une agitation infinie et des échanges incessants. Il est difficile de tout dire, mais le lecteur doit suppléer à ce qu'un tableau sommaire ne peut lui faire voir, en se représentant tous ces hommes comme beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne semblent l'être dans nos classifications, forcément artificielles par quelque endroit.

I

Après la mort de Platon, c'est son neveu Speusippe qui devint le chef de ses disciples. Il le fut pendant huit

années. D'abord comme tuteur d'Adimante (héritier de Platon), plus tard comme héritier lui-même, Speusippe eut la jouissance de la propriété où Platon avait eu l'habitude de réunir ses auditeurs, et qui était voisine du gymnase d'Académos [1]. Ce jardin de Platon resta le siège de l'école. Après Speusippe, il en devint la propriété. Les *scolarques* se succédèrent régulièrement, désignés sans doute chacun par leur prédécesseur [2]. Le Scolarque était peut-être le propriétaire fictif de l'Académie [3]. En tout cas, il était le maître du chœur. D'autres, d'ailleurs, à côté de lui, enseignaient et pouvaient devenir célèbres. Durant le siècle qui suit la mort de Platon, quatre scolarques se succèdent : Speusippe, de 347 à 339 ; Xénocrate, de 339 à 314 ; Polémon, de 314 à 270 ; Cratès, de 270 à 260 environ. A côté d'eux, on trouve le nom illustre de Crantor. Cette période est celle de « l'ancienne Académie », la seule dont nous ayons à nous occuper pour le moment. Car la « moyenne » et la « nouvelle » Académie, celles d'Arcésilas et de Carnéade, sont animées d'un esprit tout autre, et ne peuvent être étudiées utilement qu'après le scepticisme de Pyrrhon, dont elles ont subi si fortement l'influence.

L'ancienne Académie, au contraire, se rattache assez facilement à Platon, sans trop de rigueur pourtant, car il n'y eut jamais là, comme dans d'autres écoles philosophiques, aucune orthodoxie rigoureuse. La dialectique platonicienne est toujours chez ses disciples, comme chez lui-même et chez Socrate, un libre mouvement de l'esprit. On ne se croit pas enchaîné par la parole du maître. On corrige, on complète sa méthode et sa doctrine. On en abandonne certaines parties. On y ajoute

1. Diog. L. III, 7-8.

2. C'est du moins ce qui semble résulter du fait cité par Diogène Laërce (IV, 3) relativement à Xénocrate.

3. Les péripatéticiens étaient propriétaires collectifs du domaine où ils se réunissaient.

des emprunts faits aux écoles voisines. L'Académie reste une palestre intellectuelle, alors que d'autres écoles nouvelles sont surtout des disciplines de la volonté. Dans cette altération graduelle de la pure doctrine platonicienne, l'Académie se rapproche souvent d'Aristote. On sait que Cicéron s'est maintes fois appliqué à faire ressortir la conformité générale entre l'Académie et le Lycée [1]. Il a raison. Aristote lui-même a fait partie de l'Académie pendant plusieurs années. Il cite Speusippe en divers passages. On ne doit donc pas être surpris de trouver chez Speusippe ou chez Xénocrate des expressions ou des idées qui semblent venir du Lycée [2]. Les deux écoles, en somme, sont sœurs : même officiellement séparées, elles restent assez voisines, et le génie d'Aristote est assez grand pour que l'influence de celui-ci se fasse parfois sentir à l'Académie. Un autre fait à noter, c'est la prépondérance croissante de la morale dans les études de l'école : c'est là un trait du temps. Il en est de même pour certaines tentatives d'organisation, de synthèse, de syncrétisme. Aucun de ces premiers académiciens ne semble avoir eu de génie ; ils n'ont laissé en somme que des traces assez modestes dans l'histoire des doctrines comme dans celle des lettres ; mais l'évolution de l'école offre quelque intérêt et mérite qu'on en fixe au moins les lignes générales.

Le premier est Speusippe, fils de Potoné, sœur de Platon [3]. Il naquit vers 393. Esprit brillant et vif, il avait

1. Voir, p. ex., *De Orat.* III, 18.

2. Par exemple, le mot ἕξις dans Speusippe (fragm. 21, 25, etc.) ; δύναμις et ἐνέργεια dans Xénocrate (fr. 26, etc.) — L'Académie elle-même est appelée deux fois par Speusippe περίπατος (fragm. 189 et 190). — Pour les ressemblances d'idées, v. plus bas, ce qui sera dit des doctrines.

3. Diogène Laërce, IV, 1-5 ; Suidas, Σπεύσιππος. Fragments dans Mullach, *Fragmenta Philos. graecorum* (Didot), t. III, p. 75-99.

dans le caractère, dit-on, un mélange d'ardeur et de mollesse, des élans suivis d'abandon, que Platon dut lui apprendre à gouverner. Il fut l'élève d'Isocrate, dont il rédigea certains enseignements. Puis il se tourna vers la philosophie. En 347, il succéda à Platon dans la direction de l'école. Il mourut en 339, peut-être de mort volontaire. Il avait composé de nombreux écrits, dont on trouvera la liste dans Diogène Laërce. Notons seulement que ses ouvrages philosophiques étaient de deux sortes; il avait écrit des *Dialogues*, comme Platon, et des traités, comme Aristote. On lui attribuait en outre l'*Épitaphe* du tombeau de Platon [1], un *Éloge de Platon*, des *Lettres* et un recueil de *Définitions* (Ὅροι). De tout cela, il nous reste les *Définitions*, qui sont visiblement un extrait de ses œuvres; quelques *Lettres* dont l'authenticité est plus que douteuse, et de courts fragments.

La brièveté des fragments rend évidemment impossible de se faire une idée tout à fait précise de la valeur littéraire de Speusippe. On entrevoit cependant un mérite de facilité gracieuse qui, sans rien offrir de très saillant, convient bien au neveu de Platon et à l'élève d'Isocrate.

Ses doctrines nous apparaissent plus nettement, au moins dans les grandes lignes. Sur plusieurs points importants, il se sépare de Platon. — En dialectique, il rejette la définition proprement dite et la remplace par la description. La définition, fondée sur la différence de l'objet à définir, a le double tort de supposer la connaissance préalable de tous les autres objets, et de ne pouvoir s'appliquer ni aux idées trop générales, ni aux individus [2]. Il faut s'attacher aux choses particulières, les décrire, et les grouper ensuite d'après leurs ressem-

1. Σῶμα μὲν ἐν κόλποις κατέχει τόδε γαῖα Πλάτωνος, — ψυχὴ δ' ἰσοθέων τάξιν ἔχει μακάρων.
2. V. surtout fragm. 203 et 208.

blances. Les *Définitions* de Speusippe sont en réalité des *descriptions*. Plusieurs de ses ouvrages portaient sur ces *ressemblances* des choses. De là des analyses minutieuses qui font songer à Aristote ou à Théophraste. — En métaphysique, il modifiait gravement la théorie des Idées : à l'Idée unique du Bien, source et cause de tout, il substituait les dix idées de Pythagore, rangées en cinq couples : fini et infini, pair et impair [1], etc. Aristote le rapproche souvent des Pythagoriciens. On sait le goût de Platon lui-même pour l'école de Pythagore. Ses disciples devaient aller plus loin dans la même voie. — Ainsi, dès le premier successeur du maître, il est facile de noter plus d'une fissure dans l'édifice de la doctrine platonicienne.

Xénocrate, qui remplaça Speusippe comme chef de l'école en 339, était né à Chalcédoine [2]. Il vint de bonne heure à Athènes et s'attacha à Platon. C'était un esprit lent, grave, opiniâtre, hautement moral, très doux, un peu lourd. C'est à lui que Platon adressait le mot célèbre : « Il faut sacrifier aux Grâces [3]. » Il disait aussi que Xénocrate avait besoin de l'éperon comme Aristote du mors [4]. Quand Démétrius Poliorcète ferma les écoles de philosophie, Xénocrate sortit d'Athènes, et le poète comique Alexis salua son départ de ses railleries [5]. Il mourut en 314, laissant de nombreux écrits. Il avait composé, selon Diogène, des vers, des exhortations (παραινέσεις) et des traités (συγγράμματα). Chose curieuse, il n'y a plus de dialogues dans son œuvre : chez un pla-

1. Fragm. 195. Cf. Aristote, *Métaph.*, I, 5.
2. Diogène Laërce, IV, 6-25; Suidas. Fragments dans Mullach, t. III, p. 114-130.
3. Θύε ταῖς χάρισι (Diog. L. IV, 6).
4. Diog. L. V, 39.
5. Athénée, XIII, p. 610.

tonicien, le fait vaut la peine d'être noté. En revanche, on y trouve des exhortations à la manière d'Isocrate et des traités à la manière d'Aristote, sans parler des poèmes. Toutes ces œuvres nous sont aujourd'hui fort mal connues. Nous n'avons plus un seul vers de Xénocrate, et ses fragments en prose ne nous permettent pas de le juger comme écrivain. Mais ce qu'on y voit, c'est l'effort pour organiser la science, pour en distinguer méthodiquement les parties : la division classique de la philosophie en physique, éthique, dialectique. remonte, dit-on, à Xénocrate [1]. On voit aussi dans ces fragments combien il était parfois Pythagoricien de pensée et de langage; un bon nombre d'entre eux ne sont que des variantes de la même idée : « l'âme est un nombre qui se meut, » ψυχὴ ἀριθμὸς ἑαυτὸν κινῶν.

Polémon et Cratès, qui sont les derniers scolarques de l'Ancienne Académie avant Arcésilas, sont moins connus que les précédents et ont laissé moins de vestiges encore [2]. Polémon est le héros d'une historiette morale souvent contée : dans sa jeunesse, il se livrait au plaisir : un jour, excité par le vin, il entre par dérision dans la salle où parlait Xénocrate : celui-ci fait sa leçon sur la tempérance ; Polémon, étonné d'abord, bientôt confus, puis profondément touché, finit par se convertir et devient philosophe à son tour. Ni Polémon ni Cratès ne paraissent avoir beaucoup écrit. Diogène ne cite d'eux aucun ouvrage : ce sont avant tout des moralistes pratiques.

Tel est aussi le caractère de Crantor, qui ne fut pas

1. Sextus Empir. *Adv. Mathem.*, VII, 16.
2. Diogène Laërce, IV, 16-20 et 21-23. Cf. Susemihl, *Gesch. der Gr. Liter. in der Alexandrinerzeit*, t. I, p 116 et suiv.

scolarque, mais qui mérite une mention à cause de sa célébrité [1]. Horace le nomme à côté du Stoïcien Chrysippe comme un des maîtres reconnus de la morale [2]. Il était né à Soles, en Cilicie, vers 335. Il fut élève de Polémon. Il avait composé de nombreux ouvrages en vers et en prose. Quelques-uns de ses vers nous restent, mais il n'y a rien à en dire. Parmi ses écrits en prose, aujourd'hui perdus, le plus célèbre était un traité *Sur le deuil* (Περὶ πένθους), *aureolus et ad verbum adiscendus libellus*, dit Cicéron [3] sorte de consolation ou d'exhortation qui a servi de modèle à beaucoup d'autres ouvrages analogues dans l'antiquité. Sa morale était noble, courageuse contre la douleur, qu'elle ne niait pas, et judicieusement résignée [4]. Comme écrivain, il était, lui aussi, un disciple d'Isocrate et de Platon. Dans un assez long fragment, tiré d'un ouvrage dont nous ne savons pas le titre, il mettait en scène la Vertu, la Santé, le Plaisir et la Richesse, personnifiés comme dans le célèbre mythe de Prodicos et plaidant chacun leur cause devant les Grecs assemblés [5]. C'est un badinage ingénieux, élégant de forme, sérieux d'intention et médiocrement original [6].

II

Pendant que l'Académie unissait ainsi dans un éclectisme subtil les doctrines de Platon à celles d'Aristote et de Pythagore, ou moralisait avec élégance, le Lycée es-

1. Diogène Laërce, IV, 24-27. Fragments dans Mullach, t. III, p. 139-152.
2. Horace, *Ep.*, I, 2, début.
3. Cicéron, *Acad.* II, II, 44.
4. Cf. fragm. 8.
5. Fragm. 13.
6. Mentionnons encore ici, pour mémoire, parmi les œuvres de l'Académie dans cette période, les dialogues apocryphes qui figurent dans la collection platonicienne, et qui sont, d'ailleurs, des ouvrages de peu de valeur. Cf. plus haut, t. IV, p. 265.

savait de maintenir la tradition d'Aristote. Ici encore, l'activité des esprits est grande. La doctrine d'Aristote n'est pas plus que celle de Platon un catéchisme qu'on répète fidèlement; elle est surtout une méthode de pensée et de travail. A vrai dire, on ne s'écarte guère du maître en métaphysique ; on considère comme définitive sa théorie générale de l'être ; on s'en tient fermement aux quatre causes. Le cadre philosophique est immuable. Mais, dans ce cadre, on met une foule de faits nouveaux. Les disciples d'Aristote ont hérité de lui le goût de l'érudition, la curiosité du fait précis, l'habitude de l'analyse. Ils entrent si activement dans cette voie qu'ils ont l'air de négliger parfois la philosophie proprement dite. Mais, en semblant restreindre le domaine défriché par Aristote, on ne peut dire pourtant qu'ils lui fussent infidèles. Les philosophes du Lycée, comme ceux de l'Académie, par le choix même qu'ils ont fait dans l'héritage philosophique de leurs maîtres respectifs, ont montré qu'ils les comprenaient bien; car, si Platon est surtout un moraliste, Aristote est surtout un savant.

L'organisation du Lycée ressemble à celle de l'Académie; on y trouve aussi un lieu habituel de réunion, une succession de scolarques, des disciples librement groupés autour du chef d'école. Les deux premiers de ces scolarques sont Théophraste (322-287) et Straton (287-269). C'est Théophraste, devenu propriétaire d'un terrain grâce à Démétrius de Phalère, qui, par son testament, fit de ses disciples ses héritiers et mit l'École chez elle[1]. A côté des scolarques, nous trouvons Eudème, Aristoxène, Dicéarque, d'autres encore. Telle est la première génération péripatéticienne, la plus grande de toutes, ou même, à vrai dire, la seule grande; car celles qui suivent sont

1. Diog. L., V, 39, et 52-53.

obscures, composées surtout de commentateurs. Le plus connu est cet Andronicos de Rhodes qui donna au temps de Cicéron la première édition complète d'Aristote[1]. Au reste, même dans la première génération, Théophraste seul mérite à proprement parler le nom d'écrivain. Les autres sont plutôt des savants, et le principal intérêt de leur œuvre, en dehors du fond des choses qu'ils nous apprennent, est de nous montrer comment la philosophie péripatéticienne, par la curiosité universelle dont elle était animée, se trouvait amenée à s'étendre et à rejoindre en tous sens les disciplines les plus diverses, depuis la science des physiciens jusqu'à celle des grammairiens et des érudits. Essayons donc de dégager d'abord la physionomie de Théophraste. Quelques brèves indications suffiront pour les autres[2].

Théophraste était né à Érésos, dans l'île de Lesbos[3]. Sa naissance est placée par Diogène Laërce en 372. Il mourut en 287, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans[4]. Presque toute sa vie se passa à Athènes, où il était venu de bonne heure. Il y entendit d'abord Platon, puis Aristote[5]. C'est Aristote, dit-on, qui lui donna le nom de Théophraste : il s'appelait réellement Tyrtamos; son nouveau nom exprimait la divine éloquence de sa parole[6]. On sait ce-

1. Cf. t. IV, p. 688.

2. Démétrius de Phalère, qu'on range souvent parmi les péripatéticiens, est plutôt un orateur et un historien qu'un philosophe. Il en sera question au chapitre suivant.

3. Diogène Laërce, V, 36-57; Suidas.

4. La préface des *Caractères* lui donne, au moment où il est censé l'écrire, quatre-vingt-dix-neuf ans. Si cette indication était exacte, il faudrait donc reculer la date de sa naissance au moins jusqu'à l'année 386. Mais cette préface a tout l'air d'être apocryphe et ne mérite par conséquent que peu de confiance.

5. Diogène Laërce mentionne comme son premier maître un certain Leucippe, de Lesbos (qui ne peut être le fondateur de l'atomisme).

6. Diog. L., V, 38.

pendant l'anecdote de la marchande d'herbes qui, à un léger accent, le reconnut pour étranger. Suivant une autre anecdote, Aristote aurait réédité à son sujet, en l'opposant à Callisthène, le mot de Platon sur Aristote lui-même et sur Xénocrate, dont l'un avait besoin du mors et l'autre de l'éperon[1]. Sauf un exil momentané en 318, lors de l'édit de Démétrius Poliorcète contre les écoles de philosophes, sa vie se passa sans événements, toute remplie par l'enseignement et par la composition de ses livres. Il eut, dit-on, dans sa longue vie, jusqu'à deux mille disciples : on cite parmi eux, en dehors des philosophes proprement dits, l'orateur Dinarque et l'homme d'état Démétrius de Phalère. Ses écrits furent en nombre immense. Diogène Laërce en énumère près de deux cent quarante, dont quelques-uns fort étendus. Même en faisant, dans ce catalogue, une large part aux doubles emplois et aux fausses attributions, dont beaucoup sautent aux yeux, il reste encore une somme d'écrits surprenante. Quand on en parcourt les titres, on voit que Théophraste, comme Aristote, avait touché à toutes les parties de la science. Son œuvre est une encyclopédie. Il a traité de métaphysique, de logique, de politique, de morale, de rhétorique, de poétique, de sciences naturelles; il en a traité dogmatiquement et historiquement; il a cherché le vrai pour son compte et rapporté les opinions des autres. Une foule de ces titres sont semblables à ceux des traités d'Aristote : Théophraste repasse sans cesse sur les traces de son maître, pour éclaircir, pour compléter, pour approfondir, pour voir les faits de plus près et étudier les opinions antérieures. Ce qui l'a le moins occupé, c'est la recherche métaphysique proprement dite. Nous en avons dit la raison : le Lycée a toujours cru qu'Aristote avait atteint sur ce point la vérité totale. Parmi les plus importants et les plus célè-

1. Diog. L., 39.

bres de ses ouvrages, aujourd'hui perdus, citons seulement : les vingt-quatre livres *Sur les lois*, qui faisaient pendant au recueil des *Constitutions* d'Aristote[1] ; dix-huit livres *Sur la physique ;* seize livres sur les *Opinions des physiciens ;* puis des ouvrages plus courts, mais dont les titres éveillent la curiosité et les regrets : *Sur les proverbes, Sur le ridicule, Sur la comédie, Sur l'action oratoire,* etc.

Il nous reste aujourd'hui de Théophraste deux ouvrages complets : les *Recherches sur les plantes* (Περὶ φυτῶν ἱστορίαι), en 9 livres, et *Les causes des plantes* (Περὶ φυτῶν αἰτιῶν), en 6 livres ; en outre, les célèbres *Caractères*, dont la vraie nature soulève un problème assez délicat. Enfin de nombreux fragments, dont quelques-uns sont fort étendus, notamment un morceau tiré de sa *Métaphysique*[2], et un autre[3] (περὶ αἰσθήσεως καὶ περὶ αἰσθητῶν) qui est tout un chapitre de son ouvrage perdu sur les *Opinions des Physiciens*. Cet ensemble est assez considérable pour que nous puissions nous faire une idée nette de ses qualités de savant et d'écrivain.

Comme savant, Théophraste n'est pas un de ces esprits qui ouvrent des voies nouvelles. Il est plutôt de ces travailleurs habiles et actifs qui, s'engageant à la suite d'un maître dans la route frayée par son génie, l'achèvent, l'élargissent, en explorent les alentours. Dans cette tâche encore belle, il apporte de rares qualités : d'abord une information prodigieusement étendue[4], ensuite beaucoup de finesse, de bon sens, d'ordre et de clarté. Il n'a pas d'autre théorie métaphysique que celle d'Aristote ; il ne

1. Cf. R. Dareste, *Le traité des Lois de Théophraste*, Paris, 1870, (extrait de la *Revue de Législation*) ; essai de reconstitution du plan de l'ouvrage.

2. Fragm. XII (Wimmer).

3. Fragm. I.

4. Πάντων σχεδὸν ἐκτιθέμενος τὰ δόγματα, dit de lui Diogène Laërce (IX, 22, à propos de sa *Physique*). Cf. Plutarque (*Alcib.*, 10), qui l'appelle : ἀνδρὶ φιληκόῳ καὶ ἱστορικῷ παρ' ὁντινοῦν τῶν φιλοσόφων.

se fait pas de la science une autre conception. Mais il explique et défend cette métaphysique; il applique cette conception de la science à des objets nouveaux : et partout il montre la même connaissance des faits, la même habileté à les analyser et à les classer.

Comme écrivain, il a des mérites analogues : il a tout à fait le style de son esprit, clair, élégant, discrètement spirituel, avant tout parfaitement convenable à son objet, sans trouvailles de génie et sans défaillances. Quintilien, expliquant l'origine de son surnom de Théophraste, applique à son style l'expression de *nitor divinus* [1]. Le mot *divinus* nous semble un peu fort peut-être : nous le réserverions plus volontiers à Platon. Mais *nitor* est très juste : ce mot rend à merveille le « poli » de ce style qui est brillant sans être éclatant [2]. Strabon dit également fort bien que tous les disciples d'Aristote furent habiles à parler, mais que Théophraste fut le plus habile de tous (λογιώτατος) [3]. Il y a du charme dans cette clarté parfaite, et l'on comprend ce que veut dire Cicéron quand il déclare que Théophraste sait plaire encore, même quand il reprend les sujets déjà traités par Aristote [4].

L'*Histoire des Plantes* est une preuve de cette affirmation. Si l'ouvrage analogue d'Aristote a disparu en original, c'est probablement que celui de Théophraste avait plus de lecteurs. On y trouvait, avec une rédaction plus achevée, des faits plus nombreux. L'*Histoire des Plantes* est un travail essentiellement descriptif. Comme le dit l'auteur au début, c'est surtout ce qui distingue les plantes les unes des autres (τῶν φυτῶν τὰς διαφοράς)

1. *Inst. Orat.*, X, 1, 83.
2. *Nitor*, en latin, s'oppose quelquefois à *splendor*.
3. Strabon, XIII, p. 618.
4. Cicéron, *De fin.*, I, 2, 6 : *Quid? Theophrastus mediocriterne delectat cum tractat locos ab Aristotele ante tractatos?* — Cf. *Orat.* 19, 62.



qu'il veut étudier. Ces différences sont présentées successivement sous un certain nombre de chefs : les parties des plantes, leurs accidents, leurs naissances, leurs manières de vivre; ajoutons encore les usages qu'on en fait. Dans chacune de ces grandes divisions, il examine tour à tour les diverses espèces au point de vue de ce qui les différencie. L'ordre suivi soit dans l'ensemble de l'ouvrage, soit dans le détail de chaque partie, n'est assurément pas très rigoureux, et ne pouvait l'être à cette date ; mais Théophraste pourtant, comme Aristote, cherche à classer les choses d'après leurs caractères les plus importants. Les faits recueillis sont en nombre immense. La plupart lui viennent de ses lectures, et il n'a pu toujours les contrôler suffisamment; d'autres lui sont connus par ouï-dire; beaucoup enfin semblent le résultat de ses observations personnelles. L'idée de la régularité des lois naturelles est partout présente; elle s'exprime d'une façon particulièrement curieuse dans un passage où il attaque en passant l'art des devins [1]. Rien de plus clair et même, étant donné le sujet si technique, rien de plus agréable que cette abondante et facile exposition.

Le traité *Sur les causes des Plantes* fait suite à l'*Histoire des Plantes*, comme on le voit par les premières lignes de l'ouvrage. Ce second traité est plus philosophique dans son objet, et moins descriptif. Ce que veut faire ici Théophraste, c'est d'expliquer, par la théorie des quatre causes aristotéliciennes (matière, forme, cause efficiente et cause finale), toutes les « différences » décrites dans le précédent ouvrage. Quels sont les rapports de la végétation avec le sec et l'humide (et cela pour chaque espèce), d'où viennent ce sec et cet humide, quelles fins se propose dans toutes ces opérations la nature (qui ne fait rien en vain, comme le répète Théophraste après

1. II, 3.

Aristote)[1], voilà ce qu'il cherche et ce qu'il expose. Le terrain était ici beaucoup plus glissant à coup sûr que dans le précédent traité : une description a plus de chance d'être exacte, en pareille matière, qu'une explication. Heureusement l'érudition de Théophraste le préserve encore en ce sujet du danger d'exécuter une œuvre vaine, par la quantité de faits réels, bien observés par lui-même ou par d'autres, qu'elle lui fournit, et d'où résulte que son livre, à côté de beaucoup d'explications éphémères, présente une somme considérable de documents positifs et de valeur durable. Le style d'ailleurs a les mêmes qualités que dans l'*Histoire des Plantes*.

Les *Caractères* ne sont pas aussi différents de ces deux ouvrages que pourraient le faire supposer ce titre de « Caractères », et surtout le souvenir de l'imitation très libre que La Bruyère en a donnée. C'est l'œuvre d'un savant plus que d'un littérateur proprement dit. L'ouvrage, sous sa forme actuelle, comprend trente et un « caractères », précédés d'une préface[2]. Chaque « caractère » porte un titre, qui est le nom d'un défaut moral (très rarement d'une qualité). Ce défaut est d'abord défini à la manière d'Aristote. Suit une description plus ou moins longue des différents signes par lesquels il se manifeste extérieurement. Le style est net, simple, sans aucun ornement littéraire, et ne sert que de vêtement à une pensée exclusivement scientifique. S'il y a parfois de l'esprit dans ces portraits, c'est en quelque sorte malgré la volonté de l'auteur, et parce que la chose même est plaisante en soi. Qu'est-ce donc, en somme, que cet ouvrage, et quel a été le dessein de Théophraste ?

Il est tout d'abord visible que le texte en est souvent suspect. La *Préface* est incohérente et faible ; on ne peut

1. I, 1.
2. Trente et un, dans les manuscrits les plus complets, quinze ou seize dans les autres, et notamment ceux de Paris.

l'attribuer, sous cette forme, à Théophraste. Dans le reste de l'ouvrage, on trouve non seulement des lacunes, des réflexions de lecteur ou de scoliaste insérées indûment dans le texte, ce qui ne regarde que la critique verbale; mais aussi, chose plus grave, des répétitions littérales qui indiquent que deux morceaux diversement intitulés ne sont parfois que deux rédactions différentes du même « Caractère. » Il est donc certain que l'ouvrage a subi toutes sortes de remaniements. Dans la liste de Diogène, il est évidemment désigné par ce titre : Ἠθικοί χαρακτῆρες. Cela prouve qu'il existait déjà, au temps de Diogène, sous une forme assez voisine de celle que nous connaissons, et comme une collection de portraits moraux. Mais d'où venait cette collection ? Avait-elle été ainsi formée par Théophraste lui-même, sous ce titre, comme un ὑπόμνημα, un recueil de matériaux et de documents analogue aux recueils d'Aristote ? M. Gomperz le croit, et il explique par là l'inachevé de la composition et la facilité plus grande avec laquelle l'ouvrage s'altéra [1]. D'autres y voient plus volontiers un *Epitome* alexandrin, un recueil d'*Extraits* artificiellement détachés par quelque grammairien d'un ouvrage plus étendu, d'un ouvrage de morale ou de rhétorique (c'est l'opinion de M. Diels) [2], ou peut-être du traité *Sur la comédie* (c'est l'opinion exprimée jadis par Casaubon, qui édita les *Caractères*, et reprise par Christ [3]). L'hypothèse de Casaubon est très séduisante au premier abord : il est facile en effet de remarquer, entre les titres des *Caractères* de Théophraste et ceux des comédies de Ménandre, des rencontres frappantes, et l'on aime à se dire qu'il y a peut-être, dans l'ouvrage du philosophe, plus d'un

1. Gomperz, dans les *Abhandl.* de l'Académie de Vienne, t. 187 (année 1888) : *Die Charactere des Theophrasts.*
2. *Doxographi graeci*, p. 103.
3. Christ, *Griech. Litter.*, p. 436.

souvenir du poète comique. Ce n'est pourtant là qu'une conjecture fort douteuse : et, à supposer même que les *Caractères* aient été tirés du Περὶ κωμῳδίας, il ne suit pas de là que Théophraste eût pris ses documents dans Ménandre ; il est même plus probable qu'il les avait demandés, selon l'exemple d'Aristote dans la *Rhétorique*, à l'observation directe de la nature. Résignons-nous donc à ignorer. Ce qui du moins n'est pas douteux, c'est l'intérêt moral et littéraire de ces *Caractères* ; car Théophraste est un fin psychologue et un écrivain délicat.

Son champ d'observation n'est pas très étendu : il s'enferme dans un petit coin de la morale générale (les défauts), et ne montre guère les particularités qui dérivent de l'âge, de la profession, des circonstances (soldat fanfaron, cuisiniers, esclaves, parasites, jeunes gens et vieillards, amoureux de la comédie nouvelle), ni celles qui tiennent à l'individu (portraits de La Bruyère). Ce sont des défauts universels qu'il analyse : fausseté, flatterie, orgueil, grossièreté, sottise, etc. Mais il les analyse avec une extrême subtilité ; il y distingue des nuances variées. Dans l'espèce « flatterie », il étudie séparément le flatteur par intérêt et le flatteur par complaisance ou faiblesse (περὶ κολακείας et περὶ ἀρεσκείας). Dans l'orgueil, il distingue trois ou quatre sous-types différents ; de même dans la grossièreté. Et cette subtilité n'est pas artificielle : elle repose sur des différences réelles. Ces fines études de psychologie sont dans le goût du temps : ce sont elles qui remplissent la comédie nouvelle et qui font le prix de l'épopée d'Apollonios. Aristote avait donné l'exemple dans la *Rhétorique*, mais il n'avait étudié que les « passions » principales, sans entrer dans le minutieux détail des « défauts ».

De plus, les analyses d'Aristote étaient abstraites : celles de Théophraste sont concrètes et pittoresques. Chacun de ses *caractères* débute par une définition aris-

totélicienne; mais tout de suite c'est l'orgueilleux, le flatteur, le grossier, — non l'orgueil, la flatterie ou la grossièreté, — qu'il a devant les yeux et qu'il met en scène. Il nous dit ses gestes ; il le fait parler. De là vient qu'on a pu croire à une influence directe de la comédie sur cette manière de philosopher. Mais, outre que mille détails n'ont rien de scénique ou de dramatique, cette vivacité de forme n'est évidemment chez Théophraste, — comme souvent chez Démosthène, par exemple, — qu'un don naturel et spontané. C'est sa marque propre. Nul dessein d'ailleurs de faire à proprement parler œuvre d'art; rien en tout cela qui rappelle, même de loin, la composition savante de tel morceau de La Bruyère (Giton et Phédon, Irène, etc.) ni les grâces savantes de son style. Ici, le style est tout uni ; la composition existe à peine. L'orgueilleux, dira Théophraste, est un homme qui... (τοιοῦτος οἷος...) ; suivent quinze ou vingt phrases toutes à l'infinitif, toutes jetées dans le même moule, et qui ne sont même pas groupées suivant une gradation quelconque, en vue d'un effet à produire. Théophraste n'est jamais, dans les *Caractères*, qu'un savant, un naturaliste de la morale, mais un savant d'esprit délicat, d'imagination vive et fidèle, au langage souple et précis.

On sait la fortune de ce petit ouvrage. Quand il n'aurait que le mérite d'avoir inspiré La Bruyère, il serait déjà de grand prix. Mais il est probable qu'il dut avoir une influence sensible sur le goût des contemporains pour les analyses psychologiques : s'il est un témoignage et un effet de ce goût général, il a sans doute contribué à son tour à l'étendre et à le diriger.

Les *Fragments* présentent aussi un vif intérêt. Quelques-uns (notamment les plus étendus) ont surtout de l'importance pour l'histoire des opinions philosophiques[1].

1. Par ex. les fragm. I à XII (Wimmer). — Le fragm. XXX

Nous nous arrêterons de préférence à ceux qui viennent de ses ouvrages sur la rhétorique et la morale, ou qui ont une valeur littéraire par la finesse de la pensée et du tour. Voici, par exemple, deux définitions spirituelles de l'amour :

L'amour est la passion d'une âme désœuvrée [1].

L'amour est l'excès d'un désir irraisonnable, prompt à venir, lent à s'en aller [2].

Il disait aussi que « trop d'amour engendre la haine [3] ».

Aux femmes, il recommandait avant tout la modestie : il disait qu'une femme « ne doit ni voir ni être vue, surtout quand elle est experte aux artifices de la beauté ; car cette science n'a jamais qu'une fin mauvaise [4] ; » — et que « le domaine réservé à l'habileté des femmes, ce ne sont pas les choses de la cité, mais celles de la maison [5]. »

C'est à lui encore qu'appartient cette belle pensée !

Respecte-toi toi-même pour ne pas rougir devant les autres.

D'autres mots sont simplement amusants, comme celui où il appelle si justement les boutiques de barbiers de son temps, grands rendez-vous des causeurs et des nouvellistes, des « banquets sans vin [6] ».

Mais quelques-unes de ses pensées les plus fines sont de celles qui se rapportent à l'art d'écrire. En voici une, où il exprime cette idée que le « secret d'ennuyer est

de Wimmer (XII de Diels), sur l'éternité du monde, serait de ceux-là, si l'authenticité en était plus certaine. Cf. Zeller, *Hermes*, XI, p. 422 et suiv., et Diels, p. 106 et suiv.

1. Fragm. CXIV (πάθος ψυχῆς σχολαζούσης).
2. Fragm. CXV.
3. Fragm. LXVI.
4. Fragm. CLVII.
5. Fragm. CLVIII.
6. Fragm. LXVI.

celui de tout dire », avec une pénétration remarquable. Le passage est cité par Démétrius, l'auteur du traité *De l'élocution*, en ces termes [1]:

Un autre moyen de persuader est celui qu'indique Théophraste, de ne pas tout dire minutieusement et longuement, mais de laisser à l'auditeur certaines choses à deviner et à trouver par lui-même. L'auditeur, en effet, qui a deviné ce que vous ne lui disiez pas, devient pour vous plus qu'un auditeur, un auxiliaire et un ami; il vous doit le plaisir de s'être trouvé lui-même intelligent, grâce à l'occasion que vous lui avez fournie de deviner quelque chose. Lui tout dire comme à un sot, c'est lui montrer qu'on se méfie de son intelligence.

A côté de Théophraste, nous rencontrons quelques noms connus ; celui d'Eudème, à qui l'on attribue la rédaction de l'une des *Morales* comprises dans l'œuvre d'Aristote, et qui s'occupa aussi de l'histoire des doctrines [2]; Aristoxène de Tarente, musicien et rythmicien encore plus que philosophe ; Démétrius de Phalère, surtout orateur et homme d'état ; Dicéarque, surtout géographe ; Héraclide de Pont, polygraphe et historien des doctrines. On voit comment le Lycée, dès la première génération, s'écarte de la philosophie proprement dite vers les recherches curieuses ou érudites. Nous retrouverons quelques-uns de ces noms dans le chapitre suivant, où ils seront mieux à leur place.

Le successeur de Théophraste à la tête du Lycée fut Straton, né à Lampsaque [3], qui dirigea l'École de 287 à 269. Straton paraît l'avoir orientée surtout du côté des recherches physiques, dans un esprit moins finaliste que positif et déterministe. Mais de ses nombreux écrits,

1. Fragm. XCVI.
2. Diels, *Doxographi*, p. 102.
3. Diogène Laërce, V, 58-64. — Les fragments de Straton n'ont pas été réunis par Mullach. On les trouvera cités dans l'excellente thèse de M. Rodier, *La physique de Straton de Lampsaque*, Paris, 1890.

énumérés par Diogène, il ne nous reste à peu près rien de textuel, et l'histoire littéraire, en somme, n'a pas à s'occuper de lui.

Il faut en dire autant de Lycon, qui fut son successeur de 269 à 225. La parole de Lycon était d'une élégance recherchée, mais non ses écrits, selon Diogène. Nous connaissons fort mal ses doctrines[1].

Après Lycon, citons encore son successeur Ariston de Céos, qui semble avoir écrit une histoire de l'école[2]; — Critolaos de Phasélis, qui remplaça Ariston[3]; — Hiéronyme de Rhodes, contemporain de Lycon, écrivain abondant et superficiel, qui semble s'être rapproché parfois de l'épicurisme[4]; — enfin Cléarque de Soles, cité par Athénée comme un des disciples d'Aristote[5], mais qui semble un peu plus récent et qui avait écrit notamment des biographies de philosophes[6].

Le fleuve sorti d'Aristote est en train, comme on le voit, de se perdre dans les sables.

III

Les petites écoles qui se rattachaient à Socrate continuent de vivre aussi après Alexandre, mais sans beaucoup d'éclat. Les écoles de Cyrène et de Mégare, à cette date, n'intéressent que l'historien de la philosophie. Les Cyrénéens défendent la morale du plaisir, mais Épicure va venir qui dira des choses analogues avec un autre retentissement. Bornons-nous à citer les deux plus grands

1. Diogène Laërce, V, 65-74.
2. Zeller, II, 2, p. 926. Cf. Susemihl, I, p. 150-152.
3. Susemihl, I, p. 153.
4. Susemihl, I, p. 148.
5. Athénée, p. 234, F, et 701, C.
6. Fragments dans C. Müller (Didot), *Fragm. historic. graecorum*, t. II, p. 302 et suiv.

noms de l'école dans cette période, ceux de Théodore, dit l'*athée* [1], et d'Hégésias [2]. Tous deux furent en relations avec Ptolémée Ier Soter. Il ne nous reste rien de leurs écrits.

Les Mégariens ont pour représentant principal Stilpon, qui vivait en même temps que Théodore de Cyrène et qui discuta contre lui. Stilpon, comme les fondateurs de l'école, reste un dialecticien subtil et acharné [3].

L'école cynique a plus d'importance à certains égards. D'abord, par l'étrangeté passablement impudente de ses allures, elle attire l'attention de la foule : un Diogène, avec sa besace, son écuelle et son tonneau, ne peut passer inaperçu. De plus, elle est en rapports étroits avec le stoïcisme à ses débuts; elle lui communique quelque chose de ses idées et même de ses manières, le mépris de l'opinion, une indépendance rude. Enfin elle a produit certaines œuvres littéraires.

Les principaux cyniques de ce temps sont Cratès de Thèbes, Bion le Borysthénite et Ménippe de Gadara. — Cratès de Thèbes fut le premier maître de Zénon [4]. Sa vie se passa en divers lieux, mais surtout à Athènes. Il avait épousé une femme riche et belle, Hipparchia, sœur d'un autre cynique (Métroclès) et qui le suivit dans ses voyages : Hipparchia devint philosophe et écrivit; elle a sa notice dans l'ouvrage de Diogène Laërce [5]. Quant à Cratès, on lui attribuait surtout des Παίγνια, c'est-à-dire des vers satiriques dont Diogène cite quelques échantillons. Il en a été question dans un volume précédent [6]. C'est là un genre de littérature qui convenait

1. Diog. L., II. 97-104. Cf. Susemihl, I, p. 12.
2. Diog. L., II, 93. Cf. Susemihl, I, p. 13.
3. Diog. L., II, 113-120. Cf. Susemihl, I, p. 16.
4. Diog. L., VI, 85-93.
5. VI, 96-98.
6. Cf. plus haut, t. III, p. 668.

bien à l'école cynique et qui ne manqua pas d'y être en honneur. — Bion le Borysthénite avait commencé par être esclave [1]. Son maître lui laissa sa fortune en l'affranchissant. Il voyagea de ville en ville. A Athènes, la philosophie platonicienne commença par l'attirer. Mais il quitta bientôt l'Académie pour prendre le manteau court et la besace des cyniques [2]. C'était un homme d'esprit, dont on avait retenu beaucoup de mots ingénieux. Ses querelles avec les stoïciens ont enrichi les répertoires d'anecdotes [3]. Il avait écrit divers traités que Diogène ne désigne pas avec précision et en outre des Παίγνια, comme Cratès, puis des compositions en prose qui paraissent avoir porté le titre de Διατριβαί (Entretiens ou Causeries, *sermones* [4]). Le peu qui nous reste de ses vers satiriques ne nous permet pas de les juger, mais nous avons, sur ses *Entretiens*, un témoignage capital, celui d'Horace, qui déclarait les avoir pris pour modèles dans ses *Satires* et qui parle de leur sel piquant et mordant :

... Bionaeis sermonibus et sale nigro [5].

Un tel témoignage en dit plus que beaucoup de conjectures modernes sur le caractère et sur la valeur des *Entretiens* de Bion [6]. — Quant à Ménippe, il a donné son nom à

1. Diog. L., VII, 46-58. — On a beaucoup écrit sur Bion le Borysthénite. V. cette bibliographie dans Susemihl, I, p. 32, n. 96. Les fragments de Bion ont été recueillis par Rossignol (*Fragmenta Bionis Borysthenitae philosophi*), Paris, 1830, et par Wachsmuth, dans son livre *De Timone phliasio ceterisque sillographis graecis*, etc., Leipzig, 1899, puis dans ses *Sillographorum graecorum reliquiae*, Leipzig, 1885.
2. Diog. L., VII, 52.
3. Cf. Athénée, IV, 162, D, et Diogène Laërce.
4. Diog. L., II, 77.
5. *Ep.*, II, 2, 60.
6. Le genre de Bion avait été repris par son disciple Télés. Cf. Susemihl, I, p. 41-44.

un genre littéraire, la satire « Ménippée. » Il naquit à Gadara, en Cœlésyrie[1]. Il était, dit-on, d'origine phénicienne et de condition servile, lui aussi : ces cyniques effrontés sont souvent d'anciens esclaves, des Scapins philosophes. Celui-ci vint d'abord à Sinope, avec un de ses maîtres. Affranchi on ne sait comment, il pratiqua l'usure avec âpreté et s'enrichit. Puis il perdit sa fortune et se tua de désespoir. Il vivait à la fin du IVe siècle et au commencement du IIIe. Les anciens citaient sous son nom divers ouvrages, attribués par quelques-uns à un certain Dionysios (ou à Zopyros de Kolophon), qui les aurait mis par dérision sous le nom de Ménippe. Quoi qu'il en soit de ce problème aujourd'hui insoluble, les écrits attribués à Ménippe eurent un grand succès. C'étaient une Νέκυια, parodie d'Homère ; des *Testaments* où il se moquait sans doute de quelques testaments des philosophes ; des *Lettres* où il mettait les dieux en scène ; une *Naissance d'Épicure* (Ἐπικούρου γοναί) ; divers ouvrages contre les physiciens et les savants ; les Εἰκάδες (*vingtaines ?*) ; etc. On sait que Varron et Lucien furent des imitateurs de Ménippe. Il servit tout de suite de modèle à son compatriote et contemporain, Méléagre, que nous retrouverons parmi les poètes. La nouveauté des écrits de Ménippe consistait avant tout dans un mélange burlesque de la prose et des vers, qui fut reproduit par Varron[2]. Mais le mérite essentiel en était une verve audacieuse et spirituelle, qui ne respectait rien et dont Lucien nous donne probablement l'idée la plus exacte. La perte des écrits de Ménippe est probablement une des plus regrettables de la littérature de cette période.

1. Diog. L., VI, 99-101. — Cf. Wildenow, *De Menippo cynico*, Halle, 1881. Fragments dans Wachsmuth, *Sillogr. gr. reliq.* p. 78-84. V. aussi Rowe, *Quo jure Horatius in Saturis Menippum imitatus esse dicatur*, Halle, 1888 (Susemihl, I, p. 44 et suiv.).

2. Cf. Lucien, *Doubl. accus.*, 33.

Arrivons enfin aux grands créateurs de doctrines, à Zénon et à Épicure.

IV

Le stoïcisme, fondé par Zénon, a été organisé et complété par Cléanthe, par Ariston de Chios, surtout par Chrysippe. Ces créateurs du stoïcisme ont chacun leur physionomie originale et leur rôle personnel dans l'achèvement de la doctrine. Mais ils ont aussi certains traits communs qui frappent d'abord l'observateur. Aucun d'eux n'est Athénien de naissance. Ce sont des Grecs du dehors, de condition modeste en général. L'art les touche peu, et encore moins le respect des opinions traditionnelles. Ils portent dans leur vie un grand sérieux et une indépendance qui ne s'effraie d'aucune opposition ni d'aucune raillerie. Ils affectent un langage bref et sentencieux. Ils ne craignent pas le paradoxe. Ils raisonnent avec intrépidité et ils conforment leurs mœurs à leurs raisonnements. Ils rompent en visière ouvertement aux préjugés de la multitude, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de rester foncièrement grecs par une foule d'idées particulières et par cet amour même de la dialectique dont ils s'enivrent jusqu'aux paradoxes les plus audacieux et les plus tranchants.

Zénon naquit, vers 336, à Kition, colonie phénicienne de l'île de Chypre [1]. Kition était depuis longtemps hellénisée, mais la race y était sans doute assez mêlée et Zénon lui-même paraît avoir eu quelques attaches avec les anciens colons du pays [2].

1. Notice dans Diogène Laërce, VII, 1-160. — Cf. Susemihl, *Griech. Lit. d. Alex.*, I, p. 48-58.
2. Diog. L., VII, 3 ; 6 ; 15 ; etc.

Son père, qui venait souvent à Athènes pour ses affaires, lui en rapporta les ouvrages des Socratiques, et notamment les *Mémorables* de Xénophon [1]. Zénon lui-même fit d'abord du négoce. A vingt-deux ans [2], étant venu à Athènes pour son négoce, il y fit la connaissance de Cratès le cynique. Il abandonna le commerce et fut d'abord le disciple de Cratès [3]. Mais il le quitta bientôt pour s'attacher à Stilpon de Mégare, puis au Platonicien Polémon [4]. En même temps il faisait force lectures. Les philosophes anciens l'attiraient, et en particulier Héraclite, dont la doctrine devait passer presque tout entière dans le stoïcisme [5]. Au bout d'une vingtaine d'années de travail et de méditation, il se résolut à exposer à son tour un système personnel. Il réunit chaque jour, au Portique des peintures (Στοὰ ποικίλη), quelques disciples peu nombreux [6], et se mit à causer avec eux de philosophie. Son école s'appela l'École stoïcienne ou du Portique (Στωικοί). Pendant trente ou quarante ans encore, il jeta les fondements de la doctrine et en arrêta les grandes lignes [7], soit par ses conversations, soit par des écrits. La liste de ses écrits est donnée par Diogène Laërce [8]. Elle n'est pas très longue.

1. Diog. L., VII, 31.

2. Diog. L. VII, 38 (d'après le stoïcien Persée). Ailleurs (VII, 2), il donne le chiffre rond de trente ans.

3. Sur l'origine de ses relations avec Cratès, jolie anecdote dans Diogène L., VII, 2.

4. Diog. L., VII, 5 (Cf. 2). Si la rencontre avec Cratès est de 314, comme c'est l'année même de la mort de Xénocrate, Zénon n'a pu être l'élève de l'Académie que sous Polémon, qui fut scolarque de 314 à 270.

5. Sur les lectures de Zénon, cf. Diog. L., *ibid.* 2. Héraclite a été l'objet de nombreux travaux dans l'école stoïcienne.

6. Diog. L., *ibid.*, 14.

7. Diog. L., *ibid.*, 84. On voit, par un certain nombre de citations de Diogène, que Zénon avait déjà formulé quelques-unes des maximes caractéristiques du système (Cf. id., *ibid.*, 39 et 87).

8. VII, 4.

On y trouve, comme d'habitude, des traités Περὶ τοῦ ὅλου, Περὶ ἀνθρώπων φύσεως, Περὶ παθῶν, etc. Ce qui est plus curieux, c'est qu'on y trouve aussi un Περὶ πολιτείας [1] : le stoïcisme pourtant n'a guère eu le souci de la cité. Mais on voit par quelques citations quel en était l'esprit : au début, Zénon y déclarait que la vraie parenté était celle qui résultait de la sagesse [2] ; ailleurs il y vantait la communauté des femmes, comme Platon, mais seulement pour les sages [3]. Dans cette liste, on trouve encore des *Problèmes homériques* et un traité Περὶ ποιητικῆς ἀκροάσεως (*Sur la manière de lire les poètes*) : on sait le goût qu'eurent toujours les stoïciens pour l'explication allégorique des poètes.

Zénon méprisait la rhétorique et l'art du style. Il vantait la brièveté sentencieuse du langage (βραχυλογία). La rondeur harmonieuse des périodes isocratiques, si chères à ses contemporains, ne lui inspirait aucune admiration [4]. Il y avait là, peut-être, un souvenir obscur de ses origines phéniciennes. Il avait d'ailleurs de l'esprit [5], et en outre une subtilité dialectique qui se montre dans tout son système.

Il mourut à l'âge de soixante-douze ans [6], de mort volontaire, dit-on [7].

Diogène énumère, comme ses disciples immédiats, Persée de Kition, son compatriote, Hérillos de Carthage, Denys d'Héraclée, Sphæros du Bosphore, Athénodore de

1. L'authenticité en est confirmée par un témoignage de Chrysippe (Diog. L., VII, 34).
2. Diog. L., *ibid.*, 32. Cf. Plutarque, *Contrad. des Stoïc.*, 2 (p. 1033, B-C).
3. Ib., *ibid.*, 131.
4. Diog. L., VII, 18 et 20.
5. Cf. Diog. L., VII, 23 et suiv.
6. C'est le chiffre donné par son disciple Persée (Diog. L., VII, 28). D'autres le faisaient vivre plus longtemps (Diog. L., *ibid.*)
7. Diog. L., VII, 29.

Soles, Ariston de Chios, Callippos de Corinthe, Posidonios d'Alexandrie, Zénon de Sidon, d'autres encore [1]. On remarquera, dans cette liste, plusieurs Grecs semi-phéniciens. Persée fut un des plus célèbres : il avait écrit de nombreux ouvrages [2]. Mais le plus considérable de ces disciples, le successeur de Zénon comme chef de l'école, fut Cléanthe.

Cléanthe était né à Assos, en Mysie [3], sous l'archontat d'Aristophane [4] (en 331). Il fut d'abord athlète. A l'âge de quarante-huit ans, il vint à Athènes pour philosopher. Comme il était fort pauvre (il n'avait en arrivant que quatre drachmes), il fut obligé de travailler pour vivre : il puisait de l'eau pour les jardiniers pendant la nuit et suivait pendant le jour les leçons de Zénon. Sa lenteur d'esprit lui attirait des moqueries. Mais il savait y répondre avec bonne humeur et avec mordant. Ces dehors un peu lourds cachaient une intelligence vigoureuse, capable de longs efforts. Quand Zénon mourut en 364, personne ne fut jugé plus digne que Cléanthe de lui succéder. Il écrivit de nombreux ouvrages [5]. C'étaient des commentaires sur la théorie physique de Zénon et d'Héraclite, puis des traités sur divers détails de la doctrine qui, peu à peu, s'achevait et se précisait [6]. Il écrivit même en vers. Le seul morceau de quelque étendue qui nous reste de ses œuvres est le célèbre *Hymne à Zeus*, où il avait résumé avec force et non sans

1. Diog. L., VII, 36-38. Cf. Susemihl, I, p. 64 et suiv.
2. Voir la liste dans Diogène.
3. Diog. L., VII, 168-176. Cf. Susemihl, I, p. 59-64. — Fragments dans Mullach (Didot), *Fragm. Philosoph. graecorum*, t. I, p. 151 et suiv.
4. Philodème, *Index stoicorum*, col. XXVIII (dans Comparetti, *Riv. di filologia*, IV, 1875).
5. Liste dans Diogène, 174 et suiv.
6. Diog. L., 84.

talent les principes essentiels du stoïcisme [1]. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Cléanthe mourut en 232, à quatre-vingt-dix-neuf ans, de mort volontaire [2].

A côté de Cléanthe, Ariston de Chios mérite aussi une mention [3]. Dans un passage des *Silles*, Timon, qui raillait la lourdeur de Cléanthe, signale au contraire celui-ci pour sa vivacité souple et diserte. Ses écrits sont mal connus. Mais deux traits se détachent dans le portrait qu'en fait Diogène : d'abord, c'est un demi-stoïcien, un hérétique, qui fonde à son tour une école distincte au Cynosarge [4]; ensuite c'est un contempteur de la physique et de la dialectique, qu'il comparait à des toiles d'araignées, œuvres d'un art industrieux, sans doute, mais inutile [5]; il ne s'intéressait qu'à la morale. Le scepticisme de Pyrrhon faisait donc des ravages même parmi les stoïciens.

Le successeur de Cléanthe fut Chrysippe [6], dialecticien redoutable, écrivain d'une fécondité prodigieuse, le plus grand nom du stoïcisme après Zénon.

Chrysippe était né à Soles, en Cilicie [7], vers 280 probablement [8]. Il ne connut peut-être pas Zénon, mais il fut l'élève de Cléanthe. Il semble avoir aussi fréquenté l'Académie et fait quelque infidélité à Zénon [9]. C'était

1. Cf. Mullach, p. 151.
2. La date de sa mort se déduit de ce fait qu'il fut 32 ans à la tête de l'école (Philodème, *ibid.*). Sur les circonstances de sa mort, cf. Diogène, 176.
3. Diog. L., VII, 160-164. Cf. Susemihl, I, p. 64-66.
4. Diog. L., 161.
5. Id., *ibid.*
6. Diog. L., *Préface*, 15. Cf. Strabon, XIII, p. 610.
7. Diog. L., 179-202. Cf. Susemihl, I, p. 85 et suiv. — Suidas le fait naître à Tarse.
8. Diog. L., VII, 184. Cf. Pseudo-Lucien, *Longévité*, 20.
9. Diog. L., VII, 179; 183.

peut-être simple curiosité. Quoi qu'il en soit, il revint au stoïcisme et succéda à Cléanthe en 332. Il resta plus de vingt ans à la tête de l'école. Il mourut dans la 143e Olympiade (209-205), à l'âge de soixante-treize ans selon les uns, de plus de quatre-vingts ans selon les autres.

Il avait composé 750 ouvrages, selon Diogène Laërce, qui nous en a conservé une liste interminable. De tant de volumes, il ne nous reste que de courts fragments [1]. La perte est médiocre pour l'art, car Chrysippe n'était pas un écrivain [2]. Elle est plus regrettable pour l'histoire des doctrines, car c'était, comme on l'a dit, la *Somme*, pour ainsi dire, du stoïcisme [3], l'arsenal où tous désormais puisèrent. Mais c'est surtout peut-être pour l'historien de la littérature que les ouvrages de Chrysippe eussent été précieux, par l'immense quantité de citations qu'ils renfermaient [4]. Chrysippe fut d'abord un grand compilateur, comme beaucoup de ses contemporains; peu soucieux d'élégance, peu délicat de goût et d'esprit [5], mais très érudit; ensuite un raisonneur subtil, ingénieux, paradoxal, inépuisable en ressources dialectiques [6]. On avait fait sur lui un vers: « Sans Chrysippe, pas de Portique [7]. » Un autre grand disputeur, l'Académicien Carnéade, disait plaisamment en chan-

1. Plutarque, dans son traité *De stoicorum repugnantiis*, cite un assez grand nombre de passages textuels de Chrysippe. Mentionnons encore des morceaux publiés par Letronne d'après un papyrus (*Fragments inédits d'anciens poètes grecs*, etc., Paris, 1838), et où Bergk reconnait un ouvrage de Chrysippe (*Opuscules*, II, p. 111-146). — Cf. aussi Baguet, *De Chrysippi vita, doctrina et reliquiis commentationes*, Annales de Louvain, 1822.

2. Diog. L., VII, 180.

3. Le mot est d'Ernest Havet.

4 Id., *ibid.*

5. Voir Diog. L., 183 et 187.

6. Voir son mot à Cléanthe, dans Diog. L., 179.

7. Diog. L., 183.

geant un mot de ce vers : « Sans Chrysippe, pas de Carnéade [1]. » Il avait formé même ses adversaires. Au total, grand tapage de disputes, non sans quelque débauche de sophistique à demi-consciente.

Avec Chrysippe, l'évolution du stoïcisme primitif est achevée : la doctrine est organisée dans son ensemble ; elle forme un tout imposant, fortement lié, très original par certains côtés [2].

Les fondateurs du stoïcisme divisaient la philosophie, à l'exemple de Xénocrate, en trois parties : logique, physique et morale.

La logique était la science préliminaire des conditions de la connaissance, ou de la méthode. Le point de départ de toute connaissance est dans la sensation. Peu à peu, les données de la sensation se groupent, se généralisent par une série d'opérations qui en font sortir la science. Les stoïciens avaient étudié avec soin les différentes phases de cette élaboration des impressions sensibles par l'imagination, par l'expérience, par la raison individuelle, jusqu'au terme final, l'acquiescement de chacun à la pensée universelle, le repos dans le consentement unanime des esprits. Ils ne s'étaient même pas bornés à étudier cette évolution en psychologues : ils avaient voulu savoir avec précision suivant quelles lois la raison traduit les idées à l'aide du langage ; de là des traités nombreux sur la grammaire, sur la rhétorique, sur la poétique. Dans tous ces domaines, les stoïciens ont porté un esprit d'analyse ingénieux et fait des découvertes.

1. Diog. L., IV. 162.
2. Sur le stoïcisme, outre les historiens de la philosophie, voir Ravaisson, *Essai sur le stoïcisme*, Paris, 1856. — Diogène L., dans sa vie de Zénon, a donné un exposé général de la doctrine.

Ainsi armée de méthode, la raison humaine conçoit l'ensemble des choses; elle construit une physique ou science de l'être. La physique stoïcienne doit beaucoup à celle d'Héraclite, mais elle y mêle des idées religieuses qui viennent du socratisme. Tout ce qui existe est matière. Mais la matière est double : elle comprend un élément actif (τὸ ποιοῦν) et un élément passif (τὸ πάσχον). Celui-ci est inerte : c'est la matière proprement dite (ὕλη). L'autre est un souffle igné (πνεῦμα πυροειδές), une force intelligente, un λόγος. L'association des deux principes est partout. Dans l'individu, le principe igné qui anime le corps s'appelle l'âme (ψυχὴ). Dans le monde, il s'appelle Dieu. Dieu est l'âme du monde. Dans cette association, c'est le principe intelligent et actif, âme ou Dieu, qui est le chef (τὸ ἡγεμονικόν). Dieu est éternel. Au dessous du Dieu éternel, âme du monde, il y a les dieux secondaires de la mythologie, âmes des astres, qui sont périssables. Le monde, qui est le corps de Dieu, se transforme sans cesse : il passe successivement par les quatre états, feu, air, eau, terre, après quoi il s'enflamme et le cycle recommence. Dieu gouverne le monde comme l'âme d'un individu gouverne son corps ; il y a une providence divine. Mais cette providence s'exerce par des lois générales (νόμος κοινός, λόγος κοινός) qui ne laissent aucune place au caprice : la loi suprême est une loi fatale (εἱμαρμένη). L'âme humaine est une parcelle de Dieu (μόριον, ἀπόσπασμα τοῦ θεοῦ). Elle survit au corps plus ou moins longtemps, selon sa qualité, mais rentre dans le tout divin au plus tard lors de la conflagration (ἐκπύρωσις) qui termine chaque période de la vie universelle.

La morale, ou science des mœurs, est en corrélation étroite avec ces principes. Tous les êtres sont poussés par un instinct naturel à leur propre conservation. Chez l'homme, cet instinct est gouverné par la raison. Or la

raison, parcelle du Tout, enseigne à l'individu que son devoir (τὸ καθῆκον) est de vivre selon la nature, c'est-à-dire selon les lois que lui assignent les conditions de son existence et ses relations avec l'ensemble des choses. Quand il satisfait pleinement à ces lois, il est aussi parfait qu'il peut l'être. Cette perfection s'appelle la vertu (ἀρετή). La vertu totale embrasse les perfections corporelles aussi bien que celles de l'âme. Mais c'est seulement la vertu de l'âme qui est l'objet de la « théorie » morale. Cette vertu consiste à réaliser le Bien (τὸ ἀγαθόν), c'est-à-dire, selon le sens précis du mot grec, ce qui est bon pour l'âme, ce qui lui est utile, ce qui lui donne par surcroît la joie, conséquence naturelle de ce bien-être. Or le seul bien, pour l'âme, c'est le Beau (τὸ καλόν), c'est-à-dire encore, selon l'usage de la langue grecque, le Bien moral. En dehors du Beau (ou Bien moral), tout le reste est indifférent (ἀδιάφορον) : richesse, gloire, puissance n'ont rien d'essentiel; ce sont des avantages, sans doute, par rapport à leurs contraires (προηγμένα, ἀποπροηγμένα), mais ce ne sont pas des biens proprement dits. Quant au Bien véritable, il est unique par essence, de telle sorte qu'il n'y a pas d'inégalités ni de degrés dans les biens : il n'y a que le Bien absolu d'une part, et de l'autre ce qui n'est pas le Bien.

Dès lors, le devoir (τὸ καθῆκον), c'est-à-dire la conduite avouée par la raison (ὃ πραχθὲν εὔλογον ἔχει ἀπολογισμόν). est simple et clair : c'est de mépriser tout ce qui est indifférent et de s'attacher au seul bien. Le véritable sage (ὁ σοφός) est l'homme qui a su se retrancher dans cette forteresse inviolable de l'absolu, où il est désormais à l'abri des coups du sort. Le stoïcisme a célébré en termes enthousiastes le sage idéal qu'il imaginait : le sage est infaillible, il est riche sans argent, roi sans royaume, toujours heureux, toujours grand, seul capable de se suffire à lui-même. La foule des hom-

mes, au contraire, attachée aux choses indifférentes, est vile et méprisable.

Il est aisé de railler le stoïcisme et de dire, par exemple, avec Cicéron, que le stoïcien est un homme qui met sur le même rang le crime de tuer son père et celui de tuer un coq [1]; — ou avec Horace [2]:

> Ad summum sapiens uno minor est Jove, dives,
> Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
> Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est!

Mais il est à la fois plus juste et plus intéressant de reconnaître ce que l'humanité doit à ces penseurs hardis, à ces dialecticiens sublimes et un peu bizarres. Laissons de côté leur logique, malgré les nombreuses découvertes de détail dont elle a enrichi la science, et leur physique, qui n'est en somme qu'une construction à priori, un poème grandiose sans doute, mais enfin un poème, c'est-à-dire tout autre chose qu'une œuvre de science, et en outre un poème inspiré d'Héraclite. Restons sur le terrain de la morale. Ici, combien ils sont originaux!

Très Grecs toujours, assurément, par le caractère intellectualiste de leur doctrine, par leur conception du rôle de la raison, par leur dialectique, par leur audace même dans le paradoxe; mais combien nouveaux aussi par cette affirmation capitale, qu'entre le bien moral et tout le reste, il n'y a aucune commune mesure! Le bien moral est tout, le reste n'est rien. Ni Aristote ni même Platon n'étaient allés jusque là. La vertu, pour la pensée grecque, n'était guère qu'une bonne affaire comme une autre, seulement plus noble et plus sûre. L'absolu véritable répugne au fond à l'esprit pondéré de la Grèce classique. Faut-il donc songer, à ce propos, aux origines,

1. *Pro Murena*, 29.
2. *Epist.* I, 1, 106. Cf. *Sat.* I, 3, 124-126.

à demi sémitiques peut-être, de Zénon? Le doute, sur ce point. reste permis. Ce qui est sûr, c'est qu'alors pour la première fois s'est fait entendre dans le monde grec une voix qui aura plus tard son écho dans le christianisme, dans l'impératif catégorique de Kant, et qui va susciter, après trois siècles, l'héroïsme pratique des Thraséas, des Épictète, des Marc-Aurèle. Le stoïcisme n'a jamais été que la religion philosophique d'une élite peu nombreuse; mais il a rendu cette élite si grande, malgré des travers faciles à noter, qu'il mérite une place glorieuse dans l'histoire des doctrines morales.

Au point de vue littéraire, son rôle, au contraire, est médiocre. Nous avons déjà dit que les fondateurs du stoïcisme n'avaient pas été des écrivains au sens artistique du mot. Comme prosateurs, ils ne comptent pas. Le seul monument qui nous reste d'eux est l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe. C'est un beau morceau, mais d'une beauté surtout morale et intellectuelle : Cléanthe a résumé dans ces vers, avec précision, avec force, avec une très noble gravité religieuse, la physique et la morale du stoïcisme. C'est l'œuvre d'un versificateur habile et convaincu, plus encore que d'un grand poète. La mythologie traditionnelle y est mise, selon l'usage des stoïciens, au service des doctrines nouvelles, et les termes techniques de l'école s'y allient, non sans habileté ni sans grâce, aux épithètes homériques. Ce mélange même en fait quelque chose d'intraduisible; car on ne reconnaîtrait plus, en français, ni les unes ni les autres [1].

V

En même temps que le Stoïcisme, apparaît l'Épicu-

1. On trouvera plus bas, au chapitre VI, la suite de l'histoire du stoïcisme.

risme, qui'en est, presque à tous égards, la contre-partie.

Le fondateur de l'École, Épicure, était un Athénien du dème de Gargheltos [1]. Il naquit en 342. Il grandit à Samos, où son père était venu habiter en qualité de clérouque. Devenu homme, il exerça pour vivre le métier de maître d'école. En même temps qu'il enseignait les lettres aux enfants, il lisait beaucoup pour son propre compte. Son esprit s'inquiétait de l'origine des choses et des maux de l'humanité. Les explications du chaos hésiodique qu'il trouva chez les commentateurs de la *Théogonie* le dégoûtèrent. Au contraire, ayant lu Démocrite, il fut charmé de sa doctrine, et s'en nourrit. Il semble avoir constitué son propre système vers l'âge de trente ans. De 310 à 306, il l'enseigne successivement à Mitylène et à Lampsaque. En 306, il revient à Athènes, où il devait finir sa vie. Dès son retour, il acheta pour quatre-vingts mines [2] le fameux jardin (κῆπος) où il allait prendre l'habitude de réunir ses disciples, qu'il appelait ses amis [3]. Le caractère d'Épicure fut attaqué de bonne heure avec violence et perfidie, surtout par ses rivaux les Stoïciens [4], qui l'accusèrent de tous les vices. Diogène Laërce, son biographe, prend sa défense avec ardeur. Quoi qu'on pense de la doctrine, il est certain que l'homme était charmant, plein de douceur et d'aménité, d'une délicatesse d'esprit et de cœur vraiment exquise. Il vivait avec ses amis d'une vie commune dans

1. Notice dans Diog. L., (livre X tout entier). La partie biographique remplit les §§ 1-14. — On trouvera tous les textes relatifs à Épicure dans l'excellent ouvrage de Usener, *Epicurea*, Leipzig, 1887. — V. aussi les deux ouvrages célèbres de Gassendi : *De Vita et moribus Epicuri*, Lyon, 1647, et *De Vita, moribus et placitis Epicuri, animadversiones in librum X Diogenis Laertii*, Lyon, 1649.

2. Diog. L., X, 10.

3. Γνώριμοι. Diog. L., X, 12.

4. Diog. L., X, 3-8.

son domaine, mais sans que leurs biens fussent en commun : la maxime des Pythagoriciens, que la propriété des amis doit être commune (κοινὰ τὰ φίλων), lui semblait une maxime de méfiance réciproque : les vrais amis devaient être assez sûrs les uns des autres pour n'avoir pas besoin d'être propriétaires indivis d'un bien collectif [1]. C'est ainsi qu'il vivait avec Métrodore, cet autre lui-même, dont on aimait, dans l'antiquité, à reproduire les traits avec les siens dans de doubles bustes. C'est le même sentiment qu'on retrouve dans ses relations avec les autres disciples, dans sa tendresse pour son esclave Mys, qu'il forme à la philosophie [2], dans son testament, si noble, enfin dans une foule de belles pensées qu'il a écrites sur l'amitié : « Un ami mort est doux encore au souvenir [3]. » — « Il est plus doux de faire du bien que d'en recevoir [4]; » etc. Diogène Laërce vante aussi sa sobriété, que nous n'avons aucune raison de mettre en doute. Bref, comme homme, il eut droit à tout respect et à toute affection. Il mourut en 270, laissant une quantité considérable d'écrits et une école florissante.

Épicure fut un écrivain prodigieusement fécond. Il avait composé, selon Diogène, presque autant d'ouvrages que le Stoïcien Chrysippe [5]. C'étaient d'abord d'innombrables traités sur des points particuliers du système. Diogène en donne la liste [6]. Mais c'étaient aussi des résumés, des catéchismes de la doctrine, destinés à être appris par cœur et à servir de *vade mecum* aux disciples [7]. Telles sont les deux *Lettres* à Hérodote et à Ménécée,

1. Diog. L., X, 11.
2. Id., *ibid.*, 10.
3. Usener, p. 164; cf. toute la page.
4. Plutarque, *Bonheur selon Épicure*, 15, p. 1097, A (Usener, p. 325).
5. Diog. L., X, 26.
6. Id., *Ibid.*, 27 et suiv.
7. Diog. L., X, 12. Cf. 35-36 (début de la *Lettre à Hérodote*).

qui nous ont été conservées par son biographe [1]. Telles sont aussi ses *Opinions fondamentales* (Κύριαι δόξαι), également conservées par Diogène, et dont le recueil, s'il n'a pas été formé par Épicure lui-même, remonte au moins à ses premiers disciples, qui ont extrait de ses œuvres, d'une manière toute conforme à son esprit, la moëlle, pour ainsi dire, et la substance condensée de la doctrine. Épicure, en effet, n'est plus du tout un spéculatif : c'est un maître de la vie pratique, un homme préoccupé d'établir les règles précises du bonheur. Il ne demande à ses disciples aucune préparation scientifique [2]. Il ne veut pas faire d'eux des dialecticiens et des savants [3]. Ayant trouvé pour son propre compte le moyen d'être heureux, il l'enseigne aux autres comme une sorte de religion pratique dont il est le prophète et le grand prêtre [4]. Ses disciples, de leur côté, acceptent ses dogmes sans les discuter. Le néo-platonicien Numenius, au second siècle de l'ère chrétienne, remarquait que l'Épicurisme n'avait pas eu d'hérésies, et que toute altération de la doctrine était condamnée par les épicuriens comme une faute, ou plutôt comme une impiété [5]. C'est là, en Grèce, une grande nouveauté : car l'esprit grec n'avait pas coutume de s'enchaîner par des formules. Rien ne montre mieux, en revanche, le caractère essentiellement pratique de la doctrine : la liberté des opinions est, en effet, un besoin

1. Ce sont les lettres I et III d'Usener. La IIe, à Pythoclès, est considérée en général comme apocryphe. — Des autres ouvrages d'Épicure, il nous reste de très nombreuses citations plus ou moins littérales chez les auteurs grecs et latins.

2. Usener, p. 170-171. Cf. aussi fragm. 117.

3. Diog. L., X, 31.

4. Cf. Picavet, *De Epicuro novae religionis auctore*, Paris, 1888.

5. Mullach (Didot), *Fragm. Philos.*, t. III, p. 153, col. 2 : μηδ' αὐτοῖς εἰπεῖν πω ἐναντίον οὔτε ἀλλήλοις οὔτε Ἐπικούρῳ μηδὲν ὅτου καὶ μνησθῆναι ἄξιον, ἀλλ' ἔστιν αὐτοῖς παρανόμημα, μᾶλλον δὲ ἀσέβημα, καὶ κατέγνωσται τὸ καινοτομηθέν. — Cf. Themistius, *Orat.* IV, et Sénèque, *Ep.* 33, 4 ; textes curieux, cités par Picavet, p. 17.

de l'esprit spéculatif : dans la pratique, c'est de vérité prouvée, ou du moins de vérité acceptée comme telle, que l'on a surtout besoin. L'apparition et le succès de l'épicurisme attestent un affaiblissement notable de la pensée spéculative en Grèce. Et cependant, cette philosophie pratique comprend encore une théorie de la méthode, une physique même, en dehors de la morale proprement dite. Mais physique et méthode y sont étroitement subordonnées à la morale.

Il semble que le point de départ de la pensée d'Épicure ait été à peu près celui-ci : la condition humaine est rendue misérable par des idées, des passions, des maux physiques ; quelle est, dans toutes ces misères, la part de l'illusion ? A quoi se réduisent-elles pour qui sait voir les choses comme elles sont ? Épicure crut avoir trouvé le remède à ces maux dans une méthode intellectuelle rigoureuse. dans une physique exacte, dans une morale conforme aux principes de sa physique et de sa logique.

Il appelle sa logique la *canonique* ou le *canon* (κανών), c'est-à-dire la science des règles de la pensée [1]. L'origine de toute connaissance est dans la sensation (αἴσθησις). De la multitude des sensations particulières se forment les idées générales (προλήψεις). Quand les sensations ne fournissent pas de données suffisantes, l'esprit en est réduit à la conjecture (ὑπόληψις), sur laquelle on ne peut rien fonder de solide. Les idées générales, au contraire, élaborées et groupées par le raisonnement (ἐπιλογισμός), sont le fondement de la science (ἐπιστήμη), qui, par conséquent, repose tout entière, en dernière analyse, sur les données primitives des sens. La sensation n'est pas seulement la source des idées : elle est encore une source de passions (πάθη), c'est-à-dire de plaisirs et de peines. Par là elle

1. Diog. L., X, 31. Cf. P. M. F. Thomas, *De Epicuri canonica*, Paris, 1839.

est la racine aussi de la morale. Mais voyons d'abord ce qu'elle fait connaître à l'homme sur la nature des choses extérieures, sur la physique.

Épicure est peu inventeur sur ce sujet : il a simplement copié Démocrite, sauf quelques corrections de détail qui avaient probablement moins d'importance à ses yeux qu'elles n'en ont pris chez ses commentateurs. On s'est demandé pourquoi il s'était ainsi attaché à Démocrite [1]. La raison de ce fait paraît assez simple. La doctrine de Démocrite était en effet la seule, parmi les doctrines récentes, qui fût entièrement conforme à la première règle du canon, à savoir de n'admettre aucune idée qui ne dérivât d'une sensation, d'exclure toute conception d'un principe spirituel, d'un Νοῦς quelconque. Épicure répéta donc, après Démocrite, que rien ne naît de rien, que rien n'existe en dehors de l'espace et des corps, que l'élément constitutif des corps est l'atome, que le nombre et la diversité des atomes sont indéfinis, qu'ils sont toujours en mouvement et que leurs rencontres forment des combinaisons qui sont les corps. Il ajoute seulement que le mouvement des atomes ne s'opère pas toujours de haut en bas, par manière de chute, comme le disait Démocrite, mais qu'ils subissent aussi des déviations : c'est le fameux *clinamen* jugé indispensable par Épicure pour expliquer que les atomes se rencontrent et s'accrochent. Quelle est l'origine et la vraie nature de ce *clinamen*? Épicure ne semble pas, à vrai dire, s'être beaucoup préoccupé de ce problème : dans sa *Lettre à Hérodote*, il n'y fait qu'une allusion des plus rapides [2]. Il voyait là sans doute une hypothèse nécessaire, et, n'ayant rien d'un pur spéculatif, il évita de s'y attarder. Le con-

1. Mabilleau, *Histoire des doctrines atomistiques*, p. 270. — Sur la physique d'Épicure, v. sa *Lettre à Hérodote* dans Diogène Laërce, X, 35-83.

2. *Lettre à Hérod.*, 43.

cours des atomes produit des mondes infinis. Dans chaque être et dans chaque objet, les atomes sont toujours en mouvement ; ceux de la surface s'échappent, aussitôt remplacés par d'autres, et vont frapper les sens de l'observateur, qui perçoit ainsi les images (εἴδωλα) des objets réels et solides (στερέμνια). L'âme est un corps plus subtil, infus dans le corps proprement dit. Après la mort, cette âme se disperse (διασπείρεται), et perd ainsi toute sensibilité, comme le corps qu'elle a quitté [1]. Quant à imaginer un être incorporel, c'est une folie : il n'y a d'incorporel que le vide [2]. Les phénomènes qui se produisent dans le monde sont l'effet du jeu naturel des mouvements d'atomes. Aucune providence ne gouverne ces mouvements : ils sont le résultat du hasard (τύχη), qui est le maître souverain du monde [3]. Épicure ne veut même pas qu'on parle de la destinée, de la fatalité (εἱμαρμένη), comme les stoïciens [4] : il s'en tient à l'idée vague et un peu puérile du hasard. Il ne nie pas les dieux ; il en parle volontiers et souvent ; mais ses dieux, comme ceux de Démocrite, ne sont que des images ou idoles, composées d'atomes plus fins, êtres périssables aussi bien que l'homme, seulement plus heureux, et dont le bonheur même implique une indifférence complète à l'égard de toutes choses [5].

La morale est l'art de conduire la vie humaine selon sa vraie fin [6]. Or cette fin, pour tous les philosophes anciens, est le bonheur. Toute la dispute, entre eux, est de savoir où réside le bonheur. Épicure le place franchement dans le seul plaisir, c'est-à-dire dans la satis-

1. *Ibid.*, 65.
2. *Ibid.*, 67.
3. *Ibid.*, 77.
4. Diog. L., X, 134.
5. Diog. L., 123 et suiv. Cf. Usener, p. 232 et suiv.
6. Cf. Guyau, *La morale d'Épicure*, Paris, 1878.

faction des sens : théorie bien conforme à sa conception générale des choses, qui ramène tout à la sensation. Il a sur ce sujet des aphorismes d'une hardiesse un peu scandaleuse, d'un cynisme prémédité. « Supprimez, disait-il, les plaisirs des sens, je ne vois plus rien qui mérite le nom de bien[1]. » Ou encore : « Le bien, la vertu et toutes les choses de cette sorte méritent d'être honorées si elles apportent quelque plaisir ; sinon, non[2]. » — « Je crache sur le bien qui ne me procure aucun plaisir, et je méprise ses frivoles admirateurs[3]. » Suit-il de là que l'homme doive s'abandonner à toutes ses passions, ou suivre en aveugle, comme les bêtes, l'attrait du plaisir? Non. Il y a d'abord de faux plaisirs, des plaisirs purement illusoires, comme il y a des douleurs imaginaires. Tels sont les plaisirs de l'ambition, de la gloire, qui ne sont que chimères[4]. De plus il y a des plaisirs qui produisent des douleurs, de même que certaines douleurs sont suivies de plaisir. La débauche et la plupart des vices sont, au total, une mauvaise affaire. La saine raison pèse les avantages et les inconvénients de chaque chose, et fait son choix en conséquence[5]. Savoir faire ce choix, c'est la véritable sagesse (φρόνησις)[6]. Avec la sagesse, on arrive facilement au bonheur. Épicure se moque des pessimistes[7]. Il croit que la nature, somme toute, est bonne, et que la plupart des maux qui troublent la vie humaine sont des créations de notre imagination chimérique. La crainte de la vie future, qui agite tant d'hommes, n'est fondée que sur l'ignorance de la physique. La crainte de la mort n'est pas plus raisonnable : la mort n'est effrayante

1. Diog. L., X, 6.
2. Fragm. 70 (Usener), dans Athénée, XII, p. 546, F.
3. Fragm. 512, dans Athénée, XII, p. 547, A.
4. Diog. L., 141.
5. Diog, L., 129, 141, etc.
6. Diog. L., 131-134.
7. *Ibid.*, 126-127.

que par les apparences illusoires dont notre imagination l'environne [1]. Les douleurs physiques sont un mal plus sérieux : cependant elles sont aussi singulièrement grossies par l'imagination. Il y a une loi de compensation bienfaisante par laquelle, en général, les douleurs vives sont courtes au lieu que les douleurs longues sont tolérables [2]. Les vrais plaisirs, ceux que la nature réclame impérieusement, sont d'ordinaire faciles à trouver : ce sont les plaisirs d'opinion, les faux, qui sont les moins accessibles [3]. En résumé, le bonheur est surtout négatif : il consiste à éviter les maux qui troublent la vie ; il réside essentiellement dans l'*ataraxie* (ἀταραξία). Le sage idéal est un homme qui atteint à l'ataraxie parfaite. Pour cela, il réprime ses passions, il se contente de peu, il ne recherche que les plaisirs raisonnables et légitimes. Il est prudent, il est moral, il est juste. il est pieux ; non par aucune admiration métaphysique pour la vertu, mais par le souci de son propre plaisir bien entendu. Il semble qu'Épicure ait voulu tracer le pendant du sage stoïcien [4]. Il va jusqu'à dire, comme Zénon, que le sage, fût-il mis à la torture, serait encore heureux [5]. Le paradoxe, déjà fort dans la bouche d'un stoïcien, devient peu explicable chez Épicure.

Quoi qu'il en soit, on voit que la morale d'Épicure, dans la pratique, aboutissait à des conclusions qui se rencontraient sur bien des points avec celles du stoïcisme lui-même. On peut aussi accorder à Diogène Laërce qu'Épicure donna personnellement le modèle de toutes les vertus, qu'il fut un des hommes les plus dignes d'estime et d'affection que la Grèce ait produits. Si

1. *Ibid.*, 124-125 ; 139 ; etc.
2. *Ibid.*, 140 : 142 ; etc.
3. *Ibid.*, 130 : 133 ; 144 ; 146.
4. *Ibid.*, 117-121 (Usener, p. 330-342).
5. *Ibid.*, 115.

l'on veut pourtant juger avec vérité la doctrine épicurienne et son influence, il ne faut pas s'en tenir à ces dehors : il faut aller jusqu'au principe. Or ce principe était foncièrement dangereux et il a fait au monde antique beaucoup de mal. Le vice capital de l'épicurisme est d'avoir aboli, pour autant qu'il était en lui, la notion même du devoir. Ce grand mot, qui sonne si fièrement (et si étrangement parfois) dans le stoïcisme, est absent de la doctrine d'Épicure. Grave lacune ; car il y a dans ce mot seul une vertu. Quelle que soit la doctrine métaphysique sur laquelle on fonde le devoir, il importe à l'humanité qu'on lui prêche le devoir. Épicure lui a prêché le culte des sens et de l'individualisme. Il l'entendait d'une manière délicate. Mais la foule n'a pris de la leçon que ce qu'elle en pouvait entendre et ce qui lui en plaisait. Pour un épicurien grave et enthousiaste comme Lucrèce, il y en a cent qui ne sont que de bons vivants. La doctrine eut un succès prodigieux : elle répondait au sensualisme naïf de la Grèce et à l'individualisme croissant de la période alexandrine. Le théâtre de Ménandre, l'élégie des Philétas et des Méléagre, les arts plastiques, la vie pratique tout entière sont de plus en plus pénétrés d'épicurisme conscient et inconscient. Les Éros et les Aphrodites de la peinture et de la sculpture, les maximes faciles de Pompéi en rendent témoignage. Nulle doctrine n'a plus contribué que l'épicurisme à donner à l'esprit païen, dans les derniers siècles de l'antiquité, en face du christianisme grandissant, sa forme propre et sa signification caractéristique. Il en était devenu comme l'essence. Au IVe siècle de l'ère chrétienne, alors que les autres doctrines philosophiques n'étaient guère qu'un souvenir, il y avait encore une tradition épicurienne [1], et

1. Usener, p. LXXV.

cette tradition, il faut l'avouer, ne faisait pas honneur au paganisme.

Comme écrivain, Épicure a été jugé sévèrement en général par les anciens. Lui-même paraît avoir dit qu'écrire n'était pas une grande affaire (οὐκ ἐπίπονον τὸ γράφειν) [1]. Les juges les plus favorables, comme son biographe Diogène Laërce, ne trouvent guère à louer dans son style que la clarté [2]. Cicéron lui refuse jusqu'à cette clarté même [3]. Denys d'Halicarnasse, étudiant les différentes sortes de style, écarte dédaigneusement d'un mot Épicure et les Épicuriens, comme étrangers à tout art de style [4]. D'autres parlent de sa lourdeur, de son défaut d'harmonie et de pureté [5]. Ces jugements ne doivent pas être acceptés tout à fait sans réserves ou du moins sans explications. L'obscurité que Cicéron reproche à Épicure vient surtout d'une terminologie spéciale dans l'intelligence de laquelle il faut d'abord entrer. Ce langage technique et abstrait est assurément bien loin de la belle simplicité classique. Mais une fois qu'on en a la clef, on trouve qu'il n'est pas sans mérites. Épicure sait trouver la formule brève et pleine qui grave la pensée. Il a du nerf et du trait. Son style ne laisse voir ni émotion ni imagination ; mais on y trouve parfois une sorte de grandeur qui vient de la gravité de sa pensée, de la conviction sereine avec laquelle il énonce ses aphorismes, de l'autorité qui s'attache à cette belle assurance de sa foi philosophique : il parle en homme qui a touché le port et qui, du rivage, voit le reste de

1. Tel est du moins le texte qui paraît se dégager d'un passage altéré de Denys d'Halicarnasse (*Arrang. des mots*, c. 24).

2. Σαφήνεια (X, 13).

3. *De Divin.*, II, 4, 12 et II, 6, 18 ; *De Nat. Deor.*, I, 31, 85.

4. *Arrang. des mots*, c. 24.

5. V. les textes d'Athénée (V, p. 187, E), de l'astronome Cléomède, de Sextus Empiricus (*Adv. Math.* I, 1), réunis par Usener, p. 88.

l'humanité dans la tempête. Comme d'ailleurs sa morale du plaisir est, dans la pratique, une morale de modération et de sagesse, il a des pages d'une inspiration vraiment belle et élevée sur les conditions de la vie heureuse. « Ce ne sont pas les beuveries et les festins, ni les amours, ni les poissons délicats et autres raffinements d'une table somptueuse, qui rendent la vie agréable : c'est une raison à jeun [1], capable de savoir pourquoi elle veut ou ne veut pas, capable de rejeter les opinions vaines, source ordinaire des troubles de l'âme [2]. » De telles lignes pourraient être signées d'un socratique : pour être d'Épicure, elles n'en sont pas moins d'une aimable et forte sagesse.

A côté d'Épicure, il faut signaler son disciple préféré, Métrodore, qui mourut sept ans avant lui [3]. Nous savons par Diogène Laërce les titres d'une vingtaine d'ouvrages de Métrodore, mais les fragments qui nous en restent sont sans importance.

Le successeur d'Épicure fut Hermarchos, de Mitylène, qui avait fait la connaissance du maître lors du séjour de celui-ci dans sa ville natale. C'était donc un des plus anciens disciples. Épicure en parle avec affection dans son testament et le désigne lui-même pour son successeur [4].

Hermarchos, à son tour, fut remplacé par Polystratos [5], dont un écrit assez insignifiant nous a été conservé par les papyrus d'Herculanum [6].

1. Νήφων λογισμός.
2. Diog. L., X, 132.
3. Diogène L., X, 22-24. Cf. Düning, *De Metrodori vita et scriptis*. Leipzig, 1870 (avec les fragments). — Sur tous les disciples d'Épicure, consulter l'Index des *Epicurea* de Usener, et le t. I de Susemihl, p. 98 et suiv.
4. Fragment dans Porphyre, *De abstin.*, I, 7-12.
5. Diog. L., X, 25.
6. *Vol. Hercul.*, IV. Cf. Gomperz, *Hermes*, XI (1876), p. 399-421.

Rappelons encore Colotès de Lampsaque, dont un écrit sur le bonheur fut réfuté, quatre siècles plus tard, par Plutarque. C'est son meilleur titre de gloire aux yeux de la postérité [1].

Diogène Laërce nous a également conservé les noms de Polyænos, de Leonteus, d'Hérodote (à qui Épicure écrivit une de ses *Lettres*), de Timocrate de Lampsaque, d'Ariston, d'Idoménée, de quelques autres encore, qu'on trouve cités parfois chez les anciens. Ce ne sont guère pour nous que des noms, mais qui ont eu de la célébrité, et qui nous montrent le rapide éclat jeté par l'école épicurienne, destinée d'autre part à durer tant de siècles.

VI

Les affirmations tranchantes et souvent contradictoires de tant d'écoles hardiment dogmatiques devaient susciter une réaction sceptique. Elle se produisit au moment même où le stoïcisme et l'épicurisme reculaient, pour ainsi dire, les limites du dogmatisme. Elle eut pour auteur Pyrrhon d'Élis [2].

Pyrrhon, né vers 360, mort vers 270, fut d'abord peintre. Il se tourna ensuite vers la philosophie de Démocrite, qui lui fut enseignée par Anaxarque. Il accompagna celui-ci en Asie, à la suite de l'armée d'Alexandre, puis revint dans sa patrie, où il se mit à enseigner le scepticisme pendant trente ou quarante ans. Il ne laissa aucun écrit. Il n'appartient donc à l'histoire littéraire que par ses disciples. Bornons-nous à caractériser en quelques mots son esprit et la nature de son influence [3].

1. Cf. Susemihl, p. 103.
2. Diog. L., IX, 61-108. — Cf. Brochard, *Pyrrhon et le scepticisme primitif*, dans la *Revue philosophique* de mai 1885.
3. Cf. Diog. L., *ibid.*

Pyrrhon, comme tous les philosophes de son temps, se met à la recherche du souverain bien, c'est-à-dire du bonheur. Mais au lieu de fonder le bonheur sur une connaissance exacte des choses, il le place hardiment dans l'indifférence à l'égard de cette connaissance ; il dirait volontiers, comme Montaigne, que le doute est un « mol oreiller pour une tête bien faite. »

Nous ne pouvons rien connaître, en effet, parce que rien n'*est* essentiellement. Le bien et le mal n'ont pas d'existence en soi : c'est la convention et le préjugé qui les créent. Ni les sens ni l'opinion ne nous apprennent rien de solide. La raison, par conséquent, ne peut bâtir sur aucune donnée certaine. Pyrrhon répétait volontiers des aphorismes comme ceux-ci : « Il n'y a pas de définition [1]. » — « Autant ceci que cela [2]. » — « Il n'y a pas d'argument qui n'ait sa réfutation. » — « Dans l'inconsistance des choses et l'équivalence des raisons contraires, il n'y a pas de connaissance possible de la vérité [3]. »

Le sage n'a donc qu'une chose à faire : suspendre son jugement, ne rien dire, avouer qu'il ne sait pas et ne comprend pas (ἐποχή, ἀφασία, ἀκαταληψία). S'il sait s'en tenir à cette prudente réserve, il sera parfaitement exempt de troubles et de soucis, et trouvera l'ἀταραξία vainement cherchée par les autres écoles.

Jusqu'où allait le doute de Pyrrhon ? Suivant Diogène, il était absolu, et s'étendait à tous les détails pratiques de la vie : il fallait que ses amis lui fissent éviter les chiens et les précipices pour le soustraire au danger [4]. Suivant Énésidème (cité par Diogène), Pyrrhon n'allait pas si loin, et nous en croirons volontiers ce second té-

1. Οὐδὲν ὁρίζομεν.
2. Οὐδὲν μᾶλλον.
3. Diog. L., IX, 74-76.
4. Diog. L., IX, 62.

moin : dans la pratique, Pyrrhon se conduisait, comme tout le monde, à l'aide de ses sens et de sa raison ; seulement il ne se croyait pas ainsi en possession de la vérité. Dans ces limites, le pyrrhonisme se ramène à une sorte de positivisme : il consiste à croire que nous ne pouvons savoir « le tout de rien. » Les sophistes du v[e] siècle, et notamment Gorgias, avaient déjà fait quelques pas dans la même voie, mais quelques pas seulement : car leur scepticisme ne portait ni sur l'idée de l'utile ni sur les choses pratiques. Pyrrhon ne croit pas plus à une science véritable de l'utile qu'à une science de la nature. Et il a en outre cette originalité d'accepter avec joie cette ignorance totale, et de voir, dans l'impuissance radicale de l'esprit à connaître les choses, la meilleure garantie du bonheur de l'homme, si celui-ci sait pratiquer comme il convient la « suspension du jugement », la fameuse ἐποχή.

Ces théories répondaient à une tendance très générale chez les esprits cultivés du III[e] siècle, car elles trouvèrent de l'écho. Non que le pyrrhonisme se soit organisé à proprement parler en école, comme le stoïcisme ou l'épicurisme : nous ne connaisssons guère à Pyrrhon que deux ou trois disciples directs tout au plus ; le scepticisme d'Énésidème, qui se rattache au sien à certains égards, en est séparé dans le temps par un intervalle de deux siècles. Mais ses idées s'infiltrèrent dans les écoles voisines, et l'Académie platonicienne tout entière se pénétra de son esprit.

Parmi ses disciples directs, on cite Nausiphane de Téos, qui conciliait cependant ses doctrines avec celles de Démocrite[1], et l'historien Hécatée d'Abdère. Mais le seul qui mérite, comme philosophe, une place dans l'histoire littéraire, c'est Timon, le « sillographe. »

1. Diog. L., IX, 64 et 102.

Timon était né à Phlionte, vers la fin du IV[e] siècle [1]. On raconte qu'il fut d'abord danseur. Il entendit ensuite Stilpon à Mégare, puis Pyrrhon à Élis. Il devint philosophe et sophiste. Son existence fut longtemps très vagabonde. Comme les sophistes, il donnait des séances pour de l'argent. Il séjourna successivement à Byzance, à Chalcédoine, en Macédoine, à Thèbes, probablement aussi à Alexandrie, enfin à Athènes, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il fut en relations avec beaucoup des écrivains célèbres de son temps. Les rois Antigone Gonatas et Ptolémée Philadelphe lui témoignèrent de la bienveillance. Il eut une grande réputation, et mourut à quatre-vingt-dix ans, dans la seconde moitié du III[e] siècle [2].

Il avait laissé de nombreux ouvrages en prose et en vers. On ignore à quel genre appartenaient ses ouvrages en prose. Parmi ses poèmes, il y avait des tragédies, des drames satyriques, des iambes [3], un ouvrage intitulé *Python* [4], et surtout deux poèmes très célèbres, les *Silles* (Σιλλοί, railleries) et les *Images* (Ἰνδαλμοί), où il touchait à la philosophie. Il nous reste quelques vers seulement des *Images*, mais cent quarante des *Silles*, et nous pouvons nous faire quelque idée du poème, dont Diogène nous donne le plan [5].

Les *Silles* étaient une revue de tous les systèmes philosophiques, tournés en ridicule dans une sorte de

1. Diog. L., IX, 109-116, Fragments dans Mullach (Didot), *Fragm. Phil. Graec.*, I, p. 83 et suiv. ; et dans Wachsmuth, *Sillogr. Graec.*, *Reliq.*, Leipzig, 1885.

2. Sur son âge, v. Diog. L., IX, 112. On croit qu'il survécut à Arcésilas et à Cléanthe, parce que, dans les *Silles*, il les met aux enfers (Susemihl, p. 114). Mais cela ne semble ni certain ni concluant.

3. Diog. L., IX, 110.

4. Diog., L., IX, 64 ; 76 ; 105 ; etc.

5. Diog. L., IX, 111.

Νεκυία, semble-t-il, où paraissaient leurs auteurs. Le poème se composait de trois livres. Le premier était sous forme de récit. Dans les deux autres, Timon dialoguait avec Xénophane : il interrogeait le vieux philosophe-poète, et celui-ci lui répondait [1]. Dans ce dialogue défilaient tour à tour tous les inventeurs de systèmes, depuis les plus anciens jusqu'aux plus nouveaux. Tous, bien entendu, étaient raillés, sauf Pyrrhon. Ces croquis de philosophes ont un double mérite : ils sont spirituels, et ils sont d'un homme qui sait les choses dont il parle. On s'explique sans peine qu'ils aient été souvent cités par les anciens : la plupart de ces petits médaillons satiriques sont aussi amusants qu'instructifs. Son mot sur le Musée, qu'il appelle « la volière des Muses [2] », est célèbre. Il disait de Platon, en un joli vers aux allittérations intraduisibles :

Ὡς ἀνέπλαττε Πλάτων πεπλασμένα θαύματα εἰδώς [3].

Ses portraits de Zénon et d'Arcésilas sont très fins et très précis [4]. Rien, du reste, n'est insignifiant dans cette suite de vives et brèves images.

Quelques historiens de la philosophie ancienne avaient essayé de renouer la chaîne entre le pyrrhonisme primitif et celui d'Énésidème [5]. Mais il semble bien que cette tentative fût purement artificielle. Après Timon, le pyrrhonisme proprement dit cesse de former une école. C'est dans la moyenne et la nouvelle Académie que son influence se fait surtout sentir, et c'est par elles qu'il continue de vivre et d'agir jusqu'à Énésidème.

1. Xénophane semble avoir été choisi par lui pour interlocuteur à cause du demi-scepticisme des Éléates sur les choses sensibles.

2. Mullach, v. 2-4.

3. Mullach, v. 71.

4. Mullach, v. 88-90 et 72-73.

5. Diog. L., IX, 115-116.

VII

Nous avons vu, dans la première partie de ce chapitre, les derniers philosophes de l'ancienne Académie, les Polémon, les Cratès, les Crantor, s'occupant à renouveler, par l'ingénieuse élégance de l'expression, les lieux communs de la morale platonicienne. Le stoïcisme et le pyrrhonisme infusèrent un sang nouveau à l'Académie déclinante : l'un lui offrit un ennemi à combattre, l'autre lui fournit des armes. A l'outrance paradoxale de Zénon, elle opposa les arguments sceptiques de Pyrrhon, mais au profit du sens commun plutôt que du scepticisme proprement dit, et particulièrement au profit de la morale platonicienne, donnée comme vraisemblable, sinon comme certaine.

Les deux grands noms de cette période sont ceux d'Arcésilas et de Carnéade, qui furent tous deux scolarques de l'Académie. Le premier est le fondateur de ce qu'on appelle la « moyenne » Académie; le second, de la « nouvelle ». La différence, à vrai dire, entre la moyenne et la nouvelle Académie, est subtile et négligeable : l'esprit est le même dans les deux, et la seconde ne fait guère que continuer la première en poussant la doctrine un peu plus avant sur certains points. A côté d'Arcésilas et de Carnéade, mentionnons encore les deux scolarques intermédiaires, Évandros et Hégésimos, d'ailleurs inconnus [1]; puis Lakydes, disciple d'Arcésilas, à qui Diogène Laërce a consacré une courte notice [2]; enfin Clitomaque, élève de Carnéade, Carthaginois de naissance (il s'appelait Asdrubal) [3], Grec d'adoption, écrivain fécond,

1. Cicéron, *Acad.* I, II, 6.
2. Diog. L., IV, 59-61.
3. Diog. L., IV, 67.

et dont les nombreux écrits paraissent avoir été une des sources philosophiques où Cicéron puisa le plus abondamment[1]. Au milieu de ces ombres effacées, Arcésilas et Carnéade ont seuls une physionomie un peu distincte.

Arcésilas[2], né à Pitané (en Éolide), vers 315, vint à Athènes de bonne heure, y écouta, semble-t-il, divers maitres, ou subit du moins leur influence, et se composa ainsi une philosophie où se combinaient le platonisme, le pyrrhonisme et la dialectique de Mégare[3]. Après la mort de Cratès, vers 260, il devint scolarque. Sa vie se passa tout entière à l'Académie : les seuls événements de sa biographie sont les disputes philosophiques qui la remplissent[4]. C'était un homme excellent, d'un cœur généreux, d'une bienfaisance active et discrète[5]. Jamais on ne vit disputeur plus ardent, plus souple, plus retors et insaisissable[6]; avec cela spirituel et mordant à l'occasion[7]. Ses adversaires ordinaires furent les Stoïciens, qui attaquèrent sa vie et ses mœurs[8]. Mais ses disciples l'adoraient. Le principe de sa doctrine était que la vérité absolue échappe à l'esprit humain, que la φαντασία καταληπτική des Stoïciens est une illusion, qu'elle peut être produite par le faux comme par le vrai[9], que le

1. Cf. Zeller, p. 501, n. 3, et 651, n. 3; Diels, *Doxogr. græci*, p. 121; Susemihl, I, p. 130.

2. Diog. L., IV, 28-45. Cf. Numenius, cité par Eusèbe, *Prép. évang.* XIV, 5 et 6 (dans Mullach. *Fragm. Phil.*, t. III, p. 153-158). V. Susemihl, I, p. 122 et suiv.

3. Cf., dans Diog. L., IV, 33, les vers satiriques d'Ariston de Chios et de Timon.

4. Diog. L., IV, 39.

5. Diog. L., IV, 37.

6. Cf. Numenius, dans Mullach, p. 155 et 158.

7. Diog. L., IV, 43.

8. Diog. L., IV, 40.

9. Cicéron, *Acad.* II, xxiv, 77. Cf. Numenius, dans Mullach, p. 157.

sage doit suspendre son jugement, s'en tenir au doute (ἐποχή) sur le fond des choses, et se contenter, dans la pratique, de la vraisemblance, établie sur une certaine logique du discours (τὸ εὔλογον). — Il mourut en 241, n'ayant écrit que quelques vers et quelques lettres [1].

Carnéade, né à Cyrène vers 215, mort en 129, acheva la théorie du probabilisme [2]. Il y avait, selon lui, trois degrés de probabilité (πιθανότης). Il distinguait les opinions simplement probables (δόξαι πιθαναί), celles dont la probabilité s'imposait par la force de certains arguments irréfutables (πιθαναὶ καὶ ἀπερίσπαστοι), celles qui étaient de tout point irréfutables (ἀπερίσπαστοι καὶ περιωδευμέναι) [3]. Mais cette force apparente de certaines opinions était, à ses yeux, purement logique [4]. Au fond, la vérité objective est inconnue. Son disciple Clitomaque disait n'avoir jamais pu découvrir une vérité que Carnéade tînt pour absolument certaine [5]. Disputeur autant qu'Arcésilas, il l'était autrement : c'était moins encore un dialecticien qu'un orateur [6]. Sa voix puissante [7], sa fougue entraînante, l'éclat de son imagination [8], auraient peut-être fait de lui, à une autre époque, un orateur plutôt qu'un philosophe. En l'année 156, les Athéniens, ayant une contestation avec les habitants de Sicyone, envoyèrent trois députés au sénat romain pour défendre leur cause. Carnéade fut un de ces envoyés,

1. Cf. Susemihl, p. 125.
2. Diog. L., IV, 62-66. Cf. Numenius, dans Mullach, p. 160 et suiv. — V. Susemihl, p. 127-131.
3. Sextus Empir., *Adv. Mathem.*, VII, 166 et suiv. Cf. Schwegler. *Gesch. der griech. Philos.*, p. 447-448.
4. Cicéron. *Acad.* II, XI, 31-32.
5. Cicéron, *Acad.* II, XI, 45, 139.
6. Sur ses querelles avec les stoïciens, Cf. Diog. L., IV, 62.
7. Diog. L., IV, 63.
8. Aulu-Gelle, VII, 14, 8, d'après Polybe (XXXIII, 2). Cf. Numenius, dans Mullach, p. 162-163.

avec le péripatéticien Critolaos et le stoïcien Diogène [1]. Carnéade, comme ses collègues, profita de cette circonstance pour faire à Rome ce qu'on appellerait aujourd'hui des « conférences ». Il prit pour sujet : « la Justice ». Un jour, il démontra qu'elle existait : le lendemain, il prouva à ses auditeurs qu'elle n'existait pas, et les laissa scandalisés [2] ; les Romains n'étaient pas encore mûrs pour cette sophistique.

On peut s'étonner que l'école platonicienne ait abouti à ces jeux d'esprit, qui sentent plus la manière de Protagoras que celle de Platon. Mais il faut remarquer qu'aux yeux de Platon lui-même le seul fondement de la connaissance vraie des choses, c'est la théorie des Idées, en dehors de laquelle il n'y a que des « opinions » plus ou moins douteuses et vaines. Il est donc très naturel que, la théorie des Idées étant peu à peu abandonnée par ses disciples (et cela dès la première génération), la place soit demeurée libre pour l'invasion des doctrines sceptiques, qui donnaient à la dialectique de si belles occasions de se déployer.

Il reste aussi à se demander jusqu'où allait, en définitive, ce scepticisme de la nouvelle Académie. M. Martha, dans une charmante page de son mémoire sur Carnéade, prend sa défense. « Nous sommes, dit-il, tous probabilistes, vous et moi, savants et ignorants. Nous le sommes en tout, excepté en mathématiques et en matière de foi... En physique, nous accumulons des observations, et, quand elles nous paraissent concordantes, nous les érigeons en loi vraisemblable, loi qui dure, loi qui reste admise, jusqu'à ce que d'autres observations ou des faits autrement expliqués nous obligent à proclamer une autre loi plus vraisemblable encore... Dans

1. Aulu-Gelle, *loc. cit.*
2. Cicéron, *Rép.* III, 6 ; Plutarque, *Caton*, 22. Cf. Martha, *Études morales sur l'antiquité* (« Le philosophe Carnéade à Rome »).

les assemblées politiques, où se plaident le pour et le contre sur une question, on pèse les avantages et les inconvénients d'une mesure législative, et, si la passion ne vient pas troubler la délibération, le vote est le résultat définitif des vraisemblances que les orateurs ont fait valoir. Le vote n'est qu'une manière convenue de chiffrer le problème... La méthode de Carnéade, comme du reste toutes les méthodes, ne fait donc qu'ériger en règles plus ou moins judicieuses ce qui se fait tous les jours dans la pratique de la vie [1]. » Il y a bien de la vérité dans ces réflexions, mais peut-être ne suffisent-elles pas à résoudre le problème. On n'est pas sceptique pour regarder, en fait, beaucoup d'opinions comme incertaines, si l'on admet aussi, au moins d'une foi implicite, qu'il y a une vérité objective connaissable et qu'il y a théoriquement une méthode pour la connaître. Or la plupart des hommes dont parle M. Martha ont cette foi profonde. On est sceptique au contraire si on ne l'a pas. Or la nouvelle Académie ne l'avait pas. Elle est donc foncièrement sceptique, malgré l'atténuation apparente qu'elle apporte à la doctrine par l'emploi du mot « probabilisme ». En somme, Carnéade revient presque, je le répète, à Protagoras. Sa méthode peut suffire, dans la pratique, à la conduite de la vie. C'est peut-être une bonne philosophie d'avocat, et on comprend qu'elle ait souri à Cicéron, qui y mêle d'ailleurs quelque chose de la gravité romaine. Mais, en principe, elle est destructive de toute science, et, même dans la pratique, si elle est pleinement consciente, si elle est appliquée par des Grecs, toujours sophistes par quelque endroit, elle conduit directement à l'indifférence pour la vérité et aux

1. Ouvrage cité, p. 67. — Cicéron disait aussi que « plaider le pour et le contre, c'est le meilleur moyen de trouver la vérité » (*Rép.* III, 4).

jeux frivoles d'une virtuosité oratoire ou dialectique dépouillée de tout sérieux [1].

VIII

Si l'on cherche à dégager, dans cette mêlée des doctrines au IIIe siècle, quelques faits généraux qui aident à la comprendre, quelques grands courants qui montrent la direction suivie par la pensée grecque, on arrive à la conclusion suivante.

La métaphysique faiblit, battue en brèche de trois côtés différents, 1° par le souci prédominant de la morale, qui anime le stoïcisme et l'épicurisme ; 2° par le scepticisme, qui pénètre même les successeurs de Platon ; 3° par l'érudition, qui gagne les successeurs d'Aristote et les éloigne de la philosophie proprement dite.

Des deux tendances proprement philosophiques, l'une, la recherche des lois pratiques de la morale, est représentée surtout par l'épicurisme, car le stoïcisme n'a jamais eu qu'un petit nombre d'adeptes ; l'autre, le scepticisme, sous la forme atténuée du probabilisme, est devenue la doctrine favorite des beaux-esprits, celle qui compte parmi ses partisans le plus grand nombre d'hommes de talent : les Arcésilas et les Carnéade sont les successeurs des sophistes et des orateurs d'autrefois dans un monde désormais fermé aux grands emplois de l'éloquence.

Épicurisme et nouvelle Académie, voilà donc, à considérer surtout le nombre des adeptes ou l'éclat des talents, les deux doctrines qui dominent alors la Grèce.

1. Voir dans Polybe, XII, 26, c, quelques exemples assez amusants des balivernes qui occupaient certains philosophes de l'Académie.

Il est impossible de ne pas être frappé de ce fait que ni l'une ni l'autre n'apporte aux plus hautes parties de l'âme une nourriture vraiment fortifiante. L'une dispose les intelligences à ce vain bavardage qui a toujours été un des dangers les plus menaçants pour l'esprit grec ; l'autre incline les volontés vers un facile et non moins périlleux laisser-aller des mœurs et de la vie. Par sa philosophie, le monde grec coule doucement vers la décadence.

CHAPITRE III

RHÉTORIQUE, HISTOIRE, ÉRUDITION, ETC.

SOMMAIRE.

Introduction. — I. L'éloquence et la rhétorique. Démétrios de Phalère. Démocharès. Charisios. Hégésias de Magnésie. Hermagoras de Temnos. — II. L'histoire. A. *Mémoires politiques et militaires* : Ptolémée; Pyrrhus; Aratos de Sicyone; Annibal. B. *Recueils de matériaux :* Cratéros ; Démétrios de Scepsis ; etc. C. *Chroniques et annales* : Eumène de Cardie et Diodote d'Érythrée; Béton et Diognète; Amyntas; ouvrages analogues de Sosibios, Ératosthène, Douris, etc. Les *Atthides* : Androtion, Philochoros, Istros. Bérose et Manéthon. D. *Biographies politiques :* Idoménée de Lampsaque. E. *Histoire de la civilisation* : Dicéarque. F. *Histoire générale* : cycle d'Alexandre (Aristobule, Charès, Onésicrite, Callisthène, etc.); cycle des diadoques et de Pyrrhus (Cinéas, Proxène, Nymphis, Hiéronyme de Cardie); cycle de l'Italie; cycle de la Grèce et de la Sicile (Diyllos, Démocharès, Douris, Phylarque, Timée de Tauroménium). — III. La géographie. Descriptions et voyages : Néarque. Mégasthène, Pythéas, Timosthène, Dicéarque, Agatharchos de Cnide, Polémon, Scymnos. Géographie mathématique : Ératosthène. — IV. Histoire des Sciences. Héraclide du Pont, Chaméléon, Ctésibios, Hermippos, Satyros, etc.; Antigone de Caryste; Sotion. — V. Philologie et grammaire. Zénodote. Callimaque. Ératosthène. Aristophane de Byzance. Aristarque de Samothrace. Cratès de Mallos. — VI. Technologie. Musique et rythmique : Aristoxène de Tarente. Mathématique et physique : Euclide, Aristarque de Samos, Archimède,

Apollonios de Perga, Héron d'Alexandrie, Philon de Byzance. Médecine : Hérophile, Érasistrate. Histoire naturelle. — VII. La littérature semi-romanesque. Hécatée d'Abdère. Évhémère de Messine. Les *Lettres* apocryphes. *Contes Milésiens*. — VIII. Littérature gréco-judaïque. Les *Septante*. Aristobule. Pseudo-Orphée, Pseudo-Phocylide. Oracles sibyllins.

Si la philosophie grecque, durant les cent cinquante années qui suivent la mort d'Alexandre, fait encore assez bonne figure, il n'en est pas de même des autres genres en prose. Et la raison n'en est pas seulement dans ce fait accidentel que la plupart des œuvres ont péri. Elle est plus grave et plus profonde : elle est dans un ensemble de circonstances qui condamnaient ces œuvres à la médiocrité. Mettons à part les sciences mathématiques et physiques, qui comptent alors des recherches originales, mais qui sont en dehors de la littérature proprement dite. Dans tout le reste, le meilleur est de second ordre. On y trouve souvent une érudition curieuse et diligente, une certaine finesse de jugement, une louable indépendance d'esprit. Mais les qualités essentielles font défaut, et ne pouvaient pas ne pas faire défaut. L'érudition, à cette date, est trop neuve encore pour être vraiment méthodique. L'éloquence n'a pas grand'chose à dire, et l'histoire ne sait plus ni la politique ni la guerre. Dans ces conditions, des hommes même bien doués ne pouvaient créer des chefs-d'œuvre : à plus forte raison la foule des médiocres qui, à cause de la diffusion générale de la culture, se tournent alors vers les lettres.

I

L'éloquence est, de tous les genres, celui qui a le plus souffert de cet état de choses [1]. Denys d'Halicarnasse, dans la préface de ses *Jugements sur les orateurs anciens*, dit que la mort d'Alexandre marque pour l'art oratoire le début d'une période de décadence lamentable et que c'est seulement la gravité romaine qui devait faire revivre le goût classique.

Au seuil de cette période, nous rencontrons un personnage que Quintilien appelle le dernier des orateurs attiques [2], mais qui est aussi le premier de la décadence, et qui d'ailleurs, par la variété de ses écrits, par son érudition, par sa philosophie, par sa vie elle-même et par ses mœurs, est un très curieux exemplaire de l'esprit du temps : c'est Démétrios de Phalère. On le range souvent parmi les philosophes; à vrai dire, il fut surtout un polygraphe; mais c'est peut-être comme orateur qu'il a eu le plus d'originalité. De toute façon, personne ne relie mieux que Démétrios de Phalère la philosophie aux autres formes de la littérature et n'ouvre plus convenablement l'étude de ces genres divers en prose qu'il a tous pratiqués [3].

1. Sur l'ensemble de cette période, cf. Blass, *Die griechische Beredsamk. in dem Zeitraum von Alex. bis Aug.*, Berlin, 1865.

2. Quintilien, X, 1, 80.

3. Vie dans Diog. L., V, 75-85. Cf. Ostermann, *De Demetrii Phalerei vita, rebus gestis et scriptorum reliquiis*, en deux parties, Hersfeld et Fulda, 1847-1857. — Les fragments de Démétrios sont réunis dans Müller (Didot), *Fragm., Hist. graec.*, t. II, et *Fragm. Orat. graec.*, t. II. Cf. aussi, pour les fragments oratoires, Sauppe, *Oratores graeci*, append., p. 344-346, Fragments épistolaires dans Hercher (Didot), *Epistolographi graeci*.

Démétrios, du dème de Phalère, était fils de Phanostrate, ancien esclave de la famille de Conon, mais devenu citoyen, et riche sans doute; car le jeune Démétrios reçut une éducation soignée. Il suivit l'enseignement de Théophraste et se tourna vers la politique. Il fit ses débuts, dit-on, dans la vie politique, vers le temps de l'affaire d'Harpale (324) [1]. Il avait sans doute alors de vingt-cinq à trente ans. Partisan de Phocion et ami de la Macédoine, il fut mêlé aux négociations qui suivirent la guerre Lamiaque (322)[2]. Après la mort d'Antipater, en 319, le triomphe momentané du parti national, qui mit à mort Phocion, força Démétrios à chercher son salut dans la fuite; mais, dès l'année suivante, l'intervention de Cassandre remit Athènes sous la main de la Macédoine. Démétrios fut alors choisi par les Athéniens et agréé par Cassandre en qualité de régent. Cette régence dura dix ans [3]. Durant ces dix années, Démétrios, avec des formes libérales, fut le maître de la cité, qui lui éleva trois cent soixante statues [4]. En 307, il fut renversé par Démétrios Poliorcète, et se retira à Thèbes, où il vécut une dizaine d'années. En 397, il se rendit en Égypte, auprès de Ptolémée Soter. Il y prit une grande influence et fut, dit-on, l'initiateur des projets relatifs à la fondation de la célèbre bibliothèque. Exilé par Ptolémée Philadelphe dans un des dèmes de l'Égypte, il y mourut, de la piqûre d'un serpent [5], vers 280.

Ses écrits étaient plus nombreux, dit Diogène, que ceux d'aucun autre Péripatéticien [6]. Ils étaient très variés. On y trouvait des dialogues philosophiques, des

1. Diog. L., V, 75.
2. Cf. Démétrios, *De l'Élocution*, 289.
3. Diod. de Sicile, XVIII, 74, 3; Strabon, IX, 398.
4. Diog. L., V, 75.
5. Diog. L., V, 77-78.
6. Liste dans Diog. L., V, 80-81.

traités dans le genre de ceux de Théophraste, des ouvrages d'histoire, des compilations érudites, des études de littérature et de rhétorique, des lettres, des œuvres oratoires. Il nous en reste fort peu de chose. Parmi ceux dont la perte semble particulièrement regrettable, citons : ses écrits politiques (notamment un traité *Sur la Démagogie*[1]) ; son *Histoire de dix ans* (Περὶ τῆς δεκαετείας), récit de sa régence ; — son recueil des *Fables Ésopiques* ; — ses commentaires sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; — sa *Rhétorique*, enfin, où il donnait sur Démosthène des informations de première main [2].

Comme orateur, Démétrios de Phalère ne nous est connu que par les jugements des critiques anciens, en particulier de Cicéron [3] et de Quintilien [4]. Mais ces jugements sont assez précis pour que nous puissions nous faire une idée de son éloquence. Elle avait au plus haut degré toutes les qualités d'élégance, de grâce, de fraîcheur agréable et brillante qui conviennent au « genre tempéré ». Elle ne manquait même pas d'une certaine vigueur philosophique [5]. Ce qu'on regrettait de n'y pas trouver, c'était la passion, la grande puissance oratoire,

1. Cicéron goûtait fort chez Démétrios le philosophe politique. Cf. *De offic.* I, 1, 3 ; *De Legibus*, III, 6, 14.

2. Cf. Plutarque, *Démosth.*, 11. — Le Περὶ ἑρμηνείας qui nous a été conservé sous son nom est rempli d'observations intéressantes sur le style et sur le rythme oratoires. Mais c'est un ouvrage de date postérieure. Ce traité semble être d'un rhéteur de l'époque romaine (Cf. § 108, allusion aux *laticlaves* des patriciens), qui avait sous les yeux les premières éditions complètes d'Aristote (très souvent cité), et qui se rattachait par ses préférences littéraires à l'école *classique* de Denys d'Halicarnasse. Éditions de Walz. *Rhetores græci*, t. IX, C. Müller, *Orat. attici* (Didot), II ; Spengel, *Rhetores graeci*, III. Trad. fr. de Durassier, Paris, 1875. — Cf. Dahl, *Demetrios*, Περὶ Ἑρμ., dans *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1896, n° 3. V. aussi la notice de Walz, en tête de son édition.

3. Cicéron, *Brutus*, 9, 37 ; *Orat.*, 27, 92 ; *De Orat.* II, 23, 95.

4. Quintilien, X, 1, 80.

5. Diog. L., V, 82.

et cet aiguillon que Périclès, selon le mot d'Eupolis, laissait dans l'âme de ses auditeurs. L'éloquence de Démétrios était exactement celle qu'on pouvait attendre d'un contemporain de Théophraste et de Ménandre.

A côté de Démétrios, il faut citer les noms de deux orateurs qui furent surtout des logographes : Démocharès et Charisios. Démocharès, neveu de Démosthène, était un imitateur fervent du grand orateur [1]. Charisios prit pour modèle Lysias, dont il exagérait la simplicité jusqu'à la sécheresse [2].

Après Charisios et Démocharès, après Démétrios, il n'y a plus en Grèce ni orateurs proprement dits ni logographes; il n'y a que des maîtres de rhétorique et des déclamateurs. L'éloquence politique n'avait plus d'emploi. Même l'art des logographes ne trouvait plus de grandes causes à plaider. Athènes n'était plus qu'une ville de province, une cité universitaire et philosophique sans commerce. Les nouvelles capitales commerciales du monde grec étaient soumises à des rois qui n'avaient aucun goût pour la parole libre. Il ne restait de place que pour l'éloquence d'école ou pour les considérations théoriques sur l'éloquence. La théorie de l'éloquence fut en partie l'affaire des philosophes : le Lycée, l'Académie, le Portique s'en occupaient à l'envi, comme d'une province de la dialectique. On y disputait sur la définition de la rhétorique, sur ses parties constitutives, sur les genres. Tout cela était peu fécond. Les rhéteurs proprement dits, sans s'interdire cette sorte de recherches, s'appliquèrent surtout à donner des modèles de l'art oratoire. A défaut de causes réelles, on en plaida de fictives; on fit parler des ambassadeurs, des hommes

1. Cicéron, *Brutus*, 83.
2. Id., *ibid.*

d'état, dans des débats imaginaires [1]. Cela valait mieux, sans doute, que de composer, comme les anciens sophistes, l'éloge du « moucheron » ou celui de « Busiris ». Mais ces harangues n'en étaient pas moins des exercices d'école assez creux, et que l'oubli toujours croissant de la réalité devait faire verser de plus en plus dans le bel-esprit et dans le mauvais goût. Denys d'Halicarnasse est très sévère pour toute cette rhétorique [2]. Il la traite d' « imbécile » et de « barbare ». Nous ne pouvons plus en juger avec assurance : elle a péri presque tout entière. Il est pourtant probable qu'il avait raison au fond, et que ses vivacités de langage, dont l'excès sent la polémique, n'étaient pas tout-à-fait imméritées.

Une douzaine de noms de rhéteurs appartenant au IIIe et au IIe siècle sont arrivés jusqu'à nous [3]. Le plus connu, le seul peut-être qui mérite un bref souvenir, est Hégésias de Magnésie, qui vivait vers le milieu du IIIe siècle [4]. C'était un polygraphe, qui avait composé, outre ses œuvres oratoires, au moins un écrit historique : une histoire d'Alexandre le Grand [5]. Ce qui fait que le nom d'Hégésias mérite de survivre plus peut-être que quelques autres, ce n'est ni l'intérêt de ses œuvres, aujourd'hui perdues, ni son talent, car il est malmené par les critiques anciens les plus autorisés : — mais c'est son influence. Il est en effet le représentant prin-

1. Quintilien, II, 4, 41.

2. Denys d'Halic., Préface de ses *Jugements des orateurs anciens*. Voir aussi Cicéron, dans le *Brutus*.

3. Cf. Susemihl, II, p. 462 et suiv. — Citons seulement, pour mémoire, Matris de Thèbes, dont l'*Éloge d'Héraklès* a été la principale source des récits de Diodore, I, 24, 4.

4. Il était postérieur à Charisios, dont il suivait les exemples (Cicéron, *Brutus*, 83), et antérieur à l'école de Pergame, qui réagit contre son influence.

5. Plutarque, *Alex.*, 3. — Les fragments d'Hégésias ont été recueillis par C. Müller à la suite de son *Arrien* (Bibl. Didot), dans les *Fragments des historiens d'Alexandre*, p. 138-144.

cipal de ce qui s'est appelé plus tard « l'éloquence asiatique » [1]. Il a servi de modèle à de nombreuses générations d'orateurs ou de rhéteurs. Son goût, ou son manque de goût, a fait école. Des historiens même ont essayé d'écrire comme lui. Et, à cause de cela, il est nécessaire de se demander comment il écrivait.

Les critiques anciens nous le représentent comme un écrivain prétentieux, un bel-esprit vide d'idées et de sentiments, riche de mots affectés, de métaphores bizarres, de tours recherchés, de jeux de mots et de pointes, de rythmes sautillants et incongrus [2]. C'était une sorte de Trissotin. Quelques citations textuelles nous permettent d'en juger. La plus longue est donnée par Denys: c'est une page de l'*Histoire d'Alexandre* où est raconté un épisode du siège de Gaza. Il est difficile, après l'avoir lue, de ne pas souscrire au jugement de Denys, qui déclare que ce récit a l'air d'être fait par quelque plaisantin efféminé [3]. Un autre passage cité par Strabon [4], semble tiré d'un discours : ce sont quelques lignes sur l'Acropole d'Athènes; rien n'est plus guindé, plus déclamatoire et plus froid [5].

Cette rhétorique naquit dans les cités grecques d'Asie-Mineure, qui n'avaient ni les traditions de l'Atticisme, ni, à cette date, aucun sérieux : on y vivait mollement,

1. Il s'agit ici de la première forme de l'éloquence asiatique. Sur la deuxième forme, cf. plus bas, ch. VI.

2. Voir surtout Cicéron, *Brutus*, 67 et 69; Denys d'Halic., *Arrang. des mots*, c. 18; Théon, *Progymnasm.*, t. I, p. 169 des *Rhetores graeci* de Walz (t. II, p. 71, Spengel); Pseudo-Longin, *Sublime*, 3, 2; Quintilien, XII, 10, 16-17.

3. Ὑπὸ γυναικῶν ἢ κατεαγότων ἀνθρώπων... καὶ οὐδὲν τούτων μετὰ σπουδῆς, ἀλλ' ἐπὶ χλευασμῷ καὶ καταγέλωτι.

4. Strabon, IX, p. 396.

5. Voir encore dans C. Müller, fragm. 2 (p. 139-141), les passages cités par Agatharchides. La ruine de Thèbes, par exemple, lui inspirait des jeux de mots dont voici un échantillon : Δεινὸν τὴν χώραν ἄσπορον εἶναι τὴν τοὺς Σπαρτοὺς τεκοῦσαν.

dans le luxe et dans la douceur du climat. Elle fit de nombreux prosélytes dans tout le monde grec. Une réaction finit par se produire. Elle vint d'abord d'un certain Hermagoras de Temnos qui essaya, vers le milieu du IIe siècle, de réconcilier la rhétorique purement déclamatoire et pratique avec la recherche des règles [1]; ensuite des écoles de Pergame et de Rhodes. L'école de Pergame, en relations étroites avec Athènes, fut surtout une école de philologues; celle de Rhodes, une école de rhéteurs. Mais déjà de nouvelles influences, venues de Rome, tendaient à ramener le monde grec aux idées sérieuses. Nous retrouverons plus tard les unes et les autres [2].

II

L'histoire, au IIIe siècle, est supérieure en somme à l'éloquence, bien qu'Hégésias ait eu des imitateurs même parmi les historiens, et que les exemples cités plus haut soient tirés d'un de ses ouvrages historiques. Tous les historiens, heureusement, ne sont pas ses élèves. Si l'on trouve, chez quelques-uns, les défauts de la mauvaise rhétorique, on trouve aussi, chez d'autres, de la curiosité, une information étendue, quelquefois de la critique, et, sinon de l'éloquence, du moins une netteté judicieuse.

Ce qui manque surtout à la plupart, c'est l'intelligence et le goût des affaires. Il faut pourtant faire une exception pour quelques généraux ou hommes d'état qui ont écrit le récit des événements auxquels ils avaient été

1. Cf. Susemihl, II, p. 471.
2. Pour les écoles de Pergame et de Rhodes, v. chap. VI.

mêlés, et qui méritent à ce titre de prendre place dans l'histoire littéraire. Par ce fait qu'ils sont des hommes d'action, ils se distinguent de tous les autres et doivent être mis à part. La tradition de l'*Anabase* se continue dans leurs écrits. Le peu qui nous en reste ne nous permet pas de les juger comme écrivains; et du reste les anciens eux-mêmes ne semblent pas s'être beaucoup souciés de relever leurs mérites à cet égard: c'est probablement qu'ils n'étaient pas des artistes. Ce qu'on peut affirmer du moins, c'est qu'ils avaient quelques-unes des qualités essentielles de l'historien, la connaissance des choses dont ils parlaient, la compétence particulière que donne la vie pratique.

Dans ce groupe, nous rencontrons tout d'abord un des lieutenants d'Alexandre, Ptolémée, fils deLagos, le fondateur de la dynastie des Lagides. Après la mort du conquérant [1], et probablement même dans les années qui suivirent la bataille d'Ipsus (301), Ptolémée avait écrit ses souvenirs. Son *Histoire d'Alexandre* est souvent citée par Arrien, qui la considère comme l'une des sources les plus sûres de l'histoire du roi de Macédoine [2]. On voit, par ces citations ou allusions, que c'est surtout aux choses de la guerre, aux détails de la tactique et de la stratégie, que Ptolémée s'était attaché. En revanche, il était bref sur les merveilles de l'Inde [3] : c'est la marque d'un bon esprit. On trouvait aussi chez lui quelques anecdotes [4]; et même, à l'occasion, des récits merveilleux, comme l'histoire des deux dragons doués de la voix qui servirent de guide à l'armée dans sa marche vers l'oracle d'Ammon [5]. Peut-être la politique avait-elle plus de

1. Arrien, *Anab.*, préface.
2. Id., *ibid.* — Fragm. dans C. Müller (Didot), *Historiens d'Alexandre* (à la suite de l'*Arrien*), p. 86-93.
3. Cf. C. Müller, p. 86.
4. Fragm. 2.
5. Fragm. 7.

part que la naïveté dans les récits de ce genre. Ce n'en est pas moins un fâcheux symptôme.

A côté de Ptolémée, trois autres hommes d'état doivent être mentionnés. — D'abord Pyrrhus, le roi d'Épire, dont les *Mémoires* (Ὑπομνήματα), plusieurs fois cités par les anciens, nous sont à peu près inconnus [1]. — Ensuite Aratos de Sicyone, le stratège de la ligue achéenne, qui avait écrit des *Mémoires* en trente livres. Son biographe, Plutarque, les mentionne et s'en inspire sans doute le plus souvent. Le style en était négligé [2], mais Polybe en loue la véracité et la clarté [3]. — Enfin Annibal, le célèbre général carthaginois, qui avait composé en grec quelques ouvrages historiques [4].

En dehors de ce premier groupe d'écrits, peu considérable en somme, la littérature historique de ce temps est extrêmement abondante et variée. La curiosité des générations nouvelles est insatiable. La forme et le fond de l'histoire en sont renouvelés à certains égards. Ce n'est plus seulement la vie collective d'une cité, d'un peuple, qu'on raconte, c'est souvent celle d'un homme, la forme biographique devient fréquente et répond à une conception nouvelle du rôle de l'individu. L'histoire des lettres, celle des arts, tendent à se faire une place à côté de l'histoire des événements politiques. Au milieu de tant d'écrits si divers, il est indispensable, si l'on veut prendre une idée générale un peu nette de l'ensemble, de classer logiquement ce chaos et de répartir par groupes les productions dont nous avons à nous occuper

1. [illegible] Müller, *Fragm. Hist. gr.*, II, p. 461. Le doute de C. Müller sur l'authenticité de cet ouvrage semble peu fondé.

2. Plutarque, *Aratos*, 3.

3. Polybe, II, 40, 4. — Susemihl (I, p. 630) signale, d'après quelques mots de Plutarque, la tendance probablement apologétique de [illegible].

4. [illegible], *Hannib.*, 13.

Un premier groupe, le moins littéraire de tous, est celui des écrits qui sont essentiellement des recueils de matériaux. Aristote avait donné par son exemple une vive impulsion à ce genre d'ouvrages : réunir des faits de même ordre, préparer ainsi aux synthèses ultérieures les éléments indispensables, était devenu une forme habituelle du travail scientifique. Le Macédonien Kratéros, fils du général d'Alexandre et général lui-même au service de son demi frère Antigone Gonatas, composa un célèbre recueil de ce genre, celui des décrets du peuple athénien (Φηφισμάτων συναγωγή), avec un commentaire explicatif des textes officiels [1]. Philochoros était l'auteur d'un recueil d'*Inscriptions attiques* [2], probablement analogue. De nombreuses monographies sont consacrées aux mœurs et aux institutions des divers pays, grecs et barbares. On écrit des ouvrages « sur les jeux », « sur les fêtes », « sur les sacrifices ». On compose des volumes de « mélanges » et de « notes » (ὑπομνήματα, συμμικτά, ἄτακτα, etc). Tout le monde paie tribut à ce goût d'érudition. Dans la liste des écrivains qui ont composé des ouvrages de ce genre, on trouve un poète comme Callimaque à côté de chronographes ou d'historiens comme Philochoros et Istros, comme Sosibios, comme Douris de Samos et Néanthès de Cyzique [3]. On peut rattacher à ce groupe un écrivain savant, Démétrios de Skepsis (dans la Troade), qui vivait au commencement du second siècle, auteur d'un grand ouvrage en trente livres intitulé *Catalogue des Troyens* (Τρωικὸς διάκοσμος), sorte de commentaire historique du catalogue de l'*Iliade*, mine inépuisable d'informations

1. Fragments dans C. Müller (Didot), *Fragm. Histor. graec.* II, p. 617-622. — Cf. Krech, *De Crateri* ψηφισμάτων συναγωγῇ, etc. Greifswald, 1888; Susemihl, I, 599 et suiv.

2. Cf. Suidas.

3. Nous reviendrons plus loin sur ces divers personnages.

variées et même de vues originales sur les antiquités de la Grèce et de la Troade [1]. Toutes ces œuvres sont aujourd'hui perdues, sauf de rares fragments. La perte en est assurément très regrettable, mais pour la connaissance des choses plus que pour la littérature proprement dite, qui n'avait sans doute que peu de part dans tout cela.

On peut en dire à peu près autant d'un autre groupe d'écrits, plus voisin pourtant de l'histoire traditionnelle et classique, mais encore médiocrement littéraire : c'est la série des chroniques, journaux ou éphémérides, annales plus ou moins sèches, mais exactes et précises, qui se sont multipliées au IIIe siècle. — Voici d'abord les *Éphémérides* de l'expédition d'Alexandre (Βασίλειοι ἐφημερίδες), journal officiel de la campagne, rédigé par deux des compagnons du roi de Macédoine, Eumène de Cardie et Diodote d'Érythrée. Diodote est d'ailleurs inconnu. Quant à Eumène, c'est le général, ami de Perdiccas et ennemi d'Antigone, qui le fit périr en 315 [2]. Les fragments qui nous restent de ces *Éphémérides* nous font voir avec quel détail les événements y étaient racontés ou plutôt notés [3]. Plutarque, dans son récit de la mort d'Alexandre, suit de très près les *Éphémérides*, qui marquaient jour par jour les phases de la maladie [4]. Eumène était quelque chose comme le Dangeau du roi de Macédoine. — A côté des *Éphémérides*, mentionnons les *Étapes d'Alexandre*, de Béton et Diognète, et les *Étapes d'Asie*, d'Amyntas, qui semblent avoir eu le même caractère [5]. — La *Chronologie* de Sosibios (Χρόνων ἀναγραφή),

1. Cf. Susemihl, I, p. 681-685.
2. Biographies de Corn. Nepos et de Plutarque.
3. Fragment dans C. Müller (Didot), *Hist. d'Alexandre* (à la suite de l'*Arrien*), p. 121-124.
4. Plutarque, *Alex.*, 76.
5. Cf. Susemihl, I, p. 544.

avait un intérêt plus général [1]. Sosibios, de Laconie, était un contemporain de Ptolémée Philadelphe [2]. Il avait noté, dans sa *Chronologie*, une foule de dates intéressantes qu'il fixait principalement par leurs rapports avec la liste des rois de Sparte; mais rien ne permet de supposer que ce fût un écrivain. — Dans le même ordre de recherches chronologiques, nous rencontrons encore un ouvrage capital, le Περὶ Χρονογραφιῶν du grand géographe Ératosthène. Mais il semble que ce fût plutôt un essai de méthode chronologique qu'un recueil de dates. Nous y reviendrons. Il avait écrit aussi un tableau des vainqueurs olympiques.

A côté de ces travaux d'érudition, on peut ranger les chroniques locales, comme la *Chronique de Samos*, de l'historien Douris [3]; ou celles de Rhodes, par un certain Zénon; de Pallène et de Milet, par Hégésippe [4]; de Mégare, par Héréas [5]; d'Érythrée, par Apollodore [6]; d'Argos, par Dinias [7]. Mais tout cela, en somme, est peu important et n'a guère laissé de traces. — Dans ce groupe des chroniques locales, les seuls ouvrages qui méritent une attention particulière sont les *Atthides*, ou chroniques athéniennes, qui se rattachaient à la vieille tradition d'Hellanicos et des logographes, et qui forment, après Alexandre, une branche assez considérable de la littérature historique. Il y avait eu des auteurs d'*Atthides* au début du IVe siècle : nous avons mentionné plus haut Clitodème et Phanodème [8]. Dans la fin du IIIe siècle et

1. C. Müller, *Fragm. Hist. graec.*, II, 625.
2. Athénée, XI, p. 493, C-D.
3. Ὧροι Σαμίων (Athénée, p. 696, E).
4. Cf. Susemihl, I, p. 641 et 643.
5. Id., p. 602.
6. Id., p. 626.
7. Id., p. 633.
8. Cf. t. IV, p. 196.

au IVe, ce genre d'ouvrages se multiplie. Nous connaissons les noms de six auteurs d'*Atthides* dans cette période. Les plus célèbres sont Androtion, Philochoros et Istros, très souvent cités par les anciens[1]. Cet Androtion est-il le même que l'orateur contemporain de Démosthène? On ne sait trop[2]. Il nous reste de son livre une soixantaine de citations plus ou moins brèves. Nous y voyons qu'il avait raconté l'histoire d'Athènes depuis les origines jusqu'au IVe siècle, qu'il donnait probablement la liste des archontes[3], et qu'il portait dans la critique des vieilles traditions un rationalisme très indépendant, sinon très éclairé. — Philochoros est le plus célèbre des auteurs d'*Atthides* et le plus souvent cité[4]. Nous avons plus de deux cents citations ou mentions de ses ouvrages. Il était, dit Suidas, devin de son métier (μάντις καὶ ἱεροσκόπος); un passage textuel de son livre, conservé par Denys d'Halicarnasse, nous fournit en effet la preuve de cette affirmation et nous donne en même temps la mesure de sa crédulité[5]. Le fait raconté dans ce passage se rapporte à l'année 306. Philochoros était donc déjà en fonction à cette date. Il mourut vieux, vers le milieu du siècle suivant, égorgé par l'ordre d'Antigone Gonatas. Ses écrits étaient nombreux et variés[6]: on y trouvait représentées toutes les formes de l'érudition et de la curiosité, depuis un recueil d'*Inscriptions attiques* jusqu'à des vies de poètes. Mais le plus

1. Les trois autres sont Démon, Andron et Mélanthios. Sur les auteurs d'*Atthides*, cf. C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, I, p. LXXXI-XCI. Fragm. dans le même vol., p. 371 et suiv.

2. C. Müller (*loc. cit.*) ne le croit pas, Christ les identifie (p. 419).

3. Cf. fragm. 46.

4. Notice dans Suidas. Cf. C. Müller, p. LXXXVIII et 384. Cf. surtout A. Roersch, *Étude sur Philochore*, Louvain, 1897 (65 p., extrait du *Musée belge*.)

5. *Jug. sur Dinarque*, 3.

6. Liste dans Suidas.

considérable était l'*Atthide* ou *Histoire attique*, en dix-sept livres. On ne pouvait attendre du devin Philochoros une critique bien intelligente des vieux mythes. Mais sa crédulité valait peut-être autant que le rationalisme superficiel de ses contemporains. Il portait du moins dans ses recherches une extrême application, une attention soutenue à la chronologie, beaucoup de conscience et de minutie. De là son succès mérité. Son style n'avait, comme celui de tous ces annalistes, qu'un mérite de simplicité et de clarté. — Istros [1], enfin, né à Paphos sans doute, élève de Callimaque, auteur d'ouvrages en vers et en prose, fut surtout remarquable par l'étendue de son érudition. Il avait fait un livre sur les *Locutions attiques* (Ἀττικαὶ λέξεις). D'autres étaient consacrés à l'étude de questions historiques particulières, à des polémiques contre son contemporain Timée [2]. Son *Histoire attique*, qui comprenait au moins seize livres, était surtout une compilation. A propos d'une certaine fontaine de l'Acropole, Istros rapportait toutes les opinions des historiens [3]. Telle était sans doute sa méthode ordinaire. Son ouvrage méritait bien ce titre de *Recueil des Atthides* (Συναγωγὴ τῶν Ἀτθίδων), par lequel il semble avoir été désigné.

D'autres avaient fait des recherches sur certains peuples barbares [4].

En outre, deux prêtres de Chaldée et d'Égypte, Bérose et Manéthon, passent pour avoir écrit en grec, à la fin du IVe siècle, l'un, ses *Chroniques de Chaldée* (Χαλδαικά),

1. Notice de Suidas. Cf. Susemihl, I, p. 622. Fragm. dans C. Müller, p. 418-427.
2. Liste de ces écrits dans C. Müller, p. XC.
3. Fragm. 11 (Schol. Aristoph., *Oiseaux*, 1694).
4. *Lydiaca*, de Xénophile ; *Gaulois en Asie*, de Démétrios de Byzance; *Lyciaca*, de Ménékratès ; *Cariaca*, d'Apollonios ; *Rois grecs et barbares*, de Ménandre d'Éphèse. Pour tous ces noms, v. l'*Index* de Susemihl.

l'auteur des *Chroniques d'Égypte* (Αἰγυπτιακά), en trois livres. Bérose, d'après Syncelle et Tatien [2], avait été prêtre de Bel et contemporain d'Alexandre. Manéthon, de Sébennyte, prêtre lui aussi, aurait vécu sous les deux premiers Ptolémées [3]. L'un et l'autre, d'après l'opinion commune, avaient entrepris de faire connaître aux Grecs les traditions de leurs pays respectifs. Il nous reste de ces deux ouvrages des fragments étendus et fort curieux, mais qui ne nous ont été conservés que par des écrivains, d'époque relativement récente, Josèphe, Athénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe. S'il était démontré qu'Eusèbe, par exemple, qui cite ordinairement Bérose d'après Alexandre Polyhistor, avait réellement sous les yeux un texte authentique de cet Alexandre, l'authenticité du livre de Bérose s'ensuivrait presque nécessairement. Mais cela est douteux. Ernest Havet, dans un très savant mémoire [4], a montré combien sont fragiles tous ces témoignages. En revanche, il a fait ressortir avec force combien il est peu vraisemblable que deux Orientaux se soient trouvés, dès le temps d'Alexandre et de Ptolémée, assez hellénisés pour écrire ces deux livres [5], et combien les sentiments prêtés à Manéthon à l'égard des Juifs semblent peu convenir à l'époque où on les place [6]. Il arrive à cette conclusion que les ouvrages attribués à Bérose et à Manéthon sont des compositions apocryphes datant de la fin du IIe siècle avant l'ère chrétienne, et dues sans doute à des Orientaux fortement hellénisés [7].

1. Fragments dans C. Müller, *Fragm. hist. gr.*, II, p. 495-616.
2. Textes cités par C. Müller, p. 495.
3. Textes cités par C. Müller, p. 511.
4. *Mémoire sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon*, Paris (Hachette), 1873.
5. *Ibid.*, p. [illegible].
6. *Ibid.*, p. [illegible].
7. [illegible], p. [illegible]. Cf. [illegible], qui connaît seulement le titre du mé-

Avant d'arriver à la grande histoire, nous avons encore à mentionner ici le genre des biographies, qui prend vers le même temps une certaine extension. C'est surtout, à vrai dire, dans l'histoire des lettres et des arts que cette forme de récit se développe. Mais on la rencontre aussi dans l'histoire politique. L'un des premiers disciples d'Epicure, Idoménée de Lampsaque [1], avait composé un ouvrage *Sur les Démagogues* (Περὶ δημαγωγῶν), qui paraît être la source originale de quelques-unes des informations contenues dans les *Vies des dix orateurs* du pseudo-Plutarque [2]. Ajoutons qu'Idoménée, par malheur, semble avoir inauguré ce nouveau genre, si intéressant, de manière à mériter peu d'éloges; ses fragments contiennent surtout des commérages et des histoires scandaleuses [3].

Mentionnons encore une tentative curieuse du péripatéticien Dicéarque [4] : il avait tracé un tableau sommaire de la civilisation grecque, sous ce titre : *La vie de la Grèce* (Βίος Ἑλλάδος). Cet ouvrage, en trois livres, est souvent loué par les anciens [5]; il abondait, semble-t-il, en détails de mœurs vivement présentés. Dicéarque avait en outre composé un ouvrage célèbre *Sur les Lois de Sparte* (très goûté des Spartiates) [6], puis divers

moire de M. Havet et le compte-rendu de Thurot dans la *Revue critique* (1874, I, p. 132 et suiv.), reste fidèle à l'opinion traditionnelle (I, p. 606) et cite quelques travaux où l'idée de Havet est combattue.

1. Diog. L., X, 25.

2. Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, II, 489-494.

3. V. fragm. 4, 5, 7, etc.

4. Notice sur Dicéarque et fragments dans C. Müller, *ibid.*, p. 225-268. Notice de Suidas.

5. Cf. C. Müller, p. 226. Voir aussi, p. 229 et suiv., la discussion sur l'authenticité de quelques-uns des fragments.

6. Ils en faisaient faire, dit-on, tous les ans une lecture publique (Suidas).

écrits sur la philosophie, sur l'histoire littéraire, sur la géographie [1]. Nous aurons à mentionner ces derniers un peu plus loin.

Arrivons enfin à ce qu'on peut appeler la grande histoire, celle qui raconte dans leur ensemble, avec ampleur, avec éloquence, les événements les plus considérables de la vie des peuples ou des cités, l'histoire inaugurée et pratiquée par les Hérodote et les Thucydide, les Xénophon, les Éphore et les Théopompe.

Le nombre des historiens, depuis la fin du IVe siècle jusqu'à Polybe, est considérable. Quiconque, n'étant pas poète, a le goût des lettres (et le nombre des lettrés s'accroît alors avec rapidité), n'a guère le choix qu'entre la philosophie ou l'histoire; ce sont là les deux grandes routes où passe la foule; l'histoire, en particulier, avec ses chemins latéraux, ses sentiers d'érudition et de curiosité, attire de nombreux travailleurs. De cette production si abondante, il reste fort peu de chose. Si la substance même de ces écrits a passé plus ou moins dans les œuvres historiques postérieures, la physionomie des écrivains — à supposer qu'elle ait jamais été très distincte — s'est évanouie. Nous n'essaierons pas de la faire revivre. Il s'agit uniquement ici de donner une esquisse légère de cette activité historique, d'en indiquer les principaux objets, et d'en chercher les traits essentiels dans celui qui a été, de l'aveu de tous, le plus remarquable des historiens de cette période et de cette école, Timée de Tauroménium.

L'expédition d'Alexandre était un événement trop extraordinaire pour ne pas frapper vivement les imaginations. Les historiens devaient y trouver une matière

1. Liste dans C. Müller, p. 227.

neuve, grande, inépuisable pour la curiosité. Nous avons déjà mentionné le récit militaire et personnel de Ptolémée, ainsi que les Éphémérides, officielles ou non, qui relatèrent les marches du roi de Macédoine et l'emploi minutieux de ses journées. Une foule d'autres récits furent publiés. Au reste, le conquérant lui-même semblait avoir sollicité le concours des historiens. Il était parti d'Europe avec un cortège de beaux-esprits, rhéteurs ou philosophes, qui avaient pour tâche principale, sans doute, de continuer à lui faire goûter, au milieu de ses campagnes, le plaisir délicat de leurs entretiens, mais qui devaient aussi répandre sa gloire par leurs écrits. C'est ce qui fut fait. D'autres vinrent à la suite des premiers, et, pendant un siècle, il y eut comme un « cycle d'Alexandre » incessamment parcouru par les historiens. La matière était belle, mais elle était dangereuse par sa richesse même pour des esprits que ni la pratique des affaires ni le respect austère de la science ne défendaient contre des tentations de toute sorte. La première de ces tentations fut, chez les comtemporains du roi, le désir de le flatter : de même que les démagogues avaient flagorné le peuple d'Athènes, les historiens prirent l'habitude de flatter les princes. D'ailleurs, la grandeur des choses accomplies devait inviter les écrivains à enfler la voix : en dehors de toute flatterie, il était bien tentant, pour un Grec, d'être éloquent à si bon compte. Enfin la nouveauté des pays parcourus, leur éloignement presque fabuleux, le caractère exotique des hommes, des animaux, des plantes, de la nature entière, tout concourait à pousser les imaginations en verve un peu au-delà de l'exacte vérité. Graves inconvénients, auxquels certains hommes sans doute échappèrent plus ou moins, mais qui se firent fâcheusement sentir dans les œuvres de la plupart[1]. Laissons de côté les plus obscures de ces

1. Sur l'ensemble des historiens d'Alexandre, le travail de Sainte-

œuvres, celles dont le temps n'a presque rien épargné[1]. Une demi-douzaine environ méritent une mention.

Le meilleur peut-être de ces historiens, celui qu'Arrien considère comme étant le plus véridique avec Ptolémée, c'est Aristobule, qui avait fait partie de l'expédition (et probablement de l'armée) d'Alexandre[2]. Il écrivit son ouvrage après la mort du roi, à Cassandrie, où il passa les dernières années de sa longue vie[3]. C'était, semble-t-il, un esprit sobre, ennemi du merveilleux et même du théâtral, disposé à préférer, dans les choses extraordinaires, les explications les plus simples[4]. Une anecdote plus que suspecte ne saurait suffire à le convaincre de flatterie[5]: il n'en paraît aucune trace dans ses fragments. On y trouve des descriptions précises, des récits vraisemblables, et quelquefois des anecdotes à demi-romanesques[6].

Charès, de Mitylène, fut chambellan d'Alexandre[7]. Sa situation lui permit de bien connaître l'histoire privée du roi et la vie intérieure du palais. Son ouvrage, en dix livres au moins[8], s'étendait volontiers sur cet ordre de choses. La description des fêtes du mariage y était ample et précise[9]. On y lisait le récit des songes du

Croix (*Examen critique des historiens d'Alex.*) garde une partie de sa valeur. Les fragments de ces historiens ont été recueillis p. C. Müller (Bibl. Didot), sous ce titre; *Scriptores rerum Alexandri magni*, et publiés à la suite de l'*Arrien* de cette collection. Cf. Susemihl. J. p. 532 et suiv.

1. Nous ne connaissons guère que le nom Menæchmos de Sicyone, Marsyas de Pella, Éphippos, Medios, Kyrsilos, etc. Cf. C. Müller et Susemihl.

2. Arrien, Préface. — Fragm. dans C. Müller, p. 94-113.

3. Cf. fragm 1.

4. Cf. fr. 4 et 5 ; etc.

5. Lucien, *Manière d'écrire l'hist.*, 12.

6. Cf. fragm., 2 (histoire de Timocléе la Thébaine.)

7. Εἰσαγγελεύς (Plut., *Alex.*, 46. — Fragm. dans C. Müller, p. 114-120.

8. Athénée. XIII, p. 575, A.

9. Fragm. 16. Cf. 10, etc.

roi [1], et parfois, comme chez Aristobule, de ces anecdotes-romans qui paraissent avoir été alors fort à la mode. L'une de celles-ci, conservée textuellement par Athénée, est assez longue pour donner quelque idée du style de Charès : il imite visiblement Hérodote dans ce morceau, qui ne manque pas de grâce [2].

Onésicrite, d'Astypalée ou d'Égine, était un philosophe, disciple de Diogène [3]. Il fit partie de l'expédition. Aux Indes, c'est lui qu'Alexandre, à l'en croire, aurait chargé d'aller interroger les brahmanes [4]. Lorsque Néarque fit son célèbre périple, Onésicrite était à bord de la flotte comme chef-pilote [5]. Son histoire passait pour l'œuvre d'un hâbleur [6]. Le plus long morceau qui en subsiste est le récit de son prétendu entretien avec les fakirs, qu'il appelle « gymnosophistes » [7]. Récit fort arrangé, sans doute, mais où beaucoup de choses sont bien vues, et qui est en tout cas d'un homme d'esprit. Si nous étions surpris, comme il dit l'avoir été, de retrouver chez ses fakirs toute la sagesse de Pythagore, de Socrate et de Diogène, nous n'aurions qu'à nous souvenir du joli mot qu'il prête à l'un d'eux : celui-ci disait que, lorsque la vérité doit passer par la bouche de trois interprètes qui comprennent le sens extérieur des mots, mais non leur esprit, il lui est aussi difficile de ne pas s'altérer qu'à une eau de rester pure en coulant à travers un bourbier. La remarque, à cette date, n'était pas d'une intelligence vulgaire.

Callisthène, d'Olynthe, neveu et disciple d'Aristote, était historien de profession autant que philosophe. Il

1. Fragm. 2.
2. Fragm. 17.
3. Diog. L., VI, 84. — Fragm. dans C. Müller, p. 47-57.
4. Fragm. 10.
5. Plutarque, *Alex.*, 66. Cf. Arrien, VI, 2, 3 et VII, 5, 6.
6. Cf. Arrien, VI, 2, 3.
7. Fragm. 10 (Strabon, XV, p. 715).

avait composé des *Helléniques* dont il reste quelques fragments [1]. On sait comment il suivit Alexandre et comment il finit par encourir sa disgrâce par une attitude d'opposition qui passa pour une conspiration proprement dite. Il avait commencé d'écrire une *Histoire d'Alexandre* lorsqu'il mourut. Chose singulière, cet opposant, ce prétendu conspirateur, était, en histoire, un flatteur et un rhéteur. Il y avait là, de sa part, mauvais goût littéraire, sans doute, plutôt que bassesse d'âme ; car on vantait son caractère [2]. Mais il n'est guère possible de douter que ce ne fût un pauvre historien [3]. Bien qu'il ne soit pas directement responsable des absurdités que renferme un récit de basse époque publié beaucoup plus tard sous son nom [4], on peut dire qu'il avait mérité en quelque mesure cette fausse attribution par les mauvais exemples qu'il avait certainement donnés.

Le même reproche doit être adressé à trois autres historiens d'Alexandre dont il nous reste à dire un mot. Ce sont : 1° Clitarque, dont il reste une trentaine de fragments [5] ; 2° Anaximène de Lampsaque, le rhéteur à qui l'on a quelquefois attribué la *Rhétorique à Alexandre* [6] ; 3° enfin Hégésias, dont nous avons parlé plus haut, et sur lequel nous n'avons pas à revenir ici. Quant à Clitarque, on louait son talent, mais on le déclarait indi-

1. Fragm. dans C. Müller, p 1-32. Une inscription de Delphes, récemment publiée par M. Homolle (*Bull. de corresp. Hellén.*, 1898, p. 260 et suiv.) le montre comme le collaborateur d'Aristote pour l'ouvrage intitulé Πυθιονῖκαι.

2. Plutarque, *Alex.*, 53.

3. Voir surtout Polybe, XII, 12, et 17-22. Dans ce second passage, Polybe, par une critique suivie d'un récit de Callisthène, montre que celui-ci enfle arbitrairement ses chiffres contrairement à toute possibilité.

4. Cf. C. Müller, *Pseudo-Callisthène* (à la suite des *Historiens d'Alexandre*).

5. Fragments dans C. Müller, p. 74-85.

6. Fragments dans C. Müller, p. 33-39.

gne de créance [1]; Anaximène est jugé tout aussi sévèrement par Denys d'Halicarnasse [2].

Après l'histoire d'Alexandre, on raconta celle de ses successeurs, les « Diadoques », et celle de Pyrrhus, roi d'Épire, cet aventurier qui voulut être un second Alexandre et ne fut qu'un Charles XII. Avec l'importance décroissante des événements, il semble que le talent des historiens faiblit encore. Cinéas [3], Proxène [4], Nymphis [5] ont laissé peu de souvenir. Hiéronyme de Cardie est plus célèbre [6]. Il mourut plus que centenaire vers le milieu du IIIe siècle, après avoir servi plusieurs rois de Macédoine. Son *Histoire des successeurs d'Alexandre* et son *Histoire des Épigones* (où il racontait le règne de Pyrrhus) paraissent avoir été la source principale de Diodore et de Plutarque pour les événements de cette période. Comme écrivain, Denys d'Halicarnasse le déclare illisible, mais surtout, à vrai dire, à cause du peu d'harmonie de son style [7].

Puis viennent des historiens qui ont raconté l'histoire de l'Italie, depuis les origines jusqu'à la première guerre punique. Ici encore, il suffit de nommer Dioclès, Philinos, Sosylos, Chæreas, un certain Xénophon, Alkimos [8]. Ce que nous savons d'eux est insignifiant.

L'histoire de la Grèce proprement dite, avec celle de la Sicile qui en est inséparable, avait suscité des ouvrages plus mémorables. Les principaux écrivains de

1. Quintilien, X, 1, 74. Cf. Cicéron, *Brutus*, 11, 42.
2. *Jugement sur Isée*, 19. Cf. Stobée, *Floril.*, XXXVI, 20.
3. C. Müller, *Fragm. Hist. gr.* II, p. 463.
4. C. Müller, p. II, p. 461.
5. C. Müller, III, p. 12.
6. C. Müller, II, p. 450-461. Cf. Susemihl, I, p. 560.
7. Denys d'Halic., *Arrang. des mots*, 4.
8. Voir, pour tous ces noms, l'*Index* de Susemihl.

ce groupe, en dehors de Timée, sont Diyllos, Démocharès, Douris et Phylarque [1].

Diyllos, d'Athènes, auteur d'une *Histoire de la Grèce et de la Sicile*, en 27 livres, qui commençait à la guerre sacrée de 340 (où s'arrêtait l'histoire d'Éphore), et qui s'étendait probablement jusqu'au règne de Cassandre [2]. Il n'en subsiste qu'une demi-douzaine de fragments insignifiants.

Démocharès, ce neveu de Démosthène que nous avons déjà mentionné plus haut comme orateur [3], et qui, à la fin d'une existence agitée [4], composa une Histoire d'Athènes contemporaine et des événements auxquels il avait été mêlé. Le peu qui en reste est sans intérêt littéraire [5]. Cicéron dit qu'il avait porté dans l'histoire le style qui appartient à la tribune [6].

Douris, de Samos [7], qui vivait à la même époque, avait composé, outre un certain nombre d'opuscules sur divers sujets [8], deux grands ouvrages historiques : une *Histoire de la Grèce et de la Macédoine* (Ἑλληνικά, Μακεδονικά) depuis la bataille de Leuctres, en vingt-huit ou trente livres probablement, et une *Histoire d'Agathocle* (appelée aussi Λιβυκά), qui complétait ce grand ensemble. Denys d'Halicarnasse n'aimait pas son style [9].

1. Mentionnons encore, pour mémoire, Cratippe (C. Müller, II, 75-78), qui avait continué Thucydide, et dont personne ne se souviendrait s'il n'avait eu l'idée d'expliquer par une raison saugrenue pourquoi le VIIIe livre de son glorieux prédécesseur ne contenait pas de discours. Cf. Denys d'Halic., *Sur Thuc.*, 16. L'époque exacte de sa vie est inconnue.

2. C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, II, 361.

3. Cf. p. 88.

4. V. Plutarque, *Démétr.*, 24. Cf. Polybe, XII, 13.

5. C. Müller, *ibid.*, p. 445-449.

6. *Brutus*, 83; *De Orat.* II, 23.

7. C. Müller, *ibid.*, p. 466-488.

8. Περὶ τραγῳδίας, Περὶ ἀγώνων, Περὶ ζωγράφων.

9. *Arrang. des mots*, 4.

Peut-être, en effet, n'était-il pas un artiste : les fragments ne nous permettent plus d'en juger. Mais il avait au moins le mérite de condamner formellement la prétendue éloquence des disciples d'Isocrate et de chercher avant tout l'expression exacte de la réalité [1]. Il semble avoir été un homme de bon jugement, exempt de passion politique, ni flatteur ni médisant, curieux d'anecdotes piquantes ou expressives [2].

Phylarque, dont la patrie n'est pas connue [3], est un contemporain d'Aratos de Sicyone, c'est-à-dire qu'il vivait dans la seconde moitié du IIIe siècle [4]. Son histoire, en 28 livres, embrassait les soixante-dix années environ qui séparent le début du règne de Pyrrhus et la mort de Ptolémée Évergète [5]. Il en reste un peu plus de soixante-dix fragments, dont plusieurs, conservés par Athénée, ont quelque étendue [6]. Polybe l'accuse de partialité [7], et Denys d'Halicarnasse blâme son style [8]. Ces jugements sont peut-être trop sévères [9]. A en juger par ce qui nous reste de lui, Phylarque semble avoir été un historien attentif surtout aux mœurs, aux anecdotes, aux mille détails qui amusent la curiosité, et un écrivain d'assez bonne école, qui a du moins le mérite du naturel.

1. Cf. fragm. 1.

2. Il citait tout au long, dans son 22e livre, la chanson des Athéniens en l'honneur de Démétrius, qu'Athénée (IV, p. 253, D) nous a conservée d'après lui.

3. On le faisait naître à Athènes, à Sicyone, en Égypte. V. Suidas.

4. Notice dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, I, p. LXXVII et suiv. ; fragments, p. 334-358, et IV, p. 645.

5. Il était aussi l'auteur de quelques ouvrages moins importants dont les titres mêmes sont douteux. Cf. Müller, p. LXXVIII.

6. Cf. fragm. 43 et 45.

7. Polybe, II, 56-63.

8. *Arrang. des mots*, 4.

9. Sur sa partialité, cf. C. Müller, p. LXXX.

Timée est à la fois le plus célèbre des historiens de ce temps, et celui dont nous connaissons le mieux la physionomie [1]. Par la date de sa naissance, il est un des plus anciens, car il naquit vers le milieu du IVe siècle; mais il vécut environ cent ans [2], jusqu'au milieu du IIIe, et poussa ses récits tout près de cette dernière date. Son père, Andromachos, était un riche et courageux Naxien qui, après la destruction de Naxos par Denys, avait contribué plus que personne à entraîner les survivants de ses compatriotes à Tauroménium, nouvellement fondée en Sicile [3]. C'est là que naquit Timée [4]. A une date qu'on ne peut déterminer avec précision, il fut chassé de Tauroménium par le tyran de Syracuse, Agathocle [5]. Il se rendit à Athènes, où il était sans doute déjà venu dans sa jeunesse pour écouter les leçons de Philiscos, disciple d'Isocrate [6], et il y resta cinquante années consécutives [7]. C'est alors qu'il dut écrire la plus grande partie de ses ouvrages. Mais, à la fin de sa vie, il revint en Sicile, probablement à Syracuse [8], où régnait Hiéron II. Il y vé-

1. Suidas, Τίμαιος. — Notice dans C. Müller, *Fr. hist. gr.*, I, p. XLIX-LXVII ; fragments, p. 193-233. Timée a été l'objet d'une demi-douzaine de dissertations doctorales ou inaugurales (Cf. Susemihl, I, p. 563-583) : les plus instructives sont celles de Kothe, *De Timaei Taur. vita et scriptis*, Breslau, 1874, et de Clasen, *Untersuch. über Timaios von Taur.*, Kiel, 1883.

2. Pseudo-Lucien, *Longévité*, 22.

3. Diodore, XVI, 7, 1.

4. Susemihl (p. 564) croit que la jeunesse de Timée fut remplie par des voyages chez les Ligures, les Celtes, les Ibères. Mais le passage de Polybe (XII, 28, a, 4) sur lequel s'appuie cette opinion montre bien que c'est à Athènes (καθήμενον ἐν ἄστει) que Timée avait étudié ces peuples, et non *de visu* (αὐτόπτης).

5. Susemihl place le fait en 312, lorsqu'Agathocle se prépare à passer en Afrique (Diodore, XIX, 102, 6). Mais il semble qu'à ce moment Agathocle ait fait périr ses ennemis de Tauroménium. L'exil de Timée peut être antérieur ou postérieur de quelques années.

6. Suidas.

7. Polybe, XII, 25 h, 1.

8. Diodore l'appelle quelque part ὁ Συρακόσιος (XXI, 16, 5).

cut encore une dizaine d'années, et mourut après avoir achevé ses deux grands ouvrages : d'abord son *Histoire de Sicile* (Σικελικά, Σικελικαὶ ἱστορίαι), qui paraît avoir formé au moins quarante-cinq livres [1] ; ensuite son *Histoire de Pyrrhus* [2], qui faisait suite à la précédente, et qui se terminait à l'année 264. On cite encore sous son nom divers autres écrits, mais nous ne savons trop ce qui en était [3]. Nous ne savons guère non plus comment sa grande Histoire était composée. Le plus probable est qu'elle se divisait en plusieurs parties assez distinctes : une première (Ἰταλικὰ καὶ Σικελικά), sur la géographie de la Sicile, ses premières relations avec l'Italie et les origines de son histoire ; une seconde (Σικελικὰ καὶ Ἑλληνικά), sur la période de ses relations avec la Grèce, jusqu'au règne d'Agathocle, raconté en cinq livres ; une troisième enfin, qui groupait autour du nom de Pyrrhus toute l'histoire de la Grèce depuis la mort d'Agathocle (289) jusqu'au début de la première guerre punique (264) [4]. De cet immense ouvrage, riche en informations de toute sorte, il ne nous reste que de misérables lambeaux (cent cinquante-neuf fragments dans l'édition de Müller), et, comme les citations textuelles sont rares dans ce nombre, ce n'est guère que par les jugements des anciens (et en particulier à travers les critiques de Polybe) que nous pouvons nous faire une idée de ce que fut Timée de Tauroménium.

Polybe l'a sans cesse et cruellement attaqué [5]. Il l'ac-

1. C. Müller, p. L et suiv. Cf. Susemihl, p. 569.

2. Denys d'Halic., *Antiq. Rom.*, I, 6. Cf. Polybe, I, 5, 1.

3. Suidas parle d'une Συλλογὴ ἀφορμῶν ῥητορικῶν en 68 livres, par confusion sans doute avec le chiffre total de ses livres historiques (cf. Müller, p. LI ; Susemihl, p. 567, n. 246), trois livres Περὶ Συρίας (dont on ne sait rien), et des Χρονικὰ πραξίδια, qui semblent avoir été un extrait de son principal ouvrage (cf. Müller, p. LIV).

4. Cf. C. Müller, p. LI.

5. Surtout au livre XII, ch. 3-15 et 23-28, a. Pour les autres passages, v. l'Index de Polybe (éd. Hultsch), au mot *Timaeus*.

cuse d'ignorance, de superstition, de partialité, de mensonge. Le jugement de Polybe est considérable par lui-même et beaucoup de ses arguments sont persuasifs. Mais il exagère : il fait de la polémique plutôt encore que de la critique : il accable, dans la personne de Timée, le représentant le plus illustre d'une école historique qu'il juge avec raison détestable, et il ne lui rend justice qu'à contre-cœur. On voit clairement, dans un de ces passages [1], qu'il avait été, comme tout le monde, séduit d'abord par certains mérites de Timée. C'est seulement à la réflexion qu'il se ressaisit, et non sans mauvaise humeur. Essayons de voir les choses plus froidement, d'une manière plus objective et plus impartiale.

Le grand mérite de Timée, sur lequel il faut insister d'abord, c'est son immense labeur d'érudit [2]. Pendant les cinquante années de son séjour à Athènes et jusqu'à la fin de sa vie, il avait lu tous les écrits de ses prédécesseurs [3]. Il ne s'était pas contenté des ouvrages historiques ; il avait eu recours aux documents originaux, non sans tirer quelque vanité de ses recherches en ce genre [4]. Polybe semble le soupçonner sur ces matières d'un peu de charlatanisme : il lui reproche de ne pas dire où il avait trouvé certaine inscription qu'il invoquait contre une opinion d'Aristote. Mais Timée, qui n'était pas grand voyageur, n'avait probablement pas lu l'inscription en original : il suffisait que, l'ayant trouvée dans quelque recueil, il eût eu l'idée de l'utiliser, pour que son travail fût digne de plus d'éloges que ne lui en donne Polybe.

Dans ses immenses lectures, il semble que Timée ait porté d'utiles qualités critiques. Il était fort indé-

1. XII, 26 d.
2. Polybe, XII, 28 a, 2-3.
3. Polybe, XII, 25 d, 1. Cf. Cicéron, *De orat.*, II, 14.
4. Polyb., XII, 10, 4.

pendant à l'égard de ses prédécesseurs et les jugeait avec une vivacité souvent signalée [1]. Il avait du bon sens et de la mesure. Il n'enflait pas ses chiffres aussi volontiers qu'Éphore [2]. Dans les récits des choses anciennes ou fabuleuses, il semble qu'il s'en tînt volontiers à la lettre des légendes. Sur quoi Polybe l'accuse tantôt de mensonge [3], tantôt de ridicule superstition [4]. Mais cette exactitude valait peut-être mieux que les interprétations maladroitement rationalistes de l'école d'Ephore. Enfin son souci de la chronologie était celèbre. Dans le chaos des différents systèmes de computation alors en usage (chaos qui avait conduit Thucydide à compter par années de la guerre et par saisons), Timée le premier essaie de mettre un peu d'ordre et de lumière : il établit des concordances entre les rois et les éphores de Sparte, les archontes athéniens, les prêtresses d'Argos, les vainqueurs olympiques ; il ramène tous les systèmes à ce dernier, et se fait gloire d'établir ainsi la date d'un fait à trois mois près [5]. Polybe raille cette minutie, mais il en profite pour son propre compte, et tous les historiens, après Timée, ont compté par Olympiades. Ramener les différents systèmes chronologiques à l'unité était assurément rendre à la science historique un grand service.

Voilà donc bien des mérites à porter au compte de l'érudit. Les défauts, par malheur, étaient considérables aussi. Ils venaient de deux sources : sa science était toute « livresque », et elle était infestée de rhétorique. Sur ces deux points, il faut donner pleinement raison aux attaques de son impitoyable adversaire.

1. Polyb., *ibid.*
2. Cf. Diodore, XIII, 54 ; 60 ; 80 ; XIV, 54. Passages cités par C. Müller, p. LVI.
3. Polybe, XII, 4 d.
4. Polybe, XII, 24, 5. Cf. Pseudo-Longin, *Sublime*, IV, 3 (fragm. 103 de Timée).
5. Polybe, XII, 11, 1. Cf. Diodore, V, 1.

L'historien, dit Polybe, doit connaître les livres, les lieux, les affaires. Or Timée, de son propre aveu, ignore la guerre et n'a pas voyagé; il ne connaît que les livres [1]. Il en résulte qu'il commet de monstrueuses erreurs et que, même quand il évite l'erreur matérielle et grossière, son œuvre n'atteint pas à la vérité vivante que donne seule la connaissance des choses réelles, la pratique de la guerre, de la politique, des voyages. Sur ce sujet, qui lui tient au cœur, Polybe entre en verve: son style, plutôt gris d'ordinaire, s'éclaire d'images. Il compare l'historien de cette sorte, l'homme qui ne sait que les livres [2], à un médecin qui n'aurait étudié les maladies que dans les traités de médecine [3], à un homme qui se croirait peintre pour avoir vu les chefs-d'œuvre des maîtres [4], à un peintre qui, au lieu de regarder la nature, ne travaillerait que d'après des mannequins [5] : celui-là, dit-il, peut arriver à reproduire la forme extérieure et grossière des êtres vivants, mais non la vérité de leur physionomie [6].

Un défaut plus grave encore peut-être de Timée, c'était sa malheureuse passion pour la rhétorique. Il opposait quelque part avec fierté l'art de l'historien, qui a pour objet la réalité, à l'art des rhéteurs, qui, dans leurs discours d'apparat, ne bâtissent que des « décors de théâtre » (σκηνογραφίαι) [7]. Mais, dans le fait, il leur ressemblait beaucoup plus qu'il ne le croyait lui-même. Il ne songe qu'à louer ou à blâmer [8]. Dans la louange comme dans le blâme, il passe toute mesure. S'il vante

1. Polybe, XII, 25 h. Cf. *ibid.*, 25 d.
2. Τοὺς ἀπὸ ταύτης τῆς βυβλιακῆς ἕξεως ὁρμωμένους (XII, 25 L, 3).
3. XII, 25, d.
4. XII, 25 e, 7.
5. Ἀπὸ τῶν σεσαγμένων θυλάκων (XII, 25 h, 2).
6. *Ibid.*, 3.
7. Polybe, XII, 28 a, 1.
8. Id., *ibid.*, 7, 1.

Timoléon, il en fait un dieu[1]. S'il attaque Aristote, Démocharès ou Agathocle, c'est avec une violence de termes qui est indécente et ridicule[2]. On croirait entendre un poète satirique ou un orateur de panégyrique. Les discours qu'il prête à ses personnages n'ont rien de vrai. Il ne s'inquiète pas de savoir ce qu'ils ont dit réellement et de chercher dans leurs paroles l'explication profonde de leurs actes : il ne s'occupe qu'à leur prêter des phrases qu'il croit éloquentes et qui ne sont que ridiculement prétentieuses; par exemple, ce sot discours qu'il met dans la bouche du Syracusain Hermocrate, et qui est plus digne d'un élève des rhéteurs que d'un homme d'état[3]. Polybe y voit un mensonge intentionnel; disons plutôt que c'est un manque de goût lamentable.

Tout le style de Timée est gâté par cette affectation. Ce n'est pas qu'il fût sans talent : Longin lui reconnaît parfois de la grandeur[4]. Cicéron loue son habileté à faire la phrase[5]. Il le déclare un des plus admirables parmi les Asiatiques[6]. Mais c'est un Asiatique, en somme, un Asiatique à la façon d'Hégésias, c'est-à-dire un de ces rhéteurs prétentieux et puérils dont tout l'effort n'aboutit qu'à donner une impression générale de froideur et d'ennui[7].

Timée avait assez généralement, au temps de Polybe, la réputation d'être le premier des historiens[8]. Rien ne montre mieux que ce fait la décadence profonde de

1. Id., *ibid.*, 23, 4.
2. Id., *ibid.*, 8, 3-4; 13; 15. Cornelius Nepos range Timée (*Alcib.* 24) parmi les *maledicentissimi scriptores*.
3. Polybe, XII, 26; cf. 25, k; 25 a, 3-5; 25 b, 4; 26 b; 26 d, 6; etc.
4. Pseudo-Longin, *Sublime*, 4, 1.
5. *De Orat.*, II. 14.
6. *Brutus*, c. 95.
7. Cf. Denys d'Halic., t. II, p. 125, 25; Plutarque, *Nicias*, 1; Pseudo-Longin, 4, 1.
8. Polybe, XII, 28, 6.

l'histoire au IIIe siècle et l'importance de la révolution tentée par Polybe lui-même au siècle suivant.

III

Si la « connaissance des lieux », selon le mot de Polybe, est indispensable à l'historien, la géographie est comme une annexe de l'histoire, et il convient d'étudier les géographes à côté des historiens.

La période qui nous occupe en ce moment a été pour la géographie grecque un âge de développement et de progrès. Les conquêtes d'Alexandre ouvraient à la Grèce des horizons inconnus. Le commerce prit une extension considérable. Une vive curiosité s'empara des esprits. On décrivit ces pays nouveaux ; on refit l'étude méthodique de l'ancienne Grèce. En même temps, les progrès des sciences exactes conduisaient certaines intelligences à se former une idée plus juste de la Terre prise dans son ensemble. L'étude de la Terre sous ses deux formes essentielles — géographie descriptive et géographie mathématique, — produit alors toute une bibliothèque. Mais la plupart des écrits de cette sorte ne nous sont aujourd'hui connus qu'indirectement, par les témoignages des écrivains postérieurs, et les plus importants d'ailleurs devaient leur intérêt moins à l'art qu'au fond des choses. Double raison de ne pas nous arrêter à d'inutiles catalogues et de signaler seulement quelques noms célèbres [1].

1. La plupart des textes géographiques grecs de cette période doivent être cherchés dans les *Geographi graeci minores* de C. Müller (Didot). Quelques-uns des plus importants cependant figurent dans d'autres volumes de la même collection : nous les indiquerons à mesure. — Consulter, pour l'histoire de la géographie grecque, outre les travaux anciens de Letronne et de Gossellin (*Re-*

Le premier est Néarque, l'amiral d'Alexandre, chargé par lui d'explorer le cours de l'Indus, et qui, ayant descendu ce fleuve jusqu'à la mer, ramena sa flotte le long des côtes de l'océan Indien jusqu'à l'Euphrate [1]. Il avait raconté son voyage d'exploration (son « périple »), dans un ouvrage spécial qui n'était pas seulement un journal de route, mais qui contenait aussi de nombreuses informations sur les choses de l'Inde. Il y rapportait avec sincérité et non sans critique, semble-t-il, à la fois ce qu'il avait vu lui-même et ce qu'il avait appris par ouï-dire. Il paraît avoir vu des Brahmanes [2] : mais il se bornait à répéter ce que les Indiens lui avaient dit sur leurs tigres [3] et leurs serpents [4]; en revanche, il avait rencontré des baleines et décrivait leurs jeux terrifiants [5]. Au point de vue géographique, il est certain que son livre apportait aux Grecs des renseignements d'une grande nouveauté et d'une grande valeur sur les pays dont il avait longé les côtes et sur l'océan qu'il avait parcouru. Les fragments qui nous en restent ne nous permettent pas d'en juger le mérite littéraire [6].

Au même groupe appartient Mégasthène, qu'on range souvent parmi les historiens d'Alexandre, mais qui a plus de titre, semble-t-il, à être compté parmi les représentants de la géographie descriptive [7]. Mégasthène était

cherches sur la géographie systématique et positive des anciens), l'ouvrage capital de Hugo Berger, *Geschichte der wissenschaftliche Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1887. Pour la période étudiée ici, voir Susemihl, I, 649-701, où l'on trouvera tous les noms. Cf. aussi M. Dubois, *Examen de la géographie de Strabon*, Paris, 1891, p. 231-285.

1. C. Müller, *Script. rerum Alex.* (à la suite de l'*Arrien*), p. 651.
2. Fragm. 7.
3. Fragm. 12.
4. Fragm. 14.
5. Fragm. 25, 31, etc.
6. Un de ses compagnons de voyage, Androsthène, avait aussi publié un Παράπλους τῆς Ἰνδικῆς. Cf. Susemihl, I, p. 653.
7. Notice et fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, t. II,

au service de Séleucus Nicator et fut chargé de plusieurs missions auprès du roi indien Sandracotta. Il eut donc l'occasion de voir l'Inde de plus près et plus complètement que ses prédécesseurs. Son ouvrage, intitulé Ἰνδικά, comprenait au moins trois livres, peut-être quatre [1]. On ne peut que faire des conjectures sur l'ordre suivi par Mégasthène. Mais ce qu'on voit sans peine dans ses fragments, c'est la variété de son information, qui portait à la fois sur la géographie physique, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs, sur la géographie politique, sur l'histoire et sur la légende. Il avait beaucoup vu et beaucoup interrogé. L'étendue de ses recherches a fait de son livre le point de départ de tous ceux que les anciens ont composés dans la suite sur le même sujet : il servit de modèle à Diodore, à Strabon, à Arrien. Avait-il montré autant de critique que de curiosité? Ératosthène l'accusait de mensonge, et Strabon répète ce jugement avec complaisance [2]. Mais ces condamnations sommaires sont injustes. Mégasthène paraît avoir rapporté fidèlement ce qu'il avait vu de ses yeux et ce que les Indiens lui avaient raconté. Ne lui demandons pas une critique dont son temps était incapable. Il a été sincère autant que curieux : c'est le seul mérite qu'on fût en droit d'exiger de lui. Quant à son talent d'écrivain, nous ne le connaissons pas.

A peu près vers le même temps que Mégasthène, vivait Pythéas, de Marseille, qui parcourut deux fois, probablement sur des vaisseaux phéniciens, les côtes de l'Atlantique depuis Gadès jusqu'aux îles Britanniques [3].

p. 397-439. Cf. aussi Schwanbeck, *Megasthenis Indica*, (Bonn, 1846), ouvrage classique sur le sujet.

1. C. Müller, p. 399.
2. Strabon, II, p. 70.
3. Cf. A. Schmeckel, *Pytheae Massiliensis fragm. quae supersunt*,

Il avait consigné le résultat de ses explorations dans un ouvrage intitulé Περὶ Ὠκεανοῦ. Polybe et Strabon lui sont peu favorables. Mais cette divergence vient surtout d'une différence de point de vue. Pythéas n'était pas seulement un voyageur, un peintre de mœurs et de pays : c'était un mathématicien qui savait se servir du gnomon ; ses déterminations de latitude avaient une valeur positive que des erreurs de détail ne sauraient affaiblir. Polybe et Strabon, mieux informés sur nombre de détails, sont plutôt des politiques et des philosophes que des savants : en somme, c'est souvent Pythéas qui avait raison contre eux sur l'essentiel [1]. Mais rien ne prouve qu'il fût un écrivain.

A côté de ces explorateurs qui décrivent des pays nouveaux, voici maintenant un marin qui fait le relevé des ports et la description des escales de la Méditerranée, Timosthène, amiral de Ptolémée Philadelphe, dont Ératosthène a utilisé les travaux [2] ; — un péripatéticien, le philosophe Dicéarque, géomètre autant que philosophe, auteur d'un travail intitulé Καταμετρήσεις τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ὀρῶν [3] ; — un autre péripatéticien, Agatharchos de Cnide, qui vivait dans la première moitié du second siècle, et qui avait composé, outre un écrit spécial *Sur la mer Rouge*, un grand ouvrage en 59 livres *Sur l'Europe et sur l'Asie*, travail à la fois historique et géographique, suivi de près par Diodore dans ses descriptions de l'Egypte et de l'Éthiopie, vaste et savante

Mersebourg, 1848 (Progr.). V. surtout, pour l'appréciation de Pythéas, M. Dubois, *Examen de la géogr. de Strabon*, p. 253 et suiv.

1. En particulier sur la latitude de Marseille, malgré les objections de Strabon.

2. Περὶ λιμένων, Περὶ νήσων, Σταδιασμοί. Cf. Strabon, IX, p. 421 (Susemihl, I, p. 660).

3. C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, II, p. 225-268.

composition, dont Photius vante le style original, soigné sans pédantisme et sans affectation[1].

Voici maintenant le groupe des *périégètes*, c'est-à-dire des guides, des explicateurs, qui s'attachent à faciliter la connaissance des pays helléniques aux voyageurs de plus en plus nombreux attirés dans les villes célèbres par leurs affaires ou par la curiosité[2]. Ces périégètes furent nombreux et de valeur inégale. Aux descriptions topographiques ou archéologiques, ils joignaient des légendes locales, des anecdotes, des détails de mœurs : ils racontaient l'origine des monuments et des sanctuaires : ils savaient le nom des artistes qui avaient bâti les temples ou enrichi les villes de statues et de tableaux. Toute cette science était souvent de très médiocre aloi : la frivolité de leur bavardage est tournée en ridicule par Lucien. Littérairement, ils ne valaient guère mieux. Dans la foule de ces compilateurs sans critique et sans talent, quelques-uns cependant ont eu du mérite et sont devenus justement célèbres. L'un des principaux fut Polémon, né vers la fin du IIIe siècle dans un bourg de la nouvelle Ilion, et qui fit de nombreux voyages dans tout le monde grec[3]. Il reçut le droit de cité ou la proxénie dans un certain nombre de villes dont il avait décrit les merveilles. Ses ouvrages étaient fort nombreux. Les uns étaient proprement descriptifs : par exemple ses livres *Sur l'Acropole d'Athènes, Sur la Voie sacrée, Sur le Portique de Sicyone, Sur les trésors de Delphes, Sur les*

1. C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, III, 190-197. — Cf. Photius, cod. 213.

2. On les appelait aussi *exégètes*, ou, s'ils s'occupaient spécialement des sanctuaires, *mystagogues*.

3. Notice de Suidas. Notice et fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 108-148. Cf. Egger, *Polémon le voyageur archéologue* (dans les *Mém. d'Hist. anc. et de Philol.*, p. 15-57. Cf. aussi Foucart, *Revue de Phil.*, 1878, p. 215-216, et Susemihl, I, p. 665-676.

Péplos de Carthage, et sa *Périégèse d'Ilion.* D'autres racontaient les origines (Κτίσεις) des villes de la Phocide, des villes du Pont, des villes siciliennes et italiennes. D'autres encore étaient des écrits de polémique où il relevait des erreurs réelles ou prétendues d'Ératosthène, de Timée, de Néanthès, etc. D'autres enfin, fort nombreux encore, étaient des mémoires archéologiques, critiques, littéraires, sur une foule de points de détail : il avait étudié notamment les poètes comiques et les auteurs de parodies. Strabon et Plutarque, qui se sont beaucoup servis de ses ouvrages, vantent sa curiosité infatigable [1]. Athénée le cite sans cesse. En somme, Polémon semble avoir eu quelques-unes des qualités essentielles de l'érudit.

A côté de Polémon, il faut encore mentionner Skymnos de Chios, qui vivait au commencement du second siècle, et dont la Περιήγησις paraît avoir été une description de tout le monde connu des anciens [2].

Le plus grand de tous les géographes de ce temps est à coup sûr Eratosthène, le véritable fondateur et le maître de la géographie scientifique dans l'antiquité [3].

1. V. surtout Plutarque, *Quæst. conviv.* V, 2, p. 675 B.
2. Susemihl, I, p. 677-678.
3. Notice de Suidas. — Sur Ératosthène géographe, la source principale est Strabon, dans ses *Prolégomènes.* Cf. Marcel Dubois, *Examen de la géogr. de Strabon,* p. 266-283. Mais Ératosthène est aussi un chronographe et un érudit. Sur l'ensemble de ses œuvres, cf. Bernhardy, *Eratosthenica,* Berlin, 1822, et les pages de Susemihl, I, p. 409-428. — Les fragments géographiques sont presque tous dans Strabon. Les fragm. chronographiques ont été publiés par C. Müller (Didot), à la fin de l'Hérodote. Les fragments poétiques ont été publiés par Hiller, *Eratosthenis carminum relliquiae,* Leipzig, 1872. — Nous avons, sous le nom d'Ératosthène, un ouvrage ordinairement intitulé Καταστερισμοί, qui n'est qu'une compilation apocryphe sur les constellations et les mythes qui s'y rapportent. Ed. d'A. Olivieri, dans les *Mythographi graeci* (Teubner), t. III, 1897.

Ératosthène naquit à Cyrène dans le premier quart du IIIe siècle[1]. Il fut à Alexandrie l'élève de Callimaque, puis se rendit à Athènes pour étudier la philosophie. Il y entendit peut-être Zénon de Cittion ; en tout cas, il connut le stoïcien Ariston et l'académicien Arcésilas, qu'il vantait fort tous deux[2]. Cette impartialité montre assez qu'Ératosthène n'était l'homme d'aucune secte : il combattit même Ariston dans un de ses écrits sans cesser d'avoir du goût pour le stoïcisme. Après un long séjour à Athènes, il fut, vers l'âge de quarante ans, rappelé par Ptolémée Évergète à Alexandrie, pour y diriger la célèbre Bibliothèque après la mort de Callimaque. Il passa dans ces fonctions de bibliothécaire toute la fin de sa vie, qui s'étendit jusqu'aux premières années du second siècle [3].

Ératosthène fut un homme universel, à la fois géomètre, géographe, chronographe, philosophe, philologue et même poète. Ses ennemis raillaient cette universalité, ordinairement inséparable d'une certaine médiocrité : ils l'appelaient *pentathle*, parce que les athlètes qui s'exerçaient à ce genre de combat n'étaient les premiers dans aucune spécialité ; ou encore ils le désignaient par la seconde lettre de l'alphabet (B), qui exprime en grec le chiffre 2. Ces railleries, d'ailleurs inoffensives, avaient peut-être quelque justesse quand elles s'appliquaient à ses productions poétiques ou philosophiques. Ses petites épopées intitulées *Hermès* et *Anterinnys* (récit du meurtre d'Hésiode et de la punition qui frappa ses meurtriers), son élégie d'*Érigone* (relative sans doute à la culture de

1. Suivant Strabon (I, p. 15), il connut Zénon de Cittion. Suivant Suidas, il naquit dans la 126e Olympiade (276-273). Ces deux affirmations ne sont pas exactement conciliables, car Zénon mourut vers 260 au plus tard.

2. Strabon, passage cité.

3. Il avait environ quatre-vingts ans, et se laissa, dit-on, mourir de faim volontairement (Suidas ; Pseudo-Lucien, *Longév.*, 27).

la vigne, enseignée par Dionysos au père d'Érigone), n'étaient selon toute apparence que les œuvres d'un versificateur de talent, et rien de plus [1]. On admettra volontiers aussi qu'il ne s'élevait pas au-dessus d'une honnête moyenne dans ses *Dialogues* philosophiques, dans son ouvrage sur les *Sectes des philosophes* (d'ailleurs inconnu), dans son traité *Sur les Biens et les Maux*, et dans quelques autres ouvrages de polémique dont le caractère est incertain [2]. Mais son traité *Sur la Comédie ancienne*, en 12 livres, paraît avoir été une œuvre considérable par la pénétration autant que par le savoir [3]. Et surtout, en matière de géographie mathématique et de chronographie, il est impossible de ne pas le considérer comme un savant de premier ordre.

Sa *Géographie* (Γεωγραφικά) en 3 livres, s'ouvrait, semble-t-il, par une revue des systèmes géographiques antérieurs. Cet examen critique remplissait sans doute le premier livre. Strabon nous a conservé quelques-uns de ses jugements sur l'autorité historique d'Homère. Ces jugements, que lui-même combat, sont des plus remarquables. Eratosthène disait que, dans Homère, il ne fallait pas chercher des faits; il ajoutait spirituellement qu'avant de retrouver le chemin suivi par Ulysse, il fallait retrouver le corroyeur qui avait cousu l'outre d'Éole. Strabon, après Polybe, était choqué de ce langage, qui montre pourtant chez Ératosthène un sens critique d'autant plus admirable qu'il est plus rare dans l'antiquité. — Dans le second livre, il exposait ses vues sur la forme générale de la Terre, qu'il considérait comme sphérique, sur l'étendue de la partie habitée (ἡ οἰκουμένη),

1. V., dans l'*Anthologie* de Jacobs, I, p. 227-229, quelques fragments de ces poèmes et une épigramme.
2. Susemihl, I, p. 421.
3. Bernhardy, *Eratosthenica*, p. 203-237.

sur les latitudes et les longitudes, sur la situation relative des pays, sur les phénomènes constatés par les explorateurs. On voit, par divers passages de Polybe et de Strabon[1], qu'il s'attachait de préférence aux mesures géométriques, aux observations astronomiques : qu'il acceptait, par exemple, les idées de Pythéas sur la latitude de Marseille et les théories de Dicéarque sur la configuration du Péloponnèse : en quoi il faisait preuve encore de plus d'esprit scientifique que Polybe lui-même et que Strabon. — Enfin, dans le troisième livre, il donnait un aperçu de la géographie politique de son temps. — Le tout était accompagné d'une carte géographique. On sait qu'Anaximandre passait pour avoir eu le premier, en Grèce, l'idée de dresser une carte de la terre : celle d'Ératosthène devait permettre de mesurer facilement d'un coup d'œil l'immensité des progrès accomplis depuis le VIe siècle.

Ses recherches sur la chronographie (Περὶ Χρονογραφιῶν) n'étaient pas moins remarquables que les précédentes, à la fois par l'étendue des informations et par la fermeté hardie de la critique. C'est Ératosthène qui semble avoir dit nettement pour la première fois que l'âge *historique* commençait avec les Olympiades ; et que les âges précédents étaient ou totalement inconnus ou *mythiques*[2]. Il avait essayé cependant de porter quelque lumière dans ces demi-ténèbres du mythe. Il avait interrogé les documents égyptiens[3]. Il avait déployé, dans l'appréciation des dates relatives à Homère et à Hésiode, une critique très ingénieuse et très fine[4].

Son système chronologique, qui va de la guerre de Troie à son temps, était devenu classique dans l'anti-

1. Polybe, XXXIV, 2, 11 ; 3, 4 ; Strabon, II, 4.
2. Fragm. 2 (C. Müller).
3. Fragm. 1.
4. Fragm. 5.

quité, et l'est resté jusqu'à nos jours[1]. Chemin faisant, d'ailleurs, il éclaircissait une foule de problèmes particuliers, et son livre abondait en informations de détail. aussi bien sur l'histoire littéraire que sur l'histoire politique[2]. La hardiesse de sa critique allait parfois jusqu'à effrayer, parmi ses successeurs, de bons esprits comme Arrien[3] : elle ne nous semble, en général, que judicieuse et ferme[4].

Sur le mérite littéraire des écrits d'Ératosthène, nous ne savons à peu près rien. Nous pouvons tout au plus conjecturer, d'après les passages cités plus haut sur Homère, qu'il ne manquait ni de verve ni de finesse. Mais ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'il a été, avant Hipparque, l'un des plus illustres représentants de la science alexandrine[5].

IV

L'histoire des œuvres de l'esprit humain (philosophie, lettres, beaux-arts) est encore comme une annexe de l'histoire proprement dite, et une annexe qui se construit dans la période alexandrine. C'est dans l'école d'Aristote surtout que la curiosité pour les faits de cet ordre semble avoir été d'abord ressentie.

Rappeler, au début de chaque nouvelle étude, les opinions de ses prédécesseurs, était une pratique constante

1. Fragm. 3. Cf. Denys d'Halic., *Arch. Rom.* I, 46 : ὅτι δέ εἰσιν οἱ κανόνες ὑγιεῖς οἷς 'E. κέχρηται, etc.
2. Fragm. 9, 11, 14, 15.
3. Fragm. 18.
4. Ou même un peu timidement subtile, quand elle imagine, par exemple, deux Événos de Paros (fragm. 11), pour concilier des traditions divergentes.
5. Sur Hipparque, voir plus bas, ch. VI.

d'Aristote. Son disciple Théophraste en vint à former des ouvrages distincts avec le recueil des « opinions » (δόξαι) émises par les philosophes sur tel ou tel sujet : il fut le premier des *doxographes*. La curiosité des péripatéticiens ne se bornait pas d'ailleurs aux opinions philosophiques : en toute matière, ils étaient avides de faits. A côté d'eux, des académiciens aussi, ou des curieux qui n'étaient d'aucune secte, se mirent à écrire sur les poètes, sur les orateurs, sur les artistes, sur les genres littéraires aussi bien que sur les philosophes et sur la succession des doctrines. Toute cette production, jadis considérable, nous est aujourd'hui fort mal connue. De sa valeur littéraire, nous ne savons absolument rien. Bornons-nous donc aux grandes lignes.

Voici d'abord, dès la première génération péripatéticienne, Aristoxène de Tarente, qui passait pour avoir inauguré le genre des biographies de philosophes et de poètes (Βίοι ἀνδρῶν) et qui avait aussi composé un ouvrage *Sur les poètes tragiques* [1] : — puis Héraclide, né à Héraclée du Pont, qui avait abordé à la fois, outre la philosophie proprement dite dans de nombreux traités, l'histoire de la philosophie dans un écrit *Sur les Pythagoriciens*, l'histoire littéraire dans des ouvrages *Sur l'âge d'Homère et d'Hésiode*, *Sur Archiloque et Homère*, l'histoire de la musique dans son livre *Sur certains caractères d'Euripide et de Sophocle* [2] ; — et en même temps son compatriote et contemporain Chaméléon, auteur d'écrits souvent cités sur Homère, Hésiode, Stésichore, Sappho, Anacréon, Lasos, Pindare, Simonide, Thespis.

1. [illegible] d'Aristoxène plus loin, § VI, avec plus de détails.

2. [illegible] Müller, *Fr. hist. graec.*, II, [illegible] avec une notice sur Héraclide, les extraits [illegible] d'Aristote [illegible] Héraclide [illegible] p. [illegible].



Eschyle, sur le drame satyrique, sur l'ancienne comédie [1].

Pendant tout le IIIe siècle, ces études sont à la mode ; elles se multiplient d'une manière extraordinaire. Les vies des philosophes, des poètes, des musiciens, des orateurs, sont racontées dans des ouvrages spéciaux par des historiens de profession, comme Ctésibios de Chalcis. Idoménée de Lampsaque, Douris de Samos. Istros, Sosibios, Néanthès, aussi bien que par des grammairiens, comme Hermippos de Smyrne, ou des philosophes, comme le péripatéticien Satyros. Ces deux derniers, en particulier, ont fourni de nombreux renseignements, sur les orateurs et les philosophes, aux biographes qui les ont suivis [2]. Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'énumérer toutes ces œuvres dont nous ne savons guère que les titres. Il y a cependant deux noms qui, vers le milieu et la fin de cette période, se détachent entre les autres par certains traits originaux et réclament une attention particulière : ce sont ceux d'Antigone de Caryste et de Sotion.

Antigone, né à Caryste, en Eubée, dans le premier quart du IIIe siècle, fut, à Érétrie, l'élève du philosophe Ménédème ; puis il vint à Athènes, où il vécut parmi les philosophes et les artistes. Il devait avoir une cinquantaine d'années lorsque sa réputation fit désirer à Attale I, roi de Pergame, de l'attirer dans sa capitale. Antigone de Caryste y vécut sans doute jusqu'à sa mort [3].

1. Cf. Köpke, *De Chamaeleonte Heracleota*, Berlin, 1856.

2. Cf. Susemihl, I, 492-495 et 498.

3. Sur Antigone de Caryste, cf. Wilamowitz-Mœllendorff, *Ueber Antig. von Karystos*, Berlin, 1881 (fascic. IV des *Philol. Untersuch.*) Il n'y a pas d'édition complète des fragments d'Antigone de Caryste. Les *Historiae mirabiles* qui lui sont attribuées ont été publiées dans les *Paradoxographi* de Westermann (Brunschweig, 1839) et dans ceux de O. Keller (Leipzig, Teubner, 1877).

Nous avons sous son nom un *Recueil d'Histoires merveilleuses* (Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή), qui est une assez misérable compilation, sans originalité et sans critique ; si elle est vraiment d'Antigone de Caryste, elle n'ajoute rien à sa gloire. Il est au contraire fort regrettable que nous ne puissions plus lire ses *Vies des philosophes* (Polémon, Crantor, Cratès, Arcésilas, Pyrrhon, Timon, Zénon, etc.), non plus que ses études sur les artistes. Diogène Laërce cite souvent ses *Vies des philosophes* : on voit que les souvenirs personnels y tenaient une grande place ; c'était, semble-t-il, une histoire anecdotique et vivante qui devait offrir un vif intérêt. Dans ses écrits sur les artistes, dont les titres exacts ne nous sont pas connus, il discutait l'attribution de certaines œuvres, exposait la liaison des écoles et devait donner beaucoup d'informations précieuses dont nous n'avons qu'un faible écho dans les écrivains postérieurs, notamment dans Pline l'ancien [1].

Quant à Sotion, qui semble avoir vécu à Alexandrie vers le début du IIe siècle, il était l'auteur d'un écrit célèbre, en treize livres, sur la *Succession des philosophes* (Διαδοχὴ τῶν φιλοσόφων), c'est-à-dire sur la filiation des écoles et des doctrines [2]. On y trouvait de nombreux renseignements sur la biographie des philosophes, sur les principaux traits de leurs systèmes, sur leurs « apophtegmes ». Diogène Laërce lui a beaucoup emprunté. L'ouvrage de Sotion, outre sa valeur intrinsèque, eut [illegible] de susciter toute une série d'ouvrages analo-

1. [illegible] Wilamowitz-Moellendorff, [illegible]

2. [illegible]

gues, dont nous savons malheureusement fort peu de chose [1].

V

Cet esprit de curiosité érudite, qui a multiplié, après Alexandre, les recherches historiques de toute sorte, s'est fait sentir avec non moins de force dans un autre domaine jusque là peu cultivé, mais que les circonstances mettent alors fort en vue, — le domaine grammatical et philologique.

Avant l'hégémonie macédonienne, les Grecs avaient été plus artistes et créateurs en littérature que théoriciens et savants. Déjà, pourtant, ils avaient commencé à réfléchir sur la langue dont ils se servaient et sur les œuvres qu'ils lisaient. Les premières études grammaticales remontent à Prodicos et aux plus anciens sophistes. Platon et Aristote avaient aussi touché par occasion à ces problèmes. On sait l'attention que leur donnèrent les stoïciens. La lecture assidue d'Homère et des vieux poètes lyriques ou gnomiques, qui formait le fond de l'éducation littéraire à Athènes, avait fait naître une sorte de philologie rudimentaire et instinctive. On peut dire, en un sens, que la philologie avait commencé avec la rédaction des poèmes homériques. Elle s'était créé peu à peu une sorte de tradition et des règles par l'étude de plus en plus constante de ces antiques chefs-d'œuvre. Au temps d'Isocrate, il y avait des sophistes qui faisaient profession d'expliquer et de commenter Homère [2]. Les « problèmes » et « questions

1. Cf. Susemihl, I, p. 499 et suiv.

2. L'un d'eux fut le célèbre Zoïle, celui qu'on surnomma « le fléau d'Homère » (Ὁμηρομάστιξ). Cf. Suidas, Ζωίλος. V. aussi A. Pierron, *Iliade*, Introd. du t. I, p. XXV, et t. II, append. VI. — Zoïle avait composé sur Homère un ouvrage en neuf livres, inti-

homériques » étaient un genre de recherches fort à la mode dans les écoles de philosophes au temps d'Aristote et de ses premiers successeurs. Il y avait donc en Grèce, à la fin du IVe siècle, bien des ébauches déjà de science grammaticale et philologique.

Les conditions nouvelles de la vie littéraire les développèrent infiniment. La fondation de la bibliothèque d'Alexandrie fut, dans cet ordre d'idées, un événement capital. On eut alors, pour la première fois, dans un même lieu, une collection immense des œuvres écrites par des Grecs depuis l'origine de la race. Dans le choix même des achats à faire, il fallait se décider par des raisons philologiques entre plusieurs rédactions différentes et de valeur inégale; il fallait apprendre à distinguer méthodiquement les bonnes éditions des mauvaises, et surtout il fallait déjouer les faussaires, rendus audacieux par l'espoir du gain. Il fallait ensuite mettre de l'ordre dans ces richesses, classer les œuvres, vérifier les attributions, dresser des catalogues, des tables chronologiques, des notices biographiques et historiques de toute sorte. Il fallut surtout rendre ces richesses, une fois réunies, de plus en plus accessibles à la foule des curieux et des lettrés, par de nouvelles éditions aussi correctes que possible, par des commentaires, par un immense travail d'exégèse grammaticale et historique; travail d'autant plus nécessaire que cette littérature appartenait à un passé de jour en jour plus lointain, et que la masse des lecteurs se trouvait moins préparée d'avance à l'aborder de plain-pied. Après la bibliothèque d'Alexandrie, on vit naître et grandir la bibliothèque de Pergame, presque aussi considérable,

tulé peut-être 'Ομηρομάστιξ, où il s'amusait à relever toutes les absurdités que le poète attribue aux dieux et aux héros. Le principal caractère de cette critique était de manquer absolument du sens historique.

sans parler des collections secondaires qui se formèrent en divers endroits à l'imitation de celles-là. Ainsi, de tous côtés, les matériaux du travail philologique s'accumulaient, rendant ce travail à la fois plus facile et plus indispensable.

Les hommes ne manquèrent pas à cette tâche nouvelle. Ce furent tout d'abord les bibliothécaires mêmes placés par les rois d'Égypte et de Pergame à la tête de ces dépôts; ensuite, à leur exemple, la foule de leurs disciples et de leurs imitateurs. La série des bibliothécaires alexandrins au IIIᵉ et au IIᵉ siècle est remarquable : elle ne comprend que des hommes d'un grand mérite : Zénodote, Callimaque, Ératosthène, Apollonios de Rhodes, Aristophane de Byzance, Aristarque [1]. Au temps d'Aristarque, la bibliothèque de Pergame avait à sa tête Cratès de Mallos, le rival d'Aristarque en réputation. Tous furent des travailleurs infatigables. Leurs écrits se comptaient par centaines. Il n'en reste que des débris, venus jusqu'à nous par l'intermédiaire des scoliastes et des grammairiens postérieurs. Sans attribuer à ces érudits une valeur littéraire à laquelle eux-mêmes sans doute ne prétendaient pas, essayons de rappeler brièvement ce qu'ils ont fait et de caractériser leur méthode.

Zénodote, d'Éphèse, fut l'élève de Philétas de Cos [2]. Comme son maître, il associait à la pratique de la poésie l'étude théorique et savante de la langue [3]. Son œuvre de poète est oubliée ; son œuvre de grammairien l'a rendu célèbre. Ptolémée I Soter lui confia l'éducation de ses enfants. L'aîné de ceux-ci, Phila-

1. Sur toute cette chronologie, dont certains points sont obscurs, cf. A. Couat, *Poésie Alexandrine*, ch. II.

2. Notice de Suidas. Cf. Susemihl, I, 330-335. Date de naissance inconnue.

3. Sur Philétas, cf. plus bas, ch. IV.

delphe, devenu roi à son tour (vers 285), chargea son maître Zénodote de diriger la grande bibliothèque dont Ptolémée Soter avait commencé sans doute la formation, mais qui fut surtout l'œuvre de Philadelphe. Zénodote s'entoura de collaborateurs dont quelques-uns sont connus, par exemple les poètes Alexandrie d'Étolie et Lycophron. Ceux-ci eurent dans leur « département » les poètes tragiques et les poètes comiques ; Zénodote se réserva les poètes épiques et lyriques [1]. Il s'occupa, dit-on, de les classer ; ajoutons qu'il dut sans doute en acheter beaucoup et faire le catalogue de ses collections. — Comme philologue, il est d'abord l'auteur d'une sorte de lexique des « mots rares » ou γλῶσσαι qu'on trouvait dans Homère [2] : c'était un travail qui devait ressembler à ceux de son maître Philétas. Sa véritable originalité n'est pas là : elle est dans sa célèbre édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Zénodote est le premier en date des *diorthotes* alexandrius [3], c'est-à-dire des éditeurs savants et critiques, qui, au lieu de reproduire servilement le premier texte venu de leur auteur, se sont donné pour tâche d'en comparer les versions différentes et d'en faire sortir un texte aussi pur que possible. Par là, Zénodote est l'ancêtre vénérable de tous les éditeurs modernes. Dans sa récension des poèmes homériques, il avait signalé les interpolations et corrigé les fautes. Par malheur, il s'était attaqué, pour son coup d'essai, au texte dont la critique était de beaucoup la plus difficile, à cause de l'antiquité de la langue et du caractère particulièrement flottant de la tradition. Ses successeurs, et surtout Aristarque, l'ont très souvent combattu. Il était impossible en effet qu'il n'eût pas commis de nombreuses erreurs. Autant

1. Tzetzès, *Proleg. in Aristoph.*, cité par Ritschl, *Opusc*, I, p. 124.
2. Schol. *Odyss.*, III, 444.
3. Διορθωταί.

que nous en pouvons juger aujourd'hui à travers les citations des critiques, il semble que son défaut principal fût d'avoir trop souvent prononcé des jugements arbitraires, fondés sur son goût personnel plus que sur une intelligence assez historique et assez profonde de cette poésie déjà si lointaine [1]. Mais c'était là un inconvénient inévitable à cette date, et même, s'il faut l'avouer, un défaut auquel ses plus célèbres successeurs sont loin d'avoir toujours échappé. D'ailleurs le problème que se posèrent les éditeurs alexandrins était probablement insoluble. Leur prétention était de retrouver le texte authentique d'Homère. Le problème serait difficile, mais non insoluble, s'il était vrai qu'il eût jamais existé un texte authentique d'Homère. Mais si ce texte n'a pas existé, à quoi pouvaient aboutir les efforts des chercheurs les plus savants? Le malicieux Timon, l'auteur des *Silles*, un jour qu'on lui demandait quelle édition d'Homère il fallait lire, répondit que le mieux était de tâcher de trouver un vieux texte qui n'eût pas encore subi les retouches des « diorthotes » [2]. Il avait peut-être raison.

Callimaque d'Éphèse, qui paraît avoir été le successeur de Zénodote, est surtout célèbre comme poète. Nous le retrouverons à ce titre au chapitre suivant. Bornons-nous à dire ici que son rôle, comme bibliothécaire, fut considérable [3]. Il avait rédigé (ou fait rédiger sous ses yeux par des collaborateurs) une immense publication en 120 livres, intitulée : *Tableaux des écrivains illustres et de leurs œuvres* (Πίνακες τῶν ἐν πάσῃ

1. Cf. Römer, *Ueber die Homerrecension des Zenodot*, Munich, 1885 (dans les *Abhandlungen* de l'Acad. bavaroise, t. XVII, p. 639-722).

2. Diogène L., IX, 113.

3. Notice de Suidas. Cf. Egger, *Callimaque bibliographe* (dans l'*Annuaire des Études grecques*, 1876). V. aussi Susemihl, I, p. 337-340.

παιδείᾳ διαλαμψάντων καὶ ὧν συνέγραψαν). C'était une bibliographie raisonnée, à la fois biographique, historique et critique, où tous les ouvrages de la bibliothèque, classés par genres et par ordre de dates, étaient énumérés et catalogués. Cet admirable répertoire était une mine d'informations de toute sorte sur la vie des écrivains et sur l'histoire littéraire, en même temps que sur la bibliographie proprement dite. On y trouvait, par exemple, avec un résumé des *didascalies* dramatiques, des indications sur le nombre des vers, des lignes ou *stiques* de chaque ouvrage [1]. Rien de pareil n'avait jamais été fait sur l'ensemble de la littérature grecque. Mais Callimaque ne s'en était pas tenu là : Suidas, dans sa *notice*, énumère encore une assez longue liste d'écrits dont Callimaque était l'auteur sur des questions particulières de philologie.

Nous avons déjà parlé d'Ératosthène et de son traité *sur la Comédie ancienne*. Quant à Apollonios de Rhodes, il semble avoir consacré toute son activité à la poésie : ce n'est donc pas le lieu de l'étudier. Restent trois noms, qui sont des plus grands dans cet ordre de science.

Aristophane de Byzance est le premier en date [2]. Né vers le milieu du IIIe siècle en Macédoine, il était fils d'un officier de fortune que les hasards de la vie amenèrent à Alexandrie. Il y fut l'élève de Callimaque, peut-être de Zénodote [3]; il y connut Ératosthène. Sa ré-

1. Cf. Graux, *Nouvelles recherches sur la stichométrie*, Revue de Philologie, 1878, p. 79 et suiv.

2. Notice de Suidas. Consulter surtout l'ouvrage classique de Nauck, *Aristophanis Byzantii grammatici Alexandrini fragmenta*, Halle, 1848.

3. De Callimaque dans sa jeunesse, après l'avoir été de Zénodote dans son enfance, selon Suidas. Comment Zénodote, alors au

putation de savant le fit choisir par Ptolémée Épiphane comme bibliothécaire, quand la place devint vacante par la mort d'Apollonios. Aristophane avait soixante-deux ans. Le roi Eumène de Pergame voulut l'attirer chez lui. Ptolémée, pour garder son bibliothécaire, le fit emprisonner et ne lui rendit la liberté qu'après avoir pris ses garanties. Ainsi disputé par deux rois, le glorieux bibliothécaire vécut encore une quinzaine d'années. — Cette grande réputation était fondée sur des travaux exclusivement philologiques [1]. Aristophane de Byzance fut grammairien, lexicographe, bibliographe, éditeur de textes, et il le fut avec une supériorité de méthode et de savoir qui le met au premier rang [2]. En grammaire, il est le fondateur de la théorie de l'*analogie*, c'est-à-dire de la régularité rationnelle, par laquelle il essayait d'expliquer la déclinaison grecque [3] : c'était une tentative pour faire pénétrer un peu de lumière dans le chaos de l'usage ; tentative évidemment prématurée et souvent fautive, mais qui dénote une force d'esprit remarquable. C'est lui aussi qui avait rendu plus général et plus régulier l'emploi des signes d'accentuation [4]. En lexicographie, il avait accumulé d'immenses recherches sur le sens précis des mots dans les divers dialectes (Ἀττικαὶ λέξεις, Λακωνικαὶ γλῶσσαι), sur les proverbes (Περὶ παροιμιῶν, en 6 livres), sur certains passages obscurs des poètes [5], et même, chose plus délicate et

comble de la réputation, fut-il le maître d'un tout jeune enfant ? — Athénée lui donne aussi pour maître le poète comique Machon (VI, 241, F, et XIV, 664, A).

1. Sauf peut-être un poème intitulé Φαινόμενα.

2. Wilamowitz-Moellendorff, *Isyllos von Epidauros*, p. 11 (dans les *Philol. Untersuch.*, IX, Berlin, 1886), l'appelle « le plus grand grammairien de l'antiquité ».

3. Varron, *De ling. lat.*, X, 68.

4. Cf. Lentz, *Herodiani relliq.*, I, préface, p. XXXVII.

5. Par exemple, dans un traité Περὶ τῆς « ἀχνυμένης σκυτάλης », où il expliquait ce mot célèbre d'Archiloque.

plus fine, sur les changements récents de la langue grecque (Περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς). En bibliographie, il avait apporté des additions et des corrections aux *Tableaux* de Callimaque [1]. Comme éditeur, enfin, il donna des éditions nouvelles non seulement d'Homère, mais aussi d'Hésiode, des principaux poètes lyriques (Alcée, Anacréon, Pindare), des grands poètes tragiques et comiques, et même de certains prosateurs, comme Platon. Ces éditions étaient remarquables par l'esprit critique [2], par le savoir, par d'ingénieux efforts pour rendre plus facilement accessible au lecteur le résultat de ses recherches et l'intelligence du texte. C'est ainsi qu'il avait composé des *arguments* (ὑποθέσεις) pour les pièces de théâtre, qu'il avait groupé les dialogues platoniciens en trilogies, et surtout qu'il avait créé ou perfectionné tout un système de signes critiques (obèle, sigma, antisigma, etc.) qui lui permettaient, sans perte de temps ni de place, de signaler rapidement au lecteur les passages qui lui semblaient interpolés, ou notables par quelque raison. Il avait également imaginé de séparer, dans les œuvres lyriques, les différentes parties de la strophe (cola, vers, périodes), qu'on écrivait auparavant sans alinéa, comme de la prose [3]. Ajoutons enfin que, par le choix qu'il avait fait de certains poètes de préférence aux autres, il avait commencé d'établir ce *canon* des « classiques » qui fut surtout son œuvre et celle d'Aristarque [4], et qui n'a cessé de prévaloir.

1. Athénée, p. 408, F.

2. Il discutait, par exemple, l'authenticité des diverses œuvres d'Hésiode (Quintilien, I, 1, 15, à propos des Ὑποθῆκαι de Chiron).

3. Les péans delphiques retrouvés par M. Homolle, de même que celui d'Isyllos à Épidaure, à peu près contemporains d'Aristophane de Byzance, sont encore écrits selon l'ancien système.

4. Cf. Quintilien, X, 1, 54 et I, 4, 3. Cf. Steffen, *De Canone qui dicitur Aristophanis et Aristarchi*, Leipzig, 1876.

Aristarque fut le plus célèbre des disciples d'Aristophane de Byzance et son successeur comme bibliothécaire [1]. Né à Samothrace vers 215, il vint, comme tant d'autres, à Alexandrie, où Ptolémée Philométor (181-146) lui confia l'éducation de ses enfants. A la mort d'Aristophane de Byzance (vers 180), il fut nommé bibliothécaire. Il mourut à soixante-douze ans (vers 143). — Comme Aristophane de Byzance, il avait défendu, en grammaire, la théorie de l'*analogie*. Mais son activité se porta de préférence vers la publication et le commentaire des poètes classiques. On lui devait des éditions d'Homère, d'Hésiode, d'Alcée, de Pindare, de certaines parties d'Eschyle, et d'innombrables commentaires exégétiques (huit cents, selon Suidas) qui touchaient à presque toute la poésie classique.

Le nom d'Aristarque éveille aussitôt l'idée d'un goût sûr, fondé sur une science profonde de la langue grecque. Son principal titre de gloire était dans ses deux éditions d'Homère et dans les commentaires dont il les accompagna. Les scholies du manuscrit de Venise nous ont transmis de nombreux vestiges de sa doctrine, que nous pouvons encore apprécier dans une certaine mesure. Il semble bien qu'en effet il ait eu à peu près toute la science grammaticale et toute la sûreté de goût qu'on pouvait avoir de son temps. Il comprend qu'il ne faut chercher dans Homère ni arrière-pensées ni symboles, comme fai-

1. Notice de Suidas. Cf. Egger, *Mémoires de littér. anc.*, p. 126-163 ; Lehrs, *De Aristarchi Studiis Homericis*, Leipzig, 1865 (2e éd.), et Ludwig, *Aristarchs Homerische Text-Kritik*, Leipzig, 2 vol., 1884 et 1885 (travail confus, mais plein de choses, où l'on trouve notamment tout ce que Didyme nous a transmis des commentaires d'Aristarque sur Homère). — A. Pierron, dans l'Introduction de son édition de l'*Iliade*, consacre à Aristarque quelques pages instructives, mais où l'admiration n'est pas assez critique. V. aussi Wilamowitz, *Euripides Herakles* (1ere éd.), p. 138 et suiv., et P. Cauer, *Grundfragen der Homer Kritik*, Leipzig, 1895, p. 11-35.

saient les stoïciens. Il l'entend au sens direct et naïf, l'explique par lui-même, et connaît à merveille les textes. Mais cela ne veut pas dire qu'il satisfasse entièrement la science moderne, qui lui trouve souvent le goût timide et l'esprit un peu étroit [1]. C'était, par exemple, une étrange idée que de faire d'Homère un Athénien [2]. Aristarque avait bien vu qu'il y avait de certains rapports entre le génie d'Athènes et celui des poèmes homériques, mais ni le sens de l'histoire ni le goût ne l'avaient averti de la mesure très restreinte où la chose était vraie. C'est qu'Aristarque, en effet, comme tous ses contemporains, fait mal la différence des temps. En outre, il est plutôt un « humaniste » qu'un érudit : il est assez peu curieux de l'histoire. Dans son commentaire sur Pindare, en particulier, cette insuffisance a été relevée par Bœckh avec vivacité [3]. Quoi qu'il en soit de ces réserves (et de celles que nous avons exprimées plus haut sur la possibilité de donner un bon texte d'Homère), l'autorité d'Aristarque fut triomphante dans l'antiquité, et l'Homère que nous lisons aujourd'hui est probablement en grande partie l'Homère d'Aristarque [4]. De nombreux disciples continuèrent sa doctrine et défendirent sa gloire [5], si bien que son nom même est devenu comme synonyme de critique presque impeccable [6].

1. Cf. Wolf, *Prolegomena*, p. CCXXXI.

2. Cf. Westermann, *Vitarum scriptores*, 2e et 5e biogr. homériques.

3. Bœckh, *Schol. Pind.*, préface, p. 13.

4. C'est du moins l'opinion généralement admise. V. cependant chez A. Ludwig et P. Cauer, des conclusions assez différentes.

5. Suidas rapporte qu'il eut une quarantaine de disciples de son vivant.

6. Rappelons ici, pour mémoire, deux adversaires d'Aristarque, Xénon et Hellanicos, qui se rendirent célèbres pour avoir été les premiers *chorizontes* : ils « séparaient », parmi les poèmes homériques l'*Iliade* de l'*Odyssée*, et ne laissaient à Homère que le premier des deux ouvrages. Aristarque avait composé un traité *Contre le paradoxe de Xénon*. Cf. Susemihl, I, p. 453, n. 101, et II, p. 149-150.

Le dernier des grands critiques de ce temps est Cratès, de Mallos (en Cilicie), contemporain d'Aristarque et parfois son adversaire [1]. Cratès de Mallos fut attiré à Pergame par Attale II, qui l'envoya à Rome comme ambassadeur [2] (en 168). C'était un stoïcien, que sa philosophie même conduisit aux études grammaticales. Après Chrysippe, il défendit la théorie de l'*anomalie*, c'est-à-dire de l'irrégularité grammaticale, combattue par Aristarque au nom de l'*analogie*. Son traité *Sur le dialecte attique*, en cinq livres au moins, ne nous est connu que de nom [3]. Il avait publié des commentaires sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sur la *Théogonie* d'Hésiode, sur d'autres poètes encore. Son point de vue paraît avoir été fort différent de celui d'Aristarque et de son école. Il semble avoir été géographe et savant autant que philologue, et, dans les matières de philologie proprement dite, avoir porté le même goût des faits en défendant l'*anomalie*, c'est-à-dire la liberté de la poésie et la diversité vivante des dialectes. De plus, en sa qualité de stoïcien, il restait fidèle à l'habitude de chercher dans les œuvres littéraires des allégories. Peut être fut-il un des auteurs des Πίνακες (tableaux ou catalogues) de la bibliothèque de Pergame [4], et contribua-t-il à fixer, pour les orateurs attiques, le *canon* classique, qui semble venir de Pergame plutôt que d'Alexandrie [5]. Cratès de Mallos, en somme, est mal connu. Ajoutons qu'il passe pour avoir été le maître de Panætios [6] : ceci, comme le fait de son ambassade à Rome, nous avertit que nous sommes arri-

1. Fragments recueillis par C. Wachsmuth, *De Cratete Mallota*, Leipzig, 1860. Notice de Suidas.
2. Suétone, *De gramm. et rhet.*, p. 100 (Reifferscheid).
3. Athénée, p. 497, E.
4. Mentionnés par Athénée, VIII, p. 336, E.
5. Cf. Brzoska, *De Canone decem oratorum atticorum*, Breslau, 1883.
6. Strabon, XIV, p. 676.

vés aux confins d'une nouvelle période, caractérisée par des relations de plus en plus fréquentes avec l'Occident.

VI

Tous ces critiques et ces érudits nous acheminent naturellement vers la littérature technique et savante, très abondante dans le monde alexandrin. Le II[e] siècle, en effet, a été un âge d'investigation en tous sens, de progrès, de découvertes parfois considérables. En mathématiques, en physique, en histoire naturelle, en médecine, il a produit une riche moisson d'écrits. Nous ne pouvons guère pourtant nous y arrêter. Non seulement la plupart de ces ouvrages ont péri, mais l'importance même de ceux qui subsistent est toute scientifique ; ils appartiennent à l'histoire des sciences, non à celle de la littérature. Nous sommes donc obligés de nous en tenir à quelques noms seulement, choisis parmi les plus grands ou les plus significatifs [1].

Mettons d'abord à part un disciple d'Aristote, Aristoxène, qui est un des premiers en date, et dont les études sont un peu en dehors du cadre des sciences qui viennent d'être énumérées : il s'est occupé surtout, en effet, de théorie rythmique et musicale [2]. Aristoxène, né

1. [illegible] bibliographie complète de cette catégorie d'ouvrages [illegible] Susemihl, t. I, p. [illegible].

2. [illegible] Müller [illegible], *Fragm. hist. graec.* [illegible] Les fragments [illegible] *Éléments rythmiques* [illegible] fragments [illegible]

à Tarente d'une famille de musiciens, se livra d'abord à l'étude pratique de la musique. Son père, Spintharos, était un musicien célèbre. Le jeune Aristoxène fut son élève, puis celui de plusieurs autres maîtres renommés. La philosophie ne tarda pas à l'attirer également. Il connut d'abord, semble-t-il, des Pythagoriciens. Mais il vint ensuite à Athènes, au temps où Aristote y enseignait. Il s'attacha aussitôt à ce maître incomparable. On raconte que la réputation d'Aristoxène dans l'école fut assez grande pour qu'il pût espérer de devenir scolarque à son tour : mais ce fut Théophraste qui l'emporta, et Aristoxène, dit-on, s'en montra blessé. Quoi qu'il en soit de ces historiettes, ce fut un esprit vigoureux et original. Il avait laissé de nombreux écrits (453, selon Suidas), qui se rapportaient aux sujets les plus variés. Aristoxène fut un des premiers, après Aristote, à donner l'exemple d'un savoir encyclopédique et d'une curiosité insatiable en tous sens. Ses ouvrages philosophiques eux-mêmes avaient un caractère historique et érudit très marqué : c'étaient des traités sur les lois (Νόμοι παιδευτικοί, Νόμοι πολιτικοί) et un recueil de *Sentences Pythagoriciennes*[1]. Puis il avait composé, suivant une mode alors naissante, plusieurs volumes de *Souvenirs* ou de *Mélanges*, dont les plus célèbres étaient des *Propos de table* (Σύμμικτα συμποτικά). Il fut le premier, nous l'avons vu, ou l'un des premiers, à écrire l'histoire des philosophes et des écrivains. Ses *Vies des hommes illustres* (Βίοι ἀνδρῶν), consacrées à Pythagore, à Archytas, à Socrate, à Platon, au poète dithyrambique Télestès, à d'autres encore que nous ne savons plus, — puis ses écrits *Sur les poètes tragiques* et *Sur les joueurs de flûte*, ont été un modèle souvent imité, en même temps qu'une

1. Sur Aristoxène philosophe, v. surtout Ueberweg, *Grundriss der Philosophie der Griechen*, 8ᵉ éd., publiée par Heinze, Berlin, 1894 (p. 252 et suiv.).

source féconde de renseignements pour la postérité. Ces ouvrages d'Aristoxène étaient encore classiques au temps de Plutarque [1], et même au temps de saint Jérôme [2]. Mais c'est surtout comme théoricien de la musique qu'Aristoxène fut une autorité de premier ordre. On l'appelait ὁ μουσικός. Il avait composé, sur cette matière, de nombreux écrits. Les plus importants étaient ses *Éléments harmoniques*, dont il nous reste trois livres, et ses *Éléments rythmiques*, dont nous n'avons plus que des fragments, mais très instructifs et très précieux. Aristoxène avait traité ces sujets en musicien et en disciple d'Aristote. Il fondait sa théorie sur l'analyse directe des faits, qu'il constatait en praticien expérimenté et qu'il étudiait avec la rigueur, la précision, la clarté de style dont son maître lui avait donné l'exemple. D'une nature plutôt sévère et un peu triste, d'un goût ferme et sobre, il condamnait les affectations de la musique contemporaine et cherchait à remettre en honneur le grand art classique, celui des Pindare, des Eschyle, des Sophocle. Il n'est pas douteux qu'Aristoxène ne fût à la fois un très savant homme et une très vigoureuse intelligence. Comme écrivain, il avait au moins le mérite de la simplicité la plus précise et la mieux appropriée aux sujets qu'il traitait [3].

Les mathématiques pures et appliquées, auxquelles

1. Plutarque, *Moralia*, p. 1093, C.

2. Saint Jérôme, préface de son *Histoire ecclésiastique*.

3. Sur les successeurs d'Aristoxène, cf. Susemihl, II, p. 218-237. Le grand défaut de beaucoup d'entre eux est d'avoir étudié la *métrique* en dehors de la *rythmique*, c'est-à-dire la quantité *apparente* des syllabes au lieu de leur valeur *vraie* dans les poèmes destinés à être chantés. De là tant d'absurdités chez les métriciens postérieurs, comme, par exemple, le nom de *pentamètre* donné à un vers qui, réellement, comptait six pieds ou mesures. Mais tout cela n'a plus rien de commun avec la littérature proprement dite.

il faut joindre la physique, sont représentées dans cette période par quelques très grands noms: le géomètre Euclide, l'astronome Aristarque de Samos, le géomètre et physicien Archimède, le géomètre Apollonios de Perga, les ingénieurs Héron d'Alexandrie et Philon de Byzance.

Euclide, qui vivait sous Ptolémée Soter à Alexandrie, est l'auteur des célèbres *Éléments de géométrie*, en 13 livres, où toute l'humanité civilisée n'a cessé depuis d'aller chercher les principes de cette science [1]. Il avait encore composé de nombreux ouvrages dont il nous reste une demi-douzaine [2].

Aristarque de Samos, élève du péripatéticien Straton de Lampsaque, est le premier, semble-t-il, qui ait eu cette vue de génie que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil, et non le Soleil autour de la Terre : idée qui ne pouvait être encore à cette date qu'une hypothèse, et qui rencontra longtemps des incrédules même parmi les astronomes les plus illustres, comme Hipparque [3].

Archimède, géomètre et arithméticien, fut surtout un prodigieux ingénieur et le véritable fondateur de la physique au sens moderne du mot [4]. Né à Syracuse vers 287, il vécut longtemps à Alexandrie et revint à Syracuse dans les dernières années de sa vie. On sait son rôle dans le siège que Syracuse eut à soutenir contre Marcellus en 212, et les circonstances de sa mort.

1. La seule édition complète d'Euclide a été longtemps celle de Gregory (avec trad. lat.), Oxford, 1703, in-f. Heiberg et Menge viennent d'en donner une nouvelle (*Euclidis opera omnia*, 7 volumes, Leipzig, 1888-1895.) Cf. Susemihl, t. I, p. 704 et suiv.

2. Nous avons sous son nom une Εἰσαγωγὴ ἁρμονική qui est apocryphe. Cf. Susemihl, p. 717.

3. Sur Hipparque, cf. ch. VI. Il nous reste, sous le nom d'Aristarque de Samos, un traité *Sur la grandeur et les distances du Soleil et de la Lune*. Cf. Susemihl, p. 719.

4. Cf. Susemihl, p. 723 et suiv. — Ed. de Torelli, Oxford, 1792; de Heiberg, Leipzig, 1880 (Teubner).

Il nous reste de lui quelques écrits, dont la plupart se rapportent à la géométrie : nous ne possédons plus qu'une traduction latine du célèbre traité *Sur les corps flottants,* où se trouvait énoncé et développé le principe qui porte son nom.

Apollonios, de Perga (en Pamphylie), est un contemporain plus jeune d'Archimède. Il avait composé de nombreux ouvrages de géométrie. Il s'était occupé aussi d'astronomie [1].

Héron d'Alexandrie, qui vivait dans la seconde moitié du IIIe siècle [2], fut un habile géomètre, mais surtout un mécanicien : il nous reste notamment de lui de curieux traités sur les *Machines de trait* et sur les *Automates* [3].

Philon de Byzance, son contemporain, est également un ingénieur, qui s'est occupé surtout des applications militaires de son art (Βελοποιικά, Πολιορκητικά) [4].

Tous ces hommes ne doivent pas être mis sur la même ligne. Archimède est certainement le plus grand de tous. Il a eu à la fois la vision divinatrice et pénétrante qui trouve les nouveautés fécondes, et l'analyse rigoureuse qui les établit définitivement. Les autres, à côté de lui, ne sont que des hommes de beaucoup de talent, entre lesquels d'ailleurs il y aurait des degrés à établir, si c'en était ici la place. Euclide lui-même, malgré son universelle célébrité, n'est probablement pas aussi grand par ses inventions originales que par un certain art de choi-

1. Cf. Susemihl, p. 749. Ed. de Heiberg, Leipzig, 1883 (Teubner).

2. W. Christ (*Gr. Lit.*, p. 634), adoptant l'opinion de Th. H. Martin, le fait vivre beaucoup plus tard, au début du Ier siècle. V. à ce sujet Susemihl, I. p. 737, n. 164.

3. Il n'y a pas d'édition complète de Héron d'Alexandrie. Sa *Dioptrique* a été publiée par Vincent (*Notices et extraits*, t. XIX); ses ouvrages géométriques et métrologiques par Hultsch ; ses écrits militaires par Thévenot, dans ses *Mathematici veteres*. Cf. Susemihl, p. [illegible] et suiv. V. aussi Th. H. Martin, *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Héron d'Alexandrie*, Paris, 1854, et Prou, *Les théâtres d'automates en Grèce* Acad. des Inscript., *Mém. prés. par divers savants*, t. X).

4. Cf. Susemihl, p. 744 et suiv.

sir dans les découvertes antérieures, de les classer et de les exposer. Par là, il est vrai, son art se rattache en quelque mesure à celui de l'écrivain. On a dit avec une finesse ingénieuse que la géométrie, telle que les Grecs nous l'ont faite, portait la marque de leur esprit au même degré que leur littérature[1]. S'il est incontestable qu'une certaine rigueur et subtilité dialectique, aussi bien dans la démonstration d'un théorème que dans un dialogue de Platon, est comme la signature de l'hellénisme, la géométrie traditionnelle est profondément hellénique. Or elle doit ce caractère à Euclide pour une forte part. C'est pour cela que les historiens de la littérature sont tenus de nommer dans leurs histoires Euclide d'abord, et, par une raison analogue, tant d'autres savants ou érudits qui ont également fait passer dans leurs travaux cette tournure propre de l'esprit grec, l'aptitude à enchaîner des idées avec souplesse et rigueur, par une série de raisonnements bien liés.

En médecine, l'œuvre des Alexandrins n'a pas été moins considérable. Dès la fin du IVe siècle et le commencement du IIIe, deux très grands médecins, Hérophile de Chalcédoine et Érasistrate d'Iulis, ont fait faire à l'anatomie d'immenses progrès. Non contents de disséquer des cadavres, ils opéraient des vivisections, sur des animaux le plus souvent, parfois même sur des criminels, mis à leur disposition par les rois d'Égypte ou de Syrie[2]. Hérophile avait écrit une *Anatomie* et de nombreux traités sur des points de détail[3]. Érasistrate est le

1. G. Milhaud, *La géométrie grecque considérée comme œuvre personnelle du génie grec*, dans la *Revue des Ét. g.*, 1896, p. 371-423. Cf. Tannery, *La géométrie grecque* (1887), p. 142-143, avec une très intéressante citation de Proclus sur ce sujet.

2. Cf. Celse, Préf. du l. I, p. 4 (éd. Daremberg); Tertullien, *De Anima*, 10 (passages cités par Susemihl, I, p. 771, n. 3).

3. Il avait même touché à la philologie par des études sur les

célèbre médecin qui, suivant une anecdote bien connue, découvrit l'amour du jeune Antiochus pour sa belle-mère Stratonice[1]. Il avait également laissé de nombreux écrits[2]. Toute cette littérature médicale ne nous est aujourd'hui connue que par les témoignages des médecins plus récents, en particulier ceux de Galien. Cela suffit pour reconstituer à peu près leur doctrine, non pour les apprécier au point de vue littéraire. Ils firent école l'un et l'autre, et leurs disciples, comme il arrive, exagérèrent les différences qui les avaient séparés : les Hérophiléens défendirent avec passion la tradition Hippocratique. Les Érasistratéens s'attachèrent aux doctrines nouvelles. Entre les deux écoles, une troisième, dite l'école empirique ou de l'expérience, s'éleva dès le IIIe siècle, faisant une grande part, semble-t-il, aux remèdes « de bonne femme », aux recettes traditionnelles et plus ou moins magiques. De là toute une foule d'écrits, aujourd'hui perdus, qui sont cités parfois par les médecins de l'âge suivant. Bornons-nous à rappeler le nom d'Archagathos, qui fut (en 219) un des premiers médecins grecs établis à Rome[3].

A côté de la médecine, nous trouvons encore, dans cette période, un développement assez remarquable des sciences naturelles et de leurs applications à l'agriculture. On composa alors en abondance des traités Περὶ θηρίων, des Θηριακά, des Λιθικά, puis des Γεωργικά[4]. Varron, au début de son *De re rustica*, déclare connaître plus de cinquante ouvrages grecs consacrés à des points

γλῶσσαι d'Hippocrate. (Galien, XIX, 64). Cf. Susemihl, I, p. 787 et suiv.

1. Plutarque, *Démétrius*, 49 ; etc.
2. Cf. Susemihl, I, p. 810 et suiv.
3. Pline, *Hist. Nat.*, XXIX, 6.
4. Cf. Susemihl, I, p. 829-883. Il y a aussi des livres sur la cuisine, sur l'art des songes, etc.



particuliers de son sujet. Comme aucun de ces écrits n'a survécu et qu'aucun même de leurs auteurs n'a laissé dans l'histoire littéraire une trace appréciable, nous n'avons pas à nous en occuper davantage. La seule chose intéressante à noter, à propos de cette floraison exubérante d'écrits techniques, c'est le fait même de cette floraison, c'est ce besoin de savoir, de cataloguer des faits, de les mettre dans des traités, qui s'empare alors de l'esprit grec, et qui est dû certainement en grande partie à l'existence même de la bibliothèque d'Alexandrie, c'est-à-dire aux habitudes nouvelles que suscite ce prodigieux entassement de livres : il y a désormais un public de lecteurs pour tous les écrits, et, par conséquent, il y a des écrivains, bons ou mauvais, mais toujours séduisants par quelque endroit pour une curiosité devenue insatiable.

VII

Au milieu de tant d'érudition, de savoir positif et souvent aride, on découvre avec surprise que, même en prose, l'imagination ne perd pas facilement tous ses droits. Elle se glisse, à vrai dire, trop souvent jusque dans la science, pour la gâter, par exemple chez les périégètes et chez les nombreux auteurs de *mirabilia*. Mais, de plus, elle se réserve un domaine à part, un domaine en partie nouveau, mal délimité encore et mal défriché, qu'elle s'efforce de mettre en valeur : c'est le domaine du roman, ou, pour mieux dire, du romanesque, car le roman proprement dit, sous sa forme pure et spécifique, est le dernier terme d'une évolution alors commençante et incertaine [1].

1. Cf. Erwin Rohde, *Der griechische Roman*, Leipzig, 1876 (surtout p. 194-241).

Le romanesque conscient et volontaire (très différent du romanesque inconscient des logographes et d'Hérodote) avait fait sa première apparition dans la prose grecque avec la *Cyropédie* de Xénophon. La conception de l'Atlantide, dans le *Timée* et dans le *Critias* de Platon, était un produit du même genre d'inspiration, et Théopompe, dans son *Histoire Philippique,* avait parfois mêlé aussi (d'une manière assez étrange) la fiction romanesque à l'histoire [1]; mais ni Platon ni Théopompe n'avaient, en somme, donné de pendant à la *Cyropédie.* Dans la période alexandrine, cette forme d'art reparaît avec les ouvrage d'Hécatée d'Abdère, d'Évhémère de Messine et de quelques autres écrivains moins connus.

Hécatée, d'Abdère ou de Téos, était un contemporain de Ptolémée, fils de Lagos, roi d'Égypte : il accompagna ce prince dans son expédition de Syrie et vécut peut-être à sa cour. Il avait suivi l'enseignement de Pyrrhon [2]. C'est tout ce qu'on sait de sa vie [3]. Les anciens lisaient sous son nom un ou deux écrits apocryphes sur les Juifs [4], et deux ouvrages authentiques qui avaient fait sa célébrité : l'un *Sur les Hyperboréens,* l'autre intitulé Αἰγυπτιακά [5]. Il ne nous en reste que peu de fragments textuels, mais le caractère en est facilement reconnaissable. Dans son ouvrage sur les Hyperboréens, il mettait en œuvre une légende grecque déjà mentionnée par Pindare et qui faisait de ce peuple imaginaire un

1. Théopompe, fragm. 76. — Cf. plus haut, t. IV, p. 667; E. Rohde, p. 204.
2. Diog. L., IX, 69.
3. Notice et fragments dans C. Müller (Didot), *Fragm. Hist. graec.*, t. II, p. 384-396. Cf. Rohde, p. 208-217.
4. Cf. C. Müller, p. 385.
5. Ou peut être, selon Diogène Laërce (I, 10), Περὶ τῆς τῶν Αἰγυπτίων φιλοσοφίας.

peuple de sages [1]. Diodore de Sicile résume l'image qu'il avait tracée de leur manière de vivre [2]. C'est aussi Diodore qui nous donne les indications les plus précises sur ses *Ægyptiaca* [3]. On y trouvait, avec des descriptions de monuments, des informations abondantes, mais évidemment fantaisistes, sur les idées religieuses de l'ancienne Égypte et sur les emprunts que les sages de la Grèce, depuis Orphée jusqu'à Démocrite et Platon, n'avaient cessé de faire à la science des Égyptiens. La méthode d'Hécatée n'avait rien de critique : elle était à peu près la même, dans ces récits sur l'Égypte, que dans sa description des Hyperboréens. L'histoire n'était pour lui qu'un cadre, où il enfermait des vues personnelles et arbitraires sur la religion et sur la philosophie. Bien qu'il ait trouvé des imitateurs [4], son influence fut limitée et ne saurait se comparer à celle d'Évhémère.

Évhémère, de Messine en Sicile, fut l'ami de Cassandre, roi de Macédoine, qui paraît lui avoir confié certaines missions lointaines d'où il tira peut-être l'idée de son livre, ou du moins le cadre de ses fictions [5]. Cet ouvrage était intitulé *L'Inscription sacrée* (Ἱερὰ ἀναγραφή). Évhémère y racontait qu'après avoir parcouru la Phénicie et l'Égypte, il était arrivé dans l'Arabie Pé-

1. Pindare, Pyth. X, 29-44. Cf. le poème attribué à Abaris (v. plus haut, t. II, p. 455).
2. Diodore, II, 47.
3. Diodore, I, 46-49. Cet ouvrage a été l'une des principales sources de Diodore pour ce qui concerne l'Égypte.
4. Mentionnons ici son contemporain Amometos, l'auteur mal connu d'un ouvrage sur les 'Αττακόραι (Rohde, p. 217), c'est-à-dire sur les Utta Kourou de l'Inde ; et Iamboulos (Rohde, p. 224), qui avait composé aussi un livre de voyages plus ou moins imaginaires, où il décrivait des mœurs de fantaisie.
5. Rohde, p. 220 224 ; Susemihl, I, p. 316-322. Cf. surtout De Block, *Évhémère*, Mons, 1869, et Némethy, *Evhemeri reliquiae*, Buda-Pesth, 1889. V. aussi C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, t. II, p. 100, note sur les allusions anciennes à l'ouvrage d'Évhémère.

trée et aux trois îles de la Panchaïe, dont la capitale s'appelle Panara. Au milieu de récits d'aventures et de descriptions de mœurs, il s'attachait surtout à mettre en lumière l'idée essentielle de ce qui s'est appelé ensuite l'Évhémérisme, à savoir que les dieux sont d'anciens mortels divinisés. C'est une inscription du temple de Panara (d'où le titre de son ouvrage) qui servait de prétexte à l'exposition de sa théorie. Cette inscription, en effet, consacrée aux trois plus antiques divinités de la mythologie grecque, Ouranos, Kronos et Zeus, racontait que ces dieux avaient été d'abord des rois de la Panchaïe. Évhémère partait de là pour exposer à sa façon l'histoire des dieux et leurs généalogies. Le récit de ces voyages lui donnait sans doute l'occasion de renouveler, à propos d'une foule de dieux et de héros, la démonstration de sa thèse fondamentale. Cette théorie, à vrai dire, n'était pas entièrement nouvelle : outre que les éléments s'en trouvaient déjà dans certaines légendes fort anciennes, elle était tout à fait conforme à l'esprit platement rationaliste dans lequel Éphore, après bien d'autres, avait expliqué les vieux mythes locaux. Mais jamais elle n'avait été exposée avec cette suite ; jamais l'idée générale n'en avait été mise en lumière avec tant de netteté. L'ouvrage, d'ailleurs, avait probablement le genre de mérite littéraire qui plaisait aux lecteurs de ce temps. Comme il exprimait une manière de voir qui était conforme à l'esprit d'une époque où la foi naïve avait disparu des intelligences cultivées, et où l'intelligence des âges très anciens était médiocre, il eut un immense succès. Le Romain Ennius s'en fit l'interprète passionné [1]. L'Évhémérisme, qui était au fond une sorte d'athéisme, devint la religion d'une foule de savants : il leur offrait cet avantage de les intéresser aux

1. Cicéron, *Nat. Deor.* I, 42. Cf. *De Offic.* III, 28.

vieux mythes et de leur donner une nouvelle raison de n'y pas croire. Pour des générations à la fois curieuses et incrédules, c'était double plaisir.

A côté de ces œuvres où l'imagination romanesque est mise au service de certaines thèses historico-philosophiques, d'autres la faisaient servir à mettre en scène les grands hommes d'autrefois. C'est l'objet de la littérature pseudo-épistolaire, qui prend alors un grand développement. Quelques écrivains illustres avaient laissé des lettres authentiques. Isocrate, si soucieux de sa gloire, si foncièrement bel-esprit, avait peut-être recueilli les siennes. Les écoles philosophiques conservaient et lisaient sans doute des lettres de leurs maîtres, sans parler de celles qu'Épicure avait expressément rédigées en vue d'une publication au moins restreinte. De là, par une imitation où la rhétorique, le goût de la fiction et certaines tendances philosophiques trouvaient également leur compte, tant de lettres apocryphes qui furent mises sous les noms de Platon, d'Aristote, de Démosthène, de Philippe et de bien d'autres. Nous n'avons pas à nous arrêter à ces exercices d'école, généralement insignifiants, sinon pour y signaler cette nouvelle apparition de l'esprit romanesque en quête de sa véritable voie [1].

Quant au *roman* proprement dit et au *conte*, c'est-à-dire au récit d'une action fictive servant de cadre à la peinture des mœurs, on en peut, à cette date, saisir quelques premiers vestiges, mais rares et faibles [2]. C'est dans la période alexandrine que furent composés ces *Contes milésiens* (Μιλησιακά) dont les officiers de l'armée de Crassus faisaient leurs délices et qui, trouvés par le

1. Cf. Susemihl, II, p. 579 et suiv.
2. Cf. Susemihl, II, p. 574-577.

roi des Parthes dans les bagages de l'armée romaine, offensèrent la pudeur du prince barbare [1]. On les attribuait à un certain Aristide de Milet [2], mais on en ignore la date exacte, et le peu qui en reste ne permet pas de les juger. Divers passages des ouvrages de Cicéron sur la rhétorique semblent aussi attester l'existence de certaines narrations fictives que l'on appellerait aujourd'hui des romans [3]. Mais tout cela n'a laissé aucune trace et nous ne pouvons que signaler à ce propos, sans y insister, les très humbles débuts d'une forme littéraire appelée à de si brillantes destinées.

VIII

Il nous reste à dire quelques mots d'une dernière sorte d'écrits qui complètent curieusement, à l'époque alexandrine, le spectacle de cette prodigieuse diversité que présente alors l'érudition hellénique : ce sont les écrits grecs d'origine juive [4].

Une colonie juive nombreuse s'était établie à Alexandrie dès la fondation de la ville nouvelle. Ils obtinrent une situation privilégiée sous les Ptolémées et prospérèrent si bien que Philon, trois siècles plus tard, évaluait leur chiffre total, pour Alexandrie et les environs, à un million [5]. Ces Juifs avaient apporté avec eux leur langue, leurs livres sacrés, leurs traditions. Mais ils ne tardèrent pas à s'helléniser en partie. La langue grec-

1. Plutarque, *Crassus*, 32. Cf. Ovide, *Tristes*, II, 413.
2. C. Müller, *Fragm. Hist. graec.*, t. IV, p. 320-327.
3. *De Inventione*, I, 19, 27 ; *ad Herennium*, I, 8, 12. Ces passages, relevés pour la première fois par Thiele, sont cités par Susemihl.
4. Cf. Susemihl, II, p. 601-656, où l'on trouvera, d'après Schürer (*Geschichte des Judaischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Leipzig, 1886) toute la bibliographie du sujet, qu'on ne peut ici qu'effleurer.
5. Philon, *In Flacc.*, t. II, p. 523, Mangey.

que leur devint plus familière que l'hébreu : il leur fallut traduire en grec leurs livres sacrés pour l'usage du grand nombre. La culture grecque aussi leur révéla un monde des « gentils » qu'ils ne connaissaient guère : certaines idées des philosophes leur rappelaient celles de leurs prophètes ; ressemblances et différences les firent réfléchir, et de là sortit, chez quelques esprits d'élite, un travail de pensée qui devait aboutir à des œuvres originales écrites en grec.

Une légende racontait que Ptolémée Philadelphe avait chargé soixante-douze savants juifs de traduire en grec la Bible hébraïque [1]. C'est ce qu'on appelle la version des Septante. Nous n'avons pas à entrer dans l'examen des innombrables problèmes de critique que soulève ce texte, ni même à l'étudier littérairement, car il est totalement étranger à la littérature grecque proprement dite, par le fond et par la forme. Quelle que soit la date exacte et l'origine des divers morceaux qui le composent, il a été écrit par les Juifs hellénisants d'Alexandrie, d'après des originaux hébreux ou sur leur modèle, pour leur usage propre, dans le dialecte qu'ils parlaient, et il n'est sorti de leur cercle, pour agir sur la pensée du monde entier, que beaucoup plus tard.

Il n'en est pas tout à fait de même d'un certain Aristobule, Juif d'Alexandrie, qui vivait dans la première moitié du second siècle, et qui nous est donné comme un Péripatéticien [2]. Si nous connaissions mieux son *Explication de la loi mosaique* (Ἐξηγήσεις τῆς Μωυσέως γραφῆς), il y aurait peut-être quelque intérêt à voir com-

1. Eusèbe, *Chronique*, II, p. 118.

2. Clément d'Alex., *Strom.* I, 305 D. Cf. Valckenaer, *De Aristobulo Judaeo, philosopho peripatetico Alexandriae*, Leyde, 1806 (Susemihl, II, p. 629).

ment il démontrait aux païens (car c'est à eux qu'il s'adressait) que la sagesse de leurs philosophes dérivait des sources juives. Philosophe et lettré, Aristobule n'écrivait pas le grec des Septante ; mais cela ne veut pas dire qu'il fût un grand écrivain.

C'est encore à des Juifs d'Alexandrie qu'il faut rapporter divers écrits apocryphes inspirés, comme l'ouvrage d'Aristobule, par le désir de rapprocher la pensée juive de la pensée grecque : on fabriqua des vers d'Orphée et de Phocylide. des ouvrages d'Hécatée, des oracles sibyllins. Le Pseudo-Orphée, le Pseudo-Phocylide n'ont aucune valeur littéraire, mais témoignent d'un état d'esprit curieux. Nous avons mentionné plus haut les ouvrages qu'on attribuait à Hécatée d'Abdère *Sur les Juifs* et *Sur Abraham* : on n'en connaît guère que les titres.

Quant aux oracles sibyllins, on sait que, dans leur état actuel. ils forment un amalgame confus de vers prophétiques d'origines variées [1]; parmi les diverses Sibylles auxquelles on les rapportait, il en est une qu'on appelait Chaldéenne ou Juive. C'est elle qu'on regardait comme l'auteur des oracles qui forment le IIIe livre de nos éditions. Beaucoup de ces oracles sont visiblement d'époque récente et même chrétienne, mais une partie au moins d'entre eux semblent appartenir à la période alexandrine. Le seul intérêt littéraire de ces centons prophétiques est de nous montrer que, dans la colonie juive d'Égypte, la connaissance familière des vieux poètes grecs était assez répandue pour permettre la fabrication et la diffusion de semblables pastiches. Ils sont d'ailleurs si peu poétiques qu'on nous excusera

1. Édités par Alexandre, Paris, 1869 (2e édition), et récemment par Rzach, Leipzig (Freytag), 1891.

de les avoir mentionnés dans ce chapitre avec les autres productions de l'inspiration judéo-grecque.

Après ce long voyage à travers tant de médiocres productions en prose, revenons à la poésie, qui nous montrera du moins un peu d'art véritable et parfois une veine encore pure de délicat hellénisme.

CHAPITRE IV

LA POÉSIE ALEXANDRINE

BIBLIOGRAPHIE

THÉOCRITE. — Les mss. de Théocrite sont de date relativement récente. Les plus estimés appartiennent aux bibliothèques italiennes (*Ambrosianus* 222, XIIIe s.; deux *Vaticani*, 913 et 915, XIIIe s.; *Mediceus* 37, XIVe s.; *Ambrosianus* 75, XVe s.; qui donne seul l'idylle XXX). Ils remontent à des recensions différentes et n'ont pas encore été classés d'une manière définitive. M. Segrestaa a entrepris de faire ce travail, mais n'en a pas publié jusqu'ici les résultats. — Les éditions sont nombreuses. Rappelons celles de D. Heinsius, 1603 (avec trad. en vers latins); de Heindorf, Berlin, 1810 (comm. de Valckenaer, Brunck, Toup); de Gaisford, Oxford, 1821 (dans ses *Poetae graeci minores*, t. II et IV); de Meineke, Berlin, 1836. Celle de Ahrens (Leipzig, 1855) est pleine de hardiesses excessives. La meilleure est celle de Fritsche, Leipzig, 1870 (3e éd. revue par Hiller, 1881), avec de très savants commentaires. — Trad. allemande (en vers, avec texte grec) de Hartung, 1862. Trad. françaises de Leconte de Lisle, Paris, 1869 (avec Hésiode, etc.); de J. Girard, Paris, 1888; et beaucoup d'autres. — Bion et Moschos sont joints d'ordinaire à Théocrite dans les mss. et les éditions.

CALLIMAQUE. — Les mss. de Callimaque sont, pour les *Hymnes*, les mêmes que ceux des *Hymnes* homériques. Pour les épigrammes, ce sont ceux de l'*Anthologie*. Sur les fragments récemment retrouvés de l'*Hécalé*, cf. Th. Reinach, *Revue des*

Études grecques, 1893, p. 258-266. — Principales éditions : Ernesti, Leyde, 1761 (2 vol., avec trad. latine, notes, etc.) ; Meineke, Berlin, 1861 (les *Hymnes* seulement).

ARATOS. — Ms. de Venise, *Marcianus* 476, avec scholies. — Éditions de Buttmann, Berlin, 1826; Bekker, Berlin, 1828 ; Kœchly, Paris, 1851 (dans les *Poetae bucolici*, t. II, de la Biblioth. Didot).

APOLLONIOS DE RHODES. — Mss. principaux : *Laurentianus* XXXII, 9, du XIe siècle (le célèbre mss. d'Eschyle et de Sophocle), et *Guelferbytanus*, du XIIIe s. ; types de deux familles. — Édition critique de Merkel, Leipzig, 1854. Éditions de Wellauer, Leipzig, 1828; Lehrs (dans l'*Hésiode* Didot), Paris, 1862; Merkel, Leipzig, 1882 (dans la bibl. Teubner, avec introd. critique). — Trad. française de De la Ville de Mirmont, Bordeaux, 1892.

ANTHOLOGIE. — L'*Anthologie* dite de Constantin Céphalas nous a été conservée par le *Palatinus* 23, du XIe siècle, découvert par Saumaise à Heidelberg en 1606. Celle qu'on appelle l'*Anthologie Planudéenne* vient d'un ms. de Venise, *Venetus* 481, de la main même de Planude. D'autres mss. de Paris (2720) et de Florence (LVII, 29) renferment une troisième *Anthologie*, dite « de Thessalos », et une quatrième (*Sylloge Crameriana*) se trouve dans le ms. de Paris 352 du suppl. grec. Cf. Ouvré, *Méléagre de Gadara*, p. 9-13. — Principales éditions : Brunck, Strasbourg, 1785; Jacobs, Leipzig, 1794-1814 (13 volumes, où les pièces sont classées par auteurs, dans l'ordre chronologique); Bibl. Tauchnitz, Leipzig, 1819 (1872), 3 vol. ; Dübner, bibl. Didot, Paris, 1864-1872, 2 vol. avec trad. latine. — La trad. latine, en vers, de Hugo Grotius, est excellente ; elle a paru dans l'éd. de Bosch (Utrecht, 1795) et dans celle de Dübner-Didot. Trad. française de Dehèque, Paris (Hachette), 1863.

Pour les autres poètes alexandrins, voir les indications données au cours du chapitre.

Sommaire.

Introduction. — I. Les premiers maîtres de l'élégie et de l'épigramme alexandrines. Philétas. Hermésianax. Phanoclès. Alexandre d'Étolie. Asclépiade de Samos. Simias de Rhodes. Posidippe. Hédylos. Bel-esprit et érudition. — II. Les réalistes. Sotadès, Rhinton, etc. Un fragment de mime anonyme; Hérodas. —III. Les grands artistes alexandrins. Théocrite. Léonidas de Tarente. — IV. Les poètes académiques. Callimaque. Aratos. Apollonios de Rhodes. — V. Un poète bizarre : Lycophron. — VI. Les « épigones » et imitateurs. Épopées d'Euphorion de Chalcis, de Rhianos, d'Archias. Poèmes didactiques d'Ératosthène, de Nicandre. Élégies d'Ératosthène. L'*Oaristys*. Idylles de Bion, de Moschos. Les épigrammes de Dioscoride, d'Alcée de Messène, d'Antipater de Sidon, de Méléagre, de Philodème, d'Archias. La *Couronne* et les *Anthologies*. Conclusion.

Si nous avons commencé l'étude des œuvres alexandrines par celle de tant d'écrits en prose où l'érudition la plus curieuse, mais parfois la plus sèche, s'exprimait en un style incolore, c'est que cette érudition laborieuse est vraiment le caractère essentiel de l'époque et que la poésie même en subit l'influence. Les poètes de ce temps ne sont plus, comme jadis en Grèce, les disciples inspirés d'une tradition ancienne et toujours vivante, chantant pour le peuple, dans des fêtes animées de l'esprit du peuple, en relation étroite avec la vie même de la nation. Il n'y a plus de nation, plus de cité proprement dite; il n'y a plus de peuple qui vive d'une vie à la fois littéraire et morale dans l'enceinte de la cité. Il n'y a que des individus, dont l'immense majorité s'absorbe dans la vie matérielle de chaque jour, traversée parfois de rêves sensuels ou mystiques, tandis qu'une petite élite relit les vieux chefs-d'œuvre. Les poètes écrivent pour cette élite, quelques-uns sont eux-mêmes

des érudits; tous sont des hommes d'étude. Ils ne s'occupent guère du peuple, qui ne parle pas la même langue, qui n'a ni la même éducation ni la même âme. Leur public est un cénacle. Leur poésie s'adresse à des lettrés, qui lisent un poème comme un traité de grammaire, à tête reposée, dans le silence de leur cabinet de travail, ou qui l'écoutent réciter dans une réunion de beaux esprits. De là une transformation profonde du fond et de la forme. Les sujets traités ne sont plus les mêmes, ni la manière de les traiter; composition, style, versification, tout change. Les genres anciens disparaissent, ou s'altèrent si fortement qu'ils en deviennent méconnaissables; d'autres naissent ou se développent. Un Pindare, un Eschyle, un Aristophane, transportés dans la Grèce du IIIe siècle, s'y seraient trouvés étrangement dépaysés. Le fond de toute poésie, désormais, c'est l'amour. A mesure que la vie de chacun est devenue plus étroitement individuelle, le plus fort des sentiments individuels a passé au premier plan dans la littérature comme dans la vie. Cet amour est surtout sensuel et quelquefois passionné : le plus souvent, il se réduit à une galanterie assez fade. Le mal de cette génération est le trop de littérature : on pourrait lui appliquer, à plus juste titre encore qu'aux Romains du Ier siècle, le mot de Sénèque sur ses contemporains : *litterarum intemperantia laboramus*. L'excès de littérature dessèche les sentiments les plus naturels, et les gâte par le bel esprit, par l'étalage de l'érudition, ou au contraire par une affectation de fausse naïveté. Il y a de tout cela chez les poètes alexandrins : ils chantent souvent des « Iris en l'air », ou s'en donnent l'apparence; car ils semblent moins possédés par leur passion que soucieux de montrer leur savoir mythologique ou de jouer spirituellement la simplicité. L'art de la composition faiblit, comme il arrive toujours quand la sincérité du senti-

ment diminue : car c'est la préoccupation sincère d'une idée dominante qui maintient d'un bout à l'autre l'unité de ton et l'harmonie; quand le bel esprit l'emporte, il s'amuse aux détails, il s'attache au « morceau », et n'a plus la force de lier l'ensemble. Le style, au contraire, devient l'objet d'une étude raffinée : ces poètes lettrés, qui écrivent pour d'autres lettrés, ont le culte de la forme; jamais on ne connut mieux l'art de ciseler une phrase; jamais on ne mit plus de soin, plus d'effort, plus de savoir dans le choix des mots; jamais on ne fut plus artiste d'intention. Le succès ne répondit qu'en partie à tant d'efforts : si la netteté de la phrase fut incomparable, l'inconvénient d'écrire une langue déjà presque morte, ou du moins profondément artificielle, se fit trop souvent sentir chez les plus habiles. La versification, enfin, par cela seul qu'elle s'adresse surtout à des lecteurs, change profondément de caractère. Les rythmes lyriques reculent sur toute la ligne; l'hexamètre simple ou le distique élégiaque tendent à se substituer à la variété des anciens mètres; en revanche, la facture de ces deux mètres préférés acquiert une précision et une finesse inconnues. Dans cette transformation radicale de l'art, les genres eux-mêmes sont atteints. L'épopée devient une œuvre de cabinet; le vieux lyrisme n'a plus l'occasion de se produire que dans quelques cérémonies traditionnelles des pays d'ancienne langue grecque ; la tragédie, déjà compromise par l'abus de la rhétorique au IVe siècle, tourne de plus en plus à l'exercice d'école; la comédie ne survit guère qu'à Athènes. D'autre part, l'élégie amoureuse et mythologique, le mime, la poésie satirique, la bucolique, l'épigramme, l'hymne officiel et mondain se développent. Tous ces genres, chose remarquable, ne comportent guère qu'une étendue restreinte; les artistes de ce temps ont pleinement conscience, en général,

que la brièveté est une loi nécessaire de leur art savant et minutieux ; les Callimaque, les Théocrite le savent et le disent, malgré l'opposition d'Apollonios de Rhodes ; en cela, ils sont vraiment artistes, car ils saisissent avec justesse les conditions essentielles de l'accord à établir entre la nature de leur inspiration et la forme extérieure de leur art.

L'histoire de cette production poétique, à la fois abondante, très diverse, et fort maltraitée par le temps, est difficile à présenter d'une manière tout à fait satisfaisante. L'ordre chronologique est souvent impossible à établir avec rigueur. La division par genres, fréquemment adoptée par les historiens, a le double inconvénient de trop négliger l'ordre des temps, et de correspondre mal à ce fait capital que beaucoup de poètes alexandrins traitent à la fois plusieurs genres. Nous essaierons de montrer avec plus de précision et de souplesse l'évolution générale de l'art dans cette période confuse. Laissant entièrement de côté la nouvelle comédie attique, dont il a été parlé plus haut et qui n'a rien de vraiment alexandrin [1], négligeant aussi les productions tardives du lyrisme proprement dit (poèmes d'Isyllos à Épidaure [2], hymnes delphiques [3]), qui ne sont qu'un pâle reflet de la littérature antérieure, nous nous attacherons exclusivement aux œuvres caractéristiques du IIIe et du IIe siècle, et voici à peu près ce que nous tâcherons de mettre en lumière : 1° d'abord

1. Cf. t. III.

2. Texte publié, d'après une inscription sur marbre, par Kavvadias. Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1885, p. 66 et suiv. ; cf. Wilamowitz-Mœllendorff, *Isyllos von Epidauros*. Berlin, 1886 (t. IX des *Philol. Untersuch.*) — Isyllos vivait au début du IIIe siècle.

3. Fouilles de Delphes. Cf. *Bulletin de corresp. hellén.*, 1894 et 1895, articles de H. Weil et Th. Reinach. — Ces hymnes sont de la fin du IIIe siècle : le grand intérêt de cette découverte est dans les notes musicales qui accompagnent le texte.

l'apparition du pur esprit alexandrin dans les œuvres de Philétas et de son groupe; 2° ensuite, la veine réaliste qui se montre dans les mimes d'Hérodas, dans les vers de Sotadès et de Timon de Phlionte, dans les œuvres de Ménippe et de Rhinton; 3° la fusion exquise de ces deux tendances dans les idylles de Théocrite, dans quelques épigrammes de Léonidas de Tarente; 4° le triomphe de la littérature académique dans les poèmes variés de Callimaque, dans l'épopée didactique d'Aratos, dans l'épopée héroïque d'Apollonios de Rhodes; 5° l'excès du bel esprit poussé jusqu'à la bizarrerie chez un Lycophron[1]; 6° enfin, chez les poètes plus récents, chez les « épigones » de ces initiateurs, la continuation des tentatives diverses inaugurées par les maîtres des deux premières générations.

I

Philétas, fils de Télèphe, naquit à Cos, vers 340. Il était grammairien en même temps que poète. Sa réputation le fit choisir par Ptolémée Soter (vers 295) comme précepteur de son fils[2]. Philétas se rendit en

1. Je mentionne simplement ici, sans y insister davantage, une autre forme de bizarrerie qui n'a plus rien de commun avec la littérature, l'invention de ces poèmes « figurés » (ἐσχηματισμένα) qui reproduisent, par la disposition de leurs vers d'inégale longueur, le dessin d'un œuf, d'une syrinx, ou d'une amphore. Ce sont là des gageures plus que des œuvres d'art. L'*œuf* de Simmias, la *syrinx* de Théocrite sont des échantillons de ce genre. On voit que même des gens d'esprit, à cette date, pouvaient trouver quelque amusement à ce jeu. Mais il ne faudrait pas le prendre plus au sérieux qu'il ne convient.

2. Suidas, v. Φιλητᾶς. Cf. Couat, *Poésie alexandrine*, p. 69 et suiv.; Susemihl, I, p. 174 et suiv. — Fragm. dans N. Bach, *Philetae Coi, Hermesianactis Coloph. atque Phanoclis reliq.*, Halle, 1829. Cf. aussi *Anthol.* Jacobs, t. I, p. 121 et suiv.

cette qualité à Alexandrie, puis revint sans doute à Cos, où il semble qu'il ait passé les dernières années de sa vie, entouré d'un groupe de jeunes poètes amis, qui lui formaient comme une école : Hermésianax, Théocrite, Aratos furent de ce groupe, auquel il faut peut-être joindre aussi Asclépiade de Samos, nommé pourtant par Théocrite à côté de Philétas plutôt comme un contemporain déjà illustre que comme un disciple [1]. On ne sait quand il mourut [2].

La gloire de Philétas fut grande [3]. Il avait composé, outre quelques écrits érudits en prose [4], des élégies amoureuses où il chantait Bittis, un recueil de poésies légères (παίγνια) qui comprenait surtout sans doute des épigrammes, un autre recueil qu'il avait intitulé, du nom de son père, *Télèphe*, et deux poèmes plus étendus qui sont cités sous des noms distincts, l'un, en vers élégiaques, intitulé *Déméter*, et l'autre, en hexamètres, intitulé *Hermès*. C'est à peine s'il nous reste de toute son œuvre une cinquantaine de vers. Nous ne pouvons, sur de si faibles débris, ni juger son talent avec sécurité, ni même déterminer avec une précision suffisante la nature exacte de ses œuvres. Qu'était-ce au juste que sa *Déméter*? Qu'était-ce même que cet *Hermès*, dont nous savons seulement qu'il y avait raconté certaines aventures romanesques d'Ulysse, et, par

1. Théocrite, VII, 40. Susemihl, après d'autres, croit que cette société de poètes formait une sorte de confrérie bucolique où chacun portait un nom de berger. Ce n'est pas impossible, mais il me paraît vraiment excessif de prétendre trouver tout cela dans la VII[e] Idylle.

2. Philétas était de complexion faible (Plutarque, *An seni gerenda sit resp.*, c. 15, p. 791, E). Il mourut épuisé de travail (épigr. citée par Athénée, p. 401, E).

3. Ses compatriotes lui élevèrent une statue aussitôt après sa mort, suivant Hermésianax (Athénée, XIII, p. 598, F).

4. Un scholiaste (Apollon. Rh., IV, 989) cite ses Ἄτακτα, ou Ἄτακτοι γλῶσσαι.

exemple, l'amour du héros pour Polymélé, fille du roi Éolos [1] ? Quelques-uns de ses vers nous laissent entrevoir une sensibilité discrète et délicate : lui-même, ou l'un de ses personnages, demandait, à son amante, sans doute, quand il ne serait plus, « de le pleurer du fond du cœur avec mesure, de lui adresser quelques douces paroles, et de garder un souvenir à l'ami disparu [2]. » Cela est vraiment exquis. Un autre personnage disait avec une douce et sage philosophie :

> Je ne te pleure pas, ô le plus cher de mes hôtes : tu as connu les joies de la vie en grand nombre, bien que les dieux t'aient donné aussi ta part des maux [3].

Le poète qui a trouvé ces choses a pu mériter d'être célébré par Théocrite comme un maître, et d'être invoqué par Properce comme un des demi-dieux de la poésie élégiaque [4]. Mais ce ne sont là que des lueurs vite évanouies. Le seul fait qui nous apparaisse encore avec clarté, c'est l'importance de son rôle, attesté par ces témoignages et par la réunion même de quelques poètes distingués ou illustres autour de sa personne. Et ce rôle considérable de Philétas, on se l'explique sans peine par la nature de son talent : il est vraiment le premier des alexandrins. C'est un grammairien et un savant en même temps qu'un poète ; il est curieux des vieilles fables ; il donne des modèles définitifs de l'élégie amoureuse et mythologique, de l'épigramme finement ciselée, probablement aussi de l'épopée à demi-familière et romanesque [5]. La *Lydé*, d'Antimaque de

1. Parthénios, Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, c. 2.
2. Ἐκ θυμοῦ κλαῦσαί με τὰ μέτρια, καί τι προσηνὲς — εἰπεῖν, μεμνῆσθαί τ' οὐκ ἔτ' ἐόντος ὅμως. (*Anthol.* Jacobs, t. I, p. 122.
3. *Ibid.*
4. Properce, I, 1 : *Callimachi manes et Coi sacra Philetae.*
5. Cf. Rohde, *Der griech. Roman*, p. 73.

Colophon, avait ouvert cette voie nouvelle dès le début du IVe siècle [1] ; mais ce n'était là encore qu'une exception, qu'une tentative isolée, presque prématurée : Philétas eut le mérite de discerner avec finesse ce qui convenait au goût de son temps, et de là vint son influence durable, accompagnée d'une gloire dont nous ne saisissons plus que le lointain écho.

Hermésianax de Colophon, qui fut son ami et son disciple [2], avait composé un poème épique intitulé *Les Persiques* (Περσικά [3]), et trois livres d'élégies auxquels il avait donné le nom de sa maîtresse, Léontium, à l'imitation de la *Lydé* d'Antimaque. Des *Persiques*, nous ne savons à peu près rien [4]. La *Léontium* nous est beaucoup mieux connue, grâce à quelques indications éparses, et surtout à un long fragment du IIIe livre, cité par Athénée [5]. Les indications relatives aux deux premiers livres nous montrent qu'Hermésianax y racontait, en poète érudit et bel esprit, une foule de légendes amoureuses [6]. Le fragment du IIIe livre nous permet de mieux saisir encore la nature de son inspiration et la qualité de son talent. L'idée du morceau est que tous les poètes sont amoureux. Hermésianax démontre sa thèse par une longue énumération des plus célèbres amours attribuées à des poètes. C'est de fort mauvais, mais aussi fort caractéristique alexandrinisme, avec la plupart des défauts essentiels de l'époque : absence complète de composition, froideur glaciale du sentiment,

1. Cf. t. III, p. 663 (674, 2e édition).
2. Schol. Nicandre, *Thériaques*, 3. Cf. la manière dont Hermésianax parle de Philétas dans le fragment cité par Athénée (598, F).
3. Schol. Nicandre, *ibid.*
4. V. dans Couat, p. 80-81, quelques conjectures intéressantes.
5. Athénée, XIII, p. 597, A, et suiv.
6. Cf. Couat, p. 81-85.

puérilité romanesque du thème, érudition à la fois pédantesque et frivole, riche de mots et insoucieuse de la vérité; le tout écrit dans une langue plus laborieuse que vraiment élégante. Il est curieux de rencontrer tout d'abord, dans l'entourage immédiat de Philétas, un exemplaire aussi accompli des défauts qui menaçaient désormais la poésie.

Phanoclès, vers le même temps [1], avait composé un poème élégiaque intitulé *Les amours, ou les beaux éphèbes* (Ἔρωτες ἢ καλοί). Il y racontait, comme Hermésianax, en vers élégiaques, d'antiques légendes. Vingt-huit vers sur la mort d'Orphée, qu'il attribue à la jalousie excitée chez les femmes thraces par l'amour du poète pour le beau Calaïs, nous ont été conservés par Stobée [2]. Le morceau ne manque pas d'une certaine grâce mélancolique : on comprend qu'il ait pu inspirer Virgile. Les deux premiers mots du fragment, ἢ ὡς... (*ou comment*...), imités du célèbre ἢ οἵη d'Hésiode, laissent encore entrevoir le procédé de composition, la forme d'énumération artificielle.

Alexandre d'Étolie est encore un de ces fondateurs de l'élégie alexandrine et probablement un des disciples de Philétas [3]. Comme Philétas, il était grammairien et poète. Philadelphe le fit venir à Alexandrie pour travailler à l'organisation de la bibliothèque : c'est à lui que fut confiée la révision des œuvres tragiques [4]. Ses œuvres poétiques étaient variées. Il avait composé des

1. Clément d'Alex., *Strom.* VI, p. 750. Cf. Couat, p. 99.
2. Stobée, *Florileg.*, LXIV, 14. Cf. *Anthol.* de Jacobs, t. I, p. 204.
3. Suidas, Ἀλέξανδρος Αἰτωλός. Cf. Couat, p. 105-110. — Susemihl (I, p. 187), après Meineke, croit le reconnaître dans le Tityros dont parle un personnage de Théocrite (VII, 72).
4. Anonyme *De Comœdia*, dans les *Anecdota* de Cramer, I, p. 6.

tragédies qui lui valurent l'honneur d'être compté parmi les poètes de la pléiade. L'un de ses drames, les *Joueurs d'osselets* (Ἀστραγαλισταί), mettait en scène la mort du fils d'Amphidamas, tué par Patrocle à la suite d'une querelle de jeu [1]. On lui attribuait aussi des poèmes intitulés : *Phénomènes* (Φαινόμενα), *Crica* (Κρίκα ; sujet inconnu, et authenticité douteuse[2]), *Le Pêcheur* (Ἁλιεύς ; mythe de Glaucos[3]) ; puis deux recueils d'élégies, *Apollon*[4] et *Les Muses*[5], où il racontait, à peu près comme ses prédécesseurs et ses contemporains, des légendes amoureuses [6]. Un fragment de trente-quatre vers, tiré de l'*Apollon*, est une prophétie où le dieu raconte par avance les tragiques amours d'Anthée et de la femme de Phobios. Le morceau révèle un versificateur habile et curieux plutôt qu'un poète vraiment ému [7].

A côté de Philétas et au-dessus des poètes dont nous venons de parler, se place Asclépiade de Samos, leur contemporain [8]. C'est à lui que Théocrite, dans la VII[e] Idylle, fait allusion sous le nom de Sikélidas de Samos [9]. On peut conclure de ce passage qu'Asclépiade était un peu plus âgé que Théocrite et que celui-ci le considérait comme un maître. Il avait composé des

1. Cf. Nauck, *Tragic. græcor. fragm.* (2e éd.), p. 817.
2. Athénée, VII, p. 283, A.
3. Id., VII, p. 296, E.
4. Parthénios, *Erotica*, c. 14.
5. Macrobe, *Saturn.* V, 22.
6. Cf. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 207-209.
7. Il avait aussi, après Sotadès, composé quelques poésies du genre grossier mis à la mode par celui-ci (Strabon, p. 648).
8. Cf. Susemihl, II, p. 524-526. — Cf. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 144-153.
9. Théocrite, VII, 40, et le scholiaste. — On suppose en général que son père s'appelait Σικελός ; d'autres explications de ce pseudonyme ont été proposées : cf. Susemihl. — Méléagre, dans sa préface (v. 46), l'appelle aussi de ce nom (Σικελίδεω τ'ἀνέμοις ἄνθεα φυόμενα).



œuvres de différentes sortes, et notamment des poésies lyriques : deux mètres lyriques fréquemment employés par Horace, le grand et le petit asclépiade, lui doivent leur nom ; ce n'est pas qu'il les eût inventés, car les poètes de Lesbos les avaient déjà connus ; mais Asclépiade en avait probablement régularisé la facture [1], et il les remit à la mode. L'allusion de Théocrite semble viser également en lui le poète lyrique. Ce côté de son talent nous est aujourd'hui tout à fait inconnu, mais, quelle que fût sa réputation de poète lyrique, c'est surtout comme auteur d'épigrammes qu'il fut célèbre [2], et cette gloire était certainement méritée. Les dix-huit épigrammes qui nous ont été conservées sous son nom dans l'*Anthologie Palatine,* même en faisant la part des fausses attributions (deux ou trois peut-être), nous le font assez bien connaître. Or plusieurs sont vraiment exquises, et le charme de ces petits poèmes, à leur apparition, dut sembler très nouveau, sinon par le fond, du moins par la forme. Trois ou quatre seulement de ces épigrammes sont des dédicaces d'offrandes (ἀναθήματα) faites à une divinité. Quelques-unes sont des inscriptions (vraies ou fictives) destinées à des statues. La plupart sont de charmantes confidences où le poète nous dit ses souffrances amoureuses, la grâce de l'objet aimé, les mérites d'un poète lu et relu. La mythologie y tient peu de place. Les souvenirs littéraires et l'imitation proprement dite, mais ingénieuse et neuve, s'y rencontrent souvent. Ce qui en fait le grand mérite et la nouveauté, c'est la finesse spirituelle du tour, l'élégance vive de l'image, le soin délicat du style, la netteté scrupuleuse du rythme et de la versification. Les

1. En rendant le spondée obligatoire au début du vers.

2. Le scholiaste de Théocrite, VII, 40, l'appelle : Ἀσκληπιάδην τὸν ἐπιγραμματοποιόν.

anciens épigrammatistes, et Simonide lui-même, avaient plus d'abandon, plus de négligence parfois. L'art d'Asclépiade est raffiné : entre ses mains habiles, une épigramme est comme un bronze précieux que l'artiste cisèle avec amour. Même l'auteur de la *Lydé*, cet Antimaque si cher aux Alexandrins, semblait lourd et *flou* (surtout dans ses épigrammes) en comparaison de cet art nouveau : c'est le sens des critiques que lui adresse Callimaque [1]. Asclépiade fut un véritable initiateur à cet égard : une partie de l'élégance de Théocrite dérive sans doute de ses exemples. Il est difficile de traduire avec fidélité de petits chefs-d'œuvre de cette sorte. Voici pourtant une épigramme où des souvenirs d'Alcée et de Théognis se combinent avec des impressions personnelles de la manière la plus délicate et la plus charmante :

Bois, Asclépiade. Pourquoi ces larmes ? quel malheur t'arrive ? Tu n'es pas le seul dont l'âpre Cypris ait fait sa proie ; tu n'es pas le seul qu'aient abattu les flèches du cruel Éros. Pourquoi t'enfouir vivant dans la poussière ? Buvons le vin pur de Bacchus : l'aurore commence à poindre. Si la lampe s'est éteinte, veux-tu attendre son réveil ? Buvons gaiement. Encore quelques jours, malheureux, et nous aurons la grande nuit pour nous reposer [2].

Avec Asclépiade, citons encore son contemporain Simias de Rhodes, qui paraît avoir eu du talent [3]. Mais il est surtout célèbre comme auteur de poèmes « figurés », c'est-à-dire de vers assemblés de manière à dessiner par leurs contours un objet quelconque. Son *œuf*, ses *ailes*, sa *hache* nous ont été conservés [4]. Quel-

1. Callimaque, *fragm.* 746. Asclépiade pourtant loue fort la *Lydé* (*Anth.* Jacobs, I, p. 152). Cf. t. III, p. 666 (676, 2e éd.)
2. *Anthol.* Jacobs, I, p. 145.
3. Cf. Susemihl, I, p. 179-182. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 136-143.
4. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 139 et suiv.

ques épigrammes de lui ont de la vigueur et de l'élégance.

Posidippe fut surtout, comme Asclépiade, un poète d'épigrammes, et probablement un disciple de ce maître [1]. Il semble avoir connu personnellement Zénon et Cléanthe [2].

Il nous reste sous son nom une vingtaine d'épigrammes dont les sujets se partagent entre trois ou quatre thèmes traditionnels : épitaphes vraies ou fictives, inscriptions d'offrandes, épigrammes amoureuses, moqueuses, philosophiques. Le texte en est si altéré qu'il est difficile de se prononcer toujours, en pleine sécurité, sur le mérite du poète : il semble pourtant avoir eu moins d'originalité que d'application et de savoir. Il ne manque pas d'esprit [3], mais cet esprit est quelquefois contourné ou froid [4]. Comme Asclépiade, il célèbre Mimnerme et Antimaque [5]. Ses plaintes amoureuses s'expriment dans le vocabulaire consacré, sans accent bien personnel. Sa philosophie, mélancolique et pessimiste, a plutôt l'air d'un jeu d'esprit que d'une conviction sérieuse [6]. Quelques formes de langage paraissent trahir une influence curieuse de la langue parlée [7]. Au total, Posidippe n'est pas un poète fort remarquable.

Il faut en dire à peu près autant d'Hédylos, disciple

1. Cf. Susemihl, II, p. 530-532, et Ouvré, *op. cit.* — Fragm. dans *Anthol.* Jacobs, t. II, p. 46-52. — Méléagre le nomme dans sa préface (v. 45-46) à côté d'Asclépiade.

2. XI, 3 (*Anthol.* Jacobs, t. II, p. 49).

3. Cf. épig. IV.

4. Cf., dans l'épigr. VI, l'antithèse : ἄνθρακας ὠνὴρ ξηροὺς ἐκ νοτερῆς παιδὸς ἀπεσπάσατο.

5. Cf. épigr. X.

6. Cf. épigr. XVI.

7. Εἴχοσαν, VI, 6.

aussi peut-être d'Asclépiade [1], et dont il nous reste une douzaine d'épigrammes [2].

II

Le raffinement des beaux-esprits a souvent pour contre-partie dans la littérature, aux époques qui précèdent ou qui suivent les âges d'équilibre classique, un développement soudain du burlesque, de la parodie, de la grossièreté, ou tout au moins du réalisme. C'est ce qui se produit au début de la période alexandrine : des genres nouveaux apparaissent pour répondre à ce besoin. Nous avons déjà parlé des *Silles* de Timon et des poèmes de Ménippe [3], qui sont, malgré leur inspiration plus ou moins philosophique, des produits de cette veine. Il y en a beaucoup d'autres, d'origines et de formes différentes : ce sont d'abord toutes les variétés de la satire personnelle, violente et obscène; puis celles de la parodie littéraire; enfin les représentations enjouées de la vie familière.

La satire grossière et obscène a pour représentant principal Sotadès, né à Maronée, en Crète, et qui vécut sous les premiers Ptolémées [4]. Ce genre de poésie avait son origine en Ionie, où deux poètes, d'ailleurs inconnus, Simos et Lysis, avaient déjà donné l'exemple de certaines compositions lyriques, très licencieuses, qui lui servirent de modèle [5]. Sotadès garda le rythme de ses

1. Méléagre le nomme à côté de Posidippe dans le vers signalé plus haut.
2. Dans Jacobs, t. I, p. 233-236. Cf. Ouvré, *op. cit.*
3. Cf. ch. II, p. 48.
4. Suidas, Σωτάδης ; Athénée, XIV, p. 620, F.
5. Strabon, p. 648.

prédécesseurs, le rythme ionique, étroitement lié à d'anciennes danses ioniennes d'un caractère voluptueux. Il garda aussi leur dialecte ionien et leur goût de l'obscénité [1]. Mais il se sépara d'eux sur deux points. D'abord il écrivit ses vers pour la simple lecture, et non plus pour le chant [2] : la période alexandrine est un âge de déclin pour le lyrisme proprement dit. Ensuite, il y introduisit des attaques personnelles et méchantes qui paraissent avoir fait sa principale originalité : les rois de Macédoine et d'Égypte furent successivement l'objet de ses sarcasmes, aussi violents qu'intraduisibles [3]. Ce genre d'esprit était dangereux : Philadelphe le fit saisir par un de ses amiraux, au moment où il fuyait Alexandrie, et jeter à la mer cousu dans un sac. — Sotadès eut la gloire, si c'en est une, de donner son nom à la forme de vers ionique dont il s'était servi habituellement. Nous ne possédons plus de lui que quelques titres d'ouvrages et quelques rares fragments [4] : les titres, *Descente aux enfers, Priape, Bélestiché* (nom d'une maîtresse de Philadelphe), laissent deviner l'inspiration générale du poète, parodique, satirique et ordurière ; les fragments donnent l'idée d'un écrivain qui ne manquait cependant pas de talent.

La parodie littéraire avait aussi des origines anciennes : la *Batrachomyomachie* en est un exemple illustre, et la comédie d'Aristophane en est remplie. Mais, au début de la période alexandrine, elle se constitue en un genre nouveau, sous une forme assez différente de celles qui

1. Le nom même qu'on donne à ces poètes, κιναιδολόγοι, exprime assez qu'ils se font les interprètes de la plus basse débauche.

2. Strabon, *ibid.*

3. Cf. Athénée, XIV, p. 621, A.

4. Titres donnés par Suidas; fragments (dans Athénée et dans Héphestion) recueillis par G. Hermann, *Elem. rei metricae*, p. 445-448.

avaient précédé. L'initiateur de cette forme nouvelle est Rhinton, de Syracuse ou de Tarente, qui vécut, comme Sotadès, sous les deux premiers Ptolémées [1]. Suidas lui attribue trente-huit « drames comiques » (κωμικὰ δράματα), du genre qu'on appelait proprement *hilarotragédies*, c'est-à-dire « tragédies plaisantes ». Un très important passage d'Athénée, fondé sur l'autorité considérable d'Aristoxène, nous fait bien voir les sources populaires de ce genre [2]. La Grande-Grèce de ce temps, comme l'Italie méridionale des époques postérieures, était un pays d'imagination vive et gaie, de mimique expressive, de lazzi toujours jaillissants, la patrie authentique de Polichinelle. Sous une foule de noms divers, on y cultivait la comédie vraiment populaire, improvisée et bon enfant, plein de gausseries joyeuses (φλύακες), de gestes plaisants et plastiques. Les auteurs de ces compositions éphémères s'appelaient γελωτοποιοί, θαυματοποιοί, ἠθολόγοι, μαγῳδοί, ἱλαρῳδοί, etc. L'originalité de Rhinton fut de faire entrer dans la littérature ce qui n'avait eu jusque là aucune prétention littéraire. Il écrivit des pièces qui s'appelaient *Héraclès*, *Amphitryon*, *Iphigénie*, etc., et où les héros de la tragédie figuraient d'une manière plaisante : c'était le Scarron de ce temps-là. Un certain nombre de vases peints reproduisent certainement des scènes empruntées à ce genre de littérature [3]. Rhinton, selon Suidas, était fils d'un potier : c'est peut-être dans l'atelier de son père qu'il avait pris l'idée de cultiver ce genre populaire. Nous ne pouvons d'ailleurs apprécier son talent, car les

1. Suidas le fait naître à Tarente, Nossis (dans *Anth. palat.*, VII, 414), à Syracuse ; ἐπὶ τοῦ πρώτου Πτολεμαίου, dit Suidas. — Cf. Völker, *Rhintonis fragmenta*, Halle, 1887, et Crusius, *Woch. für kl. Philol.*, 1889, p. 287-289.

2. Athénée, XIV, p. 620. D, et suiv.

3. Cf. Heydemann, *Die Phlyakendarstellungen auf bemalten Vasen*, dans les *Jahrb. des Archæol. Instit.*, 1886, p. 260-313.

fragments de ses œuvres, conservés par des glossographes, sont courts et insignifiants. — Il eut des imitateurs : bornons-nous à mentionner Skiras de Tarente, Blaesos de Caprée et Sopatros de Paphos, qui nous sont à peu près inconnus [1].

Ce qui est plus important, c'est l'influence évidente que cette littérature a dû avoir sur certaines formes dramatiques italiennes et romaines, comme l'*atellane* et le *mime* : la Grande-Grèce et la Campanie étaient trop près de l'Italie centrale pour que leur action n'ait pas été considérable ; mais ce n'est pas ici le lieu de s'y arrêter.

La représentation simplement vraie de la vie familière, sans caricature outrée, trouve en même temps son expression dans le genre du *mime*, renouvelé de Sophron et de Xénocrate [2].

C'est peut-être à ce genre qu'il faut rattacher un très curieux fragment retrouvé récemment, sur un papyrus, et qui a été publié pour la première fois par M. Grenfell [3]. Il se compose d'une cinquantaine de lignes écrites sur deux colonnes. La seconde colonne est très mutilée. Les vingt-sept premières lignes au contraire (celles de la première colonne), sont assez bien conservées, sauf quelques mots. Ce ne sont pas des vers proprement dits, mais on y rencontre des séries de dochmiaques qui se suivent, et tout le morceau a l'air d'être rythmé : il était peut-être chanté. Il fait songer surtout à cette sorte de prose rythmique dont Sophron avait donné l'exemple. Par

1. Cf. Susemihl, I, p. 241-243.
2. Sur Sophron et Xénocrate, cf. t. III, p. 448 (456, 2e éd.).
3. Grenfell, *An Alexandrian erotic fragment and other greek papyri chiefly ptolemaic*, Oxford, 1896. — Article de H. Weil, dans la *Revue des Etudes grecques*, 1896, p. 169 (texte et traduction).

le fond, en effet, il ressemble à un mime. C'est le monologue d'une amante délaissée : mais, à la différence d'un monologue purement lyrique, il comporte un peu d'action : on voit, par les derniers vers intelligibles, que l'amante est arrivée peu à peu devant la maison de l'infidèle et qu'elle le supplie ; elle va peut-être le ramener à elle. Il y a donc, dans ce simple monologue, tout un petit drame ; ce n'est pas un morceau simplement lyrique : c'est un véritable mime. Le nom de l'auteur est inconnu, ainsi que la date où il écrivait : la copie que nous avons sous les yeux a été faite probablement vers le milieu du second siècle[1] ; le morceau peut être du troisième aussi bien que du second. Le mérite littéraire n'en est pas méprisable. Sauf une trace ou deux de bel-esprit, ces plaintes entrecoupées, d'un mouvement rapide et haletant, sont vraiment pathétiques. L'amour qu'elles expriment est purement physique, mais il est touchant par sa sincérité, par sa profondeur, par son humilité, car il a plus de douceur suppliante que de fureur. L'amante délaissée est jalouse de sa rivale, mais elle est surtout éprise de son amant : un peu de pitié la soulagerait[2] ; elle s'efforce de parler raison[3]. A coté de la Médée d'Apollonius et de la Magicienne de Théocrite, il y a là une fine esquisse, originale et vivante. — Le dialecte est la κοινή, mélangée de quelques ionismes.

Les mimes d'Hérodas, récemment retrouvés aussi, sont un monument littéraire beaucoup plus important. Jusqu'à ces derniers temps, Hérodas n'était plus guère qu'un nom : quelques fragments insignifiants ne pou-

1. Le recto du papyrus porte un contrat de l'année 173 ; nos vers grecs sont écrits au verso (un peu plus tard évidemment).
2. Vers 14-15.
3. Vers 25-27.

vaient donner aucune idée de son mérite. En 1891, M. Kenyon a publié, d'après un papyrus du Musée Britannique, sept mimes de ce poète, quelques-uns en médiocre état de conservation, mais plusieurs assez complets pour que la physionomie littéraire de l'auteur nous apparût avec clarté [1].

La biographie d'Hérodas ne nous est pas connue. Son nom même prête au doute : on l'appelle Hérodas ou Hérondas [2]; le papyrus ne porte pas de nom d'auteur. Quelque forme qu'on préfère, le nom est dorien. Xénophon mentionne dans les *Helléniques* un Hérodas, de Syracuse [3]. Le poète fut peut-être Syracusain, comme Sophron et comme Théocrite ; mais il semble avoir habité surtout à Cos, où se place la scène de plusieurs de ses mimes. Le temps où il vécut est déterminé d'une manière approximative par la manière dont Pline le cite à côté de Callimaque, et surtout par quelques allusions contenues dans ses vers : l'Egypte décrite dans le premier mime est celle de Ptolémée Philadelphe ; la mention

1. Kenyon, *Classical texts from papyri in the British museum, including the newly discovered poems of Herodas*, Londres, 1891 (sept mimes et un morceau d'un huitième). — Outre de nombreux articles critiques dans les revues savantes (cf. l'introd. de Crusius. p. XIV-XVII), de nouvelles éditions furent bientôt publiées : les principales sont celles de Rutherford (Londres, 1891), Crusius (Bibl. Teubner, 1892) et Bücheler (avec trad. latine ; Bonn, 1892). Dans cette dernière, les restitutions conjecturales sont moins hardies que dans celle de Crusius. Édition avec commentaire de R. Meister, 1893. — Deux trad. françaises ont été données en 1893 par MM. Dalmeyda (Hachette ; élégante et fidèle, avec une bonne introduction), et Ristelhueber (Delagrave ; introduction érudite). M. l'abbé Ragon vient de publier (chez Poussielgue, 1898) le texte et la trad. française des mimes III et IV. A consulter : O. Crusius, *Untersuchungen zu den Mimiamben des Herondas*, Teubner, 1892, et sa traduction allemande d'Hérondas ; Olschewsky, *La langue et la métrique d'Hérondas*, Leyde et Bruxelles, 1897.

2. Athénée, III, p. 86, B ; Pline, *Lettres*, IV, 33 ; Stobée, *Floril.*, en six endroits.

3. *Hellén.*, III, 4, 1.

d'Apelle et des fils de Praxitèle, dans le mime IV, nous reporte au même temps [1]. Hérodas fut donc un contemporain de Théocrite. Il serait intéressant de savoir s'il le précéda ou s'il le suivit. J'inclinerais à croire qu'il fut plutôt son modèle que son imitateur : outre que l'emploi du mètre choliambique se comprend mieux avant Théocrite qu'après lui, les passages où l'on peut saisir entre les deux poètes certaines analogies semblent conduire à la même conclusion [2]. Mais la chose, en somme, est douteuse [3].

Les mimes d'Hérodas sont de petites scènes dramatiques, à deux ou trois personnages le plus souvent ; un seul est un monologue. Ces personnages sont tirés de la vie réelle : ce sont de petites bourgeoises, une entremetteuse, un marchand d'esclaves, un maître d'école, un cordonnier à la mode, etc. Le poète nous les montre dans le train journalier de leur existence. Point de grandes passions exceptionnelles, point d'intrigues compliquées et romanesques : c'est une heure de leur journée habituelle qui se déroule sous nos yeux, avec ses soucis vulgaires, ses amusements, ses petites passions, son caquetage familier. La vieille Gyllis vient faire à Métriché des propositions déshonnêtes de la part de Gryllos. Le marchand d'esclaves raconte au tribunal des mésaventures dont il demande justice. Métrotimé prie le maître d'école Lampiscos de châtier son garnement de fils, dont elle dit les mauvais tours. Deux femmes

1. Cf. Ristelhueber, *Introd.*, p. VIII-XIV.

2. Le début du mime VI rappelle le début des *Syracusaines* de Théocrite; mais il semble que la vivacité rapide de Théocrite soit une forme revue et corrigée du motif développé par Hérodas avec plus d'insistance.

3. S'il était vrai que le βασιλεὺς χρηστός du mime I, v. 30, fût Évergète, comme le croient certains interprètes, il faudrait placer Hérodas un peu plus tard; mais ce roi paraît être plutôt Philadelphe. Cf. Ristelhueber, p. IX.

de Cos, venues faire une offrande au temple d'Asclépios, en admirent naïvement les richesses. Bitinna, jalouse d'un de ses esclaves, le querelle et le fait battre. Coritto et Métro se content à portes closes les ingénieuses trouvailles du cordonnier Kerdon. Ce même cordonnier, dans une autre pièce, fait à Métro les honneurs de son étalage. Il n'y a, dans tout cela, ni études profondes de caractères ni analyses morales minutieuses : ce sont de rapides peintures de mœurs, de vifs et légers croquis, des silhouettes amusantes. Point d'action complexe non plus : la brièveté du poème s'y oppose ; mais on y trouve pourtant une ébauche d'action, un mouvement scénique sensible ; il y a un point de départ et un but, avec une marche un peu capricieuse parfois et de jolis détours. Ces petites pièces sont trop courtes pour le théâtre proprement dit : c'est un véritable « spectacle dans un fauteuil », fait pour la lecture solitaire, ou, tout au plus, pour la récitation devant un auditoire peu nombreux.

Les traits que nous venons d'esquisser appartiennent plutôt d'ailleurs au genre même du mime qu'au talent personnel d'Hérodas ; car on les retrouve tout semblables dans les pièces du même genre que nous lisons chez Théocrite. Nous les retrouverions sans doute aussi chez Sophron et chez Xénarque, si nous pouvions encore lire ces écrivains. Ce qui est vraiment personnel, au contraire, et propre à Hérodas, c'est d'abord la nature de son observation, franchement réaliste, presque sans mélange d'idéal et de poésie ; c'est ensuite son style et sa versification.

Le réalisme d'Hérodas prend pour champ d'observation toute la vie moyenne, dont il met en scène les divers sentiments, depuis la liberté vive et crue de certaines conversations hardiment obscènes, jusqu'à l'honnêteté spirituelle d'une femme charmante, en passant

par l'impudence comique d'un marchand d'esclaves, la naïveté bavarde de deux commères, les ruses d'un commerçant beau parleur, la vanité coquette et frivole des élégantes : c'est toute la gamme de ces sentiments moyens et ordinaires dont est faite la vie du plus grand nombre. Le poète ne met d'ailleurs dans ses peintures ni âpreté satirique ni complaisance : il est sobre et impersonnel; il est vrai. Il ne recherche ni ne fuit la grossièreté; il la rencontre parfois sur sa route, et il la note d'un trait rapide, sans appuyer. Il ne grandit pas non plus ses personnages sympathiques; il les dessine d'un trait juste et fin. Son réalisme n'est pas amer : il ne va pas jusqu'au pessimisme. Ses personnages sont quelquefois vicieux ou cruels, mais leurs mauvaises passions, le plus souvent, s'arrêtent à mi-chemin, soit par l'effet d'un obstacle extérieur [1], soit faute d'une force intime suffisante [2]. Et cela même est une ressemblance de plus avec la vie ordinaire, où les grands scélérats sont aussi rares que les saints. Ajoutons que cette humanité, moyenne par ses vertus et ses vices aussi bien que par sa condition, est en même temps l'humanité d'un certain milieu; elle est très nettement caractérisée par la physionomie particulière que prennent chez elle les sentiments fondamentaux de l'espèce humaine. L'impudence du marchand d'esclaves, la jalousie de Bitinna, le libertinage de Coritto et de Métro appartiennent à un état de société spécial. De sorte que l'observation d'Hérodas, outre son mérite de vérité générale, a encore celui d'une vérité historique et locale.

L'artiste et l'écrivain, chez Hérodas, ne sont pas indignes de l'observateur. — Il écrit en vers choliambiques, c'est-à-dire en vers iambiques « boiteux », dont le dernier pied, par une irrégularité voulue, est un

1. Mime I.
2. Mime V.

spondée au lieu d'un iambe. Ce vers, cultivé jadis par Hipponax d'Éphèse, était tombé en désuétude. Hérodas le remit en honneur. Il faisait en cela œuvre d'érudit et de curieux, de véritable alexandrin par conséquent, mais aussi d'artiste, car il avait finement senti la convenance qui existait entre ce mètre volontairement inélégant et la nature de son inspiration réaliste. — Le choix du mètre entraînait le choix du dialecte : Hipponax était un ionien : la forme de vers qu'il avait rendue célèbre appelait l'emploi du dialecte ionien. Hérodas, Dorien sans doute d'origine et de relations, écrivit dans le dialecte d'Hipponax, mais fortement mélangé de dorismes et d'atticismes [1]. Le vocabulaire et la phrase doivent beaucoup évidemment au langage parlé : les mots usuels, les proverbes populaires y abondent. De là, pour le lecteur moderne, une obscurité qu'épaissit parfois encore le mauvais état du texte ; mais il est probable que, pour les contemporains d'Hérodas, l'impression dominante était celle d'une trivialité vivante et savoureuse. — Ce que nous pouvons apprécier, aujourd'hui encore, avec plus de sûreté, c'est l'habileté de l'auteur à faire vivre ses personnages, à les peindre par leur langage. Le discours du marchand d'esclaves devant le tribunal, avec ses appels aux grands principes, ses roueries, ses accents de fausse bonhomie et l'air de canaillerie à demi consciente partout répandu, est fort amusant. Il y a cependant peut-être quelque chose de plus fin encore dans le mime premier, où le long, tortueux, cauteleux discours de l'entremetteuse Gyllis à l'honnête Métriché, puis la courte et souriante réponse de celle-ci, enfin la platitude confuse et reconnaissante de l'entremetteuse, à la fois repoussée et abreuvée, forment

1. Cf. Crusius, *Praef.*, p. IV-V. Il est d'ailleurs très difficile, en ces matières, d'être sûr du texte.

un tableau charmant. La colère de la mère qui veut faire punir son fils, dans le mime III, semble un peu excessive ; en revanche, dans le mime IV, celle de la maîtresse jalouse de son esclave, mais qui, malgré sa fureur, saisit pourtant le premier prétexte pour pardonner sans trop avoir l'air de céder à sa propre faiblesse, est d'une observation très délicate. Et quant au simple caquetage des commères dans les autres mimes, sans avoir la saveur exquise de celui des *Syracusaines*, il est encore très joli et très vrai.

En somme, Hérodas est un fort agréable écrivain, très peu poète quoiqu'il ait écrit en vers, mais spirituellement observateur et vrai.

III

La pure poésie entre dans le réalisme grâce à deux hommes qui, par des voies différentes et avec des mérites inégaux, vont cependant au même but : deux artistes exquis, Théocrite et Léonidas de Tarente.

Théocrite, fils de Praxagoras, naquit probablement à Syracuse [1]. Quelques-uns, selon Suidas, disaient qu'il était de Cos, ce qui s'explique par le long séjour qu'il fit dans cette île. Mais les meilleures autorités l'appellent « Syracusain » [2], et c'est évidemment par son ori-

1. Suidas, Θεόκριτος ; *Vie* anonyme. — Sur les mss. et les éditions de Théocrite, v. la Bibliographie en tête du chapitre. — Sur l'ensemble de sa vie et de son œuvre, voir Couat, *Poésie Alexandrine* ; J. Girard, *Études sur la poésie grecque* ; Susemihl, I, p. 190 et suiv., et surtout E. Legrand, *Étude sur Théocrite*, Paris, 1898 (vaste ensemble de recherches consciencieuses et pénétrantes). Bel article de Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, t. III.

2. Athénée, VII, p. 284, A, et surtout l'épigramme 22 (14, dans Ahrens, ed. minor), qui n'est pas de lui, mais qui est certaine-

gine sicilienne que s'explique l'inspiration générale de ses *Bucoliques*. La date de sa naissance est inconnue : on la place tantôt vers 315, tantôt vers 300 ; peut-être faut-il la rapprocher plutôt de cette dernière date [1]. Vers vingt ou vingt-cinq ans sans doute, il se rendit à Cos, où il vécut dans l'entourage de Philétas. Il y connut Asclépiade de Samos, Aratos, le médecin Nicias de Milet, d'autres encore, dont les noms se rencontrent dans ses œuvres. Des relations de famille le rattachaient peut-être à cette île [2]. Il y fit un long séjour. Un peu avant 270, il adresse à Hiéron sa XVIe Idylle, où il lui demande sans détours sa protection ; à cette date, il semble encore habiter Cos [3]. N'ayant pas réussi du côté de Hié-

ment d'un de ses premiers éditeurs alexandrins (εἷς ἀπὸ τῶν πολλῶν εἰμὶ Συρακοσίων, — υἱὸς Πραξαγόραο περικλείτης τε Φιλίννης). Dans *Idyll.* XI, 7, il appelle Polyphème son « compatriote » (ὁ Κύκλωψ ὁ παρ' ἁμίν).

1. La date de 315-310 est la plus généralement adoptée (cf. Couat, p. 38, et Susemihl, I, 197) ; 300 est celle de Hauler (*De Theocr. vita et carminibus*, Frib. en Brisgau, 1855). Si Philétas revint à Cos après l'éducation de Philadelphe, rien ne s'oppose à ce que Théocrite l'ait connu vers 285. L'épître à Hiéron, écrite entre 274 et 270, trahit un poète qui n'est pas encore arrivé à la gloire et à la fortune.

2. Son invocation aux Grâces, les divinités d'Orchomène, dans l'épître à Hiéron, s'expliquerait bien s'il était vrai qu'il eût des liens de parenté avec les colons d'Orchomène qui s'étaient établis à Cos en 364, après la destruction de cette ville par Thèbes (cf. *Id.* XVI, 104-105, et les scholies sur VII, 21). Le nom de Simichidas, qu'il se donne à lui-même dans les *Thalysies*, semble avoir été le nom d'un de ces Orchoméniens de Cos, peut-être de son aïeul. Cf. Susemihl, p. 198, n. 6.

3. L'épître à Hiéron, antérieure à l'avènement de celui-ci à la tyrannie, mais postérieure à son élection comme stratège (Vahlen, Acad. de Berlin, 1884, p. 823-849), ne peut avoir été composée qu'entre 274 et 270. Or, au v. 109, il laisse entendre qu'il n'est pas à Syracuse. Il doit être encore à Cos, puisqu'il invoque expressément, dans les vers qui précèdent, les Grâces d'Orchomène, c'est-à-dire les divinités propres aux colons d'Orchomène fixés à Cos. — C'est peut-être d'ailleurs dans cette période de sa vie qu'il séjourna

ron, il se tourna vers Philadelphe, qui lui fut sans doute plus favorable; car, peu d'années après, il compose un hymne en son honneur et semble établi dès lors en Égypte [1] : la XIV[e] et la XV[e] Idylle ont été, en effet, visiblement écrites à Alexandrie. La date de sa mort n'est pas mieux connue que celle de sa naissance [2]. On voit l'incertitude de cette chronologie [3] : la seule chose tout à fait incontestable, c'est que sa vie se partagea entre la Sicile, la Grande-Grèce, Cos et Alexandrie; or l'influence de ces divers séjours se reconnaît dans son œuvre [4].

Suidas, énumérant les ouvrages de Théocrite, cite d'abord les *Bucoliques*, puis, avec doute, un certain nombre d'autres écrits qui lui étaient attribués [5]. Le recueil arrivé jusqu'à nous contient en effet d'autres piè-

aussi dans l'Italie méridionale, où il place la scène de deux de ses Idylles (IV et V).

1. L'hymne à Ptolémée est placé par Susemihl (I, p. 206, n. 29), en 267 au plus tard, par des raisons qui semblent plausibles.

2. Cf. Couat, p. 40, sur l'erreur qui le fait vivre jusque sous le règne de Philopator (en 222).

3. Sur quelques détails, cf. Legrand, *R. des Études grecques*, 1894, p. 276-283.

4. Une question accessoire, dont il faut encore dire un mot, est celle des relations qu'il put avoir avec Callimaque et avec Apollonios de Rhodes. Il connut certainement l'un et l'autre à Alexandrie; mais prit-il part à leur célèbre querelle sur le poème épique? On l'affirme généralement, en se fondant sur quelques vers des *Thalysies* (45-48), où l'on croit trouver une allusion dénigrante à Apollonios. Mais ces vers semblent avoir un sens plus général (cf. Legrand, p. 406). Quant à l'idylle d'Hylas, elle me paraît antérieure à l'épisode correspondant des *Argonautiques* (I, 1207-1272), où je verrais plutôt, chez Apollonios, le désir de faire autrement et mieux que Théocrite n'avait fait avant lui.

5. Προιτίδας, ἐλπίδας, ὕμνους, ἡρωίνας, ἐπικήδεια μέλη, ἐλεγείας, ἰαμβούς, ἐπιγράμματα. Il est possible que ces titres se rapportent en partie à d'autres ouvrages que ceux de Théocrite, à des recueils factices composés de poèmes du même genre, mais d'auteurs différents, tels qu'étaient certains recueils de « poèmes bucoliques ». Cf. Couat, p. 396.

ces que des Bucoliques ; mais, si l'on peut, avec certitude ou avec vraisemblance, reconnaître dans ces pièces diverses quelques débris des huit ou dix recueils signalés par Suidas, il n'en est pas moins vrai que ce sont là de simples débris, des échantillons épars ; le reste est perdu, et de telle sorte que nous ne pouvons en dire quoi que ce soit. Ce qui nous reste comprend, outre quelques morceaux insignifiants, trente « idylles » et à peu près le même nombre d'épigrammes. J'appelle morceaux insignifiants : 1° un fragment très court d'un poème intitulé *Bérénice* ; 2° une sorte de chanson *Sur la mort d'Adonis*, très plate, et de basse époque évidemment ; 3° enfin la *Syrinx*, simple jeu d'esprit sans intérêt [1]. Parmi les épigrammes, il y a un choix à faire : quelques-unes sont manifestement apocryphes, d'autres probablement ; nous y reviendrons. Quant aux *Idylles*, il faut d'abord remarquer que ce nom, devenu si célèbre, ne figure pas dans l'énumération de Suidas et qu'il ne remonte pas à Théocrite ; il signifie simplement, dans la langue des érudits alexandrins, « petites pièces », et il appartient sans aucun doute au grammairien qui forma le premier recueil de « petites pièces », de pièces détachées ou « pièces choisies » (ἐκλογαί) de Théocrite. Comme les pièces « bucoliques » dominaient dans ce recueil et y tenaient la première place, les mots « idylle » et « églogue » ont dû à cette circonstance l'acception particulière et limitée qu'ils ont gardée chez les modernes [2]. Nous ne savons pas exactement l'histoire des

1. Cf. plus haut, p. 161, n. 1.

2. L'étymologie de ἐκλογή saute aux yeux. Quant à εἰδύλλιον, c'est le diminutif de εἶδος, qui, dans la langue de l'érudition ancienne, désigne une pièce de poésie : les odes de Pindare sont souvent appelées de ce nom par les scholiastes. On voit donc que jamais Théocrite n'a songé à exprimer par le choix de ce titre cette idée qu'il composait de « petits tableaux », comme on le répète sans cesse.

œuvres de Théocrite dans l'âge alexandrin, mais on l'entrevoit. Il y a eu des recueils factices de différentes sortes : tantôt on réunissait ensemble les poèmes bucoliques du seul Théocrite, à l'exclusion des œuvres analogues de ses imitateurs[1]; tantôt, au contraire, on faisait une sorte de *corpus* des poètes bucoliques[2]; ou bien encore on formait des collections de pièces choisies appartenant à divers genres, mais composées par le seul Théocrite; ou enfin des recueils tout à fait hétérogènes, du genre de l'*Anthologie*. L'ensemble que nous ont conservé nos manuscrits sous le nom de Théocrite est sorti de ce long travail antérieur. On y lit encore, dans la IX[e] Idylle (v. 28-36), des vers qui ont dû servir d'épilogue à un recueil exclusivement bucolique[3]. De là vient que cet ensemble comprend d'une part des pièces qui ne sont pas de Théocrite, et d'autre part des pièces de Théocrite qui ne sont pas des bucoliques.

Les pièces apocryphes sont celles qui portent les numéros 19, 20, 21, 23 et 27 (*Le voleur de miel, Le jeune bouvier, Les pêcheurs, L'amant, L'Oaristys*). Quelques-uns rejettent encore les idylles 25 et 30 (*Héraclès tueur du lion, L'enfant aimé*) et en soupçonnent deux ou trois autres. Nous ne partageons pas ces scrupules : on verra pourquoi par la suite[4]. Quant aux cinq pièces qu'il faut écarter, nous n'avons que peu de mots à en dire : une seule, *L'Oaristys*, est une œuvre de grand talent ; il en

1. L'épigramme 22, où Théocrite est censé parler, servait de prologue à un recueil de ce genre ; il y disait : Μοῦσαν δ' ὀθνείην οὔτιν' ἐφειλκυσάμην.

2. Ainsi Artémidore d'Éphèse, qui disait dans une épigramme-préface analogue (22 des *Theocritea*) : Βουκολικαὶ Μοῖσαι, σποράδες ποκα, νῦν δ' ἅμα πᾶσαι — ἐντὶ μιᾶς μάνδρας, ἐντὶ μιᾶς ἀγέλας (*n'ont plus qu'un râtelier, ne forment plus qu'un troupeau*).

3. Ces vers contiennent, comme l'épigramme d'Artémidore, l'expression Βουκολικαὶ Μοῖσαι, qui n'est pas de la langue de Théocrite.

4. Nous admettons cependant des remaniements et des interpolations dans l'Idylle IX, où se trouve l'épilogue cité plus haut.

sera question à propos des imitateurs de Théocrite; les autres, dont le caractère apocryphe se trahit à certains signes manifestes, n'ont en outre qu'une valeur littéraire médiocre; de sorte que, même si elles étaient de Théocrite, elles ne mériteraient pas de retenir l'attention [1].

Revenons aux ouvrages authentiques. Ils forment plusieurs groupes distincts, soit par leur forme, soit par la nature de leur inspiration. Nous avons déjà mis à part les épigrammes. Voici maintenant des chansons amoureuses en différents mètres (12, 29, 30); des mimes dialogués qui font songer à ceux d'Hérodas (14 et 15); d'autres, en forme de monologues, qui tiennent plus ou moins de la chanson amoureuse (2 et 3); des poèmes rustiques, tantôt en dialogues, tantôt en récits, tantôt en monodies, tantôt mixtes, qui tiennent encore du mime (1, 4-11); un épithalame mythique (18); des récits qui font songer davantage à l'épopée (13, 22, 24, 25, 26); deux hymnes (16-17), qui d'ailleurs diffèrent beaucoup l'un de l'autre par le ton; enfin une sorte d'épître (28). On voit quelle est la variété de ces poèmes: Il est indispensable de les étudier par genres, car Théocrite n'est pas exactement le même dans tous. Si la chronologie de ces œuvres était connue, il faudrait en tenir compte aussi; mais elle ne l'est pas en général. On peut supposer que Théocrite, comme beaucoup de poètes, a dû commencer par imiter ses prédécesseurs et ses maîtres. Dans cette hypothèse, on attribuerait volontiers à la période de ses débuts ses chansons amoureuses, imitées sans doute de celles d'Asclépiade de Samos [2], et peut-être ses idylles épiques. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

1. Pour le détail des raisons qui font condamner ces pièces, je me borne à renvoyer aux *argumenta* de l'édition de Fritzche, dont la critique est presque toujours à la fois ferme et prudente.

2. Elles sont écrites dans le mètre dit *asclépiade*.

D'autre part, il y a, dans ses bucoliques, tant de fraîcheur d'imagination qu'on ne peut en reculer trop tard la composition. Le plus simple, et en même temps le plus sûr, est donc d'étudier ses œuvres surtout par genres, en reléguant la chronologie au second plan. Mais il faut d'abord dire quelques mots de son génie, qui relie entre eux tous ces genres divers et les rapproche quelquefois d'une manière inattendue.

L'originalité de Théocrite, parmi tant de beaux esprits ses contemporains, est d'avoir eu, plus que personne alors, deux qualités : une sensibilité forte et vibrante, et le don tout dramatique de créer des personnages vivants.

Cette sensibilité vient moins du cœur que des sens; mais, dans ces limites, elle est sincère et profonde. Théocrite ne voit pas seulement le monde extérieur (et personne d'ailleurs n'en a plus que lui la vue nette, plastique, colorée) ; il en jouit par tous ses sens ; il l'entend, le touche, le flaire, le goûte, le respire : pour lui, la coupe nouvellement façonnée sent encore l'argile [1]; la toison de Lycidas sent la présure [2]; les parfums de l'automne flottent sur la fête des Thalysies [3]. La douceur fraîche de l'ombre et de l'eau, le moelleux d'une couche épaisse d'herbes sèches sont vivement sentis et décrits. Il entend le murmure de la source et le chant des cigales : tous les doux bruits de la campagne emplissent son oreille. Il est capable de passion vraie, d'amour violent : amour tout sensuel, mais sincère, emporté, douloureux parfois, très différent des amours de tête que provoquent des « Iris en l'air » et qui s'exhalent en énumérations mythologiques à la façon d'Hermésianax. Dans Théocrite, on sent l'homme, comme dirait Martial : *hominem pagina*

1. *Idylles*, I, 27.
2. *Id.*, VII, 16.
3. *Id.*, VII, 142 : πάντ' ὦσδεν θέρεος μάλα πίονος, ὦσδε δ' ὀπώρας.

nostra sapit; la culture savante, chez lui, n'a pas étouffé la sensation; l'homme naturel survit dans le lettré.

Il a d'ailleurs le don dramatique. Cet homme si ardent sait sortir de lui-même. Il sait entrer dans l'esprit des autres, penser ce qu'ils pensent, sentir ce qu'ils sentent. Les personnages qu'il rencontre ou qu'il imagine ne sont pas seulement pour lui de vains fantômes, ou des silhouettes, ou des taches de couleur : ce sont des êtres vivants, qu'il voit vivre, c'est-à-dire penser et sentir, dans un certain milieu avec lequel ils sont en harmonie. De sorte que ce sensitif est en même temps très objectif.

Au service de cette riche nature, il a d'ailleurs les dons d'expression qui font l'artiste : une imagination vive qui réveille pour lui les sensations et recrée les personnages; un art de versification et de style qui lui permet de traduire, par la musique des mots, toutes les nuances de sa pensée, toutes les vibrations de son âme, et qui se prête à rendre le bavardage de deux commères aussi vivement que les plaintes ardentes d'un amoureux. Par ce rare mélange de qualités diverses, Théocrite est à la fois le plus lyrique et le plus dramatique des alexandrins, et cela dans une fusion exquise autant que neuve des deux éléments essentiels de sa nature.

Le côté purement subjectif et lyrique de son génie se montre à nous isolé et distinct dans quelques pièces où il vaut la peine de l'examiner d'abord : ce sont les chansons amoureuses proprement dites (XII, XXVIII, XXIX, XXX), quelques idylles qui ne sont guère encore que des chants d'amour placés dans la bouche de personnages fictifs (la magicienne, II; l'amant d'Amaryllis, III; le Cyclope, XI); et enfin l'Épithalame d'Hélène (XVIII). L'Épithalame est le plus impersonnel de ces chants; on pouvait s'y attendre : un épithalame est une ode d'apparat, par conséquent une peinture plus générale que personnelle de l'amour légitime, et d'un amour à

son aurore. On trouve dans celui-ci de la grâce, une fraîcheur délicieuse, plutôt que de la passion proprement dite; l'imitation littéraire, d'ailleurs, et en particulier l'imitation de Sappho, semble avoir été pour beaucoup dans l'inspiration du poète. La XII[e] idylle, « au bien-aimé » (Ἀΐτης), est le chant de l'amour heureux : quelques vers y peignent avec force, ou avec grâce encore, l'élan tendre de la passion (« j'ai couru vers toi comme le voyageur brûlé par le soleil court vers l'ombre d'un chêne »); mais l'amour heureux a plus de loisirs et de liberté d'esprit que l'amour contrarié : on s'en aperçoit ici à quelques traits qui ne sont qu'ingénieux ou délicats, à quelques allusions érudites ou mythologiques qui trahissent l'alexandrin. On peut en dire à peu près autant de la XXIX[e] idylle, et même de la III[e] (*Le chevrier*, ou *Amaryllis*). C'est surtout dans la XXX[e], sous son propre nom, ou encore dans la II[e] et la XII[e], sous le nom de la magicienne et du cyclope, que Théocrite a exprimé toute la force de l'amour, exaspéré par le dédain, devenu douloureux et terrible.

La « magicienne » est une jeune fille qui cherche dans la magie un moyen de ramener son amant : un regard a suffi pour la livrer au délire; depuis, elle se consume et se dessèche, elle a recours à tous les sortilèges Dans un monologue entrecoupé de refrains, elle poursuit d'abord, avec l'aide de sa servante, sa conjuration magique, puis, restée seule sous la lumière de la lune, elle raconte la naissance de son amour et ses mortels tourments. Toute la pièce est brûlante de passion : Théocrite qui s'est souvenu de Sappho [1], inspirera à son tour la Médée d'Apollonios et la Didon de Virgile :

Voici que se tait la mer et se taisent les vents : mais au-dedans de ma poitrine ne se tait pas la douleur. Car je brûle

1. Vers 82-90.

toute pour cet homme qui a fait de moi, malheureuse, au lieu d'une épouse, une femme coupable et perdue [1].

Polyphème aussi, le Cyclope, se meurt d'amour : assis au bord de la mer, sur un rocher, ses yeux cherchant Galatée qui se dérobe, il exhale sa plainte en une longue suite de couplets passionnés et désolés. L'art savant du poète alexandrin se trahit, sans doute, dans ces chants, tantôt par la naïveté voulue du langage, tantôt par des souvenirs mythologiques, tantôt par la grâce piquante de certaines peintures. Mais le fond du sentiment est sincère. L'amour de Polyphème, comme celui de la magicienne, est un amour simple, surtout physique. C'est un délire qui envahit l'âme brusquement, et qui consume le corps, comme dans l'ode de Sappho. Ce n'est pas une de ces amourettes qui s'amusent à des présents « de pommes, de roses, de boucles de cheveux [2]. » C'est une « fureur », près de laquelle tout languit [3]. C'est une maladie, qu'il faut soigner comme les autres, par des remèdes appropriés : mais nul remède n'est efficace, sauf un, qui est de chanter son amour :

Contre l'amour, ô Nicias, il n'est point d'autre remède, ni onguent ni poudre, que les Muses : celui-là est doux et salutaire, mais il n'est pas facile de l'employer [4].

Théocrite, avant Gœthe, avait trouvé ce remède souverain de l'amour, la création poétique : véritable « purgation de la passion », comme eût dit Aristote. Ajoutons que cet amour ardent et sensuel s'exprime toujours chastement : la passion peut être furieuse, mais les mots en général sont honnêtes [5].

1. Vers 38-41.
2. XI, 10.
3. *Ibid.*, 11 :... ἀλλ' ὀρθαῖς μανίαις, ἁγεῖτο δὲ πάντα πάρεργα.
4. XI, 1-4.
5. L'Idylle V, où quelques mots sont grossiers, offre plutôt dans

A côté de ces passions brûlantes, voici le don dramatique et objectif dans toute sa netteté impersonnelle. L'idylle des « Pâtres » (Battos et Corydon, IV), celle de « Thyonichos ou l'amour de Cynisca » (XIV), sont des mimes aussi vivants et réels que ceux d'Hérodas, avec le mérite de la grâce en plus. L'amour, il est vrai, n'en est pas absent, et c'est là le trait propre de Théocrite : mais il ne s'y exprime pas avec la fougue ardente et lyrique des pièces précédentes. Ni Battos ni Corydon ne sont amoureux pour leur propre compte ; ou du moins ils ne parlent de leurs amours qu'en passant, ils n'en font pas le sujet essentiel de leur entretien. La causerie est capricieuse, se posant tour à tour sur divers sujets qu'elle effleure : le départ de Milon, le bon bouvier, que regrettent ses génisses ; l'aspect lamentable du troupeau abandonné ; les occupations musicales des deux pâtres ; un souvenir ému à la mort d'Amaryllis ; les menus accidents de la vie pastorale, une chèvre qui s'enfuit, un pied blessé par une épine ; puis, en finissant, quelques propos salés sur les fantaisies amoureuses du prochain. Le tout est d'une vivacité gracieuse et charmante. Eschine, l'un des interlocuteurs de la XIVe idylle, est un amoureux éconduit ; mais le poète a moins pour objet de nous attendrir sur ses maux que de nous peindre son caractère vif et emporté : Eschine, dans une narration charmante et dramatique, raconte à Thyonichos comment il a découvert son malheur ; celui-ci cherche à le calmer, il lui propose un remède ; c'est de s'expatrier, de se faire soldat ; au service de Ptolémée, il oubliera l'infidèle.

Les plus belles idylles de Théocrite sont celles où il a trouvé le secret de fondre en un tout harmonieux ces

ces passages la peinture d'une querelle entre gens du peuple qu'une image de la passion.

qualités lyriques et dramatiques qui vivaient côte à côte dans son esprit. Ce sont des pièces dont la scène, comme dans les précédentes, est tantôt aux champs et tantôt à la ville, et dont le cadre peut être soit dramatique comme celui d'un mime, soit purement narratif, soit mixte.

Pour les idylles rustiques de cette catégorie, le centre lyrique de la pièce est formé par un « bucoliasme » (βουκολιασμός), c'est-à-dire par une lutte musicale et poétique entre deux pasteurs. Cette sorte de chants lyriques alternés était en usage parmi les pâtres de la Sicile et de la Grande-Grèce. Ils charmaient leurs loisirs en jouant de la syrinx, formée de dix roseaux assemblés, et en chantant des airs populaires ou des airs de leur façon. Quand le hasard les réunissait, ils aimaient à se défier, et un voisin décidait quel était le vainqueur. On trouverait encore, dans les pâturages de la Sicile ou de la Corse, des vestiges de ce vieux et poétique usage [1]. Théocrite, fidèle en cela à la vieille tradition des poètes de la Grèce, n'a rien inventé : il n'a fait que recueillir un genre populaire, et l'élever, par la perfection de son art, à la dignité d'un genre littéraire. Cette lutte poétique se pratique de diverses façons : quelquefois, les deux chanteurs font entendre tour à tour une chanson complète, une sorte de petite ode ; d'autres fois, ils improvisent des chants alternés ou « amébées » (ἀμοιβαῖα μέλη), c'est-à-dire que, tour à tour, ils improvisent deux vers sur un thème semblable ou sur deux thèmes qui se font contraste : les thèmes parallèles ou contrastés, qui fournissent ainsi chacun quatre vers, se poursuivent d'ailleurs indéfiniment, au gré des chanteurs. Cette lutte lyrique est donc le centre du poème. Autour de ce chant, le mime

1. Cf. Hartung, préface de la trad. de Théocrite, p. XXXV. — O. Rayet, dans son *Mémoire sur l'île de Cos* (*Archives des missions scientifiques*, 3e série, t. III), mentionne un usage analogue chez les bergers de l'île (cité par Couat, p. 400). Cf. Legrand, p. 159 et suiv.

rustique se développe à peu près de la même façon que dans l'idylle XIV : avant d'engager la lutte, les pâtres causent et se provoquent. Ou bien c'est le poète qui se met en scène, et un récit amène la lutte poétique. Ou bien encore ce récit n'est qu'un prélude ou une conclusion, et la lutte poétique est encadrée dans un dialogue. Toutes ces formes différentes se ramènent malgré tout à un type essentiel, celui d'un chant lyrique amené et préparé par une mise en scène variable. Telle est aussi la structure des *Syracusaines* (XV), dont la scène se passe à Alexandrie, et dont les personnages principaux sont des commères de la ville : leur causerie, leur promenade dans Alexandrie, les divers épisodes qui l'animent, tout aboutit à un chant lyrique qu'elles vont écouter, celui qu'une Argienne fait entendre en l'honneur d'Adonis, et la pièce se termine par quelques mots de dialogue qui nous ramènent au point de départ.

Dans ce cadre souple et ferme, Théocrite fait entrer une admirable poésie et toute une conception particulière de la vie.

L'idée dominante est un beau rêve de vie rustique. Ce rêve est fréquent aux époques très civilisées : il naît alors dans quelques âmes où subsiste, sous le raffinement de la culture générale, un arrière-fond de naturel, et de celles-là s'étend à d'autres. Théocrite, nous l'avons vu, était une riche nature. Il avait assez vu la vie des champs pour la bien connaître ; il avait assez pratiqué les lettres et les cénacles pour rêver au moins d'autre chose, et pour concevoir une sorte de nostalgie poétique des champs et de la montagne. Il évoqua les visions de la vie rustique et en composa son idéal.

Cet idéal, dérivé d'une série d'impressions sincères et formé dans une intelligence qui avait le don de voir les choses avec netteté, renferme une grande part de réalité. Comme tout idéal, pourtant, il est fait d'une réalité

transformée : le poète en choisit les traits ; il élimine certains caractères du réel, il en modifie d'autres ; et cela, justement, en vue d'une opposition plus tranchée avec la vie artificielle et complexe de la civilisation contemporaine. Dans ce travail, d'ailleurs, il suit l'instinct de sa nature d'artiste ; il se conforme à son propre génie. — De là une image personnelle et neuve de la nature, des hommes qui y vivent, de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs occupations.

La nature, chez Théocrite, n'est point la dure marâtre décrite par Hésiode ; elle ne présente pas non plus les grands aspects mélancoliques ou tragiques où se complaît parfois le génie de Virgile. Elle est riante et lumineuse. Théocrite ne nous la montre guère que par un éternel beau jour de la saison clémente, dans la montagne où paissent les troupeaux, dans le champ moissonné, dans l'enclos embaumé par tous les fruits de la récolte, sous le grand soleil de la Sicile, avec la ligne bleue de la mer à l'horizon[1]. C'est ainsi sans doute qu'il l'a vue le plus souvent, dans ce pays admirable, lui qui n'était pas un véritable paysan ; mais c'est ainsi surtout qu'il a voulu la voir et qu'il l'a aimée. Les tempêtes et les frimas se sont effacés de son souvenir optimiste. Il n'a retenu d'elle que ses aspects heureux, ceux qui convenaient à son idéal. Dans ces limites, d'ailleurs, il est sincère et vrai. Ses descriptions ont la grâce pittoresque du détail, le trait juste et fin, la couleur et la chaleur de la réalité, parfois même la grandeur qui résulte d'un dessin aussi large que précis. On n'a jamais donné une sensation plus juste et plus forte des richesses de l'automne que dans cette peinture qui termine les *Thalysies* :

Lycidas, avec son gracieux sourire, me donna son bâton,

1. *Idyll.* VIII, 55-56.

comme un gage d'amitié, au nom des Muses. Puis il prit sur la gauche et suivit la route de Pyxa. Eucritos et moi, avec le bel Amyntas, nous gagnâmes la demeure de Phrasidamos, où nous nous couchâmes en des lits épais de lentisque odorant et de pampres fraîchement coupés. Un grand nombre de peupliers et d'ormes balançaient leur feuillage au-dessus de nos têtes, non loin de l'onde sacrée qui s'écoulait en murmurant de l'antre des Nymphes. Et dans les rameaux touffus, les cigales, brûlées par le soleil, chantaient à se fatiguer; et la verte grenouille criait au loin, sous les épais buissons épineux. Les alouettes et les chardonnerets chantaient; la tourterelle gémissait; et les abeilles fauves bourdonnaient autour des fontaines. De toutes parts flottait l'odeur d'un riche été, l'odeur de l'automne. A nos pieds et à nos côtés roulaient en foule les poires et les pommes; et les branches, chargées de prunes, se courbaient jusqu'à terre. Un enduit de quatre ans fut détaché du col et de la tête des amphores. O nymphes Castalides, qui habitez le faîte du Parnasse, le vieux Chiron offrit-il une telle coupe à Héraklès, dans l'antre pierreux de Pholos? Le nectar qui enivra le berger de l'Anapos, le fort Polyphème, celui qui jetait des montagnes aux vaisseaux, ce nectar qui le fit trépigner à travers les étables, valait-il, ô nymphes, celui que vous nous versâtes auprès de l'autel de Déméter, protectrice des moissons? Puissé-je enfoncer encore le van dans le grain, tandis qu'elle-même rira, les deux mains pleines de gerbes et de pavots [1].

Dans cette belle et clémente nature, Théocrite nous montre plutôt des pâtres que des moissonneurs, que des paysans proprement dits. Le berger est devenu le personnage traditionnel de l'églogue, non le laboureur. C'est encore par la même raison. La vie du pâtre est plus solitaire, plus voisine des grandes scènes de la nature, plus riche de loisirs aussi et plus libre d'accueillir soit le rêve, soit la poésie : elle est plus apte à se transformer en idéal. Le pâtre, d'ailleurs, vit au milieu des

1. Idyll. VII, 128-157. Voir encore, dans la même pièce, la courte description de la source Bourina (6-9), ou l'admirable peinture de la mer calmant ses flots à l'approche des alcyons (57-62).

animaux, qui sont à la fois une partie de la nature et comme une sorte d'humanité inférieure, plongée dans cette vie simple de l'instinct qui est la plus contraire à celle des civilisés. Théocrite aime les animaux et les peint volontiers, d'une touche légère et sobre. Ses pâtres connaissent leurs taureaux, leurs vaches et leurs chèvres par leur nom, comme de vrais pâtres : ils savent la nature de chacun, les brusques fureurs de celui-ci, la maladie de celle-là, les caprices de cette autre. Ils apostrophent leur chien et lui parlent comme à un ami, comme à un confident. Tout cela est bien vu : Théocrite n'est pas, comme tant d'autres après lui, un idylliste de salon ; il sait les choses dont il parle, et s'il n'en dit que ce qu'il veut, il choisit en connaissance de cause [1].

Ce qu'il aime avant tout dans le caractère de ses pâtres, c'est la naïveté, la simplicité des idées et des sentiments, si différente de ce qu'il voit autour de lui à Cos ou à Alexandrie. De là, non sans quelque parti-pris, une raison de plus d'être vrai pourtant dans l'ensemble. Car ce qu'il veut voir surtout chez ses héros, c'est justement leur caractère propre, ce par quoi ils diffèrent des autres, ce qui fait qu'ils sont eux-mêmes. Ce ne sont point des bergers musqués et enrubannés : ils sont vêtus de peaux mal préparées et de vieilles étoffes retenues à la taille par une tresse de jonc [2]. Ils ont le nez camard et les cheveux en broussaille [3]. Ils sentent la présure et le bouc [4]. Leur sagesse est faite d'expérience héréditaire et s'exprime par des proverbes. Ils sont superstitieux.

1. Voir dans Cartault, *Étude sur les Bucoliques de Virgile*, le chapitre XIII (sur les « réalités rustiques » dans Théocrite et dans Virgile).
2. *Idyll.* VII, 15-18.
3. *Idyll.* III, 8 ; XIV, 3.
4. *Idyll.* V, 50 ; VII, 16.

Ils savent que Pan est irritable à midi, que la vue des loups fait perdre la parole, que le mensonge fait pousser un bouton sur le nez du menteur. Ils consultent les sorciers et les vieilles femmes qui ont des remèdes pour tous les maux, des secrets utiles pour toutes les occurrences. Ils sont attentifs aux présages : un tremblement dans l'œil est signe qu'on va voir quelque chose[1]. Il faut quelquefois cracher par dessus son épaule pour conjurer le mauvais sort. Quelques-uns sont des esprits prosaïques et terre à terre, contents de leur tâche de chaque jour; ceux-là sont surtout des moissonneurs [2]. Même les pâtres se plaisent à bavarder sur des riens [3]. Le plus souvent, ils sont amoureux : ils aiment Amaryllis, la noire et maigre Bombyca, ou de beaux éphèbes. En outre ils sont poètes et musiciens. Ici encore, nous l'avons vu, la réalité sert de point de départ à Théocrite, mais elle est aussitôt dépassée. Il refait les chants de ses bergers, et il les refait en grand poète. Parmi ces chants, les uns sont consacrés à leurs amours : l'un des plus jolis est la chanson que Battos fait entendre en l'honneur de Bombyca :

Muses de Piérie, chantez avec moi la délicate enfant. Car tout ce que vous touchez, ô déesses, vous le rendez beau.

Gracieuse Bombyca, tous t'appellent Syrienne, maigre et brûlée du soleil : moi seul je te dis blonde comme le miel.

La violette aussi est noire, et l'hyacinthe gravée : cependant, pour les couronnes, on les cueille d'abord.

La chèvre court après le cytise, le loup après la brebis, la grue après la charrue; et moi je suis fou de toi.

Je voudrais être aussi riche que l'était Crésus, dit-on; nos statues, toutes en or, se dresseraient pour Aphrodite;

Toi avec tes flûtes et une rose ou une pomme; moi en costume neuf avec des chaussures d'Amyclées.

1. *Idyll.* III, 37.
2. Cf. *Idyll.* X (la chanson de Lityersès).
3. Cf. *Idyll.* IV.

Gracieuse Bombyca, tes pieds sont des osselets, ta voix, une morelle; ton air, je ne le peux dire [1].

D'autres chants de bergers sont consacrés à des légendes populaires de la Sicile, en particulier à celle du beau Daphnis, aimé de la Nymphe Naïs, mort à la fleur de l'âge et pleuré de toutes les divinités champêtres [2]. Alors le ton s'élève et le grand poète qu'est Théocrite peut se donner libre carrière.

Par là, en outre, il est conduit naturellement à faire entrer le mythe d'une façon plus directe dans l'idylle, selon l'instinct de la poésie grecque. Daphnis devient à son tour un personnage des mimes rustiques : ce n'est plus le berger réel et contemporain, c'est une sorte de berger mythique et idéal [3]. Il en est de même de Polyphème, le Cyclope, qui n'est, dans la VI[e] Idylle, que le sujet d'une chanson rustique, mais qui devient, dans la XI[e], le chanteur lui-même. L'idéal ainsi et la poésie pure, sous leur forme traditionnelle du mythe, entrent de plain pied dans le mime rustique.

Ajoutons enfin qu'une fois, dans la première Idylle, un autre motif cher aux Alexandrins, la description des œuvres d'art, est accueilli par Théocrite : le chevrier offre à Thyrsis une coupe « profonde, enduite de cire parfumée, à deux anses, toute neuve, et qui sent encore le travail de l'artiste. » Sur cette coupe, des scènes rustiques ont été ciselées. Le poète s'amuse à les décrire. Il fait là, à sa façon bucolique, son « bouclier d'Achille. »

A côté de ces idylles franchement rustiques, les *Syracusaines* forment à beaucoup d'égards un genre à

1. *Idyll.* X, 24-37.
2. *Idyll.* I.
3. *Idylles* VI et VIII.

part [1]. La scène se passe à Alexandrie, un jour de fête en l'honneur d'Adonis. Les héroïnes sont deux commères, Gorgo et Praxinoa, que leurs affaires, sans doute, ont amenées de Syracuse à Alexandrie, et qui vont voir la fête. Nous sommes loin des bergers de Sicile. Ce mime délicieux pourtant appartient aussi au groupe des œuvres parfaites qui sont le plus nettement caractéristiques du génie de Théocrite. L'idéal de la vie rurale y manque, il est vrai. Mais certains détails encore et la structure générale du poème procèdent de la même inspiration. Les deux commères, comme les bergers de Sicile, sont vraies, simples, naïves. Elles ont le caquet de la ville, et la riposte vive; mais elles sont abondantes en proverbes; elles s'ébahissent de tout ce qu'elles voient; elles ont peur du grand cheval bai; elles se plaignent de leurs maris et sont pourtant de braves créatures. Elles ne chantent pas elles-mêmes, mais elles vont entendre un chant, et ce thrène gracieux en l'honneur d'Adonis, qui couronne le mime, y répand un parfum de poésie qui achève la beauté de cette peinture amusante et gaie d'un coin de la grande ville.

Les autres œuvres de Théocrite sont moins caractéristiques et moins complètes : plusieurs sont très belles encore.

Cinq idylles sont des récits d'aventures héroïques plus ou moins inspirés de l'épopée. — La treizième, *Hylas*, est le récit de la mort du jeune ami d'Héraclès, enlevé par les Nymphes des eaux au moment où il plonge un vase dans le bassin de la source. La narration proprement dite est courte et peu circonstanciée. La pièce, adressée à Nicias, s'ouvre et se termine par des réflexions sur l'amour qui lui donnent un caractère intermédiaire

1. Idylle XV.

entre l'épopée et l'élégie : c'est plutôt une élégie épique qu'une épopée. Elle est d'ailleurs gracieuse. — Il en est à peu près de même de la vingt-sixième, les *Bacchantes*, où Théocrite raconte avec une élégance un peu brève la mort de Penthée déchiré par sa mère Autonoé. Les derniers vers de la pièce, remplis de réflexions religieuses sur le respect dû à Dionysos, la rapprocheraient plutôt d'un hymne. Elle fut peut-être composée pour quelque fête célébrée par Ptolémée. — L'Idylle des *Dioscures* (XXII) présente un caractère encore plus singulier : c'est bien un récit épique consacré à la gloire de Castor et de Pollux; mais la première partie, relative à la lutte de Pollux contre le géant Amycos, contient une partie dialoguée qui fait songer à une sorte de mime épique. L'appel aux rois divins, vers la fin du poème, semble indiquer que Théocrite était alors à la cour du roi d'Égypte et qu'il sollicite discrètement ses largesses. Les deux récits du combat de Pollux contre Amycos et du combat de Castor contre Lyncée sont vivants et pittoresques; les discours échangés ont tantôt une précision spirituelle et tantôt une élégance agréable. Quelques traits de bel-esprit s'y mêlent. En somme, l'œuvre est d'un art franchement alexandrin et ne révèle pas, malgré ses mérites, le poète supérieur des belles idylles rustiques. — *Héraclès tueur du lion* (XXV) est plus semblable à un fragment d'épopée proprement dite. C'est l'histoire d'Héraclès arrivant le soir chez Augias, domptant un taureau dangereux, et racontant à ses hôtes sa victoire sur le lion de Némée. Le récit est d'une ampleur facile et harmonieuse. Ce qu'il renferme peut-être de plus caractéristique, c'est d'abord la très belle description du retour des troupeaux d'Augias, innombrables comme les nuées chassées par les vents[1], morceau digne

1. XXV, 85-99.

du poète de la vie pastorale; puis la courte description de la lutte contre le taureau, d'un sentiment plastique et sculptural intense [1]; enfin le récit plus long de la lutte contre le lion, où l'on retrouve les mêmes qualités, avec une vive peinture de la terreur générale inspirée par le monstre [2]. — La vingt-quatrième idylle, *Héraclès enfant* (Ἡρακλίσκος) a pour sujet l'histoire du premier exploit d'Héraclès, sa lutte victorieuse contre les deux serpents envoyés par Héra. On a dit souvent que c'était une épopée en miniature; le mot est très juste, dans tous les sens : cette épopée n'est pas seulement courte, elle remplace la grandeur de l'émotion par le fini spirituel des détails, avec un art d'ailleurs achevé. Pindare avait touché une fois à ce sujet : en quelques traits rapides et forts, il avait donné l'impression d'une destinée surnaturelle, d'une grandeur héroïque et franchement miraculeuse. Théocrite décrit avec une grâce infinie et tout humaine le sommeil des enfants; il raconte avec une précision pittoresque l'arrivée des serpents, l'attitude d'Iphiclès et celle d'Héraclès, la lutte rapide, le réveil éperdu d'Alcmène, et la scène qui suit. Chaque détail pris à part est délicieux et le récit court au but sans longueurs. Mais la grandeur religieuse en a disparu, malgré la lumière divine qui éclaire la chambre; le miracle est rapetissé; Héraclès enfant ressemble ici à ces Amours que les sculpteurs de ce temps aimaient à vêtir d'une peau de lion : on ne le prend pas au sérieux; on sent bien que c'est un enfant comme un autre et qu'il se déguise en héros. Le malheur est que personne alors ne croyait plus aux héros, pas même Théocrite.

Voici maintenant deux pièces qui sont des hymnes. — L'une (XVII), adressée à Ptolémée, n'est qu'une œuvre

1. Ibid., 138-152.
2. Ibid., 214-271.

académique, officielle, par conséquent froide, où l'on sent que Théocrite a mis fort peu de lui-même : il a traité consciencieusement, avec son habileté ordinaire, les divers motifs fournis par le sujet. — L'autre (XVI), adressée à Hiéron, est beaucoup plus intéressante. C'est moins un hymne proprement dit qu'une sorte d'épître. dont le ton parfois s'élève, mais qui sait aussi sourire. Au début, il se plaint que les Grâces, ses déesses inspiratrices, soient souvent mal reçues des gens riches : elles s'irritent et le querellent. Tout ce début est d'une fantaisie fort ingénieuse. Suivent des réflexions générales sur les devoirs des puissants à l'égard des poètes, puis un éloge senti de Hiéron, une délicieuse image (parfois bucolique) des bienfaits de la paix ramenée par ses victoires sur les Carthaginois, enfin de nouveau, en terminant, un gracieux appel aux Grâces d'Orchomène, étroitement mêlé à l'invitation fort claire adressée à Hiéron d'être généreux.

C'est encore une sorte d'épître, et tout à fait exquise, que la *Quenouille* (XXVII), écrite en vers asclépiades. Théocrite envoie à son ami Nicias, pour sa femme, la belle Theugénis, une quenouille d'ivoire. En quelques vers délicats, il fait l'éloge de Theugénis et de Nicias.

Restent enfin des épigrammes. Nous en avons vingt-six sous le nom de Théocrite, mais quelques-unes sont certainement apocryphes [1]. Beaucoup sont fort jolies. On aimerait à y voir la main de Théocrite. On se demande pourtant si plusieurs au moins de celles-ci ne sont pas l'œuvre de lettrés spirituels ayant bien lu les *Idylles* : ce qui met en défiance, c'est justement le soin que prend le poète d'y tant parler de Daphnis et de Thyrsis.

La versification et le style, chez Théocrite, n'ont pas

1. Par exemple, l'épigr. 22, citée plus haut.

moins de nouveauté que son inspiration : en tout, c'est un rare artiste.

Bien qu'il ait composé quelques pièces en vers asclépiades et introduit une fois, dans une idylle en hexamètres, des chansons élégiaques [1], on peut dire que le trait qui frappe d'abord, dans sa versification, c'est la prépondérance de l'hexamètre : les petites épopées, le dialogue rustique, les chansons même des pâtres, tout s'exprime, chez lui, en hexamètres. Rien de moins conforme à la vieille tradition grecque, qui avait une forme de vers spéciale pour chaque genre, hexamètre pour le récit épique, iambe pour le dialogue, vers lyrique pour la chanson. Cet emploi nouveau et paradoxal du vers épique trahit une révolution profonde en littérature : on n'écrit plus pour la récitation publique ou pour le chant, mais pour les yeux ; le poète n'a désormais que des lecteurs; le choix du mètre devient presque indifférent [2]. Théocrite a senti d'instinct la profondeur du changement et s'y est accommodé sans hésitation. Il est par là, comme nous le disions précédemment, plus novateur qu'Hérodas, et semble plus récent. Cette réforme ne s'est d'ailleurs pas faite brusquement : la transformation graduelle de l'épopée, devenue plus familière depuis Antimaque, avait peu à peu assoupli l'hexamètre. Théocrite, à son tour, reprend cette tradition nouvelle et la continue. Son hexamètre, pour se plier à des besoins nouveaux, va s'assouplir encore : il sera, selon les circonstances, tantôt coulant et facile, dans les récits ou les descriptions, tantôt vibrant comme un chant lyrique, tantôt léger, vif, coupé, comme il con-

1. Idylle VIII.
2. Cf. Legrand (p. 413 et suiv.), qui montre avec finesse et précision l'impossibilité de représenter sur une scène les plus dramatiques des mimes de Théocrite, et le « caractère livresque » de son lyrisme.

vient au dialogue familier. Il se déroulera en périodes, se formera en strophes plus ou moins longues, se répétera en refrains, se divisera en membres courts au gré des interlocuteurs. Il y a, chez Théocrite, des vers qui ont l'ampleur d'un vers homérique; d'autres ont une vivacité toute nouvelle. Cette vivacité légère vient surtout des coupes. La coupe dite « bucolique », qui suspend la phrase sur un dactyle après le quatrième pied, est particulièrement caractéristique; Théocrite ne l'a pas inventée, mais il en a fait un usage plus fréquent que personne, parce qu'elle répond à merveille à l'allure de sa phrase, comme nous le verrons tout à l'heure. De même, il s'amuse sans cesse à briser l'harmonie solennelle du vers épique par des accumulations de petits mots, par des césures inattendues. Ses fins de vers surtout sont souvent très amusantes [1]. L'hexamètre ainsi manié devient un vers tout nouveau, une création d'artiste supérieur, merveilleusement adaptée à son objet.

Le style n'est pas moins habile ni moins neuf.

Théocrite écrit d'habitude en dialecte dorien. Seules, la pièce des *Dioscures* et celle d'*Héraclès tueur du lion* sont en ionien, plus ou moins pur. Les raisons de ce choix sont faciles à voir : elles tiennent à la nature des sujets. Quelques autres, imitées des poètes de Lesbos, sont en éolien : mais la plupart sont en dorien, pour deux motifs : c'est d'abord que le mime, pastoral ou non, est dorien d'origine, et ensuite que Théocrite est dorien lui-même. Ce dorien est d'ailleurs plus ou moins populaire. Dans l'*Épithalame d'Hélène*, dans les deux hymnes, dans les idylles, le dialecte est plus relevé, plus mêlé d'ionismes, plus semblable à celui des lyriques classiques; la raison en est évidente. Dans les mimes,

1. Voir, par exemple, XV, 38-43.

au contraire, Théocrite parle, autant que possible, le langage de ses héros, les pâtres de Sicile, les petites gens de Syracuse. On se tromperait pourtant si l'on y cherchait une fidélité absolue à l'usage populaire : il paraît certain que, là encore, son dialecte est une langue littéraire, où des formes de la langue commune, des souvenirs de la tradition poétique, des fantaisies parfois, et peut-être des inexactitudes d'érudition, mêlent assez arbitrairement des formes quelque peu hétéroclites [1]. Le trésor de la langue grecque était alors si prodigieusement riche, que ces mélanges, conformes d'ailleurs à la tradition, étaient inévitables même pour un poète qui eût voulu les éviter : or rien ne prouve que Théocrite se soit refusé le droit de faire comme ses prédécesseurs.

Quel que soit d'ailleurs, chez un poète grec, l'intérêt du dialecte, c'est surtout dans le choix des mots et dans la structure de la phrase que réside le secret de son style.

Les mots de Théocrite ont une rare saveur. Même dans ses récits épiques, par exemple dans *Héraclès enfant* ou dans *Héraclès tueur du lion*, la qualité plastique et sensible de son vocabulaire, la simplicité hardie et colorée avec laquelle il met les choses sous nos yeux, éclate sans cesse. Mais c'est surtout dans les idylles proprement dites, dans la peinture de la vie rurale, que son originalité est frappante. Il appelle les choses par leur nom : il désigne avec précision les plantes, les arbres, les animaux; il sait quels sont les fruits dont les

1 Cf. les notes des éditeurs, en particulier celles de Ziegler. V. aussi *La langue de Théocrite dans les Syracusaines*, p. Quillard et Collière (Paris, Croville-Morant, 1888). Ouvrages d'ensemble sur la question : Schultz, *Die Mischung der Dialecte bei Theokrit*, Culm, 1872; Morsbach, *De dialecto Theocritea*, Bonn., 1874. Cf. aussi Legrand, p. 234-254.

parfums se confondent dans la senteur de l'été : il nomme les arbres qui se penchent sur la fontaine de Bourina ; il désigne avec précision le taureau qui menace, le bouc entier, la vache amaigrie et malade, l'odeur de la présure ; il n'a pas de vains scrupules de noblesse et de fausse élégance. Il imite le sifflement des bergers rappelant leur troupeau (σίττα), et le cri moqueur de la jeune fille qui s'enfuit (ποππυλιάζει[1]). S'il parle d'amour, il montre les bras jetés autour du cou (ἀγκὰς ἔχων τύ [2]); il a des expressions d'une tendresse naïve et profonde (τὸ καλὸν πεφιλημένε)[3]. Avec cela, le mot simple et large qui, d'un seul trait, évoque la grandeur de la montagne ou de la mer, la douceur du ciel, la fraîcheur de l'ombre, l'abri du rocher. Les épithètes sont relativement rares : il n'use guère des composés dithyrambiques qui détonneraient dans le langage de ses paysans ; mais il a des adjectifs expressifs, qui traduisent l'intensité de la sensation, des métaphores vives, des mots qui font image. Il n'y a rien d'inutile dans cette sobriété pleine et douce, rien d'inutile et rien de trop : chaque trait est juste et fort. Polyphème dit à Galatée :

> O blanche Galatée ! Pourquoi repousser celui qui t'aime ? Tu es plus blanche que la neige, plus délicate qu'un agneau, plus vive qu'une génisse, plus âcre que la grappe encore verte[4].

Autour des bords de la coupe que le chevrier offre à Thyrsis, s'enroule une branche de lierre.

> Un lierre saupoudré de fleurs d'hélichryse, et sur la branche souplement enlacée brillent les baies de safran[5].

1. Idylle V, 89.
2. Idylle VIII, 55.
3. Idylle III, 3. Cf., à ce propos, la jolie page d'Aulu-Gelle, IX, 9, sur Virgile comparé à Théocrite.
4. Idylle XI, 20-24.
5. Idylle I, 30-31.

Sa phrase est souple comme ce lierre, vive aussi et légère comme Galatée. Dans le dialogue, elle est étonnamment libre et coupée; nous avons dit qu'elle brisait le vers suivant ses caprices; c'est pour cela qu'elle le suspend sans cesse au quatrième pied. Dans les descriptions, toujours courtes et sobres, le poète commence d'ordinaire par quelques traits pittoresques, précis, colorés; puis, d'un dernier trait large et simple, il achève le tableau en y mettant l'effet d'ensemble, souvent même la grandeur :

Sa race remonte à Clytie et à Chalcon lui-même, qui, de son pied, fit jaillir la source Bourina, le genou bien appuyé sur la pierre : et, autour de la fontaine, les peupliers et les tilleuls tressaient leur bocage ombreux, inclinant vers ses eaux leur verte chevelure [1].

Ménalque dit à Daphnis :

Les trésors de Pélops et tout l'or de Crésus n'excitent point mon envie ; je ne me soucie pas de devancer les vents à la course : sous cette roche, je chanterai, t'enlaçant dans mes bras, surveillant du regard nos troupeaux confondus, je chanterai vers la mer de Sicile [2].

Et, dans la belle description des *Thalysies*, citée plus haut, qu'on se rappelle, après l'énumération détaillée des sensations diverses qui s'ajoutent les unes aux autres, le trait final, l'image qui couronne le tableau : cette Déméter rustique, qui se dresse souriante, avec des gerbes et des pavots dans les deux mains.

Mais c'est surtout peut-être dans les parties lyriques des idylles que se montre le mieux la qualité suprême de la phrase de Théocrite, le rythme haletant, pour ainsi dire, qui est sa marque propre, et qui révèle le poète né pour traduire l'amour. Sa phrase est une musique admi-

1. Idylle VII, 5-9.
2. Idylle VIII, 53-56.

rable. Dans le mouvement régulier et pressé des petits groupes de mots, plus juxtaposés que liés, on sent le frisson de la passion et en quelque sorte les battements du cœur. Nous avons cité plus haut la chanson de Bombyca : c'est un exemple entre beaucoup. Le thrène sur la mort de Daphnis, dans la première idylle, les plaintes de la magicienne, dans la seconde, avec leurs refrains incessamment répétés, sont des échantillons plus amples, mais non plus expressifs, de ce rythme passionné. On peut dire que c'est le rythme fondamental de Théocrite. Même dans la brisure savamment naïve du dialogue, on entend encore vibrer la passion. Dans le récit, dans la description, le mouvement général est encore analogue. Qu'on relise, pour s'en convaincre, les *Thalysies*, où se rencontrent tous les tons et toutes les formes de l'idylle : on verra sans peine que d'un bout à l'autre, sous les différences extérieures, ne cesse de vibrer la même imagination facilement émue, le même lyrisme incoercible. Par là, Théocrite est vraiment unique : ni dans la poésie antérieure (sauf peut-être quelques pièces de Sappho), ni parmi ses contemporains et ses successeurs, on ne trouve rien qui approche de ce don incomparable de sentir avec force l'émotion des choses et de la communiquer par le mouvement de la phrase [1].

On voit quelle alliance de rares qualités fait à Théocrite une place à part dans la littérature alexandrine ; il est réaliste et idéaliste, dramatique et lyrique, poète toujours par l'émotion, par le rythme, par le style. Son influence fut proportionnée à son originalité. Tout un

1. Pour trouver un équivalent français, il faudrait arriver à Alfred de Musset, et se rappeler, par exemple, dans la *Nuit de Mai*, le début :

Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser,

et tout ce qui suit.

genre est sorti de lui, le genre bucolique, d'abord par d'autres alexandrins que nous retrouverons tout à l'heure, ensuite par Virgile et par tous les imitateurs de Virgile, enfin par André Chénier, qui se rattache directement à Théocrite. Cette rare fortune de créer un genre, de faire entrer définitivement dans la littérature une forme de poésie jusque là instinctive et populaire, rapproche Théocrite des créateurs de l'âge classique. Il s'en rapproche aussi par son mérite propre, puisqu'il a su retrouver, dans un âge d'érudition et d'imitation, la sincérité du sentiment, la sobriété vigoureuse et harmonieuse de la forme.

Léonidas de Tarente, auteur d'épigrammes, est loin d'égaler Théocrite : il faut pourtant le ranger à côté de lui si l'on veut se rendre compte du mouvement général de l'art dans cette période : car il a tenté, lui aussi, de combiner un certain réalisme avec la pure poésie [1]. C'est un contemporain de Théocrite, un peu plus jeune peut être. Dans une de ses épigrammes, il célèbre Pyrrhus, roi d'Epire[2]. Le nom de Théocrite se rencontre deux fois dans ses vers [3], mais sans qu'on puisse dire au juste si c'est du poète qu'il s'agit ou d'un homonyme. Il paraît cependant l'avoir connu et goûté, car il s'est certainement inspiré plusieurs fois des idylles [4]. Sa vie semble avoir été errante et pauvre [5]. Il mourut loin de sa patrie, sans avoir acquis la richesse, mais confiant dans sa renommée future [6]. — Sa confiance n'était pas téméraire :

1. *Anthologie* de Jacobs, t. I, p. 153-181 ; *Delectus poetarum Anthologiae graecae*, de Meineke, p. 24-52. Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XII.

2. *Anthol. Pal.*, IX, 25 (Jacobs, t. I, p. 159, ép. 21).

3. Épigr. 26 et 71 (dans Jacobs).

4. Épigr. 27 et 98.

5. Épigr. 13.

6. Épigr. 100. Cette épigramme, en forme d'épitaphe, semble avoir été composée d'avance par Léonidas lui-même.

les Muses en effet, comme il le dit lui-même, l'avaient aimé. Nous possédons sous son nom cent épigrammes qui appartiennent à tous les genres alors pratiqués : épitaphes, inscriptions d'offrandes, inscriptions de statues, portraits de poètes ou d'artistes, poèmes de réflexion philosophique ou morale. Beaucoup de ces pièces sont composées pour de petites gens, des pêcheurs, des fileuses, qui offrent à quelque divinité les instruments de leur travail ou qui sont morts à la peine. De là une part de réalisme très considérable : les termes techniques et précis, les mots de métier abondent dans son œuvre. Mais un peu d'émotion s'y ajoute, et le poète véritable apparaît. Sa langue et sa versification, sans être d'une pureté classique, sont généralement élégantes. Il a su dire avec charme la douceur d'une existence pauvre et laborieuse[1], la grâce du printemps[2], la fraîcheur d'une fontaine[3], et, une fois même, en s'inspirant de Simonide, le peu qu'est la vie de l'homme, ce point fugitif de la durée entre deux infinis :

Un temps immense, ô homme, s'est écoulé avant que tu vinsses au jour ; un temps immense s'écoulera après que tu seras descendu chez Adès. Qu'est-ce que l'instant de ta vie ? Un point, ou moins encore. Et cette vie est dure ; car ce moment même, loin d'être agréable, est plus pénible que la mort odieuse. Dérobe-toi donc à la vie et fuis vers le port, comme j'ai fait, moi Phidon fils de Critos, — je veux dire vers l'Adès[4].

Mentionnons encore l'ami de Théocrite, le médecin Nicias de Milet, dont il nous reste quelques épigrammes,

1. Épigr. 55, 78, 91.
2. Épigr. 57.
3. Épigr. 58.
4. *Anthol. Pal.*, VII, 472 (épigr. 70 de Jacobs). Cf. Simonide, fr. 196. — Le texte de cette pièce n'est pas bien établi pour un ou deux détails, sans importance d'ailleurs au point de vue de la pensée générale.

et qui montre, dans sa douceur élégante, comme un léger reflet du rayon de poésie qui se dégage des *Idylles* [1].

IV

Cette sincérité d'émotion, qui fait la beauté des *Idylles*, est certainement ce qui manque le plus à un groupe de poètes contemporains, fort célèbres aussi, fort habiles, mais que nous caractériserons d'un mot en les appelant des poètes académiques. Ceux-là sont, dans toute la force du terme, des Alexandrins : ils personnifient au suprême degré les qualités et les défauts de leur temps ; quels que soient d'ailleurs les genres divers où ils se soient exercés, ils ont tous ce trait commun, d'être plus savants qu'inspirés, plus capables d'analyse que de création, plus descriptifs que passionnés, plus versificateurs en somme que poètes. Tels sont le polygraphe Callimaque, le poète didactique Aratos, les poètes épiques Rhianos et Apollonios.

Callimaque, fils de Battos, est incontestablement le « maître du chœur ». Par le nombre de ses ouvrages, par leur diversité, par leurs qualités et par leurs défauts, il est comme le type même du poète alexandrin [2].

Il naquit à Cyrène vers la fin du IVe siècle (entre 310 et 305 probablement) [3]. Sa famille, s'il faut l'en croire,

1. *Anthologie* de Jacobs, t. I, p. 181-183.

2. Notice de Suidas. Cf. Couat, *Poésie Alexandrine* ; Knaack, *Callimachea*, Stettin, 1886 ; Susemihl, t. I, p. 347-373 ; Bruno Ehrlich, *De Callimachi hymnis quaestiones chronologicae* (dans les *Philol. Abhandlungen* de Breslau), 1894, et l'article de « MY » dans la *Revue critique*, 1898, I, p. 126.

3. Couat, p. 44. Les dates de la vie de Callimaque sont matière à discussions inextricables. Je ne vois pas que les conclusions de

se rattachait au héros Battos, le fondateur de la cité, l'ancêtre des rois de Cyrène chantés par Pindare [1]. Il vint étudier la philosophie à Athènes sous la direction du péripatéticien Praxiphane [2]. Puis il se rendit à Alexandrie, où il ouvrit une école de grammaire [3]. Sa réputation le mit en honneur auprès de Ptolémée Philadelphe, monté sur le trône en 285, et qui paraît l'avoir distingué quelques années plus tard : l'hymne à Zeus, composé vers 275, est une pièce évidemment officielle et commandée. Dès lors, sa faveur se soutient sans défaillance. Après la mort de Zénodote, il devient bibliothécaire [4]. Tout en continuant d'écrire des poèmes, il s'occupe de bibliographie et d'histoire littéraire. Ses dernières années furent marquées par une violente querelle littéraire avec son disciple Apollonios de Rhodes : celui-ci voulait faire renaître l'épopée héroïque : Callimaque considérait l'entreprise comme déraisonnable ; la dispute, purement littéraire à l'origine, finit par des injures grossières qui jettent un jour singulier sur la vivacité des amours-propres dans cette société de beaux-esprits. Apollonios déclara dans une épigramme [5] que le mot « Callimaque »

M. Couat, très prudentes, aient été sérieusement ébranlées dans leur ensemble. Je le suivrai donc en gros, me bornant à renvoyer, pour le détail des preuves, à sa discussion très complète.

1. Strabon, XVII, p. 837.

2. C'est du moins ce qui paraît résulter d'une *Vie* d'Aratos, en latin, très ingénieusement mise en lumière par Rohde, *Griech. Roman.* p. 99, note 3.

3. Dans un faubourg du nom d'Éleusis, selon Suidas.

4. Date exacte inconnue. Cf. Couat, p. 34.

5. *Anthol. Palat.*, XI, 275 : Καλλίμαχος, τὸ κάθαρμα, τὸ παίγνιον, ὁ ξύλινος νοῦς — Αἴτιος ὁ γράψας « Αἴτια Καλλιμάχου ». Cette épigramme ne me paraît pas, en général, avoir été interprétée avec assez de précision : je crois que Καλλίμαχος dans le premier vers, doit être pris comme une sorte de nom commun dont la définition suit, ainsi que dans un lexique ; c'est une plaisanterie de philologue. Noter aussi le jeu de mots qui résulte du rapprochement de Αἴτιος et Αἴτια.

signifiait « ordure, jouet frivole, tête de bois »; et Callimaque écrivit l'*Ibis*, où il semble avoir comparé son adversaire à cet oiseau, que l'imagination populaire accusait de pratiques répugnantes, et qui, en outre, était consacré à Hermès, le dieu des voleurs [1]. Ceci se passait tout à fait à la fin de la vie de Callimaque, qui mourut sous Évergète [2], vers 235 probablement : il avait alors environ soixante-dix ans.

Callimaque fut aussi célèbre comme érudit que comme poète. Ses écrits en prose, selon Suidas, s'élevaient à plusieurs centaines. Nous avons déjà mentionné, dans un autre chapitre, les plus considérables d'entre eux : ses fameux *Tableaux* bibliographiques (Πίνακες), ses recherches historiques et curieuses en tout genre. Nous n'avons pas à y revenir, sinon pour rappeler ce trait essentiel de sa physionomie, l'érudition laborieuse et infiniment variée : ce trait se retrouve en effet dans ses poèmes et on ne peut les bien comprendre si l'on ne songe d'abord qu'ils sont l'œuvre du plus savant homme de ce temps.

Ces poèmes eux-mêmes étaient nombreux et variés. Il avait écrit « dans tous les mètres, » dit naïvement Suidas, qui énumère avec admiration la liste interminable des genres divers auxquels appartenaient ses poèmes, ou leurs titres spéciaux. Il y avait des tragédies, des comédies, des drames satyriques, des chants lyriques proprement dits, des hymnes héroïques, des poèmes iambiques, des choliambes imités d'Hipponax, surtout des poèmes élégiaques en grand nombre, des épigrammes, et même une épopée (d'un genre spécial, il est vrai), l'*Hécalé*. Les plus célèbres de ces poèmes, les plus lus du moins, paraissent avoir été, avec l'*Hécalé*, les hym-

1. Cf. Couat, p. 491-520. V. surtout p. 511.
2. Suidas.

De certains poèmes élégiaques, et les épigrammes. Des œuvres dramatiques, il n'est resté aucune trace. Des chants lyriques, il ne subsiste que peu de vers, recueillis par l'*Anthologie* parmi les épigrammes. Six hymnes, dont un en vers élégiaques, sont arrivés jusqu'à nous, avec soixante-treize épigrammes, et quelques fragments de l'*Hécalé*[1]. Le plus considérable des poèmes élégiaques de Callimaque était un ouvrage en quatre livres (Αἴτια) c'est-à-dire les *causes*, ou, si l'on veut, les *origines*; sorte de *corpus* érudit et poétique, recueil de vieilles légendes grecques se rattachant à l'origine de certaines villes, de certaines familles, parfois peut-être de certains usages. Il nous en reste fort peu de fragments textuels. Essayons de regarder d'un peu plus près les débris de la gloire poétique de Callimaque.

Chez un poète aussi savant, on ne sera pas surpris de trouver une théorie littéraire très arrêtée. Callimaque est un chef d'école : il sait parfaitement ce qu'il veut faire et ce qu'il veut éviter. La querelle avec Apollonios, survenue dans ses dernières années, n'est que l'explosion dernière et violente d'une lutte poursuivie pendant toute sa vie contre des tendances littéraires qu'il condamne. Après tant de siècles de littérature, la force de la tradition était immense : beaucoup d'esprits devaient se contenter de marcher sur les traces des maîtres, et de refaire, après Homère, des *Iliades*, après Antimaque, des *Lydés*. Callimaque n'est pas de ces imitateurs dociles ; il a le mérite de sentir qu'en art on ne fait rien qui vaille, si l'on ne sait donner une note originale et neuve. « Ne suivons pas, disait-il, les traces d'autrui[2]. » Et encore,

1. Ceux-ci récemment découverts sur des tablettes en bois. V. plus bas.
2. Fragm. 293.

dans une épigramme[1] : « Je hais le poème cyclique[2], la route banale où tout le monde passe ; je ne bois pas à la fontaine publique ; les choses populaires me dégoûtent... » Cette idée juste l'entraînait à des applications particulières qui n'étaient pas toutes incontestables. Les auteurs trop admirés le mettaient en défiance. Il semble avoir préféré Hésiode à Homère[3]. Il traitait dédaigneusement Archiloque[4]. Il raillait les poètes dithyrambiques[5]. La *Lydé* d'Antimaque, si vantée, lui semblait, non sans raison peut-être, lourde et sans finesse[6]. Il allait jusqu'à prescrire en général les longs ouvrages : il disait qu'un gros livre était un grand mal[7]. Et encore : « Je n'aime pas le chanteur dont les chants sont plus vastes que la mer[8]. » Il aurait signé ces vers de Théocrite : « Je déteste ces oiseaux des Muses dont le vain babillage s'épuise à lutter contre le chantre de Chios[9]. » Son idéal est donc aisé à déterminer : il veut des poèmes courts, franchement modernes, ciselés avec art, où un goût difficile et une curiosité savante trouvent une complète satisfaction. Comment l'a-t-il réalisé ? Avec beaucoup d'art en effet, mais un art qui exclut trop souvent, sinon toujours, la sincérité et la grandeur de l'inspiration.

Les six *Hymnes* qui nous restent de Callimaque ont été composés à des époques et dans des circonstances

1. *Anthol. Pal.*, XII, 43.
2. C'est-à-dire le poème banal ; κυκλικός et κυκλικῶς, dans la langue des grammairiens alexandrins et des scoliastes, veulent dire : d'une manière convenue, banale. Cf. Couat, p. 503.
3. *Anthol. Pal.*, IX, 507.
4. Fragm. 223.
5. Fragm. 279.
6. Fragm. 74, 6,
7. Fragm. 359 (μέγα βιβλίον ἶσον — τῷ μεγάλῳ κακῷ). Tous ces textes sont cités dans Couat, p. 495-496.
8. *Hymnes*, II, 106.
9. Théocrite, VII, 47-48.

différentes[1]. De là des diversités de ton et de facture qui nous permettent de voir le talent de Callimaque sous des aspects multiples, sans en dérober d'ailleurs l'unité essentielle. L'*Hymne à Zeus* (I) fut sans doute écrit, vers 275, pour une de ces fêtes religieuses que la politique de Philadelphe favorisait à Alexandrie, et dont nous trouvons un exemple dans la fin de l'idylle des *Syracusaines*. L'*Hymne à Délos* (IV) est manifestement destiné à une fête de l'île, probablement à l'occasion de l'envoi d'une *théorie* de Philadelphe, vers 274. L'*Hymne à Artémis* (III), plus épique que lyrique, semble avoir été fait pour un concours poétique à Éphèse, postérieurement à l'année 258. L'*Hymne à Déméter* (VI), écrit en dorien, ne peut convenir qu'à une fête dorienne : il accompagnait sans doute une théorie de Philadelphe à Cnide, à peu près vers le même temps que le précédent. L'*Hymne sur les bains de Pallas* (V) est également en dorien ; il présente en outre ce caractère unique d'être écrit en vers élégiaques. Il fut certainement composé pour une fête argienne, mais la date en reste inconnue. Quant à l'emploi du mètre élégiaque, je serais tenté de l'expliquer par le souvenir, naturel chez un érudit comme Callimaque, des vieux nomes élégiaques attribués à Sacadas, lequel était justement d'Argos. L'*Hymne à Apollon* (II), enfin, composé pour une fête d'Apollon Carnéen à Cyrène, semble appartenir à la dernière année du règne de Philadelphe (248-247), après l'annexion définitive de Cyrène à l'Égypte. — On voit que ces poèmes, confondus sous le nom générique

1. Pour les dates des *Hymnes*, v. Couat, p. 191-237, dont les conclusions, longuement motivées, me paraissent généralement vraisemblables. Toutes ces dates, établies d'après les allusions faites par le poète aux événements contemporains, sont nécessairement approximatives. — V. aussi Susemihl, p. 358-362, où l'on trouvera quelques divergences, et Legrand, *Revue des Études grecques*, 1894, p. 276-283.

d'*hymnes*, sont séparés les uns des autres à la fois par leurs dates et par les occasions qui les ont fait naître. La différence des dates, à vrai dire, a peu d'importance littéraire dans ce cas particulier : l'art très savant de Callimaque est toujours le même; il est aussi sûr de son instrument à trente ans qu'à cinquante, et aucune trace d'affaiblissement n'apparaît. La nature des occasions a plus d'importance. Certains de ces poèmes, comme l'hymne élégiaque à Pallas, semblent destinés à former la pièce centrale, pour ainsi dire, d'une fête religieuse, et évoquent le souvenir des « nomes ». D'autres sont plutôt peut-être des « proèmes », des morceaux d'ouverture pour une fête religieuse, comme beaucoup d'hymnes homériques. D'autres enfin semblent destinés à ces concours poétiques et musicaux qui accompagnaient les fêtes. De là, très probablement, le tour un peu plus lyrique de quelques-uns, le ton plus épique et narratif de quelques autres. De là, peut-être, dans l'*Hymne à Pallas* et dans un ou deux autres, les traces qu'on croit apercevoir de la vieille composition nomique[1]. Ces différences sont pourtant secondaires. Si la composition nomique (au point de vue littéraire, et non musical) est réellement quelque chose, elle est si semblable à la composition de tout poème lyrique grec en général que les critiques qui s'adonnent à sa recherche n'arrivent jamais à s'entendre entre eux sur sa nature propre. Et quant au plus ou moins de lyrisme dans le style, ce n'est jamais qu'une différence de degré. Les traits communs, au contraire, sont essentiels et caractéristiques.

Ce qui remplit tous ces hymnes, c'est la religion, c'est-à-dire l'éloge des dieux et le récit de leurs légendes. Mais combien cette religion est différente de celle d'un Eschyle ou même d'un Pindare! Callimaque est

1. Bergk, *Gr. liter.*, II, p. 212 et 218. Cf. Kaisebier, *De Callimacho νόμων poeta* (prog.), Brandebourg, 1873.

un poète officiel, une sorte d'ambassadeur très solennel, qu'un roi politiquement dévot envoie auprès des dieux pour être son interprète. Il a conscience de son rôle et s'applique à y faire honneur. S'il chante la puissance des dieux, il le fait en termes nobles, et se ressouvient avec à-propos des formules ou des images consacrées par la tradition. Il s'efforce même de paraître ému. La rhétorique du lyrisme lui est familière. Il s'évertue à crier le Παιάν en l'honneur d'Apollon. La corbeille de Déméter le jette en des transports sacrés. Il repousse bien loin les profanes : on dirait parfois un initié, un mystique. Il s'évertue à délirer. Il essaie aussi de se faire peuple, de simuler la naïveté : dans l'*Hymne à Pallas*, il s'écrie : « N'allez pas au fleuve aujourd'hui, femmes qui puisez l'eau! Aujourd'hui, Argos boit l'eau des fontaines, non celle de la rivière [1] : » car la rivière est réservée au bain de Pallas. Mais comme on sent qu'au fond tout cela le laisse froid! Ce qui le préoccupe, c'est de faire sa cour au prince, non aux dieux. Dans les légendes divines, il cherche des allusions à Ptolémée. S'il chante Délos, patrie d'Apollon, il pense à Cos, patrie de Philadelphe. S'il chante Zeus, c'est surtout pour arriver à dire que Zeus est le protecteur des rois, et en particulier du plus grand de tous, Ptolémée, roi d'Égypte. S'il oublie Ptolémée, c'est pour revenir à sa vraie passion, la curiosité érudite et spirituelle qui s'amuse aux légendes rares, aux accumulations de faits mythologiques, historiques, géographiques, qu'il raconte ou qu'il interprète. L'*Hymne à Zeus*, l'*Hymne à Délos* sont, en certaines parties, de vraies débauches d'érudition : il y accumule les noms propres [2], les allusions à des rites bizarres [3]. Ce qu'il aime le mieux dans les légendes divines, ce sont

1. Callimaque, V, 45-46.
2. I, 10-29 ; IV, 41-49.
3. IV, 316-323.



les étrangetés, les miracles romanesques, les métamorphoses; il y a de l'Ovide à chaque page dans ces hymnes, c'est-à-dire de l'esprit, sans aucun mélange de piété. Il y fait même une place à ses querelles littéraires : l'*Hymne à Apollon* se termine d'une façon singulière par une allusion mordante à son ennemi Apollonios de Rhodes. Les interprètes s'en sont étonnés; on a quelquefois supposé que Callimaque avait dû écrire ces vers après coup, dans une révision de son poème; mais l'hypothèse est inutile : Callimaque se souciait plus de sa grande querelle que du dieu de Cyrène, et il a trouvé l'occasion bonne pour en dire un mot.

L'art de l'écrivain traduit fidèlement son inspiration. — Dans la composition de ses hymnes, il cherche surtout le moyen de dérouler en bon ordre des morceaux où paraîtront son enthousiasme de commande, sa merveilleuse érudition, son habileté à raconter; et il s'en tire avec beaucoup d'adresse. Il commence d'ordinaire par l'enthousiasme. Viennent ensuite, au hasard apparent des évocations, en réalité dans un ordre chronologique exact, les allusions rapides aux légendes qu'il ne tient pas à développer; enfin la légende principale, celle où il mettra tout son art, toutes ses politesses à Ptolémée, toutes ses inventions de mythographe érudit et spirituel. La pièce se termine en général par des vœux et des allusions. Il ne faut pas chercher dans cet art de composition l'unité supérieure d'impression qui fait la beauté d'une ode de Pindare : aucun sentiment profond ne domine Callimaque; il fait une œuvre d'habileté savante, une mosaïque patiente et ingénieuse. — Son style présente le même caractère. Le dialecte des hymnes est d'ordinaire un ionien plus ou moins composite : deux fois seulement, des circonstances particulières l'ont amené à se servir du dorien. Peu lui importe : il est savant, il connaît et manie tous les dia-

lectes littéraires de la Grèce. Son vocabulaire est puisé à toutes les sources : il est riche, amusant, composite; il manque de pureté, et parfois de clarté. A côté d'un terme archaïque, rare et obscur, on trouve un mot de la langue commune : cela fait une bigarrure qui trahit à la fois beaucoup de savoir et un certain manque de cette qualité plus précieuse qui produit dans les œuvres d'art l'harmonie. Il a du moins le mérite de n'être ni vague ni banal; ses mots, quelle qu'en soit l'origine, ont un sens précis; l'idée est nettement rendue; avec plus de netteté, il est vrai, que de poésie : sa précision a quelque chose de dur; on y voudrait plus de grâce, plus de mollesse, un peu plus d'images et de rêve. Sa phrase est vive, brève en général, toujours nette et bien découpée. Il sait à la fois la dérouler avec élégance et la briser en petits membres courts pour simuler une émotion qu'il ne ressent pas. A ne regarder que l'extérieur, on dirait presque du Théocrite : c'est la même rapidité légère et forte, la même musique tour à tour caressante et haletante. Seulement, ce n'est là qu'une apparence : si l'on écoute les paroles de la chanson, on les trouve sèches et prosaïques [1]. — Sa versification aussi rappelle celle de Théocrite, par l'abondance des dactyles, par l'usage fréquent de la césure bucolique, par l'habileté à mettre en bonne place un grand mot, par l'emploi discret de la fin de vers spondaïque, par la coupe heureuse de la phrase poétique et l'allure dégagée de l'ensemble [2]. Mais, ici encore, cette ressemblance est superficielle : tout ce qui est du métier, Callimaque le possède en perfection. Ce qui lui manque, c'est le don inné d'accommoder cette forme impeccable à des sentiments qui l'exigent et la justifient; c'est, en un mot, cette petite

1. Voir, par exemple, dans l'*Hymne à Zeus*, les vers 38-41.
2. Cf. Couat, p. 256.

chose mystérieuse qui distingue le très habile versificateur du véritable poète.

Les autres œuvres de Callimaque, que nous connaissons mal, devaient cependant ressembler beaucoup à ses *Hymnes* par leurs côtés les plus importants.

Parmi ses poèmes élégiaques, les plus célèbres étaient, outre l'*Hymne à Pallas,* son grand ouvrage des *Causes* (Αἴτια) et le poème sur *La chevelure de Bérénice.* — Celui-ci avait inspiré à Catulle tant d'admiration qu'il l'avait traduit littéralement [1]. L'original grec est perdu, mais la traduction de Catulle nous en donne une fidèle image. C'est un jeu d'esprit par le fond et par la forme. La reine Bérénice, au moment où son mari allait partir pour une expédition militaire, avait promis de consacrer une boucle de ses cheveux à Aphrodite, afin d'assurer au roi un heureux retour. Le vœu accompli, la boucle de cheveux disparut du temple. L'astronome Conon, bon courtisan, déclara qu'elle avait été transformée en une constellation qu'il venait de découvrir dans le ciel. Callimaque fait parler la chevelure : elle raconte comment elle est devenue constellation, et elle regrette galamment son premier séjour. Sur ce canevas léger, le poète brode tour à tour des vers astronomiques, puis des descriptions spirituelles et un peu libertines de l'amour conjugal, enfin des maximes assez inattendues sur la sainteté du mariage. Tout cela forme un badinage assez agréable, mais fait trop songer aux petits poètes du XVIIIe siècle. — Le poème des *Causes* était une œuvre beaucoup plus considérable [2]. Il comprenait quatre livres, ainsi qu'on le voit par les citations des grammairiens. Ces citations, malheureusement, sont trop peu

1. V. Couat, p. 113-120.
2. V. Couat, p. 122-169.

nombreuses (une quinzaine en tout[1]), et en outre trop courtes, pour que l'on puisse aujourd'hui restituer même le plan de l'ouvrage. Les tentatives faites en ce sens par O. Schneider, l'éditeur de Callimaque, n'ont prouvé que sa propre fertilité d'invention. Tout ce qu'on peut dire des Αἴτια se réduit donc à fort peu de chose. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage, dans son ensemble, était une suite de récits élégiaques, consacrés à des légendes rares et curieuses, savamment compilées et mises en œuvre. Callimaque était encore à Cyrène, semble-t-il, lorsque les Muses de l'Hélicon lui avaient donné l'idée première de son œuvre, évidemment continuée ensuite pendant de longues années. Le poète, dans un prologue, racontait que les Muses lui avaient envoyé un songe ; il avait écrit sous leur dictée [1]. Les légendes qu'il mettait en œuvre étaient censées donner l'explication d'une foule de faits historiques, géographiques ou autres. Elles étaient obscures, à cause des mots rares, des allusions à des choses mal connues : elles faisaient la joie des grammairiens et des érudits [2]. Quelques-unes pourtant avaient un autre caractère, bien alexandrin aussi : c'étaient des histoires d'amour. La plus célèbre était celle d'Acontios et de Cydippé, racontée au III[e] livre. Comme le sujet a été repris, après Callimaque, par l'épistolographe Aristénète [3], qui semble avoir suivi très exactement les traces de son modèle [4], nous pouvons en distinguer les principaux traits. Deux beaux enfants s'aiment avec passion : un message écrit sur une pomme (c'est peut-être ce détail qui était le prétexte du récit)

1. Cf. *Anthol. Pal.*, VII, 42. Pour la discussion du sens de cette épigramme, v. Couat, p. 130-131.

2. Clément d'Alexandrie, *Strom.* V. p. 571.

3. Aristénète, I, 10, dans les *Epistologr. graeci* (Didot).

4. Cf. Dilthey, *De Callimachi Cydippa*, Leipzig, 1863 ; Couat, p. 143 et suiv.

informe Cydippé de l'amour d'Acontios; vainement les parents de Cydippé veulent le marier avec d'autres, elle mourrait d'amour, si l'oracle de Delphes, en révélant son secret à ses parents, n'assurait enfin son bonheur. Autant qu'il est permis d'en juger par l'œuvre d'Aristénète, il semble que le principal mérite de Callimaque, dans ce petit roman d'amour, fût d'avoir analysé avec une finesse et une précision toutes nouvelles les diverses phases de l'agitation morale traversée par ses héros; en ce sens, il serait le véritable maître d'Apollonios de Rhodes, le créateur de Médée, le premier des grands analystes en fait de psychologie amoureuse. Nul doute d'ailleurs que l'ouvrage, dans son ensemble, ne fût une œuvre de beaucoup plus de savoir et d'habileté que d'émotion, et, même dans cet épisode célèbre, rien ne prouve que Callimaque ait poussé son analyse au delà des signes extérieurs de la passion, ni qu'il ait entendu le moins du monde dans son propre cœur l'écho de leurs craintes et de leurs espérances.

L'*Hécalé* fut un de ses derniers ouvrages. Comme Apollonios, dans leur grande querelle, l'accusait de ne décrier l'épopée que par impuissance d'en faire une lui-même, il voulut répondre à son ennemi en montrant par un exemple ce que devait être l'épopée moderne, l'épopée vraiment originale, et il fit l'*Hécalé*, c'est-à-dire un poème d'environ cinq cents vers, où la fausse conception d'une sublimité artificielle et convenue fait place à la simplicité pittoresque de la vie familière et à de jolies curiosités. « Hécalé » est le nom d'une vieille femme de la campagne attique qui avait donné l'hospitalité à Thésée la veille de sa lutte contre le taureau de Marathon. Dans l'épopée ainsi comprise, la lutte contre le taureau passe à l'arrière-plan ; la première place est occupée par Hécalé elle-même, par la peinture de sa demeure, par ses entretiens avec le héros, peut-être par

des récits de légendes curieuses (comme celle d'Érichthonios) introduites dans les entretiens mêmes et formant épisodes. Ce poème nous était fort mal connu, lorsque, en 1893, le déchiffrement d'une tablette en bois nous en a rendu cinquante vers nouveaux, accompagnés d'indications qui ont permis d'évaluer avec vraisemblance la longueur approximative de l'ouvrage [1].

Les premiers vers des nouveaux fragments semblent contenir une conversation entre Hécalé et la corneille qui avait trahi le mystère de la naissance d'Érichthonios. On voit, à la fin de ce passage, pourquoi les corbeaux aujourd'hui sont noirs, tandis qu'ils étaient blancs à l'origine. L'auteur des (Αἴτια) se trahit ici d'une manière frappante. Les vers qui suivent sont les plus jolis de ceux qu'on a retrouvés ; un voisin, tout glacé par le froid du matin, vient réveiller Hécalé, qui s'est endormie en causant :

Allons, les mains des voleurs ne sont plus en chasse; voici que brillent les lampes matinales; le porteur d'eau chante son refrain; la maison voisine de la route s'éveille au bruit de l'essieu qui crie sous le chariot, et les forgerons nous assomment en s'assourdissant eux-mêmes.

Tout cela est fort joli, mais combien éloigné de l'épopée proprement dite! On comprend qu'Apollonios et Callimaque ne pussent pas s'entendre. Le poème se terminait par le retour triomphal de Thésée, retour dont le poète nous décrit encore avec une précision érudite certains détails qui devaient avoir une valeur rituelle, et par la mort d'Hécalé [2], qui n'a d'ailleurs laissé aucune

1. V. l'article de Th. Reinach, *Revue des Études grecques*, 1893, p. 258-266, où les fragments de l'*Hécalé* sont donnés et traduits. — Sur l'ensemble de l'*Hécalé*, l'étude de M. Couat (p. 356-381), bien qu'antérieure aux dernières découvertes, est toujours à lire.

2. Cf. Couat, p. 387.

trace dans le fragment nouveau. Une épigramme de Crinagoras, dans l'*Anthologie* [1], montre l'estime que les connaisseurs faisaient de l'*Hécalé* : il est probable que c'était en effet du meilleur Callimaque.

On peut en dire autant des épigrammes qui nous restent sous son nom. Elles n'ont pas seulement l'élégance ordinaire à ce genre de composition ; elles ont du tour et du trait, elles sont vives et spirituelles. Les qualités de Callimaque, si elles n'étaient pas de celles qu'on est en droit d'attendre de qui aborde les grands sujets, convenaient au contraire merveilleusement à de petites pièces de circonstance, où la poésie proprement dite n'est pas indispensable.

La gloire de Callimaque, quoique fort grande de son vivant, eut des adversaires, nous l'avons vu[2]. Au total, c'est l'admiration qui domine. Catulle a traduit un de ses poèmes ; Ovide l'a beaucoup imité : Properce l'invoque avec Philétas [3]. Quintilien le met encore au premier rang des élégiaques [4]. Cependant l'opinion contraire avait aussi des défenseurs. Un poète de date inconnue, Antiphane, a écrit sur lui et sur son école, sur cette race maudite de grammairiens qui rongent les grandes œuvres et ne goûtent qu'Érinna, une épigramme mordante qui n'est pas sans vérité [5]. Martial lui reproche de n'être qu'un érudit, à qui manque la saveur de la pure humanité [6]. La juste mesure se trouve peut-être dans le

1. IX, 545.
2. V. plus haut, p. 211.
3. V. plus haut, p. 163. Ailleurs, il est vrai, il l'appelle *inflatus* (III, 34, 32 : inflati somnia Callimachi).
4. Quintilien, X, 1, 58.
5. *Anthol. Pal.* XI, 322. Cf. *ibid.*, 321 (épigr. de Philippe) et 29 (épigr. d'Antipater de Thessalonique).
6. Martial, X, 4, 9-12.

Traité du Sublime, dont l'auteur le range parmi ces poètes « impeccables », ces « calligraphes parfaits », qui ne tombent jamais très bas, mais ne s'élèvent pas non plus jusqu'aux cimes [1].

Le terme logique de tant d'érudition était le poème didactique, qui eut, en effet, dans la période alexandrine, une sorte de renaissance. L'initiateur de cette résurrection fut Aratos [2]. Aratos, fils d'Athénodore, naquit à Soles, en Cilicie [3]. Il était plus âgé que Callimaque [4]; il dut naître par conséquent vers 315. Il étudia successivement à Éphèse, selon Suidas, puis à Athènes, où il fut l'élève du péripatéticien Praxiphane (avant Callimaque, sans doute), et aussi de Zénon, le fondateur du stoïcisme. On le trouve ensuite à Cos, dans l'entourage de Philétas [5]. Il y fit notamment la connaissance de Théocrite, qui l'a plusieurs fois nommé dans ses vers [6]. Le roi de Macédoine Antigone Gonatas, condisciple du stoïcien Persée, entendit sans doute parler d'Aratos par celui-ci, et les fit venir tous deux à sa cour, à l'occasion de son mariage [7]. C'est là dorénavant qu'Aratos semble

1. *Sublime*, c. 33, 5.

2. Ménécrate d'Éphèse, son maître (selon Suidas), est quelquefois cité aussi comme l'auteur d'un poème intitulé Ἔργα, qui a pu servir d'exemple aux *Géorgiques* de Virgile. Il ne nous en reste rien. Cf. Susemihl, I, p. 284.

3. Notice de Suidas; biographies dans Westermann, *Vitarum scriptores graeci minores*, p. 52 et suiv. Cf. Couat, p. 46-48 ; Susemihl, I, p. 284 et suiv. — Bibliographie, en tête du chapitre.

4. C'est Callimaque lui-même qui le disait dans une épigramme, suivant un biographe (*Vita* I).

5. Susemihl le fait aller d'abord à Cos, ensuite à Athènes. Mais l'ordre inverse me semble plus facile à concilier avec tous les autres faits connus, à la condition qu'on admette que Philétas revint à Cos après l'éducation de Philadelphe.

6. VI, 2; VII, 98; etc.

7. En 272, selon les uns; en 276, selon les autres. Cf. Susemihl, p. 289, n. 19.

avoir séjourné le plus habituellement. Il fit pourtant un séjour aussi auprès d'Antiochus, fils de Séleucus, et se rendit à Alexandrie, où il se lia avec Callimaque déjà vieux. Mais il revint auprès d'Antigone, à Pella, où il mourut. Sa mort fut probablement antérieure à 240, date de la mort d'Antigone ; mais antérieure de peu de temps, puisque Callimaque, moins âgé qu'Aratos, était pourtant déjà vieux quand ils se connurent.

Aratos était philosophe, mathématicien, érudit, poète. Il donna une édition de l'*Odyssée* [1]. Il composa de nombreux ouvrages en vers et en prose, aujourd'hui perdus [2]. Parmi ses poèmes, on citait en particulier un *Hymne à Pan* qui avait été fort admiré d'Antigone [3]. Mais il est surtout, pour nous comme déjà pour ses contemporains, l'auteur du poème didactique intitulé *Les Phénomènes* (Φαινόμενα), en deux livres. Dans le premier livre (732 vers), il fait un exposé des notions astronomiques alors régnantes ; le second (422 vers), cité quelquefois sous un titre distinct comme un ouvrage à part (Διοσημεῖαι, les signes du temps ou les pronostics), est un cours de météorologie populaire.

La poésie didactique, en Grèce, remontait jusqu'aux origines de la littérature, puisqu'elle avait eu pour initiateur Hésiode ; et depuis, au vi^e et au ve siècle, elle avait été cultivée par un Xénophane, un Parménide, un Empédocle. Mais l'ouvrage d'Aratos, tout en se reliant à cette tradition, s'en sépare sur plus d'un point. Chez Hésiode, la poésie didactique avait été surtout l'interprète grave et religieuse d'une tradition impersonnelle. Chez les philosophes du vi^e et du ve siècle, elle était la voix raisonneuse et passionnée de la raison individuelle marchant à la conquête du vrai. Chez Aratos, elle

1. *Vita* III, p. 58.
2. *Vita* I, p. 55.
3. *Vita* III, p. 58.

n'est ni l'une ni l'autre : elle est la vulgarisation élégante d'une science continuée en dehors d'elle et en dehors de sa tradition. Aratos, quoique fort instruit, n'est pas un savant proprement dit, un de ceux qui créent la science ou qui lui font faire des progrès. Son ambition scientifique se borne à traduire en vers exacts et précis l'ouvrage en prose d'un vrai savant, Eudoxos de Cnide [1]. Ses visées sont essentiellement littéraires : la gloire qu'il recherche est celle d'un poète élégant, qui a su triompher des difficultés d'un pareil sujet par des miracles de style et de versification. On voit les dangers d'un pareil système : il risque d'engendrer la froideur, le prosaïsme, l'ennui. Ce qui peut sauver un ouvrage de ce genre, c'est d'abord un talent de style qui donne à certaines vérités scientifiques un caractère d'éternité, par la netteté définitive de la formule, par la toute-puissance du vers bien frappé : tel est souvent, dans un autre genre, le mérite des vers gnomiques, ou celui des vers de Boileau. C'est aussi l'émotion du poète, une imagination vive et sensible, qui lui permette, comme à un Lucrèce ou à un Virgile, de mettre toute son âme dans sa science, de vivifier et d'humaniser ses axiomes ou ses préceptes par un accent qui nous fasse tressaillir ou rêver.

Aratos n'est ni un Lucrèce ni un Virgile. C'est un Alexandrin de beaucoup de talent, et rien de plus. Il a quelques-unes des qualités d'un Boileau, avec moins de conviction et plus d'élégance. C'est, si l'on veut, un Saint-Lambert : comme le poète des *Saisons*, si fort admiré de La Harpe, il est bon écrivain, bon versificateur, précis, élégant et froid. Son style est d'une clarté limpide, sans images vives ni émotion. Ses descriptions sont exactes et nettes. Ses vers, toujours faciles, se gravent aisément dans le souvenir. S'il ajoute çà et là quelque

1. *Vita* III, p. 58.



chose à la leçon qu'il a apprise chez Eudoxos, c'est tout au plus, dans son exorde, une gravité religieuse qui révèle le stoïcien, et, dans le reste du poème, quelques discrets souvenirs des vieilles légendes, quelques traces de la douceur homérique, quelques timides essais d'harmonie imitative. Ce serait une étude intéressante, mais trop longue pour être faite ici, que d'examiner de près les nombreux passages où il a servi de guide à Virgile. On saisirait aussitôt la différence profonde qui sépare l'habile versificateur du grand poète : là où le premier n'a vu qu'un thème à développer en vers précis et corrects, le second s'émeut, sent la vie des choses, tour à tour grandiose, ou douloureuse, ou aimable, et, par la magie de ses peintures, nous fait entrer aussi en communion avec la divine et vivante nature [1].

Tel qu'il était cependant, avec ses qualités et ses imperfections, Aratos eut une réputation considérable. Ses qualités devaient charmer sa génération, qui ne sentait pas ses défauts; et le monde romain à son tour subit l'influence de son grand nom. Théocrite et Callimaque, qui le connurent personnellement, l'aimèrent et l'admirèrent. Son livre devint classique. Dans un âge de culture générale étendue, beaucoup de lecteurs étaient charmés d'apprendre si vite et si agréablement tant de choses considérées comme difficiles. Même de vrais savants, comme Hipparque et Denys, le commentèrent. A Rome, Varron et Cicéron le traduisirent; Virgile s'en inspira, mais pour le dépasser. En somme, Callimaque ne l'avait pas mal caractérisé, lorsqu'après avoir rappelé le souvenir d'Hésiode, il ajoutait : « Salut, délicates et subtiles paroles, compagnes des veilles d'Aratos [2]. »

1. Comparer, par exemple, les signes précurseurs de la tempête, dans Aratos, v. 909-933, et dans Virgile, *Géorg.*, I, v. 356-360.

2. Callimaque, *Épigr.* 29 (Χαίρετε, λεπταὶ — ῥήσιες, Ἀράτου σύγγονοι ἀγρυπνίης).

En face de ces délicats, Apollonios de Rhodes est, à certains égards, un réfractaire, puisqu'il osa, en dépit d'eux, revenir à l'épopée : ce n'est pourtant là qu'une demi-révolte, car il reste encore leur contemporain et leur disciple plus qu'il ne le croit peut-être [1].

Apollonios, dit « de Rhodes », était né réellement à Alexandrie [2] : Rhodes devint seulement sa seconde patrie, quand sa querelle avec Callimaque l'eut forcé de quitter l'Égypte. La date de sa naissance ne peut être fixée avec précision : on la détermine d'après la date de la querelle; mais comme celle-ci à son tour dépend de la date qu'on attribue à l'*Hymne à Apollon*, et que cet *Hymne*, enfin, est tantôt avancé, tantôt reculé d'une quinzaine d'années, il en résulte que la naissance d'Apollonios, probablement comprise entre 280 et 260, ne saurait être placée avec certitude dans une année plutôt que dans une autre [3]. Ce qui est certain, c'est qu'il fut l'élève de Callimaque, qu'il composa tout jeune ses *Argonautiques*, en opposition complète avec les leçons et les exemples de son maître, qu'il accentua sa révolte par des récitations publiques de son œuvre, qu'il chercha des applaudissements et recueillit des sifflets, qu'une lutte ardente s'engagea entre les deux adversaires, et que, malgré un petit groupe peut-être de chauds partisans, composé des ennemis de Callimaque, il dut fuir

1. On cite encore le nom d'un poète épique qui paraît avoir été son prédécesseur, Antagoras de Rhodes, auteur d'une *Thébaïde*. Cf. Diog. Laërce, IV, 26 et suiv., et la IIIe *Vie* d'Aratos. Mais cet Antagoras n'obtint jamais qu'une réputation de second ordre. Sur les autres noms oubliés de cette période, cf. Susemihl, I, p. 380.

2. Strabon, XIV, p. 655. A Alexandrie, ou à Naucratis, suivant Athénée, VII, p. 283, D. — Notice de Suidas ; biographies anonymes en tête des œuvres. — Cf. Couat, p. 294-326 ; Susemihl, I, p. 383-393. V. aussi Hémardinquer, *De Apollonii Rh. Argonauticis*, Paris, 1872 ; et De la Ville de Mirmont, *Les dieux dans Apollonios*, Paris, 1889.

3. Je m'en tiens ici à une opinion moyenne et vraisemblable. D'autres savants vont plus haut ou plus bas.

devant l'orage [1]. Il se retira à Rhodes, qui lui fit fête, et y passa le reste de sa vie. Il est douteux que son poème fût entièrement composé à son départ d'Alexandrie : dans sa nouvelle retraite, il l'acheva, en publia deux éditions successives, et prit soin de s'y désigner lui-même comme Rhodien, au dire du biographe.

Le poème des *Argonautiques* comprend quatre livres et près de six mille vers. C'est à peu près la moitié de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*; c'est la mesure demandée par Aristote [2]. Les aventures des Argonautes avaient sans cesse inspiré les poètes; Homère disait déjà : Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα, « Argo qui occupe tous les hommes [3]. » Mais personne n'avait raconté en vers, dans un récit suivi, tout le voyage du navire. Apollonios se donna cette tâche. Dans les deux premiers livres, il dit la réunion des Argonautes, leur départ, leur voyage jusqu'en Colchide; dans les deux derniers, la conquête de la toison grâce à l'aide de Médée, et leur retour en Grèce. Une foule d'épisodes, de descriptions, de combats s'enchâssent dans l'action et l'enrichissent.

La prétention évidente d'Apollonios était d'être l'Homère de son temps, de donner à la Grèce, en un seul poème, une sorte d'*Iliade* et d'*Odyssée* mise au goût du jour. En fait, il marque le terme d'une longue évolution de l'épopée. Au temps des premiers aèdes, l'épopée naïve et passionnée avait été l'histoire merveilleuse de la vie héroïque, saisie dans quelques épisodes dramatiques et vivants. Les poètes cycliques, déjà voisins des premiers logographes, mais encore naïfs et sincères, avaient essayé de relier ces épisodes, de donner un tableau d'ensemble des âges légendaires. Puis étaient venus les premiers poètes savants, un Panyasis, un

1. Cf. les biographies grecques.
2. *Poét.*, c. 24.
3. *Odyssée*, XII, 70.

Antimaque, plus tard un Chœrilos, qui avaient été franchement des imitateurs, peintres d'une antiquité imaginaire qu'ils savaient fort différente de leur temps, poètes s'adressant à des lecteurs plus qu'à des auditeurs, déjà plus curieux qu'inspirés, mais trop dévots à la tradition pour s'en écarter de parti-pris, cherchant plus à la maintenir qu'à la renouveler, et ne la modifiant, pour ainsi dire, qu'à leur insu, par l'intrusion involontaire des manières de penser contemporaines. Apollonios diffère des uns et des autres. Il n'est ni naïf ni inconscient. Il essaie de concilier, par une habileté savante, tout ce que la tradition peut offrir d'acceptable encore à ses contemporains, avec les sujets, les idées, les formes d'art que réclame le goût alexandrin. Ce qu'il retient de l'ancienne épopée, c'est le merveilleux, les combats, les aventures héroïques, les catalogues. Ce qu'il y ajoute, c'est d'abord l'érudition curieuse : géographie, mythes nouveaux, étymologies, coutumes populaires et naïves, rites exotiques ou surannés ; — c'est ensuite la peinture de l'amour. De là, dans son poème, des parties qu'on peut appeler mortes, et des parties vivantes. Les parties mortes, ce sont d'abord toutes celles où il traite les motifs traditionnels, parce qu'il n'a pas les qualités que ces sujets eussent exigées ; ce sont ensuite les parties remplies par l'érudition, naturellement réfractaire à la poésie, et surtout à ce genre de poésie. Il a fait, au contraire, œuvre vivante et durable dans la peinture de l'amour : là, il a pu déployer tout son talent, qui était considérable, et se montrer plus novateur, plus original, plus grand poète même qu'on ne le dit peut-être communément. Il faut revenir sur ces différents points et les étudier avec plus de précision.

Les règles des genres littéraires, ou, si l'on veut, leur physionomie propre, leur caractère nécessaire, sont établis une fois pour toutes, quoi qu'on fasse, par



les premiers chefs-d'œuvre qui les ont fixés : il est plus facile de créer un genre nouveau que de prêter à un genre traditionnel des qualités absolument opposées à celles qu'il a d'abord présentées et dont le souvenir est ainsi devenu inséparable de l'idée même qu'on s'en fait. Pour traiter d'une manière épique les sujets traditionnels de l'épopée, il faut que le génie du poète ait de la naïveté et de la grandeur. Des dieux auxquels on ne croit pas, dont la peinture n'est que spirituelle et jolie, des combats sans ivresse furieuse, des miracles qui n'inspirent aucune terreur sacrée, ne sont pas épiques. Pour la même raison, rien n'est plus contraire au génie de l'épopée qu'une érudition sèche et pédantesque : car rien n'est plus éloigné de la grandeur et de la naïveté. Quel que soit le talent d'Apollonios, il a l'irrémédiable défaut de ne pas croire à ses dieux, de ne pas s'intéresser aux grands coups d'épée, de ne pas s'épouvanter des miracles, de vouloir à toute force étaler son savoir de géographe et de mythographe. Il remplace, en ces matières, l'émotion par l'esprit, le grand par le joli et la poésie par la prose. On peut lire, dans les *Argonautiques*, les deux premiers chants tout entiers, le commencement du troisième et la fin du quatrième, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas l'épisode de Médée, sans y trouver quoi que ce soit de vraiment grand. Les épisodes agréables n'y sont pas rares, mais on attendait autre chose d'une épopée. Il y a discordance entre le cadre traditionnel de l'épopée et ces détails spirituels, parfois prosaïques, que le poète y enferme laborieusement. Au début, après une invocation académique et froide, Apollonios énumère les Argonautes : c'est un catalogue érudit, précis, sec et ennuyeux. On lance le navire Argo[1] : les vers sont ingénieux, mais si l'on veut mesu-

1. Vers 362 et suiv.

rer la distance qui sépare cette versification habile de la vraie grandeur, on n'a qu'à relire, dans la quatrième *Pythique* de Pindare, le récit du départ de Jason [1]. Une fois le navire en marche, Orphée fait entendre un chant [2] : le poète, ici, se souvient d'Empédocle et arrive presque à la grandeur ; Virgile, dans son *Silène* (Églogue VI), André Chénier, dans son *Hermès*, ont fait à l'auteur des *Argonautiques* l'honneur de s'inspirer de ce passage, dont le mouvement général est beau, malgré un peu de sécheresse encore dans le détail. Quand le navire passe en vue de la Thessalie, les dieux le regardent du haut de l'Olympe, et les Nymphes Péliades sortent de leurs retraites pour l'admirer [3] ; jolis vers, d'un pittoresque aimable. A Lemnos, la rencontre de Jason et d'Hypsipyle, la reine des Amazones, est assez froidement racontée. Plus loin, les Argonautes combattent des géants et les tuent : une belle comparaison, pittoresque et neuve, nous montre les géants morts étendus sur la grève, pareils à des poutres immenses que les bûcherons couchent au bord d'une rivière, les faisant baigner dans l'eau pour les durcir [4]. Au milieu de tout cela, force présages et apparitions, prophéties de Mopsos, d'Apollon, de Glaucos, de Phinée, etc. ; force érudition surtout et explications géographiques, mythologiques, étymologiques. Puis, un autre gracieux épisode, celui de la mort d'Hylas, très probablement imité de Théocrite, avec plus de pittoresque et moins de sentiment vrai [5]. Tout le second chant est formé de la même manière. Au début du troisième, les héros sont en Colchide. Héré et Athéné, protectrices de Jason, s'occupent alors de lui assurer la complicité de Médée :

1. Pindare, *Pyth.* IV, 224-238.
2. Vers 494-515.
3. Vers 540-580.
4. Vers 1011.
5. Vers 1220 et suiv.

elles vont trouver Cypris, pour lui demander d'envoyer Éros à la jeune fille. Les déesses n'ont rien de surhumain : ce sont de belles dames d'Alexandrie, élégantes et spirituelles. Cypris est à sa toilette quand les deux autres arrivent. Éros est un enfant gâté, dont sa mère parle avec un gentil mécontentement. On le trouve en train de jouer aux osselets avec Ganymède : Cypris, pour le décider, lui promet un jouet, une sorte de ballon métallique construit jadis par Adrastée pour Zeus enfant. Éros, enchanté, range ses osselets, les compte, les jette dans la tunique de sa mère et s'équipe pour sa nouvelle expédition. On voit le ton léger, le badinage spirituel, fort gracieux parfois, mais fort peu épique. Nous sommes beaucoup plus près d'Ovide que d'Homère ou même de Virgile.

Avec l'amour de Médée, tout va changer. Ce n'est pas qu'ici encore le bel-esprit alexandrin ne reparaisse en maint passage, tantôt sous la forme érudite, tantôt sous la forme du « joli »; mais ces gentillesses passent au second plan et s'effacent; ce qui domine, c'est un sentiment sincère et fort, une vraie passion, et le caractère du poème s'en trouve modifié profondément. Mais est-ce là, dira-t-on, un sentiment épique, au sens propre du mot? Non, sans doute, si l'on s'en tient à Homère; oui, si l'on doit admettre que Virgile aussi, à sa façon, est un grand poète épique : quelle que soit la force des traditions originelles, il est certain que les genres se modifient, et que ces modifications sont légitimes quand elles sont belles. Or Apollonios, en créant sa Médée, a créé une très belle chose. Il a élargi, mais non brisé, le cadre de l'épopée. Il y a fait entrer l'amour, et il a su peindre cet amour avec assez de puissance à la fois pour le rendre digne des grands noms de la légende, et assez de nouveauté pour laisser une trace impérissable [1].

1. Sur la Médée d'Apollonios, cf., outre les études, déjà citées, de

La nouveauté de la peinture d'Apollonios consiste d'abord dans une subtilité d'analyse dont il n'y avait avant lui aucun exemple. On n'a peut-être pas assez dit combien c'était une chose neuve, à cette date, que d'étudier heure par heure, pour ainsi dire, l'éclosion d'un sentiment dans une âme, d'en suivre les progrès minutieusement, d'en dire les incertitudes, les combats douloureux, et d'arriver peu à peu, sans défaillance, jusqu'à l'explosion finale, décrite avec une vigueur et un pathétique admirables. Euripide, certes, avait été un grand peintre de l'amour. Sa Médée, sa Phèdre surtout, sont des amoureuses d'une grandeur tragique, mais elles ne nous font pas assister à l'évolution de leur passion: nous n'en voyons que les derniers combats. Ici, l'analyse psychologique est poussée aussi loin que dans un roman moderne. A partir du moment où Médée a été blessée par Éros [1], nous la suivons pas à pas jusqu'au terme inévitable. Après l'audience accordée par Éètès à Jason, le souvenir du héros l'obsède sans relâche [2]. Un songe achève de la troubler [3]. Sa sœur Chalcippe, comme la sœur de Didon dans l'Énéide, se fait sans le savoir, et de la manière la plus naturelle, la complice d'Éros [4].

La joie, la honte, le désir de mourir déchirent l'âme de Médée [5]. Enfin l'amour est le plus fort: elle mettra au service des Argonautes le secours de sa puissance magique. Elle se rend au temple d'Hécate où Jason doit la rejoindre: après une attente solitaire et pleine d'angoisses, elle voit venir le héros [6]. L'entretien s'engage,

Couat et de M. J. Girard, l'article de Sainte-Beuve, dans les *Portraits contemporains*, t. V.

1. III, 275-298.
2. III, 451-470.
3. III, 616-673.
4. III, 673-723.
5. III, 724-801.
6. III, 946-960.

admirablement dramatique par le pathétique de la situation et le mouvement : il y a un progrès, un rythme soutenu, dans l'évolution des sentiments, d'un bout à l'autre de la scène ; peu à peu, Médée donne toute son âme [1]. Elle n'a plus maintenant qu'à s'enfuir avec celui qu'elle aime. Un dernier adieu à sa chambre de jeune fille, et elle se dirige, à travers la ville endormie, jusqu'au navire Argo [2]. — On voit l'incomparable minutie de cette analyse : c'est déjà l'art d'un Virgile, d'un Racine, d'un romancier moderne. L'art classique n'offrait à Apollonios aucun modèle de ce genre. Cette psychologie délicate doit beaucoup sans doute aux leçons d'un Aristote, d'un Théophraste, d'un Ménandre ; mais pour en faire une œuvre vivante et dramatique, une part de génie était nécessaire, et Apollonios a eu ce génie.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la nature des éléments qui entrent dans cette peinture si subtile. L'amour de Médée, malgré tous les traits qui le rapprochent des sentiments exprimés par Sappho, par les héroïnes de la tragédie, par la magicienne de Théocrite, est cependant, à bien des égards, d'une autre essence, plus fine et plus rare. Médée est une jeune fille ; sa vie a toujours été chaste, son imagination est pure. Elle lutte contre elle-même avec angoisse et épouvante. Elle a des troubles exquis et des remords douloureux. Tout conspire contre sa volonté. La démarche de sa sœur a un air rassurant. Des sophismes spécieux l'enveloppent de toutes parts. L'empire que Jason prend sur son âme ne s'exerce qu'à l'aide du langage le plus insinuant, le plus réservé, et en même temps le plus persuasif. Même quand elle a pris son parti d'être criminelle, elle garde des délicatesses de langage et une dignité d'attitude qui lui donnent une physionomie à part. — C'est une grande nou-

1. III, 961-1144.
2. IV, 11-98.

veauté, dans la littérature alexandrine, qu'un amour si pudique et si douloureux. La Médée d'Apollonios laisse pressentir la Phèdre de Racine, et ce n'est pas là pour elle un médiocre honneur.

Une objection qui se présente à l'esprit tout d'abord, et qu'on a faite plus d'une fois, c'est que peut-être une passion si noble se concilie mal avec tant d'autres traits du personnage de Médée, et que l'unité du caractère en souffre. Comment unir en une même image cette jeune fille tremblante et la femme cruelle qui fait périr Absyrte[1], ou la magicienne qui force la nature et les monstres à lui obéir? L'objection, à vrai dire, sous une forme ou sous une autre, s'adresse à toutes les œuvres d'un art composite où des traces d'époques différentes se combinent, à l'art d'un Virgile ou d'un Racine comme à celui d'Apollonios. Et, en un sens, elle est irréfutable. Mais ce qu'on peut dire en faveur d'Apollonios, c'est qu'il a eu, comme tous les grands artistes, l'habileté de fondre ces éléments diparates en un tout suffisamment harmonieux pour que le goût ne soit pas choqué. En somme, la magicienne disparaît presque dans sa Médée: ce qui surnage, c'est le caractère de la jeune fille passionnée, ardente malgré ses troubles, et capable de tout sous l'impulsion d'un amour irrésistible. La magie n'intervient qu'à titre de donnée traditionnelle et de ressort consacré; c'est un accessoire, cher d'ailleurs aux alexandrins, mais que le goût de tous les temps n'a pas trop de peine à accepter comme un postulat nécessaire en pareille matière.

A côté de Médée, les autres caractères pâlissent singulièrement. Jason, qui n'est, dans l'ensemble du poème, qu'une « utilité », a du moins le mérite, dans les scènes d'amour, de parler avec habileté et conve-

1. IV, 338-481.

nance : il y est certainement plus sympathique et plus vivant qu'Énée. Chalcippe, la sœur de Médée, est une confidente agréable. Les autres personnages ne sont que de légères esquisses ou des comparses.

Le poème finit comme il a commencé, par des récits d'aventures et de voyages, où un pittoresque assez élégant se mêle à des inventions laborieuses et à une érudition qui manque de poésie.

La versification d'Apollonios est habile et savante : on reconnaît en lui l'élève de Callimaque. Son hexamètre aux coupes variées, aux nombreux dactyles, se plie avec souplesse aux divers mouvements de la pensée.

Son style est inégal, comme son inspiration elle-même. Quand l'inspiration est poétique, le style traduit d'ordinaire cette poésie avec bonheur. Quand le fond des choses est prosaïque ou froid, le style trahit aussitôt le défaut de l'inspiration par la sécheresse et l'abstraction. Laissons de côté les morceaux manqués. A ne considérer que les belles pages des *Argonautiques*, Apollonios est un écrivain d'un talent original. Cette originalité, sans doute, est fort savante : il a toute l'érudition de ses contemporains et puise son vocabulaire dans le trésor de la poésie antérieure plutôt que dans l'usage vivant. Il a beau combiner tous ses matériaux avec choix et avec goût, il est difficile que cette marqueterie ne semble pas parfois un peu composite, qu'un substantif abstrait, des formes de langage trop compliquées, comme l'emploi du style indirect, ou trop personnelles, comme l'emploi fréquent des locutions *nous savons que*, *à ce qu'on raconte*, ne produisent pas une sorte de contraste déplaisant, au milieu de tant de vestiges confondus du style homérique et du style lyrique. La pureté du style est devenue une qualité impossible à atteindre dans l'école de Callimaque. Mais Apollonios a, malgré tout, de grandes qualités d'écrivain. Il a le mot précis et vigoureux, sinon toujours pur et poé-

tique. Il a une imagination forte, ingénieusement réaliste; il voit les lignes, les attitudes, et les fait voir; il trouve des comparaisons pittoresques en abondance; Virgile lui en doit de célèbres [1]. Il sait d'ailleurs décomposer une idée, en montrer finement toutes les parties, puis recomposer un tableau d'ensemble où chaque détail a sa juste place. Sa phrase est ferme et souple. Elle a du mouvement et du rythme. Son récit est net, facile, un peu prosaïque parfois. Ses descriptions sont vives et pittoresques. Ses discours surtout sont très habiles, exprimant avec vérité, avec force, avec éloquence, les agitations qui troublent la pensée de ses personnages. Quelques-uns des monologues de Médée sont d'une beauté dramatique achevée. Voici, dans ses grandes lignes, la scène où Médée prend sa résolution définitive; les souvenirs des poètes antérieurs, les modèles aussi qui ont inspiré Virgile et Racine, s'y enchaînent en une trame vraiment puissante [2] :

Cependant la nuit étendait ses ombres sur la terre : en mer, les matelots s'endormaient, en contemplant de leur navire Héliké et les astres d'Orion. Le moment du sommeil était souhaité du voyageur en route et du gardien qui veille aux portes. La mère elle-même, qui vient de voir mourir ses enfants, était enveloppée dans la torpeur d'un assoupissement profond; l'aboiement des chiens ne s'entendait plus dans la ville; plus de rumeur sonore; le silence possédait les ténèbres de la nuit.

Mais Médée n'était pas envahie par le doux sommeil. Mille soucis, nés de son amour, la tenaient éveillée... Sans cesse son cœur bondissait dans sa poitrine. Tel, dans une chambre, un rayon de soleil bondit, reflété par l'eau qui vient d'être versée

1. Par exemple, celle des agitations d'une âme avec les reflets voltigeants que fait la lumière en tombant sur l'eau d'un bassin (*Argonaut.*, III, 754-759 ; cf. *Énéide*, VIII, 20-25, et IV, 285). On a vu plus haut celle des géants morts avec des arbres tombés au bord de l'eau.

2. III, 743-800. La traduction de ce morceau est empruntée à M. De la Ville de Mirmont, sauf quelques légers changements.

dans un chaudron ou une terrine : agité par un rapide tournoiement, il saute çà et là ; de même le cœur de la jeune fille tournoyait dans sa poitrine...

Elle se disait tantôt qu'elle donnerait la substance pour calmer les taureaux, tantôt qu'elle ne la donnerait pas ; elle pensait à périr elle-même, puis à ne pas mourir, à ne pas donner la substance, à supporter son mal sans rien faire. Puis, s'étant assise, elle réfléchit et dit :

« Infortunée que je suis ! Entourée de malheurs, où me tourner ? Partout des incertitudes pour mon âme ; aucun remède à ma souffrance, qui ne cesse de me brûler. Oh ! si Artémis avait pu me tuer de ses flèches rapides avant qu'il me fût apparu !.. Comment pourrai-je, à l'insu de mes parents, préparer les substances magiques ? Quelle parole dire ? Quelle ruse inventer pour dissimuler mon aide ? Lui parlerai-je en secret loin de ses compagnons ? Malheureuse, quand même il mourrait, je n'espère pas être soulagée de mes maux : lui mort, alors encore le mal m'étreindrait. Adieu pudeur ! Adieu l'éclat de ma vie ! Qu'il soit sauvé par moi, et que, sans blessures, il s'en aille loin d'ici, au gré de son cœur !... »

Quintilien dit d'Apollonios que son poème mérite l'estime par une certaine égalité de qualités moyennes [1]. Ce jugement serait équitable s'il n'avait en vue que le début et la fin du poème ; appliqué au III[e] livre, il est certainement inexact : le créateur du personnage de Médée, Alexandrin et académique par tant de côtés, a eu aussi son heure d'inspiration et son éclair de génie ; c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

V

La virtuosité verbale mise en honneur par Callimaque devait aboutir à d'étranges abus. Quand le culte du mot et de « l'écriture artiste » se détache de plus en plus du

1. Quintilien, X, 1, 54 (non contemnendum opus æquali quadam mediocritate).

sérieux de la pensée et de la sincérité du sentiment, il se trouve toujours quelques excentriques pour chercher, dans des combinaisons bizarres de vocables obscurs, un plaisir qui tient peut-être de la musique ou du rêve, mais qui n'a certainement plus rien de commun avec le bon sens. Cela se voit de tout temps et en tout pays. A Alexandrie, l'initiateur de cette extravagance fut Lycophron, surnommé « l'obscur. »

Lycophron était né à Chalcis, en Eubée, vers la fin du IVe siècle [1]. Il vint à Alexandrie comme tant d'autres, attiré par l'éclat de la cour de Philadelphe, et y conquit une grande réputation comme poète tragique et comme érudit. Il composa en prose un écrit étendu *Sur la comédie* [2]. Nous connaissons les titres et quelques fragments d'une vingtaine de ses tragédies et d'un drame satyrique intitulé *Ménédème* [3]. Il fut compté parmi les écrivains de la « Pléiade » tragique alexandrine.

Mais il doit surtout sa célébrité à l'étrange poème intitulé *Alexandra*. C'est une sorte de prodigieux couplet tragique, de 1474 vers, où une esclave, semble-t-il, rapporte à un interlocuteur inconnu, après quelques vers d'introduction, des prophéties d'Alexandra, c'est-à-dire de Cassandre, fille de Priam. Ces prophéties s'étendent jusqu'à la période alexandrine, ce qui a permis au dernier éditeur de placer la composition de l'ouvrage en 274; mais cette date, à quelques années près,

1. Notice de Suidas; Vie anonyme, dans Westermann, Βιογράφοι, p. 142. Cf. Susemihl, I, p. 272-279, et surtout l'Introduction de Holzinger, en tête de son édition et traduction de l'*Alexandra*, Leipzig, 1895. Cf. aussi P. Couvreur, *Revue critique*, 1896, I, p. 227. M. Bates, dans les *Harvard Studies in classical Philology*, Boston, t. VI, (*The date of Lycophron*), place la naissance de poète en 320, et sa mort vers 250.

2. Cf. Athénée, XI, p. 485, D.

3. Cf. Suidas. Fragments dans Nauck. *Tragic. graecorum fragm.*, p. 817-819 (2e éd.).

est sujette à discussion [1]. La célébrité de l'ouvrage vient surtout de son obscurité. Dès l'antiquité, il faisait à la fois le tourment et le bonheur des exégètes [2]. Aujourd'hui, il n'est à peu près aucun savant qui ne recule épouvanté devant cette avalanche de phrases interminables et inintelligibles. Nous n'avons aucune intention d'essayer ici de percer ce mystère; mais il n'est peut-être pas sans intérêt de marquer en peu de mots la nature exacte de cette obscurité, les motifs en partie spécieux qui ont pu déterminer Lycophron à entreprendre cette gageure, et même la part de talent qui s'y dérobe sous les nuages.

L'entreprise de Lycophron est, au fond, une réaction assez naturelle contre l'affaiblissement du style tragique, devenu de plus en plus semblable à celui de la comédie. Rien ne ressemble parfois à un fragment de Ménandre autant qu'un fragment d'Euripide. Lycophron, d'un seul bond, remonte, par delà Euripide, jusqu'à Eschyle et jusqu'à Pindare, c'est-à-dire jusqu'aux maîtres incontestés du style lyrique et tragique; mais il le fait avec frénésie, sans mesure et sans goût. Pindare, au lieu de dire « les taureaux aux larges flancs », disait quelquefois : « la nature largement flanquée des taureaux ». Eschyle, au lieu de dire « la mer aux mille flots souriants », disait : « le sourire innombrable de la mer. » Et ce mélange d'abstraction hardie, discrètement employé, donnait à leur style une poésie surprenante. Lycophron a bien saisi le procédé, mais il en abuse sans choix : ce que ces grands poètes faisaient parfois, il le fait toujours, à jet continu. Et il ajoute à cette première cause d'obscurité celle qui vient des allusions amphi-

1. Cf. Holzinger, p. 61. Sur les contradictions et interpolations supposées du poème, cf. *ibid.*, p. 68. Bates place la composition du poème en 295.

2. Clément d'Alex., *Strom.*, V, p. 511, C.

gouriques à des mythes mal connus, une érudition labo rieuse au possible, toute l'obscurité proverbiale des oracles, compliquée de pédantisme alexandrin. Si l'on détache de l'ensemble quelques vers isolés et qu'on les commente avec soin, on y sent du souffle, une sorte de couleur eschyléenne ou pindarique; l'auteur n'est pas sans talent. Mais si l'on essaie de lire l'ouvrage dans sa teneur suivie, on perd pied au bout de peu d'instants, et l'on ne voit plus, dans ce grand effort, qu'une monstruosité. Par ce qu'il a voulu faire et même par ce qu'il a fait, Lycophron mérite une courte mention dans une histoire de l'Alexandrinisme, mais il ne mérite pas davantage.

VI

Les poètes dont nous venons de parler ont ouvert des voies en tous sens et fixé les traits essentiels de la poésie alexandrine. Après eux, pendant deux siècles encore, on les imite, on les recommence avec plus ou moins de succès, mais sans qu'aucun nom désormais s'élève décidément au dessus de la foule. Une revue rapide de ces « épigones » justifiera cette observation générale.

L'épopée est représentée par deux noms surtout, ceux d'Euphorion et de Rhianos.

Euphorion naquit à Chalcis, en Eubée, en 276, d'après le témoignage de Suidas [1]. Il étudia la philosophie à Athènes, s'enrichit, dit-on, par un amour peu honorable, et finit sa vie comme bibliothécaire d'Antiochus le Grand.

1. Suidas, Εὐφορίων. Cf. Meineke, *De Euphorionis vita et scriptis*, Dantzig, 1823; Susemihl, I, 393-399. Fragments historiques dans C. Müller (Didot), *Fragm. Hist. graecor.*, t. III. Fragments épiques dans Meineke, *Analecta Alexandrina*, Berlin, 1843. Deux épigrammes dans *Anthol. Pal.* VI, 279, et VII, 651. (Jacobs, I, p. 189).

(224-187). Il avait composé, outre un certain nombre d'écrits en prose sur des sujets historiques (Ἄτακτα, Ὑπομνήματα ἱστορικά, etc.), divers poèmes narratifs et des épigrammes. Ces poèmes narratifs, qui portent comme titres, en général, des noms propres (Διόνυσος, Ὑάκινθος, Ἱππομέδων, Ἀρτεμίδωρος, Δημοσθένης, etc.), se rattachent au genre épique, mais conçu plutôt selon l'esprit de Callimaque, semble-t-il, qu'à la façon des *Argonautiques*. C'étaient des poèmes probablement assez courts, où les légendes amoureuses, les métamorphoses, les explications mythiques des faits actuels, le romanesque et le rare, tenaient la première place [1]. Les fragments qui nous en restent ont peu d'intérêt et font peu regretter la perte de l'ensemble. Euphorion, comme Callimaque et Lycophron, appartenait au groupe des stylistes savants et obscurs. Virgile, cependant, paraît l'avoir goûté [2], peut-être par respect pour les enseignements de l'école ; car Euphorion, ainsi que les autres écrivains du même genre, était fort étudié par les grammairiens. Les deux épigrammes que nous avons de lui sont conformes à sa réputation.

Rhianos, né en Crète, fut contemporain d'Ératosthène [3], c'est-à-dire qu'il écrivit dans la seconde moitié du IIIe siècle. Il vint à Alexandrie, où il conquit une certaine réputation de philologue : son édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, la première après celle de Zénodote, est quelquefois citée par les exégètes postérieurs. Il composa aussi des épigrammes, mais il fut surtout poète épique. Il donna une *Héracléide*, et des poèmes intitulés Ἀχαϊκά, Ἠλιακά, Θεσσαλικά, Μεσσηνιακά, où il mettait en œuvre

1. Cf. Rohde, *Griech. Roman*, p. 90.
2. *Bucol.*, X, 50.
3. Suidas, Ῥιανός. Cf. Couat, p. 331-355, et Susemihl, I, p. 399-403. — Fragments dans l'*Anthologie* de Jacobs, I, p. 229-233.

les légendes héroïques relatives à l'histoire de ces divers peuples. Les *Messéniaques* ou *Messéniennes* sont le seul de ces poèmes dont nous puissions savoir quelque chose de précis. Les fragments qui en subsistent sont insignifiants, mais Pausanias, dans son chapitre sur la Messénie, déclare qu'il y a puisé des informations [1]. C'est donc de Rhianos que vient l'histoire du héros Aristomène et de ses aventures merveilleuses. On voit, par le récit de Pausanias, que l'amour n'était pas oublié dans le poème : c'est une aventure amoureuse qui amène la chute d'Ira, la citadelle messénienne [2]. Par là, comme par son érudition curieuse, Rhianos est un véritable Alexandrin. Quant à son mérite d'écrivain, il nous échappe à peu près complètement : ses rares fragments épiques semblent s'inspirer de la simplicité d'Homère plus que de l'obscurité d'Euphorion; ses épigrammes sont d'un tour agréable, sans rien de saillant.

Il faut enfin ajouter à cette liste le nom d'Archias, auteur d'un poème *Sur la guerre de Mithridate*, que Plutarque a peut-être suivi dans son récit [3]. Archias, né à Antioche, fut un improvisateur facile et intarissable. Nous possédons de lui un certain nombre d'épigrammes. Mais le plus clair de sa gloire lui vint certainement de la chance heureuse qui fit de lui, un jour, le client de Cicéron.

La poésie didactique n'a guère produit, dans cette période, qu'une œuvre marquante, l'*Hermès*, d'Ératosthène, si tant est que ce soit à proprement parler un

1. Pausanias, IV, 6, 1 et suiv.
2. Id., IV, 19 et 20.
3. Cf. Théod. Reinach, *De Archia poeta*, Paris, 1890 (avec les fragments en appendice).

poème didactique[1]. Le seul fragment de quelque étendue qui en subsiste a bien le caractère didactique : c'est une description des cinq zones, écrite avec une élégance un peu sèche[2], dans le goût d'Aratos, et imitée par Virgile[3]. Mais nous savons d'autre part que le poète y racontait l'enfance d'Hermès, comment il fit jaillir la voie lactée dans le ciel en mordant le sein d'Héré, ses larcins, ses voyages, la découverte de la lyre[4]. De sorte qu'on peut se demander si l'œuvre, dans son ensemble, n'était pas surtout une petite épopée de genre, selon la poétique de Callimaque, avec certains épisodes d'un caractère descriptif et didactique.

Nicandre, au contraire, né à Colophon vers la fin du IIIe siècle, est un poète franchement didactique, mais franchement médiocre[5]. Il nous reste de lui deux poèmes, les Θηριακά (958 vers), sur les morsures des bêtes et leurs remèdes, et les Ἀλεξιφάρμακα (630 vers), c'est-à-dire les « contre-poisons[6]. » Ce sont de plates compilations, dont la conservation n'est nullement due à leur mérite littéraire. Nicandre avait en outre composé un certain nombre d'autres ouvrages, les uns en prose, les autres en vers, sur des sujets d'histoire et de géographie (Κολοφωνιακά, Θηβαικά, etc.), et sur des sujets d'histoire naturelle (Γεωργικά, Μελισσουργικά, etc.). Les fragments fort courts qui en restent montrent seulement

1. Sur Ératosthène en général, cf. plus haut, ch. II, p. 120 et suiv.

2. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 227-229.

3. *Georg.*, I, 231-256.

4. Cf. Couat, p. 465-469. — Fragments dans Hiller, *Eratosthenis carminum reliquiae*, Leipzig, 1872.

5. Suidas, Νίκανδρος ; *Vie* anonyme, dans Westermann, p. 61 et suiv. Cf. Susemihl, I, p. 302-307.

6. Publiés en dernier lieu par Otto Schneider, *Nicandrea*, Leipzig, 1856, et dans les *Poetae bucolici* de la bibl. Didot.

son goût, bien alexandrin, pour les aventures romanesques et les métamorphoses [1].

L'élégie, si cultivée par la première génération alexandrine, inspira encore à Ératosthène un poème assez célèbre, son *Érigone*, dont il nous reste quelques vers à peine [2]. On sait qu'Érigone était la fille de cet Icarios à qui Dionysos avait enseigné l'art de cultiver la vigne. Érigone, selon la légende, fut changée en constellation avec son chien [3]. Il est aisé de voir que le poème d'Ératosthène devait ressembler, par l'inspiration, aux Αἴτια de Callimaque : c'était une élégie mythologique et savante, où le grand astronome introduisait encore, par un détour, sa science préférée. L'œuvre était d'ailleurs élégante, sans faiblesses, mais sans beautés de premier ordre [4].

Après Ératosthène, il faut descendre jusqu'au Ier siècle pour rencontrer de nouveau un poète qui se soit fait un nom comme élégiaque : c'est Parthénios de Nicée, l'ami de Gallus [5]. Il vint à Rome en 73, comme prisonnier, après la prise de sa patrie par un lieutenant de Lucullus. Son talent lui valut la liberté, selon Suidas. Il fut lié avec Cornelius Gallus et connut probablement Virgile [6], qui traduisit un de ses vers dans les *Géorgiques* [7]. Nous avons de lui un ouvrage en prose, *Les souffrances d'amour* (Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων), qu'il avait composé

1. Rohde, *Griech. Roman*, p. 92-93.
2. *Anthol.* de Jacobs, I, p. 227.
3. Cf. Ovide, *Métam.*, VI, 125.
4. Longin, *Sublime*, 33,5.
5. Notice de Suidas. Cf. Susemihl, I, p. 191-195. — Fragments dans Meineke, *Analecta Alexandrina*, p. 253-338.
6. Un texte de Macrobe (*Sat.* V, 17, 18) fait même de Parthénius le maître de grec de Virgile.
7. *Géorg.* I, 437. Cf. Aulu-Gelle, XIII, 27, 1.

pour Gallus [1] : c'est un recueil de légendes relatives à des aventures d'amour qui aboutissent d'ordinaire à des catastrophes et à des métamorphoses [2]. Ce n'est d'ailleurs qu'une compilation sans prétention littéraire, un recueil de sujets à mettre en élégies ; Parthénios préparait des matériaux à son ami et ne visait à rien de plus qu'à être utile. Comme poète, il avait composé des élégies mythologiques dont nous ne savons guère que les titres (Ἀφροδίτη, Δῆλος, Κριναγόρας [3]), des chants de deuil en vers élégiaques (ἐπικήδεια), une sorte d'épître à un inconnu (ὕμνος προπεμπτικός) et de petits poèmes en hexamètres (Μεταμορφώσεις, Ἡρακλῆς), où l'on peut voir, si l'on veut, des épopées, mais qui devaient ressembler beaucoup, par leur inspiration générale, à ses élégies proprement dites : c'étaient toujours sans doute des histoires d'amour et des légendes romanesques ou bizarres. Il les racontait longuement, selon Lucien [4] : comme Euphorion, comme Callimaque, il avait à sa disposition un riche trésor de mots, et il en abusait. L'influence des premiers alexandrins était donc encore toute sensible et présente dans ses œuvres, d'où elle allait se transmettre, presque sans intervalle, à Ovide.

Théocrite aussi eut ses fidèles. La poésie bucolique devint, après lui, un genre littéraire consacré : on mit en scène les bergers, on chanta leurs amours, on célébra les divinités rustiques. Par l'auteur de l'*Oaristys*, par Bion et Moschos, la tradition se continue presque jusqu'à Virgile.

L'auteur de la pièce intitulée *Oaristys* (*causerie*,

1. Publié dans les *Scriptores erotici* de Hercher, t. I, (Berlin, 1858), et dans les *Mythographi graeci* de la Bibl. Teubner, t. II, fasc. I, 1896.
2. Cf. Rohde, *Griech. Roman*, p. 93-95.
3. Ce Crinagoras est probablement le poète de l'*Anthologie*.
4. *Manière d'écrire l'hist.*, 57.

conversation amoureuse) est inconnu. Bien que ce poème se rencontre dans le recueil des œuvres de Théocrite (XXVII), il n'est pas de Théocrite : car on y trouve un vers, le quatrième, qui n'est que la reproduction littérale d'un vers de la III[e] Idylle (v. 20); Théocrite ne pouvait se copier ainsi lui-même, tandis qu'un disciple pouvait lui emprunter un vers devenu rapidement proverbial parmi les lettrés [1]. Il y a d'ailleurs d'autres différences qui séparent cette œuvre de celles de Théocrite [2]. L'une des plus remarquables, bien qu'on l'ait peu signalée, est que les deux personnages, d'un bout à l'autre de leur entretien, enferment leur pensée en un seul vers, comme dans une stichomythie tragique : cette sorte de gageure est soutenue jusqu'à la fin avec autant de rigueur que de verve brillante. Le poète inconnu à qui nous devons cette pièce était un écrivain de grand talent. Personne, en dehors de Théocrite, n'a eu au même degré, dans la poésie bucolique, le don du mouvement et de la vie. Les deux personnages, un berger et une bergère, sont d'une vérité pittoresque et spirituelle. Leurs sentiments, leurs attitudes, les diverses phases de l'entretien sont indiqués d'un trait aussi fin et aussi sûr que dans les *Syracusaines*. C'est un véritable mime qui se joue sous nos yeux. Tout ce dialogue, parmi ses sinuosités agréables, court au dénouement, qui est d'un réalisme un peu libre, mais discrètement voilé par l'art du poète et relevé par l'idée de l'hymen. On sait qu'André Chénier a traduit l'*Oaristys* : sa poétique traduction conserve bien la grâce de l'original, mais n'en rend pas toute la précision mordante et toute la finesse.

Bion et Moschos sont plus célèbres que bien connus.

1. Ἔστι καὶ ἐν κενεοῖσι φιλάμασιν ἁδέα τέρψις.
2. Cf. Fritzsche (dans son édition), p. 213.

L'ordre même où il faut les ranger est sujet à controverse. Selon les uns, Bion est un contemporain de Théocrite, un disciple immédiat du maître [1]. Selon les autres, il a vécu après Moschos, qui fut lui-même, au dire de Suidas, disciple d'Aristarque, et qui vivait par conséquent à la fin du second siècle : de sorte que Bion aurait vécu vers le commencement du premier siècle, trente ou quarante ans seulement avant Virgile [2]. Cette dernière opinion s'appuie sur des textes peu autorisés [3]. Elle a contre elle la pièce intitulée *Chant funèbre en l'honneur de Bion* (Ἐπιτάφιος Βίωνος), attribuée par les manuscrits à Moschos. Si cette attribution est exacte, il est clair que Moschos a survécu à Bion. Mais, fût-elle fausse (ce qui n'est pas démontré [4]), il n'en reste pas moins certain qu'aux yeux du poète inconnu qui composa cette pièce, Bion était un contemporain des personnages qui figurent dans les *Thalysies*, Philétas, Lycidas, Théocrite lui-même [5]. Il est donc impossible d'admettre, avec Susemihl, que cet anonyme, contemporain lui-même de Sylla, chantait un poète mort depuis peu, et le plus sûr est de s'en tenir à l'opinion traditionnelle, qui place Bion peu après Théocrite, cent cinquante ans avant Moschos. Cette question chronologique étant ainsi réglée, arrivons à dire le peu qu'on sait sur la vie et les œuvres de l'un et de l'autre.

1. C'est l'opinion traditionnelle, recueillie en dernier lieu par Christ, *Griech. Liter.*, p. 398.

2. Théorie de Bücheler, *Rhein. Mus.*, XXX, p. 40 ; adoptée par Susemihl, I, p. 233.

3. Schol. *Anthol. Pal.*, IX, 440, et Suidas, Θεόκριτος.

4. La principale raison alléguée contre cette attribution se tire des vers 100-101, où l'auteur se donne comme *Ausonien* (Αὐσονικᾶς ὀδύνας), c'est-à-dire, prétend-on, comme Italien, ce que n'était pas Moschos, né à Syracuse. On oublie que, dans Apollonios de Rhodes (IV, 826), le mot Αὐσονίη est appliqué à Scylla, qui était Sicilienne, et non Italienne.

5. Ἐπιτάφιος, v. 94-100.

Bion était de Smyrne [1]. Il est rangé unanimement parmi les poètes bucoliques. Lui-même parle de ses bucoliasmes [2], et le *Chant funèbre* attribué à Moschos l'appelle Βώκολος [3]. Les dix-sept morceaux qui nous restent sous son nom, et dont plusieurs sont des fragments, nous permettent seulement d'entrevoir le vrai caractère de sa poésie. Le plus long de ces morceaux est un *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis* (Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος), évidemment inspiré par le tableau qui termine les *Syracusaines*. Le poème de Bion est censé destiné à une fête d'Adonis [4]. C'est une longue plainte entrecoupée de refrains, à peu près comme le chant funèbre de Théocrite en l'honneur de Daphnis dans la Ire Idylle. Le sentiment en est aussi sincère qu'il pouvait l'être dans un poème de ce genre, la langue pure, le style d'une simplicité étudiée qui n'est pas sans grâce. Il y a, chez Bion, des qualités d'émotion et d'harmonie qui sont d'un véritable poète. Les fragments VI et XV mettent en scène des bergers qui dialoguent entre eux. Les autres morceaux, qui n'ont guère le caractère bucolique, nous montrent en lui surtout un homme d'esprit et un poète de l'amour. Le fragment II est une jolie fable, d'un tour tout alexandrin, où un enfant, prenant un Éros ailé pour un oiseau, cherche à s'en emparer; un vieillard, qui l'aperçoit, lui dit en souriant :

Laisse là ta chasse, ne poursuis pas cet oiseau, fuis plutôt : c'est une bête redoutable. Plaise au ciel que tu ne l'attrapes pas, quand tu seras homme! Cet Éros, qui te fuit aujourd'hui et saute loin de ta main, de lui-même alors venant soudain vers toi, se posera sur ta tête.

1. Suidas, Θεόκριτος (... Σμυρναῖος, ἔκ τινος χωριδίου καλουμένου Φλώσσης). Il mourut empoisonné par un ennemi, s'il faut en croire l'Ἐπιτάφιος, v. 116 et suiv.

2. II, 4-5.

3. Vers 11.

4. Cela résulte des derniers vers.

Le fragment III est du même ton. Le poète raconte que Cypris l'a chargé de faire l'éducation d'Éros enfant : naïf bouvier, il a enseigné à l'Amour les inventions de Pan, d'Athéné, d'Hermès; mais l'Amour lui a enseigné à son tour les tendres soucis des hommes et des dieux, si bien qu'il a lui-même oublié ses propres enseignements et retenu seulement ceux de son élève.

Moschos, né à Syracuse, fut l'élève d'Aristarque [1]. Il composa probablement quelques écrits en prose sur des sujets de philologie [2]. Les huit poèmes ou fragments que nous avons sous son nom sont des imitations de Théocrite et de Bion, mais non des « bucoliques » proprement dites. Nous avons dit plus haut qu'il pouvait être l'auteur du *Chant funèbre en l'honneur de Bion* : c'est un nouveau rajeunissement des thrènes antérieurs sur Daphnis et sur Adonis, avec plus d'esprit d'ailleurs que d'émotion; le poète n'a vu là qu'un joli thème littéraire à développer. Lui-même s'y présente à nous comme un poète bucolique [3]. La petite pièce sur l'*Amour fugitif* est spirituelle, dans le goût des Alexandrins et de Bion [4]. D'autres fragments, plus courts, n'ont rien qui mérite une attention particulière. Restent deux poèmes analogues aux petites épopées de Théocrite, *Europe* (162 vers) et *Mégara* (125 vers). Ce dernier, à vrai dire, paraît extrait d'un poème plus long : c'est une conversation verbeuse, mais assez touchante parfois, entre Mégara, la femme d'Héraclès, et Alcmène; Mégara se lamente sur la folie d'Héraclès, et Alcmène fait écho à ses plaintes, non sans noblesse. La plupart des derniers éditeurs

1. Suidas, Μόσχος.
2. Cf. Athénée, XI, p. 485, E (ἐξηγήσεις Ῥοδιακῶν λέξεων).
3. V. 101-102.
4. La XIX[e] Idylle du recueil de Théocrite est du même genre; on l'attribue souvent à Moschos.

considèrent ce morceau comme n'étant pas de Moschos[1]. Le poème d'*Europe* raconte l'enlèvement de la jeune fille par Zeus, métamorphosé en taureau. Le récit est facile et agréable. L'arrivée du taureau dans la prairie, ses caresses à Europe, l'enjouement de celle-ci quand elle s'asseoit sur son dos puissant, son étonnement (plus spirituel qu'effrayé) quand le ravisseur l'emporte au milieu des flots de la mer, forment un tableau gracieux et pittoresque : le style est d'une simplicité aimable qui s'accorde bien avec l'emploi du dialecte ionien. Nous avons ici sous les yeux l'un de ces modèles de jolie poésie alexandrine que Catulle aimait tant, et dont il devait s'inspirer dans son *Épithalame de Thétis et de Pélée*.

A côté de ces genres divers, nous trouvons enfin, dans cette période, le genre alexandrin par excellence, l'épigramme, que tous les poètes ont traité à l'occasion, mais qui a fait plus spécialement l'occupation de quelques-uns et leur a donné la célébrité, comme autrefois à Asclépiade de Samos et à Léonidas de Tarente. Ces *poetae minores* sont légion : nous en connaissons plus de quarante[2]. L'art de tourner élégamment quelques distiques était devenu, à cette époque, familier à tous les hommes cultivés : historiens, savants, érudits, hommes d'état, hommes du monde s'en mêlent à l'occasion, et ne s'en tirent pas mal. Faire une épigramme est un jeu pour ces beaux-esprits. Les modèles sont si nombreux et si connus qu'il est facile de les imiter. Dans cette foule de poètes, artistes ou simples amateurs, le talent est monnaie courante. Ce qui est rare, c'est l'originalité. Rien ne ressemble à une épigramme de l'un

1. Cf. Susemihl, I, p. 232.
2. Cf. Susemihl, II, p. 541-565. Cf. aussi Ouvré, *Méléagre de Gadara*, Paris, 1894, p. 81.

comme une épigramme de l'autre. Ce sont toujours les mêmes thèmes, les mêmes formules, le même tour d'esprit. En dehors de ces ressemblances générales, il y a de certains sujets particuliers que chacun reprend à satiété; par exemple l'histoire du prêtre de Cybèle qui entre dans la grotte d'un lion et qui, surpris par le retour de l'animal, le fait fuir en jouant du tambour; — ou le désaveu de Cypris refusant des armes en offrande. Quelques pièces choisies et lues à part semblent jolies. ou même exquises; quand on en lit beaucoup, on est surtout frappé de leur monotonie, de la pauvreté des idées et des sentiments, de ce qu'il y a d'artificiel et de convenu dans ces distiques ingénieux sur une offrande votive, sur une œuvre d'art, sur une mort prématurée, sur les flèches d'Éros et les regards de Cypris. Nous n'avons pas à suivre dans le détail toute cette production, trop abondante et trop peu variée. Il suffira d'en détacher cinq ou six noms qui, pour des motifs divers, ont quelques droits à une courte attention.

Il suffit de nommer, en passant, dans la seconde moitié du IIIe siècle, Dioscoride, dont il nous reste une quarantaine d'épigrammes, mais dont le mérite est tout entier dans une élégance assez banale [1]; — puis Alcée, de Messène, contemporain du roi de Macédoine Philippe III (220-178), et dont nous avons une vingtaine de morceaux [2]. Alcée de Messène traite avec une élégance de bon goût les sujets ordinaires de l'épigramme. Une de ses pièces, plus intéressante, raille Philippe sur sa défaite à Cynoscéphales (197). Le roi lui répondit par un distique où il essaya de mettre de la méchanceté [3].

Antipater de Sidon est le premier en date de ces Grecs de Syrie qui portèrent dans la poésie l'habitude sophis-

1. *Anthol.* Jacobs, I, p. 244-255. Cf. Susemihl, I, p. 543.
2. *Anthol.* Jacobs, I, p. 237-243. Susemihl, II, p. 544.
3. *Anthol.* Jacobs, I, p. 243. (Plut. *Flamin.* 9).

tique de l'improvisation [1]. Il vécut vers le milieu du second siècle : deux de ses épigrammes font allusion à la ruine récente de Corinthe [2]. Nous avons de lui une centaine de pièces ; c'est un des poètes les plus largement représentés dans l'*Anthologie*. Son mérite n'est pourtant pas de premier ordre. C'est un imitateur de Léonidas de Tarente, de Callimaque, de tous les maîtres alexandrins. Il écrit avec une élégance un peu cherchée, laborieuse d'apparence (malgré sa facilité d'improvisateur), sur des sujets qui n'ont rien de personnel.

Méléagre est beaucoup plus intéressant [3]. Il était né, vers le milieu du second siècle, d'un père grec, à Gadara, en Syrie, de sorte qu'il s'appelle lui-même quelque part un « Syrien [4]. » Gadara était la patrie du philosophe cynique Ménippe et paraît avoir été un centre littéraire assez vivant. Méléagre suivit d'abord la doctrine de son compatriote, puis il se rendit à Tyr, où il mena une vie de plaisir ; lui-même fait plusieurs fois allusion à cet oubli de la philosophie et de la sagesse. La plupart de ses poésies amoureuses appartiennent à cette période. Quand l'âge l'eut un peu calmé, il se retira à Cos, où il s'occupa surtout, semble-t-il, de philosophie et d'érudition, mais sans renoncer encore à l'amour. Il y mourut dans un âge avancé.

Comme poète, Méléagre se distingue de la plupart de ses contemporains par la place considérable qu'il donne

1. Cicéron, *De orat.* III, 50.

2. Épigr. 50 et 84 (dans *Anthol.* de Jacobs, t. II, p. 1-38). Susemihl, II, p. 551.

3. Ses œuvres ouvrent le t. I, de l'*Anthologie* de Jacobs. — Sur sa vie et ses œuvres, v. l'excellente étude d'Henri Ouvré, *Méléagre de Gadara*, Paris, 1894. Cf. aussi Radinger, *Meleagros von Gadara*, Berlin, 1897 (article dans *Berliner Philol. Wochenschr.*, 1897, n° 40). Article de Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. V. — Méléagre a été traduit en français par M. Pierre Louys.

4. Épigr. 127 (Jacobs).

dans ses œuvres aux passions qui ont rempli sa vie Ces passions ne sont pas, en général, d'un ordre très relevé. Les éphèbes et les courtisanes qu'il chante dans ses vers n'étaient pas de nature à lui inspirer des accents sublimes. Quelques-uns de ces vers sont obscènes: d'autres sont gâtés par le bel-esprit. Beaucoup ont un mérite de sincérité dans l'émotion, d'ardeur naïvement sensuelle, d'admiration pour la beauté, d'esprit et de verve ingénieuse, qui suffit à les mettre fort au-dessus de la plupart des œuvres du même temps. Quelquefois. il s'élève plus haut encore : il a des accents d'une mélancolie et d'une tendresse touchantes. Quand la mort lui eut ravi Héliodora, qu'il avait souvent chantée pour sa beauté et pour son esprit, il sut dire sa tristesse en des vers vraiment beaux [1] :

Que mes larmes, jusque sous la terre, Héliodora, aillent vers toi comme un présent, comme une relique de mon amour dans l'Adès, larmes cruelles à verser. Sur ta tombe tant pleurée, je répands la libation de mes regrets, souvenir de mon amour. Moi, Méléagre, je gémis sur toi, ô chère morte, douloureusement, bien douloureusement, vaine offrande à l'Achéron. Hélas, hélas ! où est mon rameau verdoyant si aimé ! Adès me l'a ravi. Il me l'a ravi, et cette fleur épanouie a été souillée de poussière. Ah ! du moins, je t'en prie à genoux, terre nourricière, que cette enfant si regrettée soit par toi, ô mère, reçue avec douceur sur ton sein et dans tes bras !

La tristesse des choses humaines, même sans retour direct sur lui-même, l'émeut, et il retrouve quelque chose de cette mélancolie pénétrante pour chanter une jeune mariée morte le jour de ses noces [2]. Il a parfois des expressions d'une douceur exquise [3]. Ailleurs, il dit avec une grâce infinie les frayeurs douloureuses de

1. Épigr. 109 (Jacobs).
2. Épigr. 125.
3. Épigr. 96 ((ψυχὴ τῆς ψυχῆς).

l'amour inquiet [1]. Si l'on ajoute à cela que Méléagre est un versificateur habile, un écrivain de savoir et de goût, on comprendra les raisons de sa supériorité incontestable [2].

Il avait aussi composé un ouvrage philosophique imité de ceux de Ménippe, et intitulé *Les Grâces* [3]. C'était probablement un écrit où les vers et la prose étaient mêlés, mais nous n'en connaissons à peu près rien, sinon qu'il cherchait, comme Ménippe, à enseigner sous un masque plaisant la vraie sagesse, c'est-à-dire celle du cynisme : Strabon aurait pu l'appeler, comme Ménippe, σπουδογέλοιος [4].

Il eut enfin un autre mérite qui a contribué probablement plus que tout le reste à nous le faire connaître : ce fut de concevoir et de réaliser le projet d'une anthologie lyrique, où il réunit à ses propres œuvres celles d'une quarantaine de poètes grecs, auteurs de chansons, d'élégies et d'épigrammes, depuis les classiques du VIIe et du VIe siècle, jusqu'à ses contemporains. Cette anthologie s'appelait « La couronne » ou « Le bouquet » (Στέφανος). Il l'avait fait précéder d'une longue dédicace en vers à son ami Dioclès, où il comparait à quelque fleur chacun des poètes de son « bouquet ». Cette dédicace nous a été conservée et nous permet de nous faire une idée très nette de l'œuvre. D'autres, à vrai dire, avaient déjà formé des anthologies : Artémidore d'Éphèse, par exemple, avait réuni un choix de poésies bucoliques. Mais la *Couronne* de Méléagre paraît avoir été le plus considérable de ces recueils. Il eut beaucoup de succès et devint ainsi le fond de toutes les antholo-

1. Épig. 41.
2. La jolie pièce du *Printemps*, si goûtée de Sainte-Beuve, n'est probablement pas de Méléagre. Cf. Ouvré, p. 241. Sur certaines autres attributions, cf. *ibid.*, p. 19-20.
3. Athénée, IV, 157, B. Cf. Ouvré, p. 59 et suiv.
4. Strabon, XVI, 29 (p. 759).

gies postérieures, remaniements de celle-ci, allégées malheureusement d'un certain nombre des pièces les plus anciennes et mises au goût du jour par l'addition incessante de pièces nouvelles. Ce travail de remaniement, commencé dès le premier siècle de l'ère chrétienne, se continue encore, à Byzance, au x[e] siècle, avec Constantin Céphalas, et au xiv[e] avec Planude. Nous y reviendrons plus loin, pour l'embrasser dans son ensemble. Toute cette bibliothèque anthologique a pour origine la *Couronne* de Méléagre, et il est juste de lui en savoir gré.

Mentionnons encore, sans y insister, deux poètes un peu plus jeunes, Philodème et Archias, qui ne figuraient pas dans la *Couronne* primitive, mais que Philippe de Thessalonique introduisit dans la nouvelle édition qu'il en donna sous les premiers empereurs : on le voit par la préface en vers qu'il y avait mise, à l'exemple de Méléagre [1]. — Philodème, né à Gadara comme Méléagre, est un philosophe épicurien que nous retrouverons plus loin [2]. Nous avons de lui une trentaine d'épigrammes qui ne sont ni meilleures ni pires que beaucoup d'autres [3]. — Archias est le poète épique, client de Cicéron, dont il a été parlé plus haut.

Avec Philodème et Archias, nous sommes arrivés aux confins de la période romaine. Malgré quelques chefs-d'œuvre et quelques pièces au moins agréables rencontrés chemin faisant, il est clair que nous avons descendu une pente. La grande inspiration nationale des âges classiques a disparu. La grande inspiration individualiste n'est pas née encore : elle s'essaie à la peinture de

1. *Anthol. Pal.*, IV, 2.
2. V. ch. VI.
3. *Anthol.* Jacobs, II, p. 70-79.

l'amour chez Théocrite, chez Apollonios, chez Méléagre. Mais cette veine est courte et rare. Le plus souvent, la poésie, à mi-chemin des deux sources profondes où elle pourrait se désaltérer, languit et se fane; elle en est réduite au bel-esprit, aux tours de force du savoir et de la versification, à une certaine noblesse académique ou à une élégance bientôt devenue banale. — Il nous faut maintenant revenir de quelques pas en arrière pour reprendre, avec Polybe, l'histoire des écrits en prose.

CHAPITRE V

POLYBE

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits. Les cinq premiers livres de Polybe nous ont été conservés dans leur intégrité par divers mss., dont le principal et le plus ancien est le *Vaticanus* 124 (du XIe siècle); les autres (*Laurentianus*, deux *Monacenses*, *Parisinus* 1648) sont récents et inférieurs, mais méritent d'être consultés à cause de certaines leçons de provenance ancienne. — Les livres VI-XVIII nous sont connus par une suite d'extraits conservés dans un ms. d'Urbin (*Urbinas* 102), qui contient aussi des extraits analogues des cinq premiers livres. — Pour les derniers livres, enfin, en dehors des citations anciennes, nous en sommes réduits à des extraits disposés logiquement, dans la compilation que Constantin Porphyrogénète (Xe siècle) avait fait faire des principaux historiens grecs. Cette compilation comprenait 53 sections dont chacune répondait à un ordre spécial de sujets. Il nous reste deux de ces sections : περὶ πρεσβειῶν, et περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας, conservées surtout dans deux mss. de Munich (*Monacenses* 185 et 187) et dans un ms. de la Bibliothèque de Tours. Des fragments des autres sections ont été retrouvés dans divers autres mss. : un palimpseste du Vatican (*Vaticanus* 73) édité par Angelo Mai (περὶ γνωμῶν); un ms. de l'Escurial, édité par Feder (περὶ ἐπιβουλῶν) ; un ms. du mont Athos (retrouvé par Minas, et aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale, suppl. gr. 607), publié par Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, Paris, 1867. Un certain nombre des fragments provenant de la compilation

de Constantin Porphyrogénète sont extraits des premiers livres de Polybe, dont nous avons le texte complet.

Éditions. Les principales éditions sont celles de : Hervagius, Bâle, 1549; Casaubon, Paris, 1609; Schweighäuser, Leipzig, 1789-1795; Bekker, Berlin, 1844, 2 vol.; Dübner (Bibl. Didot), Paris, 1839 (1865); Dindorf (Bibl. Teubner), 1866-1868; et surtout les deux plus récentes : la grande édition critique de Hultsch, Berlin (Weidmann), 1867-1871, 4 vol., et la révision de l'édition Dindorf par Buttner-Wobst, 1882.

Lexique. Schweighäuser a publié à part (Oxford, 1822) le *Lexicon Polybianum* contenu dans le tome VIII de son édition.

Traductions. Polybe a été traduit en français par Félix Bouchot (Paris, Charpentier, 1847; 3 vol.) — Trad. allemande de Haakh et Kraz, Stuttgart, 1858-1875.

SOMMAIRE.

Introduction : grandeur originale de Polybe. — I. Biographie. — II. Ses œuvres. Plan de son *Histoire*; état actuel; questions critiques et chronologiques. — III. Sa conception théorique de l'histoire : l'histoire *pragmatique*; les devoirs de l'historien. — IV. Comment il s'est préparé à remplir ces devoirs : § 1. Sa connaissance des choses. Sa connaissance des livres ; sa critique et son impartialité. § 2. Sa philosophie historique. — V. Méthode d'exposition. — VI. Son art d'écrivain. Composition. Dissertations ; narrations ; portraits ; discours. Style. — VII. Applications et exemples. — VIII. Conclusion.

Pendant que les beaux esprits d'Athènes et d'Alexandrie s'amusaient à faire des vers ou de l'érudition, Rome était en train de conquérir le monde, et les lettrés

ne semblaient pas s'en apercevoir. L'originalité de Polybe fut de voir ce fait immense, de le comprendre pleinement, d'en saisir les causes profondes et d'en mesurer les conséquences. L'homme qui sut faire ces choses semble être d'une autre race que ses contemporains : au milieu de tant de cénacles curieux, bavards et frivoles, il est sérieux, pratique, capable d'action et de réflexion; c'est un politique et un homme d'État; il y a en lui du Romain. L'apparition de son œuvre marque une date considérable dans l'histoire de l'esprit grec : c'est la première fois que cet esprit prend vraiment contact avec Rome, c'est-à-dire avec le monde de l'avenir; et, bien que le génie politique de Polybe soit nécessairement un fait exceptionnel, on peut dire qu'avec lui commence une période nouvelle, où la pensée grecque, trouvant en face d'elle-même quelque chose d'autre et d'également grand, sera conduite à y regarder de plus près.

I

Polybe était fils de Lycortas, l'ami et le disciple de Philopémen, et qui fut stratège de la ligue Achéenne après la mort de celui-ci [1]. Il naquit à Mégalopolis, en Arcadie, entre 210 et 205 sans doute [2]. Il est probable qu'il reçut une éducation littéraire et philosophique di-

1. Sur la vie de Polybe, notice de Suidas ; nombreuses indications dans Polybe lui-même. — Cf. Fustel de Coulanges, *Polybe ou la Grèce conquise* (thèse), Paris, 1858. Cf. aussi Susemihl, II, p. 80 et suiv.

2. Lui-même nous dit (XXIV, 6) qu'il n'avait pas, en 181, l'âge d'être ambassadeur (probablement trente ans ; cf. XXIX, 9, 6). D'autre part, il devait avoir au moins dix-huit ans en 190, s'il est vrai qu'il fit partie, comme le croit Mommsen (*Röm. Gesch.*, 2e édit., t. II, p. 449), des νεανίσκοι envoyés par la ligue Achéenne au secours d'Eumène contre les Galates (Polybe, XXI, 9).

gne de sa naissance : on trouve en effet dans ses œuvres la preuve qu'il avait beaucoup étudié Isocrate et les philosophes du IVe siècle [1]. Mais la vie pratique et politique le saisit de bonne heure, comme il était naturel dans ce milieu et à cette date, près de Philopémen et de Lycortas. En 190, il semble avoir fait ses premières armes dans une armée de secours envoyée par les Achéens à Eumène menacé par les Galates [2]. En 183, après la mort de Philopémen, c'est à lui qu'échut l'honneur de rapporter les cendres du héros, victime des Messéniens [3]. En 181, n'ayant pas encore l'âge légal d'être ambassadeur, il est cependant chargé d'accompagner son père en Égypte, pour renouer une alliance avec Ptolémée Épiphane [4]. On le trouve ensuite étroitement mêlé, par la parole et par l'action militaire, à toute la vie politique de la ligue Achéenne, pendant la lutte de Rome et de la Macédoine (171-168) : il est du parti de la neutralité, en 171, avec son père [5]; mais en 169, quand la ligue se décida, malgré l'avis de Lycortas, et peut-être sur l'avis de Polybe lui-même [6], à se déclarer en faveur des Romains, il fut nommé hipparque, Archon étant stratège [7]. On le voit alors négocier avec les généraux romains sur l'envoi d'un contingent et trouver

1. Sa connaissance approfondie de Platon et des péripatéticiens pourrait s'expliquer par ses relations ultérieures avec Panétios, qu'il connut à Rome chez les Scipions ; mais on voit que plusieurs élèves d'Arcésilas étaient sortis de Mégalopolis, où Polybe a pu les connaître. Cf. Scala, *Die Studien des Polybios*, Stuttgardt, 1890, p. 51-54. Quant à l'influence d'Isocrate sur Polybe, elle est très profonde, plus qu'on ne le dit peut-être généralement, et semble impliquer une éducation littéraire fondée sur les principes isocratiques.

2. V. plus haut, note 2.

3. Plutarque, *Philopémen*, 21.

4. V. plus haut, note 2.

5. Polybe, XXVIII, 3, 7.

6. S'il est vrai que le Πολύαινον de nos mss. (XXVIII, 6, 8) cache Πολύβιον, comme la suite le rend probable. Cf. Susemihl, p. 83, n. 9.

7. Polybe, XXVIII, 6.

finalement des prétextes pour ne pas l'envoyer [1]. Peu après, comme la ligue, conformément à l'avis de Lycortas et de Polybe, se disposait à intervenir dans les querelles des rois d'Égypte, les Romains l'en empêchèrent [2]. Dans toute cette période, la politique de Polybe et de son père est une politique essentiellement achéenne et prudente, sans empressement à l'égard de Rome, mais sans hostilité téméraire; c'est la politique du parti aristocratique, très vivement combattu par Callicrate et le parti démocratique, qui recherchent au contraire à tout prix l'alliance romaine pour écraser leurs ennemis intérieurs. Aussi, après la défaite définitive de Persée, en 168, Rome ne manqua pas de récompenser le zèle de ses partisans fougueux en accordant toute satisfaction à leurs haines politiques. Elle réclama des otages : sur la désignation de Callicrate, mille Achéens, choisis parmi les plus nobles, furent envoyés à Rome; Polybe était du nombre [3]. Il avait alors environ quarante ans. Il était dans toute la force de sa maturité, instruit par vingt ans de vie politique et militaire. Il arrivait à Rome à ce moment unique de son histoire que Cicéron considérait comme l'âge d'or de la République : moment d'équilibre intérieur admirable, d'expansion vigoureuse au dehors, de fidélité persistante aux vieilles maximes, avec un commencement déjà d'élégance et de raffinement. Il fut émerveillé : tout ce qu'il avait cherché vainement en Grèce, il le trouvait chez les vainqueurs de la Grèce : une aristocratie forte et éclairée, une organisation puissante, une tradition qui n'était pas routinière, un sens pratique et moral, un esprit de discipline qui doublaient la force matérielle. Il y avait, pour ainsi dire, harmonie préétablie entre l'esprit vigoureux de Polybe et ce

1. Polybe, XXVIII, 10-11 (12-13, Hultsch).
2. Polybe, XXIX, 8 et suiv. (23 et suiv., Hultsch).
3. Polybe, XXX, 10 (13, Hultsch). Cf. T. Live, XLV, 31.

monde nouveau ; personne n'était mieux que lui en état de le comprendre et de l'apprécier. La loi de la guerre l'obligea d'y rester seize ans comme otage, et, par une chance heureuse, il se trouva presque aussitôt à la meilleure place pour bien voir le spectacle qui s'offrait à lui.

Tandis que la plupart des autres otages étaient internés dans divers municipes italiens, il obtint la faveur de rester à Rome, grâce à l'amitié de Fabius et de Scipion, les fils de Paul-Emile [1]. Lui-même a raconté avec beaucoup de grâce les origines de cette amitié [2]. Polybe, qui avait peut-être connu leur père dans un voyage que celui-ci avait fait à Mégalopolis, eut l'occasion de leur prêter des livres. On causa des livres prêtés. Une amitié sérieuse naquit et se développa d'abord entre Polybe et Fabius : puis Scipion, plus jeune, moins brillant que son frère, réclama sa part de cette amitié avec une modestie touchante [3]. Polybe s'y prêta volontiers, et devint pour lui comme une sorte de précepteur paternel que l'affection et le respect de son jeune élève ne tardèrent pas à récompenser [4]. Au bout de peu de temps, Polybe était tout à fait de la maison. Il y connut Lælius. Il vit toute l'aristocratie romaine, fut initié à tous les secrets. Pour un observateur tel que lui, c'était un poste incomparable.

En 150, il obtint le droit de rentrer dans sa patrie avec les autres otages [5]. Il usa de ce droit, mais Rome était désormais pour lui une seconde patrie, et il y revint souvent, soit pour y séjourner, soit pour accompagner Scipion dans ses campagnes. Il était auprès de lui

1. Polybe XXXII, 9, 5.
2. Id., *ibid.* 9-11.
3. En 164, car Scipion avait alors dix-huit ans (Polybe, *ibid.*).
4. Cf. Polybe, XXXIX. 6, 3 (καὶ γὰρ ἦν αὐτοῦ καὶ διδάσκαλος).
5. Polybe, XXXV, 6 (discours spirituel de Caton à ce sujet, et causerie avec Polybe après le vote).

en 146, à la prise de Carthage [1]. Il essaya vainement de prévenir par ses conseils la dernière révolte de la Grèce [2]. Après la prise de Corinthe, il usa de son influence en faveur de ses compatriotes et mérita leur reconnaissance [3]. Diverses villes grecques lui élevèrent des statues [4].

C'est dans la seconde période de sa vie, après son arrivée à Rome, qu'il composa ses ouvrages. De nombreux voyages d'études, en dehors de ceux qu'il dut faire par des raisons politiques ou par amitié, se placent dans le même temps, à des dates que l'on ne peut fixer avec certitude. Il alla en Libye, en Espagne, en Gaule, jusqu'à l'océan Atlantique [5]. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Il mourut à quatre-vingt-deux ans, vers 125 par conséquent, d'une chute de cheval [6].

II

Les deux premiers ouvrages de Polybe furent une *Vie de Philopémen*, en trois livres [7], et un *Traité de tactique* [8]. Cette *Vie de Philopémen* était, au témoignage de Polybe lui-même, une œuvre de biographie apologétique, où il expliquait minutieusement l'éducation de son héros et justifiait chacun de ses actes : c'était une sorte d'*encomion*, un éloge oratoire, assez éloigné par

1. Polybe, XXXIX, 6.
2. Polybe, XXXVIII, 3.
3. Polybe, XXXVIII, 6, et 14-17. Cf. III, 5.
4. Polybe, XXXIX, 14. Une base de statue trouvée à Olympie porte encore l'inscription : ἡ πόλις ἡ Ἠλείων Πολύβιον Λυκόρτα Μεγαλοπολίτην (Dittenberger, *Sylloge*, 243). Cf. Pausanias, VII, 30.
5. Polybe, III, 59.
6. Pseudo-Lucien, *Longévité*, 22.
7. Polybe, X, 21 (24, 5-8.
8. Polybe, IX, 20, 4.

conséquent de l'impartialité rigoureuse de l'histoire, d'ailleurs plus précis sans doute et plus technique que ne l'étaient la plupart des écrits de ce genre. Dans les dernières années de sa vie, il composa aussi un récit de la prise de Numance par Scipion (133); peut-être avait-il accompagné Scipion dans cette campagne [1]. Enfin on cite encore de lui un ouvrage géographique (Περὶ τῆς περὶ τὸν ἰσημερινὸν οἰκήσεως) [2], qui n'était sans doute qu'un extrait du livre XXXIV de sa grande *Histoire*. Celle-ci, en quarante livres, est son œuvre capitale, et de celles qui font époque dans l'évolution générale de la science historique. La composition de cet immense ouvrage dut occuper la plupart des années de sa maturité. Il eut le temps non seulement de le finir, mais encore d'y ajouter cette sorte d'épilogue, l'*Histoire de la prise de Numance*.

Le titre de son ouvrage est Ἱστορίαι. Le sujet, c'est l'histoire des soixante-quinze années qui s'écoulent entre le début de la seconde guerre punique (221) et la prise de Corinthe (146). Mais ce sujet ne commence qu'avec le troisième livre ; Polybe a écrit, en guise d'introduction, deux livres préliminaires sur les événements qui se sont passés de 264 à 221, c'est-à-dire depuis le commencement de la première guerre punique. De cette façon, son histoire fait suite, dans son ensemble, à l'ouvrage de Timée, qui allait jusqu'à l'année 264, et, dans sa partie essentielle, il continue celui d'Aratos de Sicyone, qui s'arrêtait à l'année 221. Ces circonstances, que Polybe rappelle lui-même [3], ont pu contribuer à déterminer le choix de son sujet. Mais d'autres raisons plus fortes, tirées de la nature des choses, devaient l'y pousser. La période dont il a entrepris de

1. Cicéron, *Epist.*, V, 12, 2.
2. Geminus, Εἰσαγωγὴ εἰς Ἄρατον, 13 (p. 54, D).
3. Polybe, I, 3, 2. et 5, 1.

raconter l'histoire est celle où se dessine clairement la plus grande révolution politique de l'antiquité, la soumission du monde civilisé tout entier aux armes de Rome. En moins de cinquante-trois ans, comme le dit Polybe [1], Rome fait passer sous sa domination presque toute la terre habitable (221-168); dans les vingt-deux années suivantes, elle achève la conquête de la Grèce et la destruction de Carthage (168-146). Par une conséquence nécessaire, l'histoire doit changer de nature : de particulière, il faut qu'elle devienne générale ou universelle. Jusque-là, les diverses nations de l'antiquité vivaient chacune de leur vie propre et ne se rencontraient qu'exceptionnellement : désormais, leurs histoires s'enchevêtrent et se mêlent sans cesse, et il faut que le récit qu'on en fera reproduise cette unité, comparable à celle d'un seul corps. Polybe a vu nettement le caractère de cette transformation, qu'il a décrite avec précision dans sa préface [2]. Il a voulu faire non une série d'histoires particulières, mais une histoire générale, qui reproduisît avec vérité la vie totale de ce grand corps qu'est devenu le monde civilisé. Il a suivi son plan avec ampleur et régularité. A partir du III[e] livre, il entre, avec la guerre d'Annibal, dans le cœur de son sujet, menant de front l'histoire de l'Italie et celle de la Grèce. Et ainsi se poursuit jusqu'au bout, à travers ses quarante livres, cet immense tableau de la conquête romaine.

Malheureusement, l'ouvrage de Polybe n'est pas arrivé intact jusqu'à nous. Les cinq premiers livres sont complets : ils nous conduisent jusqu'à la bataille de Cannes. Pour les treize livres suivants (VI-XVIII), nous avons encore de longs extraits textuels, qui nous ont été conservés dans des manuscrits spéciaux. Pour les vingt-deux

1. Polybe, I, 1, 5.
2. Polybe, I, 3, 3-4 ; I, 4.

derniers, nous n'avons plus que des fragments d'importance et d'étendue fort inégales, dont les plus considérables proviennent d'une compilation faite au x[e] siècle par Constantin Porphyrogénète [1].

On s'est souvent demandé à quel moment de sa vie Polybe avait conçu la première idée de son histoire et s'il l'avait publiée en une ou en plusieurs fois [2]. Il est clair que la période de cinquante-trois ans qui finit en 168, par la défaite de Persée, est pour lui la période décisive. Il est donc permis d'en conclure qu'il conçut l'idée de son ouvrage peu après son arrivée à Rome, et que le récit des vingt-deux années suivantes lui fut suggéré après coup par la marche ultérieure des événements. D'autres indices particuliers conduisent d'ailleurs à la même conclusion [3]. Il est possible aussi que Polybe n'ait pas attendu l'achèvement complet de son ouvrage pour en offrir certaines parties à la curiosité de ses contemporains. Mais il est certain qu'il le publia lui-même sous sa forme définitive, car on trouve, jusque dans les premiers livres, des allusions précises aux quarante livres qui en formèrent l'étendue totale [4]. Prenons-le donc comme un tout, et essayons d'en dégager la physionomie de Polybe historien.

III

Ce qui le distingue profondément de tant d'autres de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, simplement érudits et curieux, ou éloquents, c'est d'avoir voulu faire une histoire *pragmatique*, c'est-à-dire tournée tout

1. V. la Bibliographie en tête du chapitre.
2. Hartstein, *Ueber die Abfassungzeit der Geschichte des Polybios*, Philologus, XLV, 1886. Cf. Susemihl, I, p. 107-108.
3. Cf. Werner, *De Polybii vita et itineribus*, Leipzig, 1877 (p. 31-41).
4. Polybe, III, 32, 2.

entière à la connaissance précise et presque technique des choses qui font la matière de l'histoire, la politique et la guerre. Il parle dès le début du « caractère pragmatique » de son livre [1]. Il y revient sans cesse et explique abondamment son intention [2] : il veut être utile aux hommes d'État ; c'est un enseignement positif qu'il leur apporte, une sorte de « traité » (πραγματεία) [3] des choses de la politique, mais un traité non théorique, un traité en action, pour ainsi dire, et en récits, fondé sur une analyse précise et compétente des faits. Il ne s'agit pas pour lui de plaire au lecteur par la rhétorique, qui blâme ou qui loue [4], par la curiosité savante, qui raconte des généalogies, par l'imagination romanesque, qui trace le tableau des migrations et des fondations de villes [5]. Il s'en tient aux actes politiques [6], qu'il veut expliquer « scientifiquement [7]. » Peu lui importe de paraître à certains lecteurs « sévère et monotone » [8] : il ne vise qu'à obtenir l'approbation des esprits sérieux qui cherchent dans l'histoire des leçons pratiques et effectives [9].

Pour la plupart des hommes, l'histoire est avant tout une science de cabinet ou de bibliothèque. Des historiens célèbres ne connaissent que par à peu près les lieux dont ils parlent et n'ont que des idées puériles sur la politique et la guerre, qui remplissent leurs livres. Des trois parties de la science historique, connaissance des livres, connaissance des lieux, connaissance des

1. Polybe, I, 2, 8.
2. V. notamment IX, 1-2.
3. Polybe, I, 3, 1 etc,
4. Polybe, XII, 7, 1.
5. Polybe, IX, 1, 4.
6. Αὐτὰ τὰ κατὰ τὰς πράξεις (IX, 1, 6).
7. Μεθοδικῶς (IX, 2. 5).
8. Αὐστηρόν τι... διὰ τὸ μονοειδὲς (IX, 1, 2).
9. Polybe, IX, 2, 5.

affaires, ils n'ont que la première [1]. Cela suffit au public. Timée, avec ce seul mérite, passe pour un grand historien [2]. Cette « habitude livresque » [3] n'atteint pourtant pas à la vérité. L'historien de cette espèce est comme un peintre qui ne dessinerait que d'après le mannequin au lieu d'étudier le modèle vivant [4]. Les descriptions géographiques de Timée ont le genre de vérité des décors de théâtre [5]. L'étude des livres est certes indispensable [6]; mais l'historien ne peut s'en servir avec fruit que s'il connaît par lui-même les choses dont il est parlé dans les livres, c'est-à-dire les affaires politiques et le théâtre des événements [7]. Platon avait dit que les affaires humaines ne seraient bien gouvernées que quand les philosophes seraient rois ou quand les rois seraient philosophes : Polybe, reprenant cette parole, déclare que l'histoire ne sera traitée comme elle doit l'être que quand les hommes pratiques consentiront à l'écrire ou quand les historiens commenceront par regarder comme indispensable à leur tâche la connaissance pratique des affaires [8]. Ainsi, l'ordre habituel des connaissances qu'on exige de l'historien doit être interverti. Aux yeux de Polybe, c'est seulement quand l'historien aura été armé d'expérience par la vie pratique qu'il pourra revenir utilement aux livres pour en dégager la vérité.

On voit combien cette théorie est originale en plein alexandrinisme. Par delà tous les rhéteurs et les compila-

1. Polybe, XII, 25 D, et suiv.
2. Polybe, XII, 28, 6.
3. Βυβλιακὴ ἕξις (XII, 25 H, 3).
4. Polybe, XII, 25 H, 2.
5. Polybe, XII, 28 A, 1 et 6.
6. Polybe, XII, 25 E, 5 — 6.
7. Sur la nécessité des connaissances géographiques précises, v. surtout III, 57.
8. Polybe, XII, 28, 1-5.

teurs du siècle précédent, Polybe rejoint d'emblée Thucydide. Il est comme lui un homme d'action, un historien formé par la vie, et il veut faire de l'histoire un enseignement solide, soit pour les hommes d'État proprement dits, soit pour les esprits avides de savoir.

Comment Polybe a-t-il réalisé cette théorie ?

IV

§ 1. CONNAISSANCE DES CHOSES ET DES LIVRES; CRITIQUE ET IMPARTIALITÉ.

Polybe apporte d'abord, dans sa tâche d'historien, une connaissance des affaires politiques et militaires qui n'a pas besoin d'être démontrée : elle résulte de sa vie tout entière, dont la première partie est remplie par l'action, et la seconde par des entretiens avec tout ce que Rome compte de plus éminent dans la politique et dans la guerre. Polybe, d'ailleurs, n'est pas seulement capable d'apprendre un art par routine : il réfléchit sur ce qu'il fait, et ne cesse d'unir à la pratique l'analyse la plus attentive et la plus méthodique. Il a même le goût de la théorie. Il a l'esprit didactique. Sur l'art de la guerre, il a écrit, nous l'avons vu, un traité spécial; dans son histoire elle-même, il a des développements étendus, presque un traité, sur l'art du commandement [1]. Sur la politique, il abonde en réflexions.

Pour connaître le théâtre des événements qu'il devait raconter, il a fait de nombreux voyages géographiques; car il attache, comme on sait, une importance capitale à la connaissance des lieux [2]. Trois livres entiers de son

1. Polybe, IX, 11-19.

2. Sur la géographie de Polybe, cf. Max Schmidt, *De Polybii geographia*, Berlin, 1875, et Marcel Dubois, *Examen de la géographie de Strabon* (Paris, 1891), p. 287-302.

ouvrage (VI, XII, XXXIV) étaient presque uniquement remplis par d'amples exposés géographiques. Strabon cite sans cesse ses descriptions et ses évaluations de distances [1]. Lui-même nous a fréquemment parlé de ses voyages. Beaucoup de ceux-ci avaient eu pour occasion immédiate des expéditions militaires, des négociations diplomatiques, des affaires; quelques-uns mêmes n'avaient été en principe que de simples déplacements de chasse, surtout en compagnie de Scipion [2]. Mais, en toute circonstance, l'observateur curieux trouvait son compte, et le géographe faisait ses provisions. Il parcourut ainsi, à maintes reprises, la plus grande partie de la Grèce et de l'Italie, l'Égypte, la Sicile, comme on le voit par de nombreux passages de ses récits. Mais il fit mieux encore : il entreprit de véritables voyages d'exploration. Dans un très beau passage du III[e] livre (ch. 58 et 59), il rappelle les difficultés presque insurmontables qui s'opposaient jadis, dans le morcellement et la barbarie universelle du monde ancien, aux lointaines explorations. Désormais, les conquêtes d'Alexandre et celles de Rome ont rendu ce genre de voyages sinon faciles, du moins possibles. Il a donc voulu parcourir des régions nouvelles ou peu connues. Il a visité, non sans danger, la Libye, l'Ibérie, la Gaule jusqu'à la mer extérieure (l'Océan); il a parcouru les Alpes, afin de mieux comprendre la marche d'Annibal [3]. Il ne néglige pas l'astronomie, qu'il juge nécessaire en quelque mesure à un bon général [4], et sur laquelle il avait peut-être écrit lui-même [5]. Mais il n'est pas, cependant, un géographe savant de l'école des Pythéas et des Ératosthène : il est

1. Cf. Dubois, p. 299-300.
2. Polybe, XXXI, 22, 3; XXXII, 15.
3. Polybe, III, 48, 12.
4. Polybe, III, 14.
5. V. plus haut, p. 267.

avant tout un voyageur et un observateur, plus préoccupé, dans ses recherches géographiques, de guerre et de politique que de géographie pure.

En outre, il a lu les écrits de ses prédécesseurs. Sans croire que l'érudition dispense de tout le reste, il ne méprise pas l'érudition. Polybe a réellement beaucoup lu. Tous les historiens, tous les auteurs d'écrits politiques et militaires qui pouvaient lui apprendre quelque chose, il les a mis à contribution. Leurs noms remplissent son ouvrage, et souvent il y fait allusion sans les nommer. Il s'en sert, mais il les juge. Sa critique est d'une entière indépendance et presque toujours d'un rare bon sens. Elle est sévère, mais non méchante. Il excuse volontiers les erreurs qui viennent d'une ignorance inévitable [1]. Ce qu'il ne pardonne pas facilement, c'est la frivolité de ces beaux-esprits qui croient suppléer à l'intelligence des choses par la rhétorique et qui font de l'histoire un exercice d'école. Pour ceux-là, il est intraitable. On l'excusera, ou plutôt on le louera de cette âpreté, si l'on songe à tout le mal que le manque de sérieux a fait à la Grèce alexandrine dans tous les ordres de choses. Pour lui, son érudition est éclairée avant tout par sa connaissance des affaires et par son bon sens. Il sait très bien, par exemple, qu'un contemporain est d'ordinaire un meilleur témoin qu'un historien postérieur; mais si ce contemporain est un sot ou s'il raconte des choses impossibles, son autorité de contemporain ne saurait prévaloir contre la raison et la nature des choses [2]. L'érudition de Polybe ne s'en tient pas aux œuvres littéraires : elle s'attache aux documents de première main. Il a recueilli, quand il l'a pu, les informations orales des principaux acteurs, un Phi-

1. V. notamment III, 58.

2. Exemples : III, 9 ; III, 20, etc. V. aussi sa critique toute « pragmatique » d'un récit de bataille de Callisthène, XII, 17-18.

lopémen, un Scipion. Il a vu en outre de nombreuses archives [1]. Il cite quelquefois les documents in-extenso [2]. Il en a trouvé lui-même plusieurs d'un vif intérêt et s'en est servi de la manière la plus savante pour redresser les erreurs de ses prédécesseurs : par exemple quand il énumère, d'après une table de bronze de Lacinium, l'état des forces d'Annibal [3]. Cette érudition précise et solide devient ainsi pour lui un moyen de critique.

Ajoutons enfin qu'il est impartial. Jamais historien n'a eu plus nettement conscience de ses devoirs à cet égard et ne s'en est exprimé avec plus de noblesse. « Dans la vie ordinaire, dit-il, de certains égards sont permis : un honnête homme doit aimer sa patrie et ses amis : il doit s'associer à leurs haines et à leurs affections : mais quand une fois on revêt le caractère d'historien, il faut oublier tous les sentiments de ce genre ; il faut souvent louer ses ennemis et les exalter, ou au contraire convaincre d'erreur et poursuivre des reproches les plus vifs ceux qu'on aime le mieux [4]. » Cette belle profession de foi n'était pas à ses yeux un vain discours : elle fut la règle constante de sa conduite. Comme homme, il lutte pour l'indépendance de sa patrie aussi longtemps qu'elle est libre, et, après la défaite, il rend à ses concitoyens tous les services qui sont en son pouvoir. Mais, comme historien, il juge leurs fautes et leurs erreurs avec une sévérité aussi clairvoyante qu'attristée, de même qu'il dit sans détours son admiration pour Rome.

1. Polybe, II, 12, 3; IV, 52; XXI, 32, 2-14, etc.
2. Polybe XXI, 32, 2-14; III, 22 (traité entre Rome et Carthage, au temps du consul Junius Brutus, avec mention de la difficulté que présente l'intelligence de ce vieux texte latin).
3. Polybe, III, 33 (voir surtout la fin du chapitre).
4 Polybe, I, 14, 4-5.

§ 2. SA PHILOSOPHIE HISTORIQUE.

Cette enquête impartiale et critique sur le détail des faits ne suffit pourtant pas encore à l'historien. Il faut qu'il ait une philosophie, c'est-à-dire une conception générale des choses, qui le dirige dans l'étude des faits particuliers. Il reproche quelque part à Timée de manquer de philosophie [1]. La philosophie que réclame Polybe n'est d'ailleurs pas celle de telle ou telle secte spéciale : c'est plutôt un ensemble de vues générales sur les lois qui gouvernent l'enchaînement des faits historiques. On parle quelquefois de son stoïcisme, de ses relations avec Panétios [2]. Il y a quelque vérité dans ces indications; mais il ne faut pas en exagérer la valeur. L'esprit philosophique, tel que l'entend Polybe, n'est le prisonnier d'aucune secte; il se réduit à quelques notions très importantes, mais très simples, qui sont plutôt la marque d'une intelligence vraiment scientifique que celle d'un adepte du stoïcisme éclectique de Panétios ou de tout autre.

Ces notions directrices sont les unes plutôt théoriques, et les autres plutôt des conséquences des premières, transportées dans le domaine de l'histoire.

A ses yeux, l'utilité fondamentale de l'histoire réside dans la découverte des causes qui relient les événements les uns aux autres. Si les faits historiques étaient l'effet d'une volonté capricieuse ou d'un hasard inintelligible, la connaissance du passé serait inutile. Ce qui fait que l'histoire est un enseignement, c'est que les faits particuliers dont elle présente le tableau dans le passé sont liés entre eux par des rapports de cause à effet qui ont une valeur permanente et qui intéressent l'avenir comme

1. Polybe, XII, 25, 6 (ἀφιλόσοφος).
2. Cf. Susemihl, II, p. 96 et suiv.

le passé. Il ne faut pas confondre la cause (αἰτία) d'un événement avec ce qui en fut l'occasion, le prétexte (πρόφασις), ou simplement l'origine (ἀρχή), comme font souvent les historiens [1]. Dans l'occasion, le prétexte, l'origine, il n'y a qu'une coïncidence peu instructive. La cause, au contraire, est liée à l'effet par une loi rigoureuse. Chaque fois que la cause existe, l'effet suit nécessairement. En pareille matière, ce qui est vrai du passé l'est aussi de l'avenir. Voilà pourquoi il importe à l'homme d'État de savoir les vraies causes des événements passés, et pourquoi le premier devoir de l'historien est de les découvrir. Supprimez la recherche des causes, l'histoire pourra encore être une œuvre d'art ou d'amusement; elle ne sera plus un enseignement; elle manquera son but essentiel [2]. On retrouve ici la forte tradition de Thucydide, qui avait dit des choses analogues presque dans les mêmes termes [3].

Ces causes nécessaires et permanentes ne doivent être cherchées ni dans la volonté des dieux ni dans la fortune ou la destinée [4]. Ces différents noms, qui correspondent à des doctrines métaphysiques différentes, sont tous également extra-historiques. Comme homme, Polybe peut être stoïcien plus ou moins éclectique et croire en dernier ressort à une action souveraine de l'εἱμαρμένη; ou épicurien, et croire à la τύχη; ou enfin platonicien, et croire à la Providence. Comme historien, il laisse de côté tous ces problèmes transcendants; il ne s'occupe pas de la fin dernière des choses, de leur cause suprême. Il ne s'occupe que des causes secondes et immédiates, de celles qui sont aisément abordables à la méthode scientifique et qui ont une action certaine et mesurable

1. Polybe, III, 6.
2. Polybe, III, 31, 12 ; 32, 6; VI, 1, 8; XII, 25 B, 1 ; etc.
3. Thucydide, I, 22, 3-4.
4. Polybe, XXXVII, 9, 1-4.

sur les événements concrets de l'histoire. « Qu'on attribue, si l'on veut, à la divinité ou au hasard les événements dont il est impossible ou difficile, pour l'esprit humain, de saisir les causes, pluies, sécheresses, pestes, etc... Il est raisonnable, dans toutes ces conjonctures, de suivre l'opinion commune, faute de mieux, et de faire des sacrifices ou des prières pour apaiser les dieux, d'envoyer consulter les oracles sur ce qu'il convient de faire ou de dire pour hâter la fin de ces fléaux. Mais quand on peut découvrir la cause vraie d'un événement, il me paraît déplacé d'en rapporter l'origine à la divinité. » Il est à remarquer que Socrate lui-même, au début des *Mémorables*, ne dit presque pas autre chose. Thucydide, en tout cas, eût approuvé sans réserves. Dans un autre passage, Polybe se moque de ceux qui font intervenir témérairement « dans l'histoire pragmatique » les « dieux » et les « fils des dieux [1]. » Où est, dans tout cela, le stoïcisme proprement dit de Polybe? Il est difficile de l'apercevoir [2]. Il n'est, à vrai dire, ni stoïcien ni épicurien; il est historien. Il exclut l'εἱμαρμένη, comme la τύχη, de ses spéculations, bien qu'il puisse lui arriver de nommer quelquefois l'une ou l'autre, quand il est à bout d'explications scientifiques [3]; mais les seules causes dont il s'inquiète véritablement sont les causes secondes, les causes de l'ordre naturel et positif. Sur celles-là, au contraire, il est très abondant et très précis.

Il est facile de voir qu'il en distingue de plusieurs sortes. S'il s'agit d'un événement particulier, tel que

1. Polybe, III, 47, 8.
2. Susemihl (I. p. 100, n. 77) trouve une vue « téléologique » stoïco-péripatéticienne dans cette idée de Polybe que tout tend dans le monde à la domination de Rome. Mais il n'y a guère de ressemblance entre la domination romaine et le Bien absolu des péripatéticiens, attirant tous les êtres par l'amour.
3. Par exemple, XXXII, 16, 1-3.

les origines de la seconde guerre punique, il s'attachera surtout à découvrir d'autres événements antérieurs, liés à celui-ci par une relation nécessaire : dans cet exemple spécial, il donne comme la cause immédiate de la guerre la politique d'Amilcar [1]. C'est assez dire la part considérable qu'il accorde à la volonté des individus dans la direction des événements. Et, de même, dans l'issue favorable ou funeste d'une guerre, d'une négociation, il est loin de méconnaître la part immense qui revient au talent ou à la sottise d'un général, au génie ou à l'erreur d'un politique. De là tant de portraits dans son histoire, tant d'attention à mettre en lumière le fort et le faible des hommes qui ont agi sur les événements, un Annibal, un Philopémen. Les volontés ou les talents de ces hommes, à un moment donné, ont été des causes : leurs « pensées », leurs « dispositions », les « raisonnements suscités en eux par les choses [2] », ont produit de grands effets. C'est donc le devoir de l'historien de les étudier, et Polybe n'y manque pas.

Mais ce genre de causes particulières n'exclut pas d'autres causes plus générales, moins communément étudiées jusqu'alors, et auxquelles Polybe attribue avec raison une importance souveraine. Ce sont les « pensées », les « dispositions », non plus d'un homme à un moment donné, mais d'une nation tout entière pendant une période plus ou moins longue, ou d'un groupe considérable d'individus. En d'autres termes, ce sont les idées traditionnelles et les mœurs, mais par dessus tout les institutions politiques et militaires, qui sont, aux yeux de Polybe, la source première des mœurs générales, et par conséquent la plus puissante des causes historiques. « En toute affaire, la plus grande cause de succès ou d'insuccès pour un État, c'est la nature du

1. Polybe, III, 9, 6.
2. Polybe, III, 6, 7.

gouvernement. La constitution est la source de toutes les idées et de tous les actes qui donnent naissance aux entreprises, et c'est elle aussi qui en détermine la fin [1]. » Il serait facile, assurément, de trouver déjà, chez Thucydide ou chez Xénophon, des vues ingénieuses ou profondes sur le caractère d'Athènes et de Lacédémone, sur l'organisation de l'armée spartiate, sur la constitution des deux cités. Il y a pourtant une grande différence entre ces vues un peu éparses et fragmentaires, et la conception si nette de Polybe. Ici, nous trouvons une doctrine, un système, et des applications aussi nombreuses que méthodiques de cette doctrine. C'est là tout autre chose qu'une vue de génie jetée en passant : c'est un progrès considérable et définitif dans la conception même de l'histoire; c'est une étape dans l'évolution de la science historique, qui a commencé par se dégager lentement de l'épopée, et qui, peu à peu, arrive à se constituer comme une science positive, toujours en mouvement, malgré les périodes de déclin et de somnolence. L'objet final de l'histoire est d'étudier d'une manière de plus en plus délicate et minutieuse la vie infiniment complexe des nations. Ce sens de la complexité vivante des choses se développe aujourd'hui encore sous nos yeux chez les historiens. L'honneur de Polybe est d'avoir attaché son nom à l'un des moments de cette évolution ininterrompue. Le progrès dont il est l'auteur n'est pas, sans doute, une création totale de son esprit : les grands novateurs ont toujours des ancêtres. D'autres penseurs, avant lui, avaient étudié les constitutions et en avaient dit l'importance. Isocrate, l'un des premiers, avait déclaré en termes admirables que « l'âme des cités, c'est leur constitution, qui joue dans chacune d'elles le même rôle que l'intelligence dans le corps des indivi-

1. Polybe, VI, 1, 9.

dus [1]. » Les profondes recherches d'Aristote sur les constitutions des cités grecques et barbares avaient ensuite vulgarisé cette notion. Polybe est leur successeur. Isocrate, en particulier, qui lui a tant appris pour le style, est sans doute aussi, en quelque mesure, son principal maître à cet égard. Ce n'en est pas moins un mérite éclatant, chez Polybe, que d'avoir été le premier à faire pénétrer largement cette notion dans l'histoire, et, alors que tant de ses prédécesseurs se perdaient dans une érudition stérile, d'avoir montré par son exemple la voie qui devait conduire aux vérités nouvelles et fécondes. Ses études, demeurées classiques, sur les constitutions de Sparte, de Carthage, de Rome, sur l'organisation militaire des Romains [2], ses considérations sur la phalange [3] sont des monuments admirables de science historique solide et neuve. Ce n'est pas à dire que certaines erreurs, même graves, ne s'y mêlent pas. Il croit trop que les constitutions sont l'œuvre de législateurs presque surhumains, et qu'elles ont, par leur texte seul, une sorte de vertu mystérieuse qui transforme les hommes. Il attribue à Lycurgue une philosophie politique étrangement réfléchie et consciente. Il ne voit pas assez, à notre gré, que les constitutions elles-mêmes sont l'expression d'un état social plus que l'œuvre personnelle d'un homme. Ces erreurs inévitables sont la marque du temps et la rançon nécessaire d'un grand progrès. Elles n'ôtent rien ni à la justesse des vues de détail ni à la profondeur de la conception générale.

Un autre trait essentiel de sa philosophie historique, c'est la hardiesse avec laquelle il embrasse dans une vue d'ensemble l'évolution totale de ces grands êtres

1. *Aréopagit.*, 14.

2. Ces études forment la majeure partie des extraits subsistants du livre VI.

3. Polybe, XVIII, 28-33.

qu'il étudie, les nations et les cités. Polybe sait à merveille que ces formes de gouvernement, dont il analyse avec tant de soin tous les ressorts, sont moins des mécanismes fixes que des organismes vivants, sujets par conséquent à se transformer et à mourir. Une cité n'est pas monarchique, aristocratique ou démocratique à perpétuité. Ces diverses formes se remplacent les unes les autres suivant un rythme régulier [1], et, dans l'évolution de chacune d'elles, il y a des périodes d'accroissement ou de déclin fort importantes à considérer, si l'on veut mesurer avec exactitude les forces respectives des peuples. Au temps de la guerre d'Annibal, Rome était dans sa pleine maturité, Carthage dans son déclin : de là une différence inévitable dans la vigueur de leurs résolutions, toutes choses égales d'ailleurs [2]. Cette loi inflexible d'évolution (ἀνακύκλωσις [3]) s'applique à tous les peuples. Rome elle-même n'y échappera pas : elle est florissante aujourd'hui; mais déjà les germes de mort sont à l'œuvre, et un jour viendra où ils achèveront de détruire la constitution qui a fait sa force [4]. Ici encore, il est permis de chicaner Polybe sur certains détails de ses théories. Il semble quelquefois trop sûr de son fait. Il attribue à ses lois, trop simples, une rigueur trop « mécanique », selon le mot de Fénelon, et ne tient pas assez de compte peut-être de la complexité des choses et de la variété des circonstances. Il n'en est pas moins vrai que ce puissant effort pour dominer le détail des faits et pour ramener les contingences à une nécessité supérieure, est souvent aussi clairvoyant que hardi. Dans l'ensemble, il a presque toujours raison. A force de croire à l'empire des lois historiques, il devient pres-

1. Polybe, VI, 5-9.
2. Polybe, VI, 51.
3. Polybe, VI, 9, 10.
4. Polybe, VI, 58.

que prophète. Même si l'on est tenté de discuter certaines de ses prophéties, on ne peut s'empêcher d'admirer la hauteur sereine de son esprit, et cette foi profonde dans la science (θεωρία), si souvent justifiée par les faits.

D'où lui vient cette manière de penser? Est-ce du stoïcisme proprement dit, comme le croit Susemihl ? On sait en effet que les stoïciens, à l'exemple d'Héraclite, admettaient des *périodes* du monde, terminées chacune par une résorption dans le tout, et suivies d'une résurrection des parties. Il me paraît plus vraisemblable que Polybe a puisé ces idées dans le trésor commun de la philosophie. La succession des formes de gouvernement était, depuis Platon et Aristote, un lieu commun de la science politique. Polybe cite formellement Platon dans le passage où il expose sa théorie [1]. Je ne vois pas qu'il fasse autre chose que l'abréger à sa façon. L'originalité de sa conception est moins dans le fond des choses que dans la nouveauté de cette application à des faits concrets et à une histoire « pragmatique. »

V

Les formes de l'exposition historique, au temps de Polybe, se trouvaient à peu près fixées par l'usage, de la manière suivante : longues préfaces, sinon en tête de chaque livre, du moins en tête de chacune des grandes divisions de l'ouvrage ; narration suivie, plus ou moins oratoire, encadrée (depuis Timée) d'indications chronologiques minutieuses, coupée de descriptions géographiques parfois fort étendues, de digressions érudites, étymologiques, mythiques, de discussions et d'anecdotes de toutes sortes ; discours enfin, où l'historien, moins

1. Polybe, VI, 5, 1 (Πλάτωνι καί τισιν ἑτέροις τῶν φιλοσόφων).

préoccupé de vérité que de style, faisait montre de son éloquence.

Polybe, avec son sérieux d'homme d'État et son respect de la vérité, a rejeté de cet héritage plusieurs choses, les digressions simplement curieuses ou mythiques, les anecdotes vaines, et enfin les discours oratoires. Il a gardé tout le reste, en le modifiant parfois quelque peu.

Pour les étymologies, mythes, curiosités simplement amusantes, rien à dire : la chose allait de soi.

La suppression des discours est une réforme beaucoup plus remarquable. Ici, en effet, ce n'est pas seulement l'abus parfois ridicule de ses prédécesseurs immédiats que Polybe rejette : c'est la tradition tout entière de l'histoire classique, depuis Hérodote et Thucydide, qu'il renie. La réforme était si hardie qu'elle ne trouva pas d'imitateurs : après Polybe, on revint universellement à l'usage traditionnel. Pour se décider à la faire, il fallait de graves raisons. Polybe, en effet, en avait de très sérieuses, d'ordre rigoureusement scientifique, et qu'il a nettement déduites. Il ne méconnaît pas l'importance extrême des discours dans la réalité : loin de là, il les considère comme le fondement de l'histoire et l'âme des faits [1]. Mais plus les paroles réellement dites ont d'importance, plus il est nécessaire de les reproduire exactement. Lui-même, quelquefois, en a donné l'exemple [2]. Mais la plupart des historiens n'ont aucun souci de cette fidélité littérale : ils refont les discours suivant un idéal arbitraire, ils les imaginent « tels qu'ils devaient être » (ὡς δεῖ ῥηθῆναι). Ce n'est plus là de l'histoire, c'est-à-dire un exposé fidèle des faits; c'est un exercice de rhétorique [3]. Dans ce passage, Polybe a en vue Timée, chez

1. Ὡσεὶ κεφάλαια τῶν πράξεων ἐστι καὶ συνέχει τὴν ὅλην ἱστορίαν (XII, 25 A, 3).

2. Polybe, XXXVI, 1, 3. Cf. III, 109 (discours de Lucius Æmilius).

3. Polybe, XII, 25 A, 5.

qui l'abus en ce genre passait toute mesure. Mais le reproche, au fond, tombait également sur Thucydide, qui n'a pas d'autre règle de vérité, en matière de discours, que cette loi de reconstruction idéale, conformément aux vraisemblances. Le point de vue de Polybe, sur cet important sujet, est exactement celui des modernes, qui considèrent les paroles comme des monuments aussi inviolables que les actes, et ne se croient pas en droit de les inventer. En fait, dans les parties intactes de l'œuvre de Polybe, on ne trouve pas un seul discours à la façon de Timée ou de Thucydide. Mais on y trouve de nombreux résumés en style indirect, qui conservent le sens général des paroles sans prétendre à une restitution trompeuse. Par là, Polybe n'est pas seulement en avance sur ses contemporains : il dépasse toute l'antiquité.

Pour le reste, il est de son temps, du moins quant à la forme. Dans ses supputations chronologiques, exactes et minutieuses, il suit l'exemple de Timée. Dans l'abondance de ses descriptions géographiques, auxquelles nous avons vu qu'il consacrait des livres entiers, il fait ce que beaucoup d'autres avaient déjà fait. De même dans ses longues préfaces, souvent remplies par des polémiques, et dans ses digressions explicatives. La nouveauté, en tout cela, vient moins de la forme que du fond. Il se sert des procédés en usage, mais il s'en sert pour d'autres fins et dans un autre esprit. Les discussions et explications, notamment, sans cesse intercalées au cours de ses récits, sont très neuves par les idées de détail, par la préoccupation didactique et sérieuse; mais elles devaient rappeler, par le dessin général, la méthode incessamment discursive des Alexandrins. Il faut cependant remarquer la place très considérable qu'elles occupent dans son ouvrage, et qui vient de son souci perpétuel d'instruire. La forme si sévèrement im-

personnelle de Thucydide a fait place à une méthode toute différente : ici, l'auteur est toujours en scène, nous conduisant comme par la main, jugeant tout et expliquant tout, prévenant nos erreurs avec une attention infatigable. Au point de vue de l'art, il y aura des réserves à faire. Au point de vue scientifique, qui est celui où nous nous plaçons en ce moment, le procédé a du moins le mérite d'être très instructif, abondamment et clairement didactique.

VI

Le côté faible de Polybe, c'est celui qui relève proprement de l'art d'écrire. Son style est détestable, et sa composition, quoique bien supérieure à son style, présente de graves défauts. Le charme incomparable de la prose classique grecque, c'est de nous offrir, dans toutes ses productions, des œuvres d'art achevées. Chez un Thucydide, chez un Platon, chez un Démosthène, la composition est harmonieuse, le style est vivant et expressif. La langue qu'ils écrivent est d'une fraîcheur savoureuse où l'on reconnaît, sur un fond de parler populaire, d'heureuses trouvailles personnelles. Cette langue est très capable d'abstraction, quand la précision de la pensée l'exige; mais le plus souvent elle est simple et concrète, et, quand elle recourt à l'abstraction, les mots qu'elle met en œuvre ont la netteté vigoureuse d'une belle médaille toute neuve. La phrase est souple, libre, variée, selon les mouvements d'une pensée qui ne suit aucune autre règle que la recherche passionnée de la vérité. L'œuvre entière est comme un être vivant, ζῷον ἓν ὅλον, qui marche et se meut avec aisance dans la justesse naturelle de ses proportions Chez Polybe, la composition manque souvent d'élégance, et le style est

presque toujours fastidieux. Son architecture n'est plus celle d'un temple des Muses : c'est celle d'une usine ou d'une caserne. Son langage n'est plus celui des honnêtes gens d'une cité très artiste : c'est un pêle-mêle de termes incolores, de mots sans relief et sans charme, que charrie d'un train toujours égal une phrase uniformément abondante.

Le défaut essentiel du style de Polybe ne vient pas d'une négligence qui serait excusable chez un homme d'action, et qui pourrait être une grâce. Il s'applique à bien écrire. Il choisit des termes qui, de son temps, devaient appartenir à la langue des gens bien élevés, des termes nobles et savants. Il évite scrupuleusement l'hiatus. Il vise à l'ampleur de la phrase et au nombre. Mais il manque foncièrement d'art. Il n'a que du savoir et de l'acquis, sans aucune délicatesse naturelle d'oreille et de goût, sans ombre d'imagination verbale et de sensibilité.

Le dialecte de son histoire est la κοινὴ διάλεκτος, c'est-à-dire cet attique moderne, un peu artificiel, qu'écrivent tous les prosateurs de son temps. Rien à dire à ce sujet. Mais il l'écrit mal. La langue des gens instruits, au siècle de Polybe, est surchargée de mots abstraits. Les uns sont des termes techniques créés par la philosophie et les sciences; les autres sont le produit naturel d'un état d'esprit nouveau, plus analytique et réfléchi que spontané ou imaginatif. Polybe a une prédilection visible pour cette manière de s'exprimer, qu'il trouve évidemment distinguée. Il aurait aimé, de nos jours, le jargon parlementaire et le jargon scientifique. Il aurait parlé d' « agissements », de « compromissions », d' « aboutissements », de « facteurs » et d' « organismes ». De deux manières de rendre une idée simple, c'est la plus abstraite qu'il préfère, aussi naturellement que Xénophon préférait la plus concrète et la

plus populaire. Il abonde en élégances banales et fanées, en métaphores usées [1]. Chose plus grave, il aime les grands mots vagues et inexpressifs, les épithètes qui s'appliquent à tout, parce qu'elles ne conviennent proprement à rien; par exemple, cet adjectif ὁλοσχερής (*considérable*, *sérieux*), dont il fait un si étrange abus; ou encore ce προειρημένος, qu'il emploie à tout instant. Pour dire que deux adversaires font trêve sans avoir pu remporter l'un sur l'autre d'avantage décisif (ce que le grec classique aurait dit à peu près ainsi : οὐδετέρων κρατησάντων λαμπρῶς), il écrira : οὐδὲν ὁλοσχερὲς προτέρημα δυνάμενοι λαβεῖν κατ' ἀλλήλων [2]. Ou encore : Διότι πλείους εἰσὶ πιθανότητες ἐν τῇ κατ' Ἀριστοτέλην ἱστορίᾳ (en grec classique : πιθανώτερον τὸ ὑπ' Ἀριστοτέλους λεγόμενον). Et ainsi de suite. Une phrase de Polybe, ainsi bourrée de mots abstraits ou vagues, n'a presque plus l'air d'être grecque : on dirait une traduction médiocre d'un article de journal contemporain.

Et cette phrase est toujours d'une ampleur prolixe et monotone. Pour obtenir l'ampleur, qui semble être la qualité qu'il prise par dessus tout, il a un procédé très simple : c'est de mettre toujours deux mots où un seul suffirait; il procède par répétitions de synonymes. Ensuite, il assemble ses membres de phrases en périodes qui visent à être isocratiques, mais qui sont surtout fastidieuses : car, n'ayant ni sensibilité ni imagination, n'étant capable que de disserter d'une façon didactique, il va toujours du même pas, sans la moindre variété d'allure, sans le moindre changement de ton. On peut dire sans exagération que la phrase de Polybe n'a vraiment qu'une qualité remarquable, la clarté.

Dans l'ensemble de sa composition comme dans les

1. Par exemple, πόλεμον ἐκκαίειν, pour πόλεμον ποιεῖσθαι.
2. Polybe, I, 18, 6.

divers morceaux qu'on peut en détacher (narrations, descriptions, portraits, dissertations), la clarté reste sa qualité dominante. Les choses sont expliquées par lui avec précision. L'enchaînement des faits est bien marqué. La marche du récit est nette et ferme. Cette clarté et cette netteté, cependant, sont plutôt d'un professeur, qui analyse exactement toutes les parties d'un sujet, que d'un artiste qui fait voir les choses dont il parle. Il raisonne sans cesse, et longuement, sur les faits. Il est toujours prêt à se répandre en considérations épisodiques. De sorte que sa netteté même est souvent prolixe, dans l'ensemble de son exposition comme dans le détail de sa phrase. Ses narrations proprement dites se développent avec une ampleur fort instructive, mais elles sont rarement émouvantes, vives, pittoresques. Ses descriptions de pays sont consciencieuses, mais froides : et un peu vagues parfois, même quand il parle *de visu;* car la topographie de Polybe, comme celle de toute l'antiquité, est toujours une topographie d'amateur, une topographie par à peu près et « au jugé ». Ses portraits manquent étrangement de vie : ils tournent toujours à la dissertation; s'il veut parler de Philopémen ou d'Annibal, il raisonne sur leurs vertus et sur leurs défauts, qu'il catalogue et discute avec autant de froideur que de conscience. C'est peut-être dans les dissertations proprement dites que Polybe est le plus près d'être un bon écrivain. Non qu'il y parle une langue plus pure, ou que sa phrase y soit plus vivante et plus souple; il a toujours les mêmes défauts. Mais ces défauts mêmes sont plus tolérables peut-être dans des considérations. De plus, il y porte certaines passions de polémique qui animent parfois son style, ou une bonhomie qui l'égaie. C'est dans des morceaux de ce genre qu'il a rencontré ses plus jolies comparaisons, celles des « mannequins de peintre » et des « décors de théâtre », que nous avons

citées plus haut, pour exprimer ce qui manque de vérité aux personnages et aux descriptions de certains historiens.

Au total, Polybe n'a aucune des qualités essentielles d'un grand écrivain. Il manque d'imagination et de sensibilité ; il manque du sens des proportions ; il parle une mauvaise langue. S'il produit pourtant parfois sur son lecteur une sorte d'émotion littéraire qui n'est pas sans charme, cela tient aux qualités fondamentales de son esprit et de son caractère, que toute sa gaucherie d'écrivain ne peut toujours empêcher de transparaître sous l'épais badigeonnage de sa phrase. On sent, malgré tout, qu'on a affaire à un homme de haute valeur, qui s'intéresse à de graves questions, qui s'y applique de toutes les forces de son judicieux esprit, et qui, ayant, sur tous sujets, d'utiles pensées à exprimer, le fait avec un sérieux, une sincérité, une conscience et une conviction dont on ne peut manquer d'être touché, en même temps qu'on est intéressé par le fond des choses. Cela ne suffit pas pour faire de Polybe un grand écrivain, tant s'en faut. Mais cela suffit pour qu'il ait parfois de belles pages, belles au moins par l'inspiration générale et la tenue. Et surtout, cela suffit pour qu'on lui doive de ne pas s'en tenir à son égard uniquement à ce point de vue de l'art, qui ne permettrait pas de le placer à son rang dans la liste des grands historiens. Car, tout compte fait, Polybe est un très grand historien. Voilà ce qu'il faut dire pour être juste, et ce qu'il est aisé de faire voir en rappelant quelques-unes de ses vues historiques.

VII

Et d'abord, c'était vraiment une intuition d'historien que cette idée qu'il exprime dans sa préface et qui ins-

pire tout son ouvrage, à savoir que désormais l'histoire du monde civilisé est une, et que cette unité vient de la prépondérance de Rome, qui tend de plus en plus à être le centre et la capitale des nations. Sa conception d'une histoire universelle repose, nous l'avons vu, sur cette idée, aussi juste et profonde que neuve.

Avec son perpétuel souci des « causes », il ne s'est pas contenté d'énoncer le fait : il en a cherché le pourquoi, et il l'a trouvé dans une analyse admirable des différentes forces en présence : Rome, Carthage, le monde grec.

L'image qu'il nous présente de la Rome de son temps est à coup sûr une des plus belles constructions historiques qu'on puisse contempler. Rien de ce qui fait la grandeur de Rome au IIe siècle ne lui échappe : organisation politique puissante et bien équilibrée [1], organisation militaire incomparable [2], soutenues l'une et l'autre par un esprit public tout pénétré de sérieux et de moralité [3]. Il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur la durée de cette grandeur. Dans la force présente, il découvre déjà les germes encore obscurs de la décadence future et peut-être prochaine. Il sait comment la république périra et comment une forme nouvelle de gouvernement prendra sa place [4]. Il lit dans l'avenir avec une sagacité qui ôte à son admiration présente toute apparence de superstition.

Son étude de Carthage est moins complète. S'il en décrit l'organisation politique avec précision, il semble qu'il passe trop vite sur l'esprit même de la nation et sur ses mœurs. C'est cependant une vue remarquable que d'expliquer sa défaite, dans sa lutte contre Rome, par le

1. Polybe, VI, 11-18.
2. Polybe, VI, 19-42.
3. Polybe, VI, 53 et 56.
4. Polybe, VI, 57.

progrès même de son évolution, plus avancée alors que celle de sa rivale, et par conséquent plus voisine de la décadence [1].

Sur la Grèce, ses jugements sont d'une clairvoyance effrayante. Le patriote qui a combattu pour elle, l'ami du « dernier des Grecs », du noble Philopémen, se croit tenu, comme historien, de dire à ses compatriotes toute la vérité, et cette vérité est terrible. La Grèce se meurt, et par sa propre faute. Elle manque de moralité [2]. Elle a remplacé l'esprit public par un individualisme féroce, qui entretient chez elle des divisions incurables [3], et qui la dépeuple [4]. Sur ce dernier point, en particulier, il est d'une netteté impitoyable : les familles grecques n'ont plus d'enfants; elles en élèvent un ou deux, pour qu'ils soient riches et vivent dans la mollesse; vienne une guerre ou une épidémie, la race disparaît, et quand l'ennemi du dehors se présente, il s'établit sans coup férir dans un pays qui n'a plus de combattants à mettre en ligne : une population intelligente, aisée, cultivée, mais clairsemée, est une proie facile offerte aux races énergiques. — On a reproché à Polybe de manquer de patriotisme, de courtiser le succès : mais le vrai patriotisme ne consiste pas à dissimuler à sa patrie les vices dont elle meurt ; il y a certainement de l'amour dans l'âpreté de ces reproches, et sa vie suffit à le prouver. A-t-il du moins été juste pour le passé de la Grèce ? Ses jugements sur la démocratie d'Athènes et de Thèbes sont sévères [5] : qui oserait dire qu'ils soient immérités ? Quelques mots sur la politique de Démosthène semblent plus difficiles à accepter [6]. Il est certain que son esprit positif était peu

1. Polybe, VI, 51.
2. Polybe, VI, 56, 13.
3. Polybe, XXXVIII, 5.
4. Polybe, XXXVII, 9.
5. Polybe, VI, 43.
6. Polybe, XVIII, 14 (surtout §§ 13-14).

fait pour goûter, dans une politique généreuse, le côté sentimental, qui nous émeut aujourd'hui encore, et que cette disposition lui a peut-être fermé les yeux sur les mérites, même pratiques, de cette politique. Il faut cependant noter, pour être tout à fait juste, qu'il défend dans ce passage des hommes d'État mégalopolitains, ses compatriotes, violemment attaqués par Démosthène comme traîtres, et que son plaidoyer, d'ailleurs modéré, part d'un sentiment facile à comprendre.

Si nous passons, de ces vues générales et philosophiques, à des sujets plus particuliers, nous trouverons chez lui les mêmes mérites d'historien judicieux et pénétrant. Son récit de la marche d'Annibal, d'Espagne en Italie, est, dans l'ensemble, d'une netteté supérieure[1]. Pour l'apprécier pleinement, il suffit de le comparer au récit correspondant de Tite-Live, plus brillant presque toujours, mais bien moins satisfaisant dans le détail, quoique visiblement inspiré par celui de son prédécesseur[2]. Tite-Live est pittoresque, dramatique, oratoire; Polybe, plus terne, est plus précis, et fait mieux comprendre les choses. Par exemple, au passage du Rhône, comment Annibal peut-il réunir tant de bateaux? Tite-Live en donne une raison morale : les barbares avaient hâte de débarrasser leur territoire de l'armée carthaginoise. Soit ; mais Polybe nous explique qu'il y avait sur le Rhône une navigation commerciale très active, et que les bateaux ne manquaient pas ; il indique en outre avec précision ce que sont ces bateaux. Dans le passage des Alpes, il y a un endroit difficile où l'armée semble près d'être arrêtée. Dans Tite-Live, la description du lieu est brillante, mais incompréhensible ; dans Polybe, tout est parfaitement clair. Il est évident que Tite-Live, tout en copiant son prédécesseur, a mal saisi l'opération et n'en a

1. Polybe, III, 35-56.
2. Tite-Live, XXI, 21-38.

donné qu'une idée fort inexacte [1]. — Le récit de la bataille de Cannes prêterait à des observations analogues : celui de Tite-Live, très beau de sentiment et très romain, est bien moins intelligible, quant au détail précis des opérations militaires, que celui de Polybe, où ne manque d'ailleurs pas une sorte de grandeur qui vient des faits plus que des mots [2]. Et c'est ainsi partout : Polybe a toutes les qualités d'un « historien pragmatique », sinon d'un rhéteur, et il arrive quelquefois par surcroît à l'éloquence et à l'émotion, par la force de la vérité clairement déduite.

Nous avons dit plus haut que ses portraits étaient moins des portraits proprement dits que des dissertations sur les mérites de ses héros. Il convient d'ajouter du moins que ces dissertations sont instructives, et nous font, en somme, bien connaître les personnages dont il parle. Son Philopémen [3] et son Annibal [4] ne sont certes pas vivants ; ils ne se dressent pas devant le souvenir avec la netteté d'une image tracée par un Michelet. Mais on sait avec précision, après les avoir lus, ce que l'historien avait pu découvrir de leurs qualités et de leurs défauts, de leurs vertus et de leurs vices : les éléments du portrait ont été rassemblés avec diligence et soigneusement examinés. Vienne maintenant un artiste, il pourra compléter l'œuvre et dresser la statue.

VIII

Polybe a été jugé très diversement. Un rhéteur puriste, comme Denys d'Halicarnasse, devait être surtout choqué de son style et mal comprendre son mérite d'his-

1. Polybe, III, 54-55 ; Tite-Live, XXI, 36.
2. Polybe, III, 112 et suiv. ; Tite-Live, 45 et suiv.
3. Polybe, X, 22-24.
4. Polybe, IX, 22-26.

torien. Un délicat. comme Fénelon, tout en rendant meilleure justice à ses sérieux mérites, devait souffrir de le trouver si prolixe, si raisonneur. si attaché à certaines formules qui ôtent quelque chose à la souplesse infiniment complexe de la vie réelle. Au contraire, des historiens philosophes, un Bossuet, un Montesquieu, l'ont honoré de la meilleure manière, en s'inspirant de ses leçons et de ses exemples : ils en ont tiré un profit qui montre, mieux que tout, l'immense mérite de son œuvre. Polybe, en effet, est un grand esprit qui n'est pas artiste. Ce divorce entre la science et l'art, si rare dans la Grèce classique, explique tous les jugements contradictoires dont Polybe a été l'objet. Mais, quand on est irrité de sa manière d'écrire, il convient, pour être juste, de se rappeler deux choses : d'abord que le défaut contraire, l'union d'un très pauvre esprit et d'un art très raffiné, est un défaut beaucoup plus grave, et le défaut ordinaire de son temps ; de sorte que, si on le compare à ses contemporains, c'est encore lui, tout compte fait, qui tient le bon bout ; — ensuite que, si la vraie valeur des hommes doit se mesurer, en définitive, à l'étendue de leur action, le mérite de Polybe doit être estimé très haut, puisqu'il est une des trois ou quatre intelligences qui ont fait faire à l'histoire, dans l'antiquité, un progrès décisif et durable. Ce progrès, bien entendu, ne fut pas immédiat ni définitif. Polybe dépassait trop ses contemporains pour être entièrement compris par eux ; il reste une exception. Sa gloire, aux yeux de la postérité, n'en doit être que plus grande, s'il est vrai qu'il suffise de revenir à ses contemporains plus jeunes et à ses successeurs pour retrouver, comme nous allons le faire dans le chapitre suivant, la même Grèce frivole que lui-même jugeait si sévèrement.

CHAPITRE VI

LES DERNIERS ALEXANDRINS ; LES GRECS A ROME

SOMMAIRE

En 146 avant J.-C., la Grèce fut réduite en province romaine; elle prit officiellement le nom d'Achaïe, et Corinthe devint la résidence d'un préteur. L'indépendance des cités grecques, plus nominale que réelle depuis près de deux siècles, achevait de disparaître, et leurs interminables querelles s'apaisaient enfin dans leur commune sujétion à un empire dont les contemporains de Philippe et d'Alexandre avaient à peine connu le nom. Cette conquête de la Grèce par Rome est un fait capital dans l'histoire de l'Europe et les conséquences générales ou lointaines en furent immenses ; mais les conséquences

immédiates, dans l'ordre littéraire surtout, n'en furent pas aussi sensibles qu'on pourrait le croire. La vie des cités grecques, sous la domination romaine, ne fut pas très différente de ce qu'elle était depuis deux siècles : la grande politique était morte depuis longtemps ; la vie municipale continua, presque pareille à elle-même, un peu moins agitée seulement, et les esprits les plus actifs continuèrent de se tourner vers les travaux intellectuels. Or, dans ceux-ci, l'influence de Rome ne pouvait guère s'exercer d'abord très fortement : Rome était ignorante ; les Grecs étaient des maîtres pour elle, et des maîtres très fiers de leurs traditions. Il fallait le génie politique d'un Polybe pour renouveler l'histoire en découvrant, du premier coup d'œil, l'intérêt extraordinaire de cette « barbarie » occidentale qui entrait en scène. D'ailleurs, en dehors de la Grèce propre, l'Orient grec restait indépendant, pour quelques années encore : à Pergame, à Alexandrie, rien n'était changé provisoirement. Rome, évidemment, grandissait de jour en jour, et les regards se tournaient plus souvent vers elle ; on venait davantage dans la « Ville », on y résidait même, on y enseignait, on y faisait des affaires, mais on y restait étranger ; la différence des races était trop forte. Quelques-uns ouvraient les yeux sur le monde romain ; très peu subissaient l'action de l'esprit romain. C'est peu à peu seulement, par une infiltration lente et irrégulière, que certaines idées romaines, certaines manières de sentir, certaines formes de goût se glissent çà et là dans les esprits grecs et annoncent, sur quelques points isolés du domaine littéraire, une transformation partielle. Cette transformation ne fut jamais bien profonde : le génie grec a trop de vitalité pour se laisser absorber ; et il est trop personnel pour sortir aisément de lui-même. Il était impossible pourtant qu'il restât tout à fait réfractaire. Ce sont ces premiers et très légers symp-



tômes de changement que nous avons à démêler, au milieu d'une production abondante et d'ailleurs assez semblable, en ses traits essentiels, à celle des deux siècles précédents. Les écrivains continuent d'être nombreux, mais l'originalité, sinon le talent, reste rare. C'est toujours la curiosité qui domine; les sciences et l'érudition sont exubérantes : elles poussent même des branches nouvelles. La philosophie, fort riche aussi, au moins par le nombre des écrits, fait entendre çà et là des accents nouveaux, et dans la rhétorique, enfin, on discerne, au milieu de beaucoup de choses traditionnelles, quelques traces d'une évolution.

I

C'est à cette période de l'Alexandrinisme finissant qu'appartient l'honneur d'avoir produit le plus grand astronome de l'antiquité, Hipparque, de Nicée en Bithynie [1]. Le temps de la vie d'Hipparque est déterminé avec une grande certitude par la date connue de ses observations astronomiques [2], comprises entre 161 et 126. La plupart de ces observations ont été faites à Rhodes, dont le nom commence dès lors à paraître fréquemment dans l'histoire des choses intellectuelles. On ne sait s'il vécut longtemps à Alexandrie. Hipparque fut un travailleur infatigable. Il avait beaucoup calculé, et beaucoup écrit. De ses ouvrages, il ne nous reste qu'un *Commentaire des Phénomènes d'Aratos*, en 3 livres, qui est considéré en général comme un ouvrage de jeunesse [3]. Mais ses principales découvertes nous sont assez bien connues par

1. Strabon, XII, 4. § 9; Suidas, Ἵππαρχος; Élien, *Hist. Anim.*, VII, 8.
2. Ptolémée, *Almageste*, II, 2; V, 3; VII, 2.
3. Édition récente, avec traduction allemande et *excursus*, par C. Manitz, dans la Bibl. Teubner (1894).

Strabon, par Pline, surtout par Ptolémée. Les savants modernes sont émerveillés de la hardiesse de ses entreprises, de la sûreté fréquente de sa méthode, de la grandeur des résultats qu'il obtint avec des ressources si faibles [1]. Il est astronome, mathématicien, géographe. En astronomie, s'il eut le tort de continuer, après Aristarque de Samos, à mettre la terre au centre du monde, il fit d'admirables recherches sur la marche du soleil et de la lune, et essaya d'en calculer la distance à la terre : pour la lune, ses calculs sont presque entièrement exacts. Il découvrit la précession des équinoxes et commença sur les étoiles fixes des études étonnamment précises et fécondes. En mathématiques, il invente la trigonométrie. En géographie, il proclame la nécessité de s'appuyer avant tout sur le calcul des longitudes et des latitudes et essaie de donner à la cartographie une méthode plus rigoureuse [2]. Rien de tout cela, à vrai dire, ne relève proprement de la littérature; il n'est cependant pas inutile, pour apprécier l'esprit alexandrin, de songer qu'il a pu produire un Hipparque à côté d'un Archimède. Car ces grands noms sont bien exclusivement alexandrins: ils expriment en perfection l'épanouissement de cet esprit dans ce qu'il a de plus noble et de plus hardi. Il y avait là une sève qui, pour se détourner de la littérature, n'en était pas moins singulièrement forte et féconde encore. Après eux, la période des grandes découvertes scientifiques est close : on commentera les hommes de génie, on fera des applications de leurs théories, mais on ne retrouvera plus de longtemps cette vigueur originale [3].

1. Cf. C. Manitz, p. 283. V. aussi Susemihl, I, 765-774.
2. Cf. Marcel Dubois, *Examen de la géogr. de Strabon*, p. 302-312.
3. Mentionnons pour mémoire le mathématicien Geminos, de Rhodes, qui vivait au début du Ier siècle, et dont il nous reste une *Introduction aux Phénomènes d'Aratos* (publiée par Petau, *Uranologion*, Paris, 1630).

En médecine déjà, la décadence est frappante. Nous ne trouvons plus, à la fin du second siècle et au début du premier, un seul homme vraiment grand. Les deux noms marquants de cette période sont ceux d'Héraclide et d'Asclépiade, qui ne sont que des hommes habiles. — Héraclide, né à Tarente, à une date qu'on ne peut préciser, fut surtout remarquable, au dire de Galien, par les progrès qu'il fit faire à la préparation des médicaments [1] : en d'autres termes, il fut un excellent pharmacien, un des inventeurs de la pharmacie. Parmi ses ouvrages, dont nous ne connaissons guère que les titres, il y avait des *Commentaires sur Hippocrate* [2]. — Quant à Asclépiade, né à Pruse, en Bithynie, vers le même temps qu'Héraclide, c'est surtout un type curieux de médecin beau parleur, inventeur de remèdes nouveaux, de ces remèdes qui font fureur pendant dix ans et ne guérissent que tant qu'ils sont à la mode [3]. Il avait commencé par être rhéteur. Il porta dans la médecine ses qualités et ses défauts de rhéteur, assurance imperturbable, connaissance des hommes, habileté à s'exprimer, facilité à construire de belles théories. Il avait exposé son système dans de nombreux écrits qui sont perdus. En somme, il avait eu, semble-t-il, quelques idées justes au milieu de bien des théories superficielles, et surtout il gagna beaucoup d'argent. Notons encore qu'il vint à Rome et que c'est sur ce nouveau théâtre, devenu le plus illustre du monde antique, qu'il édifia son immense et éphémère réputation [4].

1. Galien, XI, 794.
2. Cf. Susemihl, II, p. 419-423.
3. V. surtout Pline, *H. Nat.*, XXVI, § 12 et suiv.
4. Cf. Susemihl, II, p. 428-440.

II

La grammaire et la philologie ne sont guère davantage du domaine de la littérature proprement dite. Notons cependant, ici encore, des efforts méritoires et d'incontestables progrès.

Le grand grammairien de ce temps est Denys de Thrace, le véritable organisateur, sinon le fondateur, de la science grammaticale dans l'antiquité. Cette science, nous l'avons vu, avait débuté au v[e] siècle, avec les premiers sophistes. Elle avait ensuite été cultivée par les écoles philosophiques, surtout par les stoïciens, et avait dû de nouveaux progrès aux philologues alexandrins. Mais c'est Denys de Thrace qui l'a codifiée, pour ainsi dire, et qui lui a donné sa forme définitive pour de longs siècles. — Denys était né à Alexandrie, d'une famille d'origine thrace [1], un peu avant le milieu du II[e] siècle. Il fut l'élève d'Aristarque. Puis il s'établit à Rhodes, devenue un centre philosophique, littéraire et artistique très brillant, et y enseigna la « grammaire », au sens grec du mot, c'est-à-dire la philologie tout entière [2]. Il composa probablement divers écrits exégétiques analogues à ceux de son maître Aristarque, dont on voit qu'il critiqua parfois les idées [3]. Mais l'ouvrage qui a fait sa gloire est un *Traité de grammaire*, une Τέχνη γραμματική, qui fut le premier essai tenté pour coordonner la science grammaticale jusque là éparse, et pour en présenter un exposé systématique, court, facile

1. Suidas, Διονύσιος.
2. V., au début de sa τέχνη, l'énumération des parties de la γραμματική.
3. Cf. Susemihl, II, p. 175, n. 157.

à étudier [1]. Le livre eut un succès prodigieux. Pendant douze siècles, il fut reproduit, commenté, abrégé, amplifié, traduit [2]. Nous en possédons des rédactions et des traductions partielles dans des manuscrits datant du xe siècle environ. Le texte original, dans un ouvrage de cette sorte, était particulièrement exposé à subir des altérations variées : c'était un « Lhomond » sans cesse remanié. On y voit cependant encore le genre de mérite de Denys. La rédaction est précise et claire. Les termes techniques, très nombreux, y sont nettement définis. On y reconnaît l'esprit classificateur et subtil de la Grèce. Le défaut de cet esprit, parfois logique à l'excès, se révèle dans l'exposé des formes (par exemple dans la conjugaison du verbe τύπτω), où le grammairien, fidèle aux théories d'Aristarque sur l'analogie, ne résiste pas au plaisir de conjuguer des formes verbales logiquement correctes, mais inusitées. Il est difficile aujourd'hui de dire exactement quelle était dans tout cela la part vraiment personnelle de Denys; mais son mérite d'arrangeur au moins n'est pas douteux.

Mentionnons encore, à côté de Denys, son disciple Tyrannion l'ancien [3], amené à Rome par Lucullus, et le disciple de celui-ci, Tyrannion le jeune, qui vécut aussi à Rome. — Tyrannion l'ancien, souvent cité par Hérodien pour ses commentaires sur la poésie homérique, est surtout connu pour ses travaux sur les copies des ouvrages inédits d'Aristote, qu'Apellicon de Téos avait récemment exécutées, et que Sylla venait de transporter à Rome [4]. — Tyrannion le jeune avait commenté à son tour certains écrits de son maître.

1. Édition de G. Uhlig, *Dionysii Thracis Ars grammatica*, Leipzig, 1884, avec prolégomènes, commentaires, index, etc.

2. Cf. Uhlig, p. VI.

3. Suidas, Τυραννίων.

4. Cf. plus haut, t. IV, p. 688.

Vers le même temps, la philologie proprement dite a pour représentant principal Didyme, né à Alexandrie, et surnommé Χαλκέντερος, « aux entrailles d'airain », à cause de sa prodigieuse activité littéraire [1]. Il vécut, dit Suidas, au temps de Cicéron et d'Antoine, et jusque sous Auguste. Si l'importance littéraire des écrivains se mesurait au nombre des ouvrages, Didyme serait peut-être le premier des écrivains grecs. C'est par milliers que l'on comptait ses écrits, commentaires des classiques, études grammaticales et lexicologiques, études sur les mythes et les antiquités. Beaucoup des observations de Didyme nous ont été conservées par les scholiastes. C'était à coup sûr un prodigieux érudit. Mais, quand on a loué comme il convient son activité infatigable, il semble bien qu'on soit quitte envers sa mémoire.

Nous en dirons à peu près autant de son contemporain (un peu plus jeune peut-être), Tryphon d'Alexandrie [2], qui s'était renfermé plus strictement dans l'étude des mots et de la grammaire, mais qui, dans ce domaine particulier, avait conquis une maîtrise souvent célébrée. Nous possédons les titres et des fragments d'une trentaine de ses ouvrages.

III

L'histoire proprement dite, dans la période qui suit immédiatement Polybe, est remarquablement stérile.

1. Suidas, Δίδυμος. Cf. Susemihl, II, p. 195-210. — Fragments recueillis par M. Schmidt, *Didymi Chalcenteri Fragmenta*, Leipzig, 1854. V. aussi Arthur Ludwig, *Aristarchs Homertextkritik nach den Fragmenta d. Didymos*, Leipzig, 1884.

2. Suidas, Τρύφων. Cf. Susemihl, II, p. 210-214. — Fragments recueillis par Arthur von Velsen, *Tryphonis grammatici Alexandrini fragmenta*, Berlin, 1853.

Jusqu'à Diodore de Sicile et Nicolas de Damas, qui appartiennent au temps d'Auguste, on ne rencontre que des polygraphes, des curieux qui touchent certains points d'histoire en passant, par occasion, ou qui explorent des provinces voisines, et par exemple la mythologie. Aucun d'entre eux ne fait à proprement parler figure d'écrivain.

Apollodore d'Athènes, le premier en date, est un mythographe plus qu'un historien [1]. Élève à la fois des Stoïciens de Pergame et d'Alexandrie, il vécut surtout à Pergame, sous le règne d'Attale II (à qui l'un de ses ouvrages fut dédié), c'est-à-dire vers le milieu du IIe siècle. On ne sait rien de sa vie. Parmi ses écrits, quelques-uns se rattachaient à la tradition d'Aristarque, par exemple des traités *Sur Sophron, Sur Épicharme, Sur les étymologies*. D'autres, comme son ouvrage *Sur les courtisanes athéniennes*, révèlent déjà chez lui le goût des faits et des anecdotes. Il est probable que son commentaire en douze livres *Sur le catalogue des vaisseaux*, dans l'*Iliade*, avait le même caractère. Mais ses deux écrits les plus célèbres se rapprochent davantage de l'histoire proprement dite. L'un était une *Chronique* rimée (Χρονικά), où il fixait en vers mnémomiques la suite des faits depuis la guerre de Troie jusqu'à l'époque contemporaine; inutile de dire que la poésie n'avait en cela que peu à voir. L'autre était une *Histoire des Dieux* (Περὶ θεῶν), en 24 livres [2]; immense et savant répertoire, où toutes les traditions différentes mises en œuvre par les poètes et les historiens, toutes les opinions même émises sur les dieux par les philosophes, se trou-

1. Cf. Susemihl, t. II, p. 33-44. — Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, I, p. 428-469.

2. Un extrait de cet ouvrage, par Sopatros, est analysé par Photios dans sa *Bibliothèque*, 161.

vaient recueillies, classées, interprétées allégoriquement selon la doctrine stoïcienne [1].

Métrodore de Scepsis, né vers le milieu du second siècle, est un polygraphe [2]. Élève de son compatriote Démétrios, puis de Carnéade, il se tourna, dit Strabon, vers la politique et la rhétorique [3]. Mais la politique, à cette époque, ne se faisait plus qu'à la cour des princes. Métrodore, en effet, fut longtemps l'ami de Mithridate Eupator, qu'il finit par desservir auprès de Tigrane, et qui se vengea en le faisant périr [4] (70 avant J.-C.). Métrodore haïssait Rome [5]. C'est peut-être le trait le plus original de son caractère. Quant à la rhétorique, c'est probablement dans son *Histoire de Tigrane* qu'il en avait déployé les ornements [6]. Par cet ouvrage, d'ailleurs totalement perdu, il avait pris rang parmi les historiens. Mais il avait aussi traité d'autres sujets que l'histoire. On lui attribuait un écrit *Sur l'art de la lutte* περὶ ἀλειπτικῆς) et un ouvrage *Sur l'habitude* (περὶ συνηθείας), où il semble avoir surtout parlé des animaux,

1. Apollodore avait eu un devancier dans un contemporain d'Hérodote, Hérodoros d'Héraclée, auteur d'ouvrages mythologiques sur Héraclès et sur les Argonautes (notice et fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, II, p. 27-41). Il eut de nombreux successeurs, et notamment l'auteur inconnu de la *Bibliothèque*, qu'on lui attribuait à lui-même et dont il sera question plus loin. Le texte en a été publié par C. Müller, *Fragm. Hist. gr.* I, p. 104-179, et dans les *Mythographi graeci* de R. Wagner (Bibl. Teubner), avec quelques fragments nouveaux. Mentionnons encore Denys de Mitylène, surnommé *Bras de cuir* (Σκυτοβραχίων), et Palæphatos, qui vivaient au Ier siècle avant J.-C., auteurs de Τρωικά et de divers autres ouvrages sur les temps mythiques.

2. Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 202-205.

3. Strabon, XIII, 609. F.

4. Plutarque, *Lucullus*, 22.

5. Pline, XXXIV, § 34.

6. Schol. Apoll. Rhod., IV, 131. Il avait aussi cultivé la *mnémonique*, si utile à l'orateur. Cf. Cicéron, *De Orat.* II, 88, 360.

mais plutôt en ami des récits extraordinaires qu'en naturaliste [1].

Vers le même temps que Métrodore, mais peut-être un peu plus jeune, vivait Artémidore d'Éphèse [2], dont la *Géographie* (Γεωγραφούμενα), en onze livres, fut une des sources de Strabon [3].

Alexandre de Milet, surnommé *Polyhistor*, c'est-à-dire le curieux ou l'érudit, est célèbre par le nombre plus que par la qualité de ses ouvrages [4]. Il vint à Rome comme prisonnier de guerre vers le temps de Sylla, fut esclave pédagogue chez Lentulus, qui l'affranchit, et resta en Italie, où il mourut assez âgé, dans l'incendie de sa maison de Laurente. Nous connaissons les titres et nous possédons des fragments d'un certain nombre de ses ouvrages. C'étaient des monographies historico-géographiques, semble-t-il, sur une foule de parties du monde; sans compter des *Histoires merveilleuses* (Θαυμασίων συναγωγή) et une *Succession des philosophes* (Διαδοχαὶ φιλοσόφων), à l'imitation de tant d'autres écrits analogues de la période alexandrine. Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant à signaler dans son œuvre, qui paraît n'avoir été qu'une immense compilation, c'est sa curiosité pour les choses de l'Orient : il avait consacré des monographies à l'Inde, à la Syrie, à Babylone, à l'Égypte. Il avait même écrit un ouvrage *Sur les Juifs* (περὶ Ἰουδαίων). Il nous reste de ce dernier écrit une vingtaine de fragments, conservés par Eusèbe et par Clément d'Alexan-

1. Strabon, XVI, p. 775.
2. Cf. Susemihl, I, p. 693-696.
3. Cf. Marcel Dubois, *Examen de la géographie de Strabon*, p. 313-317.
4. Suidas, Ἀλέξανδρος. Cf. Susemihl, II, p. 356. — Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, t. III, p. 206-244.

drie : ces fragments ont de l'intérêt par les renseignements qu'ils nous donnent sur les travaux antérieurs qui avaient servi de sources au Polyhistor, mais ils nous montrent en même temps que sa curiosité, toujours attirée vers de nouveaux objets, se contentait en somme de copier et d'extraire, et ne sut jamais faire œuvre originale.

Castor de Rhodes, qui doit son surnom à la cité où il avait étudié, et dont le lieu de naissance est inconnu, est un contemporain de Polyhistor. Sa vie fut un roman [1] : sorti d'une humble condition, il entre par un mariage dans la famille de Déjotarus, prince des Galates ; il rend des services à Pompée, qui lui donne le titre d'ami du peuple romain, et il meurt victime de la vengeance de Déjotarus, qu'il était venu accuser sans succès devant César. Son principal titre à figurer ici consiste dans un ouvrage intitulé Χρονικά, sorte de table ou de résumé chronologique, donnant la date de tous les règnes, de toutes les magistratures éponymes des pays civilisés, depuis le fabuleux Ninus jusqu'au triomphe de Pompée en 61. Ce n'était certainement pas l'œuvre d'un écrivain. Il n'est même pas sûr que ce fut l'œuvre d'un grand savant. Mais c'était un ouvrage commode, assuré par conséquent d'un succès qui a préservé son auteur de l'oubli [2].

IV

La philosophie de cette période, sans s'élever bien ut, est plus intéressante que l'histoire. Ici encore, la

1. Suidas, Κάστωρ. Cf. Susemihl, II, p. 365. — Fragments recueillis par C. Müller, à la suite de l'Hérodote-Didot.
2. Il avait aussi composé divers ouvrages de rhétorique.

grande originalité créatrice manque. Les écoles traditionnelles offrent chacune un corps de doctrine arrêté, qui suffit en général aux besoins des intelligences. La morale, d'ailleurs, continue à être plus goûtée que la métaphysique. Mais il s'opère, sur les confins des écoles, pour ainsi dire, un mouvement d'échanges et d'emprunts qui a sa nouveauté. Dans cet âge d'érudition. l'ardeur des luttes anciennes fait place à une curiosité sympathique et éclectique. De là, sous la diversité des étiquettes officielles, une sorte de philosophie des honnêtes gens, qui doit peut-être quelque chose au peu de goût du monde romain pour les disputes purement dialectiques, et qui, en tout cas, s'adapte mieux ainsi au nouveau milieu dans lequel elle doit se développer. Car c'est à Rome ou en Italie que vivent désormais les philosophes les plus en renom. L'esprit romain, sérieux et pratique, aime les choses morales. Les philosophes sentent le terrain favorable et s'y engagent de plus en plus, en prenant, peut-être par une sorte d'instinct obscur, les précautions nécessaires pour plaire à leurs nouveaux disciples. Comme d'ailleurs quelques-uns de ces philosophes sont des hommes distingués, il vaut la peine d'esquisser rapidement leurs physionomies.

Le premier en date, et l'un des plus remarquables, est le stoïcien Panaitios [1]. Né à Rhodes dans le premier quart du second siècle, il eut pour maîtres, soit à Pergame, soit à Athènes, divers philosophes, et surtout Cratès de Mallos, à la fois stoïcien et grammairien. Il vint à Rome, où il vécut longtemps dans le cercle des Scipions; il y connut Polybe [2]. Il passa probablement ses

1. Suidas, Παναίτιος (où le compilateur distingue à tort deux Panaitios). Cf. Schmekel, *Die Philosophie der mittleren Stoa*, 1892. — Fragments dans Van Lynden, *De Panaetio Rh. philosopho stoico*, Leyde, 1802.

2. Cicéron, *De Rep.*, I, 21, 34.

dernières années à Athènes. Bien que stoïcien de profession, Panaitios n'est pas un sectateur servile de toutes les traditions du stoïcisme : c'est un esprit libre et délicat, qui prend son bien partout où il le trouve, chez les plus grands esprits de toutes les écoles. Il admire Platon, qu'il appelle l'Homère des philosophes [1], et il accepte beaucoup de ses idées, tout en repoussant les théories du *Phédon* [2]; il cite sans cesse Aristote, Crantor, Théophraste, Démétrios de Phalère, auxquels il fait des emprunts [3]. Dans son style aussi, à la différence de la plupart des stoïciens, il vise à plaire et se pique de parler la langue des honnêtes gens [4]. Il avait composé de nombreux ouvrages, notamment *Sur le devoir* (Περὶ τοῦ καθήκοντος), *Sur la providence* (Περὶ προνοίας), *Sur la politique* (Περὶ πολιτείας). On sait combien Cicéron les goûtait et combien il s'en inspira. Il est très regrettable que nous n'ayons plus le moyen de nous en faire une idée sur le peu de fragments qui nous en restent. Mais on ne risque guère de se tromper si l'on imagine l'auteur de ces traités comme une sorte de Cicéron grec, moins orateur probablement et moins « consulaire », mais d'une simplicité très élégante et très agréable, un imitateur habile des modèles attiques.

Posidonios, d'Apamée (en Syrie), fut l'élève de Panaitios [5]. De grands voyages d'exploration, dans l'Occident, l'amenèrent à Rome, où il se lia avec les personnages les plus considérables; il s'établit ensuite à Rhodes, où

1. Cicéron, *Tusc.* I, 32, 79.
2. Il allait même, dit-on, jusqu'à nier l'authenticité du *Phédon* (David, Schol. in Aristot., 30 B, 8 et suiv.). Mais il faudrait savoir de quel ton il disait cela.
3. Cicéron, *De Fin.* IV, 28, 79.
4. Cicéron, *ibid.*, et *De offic.* II, 10, 35.
5. Suidas, Ποσειδώνιος. Cf. Susemihl, II, p. 128-147, et Schmekel, *Phil. der mittleren Stoa*, p. 9-14, 104-154 et 238-290. — Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. gr.*, t. III.

il enseigna. Sa réputation fut grande : Cicéron, Pompée, beaucoup de Romains illustres vinrent l'entendre [1]. Ses ouvrages, fort nombreux, se rapportaient aux objets les plus différents, — philosophie, philologie, histoire, géographie, — et partout il laissa le souvenir d'un très savant homme, ami de la vérité, de plus de zèle pourtant que de critique. Stoïcien, mais éclectique, il avait une tendance au mysticisme. Dans l'explication des poètes, il aimait les allégories. En histoire, il croyait au merveilleux. C'est en géographie que sa fidélité à rapporter ce qu'il avait vu l'avait peut-être le mieux servi. Quoi qu'il en soit, son traité *Du devoir*, ses *Histoires*, où il continuait Polybe, sa *Météorologie*, son ouvrage *Sur l'Océan*, dont il avait exploré les côtes en Espagne et en Gaule, eurent un grand succès. Le *De officiis* de Cicéron doit quelque chose au premier de ces ouvrages, et les autres ont servi de source à Nicolas de Damas, à Trogue-Pompée, à Tite-Live, à Strabon [2], dans les écrits desquels ils ont probablement passé en grande partie. Si Posidonios n'est pas un très grand esprit, il représente bien ce stoïcisme éclectique, intelligent, ami des Romains, dont Panaitios avait donné l'exemple.

Les autres écoles philosophiques de ce temps ne comptent pas de représentants aussi considérables que Panaitios et Posidonios. Nous nous bornerons par conséquent à mentionner l'épicurien Phèdre, que Cicéron, dans sa jeunesse, entendit à Rome [3]; — l'académicien Philon de Larisse, qui fut, en philosophie, le principal maître de Cicéron [4]; — les péripatéticiens Apellicon de Téos et

1. Plutarque, *Cic.*, 4; *Pompée*, 42.
2. Sur Posidonios source de Strabon, v. Marcel Dubois, *Examen de la géogr. de Strabon*, p. 322-328.
3. Cicéron, *Epist.* XIII, 1, 2. Cf. Susemihl, II, 264-265.
4. Cicéron, *Brutus*, 89, 306 ; Plutarque, *Cic.*, 3. Cf. Susemihl, II, 279-283.

Andronicos de Rhodes, dont le souvenir se rattache à la publication des œuvres inédites d'Aristote [1]. — Un autre épicurien, Philodème de Gadara, qui vécut aussi à Rome au temps de Cicéron, n'est pas par lui-même un plus grand personnage que les philosophes dont on vient de lire les noms, mais il a eu cette bonne fortune qu'une partie de ses écrits ont été retrouvés dans les fouilles d'Herculanum, et que nous pouvons lire aujourd'hui encore des fragments assez étendus de ses traités Περὶ εὐσεβείας, Περὶ κακιῶν, Περὶ μουσικῆς, Περὶ ῥητορικῆς, etc.[2]. A vrai dire, sa gloire d'écrivain et de philosophe y a peu gagné : outre que ces ouvrages étaient probablement médiocres, il est souvent difficile, dans l'état du papyrus, de saisir la suite du discours ; mais on y trouve quelques faits intéressants, de sorte qu'on les consulte et qu'on les cite. Un autre de ses écrits, dont il nous reste aussi quelques fragments, était intitulé Σύνταξις τῶν φιλοσόφων [3]; il n'est pas douteux que ce ne fût une source très utile pour l'histoire de la philosophie.

Ajoutons enfin le nom d'Énésidème, le rénovateur du scepticisme, qui vécut également au temps de Cicéron [4]. Son principal ouvrage était intitulé *Discours pyrrhoniens* (Πυρρώνειοι λόγοι), et comprenait huit livres [5]. Énésidème avait passé par la nouvelle Académie, mais il en était sorti pour pousser jusqu'au scepticisme radi-

1. Cf. t. IV, p. 688.

2. Tous ces fragments ont été publiés dans les *Volumina Herculanensia*, t. I et II de la première série (Oxford) et t. I-VI de la nouvelle série (Naples). Diverses éditions particulières en ont aussi été données, et notamment, dans la bibl. Teubner, celles du *De Musica*, par Kemke, des *Volumina rhetorica*, par Sudhaus, etc.

3. Diog. L., X, 3. Fragments publiés par Bücheler, Progr. de Greifswald, 1869, et par Comparetti, Riv. di Filolog., III.

4. Un de ses écrits était adressé à un Lucius Tubéron (Photius, cod. 212, p. 169 B, 18 et suiv., Bekker), qui semble avoir été le même que l'ami de Cicéron.

5. Photius, *loc. cit.*

cal de Pyrrhon, au service duquel il avait mis toute la dialectique et toute la savante méthode de l'Académie. Comme écrivain, Énésidème nous est inconnu, mais il a toujours sa place dans l'histoire de la philosophie [1].

V.

La rhétorique, comme la philosophie, trahit un certain effort vers la nouveauté ; mais ici les noms saillants et les œuvres durables sont rares. La réputation d'Hégésias, si brillante au IIIe siècle, avait bientôt décliné : ses concetti, son éloquence à pointes et à facettes, avaient provoqué de divers côtés une réaction, incertaine d'abord, ensuite plus vive. L'école philologique de Pergame, en relations fréquentes avec Athènes, donna le signal d'un retour vers l'atticisme. On a vu plus haut que Cratès de Mallos, l'un des fondateurs de la philologie de Pergame, avait consacré un long ouvrage à l'étude du langage attique. En même temps, Rome entrait en scène : Cratès y fut envoyé comme ambassadeur par Attale ; il fallait discuter avec le Sénat ; le sérieux dut rentrer peu à peu dans l'éloquence [2]. La forme du discours subit le contre-coup de ce changement. On se dégoûta des jeux de mots et des pointes. Presque personne cependant ne se proposa pour modèle la simplicité vigoureuse d'un Démosthène. Les uns, surtout en Asie, se firent une éloquence abondante et fleurie qui visait sans doute à rappeler Isocrate : c'est l'éloquence asiatique contemporaine de Cicéron, celle qu'Hortensius avait transportée à Rome [3]. Cicéron mentionne Eschyle de Cnide et Es

1. Cf. Susemihl, II, 340-347.
2. Cf. Denys d'Halicarnasse, *De Orat. ant.*, préface.
3. Cicéron, *Brutus*, 25, 325.

chine de Milet, d'ailleurs inconnus, comme les maîtres de cette éloquence dans son temps. — D'autres s'attachèrent à Hypéride, dont la facilité spirituelle et brillante avait plus de séduction que l'âpreté de Démosthène. L'initiateur de ce mouvement paraît avoir été un certain Ménéclès, d'Alabanda en Carie, qui fut le maître d'Apollonios et de Molon [1]. Ceux-ci à leur tour furent les célèbres rhéteurs de Rhodes. Le second surtout doit une partie de sa gloire à ce qu'il fut le maître de Cicéron. Venu à Rome en 81, comme ambassadeur, il y donna des séances oratoires. Cicéron l'entendit et, trois ans plus tard, devint son élève à Rhodes [2]. Molon avait composé des discours, des traités de rhétorique, peut-être des histoires [3]. Il ne nous en reste rien, mais nous savons assez bien, par Cicéron et par Denys d'Halicarnasse, quelle était l'originalité de cette école de Rhodes dont Molon est le principal représentant : elle tenait le milieu entre l'abondance fleurie des asiatiques et la nudité un peu grêle des atticistes de Rome [4]; elle s'inspirait d'Hypéride et, sans atteindre à sa grâce, n'évitait pas toujours quelque sécheresse [5]. — Il faut encore citer un contemporain plus jeune de Molon, Apollodore de Pergame, qui vint s'établir à Rome, où il obtint une grande réputation. César le choisit pour enseigner la rhétorique au jeune Octave [6]. Apollodore n'avait guère laissé d'écrits, mais il eut une influence considérable par son enseignement et par ses élèves, et il n'est pas douteux qu'il n'ait contribué beaucoup à répandre le goût

1. Cicéron, *Brutus*, *ibid.* Cf. Strabon, XIV, 655. Apollonios était lui-même fils d'un certain Molon, et le second Molon s'appelle aussi Apollonios. De là des confusions à éviter.
2. Cicéron, *Brutus*, 89, 312, et 91, 316.
3. Cf. Susemihl, II, p. 491-492.
4. Cicéron, *Brutus*, 23, 51 ; *Orat.*, 8, 25.
5. Denys, *Sur Dinarque*, 8.
6. Suétone, *Octav.* 89.

des grands modèles classiques de l'atticisme [1]. — Avec Molon et Apollodore de Pergame, nous touchons à la victoire du goût classique, achevée par Cæcilius de Calacté et Denys d'Halicarnasse ; il en sera question dans un des chapitres suivants.

1. Quintilien, III, 1, 18. Cf. Susemihl, II, 504-507.

PÉRIODE DE L'EMPIRE

PAR

MAURICE CROISET

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE DE LA PÉRIODE DE L'EMPIRE

SOMMAIRE

I. Nécessité de distinguer d'avance les principales phases de la dernière période de l'hellénisme. — II. De César à Domitien; âge de transition; les Grecs à Rome. — III. La renaissance hellénique, le siècle des Antonins et le IIIe siècle. Ce qui manque à la littérature de ce temps. Avénement du christianisme. Pauvreté du IIIe siècle. — IV. Éclat relatif du IVe siècle. L'hellénisme chrétien. Causes de son peu de durée. — V. Fin de l'hellénisme.

I

Avec l'établissement de l'Empire, ou peu avant, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, s'ouvre la dernière période de la littérature grecque. Elle se prolonge jusqu'au règne de Justinien, et même au delà, car il est aussi malaisé d'en marquer d'une manière précise le terme que d'en fixer rigoureusement le commencement. C'est un espace de plus de sept siècles que nous avons par conséquent à embrasser du regard.

Ce premier aperçu d'ensemble est d'autant plus nécessaire que, dans cette longue durée, les faits à considérer ne se groupent pas d'eux-mêmes comme dans

les périodes précédentes. Des époques assez brillantes y apparaissent entre des époques de médiocrité générale. Le second siècle et le quatrième produisent dans divers genres des séries d'œuvres remarquables; le troisième, tout désolé qu'il est par l'anarchie, peut se glorifier d'Origène, de Dion Cassius, de Plotin et de Porphyre. Mais le premier siècle est pauvre, le cinquième et les suivants sont de plus en plus stériles. Comment s'orienter au milieu de ces alternatives? Quelle est la formule de cette évolution obscure et compliquée?

Pourtant, les événements de l'histoire intellectuelle et morale, si difficiles à débrouiller qu'ils puissent paraître quelquefois, ne flottent pas au hasard. Ils se rattachent à des causes générales qui produisent des mouvements toujours explicables et toujours soumis à une certaine régularité. Et ils n'entrent même dans la science, ils ne deviennent vraiment matière de connaissance intelligente, qu'à la condition d'être mis en rapport avec ces causes et avec ces mouvements. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous dispenser ici, avant d'en venir au détail, d'essayer de montrer à grands traits comment s'enchaînent entre elles les époques que nous allons avoir à parcourir.

II

On vient de voir, dans la fin de la période alexandrine, le génie grec s'appauvrir de jour en jour. Certes, les différents États helléniques issus de la monarchie d'Alexandre n'avaient jamais offert à la vie de l'esprit des conditions comparables à celles qu'avait réalisées la Grèce indépendante du Ve et du IVe siècle. Néanmoins, plusieurs d'entre eux avaient constitué dans les pays de l'Orient des foyers d'hellénisme très actifs.

Leurs capitales étaient autant de centres importants, où les hommes de talent avaient chance de trouver des ressources de travail, un public, des récompenses et de la considération. A mesure que ces États perdirent leur autonomie et se transformèrent en provinces romaines, ces centres déclinèrent. Les gouverneurs romains du dernier siècle de la République ne pouvaient se substituer aux rois grecs disparus, dans leur rôle littéraire et artistique. Beaucoup d'entre eux n'étaient rien moins que des lettrés, et, le fussent-ils, ils n'étaient là qu'en passant, occupés à établir l'autorité romaine, à conduire les armées, à négocier, à s'enrichir, mais nullement à propager l'hellénisme. Le royaume grec d'Égypte fut le dernier, parmi les États de quelque étendue, qui perdit son indépendance ; et c'est pourquoi la réduction de ce royaume en province romaine (30 av. J.-C), événement qui coïncide presque avec l'établissement de l'Empire, peut, si l'on veut, être considérée comme marquant la fin d'une période et le commencement d'une autre ; en réalité, les faits caractéristiques de cette ère nouvelle étaient déjà en pleine manifestation vingt ans plus tôt, vers l'an 50 avant notre ère.

Le plus important de ces faits, c'est l'affaiblissement de la vie régionale, qui a pour conséquence l'émigration des Grecs vers la ville de Rome. C'est là que nous allons rencontrer les principaux écrivains dont nous aurons à parler, sous César, sous Auguste et ses successeurs, et il en sera ainsi jusque vers la fin du premier siècle après notre ère. Ce mouvement, commencé dès le temps de Polybe, atteint sous le règne d'Auguste son maximum d'intensité. Nous aurons donc affaire, dans cette première époque, à une littérature dépaysée et, pour ainsi dire, déracinée, vivant d'une manière artificielle sur un sol qui n'était pas le sien. Une telle littérature ne pouvait avoir ni beaucoup de sève ni beaucoup d'éclat.

C'est celle des Diodore, des Denys d'Halicarnasse, des Strabon. Elle se nourrit dans les bibliothèques, elle fleurit dans de petits cercles lettrés, elle vise surtout soit à la conservation, soit à la vulgarisation des connaissances acquises et des idées traditionnelles. Nulle haute ambition de propagande et un très faible souci de l'art d'écrire ; toujours la manière banale, impersonnelle, des derniers temps de la période précédente.

Cependant, on commence du moins à réagir contre l'incorrection, le mauvais goût, l'abus du langage technique. De plus, on cherche à faire apprécier du vainqueur le passé de la Grèce, à propager parmi les Romains eux-mêmes la connaissance de ses idées, sa science de l'histoire, sa philosophie, à faire admirer ses grands écrivains. Et par là se prépare une renaissance, qui ne sera sans doute ni très complète, ni très durable, mais qui aura néanmoins son éclat. Ce premier âge est donc surtout un âge de transition : il se relie étroitement, par ses habitudes d'esprit, ses méthodes, sa manière même d'écrire, à celui qui l'a précédé immédiatement ; mais, d'autre part, il élabore les éléments, littéraires et moraux, qui vont rendre à l'hellénisme une certaine force de vie, à savoir une philosophie religieuse et le goût de l'art oratoire.

III

Dès le temps des Flaviens, dans le dernier tiers du Ier siècle, les signes de cette renaissance se manifestent. Ils se produisent en même temps que se relève la nationalité hellénique. Sans doute, l'état politique de celle-ci n'est pas changé. Mais les conditions de l'existence deviennent meilleures en Grèce et en Asie. Les provinces, protégées par les empereurs, se voient moins du-

rement traitées; les fortunes se sont refaites, et, avec elles, certaines grandes situations sociales; les villes prospèrent, la vie municipale prend plus d'activité. Si l'on va toujours à Rome, du moins on ne s'y établit plus guère à demeure. Les ambitions littéraires et même politiques trouvent à se satisfaire dans la province natale.

Alors, un mouvement remarquable se produit dans les esprits. La philosophie, qui, sous les premiers empereurs, vivait dans les petits cercles de Rome, reprend de l'autorité. Avec Épictète, Dion et Plutarque, elle se met progressivement à jouer un tout autre rôle. Elle ose aspirer de nouveau à se faire écouter dans le monde; et, en effet, sa voix est entendue au loin, partout où l'on parle grec; on recueille ses enseignements, on les sollicite même : ils se répandent à travers les provinces, dans toute la société cultivée. Et cette philosophie a, au fond, de plus hautes visées que celle de la période alexandrine. Elle s'est sensiblement dégagée des vaines disputes; elle tend à l'essentiel, elle veut élever et fortifier les âmes, et, dans la morale ou au delà, elle cherche Dieu.

A côté de la philosophie renaît l'éloquence. Elle non plus ne veut plus s'enfermer dans l'école : elle donne des séances publiques, elle brille dans l'improvisation et dans les sujets fictifs, elle traite même les questions morales et les affaires publiques : et, sous toutes ces formes, elle provoque l'enthousiasme, elle redevient une puissance dans la société. Cette sophistique, quels que soient ses défauts, a au plus haut degré le sentiment de l'art et elle le communique à toutes les parties de la littérature qui l'avaient perdu. C'est ainsi qu'au second siècle, sous les Antonins, les Grecs se remettent à écrire en vue de plaire. D'ailleurs, cette activité littéraire réveille le goût et l'admiration du passé. Elle ramène donc avec elle tout un cortège d'idées, de souvenirs, d'impressions;

et, par suite, elle redonne à la pensée plus de vigueur et plus de souplesse, elle rend aux natures d'élite ces qualités de délicatesse, de finesse, d'élégance qui leur permettent de manifester ce qu'elles ont de personnel. Si la littérature grecque compte alors trop de rhéteurs fastidieux, elle a aussi des pamphlétaires de valeur, comme Lucien, des historiens sérieux, tels qu'Arrien et Appien, des moralistes tels que Marc-Aurèle.

Bien plus confiant en lui-même qu'au siècle précédent, le génie hellénique ne se contente plus de commenter ni de vulgariser, il ose prétendre de nouveau à une certaine originalité créatrice. L'instruction morale, telle que la comprend Dion de Pruse, la biographie anecdotique entre les mains de Plutarque, le dialogue, moitié comique, moitié sérieux, de Lucien, même la méditation solitaire chez Marc-Aurèle sont, en un sens et à des degrés divers, des genres nouveaux, tout au moins des genres naissants.

Le défaut irrémédiable de presque tous ces genres, malgré leur réel mérite, c'est qu'au lieu de surgir des sources populaires et de s'y alimenter, — comme autrefois l'épopée, le lyrisme, l'art dramatique, l'éloquence, — ils naissent tous de l'imitation littéraire. Floraison de serre chaude, qui ne peut vivre que par artifice, dans un milieu tout spécial. La grande masse des populations grecques ou hellénisées ne les comprend pas ou ne s'y intéresse pas. Et, à vrai dire, cette masse ne semble pas avoir eu alors une culture grecque suffisante pour qu'elle fût capable de besoins littéraires ou artistiques. Elle était trop mélangée, trop hétérogène. Hommes de toute origine et de toute race, Égyptiens, Syriens, Cappadociens, Phrygiens, menés par des fonctionnaires romains, que pouvaient-ils mettre en commun, sinon des sensations ou des instincts très simples ? Fêtes publiques, jeux, spectacles et pantomimes, voilà ce qui

pouvait les émouvoir, non les idées. D'ailleurs, indifférents aux choses publiques, habitués à vivre en troupeau humain, quel grand courant de pensée ou de sentiment aurait pu se développer parmi eux? Les lettrés vivaient au dessus de cette foule et en dehors d'elle, formant comme un monde distinct, qui n'avait pas d'action sur ces multitudes inférieures, et qui ne cherchait pas à en avoir. Polis, élégants, instruits, faisant de l'art savant et ingénieux, ils n'étaient bien compris que des gens polis eux-mêmes, c'est-à-dire d'une classe restreinte.

Cela les condamnait forcément, après une courte période de succès, à la stérilité. Car cette classe supérieure, toujours la même, indéfiniment soumise à la même éducation, à peu près étrangère à tout ce qui venait d'en bas, ne renouvelait guère ses idées; or l'imitation qui ne change jamais de modèles est destinée à s'épuiser promptement. Ce sort fatal fut celui de l'éloquence profane dès la fin du second siècle. Après la période brillante que clôt Lucien, elle décline à vue d'œil. Au IIIe siècle, elle est surtout représentée par des sophistes sans idées, qui imitent des imitateurs et qui se travaillent à orner des choses insignifiantes; c'est le fait des Élien, des Philostrate, des Athénée. Dion Cassius fait exception au milieu d'eux par un certain sérieux, qui manque d'ailleurs d'élévation et de force.

La philosophie seule, en ce temps, fit un effort intéressant pour sortir du milieu étroit où s'enfermait la littérature proprement dite. Dion, au début du second siècle, avait essayé déjà, comme nous le verrons, une sorte de prédication populaire. Mais une pareille entreprise ne pouvait avoir qu'une apparence éphémère de succès. Avec tout son esprit, celui qui la tentait ne possédait aucun moyen efficace de toucher les multitudes; car il ne pouvait s'entendre avec elles que sur quelques points d'une morale assez banale. Au fond, les croyances, les

habitudes d'esprit de l'orateur étaient entièrement différentes de celles de son public. Cela n'eut donc ni effet ni durée. Et la philosophie, se repliant sur elle-même, se mit à faire du syncrétisme savant, de la morale très haute, mais qui demandait trop à l'effort personnel de l'individu. Elle essaya de renouveler l'idée de Dieu, de la rendre plus pure et plus vivante. Elle y travailla pendant tout le second siècle ; elle put croire, au troisième, qu'elle y avait réussi. Le néoplatonisme, enfanté par la grande âme de Plotin et consolidé par la science de Porphyre, fut une œuvre admirable en son genre, puisqu'il réussit à condenser dans une doctrine systématique, aussi rationnelle qu'elle pouvait l'être alors, tout ce qui restait encore de force vive dans l'hellénisme. Mais ce fut une œuvre de savants, d'ascètes, de solitaires, qui ne pénétra jamais profondément dans le peuple, parce qu'elle supposait une culture dont il était dépourvu.

Ce qui toucha la multitude, le voici. Dès le milieu du second siècle, le christianisme, sortant de son obscurité primitive, avait fait son apparition dans le monde grec ; il s'y était révélé, presque aussitôt, comme doué d'une force d'expansion merveilleuse. C'est que le christianisme répondait justement aux besoins profonds de ces masses que la haute culture hellénique n'atteignait pas. Celles-ci hésitaient au milieu de croyances confuses, changeantes, les unes vieillies et qu'on sentait affaiblies par les interprétations des esprits cultivés, les autres trop locales, sans autorité morale, sans dogmes précis. Le christianisme, au contraire, était à la fois jeune et ancien : jeune par ses apôtres, par son évangile ; ancien par la tradition biblique à laquelle il se rattachait. Il était simple, concret, parlant au cœur et à l'imagination. Il apportait des récits touchants et merveilleux, des miracles, des prophéties qu'il montrait réalisées, et, avec

cela, des affirmations définies, des promesses précises, des prescriptions fermes. Enfin, il avait pour lui la foi de ses premiers adhérents, leurs vertus, et l'héroïsme de ses martyrs.

Dès qu'il eut vaincu les premières difficultés, il grandit rapidement à côté de l'hellénisme ; et il le dessécha dans ses racines, en attirant à lui, pour ainsi parler, toute la sève de la terre. Les premiers apologistes, au second siècle, sont en général de faibles écrivains et de médiocres penseurs. Mais ils manifestent une force qui n'a besoin ni de style ni de dialectique, celle de la croyance et de l'amour. C'est par la foi, et non par le raisonnement, que le christianisme a détruit l'hellénisme. Le raisonnement au contraire, même chez les docteurs chrétiens, tendait plutôt à le sauver, en l'incorporant, plus ou moins modifié, à la croyance nouvelle. Cela est bien sensible chez les théologiens du IIIe siècle, chez Clément et chez Origène. L'un et l'autre se rattachent à Platon pour la métaphysique, au stoïcisme pour la morale. Ils tendent donc à fondre l'hellénisme dans le christianisme, et ils préparent ainsi l'union éphémère qui va se réaliser après eux.

IV

Tout stérilisé qu'il fût déjà, l'hellénisme semble reprendre quelque vie au IVe siècle. Après les guerres civiles et l'anarchie de la seconde moitié du IIIe siècle, l'empire, réorganisé par Dioclétien, retrouve quelque prospérité. Les écoles, en particulier, se relèvent pour un peu de temps, et c'est par elles que la tradition grecque profane se perpétue. Ses principaux représentants au IVe siècle sont des maîtres de rhétorique, tels qu'Himérios et Libanios ; des philosophes enseignants, comme Jambli-

que et Thémistios ; des historiens rhéteurs et beaux-esprits, tels qu'Eunape. Julien lui-même, quoique empereur, est un homme d'école. En fait, tout ce qu'ils produisent est peu de chose, et la vraie littérature grecque, au IVe siècle, est la littérature chrétienne.

Certes, celle-ci est alors profondément pénétrée d'hellénisme. L'érudition historique d'un Eusèbe, l'éloquence d'Athanase, de Basile, de Grégoire de Nazianze, de Chrysostome, leur dialectique même, et une partie de leur théologie, tout cela vient de la tradition grecque. Et ce qui semblait mort entre les mains des Grecs païens, qui n'avaient plus rien à dire, redevient vivant chez ces hommes qui sont en communion intime avec les multitudes. Il semble donc que l'hellénisme, définitivement épuisé dans sa veine primitive, se renouvelle alors sous forme chrétienne. On voit renaître les genres anciens, mais christianisés, l'éloquence surtout, tantôt militante, tantôt familière et didactique, la philosophie, l'histoire, la littérature épistolaire. A ces genres, le christianisme fournit la plupart des idées et des sentiments ; quant à l'hellénisme, s'il leur donne, lui aussi, des idées, il leur apporte surtout son art et ses méthodes. Au premier abord, l'alliance ainsi contractée semble féconde. Et pourtant les résultats qu'elle donne sont incomplets et de peu de durée. En y réfléchissant mieux, on en comprend la raison. C'est que cette alliance a été plus accidentelle que nécessaire, ou, pour mieux dire, c'est qu'elle était peu conforme à la nature des choses.

Le christianisme avait grandi en dehors de l'hellénisme, ou plutôt en opposition avec lui ; et, aussi, en dehors de toute préoccupation d'art et de beauté sensible. Jusqu'à la fin du IIIe siècle, le goût de la forme littéraire lui est totalement étranger. Ses apologistes, ses docteurs, ses premiers historiens se servent de la langue avec indifférence, sans se soucier le moins du monde de

la faire concourir, par des qualités originales, à l'effet qu'ils veulent produire. Les emprunts qu'ils font à la tradition grecque sont des emprunts de pensée, pour nourrir leurs discussions, pour développer leurs doctrines. Mais ils sont aussi affranchis qu'on peut l'être de ce désir de satisfaire le goût, de charmer ou de frapper l'imagination, sans lequel il ne peut y avoir de création littéraire à proprement parler.

Si cela change au IVe siècle, c'est qu'alors l'Église est bien plus mêlée au monde. Elle atteint les hautes classes de la société, les classes lettrées et savantes; elle recrute ses évêques parmi les élèves des écoles, qui se sont formés dans leur jeunesse à l'art de la parole. Ceux-ci font profiter l'enseignement religieux de tout ce qu'ils ont appris auprès de leurs maîtres païens. Ce sont les disciples d'Himérios et de Libanios qui montent dans les chaires épiscopales de Césarée, d'Antioche et de Constantinople. Ils y portent l'art qu'ils se sont assimilé, un art tout hellénique. Sensibles au bienfait qu'ils en ont reçu, ils recommandent à leur tour cette éducation aux jeunes gens. Seulement, tout en la recommandant, ils la détruisent à leur insu. Ils veulent réduire l'enseignement profane au très modeste rôle de préparation première; et ils ne voient pas qu'ainsi humilié et découronné, condamné à servir des fins qui ne sont pas les siennes, il ne peut que dégénérer en une sorte de mécanisme. Étudier l'éloquence, si l'éloquence elle-même a peu de prix, chercher des modèles chez des auteurs dont on considère non seulement les idées comme erronées, mais la méthode même comme mauvaise, est-ce une tentative qui puisse réussir?

L'éducation hellénique ne pouvait être féconde qu'à la condition de croire à la puissance de la raison, à la valeur de la beauté sensible, à la légitimité des hautes ambitions, à l'importance des meilleurs intérêts terres-

tres. Privée de tous ces sentiments qui faisaient sa vie, elle n'était plus rien, qu'un bavardage puéril. Or le christianisme, au IVe siècle, en Orient surtout, était profondément imprégné de sentiments ascétiques, comme d'ailleurs l'était aussi la philosophie contemporaine; mais, de plus qu'elle, il répudiait tout le passé de l'hellénisme. Comment n'aurait-il pas bientôt laissé tomber et dépérir cette forme de culture intellectuelle, qu'il avait bien pu adopter un instant, mais dont l'esprit même était en désaccord avec le sien?

V

Après le IVe siècle, cet effet nécessaire se produit rapidement. L'enseignement des écoles semble avoir perdu sa substance même : il devient de plus en plus formel, mécanique, stérile; il n'a plus de relation directe avec la vie, il n'en est plus l'apprentissage normal. D'ailleurs il faut le reconnaître, les circonstances politiques contribuent aussi pour une large part à ce déclin des études. L'empire d'Orient s'enferme dans son formalisme étroit, dans son despotisme administratif et bureaucratique. Plus d'initiative, plus de débouchés ouverts aux hommes de talent et d'énergie; tout est réglé, classé, hiérarchisé, prévu et prescrit. L'hellénisme, qui était par essence liberté, activité d'esprit, perd en peu de temps toute possibilité d'existence.

La littérature profane se précipite alors vers son déclin, dans une sorte de survie tout artificielle. La sophistique est de plus en plus creuse et misérable au Ve siècle; elle disparaît à une date indéterminée, comme une chose qui n'a plus sa raison d'être et qui s'éteint faute d'aliment. Il est vrai qu'une poésie inattendue, celle de Nonnos et de son école, surgit alors; mais il

est trop visible qu'elle ne tient à rien, qu'elle ne naît point du sol, qu'elle est le produit éphémère d'une élaboration de lettrés. Elle aboutit tout naturellement à la poésie de cour du vi° siècle, à celle des Agathias et autres beaux-esprits du temps de Justinien, pour aller se perdre au delà, sans interruption apparente, dans la versification bavarde des Byzantins. Seule, la philosophie fait encore quelque figure au v° siècle, avec Proclus et l'école d'Athènes. C'est vraiment le dernier reste de l'hellénisme. Mais cette philosophie même tourne de plus en plus au commentaire. Elle vit du passé, qu'elle ne renouvelle qu'en apparence, et qu'elle cesse bientôt tout à fait de renouveler. Elle se prolonge ainsi à travers tout le vi° siècle, et au delà, — même après la fermeture officielle de l'école d'Athènes en 529, — par les commentateurs attitrés d'Aristote et de Platon, qui se passent de main en main la chaîne de la tradition. Puis, peu à peu, vers le vii° siècle, cet enseignement stérile cesse de trouver des disciples; les derniers tenants de l'hellénisme ont disparu.

De son côté, la littérature chrétienne, qui aurait pu sembler appelée à de meilleures destinées, n'a guère un sort plus brillant. Elle est entraînée, elle aussi, dans la décadence générale. N'ayant pas su se faire un art qui lui fût propre, elle voit décliner celui qu'elle a emprunté, à mesure que décline l'hellénisme lui-même. Au v° siècle, elle compte encore des historiens de quelque valeur relative, bien que dénués d'originalité, un Socrate, un Sozomène, un Théodoret, et plusieurs autres; au vi° siècle, elle n'a plus, sauf Évagrios, que des [illegible] …cre[illegible]

de vivre ; les Antiochus de Ptolémaïs, les Sévérianus de Gabala, les Théodote d'Ancyre, et beaucoup d'autres qu'il est inutile de nommer quant à présent, sont tous des inconnus pour la postérité. La théologie proprement dite montre, il est vrai, un peu plus de vitalité : Théodoret de Cyr et Cyrille d'Alexandrie, au v[e] siècle, sont encore des penseurs et des dialecticiens. Pourtant, la querelle du Nestorianisme est loin d'avoir, au point de vue littéraire, l'éclat qu'avait eu celle de l'Arianisme au siècle précédent. Et, après eux, la philosophie chrétienne va se perdre obscurément, à travers le mysticisme de quelques moines, dans la scolastique byzantine, qui commence au viii[e] siècle avec Jean de Damas.

On peut donc dire que, vers le vii[e] siècle, l'hellénisme prend fin, en tant que forme distincte de culture intellectuelle et morale, pourvue de caractères propres. Et même, dès la fin du vi[e] siècle, ce qui en survit n'est presque rien. Voilà pourquoi il n'y a pas d'inconvénient à donner pour terme à cette histoire, d'une manière générale, le règne de Justinien, tout en nous réservant d'indiquer brièvement ce que chaque genre devient au delà, et comment il se relie à ce qui peut se rencontrer d'analogue dans la littérature byzantine.

Ces directions générales permettront sans doute au lecteur de se reconnaître plus aisément dans le détail des faits qui vont suivre. Essayons à présent de les exposer dans leur ordre, en marquant de plus près, pour chaque période, les caractères qui viennent d'être indiqués ici sommairement.

CHAPITRE II

D'AUGUSTE A DOMITIEN

BIBLIOGRAPHIE

Pour les auteurs dont il ne reste que des fragments ou des ouvrages de peu d'étendue, voir les notes bibliographiques au bas des pages.

DIODORE DE SICILE. — *Manuscrits.* Sur les mss. de Diodore, consulter la préface de Dindorf (édition de 1828) et ses additions dans son édition de la Biblioth. Teubner. Le principal, pour les parties conservées dans leur entier, est un ms. de Vienne (Vindobonensis 79). Les autres parties proviennent des recueils de Constantin Porphyrogénète (*De insidiis*, ms. de l'Escurial; *de virtutibus et vitiis*, ms. de Tours; *de legatis*, ms. de Munich; *de sententiis*, ms. du Vatican). Voir, plus loin, les notes bibliographiques du texte. — *Éditions.* Après celle d'Henri Estienne, in-fol. 1559, les principales sont : celle de P. Wesseling, avec trad. lat. de Laur. Rhodoman et les annotations de divers savants, 2 vol., Amsterdam, 1746, ; celle de Eichstaedt, qui n'est guère que la reproduction de la précédente, 2 vol., Halle, 1800 ; l'édition de Deux-Ponts, par Eyring, qui a également pour fondement celle de Wesseling ; les trois éditions de L. Dindorf, savoir : celle de 1828-1831, dite *editio major*, Leipzig, 5 vol. in-8° ; celle de la Biblioth. Didot, enrichie de fragments nouveaux par C. Müller, Paris, 1842 ; celle de la Biblioth. Teubner, en 5 vol., Leipzig, 1867 ; nouvelle édition dans la même Biblioth. Teubner, par Fr. Vogel, commencée en 1893. — Les fragments avaient été publiés à mesure qu'ils étaient

retrouvés ; ceux du ms. de Tours par H. de Valois, Paris, 1634 ; ceux du ms. de l'Escurial par Feder, Darmstadt, 1848 ; ceux du ms. du Vatican par A. Mai, 1829 (*Scriptor. veter. nova collectio*, t. II).

Traductions françaises de Terrasson, Paris, 1737, 7 vol. in-12, (très inexacte) ; de Miot de Mélito, Paris, 1834 ; de Hoefer, Paris, 1846.

DENYS D'HALICARNASSE. — *Manuscrits.* 1° OUVRAGES DE RHÉTORIQUE. Les ouvrages de rhétorique de Denys sont dispersés dans des mss. nombreux et très incorrects, qui n'ont pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble définitive. On trouvera des indications partielles dans la préface de H. van Herwerden, en tête de son édition des *Epistolæ criticæ tres ;* dans celle de Usener, en tête de son édition du *De imitatione ;* dans un travail du même savant (*Neue Jahrb. f. Philologie*, t. CVII, p. 145) ; dans celui de L. Sadée, *De Dionysii Halic. scriptis rhetoricis quæstiones criticæ*, Strasbourg, 1878 (extrait des *Dissertationes philologicæ Argentoratenses*) ; et surtout dans l'excellente préface de A. M. Desrousseaux à son édition du *Jugement sur Lysias.* Les deux principaux mss. pour les ouvrages de rhétorique sont l'*Ambrosianus* D 119 suppl., du XVe s., et le *Laurentianus* F (pl. LIX, 15), du XIIe s. — 2° HISTOIRE ROMAINE. Étude des mss. par Kiessling en tête de son édition. Pour les dix premiers livres, les plus importants sont un *Urbinas* (Xe s.) et un *Chisianus* (même temps) ; le 11e livre nous a été conservé seulement par des mss. plus récents. Les fragments des neuf derniers livres proviennent des recueils d'extraits de Constantin Porphyrogénète, conservés dans les mss. cités plus haut à propos de Diodore de Sicile. Un ms. de la bibliothèque Ambrosienne, de Milan, a fourni à Ang. Mai l'*Abrégé* qui permet de suppléer en quelque mesure aux livres perdus (*Scriptor. vet. nova collectio*, t. II). Sur l'état du texte, consulter Cobet, *Observationes crit. et palæogr. ad Dion. Halic. antiquitates romanas*, Leyde, 1877.

Éditions. Les œuvres complètes ont été éditées pour la première fois en grec par Rob. Estienne, Paris, 1546. Les principales éditions qui ont suivi sont : celle de Sylburg, avec traduction latine, Francfort, 1586 ; puis celle de Reiske, 6 vol. in-8°, Leipzig, 1774-1777. Cette dernière a été reproduite, avec les fragments découverts par Ang. Mai, dans la petite édition de la biblioth. Tauchnitz, Leipzig, 1823. — L'*Histoire romaine* a été publiée séparément par A. Kiessling dans la Biblioth. Teub-

ner. Leipzig, 1860-70. Une nouvelle édition, due à Jacoby, a été commencée en 1889 dans la même collection. — Pour les ouvrages de rhétorique, dont le texte était particulièrement défectueux, des éditions partielles étaient indispensables. Il faut citer les suivantes : *Dionys. Halic. epistolæ criticæ tres (duæ ad Ammæum, una ad Cn. Pompeium)*, de H. van Herwerden, Groningue, 1861 ; *Première lettre à Ammée*, texte grec annoté par H. Weil, Paris, 1878 ; *Dion. Halic. librorum de imitatione reliquiæ epistulæque criticæ duæ* (Lettre à Cn. Pompée et lettre à Ammaeos sur Thucyd.), de Herm. Usener, Bonn, 1889 ; *Jugement sur Lysias*, texte et traduction française avec un commentaire critique et explicatif, par A. M. Desrousseaux et Max Egger, Paris, Hachette, 1890 ; *Dionysii Halic. quæ fertur ars rhetorica*, par Herm. Usener, Leipzig, 1895. Enfin, on peut rappeler pour mémoire le très médiocre travail de E. Gros, *Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce par Denys d'Halicarnasse*, texte, traduction et notes, Paris, 1826-27, 3 vol. in-8°.

Strabon. — *Manuscrits*. Étude générale de Kramer dans la préface de son édition. Ces mss. sont très corrompus et généralement incomplets. Le meilleur, qui est le *Parisinus* 1397 (A), ne contient que les neuf premiers livres. Il doit être suppléé, pour les huit autres livres, par le *Parisinus* 1393, qui contient tout l'ouvrage, avec d'assez graves lacunes. — Livres abrégés et listes de chapitres nous ont été conservés. L'*Epitome Palatina* se trouve dans le ms. 398 de Heidelberg (x° s.) ; l'*Epitome Vaticana*, dans le ms. 482 du Vatican (xiv° s.). — Sur l'état du texte, A. Meineke, *Vindiciarum strabonianarum liber*, Berlin, 1852. — *Éditions*. Édition princeps (en grec), Alde, 1516. Les éditions à mentionner sont : celle de Casaubon, Paris, 1620, dont on cite communément la pagination ; celle de Coraï, Paris, 1815-19 ; puis l'édition critique de Kramer, Berlin, 1844-52, qui a marqué un progrès important dans l'établissement du texte ; celle de Meineke, dans la Biblioth. Teubner, Leipzig, 1852. [illegible] grand nombre de [illegible] C. Müller et F. Dübner, dans la Biblioth. [illegible] 1858. — Les *Fragments* [illegible] C. Müller, dans ses *Fragm. Hist. Græc.*, t. III [illegible] — *Traduction française* par Am. Tardieu, Paris, Hachette, 1867 [illegible]

[illegible]



mss. dérivent d'un exemplaire de la bibliothèque de Césarée, copié et corrigé au IVe siècle. Les principaux sont le *Laurentianus* 10, 20 (du XIIIe s.), le *Vaticanus* 381, les *Monacenses* 459 et 113. — *Éditions*. L'édition princeps, donnée par Turnèbe, Paris, 1552, était encore très incomplète. Divers opuscules furent mis en lumière dans la fin du XVIe siècle et dans le courant du XVIIe, notamment par Hoeschel. Au XVIIIe siècle, parut l'importante édition de Thomas Mangey, avec traduction latine et commentaires, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. Angelo Mai publia à Milan, en 1816 et 1818, plusieurs opuscules jusque là inédits. En 1822 et 1826, le Lazariste J. B. Aucher y ajouta en latin, d'après une traduction arménienne, les opuscules *Sur la Providence* (I et II), *Sur les animaux*, quatre livres *Sur la Genèse*, deux *Sur l'Exode*, et d'autres encore. C'est le texte de Mangey, ainsi complété, qui a été reproduit par Holtze dans la petite bibliothèque Tauchnitz, Leipzig, 1851-53. Il sera heureusement remplacé par celui de la grande édition critique de L. Cohn et Wendland, dont le tome I a paru à Berlin, en 1896.

Fl. Joseph. — *Manuscrits*. Sur les mss. de Joseph, consulter les préfaces des tomes I, III, V, VI, de la grande édition de Niese (voir ci-après). L'*Antiquité juive* semble avoir été ordinairement divisée en deux parties, la première contenant les l. I-X, la seconde les livres XI-XX avec l'*Autobiographie*. — Les mss. de la première partie paraissent dériver d'un archétype datant du second ou du troisième siècle. Ils se divisent en deux groupes. Le premier, qui représente une tradition plus pure, comprend aujourd'hui deux mss : R, *Parisinus* gr. 1421 (XIVe siècle) et O, *Bodleianus*, Miscell. gr. 186 (XVe siècle). L'autre renferme tous les autres mss. et dérive d'un exemplaire qui a été corrigé et remanié; ils sont donc plus éloignés de l'archétype, bien que plus corrects parfois en apparence. — Les mss. de la seconde partie et de l'*Autobiographie* remontent, eux aussi, probablement, à un archétype du second siècle. Le plus voisin de l'original, malgré ses fautes, est P, *Palatinus* 14, de la biblioth. vaticane (IXe ou Xe siècle). — Nous possédons en outre un *abrégé* de l'*Antiquité juive* en grec, qui semble avoir été composé, au Xe ou au XIe siècle, par un Grec instruit, et qui peut servir quelquefois à corriger le texte original. Voy. Niese, éd. citée, t. I, p. XVIII et suiv. Cet abrégé a été utilisé par Zonaras, dans la composition de sa chronique, au XIIe siècle. — Pour la *Guerre des Juifs*, les meilleurs mss. sont le *Parisinus* 1425, du Xe ou du XIe siècle (P de Niese), et un

Ambrosianus (A de Niese), du même âge. Toutefois, les autres mss. semblent avoir conservé, çà et là, une tradition indépendante et meilleure. Ces mss. sont décrits dans Niese, t. VI, ***Præfatio***. — Les mss. du ***Contre Apion*** dérivent tous, selon Niese (t. V, ***Præfatio***) du Laurentianus LXIX, 22.

Éditions. Les ouvrages de Joseph furent d'abord édités en latin. L'édition princeps en grec parut à Bâle, en 1544, par les soins d'Arlen. Les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, très épris de l'historien juif, multiplièrent les éditions de ses œuvres. Il suffira de mentionner ici : celle de Thomas Ittig, Cologne, 1691 ; celle de Havercamp, La Haye, 1726, qui a établi la division traditionnelle du texte; celle de Dindorf (Bibl. Didot), Paris, 1845. — La meilleure édition aujourd'hui est celle de B. Niese, en sept vol. in-8°, Berlin, 1887-95, avec un ***apparatus*** critique très complet. On doit au même savant une ***editio minor***, plus riche que la grande en conjectures et en corrections. — L'édition de la ***Bibliotheca Teubneriana***, due à Naber, donne à peu près le même texte; l'annotation critique est plus abondante que dans la petite édition de Niese.

SOMMAIRE

I. Disparition des royaumes grecs. Rome, centre du monde ; son influence. — II. L'historiographie grecque à Rome : Diodore de Sicile. — III. Premiers symptômes de renaissance d'un art littéraire. Grammairiens de Rome et d'Alexandrie au premier siècle de l'empire. Les rhéteurs : *Apollodoréens* et *Théodoréens*. — IV. Denys d'Halicarnasse. Sa société. Ses écrits de théorie et de critique littéraire. Leur mérite. — V. Son *Histoire primitive de Rome*. — VI. Cécilius. L'auteur inconnu du *Traité du Sublime*. — VII. Strabon. Ses ***Études historiques*** et sa *Géographie*. Géographes secondaires : Ménippe de Pergame et Isidore de Charax. — VIII. Les historiens de second rang et l'érudition historique : Nicolas de Damas ; Juba ; Apion : Pamphila. — IX. La philosophie. Néopythagorisme ; écrits apocryphes. Les Sextius ; Sotion ; Moderatus ; Apollonios de Tyane. Le ***Tableau*** de Cébes. — X. Le stoïcisme. Cornutus ; Musonius. — XI. Littérature gréco-judaïque. Philon le juif. Sa vie, ses écrits.

Sa méthode et sa doctrine. Son mérite d'écrivain, son influence. — XII. L'histoire juive ; son heure sous les Flaviens. Joseph ; sa vie. La *Guerre des Juifs* ; l'*Antiquité juive* ; *Autobiographie* ; *Contre Apion*. L'historien Justus de Tibériade. — XIII. La poésie du premier siècle. Anthologie de Philippe. Poésie dramatique ; Philistion de Pruse. Poésie didactique.

I

La période que nous considérons dans ce chapitre s'étend depuis le milieu du Ier siècle avant J.-C. environ jusqu'à la mort de Domitien (96 ap. J.-C.). Elle embrasse donc un peu plus d'un siècle. C'est, comme nous l'avons dit plus haut, une période de transition. L'art alexandrin disparaît, avec les idées qu'on peut appeler hellénistiques. De nouvelles idées commencent à apparaître, en morale, en religion, en littérature, et aussi une conception différente de la société. Pour les traduire, un art nouveau cherche à se constituer ; mais rien de tout cela ne se dégage encore nettement. Ce sera seulement à partir du règne de Nerva, et dans le cours du second et du IIIe siècle, qu'on verra s'épanouir successivement, comme autant de productions caractéristiques de l'âge impérial, la philosophie morale sous la forme que lui donneront Dion de Pruse, Épictète, Plutarque, Marc-Aurèle, la sophistique avec Polémon, Hérode Atticus, Ælius Aristide, Maxime de Tyr, l'historiographie renouvelée par Arrien, et Appien, puis continuée par Dion Cassius, Hérodien, le pamphlet social et religieux avec Lucien, l'apologie et la théologie chrétiennes avec Justin, Athénagoras, Clément, Origène, enfin le néoplatonisme avec Plotin et Porphyre. En attendant, on essaye de tout, sans avoir encore bien clairement conscience de ce qui est appelé au succès.

La Grèce propre, devenue la province d'Achaïe, n'a

qu'une très petite part dans ce mouvement. Affreusement dévastée par les guerres de Mithridate, puis par les guerres civiles, elle végète alors pauvrement et se refait par de longs efforts. Ce n'est que dans la période suivante qu'elle recommencera à jouir de quelque prospérité [1]. Au contraire, Alexandrie, très riche et très brillante, bien qu'elle ait cessé d'être la capitale d'un royaume indépendant, demeure la plus grande ville du monde après Rome ; avec son Musée, ses écoles de grammaire, ses bibliothèques, et aussi son importante communauté de juifs hellénisants, elle entretient un actif mouvement d'idées et d'études. Son rôle propre sera de fondre ensemble l'hellénisme et le judaïsme, et déjà elle y travaille activement avec Philon. A côté d'elle, la Judée, sous les Hérode, s'ouvre aux influences grecques, et, si le peuple en masse y reste hostile, la cour de Jérusalem du moins devient un foyer d'hellénisme : nous y trouverons l'historien Nicolas de Damas. Moins heureuses, les provinces grecques de Syrie et d'Asie Mineure, fort appauvries aussi par les guerres, semblent avoir perdu pour quelque temps leur vie propre. C'est seulement vers la fin du Ier siècle, sous les Flaviens, que les écoles de Smyrne, d'Éphèse, de Pergame recommenceront à sortir de leur obscurité. Celles de Syrie ne grandiront qu'à partir du second ou du troisième siècle. Pour le moment, ces provinces se contentent d'envoyer à Rome ce qu'elles produisent d'hommes actifs, intelligents et ambitieux.

Rome est en effet devenue, par le fait de l'établissement de l'Empire, une ville unique, qui attire tout à elle et dont l'influence se fait sentir partout. C'est à Rome que la littérature grecque va, pour ainsi dire, se

1. Voyez Hertzberg, *Hist. de la Grèce sous la domination romaine*, traduction Bouché-Leclercq, t. I.

transporter, jusqu'au temps où la Grèce et l'Orient grec auront retrouvé, dans des conditions de vie meilleures, une certaine indépendance intellectuelle. La conséquence immédiate de cette émigration, c'est que les Grecs de ce temps écriront souvent pour les Romains, autant ou plus que pour leurs compatriotes. Devenus leurs clients et désireux d'être approuvés d'eux, les critiques se proposeront de leur faire mieux connaître les grands écrivains qui sont considérés comme des maîtres par les deux peuples également ; les historiens rassembleront et résumeront pour eux les annales des royaumes qu'ils ont soumis ; les philosophes approprieront à leurs besoins l'enseignement traditionnel de leurs écoles.

Cette situation nouvelle aura ses inconvénients et ses avantages. L'inconvénient le plus apparent, et le plus grave à coup sûr, c'est que toute cette littérature, ainsi dépaysée et souvent trop protégée, manquera absolument d'originalité, de hardiesse, faute d'être alimentée et encouragée par un sentiment national indépendant. Un autre, c'est que, pour satisfaire à la curiosité un peu puérile de ses protecteurs, elle donnera parfois trop d'importance à des futilités [1]. Nous trouverons dans la littérature grecque de ce temps mainte trace de cette influence déprimante et rapetissante.

Mais, d'autre part, on ne peut nier que Rome, en attirant à elle les Grecs, et en leur imposant quelque chose de son esprit, ne leur ait rendu service à bien des égards.

D'abord, elle leur a offert des moyens de travail qu'ils auraient difficilement trouvés ailleurs. Elle a mis à leur disposition ses bibliothèques [2], ses archives publiques et

1. Voyez les renseignements fournis par Suétone sur la cour de Tibère et les questions qu'il aimait à poser à ses grammairiens. *Vie de Tibère*, c. 56.

2 Bibliothèque de Pollion, fondée par lui en 40 av. J.-C., dans

privées; elle a tourné leur attention vers son histoire, ses mœurs, ses institutions, ses monuments; elle les a mis en relations avec les héritiers et les représentants de ses grandes familles; elle leur a fait voir de près sa force et ses moyens de gouvernement. Ce que des historiens, même d'un génie médiocre, ont dû tirer de là d'informations et de vues nouvelles, on le devine aisément.

En second lieu, elle a certainement donné occasion, à quelques-uns au moins d'entre eux, aux plus intelligents, à un Strabon surtout, de voir les choses de plus haut. Il était plus facile de se représenter le monde en son ensemble, de Rome, qui en était le centre, que, d'Amasée dans le Pont. Vues du voisinage du Capitole, les petits pays semblaient petits comme ils l'étaient réellement, tandis qu'ils auraient risqué de paraître plus grands qu'ils n'étaient à des gens qui n'en seraient jamais sortis.

En troisième lieu, l'esprit romain, avec ses qualités pratiques, a tempéré heureusement, pour un temps au moins, ce qu'il y avait de trop spéculatif dans l'esprit grec. La philosophie morale des Sextius, des Musonius, et par conséquent celle d'Épictète, qui en est issue, si elle est grecque par la tradition dogmatique, a cependant subi fortement l'influence de la vertu romaine. Et il n'y a pas lieu de le regretter, ni au point de vue moral, ni au point de vue littéraire, puisqu'il s'en est dé-

l'Atrium de la Liberté, avec le butin de sa campagne de Dalmatie (Pline, *Hist. Nat.* 35, 2; Ovide, *Tristes*, III, 1, 71). — BIBLIOTHÈQUE OCTAVIA, fondée par Octave en 33, dans le théâtre de Marcellus, en l'honneur de sa sœur Octavie (Dion Cassius, l. 49, c. 43 fin. Suétone, *Gramm. illustr.*, 21). — BIBLIOTHÈQUE PALATINE, fondée par Auguste, en 28, dans le temple d'Apollon au Palatin (Suétone, *Octav.*, 29, 31; *César*, 56; Ovide, *Amores*, II, 18, etc.). — Art. *Bibliotheken* (VII, Bibliotheken des Römerreichs), par Dziatzko, dans l'encycl. de Pauly-Wissowa.

gagé quelque chose d'original, qui ne peut être confondu ni avec le stoïcisme d'un Chrysippe, ni avec l'ascétisme mystique des néoplatoniciens. Enfin, pour ne parler que du goût, le génie des Romains répugnait plus que celui des Grecs à l'afféterie, au verbiage vide et sonore; il avait quelque chose de solide et de sain; et nous allons entendre les Grecs eux-mêmes reconnaitre que son influence n'a pas peu contribué à cette renaissance de l'atticisme dont nous aurons à nous occuper presque immédiatement.

II

Le premier écrivain qui se présente à nous, moins pour raison de chronologie que parce qu'il tient très étroitement à la période antérieure, c'est Diodore de Sicile. Abréviateur des historiens qui l'avaient précédé, ce n'est pas assez de dire qu'il dépend d'eux, car en réalité son œuvre n'existe que par la leur, dont elle n'est, à proprement parler, qu'une appropriation. Mais, d'autre part, cette œuvre est née à Rome, et, dans une certaine mesure, elle est marquée de l'empreinte romaine. Par là, elle se prête à être regardée comme la première où se révèle le caractère, médiocrement original d'ailleurs, du premier siècle de l'Empire.

Né vers l'an 90 à Agyrium en Sicile [1], Diodore, grec

1. Nos renseignements biographiques sur Diodore sont très pauvres. Une notice de Suidas (Διόδωρος Σικελιώτης), en trois lignes, nous apprend seulement qu'il vivait sous Auguste et *auparavant*. Photius (cod. 70 et 244) analyse une partie de ses histoires, mais ne nous apprend à peu près rien sur lui. Nos meilleurs renseignements sont ceux que Diodore nous a donnés lui-même. La date approximative de sa naissance ne peut être obtenue que par une déduction résultant des faits que nous relatons dans le texte. Sa *Bibliothèque* dut paraître vers l'an 30. Il y avait travaillé 30 ans.

d'origine, y apprit de bonne heure le latin (Hist. 1, 4). Dès qu'il eut conçu le projet de sa grande œuvre historique, il s'y prépara par de longs et pénibles voyages à travers l'Europe et l'Asie[1]. Cela laisse supposer qu'il jouissait d'une assez large fortune pour être libre de son temps et ne pas regarder à la dépense. Un de ses voyages le conduisit en Égypte dans la 180e Olympiade (60-57 av. J.-C.). Il fit aussi de nombreux et longs séjours à Rome, où il trouva, nous dit-il, les ressources de travail nécessaires à sa grande entreprise (1, 4). Celle-ci lui demanda trente années de préparation (Ibid.). Elle semble avoir été achevée et publiée vers le début du règne d'Auguste, car il y est fait allusion à l'apothéose de César (1, 4, 7); on s'explique que l'auteur d'où Suidas a tiré sa notice ait fait vivre Diodore sous Auguste, si c'est alors en effet qu'il se fit connaître. D'autre part, il est peu probable que l'ouvrage ait été publié plus tard, car il n'y est fait aucune allusion aux événements postérieurs à l'an 30; d'ailleurs, Diodore ne devait plus être jeune, lorsque l'empire fut établi. Le titre authentique de l'ouvrage paraît avoir été *Bibliothèque historique* (probablement Ἱστοριῶν βιβλιοθήκη)[2].

Persuadé de l'utilité de l'histoire, surtout de l'histoire universelle, qu'il vante dans sa préface, et, sans doute aussi, ambitieux d'attacher son nom à une grande œuvre, Diodore se proposa surtout de réunir en un exposé

En admettant qu'il en eût commencé la préparation vers sa trentième année, cela reporte sa naissance à l'année 90. Mais on voit que ce calcul est loin d'être précis. Il concorde toutefois assez bien avec ce fait que Diodore se donne à plusieurs reprises pour un contemporain de Jules César (voir en particulier l. I, c. 21 et 25). Consulter, dans le Diodore de Dindorf (t. V, p. 322), le *Brevis tractatus de Diodoro et ejus scriptis* de H. Estienne.

1. I, 4 : Μετὰ πολλῆς κακοπαθείας καὶ κινδύνων ἐπήλθομεν πολλὴν τῆς τε Ἀσίας καὶ τῆς Εὐρώπης.

2. Pline l'Anc., préf. c. 25. Cf. Schol. Aristoph. *Plutus*, v. 9, et Suidas, notice citée.

synthétique, sous une forme claire, la masse de faits que ses contemporains étaient obligés de chercher dans des ouvrages divers, et dont ils avaient peine par suite à saisir la concordance. L'idée première de cette œuvre lui avait été certainement inspirée par les histoires universelles déjà tentées, en particulier par celles d'Éphore et de Polybe. Mais la sienne devait dépasser toutes les autres en étendue [1]; car il se proposait d'y faire figurer tous les siècles, depuis les origines fabuleuses jusqu'à son temps, tous les peuples, aussi bien les barbares que les Grecs et les Romains, et enfin toutes les parties de la connaissance historique, géographie, histoire des institutions et des mœurs, des arts et des lettres. C'était une véritable encyclopédie historique qu'il avait en vue, et on ne peut nier qu'il n'y eût dans ce projet même une certaine grandeur et un sentiment juste des besoins du temps.

Pour constituer le plan de cet immense exposé, Diodore, pénétré de l'importance d'une bonne composition, voulut avec raison associer l'ordonnance chronologique à une combinaison raisonnée qui grouperait les choses de manière à en faciliter l'intelligence [2]. Attentif à suivre d'une manière générale l'ordre des temps, et soigneux de fixer dans le détail les dates précises en établissant la concordance entre les divers systèmes de chronologie usités jusque-là, il se refusait pourtant à morceler son récit par années, et il entendait le diviser en périodes assez larges, dans lesquelles il exposerait, l'une après l'autre, les diverses séries d'événements parallèles. Telle était du moins son intention ; il l'avait conçue et mûrie à la lecture d'Éphore : et elle était excellente en elle-même [3]. Voici comment il la réalisa.

1. I, 3; IV, 1.

2. V, 1 : Πάντων μὲν τῶν ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς χρησίμων προνοητέον τοὺς ἱστορίαν συντατομένους, μάλιστα δὲ τῆς κατὰ μέρος οἰκονομίας κ. τ. λ.

3. V, 1 : Ἔφορος δὲ ...τῶν βίβλων ἑκάστην πεποίηκε περιέχειν κατὰ

Lui-même nous donne, dans sa préface, comme la table sommaire de sa bibliothèque [1]. Divisée en quarante livres, elle embrassait une période de onze cent trente huit ans, sans compter les temps antérieurs à la chronologie, laquelle commençait pour Diodore à la guerre de Troie [2]. Ces livres étaient répartis en trois groupes :

Premier groupe, période mythique antérieure à la guerre de Troie : six livres, dont trois pour l'histoire primitive des barbares et trois pour celle des Grecs : l. I, en deux parties, *Égypte* ; — l. II, *Assyrie, Chaldée, Médie, Inde, Scythie, Arabie, Iles de l'Océan* ; — l. III, *Éthiopie, Peuples d'Afrique, Amazones, Atlantes, Généalogie des dieux issus d'Ouranos* ; — l. IV, *Mythologie grecque* ; — l. V, *Histoire primitive des Iles* ; îles de la Méditerranée ; îles de l'Océan, Bretagne, et incidemment les Celtes, les Celtibères, les Ligures, les Tyrrhéniens ; îles de l'Océan Indien, et notamment Panchaïa ; enfin, îles de la mer Égée, parmi lesquelles la Crète avec ses légendes ; — l. VI, *Fin de la mythologie grecque*. — De ces six livres, nous ne possédons plus que les cinq premiers avec quelques fragments du sixième.

Second groupe, de la guerre de Troie à la mort d'Alexandre : onze livres. D'abord quatre, presque entièrement perdus, savoir : — l. VII, de la guerre de Troie au commencement des Olympiades (1183-776 av. J.-C.) ; — l. VIII, fondation de Rome, colonisation grecque, guerres de Messénie, etc. ; — l. IX, suite des rois de Rome, Solon et les Sages, Crésus, Phalaris, Cyrus, Pisistrate, etc. ; — l. X, derniers rois de Rome, Pythagore, fin de Cyrus et Cambyse, les fils de Pisistrate, première guerre médique. — Puis sept livres, qui subsistent en entier et qui

[illegible]

[1]. [illegible]

[2]. [illegible]

chronologie. Diodore ne semble avoir eu aucune pratique raisonnée du calcul des temps; il a cru qu'il suffirait, pour ce qu'il voulait faire, de mettre à profit les travaux antérieurs. La chronique d'Apollodore lui servit, pour ainsi dire, de canevas chronologique pour toute la première partie de son histoire, et sans doute même au delà [1]; mais, en outre, il emprunta tout simplement à chacun des historiens qu'il dépouillait sa manière propre de compter le temps, bien que les uns comptassent par années solaires, d'autres par saisons, d'autres encore par olympiades ou par années attiques ; et il le fit, sans se préoccuper de les concilier; de là, malgré son exactitude apparente, quantité de divergences gênantes dans le détail des faits. De plus, il a voulu superposer la chronologie romaine à la chronologie grecque, sans se rendre compte des obscurités de la première et sans remarquer que l'année grecque ne coïncidait pas avec l'année romaine [2].

Cela, toutefois, n'aurait donné lieu qu'à un défaut accessoire. Une autre difficulté, bien plus grave parce qu'elle touchait au fond même des choses, était de faire la critique de témoignages multiples et parfois contradictoires, soit pour les concilier, soit pour choisir les meilleurs en connaissance de cause. Cette critique, Diodore ne paraît pas avoir cherché sérieusement à l'exercer. L'étude de ses sources a permis peu à peu de discerner sa méthode et de constater à quel point elle est loin d'être scientifique [3]. Pour chaque partie de son

1. I, 51. Cf. XIII, 103, 4 et 108, 1.

2. Chronologie de Diodore dans l'édition de Dindorf, t. III, p. XIX, *De Chronologia Diodori*, où sont reproduites les pages de Clinton (*Fasti Hell.*, t. II, p. XXI) sur ce sujet. Cf. pour la chronologie romaine, Th. Mommsen, *Fabius und Diodor* (Röm. Forsch., II, p. 221 et *Hermes*, 1878). Sur ces difficultés, voir Bouché-Leclercq, *Manuel des Instit. romaines*, p. 590.

3. Cette étude a été commencée à la fin du dernier siècle par

exposé, il suit un auteur principal, qu'il ne nomme pas, mais que l'on peut ordinairement reconnaître. Il le choisit le plus souvent, moins pour son renom de véracité, que pour certains caractères de son récit : il aime la multiplicité des détails, la variété, les tableaux éloquents, plus encore les histoires d'ensemble toutes faites, qui simplifiaient sa tâche : c'est ainsi qu'il a négligé Thucydide et Xénophon, pour se servir d'Éphore, parce que celui-ci avait simplifié les récits de ses prédécesseurs et que d'ailleurs sa nature d'esprit convenait mieux à celle de Diodore.

Ses principales sources semblent avoir été : pour l'histoire primitive de l'Égypte, Hécatée d'Abdère (I, 37, et 46) ; pour celle de la Perse, Ctésias (II, 32 et XVI, 46) ; pour la période mythologique de la Grèce, Denys le Cyclographe (III, 52 et 66) ; pour l'histoire grecque jusqu'à Alexandre, Hérodote (II, 15 et 32 ; XI, 37), Éphore et Théopompe, qu'il cite fréquemment, Anaximène de Lampsaque (XV, 76 et 89), Callisthène (XIV, 117) ; pour celle d'Alexandre, Clitarque (II, 7, 3) ; pour la période des Diadoques, Douris de Samos (XV, 60). L'histoire de la Sicile, qui tient une grande place dans son récit, est écrite surtout d'après Philistos (XIII, 103 et XV, 89) et Timée (citations fréquentes). Pour celle de Rome, il dépend de Ménodote de Périnthe et de Sosylos d'Ilium (XXVI, 4),

Heyne, dont la dissertation *De fontibus et auctoribus historiarum Diodori* (1782) se trouve dans les tomes I et II de l'édition de Dindorf. Elle a été reprise et [illegible] de nos jours par divers savants. Voir, pour la bibliographie complète de ces recherches, [illegible] II, [illegible] Volquardsen, *Unters. über die Quellen d. griech. u. sicil. Gesch. bei Diodor XI-XVI*, Kiel, 1868 ; [illegible], *Die römische Quelle Diodors* (Heidelb. Jahrb. 1872), [illegible], *de Diodori Siculi* [illegible] *auctore*, [illegible], 187[illegible], G. Kiessling, [illegible] dans le *Rhein. Mus.*, 1875 et années [illegible]. [illegible], *De* [illegible] *Diodori Siculi fonte et norma*, [illegible], 187[illegible]. [illegible], *Diodors Quellen in der Diadochengeschichte* [illegible], 187[illegible].

de Polybe et de Posidonios. Beaucoup de ces auteurs semblent avoir été suivis par lui pas à pas, le plus souvent abrégés, quelquefois copiés, ou peu s'en faut. Jamais, il ne s'est avisé de remonter au delà, de les contrôler par les monuments, les archives, les inscriptions, ou simplement par un sens ferme de la probabilité. D'un bout à l'autre, sa bibliothèque est donc, non seulement un ouvrage de seconde main, mais presque une série d'extraits, légèrement arrangés. Il est vrai que ce manque même d'originalité lui donne en un certain sens une valeur spéciale, puisqu'elle nous a ainsi conservé une sorte de reproduction de beaucoup d'ouvrages perdus.

Cette manière de faire suffit à dénoter une médiocrité d'esprit, qui apparaît plus vivement encore dans le travail proprement littéraire. Enchaîné à ses auteurs, Diodore n'a pas même su suivre le plan qu'il s'était tracé à lui-même. Après avoir répudié, comme on l'a vu, la méthode annalistique, qui morcelle le récit par années, il y revient dans une grande partie de son exposé. Comment en serait-il autrement? Les vues générales qui lui auraient seules permis de constituer dans l'histoire universelle des groupes de faits vraiment homogènes, il ne les a pas. Nulle idée du progrès ou de la décadence des peuples, des causes qui les ont mis en contact les uns avec les autres, des emprunts qu'ils ont pu se faire mutuellement, ni de la marche de la civilisation. La constitution des grands empires, le développement de la puissance romaine, en un mot les faits dominants qui englobaient tous les autres, ne semblent pas l'avoir frappé. Il n'a point de philosophie. Il est vrai qu'il voit partout l'action de la providence ; mais cette action, telle qu'il la conçoit, se réduit à une puérile distribution de récompenses et de peines. Du reste, il n'est ni homme d'État, ni homme de guerre. Même l'histoire des

lettres et des arts, à laquelle il a eu la bonne idée de faire une place çà et là, est étrangement traitée par lui, selon le hasard de ses informations : il parle de Philoxène et de Timothée (XIV, 46), et il a raison ; mais il ne nomme pas Euripide, et il ne mentionne Eschyle qu'à propos de son frère.

Comme écrivain, son principal mérite est d'être clair. Il écrit avec une facilité banale, dans une langue sans couleur [1]. Sans cesse, il se sert des mots abstraits et vagues qui remplaçaient alors dans l'usage les manières de dire précises et vivantes d'autrefois. Dans l'exposé des faits, il est plutôt sec ; dans ses préfaces, lorsqu'il énonce des considérations générales, il n'est pas exempt d'emphase. Louons-le du moins de n'avoir pas abusé des harangues (XX, 1).

En somme, Diodore nous fait sentir très vivement à quel point la littérature grecque avait alors besoin de se relever par le sentiment de l'art. Ce sentiment est chez lui aussi faible que possible ; il n'était pas plus fort chez la grande majorité de ses compatriotes. Mais une réaction commençait à se dessiner ; et nous avons maintenant à en suivre le développement, d'abord lent et obscur, puis rapide et décisif.

II

On a vu combien l'art d'écrire avait été négligé par les philosophes et par un certain nombre d'historiens dans la fin de la période précédente, et d'autre part quelle fâcheuse tendance se manifestait dans la rhétorique d'alors. L'éloquence dite *Asiatique* avait paru quelque

1. Il a soin d'éviter l'hiatus : cela faisait presque partie alors du bon ton : *Leipzig. Stud.*, III, 303, dissert. de Kaelker, *De hiatu in libris Diodori.*

temps devoir prédominer dans tout le monde grec, et on l'avait vue, à Rome même, se faire accueillir d'un certain nombre d'orateurs, préoccupés de suivre la mode. Mais, en général, le bon sens romain avait résisté. En résistant, il rendit aux Grecs le service de leur ouvrir les yeux sur leurs propres ridicules. Dès les dernières années de la République, la réaction est manifeste, et elle s'accentue, d'une manière décisive, dans les premières années de l'Empire.

Cicéron, un des maîtres du goût romain, avait éloquemment recommandé, dans un grand nombre de ses ouvrages, l'étude des meilleurs écrivains classiques et décrié le mauvais goût contemporain. Sénèque le père, dans ses *Controverses,* atteste que l'opinion des écoles, au temps d'Auguste, opposait à la frivolité prétentieuse de la déclamation grecque la vigueur plus saine de la déclamation latine [1]. De tels jugements devaient rappeler les Grecs à eux-mêmes : leurs propres témoignages nous apprennent que cette influence fut efficace [2].

Si les études proprement grammaticales ne semblent pas avoir eu d'action bien marquée sur cette renaissance du goût littéraire, elles y contribuèrent du moins indirectement en perpétuant l'étude des auteurs classi-

1. Sénèque, *Controv.* II, 6, 12. Voir aussi X, 23 et 25, son jugement sur le rhéteur grec Dorion, qu'il considère comme une sorte de fou, « furiose dixit », et sur un autre Grec, Aemilianos, à propos duquel il écrit : « Græcus rhetor, quod genus stultorum amabilissimum est ». Il nous apprend (X, 4, 21) que le célèbre Porcius Latro ignorait de parti pris et méprisait les Grecs.

2. Denys d'Halic., *Orat. Attiques,* Préf. 3 : Αἰτία δ' οἶμαι καὶ ἀρχὴ τῆς τοσαύτης μεταβολῆς ἐγένετο ἡ πάντων κρατοῦσα Ῥώμη, πρὸς ἑαυτὴν ἀναγκάζουσα τὰς ὅλας πόλεις ἀποβλέπειν· καὶ ταύτης τ' αὐτῆς οἱ δυναστεύοντες, κατ' ἀρετὴν καὶ ἀπὸ τοῦ κρατίστου τὰ κοινὰ διοικοῦντες, εὐπαίδευτοι πάνυ καὶ γενναῖοι τὰς κρίσεις γενόμενοι· ὑφ' ὧν κοσμούμενον τό τε φρόνιμον τῆς πόλεως μέρος ἔτι μᾶλλον ἐπιδέδωκε καὶ τὸ ἀνόητον ἠνάγκασται νοῦν ἔχειν.

ques. Toutefois, elles n'eurent pas assez d'éclat sous le règne d'Auguste et de ses premiers successeurs pour que nous puissions nous y arrêter longtemps. Nous n'en dirons que quelques mots.

C'est toujours entre Rome et Alexandrie qu'elles continuent alors à se partager. Presque tous les grammairiens de ce temps, comme ceux de la précédente génération, procèdent d'Aristarque et se proposent de continuer ses travaux. Ce sont, comme lui, des critiques et des commentateurs. Ils s'attachent, comme lui, aux textes classiques, particulièrement à ceux des poètes, et de préférence à Homère. Accessoirement, ils s'occupent aussi de travaux plus généraux sur la langue, et déjà quelques-uns d'entre eux cherchent à établir l'usage attique, sans être toutefois dominés encore par les préoccupations de purisme qui prévaudront un peu plus tard. Quant à la théorie grammaticale, ils semblent se soucier médiocrement de la faire progresser : elle restera jusqu'au temps d'Apollonios Dyscole ce que Denys le Thrace l'avait faite.

Beaucoup de ces grammairiens ne peuvent être ici que mentionnés en passant : tels Apollonides de Nicée, Philoxène d'Alexandrie, Zénon, Polybe, contemporains de Tibère et admis à sa cour, Sotéridas, qui vivait sous Néron, Alexion, Archibios de Leucade, Héracléon, Héraclite de Milet ; tel encore Épaphrodite de Chéronée, qui enseigna à Rome sous les règnes de Néron, Vespasien, Titus et Domitien, et mit à profit les ressources de sa riche bibliothèque pour commenter Homère, Hésiode, Pindare, Callimaque et les poètes comiques[1]. Quelques autres, sans avoir eu peut-être un mérite supérieur, ont un peu plus d'importance néanmoins parce que leurs

1. E. Lünzner, *Epaphroditi Grammatici quae supersunt*, Bonn, 1866. [illegible]

ouvrages nous sont mieux connus. Théon, par exemple, qui probablement tint école de grammaire sous Auguste, doit une certaine notoriété à ses scolies, souvent citées, sur les poètes tragiques et comiques ainsi que sur Apollonios de Rhodes, et à son *Lexique de la tragédie et de la comédie*. Il semble avoir été un de ceux avec qui commença cette littérature de lexiques spéciaux, qui va se continuer à travers toute la période impériale [1]. — En ce genre, un des plus notables grammairiens des débuts de l'Empire, est Pamphilos d'Alexandrie, un peu postérieur à Théon. Son ouvrage *Sur les expressions rares* (Περὶ γλωσσῶν ἤτοι λέξεων), immense recueil en 95 livres, était une sorte de monument élevé par l'érudition à la littérature classique; et nous voyons, en fait, que les philologues des siècles suivants n'ont cessé d'y puiser comme dans un trésor [2]. — Très au dessous de lui, on peut nommer aussi Érotien, qui composa sous Néron un *Lexique d'Hippocrate*, venu jusqu'à nous [3].

Dans le groupe plus intéressant des commentateurs d'Homère, mentionnons d'abord : Ptolémée d'Ascalon, qui semble avoir vécu et enseigné à Rome au temps de César [4]; Séleucos, surnommé « l'Homérique », un des

1. Suidas, Ἀπίων. Cf. Hesychios, *Lexique*, préface, et Apollon. de Rhodes, *Argonaut.*, p. 532, l. 16 de l'édition Merkel. Giese, *De Theone grammatico*, 1867.

2. Suidas, Πάμφιλος Ἀλεξανδρεύς. Voir en particulier Athénée, qui l'a mis sans cesse à contribution. Outre divers commentaires, Pamphilos avait écrit aussi un *Manuel de critique* (τέχνη κριτική), dont il ne reste rien.

3. Érotianos, τῶν παρ' Ἱπποκράτει λέξεων συναγωγή, édition de Klein, Leipzig, 1865.

4. Suidas, Πτολεμαῖος Ἀσκαλωνίτης. Son traité *Sur la diorthose d'Homère par Aristarque* est souvent cité par Eustathe. Les scolies de l'*Iliade* se réfèrent aussi, en plusieurs passages, à un écrit de lui *Sur l'accentuation homérique*. Le titre de son traité perdu *Sur l'hellénisme ou l'art de parler correctement* (περὶ Ἑλληνισμοῦ ἤτοι ὀρθοεπίας) est intéressant, en ce qu'il montre comment les philologues d'alors avaient à défendre la langue grecque contre l'invasion du néologisme et des mauvaises prononciations.

grammairiens attitrés de Tibère [1] ; puis les auteurs de *Lexiques homériques*, Apollonios, fils d'Archibios, Apion, Hérodore. Le Lexique d'Apollonios est venu jusqu'à nous, du moins en abrégé [2] ; celui d'Apion paraît s'être fondu, par suite de remaniements, avec celui d'Hérodore, de façon qu'ils n'ont plus formé qu'un seul ouvrage, souvent cité dans nos scolies [3]. Apion, du reste, s'est plus adonné à l'érudition historique qu'à la grammaire proprement dite, et nous aurons à revenir sur lui un peu plus loin, quand nous parlerons de l'historiographie du premier siècle. — Enfin, il faut surtout distinguer, comme le plus important pour nous des « homéristes » d'alors, Aristonicos d'Alexandrie, probablement contemporain d'Auguste [4]. Sa notoriété lui vient de ses deux traités *Sur les signes de l'Iliade* et *Sur les signes de l'Odyssée* (Περὶ σημείων Ἰλ. καὶ Ὀδ.), où il expliquait la signification et la raison d'être des signes qu'Aristarque avait mis en marge des deux poèmes. C'était en réalité un double commentaire, dans lequel les remarques d'Aristarque étaient critiquées et complétées. Les fragments qui nous en restent en attestent encore la valeur [5].

1. Suidas, Σέλευκος Ἀλεξανδρεύς. Suétone, *Tib.* c. 56. Ses commentaires sont cités dans les scolies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Autres ouvrages mentionnés par Suidas et Athénée (IX, 397) : un glossaire, un traité étendu *Sur l'hellénisme* (voir la note ci-dessus).

2. Suidas, Ἀπολλώνιος Ἀρχιβίου ; art. *Apollonios*, n° 80, dans l'Encycl. de Pauly-Wissowa. Éditions du Lexique par Villoison, 2 vol., Paris, 1773, et par Bekker, 1 vol., Berlin, 1833. Travaux critiques ; K. Forsmann, *De Aristarcho lexici Apollonii fonte*, Helsingfors, 1883 ; L. Leyde, *De Apollonii sophistæ lexico homerico*, Leipzig, 1885.

3. Eustathe, *Iliade* I, 20 ; Ἀπίων καὶ Ἡρόδωρος ὧν βιβλίον εἰς τὰ τοῦ Ὁμήρου φέρεται. Ailleurs et fréquemment : Ἐν τοῖς Ἀπίωνος καὶ Ἡροδώρου. Cf. Lehrs, *De Arist.*, p. 387.

4. Suidas, Ἀριστόνικος. Strabon, I, 38 ; Ἀριστόνικος ὁ καθ' ἡμᾶς γραμματικός. Lehrs, *De Arist.*, 1-15. Art. de Cohn, *Aristonicos*, n° 17, dans Pauly-Wissova.

5. Des fragments importants du premier de ces traités se trou-

En dehors de ce groupe, mais toujours parmi les auxiliaires de la littérature qui ne sont pas eux-mêmes des littérateurs, on peut nommer encore Héliodore, connu surtout par ses travaux sur la métrique d'Aristophane, bien qu'il se soit, lui aussi, occupé d'Homère[1]. Héliodore a continué, comme métricien, la tradition qui avait commencé avec Aristophane de Byzance et qui allait se continuer jusqu'à Héphestion ; la valeur de cette méthode a été appréciée plus haut.

Tous ces spécialistes ont eu leur rôle et leur mérite. Mais il n'y a parmi eux ni un homme supérieur, ni un novateur, ni un écrivain. Ils n'intéressent l'histoire de la littérature que d'une manière indirecte.

On peut en dire autant des maîtres de rhétorique contemporains.

Lorsque le fils de Cicéron étudiait à Athènes, en 44, il prit des leçons d'éloquence grecque auprès d'un certain Gorgias[2]. Quintilien nous le signale comme l'auteur d'un traité en quatre livres *Sur les figures de rhétorique*, qui fut traduit en latin et abrégé par Rutilius

vent conservés dans les scolies de l'*Iliade*, en particulier dans celles du célèbre manuscrit de Venise ; ils ont été édités par Friedlaender, *Aristonici* Περὶ σημείων Ἰλιάδος *reliquiæ*, Gottingæ, 1863. Du second traité, il ne reste que peu de chose dans les scolies, beaucoup moins riches, de l'*Odyssée* ; O. Carnuth, *Aristonici* περὶ σημείων Ὀδυσσείας *reliquiæ*, Lipsiæ, 1869. Aristonicos avait écrit en outre des ouvrages du même genre sur la *Théogonie* d'Hésiode et peut-être sur les *Travaux et Jours*.

1. Héliodore a dû écrire une *Colométrie* des parties lyriques des comédies d'Aristophane ; voir la scolie à la fin des *Nuées* et à la fin de la *Paix* ; cf. *Guêpes*, 1282 et *Paix*, 1353 ; Duebner, *Schol. Gr. in Aristoph.*, Didot, Proleg., p. X. Travaux critiques : Th. Bergk. *Heliodorus grammaticus*, Rhein. Mus., 1842, p. 374 ; O. Hense, *Heliodoreische Untersuchungen*, Leipzig, 1870. Fragments de la Colométrie d'Aristophane, éd. C. Thiemann, Halle, 1869. Travaux sur Homère, Schol. Iliad. III, 448 et V, 297 ; Hesych., *Lex.*, Préf.

2. Cic., *Ep. ad div.*, l. XVI, ep. 21.

Lupus [1]. L'original est perdu, mais l'abrégé nous reste [2]; il suffit à nous montrer que Gorgias était un Attique décidé et qu'il faisait étudier l'art de la parole d'après les œuvres des grands orateurs du IVe siècle.

Plus célèbres que lui furent les deux rhéteurs Apollodore de Pergame et Théodore de Gadara, qui fondèrent les deux écoles rivales des *Apollodoréens* et des *Théodoréens* [3]. Apollodore donnait des leçons au jeune Octave à Apollonie d'Épire, en 44, lorsque celui-ci fut rappelé à Rome par le meurtre de César. Théodore, notablement plus jeune, enseignait encore à Rhodes, quarante ans plus tard, au temps où Tibère, irrité contre Auguste, s'y retira dans une sorte d'exil volontaire. Apollodore, d'après Quintilien, avait écrit un *Traité de Rhétorique*, dédié à Matius ; ses préceptes furent exposés en grec, sans doute sous une forme plus développée, par Atticus. Les œuvres de Théodore étaient plus nombreuses [4]. La plus intéressante à noter ici est son livre perdu *Sur la puissance de l'orateur*. Son principal disciple fut un certain Hermagoras, que quelques contemporains de Quintilien avaient encore pu connaître [5], et qui ne doit pas être confondu avec le premier Hermagoras, dont il a été question plus haut.

Les discussions des Apollodoréens et des Théodoréens ont rempli et passionné les écoles de rhétorique grecque pendant tout le premier siècle de notre ère et au delà. Bien qu'il soit impossible aujourd'hui de formuler avec une précision absolue les doctrines des deux sectes rivales, il apparaît assez clairement que le différend portait

1. Quintil., IX, 2.
2. *Rutilii Lupi Schemata lexeos* dans les *Rhet. lat. minores* de C. Halm, 1863.
3. Quintil. III, 1, 19. Sur Apollodore, voy. ci-dessus, p. 313.
4. Suidas, Θεόδωρος Γαδαρεύς.
5. Quintil., pass. cité.

sur la valeur des règles et des classifications. Les Apollodoréens, héritiers peut-être de l'esprit rigoriste et stoïcien des grammairiens de Pergame, considéraient la rhétorique comme un art immuable, et ils n'admettaient pas qu'on dérogeât à ses préceptes traditionnels ni qu'on prétendît se mettre à l'aise avec ses divisions ou sa nomenclature. Les Théodoréens, plus libres d'esprit, moins doctrinaires, concevaient une rhétorique plus souple, plus changeante, obéissant à l'expérience et se modifiant avec les circonstances. Il ne paraît guère douteux aujourd'hui qu'ils ne fussent en cela beaucoup plus près de la vérité [1].

Mais deux hommes surtout, en ce temps, eurent le mérite de dégager déjà la critique littéraire de l'enseignement purement technique et de la mettre au service d'un goût passionné pour les belles œuvres classiques. Ce furent Denys d'Halicarnasse et Cécilius.

III

Denys, né à Halicarnasse et fils d'un certain Alexandre, vint à Rome en l'an 30, après la fin des guerres civiles [2]. Probablement jeune encore en ce temps, il y apprit le latin, étendit ses connaissances en tout genre, et se mit par là en état de profiter du séjour qu'il comptait y faire [3]. Ce séjour semble s'être prolongé autant que sa vie. En tout cas, il durait depuis vingt-deux ans, lorsque Denys, en l'an 8 avant J.-C., écrivait la préface de son *Histoire primitive de Rome* ; et la façon dont

1. Voir sur cette querelle l'article *Apollodoros* (n° 64) dans l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa (t. I, p. 2886).

2. Suidas, Διονύσιος 'Αλεξάνδρου. Voir surtout ce que Denys dit de lui-même dans son *Hist. primit. de Rome*, I, 7.

3. Ibid., I, 7 : Διάλεκτόν τε τὴν Ρωμαικὴν ἐκμαθὼν καὶ γραμμάτων ἐπιχωρίων λαβὼν ἐπιστήμην.

il s'y exprime montre assez que, peu à peu, il s'était attaché de cœur à sa nouvelle patrie [1]. La vie semble en effet lui avoir été agréable dans le milieu où il avait été transporté. Très laborieux, il trouvait à Rome des ressources abondantes et précieuses pour composer la grande histoire qui fut son œuvre de prédilection. En outre, il s'y était fait une société selon ses goûts : un certain nombre de Grecs savants et lettrés, maîtres de rhétorique ou simples amateurs, Cécilius, qu'il appelle son « très cher ami » [2], Zénon, qui peut-être le mit en relations avec Cn. Pompée [3], Démétrius, à qui est dédié son *Traité de l'imitation* [4], Ammaeos surtout, probablement son premier protecteur, esprit ouvert et curieux, qui s'intéressait à toutes les questions littéraires [5] ; puis, quelques Romains de moyenne condition, tels que Cn. Pompée, sans doute un affranchi lettré sorti de la maison du grand Pompée ; enfin, plusieurs membres de l'aristocratie, Rufus Melitius, dont le jeune fils fut son élève, Q. Aelius Tubero, l'historien, d'autres encore. Rien ne prouve que Denys ait tenu école de grammaire ou de rhétorique, à proprement parler : les seules allusions de ses écrits qui pourraient le faire croire semblent se rapporter plutôt à un enseignement privé ; c'est ainsi qu'il donnait au jeune Rufus Melitius des leçons quotidiennes de littérature, lisant et étudiant avec lui les grands écrivains grecs, poètes ou prosateurs [6].

1. Ibid. Notez les mots : Χαριστηρίους ἀμοιβὰς... ἀποδοῦναι τῇ πόλει, παιδείας τε μεμνημένῳ καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν ὅσων ἀπέλαυσα διατρίβων ἐν αὐτῇ.

2. *Lettre à Cn. Pompée*, 3.

3. Ibid., 1.

4. Ibid., 3.

5. C'est à Ammaeos qu'est dédié le *Traité des anciens orateurs*, probablement le plus ancien ouvrage de Denys que nous possédions.

6. *Arrangement des mots*, 20. Le jeune Rufus était alors un enfant, ibid., c. 1.

Dans ce cercle intelligent, on causait littérature; et Denys, avec son érudition, ses lectures variées, son goût juste et ses qualités critiques, y était fort écouté. Beaucoup de ses écrits naquirent de ces conversations. Les uns sont des consultations littéraires, adressées à quelques amis absents; d'autres sont des explications, à propos de tel ou tel point débattu et resté douteux; le plus petit nombre seulement consiste en de véritables traités, composés à loisir. Quels qu'ils soient, tous ont cet intérêt, de nous représenter très fidèlement la vie intellectuelle de cette petite société érudite, pédante et batailleuse, qui, après tout, ne doit pas être considérée comme un élément sans importance dans la grande société romaine du temps.

L'horizon des idées y était étroit, comme il l'est naturellement dans les écoles qui n'ont point d'ouverture sur la rue. Les grandes choses du monde touchaient médiocrement ces petits professeurs grecs. Ils vivaient en dehors de la vie réelle, dans leurs livres; et il leur manquait à tous cette largeur de vues, cette liberté d'esprit, cette faculté de juger de la valeur réelle des choses, qui ne se forment que par une ample expérience de l'humanité. Nulle philosophie en eux, ni spontanée, ni acquise. Un dogmatisme médiocrement intelligent, et des passions de bibliothécaires. Vivant sur le passé, habitués à commenter des textes et à les critiquer devant des élèves, exclusifs dans leurs admirations, entêtés dans leurs jugements, ils se querellaient tous les jours sur des questions de goût, qu'ils interprétaient petitement. Une exagération provoquait une exagération contraire : les uns ne juraient que par Platon, les autres lui en voulaient furieusement de ce qu'il n'avait pas écrit comme Lysias; quelques-uns faisaient de Thucydide le modèle même de l'histoire, et d'autres au contraire se scandalisaient de sa subtilité puissante et même de son admi-

rable sens de la vérité [1]. Tous ces partis-pris se heurtaient, se chamaillaient, s'évertuaient à s'accabler mutuellement sous une grêle de citations, qu'on prenait à pleines mains dans les commentaires, accumulés depuis deux ou trois siècles par les grammairiens. Car l'érudition de ces lettrés querelleurs semble avoir été souvent une érudition d'emprunt. Grands lecteurs d'un petit nombre de livres, où ils enfermaient leur idéal, il est bien probable qu'ils relisaient rarement ceux qu'ils décriaient.

Denys n'était pas une nature assez puissante ni assez personnelle pour réagir bien vivement contre l'influence de ce milieu. Ce qu'il faut dire en sa faveur, c'est qu'il y avait apporté une sincérité, une modération et une honnêteté naturelles, que le mauvais exemple ne réussit pas à pervertir complètement. Conservateur et profondément classique, par tempérament et par éducation, c'était une peine pour lui que d'avoir à toucher aux réputations établies [2]. Le malheur était que, malgré cela, il ne réussissait pas à se détacher assez des préjugés ambiants pour étudier avec liberté les grands auteurs qui ne répondaient pas à son idéal. Frappé de ce qu'il croyait voir de défectueux en eux, il se sentait tenu en conscience de le dire, « car la première chose, écrivait-il, c'est de ne pas tromper volontairement et de ne pas souiller sa conscience [3]. » Le critique à ses yeux avait en effet charge d'âmes ; c'était son rôle que de prévenir une imitation irréfléchie qui aurait altéré le goût [4]. Voilà comment il s'autorisait lui-même dans ses partis pris et se croyait obligé de les soutenir, sans ménagements et sans compromis.

1. Sur les fanatiques de Thucydide, voyez Denys, *Sur le caractère de Thucydide*, 2, 34, 37.
2. *Sur le caractère de Thucydide*, 2 et 52.
3. Ibid. 8. Cf. 2, 3 et 4.
4. Ibid. 4.

Les *Études sur les anciens orateurs* (Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοί) semblent être le plus ancien des écrits de Denys qui soient venus jusqu'à nous [1]. La préface, écrite avec une ardeur où se trahit encore la jeunesse, est une sorte de manifeste contre la rhétorique asiatique : on y sent la passion d'un homme qui entre pour la première fois dans la lutte. D'ailleurs, il ne s'agit pour lui que d'achever la victoire, car il considère l'ennemi comme déjà vaincu. Le meilleur moyen de l'accabler, c'est de mieux faire connaître les vrais modèles. Dans ce dessein, Denys choisit six grands orateurs, qu'il répartit en deux groupes : première génération, *Lysias, Isocrate, Isée* ; seconde génération, *Démosthène*, *Hypéride*, *Eschine*. Nous ne possédons que la première partie, mais la seconde fut certainement écrite et publiée [2]. Dans les trois études conservées, le plan suivi par l'auteur est uniforme : d'abord, une esquisse de la vie de l'orateur; puis les caractères distinctifs de son style (ὁ λεκτικὸς χαρακτήρ); ensuite ceux qui touchent à la composition et à la manière de traiter les diverses parties du discours (ὁ πραγματικὸς χαρακτήρ) [3] ; enfin un choix de morceaux, donnés comme exemples à

1. La chronologie des écrits de Denys ne peut pas être établie d'une manière tout à fait certaine. Consulter l'essai de Blass : *De Dionysii Halicarnassensis scriptis rhetoricis*, Bonn, 1863. Le classement qu'il propose ne me paraît pas toujours exact, et j'ai dû m'en écarter assez sensiblement. — Au début de la 2e lettre à Ammaeos, le π. τῶν ἀρχ. ῥητ. est désigné comme un écrit ancien.

2. J'admets avec Blass (ouvrage cité, p. 11), que le début du *Dinarque* prouve que le π. τῶν ἀρχ. ῥητόρ. a été achevé. A deux reprises, d'ailleurs, dans le même ouvrage (ch. XI et XIII), Denys renvoie à « son ouvrage sur Démosthène » (τῇ περὶ Δημοσθένους γραφῇ); cette manière de parler indique qu'il n'avait encore composé qu'*un seul écrit* sur Démosthène : cet écrit, d'après les renvois mêmes, n'était pas celui que nous possédons; c'était donc le chapitre perdu de la deuxième partie des *Observations sur les orateurs*.

3. Sur cette distinction, voyez *Lysias*, ch. XV.

l'appui des jugements émis. L'étude sur Lysias est particulièrement intéressante et tout à fait propre à faire apprécier le sens critique et le bon goût de Denys.

Le *Dinarque* est indépendant du précédent ouvrage, mais s'y rattache pourtant par le dessein et a dû le suivre d'assez près. L'auteur veut compléter sa première série d'études (c. 1). Toutefois, sa méthode est un peu différente, en raison même du sujet. Dans les *Observations sur les anciens orateurs*, Denys était préoccupé principalement de dire ce qu'il fallait admirer et imiter chez ses auteurs : ici, l'authenticité de beaucoup de discours attribués à Dinarque étant douteuse, il s'attache à bien établir les caractères qui permettront à ses lecteurs de reconnaître ce qui est de lui.

On peut rapprocher de ces écrits la *Première lettre à Ammæos*, dont la date est incertaine. C'est une simple discussion de chronologie, provoquée par un incident de dispute littéraire. Un philosophe péripatéticien s'était fait fort, en présence d'Ammæos, de démontrer que Démosthène devait son éloquence aux préceptes d'Aristote. Indigné, Denys le réfute, en établissant que tous les grands discours de Démosthène sont antérieurs à la publication de la *Rhétorique*. Sa réfutation, fondée sur les témoignages des historiens, est un document capital pour le classement chronologique de ces discours.

Le *Traité de l'arrangement des mots* (Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων), œuvre de la maturité de l'auteur[1], est aussi

1. Dans le préambule, Denys oppose à l'étude de la forme celle du fond, qui doit être réservée à une intelligence en pleine vigueur et à l'âge où les cheveux blanchissent. Celui qui écrit cela est évidemment un homme mûr. D'autre part, cet ouvrage est antérieur au *Style de Démosthène*, qui le cite à deux reprises (ch. XXXXIX et L). Il est vrai que Blass (ouv. cité, p. 8) a cru trouver au ch. XI du π. συνθ. une référence au *Style de Dém.*, ce qui renverserait le rapport chronologique; mais il y a là, je crois, une simple erreur; le ch. XI du π. συνθέσ. se réfère, selon moi, aux ch. XXI et suivants du même ouvrage.

le plus remarquable de ses écrits. Cette fois, l'auteur s'en prend à tous ceux qui font peu de cas du style, à tous les tenants de la littérature négligée. Pour les combattre, il médite deux traités, qui embrasseront toute la doctrine du style, telle qu'elle avait été constituée depuis Aristote et Théophraste : le premier, sur le choix des mots (ἐκλογὴ ὀνομάτων); le second, sur la manière de les arranger dans la phrase (σύνθεσις ὀνομάτων). Il commence par le second, qu'il dédie à son jeune élève, Rufus Melitius, pour son jour de naissance, et c'est le seul qu'il semble avoir rédigé. Dans une première partie (c. 1-20), il montre, par des exemples frappants, l'importance de l'arrangement des mots; puis, il en étudie les secrets, sans dédaigner d'entrer dans des détails minutieux sur la structure des membres de phrase, sur l'accent et sur le rythme. Une seconde partie (c. 21-24), est consacrée à la distinction des trois genres d'arrangement, d'où résulte le caractère général du style : l'arrangement sévère (αὐστηρὰ σύνθεσις), l'arrangement brillant ou fleuri (γλαφυρὰ ou ἀνθηρά), et l'arrangement moyen (κοινή) [1]. Enfin, dans une dernière partie (c. 25 — fin), l'auteur étudie les rapports entre la poésie et la prose, relativement à l'arrangement des mots. Plein de renseignements techniques, l'ouvrage, dans son ensemble, se recommande à quiconque veut faire une étude précise du style des écrivains grecs. Il renferme en outre un grand nombre de citations, qui nous ont conservé plusieurs fragments précieux [2].

1. Il ne faut pas confondre, comme on le fait ordinairement, les trois genres de σύνθεσις avec les trois genres de style dont il est si fréquemment question dans la rhétorique ancienne et sur lesquels Denys lui-même s'est étendu dans son écrit *Sur le style de Démosthène*. Le caractère total du style (λέξεως χαρακτήρ) résulte à la fois de l'ἐκλογή et de la σύνθεσις. Celle-ci n'en est qu'un élément.

2. En particulier l'hymne de Sappho à Aphrodite (c. 23) et une partie d'un dithyrambe perdu de Pindare (ch. XXII).

L'étude *Sur la force du style de Démosthène* (Περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος), dédiée à Ammæos, est postérieure au Περὶ συνθέσεως (cité aux ch. 49 et 50). Une lacune au début est probablement la cause de certaines difficultés critiques qui ne laissent pas que d'être embarrassantes. L'ouvrage semble avoir fait partie des *Études sur les anciens orateurs*; car Denys lui-même, dans des écrits postérieurs, le cite sous ce titre général[1]. D'autre part, il diffère absolument, quant au plan, des études sur Lysias, Isée et Isocrate : c'est un travail bien plus largement conçu, qui comporte de nombreuses comparaisons, et qui devait être complété par une autre étude, de même ampleur probablement, *Sur les idées et la composition dans Démosthène* (Περὶ τῆς πραγματικῆς Δημοσθένους δεινότητος)[2]. Il est difficile de croire que deux morceaux aussi développés n'aient été que des chapitres de l'ouvrage sur les orateurs. En outre, l'auteur renvoie lui-même à un autre écrit de lui sur Démosthène, où était discutée l'authenticité des discours qu'on lui attribuait[3]; c'est celui-là, semble-t-il, qui devait faire suite et pendant aux études sur Lysias, Isée et Isocrate. Ces difficultés se résolvent, je crois, assez simplement, si l'on admet que le *Traité sur le style de Démosthène* est un remaniement du chapitre des *Anciens orateurs* relatif à Démosthène. Denys expliquait sans doute, dans la préface aujourd'hui perdue, quels motifs l'amenaient à retoucher cette ancienne étude pour lui donner de nouveaux développements. Ces motifs, nous les devinons en partie. Il a voulu entrer plus avant dans l'étude de l'art de

1. *Lettre à Pompée*, ch. II; *Seconde lettre à Ammæos*, ch. I. En outre, dans le traité même *Sur le style de Démosthène*, il cite le *Jugement sur Lysias* (1re partie des *Études sur les anciens orateurs*) en ces termes : ἐν τῇ πρὸ ταύτης γραφῇ, ce qui semble bien impliquer que les deux ouvrages se faisaient suite.

2. Ch. LVIII, fin.

3. Ch. LVII, fin.

Démosthène, faire mieux ressortir par des comparaisons sa supériorité sur tous les autres prosateurs, et en particulier sur Thucydide et Platon, qui avaient l'un et l'autre leurs admirateurs exclusifs. Dans ces développements nouveaux, il a profité des théories sur le style qu'il venait d'exposer dans le traité de l'*Arrangement des mots*. Nous y retrouvons les qualités critiques de l'auteur; mais le jugement sur Platon dénote une sévérité étroite, due à d'étranges préjugés de rhéteur. Nous savons par le *Traité du sublime* (c. 32, 8), que Cécilius, l'ami de Denys, était un « ennemi » de Platon. Denys, lui, proteste de son admiration pour le génie du grand philosophe et même pour son talent d'écrivain; ce qui n'empêche pas qu'il ne comprend ni son ironie charmante, ni sa fantaisie, ni la souplesse ondoyante de son style.

C'est ce jugement sur Platon qui a motivé la *Lettre à Cn. Pompée*. Denys y répond à une lettre de Pompée, qui s'était étonné de ses critiques; il les maintient en les expliquant, et, malgré ses protestations, il les aggrave par là même. Dans la seconde partie de la même lettre (à partir du ch. 3), il expose le plan de son *Traité de l'imitation*, auquel il travaillait alors, et cite par avance de nombreux extraits de la seconde partie.

Ce traité *de l'Imitation* (περὶ Μιμήσεως), presque entièrement perdu, dut paraître peu de temps après. C'était en quelque sorte le résumé de tout l'enseignement de Denys. L'imitation méthodique des grands écrivains était, avant lui déjà, une des trois parties cataloguées de l'éducation de l'orateur[1]; mais il s'était appliqué plus que personne à l'éclairer par des jugements réfléchis : toute

1. *Rhét. à Herennius*, l. I, ch. II : « Hæc omnia tribus rebus assequi poterimus, arte, imitatione, exercitatione. » L'imitation est là une sorte d'intermédiaire entre la théorie (*ars*) et la pratique (*exercitatio*).

sa critique tendait principalement à distinguer ce qu'il fallait imiter en chaque auteur. L'ouvrage, d'après ce qu'il nous apprend lui-même [1], comprenait trois parties. — La première traitait de *l'imitation en général* : c'était donc une sorte d'introduction théorique, dont il nous reste à peine quelques lignes; le chapitre de Quintilien *Sur l'imitation* (l. X, c. 2) peut nous donner une idée des questions qui s'y trouvaient débattues. — La seconde partie, probablement beaucoup plus étendue, énumérait *les auteurs qui doivent être imités*, en donnant une appréciation résumée des principaux caractères de chacun d'eux. Nous en avons encore la préface et deux séries de jugements. Les uns sont cités par Denys lui-même dans sa *Lettre à Pompée*; ils nous ont été ainsi conservés textuellement et dans toute leur étendue; ce sont les jugements sur Hérodote, Thucydide, Xénophon, Philistos et Théopompe, c'est-à-dire sur quelques-uns des principaux historiens. Les autres, abrégés nous ne savons par qui, et réduits parfois à l'état de simples formules, nous sont parvenus avec la préface comme un ouvrage distinct, sous le titre de *Jugements sur les anciens* (Ἀρχαίων κρίσις). Quintilien, en composant le chapitre premier de son X[e] livre, avait sous les yeux le texte complet de Denys, qu'il a suivi de près et quelquefois traduit. — La troisième partie de l'ouvrage traitait *de la manière d'imiter* (πῶς δεῖ μιμεῖσθαι); il ne nous en reste rien.

L'écrit *Sur le caractère de Thucydide* (Περὶ τοῦ Θουκυδίδου χαρακτῆρος) fut adressé à Q. Ælius Tubero, sur sa demande, pour motiver d'une manière plus complète les jugements déjà portés sur Thucydide dans l'étude *Sur le style de Démosthène* et dans le traité *de l'Imitation* [2]. Aucun ouvrage ne montre mieux les graves dé-

1. *Lettre à Cn. Pompée*, ch. III.
2. Denys (ch. I, fin) dit qu'il diffère, pour répondre au désir de

fauts de la critique de Denys, à côté de ses qualités. Non seulement les reproches essentiels qu'il fait à Thucydide dénotent une inintelligence absolue du vrai rôle de l'historien et de ses devoirs, mais la manière même dont il juge son style trahit une critique trop peu habituée à tenir compte des temps.

A cet écrit se rattache, de la manière la plus étroite, la *Seconde lettre à Ammæos*, sur les particularités de Thucydide (Περὶ τῶν Θουκυδίδου ἰδιωμάτων). L'auteur y reprend en son entier un des passages principaux de l'écrit précédent, et, pour répondre à un désir d'Ammæos, il le justifie par des citations. C'est donc en quelque sorte une « leçon » écrite, et c'est ce que Denys indique lui-même en nous prévenant qu'il donne ici à la critique la forme « scolastique », au lieu de la forme « épidictique » (c. 1, fin). Rien ne nous fait mieux voir, d'ailleurs, combien ses jugements étaient estimés dans le cercle de ses amis, et combien on tenait à le faire expliquer en détail sur certaines hardiesses.

Outre ces écrits, venus jusqu'à nous, Denys en avait composé d'autres du même genre, qui se sont perdus. Il cite par exemple (*Caract. de Thucydide*, c. 2) un traité *Sur la philosophie politique*, dans lequel il semble avoir opposé la philosophie des orateurs, celle qui est l'aliment naturel de l'éloquence, à la philosophie des écoles, réservée aux gens du métier, et dont il faisait sans doute peu de cas. Çà et là, il annonce des ouvrages en projet ou en préparation, qui peut-être n'ont pas tous été réellement écrits[1]. Le traité *Sur le choix des mots*,

Tubéron, l'achèvement de son étude sur Démosthène. Il s'agit évidemment là de la seconde partie de cette étude, περὶ τῆς πραγματικῆς Δημοσθ. δεινότητος.

1. Par exemple, dans la préface de ses *Études sur les anc. orateurs*, il annonce des observations analogues sur les historiens. Dans le *Jugem. sur Lysias* (ch. XII et XIV), il remet certaines discussions

qui est annoncé dans le Περὶ συνθέσεως, a dû être achevé et publié, car il est cité par le scoliaste d'Hermogène [1]. Quintilien (IX, 89), paraît faire allusion à un écrit spécial *Sur les Figures*. Enfin, il n'est pas impossible que Denys eût composé une *Rhétorique* [2]; mais celle que nous possédons sous son nom n'est qu'un assemblage tout artificiel de morceaux de différents âges, dont aucun peut-être ne provient réellement de lui [3].

Il ressort de cette simple énumération que Denys, tout en écrivant beaucoup, n'a jamais su concentrer sa doctrine ni réunir ses observations dans une grande œuvre de théorie littéraire ou de critique, comparable par exemple à l'*Institution oratoire* de Quintilien. Son *Traité de l'imitation*, aujourd'hui perdu, semble avoir été ce qu'il composa en ce genre de plus considérable. Ses au-

spéciales à un autre ouvrage plus technique sur le même orateur. Cf. *Isée*, 2; *Première lettre à Ammæos*, 3.

1. Walz. *Rhet. gr.*, t. V, p. 486.

2. Certaines citations anciennes peuvent se rapporter en effet à cet ouvrage. Quintil. III, 1, 16, et dans les *Rhet. græci* de Walz, III, 611; V, 213; VI, 17; VII, 15; mais il n'y a rien là de très certain, et on est étonné, si Denys avait composé une *Rhétorique*, de voir qu'il n'y renvoie dans aucun passage de ses ouvrages subsistants.

3. On y distingue à première vue trois éléments : 1° un traité *Des formes du discours épidictique* (ch. I-VII), dédié à un certain Échécrate; cet écrit, où il est question de l'orateur Nicostrate, qui vivait sous Marc-Aurèle, semble etre de la fin du second siècle; 2° deux chapitres *Sur le discours figuré* (περὶ τῶν ἐσχηματισμένων λόγων), le second (ch. IX) n'étant qu'une réduction plus développée du premier (ch. VIII). Rien ne prouve, mais rien non plus n'empêche de croire que ces deux morceaux ne soient une œuvre de la jeunesse de Denys; 3° deux morceaux qu'on pourrait appeler les leçons d'ouverture de deux cours de rhétorique. Le premier (ch. X), traite des défauts à éviter dans les exercices oratoires (μελετήματα); l'auteur y annonce un *Traité sur l'imitation*, qu'il a l'intention de composer, et c'est évidemment ce qui a fait attribuer cet écrit à Denys; en réalité, nous n'y retrouvons ni ses idées, ni sa manière. Le second (ch. XI) est relatif à la méthode critique; malgré la différence du titre, il offre de nombreuses ressemblances avec le précédent et semble bien être du même auteur.

tres écrits ne sont que des études isolées, qui tournent autour des mêmes idées, plutôt qu'elles ne développent une doctrine suivie et personnelle.

Comme théoricien de l'art d'écrire et comme critique, Denys procède de tous ses devanciers, des érudits d'Alexandrie et de Pergame, et aussi des philosophes péripatéticiens. Il a pris aux premiers, outre un grand nombre d'observations de détail [1], les méthodes même de la critique d'authenticité; aux seconds, leur nomenclature technique et les idées qui s'y rattachaient. Mais, en remontant jusqu'à Aristote et à Théophraste, dont il dut particulièrement mettre à profit les études sur le style, il a donné peut-être à la critique, — autant du moins que nous pouvons en juger aujourd'hui — plus de valeur littéraire. Comme les péripatéticiens, il entrevoit l'importance de l'histoire dans l'appréciation des écrivains et de leurs relations mutuelles; il fixe des dates, il distingue des âges successifs; mais, pas plus qu'eux, il ne sait tirer parti de ses connaissances historiques pour étudier dans le détail les transformations morales de chaque auteur, les progrès ou le déclin de son talent, pour le remettre dans son milieu, pour rechercher ce que son œuvre a dû aux circonstances. La psychologie d'ailleurs ne lui fait pas moins défaut que l'histoire. Jamais il ne songe à chercher l'homme dans l'écrivain, encore moins à expliquer l'un par l'autre. Par suite, sa critique reste sèche et scolastique : chaque genre a pour lui des règles (κανόνες) [2] et comporte un certain nombre de qualités, les unes nécessaires, les autres simplement utiles ou agréables, qui sont cataloguées dans sa tête, comme elles l'étaient dans les traités spéciaux. Étudier un écrivain, de la façon qu'il l'entend, c'est donc se poser

1. Voir sur ce point l'*Épilogue* d'Usener dans son édition du Περὶ μιμήσεως ; et, en général, sur Denys critique, Egger, *Hist. de la Crit.*, p. 257.

2. Voy. *Caractère de Thucydide*, ch. XXXIV, fin.

à son sujet une série de questions, arrêtées d'avance et toujours les mêmes; c'est dresser son signalement suivant un formulaire, qu'il s'agit simplement de remplir. Comment ce procédé monotone se prêterait-il à une étude vraiment vivante des esprits? C'est d'ailleurs, il faut le reconnaître, celui de toute la critique ancienne, de Cicéron en particulier [1]. Mais Cicéron atténue les défauts de sa méthode par la largeur de son plan, par la force de ses idées générales, par sa connaissance des hommes, par sa finesse et son éloquence naturelles. Denys, au contraire, les rend souvent plus sensibles par un dogmatisme raide, qui sent l'école, et par une certaine étroitesse de vues, que sa sincérité un peu âpre fait encore ressortir.

Admirateur passionné de Démosthène, il le considère volontiers comme la règle même du style oratoire. C'est de lui qu'on doit apprendre le choix des mots et l'art de les assembler [2]. Jugement fondamental en quelque sorte, sur lequel reposent tous ses jugements particuliers. Et non seulement cette superstition d'un orateur unique l'empêche d'être juste pour les autres, mais elle nuit même à l'appréciation qu'il fait de celui-là. Ses vues sur Démosthène, dominées par son parti pris, manquent de variété, et par conséquent aussi d'un certain degré de vérité. Il semble, à l'entendre, que le génie du grand orateur soit fait surtout d'une combinaison étonnante de petits calculs et d'une prodigieuse série de réussites partielles. Ainsi, ce qui nous frappe le plus en lui, c'est-à-dire la vie, le mouvement, la puissance de la dialectique, sensibles jusque dans les moindres détails de la

1. Consulter sur ce point la préface de l'édition du *Brutus* de J. Martha, Paris, 1892.

2. *Arrang. des mots*, ch. XVIII: Ὅρος γὰρ δή τίς ἐστιν ἐκλογῆς τ' ὀνομάτων καὶ κάλλους συνθέσεως ὁ Δημοσθένης.

phrase, voilà justement ce que Denys fait le moins ressortir.

Ces défauts, il faut l'avouer, sont de nature à rebuter un lecteur moderne. Mais il ne semble pas qu'ils aient été aperçus de même par les contemporains, ni, à plus forte raison, par les rhéteurs des âges suivants. Les uns et les autres appréciaient avec raison l'érudition de Denys, la justesse de son esprit, sa finesse dans le discernement des ressemblances et des différences, la solidité de sa doctrine, son goût dans le choix des exemples. De plus, ils se sentaient touchés, comme nous et plus que nous, par la vivacité de ses admirations, par cette sorte de foi communicative, qui faisait de lui le défenseur des traditions classiques. Ainsi s'explique la grande autorité dont il semble avoir joui dans son milieu et qui s'est perpétuée ensuite dans les écoles [1]. Quant à son influence immédiate, qu'il ne faut pas exagérer, elle fut certainement utile. Il contribua, pour une certaine part, à cette amélioration générale du goût et à cette sorte de restauration du souci de bien écrire, qui se manifesta alors dans le monde grec [2].

IV

Persuadé qu'il possédait à fond les secrets du style, Denys eut l'ambition de les mettre en pratique dans une composition historique de longue haleine. Ce fut

1. On a vu plus haut que Quintilien le cite avec honneur. Chez les Byzantins, il était devenu tout à fait grand homme. Un rhéteur du XIe siècle, Doxopater, l'appelle Διονύσιος ὁ μέγας, ὁ τῆς ἡμετέρας τέχνης καθηγητὴς καὶ πατὴρ ἀγαθὸς γενόμενος (*Rhet. gr.* de Walz, t. VI, p. 17, 9).

2. Voyez F. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, Berlin, 1865, ch. VI.

sans doute la raison principale qui lui fit écrire son grand ouvrage intitulé *Antiquité romaine* (Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία), c'est-à-dire *Histoire primitive de Rome*.

L'histoire de Rome était devenue, par suite des événements qui avaient changé la face du monde, le plus grand et le plus beau sujet historique qu'il y eut alors. D'autres Grecs, comme on l'a vu, avaient déjà raconté, depuis un siècle et demi, la série de victoires qui, à partir des guerres puniques, avaient fait du peuple romain le maître du monde. Mais l'histoire des premiers siècles, si curieuse, si riche d'enseignements, si nécessaire à l'intelligence des temps ultérieurs, aucun d'entre eux encore ne l'avait retracée en détail[1]. Denys comprit qu'il y avait là matière à une grande œuvre, et il crut pouvoir l'accomplir.

Le plan qu'il conçut était aussi large que possible. Partant de la fondation de Rome, son récit s'étendait jusqu'à la première guerre punique, c'est-à-dire jusqu'au temps où commençait celui de Polybe[2]. Il embrassait donc cinq siècles ; et, dans cette longue période, l'auteur se proposait de mener de front l'histoire des institutions et des mœurs avec celle des guerres et des traités. Il voulait que son ouvrage fût utile aussi bien aux hommes d'État qu'aux hommes de guerre, et qu'il fournît en outre une lecture pleine d'intérêt à tous les esprits curieux[3].

Pénétré de l'importance de sa tâche, Denys, malgré ses préoccupations littéraires, voulut s'y appliquer sérieusement. De l'an 30 à l'an 8 avant notre ère, il fut à l'œuvre constamment pour réunir ses informations,

1. *Hist. prim. de R.*, I, ch. VIII, fin.
2. Il formait 20 livres. Nous possédons encore les 11 premiers, à peu près complets, et seulement un certain nombre de fragments des 9 derniers.
3. *Hist. prim. de R.*, I, VIII.

les comparer et enfin les faire passer dans son récit [1]. Il déclare lui-même qu'il a lu et extrait les annalistes romains les plus renommés, Caton, Fabius Pictor, Valérius d'Antium, Licinius Macer, les Ælius et les Gellius, les Calpurnius, et beaucoup d'autres [2]; et en effet, toute la substance historique de l'ouvrage de Denys est empruntée à leurs écrits. Il a, par là même, une valeur documentaire incontestable, puisqu'il nous a conservé, plus complètement que Tite-Live, une foule de témoignages précieux, qui représentent les traditions romaines, telles qu'elles s'étaient conservées ou créées peu à peu. Seulement, s'il a fait preuve d'exactitude dans ce travail, il n'en a pas moins manqué des qualités de jugement qui lui étaient indispensables pour le mener à bien. Rien chez lui de cette intelligence vive et intuitive qui aurait pu suppléer en quelque mesure à l'absence d'une véritable méthode critique. Il rapporte les vieilles fables, sans y croire, il est vrai, mais sans se montrer capable de deviner ce qu'elles contiennent de réalité. Les combinaisons mythiques qui plaisent à son patriotisme rencontrent chez lui une indulgence puérile : il ne veut pas douter que les Romains ne soient les descendants d'anciens colons grecs établis dans le Latium. Nulle recherche personnelle sur ces questions d'origine; suivant pas à pas les vieux annalistes, il refait leur récit à sa manière, sans avoir plus qu'eux le sens exact de l'évolution naturelle des choses. Ses exposés de mœurs et d'institutions, clairs et bien composés, sont sans profondeur et sans cohésion. Incapable de profiter des exemples de Polybe, il se montre aussi dénué qu'on peut l'être de philosophie politique et de vues originales, dans une entreprise qui ne pouvait s'en pas-

1. *Ibid.*, I, VII.
2. *Ibid.*

ser. Sa chronologie même, fondée sur le synchronisme des consuls de Rome et des archontes d'Athènes, prouve qu'il n'a pas aperçu les difficultés de sa tâche ou qu'il se les est dissimulées volontairement. On a l'impression, en le lisant, qu'il n'a jamais eu le sens de la vérité historique : satisfait des recherches faciles, qui ne demandaient que des lectures, il s'est arrêté devant celles qui auraient exigé un effort personnel, et il s'est satisfait lui-même avec des combinaisons spécieuses, d'une justesse purement apparente, capables de tromper seulement des regards peu attentifs.

Ces graves défauts sont bien loin d'ailleurs d'être compensés, comme chez Tite-Live, par le mérite littéraire. Le récit de Denys, correct et médiocre, semble une série d'amplifications, tantôt narratives, tantôt oratoires, composées selon les règles de l'école. Ce qui y manque le plus, c'est un accent personnel quelconque. Jamais rien qui ressorte, qui saisisse, qui émeuve ou qui fasse penser. Tout, dans cette longue composition monotone, est dit du même ton, tous les personnages y tiennent le même genre de discours, toutes les scènes y ont même couleur. En vain, on y chercherait quelque chose de romain. L'auteur ne semble pas s'intéresser avec force à la croissance de ce peuple, qu'il admire assurément, mais auquel il est si étranger par le caractère. D'ailleurs, comme il ne se rend pas compte des causes profondes de cette croissance, il ne sait pas en marquer les grandes phases. Nulle part l'organisation de la famille, celle de la cité, celle de la religion ne sont mises en relief comme des faits de première importance. Nulle part n'apparaît la continuité de la politique, personnifiée dans le sénat. Le lecteur suit mollement le cours du temps, assistant à un défilé d'événements que n'enchaîne aucun lien intime ; il n'a pour guide, dans ce long voyage monotone à travers les siècles, qu'un hon-

nète professeur de rhétorique, homme simple et pieux, dont toute la philosophie consiste en une croyance banale à une providence sans desseins, qui châtie ou qui récompense de temps en temps, mais qui ne conduit rien. Ses préférences politiques, s'il en a, sont discrètes. Il aime une aristocratie sage, une démocratie tempérée, une liberté qui se modère, une autorité qui se contient, comme il aime le bon goût en littérature; ce qui revient à dire qu'il n'aime rien fortement. Il n'y a ni passion dans son cœur, ni saveur dans son récit [1].

V

Ami de Denys et appartenant à la même société, Cécilius aurait mérité sans doute, lui aussi, d'être distingué par la postérité entre les critiques du temps d'Auguste, si ses œuvres étaient parvenues jusqu'à nous [2].

Tout ce que nous savons de sa vie, c'est qu'il naquit à Calé-Acté en Sicile, peut-être de parents juifs et esclaves; qu'il s'appela d'abord Archagathos; qu'il vint ensuite à Rome, qu'il y professa la rhétorique grecque sous Auguste, et qu'il fut lié d'amitié avec Denys [3]. Si incomplets que soient ces renseignements, ils nous permettent au moins de replacer Cécilius dans son milieu, puisqu'ils nous le représentent comme un membre actif de la petite société littéraire que nous avons décrite plus haut. D'ailleurs, nul plus que lui ne manifesta le tour

1. Chez les Byzantins, toutefois, l'*Hist. romaine* de Denys ne semble pas avoir eu moins de réputation que ses écrits de critique littéraire. Voir la notice anonyme jointe à plusieurs mss d'Appien : τὴν τῶν Ἰταλικῶν διήγησιν ἢ τοῦ Ἁλικαρνασσέως Διονυσίου Ρωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία πασῶν ἐστὶν ἱστοριῶν ἀξιολογωτέρα (Appien, Tauchnitz, t. IV, p. 235).

2. Sur Cécilius et ce que nous savons de ses œuvres, voir *Frag. Hist. Græc.*, (Didot-Müller), t. III, p. 330-333.

3. Suidas, Καικίλιος. Denys, *Lettre à Pompée*, ch. III.

d'esprit et de caractère qui était propre à cette société. Ses passions de critique étaient singulièrement vives, et elles lui dictaient parfois d'étranges jugements. « Il aimait Lysias plus que lui-même, nous dit l'auteur du *Traité du sublime*, mais il détestait Platon plus encore qu'il n'aimait Lysias [1]. » Voilà un trait qui définit un homme. Au demeurant, plus lettré qu'aucun autre, et, autant qu'on peut en juger, supérieur à Denys en hardiesse et en variété d'aperçus [2].

Comme critique, Cécilius semble avoir pris à tâche de faire connaître, d'expliquer, de louer et d'enseigner l'atticisme. Il avait signalé les mérites de la langue attique dans une sorte de lexique raisonné (Ἐκλογὴ λέξεων κατὰ στοιχεῖον), qui semble avoir porté aussi le titre de Καλλιρρημοσύνη [3]. Sa grande passion pour Lysias et sa haine de Platon pourraient faire craindre, il est vrai, qu'il n'ait compris l'atticisme d'une manière étroite, à la façon de Licinius Calvus et de Brutus. Mais il faut remarquer qu'une certaine malveillance à l'égard de Platon était alors chose commune chez tous les rhéteurs; rivaux des philosophes dans l'éducation, il leur était désagréable qu'on leur proposât, comme modèle d'écrivain, un philosophe. Et quant à Lysias, tout en l'aimant avec une sorte de prédilection, Cécilius pouvait ne pas méconnaître en quoi il était resté inférieur aux orateurs de la génération suivante. Ce qui doit faire croire qu'il pensait ainsi, c'est qu'il s'occupa dans ses écrits, non de lui spécialement, mais de tous les orateurs attiques, et plus particulièrement même de Démosthène. Dans un traité *Sur les dix orateurs attiques* (Περὶ τοῦ χαρακτῆρος

1. *Du Sublime*, ch. XXXII, p. 8.
2. Plutarque l'appelle « un homme supérieur en tout », περιττὸς ἐν ἅπασι Καικίλιος (*Vie de Démosth.*, ch. III, 1).
3. D'après la notice de Suidas, ingénieusement corrigée par Rohde, *Griech. Roman*, 326.

τῶν δέκα ῥητόρων), il avait dû essayer de noter avec précision, selon la méthode que nous avons vue appliquée aussi par Denys, les caractères distinctifs de chacun d'eux [1]. Dans un autre, plus synthétique, il essayait de dégager la définition même de l'atticisme, et il opposait l'éloquence attique à l'éloquence asiatique (Τίνι διαφέρει ὁ Ἀττικὸς ζῆλος τοῦ Ἀσιανοῦ). Peut-être, suivant une ingénieuse conjecture, était-ce là encore le sujet de son écrit contre les Phrygiens (Κατὰ Φρυγῶν), où il aurait donné à sa doctrine la forme d'une sorte d'invective contre les orateurs de l'Asie [2].

Démosthène devait naturellement tenir sa place dans ces écrits. Mais, de plus, Cécilius lui avait consacré plusieurs études spéciales. L'une avait pour objet de discerner, entre les discours qui portaient son nom, ceux qui étaient authentiques et ceux qui ne l'étaient pas (Περὶ Δημοσθένους, ποῖοι αὐτοῦ γνήσιοι λόγοι καὶ ποῖοι νόθοι). Une autre était une comparaison développée entre lui et Eschine, considérés comme les deux princes de l'éloquence attique (Σύγκρισις Δημοσθένους καὶ Αἰσχίνου). Enfin, dans une autre encore, Cécilius, par une initiative digne d'être notée chez un Grec, n'avait pas hésité à toucher à la littérature latine, en comparant le maître de l'éloquence grecque au maître de l'éloquence romaine, Démosthène à Cicéron (Σύγκρισις Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος). Il est vrai que cette tentative est jugée sévèrement par Plutarque, qui laisse entendre que Cécilius en cela avait mal mesuré ses forces [3]. Quoi qu'il en soit, l'idée même de cette comparaison impliquait à tout le moins une li

1. Il nous reste de cet ouvrage un fragment sur Antiphon, cité par Photius, *Bibl.* cod. 259. Les références de Photius montrent que Cécilius, dans cet écrit, avait joint une biographie sommaire à son étude sur chaque orateur. C'est ce que faisait aussi Denys.

2. Voy. C. Müller, *Fr. H. gr.*, III, p. 331.

3. Plut., *Vie de Dém.*, ch. III : Ἐνεανιεύσατο σύγκρισιν τοῦ Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος ἐξενεγκεῖν.

berté d'esprit et une intelligence de l'histoire littéraire qui n'étaient pas communes dans le milieu où il vivait.

Professeur en même temps que critique, Cécilius avait écrit sur diverses parties de la rhétorique, notamment un *Traité des Figures* (Περὶ σχημάτων), qui est plusieurs fois cité par Quintilien et par les rhéteurs qui se sont occupés du même sujet [1]. Son livre *Sur le Sublime* (Περὶ ὕψους) donna plus tard naissance à l'ouvrage bien connu sur le même sujet, dont nous parlerons tout à l'heure. D'après les témoignages du faux Longin, Cécilius s'y attachait trop à définir le sublime, et ne se préoccupait pas assez d'enseigner les moyens de l'atteindre. Avait-il vraiment tort en cela ? Il est permis d'en douter. Il étudiait les sources artificielles du sublime, c'est-à-dire le choix des mots, les figures (particulièrement les métaphores), la construction des phrases ; par contre, il négligeait ses sources naturelles, notamment la passion, peut-être parce qu'il estimait sagement que ce n'était pas là matière à enseignement. Il citait de nombreux exemples, et, en les appréciant, faisait preuve d'un goût qui paraît avoir été parfois un peu timide ou étroit ; mais, après tout, son atticisme, rendu très sévère par le dédain qu'il professait pour les orateurs de la décadence asiatique, avait souvent raison contre la fausse rhétorique et le bel esprit des Timée et des Théopompe [2]. Au fond, la pensée générale de Cécilius, dans ce livre, semble avoir été de montrer à ses contemporains que la vraie grandeur, en matière de style, était toujours simple et raisonnable, qu'elle excluait tout ce qui était contourné, démesuré, paradoxal, les néologismes, les mots extraordinaires, les accumulations de mé-

1. Quint., IX, 3, etc. Walz, *Rhet. gr.*, t. VIII, p. 462, 494, 554, 571, 573, 576.

2. Pour tout ce qui est dit ici de ce traité, voir Ps. Longin, *Sublime*, ch. I, IV, VIII, XXXI, XXXII.

taphores. On ne peut nier que ce ne fût une leçon opportune et sensée.

Cécilius, de même que Denys, avait peut-être composé des ouvrages historiques. On l'a cru; mais il faut avouer que les témoignages à cet égard sont insuffisants et pourraient bien se rapporter simplement à un écrit didactique *Sur l'histoire* (Περὶ ἱστορίας) [1]. La question reste donc douteuse. En tout cas, ces ouvrages, s'ils ont existé, n'ont rien ajouté à la réputation de leur auteur. Celle-ci reposait uniquement sur le rôle qu'il avait joué comme critique. Ce fut un homme de goût et d'esprit, qui eut son influence, et qui méritait de l'avoir par bien des qualités assez rares.

A cette littérature critique il faut rattacher un ouvrage renommé, et vraiment remarquable, qui semble dater de la seconde moitié du premier siècle. C'est le traité *Du Sublime*, faussement attribué à Longin [2].

Le nom de l'auteur nous est inconnu; mais certains indices permettent de conjecturer en quel temps il vivait. Une chose frappante, tout d'abord, c'est que, tout en aimant vivement les grands écrivains attiques, il n'a lui-même dans son style aucun scrupule d'atticiste. Cela n'était guère possible qu'avant le siècle des Antonins. Sa manière d'écrire est très voisine de celle de Plutarque dans ses premiers ouvrages. D'autre part,

1. C. Müller, *Fr. Hist. gr.*, ch. III, p. 330.

2. Cette attribution, uniquement fondée sur une conjecture d'un copiste, est inacceptable. Le style de l'auteur est très différent de celui du vrai Longin. Sur l'incertitude de l'attribution dans les mss., voir la notice de Spengel dans ses *Rhet. græci*, t. I, p. XIII. On y trouve aussi une bibliographie suffisante, en ce qui concerne les manuscrits et les éditions. Les principales sont celles de Robortelli, Bâle, 1554; de Manuce, Venise, 1555; de Pearce, Londres, 1724; de Toupius, Oxford, 1778; de Weiske, Oxford, 1820; d'Egger, Paris, 1837; de Spengel, dans ses *Rhet. græc.*, t. I, Lipsiæ, 1853, seconde édition, 1894.

dans le dernier chapitre, il reproduit et discute une opinion *récemment exprimée par un philosophe*[1] : à savoir que l'éloquence a besoin de la liberté. On ne peut pas ne pas songer, en lisant ce passage, à la discussion que l'auteur du *Dialogue des orateurs* a placée en 78, sous Vespasien. L'analogie des idées indique probablement que les deux auteurs ont puisé à une source commune, qui doit être un écrit d'un philosophe de ce temps : car c'est surtout sous le règne de Vespasien que l'éloge, au moins théorique et indirect, des institutions républicaines semble avoir été à la mode chez un certain nombres de philosophes[2]. D'ailleurs, les allusions à la sophistique naissante et la définition même de l'esprit contemporain, telle que la donne l'auteur, semblent convenir aussi à ce moment[3]. Et enfin, il faut ajouter que l'auteur pourrait bien avoir entendu les leçons de Théodore, et qu'il se rattache encore au mouvement antiasiatique du règne d'Auguste[4].

L'ouvrage même, dont un quart environ est perdu, a été inspiré par la lecture de l'écrit de Cécilius sur le même sujet (ch. 1). Celui qui l'a composé était, comme Cécilius, un critique de profession. Il fait allusion à plusieurs écrits qu'il a publiés (ch. 9), en particulier à un traité en deux livres, *Sur l'arrangement des*

1. Ch. XL : ... ὅπερ ἐζήτησέ τις τῶν φιλοσόφων προσέναγχος.

2. Dans le récit, tout légendaire d'ailleurs, de Philostrate (*Vie d'Apoll.*, V, 33), les opinions prêtées à Euphrate sont à noter. Il est incontestable que certains philosophes affectaient alors une grande liberté de paroles. On connait le rôle de Démétrius (Suet., *Vespas.*, 13). Si Vespasien exila les philosophes en 71, c'est évidemment qu'il sentait chez eux une opposition sourde. Dion, LXVI, 13.

3. Ch. 5 : Τὸ περὶ τὰς νοήσεις καινόσπουδον περὶ ὃ δὴ μάλιστα κορυβαντιῶσιν οἱ νῦν. Ch. 15 : ὡς ἤδη νὴ Δία καὶ οἱ καθ' ἡμᾶς δεινοὶ ῥήτορες, καθάπερ οἱ τραγῳδοὶ, βλέπουσιν ἐριννύας, etc. Cf. ch. 9 et ch. 44.

4. Ch. III : ὅπερ ὁ Θεόδωρος... ἐκάλει (l'imparfait est à noter). Sur Théodore, voir plus haut, p. 355. — Meme chapitre, vive critique des asiatiques Amphicrates, Hégésias, Matris. Cf. ch. IV.

mots (ch. 39 et 40), et peut-être aussi à un autre *Sur l'usage oratoire des passions* (ch. 44) [1]. Tout en rendant justice au mérite de Cécilius, il lui reproche de n'avoir pas fait un livre assez pratique (ch. 1). Son but à lui est de réunir des observations et des exemples qui puissent suggérer à des orateurs politiques, d'ailleurs bien doués, le sens de la grandeur et les mettre en garde contre les défauts voisins (ch. 1 et ch. 5).

Le mérite propre de l'ouvrage n'est pas dans l'originalité de la doctrine. L'auteur ne se fait même pas une idée très nette de son sujet. Ce qu'il appelle τὸ ὕψος, c'est tantôt le sublime proprement dit, tantôt la simple élévation des pensées ou des sentiments, tantôt la force de l'expression, tantôt l'éclat des images, ou la puissance de l'effet dû à la composition [2]. Évidemment, il y aurait là, pour une critique plus exacte, bien des distinctions à faire, qu'il ne fait pas. En outre, le plan général de son traité ainsi que la plupart de ses idées sont empruntés à une rhétorique traditionnelle. Tout ce qu'il enseigne sur les figures, sur l'arrangement des mots, rappelle d'assez près ce qu'on pouvait lire dans beaucoup d'écrits antérieurs. C'est la même nomenclature, et ce sont les mêmes théories.

Mais si cet inconnu n'est ni un esprit très puissant, ni un novateur, ce n'est pas non plus un rhéteur quelconque. Il s'en faut de beaucoup. Et il a même une personnalité intéressante, qui se marque dans plusieurs traits caractéristiques.

En premier lieu, un esprit naturellement large et

1. Il n'est pas sûr que cette dernière phrase soit authentique.

2. Il est curieux de voir que Boileau et La Harpe, qui croient tous deux comprendre parfaitement la pensée de l'auteur, ne sont pas du tout d'accord sur le sens qu'il faut donner au mot *sublime* (voy. La Harpe, *Cours de Littér.*, ch. II). Or, il semble bien qu'ils se trompent tous les deux.

très ouvert. Point de préjugé national. Il a lu les écrivains latins et il les admire : il compare Cicéron à Démosthène (ch. 12), et il apprécie fort bien ses qualités propres. Chose plus surprenante : il n'est même pas étranger à la littérature judaïque : c'est le premier Grec, à notre connaissance, qui ait senti la grandeur des premiers versets de la Genèse (ch. 9). Point de timidité scolaire non plus. L'école incline toujours à mettre la correction au-dessus de tout. Il estime, lui, qu'il n'y a point de grandeur sans défaut, et il n'admet pas que les écrivains impeccables puissent être égalés à ceux qui tombent parce qu'ils s'élèvent (ch. 33)[1].

En second lieu, un sentiment littéraire très vif, très sincère, très ardent même par moments, qui donne à toutes ses appréciations, et aussi à son style, quelque chose de vivant et de personnel[2]. Il sent avec force la beauté d'une peinture de passion, telle que celle du célèbre fragment de Sapho qu'il nous a conservé (ch. 10); et quand il commente certains traits admirables d'Homère, d'Eschyle ou de Démosthène (ch. 9, 15, 16), s'il n'est exempt ni de recherche ni de bel esprit, son enthousiasme a pourtant quelque chose de communicatif. D'ailleurs, la finesse, la grâce, l'ironie légère le touchent aussi; et, bien qu'il mette avec raison Hypéride au-dessous de Démosthène, il a défini son talent en termes excellents (ch. 34).

Enfin, une certaine *générosité morale*, qui révèle l'honnête homme dans le professeur. Nul, mieux que lui, n'a *compris* et dit à quel point la grandeur littéraire

1 Voyez aussi [illegible] Platon [illegible]

2 [illegible]

est liée à celle du cœur et de l'esprit (ch. 9). Et c'est un honneur pour ce Grec distingué de s'être rencontré en cela avec Tacite, et d'avoir expliqué comme lui la décadence de la littérature en son temps par l'affaiblissement des caractères et l'amollissement des mœurs (ch. 44).

Nous ne savons guère quel fut le succès de ce traité dans l'antiquité. Mais il a été grand depuis la Renaissance, et il méritait de l'être. Non seulement, les humanistes modernes ont été heureux d'y retrouver quelques beaux fragments d'ouvrages perdus, mais presque tous ont été charmés des jugements de cet ancien sur les grands écrivains de l'antiquité. Casaubon l'appelait « un livre d'or »[1]. Il fut traduit en latin au XVIe siècle, puis en français au XVIIe par Boileau, et cette traduction, accompagnée de *Remarques*, n'a pas peu contribué à augmenter chez nous la renommée de l'ouvrage[2]. La Harpe, un siècle plus tard, l'analysait dans le second chapitre de son *Cours de littérature*, immédiatement après la *Poétique* d'Aristote, comme une des sources de toute bonne doctrine littéraire. Si de nos jours, il a cessé d'occuper à ce point l'attention, c'est surtout parce que la critique historique s'est substituée de plus en plus à la critique esthétique. Il a vieilli brusquement, avec beaucoup d'autres œuvres de même nature, sans que son mérite propre ait été pour cela méconnu des juges éclairés.

1. Boileau, Préface.

2. La traduction de Boileau renferme d'assez graves erreurs de sens et elle est d'ailleurs fort libre, selon la mode du temps. Mais elle a un tour très français, qui la rend agréable à lire. Les *Remarques*, qui étaient de Boileau, ne doivent pas être confondues avec les notes de Dacier. Quant aux *Réflexions critiques sur quelques passages de Longin*, elles n'ont, comme on le sait, qu'un rapport très lointain avec le *Traité du sublime* ; les passages de l'auteur grec n'y sont plus, pour Boileau, qu'un prétexte à intervenir dans la querelle des anciens et des modernes.

De tout ce qui précède, on est en droit de conclure que la critique littéraire, au premier siècle de l'Empire, fut sur le point de se constituer à l'état de genre distinct ; sous une forme étroite, il est vrai, faute de vues historiques, mais vivante pourtant et adaptée aux besoins du temps. Ce mouvement aboutit chez les Latins à l'*Institution Oratoire* de Quintilien. Il se perdit chez les Grecs dans la sophistique du siècle suivant.

VI

Les événements qui avaient eu pour terme la fondation de la monarchie impériale semblaient de nature à favoriser l'histoire, en un certain sens du moins. Sans doute, c'était un grave inconvénient pour elle que la suppression de la liberté. Mais, d'un autre côté, l'unité romaine permettait d'apercevoir bien plus clairement la solidarité naturelle des nations, la convergence longtemps latente des événements, et cette lente évolution qui peu à peu avait fait passer les races humaines d'un état primitif de dispersion et d'hostilité à un état final de communauté. Déjà, Polybe, avec une admirable clairvoyance, avait entrevu ce rôle nouveau de l'histoire. Le spectacle de Rome absorbant peu à peu tous les peuples lui avait donné l'idée de cette sorte d'histoire supérieure et largement humaine. Un siècle et demi plus tard, quand Auguste, maître du monde, l'organisa d'une manière qui devait paraître alors définitive, combien cette même idée ne dut-elle pas prendre de force, de netteté, d'évidence pour les esprits ouverts et réfléchis! Imaginons en ce temps un homme de génie, observateur et philosophe, un Grec doué pour les spéculations libres et hardies, élevé par les traditions de sa race au-dessus du point de vue annaliste et administra-

tif où s'enfermaient trop les Romains, un écrivain et un penseur, un Thucydide ou un Aristote, et représentons-nous l'admirable tableau qu'il aurait pu nous donner s'il eût voulu retracer à grands traits la marche inconsciente des races humaines vers l'unité morale et politique.

Il faut croire qu'une si large synthèse était plus difficile alors à réaliser qu'elle ne le paraît aujourd'hui. Peut-être n'avait-elle pas été assez préparée encore par les études de détail; peut-être aussi manquait-il aux hommes de ce temps, pour la concevoir et l'entreprendre, cette sorte d'excitation intellectuelle, de confiance joyeuse et d'audace, qui, en certains siècles, doublent la puissance du génie. Quoi qu'il en soit, il ne fut donné à aucun d'entre eux de la réaliser. Tout au plus peut-on dire qu'elle a été comme un idéal confus et latent, dont l'influence s'est fait sentir plus ou moins à tous ceux qui ont touché alors à l'histoire, même aux compilateurs, même aux simples érudits. Cet idéal certainement se laissait entrevoir déjà dans la *Bibliothèque* de Diodore. Il n'était pas entièrement étranger non plus à Denys d'Halicarnasse, quand il racontait les origines de la ville qui avait conquis le monde. Nous allons le retrouver chez Strabon, chez Nicolas de Damas, chez tous les historiens du règne d'Auguste et de Tibère.

Entre tous, c'est Strabon assurément qui a été le plus près de le dégager et de le saisir. Son œuvre, tout incomplète et insuffisante qu'elle est, apparaît néanmoins, en son genre, comme la plus grande de ce temps [1].

1. Consulter surtout sur Strabon l'excellent *Examen de la Géographie de Strabon*, par Marcel Dubois (Paris, 1891), où sont indiqués et discutés tous les travaux antérieurs. Parmi ceux-ci, mentionnons l'article *Strabon* de la *Biographie générale*, dû à Guigniaut, et les *Straboniana* d'Ettore Païs (*Rivista di filologia*, t. XV, 3-6).

De l'homme même, nous ne savons que fort peu de chose[1]. Né à Amasée dans le Pont, vers l'an 60 avant J.-C., il appartenait à une famille grecque qui avait eu autrefois des relations avec les rois du pays. Sa fortune lui permit, non seulement de recevoir une éducation libérale et complète, mais, plus tard, de voyager à son gré. Il fréquenta, — sans que nous puissions dire à quelles dates précises ni dans quel ordre, — les écoles de Nysa en Carie, de Rome, d'Alexandrie. Il eut pour maîtres, d'abord le grammairien et rhéteur Aristodème de Nysa; puis son compatriote, le savant philologue Tyrannion d'Amasée, amené à Rome par Lucullus, et à qui Cicéron confia la première éducation de ses fils ; enfin le philosophe péripatéticien Xénarque de Séleucie. Il est impossible de dire aujourd'hui quelle fut en lui la part d'influence de chacun de ces maîtres. Strabon d'ailleurs en eut d'autres encore, dont nous ignorons les noms, mais auxquels il dut peut-être davantage : car il se donne partout pour stoïcien, et nous ne savons pas qui l'initia au stoïcisme[2]. Ajoutons qu'à n'en pas douter il se forma en grande partie lui-même par ses lectures et par ses voyages. Un instinct d'historien et de géographe le poussa à visiter une grande partie de l'Empire[3]. Il vit l'Asie Mineure jusqu'à l'Arménie, les îles grecques,

1. Marcel Dubois, *ouv. cite*, ch. 1. Nous n'avons sur Strabon qu'une notice de deux lignes dans Suidas. Toutes les informations doivent être tirées de sa *Géographie*. Cf. Hasenmüller : *De Strabonis vita*, Bonn, 1863, et B. Niese, *Beiträge zur Biographie Strabo's*, Hermès, XIII.

2. Selon Athénée, XIV, p. 657, il aurait connu Posidonios. Mais Posidonios avait 84 ans en 51, quand Strabon n'en avait guère que 9 ou 10. A supposer que le vieux stoïcien ait encore vécu quelques années et que Strabon ait eu un peu plus tard l'occasion de l'entendre, il n'est pas possible qu'il y ait eu entre eux des rapports suivis.

3. Marcel Dubois, p. 76-84. Schrœter, *De Strabonis itineribus*, Lipsiæ, 1874. — Voir son propre témoignage, *Géogr.*, II, 5, 11.

peut-être la Syrie, fit un long séjour à Alexandrie, parcourut l'Égypte, vers l'an 20, avec son ami Ælius Gallus qui en était gouverneur, traversa la Méditerranée, une partie de la Grèce, visita l'Italie, et séjourna sans doute plusieurs fois à Rome. Mais, s'il aimait à voir, il semble qu'il ait aimé encore davantage à lire. Polybe et Posidonios furent ses véritables maîtres, et ils le firent ce qu'il a été. Toute sa vie semble avoir été absorbée par ses travaux. Riche et dénué d'ambition, il recueillit des matériaux et les mit en œuvre dans deux grands ouvrages, ses *Études historiques* et sa *Géographie*. Il vit tout le règne d'Auguste et une partie de celui de Tibère : il semble être mort peu avant l'an 25 de notre ère, en tout cas après le roi Juba de Mauritanie.

Son premier ouvrage, intitulé *Études historiques* (Ἱστορικὰ ὑπομνήματα), est aujourd'hui perdu [1]. Il dut le composer dans la première partie du règne d'Auguste, c'est-à-dire au temps où Denys d'Halicarnasse écrivait son *Histoire primitive* de Rome, mais dans un tout autre esprit. Ces *Études* remplissaient quarante-sept livres. Les quatre premiers formaient une sorte d'introduction, où l'auteur rappelait peut-être les principales époques de l'histoire du monde jusqu'au second siècle avant notre ère [2]. Les conquêtes de Rome, du moins les premières, devaient y être brièvement résumées, car l'au-

1. Fragments dans C. Müller, *Frag. Hist. Græc.*, Cas. t. III, p. 490-494.

2. D'après un passage de la *Géographie* (II, p. 70 : Καὶ ἡμῖν δ' ὑπῆρξεν ἐπὶ πλέον κατιδεῖν ταῦτα ὑπομνηματιζομένοις τὰς Ἀλεξάνδρου πράξεις), on a cru que Strabon y avait raconté, au moins en abrégé l'histoire d'Alexandre. Cela est tout à fait invraisemblable. Le passage de Strabon a été bien expliqué par M. Schwarz (art. Arrianus, dans Pauly-Wissova, p. 1243-1244). Il s'agit simplement de notes que Strabon a prises sur l'expédition d'Alexandre, pour les parties de sa *Géographie* qui se rapportaient aux pays que le conquérant avait fait connaître.

teur n'avait pas voulu refaire le récit de Polybe. Le sien commençait proprement à la date où Polybe s'était arrêté, c'est-à-dire à la destruction de Carthage en 146, et, à partir de là, se développait jusqu'à la fondation de l'Empire, en quarante-trois livres, dont l'ensemble constituait ce qu'il appelle lui-même *la Suite de Polybe* (τὰ μετὰ Πολύβιον) [1].

Comme le titre l'indique, c'était plutôt une série continue « d'études » ou de « notes » qu'une histoire proprement dite. Strabon lui-même a défini son dessein : il avait voulu faire, nous dit-il, un ouvrage utile « à la philosophie morale », où tout le monde pût trouver à s'instruire ; et, pour cela, laissant de côté les menus détails, il s'était attaché seulement aux hommes et aux choses dignes de mémoire [2]. Il s'adressait, non aux érudits, ni aux spécialistes, mais à tous les esprits qui aimaient à juger et qui voulaient connaître les grands traits de l'histoire, Grecs ou Romains indifféremment, en particulier à ceux qui exerçaient des charges (τοὺς ἐν ταῖς ὑπεροχαῖς), parce qu'ils avaient plus besoin que les autres de cette sorte d'expérience humaine ; et il se proposait de leur donner des leçons pratiques, faciles à retenir, au moyen de récits qui se liraient agréablement.

Ce point de vue large, élevé, vraiment universel, Strabon le devait à la fois à Polybe, son maître, et à l'influence de son temps. C'était peut-être par là que

1. Suidas, Πολύβιος. Strabon, *Géogr.*, XI, p. 515, et le passage relatif à Alexandre, *Géogr.*, II, p. 70.

2. *Géogr.*, I, p. 13 : Διόπερ ἡμεῖς πεποιήκαμεν ὑπομνήματα ἱστορικὰ, χρήσιμα, ὡς ὑπολαμβάνομεν, εἰς τὴν ἠθικὴν καὶ πολιτικὴν φιλοσοφίαν. Voir (même passage, lignes précédentes) comment il définit ceux qu'il appelle πολιτικοί ; ce mot, sous l'influence du latin *civilis*, était devenu à peu près synonyme de ἐλεύθεροι καὶ φιλοσοφοῦντες ; il implique pour lui une éducation libérale, en dehors de toute spécialité professionnelle. Strabon ajoute, en parlant de ses *Études historiques* : ἐκεῖ τὰ περὶ τοὺς ἐπιφανεῖς ἄνδρας καὶ βίους τυγχάνει μνήμης, τὰ δὲ μικρὰ καὶ ἄδοξα παραλείπεται.

son ouvrage se distinguait à première vue de l'ouvrage analogue de Posidonios (Ἱστορία ἡ μετὰ Πολύϐιον), qui semble avoir été plus annalistique, plus abondant en détails d'érudition et de curiosité morale [1]. D'ailleurs le récit de Posidonios n'embrassait qu'une cinquantaine d'années; celui de Strabon s'étendait à plus d'un siècle. Il est probable, en outre, — et les fragments confirment cette conjecture, — qu'il avait insisté justement sur les événements de la dernière période, dont Posidonios ne parlait pas, sur les guerres de Lucullus et de Pompée en Asie, sur les affaires du Pont, d'Arménie, de Syrie, événements qui l'intéressaient lui-même personnellement. Plusieurs citations faites par Fl. Joseph prouvent qu'il avait donné de bien curieux renseignements aussi sur les Juifs, leurs établissements en Égypte et en Cyrénaïque, et leurs rapports avec Rome [2]. Pour composer ce grand ouvrage, Strabon avait lu et dépouillé un grand nombre d'histoires, partielles ou générales, notamment les écrits de Timagène, d'Asinius Pollion, d'Hypsicrate [3]; mais on peut croire qu'il avait su choisir et proportionner ses emprunts, en restant fidèle à son dessein original.

Toutefois, ce ne sont pas ces *Études historiques* qui ont fait vivre le nom de Strabon; sa réputation est fondée sur un second ouvrage, la *Géographie* ou *Études géographiques* (Γεωγραφικά, sous-ent. ὑπομνήματα), qui nous a été conservé presque en entier.

Par le dessein fondamental, ce second ouvrage, composé dans les premières années du règne de Tibère [4],

1. Voyez plus haut, p. 309
2. Voir surtout fr. 6, les Juifs à Cyrène et en Égypte.
3. Fr. 9 et 13.
4. Le livre IV fut écrit en l'an 18 (IV, p. 206); les livres V et VI avant la mort de Germanicus, 19 ap. J.-C. (V, fin, et VI, p. 288). Le livre XVII fait allusion à la mort récente du roi de Mauritanie, Juba, qui paraît avoir eu lieu en l'an 20.

ressemblait sensiblement au premier : mais il en différait par le cadre et par la proportion des éléments dont il était fait. Dans ses *Études historiques*. Strabon avait voulu faire connaître l'ensemble du monde par son histoire, et il en avait surtout défini l'état présent, en montrant comment il s'était transformé depuis un siècle. Dans ses *Études géographiques*, il se proposait également de faire connaître l'ensemble du monde, mais par la géographie, et il en définissait aussi l'état présent, mais en rappelant comment il se rattachait au passé. S'adressant toujours au même public, il devait employer la même méthode : laisser de côté tout ce qui n'intéressait que les spécialistes, négliger les détails minimes, choisir et condenser, dans un exposé clair et rapide, ce que tous les hommes bien élevés avaient besoin de savoir, surtout ceux qui participaient aux affaires publiques [1]. Il fallait pour cela se servir discrètement de la géographie mathématique, en lui empruntant seulement quelques grandes notions préliminaires, qui permettraient de définir la forme du monde et d'asseoir ensuite sur un fondement solide les mensurations et les déterminations de climats ; — puis, s'attacher à la géographie physique, décrire les continents et les mers, le relief du sol et le cours des eaux, faire ressortir ce que chaque région avait de propre et les conditions qu'elle imposait à la vie des hommes ; — enfin (et ce devait être là le principal), dans le cadre ainsi tracé, distribuer les races humaines, expliquer d'où procédait leur état présent, rappeler à grands traits ce qu'elles avaient fait du sol qui leur appartenait, quelles villes elles avaient fondées, quels grands travaux exécutés, quelles voies de communication ouvertes, et même, en quelques mots, comment elles s'étaient illustrées. La géogra-

1. *Géogr.*, I, p. 13.

phie ainsi conçue tendait à se rapprocher de l'histoire. C'était une géographie philosophique et humaine, qui prenait pour point de départ l'univers et la terre, mais qui aboutissait à l'homme, comme à son terme naturel. Elle devait utiliser, chemin faisant, la science astronomique et géodésique des Alexandrins, celle des Ératosthène et des Hipparque, les relations des voyageurs, des commerçants et des généraux, plus encore les récits des historiens, et en somme demander son unité et son achèvement à la réflexion personnelle de l'auteur. Voilà quel fut en gros le dessein de Strabon, inspiré à la fois, ici encore, par la lecture de Polybe et par le spectacle de l'empire romain. On ne peut nier que ce dessein n'eût en lui-même de la grandeur. Essayons de montrer ce qui en a été réalisé et aussi ce qui a manqué à l'exécution.

La *Géographie* de Strabon comprend dix-sept livres. L'auteur établit d'abord sa méthode, en disant ce qu'il entend par l'histoire de la géographie, qu'il rattache à Homère, et en rappelant les notions générales dont ses lecteurs ne peuvent se passer (l. I et II); — puis, suivant l'ordre adopté déjà par Ératosthène, il commence sa description du monde en faisant le tour de la Méditerranée par le Nord. Il parcourt l'Ibérie (Espagne), qui remplit tout le livre III; la Celtique (Gaule), la Bretagne avec Ierné (Irlande) et Thulé, les Alpes avec les régions adjacentes (livre IV); — l'Italie avec la Sicile (livres V et VI); — remontant alors vers le Nord, il décrit plus sommairement les pays barbares entre le Rhin et le Danube, ainsi que le Nord de la péninsule des Balkans, y compris l'Épire, la Thrace et la Macédoine (livre VII[1]); — enfin il achève la description de l'Europe

1. Tout le dernier tiers environ de ce livre manque dans les mss. On y supplée en partie avec les *Épitome* (voir *Bibliogr.*) et quelques citations d'Étienne de Byzance et d'Athénée.

en s'étendant assez longuement sur la Grèce et les îles qui en dépendent, dans les livres VIII, IX et X. — De l'Europe, il passe à l'Asie. Partant du Tanaïs, il traverse le Caucase, et décrit d'abord rapidement les régions et les peuples qu'il rencontre jusqu'au golfe Persique, à l'Est du Tigre (livre XI); — puis, revenant vers l'Ouest, il s'arrête complaisamment à l'Asie Mineure et aux îles adjacentes (livres XII, XIII, XIV); — il retourne alors à l'Est, pour exposer assez brièvement ce qu'il sait de l'Inde et de la Perse (livre XV); — et il achève la géographie de l'Asie, en décrivant sommairement l'Assyrie, la Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'Arabie et les régions voisines (livre XVI). — Reste la troisième et dernière partie du monde, l'Afrique, y compris l'Égypte, qui forme le sujet du livre XVII.

Le simple exposé de ce plan et la proportion des parties qui le composent dénotent un esprit juste et maître de son sujet. Strabon vise à offrir un ensemble complet, mais il proportionne heureusement ses développements à l'intérêt que chaque région lui paraît offrir à ses lecteurs, et aussi au plus ou moins d'abondance de ses renseignements. La Méditerranée est pour lui le centre du monde. L'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure sont les régions où il s'arrête le plus longtemps. Sans doute, au point de vue moderne, nous sommes portés à lui reprocher de n'avoir donné ni à l'Égypte, ni à la Judée, ni à l'Orient en général, l'importance qui leur était due d'après leur rôle dans l'histoire totale de l'humanité. Mais n'oublions pas qu'un contemporain d'Auguste et de Tibère ne pouvait pas voir ces choses comme nous les voyons. D'ailleurs, là même où Strabon est relativement bref, ses indications sont précises, exactes et intéressantes.

Il a mis à profit tout ce qui avait été écrit d'essentiel

sur les sujets qu'il traitait, depuis Homère, qu'il aime à citer, jusqu'aux auteurs de son temps[1]. Toutefois, ce sont surtout les géographes et les historiens des trois derniers siècles qui lui sont familiers. Il doit à Ératosthène et à Hipparque toutes ses connaissances en géographie mathématique et astronomique ; et, s'il les combat assez fréquemment, c'est toujours avec leurs propres armes, en les opposant l'un à l'autre. Ératosthène lui a fourni, de plus, le cadre même de ses descriptions. Après les savants alexandrins, les auteurs qu'il a le plus étudiés sont Polybe (notamment pour son 34ᵉ livre aujourd'hui perdu, qui était entièrement géographique), Artémidore, les historiens des guerres de Mithridate et des Parthes, Posidonios. Toutefois, en les mettant à profit, il s'est toujours réservé de les contrôler, et il faut avouer qu'il les a quelquefois corrigés malheureusement. Ses déterminations de latitude, fondées sur l'observation des climats et des productions des divers pays, sont souvent beaucoup moins exactes que celles d'Ératosthène, obtenues par l'étude des éclipses et l'emploi du gnomon. Mais on peut dire que cette inexactitude même, qui s'explique après tout par une erreur très naturelle, est l'indice d'un désir de vérité qui fait honneur à Strabon. Dans l'ensemble, ses informations sont à peu près les meilleures qu'on pût alors recueillir.

La *Géographie* a donc une réelle valeur au point de vue scientifique, malgré ses lacunes et ses erreurs. Elle en a une aussi, et très sérieuse, au point de vue littéraire, sans qu'on puisse néanmoins la considérer vraiment comme une œuvre d'art.

Son grand défaut, c'est que la personnalité de l'auteur n'y apparaît pas avec assez de force et d'intérêt, ni avec assez de variété. Cela tient d'abord à ce qu'il y

1. Sur les sources de la *Géographie* de Strabon, voir Marcel Dubois, *ouv. cité*, toute la deuxième partie, p. 153-332.

manque un parti pris bien arrêté. Des divers éléments dont il veut constituer un genre nouveau, aucun n'est vraiment prédominant. Il fait de la géographie physique, mais trop peu à notre gré; de la géographie économique et commerciale, mais en passant; de l'histoire, mais sans suite. L'idée constitutive et nécessaire de son ouvrage, c'était de montrer ce que la terre, en chaque pays, avait donné à l'homme et ce que l'homme avait fait de la terre. Or cette idée, partout latente, n'apparaît nulle part avec éclat. Strabon, esprit juste, méthodique, mesuré, ne semble pas avoir eu la vigueur d'intelligence qu'il aurait fallu pour en prendre lui-même nettement conscience, ni par conséquent pour la dégager clairement.

Ce parti pris faisant défaut, l'œuvre devait manquer d'unité. Mais elle aurait pu racheter cet inconvénient par des qualités originales dans le détail. Celles de Strabon n'ont rien de supérieur. Ni vivacité, ni couleur, ni grâce, ni éloquence, ni grandeur, ni charme d'imagination. Un exposé nourri, bien conduit, correct et clair, mais toujours sévère, parfois jusqu'à la sécheresse; peu de descriptions, et en revanche trop de nomenclatures. L'auteur ne se révèle guère que dans le choix des détails, dans la méthode, et surtout dans les réflexions, toujours un peu courtes, mais justes et intéressantes, qui éclairent les parties principales de son œuvre. Ce qui n'est que pittoresque lui échappe. Il ne nous donne jamais l'impression vive des choses: il ne paraît sentir ni leur beauté, ni leur charme, ni même toujours leur caractère propre: quand il le définit, c'est par réflexion; il analyse, il ne fait pas voir. Aussi son livre a beau nous intéresser par les renseignements dont il est plein, il ne réussit jamais à nous captiver. Nous y trouvons la matière d'une œuvre littéraire, mais cette œuvre elle-même n'a pas été faite.

Ajoutons que le style de Strabon n'a rien non plus d'original. C'est la langue du temps, sans mauvais goût, mais sans grâce, claire et saine dans les exposés, médiocre dans les réflexions, lourde, et quelquefois obscure, dans les discussions; d'ailleurs incolore et en quelque sorte indifférente, nullement créée pour le sujet ni délicatement adaptée à ses besoins, monotone et froide, sans caractère, et par conséquent sans beauté.

La réputation de Strabon, comme géographe, paraît avoir été lente à s'établir, peut-être en raison de cette simplicité même. Une telle œuvre dut peu plaire à un siècle qui goûtait la rhétorique d'un Pomponius Méla et l'affectation d'un Pline l'ancien. Il est remarquable que celui-ci, dans la partie de son *Histoire naturelle* qui est consacrée à la géographie, ne nomme pas Strabon. Cette injustice fut bien réparée dans la suite. Cet ouvrage, qui offrait un tableau si complet du monde au début de l'empire, méritait de devenir classique, et il le devint en effet. Pour les Grecs des derniers siècles, Strabon fut « le géographe » par excellence, ὁ γεωγράφος, comme Homère était pour eux « le poète » et Démosthène « l'orateur ».

A la géographie de Strabon, on peut rattacher les œuvres très secondaires de quelques géographes contemporains, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister.

Le bithynien Ménippe, de Pergame, contemporain du poète Crinagoras et par conséquent d'Auguste [1], avait composé un *Périple de la Méditerranée* (Περίπλους τῆς ἐντὸς θαλάσσης), qui ne nous est plus connu que par quelques citations et par le remaniement abrégé qu'en fit au v[e] siècle le géographe Marcien d'Héraclée [2].

1. Anthol. Jacobs, II, 134. Const. Porph., *De them.* I, 2, Μένιππος ὁ τοὺς σταδιασμοὺς τῆς ὅλης οἰκουμένης ἀναγραψάμενος.
2. Étienne de Byz., aux mots Χαλκηδών, Τίος, Ψύλλα, Χαλδία. Sur

Isidore de Charax fut un des ingénieurs chargés par Agrippa d'établir les mesures de distances les plus intéressantes à relever pour évaluer l'étendue de l'empire. Il s'occupa spécialement de l'Orient. Nous avons de lui, sous le titre d'*Étapes de Parthie* (Σταθμοὶ παρθικοί, en latin *Mansiones Parthicæ*), une sorte d'itinéraire, de Mésopotamie en Arachosie, qui n'est probablement qu'un fragment d'un ouvrage beaucoup plus étendu [1].

Un écrit anonyme, d'époque byzantine, intitulé *Mesure ou Périple de la Grande Mer* (Σταδιασμὸς ἤτοι περίπλους τῆς μεγαλῆς θαλάσσης), paraît remonter à un original grec composé à Alexandrie dans les premiers temps de l'empire. C'est une description mutilée, mais intéressante, des côtes de la Méditerranée. Elle se rattache très probablement, elle aussi, au mouvement de recherches géographiques dont l'établissement de l'empire fut l'occasion et dont Agrippa fut le promoteur [2].

VII

Avec ses qualités et ses défauts, l'œuvre de Strabon suffit à définir l'idée de l'histoire, telle qu'elle a été comprise par les Grecs de ce temps. Nous pouvons donc passer plus rapidement sur les écrits d'un certain nombre d'historiens et d'érudits de moindre importance. Contentons-nous de nommer : Dios, auteur d'une histoire de Phénicie, dont Joseph vante l'exactitude reconnue [3]; — Chérémon, qui avait écrit des Αἰγυπτιακά,

l'abrégé de Marcien, voir plus loin, ch. VII, sect. 6, et C. Müller, *Geogr. gr. min.*, t. I, p. 515.

1. Pline, *Hist. nat.*, II, 242-246; IV, 9, 102, 121 ; V, 40, 47, 127, 129, 132, 135, 140, 150 ; Athénée, III, 93 d; Marcien, *Epit. peripl. Menippi*, 2; Müller, *Geogr. gr. min.*, I, 244.

2. C. Müller, *Geogr. gr. min.*, I, 427.

3. C. Apion, I, 17. Cf, *Antiq. Juive*, VIII, 5. 3. *Gr.* t. III, p. 495.

dont il nous reste d'intéressants fragments[1]; — Athénodore de Tarse, le philosophe stoïcien, maître d'Auguste, auteur d'une histoire de sa ville natale[2]; — Memnon, dont Photius nous a conservé un assez long fragment sur l'histoire d'Héraclée[3]; — enfin Ménandre d'Éphèse, qui traduisit du phénicien en grec les archives de Tyr et qui est souvent cité par Joseph[4].

Mais, au-dessus d'eux, il faut placer un auteur d'histoire universelle, le Syrien Nicolas de Damas, qui nous introduit à la cour moitié juive, moitié grecque d'Hérode le grand[5]. Né en 64 av. J.-C., à Damas, il était fils d'un certain Antipater, homme actif et disert, qui semble avoir fait fortune comme orateur, soit dans les écoles, soit dans les tribunaux. Par les soins de ce père riche, instruit et intelligent, il reçut une éducation brillante dans les écoles grecques de son pays, et se distingua dès sa jeunesse, ainsi que ses frères, dans cette société frivole autant que lettrée[6]. Il hésitait alors sur la direction future de sa vie, fit des tragédies et des comédies, puis se décida pour la philosophie et embrassa les doctrines péripatéticiennes. Nous ne savons quelle circonstance au juste le mit en rapport avec Hérode, devenu roi des Juifs en 40 par la faveur du triumvir Antoine. Toujours est-il qu'il gagna bientôt sa confiance et finit par devenir son secrétaire, puis son confident[7]. Habile

1. C. Muller, *Fr. Hist. Gr*., III, p. 495.
2. Ibid. p. 485.
3. Ibid. p. 525.
4. *Antiq. Juive*, VIII, 5. 3; *Contre Apion*, I, 18.
5. Sources biographiques : 1° Suidas, Ἀντίπατρος, Νικόλαος; 2° fragments d'une autobiographie, Περὶ τοῦ ἰδίου βίου, écrite par Nicolas dans sa vieillesse; 3° divers témoignages, chez Strabon, Joseph, Athénée, Photius. — Ch. Müller, *Frag. Hist. græc.*, t. III, p. 343.
6. C'est lui-même qui nous parle de ses succès. Nous n'avons aucun moyen de contrôler ses dires et nous ne devons pas oublier son extrême vanité, qui se montre partout.
7. Constantin, *De Themat.*, I, 3 (Ed. de Bonn, p. 22) : γεγονὼς

et souple, très instruit, bon à tout, non seulement il servait le roi dans sa politique, mais il se mettait au service de tous ses goûts, passablement changeants. C'est ainsi qu'ils firent d'abord ensemble de la philosophie, puis de la rhétorique, et enfin, Hérode s'étant pris d'une belle passion pour l'histoire, son philosophe domestique se fit historien et composa pour lui une histoire universelle [1]. Grâce à ces dons variés, Nicolas devint un personnage à la cour d'Hérode, où il introduisit son frère Ptolémée. Mêlé à toutes les affaires du roi, il fut envoyé par lui à Rome pour expliquer à Auguste sa conduite à l'égard des Arabes ; et il réussit doublement dans sa mission, car il justifia son maître et gagna lui-même les bonnes grâces de l'empereur. Dans les dernières années du règne d'Hérode, il ne resta pas étranger aux tragédies qui ensanglantèrent le palais de Jérusalem. S'il ne fut pas consulté, quand le roi mit à mort les deux fils qu'il avait eus de Mariamne, ce fut lui du moins qui, un peu plus tard, porta la parole au nom d'Hérode pour accuser un autre de ses fils, Antipater, devant le gouverneur de Syrie, Varus. Après la mort d'Hérode, en l'an 4 av. J.-C., Nicolas, âgé de soixante ans, voulut se retirer. Mais il dut rester encore au service du jeune Archélaos et même se rendre de nouveau à Rome pour y défendre ses intérêts. Il est probable qu'après cette mission, sa vieillesse s'acheva tranquillement, soit en Orient, soit à Rome.

La principale œuvre de Nicolas fut la grande *Histoire universelle* (probablement intitulée Ἱστορίαι [2]), dont nous venons de parler [3]. Elle comprenait 144 livres et s'é-

ὑπογραφεὺς Ἡρώδου τοῦ βασιλέως. Joseph, *Antiq. juive*, 16, 7, 1 : ζῶν ἐν τῇ βασιλείᾳ καὶ συνὼν αὐτῷ. *Ibid.*, 17, 5, 4 : φίλος τε ὢν τοῦ βασιλέως καὶ τὰ πάντα συνδιαιτώμενος ἐκείνῳ.

1. *Autobiogr.*, ch. IV.

2. Athénée, IV, p. 153 F.

3. Les fragments de Nicolas de Damas sont réunis dans les *Fragm. Hist. Gr.* de Didot, t. III, p. 346 et suiv., et dans les *Historici*

tendait depuis les origines de l'humanité jusqu'au temps d'Auguste. Par l'ampleur de son plan, elle répondait bien au goût d'un siècle qui aimait ces grands répertoires de faits, faciles à lire et à consulter. Mais les proportions du développement variaient selon les temps. La partie moderne y était traitée avec beaucoup plus d'étendue que la partie ancienne; car nous voyons que, dès le 96e livre, l'auteur racontait les guerres de Mithridate et de Tigrane [1]. Par conséquent, une cinquantaine de livres au moins, plus du tiers de l'ouvrage, se rapportaient à l'histoire du dernier siècle.

Composée pour distraire Hérode, cette immense narration dut être lue, à mesure qu'elle était écrite, c'est-à-dire livre par livre, devant le roi et les Grecs lettrés dont il aimait à s'entourer. Ces conditions obligeaient l'auteur, qui n'était d'ailleurs historien que par occasion, à travailler vite et à se préoccuper surtout de plaire. Lorsqu'il nous parle du labeur d'Hercule qu'il eut à accomplir [2], cela s'entend du dépouillement des ouvrages antérieurs, mais nullement de recherches personnelles. Il ne semble pas cependant qu'il ait copié, à proprement parler, aucun de ses prédécesseurs [3]. Sa

græci minores, de Dindorf (Bibl. Teubner), t. I, p. 1-156. — Il nous reste un certain nombre de fragments, quelques-uns même fort étendus, des huit premiers livres, grâce aux extraits qu'en fit faire l'empereur Constantin Porphyrogénète ; puis, des fragments plus courts des cinquante derniers livres; nous n'avons rien du milieu de l'ouvrage.

1. Joseph, *Antiq. juive*, I, 3, 6.

2. *Autobiogr.*, ch. IV.

3. Il n'y a rien à conclure de ce que les frag. 68 et 69 sont purement et simplement des pages de Denys d'Halicarnasse. Cela doit provenir d'une erreur du scribe qui composait les *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète; il a mis sous le nom de Nicolas ce qui était de Denys. On ne saurait admettre que Nicolas ait ainsi transcrit *littéralement* des passages d'un ouvrage tout récent, au risque de se faire démasquer et dénoncer par les lettrés envieux qui ne devaient pas manquer autour de lui.

méthode, autant que nous pouvons en juger, consistait plutôt à refaire assez librement, en conteur et en moraliste, les récits qu'il venait de lire. Traitant l'histoire, sinon comme un roman, du moins comme une matière littéraire et philosophique, il visait avant tout à composer une narration agréable et instructive : pour cela, il y insérait des discours de sa façon, arrangeait les caractères et les rôles, choisissait entre les traditions, et se plaisait à moraliser élégamment à propos de Crésus ou de Cyrus [1]. C'était en somme la manière de faire de presque tous les historiens du temps, quand ils traitaient des faits anciens, et la seule chose qui distinguât Nicolas de Damas, c'est qu'il semble l'avoir pratiquée avec plus de désinvolture, en sa double qualité de philosophe et de bel esprit. Toutefois, le caractère de l'œuvre dut changer nécessairement, lorsque l'auteur arriva aux événements de son temps. Hérode et sa politique tenait une grande place dans les derniers livres ; et, sur tout cet ordre de faits, Nicolas était lui-même un témoin des mieux instruits. Il est donc certain qu'il se donnait, dans toute cette partie de son récit, l'air d'un homme qui sait le fond des choses ; mais il ne l'est pas moins qu'il les présentait de manière à plaire à son maître. Joseph le traite ouvertement de flatteur [2] ; nous aurions deviné qu'il en était ainsi, quand même on ne nous l'aurait pas dit. Ce volumineux ouvrage était donc, à tous les points de vue, un ouvrage médiocre. Mais il était facile à lire et dispensait de beaucoup d'autres. Cela explique la faveur dont il jouit à Byzance [3].

1. Voyez les longs extraits qui forment les fragments 60-67 dans les *Historici minores*.

2. *Antiq. juive*, XVI, 7, 1. Voir tout le passage et notamment la fin : οὐ γὰρ ἱστορίαν τοῖς ἄλλοις, ἀλλὰ ὑπουργίαν τῷ βασιλεῖ ταύτην ἐποιεῖτο. Néanmoins, il lui a fait de nombreux emprunts dans la partie de son *Antiquité juive* qui se rapporte à Hérode et à ses fils.

3. L'empereur Constantin Porphyrogénète en fit recueillir de nombreux extraits dans ses diverses compilations. Toutefois Din-



Outre son histoire universelle, Nicolas de Damas avait encore composé une *Vie d'Auguste*, une *Autobiographie*, un *Recueil de traits de mœurs*, et divers écrits philosophiques.

La *Vie d'Auguste* (Βίος Καίσαρος), dont il nous reste des morceaux étendus, se compose aujourd'hui de deux grands fragments. Le premier, publié par Henri de Valois (Paris, 1834) d'après un manuscrit de Tours, comprend le récit de la jeunesse d'Octave, de son éducation et de ses rapports avec son père adoptif, Jules César [1]. Le second, emprunté à un manuscrit de l'Escurial, a été copié par E. Miller, qui le signala dans son *Catalogue des mss. de l'Escurial* (Paris, 1849), puis publié par Feder (Darmstadt, 1850) d'après une copie qu'il en avait faite lui-même antérieurement [2] : c'est le récit de la conjuration contre César, de sa mort, du débarquement d'Octave en Italie et de ses premiers actes, jusqu'aux préparatifs de sa lutte contre Antoine. L'auteur, dans ces pages, se montre aussi flatteur à l'égard d'Auguste qu'il l'avait été dans son *Histoire universelle* à l'égard d'Hérode. Mais il donne quelques renseignements précis qu'on ne trouve pas ailleurs, et sa narration se lit en somme avec intérêt [3].

dorf (*Hist. min.*, Préf., p. IV) pense qu'à ce moment une bonne partie de l'ouvrage avait déjà péri. Photius, *pass. cité*, semble n'en connaître que la première partie, qu'il appelle Ἀσσυριακὴ ἱστορία.

1. C'est un extrait tiré du recueil de Constantin Porphyrogénète Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας.

2. Cf. *Frag. Hist. græc.*, t. III, p. 427, d'après la copie de E. Miller. Ce long et important fragment est extrait du recueil de Constantin Porphyrogénète Περὶ ἐπιβουλῶν.

3. E. Egger, dans son mémoire *Sur les historiens d'Auguste* (Paris, 1843), a étudié cette *Vie d'Auguste*; mais on n'en connaissait alors que le premier fragment; ce qui a induit le savant critique à méconnaître le vrai caractère de l'œuvre. — Ch. Müller, *ouv. cité*, en a bien apprécié la valeur : Multa suppeditant (*reliquiæ ejus*) quæ aliunde comperta non habemus... ; alia, quæ a Suetonio, Appiano, Plutarcho, Dione, Velleio paucis tanguntur, uberius narrant; alia alio exponunt ordine.

De l'*Autobiographie* (citée par Suidas sous le titre Περὶ ἰδίου βίου καὶ τῆς ἑαυτοῦ ἀγωγῆς, il nous reste six fragments étendus [1]. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que la vanité de l'auteur s'y montre avec la plus amusante naïveté. Poussée à ce point, l'admiration de soi-même désarme la critique.

Le *Recueil de traits de mœurs* (Ἐθῶν συναγωγή) nous a été conservé par Stobée dans son *Florilège*. C'est une simple collection de particularités curieuses sur les mœurs d'une cinquantaine de peuples, recueillies sans critique chez un grand nombre d'historiens, de géographes et de voyageurs. Photius nous apprend qu'elle était dédiée au roi Hérode [2].

Les écrits philosophiques de Nicolas semblent avoir été assez nombreux. Ils se rapportaient presque tous à la philosophie péripatéticienne, dont il faisait profession, et la plupart n'étaient même probablement que des commentaires sur diverses œuvres d'Aristote. Nous n'en connaissons que quelques titres [3]. On a supposé de nos jours que le *Traité sur les Plantes*, en deux livres, qui fait partie de notre collection aristotélique, était l'œuvre de Nicolas [4]. C'est là une simple conjecture, qui n'a pu

1. Les deux premiers sont tirés de Suidas, v. Ἀντίπατρος et Νικόλαος ; les quatre autres du même ms. de Tours, déjà cité, où ils figurent dans les extraits περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας.

2. Photius, *Bibl.*, 189. Il note les emprunts aux historiens d'Alexandre et à Conon.

3. Simplicius, dans son commentaire d'Épictète, ch. XXXVII, cite un traité Περὶ τῶν ἐν τοῖς πρακτικοῖς καλῶν. Le même auteur, dans ses écrits sur Aristote, cite des traités *Sur la philosophie d'Aristote*, *Sur les dieux*, *Sur la philosophie première*, une paraphrase de la *Métaphysique*, du traité *Sur le ciel* et du traité *Sur l'âme*. Ces fragments ont été recueillis par Roeper (*Lectiones Abulpharagianæ*, Dantzig, 1844, p. 35-43). — Diogène Laerce (X, 4) cite Nicolas de Damas parmi les philosophes qui ont combattu les doctrines épicuriennes.

4. *Nicolai Damasceni de plantis libri duo*, édit. Meyer, Leipzig, 1841 ; voyez la Préface. Zeller, *Phil. d. Griechen*, t. III, p. 98, note 1, y verrait plutôt un extrait remanié d'un ouvrage de Nicolas. — On

être sérieusement démontrée ; elle semble peu justifiée par la comparaison entre cet ouvrage et les fragments authentiques de l'ami d'Hérode.

Déjà, chez Nicolas de Damas, à côté de l'historien ou du prétendu historien, nous entrevoyons, ne fût-ce que par le *Recueil de traits de mœurs*, l'érudit curieux et le collectionneur. C'est qu'en effet, tandis que le goût du temps élargit d'un côté l'histoire en y faisant entrer tous les peuples et tous les siècles, il tend d'un autre côté à la compléter par une foule de menues informations. L'érudition alexandrine survit, très active, et elle suscite des antiquaires, des fureteurs, qui amassent des renseignements sur toute sorte de choses, pour le simple plaisir de les amasser.

Un des plus illustres représentants de cette classe de savants fut un Numide, le roi Juba [1]. Fils du roi de Numidie Juba I, qui avait combattu à Thapsus dans les rangs des Pompéiens et qui s'était donné la mort après la défaite (46 av. J.-C.), il fut emmené tout enfant à Rome et figura dans le triomphe de César. L'éducation très soignée qu'il reçut par la volonté du vainqueur fit de ce barbare un Grec des plus instruits. Tout jeune encore, il combattit avec Octave contre Antoine, et, pour le récompenser de ses services, Octave lui rendit le royaume de son père (29 av. J.-C.) ; il lui donna en outre pour femme Cléopâtre Séléné, fille de la célèbre

a aussi attribué à Nicolas le traité pseudo-aristotélique Περὶ κόσμου ; mais cette opinion semble aujourd'hui abandonnée. Voir Susemihl, *Gesch. d. Griech. Literat. in der Alexandrinerzeit*, t. II, p. 326.

1. Suidas, Ἰόβας ; Strabon, VI, p. 288 ; XVII, p. 828, 831 ; Plutarque, *César*, 55 ; *Antoine*, 87. Pline, V, 1, 1. Appien, G. *civ*. II, 101 ; Dion Cassius, XLI, 15 ; LIII, 26. Voir dans *Fragm. Histor. græcor.* t. III, p. 465, la notice sur Juba, et surtout La Blanchère, *De rege Juba regis Jubæ filio*, Paris, 1883.

Cléopâtre et d'Antoine. Quatre ans plus tard, l'empereur lui assignait comme royaume la Mauritanie Tingitane et Césarienne avec une partie de la Gétulie. Le nouveau roi de Mauritanie établit alors sa capitale à Jol, qu'il appela Césarée (aujourd'hui Cherchel). C'est là qu'il semble avoir vécu paisiblement jusque sous le règne de Tibère; il dut mourir vers l'an 19 ou 20 ap. J.-C.

Ce prince, que Plutarque appelle « le plus distingué des rois », ὁ χαριέστατος βασιλέων [1], fut aussi, suivant un autre mot du même écrivain, « le plus narrateur de tous les rois », ὁ πάντων ἱστορικώτατος βασιλέων [2], et, comme dit Athénée, un homme d'une instruction des plus variées, ἀνὴρ πολυμαθέστατος [3]. On cite de lui des *Recherches sur l'histoire romaine*, un ouvrage *Sur les Assyriens*, un volume de *Comparaisons historiques*, des écrits concernant la géographie ou l'histoire naturelle (*Sur la Libye, Sur l'Arabie, Sur certains phénomènes de la nature, Sur la plante appelée euphorbe, Sur la sève*), puis un certain nombre de traités relatifs à des questions de critique, de grammaire ou d'histoire littéraire (*Sur les peintres, Recherches sur l'histoire du théâtre, Sur la corruption du style*). De toute cette encyclopédie, nous ne retiendrons ici, comme particulièrement caractéristiques, que trois ou quatre ouvrages.

Dans ses *Recherches sur l'histoire romaine* (Ῥωμαϊκὴ ἱστορία) [4], il se montrait, autant que nous pouvons en juger, grand chercheur de petites choses. L'ouvrage semble avoir été de médiocre étendue; car il était ques-

1. Plut., *Antoine*, 87.
2. Plut., *Sertor.*, 9.
3. Athénée, III, p. 83, B. Cf. Pline, *Hist. Nat.*, V, 1; *Studiorum claritate memorabilior etiam quam regno*. David, *Schol. in Aristot.*, 28ª 13 sqq., rapporte qu'il collectionnait les écrits des Pythagoriciens et que d'industrieux falsificateurs cherchaient à lui en vendre de faux.
4. Ét. de Byzance, Ἀβοριγῖνες et Ὠστία.

tion de Numance dans le second livre [1]. Il est manifeste, par les citations de Plutarque et d'Athénée, que l'auteur s'y occupait surtout des anciens usages, des étymologies, des particularités de mœurs, des faits singuliers, en un mot de tous les petits côtés de l'histoire, qui étaient ceux qui l'intéressaient le plus [2].

Son ouvrage *Sur la Libye* (Λιβυκά [3]), où il s'était aidé d'anciens livres carthaginois, comprenait de la mythologie, de la géographie, des descriptions de sites, d'animaux et de plantes, auxquelles la connaissance personnelle du pays que possédait l'auteur donnait plus de précision et d'autorité. Il a fourni à Pline des renseignements intéressants sur l'Atlas et les îles Canaries, dus en partie sans doute aux explorations que Juba avait fait faire ou aux informations qu'il avait recueillies tout exprès [4]. Sa *Description de l'Arabie* fut composée pour le jeune Caïus César, fils d'Auguste, au moment où il songeait à une expédition en ce pays (1 av. J.-C.) [5]. Elle ne nous est connue que par les citations de Pline et semble avoir contenu un grand nombre de fables.

L'ouvrage *Sur la peinture* (Περὶ γραφικῆς ou περὶ ζωγράφων) [6], en huit livres au moins, semble avoir eu surtout un caractère biographique. Dans les *Recherches*

1. Ét. de Byzance, Νομαντία.

2. Quelquefois jusqu'à la puérilité. Il avait trouvé quelque part et il rapportait que les Sabines enlevées étaient au nombre de 683, tandis que Valérius d'Antium n'en comptait que 527. Plut., *Romulus*, 14.

3. Plut., *Sent. des femmes*, 23. Sur les documents puniques, Ammien Marcellin, cité par Ch. Müller, fr. 29.

4. Pline, *Hist. Nat.*, V, 1, et VI, 36. — Ce fut Juba qui, le premier, découvrit dans l'Atlas, par les soins de son médecin Euphorbios, la plante qu'il appela *euphorbe* et sur laquelle il avait écrit un traité.

5. Pline, XII, 31 : Juba rex in voluminibus quæ scripsit ad Caïum Cæsarem, Augusti filium, ardentem fama Arabiæ. Cf. XXXII, 4.

6. Photius ; 161. Harpocration, Πολύγνωτος et Παῤῥάσιος. La biographie de Parrhasios faisait partie du livre VIII.

sur l'histoire du théâtre (Θεατρικὴ ἱστορία) [1], qui comprenaient au moins dix-sept livres, Juba faisait l'histoire des instruments de musique, des danses, des chants, des rôles et de leur attribution, en un mot de toutes les parties du matériel et de l'organisation du théâtre. Il est probable qu'une partie de la substance de ce livre a passé sans nom d'auteur dans nos scolies et dans le lexique de Pollux. Nous n'en devons pas moins regretter un si précieux recueil de renseignements.

Bon nombre d'ouvrages de ce genre avaient leur principale raison d'être dans le pédantisme des gens oisifs qui formaient alors la société. Un peu plus tard, des recueils tels que les *Propos de table* de Plutarque, les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle accuseront plus vivement encore ce goût, qui se développa promptement, quand on cessa de s'intéresser aux affaires publiques. On avait besoin, pour alimenter les conversations, d'une ample provision d'anecdotes, de faits curieux, de bons mots; les livres qui les versaient ainsi à profusion étaient nécessairement les bienvenus. Mais il faut reconnaître que l'histoire de la littérature n'a vraiment que peu de chose à en tirer. Aussi, entre les nombreux érudits dont on pourrait donner ici la nomenclature, il suffira de mentionner Apion et Pamphila, qui, l'un et l'autre, représentent assez bien cette tendance.

Apion, Grec alexandrin d'origine égyptienne, fut le disciple d'Apollonios et le successeur de Théon dans la chaire de grammaire d'Alexandrie [2]. Il enseigna aussi à Rome, sous les règnes de Tibère et de Claude. Son opiniâtreté d'érudit l'avait fait surnommer Μόχθος, « Labeur ». Aussi vaniteux d'ailleurs que savant, il avait l'ambition de faire le plus de bruit possible dans le

1. Athén., IV, p. 175 D. Photius, 161, cite le XVII[e] livre.
2. Pauly-Wissowa, *Real. encycl.*, Apion, 3. — Suidas, Ἀπίων ὁ Πλειστονίκου. Sur son origine égyptienne, voir Joseph, C. *Apion*, II, 3.

monde [1], ce dont Tibère le raillait, en l'appelant « la cymbale du monde [2] ». Son principal ouvrage de « grammairien » fut sans doute le *Glossaire homérique* dont Eustathe fit grand usage. Nous en avons parlé plus haut. Mais, en outre, il avait fait œuvre d'historien dans un ouvrage qui est cité sous le titre d'*Histoire par peuples* (Ἱστορία κατ' ἔθνος) [3]. Cette désignation suggère l'idée d'une sorte de collection historique, dont les parties devaient être plus ou moins indépendantes, et qui probablement ne fut jamais achevée. Il est vraisemblable que ses *Égyptiaques* (Αἰγυπτιακά), d'où Aulu-Gelle a tiré l'anecdote du lion d'Androclès, n'étaient qu'une section de cette histoire [4]; on y trouvait mentionné à peu près tout ce qui se voyait ou se racontait de merveilleux en Égypte [5]. Malgré cela, cet ouvrage serait sans doute bien peu connu aujourd'hui, si les imputations injurieuses contre les Juifs, qui en remplissaient le troisième livre, n'avaient donné lieu à la célèbre réfutation de l'historien Joseph. Les citations de celui-ci montrent qu'en touchant à ce sujet, le Grec d'Alexandrie, emporté par la passion antisémitique qui était si ardente dans cette ville, avait fait preuve de beaucoup d'ignorance et de légèreté.

1. Aulu-Gelle, V, 14. Litteris homo multis præditus rerumque græcarum plurima atque varia scientia fuit. Plus loin : ... vitio studioque ostentationis loquacior, ... in prædicandis doctrinis suis venditator. — Pline, *Hist. Nat.*, préf., 25 : Immortalitate donari a se scripsit ad quos aliqua componebat.

2. Pline, *Hist. Nat.*, préface, 25 : Tiberius Cæsar cymbalum mundi vocabat, cum propriæ famæ tympanum potius videri posset. — Joseph, C. *Apion.* II, 1, l'appelle ὀχλαγωγός. Cf. Pline, *Hist. Nat.*, XXX, 6.

3. Suidas, Ἀπίων.

4. Section fort étendue, d'ailleurs, puisque le récit en question est tiré du Ve livre : Aulu-Gelle, V, 14. C'est peut-etre la seule qui ait été écrite. Cf. Tatien, *ad Græc.*, 38.

5. Aulu-Gelle, *ibid.* : Ejus libri non incelebres feruntur, quibus omnium ferme, quæ mirifica in Ægypto visuntur audiunturque, historia comprehenditur.

Bien différente de ce grammairien vaniteux et bruyant, la savante Pamphila [1] vécut pendant vingt-trois ans en Grèce à Épidaure, sans quitter son foyer domestique, recueillant, dans les conversations de son mari, Socratidas, que nous avons nommé plus haut, et des hommes distingués qui fréquentaient sa maison, des anecdotes et des faits plus ou moins dignes de mémoire; elle en forma un vaste recueil, intitulé *Notes historiques* (Ὑπομνήματα ἱστορικά). L'ouvrage fut composé sous le règne de Néron. Aulu-Gelle le cite fréquemment et atteste l'estime dont il jouissait.

VIII

Quittons maintenant ces érudits pour jeter un coup d'œil sur la littérature philosophique du même temps.

Si nous faisions ici l'histoire des idées, nous devrions étudier l'évolution des doctrines traditionnelles, leur persistance et leur fusion progressive chez les quelques hommes qui les représentent alors. Nous aurions à insister en particulier sur la renaissance du scepticisme pyrrhonien, qui semble s'être produite à partir du mi lieu du Ier siècle avant notre ère, et qui se formula, d'abord, comme on l'a vu plus haut, dans les écrits d'Énésidème [2]. Mais toute cette philosophie, dont les productions ont d'ailleurs disparu, n'a vraiment aucun titre à figurer dans la littérature proprement dite, puisqu'elle n'a ni créé des œuvres d'un caractère original, ni même préparé des matériaux pour de telles œuvres, ni accusé vivement aucune forme intéressante du goût contemporain. Laissons-la donc de côté, et ne nous occupons que des écoles ou des hommes qui ont

1. Suidas, Παμφίλη. Voyez *Fragmenta Hist. græc.*, t. III, p. 520.
2. Zeller, *Phil. d. Griechen*, t. V, ch. I. Voir plus haut, p. 311.

eu part, en quelque degré, au mouvement littéraire du temps.

C'est dans les cinquante années qui ont immédiatement précédé l'ère chrétienne, que les écrits néopythagoriciens ont commencé à se répandre dans le monde et qu'ils semblent avoir surtout abondé [1]. L'école pythagoricienne proprement dite avait disparu depuis trois cents ans. Mais une bonne part de l'esprit du maître, sensiblement altérée d'ailleurs, avait survécu dans les mystères orphico-pythagoriciens et dans une discipline traditionnelle qui constituait la vie dite pythagoricienne. Au Iᵉʳ siècle, cet élément se réveilla sous diverses influences. Le Pythagorisme avait pour lui d'être une école d'autorité dogmatique et de discipline morale sanctionnée par une croyance religieuse. Il convenait, par là même, à un grand nombre d'âmes, éprises de règle et de certitude. Sa raison d'être, lorsqu'il reparut, ce fut d'offrir satisfaction à ceux que la philosophie attirait par sa noblesse et décourageait par ses incertitudes. Il leur apporta un enseignement simple et pratique, qui empruntait à Platon, à Aristote, aux Stoïciens ce qu'ils avaient de plus élevé, qui fondait tout cela en une doctrine courte et substantielle, très affirmative, appuyée sur l'autorité prétendue de Pythagore et de ses disciples immédiats, et qui aboutissait à des préceptes de vie précis, sévères, et raisonnables pourtant dans leur austérité.

Il est probable que cette philosophie se forma vers le commencement du Iᵉʳ siècle av. J.-C. à Alexandrie [2]. Nous la voyons admise à Rome, un peu plus tard, dans

1. Sur l'école néopythagoricienne, consulter Zeller, *ouv. cité*, t. V, p. 79 et suiv. — Les fragments sont réunis dans Orelli, *Opuscula græcorum veterum sententiosa*, t. II et dans Müllach, *Fragmenta philosoph. græcor.*, t. I et II (Bibl. Didot).

2. Zeller, p. 98. Cf. Susemihl, *Griech. Liter. in der Alexandrinerzeit*, t. II, p. 332.

l'entourage de Cicéron [1]. Sous Auguste, elle attire l'attention du savant roi Juba, qui se met à faire collection de ses œuvres et qui achète naïvement comme anciens beaucoup de livres pythagoriques nouveaux [2]. C'est donc le moment où sa vogue est établie. Elle se maintient ou grandit pendant les deux siècles suivants, puis, vers le milieu du IIIe siècle de notre ère, ce néopythagorisme va se fondre dans le néoplatonisme.

Sa place dans la littérature est marquée d'abord par toute une série d'œuvres apocryphes, dont il nous reste des fragments importants, puis par un petit nombre d'œuvres authentiques, presque entièrement perdues.

A la première catégorie appartiennent les *Vers d'or* (Χρυσᾶ ἔπη), le traité de Timée de Locres *Sur l'âme du monde et sur la nature* (Περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος), celui d'Okellos de Lucanie *Sur la nature du tout* (Περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως), les écrits faussement attribués à Philolaos, à Archytas [3], à Brontinos, à Théano, à Arésas, et à d'autres, puis des traités moraux qui nous sont donnés comme des œuvres d'Hippodamos, d'Euryphamos, d'Hipparque, de Théagès, de Métopos, de Clinias, de Criton, de Polos de Lucanie, de Dios, de Bryson, de Callicratidas, de Pemphélos, ou de femmes pythagoriciennes, Périctioné et Phintys.

Les *Vers d'or* nous offrent en quelque sorte les commandements de Dieu et de l'Église, selon la formule pythagoricienne, en 71 vers généralement médiocres ou mauvais. Il n'est pas douteux qu'une partie de ces préceptes ne soient anciens, même quant à la forme. Mais il y a tout lieu de croire qu'ils ont été grossis, arrangés, complétés, probablement vers le temps où se cons-

1. Sur Nigidius Figulus et P. Vatinius, voir Zeller, pass. cité.
2. Cf. ci-dessus, p. 403, note 3, et t. IV, p. 181 et suiv.
3. Sur certains fragments peut-être authentiques de ces deux philosophes, cf. t. IV, p. 181.

tituait le néopythagorisme [1]. Sous leur forme actuelle, on sent qu'ils ont été destinés à combler une des lacunes de la morale et de la religion des philosophes, en résumant leurs préceptes les plus essentiels et leurs promesses les meilleures dans quelques formules faciles à retenir. La doctrine en est religieuse et humaine : elle recommande la piété envers les dieux, le respect des parents, la douceur, la tempérance sans ascétisme, la justice, la résignation aux maux inévitables, la réflexion indépendante sans mépris hautain de l'opinion ; elle invite le fidèle à examiner chaque soir ses actions du jour pour les juger ; elle lui prescrit aussi, mais rapidement, certains rites, certaines purifications ; et, pour prix de cette sage conduite, elle lui promet, dès à présent, une paisible sagesse et, plus tard, une immortalité bienheureuse. En somme, une sorte de memento, mal ordonné, mais contenant en abrégé les règles de la vie, l'essence de la religion et le fonds des plus précieuses espérances. Le beau commentaire qu'en a donné au v[e] siècle le platonicien Hiéroclès montre qu'on pouvait en tirer sans trop d'effort une philosophie complète ; il témoigne en outre du grand prix que les derniers siècles du paganisme ont attaché à ce résumé bienfaisant, et il explique le titre brillant qu'une reconnaissance et une admiration traditionnelles lui ont donné.

Les autres écrits qui viennent d'être cités sont dus certainement à des faussaires de bonne foi, dont ils nous révèlent le curieux état d'esprit. Ceux qui composaient ainsi, avec des idées empruntées à Platon, à Aristote, à Chrysippe, des traités, qu'ils attribuaient à d'anciens pythagoriciens, n'étaient pas de vulgaires trompeurs. C'étaient des hommes instruits, qui, dominés par un

1. Müllach (*Fragm. phil. gr.*, I, 413) les attribue à Lysis. Zeller (ouv. cité, t. I, p. 269) me paraît avoir vu beaucoup plus juste.

parti pris, croyaient retrouver chez ces divers philosophes les débris des vieilles doctrines pythagoriciennes et n'hésitaient pas à les rendre à leurs véritables auteurs. D'ailleurs, en reconstituant tout un pseudo-pythagorisme primitif, ils obéissaient à des intentions que leur suggéraient les besoins du temps. Constituer une philosophie complète, mais simple, qui donnât aux contemporains, sous l'autorité d'une tradition antique et vénérée, supérieure par conséquent aux sectes, toutes les idées nécessaires sur Dieu, sur le monde, sur l'homme, sur la société, sur la famille, sur le bonheur et sur la vertu, voilà au fond ce qu'ils se proposaient. Et ce dessein déterminait la forme de leurs œuvres. S'ils s'efforçaient, par une nécessité du genre, d'écrire dans le dialecte dorien qui avait été celui des premiers Pythagoriciens, ils le faisaient du moins avec un remarquable souci de la clarté. A en juger par nos fragments, tous ces écrits, malgré des dissemblances nécessaires, se ressemblaient par une commune méthode d'élocution : une phrase courte, analytique, nettement divisée; des définitions brèves, des préceptes, des formules, çà et là quelques comparaisons traditionnelles; d'ailleurs, nulle rhétorique, point d'amplification, peu de dialectique. De vrais « manuels » par conséquent, sans originalité de pensée, mais commodes et pratiques.

C'est probablement à la même littérature qu'appartient le premier fonds de ces collections de *Sentences* et de *Comparaisons* pythagoriciennes qui ont été recueillies plus tard par divers auteurs [1]. Quelques-unes étaient anciennes, d'autres furent créées alors, d'autres s'y ajou-

1. Le principal recueil est celui de Démophilos, qui semble avoir vécu au second siècle après J.-C. Voir Müllach, t. II, p. XXVI, pour la personne de Démophilos et la bibliographie de son recueil. Ses *Comparaisons* et ses *Sentences* sont dans le t. I du même recueil, avec celles qui proviennent d'autres sources (p. 485-504).

tèrent plus tard : il est impossible aujourd'hui de les distinguer d'après leur âge relatif; mais, comme ensemble, elles répondent bien aux besoins et au goût que nous signalons en ce moment.

A côté de ces œuvres anonymes ou apocryphes, il y en eut d'autres qui furent publiées par leurs auteurs sous leur vrai nom. Les principaux pythagoriciens de ce siècle [1] sont les deux Sextius, contemporains d'Auguste et de Tibère [2], Sotion d'Alexandrie, disciple de Sextius le père et l'un des maîtres de Sénèque [3], puis, sous Néron, Moderatus de Gadès [4], Areios Didymos [5], enfin Apollonios de Tyane, qui vécut jusqu'au temps de Nerva [6]. Quelques-uns de ces noms sont connus ou même illustres, mais aucun n'a une grande importance dans l'histoire littéraire.

Sextius le père avait composé en grec quelques écrits de morale demi-stoïcienne, demi-pythagoricienne, qui ne nous sont plus connus que par les éloges enthousiastes de Sénèque [7]. Nous possédons encore un certain nombre de *Sentences* et la traduction latine d'un *Manuel*, qui sont ou de lui ou de son fils [8]. Il est possible que le manuel ait été interpolé ; mais quelques additions çà et

1. Voir Zeller, *Ph. d. Griech.*, t. V, p. 99 et suiv.
2. Müllach, t. II, p. XXIX et suiv.
3. *Ibid.*, p. XXXII. Sénèque, *Epist.*, 108 et Lactance, *Instit. div.*, VI, 2.
4. Müllach, t. II, p. XXXII. Étienne de Byz., v. Γάδειρα.
5. Müllach, t. III, p. I.
6. Sur Apollonios de Tyane, plusieurs notices dans Suidas, v. Ἀπολλώνιος. Biographie fabuleuse par Philostrate, à propos de laquelle nous aurons à revenir sur ce personnage. Pauly-Wissowa, *Apollonius*, 98.
7. Sén., *Epist.*, 59, 64, 73.
8. Müllach, t. I, p. 522 et suiv. L'*Enchiridion* a été traduit du grec en latin au IVe siècle par Tyrannius Rufinus, prêtre de l'église d'Aquilée, qui avait confondu Sextius le pythagoricien avec le pape martyr du même nom ; erreur dont S. Jérôme le reprend comme d'une folie : « temeritatem, immo insaniam » (*Epist.*, 133, 3).

là n'en ont pas altéré la forme primitive ni l'esprit. Les 427 sentences qui le composent sont presque toutes remarquables, non seulement par l'élévation morale et par le sentiment religieux, mais par un tour plein de vigueur, qui justifie en partie l'admiration de Sénèque [1].

De Sotion, il ne nous reste qu'un petit nombre de passages, conservés par Stobée [2]. Les uns semblent provenir d'un traité *Sur l'amour fraternel*; les autres sont empruntés à un écrit *Sur la colère*. On y trouve, à côté d'anecdotes citées en exemple, le même usage des sentences et des comparaisons que chez les autres pythagoriciens.

Les rares fragments tirés des dix livres de *Leçons pythagoriques* (Πυθαγορικαὶ σχολαί) de Moderatus [3] se rapportent à la doctrine des nombres et n'ont pas d'intérêt littéraire. — Il en est de même de ce qui nous reste du livre *Sur les sectes* d'Areios Didymos, qui fut le maître d'Auguste [4]. Si importants pour l'histoire de la philosophie ancienne que soient ces extraits, où l'auteur expose en abrégé la doctrine morale des stoïciens et celle des péripatéticiens, ils n'offrent rien où se marque une personnalité originale [5].

Apollonios de Tyane est célèbre surtout comme un des « saints » du Pythagorisme [6]. Sa réputation s'est

1. Gildemeister a publié de nouveau les *Sentences* de Sextius, Bonn, 1873. Il en met en doute l'authenticité.

2. Müllach, t. II, p. 47.

3. Müllach, t. II, p. 48.

4. Fragments conservés dans les *Eclogæ* de Stobée; édités successivement par Müllach, t. II, p. 53-112, et Diels, *Doxographi gr.*, p. 447 et suiv. Cf. les *Proleg.* du même. p. 69 et suiv.

5. Sénèque, *Ad Marciam*, ch. IV, nous a donné la traduction entière d'un assez long fragment de la *Consolation* qu'Areios avait adressée à Livie après la mort de Drusus (9 av. J.-C).

6. Encycl. de Ersch et Gruber, *Apollonios*; F. C. Baur, *Apollonios und Christus*, Tubinger Zeitsch. f. Theol., 1832; Gottschwig, *Apol-*

faite avec sa légende dans le cours du second siècle, et elle s'est achevée au troisième par la biographie que composa Philostrate. Nous reparlerons de lui à propos de cet écrit. Quant à ses œuvres littéraires, elles étaient peu nombreuses et nous n'en possédons à peu près rien. Sa *Vie de Pythagore* a été utilisée par Porphyre et Jamblique [1]; le dernier en analyse même un assez long passage, tout le récit de l'expulsion des Pythagoriciens de Sybaris, qui semble confus et négligé. Le traité de *la Divination astrologique* (Περὶ μαντείας ἀστέρων), cité par Philostrate, est entièrement perdu [2]. En revanche, Eusèbe nous a conservé quelques lignes d'un écrit *Sur les sacrifices* [3], qui semble avoir fait partie d'un ouvrage étendu, intitulé *Théologie* (Θεολογία). Dans ce curieux morceau, animé du plus pur esprit pythagoricien, l'auteur condamne les sacrifices et recommande la prière silencieuse de la raison. Si la pensée est belle en elle-même, le tour est d'un écrivain médiocre. Enfin Apollonios, selon Philostrate, avait écrit un grand nombre de lettres [4], que son biographe déclare avoir mises à profit, et dont il cite en effet un certain nombre; malheureusement, celles qu'il cite font justement suspecter

lonios von Tyana, Leipzig, 1889. Pauly-Wissowa, *Apollonios*, 96. — On a longtemps admis que Philostrate avait voulu établir une sorte de parallèle entre Apollonios et Jésus-Christ. Ce point de vue est généralement abandonné aujourd'hui. Voir plus loin, ch. IV, à propos de Philostrate.

1. Porphyre, *Vie de Pythag.*, 2; Jamblique, *Vie pythagoricienne*, 254-264.

2. Philostrate lui-même ne le connaissait que par Mœragénès (*Vie d'Apoll.*, III, 41).

3. Eusèbe, *Prépar. évangél.*, IV, 13. Même morceau, *Démonstr. évangél.*, III, 3, sous ce titre : ἐκ τῆς Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως Θεολογίας.

4. *Vie d'Apollon.*, I, 2 : Ἐπέστελλε δὲ βασιλεῦσι, σοφισταῖς, φιλοσόφοις, Ἠλείοις, Δελφοῖς, Ἰνδοῖς, Αἰγυπτίοις, ὑπὲρ θεῶν, ὑπὲρ ἠθῶν, ὑπὲρ νόμων, παρ' οἷς ὅ τι ἁμαρτάνοιτο ἐπηνώρθου. Dans ses préceptes sur le genre épistolaire, Philostrate (t. II, p. 257, Bibl. Teubner) le cite comme un des modèles à imiter.

le recueil tout entier. Nous en possédons 77 d'une autre collection, dont on n'a encore démontré définitivement ni l'authenticité ni la fausseté[1].

A la série des écrits pythagoriciens de ce temps doit être probablement rattachée la courte et célèbre composition allégorique connue sous le nom de *Tableau de Cébès* (Κέβητος πίναξ). Nos manuscrits l'attribuent au philosophe pythagoricien Cébès de Thèbes, évidemment à celui qui figure dans le *Phédon* de Platon, et nous voyons par diverses citations de Lucien (*Salariés*, 42; *Maître de rhétorique*, 6) que cette attribution était admise au second siècle[2]. En réalité, l'authenticité n'en est pas soutenable, bien qu'elle ait été longtemps admise, et même encore de notre temps; non seulement parce que l'auteur nomme les hédoniques et les péripatéticiens (c. 13) et cite les lois de Platon (c. 33; cf. *Lois*, VII, 808 D, E), mais plus encore à cause du caractère général de l'ouvrage. Quel qu'en soit l'auteur, il est probable qu'il a voulu imiter une composition analogue du stoïcien Cléanthe[3]. Son sujet est la description et l'explication d'un tableau allégorique que deux étrangers admirent dans un temple de Cronos, où il a été consacré autrefois par un Pythagoricien (c. 1 et 2). Ce tableau est une image de la vie humaine, et l'explication qui en est donnée constitue toute une doctrine de salut[4]. L'idée essentielle, c'est que l'homme entre dans la vie, plein d'illusions (c. 5); il est séduit par le plaisir ou par la fausse science, et s'il s'y attache définitivement, il est perdu; il s'y épuise et

1. Réunies dans le Philostrate de Kayser, Bibl. Teubner, t. I, p. 346 et suiv., et dans les *Epistolog. græci* de Hercher, Paris, 1873 (Bibl. Didot).

2. Voir, pour la bibliographie du sujet, Susemihl, *Griech. Lit. in der Alexandrinerzeit*, I, p. 25, note 66.

3. Usener, *Epicurea*, Préf. LXXI.

4. Ch. III : Ἐὰν δέ τις γνῷ, ἀνάπαλιν ἡ μὲν ἀφροσύνη ἀπόλλυται, αὐτὸς δὲ σώζεται καὶ μακάριος καὶ εὐδαίμων γίνεται ἐν παντὶ τῷ βίῳ.

n'y trouve que le malheur. Heureux, s'il s'en dégage à temps par le repentir (Μετάνοια, c. 10; Μεταμέλεια, c. 35) ! car, alors, par une route étroite, en pratiquant une discipline austère (c. 16, Ἐγκράτεια, Καρτερία), il arrive à la vertu, à la vraie science et au bonheur. Tout l'ouvrage est plein d'un profond mépris de l'instruction profane [1]; non seulement on peut arriver sans elle à la vraie science, qui est celle du bien, mais c'est à peine si elle y contribue, alors même qu'elle est bien dirigée (c. 33); sa principale utilité, c'est d'occuper les jeunes gens, de les détourner des plaisirs (*ibid.*). Cette conception de la vie est au fond stoïcienne, et elle appartient au stoïcisme de l'empire, à celui d'Épictète. Mais, outre que le livre se donne lui-même pour pythagoricien, il l'est en effet par l'emploi de l'allégorie, par le désir manifeste de résumer tout ce qu'il faut savoir pour bien vivre en quelques traits satisfaisants, faciles à retenir, et de les grouper même en une image. Si l'idée religieuse, familière au néopythagorisme, en est absente, c'est sans doute que l'auteur a voulu surtout faire ici appel aux profanes. Le grand succès de l'ouvrage est attesté à partir du second siècle de notre ère [2]; nul ne le cite auparavant; il est probable qu'il a dû naitre peu avant ce temps, puisqu'il est d'ailleurs imprégné de l'esprit qui se manifestait alors. De nos jours, l'allégorie, surtout lorsqu'elle est longue et compliquée, a peu d'admirateurs; celle-ci est sèche, laborieuse, sans grâce; mais si on la considère comme un moyen de populariser un enseignement essentiel, on ne peut lui refuser tout mérite.

1. Cela seul suffit à réfuter l'opinion de Susemihl, dans la note citée, qui est porté à l'attribuer à un rhéteur teinté de philosophie.

2. Voir Susemihl, même passage. Lucien goûtait vivement cette allégorie, qu'il a imitée deux fois. Il me semble qu'on sent aussi son influence dans les visions d'Hermas.

Dans ces divers écrits, s'accuse fortement la tendance profonde du néopythagorisme, celle qui en détermine le caractère essentiel. C'est une école de morale religieuse, très pure, mais inclinant au mysticisme; une école de recueillement, de tradition, de prière, de vie intérieure harmonieuse et paisible, en union avec Dieu; digne par conséquent de tout respect, mais peu faite pour la popularité.

IX

Tout autre était le stoïcisme. Armé pour la lutte, il eut l'honneur de constituer sous les mauvais règnes une certaine force de résistance et de représenter la protestation de la dignité humaine. Lorsqu'on se rappelle tant de pages éloquentes de Sénèque, tant de beaux vers de Perse et de Lucain, qu'il a inspirés; lorsqu'on le voit d'autre part à l'œuvre dans certains récits de Tacite, où il apparaît comme le soutien des plus nobles oppositions et des morts les plus courageuses, on est en droit de penser qu'il a dû se montrer non moins fier ni moins militant dans les écrits grecs du même temps. Or cette attente est déçue par les faits. Pour rencontrer un stoïcien, de culture grecque, qui se soit distingué, comme écrivain et comme homme, par une personnalité tout à fait éminente, il faut aller jusqu'à Épictète, qui appartient déjà presque au siècle des Antonins. Ses prédécesseurs, les maîtres ou les amis des grands Romains du temps de Néron, sont des hommes de second ordre, très recommandables par leur caractère et même par un certain talent, mais qui ne font guère que répéter et transmettre sans éclat l'enseignement traditionnel de l'école. Deux d'entre eux seulement retiendront quelques instants notre attention.

L'Africain L. Annaeus Cornutus [1] est bien connu comme le maître du poète Perse, qui a su dire dans des vers célèbres la douceur de son intimité, sa bienfaisante influence et le charme de sa sagesse socratique [2]. C'était un grammairien autant qu'un philosophe, et un Latin d'éducation autant qu'un Grec. Il avait composé en latin des *Commentaires sur Virgile*, en 10 livres [3], un écrit *Sur la prononciation et l'orthographe* [4], peut-être même des tragédies [5], et divers ouvrages de rhétorique, dont un traité *Des figures de pensée* [6]. Le seul livre grec qui nous reste de lui est intitulé *Abrégé des traditions grecques relatives à la théologie* (Ἐπιδρομὴ τῶν κατὰ τὴν ἑλληνικὴν θεολογίαν παραδεδομένων) [7]. C'est un résumé sans valeur littéraire, mais fort curieux, des interprétations étymologiques et symboliques données par l'école stoïcienne à la mythologie poétique et populaire. L'auteur expose brièvement à un enfant ce que d'autres avant lui avaient développé longuement [8]. Ces ouvrages antérieurs étant perdus, rien ne vaut aujourd'hui ce petit livre pour montrer ce qu'il y avait de puéril et d'arbitraire dans ces explications d'écoles, qui essayaient de concilier les vieux mythes avec la philosophie.

1. Suidas, v. Κορνοῦτος. S. Jérôme, *Chron.*, an d'Abrah., 2084. Dion, LXII, 29. Anon. *Vie de Perse*. — J. von Martini, *De L. Annaeo Cornuto*, Lugd. Bat. 1825. Otto Iahn, préf. de son édit. de Perse (1844).

2. Perse, *Sat.*, V, 21-44.

3. Gell., II, 6, 1. Charisius, I, p. 127, 20 et 125, 16 (Keil).

4. Cassiodore, p. 2281 (Putsch).

5. Anon., *Vie de Perse*. Voir Teuffel, *Gesch. d. röm. Lit.*, 294, n. 2.

6. Suidas, l. c. : ἔγραψε πολλὰ ...ῥητορικά. Gell., IX, 10, 5. — Les commentaires sur Perse et sur Juvénal qui portent son nom datent seulement du moyen âge (Teuffel, ouv. cité, 297, n. 6 et 326, n. 7).

7. Publié par Osann, Goettingen, 1844, d'après une copie de Villoison. Édition critique de C. Lang. *Cornuti Theologiae græcæ compendium*, Lipsiæ, 1881 (Bibl. Teubner), où l'on trouvera l'indication des mss. et une préface qui établit l'authenticité de l'ouvrage.

8. Ch. xxxv, fin.

Moins maltraité par le temps, C. Musonius Rufus tient encore sa place entre les moralistes de ce siècle [1]. Chevalier romain, d'une famille étrusque originaire de Bolsène, il fit profession de philosophie, et se rendit célèbre par son enseignement sous Néron. Sa renommée et l'influence qu'il prenait sur la jeunesse le firent exiler en 65. Il fut relégué en Grèce, d'où il revint à la mort de Néron; il embrassa la cause de Vespasien, qui lui parut celle de l'honnêteté. Dès le début de son règne, il accusa et fit condamner le délateur Celer. Quand Vespasien à son tour, chassa de Rome les philosophes, en 71, Musonius fut excepté de cette rigueur par une faveur spéciale. Le second Pline put encore le voir et l'aimer; mais il semble être mort avant le règne de Domitien. Sa maison était comme le sanctuaire du stoïcisme à Rome sous Néron et Vespasien. On y voyait venir, entre autres disciples, le jeune Épictète, qui y fut initié à la philosophie [2]. Les conversations privées qui s'y tenaient et quelques conférences publiques en grec que donna Musonius [3] furent plus tard publiées en substance par un certain Pollion, évidemment son disciple, sous le titre de *Souvenirs de Musonius* (Μουσωνίου ἀπομνημονεύματα); recueil dont un assez grand nombre de morceaux nous ont été conservés dans les extraits de Stobée [4].

D'après les témoignages les plus autorisés, notam-

1. Suidas, v. Μουσώνιος; Tacite, *Annales*, XIV, 59; XV, 71; *Histoires*, III, 81; IV, 10 et 40; Philostrate, *Néron*; *Vie d'Apoll.*, VII, 16; Pline, *Epist.*, III, 11; Dion, LXII, 27, 3; LXVI, 13, 1.

2. Épictète, *Entretiens*, I, 7, 32; 9, 29; III, 6, 10; 16, 1; 23, 29.

3. Plusieurs passages d'Aulu-Gelle prouvent que Musonius enseignait en grec (IX, 2, 8; XVI, 1, 1). Le mot cité en latin (XVIII, 2, 1 : Remittere animum quasi amittere est) est probablement une traduction du grec : Ὅμοιον τὸ ἀνιέναι ψυχὴν τῷ ἀφιέναι.

4. *Musonii reliquiæ et apophthegmata*, de Peerlkamp, Harlem, 1822. Suidas, Πωλίων.

ment ceux d'Épictète et d'Aulu-Gelle, l'enseignement de Musonius était remarquable par sa sincérité vigoureuse et son caractère pratique [1]. Sans dédaigner aucune partie de la doctrine traditionnelle, il s'attachait surtout à la morale. Ses leçons étaient de vives peintures, franches et familières, où chacun se reconnaissait. Volontairement étranger à toute rhétorique, il se proposait d'éveiller la conscience de ses auditeurs, d'y faire naître le reproche secret qui seul rend efficace la parole du maître, et il y réussissait par une précision pénétrante.

Cette impression des contemporains, nous ne l'éprouvons pas complètement en lisant les fragments qui sont venus jusqu'à nous. La faute en est sans doute au rédacteur, qui n'a pas su garder tout ce qui faisait la force et le charme de la parole du maître. Les qualités propres de celui-ci apparaissent davantage dans les mots cités isolément par Plutarque, Aulu-Gelle, Stobée. Mais les fragments étendus nous donnent du moins l'idée nette de l'esprit de son enseignement moral. Ce sont des instructions familières qui touchent à toutes les choses quotidiennes, à la nourriture, à l'habitation, aux vêtements, au mariage, aux droits des parents, aux peines de la vie, à la vieillesse [2]. Les idées viennent de Platon, d'Aristote, de Chrysippe ; ce sont celles que nous rencontrons vers le même temps chez Sénèque et chez les

1. Gell., V, 1 ; paroles de Musonius contre les sophistes, notamment : Quisquis ille est qui audit, ... inter ipsam philosophi orationem et perhorrescat necesse est et pudeat tacitus et pœniteat et gaudeat et admiretur..., etc. Epict., *Entret.*, III, 23, 29 : οὕτως ἔλεγεν ὥσθ' ἕκαστον ἡμῶν καθήμενον οἴεσθαι ὅτι τίς ποτε αὐτὸν διαβέβληκεν· οὕτως ἥπτετο τῶν γινομένων, οὕτω πρὸ ὀφθαλμῶν ἐτίθει τὰ ἑκάστου κακά.

2. Stobée, *Florileg.* I, 84, περὶ σκέπης ; XXIX, 78, περὶ ἀσκήσεως, sur la nécessité de s'exercer quotidiennement à la vertu ; XVIII, 38, περὶ τροφῆς ; XXIX, 75, Ὅτι πόνου καταφρονητέον ; XL, 9, ὅτι οὐ κακὸν ἡ φυγή, entretien avec un exilé sur l'exil ; LXVII, 20, Εἰ ἐμπόδιον τῷ φιλοσοφεῖν γάμος ; LXIX, 23, τί τὸ κεφαλαῖον γάμου ; CXVII, 8, τί ἄριστον γήρως ἐφόδιον ; etc.

pythagoriciens. Si Musonius se distingue par quelque chose entre les maîtres du stoïcisme, c'est surtout par un remarquable bon sens pratique, qui n'exclut pas l'élévation des sentiments; il prend la société telle qu'elle est, il ne sacrifie pas la famille à un ascétisme chimérique[1], il donne à la femme sa véritable place au foyer et il élève très haut l'association conjugale[2]. On comprend mieux, en le lisant, quelle influence salutaire exerçait alors la philosophie grecque dans le monde romain. Ses vrais propagateurs étaient des hommes d'une vie exemplaire, qui ne cherchaient pas à faire de brillants discours, mais qui avertissaient à propos, signalaient le mal à éviter, montraient familièrement le devoir quotidien, et rappelaient en toute occasion l'idéal prochain qui devait ennoblir la vie[3]. La vénération affectueuse que témoigne Pline le jeune pour la mémoire de Musonius et pour son gendre, le philosophe Artémidore, en dit très long sur le bien que ces sages modestes faisaient autour d'eux.

X

Les autres écoles, platonicienne et péripatéticienne, pourraient être passées ici sous silence, si l'on ne tenait compte que des maîtres obscurs qui représentèrent alors dans la société romaine les traditions de l'Académie et du Lycée, plus ou moins fondues ensemble[4]. Mais à côté

1. Voyez le morceau Εἰ ἐμπόδιον τῷ φιλοσοφεῖν γάμος (Stobée, *Floril.*, LXVII, 20), où il soutient que le philosophe doit se marier.

2. Morceau intitulé Τί τὸ κεφάλαιον γάμου (Stob., *Floril.* LXIX, 23).

3. C'est un des principes de Musonius que philosopher, c'est tout simplement bien vivre : Οὐ γὰρ δὴ φιλοσοφεῖν ἕτερόν τι φαίνεται ὂν ἢ τὸ ἃ πρέπει καὶ ἃ προσήκει λόγῳ μὲν ἀναζητεῖν, ἔργῳ δὲ πράττειν (Stobée, *Floril.*, LXVII, 20, fin).

4. Il faut cependant accorder au moins une brève mention au platonicien Thrasylle, contemporain de Tibère, qni groupa les

de cet enseignement sans nouveauté, une tentative originale, curieuse et féconde doit attirer notre attention : c'est celle du juif alexandrin Philon, qui peut être considéré comme le prédécesseur du néoplatonisme.

La communauté juive d'Alexandrie, nombreuse, active, intelligente, et depuis longtemps hellénisée, n'avait pas pu rester étrangère à la philosophie grecque, qui régnait partout et sans laquelle il n'y avait pas alors de culture classique [1]. Il a été question plus haut du péripatéticien juif Aristobule, qui, au second siècle, prétendait retrouver dans les doctrines du Lycée une émanation de la sagesse de Moïse et des prophètes. Les documents nous manquent pour suivre le développement, ou tout au moins la transmission, de ces idées dans les écoles juives d'Alexandrie jusqu'au commencement de notre ère, mais nous ne pouvons pas douter qu'elles ne s'y soient perpétuées, puisque nous les retrouvons chez Philon, qui les traite comme des vérités admises. C'était donc, à n'en pas douter, une opinion déjà ancienne et commune chez les juifs hellénisants d'Alexandrie au temps d'Auguste, que la sagesse grecque ne différait pas essentiellement de la sagesse hébraïque, c'est-à-dire, suivant eux, de la révélation contenue dans les livres saints, qu'elle en était même certainement issue, et qu'elle pouvait en être considérée comme une sorte de commentaire, grâce auquel les données de la révélation étaient mises à la portée de l'intelligence humaine. Toute l'œuvre de Philon procède de là.

Né vers l'an 20 avant notre ère, d'une famille sa-

teurs de Platon et moralistes. Nommons aussi Ammonius d'Alexandrie, qui vécut et professa à Athènes sous les règnes de Néron et de Vespasien ; il y fut le maître de Plutarque, qui l'a souvent mis en scène dans ses dialogues.

1. L'ouvrage le plus riche d'informations sur l'état du judaïsme en ce temps est celui de Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 3 vol., 1898.

cerdotale qui semble avoir tenu un haut rang parmi les Juifs d'Alexandrie, Philon reçut dans sa jeunesse une double éducation, hellénique et hébraïque, des plus complètes[1]. Il connut tous les grands écrivains de la Grèce, poètes et prosateurs, mais plus particulièrement les philosophes, et, entre ceux-ci, Platon, dont l'influence le pénétra tout entier[2]. En même temps, il étudiait à fond l'Ancien Testament, non seulement en le lisant lui-même, mais en l'entendant commenter dans les écoles juives et dans les synagogues. Devenu homme, il semble avoir vécu constamment dans le milieu où il avait été élevé, aimant la retraite et se donnant avec amour à cette philosophie religieuse qui était tout pour lui. Lui-même comptait alors au nombre des principaux docteurs de la sagesse révélée ; et l'on sent que la plupart de ses ouvrages, avant d'être écrits, ont dû être professés à l'école ou dans le temple. Il vécut ainsi, sous Auguste et sous Tibère, de plus en plus renommé parmi les siens pour sa vertu, pour sa science et pour son éloquence. C'était un homme grave, détaché du monde, que l'on devait vénérer profondément. Sous Caligula, d'a-

1. Sources de la biographie de Philon : Suidas, Φίλων Ἰουδαῖος ; Photius, *Bibl.*, 105 ; puis de nombreux témoignages dispersés ; les plus importants sont ceux de Philon lui-même, notamment dans ses écrits *Contre Flaccus* et *Sur l'ambassade*. De nos jours, la biographie de Philon tient naturellement sa place dans tous les ouvrages relatifs à sa philosophie, dont il sera question un peu plus loin. Citons à part les pages que lui a consacrées Renan dans le dernier volume de son *Histoire d'Israël*. Consulter, comme étude d'ensemble, l'article de Daehne, dans l'*Encyclop.* de Ersch et Gruber.

2. Il est curieux de comparer à cet égard l'éducation de Philon à celle de l'historien Joseph, les idées des Juifs d'Alexandrie à celles des Juifs de Jérusalem. A Jérusalem, l'éducation d'un jeune israélite de bonne famille est purement juive ; à Alexandrie, elle est plus grecque encore que juive. Il n'est pas même sûr que Philon sût l'hébreu. En tous cas, il cite la Bible d'après la traduction grecque, « qu'il suit, comme l'a dit E. Havet, jusqu'à en être dupe. »

bère, puis sous Claude, les Juifs d'Alexandrie, mal vus de la population grecque ou égyptienne, furent en butte à de terribles épreuves. On excita contre eux la colère du peuple, on les massacra, on voulut les forcer à introduire dans leurs synagogues les statues des empereurs. Dans ces cruelles circonstances, Philon, déjà vieux, ne manqua pas à son peuple. Il s'arracha à la retraite qu'il aimait, à ses études chéries, pour remplir le rôle dangereux dont la confiance des siens voulait l'investir. Il se rendit en ambassade à Rome auprès de Caligula; il y retourna peut-être encore sous Claude. Rentré sain et sauf à Alexandrie, il semble y avoir achevé sa vie studieuse en écrivant jusqu'à la fin[1].

Les écrits de Philon étaient très nombreux. Notre collection, quoique fort étendue, n'est pas complète. Elle s'est grossie pourtant, depuis le siècle dernier, de quelques ouvrages ou parties d'ouvrages qui ont été retrouvés dans une version arménienne et traduits en latin, et aussi d'un petit nombre de traités et de fragments, découverts dans diverses bibliothèques. Elle peut par suite s'enrichir encore. Telle que nous la possédons, elle soulève des questions d'authenticité, de classement et de chronologie, qui sont loin d'être résolues[2]. Ne pouvant

1. La légende des rapports de [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]

2. Entre les [illegible] [illegible]

ici entrer dans des discussions qui seraient infinies, nous nous contenterons de quelques indications générales.

Les ouvrages de Philon se divisent assez naturellement en deux groupes. Le premier comprend tous ceux qui se rapportent à l'explication du Pentateuque ; le second, un certain nombre d'ouvrages de propagande ou d'apologie, et quelques traités philosophiques.

Le premier groupe formait une longue série continue. C'étaient d'abord les *Questions et Solutions* sur la Genèse et l'Exode, dont il nous reste seulement quelques fragments, soit en grec, soit en latin. Venait ensuite le *Commentaire allégorique de la Genèse,* dont nous possédons la plus grande partie sous divers titres. M. Massebieau, a montré comment l'auteur, tout en suivant l'ordre de son texte, en tirait, par l'interprétation allégorique, une « histoire continue de l'âme », depuis sa formation jusqu'au degré de perfection qu'elle peut atteindre et qui était représenté par le type de Moïse [1]. La série se complétait par une *Exposition de la loi,* qui prenait pour point de départ la création du monde, montrait ensuite la loi réalisée sous une forme vivante dans les biographies d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph [2], et enfin étudiait le décalogue et les lois particulières, de façon à en tirer toute une législation religieuse, morale et politique. C'est à peine si nous possédons la moitié des ouvrages où se développait cet enchaînement de pensées.

Le second groupe offrait presque autant de diversité qu'il y avait d'unité dans le premier. On y trouvait d'abord le *Moïse* que nous lisons encore en trois livres, avec

sertation. Tout récemment, E. Herriot a repris cette question, avec des vues quelquefois divergentes : *Philon le Juif,* Paris, 1898.

1. Massebieau, ouv. cité. Ce *Moïse,* qui formait le dernier tome de cette série, n'est pas celui que nous possédons, lequel appartient à un autre groupe.

2. De ces quatre biographies, nous n'avons plus que celles d'Abraham et de Joseph.

plusieurs traités qui le complètent (*Sur l'humanité, Sur le repentir, Sur la noblesse*). Tous ces écrits s'adressaient aux païens qui se sentaient attirés vers le judaïsme. Philon y combattait leurs préjugés et leur ouvrait la voie, soit en leur faisant connaître le législateur d'Israël et sa doctrine, soit en répondant à leurs doutes et à leurs objections. — Dans les Ὑποθετικά, aujourd'hui perdus, il semble qu'ayant un dessein analogue, il en poursuivait l'accomplissement par une méthode un peu différente[1]. — C'était encore une pensée de propagande qui lui avait fait composer cette *Apologie des Juifs*, à laquelle Eusèbe rapporte le fragment qu'il nous a transmis *Sur les Esséniens*. Il semble naturel d'y rattacher aussi le traité *Sur la vie contemplative*, dont l'authenticité a été si vivement discutée, mais qui paraît bien porter son empreinte personnelle. — Le récit de l'*Ambassade à Caligula*, si intéressant, et l'écrit *Sur Flaccus*, sont deux ouvrages très voisins des précédents par l'esprit, mais distincts pourtant, et indépendants l'un de l'autre. — Enfin, il convient de mettre dans le même groupe quelques ouvrages philosophiques, qui s'adressent aussi à un public mêlé, aux païens aussi bien qu'aux juifs, et même plutôt aux païens. Tels sont l'écrit perdu *Sur l'esclavage de l'insensé*, celui que nous possédons *Sur la liberté du sage*, s'il est réellement de Philon, enfin les *Traités sur la Providence* et l'*Alexandre*, traduits de l'arménien, et à propos desquels il convient de faire toutes les réserves nécessaires quant à leur forme primitive.

Cette immense série d'écrits témoigne non seulement d'une merveilleuse activité, mais aussi d'une remarquable puissance d'esprit. On y sent partout de larges pensées et de grands desseins, qui se développent avec ampleur et patience, sans précipitation, sans sursauts, sans

1. Le titre de cet ouvrage est fort obscur pour nous et a été interprété diversement.

interruptions. Les dégager et les examiner en détail est l'affaire de la philosophie. Pour l'objet que nous nous proposons ici, il suffira d'étudier sommairement, dans l'ensemble de cette grande œuvre, l'esprit et le talent de Philon, en marquant à grands traits l'influence qu'il a exercée, soit sur la philosophie néoplatonicienne, soit sur la littérature chrétienne.

La méthode de Philon, dans ses commentaires sur l'Ancien Testament, c'est l'interprétation allégorique pratiquée avec une liberté, ou plutôt une fantaisie, qui nous paraît à nous un défi perpétuel au bon sens [1]. Cette méthode, Philon l'a reçue toute faite. Elle avait été appliquée par la philosophie grecque, par les Stoïciens surtout, à l'interprétation de la mythologie ancienne et à celle des textes classiques, spécialement des poésies d'Homère. Elle était passée de là à Alexandrie, et nous savons par Philon lui-même que ses prédécesseurs en faisaient usage depuis longtemps pour expliquer l'Écriture, qu'ils considéraient pourtant comme révélée. Il n'a donc rien innové à cet égard. Mais, en raison de la conservation de ses œuvres, c'est chez lui que cette méthode nous apparaît le plus clairement. Ainsi traitée, l'Écriture n'est vraiment plus qu'un prétexte. Méprisant le plus souvent le sens littéral, qui lui paraît indigne de Dieu, il fait dire au texte tout ce qu'il veut. Et c'est ainsi qu'avec une assurance sereine et vraiment étonnante, il y retrouve, sans la moindre difficulté, les grandes doctrines de Platon, d'Aristote, de Pythagore, celles des Stoïciens, qui, selon lui, ont été toutes empruntées par leurs prétendus auteurs à la source juive.

La doctrine qu'il tire de là ne peut être indiquée ici qu'en quelques mots [2]. Un dieu unique, qu'il essaye de

1. Voir, pour plus de détails sur ce point, Zeller, *Phil. de Griech.*, t. V, p. 347 et suiv.

2. Zeller, *ouv. cité*. Rappelons aussi l'exposé de Vacherot dans

dégager autant que possible de toute détermination, afin de le rendre plus pur; un dieu qui est l'être, l'absolu, l'un, mais qui pourtant, par une contradiction nécessaire, se trouve posséder aussi certaines qualités humaines, la bonté, l'activité, la volonté. Puis, pour ne pas mêler ce dieu au monde, pour ne pas être obligé surtout de lui imputer le mal physique et moral, toute une série d'êtres intermédiaires, d'ailleurs insuffisamment définis et classés, des êtres qui sont quelque chose de lui et qui ont pourtant une existence distincte, ses puissances (δυνάμεις), dans la conception desquelles nous reconnaissons à la fois les Idées platoniciennes, les causes aristotéliques, la raison créatrice des Stoïciens, les démons de la mythologie païenne et les anges de la Bible. Parmi ces puissances, la première, la plus constamment en scène, est le Verbe (Λόγος), qui apparaît, dans toute cette doctrine, comme un intermédiaire nécessaire entre le vrai dieu et le monde [1].

Cette métaphysique est dispersée dans tous les écrits de Philon, d'où il faut la dégager; et justement à cause de cela, elle ne semble pas s'être organisée en un système très complet ni très fortement étudié dans ses détails. D'ailleurs, quelque intérêt qu'elle inspirât à son auteur, elle le préoccupait moins que la morale. Le grand objet qu'il se proposait, c'était la vie spirituelle, pour lui-même et pour les autres : tous ses écrits tendent à définir, à recommander, à célébrer cet idéal. Sa doctrine morale est stoïcienne en son fond; elle l'est par son ascétisme décidé, par son dédain absolu de tout ce qui ne dépend pas de la volonté, par l'idée qu'elle se fait du sage, par sa notion du progrès (προκοπή), qui est la loi même de la vie. Et pourtant, sous ces ressemblan-

son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, t. I. Cf. Herriot, ouv. cité, l. II, *Exposition de la philosophie de Philon*.

1. J. Réville, *Le logos, d'après Philon d'Alexandrie*, Genève, 1877.

frappantes, des différences très sensibles éclatent, qu'on y regarde de près. La morale de Philon est réalité pénétrée de l'esprit juif et de l'esprit platoni-ı, et par là elle est bien plus voisine du christianisme ne l'était le stoïcisme. Fondée sur la croyance à révélation et à une inspiration divines, bien loin de e du sage une sorte de dieu, elle ne conçoit la vertu comme un don d'en haut, sans cesse renouvelé ; la on de la grâce lui est essentiellement inhérente. De ient qu'elle n'a rien de l'orgueil ni de la sécheresse Stoïciens. D'ailleurs elle ne se complaît pas en elle-ne ; son idéal n'est pas humain ; elle est mystique et ois enthousiaste. Le rêve de l'âme éprise du bien, t, pour Philon, de se détacher du corps et de la e, de s'élever jusqu'à Dieu, de vivre en lui, dans contemplation pleine de joie et d'amour. Aussi, tan-que les Stoïciens du temps s'attachent minutieuse-nt à régler tous les détails de la vie, à en prévoir tes les circonstances, lui, au contraire, en méditatif lté, semble oublier le plus souvent toutes les menues ses d'ici-bas, qui ne l'intéressent ni ne le préoccu-t, et sa pensée monte, d'un doux essor, jusqu'à ces teurs sereines qu'elle considère comme sa vraie pa-. Si l'extase n'est pas encore pour lui un besoin cons-, s'il n'y vise pas, par un dessein arrêté et conscient, nne à l'état suprême où doit tendre la philosophie, ne peut nier du moins que le mouvement même de sentiments ne l'y porte, comme à leur terme na-el.

'est en cela précisément que consiste la personnalité Philon ; et cette personnalité, tendre et pieuse, tout née d'une religion d'amour, est aussi ce qui le rend ginal et intéressant comme écrivain. Les sentiments remplissent ses écrits et la manière dont il les tra-, font de lui, au point de vue littéraire, une sorte

d'intermédiaire entre Platon et les écrivains chrétiens. Ceux qui disaient de lui, comme le rapporte Suidas [1], qu'il « platonisait », traduisaient ingénieusement une impression juste, mais qui a besoin d'être définie et complétée.

Bien des affinités naturelles rapprochaient Philon de Platon, et il n'avait qu'à suivre son instinct pour se développer, en tant qu'écrivain, sous l'influence prédominante et constante de cet admirable modèle. Il ressemble à Platon par l'abondance facile, par le courant large et libre du style, par une ampleur qui est ordonnée sans être périodique ; il a, comme lui aussi, quoique à un moindre degré, le don d'associer sans disparate la poésie à la prose, l'invention des images, la faculté de rendre vivantes les choses abstraites, celle de mélanger la subtilité de la dialectique à une certaine grâce originale de rêve et de sentiment.

Mais, outre qu'il est très inférieur à son maître par l'imagination, il manque absolument de cet instinct dramatique qui prêtait tant de vie et de variété à la dialectique platonicienne. Son abondance est presque toujours prolixe et devient vite monotone. D'ailleurs, il est bien loin de cette spontanéité charmante, qui n'avait pu se produire qu'en un moment bien court, dans la floraison toute jeune de l'atticisme. Bien qu'il rejette très heureusement le vocabulaire technique et disgracieux des écoles de philosophie contemporaine, il emploie encore trop de termes abstraits, quelquefois aussi des expressions recherchées, dont le sens précis demeure obscur. La rhétorique des écoles, sans le dominer, ne lui est pas non plus étrangère, surtout dans les parties narratives de ses œuvres, où il met en scène des per-

1. Suidas, Φίλων : Ἐπλούτησέ τε λόγον παρόμοιον Πλάτωνι, ὡς καὶ εἰς παροιμίαν παρ' Ἕλλησι τοῦτο χωρῆσαι· « ἢ Πλάτων φιλωνίζει ἢ Φίλων πλατωνίζει. »

sonnages. Il y a donc de l'artifice dans sa manière, comme dans celle des meilleurs écrivains grecs de son temps; et peut-être, à cet égard, ses écrits les plus soignés, tels que son *Moïse* par exemple, sont-ils dans l'ensemble de son œuvre les moins réellement platoniciens.

Mais ce serait lui faire tort que de s'en tenir à ce point de vue. Le mérite original de Philon comme écrivain n'est pas d'avoir reproduit quelque chose du langage de Platon; c'est bien plutôt, à mon avis, d'avoir souvent réussi à traduire des sentiments nouveaux dans une forme appropriée. La Grèce païenne avait peu connu le mysticisme; du moins, elle ne l'avait exprimé qu'accidentellement dans sa littérature. Philon est le premier prosateur qui ait su s'adresser à Dieu, ou parler de lui aux hommes, avec cet accent de piété ardente et cette sorte de solennité sincère qui allaient devenir ordinaires aux écrivains chrétiens.

Pour préciser cette observation, remarquons d'abord qu'il a déjà, quand il parle des œuvres divines, la magnificence à demi poétique, mais en même temps profondément religieuse, des futurs prédicateurs chrétiens :

« Quelqu'un qui entrerait dans une cité bien policée, où toute la vie publique serait ordre et beauté, ne se dirait-il pas aussitôt : Voilà une cité qui a pour la gouverner des chefs excellents? Eh bien, celui qui arrive dans la cité vraiment grande, je veux dire cet univers, et qui contemple la montagne et la plaine également remplies d'animaux et de plantes, le cours des fleuves qui naissent des sources et celui des eaux torrentielles, les mouvements des mers, l'heureux équilibre de la température et la succession des saisons de l'année, puis le soleil et la lune, ces guides du jour et de la nuit, et ces révolutions des astres, fixes ou errants, qui tournent comme un chœur de danse avec le ciel tout entier, n'est-il pas naturel, ou plutôt n'est-il pas nécessaire, qu'il conçoive aussitôt un

dieu, qui en est le père et le créateur et en même temps le guide suprême[1] ? »

Sans doute, l'idée exprimée ici remonte au moins jusqu'à Socrate. Mais il y a, dans l'allure de la phrase et dans la pompe des expressions, une sorte de lyrisme, fait à la fois d'admiration naïve, de conviction ardente, et d'amour, qui prête à cette très vieille idée un accent nouveau.

Et encore, il n'est question dans ce passage que du monde extérieur. Combien Philon ne sera-t-il pas plus original, quand il parlera de cette vie spirituelle qui lui est si chère et dont il a fait son domaine propre ! Écoutons-le, lorsqu'il paraphrase les paroles de Moïse devant le buisson ardent, priant Dieu de se révéler à lui. Ici, le sentiment qui s'exprime est celui de la foi inspirée par l'amour, l'élan de l'âme qui veut connaître Dieu pour le mieux aimer, et qui n'attend que de lui l'illumination dont elle a besoin ; et c'est par conséquent l'une des inspirations fondamentales du christianisme :

« Ah ! Révèle-moi qui tu es en vérité. Car, s'il ne s'agissait que de ton existence, l'univers me l'a enseignée; il t'a fait connaître à moi, comme un fils fait connaître son père, comme l'ouvrage fait connaître l'ouvrier. Mais ce que tu es en ton essence, voilà ce que j'ai soif de savoir; et cette science-là, il n'est pas une des parties de l'univers entier qui puisse m'en donner l'accès. Donc, je te prie et je t'implore, pour que tu accueilles la demande d'un suppliant, qui est plein de ton amour, et qui ne veut adorer que toi seul. La lumière ne se manifeste par rien d'étranger à elle-même : elle est sa propre manifestation; et, de même, toi, tu peux seul te faire connaître à nous. Voilà pourquoi je crois mériter d'être pardonné, si, manquant de maître, j'ai osé me jeter à tes pieds, pour me faire instruire par toi-même[2]. »

1. *De Monarch.*, I, ch. IV.
2. *Ibid.*, I, 6.

A côté de ces passages pleins d'élan, on pourrait en citer plusieurs autres où se laisse pressentir un aspect un peu différent de la littérature chrétienne, la méditation grave et triste sur les peines de la vie, adoucie par la piété qui se réfugie en Dieu. Détachons seulement quelques lignes des pages touchantes où Philon, en gémissant sur les circonstances qui l'ont arraché à sa vie tranquille, laisse deviner la consolation qu'il trouve à revenir, dès qu'il le peut, à ses hautes contemplations :

« Si tout à coup, dans cette tempête de la politique, un instant de calme m'est donné, alors, ouvrant mes ailes, je m'élève au-dessus des flots ; je m'élance presque dans les routes de l'air, porté par les souffles de la science, qui me conseille sans cesse de fuir avec elle, de me soustraire à ce dur esclavage, non seulement des hommes, mais des affaires, qui fondent sur moi de tout côté comme les eaux de l'orage. Et pourtant, dans ces épreuves, il convient encore de remercier Dieu, de ce que, couvert par les vagues, je ne suis pourtant pas englouti. Non, ces yeux de l'âme, que quelques-uns croyaient fermés à jamais par la perte de toute espérance, je les ouvre toujours, et j'y laisse pénétrer la lumière de la sagesse, sans vouloir abandonner toute ma vie aux ténèbres [1]. »

A coup sûr, ce n'est plus là du Platon : c'est quelque chose de neuf et de personnel, où la poésie de la Bible se mêle aux souvenirs classiques, sous l'influence prédominante d'un mysticisme qui appartient à un autre âge de l'humanité.

Voilà ce dont il faut tenir compte pour apprécier justement l'influence et le mérite de Philon. Comme penseur, il a été le principal promoteur d'un grand renouvellement de la philosophie ancienne ; il annonce déjà le néoplatonisme, et aussi la théologie chrétienne, en ce qu'elle a de commun avec cette doctrine [2]. Mais son in-

1. *Des lois particulières*, III, ch. I.
2. Massebieau, ouv. cité, p. 1 : « La nécessité de connaître Philon,

fluence ne se borne pas là. Philon a été lu par tous les Pères de l'Église grecque, et, comme écrivain, il est un des maîtres dont ils procèdent tous, directement ou indirectement. C'est chez lui que nous voyons apparaître la prose religieuse de l'Orient hellénique, avec ses caractères déjà manifestes, son lyrisme biblique, sa pompe et sa douceur brillante, sa subtilité aussi, ses grâces un peu prétentieuses et molles, son mysticisme enfin et sa spiritualité passionnée [1]. On ne peut nier que ce ne soit là une forme d'art très intéressante en elle-même, dont l'influence s'est perpétuée, par la diffusion du christianisme, jusque dans les temps modernes.

XI

Tandis que la philosophie, dès le temps de Tibère, de Caligula et de Claude, se préparait ainsi à de nouvelles destinées, l'histoire, depuis Strabon, végétait en somme assez misérablement dans des écrits sans relief et sans importance. Les règnes de Caligula, de Claude, de Néron lui furent, comme on l'a vu plus haut, peu favorables. Mais sous la dynastie flavienne, c'est-à-dire dans les trente dernières années du premier siècle environ, elle redevient pour nous un intéressant sujet d'études, grâce à l'écrivain juif Joseph.

si l'on veut analyser les origines de la pensée chrétienne, est de plus en plus généralement admise. » Photius, Bibl., 105 : ἐξ οὗ οἶμαι καὶ πᾶς ὁ ἀλληγορικὸς τῆς γραφῆς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ λόγος ἀρχὴν ἔσχεν εἰσρυῆναι. Voir particulièrement sur ce sujet le chapitre d'E. Havet sur *Le judaïsme alexandrin et Philon*, dans le tome III de son ouvrage *Le Christianisme et ses origines*. Paris, 1878.

1. Renan, *Hist. du peuple d'Israel*, t. V, p. 352 : « Le premier, il a dit des mots admirables, à la fois grecs et juifs, exprimant de très belles choses, et qui sont restées dans la tradition religieuse de l'humanité. »

Il y avait alors près de deux cents ans que l'histoire du peuple juif était vraiment entrée dans le cercle des connaissances helléniques. Et toutefois aucun grand ouvrage d'ensemble ne l'avait encore mise, comme un tout, à la portée des Grecs instruits et curieux. L'extension du judaïsme à travers le monde gréco-romain rendait une œuvre de ce genre chaque jour plus désirable. On rencontrait les Juifs sur tous les points de l'Empire, partout organisés en communautés, gardant leurs lois, leurs mœurs, leur religion, partout actifs et industrieux. Il était naturel qu'on désirât savoir qui ils étaient, comment ils avaient vécu jusque-là, d'où leur venaient ces lois si particulières, en un mot quel était leur passé, en tant que race et nation. La guerre furieuse qui éclata en Judée sous Néron donna encore à ces questions un intérêt beaucoup plus vif ; et quand le général qui avait commencé cette guerre fut devenu lui-même empereur, quand son fils, Titus, y eut mis fin, en 70, par la prise de Jérusalem après un siège mémorable, il arriva que l'histoire des Juifs se trouva liée jusqu'à un certain point à celle de la nouvelle dynastie, puisque la gloire de Vespasien et celle de Titus provenaient surtout de leur triomphe judaïque.

Or, justement en ce temps, un homme put se croire désigné par les circonstances pour devenir l'historien de la Judée.

Issu d'une famille sacerdotale, Flavius Joseph naquit à Jérusalem en l'an 37 ap. J.-C. [1] Par les soins de son père Matthias, il reçut dans sa ville natale une éduc tion qui dut être exclusivement juive [2]. De seize à dix-

1. La principale source de la vie de Joseph est son *Autobiographie*. Voyez aussi les deux notices de Suidas.

2. *Antiq. juive*, ch. XII, 2, où il explique comment il n'a pas appris le grec de bonne heure, et où il dit, en parlant de ses compatriotes : Μόνοις δὲ σοφίαν μαρτυροῦσι τοῖς τὰ νόμιμα σαφῶς ἐπισταμένοις καὶ τὴν τῶν ἱερῶν γραμμάτων δύναμιν ἑρμηνεῦσαι δυναμένοις.

neuf ans, il s'attacha à un ermite, nommé Banous, et vécut avec lui au désert. Rentré dans le monde en l'an 53, il embrassa les principes austères des Pharisiens, qui étaient, comme il l'a dit lui-même, les Stoïciens du judaïsme, et il prit part dès lors aux affaires de son pays. A vingt-six ans, en 63, sous le règne de Néron, il fut chargé d'aller négocier à Rome la liberté de quelques prêtres juifs, qui avaient été jetés en prison pour les motifs arbitraires. Grâce à la faveur de Poppée, non seulement il réussit dans sa mission, mais il revint chez lui chargé de présents.

A ce moment, la Judée commençait à s'agiter. Joseph fut un des agents les plus actifs du conseil sacerdotal de Jérusalem, qui essayait de résister à l'entraînement du peuple, sans se compromettre auprès de lui. Envoyé en Galilée, il dut à la fois négocier et combattre, et y courut les plus grands dangers. A la fin, il fallut en venir à la guerre ouverte avec les Romains (66 ap. J.-C.). Défait par Vespasien, alors général de Néron, à Garis, assiégé par lui dans Jotapata, Joseph fut pris. Mais, s'il faut l'en croire, il eut l'art de prédire à son vainqueur sa grandeur future [1] et gagna ainsi sa bienveillance. Après la chute de Néron, Vespasien, proclamé empereur par ses troupes, emmena Joseph à Alexandrie, puis il le confia à son fils Titus, qui le ramena en Judée et le garda auprès de lui pendant tout le siège de Jérusalem. Joseph assista donc en témoin à la ruine de sa patrie (70 ap. J.-C.), après avoir essayé plusieurs fois, non sans courir de grands risques, d'amener ses concitoyens à cesser une résistance inutile. La ville une fois prise, il s'employa, nous dit-il, à sauver les livres saints et le plus grand nombre possible de prisonniers.

1. *Guerre des Juifs*, l. III, ch. IX.

A partir de ce moment, le rôle public de Joseph était fini. Il semble avoir vécu depuis lors à Rome, où la faveur de Vespasien, de Titus et de Domitien lui demeura constante. Vespasien lui conféra le titre de citoyen romain et lui donna, pour l'habiter, la maison qu'il occupait lui-même à Rome avant d'être empereur. En outre, il lui attribua d'importants domaines en Judée, et Domitien exempta ces terres de l'impôt foncier. Joseph dut mourir sous Trajan. Nous ignorons en quelle année exactement.

Son premier ouvrage, qui est aussi le plus estimé, fut *la Guerre des Juifs*, en sept livres, publié sous le règne de Vespasien. Titus en personne avait pressé l'auteur de l'écrire [1]. Joseph, comme il nous l'apprend lui-même, le composa d'abord en hébreu, et, sous cette forme, l'ouvrage se répandit en Orient; puis, voyant que la vérité des faits était altérée par les historiens de langue grecque, il le traduisit en grec, en se faisant d'ailleurs aider dans cette tâche, comme il le déclare loyalement [2]. Après avoir rappelé dans le premier livre les événements qui mirent les Juifs en contact avec les Romains, et principalement le règne d'Hérode le Grand, l'auteur passe rapidement dans le second sur tout ce qui suivit et arrive au soulèvement de la Judée sous Néron. A partir du livre III, il fait la chronique de la guerre; les livres V et VI, qui sont les plus dramatiques, retracent jour par jour le tableau du siège de Jérusalem; le VII[e] expose les derniers mouvements qui suivirent la victoire de Titus. Acteur d'abord dans cette guerre, puis témoin oculaire du siège, Joseph, parfaitement informé de tout, nous apprend qu'il composa son récit d'après les notes qu'il avait prises au jour le jour [3]. L'ouvrage fut offert par lui à Vespa-

1. C. Apion, I, 9. *Autobiogr*, § 65. Il y mentionne (l. VII) le temple de la Paix, qui fut dédié en 75 (Dion Cass., LXXVI, 15).
2. *G. des Juifs*, Préface, I; *C. Apion*, I, 9.
3. *Contre Apion*, I, 9 et 10.

sien et à Titus, puis au roi Hérode-Agrippa [1]. Malgré les professions réitérées de sincérité absolue que fait l'auteur [2], il est bien difficile de croire que la préoccupation de plaire à ces augustes lecteurs et de se faire valoir lui-même auprès d'eux n'ait eu aucune influence sur son récit. Joseph s'applique manifestement à rejeter toute la responsabilité de la guerre et des destructions sur un seul parti, celui des *zélotes*; et, par suite, il fait constamment l'apologie indirecte de sa propre politique ; en même temps, il disculpe les Romains de toute violence volontaire, et il prête à Titus une sorte de rôle idéal, dans lequel s'unissent toutes les vertus. Ce point de vue, plus ou moins conscient, l'a tout au moins empêché de montrer assez fortement ce qu'il pouvait y avoir de sincérité ardente dans le fanatisme de ceux qu'il appelle « les brigands ». Voilà pourquoi il ne nous représente pas l'âme juive en son entier, telle qu'elle se révéla au milieu de cette crise sanglante et de ces tempêtes. On sent trop dans son récit l'homme du sanhédrin, le pharisien, doublé d'un historiographe officiel. Malgré cela, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il excite, en somme, un intérêt des plus vifs. La fermeté générale du dessin, la précision et l'abondance des détails, l'heureux choix des traits de mœurs, mêlés aux descriptions techniques, lui donnent une grande valeur historique et dramatique. L'auteur a cru, il est vrai, en augmenter l'effet, çà et là, par un fâcheux mélange de rhétorique, où se fait sentir l'influence de la sophistique contemporaine [3].

1. [illegible] de remerciement d'Agrippa.

2. [illegible] Antiquité [illegible]

3. [illegible] qui mange [illegible] devoir lui [illegible]

Mais ce sont là, pour ainsi dire, des pièces de rapport, qu'il est facile d'éliminer. L'ensemble, dégagé de ces morceaux à effet, se recommande par des qualités sérieuses et fortes. Quant au style, on a vu qu'il n'appartenait pas entièrement à Joseph, puisqu'il déclare s'être fait aider quand il transcrivit son ouvrage en grec. Toutefois il a été au moins modelé d'après l'original, avec la participation active de l'auteur, et l'on y reconnaît certainement, sous la médiocrité correcte et soignée de la langue hellénistique, la netteté ferme de son esprit [1].

Tout en écrivant cette histoire de la dernière guerre, Joseph avait déjà conçu l'idée d'un autre ouvrage, bien plus étendu, où il ferait connaître aux Grecs l'ensemble des annales de son peuple [2]. Il fut encouragé dans ce dessein par le savant Épaphrodite, Grec instruit, qui jouit d'une haute fortune au temps des Flaviens [3] ; et, malgré la difficulté qu'il éprouvait toujours à écrire dans une autre langue que la sienne [4], il se mit à l'œuvre et réalisa ce qu'il s'était proposé. Il nous apprend lui-même que l'ouvrage fut achevé la treizième année du règne de Domitien, c'est-à-dire en 94 : Joseph avait alors cinquante-sept ans [5].

L'*Antiquité juive* (Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία) [6], en vingt

1. La *Guerre des Juifs* fut mise en latin dès le temps de S. Jérôme par son contemporain Rufin d'Aquilée. Elle fut également traduite, mais sans aucun souci d'exactitude, par S. Ambroise, qui ajouta et retrancha à son gré. Cette version a été connue au moyen âge sous le nom d'Hégésippe, altération du nom de Joseph.

2. *Antiq. juive*, Préf., ch. II.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* — Cf. l. XX, ch. XII : Καὶ τῶν ἑλληνικῶν δὲ γραμμάτων ἐσπούδασα μετασχεῖν, τὴν γραμματικὴν ἐμπειρίαν ἀναλαβών, τὴν δὲ περὶ τὴν προφορὰν ἀκρίβειαν πάτριος ἐκώλυσε συνήθεια. Il veut dire évidemment ici qu'il a fini par acquérir la connaissance de la langue (γραμματικὴ ἐμπειρία), bien qu'il ait peine à la prononcer avec exactitude (ἡ περὶ τὴν προφορὰν ἀκρίβεια).

5. *Antiq. juive*, l. XX, c. XII, fin.

6. *C. Apion*, I, 10.

livres, embrasse toute l'histoire des Juifs, depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron (66 ap. J.-C.), où elle se relie à la guerre racontée précédemment. Les dix premiers livres conduisent le lecteur jusqu'à la captivité de Babylone. Puis, à mesure que les événements se rapprochent, le récit s'étend. La vie d'Hérode le Grand remplit près de quatre livres (XIV-XVII). Les trois derniers racontent l'histoire des fils d'Hérode et celle de la Judée sous Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron. Toute la première partie de l'ouvrage n'est guère, comme l'auteur le déclare lui-même, qu'une transcription abrégée de l'Ancien Testament [1]. La seconde a été rédigée d'après des sources variées, parmi lesquelles il faut citer d'une part un certain nombre d'historiens grecs, dont Nicolas de Damas, d'autre part des documents juifs, tels que les listes des grands prêtres [2].

On comprend que les premiers livres aient pu offrir un intérêt de curiosité à des Romains et à des Grecs qui ne lisaient pas l'Ancien Testament. Mais cet intérêt a disparu depuis que la Bible est dans toutes les mains. Le récit de Joseph est une sorte d'« histoire sainte », sans originalité, une pâle et médiocre transcription, qui n'a ni la naïveté, ni la grâce, ni la grandeur du texte original. La rhétorique des écoles s'y mêle plus d'une fois, d'une façon puérile, à la simplicité biblique. Abraham fait un discours à son fils avant de l'immoler, et Isaac y répond, comme dans les tragédies, par de nobles paroles [3]. D'un autre côté, les choses importantes à signaler ne sont pas traitées comme elles auraient dû l'être. Les pages relatives à la législation de Moïse ne sont qu'un exposé

1. C. Apion, I, 10 : Τὴν μὲν γὰρ ἀρχαιολογίαν ἐκ τῶν ἱερῶν γραμμάτων μεθηρμήνευκα. Cf. *Antiq. juive*, Préf., 2; et *C. Apion*, I, 1.
2. *Ant. juive*, l. XX, ch. XII. Cf. *C. Apion*, I, 8.
3. L. I, ch. XIII, § 3 et 4.

médiocre, très inférieur aux éloquents écrits de Philon sur le même sujet. Pour que ce livre révélât vraiment la Judée au monde gréco-romain, il eût été nécessaire que l'auteur eût eu plus fortement conscience du grand rôle que la tradition juive était appelée à jouer dans l'histoire de l'humanité. Joseph, quoique intelligent et croyant, était un esprit trop positif, trop attaché aux choses présentes, pour être capable de ces larges vues. Il fallait interpréter la Bible en penseur et en poète : il s'est contenté de la transcrire en chroniqueur [1]. — Heureusement, cette insuffisance cesse dès qu'il n'est plus enchaîné à un texte vénéré, et voilà pourquoi les derniers livres de l'ouvrage sont pour nous très supérieurs aux premiers. Lorsque Joseph redevient vraiment historien, il retrouve ses qualités. Le caractère et la politique d'Hérode le Grand sont bien étudiés et bien exposés. Le narrateur est un homme de sens, qui comprend les affaires et la politique, qui connaît les passions humaines, sait démêler les intrigues et mettre en lumière les motifs des actions. Son récit, bien qu'un peu long, a du mouvement, parce qu'il est conduit avec ordre et marche constamment à sa fin ; et les tragédies de palais, causées par l'humeur soupçonneuse et jalouse du vieux roi, en rompent dramatiquement la monotonie. Hérode et Mariamne, Antipater et les fils de Mariamne, sont des figures vivantes, qui ont été presque populaires chez nous au XVIIe siècle, grâce à l'influence du théâtre, inspiré par l'historien juif [2]. En outre, cette partie de l'ou-

1. Sa pensée dominante est de démontrer que Dieu récompense matériellement ceux qui lui sont fidèles et punit ceux qui l'oublient : voilà, selon lui, la principale leçon à tirer de ce qu'il raconte (Préface, ch. III).

2. C'est au XVIIIe l. de l'*Antiquité juive* (ch. III, § 3) que se trouve le passage célèbre sur Jésus. Ces quelques lignes, qui ne se rattachent ni à ce qui précède, ni à ce qui suit, semblent résulter du mélange de plusieurs interpolations superposées. — L'*Antiquité*

vrage de Joseph nous fournit les renseignements les plus intéressants sur l'histoire morale et religieuse de la Judée, depuis le temps des Asmonéens jusqu'à celui de l'auteur, c'est-à-dire dans la période de son existence où elle s'est le plus transformée. C'est par lui surtout que nous connaissons d'une façon précise les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens. Il est vrai qu'on a pu lui reprocher avec raison de chercher à « helléniser ses compatriotes[1] ». La remarque est excellente, et elle indique bien en quel sens les informations qu'il donne doivent être en quelque sorte *transposées*. Il n'en est pas moins vrai que, sans lui, toute une partie notable des antécédents judaïques du christianisme serait presque inintelligible pour nous.

En achevant son *Archéologie juive*, Joseph annonçait l'intention de composer un ouvrage en quatre livres *Sur Dieu et son essence et sur les lois* [illegible][2]. Cet ouvrage n'a probablement pas été écrit. Ce qui semble en avoir empêché la composition, ce fut l'incrédulité soulevée par les récits de l'Archéologie juive. Le public gréco-romain avait son opinion faite sur les Juifs, et il acceptait légèrement beaucoup de calomnies sur leur compte. Tout ce que Joseph racontait d'après la Bible des origines du peuple juif, de la vocation d'Abraham, de la captivité en Égypte et de l'exode, était naturellement accueilli [illegible] affligé [illegible] qu'il [illegible] pour [illegible] et

[illegible] nous.

1. [illegible]
2. [illegible]

de discuter. De là, l'écrit apologétique en deux livres, que nous appelons assez improprement *Contre Apion* [1].

Joseph s'y adresse à son ami Épaphrodite, et il entreprend à la fois de démontrer aux incrédules la haute antiquité du peuple juif et de répondre à certaines calomnies des écrivains grecs. Rien ne montre mieux que cet ouvrage à quel point les esprits cultivés étaient alors dominés par la superstition de la science hellénique. Il leur semblait réellement impossible qu'il eût existé près de la Méditerranée une civilisation aussi forte, aussi élevée que celle qu'on attribuait à Moïse, sans que les historiens grecs en eussent parlé. C'est à cette objection, exprimée ou latente, que répond surtout Joseph dans son premier livre. Il explique l'isolement des Juifs, il montre avec force la jeunesse relative de la société grecque; puis il prouve que les Juifs n'ont pas été aussi ignorés qu'on veut bien le dire, et pour cela, grâce à son érudition étendue, il cite des témoignages empruntés aux historiens Manéthon, Dios, Ménandre d'Éphèse, Bérose, Hécatée d'Abdère, qui avaient fait connaître aux Grecs les vieilles traditions de l'Égypte, de la Phénicie et de la Chaldée; il y ajoute même quelques autres témoignages isolés, qu'il demande à divers écrivains. Si d'ailleurs tant d'autres n'ont rien dit des Juifs, il l'explique par des sentiments de jalousie, dont il trouve la preuve dans les calomnies qui couraient le monde (c. 23), et qu'il se met alors à réfuter (c. 24-fin). — On voit que, dans tout cela, il n'est pas même question d'Apion. Celui-ci fait le sujet d'une partie seulement du second livre[2]. On a vu plus haut (p. 405) qui était ce singu-

1. Ce titre se trouve déjà dans Eusèbe, *H. Eccl.*, III, 8, 2, ἀντιρρήσεις πρὸς Ἀπίωνα. Porphyre (*De abstin.*, IV, 11) l'appelle bien plus justement Πρὸς τοὺς Ἕλληνας.

3. Cette partie ne nous est pas parvenue complète, en grec du moins. Pour les ch. v-ix, nous n'avons plus qu'une traduction latine, qui supplée au texte.

lier personnage. Son outrecuidance et sa légèreté expliquent le ton de mépris que prend Joseph dans cette partie de son apologie, où il ne trouve en effet à réfuter que des affirmations sans valeur. Quand il en a fini avec Apion, il entreprend, contre Apollonios, Molon et Lysimaque, la défense des lois juives (à partir du chap. 14 jusqu'à la fin); et, sans doute, il dut faire entrer dans ces chapitres la substance de ce qu'il s'était proposé de développer dans ses livres projetés sur Dieu et sur les lois.

Cette apologie a dû être opportune et par conséquent intéressante, lorsqu'elle parut. Mais, comme beaucoup d'apologies, elle a perdu une partie de son intérêt en gagnant sa cause. Personne aujourd'hui ne songe à mettre en doute l'antiquité d'Israël ni à considérer les Juifs comme une bande de lépreux chassés d'Égypte. Par suite, nous ne cherchons plus guère dans l'ouvrage de Joseph que l'attestation curieuse de préjugés disparus, et nous y retrouvons avec plaisir un certain nombre de fragments d'historiens perdus. Les derniers chapitres, où il expose et loue la loi de son peuple, sont restés plus vivants. Le sentiment en est fier; on y voudrait un esprit plus philosophique: l'auteur a toujours quelque peine à se détacher du détail minutieux et à dégager les idées générales.

Le dernier écrit authentique de Joseph semble avoir été son *Autobiographie*, qui fut composée peu après l'*Antiquité juive* et semble y avoir été rattachée. L'auteur nous y renseigne en détail sur son éducation, sur sa vie privée et publique, en complétant sur quelques points ce qu'il avait dit déjà dans sa *Guerre des Juifs*. L'ouvrage est intéressant à lire, non seulement en raison des faits précis qu'il énonce, mais parce qu'il découvre au mieux le caractère de celui qui se met ainsi en scène. Il y apparaît avec sa vanité naïve, sa pleine satisfaction

de lui-même, et en somme une certaine médiocrité de caractère. C'était à coup sûr un honnête homme, dont la conduite dans l'ensemble semble avoir été sage et correcte, mais c'était aussi un politique, qui ne s'élevait jamais complètement au dessus de ses préoccupations d'intérêt personnel.

Nous avons encore, sous le nom de Joseph, un discours ou plutôt une sorte de déclamation intitulée *Les Maccabées* ou la *Souveraineté de la raison*. C'est l'œuvre d'un sophiste judaïsant, où l'on ne retrouve ni l'esprit ni le style de l'historien de la guerre des Juifs.

Le nom de Joseph rappelle naturellement celui d'un autre historien juif, le Galiléen Justus de Tibériade [1], qui fut son adversaire politique, son ennemi acharné, et qui écrivit, peu après l'an 100. Il avait composé une chronique, qui embrassait toute l'histoire nationale, depuis Moïse jusqu'à la mort du roi Hérode-Agrippa II. Photius, qui la lisait encore, loue la concision du style et la rapidité substantielle du récit [2]. Joseph lui reproche formellement d'avoir écrit pour altérer la vérité [3]. Il nous est impossible aujourd'hui d'apprécier jusqu'à quel point ce reproche était fondé.

XII

Il nous reste, pour compléter le tableau de la littérature du Ier siècle, à ajouter quelques mots sur la poésie de ce temps.

A vrai dire, on peut se demander s'il y a eu alors une poésie grecque. Une inspiration grande et sincère était impossible chez les Grecs humiliés et devenus les clients

1. Suidas, Ἰοῦστος Τιβεριεύς; Étienne de Byzance, Τιβεριάς.
2. Photius, *Biblioth.*, 33.
3. Joseph, *Autobiogr.*, ch. IX et surtout ch. LXV.

des Romains. Il n'y avait plus en eux ni vive fierté nationale, ni sincère attachement aux vieilles légendes, ni religion profonde, ni, d'une manière générale, assez d'indépendance individuelle pour qu'ils osassent exprimer avec éclat des sentiments profonds et hardis sur quoi que ce fût. Dans ces conditions, des hommes d'esprit pouvaient écrire des vers de société avec plus ou moins de grâce; mais on eût vainement cherché parmi eux un poète digne de ce nom.

Arrêtons-nous d'abord un instant au recueil d'épigrammes qu'un macédonien, Philippe de Thessalonique, composa sous le règne de Caligula[1]. Thessalonique, capitale de la province de Macédoine, semble avoir été alors un centre littéraire de quelque importance. Philippe se proposa de compléter la *Couronne* de Méléagre (voy. ci-dessus, p. 257), en y ajoutant un choix des meilleures épigrammes publiées depuis la formation de ce premier recueil. Dans une courte dédicace, adressée à un certain Camille, il énumère les principaux auteurs qu'il avait jugé à propos d'y faire figurer[2] : Antipatros, Crinagoras, Antiphilos, Tullius Lauréas, Philodème, Parménion, Antiphane, Automédon, Zonas, Bianor, Antigone, Diodore et Évènos. Lui-même s'était adjoint à ces poètes : car, il nous reste de lui environ 88 épigrammes, sans originalité bien marquée.

Les plus intéressants de ces versificateurs sont Philodème d'une part, dont il a été déjà question plus haut et sur lequel nous n'avons pas à revenir, et, d'autre part, Antipatros, Crinagoras et Antiphile.

Tous, bien qu'à divers degrés, se rattachent à Léonidas de Tarente, mais laissent sentir l'influence de la

1. Pour cette date, voir Hillscher, *Jahrbüch. f. Philol., Suppl.* XVIII, 699 et sqq. qui corrige l'opinion divergente de Jacobs, *Anthol., grecque*, t. XIII, p. 934; celui-ci le plaçait à la fin du Ier siècle. Cf. Pauly-Wissowa, art. *Anthologia*, 1.

2. *Anthol. Palatine* (Stadtmüller), section IV, 2.

rhétorique, spécialement de la rhétorique asiatique, en opposition avec l'art raffiné des Alexandrins. C'est peut-être même pour nous l'intérêt principal de cette anthologie de Philippe, que de montrer très vivement cette réaction, qui caractérise un temps nouveau.

Antipatros [1], né à Thessalonique comme Philippe, vécut sous le règne d'Auguste et passa probablement une partie de sa vie à Rome. Il eut pour protecteur L. Calpurnius Pison, consul en l'an 15 avant J. C.; parmi ses épigrammes, la dernière à laquelle on puisse assigner une date fut adressée au roi Cotys après l'an 12 de notre ère [2]. Antipatros était un improvisateur. Une curieuse épigramme (Anth. Pal. VII, 409) nous montre en lui un admirateur passionné de cet Antimaque, que le goût exigeant d'Alexandrie avait autrefois décrié par la bouche de Callimaque. Ses propres poésies semblent dénoter un travail rapide. Il aime les pointes. qui plaisaient tant à tout un groupe de rhéteurs asiatiques; son style est d'ailleurs banal, nourri d'emprunts, peu personnel. Dans le choix de ses sujets, il s'inspire volontiers de Léonidas de Tarente et de son homonyme Antipatros de Sidon.

Antiphile de Byzance [3], vécut, comme Antipatros, sous le règne d'Auguste. Les cinquante épigrammes qui portent son nom dénotent un art prétentieux et médiocre; des combinaisons de mots, au lieu d'impressions vraies, une vaine rhétorique, dissimulant la pauvreté de la poésie [4].

Crinagoras de Mitylène [5] est, lui aussi, un contempo-

1. Pauly-Wissowa, *Antipatros*, 23. Cf. *Anthol.* Jacobs, t. XIII, p. 848.

2. *Anthol. Planudea*, 75.

3. Pauly-Wissowa, *Antiphilos*, 4. Cf. *Anthol.* Jacobs, XIII p. 851.

4. Voir par exemple l'épigr. XII, où le poète veut dépeindre l'ombrage d'un chêne : cela n'est ni vu ni senti. Ne compare-t-il pas le couvert de l'arbre à un toit de briques?

5. *Anthol.*, Jacobs, t. XIII, p. 876. Strabon, XIII, 918. — Édition

rain d'Auguste; et nous voyons par ses épigrammes qu'il fut en relations avec la famille impériale. Plus poète qu'Antipatros et qu'Antiphile, plus sensible et plus délicat, il est souvent, comme eux, contourné, obscur, et il se travaille, comme eux, à poursuivre de vaines antithèses.

D'autres poètes de la même période, que Philippe n'a pas nommés ou qui lui sont postérieurs, figurent aussi dans l'Anthologie : Archias, le client de Cicéron dont il a été question plus haut, l'historien Théophane, ami de Pompée, Alphée de Mitylène et Thallos de Milet, contemporains d'Auguste, Lollius Bassus, sous Tibère, Gætulius, sous Caligula. Léonidas d'Alexandrie, Erykios de Cyzique, Lucilius, contemporains de Néron. Aucun d'eux n'a d'originalité bien marquée.

Les genres dramatiques sont particulièrement délaissés au premier siècle. Nicolas de Damas nous dit bien, dans son autobiographie, qu'il avait composé en sa jeunesse des tragédies et des comédies. Mais il est clair qu'il s'agit là de jeux de lettré, qui n'eurent et ne pouvaient avoir aucun retentissement. Nous savons pourtant qu'on jouait, alors, encore des tragédies grecques, même en Italie [1]. C'étaient presque sûrement des tragédies anciennes; nulle part, il n'est question de tragédies nouvelles alors mises à la scène, ni d'aucun poète tragique contemporain [2]. D'ailleurs le succès croissant des pantomimes

spéciale ; *Crinagoras Mitylenæus, Epigrammata*, de Rubensohn, Berlin, 1888.

1. Haigh, *The tragic drama of the Greeks*, p. 456. — Suet., *Jul.*, 39, *Octave*, 43. Plutarque, *Brutus*, ch. xxi. Représentations sous Claude, Dion Cassius, LX, 29. Représentations privées ordonnées par Néron, où des nobles Romains sont obligés de jouer en grec, Tac., *Ann.*, XIV, 15.

2. Faisons exception pour le premier des Philostrate, celui qui, au dire de Suidas, vivait sous Néron. Le même biographe lui attribue 43 tragédies et 14 comédies Mais il va sans dire qu'il s'a-

isait déjà grand tort à la tragédie. Et au début du se-
nd siècle, d'après le témoignage de Dion, on ne repré-
ntait guère les pièces classiques qu'abrégées, en lais-
nt de côté toutes les parties chantées [1]. Il en était sans
ute de même de la comédie. Nous ne connaissons pas
n plus de poète comique de ce temps. Mais nous sa-
ns qu'on jouait des pièces de la comédie nouvelle en
rtaines circonstances, dans de somptueux banquets
r exemple [2], et sans doute aussi sur les théâtres.

Toutefois, un genre voisin de la comédie, le mime,
mble avoir eu alors un regain de succès. Dans la fin
1 règne d'Auguste probablement, ou sous Tibère, parut
1 homme, qui sut réunir à un haut degré les qualités
 fantaisie, d'invention et d'observation satirique qui
nt le poète mimique, sans parler des dons propres de
acteur, qu'il y joignait peut-être. C'est Philistion, de
use ou de Nicée, qui, malheureusement, nous est bien
al connu [3]. Suidas nous dit qu'il avait composé des co-
médies *biologiques* (κωμῳδίας βιολογικάς), c'est-à-dire
ns doute des scènes qui imitaient la vie sous ses as-
ects ridicules, plutôt que des pièces à proprement par-
r. C'étaient donc des mimes sous un nom nouveau ; et
 paraît en effet que quelques-unes au moins de ces co-
médies s'appelaient, d'un nom d'ailleurs obscur pour
ous : Μιμοψηφισταί [4]. Philistion laissa la réputation

t là de tragédies et de comédies destinées à être lues devant un
ıditoire de sophistes et comparables à celles de Sénèque.

1. Dion Chrysost., Discours XIX, p. 487, Reiske : Τῆς τραγῳδίας
ι μὲν ἰσχυρά ὡς ἔοικε μένει, λέγω δὲ τὰ ἰαμβεῖα· καὶ τούτων μέρη
εξίασιν ἐν τοῖς θεάτροις· τὰ δὲ μαλακώτερα ἐξερρύηκε τὰ περὶ τὰ μέλη.

2. Plutarque, *Propos de table*, VII, 8, ch. III et IV.

3. Suidas, Φιλιστίων, notice manifestement gâtée par des erreurs
e plusieurs sortes.

4. La notice de Suidas donne à penser que ces pièces furent réu-
ies en un volume intitulé l'*Ami du rire* (ὁ φιλογέλως) avec cette
édicace burlesque : *Au barbier* (Εἰς τὸν Κουρέα), sans doute parce
ue l'auteur entendait lui rendre ce qu'il lui avait emprunté.

d'un auteur à la bouffonnerie irrésistible [1]. Il nous reste sous son nom un assez grand nombre de sentences; mais beaucoup paraissent provenir plutôt du poète comique Philémon, par suite d'une confusion de noms qui prouve d'ailleurs la notoriété de Philistion [2].

La poésie didactique, si en honneur dans la période alexandrine, continue à végéter au début de la période suivante, sans rien produire de saillant. Il suffit d'enregistrer sans commentaire des œuvres de simples versificateurs, telles que le poème d'Héliodore *Sur les merveilles de l'Italie* (Ἰταλικὰ θαύματα), dont il nous reste un fragment relatif aux eaux chaudes de Pouzzoles [3], ou encore celui d'Andromachos, médecin en chef de Néron, sur un antidote composé par lui [4]. D'autres, qu'on pourrait y joindre, n'offriraient pas plus d'intérêt [5]. Le danger de

1. Martial, *Ep.* II, 41, recommande à une femme qui montrait de vilaines dents quand elle riait, de fuir les mimes du facétieux Philistion, « mimos ridiculi Philistionis ». Une épigramme (*Anthol. Pal.*, VII, 155) célèbre son souvenir comme celui d'un des consolateurs de la tristesse humaine.

2. Γνῶμαι Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος, sentences à moitié barbares, *Anecd.* de Boissonade, t. I, p. 147-152, réimprimées dans l'Aristophane Didot, p. 105; sentences dans Stobée, *Florileg.*, *Append. Flor.*, 15, 34 et 16, 38 (voir aussi 3, 13). Nous avons, sous le titre de *Comparaison de Ménandre et de Philistion* (Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος), un écrit, en deux recensions, qui contient des sentences comparées de Ménandre et du prétendu Philistion (publié par Studemund, Ind. Wratisl., 1887). Il est certain qu'il s'agit ici de Philémon, mais il est probable que le recueil a été grossi de pensées de Philistion; voir C. Graux, *Choricii apologia mimorum*, 18, 2 (Rev. de Philol., 1877) et Th. Kock, *Comic. attic. frag.*, t. III, Præfat., p. IV.

3. A. Meineke, *Anal. Alexandrina*, 1843, p. 381-385.

4. Galien, *De Antid.*, 1. *Poetae bucol. et didact.*, Didot, p. 94. Art. Andromachos, n. 17, de Wellmann, dans Pauly-Wissowa.

5. Par exemple les Ἰατρικά du médecin Herennius Philon, du milieu du Ier siècle, dont il nous reste un fragment à peu près inintelligible (*Poetæ bucol. et didact*, Didot, II, 91); divers poèmes astronomiques, tels que celui d'Annubion, probablement du même temps (fragm. dans le même recueil, p. 117), ceux de Do-

la poésie didactique est de devenir une simple forme mnémonique, et il semble bien qu'elle n'y ait pas échappé en ce temps plus qu'en d'autres.

ROTHEOS et de MAXIMOS, d'époque inconnue (même recueil, l. III, p. 103 et 115): ou encore les Λεσχαί en vers iambiques du grammairien HÉRACLIDE DE PONT, sous Claude et Néron, où il posait toutes sortes de problèmes de grammaire (Suidas, Ἡρακλείδης Ποντικός); ce dernier, d'après le même biographe, avait composé en outre de «nombreux poèmes épiques».

CHAPITRE III

DÉBUTS DE LA RENAISSANCE HELLÉNIQUE AU SECOND SIÈCLE

BIBLIOGRAPHIE

I. ÉPICTÈTE. — *Manuscrits*. Sur les mss. des *Entretiens*, voir l'édition de Schenkl, *Préface*, p. XXIV et suiv. Tous nos mss. dérivent du ms. d'Oxford n° 251, Bodleyanus ou S (*Saibantinus*, autrefois à Rome dans la bibliothèque des Saibanti); ce ms. semble dater du commencement du XIIe siècle ; il renferme des *scolies*, qui ont été publiées à plusieurs reprises, en dernier lieu par Schenkl, dans son édition des *Entretiens*. — Pour le *Manuel*, le classement des mss. reste encore à faire. Voir Schenkl, ouv. cité, p. 424. A défaut de scolies proprement dites, nous possédons un *Commentaire* continu de cet ouvrage, dû au philosophe platonicien Simplicius, qui vivait au Ve siècle. Voir, ci-après, l'indication des éditions. — La *paraphrase* attribuée à S. Nil, dont il sera question dans ce chapitre, se trouve dans S. *Nili opera*, édid. Suarez, Rome, 1673 et dans l'édition de Schweighaeuser, t. V, qui contient aussi l'autre *paraphrase anonyme*.

Éditions. Pour les éditions anciennes, voir Schenkl, ouv. cité, p LXII. Les plus connues sont celles de Trincavelli, Venise, 1535 ; de Jérôme Wolf, Bâle, 1560, avec traduction latine ; de J. Upton, Londres, 1741, accompagnée d'importants commentaires ; de J. Schweighaeuser, *Epictetex philosophiae monumenta*, en 5 vol., Leipzig, 1799-1800, qui a marqué un progrès décisif ; de Dübner, dans la Bibl. Didot, Paris, 1848, avec les

Caractères de Théophraste et les *Pensées* de Marc-Aurèle. — Le commentaire de Simplicius se trouve dans plusieurs de ces éditions, notamment dans celles de Schweighaeuser (t. IV, V) et de Dübner.

La meilleure édition aujourd'hui est celle que Schenkl a donnée dans la *Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig, 1894. Elle contient, outre une importante préface, les *scolies Bodleyennes*, les *Entretiens*, les *Fragments* très complets, et le *Manuel*, mais sans le commentaire de Simplicius.

II. Dion Chrysostome. — *Manuscrits*. Les mss. des discours de Dion ont été étudiés et classés par Hans von Arnim dans les Prolégomènes de son édition. Selon ses conclusions, qui semblent définitives, tous nos manuscrits dérivent d'un archétype perdu, qu'on peut rapporter approximativement au VIe siècle. Réunis assez tard, les écrits de Dion y étaient déjà dans un grand désordre. Nos mss. actuels se divisent en deux classes. L'une, qui a pour représentants principaux, le *Palatinus* 117 (P), du XVe s., et le *Vaticanus* 91 (H), du XIIIe s., ne nous a conservé que 31 discours sur 80. L'autre, qui sert à compléter aujourd'hui la première, semble malheureusement avoir été interpolée par Aréthas; elle est surtout représentée par le *Parisinus* 2958 (B), du XVe s., l'*Urbinas* 124 (U), du XIe s., et le *Meermannianus*, du XVIe s., qui seul comprend tous les écrits conservés. Ces manuscrits sont loin d'offrir, pour l'établissement du texte d'un grand nombre de discours, une tradition certaine, d'autant plus que beaucoup de conférences de Dion, improvisées et recueillies par la sténographie, paraissent avoir été publiées dès l'origine assez inexactement.

Éditions. L'édition princeps est celle de Venise, 1551. Les plus connues ensuite sont : celle de Frédéric Morel, avec traduction latine, Paris, 1604 ; celle de Reiske, publiée après sa la mort par sa veuve, Leipzig, 1784; celle d'Emperius, Brunswick, 1844, travail critique important, dont l'auteur avait mis en œuvre avec soin les ressources dont on disposait alors ; celle de Dindorf, dans la Biblioth. Teubner, Leipzig, 1857, reproduction de la précédente, mais accompagnée d'une étude, sous forme de préface critique, sur la langue de Dion. Toutes ces éditions sont aujourd'hui annulées par la grande édition critique de Hans von Arnim, *Dionis Prusaeensis quæ exstant omnia*, en deux vol. in-8°, Berlin, 1893-96, avec un appareil critique complet. Les *Lettres* de Dion en ont été exclues comme non authentiques; ces lettres, au nombre de cinq seulement, figu-

rent dans l'édition d'Emperius et dans les *Epistolographi græci* de la Bibl. Didot, p. 259 ; elles sont insignifiantes ; la correspondance de Dion, vantée par Philostrate (même vol., p. 14, l. 41), est perdue.

III. PLUTARQUE. — *Manuscrits*. La tradition manuscrite des œuvres de Plutarque est différente pour les *Écrits de morale* et pour les *Vies parallèles*. — a. ÉCRITS DE MORALE. Voir Treu, *zur Geschichte der Uberlieferung von Plutarchi Moralia*, Breslau, 1876 et 1884 ; la Préface de l'édition de Bernardakis, et celle des *Pythici dialogi tres* de Paton. Les principaux mss. paraissent être les *Parisini* 1671 et 1672 (XIII[e] s.), 1956 (XI[e] ou XII[e] s.), 1675 (XV[e] s.), les *Vaticani* 139 (du XIII[e] s.), 80 (XV[e] s.), 1013 (XV[e] s.), le *Marcianus* 250 (XI[e] s.), un des meilleurs. Ces divers mss. contiennent, en totalité ou en partie, la collection de traités formée par Planude. — b. VIES PARALLÈLES. Sur les manuscrits des *Vies*, à défaut d'étude d'ensemble, on peut lire diverses dissertations de Sintenis (Jahrb. für class. Philol., 1835 ; Rhein. Mus, 1842 ; Philol. 1846, 1851, 1853). Les principaux sont le *Sangermanensis* 319 (A), du X[e] s., le *Palatinus* 283, du XI[e] s., divers *Parisini*, et un ms. de Madrid, le n° 55, du XIV[e] s. Voir Graux, *De Plutarchi codice Matritensi*, Paris, 1881.

Éditions. L'édition princeps, pour les œuvres morales est celle des Aldes, Venise, 1509 ; pour les vies, celle des Juntes, Florence, 1517. Les éditions complètes les plus connues sont les suivantes : Reiske, 12 vol. in-8°, Lipsiæ, 1774-82, avec traduction latine ; Doehner et Duebner, dans la Biblioth. Didot, avec traduction latine, Paris, 1846-1855 (*Vitæ*, par Doehner, t. I et II ; *'Ηθικά*, avec les fragments, par Duebner, t. III, IV et V) ; Sintenis et Bernardakis, dans la Biblioth Teubner (*Vitæ parallelæ*, par Sintenis, 5 vol. Leipzig, 1852-55 ; réimprimées en 1873-75 ; *Moralia*, par Bernardakis, 6 vol. et un épilogue, Leipzig, édition critique achevée en 1895, la meilleure aujourd'hui). — Parmi les éditions partielles, la plupart vieillies aujourd'hui, il faut citer, pour les *Moralia*, celle de Wyttenbach, avec la traduction latine de Xylander, des remarques et un index formant *Lexicum Plutarcheum*, 15 vol. in-8°, Oxford, 1795-1830 ; pour les *Vies*, celles de Bryan, 5 vol. in-4°, Londres, 1729 ; de Coraï, 6 vol. in-8°, Paris, 1809-15 ; de Schæfer, 9 vol. in-8°, Leipzig, 1820 ; la première édition donnée par Sintenis, 4 vol. in-8°, Leipzig, 1839-46, avec une dissertation sur l'hiatus dans les *Vies parallèles*, importante pour les questions d'authenticité. — Pour les traités isolés, les plus intéressantes éditions à noter

sont : le traité Περὶ Μουσικῆς par Volkmann, Lipsiæ, 1856, et le même par Westphal, Breslau, 1865 ; *Plutarchi Pythici dialogi tres* rec. G. R. Paton, Berlin, 1893 (bonne édition critique contenant *de E apud Delphos, de Pythiæ oraculis, De defectu oraculorum*). — Pour les *Vies*, citons la *Vie de Démosthène* et la *Vie de Cicéron*, par Ch. Graux, Paris 1881 et 1882 ; la *Vie de Périclès*, par Alf. Jacob, Paris, 1893.

Traductions françaises. Après celle d'Amyot, qui appartient à l'histoire de notre littérature, il suffit de mentionner celles des *Vies* par Ricard, Paris, 1738, et par Pierron, Paris, 1843 ; celles des *Œuvres morales* par Ricard, Paris, 1783-1795, Pierron, Paris, 1847, et Bétolaud, Paris, 1870.

SOMMAIRE.

I. Renaissance de l'hellénisme à la fin du Ier siècle. — II. Épanouissement de la philosophie morale après Domitien. Épictète; sa vie et son enseignement. Les *Entretiens* et *le Manuel*. Son originalité morale et littéraire. — III. Dion Chrysostome. Sa vie. Ses écrits perdus. Recueil de ses *Discours* ; classement. Sa prédication morale. Son talent. — IV. Plutarque. Sa vie et son rôle. — V. Ses écrits. Leur nombre et leur groupement. Leurs diverses formes et leurs qualités communes. — VI. Fond de la philosophie de Plutarque. Son Platonisme. Autres influences qu'il a subies. — VII. Plutarque théologien et apologiste. Sa philosophie religieuse. — VIII. Le moraliste. Théorie du bien. Les maladies de l'âme et leurs remèdes. Préceptes sur la famille, l'amitié, la vie publique. — IX. Plutarque historien. Les *Vies parallèles*. — X. Autres philosophes. Favorinus.

I

La période que nous venons de parcourir nous a offert le spectacle de beaucoup de tentatives littéraires médiocrement heureuses, sans unité de vues, sans directions dominantes, sans résultats marquants. Pourtant, sous cette agitation mal réglée et peu féconde,

nous avons senti la foi survivante de l'hellénisme en lui-même, son désir de se produire de nouveau au dehors dans des œuvres dignes de lui. Ses efforts devaient aboutir à une sorte de renaissance, un peu artificielle sans doute, mais non dénuée d'un certain éclat. Elle se manifeste en effet, à partir de la fin du premier siècle, déjà sous les Flaviens, et surtout après l'avénement de Nerva.

La Grèce s'est habituée alors à sa nouvelle condition. Dans l'unité de l'empire, qui absorbe le monde entier, elle ne se sent plus humiliée de sa sujétion. Elle goûte le plaisir d'être admirée de ses maîtres, elle se complaît dans ses fonctions d'enseignement, elle joue avec satisfaction son rôle propre, qui est de représenter les traditions de l'art, de la science, de la pensée. Les grandes ambitions ne sont plus de saison, il est vrai, ni par conséquent les fortes créations littéraires. Mais, au milieu d'une société paisible, sous un gouvernement équitable et modéré, celui des Trajan, des Adrien, des Antonin, des Marc-Aurèle, on va se remettre à vivre d'une vie tranquille, élégante, heureuse en somme : les relations sociales seront agréables et variées, le bien-être suffisant; point de préoccupations vives, point de terreur accablante; rien de ce qui déprime ou de ce qui étouffe. Les occupations de l'esprit vont pouvoir s'épanouir librement. Qui veut écrire ou parler a des lecteurs et des auditeurs assurés. Écoles, salles de conférences, cercles d'amis, lieux de réunion, partout des échos pour la parole grecque, qui de nouveau ne demande qu'à être entendue. On va et vient à travers ce grand empire paisible. Les voyages y sont faciles, les grandes villes ont repris leur beauté, des monuments nouveaux s'élèvent pour les parer plus richement, les idées et les hommes circulent, le mouvement est partout. Mouvement qui ne mène à rien d'important, puisqu'on n'a

plus rien à entreprendre, puisqu'on est gouverné, pacifié, défendu et contrôlé ; mais mouvement qui fait du moins illusion, qui amuse et occupe les yeux et les esprits, et qui se propage naturellement de la société à la littérature. Il s'y manifeste presque en même temps, dès la fin de ce premier siècle, dans la philosophie et la rhétorique. Commençons par la philosophie, puisque c'est elle qui a produit d'abord les œuvres les plus remarquables.

II

Durant les règnes des premiers Césars, la philosophie, appliquée à la conduite de la vie, était devenue de plus en plus l'objet préféré vers lequel se tournaient les âmes éprises d'idéal. Il était naturel qu'après la chute de Domitien, ce fût elle qui profitât d'abord des temps meilleurs. Sous les premiers empereurs, depuis Tibère jusqu'à Néron, et plus tard encore, sous Vespasien et sous Domitien, elle avait été presque toujours surveillée et suspecte, quelquefois persécutée. Dans cette période militante, elle s'était durement essayée, et elle avait pris conscience de sa valeur. Les dénonciations, l'exil, les supplices l'avaient aguerrie et exaltée. Les hommes supérieurs s'étaient fait dans ces épreuves une personnalité forte, qui ne demandait qu'une occasion favorable pour se révéler dans des œuvres remarquables. Dès que le silence ne fut plus imposé, ces œuvres se produisirent.

Celui qu'il faut mettre ici en première ligne, comme le représentant le plus original de cette vertu endurcie au feu, c'est un homme qui n'a rien écrit, Épictète. Car sa parole a été si forte, si sincère, si spontanée, qu'elle est restée vivante dans les simples notes d'un disciple.

L'enseignement d'Épictète était purement oral : aux leçons proprement dites, où il exposait sans doute les doctrines traditionnelles de l'école, s'ajoutaient des entretiens familiers, dans lesquels le maître, répondant aux questions variées qu'on lui posait, touchait à une foule de points de morale pratique. Ce sont des entretiens de ce genre qui furent recueillis par Arrien. Il les avait notés, au jour le jour, et, quand Épictète fut mort, ne se sentant pas le droit d'en refuser à d'autres le profit, il en laissa prendre copie à quelques personnes. Ils se répandirent ainsi dans le public. Alors seulement, Arrien se décida à les publier [1].

Pressé par le temps, et sentant bien d'ailleurs, comme il le dit dans sa préface, que de tels enseignements n'avaient pas besoin d'être ornés, il donna au public ses notes telles qu'elles étaient. Voilà pourquoi le livre doit être considéré comme l'œuvre d'Épictète lui-même, et non comme celle d'Arrien. Partout, nous y entendons l'accent du maître, nous y trouvons ses formes de langage brusques, ses comparaisons vives ; c'est la parole vivante, surprise et notée dans sa négligence, mais aussi dans son originalité première. Ce qui nous reste de ces *Entretiens* forme quatre livres. L'ouvrage entier en comprenait probablement huit ou douze, selon la manière de le diviser [2].

1. *Entretiens, Lettre préliminaire.*

2. Ces *Entretiens* sont cités dans l'antiquité sous des noms divers, Διατριβαί, *dissertationes*, διαλέξεις, ὁμιλίαι, λόγοι, ὑπομνήματα, ἀπομνημονεύματα, σχολαί, etc. Le titre dans nos mss. est Διατριβαί, mais Arrien lui-même, dans sa lettre-préface à L. Gellius, les appelle λόγοι et ὑπομνήματα. On admet généralement, et il me paraît évident, que tous ces titres désignent un seul et même ouvrage : car Aulu-Gelle, témoin récent et bien informé, ne connaît manifestement qu'un seul recueil, et il en est de même de Simplicius (*Préface du Commentaire sur le Manuel*), qui s'est occupé très spécialement d'Épictète. Ce qui est plus décisif encore, c'est qu'Arrien lui-même, dans la lettre qui précédait le *Manuel*, déclarait l'ex-

Un peu plus tard, Arrien, voyant combien ces leçons d'Épictète étaient goûtées et admirées, voulut les condenser en un tout petit volume, qui en contiendrait toute la substance en quelques pages. Il composa le *Manuel* (Ἐγχειρίδιον), livre pratique par excellence, où chacun devait pouvoir trouver immédiatement le secours nécessaire dans le besoin, la réflexion salutaire et décisive dans le doute ou dans la tentation [1]. Et, cette fois encore, se mettant au dessus de toute vanité d'auteur, il voulut laisser entendre la parole même du maître, sincère et vivante. Grâce à cette simplicité intelligente du disciple, on peut dire qu'Épictète a sa place, non seulement dans l'histoire de la philosophie, mais aussi dans celle de la littérature, puisqu'il a mis, autant que personne, son empreinte originale sur un certain nombre d'idées qui intéressent toute l'humanité.

Si nous nous demandons quelles sont ces idées, une remarque préliminaire s'impose. Épictète n'invente rien : il ne modifie pas la doctrine stoïcienne en son fond, il se contente d'en faire, à sa manière, l'application incessante aux choses de la vie quotidienne. Mais c'est

raire ἐκ τῶν Ἐπικτήτου λόγων, désignant ainsi l'unique recueil qu'il ût composé. La question a été embrouillée par le témoignage de 'hotius, *Bibl.*, 58; mais il est manifeste pour moi que le passage st altéré par transposition. Je le corrigerais ainsi : ἔγραψε δὲ καὶ ἕρα· τῶν μὲν διατριβῶν Ἐπικτήτου τοῦ διδασκάλου ὅσα ἴσμεν βιβλία κτώ· φασὶ δὲ αὐτὸν καὶ ἕτερα γράψαι ἃ οὔπω εἰς ἡμετέραν ἀφίκετο γνῶσιν ῶν ὁμιλιῶν τοῦ αὐτοῦ Ἐπικτήτου βιβλία δώδεκα]. Photius citerait alors out simplement une autre édition du même recueil, qui portait un tre différent et était divisée autrement, édition qu'il a prise pour n autre ouvrage. Voir, pour les diverses opinions sur cette queson, Asm, *Quæstiones Epicteteæ*, et l'édition de Schenkl, Préface, XI.

1. Τὰ καιριώτατα καὶ ἀναγκαιότατα ἐν φιλοσοφίᾳ καὶ κινητικώτατα τῶν χῶν ἐπιλεξάμενος ἐκ τῶν Ἐπικτήτου λόγων. Paroles d'Arrien luiême dans sa lettre de dédicace à Massalenus (Simplicius, *Préface* : *Commentaire*).

justement cette manière personnelle qui vaut la peine d'être définie [1].

Tout d'abord, quoiqu'il accepte sans réserve la vieille formule de l'idéal stoïcien, on sent bien vite qu'en fait il met cet idéal en rapport constant avec son propre caractère. D'autres ont demandé surtout au stoïcisme l'apaisement de l'âme, la sérénité bienfaisante, ou encore la joie intime de se sentir en accord avec les grandes lois du monde; Épictète, qui s'est formé dans l'esclavage et en réaction quotidienne contre une autorité du dehors, lui demande avant tout l'affranchissement. Et sans doute, à pousser les idées jusqu'au bout, c'est toujours la même chose, sous un autre nom. Car cette liberté supérieure et absolue, le sage la trouve dans la conformité de sa volonté avec l'ordre divin, et cette conformité elle-même, il ne l'obtient que par l'abdication des désirs, qui aboutit à l'apaisement total. Mais de ce que ces idées se confondent, lorsqu'on les analyse, il ne s'ensuit pas qu'elles aient absolument la même valeur dramatique. Ce qui semble à Épictète le prix suprême de l'effort, c'est de se sentir indépendant, malgré les circonstances, malgré les hommes, malgré la force des choses extérieures, qui le froisse avec violence ou qui l'écrase. Esprit tenace et simple, toujours poussé dans une même direction par une énergie morale incomparable, il est l'homme d'une seule idée, que rien n'entame ni ne fait fléchir. Cette idée, c'est qu'il dépend de nous d'être libres, entièrement et souverainement libres, libres comme Dieu lui-même, et de devenir par là ses égaux en un certain sens, et qu'il suffit pour cela de juger sainement et de vouloir. Beaucoup d'autres, dans l'école stoïcienne, avaient dit cela avant lui; mais nul encore ne s'était

1. Sur Épictète moraliste, voir Martha, *Les Moralistes sous l'empire romain*, 5e édition, Paris, 1886, p. 155 et suiv.

donné tout entier à cette simple affirmation, avec une passion aussi exclusive, aussi constante, et un parti-pris aussi inflexible.

Qu'elle ait besoin elle-même d'être prouvée, c'est ce qu'Épictète ne semble pas même soupçonner, tant sa foi en sa doctrine est absolue. A vrai dire, tout ce qui est doute, objection, conception divergente des choses et de la nature humaine, ne l'effleure même pas. Nul peut-être n'a eu moins que lui la faculté d'entrer dans les sentiments des autres. Il est radicalement étranger à ce jeu des idées où s'était complu si souvent l'esprit grec, et qui donnait tant de grâce et de liberté aux discussions d'un Socrate ou d'un Platon.

C'est là sa force : car la foi est communicative. Quand il affirme que le bonheur est dans la liberté, et que la liberté s'acquiert en rompant tous les attachements humains, il est sûr de son fait. Il en est sûr, parce qu'il l'a éprouvé lui-même. Et, comme il en est sûr, il le dit si souvent, sous tant de formes, et avec tant d'autorité, que ceux même qui ont une autre idée de l'homme se sentent émus et ébranlés. D'ailleurs, ne doutant pas de ses principes, il ne les met jamais en discussion : ce serait perdre son temps. Sa tâche est tout autre. La grande affaire de la philosophie à ses yeux, c'est de rendre ces principes présents à tous nos actes, à tous nos sentiments, à tous les menus événements de chaque jour. Il s'agit d'en faire l'application à chaque circonstance, surtout aux circonstances imprévues, et de la faire assez prompte pour résister même aux impressions brusques, aux désirs soudains, aux craintes instinctives, en un mot à tous ces mouvements rapides qui emportent l'âme, avant qu'elle ait pu se mettre en garde.

C'est à cela qu'il emploie toutes ses ressources d'esprit, qui sont grandes : sa dialectique vive et pressante, sa clairvoyance, sa malice aiguisée, son ironie hardie

et familière, son imagination enfin, qui lui suggère des rapprochements décisifs. Il y a du Socrate en lui, aussi bien dans le ton, dans la manière d'instruire, que dans la disposition profonde de l'âme. Mais c'est un Socrate sans atticisme, sans arrière-pensée, sans bonne humeur souriante, qui ne s'amuse pas aux incidents de la discussion, pressé qu'il est d'aboutir; et surtout, un Socrate tranchant et dogmatique, c'est-à-dire, en fin de compte, un tout autre homme que le vrai Socrate. Moins aimable assurément, d'un esprit bien moins large et moins fécond, mais peut-être plus puissant en un certain sens sur ses auditeurs : car si l'autre mettait surtout en eux des germes de pensée, celui-ci y faisait naître des résolutions définitives. « Ceux qui liront ces propos d'Epictète, écrit Arrien, doivent savoir qu'en les entendant de sa bouche, il était impossible de ne pas prendre les sentiments qu'il voulait qu'on prît[1]. »

Cette force, comme nous venons de le dire, ne va pas sans une certaine raideur de conception. L'idée qu'Épictète se fait de l'homme n'est pas assez souple ni assez variée, elle ne tient pas assez de compte de la nature : ce qui est un défaut en littérature comme en morale. On pourrait ajouter que sa philosophie serait plus belle, si elle était plus tendre. Ni le sentiment religieux, ni le sentiment humain n'y ont assez d'effusion. Pour lui, l'homme est le fils de Dieu, et il doit à son père ce qui fait sa noblesse, c'est-à-dire la raison et la liberté; mais, une fois doué de ces privilèges, il devient indépendant de celui qui les lui a donnés : c'est en lui-même qu'il trouve sa force et c'est de lui-même qu'il attend sa récompense[2]. Il en résulte qu'il n'y a pas en-

1. *Entretiens*, Préf., fin : 'Αλλ' ἐκεῖνο ἴστωσαν οἱ ἐντυγχάνοντες ὅτι, αὐτὸς ὁπότε ἔλεγεν αὐτούς, ἀνάγκη ἦν τοῦτο πάσχειν τὸν ἀκροώμενον αὐτῶν ὅπερ ἐκεῖνος αὐτὸν παθεῖν ἐβούλετο.

2. *Entretiens*, I, 6, 37 : Φέρε νῦν, ὦ Ζεῦ, ἣν θέλεις περίστασιν· ἔχω γὰρ

re eux d'union intime. Sans doute, l'homme se propose le se rendre semblable à Dieu : mais cet idéal divin, il e trouve en lui-même; ce n'est en somme que sa raison ou sa conscience. Une telle religion, à coup sûr, est aute et fière; elle ne saurait avoir beaucoup d'élan ni arler bien vivement au cœur. Que faudrait-il, pour y nêler cet élément d'amour? Une chose essentielle, à savoir qu'une plus large notion de l'humanité s'y fît sentir. Dr, si le stoïcisme professe la fraternité, s'il invite l'homme . aimer l'homme, c'est en lui présentant cet objet d'affection trop en dehors des conditions vraies de la vie. L'homme qu'il donne à aimer, c'est le sage, c'est un tre idéal, c'est en définitive la raison impersonnelle, ce n'est pas l'homme réel, avec ses faiblesses, ses passions onnes et mauvaises. Celui-là, il le traite de fou et il le nalmène, sous prétexte de le guérir. Épictète, à cet égard, est un vrai stoïcien, un ascète intransigeant, qui omprend à peine, ou ne comprend pas, les affections de famille, le charme de l'amitié, le plaisir de l'étude, le rayonnement de la beauté, tout ce qui fait le prix de la vie pour l'immense majorité des hommes. Il n'est pas possible qu'une philosophie, si résolument ennemie des sentiments les plus naturels, ne laisse pas une impression de sécheresse dans toutes les âmes libres et vraiment humaines.

Voilà sans doute pourquoi le *Manuel*, où elle est si fortement condensée, n'a qu'une beauté partielle et incomplète. Tel qu'il est, pourtant, on ne peut nier que ce ne soit un des rares livres qui sont de tous les temps et

παρασκευὴν ἐκ σοῦ μοι δεδομένην καὶ ἀφορμὰς πρὸς τὸ κοσμῆσαι διὰ τῶν ἀποβαινόντων ἐμαυτόν. Cette παρασκευή, c'est la volonté éclairée, la προαίρεσις, qui suffit à l'homme. On sait avec quelle violence Pascal, dans son *Entretien avec M. de Sacy*, a reproché à Épictète son orgueil : c'est que la doctrine du stoïcisme supprime absolument la grâce, ce que Pascal ne peut lui pardonner.

de tous les pays. Même en y faisant très grande la part de l'exagération et de l'esprit de système, il demeure encore, comme il a toujours été, une source de force morale et de haute inspiration, par la part de vérité qu'il contient dans ses formules brèves et dans ses images saisissantes.

Les ouvrages d'Épictète ont été beaucoup lus au second et au troisième siècle [1]. Au quatrième, les païens les opposaient volontiers aux docteurs chrétiens, qui furent ainsi amenés à les déprécier. Vers ce temps, les *Entretiens* perdirent peu à peu de leur popularité; mais le *Manuel* garda la sienne. Il fut commenté au cinquième siècle par le philosophe Simplicius, dont l'œuvre est venue jusqu'à nous, et il était fort en honneur encore, au sixième, parmi les derniers néoplatoniciens d'Alexandrie [2]. De son côté, le christianisme, dès qu'il ne fut plus contesté, le reprit à son compte. Nous possédons deux *Paraphrases* du *Manuel*, l'une accommodée à l'usage des moines, qui est attribuée à S. Nil, et une autre, anonyme, également chrétienne, à peu près du même temps.

III

Cette sagesse, sèche et nue, tranchait singulièrement avec le goût qui régnait alors dans le monde hellénique. Nous verrons plus loin que c'était le temps où grandissait dans la Grèce d'Asie la nouvelle sophistique, c'est-à-dire la forme d'éloquence la plus éprise de suc-

1. Sur l'histoire des ouvrages d'Épictète et leur influence dans l'antiquité, voir l'édition de Schenkl, *Préf.*, p. XIII. Ajouter le témoignage d'Origène, *C. Celse*, VI, 2 : Ἔστι γοῦν ἰδεῖν... τὸν Ἐπίκτητον καὶ ὑπὸ τῶν τυχόντων καὶ ῥοπὴν πρὸς τὸ ὠφελεῖσθαι ἐχόντων θαυμαζόμενον, αἰσθομένων τῆς ἀπὸ τῶν λόγων αὐτοῦ βελτιώσεως.

2. Photius, 242 (p. 339 Bekker) : Ἔλεγε μὲν ὁ Θεόσέβιος τὰ πολλὰ ἀπὸ τῶν Ἐπικτήτου σχολῶν (extrait de la *Vie d'Isidore* par Damascius).

cès, la plus soucieuse de plaire, qui se soit jamais produite. Si un Épictète, par sa valeur individuelle, avait assez de force pour réagir contre cet engouement du jour, pour s'attacher à la vérité seule, et pour la faire aimer dans toute sa rudesse par ceux qui l'approchaient, c'était là une exception. En général, la philosophie morale devait tendre à se manifester sous des dehors plus aimables, plus élégants, à se parer même des ornements à la mode : et c'est en effet ce qui eut lieu. Tandis qu'Épictète l'enseignait sous sa forme la plus austère dans son cloître de Nicopolis, un rhéteur devenu philosophe, Dion Chrysostome, la promenait de ville en ville devant des auditoires nombreux, dont il enlevait les applaudissements [1].

Né vers l'an 40 après J.-C. à Pruse en Bithynie, Dion appartenait à une des premières familles de sa ville natale. Depuis plusieurs générations, cette famille avait compté des orateurs et des hommes d'affaires, qui avaient été en crédit à Rome auprès des empereurs [2]. Elle avait acquis ainsi une fortune considérable, représentée par des domaines en Bithynie : mais, à plusieurs reprises, elle l'avait diminuée ou compromise par des largesses excessives [3]. Le père de Dion, Pasicratès, était un des citoyens marquants de Pruse, revêtu des plus hautes

1. Les principales sources de la biographie de Dion sont : Philostrate, *V. des Soph.*, I, ch. VII : Synesios, *Dion* ; Photius, *Bibl.*, 209 ; Suidas, Δίων ὁ Πασικράτους. — Parmi les modernes, voir l'étude de H. de Valois, *Dionis vita* (chap. I du second livre des *Emendationes*, reproduit en tête de l'édition de Dion de L. Dindorf, Biblioth. Teubner), et Emperius, *De exilio Dionis*, Brunswick, 1840. Beaucoup de points en sont contestables. C'est ce qui m'oblige à m'étendre un peu sur cette biographie et à renvoyer aux témoignages mêmes de Dion, dont on n'a pas tenu compte avec assez de soin. L'œuvre à consulter aujourd'hui est le livre si consciencieux de Hans von Arnim, *Leben und Werke des Dio von Prusa*, Berlin, 1898.

2. *Or.* 46.

3. *Ibid.*

charges de la cité et comblé d'honneurs [1]. Dans ce milieu, le jeune Dion dut grandir avec la pensée de jouer un rôle dans le monde par la parole, et il n'est pas douteux qu'il s'y prépara de son mieux. Doué d'une éloquence naturelle, que l'éducation eut bientôt développée, il obtint de grands succès oratoires dans toute la première partie de sa vie, qui nous est à peine connue, c'est-à-dire sous les règnes de Vespasien, de Titus, et pendant les premières années de Domitien. Sans doute, sa réputation avait dû se faire d'abord en Bithynie, dès la fin du règne de Néron : mais, comme tous les maitres d'éloquence du temps, lorsqu'il se sentit sûr de lui, il alla chercher la renommée de ville en ville. Nous le voyons à Rhodes [2], à Ilium novum [3] : lui-même atteste qu'il est allé en Égypte [4]. Nous pouvons donc être sûrs qu'il voyagea beaucoup en ce temps, et il est certain qu'il fit alors un assez long séjour à Rome. Dans l'intervalle de ses voyages, il revenait dans sa ville natale et y apportait l'éclat grandissant de sa renommée [5]. Il eut alors des disciples, parmi lesquels le plus illustre fut le gaulois Favorinus, dont nous parlerons plus loin.

C'est vers ce temps, probablement sous Vespasien ou Titus, qu'il se maria et perdit son père. Le soin de ses affaires à régler et ses nouvelles affections de famille

1. *Or.* 44 et 46.

2. *Or.* 31. Ce discours est certainement antérieur à son exil. Il y est encore orateur, et non philosophe : il ne parle ni de son âge, ni de ses épreuves : il fait allusion au règne de Néron, comme tout récent (ἔγγιστα ἐφ' ἡμῶν) ; il ne connait pas encore l'Égypte, car il parle de la statue de Memnon par ouï-dire.

3. *Or.* 11. Discours manifestement antérieur à l'exil, mais postérieur à un voyage d'Égypte auquel il fait allusion.

4. *Or.* 11. Voir la note ci-dessus.

5. *Or.* 12. Cet exorde appartient aussi au temps où Dion n'est pas encore philosophe. Est-ce alors qu'il reçut le surnom de Chrysostome ? Photius, 209 : Χρυσόστομον αὐτὸν οἱ λόγοι τῇ κατ' αὐτὸν γενεᾷ ἐθαύμαζον ἐπονομάζειν.

durent alors le retenir plus régulièrement à Pruse; là même, il eut à user de tout son talent pour désarmer certaines jalousies et lutter, une fois au moins, contre un mouvement populaire [1]. Mais un bien autre danger le menaçait. Il avait lié amitié à Rome avec plusieurs grands personnages, et notamment avec un des parents de Domitien, qui semble avoir été Flavius Sabinus [2]. Celui-ci fut mis à mort en 82 par le nouvel empereur, qui crut voir en lui un prétendant possible à l'empire [3]. Les relations que Dion avait eues avec Sabinus, et peut-être des paroles trop libres, le rendaient suspect [4]. Il fut éloigné par mesure administrative, avec interdiction de se montrer ni en Italie ni en Bithynie [5].

Cet exil dura quatorze ans [6]. Dion dut abandonner Pruse, où il laissait sa femme avec son jeune fils [7], et des intérêts gravement compromis par son absence. Pour être oublié, il se fit pauvre et vagabond [8]. Il erra par la Grèce, vivant avec les gens du peuple et relisant pour se consoler, les deux seuls livres qu'il eût emportés avec lui, selon Philostrate, le *Phédon* de Platon et le

1. *Or.* 46. Il n'a pas encore payé certaines dettes de son père; il est en train d'arranger ses affaires; il n'a encore qu'un petit enfant.

2. Emperius, *De exilio Dionis*, p. 5-7. H. von Arnim, ouv. cité, p. 223 et suiv., accepte entièrement et confirme les vues d'Emperius.

3. Suet., *Domit.*, 10.

4. *Or.* 13 début : Ὅτε φεύγειν συνέβη με φιλίας ἕνεκεν λεγομένης ἀνδρὸς οὐ πονηροῦ, τῶν δὲ τότε εὐδαιμόνων τε καὶ ἀρχόντων ἐγγύτατα ὄντος, διὰ ταῦτα δὲ καὶ ἀποθανόντος δι' ἃ πολλοῖς καὶ σχεδὸν πᾶσιν ἐδόκει μακάριος, διὰ τὴν ἐκείνων οἰκειότητα καὶ συγγένειαν, — ταύτης ἐνεχθείσης ἐπ' ἐμὲ τῆς αἰτίας, ὡς δὴ τἀνδρὶ φίλον ὄντα καὶ σύμβουλον.

5. H. von Arnim, p. 232.

6. *Or.* 40, début : Ἐν τοσούτοις ἔτεσι φυγῆς. *Ibid.* : Τοσοῦτον χρόνον πλανηθείς.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.* : Οὐ μόνον ἄοικος καὶ ἀνέστιος, ἀλλὰ μηδὲ ἀκόλουθον ἕνα ἐπαγόμενος. Philostrate, pass. cité, ajoute ici des détails suspects.

discours de Démosthène *Sur l'Ambassade*[1]. Malgré sa faible santé[2], son courage, bien loin de faiblir dans cette dure épreuve, s'y fortifia au contraire merveilleusement. La misère et le danger lui révélèrent à lui-même ce qu'il y avait au fond de son âme de philosophie latente. Contraint de renoncer à tout ce qu'il avait recherché jusque là, il sentit que rien de tout cela n'était indispensable à un homme de cœur, et sa conception de la vie en fut totalement changée. De rhéteur, il devint philosophe[3]. Pour donner un objet à l'activité de son intelligence, il entreprit d'écrire un livre sur les Gètes, qui inquiétaient alors la frontière romaine du Danube ; et, voulant s'informer d'eux, il se rendit dans les pays avoisinants, en particulier chez les Grecs à demi barbares de Borysthénis[4]. Il semble qu'à certains moments, le ressentiment de Domitien se soit, sinon apaisé, du moins assoupi. Car certaines villes grecques ne craignirent pas d'inviter l'illustre proscrit à venir chez elles[5] : offres qu'il déclina d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, Dion, non seulement ne fit rien pour fléchir son ennemi, mais il déclare même qu'il écrivit alors contre lui[6].

1. Philostr., pass. cité.

2. *Or.* 45, début. Cf. Photius, 209 : Ἰσχνὸς δ' ἦν καὶ οὐ μέγας τὸ σῶμα.

3. Philostrate fait de lui un disciple d'Apollonios de Tyane (*Vie d'Apoll.*, 5, 38) ; mais, d'après son récit, ces relations remonteraient à un temps antérieur à Vespasien, ce qui est inadmissible. Si Apollonios a eu réellement quelque influence sur Dion, ce n'a pu être que sous le règne de Vespasien ou de Titus, ou encore au temps de son exil.

4. Or. 36 : Ἐτύγχανον μὲν [illegible] ἐν Βορυσθένει [illegible] Σκυθῶν εἰς Γέτας, [illegible]

5. Or. 44.

6. Or. 3 : [illegible] Cf. *Or.* 45, début : [illegible] Δομιτιανὸν [illegible]

te période de misère prit fin en 96, par la mort de tien. Le nouvel empereur, Nerva, connaissait Dion imait depuis longtemps [1]. Peut-être celui-ci venait-il ntribuer à le faire reconnaître par les légions du be [2]. En tout cas, l'exilé rentra triomphalement sa patrie, et peu après se rendit à Rome, pour y r son tout-puissant ami. Il y tomba gravement ma- et Nerva mourut, sans que Dion eût pu mettre à t sa bienveillance [3].

ors commença, dans la vie de Dion, une dernière de, qui semble avoir duré à peu près autant que le e de Trajan, et qui fut la plus active et la plus bril- . Revenu à Pruse, il y avait rétabli ses affaires [4], et ut plus d'une fois des ennuis avec ses concitoyens, pos de constructions dont il s'était chargé, ce ne it en somme que de légers tracas sans conséquen- raves [5]. En changeant de fortune, il ne changea pas ractère ; il était devenu philosophe dans l'affliction,

ιεθίζων ἄντικρυς καὶ τὰ προσόντα κακὰ μὰ Δί' οὐ μέλλων νῦν ἐρεῖν ειν, ἀλλὰ εἰρηκὼς ἤδη καὶ γεγραφώς, καὶ τούτων πανταχῆ τῶν λόγων ν γραμμάτων ὄντων. L'allusion, comme on le voit, est très pré- Elle me paraît désigner, comme l'a pensé Emperius, le dis- περὶ τυραννίδος, où l'auteur, sous le nom de Diogène exilé et t, fait une vive critique de la tyrannie.

r. 45 : Αὐτοκράτορος φιλανθρώπου κἀμὲ ἀγαπῶντος καὶ πάλαι φίλου. rnom de Cocceianus, que Dion prit sans doute quand il de- itoyen romain, se rattache évidemment à ses relations d'a- avec la gens Cocceia, dont Nerva faisait partie. H. v. Arnim,

oyez le récit de Philostrate, pass. cité ; cela est manifeste- arrangé, mais il peut y avoir un fond de vérité, quoique lui-même n'en parle nulle part. H. v. Arnim, p. 309, le tient vrai.

r. 45 : Τελευτήσαντος δὲ ἐκείνου (Domitien) καὶ τῆς μεταβολῆς γε- ς, ἀνῄειν πρὸς τὸν βέλτιστον Νέρβαν· ὑπὸ δὲ νόσου χαλεπῆς κατα- ; ὅλον ἐκεῖνον ἐζημιώθην τὸν καιρόν.

r. 44.

line, *Epist.*, l. X, ep. 28. Cf. *Or.* 47 ; et aussi *Or.* 45 et 50. H. nim, p. 340 et suiv., p. 513 et suiv.

il resta philosophe dans la prospérité. Mais, après l'avoir été pour lui-même, il le fut pour les autres. Ses dernières années furent consacrées à des voyages qu'on serait tenté d'appeler des missions [1]. Ce fut alors qu'il prononça les plus beaux discours que nous ayons de lui. Il allait de ville en ville, à la façon des sophistes, précédé par une immense réputation, qu'il devait à la fois à son éloquence et à ses malheurs. Il paraissait devant de nombreux auditoires, tantôt dans un théâtre, tantôt dans le lieu des assemblées populaires, vêtu en philosophe et là, profitant hardiment de l'autorité que lui assuraient son âge, sa profession, son talent et la faveur impériale, il faisait la critique de ceux qui l'écoutaient. Son succès semble avoir été éclatant [2].

Il parla ainsi à Apamée, à Tarse, à Alexandrie, et certainement en beaucoup d'autres lieux. Appelé à Rome par Trajan, qui avait pour lui une haute estime [3], il prononça devant l'empereur deux discours au moins *Sur les devoirs du prince* (Περὶ τῆς βασιλείας I et III). Il dut mourir vers la fin du règne de Trajan, après avoir perdu sa femme et son fils [4].

Dion avait beaucoup écrit. Un grand nombre de ses ouvrages sont perdus, notamment ses lettres [5] et son

1. Dans l'intervalle de ces voyages, il revenait naturellement à Pruse, où était son domicile. Le célèbre sophiste Polémon, dans sa jeunesse, dut se rendre en Bithynie pour l'entendre (Philostr. *Vie des soph.*, I, ch. xxv, 8).

2. L'écho en vint jusqu'à Nicopolis. Voy. Épictète, *Entretiens* III, ch. 23, 17 et 19. Plutarque fut aussi en relations avec lui et semble lui avoir dédié deux écrits perdus. Voyez Volkman, *Plutarch*, p. 110.

3. Philostr., pass. cité, a encore arrangé cela en fable, à sa manière.

4. Pline, *Ep.* l. X, ep. 28.

5. Les *Lettres* de Dion sont vantées par Philostrate. Les cinq qui nous restent sous son nom sont considérées comme apocryphes par H. von Arnim ; elles n'ont d'ailleurs aucun intéret ; voir la bibliographie en tête de ce chapitre, p. 453.

AVERTISSEMENT DE LA 2e ÉDITION

Les « pascalisants » ont bien voulu faire à ces pages un favorable accueil. L'un d'eux, M. Emile Boutroux, m'a même fait l'honneur de m'écrire : « .....Votre travail, aussi respectueux que libre, sagace et bien informé, rendra les plus grands services et contribuera excellemment à faire comprendre de mieux en mieux Pascal, à qui chacun, jusqu'à ces derniers temps, a, plus ou moins, prêté ses propres idées....» On me permettra de ne pas vouloir d'autre « préface » pour

présenter ce petit livre au public, et pour justifier cette réédition.

Ce livre, à dire vrai, n'est pas un livre : il n'est et ne veut être qu'un recueil de notes. Je crois savoir les inconvénients du procédé ; mais comme à tout prendre ils sont plus grands pour l'auteur, qui se trouve ainsi dans l'obligation absolue de ne pas chercher à se faire valoir aux dépens de son sujet, que pour le lecteur attentif qu'on tâche d'instruire et dont on voudrait ménager le temps, j'en ai pris fort aisément mon parti. Ceux-là seuls reprocheront à M. Brunetière de nous avoir donné sous la forme que l'on sait son beau *Manuel de l'histoire de la littérature française*, qui ne l'ont pas lu, — ou qui ne l'ont pas pratiqué.

En m'inspirant de cet exemple, j'avais d'ailleurs une autre raison que j'indiquais en ces termes dans ma première édition :

« Une étude d'ensemble sur Pascal, comme je la conçois, devrait être l'œuvre de presque toute une vie. Cette étude que je rêve d'écrire, l'écrirai-je jamais ? Et ne vaudra-t-il pas mieux laisser à d'autres plus dignes le soin de l'entreprendre ? Puissent du moins ces notes, si

brèves, si superficielles qu'elles soient, rendre quelques services aux « pascalisants », et inspirer aux autres le désir de lire — ou de relire — les *Pensées*! »

Ces lignes n'ont pas cessé d'exprimer mon sentiment encore actuel. On me pardonnera de les avoir ici reproduites.

Cette seconde édition diffère un peu de la précédente. J'en ai fait disparaître de mon mieux les inexactitudes ou les erreurs qui m'ont été signalées, ou que j'ai moi-même découvertes. Certains points de fait ou de doctrine ont été précisés, expliqués, développés. Certaines indications qui ont paru trop sommaires, ont été complétées. Quelques jugements trop rapides ont été rectifiés ou exprimés avec un plus juste souci des nuances. La plupart de ces corrections ayant trouvé leur place dans les nombreuses notes que j'ai mises au bas des pages, l'économie, la suite et le mouvement du cours n'ont été modifiés en aucune façon, et le cours pris en lui-même reste à bien peu près tel qu'il a été professé, il y a un an. Enfin, j'ai joint à ce volume un index alphabétique des noms propres, pour en rendre le maniement plus commode.

« La justice et la vérité, a écrit Pascal, sont des pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écartent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. » J'ai essayé d'appuyer sur le vrai le plus souvent possible, et je m'y suis repris à plusieurs fois pour ne pas trop « écacher » la pointe de la justice.. Ce serait avoir bien mal profité du commerce de ce noble et puissant esprit que de n'avoir pas, en parlant de lui, épousé ses scrupules.

9-99 Imp. PELLECHAT, 212, rue St-Jacques.

Histoire des Gètes (τὰ Γετικά) [1]. Suidas lui en attribue plusieurs autres, dont nous ne savons rien [2]. Stobée cite sous son nom trois passages extraits d'un recueil de *Chries*, et six fragments d'un *Économique* [3]. En tout cas, sa réputation était attachée à ses discours, dont une partie considérable est venue jusqu'à nous.

Les discours que Dion avait publiés, et ceux qui lui ont été attribués après sa mort, furent beaucoup lus dans les siècles suivants. Au temps de Synesios, c'est-à-dire au commencement du ve siècle, ils formaient une ample collection, bien plus complète que la nôtre, mais déjà très confuse, sans ordre chronologique assuré [4]. Plus tard, entre le ve et le ixe siècle, on tira de là un recueil abrégé, contenant, sous quatre-vingts numéros, un bon nombre de discours entiers, d'autres incomplets, et en outre certains morceaux plus courts, choisis çà et là. C'est le recueil que Photius a eu entre les mains, celui qu'on lisait à Byzance et que nous possédons encore [5]. Une telle collection, dépourvue de chronologie, se prête mal à un classement satisfaisant et vraiment instruc-

1. Philostr., *Vie des Soph.*, I, 7. D'après ce qu'en dit Jornandès (*De Orig. actibusque Gothorum*, ch. III), cet ouvrage devait avoir une tendance morale. Dion, déjà philosophe, y vantait la sagesse des Gètes (que Jornandès, d'après Paul Orose, assimile aux Goths). Il faisait ressortir par des anecdotes leur piété (même ouvr., ch. IV, anecdote sur le siege d'Udisitana); il y montrait peu de sens critique (même chap., passage relatif à Télèphe).

2. Un ouvrage philosophique (Εἰ φθαρτὸς ὁ κόσμος), un *Éloge d'Héraclès et de Platon* (?), une *Apologie d'Homère contre Platon* en 4 livres, un écrit (en 8 livres!) *Sur les vertus d'Alexandre*. Tout cela est naturellement fort suspect.

3. Stobée, *Floril.*, VII, 29, XIII, 24, XXXIV, 16 ; XLII, 12, LXII, 46, LXXIV, 59, 60, LXXXV, 12, 13.

4. Synesios, *Dio* (p. 322 dans le Dion de la Bibl. Teubner, t. II).

5. Photius (Bibl. 209) énumère les 80 morceaux du recueil. Même énumération dans Aréthas (Dion Teubner, t. II, p. 364). Nos mss. ne sont pas d'accord avec Photius ni entre eux pour l'ordre des numéros, mais il ne s'agit que de simples transpositions.

tif. Toutefois on peut y distinguer trois groupes assez caractérisés : les discours *sophistiques*, les discours *politiques* et les discours *moraux*.

Le premier groupe appartient manifestement dans son ensemble à la première période de la vie de Dion, antérieure à son exil [1]. Il n'est représenté dans notre recueil que par un assez petit nombre de morceaux [2], auxquels on peut joindre l'analyse que Synesius nous a laissée d'un *Éloge de la Chevelure* [3]. Nous savons que Dion avait composé bon nombre d'ouvrages de ce genre. On citait une *Description de Tempé*, un *Memnon*, un *Éloge du Moucheron*, un *Éloge du Perroquet* [4], où il semble que Dion eût déployé toute l'habileté, passablement puérile, des sophistes à la mode. Ce qu'il valait dans ces exercices, nous pouvons encore en juger par son *Discours aux Troyens* Τρωικός, or. 11, où il démontre qu'Ilion n'a jamais été pris par les Achéens. Les ressources de son argumentation, dans ce jeu de dialectique paradoxale, sont étonnantes : mais on demeure confondu qu'un homme de valeur ait jamais pu employer son esprit à de pareilles choses. Son œuvre la plus célèbre en ce genre était un discours *Contre les philosophes* ; il y démontrait avec vigueur que le bon sens valait mieux pour vivre que la philosophie ; et il avait complété cette démonstration par un *Discours à Musonius*, conçu dans le même esprit [5]. Ce qui faisait la force de cette attaque,

1. Synesios, *Dio*, pass. cité.

2. Citons particulièrement les numéros 11, 21, 26, 28 et 29, 58, 60, 61, 66, 74, 76.

3. Synesios, *Éloge de la chevelure* (*Dionis orationes*, Teubner, t. II, p. 30[illegible]).

4. Synesios et Philostrate.

5. Synesios, *Dio*, p. 421 : Ὁ κατὰ τῶν φιλοσόφων λόγος... σφόδρα ἀπηγκωνισμένος κα. οὐδὲν σχῆμα ἀνιεὶς κα. ὁ πρὸς Μουσώνιον ἕτερος τοιοῦτος. Cf. p. 325 : Οὗτός γε ὁ Δίων ἔχαιρε μάλιστα ἐν τῷ κατὰ τῶν φιλοσόφων. H. von Arnim (ouv. cité, p. 149 et suiv.) a cherché à éta-

selon Synesios, c'était, chose curieuse, la sincérité de l'auteur. Dion avait donc été un incrédule de bonne foi, en matière de philosophie, avant de devenir un croyant passionné. — Au même groupe, on peut rattacher quelques morceaux où Dion, sans aucune préoccupation d'enseignement moral, traite de matières littéraires. Tel le numéro 18 (Περὶ λόγου ἀσκήσεως), où il donne à un jeune homme destiné à la vie publique des conseils sur la manière de se former à l'éloquence, et lui recommande en particulier l'étude de Xénophon; tel encore le numéro 52 (Περὶ Αἰσχύλου καὶ Σοφοκλέους καὶ Εὐριπίδου), où il compare la façon dont les trois grands poètes tragiques avaient traité le même sujet, à savoir l'ambassade des Grecs à Philoctète[1]; tel enfin le numéro 55 (περὶ Ὁμήρου καὶ Σωκράτους), où il essaye d'indiquer ce que Socrate a dû à Homère. Tous ces morceaux témoignent d'un goût juste et délicat, d'une critique réfléchie, curieuse et sincère[2]. — Le *Discours aux Rhodiens* (Ῥοδιακός, or. 31), qui semble bien appartenir aussi à cette période de la vie de Dion, marque la transition à une seconde manière. L'orateur blâme devant l'assemblée du peuple, à Rhodes, la coutume de désaffecter les statues par des changements de noms. Visiblement, il se souvient du *Discours contre Leptine*. Mais tout en faisant la part grande au sophiste qui imite, on ne peut nier qu'il n'y eût déjà en lui, dès ce temps, un philosophe, capable d'élever un médiocre sujet par des pensées hautes et sérieuses.

Les discours politiques appartiennent presque tous à

blir, sans preuve décisive, que, dans cette polémique, Dion se rattachait aux vues de Vespasien et combattait l'opposition républicaine des Stoïciens.

1. Le numéro 59 (Φιλοκτήτης) n'est qu'une paraphrase résumée du début du *Philoctète* d'Euripide, probablement un simple exercice de style.

2. Ajouter le n° 19 (Περὶ τῆς αὑτοῦ φιληκοΐας), relatif à une audition musicale.

la seconde partie de la vie de Dion. L'orateur n'y paraît pas tant en philosophe qu'en homme d'État, ou plutôt en bon citoyen, préoccupé des intérêts de son pays. Ces discours se rapportent généralement aux affaires de la Bithynie; par suite, ils nous initient, de la manière la plus intéressante, à la vie intérieure des villes grecques d'Asie en ce temps[1]. Nous y voyons Dion usant de son autorité morale pour apaiser les conflits d'amour-propre entre Nicomédie et Nicée, entre Pruse et Apamée; nous le voyons calmer la turbulence de ses concitoyens, les remercier des honneurs qu'ils lui ont conférés, ou décliner ceux qu'ils veulent lui offrir, quelquefois leur tracer la conduite à tenir à l'égard de l'autorité impériale, enfin se justifier d'accusations portées contre lui. Ces discours, moins connus que les discours moraux, lui font pourtant le plus grand honneur. Il s'y montre à la fois honnête homme et habile homme : il y fait preuve de franchise, de sens pratique, de dignité, de patriotisme sans emphase et sans imprudence. Comme Plutarque, il sent et il dit très sagement que le meilleur moyen, pour les Grecs de ce temps, d'alléger le poids de l'autorité romaine, c'est de ne pas lui fournir, par des agitations vaines, l'occasion d'intervenir durement. En même temps, il nous intéresse, en nous parlant de lui-même, de sa famille, de ses intérêts domestiques, avec une simplicité de bon goût. Il est chez lui,

1. Les principaux de ceux que je range dans ce groupe sont les nᵒˢ 38 (Πρὸς Νικομηδεῖς περὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς Νικαεῖς), 39 (Περὶ ὁμονοίας ἐν Νικαίᾳ), 40 (Ἐν τῇ πατρίδι περὶ τῆς πρὸς Ἀπαμεῖς ὁμονοίας), 41 (Πρὸς Ἀπαμεῖς περὶ ὁμονοίας), 43 (Πολιτικὸς ἐν τῇ πατρίδι), 44 (Φιλοφρονητικὸς πρὸς τὴν πατρίδα εἰσηγουμένην αὐτῷ τιμάς), 45 (Ἀπολογισμὸς ὅπως ἔσχηκε πρὸς τὴν πατρίδα), 46 (Πρὸ τοῦ φιλοσοφεῖν ἐν τῇ πατρίδι), 47 (Δημηγορία ἐν τῇ πατρίδι), 48 (Πολιτικὸς ἐν ἐκκλησίᾳ), 49 (Παραίτησις ἀρχῆς ἐν βουλῇ), 50 (Περὶ τῶν ἔργων ἐν βουλῇ), 51 (Πρὸς Διόδωρον). On peut y ajouter 34 (Ταρσικὸς δεύτερος), tout à fait analogue par le sujet aux nᵒˢ 38-41. Voir H. v. Arnim, ouv. cité, ch. IV, *Die bithynischen Rede*.

et il s'adresse à un auditoire familier. Cela donne à sa parole une grâce plus naïve, qui plaît et qui attache.

Mais ce qui a fait la renommée de Dion, ce sont incontestablement les discours ou écrits de prédication morale, qui forment le troisième groupe [1]. Tous appartiennent à la dernière partie de sa vie, c'est-à-dire au règne de Trajan ; et ils relèvent tous d'une même pensée, celle d'une sorte de mission, pour l'accomplissement de laquelle Dion a voulu mettre les ressources et les habitudes de la sophistique contemporaine au service de la philosophie pratique [2].

Ce qu'il prêche n'a rien en soi d'original. Il emprunte ses idées au syncrétisme philosophique du temps. Sa morale est principalement stoïcienne [3], mais non exclusivement : elle a subi l'influence manifeste de l'Académie, du Lycée, et des Pythagoriciens. Sa théologie est plutôt platonicienne, mais elle l'est sans parti pris ; elle fait aussi des emprunts aux doctrines pythagoriciennes et à la mythologie populaire. C'est qu'au fond, Dion n'est pas un philosophe à proprement parler, c'est-à-dire un homme qui se soucie de se former un ensemble d'idées liées sur les vérités essentielles [4]. C'est tout simplement

1. Citons les principaux. Ce sont les nos 1, 2, 3, 4 (Περὶ βασιλείας), 5 (Λιβυκὸς μῦθος), 6 (Περὶ τυραννίδος), 7 (Εὐβοϊκός), 12 (Ὀλυμπικός), 13 (Περὶ φυγῆς), 32 (Πρὸς Ἀλεξανδρεῖς), 33 (Ταρσικὸς πρῶτος), 35 (Ἐν Κελαίναις τῆς Φρυγίας), 36 (Βορυσθενιτικός), 80 (Τῶν ἐν Κιλικίᾳ περὶ ἐλευθερίας). Il faut y ajouter un certain nombre de morceaux qui figurent dans le recueil sous des titres généraux (Περὶ δουλείας, Περὶ λύπης, etc.), et qui semblent extraits de discours analogues, aujourd'hui perdus.

2. Voir sur la prédication de Dion le chapitre de C. Martha intitulé : *La prédication morale populaire*, dans ses *Moralistes sous l'Empire romain*, ouv. cité plus haut. — Pour l'appréciation de Dion, consulter E. Weber, *De Dione Chrysostomo*, Leipziger Studien, X, 1887 et H. von Arnim, ouv. cité, ch. v.

3. Synesios, *Dio* : Ὁ δ' οὖν Δίων ἔοικε... ὄνασθαι τῆς στοᾶς ὅσα εἰς ἦθος τείνει.

4. Synesios, même pass. : Ἔοικε θεωρήμασι μὲν τεχνικοῖς ἐν φιλοσοφίᾳ μὴ προσταλαιπωρῆσαι μηδὲ προσανασχεῖν φυσικοῖς δόγμασιν.

une âme généreuse, très éprise de belle morale et de belle religion. Il lui semble grand et bon de dégager ses contemporains de l'égoïsme, de la frivolité, des passions sensuelles, et de les élever vers un idéal de dignité : il aime à leur montrer les illusions qui les rapetissent et qui les troublent, à leur faire voir combien la vie serait meilleure, si elle était plus simple, occupée des choses qui ont vraiment du prix, éclairée par la réflexion, apaisée par l'humanité, embellie par l'idée de Dieu. Voilà dans quel esprit il reproche aux Alexandrins leur passion effrénée pour les jeux et leur turbulence parfois cruelle [1]; aux gens de Tarse, le laisser-aller de leurs mœurs, leur mauvaise tenue, leurs chansons licencieuses [2]; aux habitants de Célènes, leur vanité et le prix qu'ils attachent à la richesse [3] : aux Ciliciens, leur aveuglement, qui les empêche de voir que l'homme a en lui-même le moyen de se rendre libre, en réprimant ses désirs [4] Sa pensée est encore la même, lorsqu'il retrace, dans son *Euboïque* [5], le tableau de la vie simple et naïve de deux pauvres chasseurs, isolés dans les montagnes de l'Eubée et vivant là, ignorés et contents de peu, sans besoins et sans convoitises. Dans l'*Olympique* [6], c'est de religion qu'il traite, car il fait exposer par Phidias lui-même, dans une apologie fictive, sa conception de Dieu ; mais cette religion est pleine de morale, puisqu'il découvre et montre dans ce Zeus idéal les plus nobles vertus de l'humanité. Le *Borysthénitique* lui-même [7], malgré la fantaisie très libre du mythe cosmologique que Dion prétend avoir raconté à ses naïfs auditeurs de Borysthénis,

1. Or. 32. Πρὸς Ἀλεξανδρεῖς.
2. Or. 33. Ταρσικὸς πρῶτος.
3. Or. 35. Ἐν Κελαιναῖς τῆς Φρυγίας.
4. Or. 80. Περὶ ἐλευθερίας.
5. Or. 7. Εὐβοϊκός.
6. Or. 12. Ὀλυμπικός.
7. Or. 36. Βορυσθενιτικός.

·èle une tendance analogue; toute cette cosmologie outit à montrer comment c'est la raison (τὸ φρονοῦν, τὸ νούμενον), qui mène le monde. Enfin nulle part cette piration au bien, un peu vague, mais noble, humaine généreuse, ne se montre mieux que dans les discours 'rajan sur la royauté [1], où Dion représente le monarе idéal tel qu'il le conçoit, pieux, juste, dévoué à ses ets, maître de lui-même, honnête dans sa vie privée, nple dans sa vie publique : en tout, l'opposé du tyran, i est un homme asservi à ses mauvaises passions.

Un grand mérite de ces discours, c'est qu'ils sont ou 'ils veulent être appropriés à un auditoire déterminé. en peut-être ne distingue plus nettement la prédican morale de Dion de celle des philosophes contempoins. Ceux-ci, dans leurs διαλέξεις, traitaient devant un blic quelconque des sujets de morale sans application rticulière, très souvent de simples lieux communs de ilosophie pratique, l'amitié, l'exil, etc. Dion a voulu re autre chose. Ce qui lui paraît utile, c'est de signa- à ses auditeurs, non les défauts de l'homme en géral, mais les leurs, de les entretenir de leurs besoins ésents, de les avertir des dangers qu'ils courent et de ır montrer les moyens pratiques d'y parer. Voilà une treprise qui à coup sûr n'était pas banale. Elle supsait, de la part de celui qui s'y vouait, bien de l'adresse du courage. Or Dion semble l'avoir poursuivie pennt une vingtaine d'années, avec une persistance méoire et avec un véritable succès. On est profondément uste pour lui, lorsqu'on le confond purement et simement avec les philosophes beaux parleurs qui pullu-ent alors.

Grâce à cette franchise, préoccupée de précision, ses scours nous intéressent d'abord en ce qu'ils nous don-

. *Or.* 1 et 3, Περὶ βασιλείας.

nent une image assez vive de la société contemporaine [1] ; mais ils nous intéressent aussi, et plus encore, par la personnalité de l'auteur qui s'y laisse voir partout.

Cette personnalité est en partie artificielle, en partie naïve. Devenu philosophe, Dion s'est évidemment proposé pour modèle Socrate, qu'il connaissait bien par Xénophon et par Platon ; mais s'il a songé à l'imiter, c'est qu'il lui ressemblait déjà naturellement. Il y a, certes, une part d'affectation, gracieuse d'ailleurs, dans sa manière de se donner pour un ignorant, pour un homme sans art et sans talent, bon toutefois à stimuler les autres, à les faire réfléchir [2]. Dion est un charmant orateur, et il ne le sait jamais mieux que quand il fait semblant de l'ignorer. Mais tandis que ses contemporains, les Polémon et les Scopélien, étalaient leur contentement d'eux-mêmes, il dissimule, lui, le sentiment qu'il a de son talent, parce qu'au fond, sans peut-être dédaigner ce talent autant qu'il le dit, il en fait pourtant moins de cas que des vérités morales qu'il veut exprimer. D'ailleurs, il y avait certainement en lui une bonhomie innée et une douceur légèrement moqueuse, qui s'accommodaient au mieux de cette sorte d'ironie socratique ; s'il s'y trouvait ainsi à l'aise, c'est que sa nature même l'y portait.

Avec l'ironie, il a pris aussi à Socrate le franc-parler, et pour la même raison. La sincérité lui était naturelle, et elle était nécessaire à sa mission ; mais il en avait fait aussi un élément du rôle qu'il se plaisait à jouer, un des traits de la physionomie qu'il s'était donnée et qui le rendait populaire. Souvent, il la faisait accepter par un curieux mélange de brusquerie et d'en-

1. Burckhardt, *Wert des Dio Chrysostomus für die Kenntniss seiner Zeit* (Schweitz. Museum, IV, 97-191).

2. Voir en particulier tout le long exorde de l'*Olympique* (*Or.* 12).

ıement, de rudesse et de malice, comme au début de n discours aux Alexandrins :

> Vous plairait-il, Alexandrins, d'être quelques instants sé-ux et attentifs, puisque aussi bien vous passez votre temps vous amuser et que jamais vous ne faites attention à rien? ii. amusements, joie. rire, tout cela abonde chez vous ; vous s vous-mêmes les hommes du rire et de la joie, et vous ez à votre service une foule de gens qui vous procurent en-re de l'un et de l'autre; mais le sérieux, voilà, je le vois n, ce qui manque sur votre place. Pourtant, il y a des ora-ırs qui s'extasient sur votre sagesse et votre habileté ; in-mbrables comme vous l'êtes, disent-ils, vous avez tous à la s l'idée qu'il faut, et vous dites sur-le-champ ce qui vous nt à l'esprit. Moi, je vous louerais plutôt, si vous parliez ıtement, si vous saviez prendre sur vous de vous taire, et rtout si vous pensiez juste [1].

C'était en amusant ainsi son public qu'il lui faisait ıtendre des vérités. Mais c'était aussi, il faut le dire à n honneur, par son courage. Ce courage, qui lui fai-it affronter les huées toujours possibles d'un public ıpricieux, il le puisait dans le sentiment du bien qu'il ›uvait faire et de la mission divine qu'il s'attribuait. ›crate, dans l'*Apologie* que Platon lui avait prêtée, sait aux Athéniens qu'ils devaient à une faveur des eux d'avoir possédé dans leur ville un homme disposé s'oublier lui-même pour s'occuper uniquement d'eux [2]. ›tte parole, qui l'avait frappé, Dion la répétait à peu ·ès aux Alexandrins, en se l'appliquant à lui-même [3], nous avons tout lieu de croire qu'elle traduisait bien ı pensée. Non qu'il eût constamment présente à l'esprit ette idée d'une mission, à proprement parler, et qu'il

1. *Or.* 32, Πρὸς Ἀλεξανδρεῖς.
2. Platon, *Apologie*, ch. XVIII.
3. *Or.* 32 (p. 404, Teubner) : Ἐγὼ μὲν γὰρ οὐκ ἀπ' ἐμαυτοῦ μοι δοκῶ οελέσθαι τοῦτο, ἀλλ' ὑπὸ δαιμονίου τινὸς γνώμης, etc. Cf. 407 : θεὸς ' ὅπερ ἔφην, θαρρῆσαί μοι παρέσχεν, et la suite.

en fît tous les jours la raison déterminante de sa conduite; mais, quand il réfléchissait, quand il descendait en lui-même, c'était par elle qu'il se raffermissait. Épictète, dans un entretien que rapporte Arrien, avait bien défini le cynique idéal comme une sorte d'envoyé de Dieu[1]. Cette conception était dans la philosophie du temps : nul n'a dû se la rendre plus familière que Dion, parce que nul alors n'a plus fait pour la réaliser.

Il serait trop long de pousser ici en détail cette analyse, de montrer ce qu'il y avait d'ailleurs d'incomplet dans le rêve moral de Dion et ce qui s'y mêlait parfois de chimère[2]. Quelques mots sur son style suffiront à compléter l'étude sommaire que nous voulons faire de lui.

Le style de Dion a charmé ses contemporains et il n'a cessé d'être admiré tant qu'il y a eu une sophistique[3]. Si cet engouement nous paraît aujourd'hui excessif, ce n'est pas une raison pour méconnaître des mérites très réels. Sans doute, il y a, dans ce style, de la manière; c'est celui d'un homme qui s'est étudié une partie de sa vie à faire valoir des choses insignifiantes, et qui, transformé en philosophe, continue à abuser de son esprit, par habitude. Ses comparaisons notamment, dont Philostrate s'émerveille[4], et qui sont en effet presque toujours fines et amusantes, non seulement deviennent monotones par leur abondance, mais trahissent leur origine sophistique soit par leur ingéniosité excessive, soit par la complaisance avec laquelle l'orateur les dé-

1. *Entretiens*, III, 22.

2. Voir en particulier, à ce point de vue, l'*Euboïque*, qui est le roman pastoral du stoïcisme dans sa première partie, et qui offre, dans la seconde, des vues de réforme sociale très peu pratiques.

3. Jugements de Philostrate, de Themistios, de Synesios.

4. Phil., ouv. cité : Σοφιστικώταται δὲ τοῦ Δίωνος αἱ τῶν λόγων εἰκόνες. Cf. Photius, pass. cité : Ἄριστος δὲ τοῖς παραδείγμασι καὶ πολύς ἐστι πανταχοῦ, etc.

veloppe. Il en est de même des exemples, en récits ou en fables, qu'il mêle sans cesse au tissu de ses développements moraux. Malgré ces défauts, Dion a un don de séduction, que nous sentons encore aujourd'hui. Son langage, d'une allure un peu lente, plaît par sa douceur et par l'absence complète d'emphase. Une phrase quelquefois traînante, mais souple et comme caressante, qui enlace l'auditeur et qui l'amuse par ses détours ; une remarquable abondance d'idées secondaires, comme il convient à la causerie ; une imagination spirituelle : une grâce naïve de conteur. De même que tous ses contemporains, il imite, soit à dessein, soit même sans le vouloir, par un simple effet de réminiscence. On retrouve chez lui des tours, des expressions, qui rappellent Démosthène ou Platon. Mais tout cela, en somme, est heureusement fondu dans une couleur générale qui lui est propre [1]. Ce qui en fait surtout la qualité, c'est ce qu'elle laisse pour ainsi dire transparaître de l'homme lui même. Dion est un atticiste tempéré, qui a gardé quelque chose d'asiatique ; il l'est sans effort et avec sincérité : il parle une langue qui, à coup sûr, n'était pas celle qu'on parlait couramment autour de lui, une langue plus pure, plus choisie, classique, et par conséquent légèrement archaïque, mais une langue qu'il a faite sienne, et il la parle avec une aisance charmante. Entre les écrivains de ce temps, c'est à coup sûr un des plus aimables [2].

Ainsi, tandis qu'Épictète nous éloignait de la pure tradition hellénique, Dion nous y ramène. Nous allons la ressaisir plus pleinement encore chez Plutarque, qui est, en ce siècle à demi romain, le Grec par excellence.

1. Philostr., pass. cité : Ξυγκείμενος μὲν τῶν ἄριστα εἰρημένων τοῦ ἀρίστου, βλέπων δὲ πρὸς τὴν Δημοσθένους ἠχὼ καὶ Πλάτωνος, ᾗ καθάπερ αἱ μαγάδες τοῖς ὀργάνοις προσηχεῖ ὁ Δίων τὸ ἑαυτοῦ ἴδιον ξὺν ἀφελείᾳ ἐπεστραμμένη.

2. Sur la langue de Dion, voir W. Schmidt, *Atticismus*, t. I, p. 72-191.

IV

Immédiatement au dessous des hommes de génie, Plutarque, presque aussi populaire que les plus célèbres d'entre eux, est supérieur aux simples écrivains de talent par quelque chose qui vient de l'âme. Grâce à un ensemble de qualités que nous devons essayer d'analyser, il a, pour ainsi dire, résumé dans son œuvre l'image complète de l'antiquité hellénique, au moment où celle-ci touchait à sa fin : et il lui a prêté une forme simple, attrayante, éminemment propre à la faire connaître et aimer. Il est donc, pour la postérité, un des représentants accrédités de l'hellénisme, d'un hellénisme un peu dilué peut-être, mais élargi, vraiment universel et humain ; et voilà pourquoi il convient de le mettre ici au centre de ce chapitre, où nous étudions justement cet épanouissement final des vieilles traditions grecques dans la grande lumière de l'empire romain.

Né au cœur de la Grèce propre[1], à Chéronée en Béotie, entre les années 45 et 50 de notre ère, Plutarque grandit au milieu des souvenirs nationaux, près de Delphes, près des champs de bataille les plus célèbres dans les annales de son pays (Platées, Chéronée, Haliarte, Coronée, les Thermopyles, etc.) ; près de Thèbes, alors ruinée, mais qui lui rappelait toujours Pindare et Épaminondas : non loin de Thespies, où l'on adorait Éros, d'Orchomène où avaient régné les Charites, et d'Ascra où

1. Sur Plutarque, notice insignifiante et inexacte de Suidas, Πλούταρχος Χαιρωνεύς. Les meilleurs renseignements nous sont fournis par Plutarque lui-même, qui a souvent parlé, dans ses divers écrits, de son pays, de sa famille, des circonstances de sa vie et de ses relations. Voir l'index du *Plutarque* de la Biblioth. Didot, aux mots *Plutarchus*, *Nicarchus*, *Lamprias*, etc. Consulter surtout R. Volkmann, *Leben, Schriften und Philosophie des Plutarch von Chæronea*, Berlin, 1873 et Gréard, *De la morale de Plutarque*, Paris, 1866.

avait chanté Hésiode. Il appartenait à une ancienne famille de pure race hellénique, qui semble avoir été établie sur ce sol béotien de temps immémorial. Vieille famille et vieux domaine, foyer tout entouré de traditions, maison de forte et intelligente bourgeoisie, de mœurs simples et antiques, pleine de religion et de patriotisme, et, malgré cela, nullement fermée aux idées du jour. Les vieillards y étaient réfléchis et conteurs, à la vieille manière grecque. Plutarque entendit longtemps les récits de son grand-père Lamprias, qui vécut assez pour voir ses petits-fils déjà parvenus à l'âge d'homme ; et il recueillit de sa bouche des anecdotes historiques qui remontaient à son arrière-grand-père, Nicarque, contemporain du triumvir Antoine, de l'égyptienne Cléopâtre et du vainqueur d'Actium. Le temps de son enfance fut celui où la Grèce se relevait lentement de ses misères. Cette aimable demeure de Chéronée, au milieu de ses prairies et de ses vergers, retrouvait alors sa large aisance, moitié urbaine, moitié rustique, et sa bonne humeur traditionnelle. Le grand-père animait les réunions de sa gaieté malicieuse et de ses récits. Le père, homme droit et sensé, y parlait affaires, culture, élevage, intérêts domestiques, sans dédaigner de prêter l'oreille aux discussions philosophiques de ses hôtes : car il était hospitalier, en Hellène de bonne race, toujours prêt à écouter et à s'ouvrir aux choses du dehors. Sous ces influences réunies, et tout simplement en se laissant vivre, Plutarque et ses frères, Lamprias et Timon, s'imprégnaient de tout ce que la Grèce, en sa longue tradition, avait amassé peu à peu de plus excellent.

Quand il approcha de sa vingtième année, déjà tout nourri des poètes nationaux, dont les vers devaient habiter son âme jusqu'au dernier jour, il vint passer plusieurs années à Athènes, au milieu de ces maîtres et

de ces étudiants qui y formaient comme une sorte d'université, active et bruyante, au milieu aussi des monuments qui rappelaient tant de grandeurs, au milieu des hôtes de tous pays, Grecs d'Europe et Grecs d'Asie, patriciens romains, sophistes voyageurs, qui s'y pressaient incessamment. Curieux de tout, il y toucha à toutes les sciences : à la rhétorique, qui n'eut que peu de prise sur lui, aux mathématiques, qui le passionnèrent un instant, aux sciences naturelles, à la médecine ; mais il ne se donna qu'à la philosophie. Ce fut elle qui le prit tout entier, autant du moins que sa libre nature, avide de savoir, pouvait être prise tout entière. Sous la direction du platonicien Ammonios, qu'il a mis en scène plusieurs fois dans ses dialogues, il étudia à fond la doctrine de Platon jusqu'en ses parties les plus abstraites, sans négliger d'ailleurs de s'initier aux enseignements des autres sectes.

En dehors des études proprement dites, ces années d'Athènes furent pour lui des années charmantes et fécondes par tout ce qu'elles lui firent voir et entendre. Revivant en imagination dans l'ancienne cité de Périclès, ce fut alors qu'il eut la vision directe et vivante de ces scènes de l'histoire nationale, qu'il devait retracer, bien plus tard, dans quelques-unes de ses *Vies*. En même temps, par les conversations quotidiennes dont il a gardé le souvenir dans ses *Propos de table*, il recevait l'impression de mille idées passagères, et son esprit s'habituait à ce genre de causerie, à la fois amusante et érudite, qui était alors à la mode. Ajoutons que tout cela ne fermait pas son attention aux événements contemporains. Il dut entendre parler plus d'une fois de ces nobles exilés que la tyrannie de Néron reléguait dans les îles grecques ; et il était justement à Athènes, en 66, quand le maître du monde vint se faire couronner aux jeux pythiques, comme chanteur et comme tragédien.

Chose curieuse : malgré le mépris secret que le jeune philosophe ressentit pour cet empereur cruel et à demi fou, il lui garda toujours, involontairement, une certaine indulgence, qu'excusait la naïveté de son patriotisme, parce qu'il avait honoré la Grèce et qu'il avait fait semblant de lui rendre la liberté[1].

Les années qui suivirent sont celles de la vie de Plutarque qui nous sont le moins connues. Il voyagea, quelquefois pour affaires, quelquefois pour le simple plaisir de voir le monde. Nous savons par son témoignage qu'il se rendit en Égypte, du vivant de son grand-père. Il nous apprend aussi qu'il fut député, jeune encore, par ses concitoyens de Chéronée, auprès du proconsul d'Achaïe, à Corinthe, pour y traiter de leurs intérêts. Enfin, il alla à plusieurs reprises à Rome, et y fit même, une fois au moins, sous Vespasien, un séjour qui semble avoir eu quelque durée. Il y était en philosophe, donnant des conférences en grec, que d'illustres personnages, notamment Arulenus Rusticus, ne dédaignaient pas de venir entendre. Mais Rome ne le retenait pas si étroitement qu'il ne trouvât le temps d'explorer certaines parties au moins de l'Italie. Lui-même nous raconte qu'il alla visiter, en compagnie de Mestrius Florus, le champ de bataille de Bédriac, dans la région du Pô. Ses séjours en Italie furent ainsi pour lui autant d'occasions de s'instruire, de compléter ses notes en vue de ses travaux futurs d'historien, et en même temps de nouer des relations avec quelques Romains de grandes familles.

Quel qu'ait pu être le nombre de ces allées et venues, Plutarque semble être rentré d'assez bonne heure à Chéronée et y avoir passé toute la fin de sa vie, qui fut longue. Il aimait son pays et sa maison ; d'ailleurs,

1. *Délais de la vengeance divine*, fin.

comme il l'a dit, non sans grâce, quand il eut acquis quelque gloire, il lui parut qu'étant né dans une petite ville, il la rendrait plus petite encore, s'il la quittait [1]. Il vécut donc là, paisiblement, au milieu de sa famille, au milieu des amis qui venaient le voir, au milieu de ses livres. Ses absences étaient assez fréquentes, mais courtes. Il se rendait quelquefois à Athènes; souvent à Delphes, où l'appelaient ses fonctions sacerdotales; de temps en temps aussi, en été, aux eaux chaudes des Thermopyles ou d'Ædepsos en Eubée, fréquentées par une société brillante. Ainsi, sa vie, toute retirée qu'elle fut, n'était nullement celle d'un homme qui fuit le monde. Personne au contraire n'aimait plus que lui la société; et, tout le temps qu'il ne passait pas à lire ou à écrire, il le donnait, autant que possible, à la conversation, comme l'avaient fait autrefois Socrate et Platon. Ses *Propos de table* sont des notes de causeries quotidiennes, qu'il a prises toute sa vie. L'échange des idées et des impressions a été un des besoins les plus vifs et les plus constants de sa nature. Il semble même qu'il eût communiqué ce goût aux siens, comme il l'avait reçu lui-même de ses prédécesseurs dans la vie. Sa femme, Timoxéna, n'était pas étrangère à la philosophie, et ses fils, tels qu'il nous les a montrés dans les œuvres de sa vieillesse, ressemblaient en cela à leur père.

Grâce à cette sagesse aimable, sa vie, malgré les épreuves qui l'affligèrent, demeura sereine jusqu'à la fin. Il perdit plusieurs enfants, dont une fille tendrement aimée. Il en souffrit, sans se laisser abattre. Volontairement étranger à la vie publique, il n'accepta de l'estime de ses concitoyens que les modestes fonctions d'agoranome et d'archonte éponyme de Chéronée. En revanche, il fit partie, pendant de longues années, du col-

1. *Vie de Démosth.*, ch. II.

âge sacerdotal de Delphes ; heureux évidemment de se attacher ainsi, d'une manière étroite, à un culte qui appelait toute l'histoire de la Grèce. Ses rapports avec les empereurs restent enveloppés de quelque obscurité. Il est possible que Trajan lui ait conféré, à titre honorifique, la dignité consulaire ; et il est possible aussi que le même empereur et son successeur, Adrien, aient recommandé aux gouverneurs d'Achaïe de prendre ses conseils, quand ils en auraient l'occasion ; mais les témoignages sur ces deux points n'ont rien de certain[1]. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la vieillesse de Plutarque fut entourée d'une grande et légitime considération. Lorsqu'il mourut, probablement sous le règne d'Adrien, vers l'an 125, il aurait pu se rendre à lui-même ce témoignage, qu'il avait grandement honoré la Grèce par sa vie et par ses écrits, et cela, parce qu'il avait été naturellement fidèle à l'idéal national, fait de mesure, de beauté et d'harmonie.

Son rôle, comme écrivain, ne peut être bien apprécié qu'à la condition de se le représenter au milieu de tous ceux qu'il a connus, et dont il a été l'ami, le conseiller, ou le maître. Si on relevait tous les noms qui figurent dans ses écrits, cette liste, bien qu'incomplète, puisque nous ne possédons pas toutes ses œuvres, donnerait à elle seule une idée nette de l'influence qu'il a exercée. Dans cette société, mélangée et dispersée, qui n'avait plus de centre intellectuel et moral, un homme tel que lui rendait un service constant à l'humanité intelligente, par sa seule présence. Il était pour un grand nombre de ses contemporains, grecs ou romains hellénisants, l'interprète autorisé du passé hellénique, de son histoire, de sa religion, de sa morale, de sa science. Et ce passé, il ne l'interprétait pas comme une chose morte. Son rôle,

1. Suidas, Πλούταρχος.

fondé sur une conviction profonde, était au contrair d'en faire sentir la permanence, en l'adaptant au pré sent. Il en dégageait un idéal, qui était le meilleur qu'i y eut alors dans le monde, à en juger par les preuve qu'il avait données de son excellence.

V

Dans ces conditions, il était naturel que Plutarqu écrivit beaucoup, et qu'il ne composât jamais un gran ouvrage. La collection de ses écrits, touchant à la mo rale, aux sciences, à la philosophie, à la littérature, l'histoire, était si ample et si variée, qu'elle fut particu lièrement exposée à tous les risques d'altération. Nous n pouvons que très imparfaitement en suivre l'histoire, faut de témoignages précis [1]. Beaucoup de ces écrits ont ét perdus, d'autres ont été mutilés ou abrégés, ou ne nou sont parvenus que sous forme d'extraits; enfin, des ou vrages étrangers y ont été mêlés. La collection que nou possédons semble avoir été constituée au xe siècle, lors que déjà l'œuvre de Plutarque avait beaucoup souffert elle a été établie d'après des manuscrits très défectueux où se trouvait plus d'une lacune; et celui qui l'a for mée y a reçu sans critique un grand nombre d'écrits d diverses provenances [2]. Un peu auparavant, un autr savant byzantin avait composé, sous le nom d'un pré tendu Lamprias, fils de Plutarque [3], un catalogue, dor nous possédons encore la plus grande partie (210 nu méros) : les œuvres alors attribuées au philosophe y sor énumérées, et nous y voyons figurer, à côté de celle que nous possédons, une foule d'écrits qui ont disparu

1. L'ouvrage capital sur ce sujet est celui de Volkmann, déj cité. Voy. seconde partie, p. 99-239, *Plutarchs Schriften.*
2. Volkmann, p. 102.
3. Suidas, Λαμπρίας. Voyez Volkmann, p. 108.

Ceux qui subsistent sont ordinairement divisés en deux groupes : les *Vies* d'une part, et de l'autre ce qu'on appelle d'un nom collectif fort impropre, les *Œuvres morales* (Ἠθικά, *Moralia*) ; en réalité, ce second groupe comprend des œuvres de toute sorte, dont un grand nombre n'ont aucun rapport avec la morale. Ni dans l'un ni dans l'autre de ces groupes, les écrits ne sont classés suivant l'ordre chronologique de leur composition, ni même suivant un ordre quelconque, vraiment méthodique. De là toute une série de questions critiques, dont beaucoup sont loin d'être encore résolues [1]. Bien loin de pouvoir ici les aborder, nous ne devons pas même songer à étudier de près tous ceux des écrits de Plutarque qui semblent authentiques. Ce que nous avons à nous proposer, c'est seulement de faire voir, d'après quelques-uns des principaux, les deux ou trois grands aspects de son activité littéraire.

Une remarque générale doit être faite tout d'abord. Le nombre même de ces productions montre assez que leur auteur n'a jamais eu grand souci d'en mûrir aucune. Évidemment, il écrivait vite, et le soin de la composition le préoccupait médiocrement. Seulement, ces défauts étaient compensés chez lui, autant qu'ils peuvent l'être, de plusieurs façons. D'abord, il prenait des notes sur tout, lisait et réfléchissait constamment ; de telle sorte qu'arrivé à un certain âge, il avait sur chaque sujet une provision toute prête de faits et d'idées. Ensuite, grâce aux qualités de son esprit, grâce aussi à une éducation très soignée, il lui était plus facile qu'à personne de classer rapidement ses pensées et de les exprimer sous une forme correcte, souvent même personnelle. Sans être un grand écrivain, il avait le goût

1. Pour le groupe des *Moralia*, le livre de Volkmann en a éclairci un grand nombre.

de bien dire; et, s'il dédaignait la rhétorique à la mode, s'il était étranger aux scrupules des atticistes contemporains[1], il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'il fût négligé de parti pris[2]. C'est pourquoi, sous le bénéfice de l'observation générale qui vient d'être faite, nous devons chercher à reconnaître et à définir, en chaque genre, son originalité littéraire, qui est incontestable.

Un petit nombre de ses écrits sont de simples recueils; quelques-uns sont des conférences littéraires ou philosophiques; d'autres, des dissertations ou des traités; d'autres encore, des consultations épistolaires qui ressemblent fort à des dissertations; beaucoup sont des dialogues; enfin, il faut mettre à part les *Vies*, qui constituent un genre tout à fait distinct.

A la catégorie des recueils appartiennent des ouvrages tels que les *Questions romaines*, les *Questions grecques*, les *Questions platoniciennes*, les *Vertus romaines*. Simples collections de brèves dissertations ou de petits récits, juxtaposés et à peine unis entre eux soit par la relation très générale qu'indique le titre, soit par quelques réflexions énoncées en forme de préface. L'absence de composition en est justifiée dans une certaine mesure par la nature des sujets; et toute une littérature de ce genre existait en Grèce depuis bien longtemps. Toutefois, quand on les rapproche des autres ouvrages de Plutarque, on ne peut nier qu'ils ne soient un indice instructif du procédé naturel de son esprit. Nous le surprenons là en train de collectionner et de juxtaposer, et nous allons voir que, pour composer, il a presque toujours collectionné et juxtaposé.

C'est là, en effet, le caractère frappant de toutes ses

1. *De audiendo*, ch. IX.

2. Ce qui le prouve, c'est le soin qu'il a d'éviter l'hiatus. Voyez Volkmann, p. 112 et suiv., qui cite et discute le travail de Benseler sur ce sujet.

conférences ou dissertations et de tous ses traités. Jamais. la disposition des parties ne résulte chez lui du développement organique d'une idée. Non pas qu'il aille au hasard en dissertant. Il semble qu'en général le sujet à traiter devait lui apparaître d'abord sous la forme d'une provision d'anecdotes, de traits historiques, d'apophtegmes, d'où se dégageaient immédiatement un certain nombre de réflexions. Le travail de composition consistait à répartir rapidement ces éléments dramatiques sous un certain nombre de chefs, qu'il rangeait ensuite eux-mêmes suivant un plan propre à les faire valoir. Ordonnance le plus souvent superficielle, mais agréable et claire. Ainsi disposées. les idées sans doute ne nous mènent pas, par une progression constante, à une connaissance de plus en plus profonde de la vérité; mais elles s'éclairent peu à peu. et elles se lient avec souplesse, avec aisance, sans confusion et sans effort. On se promène, pour ainsi dire, à travers le champ à explorer; à chaque pas, on y découvre quelque aspect intéressant. Ce qui charme le lecteur qui n'est pas un philosophe de profession. c'est la variété. la quantité de choses concrètes qui s'offrent à lui. Non seulement l'auteur, avant d'écrire, a dû avoir en vue certains traits narratifs, mais en outre, à mesure qu'il écrit, son imagination lui fournit, chemin faisant, d'ingénieuses comparaisons; sa mémoire lui rappelle des mots célèbres, des passages d'auteurs, des vers surtout. — car il en sait par cœur plus que personne; — son esprit lui suggère de piquantes réflexions. Tout cela forme un tissu brillant, aux couleurs mélangées. qui amuse les yeux. Examinez l'assemblage de près: l'art se réduit à peu de chose. la pensée directrice est faible et peu personnelle. Ce maître de philosophie est surtout un causeur et un conteur. Seulement, il n'est pas de ceux qui causent à l'aventure, ni qui racontent tout ce qui leur passe par la tête.

Il a du sens, de la tenue, une certaine méthode même, qui suffit à la plupart des lecteurs; et, ainsi, sa causerie est vraiment une dissertation, qui se propose d'instruire, et qui instruit en effet.

Beaucoup de ses écrits sont en forme de dialogues [1]. Cette forme, la philosophie l'avait créée à son usage au IV[e] siècle avant notre ère, et on sait ce qu'en avaient fait Platon, Eschine, Aristote, et beaucoup d'autres. Depuis, elle l'avait, semble-t-il, à peu près abandonnée; sans doute parce que le dialogue exige un art très délicat, et que ni les Stoïciens ni les Épicuriens ne se souciaient d'art littéraire.

Plutarque la reprit, certainement sous l'influence de Platon, et parce que le sens de l'art se ravivait alors dans le monde hellénique. En le faisant, il se proposa d'abord de plaire à ses lecteurs : il lui sembla, non sans raison, que cette forme rendrait plus intéressants les sujets qui s'y prêtaient, qu'elle donnerait à la philosophie quelque chose de vivant et de dramatique, qu'elle aiderait par conséquent à faire valoir certains exposés d'idées par l'agrément extérieur. Et peut-être obéit-il aussi à une autre raison. Aimant, comme nous l'avons vu, la société et les entretiens, ce fut un plaisir pour lui que de chercher à en reproduire l'image. Puis, en s'attachant à cette

1. Nous possédons quinze dialogues sous le nom de Plutarque ; mais il faut écarter le *Banquet des Sept Sages*, qui n'est certainement pas de lui. Restent donc quatorze dialogues authentiques, savoir : *Préceptes de santé*, *Manière de supprimer la colère*, *Sur l'E de Delphes*, *Sur les oracles de la Pythie*, *Sur la cessation des oracles*, *Sur les délais de la vengeance divine*, *Sur le démon de Socrate*, *Propos de table*, *l'Érotique*, *Sur le visage qu'on voit dans la lune*, *Sur l'intelligence des animaux de terre et de mer*, le *Gryllos*, *Sur les notions communes contre les stoïciens*, *Qu'il n'est pas même possible de vivre agréablement selon la doctrine d'Épicure*. Il faut y ajouter les dialogues perdus : *Sur l'âme*, *S'il serait utile de connaître l'avenir*, *Sur la chasse*, et peut-être quelques autres, dont la forme ne se laisse plus deviner dans les fragments.

imitation de la réalité, il s'aperçut vite, s'il ne l'avait pas deviné tout d'abord, qu'elle pouvait avoir une valeur philosophique. Elle se prêtait mieux à mettre en relief les rapports des idées avec les hommes, à faire comprendre et à étudier les sentiments qu'elles excitent; il y avait profit pour un lecteur intelligent à voir en action comment elles s'appellent les unes les autres, par quelles rencontres elles naissent ou se développent, quels scrupules elles suscitent parfois, comment et pourquoi certains esprits,ou plutôt certaines âmes, hésitent devant les exigences de la logique, et enfin comment l'homme, être complexe, se comporte dans la recherche de la vérité. Ce spectacle, si instructif et si suggestif, c'était celui que Plutarque préférait dans la vie quotidienne : il eut plaisir à le transporter dans la fiction.

Les *Propos de table*. qui sont de simples conversations, notées au jour le jour, et transcrites en abrégé, nous montrent bien ce qu'il y a de réalité solide dans ses dialogues. Il eut rarement la mauvaise idée de vouloir s'en passer. Le dialogue *Sur le démon de Socrate* est le seul où il ait tenté de mettre en scène fictivement des personnages historiques et un grand événement, qui est ici la reprise de la Cadmée par Pélopidas. Cela fait une composition qui est franchement mauvaise. Plutarque n'était pas assez grand artiste pour conduire une action aussi compliquée, pour donner de la vie à de tels hommes. et pour associer une discussion théorique à un drame. Son *Gryllos*, où l'entretien a lieu entre Ulysse et un de ses compagnons transformés par Circé, n'est qu'une ébauche inachevée. sur laquelle il est difficile de se prononcer. Laissons de côté ces exceptions. Le vrai type du dialogue de Plutarque, c'est celui où il se met en scène lui-même, soit sous son nom, soit sous un nom fictif, avec ses frères, ses amis, avec des personnages, réels ou imaginaires, mais pris dans la so-



ciété contemporaine. Il y en a six ou sept de ce genre qui comptent entre les meilleures de ses œuvres subsistantes : ce sont les seuls dont nous ayons à parler.

A coup sûr, il n'est pas permis de les comparer, même de loin, aux dialogues de Platon, ni pour l'intérêt des idées et des sentiments, ni pour la conduite de l'action, ni pour la peinture des personnages. Ce que nous venons de dire de l'ordonnance des dissertations s'applique nécessairement aussi à celle des dialogues; l'esprit de l'auteur ne change pas avec la forme de son œuvre. Mais, d'autre part, on ne peut nier que cette forme, dans plusieurs au moins de ces entretiens, n'ajoute au mérite des idées un charme qui lui est propre. Quelques-uns sont censés être tenus à Delphes; et, bien que Plutarque ne profite pas, autant qu'il l'aurait pu, des ressources que lui offrait le décor, il y a comme une harmonie secrète entre les souvenirs du lieu et les sentiments des personnages, qui donne à ceux-ci plus de valeur. La peinture des caractères, sans avoir beaucoup de relief, n'y est pas non plus insignifiante. La plupart des interlocuteurs étant réels, Plutarque n'a eu qu'à se souvenir pour laisser à chacun d'eux les traits essentiels de sa physionomie. Ils diffèrent agréablement par la nature des idées, par le tour d'esprit, par l'humeur, par le plus ou moins de vivacité. Lamprias, le frère de l'auteur, aime les paradoxes, il discute pour discuter, il intervient vivement, et presque toujours par saillies; Plutarque, lui-même, est indulgent, grave avec bonne grâce, il se prête aux objections, sans oublier jamais qu'il cherche le vrai. A côté d'eux, on voit figurer des croyants inquiets, des sophistes voyageurs qui apportent des récits de pays lointains, d'honnêtes curieux dont la bonne foi se prend aux difficultés soulevées. En somme, nous avons là sous les yeux, bien mieux que dans de simples traités, le spectacle de la société contemporaine.

A côté de la dissertation et du dialogue, la troisième grande forme littéraire dont Plutarque fait usage est celle de la biographie, et il n'en est aucune qu'il se soit rendue plus personnelle. Mais le mérite littéraire des *Vies* tient trop étroitement à la matière même dont elles sont faites pour qu'il soit possible de l'étudier ici séparément ; nous y reviendrons un peu plus loin. Contentons-nous de dire, dès à présent, que le talent de raconter est un de ceux que Plutarque possède à un degré remarquable, et qu'il le manifeste dans tous ses écrits, quelle qu'en soit la forme. Car, dans tous, on trouve, presque à chaque page, des narrations variées, depuis la simple anecdote jusqu'au récit historique proprement dit. Il y excelle par une manière naturelle, aisée, qui devine les sentiments, qui les explique et les peint à la fois, sans affectation de vivacité ni de concision, mais sans longueur, surtout par sa sympathie pour tout ce qui est humain et par l'absence complète de rhétorique. Il décrit peu. L'extérieur des choses ou l'allure des personnages n'est pas ce ce qui le frappe ; son imagination est médiocre. Mais, au lieu du dehors, il voit le dedans, ce qui vaut mieux. Il est moraliste, partout et toujours, sans prétention, et peut-être sans beaucoup de profondeur, mais avec sens et finesse, avec grâce, aimablement.

Qu'il ait cherché à plaire, cela ne peut être mis en doute. Et toutefois, dans ce siècle de sophistique, il faut le louer de sa simplicité. Nul n'a été plus ingénument préoccupé de la vérité. Ce qu'il peut avoir parfois de bel esprit, de légère affectation, ne vient jamais de la recherche ; c'était le ton de la société où il vivait, il n'a pu s'en débarrasser entièrement. Au fond, il aime les idées justes pour elles-mêmes, et le bon goût est à ses yeux une des formes de l'honnêteté. Essayons de montrer tout ce qu'il y a de sincérité dans ses écrits, et com-

bien la nature qui s'y révèle est humaine, généreuse, libérale, digne d'être aimée.

VI

Avant tout, il importe, au milieu de la variété de ses œuvres, de déterminer la direction générale et les habitudes essentielles de sa pensée.

Plutarque est un Platonicien décidé. Dès le temps de sa jeunesse, lorsqu'il étudiait à Athènes sous Ammonios, c'est à Platon qu'il s'est attaché. Et, toute sa vie, sans jamais dévier, il lui est resté profondément fidèle, non par tradition ni convenance, mais par la plus constante et la plus sincère adhésion de l'esprit et du cœur. Cet attachement est né d'une étude approfondie, que les points les plus obscurs du système platonicien n'ont pas rebutée. Nous pouvons en juger encore par le traité *Sur la naissance de l'âme d'après le Timée* (Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ ψυχογονίας), où les questions les plus subtiles de la métaphysique de Platon sont élucidées avec une remarquable pénétration [1]; par les *Questions platoniciennes* (Πλατωνικὰ ζητήματα), au nombre de dix; enfin, par plusieurs entretiens qui figurent dans les *Propos de table*, et par un grand nombre de passages dispersés dans d'autres œuvres [2].

D'ailleurs, cette foi platonicienne, si éclairée, ne s'est pas enfermée en elle-même ni complue dans son assu-

1. Ce traité, adressé par Plutarque à ses fils, nous est parvenu sous deux formes. L'un des textes nous donne l'œuvre même de Plutarque, avec quelques lacunes malheureusement. L'autre en est un abrégé.

2. Ajoutons à cette liste plusieurs des traités perdus, notamment le grand écrit *Sur l'âme*, et un autre sur la *Formation du monde selon Platon*, qu'il cite dans la *Psychogonie du Timée*, ch. IV.

rance. Plutarque a voulu connaître à fond les autres doctrines, et il les a examinées jusque dans le détail. Cet examen a fait de lui un adversaire décidé des Stoïciens et des Épicuriens. Contre les premiers, il a composé le traité *Sur les contradictions des Stoïciens* (Περὶ στωικῶν ἐναντιωμάτων) et celui où il prétendait démontrer *Que les Paradoxes des Stoïciens dépassent ceux des poètes* (Ὅτι παραδοξότερα οἱ Στωικοὶ τῶν ποιητῶν λέγουσιν) [1]. Contre les seconds, il a écrit la *Réfutation de Colotès* (Πρὸς Κολώτην), le dialogue intitulé *Qu'il n'y a pas même de plaisir à vivre selon Épicure* (Ὅτι οὐδὲ ζῆν ἔστιν ἡδέως κατ' Ἐπίκουρον), enfin les quelques pages *Contre la maxime « qu'il faut cacher sa vie »* (Εἰ καλῶς εἴρηται τὸ λάθε βιώσας). Tous ces traités, quelle qu'en soit la forme et la valeur, nous le montrent très au courant de la littérature des Stoïciens et des Épicuriens. Il ne les connaît pas seulement par les réfutations de ses maîtres; il les a lus lui-même et annotés, et, s'il se sépare d'eux si résolument, c'est bien en connaissance de cause.

Ces sentiments tenaient en réalité à ce qu'il y avait de plus intime chez Plutarque. La philosophie de Platon convenait merveilleusement à la tendance religieuse, idéale et modérée de sa nature. Il ne pouvait souffrir ni le panthéisme des Stoïciens, qui confondait Dieu avec le monde, ni leur déterminisme, qui lui paraissait contredire la conscience humaine et diminuer la bonté divine, ni leur morale outrée, qui méconnaissait l'homme. Il avait en horreur le relâchement des Épicuriens, leur insouciante incrédulité, déguisée sous une vaine apparence de religion, et surtout leur prétendue sagesse pratique,

1. Le second de ces écrits ne nous est parvenu que sous la forme d'un abrégé assez insignifiant. Le traité *Sur les notions communes* (Περὶ τῶν κοινῶν ἐννοιῶν πρὸς τοὺς Στωικούς) ne semble pas être de Plutarque. Mais celui-ci avait en outre écrit un livre perdu *Contre Chrysippe* (*Contrad. stoïc.*, 10, 15).

dénuée de bonté et de beauté. Au contraire, Platon lui offrait une théologie à son goût, un dieu personnel et vivant, qui était le Bien, et qui avait créé le monde selon les lois mêmes de la beauté; une cosmogonie pleine de grandeur et de poésie, propre à charmer l'imagination tout en satisfaisant la raison; une morale large et haute, qui appelait les facultés de l'homme et ses plus nobles sentiments à s'épanouir harmonieusement dans l'individu et dans la cité. Tout cela, pour Plutarque, c'était l'hellénisme même, c'est-à-dire, sous une forme admirable, ce qu'il aimait par dessus tout dans la tradition de son pays depuis Homère, et ce qui constituait comme le fond de son âme. En outre, ces belles doctrines, qui l'enchantaient, n'étaient pas emprisonnées dans un dogmatisme étroit. Nul n'avait su autant que Platon mélanger le doute à la croyance, et réserver, jusque dans les plus beaux rêves, la part secrète des interrogations. Or cela encore était grec, et Plutarque en jouissait délicieusement. Bien qu'il remontât par sa doctrine générale au delà de l'Académie probabiliste, il n'entendait pas cependant la renier, et il inclinait à penser qu'elle n'avait pas rompu violemment l'unité de la tradition. S'il aimait à croire, c'était donc en homme d'esprit, et il ne goûtait pas les affirmations tranchantes.

Mais de ce que Plutarque n'a voulu être que Platonicien et l'a été avec tant de naturel et de sincérité, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait subi à son insu l'influence des autres doctrines, de celles même qu'il écartait, et des idées qui peu à peu s'étaient répandues dans le monde depuis Platon.

Si c'était ici le lieu d'étudier en détail sa philosophie, il serait intéressant de montrer ce qu'il doit au néopythagorisme, soit dans certaines spéculations sur la vertu des nombres, soit dans le tour de ses préceptes moraux. Il faudrait montrer aussi comment les livres

de morale pratique des Stoïciens lui ont apporté quantité d'observations, de conseils, de méthodes, dont il a fait son bien, sans parler des sentiments qu'il leur a dus. Sa religion, qui est platonicienne en son essence, nous laisserait voir, elle aussi, quantité d'éléments nouveaux, venus de tous côtés. Nous y noterions la grande importance donnée aux génies ou démons, intermédiaires entre Dieu et l'homme, la tendance à confondre les diverses croyances par un ingénieux système d'interprétation, le besoin d'expliquer l'origine du mal, etc. Sur plusieurs de ces choses nous aurons à revenir tout à l'heure. Il suffit ici d'avertir immédiatement le lecteur, pour qu'il ne se représente pas le platonisme de Plutarque comme une sorte de docilité absolue et exclusive.

Rien n'est plus instructif à cet égard que ses rapports avec l'école péripatéticienne. On a très bien établi que Plutarque, bien loin de fondre dans une doctrine unique les idées de Platon et celles d'Aristote, a toujours témoigné un goût médiocre pour ce dernier et qu'il semble même avoir peu lu ses ouvrages proprement philosophiques [1]. Mais, si cela est vrai, il l'est aussi qu'Aristote et ses disciples ont exercé la plus forte influence sur son esprit par l'exemple qu'ils ont donné de collectionner des faits à titre de documents. Il suffit de voir combien d'informations de détail Plutarque emprunte à Aristote lui-même, à Théophraste, à Straton, pour se rendre compte de ce qu'il leur a dû. Il appelle quelque part Théophraste « celui de tous les philosophes qui a le plus aimé à écouter et à se renseigner » (ἄνδρα φιλήκοον καὶ ἱστορικὸν παρ' ὁντινοῦν τῶν φιλοσόφων) [2]. Cette qualité, dont il était ravi, il la possédait lui-même au plus haut degré, jusqu'au point où elle confine à un défaut. Elle était naturelle en lui, cela n'est pas douteux ;

1. Volkmann, ouv. cité, 2e partie, p. 16-25.
2. *Vie d'Alcibiade*, ch. x.

mais il est certain aussi qu'elle se sentit autorisée, encouragée, aidée par les illustres exemples de ces maîtres de la pensée. Or cette vive curiosité du fait particulier, du détail précis, des choses rares, manquait à peu près complètement à Platon. On ne saurait donc trop remarquer combien, à cet égard, Plutarque est peu platonicien. L'érudition curieuse, infinie, jamais lasse, le goût des problèmes, la poursuite des faits historiques ou des phénomènes naturels, et le besoin de les expliquer, voilà ce qui le fait péripatéticien, quoi qu'il en ait.

Comme on le voit, les dispositions fondamentales de Plutarque sont complexes. Pourtant elles sont liées les unes aux autres très intimement, et forment ainsi un tout, qui se retrouve à peu près identique dans ses productions les plus variées. C'est ce que nous allons montrer en parcourant les principaux groupes de ses œuvres.

VII

« Les hommes qui voient juste, ô Cléa, prient les dieux de leur donner tout ce qui est bon ; mais c'est surtout la science des choses divines que nous cherchons à atteindre, autant que cela est possible à l'homme ; et nous leur demandons de nous l'accorder [1]. » Ces paroles expriment un des sentiments les plus profonds et les plus constants de Plutarque. Il a eu l'âme religieuse, et le souci de connaître Dieu a été capital dans sa vie.

Sa doctrine fondamentale en théologie est celle de Platon ; et si on lui eût demandé de dire ce qu'est Dieu, quelles sont ses œuvres et ses relations avec l'homme,

1. *Sur Isis*, 1.

Il est certain qu'il eût renvoyé le questionneur au *Timée,* dont il acceptait les idées. Seulement, il ne faut pas conclure de là que sa religion, quand il l'exprime, s'offre sous le même aspect que celle de son maître. Les mêmes doctrines essentielles peuvent, en des temps différents, provoquer des façons de sentir fort différentes, et par suite inspirer diversement les écrivains qui les créent ou qui les acceptent. Ce que nous avons à rechercher ici, ce ne sont pas les formules abstraites de la religion de Plutarque, c'est bien plutôt ce qu'elle nous révèle de l'homme dans l'écrivain.

Platon, né en un temps où la vieille mythologie poétique était encore très puissante sur le peuple, où elle dominait la vie publique, devait s'efforcer de dégager l'idée de Dieu du polythéisme confus qui la compromettait aux yeux des penseurs; et il pouvait le faire avec joie, heureux de voir apparaître peu à peu devant sa raison un ensemble d'idées qui lui semblaient à la fois pures et solides. La situation de Plutarque était tout autre. De son temps, la vieille religion hellénique avait perdu sa puissance sur un grand nombre d'esprits : elle s'était comme refroidie et désenchantée pour beaucoup de ceux même qui lui restaient fidèles. De grandes sectes philosophiques, qui faisaient profession de la respecter, la dépouillaient en réalité de tout ce qui avait fait sa force et sa beauté. Les Stoïciens, si puissants sur les meilleurs esprits, réduisaient les anciennes divinités helléniques à l'état d'allégories, et confondaient Dieu lui-même avec son œuvre. Les Épicuriens, qui attiraient la foule des esprits moyens et vite satisfaits, leur montraient des dieux lointains, ignorant l'homme, ignorés de lui, des dieux qui ne l'aimaient pas et qu'il ne pouvait aimer. D'autre part, les religions étrangères envahissaient de tout côté le domaine de la croyance grecque; et, avec elles, s'insinuait tout un cortège de

superstitions. Le polythéisme hellénique, c'est-à-dire en somme l'hellénisme lui-même, était menacé.

Comment, dans ces conditions, un croyant intelligent, fût-il d'ailleurs optimiste par nature, comme Plutarque, n'aurait-il pas ressenti quelque inquiétude ? Le temps n'était plus des belles et libres recherches, des rêves désintéressés, où l'imagination devançait la raison. Il fallait, bon gré mal gré, répondre aux objections, défendre les dogmes attaqués, au besoin les modifier ou les développer pour les accommoder aux temps nouveaux, en un mot faire œuvre d'apologiste. C'est pour cette raison que les écrits religieux de Plutarque appartiennent tous à la littérature militante, autant du moins que leur auteur, avec sa nature sage et modérée, éprise de paix et de conciliation, pouvait être militant.

Celui où il a mis le plus de passion, et probablement un des plus anciens, est le traité *de la Superstition*. Si l'antithèse qu'il y poursuit entre l'athéisme et la superstition, deux excès également condamnables à ses yeux, a quelque chose d'un peu artificiel, si la dialectique y fait tort parfois à l'observation, qu'on voudrait plus libre et plus complète, du moins le point de vue hellénique s'y manifeste avec éclat. L'auteur déteste le fanatisme, les pratiques violentes inspirées par la peur, sentiment qui outrage Dieu et qui dégrade l'homme, tout ce qui compromet la famille et la cité. Une allusion à la prise de Jérusalem en 70 nous laisse voir le mépris naturel de ce fils de Platon pour les sombres sectateurs de la Thora ; leur héroïsme ne l'a pas touché ; avec le Socrate du *Protagoras*, il ne comprend le courage que comme une des formes de la raison. La religion qu'il aime est douce et humaine ; elle ne veut pas se prêter à concevoir un Dieu jaloux, cruel, semblable à un maître inintelligent et méchant. Bien loin de comprimer l'âme,

elle la dilate. En l'emplissant de piété, elle entend surtout l'emplir de joie, de confiance, de raison et de liberté.

Les trois dialogues pythiques (*Sur l'E de Delphes*, *Sur les oracles de la Pythie*, *Sur la cessation des oracles*), sans doute postérieurs de quelques années, nous montrent, sous une forme plus douce et plus naturelle, le développement du même état d'esprit. Ils ont en commun ce caractère très intéressant que la religion de l'auteur s'y attache au temple d'Apollon Delphien, comme à son centre naturel. Cela seul la distingue de celle de Platon, qui ne tient nulle part à la terre, aimant mieux suivre, dans l'espace céleste qu'elle imagine, la course du char de Zeus et son cortège de dieux. Plutarque n'a pas cet essor de poésie ; et, de plus, il tient à son sanctuaire, il l'aime comme l'âme de la Grèce antique, il est heureux d'en dire les mystères et d'en défendre la renommée.

Dans l'*E de Delphes*, il s'amuse à faire passer en revue par ses personnages les interprétations, possibles ou non, de cet E mystérieux qui figurait au dessus de la porte du temple : son dessein est d'aboutir à une dernière explication, pleine de haute philosophie, qu'il met dans la bouche de son maître Ammonios. Cette lettre énigmatique, c'est le salut que le dieu veut se faire adresser par ses fidèles, lorsqu'ils entrent dans sa demeure : « Eĩ, tu es » ; c'est l'affirmation de la divinité, qui a en propre la plénitude de l'être, tandis que nous n'en avons, nous, en participation que des parcelles. Ainsi, tout en se jouant d'abord dans son érudition, la pensée de l'auteur monte peu à peu plus haut ; elle finit par découvrir, dans le dieu hellénique par excellence, le dieu universel en ce qu'il a de plus pur. Tout grand qu'il est par la raison qui devient son essence même, ce dieu reste ainsi bien humain et national par les traditions évo-

trouvaient déjà dans le *De Providentia* de Senèque, les deux écrivains ayant puisé aux mêmes sources. Toutefois, si le fond est ancien et commun, la dialectique de Plutarque a su se l'approprier. Ces vieux arguments sont rajeunis par l'ampleur qu'il leur donne, par la variété des réflexions accessoires, par l'abondance et la précision des exemples; il est possible même que d'autres arguments, en petit nombre, lui appartiennent en propre. La thèse en elle-même n'en est peut-être pas très sensiblement fortifiée; mais ce qu'on ne peut nier, c'est que Plutarque, avec sa modération, avec son optimisme, avec sa douceur insinuante, ne réussisse à en atténuer certaines conséquences paradoxales[1]. Il est humain, même quand il se trouve en opposition momentanée avec la conscience humaine. Bien loin de la froisser, il n'a rien plus à cœur que de la mettre de son côté. Dans l'injustice apparente, il trouve, avec une pénétration vive, des compensations réelles, qu'il fait valoir sans rhétorique, par un sens juste de la vérité. Il en trouve surtout dans sa croyance à une justice au delà de la mort : idée qu'il développe sous forme narrative, avec son talent ordinaire de conteur, dans le récit relatif à un certain Thespesios de Soli, qui mourut d'une chute et ressuscita trois jours après, non sans rapporter de son séjour chez les morts de notables révélations.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur l'entretien intitulé *Du Démon de Socrate* : œuvre médiocre, qui ne pourrait, il est vrai, être négligée dans une étude complète sur la démonologie de Plutarque, mais qui n'ajouterait rien à l'idée que nous cherchons à nous former de lui en tant qu'écrivain religieux. Nous ne ferons aussi que noter en passant le récit mythique du grammairien

1. Justement celles que Joseph de Maistre, en traitant le même sujet, rend au contraire irritantes, par exemple le cas des enfants punis pour les fautes de leurs ancêtres.

Sylla à la fin du dialogue *Sur le visage qu'on voit dans la lune*. L'imagination de l'auteur s'y déploie en une sorte de rêve mystique, sur l'existence des âmes après la mort et sur l'origine des génies, et il y mêle aux spéculations les plus aventureuses une incontestable poésie.

Le dernier des ouvrages théologiques de Plutarque dont nous ayons à parler est l'écrit *Sur Isis*. C'est une sorte de consultation, donnée à une Grecque instruite et pieuse, du nom de Cléa, qui était affiliée à la religion isiaque, alors si répandue dans le monde gréco-romain. Le dessein manifeste de l'auteur, c'est de dégager de cette croyance étrangère tout ce qu'elle contient de vraiment religieux, au point de vue hellénique et rationnel qui est le sien. Tâche délicate, qui révèle à la fois sa largeur d'esprit, son goût naturel pour toutes les formes sincères de religion, son immense érudition, et les ressources de son interprétation. Infiniment curieux pour l'historien et pour le philosophe par tous les renseignements qu'il contient, ce traité n'a pas pour le simple lecteur l'attrait des dialogues dont nous venons de parler ; il est trop chargé de détails, sous lesquels les idées générales ne se laissent pas toujours apercevoir assez clairement. Si, toutefois, on s'y attache malgré la première impression, il est difficile de ne pas s'intéresser à la tentative de l'auteur, en mesurant les difficultés dont il essaye de sortir. Car, d'une part, il est trop respectueux des traditions, trop porté à croire, pour nier purement et simplement le mythe d'Isis, et il lui paraît qu'il doit y avoir un fond de réalité dans des récits aussi antiques et vénérables. Historiquement, ces récits, en ce qu'ils ont de vrai, lui semblent devoir être rapportés à des démons, dont les meilleurs sont devenus des dieux. Mais, d'autre part, ces faits, en eux-mêmes, sont trop

pauvres, trop incertains, pour alimenter une religion digne de ce nom : ils ne prennent leur valeur véritable que par les interprétations qu'on en donne. Parmi ces interprétations, il faut, selon lui, rejeter celles qui, sous couleur d'expliquer les faits traditionnels, leur ôtent tout caractère divin. Au contraire, il convient d'accepter et de synthétiser toutes celles qui, derrière des récits antiques, découvrent la puissance divine en action. Ainsi le mythe, pour Plutarque, semble être à la fois réel et symbolique : réel dans une mesure vague, que nul ne peut déterminer exactement ; symbolique, suivant les forces de l'esprit qui l'interprète et qui, en s'aidant des traditions, des rites, des étymologies, et aussi de la libre spéculation, en dégage de hautes significations philosophiques. Pour sa part, il retrouve dans le mythe d'Isis la conception dualistique de Platon, où Dieu s'oppose à la matière. Méthode applicable, suivant lui, à toutes les religions : car toutes, en ce qu'elles ont de sain, ne sont que des formes locales, héréditaires, d'une même croyance universelle, des manières diverses de proclamer les mêmes vérités. Et la sagesse est pour chacun de rester fidèle aux pratiques de ses pères, en remontant par la raison jusqu'aux idées simples qu'elles impliquent et que la philosophie met en lumière [1]. Voilà comment, sans sortir de l'hellénisme, ou plutôt grâce aux ressources que l'hellénisme lui offrait, il s'élève à l'idée d'une religion universelle, qui rapprocherait tous les hommes, sans les arracher à leurs cultes particuliers.

Si nous embrassons maintenant d'un seul regard toute cette philosophie religieuse, il est difficile de nier qu'elle n'enferme bien des contradictions. Elle tend manifestement à épurer le polythéisme traditionnel, à le mettre

1. Voy. surtout ch. LXVII et LXVIII.

de plus en plus d'accord avec la science et la conscience. Mais, en même temps, elle veut en conserver tout l'essentiel, la divination, la pluralité et la hiérarchie des dieux, leur intervention surnaturelle dans les choses humaines. Crédulité et rationalisme s'y mélangent donc étrangement. D'ailleurs, elle ne forme pas un système arrêté, complet, bien lié dans ses parties : c'est plutôt un assemblage d'idées réellement divergentes, qui s'unissent malgré elles dans un dessein général de progrès sage et de conciliation. Une telle doctrine dépassait évidemment la portée de la foule ; elle ne pouvait convenir ni aux ignorants, ni aux impatients : elle était surtout trop prudente et trop réfléchie pour le nombre toujours croissant de ceux qui couraient au mysticisme. Aussi ne marque-t-elle dans le paganisme qu'une étape, avant l'avénement du néoplatonisme. Ce qu'on doit dire à sa louange, c'est qu'aux esprits modérés qui l'ont reçue et goûtée, elle a dû donner une satisfaction intime, en leur laissant croire que l'hellénisme était encore capable de s'élargir, sans se détruire lui-même, et de suffire par conséquent aux besoins de l'humanité.

On pourrait joindre à ces ouvrages de théologie un certain nombre d'écrits relatifs aux sciences naturelles[1] ; car la nature, pour Plutarque, étant l'œuvre de Dieu, est à la fois la manifestation de sa puissance et celle de sa pensée. Mais ces traités n'ont pas un rapport assez direct à l'histoire littéraire, pour qu'il soit à propos de les étudier ici. Passons donc directement aux œuvres proprement morales.

1. Surtout le traité sur le *Froid primitif*, dédié à Favorinus, *Sur le visage qu'on voit dans la lune*, *Sur l'utilité du feu et de l'eau*, etc. Les *Questions naturelles* sont un ouvrage sans valeur, qui ne peut être attribué à Plutarque.

VIII

Personne n'a plus écrit que Plutarque sur des sujets de morale. Moraliste, il l'est partout et toujours, dans tous les sens du mot. Tantôt il définit le bien, tantôt il l'enseigne, tantôt il le raconte sous forme d'exemples. Nous avons un certain nombre d'écrits où il explique sa théorie de la vertu (*De la vertu morale*, *Que la vertu peut être enseignée*, *De la vertu et du vice*). Nous en avons d'autres, où il se montre, comme on l'a dit, « médecin de l'âme »[1], signalant les défauts, indiquant les remèdes, avertissant ceux qui ne voient pas leur mal, encourageant les faibles, consolant les malheureux et apaisant les cœurs troublés (*Sur la guérison de la colère*, *Sur le bavardage*, *Sur l'indiscrétion*, *Sur la mauvaise honte*, *Sur l'envie*, *Sur le désir des richesses*, *Sur la manière de se louer soi-même sans offenser les autres*, *Sur les progrès dans la vertu*, *Sur la paix de l'âme*, *Sur l'exil*, *Consolation à sa femme*)[2]. Enfin un dernier groupe nous laisse voir ses vues sur la famille et la société (*Dialogue sur l'amour*, *Préceptes sur le mariage*, *Vertus des femmes*, *Sur l'affection des frères*, *Sur le grand nombre des amis*, *Sur le profit qu'on peut tirer de ses ennemis*, *Sur les moyens de distinguer le flatteur de l'ami*[3]; *Si les*

1. Ch. Lévêque, *Un médecin de l'âme chez les Grecs*, Revue des Deux-Mondes, 1867, p. 725, à propos du livre cité de M. Gréard.

2. La *Consolation à Apollonios* ne semble pas pouvoir lui être attribuée. Ajouter les écrits perdus *Sur la calomnie*, *Sur la tranquillité d'esprit*, *Contre le plaisir*, *Sur la colère*, *Contre les richesses*. Les deux dissertations incomplètes que nous possédons *Sur l'usage de la viande* touchent aussi à la morale, la seconde surtout, puisque l'auteur s'y élève contre les traitements cruels qu'on infligeait aux animaux.

3. Ajouter les écrits perdus *Sur l'amitié* (περὶ φιλίας), *Sur la tendresse des parents* (περὶ φιλοστοργίας) et *Sur la nécessité d'instruire même les femmes* (Ὅτι καὶ γυναῖκα παιδευτέον).

vieillards doivent prendre part aux affaires publiques. Préceptes politiques. Que le philosophe doit s'adresser surtout à ceux qui ont le pouvoir. A un prince ignorant[1].

Si nous avions le dessein de faire connaître en détail les idées morales de Plutarque, il serait indispensable d'étudier chacun de ces écrits successivement. Mais cette étude a été fort bien faite ailleurs[2] et ne pourrait en aucun cas trouver sa place ici. Dire en quelques mots ce qu'a été Plutarque dans chacun des offices principaux du moraliste, voilà tout ce que nous devons nous proposer.

Le premier sans doute, à considérer les choses abstraitement, c'est de définir la vertu. Ce n'était pourtant pas le plus important au temps de Plutarque, et c'est celui où il se montre le moins original. Sa théorie morale est platonicienne et aristotélique. Avec Platon, il tient fermement à cette idée capitale, que le vice est ignorance, que la vertu peut et doit être enseignée : ce qui est d'ailleurs bien conforme à la tendance didactique de sa propre nature. Avec Aristote, il la fait consister en un juste milieu, obéissant encore en cela à ses instincts personnels de modération. Toutefois, cet aristotélisme est plus extérieur que profond ; il sert à établir la définition générale de la vertu, plutôt qu'il ne détermine dans le détail les conseils du moraliste. La tendance dominante de Plutarque sera d'affranchir l'esprit de la matière, de l'élever du monde sensible au monde des idées, ce qui est proprement platonicien. Quant au stoïcisme, il ne pouvait pas ne pas lui faire des emprunts de détail, puis-

1. En outre, un écrit perdu dont il nous reste un fragment (Περὶ μοναρχίας καὶ δημοκρατίας καὶ ὀλιγαρχίας). Quant au Traité de l'*Éducation des enfants*, c'est une œuvre où l'on ne retrouve ni la manière de penser, ni le style de Plutarque, et qui, par conséquent, doit être définitivement rejetée de la collection. Voir le commentaire de Wyttenbach dans son édition.

2. Ouvrages déjà cités de Gréard et de Volkmann.

qu'il n'y avait alors aucun point de la morale sur lequel quelqu'un des grands Stoïciens n'eût dit des choses excellentes; mais le principe même de la secte, Plutarque le rejette formellement, toutes les fois qu'il en a l'occasion. Les Stoïciens visaient à supprimer les passions; il déclare, lui, que cela est impossible, et que ce serait d'ailleurs un grand mal. Les passions sont des forces; qu'elles viennent à s'éteindre, l'âme sera inerte et comme morte; bien loin de les détruire, l'homme éclairé doit uniquement viser à les mettre au service de la raison. Dans un temps où les meilleures natures inclinaient à l'ascétisme, entre Épictète et Marc-Aurèle, on remarquera combien cette vieille morale hellénique, si résolument reprise par Plutarque, était humaine, en même temps que conforme à toute la tradition nationale.

Cette modération indulgente, nous la retrouvons chez lui dans la critique des vices et des défauts. Jamais il ne s'est attaqué à aucune des passions qu'on peut appeler viles ou furieuses, à l'amour sensuel, à l'ambition ardente, à la haine. Il est vrai qu'il n'en a guère eu l'occasion : ses écrits sont en général des consultations; ceux qui sont en proie à de telles passions n'ont pas coutume de consulter les moralistes. C'est à des défauts moyens, à des vices ou à des passions presque honorables, qu'il a seulement affaire. Mais sous ces défauts de société, d'autres que lui n'ont pas manqué de retrouver des violences sourdes et des germes redoutables, l'éternel égoïsme, la fureur des sens, la soif de jouir, en un mot l'arrière-fond de la bestialité humaine. Il y a des moralistes qui vont à cela tout droit, parce qu'il leur semble, non sans raison peut-être, que tout vient de là. Plutarque, lui, n'a pas cette clairvoyance aiguë et impitoyable, non plus que ce besoin opiniâtre de descendre au plus bas. Ce n'est pas un scrutateur de consciences troubles. D'ordinaire, il s'en tient à ce qu'on voit, à ce

qui se manifeste par la parole ou par l'action. Tout au plus pénètre-t-il jusqu'à ce qu'on pourrait appeler les premiers dessous de l'âme. Là est le lieu de ses observations; il y a de l'optimisme et de la bonté dans sa critique, toute sincère qu'elle est d'ailleurs.

Dans ces limites, ses qualités d'observateur sont remarquables. Son expérience de l'homme est grande : il a vécu plus que personne dans le présent et dans le passé, dans la société de son temps et dans l'histoire; tout ce qu'il a vu est éclairé par tout ce qu'il a lu, et réciproquement; d'ailleurs, il ne cesse de comparer et de classer, et il retient tout. Il en résulte que chaque cas particulier entre pour lui dans une certaine catégorie déjà notée et comme illustrée; et ce groupement spontané, immédiat, accuse les caractères communs, révèle les rapports, fait ressortir les conséquences. Ses anecdotes, ses exemples, ses citations n'ont pas seulement une valeur littéraire. Tout cela fait partie de sa méthode morale. L'observation chez lui est plutôt historique que psychologique, en ce sens qu'au lieu de rattacher le défaut étudié à ses causes intimes, et celles-ci à d'autres, il est enclin à le rapporter d'abord aux faits analogues qu'il a pu voir ou qu'il a entendu raconter, aux passages d'auteurs qui en ont traité. Ainsi sa critique ne descend pas fort avant dans les choses, mais elle les voit sous une forme très concrète, qui la préserve des subtilités.

A défaut de perspicacité supérieure, il a du moins un bon sens vif et sûr, qui ne se trompe guère et qui juge nettement. Il voit clair et il réfléchit. Ces petits vices qu'il veut corriger, bavardage, indiscrétion, fausse honte, penchant à la colère, il les connaît dans leurs habitudes, il en sait les occasions ordinaires, qu'il détaille une par une très clairement. On est mis en garde et pratiquement instruit. Point de portraits satiriques : les portraits font valoir le talent de l'auteur, mais ne



corrigent guère le lecteur ; un portrait est une conception originale, une synthèse personnelle, qui ne ressemble complètement à aucun de ceux auxquels l'auteur a pu songer, et où par conséquent chacun d'eux a toujours le droit de ne pas se reconnaître. D'ailleurs Plutarque n'a pas le genre d'imagination créatrice qui est nécessaire au portrait. Il analyse et raisonne, il détache chaque trait, chaque idée, il procède didactiquement, il ne concentre pas ses effets. Sa manière est plutôt, si l'on peut ainsi parler, « indicative » que descriptive. Il note ce qu'il veut faire remarquer, mais il ne le met pas en relief. Cette notation analytique, claire, réfléchie, quelquefois fine, ne vise pas à faire penser au delà de ce qu'elle dit ; elle se contente de dire tout ce qui est utile au lecteur de bonne volonté, disposé à en faire son profit.

Au reste, décrire le mal n'est pas la chose à quoi Plutarque s'applique le plus. Comme il s'en tient à ce qui est bien visible, il a le droit en général de le supposer connu, et dès lors la description chez lui peut n'être qu'incidente et secondaire. Sa tâche propre, c'est de guérir ; et rien ne caractérise mieux en lui le moraliste, que l'art très délicat d'organiser une cure morale.

Son grand principe, c'est que les guérisons ne peuvent s'obtenir que lentement. Il n'est pas de ceux qui brusquent les choses, ni qui prétendent faire violence à la nature. Le vice est une habitude mauvaise, qui ne peut être déracinée que par une autre habitude contraire. C'est celle-ci qu'il s'agit de faire naître[1]. Il va de soi que la première de toutes les conditions est la bonne volonté du malade ; mais il faut en outre de l'adresse, de la prévoyance, tout un plan de réformes, et c'est là ce qui appartient au médecin.

1. *Sur le bavardage*, 19 : Οὐ γάρ ἔστιν, ὡς χαλινῶν ἐφαψαμένους, ἐπισχεῖν τὸν ἀδολέσχην, ἀλλ' ἔθει δεῖ κρατῆσαι τοῦ νοσήματος.

Le moraliste s'applique d'abord à faire trouver à celui qu'il conseille une occasion prochaine et facile de prendre l'avantage sur le défaut qu'il veut corriger. Une bonne action est le commencement d'une bonne habitude, et rien ne donne plus de courage qu'un premier succès. Dès que cette habitude tend à naître, il faut la développer. Au bon conseiller d'inventer toute une série d'exercices moraux, variés et gradués, qui auront justement cet effet. Cette invention, Plutarque y excelle. Le bavard s'imposera d'abord, dans une réunion, de ne parler qu'après tous les autres; surtout, il s'interdira absolument à lui-même de répondre à la place d'un autre qu'on interroge. Voilà des occasions précises, bien définies, fréquentes. Ensuite, déjà un peu plus habitué à s'observer, il devra surveiller ses réponses, ne dire que ce qu'il faut, élaguer les digressions. Il se défiera de certains sujets favoris, qui l'attirent : un bavard, ami de Plutarque, ne pouvait s'empêcher de raconter à tout propos la bataille de Leuctres, qu'il avait lue dans Éphore ; chacun a sa bataille de Leuctres, qu'il doit éviter par dessus tout. Enfin, si le bavard ne vient pas ainsi à bout de son vice, il lui reste un dernier moyen, qui est de répandre son trop-plein sur le papier : il se soulagera en écrivant, et ce sera une véritable purgation morale [1]. Comme on le voit, le traitement est méthodique et complet. Pour l'appliquer à la colère, à l'indiscrétion, à la mauvaise honte, Plutarque n'a qu'à modifier la nature des exercices ; le plan et le genre des inventions restent les mêmes. Il y a, dans une telle méthode, de l'esprit, de l'ingéniosité, du sens pratique, et aussi de la bonté, c'est-à-dire quelques-unes de ses meilleures qualités.

Une dernière partie de la tâche du moraliste, c'est de

1. Pour tout ce traitement, même ouvrage, ch. XIX-XXIII.

tracer les routes à suivre, c'est d'éclairer les obscurités ou les difficultés de la vie par des préceptes, des conseils, des réflexions, c'est de pourvoir les hommes d'une provision de bonnes idées, dont ils feront usage selon leurs besoins. La plus grande partie des ouvrages moraux de Plutarque n'est remplie que de cela.

Nature éminemment sociable, ce qu'il a en vue par dessus tout, qu'il le dise ou non, c'est le développement de la sociabilité. Il est bien moins tourné que les Stoïciens vers le perfectionnement de l'individu, bien moins exclusivement préoccupé de son indépendance. Les conseils qu'il donne, loin de tendre à détacher l'homme de ses affections naturelles, visent au contraire à les lui rendre plus chères, en y mettant toujours plus d'intelligence, plus de sagesse, plus d'idéal. C'est dans cet esprit qu'il disserte sur la famille, sur l'amitié, sur la vie civile et publique.

Ce que Plutarque disait et pensait de la famille, nous pouvons en juger encore par ses *Préceptes sur le mariage*, par son écrit *Sur l'affection fraternelle*, et par la plus grande partie de la *Consolation à sa femme*. Sans apporter à proprement parler des vues nouvelles sur des sujets si anciens, il a su rassembler dans ces écrits, avec grâce et délicatesse, toute la substance et en quelque sorte toute la fleur de la sagesse antique, en y mêlant quelque chose de bon et d'aimant qui lui est propre. Mais surtout, pénétré, comme il l'est, du sentiment que la nature humaine a besoin de se communiquer, il fait sentir excellemment, non seulement le charme des affections intimes, mais ce qu'elles peuvent avoir de bienfaisant, lorsqu'elles sont éclairées, lorsqu'elles élèvent ceux qu'elles unissent vers un idéal commun, lorsqu'elles deviennent un moyen de développer la vie morale. Nulle part peut-être on ne comprend mieux que chez lui pourquoi et comment la famille, quand elle donne à l'homme

tout ce qu'elle peut donner, lui élargit le cœur et le rend vraiment apte à la société.

Son écrit principal sur l'amitié est perdu [1]. Il nous reste une courte esquisse de dissertation *Sur le grand nombre des amis* (Περὶ πολυφιλίας), où il montre pourquoi la nature même de l'amitié répugne à la pluralité des amis, et un traité plus développé *Sur les moyens de distinguer l'ami du flatteur* (Πῶς ἄν τις διακρίνειε τὸν κόλακα τοῦ φίλου). Tout en avouant qu'il y est trop ingénieux, trop occupé à combiner de petits stratagèmes pour dépister les fausses complaisances, qu'il ne voit pas les choses d'assez haut ni assez simplement, il faut reconnaître que de ces deux ouvrages ressort une conception très pure et très noble de la valeur de l'amitié. Ce qu'on aimerait à savoir, c'est si l'auteur, à côté de l'amitié proprement dite, depuis longtemps définie, étudiée, prônée par ses prédécesseurs en philosophie, et toujours rare en somme, n'avait pas fait aussi une place dans sa morale à ces formes de camaraderie, de sociabilité, de bienveillance mondaine par lesquelles les hommes se rapprochent les uns des autres. Dans un écrit de nature différente, il a de justes et délicates paroles sur les égards qu'un collègue doit à son collègue [2], et l'on voit, par les *Propos de table* et par plusieurs de ses dialogues, combien il a goûté le charme et senti le profit des entretiens. Il eût été digne de lui de tirer de là une théorie, afin d'élargir la notion un peu étroite que la philosophie, trop préoccupée d'idéal, avait donnée de l'amitié. S'il ne l'a pas fait explicitement dans des pages que nous n'avons plus, on peut

1. Le Περὶ φιλίας dont Stobée nous a conservé quelques extraits. La plupart sont rapportés, il est vrai, par lui à une *Lettre sur l'amitié*, qui était peut-être distincte du traité. Voir Catal. de Lamprias, n° 82. Πρὸς Βιθυνὸν περὶ φιλίας.

2. *Préceptes politiques*, XX.

dire du moins qu'il y tend, d'une manière plus ou moins consciente, par l'ensemble de ses écrits.

Développant ainsi ses facultés de cœur et d'esprit dans la famille et dans la société, comment l'homme, tel que le veut Plutarque, se refuserait-il à la cité ? Sur ce point, il n'a jamais eu d'hésitation. Sans la moindre ambition personnelle et très heureux dans sa petite ville, il n'admet pas qu'on fasse de la philosophie pour soi et qu'on se désintéresse des choses publiques. Il enseigne que le philosophe doit être libéral de ses conseils et s'attacher, s'il en a l'occasion, à ceux qui ont le pouvoir [1]. Et, d'autre part, il n'hésite pas à dire aux princes et aux hommes puissants, qu'ils doivent appeler à eux les philosophes, car ils ne peuvent se passer de philosophie [2]. Lorsqu'un jeune homme qui se destine à la vie publique le consulte, il le pourvoit de bons conseils (Πολιτικὰ παραγγέλματα) ; et lorsqu'un vieillard de ses amis songe à quitter ses charges, il lui montre amicalement que l'âge n'empêche pas de rendre bien des services (Εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον).

Dans ces ouvrages, Plutarque ne fait pas de politique théorique, et, en les écrivant, il n'a rien apporté de neuf à la science sociale. Ce qui est intéressant, c'est de voir comment ce moraliste, si plein de sens, exerce, dans un ordre d'idées qui semble étranger à sa vie ordinaire, ses qualités de tact, de clairvoyance pratique, de modération active. Il a une intuition très juste des difficultés de la vie publique, à la fois de celles qui sont de tous les temps, et de celles qui étaient spéciales aux Grecs de son siècle ; ses *Préceptes politiques* sont pleins de prévision, d'aver

1. Ὅτι μάλιστα τοῖς ἡγεμόσι δεῖ τὸν φιλόσοφον διαλέγεσθαι, écrit dont nous n'avons plus qu'un abrégé formé d'extraits.

2. Πρὸς ἡγεμόνα ἀπαίδευτον, simple fragment d'un écrit dont le vrai titre devait être : *Que la philosophie est indispensable à ceux qui ont le pouvoir.*

tissements utiles, d'expérience réfléchie, et on y sent, dans les passages qui s'y prêtent, un patriotisme quelque peu désabusé, mais profond. Dans le secret de son cœur, Plutarque aime la vie publique, ou il croit l'aimer. Il ne peut s'empêcher d'y voir un beau déploiement de facultés diverses, des services à rendre, de la renommée à gagner. Et puis, cela est conforme à la tradition grecque. Nul sujet ne lui fournit plus d'occasions d'appuyer ses conseils d'exemples et de souvenirs, nul n'évoque plus naturellement et à tout propos ce passé qu'il aime, ces hommes d'autrefois qu'il admire, toute cette vivante matière historique qu'il porte en lui-même, dans sa mémoire et dans son cœur. Et il se peut bien que, malgré son sens juste, il voie quelquefois les choses du présent à travers l'illusion de ce passé, qu'il les grossisse et les embellisse ; mais qu'importe ? le mérite de ses conseils à nos yeux n'est-il pas surtout de nous représenter un curieux état d'esprit, qui le caractérise et qui nous touche ?

On peut associer à ces traités de morale les quelques ouvrages de critique littéraire que Plutarque a composés. Car si plusieurs d'entre eux sont surtout des livres d'érudition, on ne peut méconnaître cependant que l'esthétique de Plutarque, en général, est étroitement dominée par des vues morales. Il avait commenté plusieurs poètes : Homère d'abord, dans ses Ὁμηρικαὶ μελέται, en plusieurs livres [1], dont il nous reste seulement quelques fragments : puis les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, en mêlant les notes du curieux aux observations du moraliste, comme on peut en juger par les citations qu'en font Tzetzès et Proclos. Il annota aussi, mais surtout à un point de vue scientifique, les *Pronostics* d'Aratos et

1. Aulu-Gelle, II, [illegible] : ... Secundo librorum quos de Homero composuit.

les *Thériaques* de Nicandre ; quelques débris de ces commentaires sont encore mêlés aux scolies de ces deux poèmes. Mais ses principales œuvres de critique littéraire étaient la *Comparaison entre Aristophane et Ménandre* dont il nous reste un abrégé, l'écrit *Sur la malignité d'Hérodote*, que nous possédons en entier, et le traité *Sur la manière de faire lire les poètes aux jeunes gens*, également conservé [1].

La *Comparaison entre Aristophane et Ménandre* révèle un sentiment juste des mérites de Ménandre, mais une complète inintelligence du théâtre d'Aristophane. Non seulement la moralité délicate de Plutarque est choquée de la licence grossière de l'ancienne comédie, mais en outre la critique qu'il en fait au point de vue littéraire montre que la nature propre de cette forme dramatique lui échappait entièrement. L'hellénisme de Plutarque, comme celui de ses contemporains, laissait tomber peu à peu tout ce qui dans les œuvres nationales était trop particulier, trop spécial à un lieu et à un temps, pour n'en garder que ce qui était universel et humain.

Il n'est pas fort surprenant qu'un homme d'esprit et de cœur, mais si peu capable de sortir de lui-même pour juger les choses d'autrefois, ait écrit la dissertation *Sur la malignité d'Hérodote* [2]. Le grand historien, très

1. L'écrit *Sur la musique*, dont une notable partie consiste en extraits d'anciens auteurs spéciaux, notamment d'Aristoxène, est considéré par plusieurs critiques, et entre autres par Westphal (dans la préface de son édition de ce traité), comme un ouvrage de la jeunesse de Plutarque. Volkmann (ouv. cité, 2e partie, p. 175) me semble avoir établi solidement qu'il n'est pas de lui.

2. L'authenticité de cet écrit a été très sérieusement contestée. Voir surtout Baehr, dans son édition d'Hérodote, t. IV, 2e édit., p. 481, et Doehner, *Quæstiones Plutarcheæ*, III, p. 52. Volkmann reste dans le doute en inclinant vers la négation (ouv. cité, II, p. 341). Mais il faut avouer qu'aucune raison décisive n'a été produite. Au contraire, Holzapfel (*Philol.*, t. XLII) a fortement motivé ses conclusions en faveur de l'authenticité; elles ont été admises par

avisé et très clairvoyant, avait vu les hommes des guerres médiques tels qu'ils étaient, avec leur grandeur et leurs petitesses : il avait noté, en narrateur sincère, bien des intrigues mesquines, bien des jalousies, bien des calculs égoïstes, et il avait par là servi admirablement la vérité. Au temps de Plutarque, ces hauts faits nationaux étaient depuis longtemps idéalisés ; toute une série d'historiens et d'orateurs y avaient travaillé pendant des siècles, et nul n'était plus attaché que notre moraliste à cette gloire de la patrie. Les doutes d'Hérodote lui ont paru injurieux, ses remarques sincères lui ont fait l'effet de calomnies. Étant ce qu'il était, il devait penser ainsi.

C'est bien le même homme que nous retrouvons dans le traité *Sur la manière de faire lire les poètes aux jeunes gens*. Attaché par une admiration pieuse à tous les grands poètes de la Grèce, il ne peut pourtant se dissimuler que bien des choses qu'ils ont dites sont de nature à blesser le sens moral des jeunes gens de son temps. S'il avait l'esprit historique, cette contradiction ne l'arrêterait pas un instant. Il sentirait, et il dirait tout simplement, qu'au temps d'Homère les idées morales et religieuses étaient encore dans l'enfance, et qu'il faut par conséquent faire bien comprendre aux jeunes gens que ses peintures se rapportent à une humanité primitive, sur laquelle les hommes du temps de Trajan n'avaient plus à se régler. Mais, comme cette idée lui est entièrement étrangère, comme il persiste à vouloir chercher dans les vieux poètes des exemples de conduite et des préceptes d'une valeur absolue, il est en présence de difficultés inextricables ; et il n'en sort pas, car cela est impossible ;

A. Hauvette dans son *Hérodote historien des guerres médiques* (Paris, 1894) ; son chapitre sur la dissertation de Plutarque (l. I, ch. IV, p. 98 et suiv.) me paraît mettre parfaitement en lumière le point de vue du moraliste et ses erreurs.

mais il se donne à lui-même l'illusion d'en sortir, au moyen d'interprétations, de palliatifs, de faux-fuyants, qui paraissaient quelque peu puérils à un moderne.

Plutarque a donc porté dans la critique littéraire, il faut le reconnaître, des vues qui sont non seulement étrangères, mais contraires, à la nature de ce genre. Sa vraie vocation était de moraliser, et nous allons voir qu'il moralise encore, même lorsqu'il écrit l'histoire.

IX

Toute l'œuvre de Plutarque, comme historien, consiste dans ses *Vies parallèles*, les quelques recueils de notes érudites dont nous avons parlé plus haut n'étant réellement que des matériaux, non mis en valeur. Ces biographies ont une renommée ancienne et solide. Et pourtant il ne semble point, à les examiner en critique, qu'elles s'imposent à l'admiration par des mérites tout-à-fait supérieurs. Les qualités qui en ont fait et qui en assurent le succès sont des qualités moyennes, mélangées d'ailleurs d'assez graves défauts. Mais ces qualités sont de celles qui séduisent, qui se font aimer, qui empêchent de remarquer ce qui manque. Il vaut la peine de s'y arrêter ici quelques instants.

La biographie était un genre anciennement cultivé en Grèce ; on a pu en noter plusieurs espèces au cours de cette histoire. On avait écrit des vies de poètes, d'orateurs, de musiciens, de philosophes, des vies de capitaines illustres et d'hommes d'État ; tantôt brièvement, sous forme de notices, en vue de conserver le souvenir des faits essentiels qui concernaient ces personnages ; tantôt avec plus d'ampleur et d'un ton plus oratoire, en jugeant les actions, en développant les desseins, à la manière des historiens de profession. Lorsque Plutarque entreprit

d'écrire lui aussi des biographies, il ne lui vint donc pas à l'esprit qu'il eût à créer quelque chose de nouveau. L'histoire l'attirait, parce qu'il était curieux, parce qu'il se plaisait à raconter; d'autre part, les œuvres de peu d'étendue convenaient mieux à son humeur que les longues compositions; il choisit probablement la biographie comme la forme la plus courte de l'histoire. Mais, comme il arrive aux hommes de mérite, en s'appropriant cette forme, il la marqua de sa personnalité; et, bientôt, il acquit le sentiment de ce qu'elle avait pris d'original entre ses mains. Ce lui fut une raison de plus de s'y attacher. Elle le charmait par elle-même, et elle lui procurait le plaisir de se sentir en quelque mesure créateur.

Nous possédons encore cinquante des biographies qu'il composa ainsi; et nous savons qu'il en avait écrit d'autres [1]. Quarante-six sont accouplées deux à deux [2] et forment la collection des *Vies parallèles;* les quatre autres, à savoir celles d'Aratos, d'Artaxercès, d'Othon et de Galba, sont isolées. D'une manière générale, les *Vies parallèles*, dédiées toutes à Sossius Sénécion, semblent avoir été rédigées par Plutarque sans interruption notable, dans la dernière partie de sa vie [3]. Elles appartiennent par conséquent à la même période que la plupart de ses œuvres morales, et elles dénotent en effet les mêmes préoccupations [4]. Il paraît probable à priori que les vies isolées

1. Biographies perdues de Léonidas, d'Épaminondas, de Métellus, des deux Scipions, d'Hercule.

2. Sauf un groupe de quatre, comprenant les biographies d'Agis et de Cléomène, mises en parallèle avec celles de Tibérius et de Caïus Gracchus.

3. *Démosth.*, ch. II. Il résulte de ce passage qu'il était âgé lorsqu'il écrivait cette biographie, qui faisait partie du 5e couple.

4. Renvois des biographies aux *Moralia* : *Camille*, 19 ; *Périclès*, 6, 39; *Dion*, 2 ; *Lysandre*, 12 ; *Sylla*, 17 ; *Brutus*, 25 ; *Romulus*, 15. Tous ces renvois, sauf le dernier qui vise les Αἴτια, sont conçus en termes vagues, mais ils prouvent au moins que Plutarque ne s'ab-

ont dû précéder les vies accouplées : une fois que Plutarque eût établi sa méthode, il semble s'y être complu sans réserve ; on comprendrait mal pourquoi il l'aurait alors abandonnée. D'ailleurs, les vies de Galba et d'Othon, où le parallélisme n'existe pas encore, sont moins des biographies véritables que des chapitres d'histoire ; l'auteur raconte les règnes de ces empereurs plutôt que leurs vies, et une bonne partie de ce qui concerne Othon se trouve dans le récit relatif à Galba. Il y a donc lieu de croire qu'elles ont été écrites avant que Plutarque eût conçu la méthode qu'il appliqua un peu plus tard aux *Vies parallèles*. Celles d'Aratos et d'Artaxercès, bien qu'isolées, sont au contraire de véritables biographies, où se révèle déjà la manière définitive de l'auteur. Peut-être marquent-elles ses débuts dans le genre biographique proprement dit.

Dans quel ordre les *Vies parallèles* ont-elles été composées et publiées [1] ? Plutarque nous fournit lui-même quelques renseignements à ce sujet ; et ces renseignements, quoique très insuffisants, permettent d'abord d'établir que cet ordre n'est aucunement conforme à celui des manuscrits. Ils nous donnent ensuite une idée générale des sentiments qui l'ont guidé dans son entreprise. « Il m'est arrivé, dit-il, de me mettre à écrire des biographies pour complaire à d'autres ; puis je me suis at-

sorbait pas dans un seul genre, et qu'en composant ses biographies il avait en main ou en projet des écrits très différents.

1. L'étude capitale sur cette question est l'excellente dissertation de Michaelis, *De ordine vitarum parallelarum Plutarchi*, Berlin, 1875. Si la discussion n'y est pas poussée à fond, les principes essentiels y ont été du moins dégagés nettement et les principaux résultats mis en lumière. L'auteur a montré qu'un certain nombre des passages par lesquels le lecteur est renvoyé d'une biographie à une autre ne sont pas de Plutarque ; il a établi du même coup, et très simplement, quels sont les renvois auxquels on peut se fier. Voir aussi Muhl, *Plutarchische Studien*, Augsbourg, 1885, et Schenkl, *Jahrb. f. d. Alt.*, XII, 1, 180 sqq.

taché à ce genre, et j'y ai pris demeure pour mon propre plaisir, l'histoire étant pour moi comme un miroir, devant lequel je m'essayais à embellir ma vie en la conformant aux grands exemples [1]. » Ainsi Plutarque, au début, n'écrit que sur les instances de ses amis, suivant une habitude qui lui était familière et qu'attestent presque toutes ses œuvres morales. Puis, il se complaît à ce qu'il fait, il sent qu'il en tire profit, et il continue alors pour sa propre satisfaction, avec une intention de moraliste, qui devient prédominante. Il travaille dans cet esprit plus ou moins longtemps, s'attachant à choisir les biographies qui offraient de grands exemples. Plus tard, il s'avise qu'on peut profiter aussi du spectacle des grandes fautes: et il se décide à écrire les vies de quelques hommes qui ont été insignes dans le mal : il commence par Démétrius Poliorcète et Antoine [2]. Enfin, quand il a épuisé tout le domaine de l'histoire proprement dite, il ne craint pas de remonter jusqu'aux temps mythologiques, et il compose quelques biographies à demi fabuleuses [3]. Voilà ce qu'il nous apprend de plus important sur l'ordre général qu'il suivit dans l'exécution de son dessein : en outre, il nous donne, çà et là, des indications de détail, d'où il résulte que toutes ses *Vies parallèles* furent publiées par couple, chaque couple formant un tout avec la comparaison (σύγκρισις) qui y était jointe [4]. Il nous fait même connaître le rang de quelques-uns de ces couples dans la série [5]. C'est d'après ces indications,

1. *Timoléon,* début. Cf. *Périclès,* ch. I et II
2. *Démétr.,* ch. I.
3. *Thésée,* ch. I.
4. Voyez la note suivante. — Ces *Comparaisons* tiennent en effet étroitement aux biographies qu'elles accompagnent; elles sont le résumé et la conclusion nécessaire du parallèle conduit jusque-là sous forme de récit. Si quelques couples de vies n'ont pas de comparaison, c'est que ce morceau a été perdu.
5. *Démosth.,* ch. III; *Périclès,* ch. II; *Dion,* ch. II.

et en s'aidant aussi de tout ce que suggère l'étude comparative des divers récits, qu'on a pu tenter de dresser une liste des *Vies parallèles* selon l'ordre chronologique de leur composition. Celle qu'a proposée Michaelis mérite d'être considérée, à tout le moins, comme le point de départ nécessaire de toutes les recherches futures : la voici[1] : — PREMIÈRE SÉRIE : 1 (manque), 2 *Sertorius et Eumène*, 3 *Cimon et Lucullus*, 4 *Lysandre et Sylla*, 5 *Démosthène et Cicéron*, 6 *Agis et Cléomène*, *Tib. et C. Gracchus*, 7 *Pélopidas et Marcellus*, 8 *Phocion et Caton d'Utique*, 9 *Aristide et Caton le censeur* ; — DEUXIÈME SÉRIE : 10 *Périclès et Fabius Maximus*, 11 *Nicias et Crassus*, 12 *Dion et Brutus*, 13 *Timoléon et Paul Émile*, 14 *Philopoemen et Titus* ; puis, sans rang certain, *Thémistocle et Camille*, *César et Alexandre*. *Agésilas et Pompée*, *Pyrrhus et Marius*, *Solon et Publicola* ; — TROISIÈME SÉRIE : 20 *Démétrius Poliorcète et Antoine*, 21 *Alcibiade et Coriolan* ; — QUATRIÈME SÉRIE[2] : 22 *Lycurgue et Numa*, 23 *Thésée et Romulus*.

Ces biographies, si on les rapproche les unes des autres, embrassent, comme on le voit, une bonne partie de l'histoire grecque et de l'histoire romaine. Elles complètent, sur beaucoup de points, les renseignements que nous devons aux historiens proprement dits. C'est un des plus riches répertoires de faits que nous ait légués l'antiquité : il est naturel de se demander d'abord quelle en est la valeur historique.

Ce que nous avons déjà dit de Plutarque nous dispensera d'insister ici sur l'étendue de ses lectures. Bien qu'il ne cite pas toujours ses auteurs, et qu'il soit difficile, dans un assez grand nombre de cas, de déterminer avec pré-

1. Nous notons d'un astérisque les couples dont le rang est attesté par Plutarque lui-même.

2. Michaelis s'abstient de se prononcer sur l'ordre relatif de la troisième et de la quatrième série (p. 52).

cision ceux qu'il suit, on ne doit pas hésiter à dire, d'une manière générale, qu'il a eu à cœur de se bien renseigner [1]. Aucune de ses biographies n'a été écrite sans qu'il eût pris la peine de relire les historiens de quelque renom qui avaient déjà parlé du même sujet. Aux données qu'il trouvait chez eux, il n'a pas manqué de joindre, toutes les fois qu'il a pu le faire, celles que lui fournissait sa science d'antiquaire, les témoignages des monuments, ceux de la tradition. Son information serait donc excellente, si elle était méthodique. Malheureusement, la vraie méthode, fondée sur une réflexion profonde, n'était aucunement le fait de cet esprit bien plus discursif que vraiment organisateur. Content de profiter des renseignements qui venaient à lui ou qu'il avait sous la main, jamais il n'a songé à ces recherches laborieuses, mais nécessaires, qui lui auraient permis d'apporter à l'histoire des faits nouveaux. Ses récits sont, pour le fond, ceux des autres, mélangés, rajeunis, remaniés, nullement renouvelés. En choisissant ses auteurs, il cherchait de très bonne foi la vérité. S'attacher à ce qui lui semblait vraisemblable, rapporter loyalement en cas de doute les traditions divergentes, rendre justice à chacun, en un mot se conduire en honnête homme, dans l'histoire comme dans la vie, lui était chose naturelle. Mais la justice, qui est difficile à réaliser partout, l'est particulièrement lorsqu'il s'agit du passé; car elle implique alors, à un degré supérieur, clairvoyance, sagacité, largeur d'esprit, souvent même intuition pénétrante. Ces hautes et rares qualités, Plutarque ne les

1. La question des sources de Plutarque dans chacune de ses biographies est toujours ouverte, bien qu'elle ait suscité, et suscite encore, de nombreux travaux. Il suffit de citer ici : pour les biographies grecques, M. Haug, *Die Quellen Plutarchs in den Lebenbeschreibungen der Griechen*, Tubingue, 1854 ; pour les biographies romaines, Peter, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, Halle, 1865.

possédait pas autant que cela eût été désirable. Curieux des petites choses, il aimait ceux des historiens qui satisfaisaient son goût. Les commérages d'Éphore ne lui semblaient pas à dédaigner, à côté des vues politiques de Thucydide. Il ne se résignait ni à laisser tomber les médisances, ou les propos légers, ni même à les réduire à leur juste valeur. En face des témoignages divergents, son jugement, un peu candide, hésitait ; et, pour être juste, il prenait de tout côté, sans s'apercevoir que les divers morceaux qu'il assemblait ainsi ne s'ajustaient pas ensemble. De là, une certaine indécision dans l'appréciation des hommes politiques, mêlés aux luttes des partis, tels que Périclès, Démosthène, Cicéron. Son esprit n'était pas assez vigoureux pour élaguer résolument tout ce qu'une crédulité bavarde avait raconté sur eux. Ainsi, l'image totale demeurait molle et confuse dans sa conception, et elle apparaît de même dans son récit.

Ce défaut naturel de critique a été aggravé par une rapidité de composition trop visible. Après avoir lu ses auteurs, Plutarque, en face des témoignages amassés, ne prenait pas toujours le temps de bien établir la trame de son récit. Une fois engagé dans sa narration, il lui arrivait de se contredire sans même s'en apercevoir. Faute d'une révision attentive, il laissait ensuite subsister ces contradictions ; elles ne sont pas rares dans les *Vies parallèles* [1]. La chronologie surtout en offre de nombreux exemples. D'une manière générale d'ailleurs, elle est fort négligée par Plutarque ; souvent même, il la passe entièrement sous silence ; car il estime qu'elle n'importe guère à son dessein, qui est plus moral qu'historique.

La parallélisme, qui est le trait caractéristique de la méthode d'exposition de Plutarque, n'était pas non plus

1. Voir Michaelis, *ouv. cité*, p. 8 et 9.

sans inconvénients au point de vue de la vérité du récit. Cette forme, plus oratoire que critique, semble remonter par ses origines à la rhétorique. Souvent employée par les orateurs, auxquels elle fournissait des antithèses fortes ou brillantes [1], elle avait passé de chez eux à l'histoire [2] et à la critique littéraire [3]. La biographie avait montré une tendance particulière à s'en servir : on la trouve comme ébauchée chez Varron, chez Cornelius Nepos [4]. Plutarque lui a donné seulement quelque chose de plus arrêté, et, surtout, il l'a popularisée, grâce au succès de son ouvrage.

Elle devait lui plaire, car elle satisfaisait en lui bien des sentiments. Il aimait profondément la Grèce et il admirait Rome. La civilisation grecque et la civilisation romaine lui apparaissaient, ainsi qu'à ses contemporains, comme les deux formes les plus hautes de la vie humaine; et, malgré leurs différences, elles révélaient une sorte de parenté, qui autorisait et facilitait les comparaisons. Puis, dans l'état d'assujettissement auquel son pays était réduit, il était bien aise de le relever par ces glorieux rapprochements, en montrant, l'histoire en main, qu'à chacun des grands Romains la Grèce pouvait opposer un grand homme de valeur égale. On comprend donc que cette forme parallèle l'ait vivement séduit : et il n'est pas douteux non plus qu'elle n'ait été goûtée de ses lecteurs, Romains hellénisants ou Grecs plus ou moins fascinés par la grandeur romaine.

1. On sait quel usage en a fait Thucydide dans ses discours, puis Isocrate, Démosthène, etc.

2. Polybe, comparaison de Rome et de Carthage, des diverses constitutions entre elles, au l. VI, etc.

3. Cécilius, *Parallèle de Démosthène et de Cicéron* ; Ps. Longin même comparaison, etc.

4. Varron, dans ses *Imagines*, avait groupé les Grecs et les Romains illustres avec une intention de comparaison. Le même dessein était plus manifeste encore dans les *Viri illustres* de Cornel. Nepos. voy. XXIII, 13, 4.

Mais, si on la considère comme une méthode d'exposition historique, on voit immédiatement combien elle offrait de dangers pour bien peu d'avantages. A supposer qu'elle eût quelque intérêt propre lorsqu'il s'agissait de personnages entre lesquels existaient vraiment des ressemblances naturelles, soit de caractère, soit de destinée, elle ne pouvait manquer de devenir tout artificielle dans la plupart des cas. Elle devait conduire le biographe à mettre ensemble des personnages qui ne se ressemblaient en rien, et cela est arrivé en effet à Plutarque bon nombre de fois. Si même ce biographe eût été un esprit plus vigoureux, habitué à suivre logiquement ses idées, la préoccupation du parallélisme n'aurait-elle pas nécessairement déformé pour lui la réalité? En s'attachant à chercher des ressemblances, il devait forcer certains traits et, par contre, en négliger d'autres, en somme faire ses personnages autres qu'ils n'étaient. Ce qui a préservé Plutarque de cet inconvénient, c'est qu'en fait il n'a pratiqué sa méthode que superficiellement. Le parallélisme, pour lui, ne consiste guère que dans le simple fait d'accoupler deux biographies. Quelquefois, il indique, au début de la première, les raisons de cet accouplement; raisons presque toujours vagues et de peu de valeur. Dans le cours même du récit, la méthode de rapprochement est tout à fait oubliée. Elle reparaît à la fin dans les comparaisons (συγκρίσεις), qui terminaient chaque volume. C'est là évidemment qu'elle aurait pu être utile; or l'auteur n'en tire qu'un mince profit : ses comparaisons restent à la surface des choses, elles ne dégagent presque jamais les grands traits caractéristiques des personnages mis en parallèle. De telle sorte que, si sa méthode n'a pas chez lui tous les inconvénients qu'elle aurait pu avoir, en revanche elle n'a guère d'avantages sensibles.

Au fond, le plus grave défaut de Plutarque, en tant

qu'historien, c'est qu'il rapporte toujours l'histoire à la morale, et que sa morale n'est pas appropriée à l'histoire. Celle qu'il enseigne, et en laquelle il a foi, est une morale excellente de vie privée, faite pour la famille, pour les relations sociales, morale très saine, très généreuse, mais trop simple pour la vie publique. L'homme politique est sans cesse en présence d'intérêts en lutte, et parfois tous ces intérêts contraires sont respectables, tous ont des droits, tous peuvent s'autoriser de certains principes. Il faut pourtant bien qu'il agisse, c'est-à-dire qu'il sacrifie les uns aux autres, qu'il subordonne les choses secondaires au but principal qu'il a en vue. Le choix à faire est délicat, les erreurs sont faciles. Il est impossible qu'il ne se trompe pas plus d'une fois. Mais si l'histoire note ses fautes une à une, sans tenir compte des intentions générales et des circonstances, si elle lui applique une sorte de décalogue inflexible, elle se trompe plus encore. C'est ce qui arrive à Plutarque. Dans l'homme public, il cherche toujours par habitude l'homme privé. Son intelligence politique n'a pas assez de force ni de pénétration pour dégager les vues supérieures. Il en résulte que ses mesures sont souvent trop étroites pour ses personnages. En voulant être juste, il devient en réalité injuste : car sa justice ne s'adapte pas à ceux qu'elle condamne.

Donc, comme œuvre historique, les *Vies parallèles* sont sujettes à de sérieuses critiques. Mais, cela dit et reconnu, il n'en reste pas moins qu'elles ont charmé, et qu'elles charmeront encore, quantité de lecteurs ; ce qui implique qu'elles ont en elles-mêmes une incontestable valeur, littéraire et morale.

C'est d'abord une sorte de galerie, où toute l'humanité antique se montre à nous, sous des aspects infiniment variés, dans ses représentants les plus éminents. Chez les historiens proprement dits, les hommes sont

trop mêlés aux événements ; on a quelque peine à les distinguer au milieu de la confusion des choses ; l'attention, appelée sur les destinées des États et sur le conflit des grands intérêts, ne peut se donner qu'imparfaitement aux individus ; et pourtant, c'est dans les individus qu'est la partie vraiment humaine du spectacle. Chez Plutarque, on ne voit qu'eux. Ils sont là, devant nous, avec leurs qualités et leurs défauts, avec leurs affections et leurs haines, avec leurs petitesses et leurs grandeurs : nous les regardons vivre : nous assistons à leurs actes ; nous prenons part à leurs sentiments. C'est un plaisir pour quiconque est curieux des choses humaines. L'histoire générale sert de fond à ces biographies ; elle leur donne en quelque sorte de la profondeur : car elle nous laisse entrevoir, derrière les grands hommes, des peuples qui s'agitent, des multitudes qui se passionnent, des États qui grandissent ou qui déclinent. Mais les grands hommes restent au premier plan. L'histoire se condense en eux : elle vit en eux : elle est la matière où s'exercent leurs forces et où se déploient leurs passions.

Et celui qui nous les présente, un par un, est un moraliste d'instinct et de profession. Il a le goût du détail caractéristique, qui découvre l'âme : et il le recherche avec une application parfaitement consciente d'elle-même. Nul ne sait mieux que lui en quoi la biographie diffère de l'histoire. S'il raconte, après Thucydide et Philistos, les actions de Nicias, voici comment il marque la différence des méthodes [1] :

Les actions que Thucydide et Philistos ont rapportées, je ne pouvais les passer sous silence, car elles révèlent le caractère de mon personnage, ses dispositions intimes, mises au jour

1. *Nicias*, ch. I. Je traduis sur le texte de Sintenis, mais je lis ἐκκαλυπτομένην au lieu de καλυπτομένην.

> par de terribles souffrances. Je les ai donc indiquées rapidement, en m'en tenant aux choses essentielles, pour n'être pas accusé de manquer à ma tâche. Mais ce que je me suis surtout efforcé de réunir, ce sont les traits qu'on ignore communément, soit qu'ils aient été rapportés çà et là par d'autres historiens, soit qu'on les trouve attestés par des monuments et des décrets anciens ; dédaignant d'amasser ce qui ne dit rien, j'ai recueilli ce qui est propre à faire connaître les mœurs et la nature de l'âme.

La méthode qu'il formule si bien dans ce passage, il l'a pratiquée constamment. Écrit-il la vie d'un homme d'État ou d'un homme de guerre, d'un Périclès ou d'un Alexandre : c'est moins le politique ou le conquérant qui l'intéresse que l'homme lui-même ; et, par suite, dans le politique même et dans le conquérant, c'est toujours l'homme qu'il cherche. Il nous parlera sommairement de leurs grands desseins, qu'il considérera surtout comme une manifestation de leur personnalité. En revanche, il insistera sur une foule de menues choses, qui lui semblent, avec raison, expressives et révélatrices. Anecdotes, bons mots, habitudes familières, manières de vivre et de parler, tour d'esprit, humeur ordinaire, physionomie et attitude, tout cela aura sa place dans un récit qui veut être avant tout une description morale. Nous ne connaissons pas assez la littérature biographique de l'antiquité pour apprécier très exactement ce qu'il y avait de nouveau dans cette manière de faire. Il est probable, après tout, qu'avant Plutarque, on avait déjà composé dans cet esprit des vies isolées. Mais il est bien certain aussi qu'en appliquant cette méthode à un si grand nombre de biographies, avec tant d'aisance et de bon goût, il en a fait vraiment la forme constitutive d'un genre littéraire.

Déjà, plus haut, nous avons signalé le talent de conteur qui est propre à Plutarque. Ce talent, vient singulièrement en aide au moraliste dans ces descriptions de

mœurs et de caractères. Il lui fournit le moyen de mettre en œuvre vivement, avec à propos et sans embarras, les éléments de notation morale qui en valent la peine. Ces petites choses entrent dans son récit tout naturellement; elles ne l'encombrent ni ne l'alourdissent jamais; tout au contraire. Ce sont des traits rapides, qui piquent l'attention. Celle-ci en est excitée, non distraite. L'auteur sait mêler agréablement les anecdotes aux grandes scènes, insérer en passant le mot ou le détail qu'il lui convient de rappeler. Il semble, à le lire, que ce soient là des éléments nécessaires de sa composition; tant sa main est habile à tresser ensemble ces fils de nature diverse et à en fondre les nuances dans la couleur générale du tissu. Mais qu'on y prenne garde : au milieu de ces petites choses, certains traits de grandeur morale éclatent d'autant plus qu'ils sont moins préparés. Dans un mot, dans une attitude, se révèlent tout à coup ce qu'il y a de plus noble dans la nature humaine. L'âme généreuse de Plutarque a le goût et l'instinct du sublime : elle excelle à le saisir et à le dégager. Il est certain que les *Vies* ont mis en lumière, ou, pour mieux dire, ont défini par des exemples, un certain genre de grandeur morale, qui, à cause d'elles, semble propre à l'antiquité. Lorsqu'on dit « un grand homme de Plutarque », on a dans l'esprit un type particulier, plus idéal peut-être que réel, mais vraiment admirable : la simplicité des mœurs, la droiture presque naïve, une certaine candeur même s'y allient aux plus hautes qualités, à l'héroïsme, à l'abnégation, au patriotisme exalté. Et si on y réfléchit, on s'aperçoit que cette notion est liée en nous au souvenir de quelques scènes très simples, de quelques traits de mœurs que Plutarque a su graver profondément dans nos mémoires. Sans nous en douter, quand nous prononcions ces mots, nous songions, en une vague réminiscence, à Aristide écrivant lui-même son nom sur le tesson du

paysan athénien, à Paul Émile se consolant de la mort de ses enfants par le triomphe de sa patrie, à Philopœmen fendant le bois de sa pauvre hôtesse.

D'ailleurs, s'il est conteur excellent, il n'est pas moins narrateur au sens le plus élevé du mot. Ses grands tableaux historiques se font admirer, chaque fois qu'on les relit. Sans doute, il leur manque une certaine perfection de détail, pour être comptés au nombre des chefs-d'œuvre. La langue n'est pas assez simple, assez forte, assez étudiée ; sa composition est toujours un peu molle : il n'a ni la hardiesse, ni la sûreté de touche des grands écrivains. Mais, si l'on passe condamnation sur ces défauts, que de qualités vraiment supérieures! Une imagination naïve, amoureuse des grands spectacles, sensible à l'éclat, à la grandeur, à la beauté, à l'effroi ; une âme facilement émue, très humaine, mobile malgré sa gravité philosophique ; un sens naturel du pathétique, qui fait de lui l'un des meilleurs interprètes des tragédies de l'histoire. Sa narration prend sans effort, dès qu'il le faut, l'allure dramatique. Elle marque les phases, prépare et suspend l'émotion, ménage les péripéties, fait éclater les coups de théâtre. Comme l'auteur vit avec ses personnages, il nous met aussi à leur place ; nous passons par leurs émotions, nous sommes, avec eux, surpris, exaltés, frappés. Qu'on relise, soit dans son *Brutus*, soit dans son *César*, le récit de la conjuration qui aboutit au meurtre du dictateur. Chaque moment essentiel en est marqué si justement qu'on est en suspens jusqu'au dénouement. Ce sont des scènes de tragédie, sinon faites, du moins indiquées, autant que le genre le comporte ; tragédie tantôt familière, tantôt terrible, et toujours singulièrement vraie. Et, dans les instants décisifs, dans les catastrophes surtout, cette vérité du récit s'empreint d'une gravité triste, d'une sorte de solennité sans emphase, qui saisit le lecteur.



La mort de César, celle de Brutus, celle de Caton sont autant de tableaux qui font impression et qu'on n'oublie pas.

Toutes ces qualités ont assuré aux *Vies parallèles* une popularité légitime. Elles ont charmé, instruit, inspiré des esprits très divers. Les uns y ont cherché et trouvé, comme dans un immense répertoire, mille faits importants ou curieux, la plus riche matière historique. D'autres, tels que notre Montaigne, en ont goûté délicieusement les descriptions morales, les réflexions, le nombre infini des détails caractéristiques ; ils y ont recueilli à foison les éléments dispersés d'une enquête sur l'homme. D'autres enfin, tels que Shakespeare ou Corneille, y ont senti s'agiter des drames qui ne demandaient qu'à être portés sur la scène. Aucun ouvrage n'a été plus lu, plus mis à contribution que celui-là. Les peintres et les sculpteurs y ont puisé comme les poètes et les philosophes. Cet attrait universel qu'il a exercé jusqu'à nos jours, cette force suggestive dont il a fait preuve sans cesse, il les doit à un mérite éminent, dans lequel se confondent toutes ses qualités. La vie y abonde. Il n'y a pas de livre plus peuplé d'hommes. Il est naturel que l'humanité s'y soit attachée par tous ses instincts, par toutes ses curiosités, par toutes ses sympathies, puisqu'elle y trouvait la matière humaine dans son infinie variété.

X

Les grands moralistes dont nous nous sommes occupés dans ce chapitre, Épictète, Dion, Plutarque, peuvent être considérés comme les représentants éminents du mouvement qui entraînait alors les esprits. A côté d'eux, beaucoup d'autres, plus ou moins oubliés aujourd'hui, mais très connus en leur temps, contribuaient à

le propager, selon la mesure de leurs forces. Nous n'avons pas à insister ici sur des noms tels que ceux du stoïcien Euphrate, des platoniciens Taurus, Nigrinus, et d'autres, qui sont pourtant cités plus ou moins fréquemment par les auteurs du temps [1]; aucun d'eux n'a de place dans l'histoire de la littérature, soit parce que leurs œuvres sont perdues, soit parce qu'elles offrent, dans ce qui en reste, un caractère trop technique. Seul peut-être, entre ces hommes de réputation disparue, le gaulois Favorinus ne doit pas être entièrement passé ici sous silence. Moitié philosophe, moitié rhéteur, il forme transition entre les écrivains dont nous venons de parler et les sophistes dont il sera question dans le prochain chapitre.

Né à Arles [2], probablement sous le règne de Vespasien, entre l'an 70 et l'an 80 de notre ère, il y reçut une éducation toute grecque, puis vint à Rome, où il résida sous Trajan, sous Adrien et sous Antonin. Voyageur comme tous les sophistes, il parcourut aussi la Grèce et l'Asie Mineure. Il entendit Dion Chrysostome, dont il se disait le disciple. Peut-être visita-t-il Épictète; Aulu-Gelle atteste qu'il citait certains propos de lui (*N. Att.* XVII, 19) [3]. Il fut en relations d'amitié avec Plutarque (*Propos de table*, l. VIII, quest. X), dont il donna le nom comme titre à un de ses écrits [4]. En revanche, il eut un

1. Consulter sur ces personnages les histoires de la philosophie grecque; d'ailleurs, là même, ils ne peuvent guère être que mentionnés.

2. Sur la biographie de Favorinus, consulter principalement : Suidas, Φαβωρῖνος et 'Αδριανός; Philostr., *V. des soph.*, I, ch. VIII; en outre, pour des allusions éparses, souvent instructives, Lucien, Aulu-Gelle, Plutarque, Galien. — Étude détaillée de J.-L. Marres, *De Favorini Arelatensis vita, studiis, scriptis*, Utrecht, 1853. Notice dans C. Müller, *Fr. Hist. gr.* t. III, p. 577. Art. de Fr. Nitzsche, *Rhein. mus.*, t. XIII, p. 642 sqq.

3. Cf. Galien, *Sur la bonne doctrine*, 1; *Sur ses Livres*, 2.

4. Plutarque, de son côté, lui dédia son traité Περὶ πρώτου ψυχροῦ

différend, né probablement d'une jalousie littéraire, avec le sophiste Polémon [1]. Son séjour habituel, dans toute la fin de sa vie, fut Rome, bien qu'il ait exercé, sous Adrien, un sacerdoce dans sa patrie. A Rome, il réunissait autour de lui un cercle d'hommes distingués et de jeunes gens, qu'il charmait par la grâce de son langage, la variété de ses idées et de son érudition, son habileté à tourner tous les sujets vers l'utilité [2]. En outre, il tenait école de déclamation et de philosophie. Parmi ses disciples, le plus illustre fut Hérode Atticus, dont nous parlerons plus loin. Ses succès d'orateur furent grands, merveilleux même. s'il faut prendre à la lettre les témoignages facilement hyperboliques de Philostrate [3]. L'empereur Adrien l'eut en grande faveur, au moins pendant quelque temps [4]. Favorinus paraît être mort sous le règne d'Antonin.

Selon Suidas, il s'était piqué de composer autant d'écrits que Plutarque [5]. Ces écrits étaient relatifs à la philosophie. à l'histoire, à la philologie, à la rhétorique; toutefois, il était en somme plus rhéteur que philosophe [6],

et lui adressa peut-être une lettre *Sur l'amitié*. Il le loue à plusieurs reprises. Voir notamment *Questions rom.*, XXVIII.

1. On peut en lire les détails, bien caractéristiques du temps, dans Philostrate, *Vies d. Soph.*, chap. cité.

2. Aulu-Gelle, XVI, 3, 1 : Cum Favorino Romae dies plerumque totos eramus, tenebatque animos nostros homo ille fandi dulcissimus, atque eum, quoquo iret, prosequebamur : ita sermonibus usquequaque amœnissimis demulcebat. — Cf. IV, 19 : Favorinus sermones in genus communes a rebus parvis et frigidis abducebat ad ea quae magis utile esset audire ac discere, non allata extrinsecus, non per ostentationem, sed indidem nata acceptaque.

3. Philostr., ouv. et chap. cités.

4. Spartien, *Vie d'Adrien*, ch. xvi.

5. Suidas, notice citée. Voyez l'énumération détaillée de ces écrits ainsi que les fragments dans Marres, ouv. cité.

6. *Ibid.* : Ἀνὴρ πολυμαθὴς κατὰ πᾶσαν παιδείαν, φιλοσοφίας μεστὸς, ῥητορικῇ δὲ μᾶλλον ἐπιθέμενος.

bien que lui-même se donnât surtout pour philosophe [1]. Si l'on néglige certaines fantaisies oratoires qui le rattacheraient à la sophistique pure, *Éloge de Thersite, Éloge de la fièvre quarte, Apologie des Gladiateurs*, etc, ses principaux ouvrages étaient un recueil intitulé *Recherches sur toute sorte de choses* (Παντοδαπὴ ἱστορία), des *Mémoires*, (Ἀπομνημονεύματα), des *Discours pyrrhoniens* (Πυῤῥώνειοι λόγοι), un écrit *Sur les Perceptions adéquates* (Περὶ τῆς καταληπτικῆς φαντασίας), enfin quelques dialogues philosophiques, notamment : *le Plutarque* (sur l'état d'esprit conforme à la vraie doctrine de l'Académie) ; — un entretien entre Épictète et Onésime, esclave de Plutarque, contre le stoïcisme, écrit que Galien réfuta plus tard ; — un *Alcibiade*, relatif aussi à la doctrine de l'Académie. De plus, on lui attribue avec grande vraisemblance le *Discours aux Corinthiens* qui figure à tort dans les œuvres de Dion Chrysostome.

Les *Recherches* étaient distribuées en vingt-quatre livres, notés par les lettres de l'alphabet [2]. C'était un répertoire d'érudition, dont Photius vante la commodité, et qui fut abrégé au vi[e] siècle, selon son témoignage, par le sophiste Sopatros d'Apamée [3]. — Les *Mémoires*, en cinq livres au moins, ont été mis à profit par Diogène Laerce dans ses *Vies des philosophes*. Comme cet auteur est le seul qui les cite, on ne saurait décider s'ils se rapportaient uniquement à l'histoire de la philosophie ou s'ils embrassaient un domaine plus étendu. — Les *Discours pyrrhoniens* étaient distribués en dix livres. chaque livre se rapportant à l'étude d'un des dix *tropes*

1. Aulu-Gelle, IV, 1, 14.

2. Photius, cod. 161 ; texte mal compris par C. Müller, dont l'erreur a été corrigée par Marres, ouv. cité, p. 77.

3. On a prétendu, mais à tort, que la παντοδαπὴ ἱστορία avait fourni à Athénée la substance de son *Banquet des sophistes* (Rudolph, *Leipziger Studien*, III, 109 sqq ; *Philol., Suppl.* VI, 111 sqq.). Cette opinion doit être abandonnée. Voir Bapp, *Leipz. St.*, VIII, 151.

d'Ænésidème. Favorinus s'y montrait fidèle à la doctrine sceptique d'Arcésilas. Il énumérait toutes les raisons de douter que le scepticisme avait peu à peu amassées, pour conclure enfin que la vraie sagesse consistait à suspendre son jugement [1].

Si incomplète que soit notre connaissance de ce personnage curieux, elle a sa valeur pour achever l'idée que nous avons à nous faire de la société de ce temps. Nul ne laisse mieux voir que lui ce qu'il y avait au fond d'artificiel et de vain dans la renaissance de l'hellénisme que nous étudions en ce moment. La fausse science, la frivolité, l'abus des souvenirs, la virtuosité frivole y apparaissaient bien vite, derrière tout ce qui se faisait admirer. Philosophie à la surface, vanité au fond. Quelques natures d'élite, sérieusement occupées des questions morales, mais d'ailleurs dénuées de méthodes scientifiques : et, autour d'elles, une foule sans direction d'idées, sans goût de recherches, sans volonté sérieuse, se laissant amuser, écoutant indifféremment les moralistes et les beaux parleurs, en un mot faite pour remplir les auditoires des rhéteurs à la mode. Voyons à présent comment la sophistique se développait alors sur ce terrain si bien approprié.

1. Voir, sur le scepticisme de Favorinus, Zeller, *Phil. der Gr.* t. V, p. 66 et suiv. (3e édition).

CHAPITRE IV

LES ANTONINS. — LA SOPHISTIQUE ET SON INFLUENCE.

BIBLIOGRAPHIE

Les Sophistes. Les déclamations attribuées à quelques-uns des sophistes du second siècle se trouvent partiellement dans les *Oratores graeci* de Reiske (t. VIII), Leipzig, 1770-75; dans les *Oratores attici* de Bekker (t. IV et V), Berlin, 1874, de Dobson (t. IV), Londres, 1828, de C. Muller (t. II), Paris, Didot, 1858. Voir, dans le chapitre même, les notes bibliographiques relatives à Polémon et à Hérode Atticus. Un assez grand nombre de fragments sont cités par Philostrate, dans ses *Vies des Sophistes*; ils n'ont pas été réunis à part.

Ælius Aristide. Pour les manuscrits, consulter la préface de l'édition de Bruno Keil. — La première édition complète parut à Florence en 1517, par les soins de Bonini. Au xviii[e] siècle, Samuel Jebb donna une grande édition en deux volumes (Oxford, 1722-1730), avec les scolies et des notes, des prolégomènes, etc. Celle-ci fut remplacée, cent ans plus tard, par celle de J. Dindorf, 3 vol. in-8°, Leipzig, 1829, qui est restée en usage jusqu'à nos jours; elle contient, outre le texte, des prolégomènes, les scolies, les *Collectanea historica ad Aristidis vitam* de J. Masson, diverses préfaces d'éditeurs antérieurs, et les témoignages anciens et récents sur Aristide; le texte en est souvent défectueux. L'édition critique à employer aujourd'hui est celle de Bruno Keil, *Ælii Aristidis quae supersunt omnia*, en deux volumes, Berlin, Weidmann, 1898.

Maxime de Tyr. Édition princeps, H. Estienne, 1557. Édi-

tion de D. Heinsius, Leyde, 1607-1614, et, avec traduction latine, 1630; de Davis, Cambridge, 1703, et Londres, 1740; de Reiske, Leipzig, 1774-1775; de F. Duebner, jointe à Théophraste, dans la Bibliothèque Didot, Paris, 1840. Nous n'avons pas encore d'édition critique.

LUCIEN. *Manuscrits*. Sur les manuscrits et leur classement, voir Sommerbrodt, *Neue Jahrbücher für Philologie*, t. 150, fasc. 9, où il établit que l'archétype étant perdu, nos mss. sont tous des sources secondaires, mélangées et troublées; leur valeur diffère d'un écrit à l'autre; le texte doit donc être établi pour chaque écrit par la comparaison des meilleurs manuscrits, qui sont souvent à corriger. — *Éditions*. La première édition est celle de Florence, 1496. Les principales à signaler ensuite sont: celle de Hemsterhuys et Reitz, Amsterdam, 1743, achevée à Trèves, en 1746, 4 vol. in-4°, avec traduction latine, scolies, et notes *variorum*; celle de Lehmann, Leipzig, 1822-29, en 9 vol. in-8°, qui n'est guère qu'une reproduction de la précédente dans un format plus maniable; celle de Jacobitz, 4 vol., Leipzig, 1836-41, reproduite et améliorée dans la Biblioth. Teubner, 1871-74; celle de G. Dindorf, dans la Biblioth. Didot, Paris, 1840. La meilleure était jusqu'ici l'édition de Fr. Fritzsche, Rostock, 1860-1874. Elle sera remplacée par celle de Sommerbrodt, qui est en cours de publication. — Sommerbrodt a publié aussi une édition classique d'écrits choisis, avec des introductions et des notes, qui est à recommander (*Ausgewaehlte Schriften des Lucian*, Berlin, Weidmann, 1860).

ALCIPHRON. La première édition complète des *Lettres* d'Alciphron fut celle de Bergler, Leipzig, 1715, avec une traduction latine et des notes. Elle a été améliorée successivement par Wagner (Leipzig, 1798), par Seiler (Leipzig, 1853, la meilleure édition annotée); par Meineke (Leipzig, 1853, avec des notes critiques), par Hercher (*Epistolographi græci* de Didot, Paris, 1873, avec traduction latine et annotation critique).

POÈTES. — Pour DENYS LE PÉRIÉGÈTE, MARCELLUS DE SIDA, et les poètes secondaires, voir les notes au bas des pages. — OPPIEN. Le principal ms. des Ἁλιευτικά est le *Taurinensis* 39, qui offre les scolies les plus complètes. Première édition, Florence, 1515. Avec les *Cynégétiques*, Venise, Alde, 1517. Principales éditions postérieures : Turnèbe, Paris, 1555; Rittershusius, Leyde, 1597, avec un commentaire; Schneider, Leipzig, 1813, avec des notes critiques; F. S. Lehrs, dans le vol. des *Poetæ didactici* de la Bibl. Didot, Paris, 1842, texte

amélioré, où l'éditeur a profité des *Conjectanea critica in Oppianum* d'Arm. Koechly (Leipzig, 1838). Les scolies, avec les paraphrases, ont été publiées dans un autre vol. de la même bibliothèque, à la suite de celles de Théocrite et de Nicandre (par Bussemaker, Paris, 1848). — BABRIUS. *Manuscrits*. Le principal ms. est celui du mont Athos, *Athous*, qui fut découvert par Minoïde Minas, en 1843. Un second recueil, que le même Minas prétendit avoir trouvé, fut reconnu pour une falsification C. Wachsmuth, *Rhein. Mus.* XXIII). Outre les fables de l'*Athous*, un certain nombre d'autres, plus ou moins altérées, nous ont été conservées par un ms. du Vatican. Enfin, quelques-unes ont été retrouvées sur des tablettes de cire à Palmyre (Hesseling, *Journal of Hellenic studies*, XIII, 1892-93). Une paraphrase en prose des fables de Babrius, conservée à Oxford (*Paraphrasis Bodleiana*), sert à contrôler, et quelquefois à compléter, les sources manuscrites indiquées. Voir la préface de l'édition de Crusius. — *Éditions*. Première édition, d'après la copie du ms. de l'Athos de Minoïde Minas, par Boissonade, Paris, 1844. Éditions de Lachmann, Berlin, 1854; de Schneidewin, Leipzig, 1853; de Lewis, Londres 1859, avec le prétendu supplément de Minoïde Minas; de Bergk. dans son *Anthologie lyrique*, avec le même supplément; d'Eberhard, Berlin, 1875. P. Knœll, qui a publié la paraphrase Bodléienne (Vienne, 1877), a donné aussi quelques fables nouvelles d'après le ms. du Vatican; elles ont été corrigées par Eberhard, *Analecta Babriana*, 1879. Édition de Gitlbauer, Vienne, 1882, avec quantité de restitutions purement hypothétiques; de Rutherford, Londres, 1883, avec plusieurs dissertations, des notes critiques, un commentaire et un lexique, ouvrage très recommandable pour l'étude de la langue. La meilleure édition critique aujourd'hui est celle de Crusius, Leipzig, Teubner, 1896, avec des prolégomènes importants; le texte en est reproduit dans une *editio minor*, qui fait partie de la Biblioth. Teubner, Leipzig, 1897. — Pour les autres poètes nommés, voir les notes au bas des pages.

RHÉTEURS, GRAMMAIRIENS, MÉTRICIENS, MUSICOGRAPHES. Consulter, pour chacun en particulier, les notes au bas des pages. Les textes subsistants d'ouvrages de rhétorique se trouvent dans les *Rhetores graeci* de Walz, et les plus intéressants dans les *Rhetores graeci* de Spengel. — POLLUX. Les meilleurs mss. sont le *Falckenburgianus* et le *Parisinus* 2670; voir les préfaces des éditions de Dindorf et de Bekker. Première édition : Venise, 1502. Éditions principales : Lederlin et Hems-

terhuis, 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1706, *cum notis variorum*; G. Dindorf, 5 vol., Leipzig, 1824, *cum notis variorum*; Bekker, Berlin, 1846, texte amélioré sans notes. — HARPOCRATION. Sur les manuscrits, voir la préface de l'édition de Dindorf. Le lexique nous est parvenu sous deux formes, l'une à peu près complète, l'autre abrégée. Pour le texte complet, le meilleur ms. est le *Romanus* C 4, 17 (A de Dindorf); pour l'abrégé, le *Palatinus*. Première édition : Venise, Alde, 1503. Éditions principales : Maussac, Paris, 1614, avec des notes et une dissertation; Gronovius, Leyde, 1696, avec ses notes et celles de H. de Valois; Bekker, Berlin, 1833. La meilleure est celle de G. Dindorf, 2 vol., in-8°, Oxford, 1853. — HÉPHESTION. Sur les manuscrits, consulter la préface de l'édit. des *Script. metrici* de Westphal. Les trois meilleurs sont deux mss. de Cambridge et un de Paris; mais ils ne contiennent pas les scolies; celles-ci se trouvent dans deux manuscrits d'Oxford, le *Saibantianus* et le *Meermannianus*. Première édition, Florence, Junte, 1526. Les plus importantes sont : celle de Turnèbe, Paris, 1553; de Gaisford, Oxford, 1855; enfin de Westphal, dans les *Scriptores metrici*, t. I, de la Bibliothèque Teubner, 1866, avec les scolies.

LES PARÉMIOGRAPHES. Mss. *Bodleianus* et *Coislinianus*. — *Éditions* : *Paroemiographi graeci*, ed. Th. Gaisford, Oxford, 1836; *Corpus Paroemiographirum graecorum* edid. E. L. von Leutsch et Schneidewin, 2 vol., Gottingæ, 1839 et 1851.

SOMMAIRE.

I. Importance de la sophistique. Ses origines. — II. Principaux sophistes du second siècle : Nikétès, Scopélien, Isée; Secundus, Lollianos, Polémon; Hérode; ses disciples. — III. Éducation des sophistes. Débit et mimique. Les Ἐπιδείξεις. Voyages, conférences, public. Diverses sortes de discours. Lettres. Descriptions. Les succès des sophistes et leurs mœurs. — IV. Ælius Aristide et Maxime de Tyr. — V. Lucien : sa vie; ses œuvres. — VI. Son rôle, sa vocation satirique. Le moraliste; l'incrédule; le critique. — VII. Son talent. Esprit et fantaisie. Style. — VIII. Ses créations littéraires : le dialogue; le pamphlet; le récit fantastique. Conclusion. — IX. Alciphron. — X. La poésie au second siècle. Oppien; Babrios; Straton. — XI. La rhétorique. Alexandre, fils de Nouménios, l'Anonyme de Séguier, Théon; Hermogène et son œu-

vre. — XII. Auxiliaires des rhéteurs. Grammairiens et lexicographes : Apollonios Dyscole et Hérodien, les Atticistes, Julius Pollux. Harpocration. Parémiographes : Zenobios. Métriciens : Héphestion. Musicographes.

I

Un grand fait domine l'histoire de la littérature grecque au second siècle : c'est la popularité qu'acquiert alors l'éloquence d'apparat, connue sous le nom de *Sophistique*. Cette sorte d'éloquence, malgré tout le mal qu'on peut en dire à bon droit, est incontestablement la forme d'art la plus remarquable que le génie grec ait produite dans son dernier âge. Accueillie et saluée avec enthousiasme, reconnue partout comme une création vraiment nationale, elle a soulevé, il est vrai, parmi les contemporains déjà, des critiques acerbes, et justifiées ; mais, outre qu'elle a exercé son influence sur ceux-mêmes qui la combattirent, la guerre qu'ils lui ont faite prouve doublement sa puissance : d'abord parce qu'on n'attaque point avec une telle violence ce qui est sans force ; ensuite, parce qu'en dépit des railleries et des réactions, elle a maintenu son autorité sur l'esprit grec jusqu'aux derniers temps. Ce que nous avons à étudier en elle, c'est donc tout autre chose qu'une mode brillante, mais éphémère ; c'est en réalité l'une des phases importantes et décisives de l'évolution qui a mené la littérature hellénique à sa fin [1].

1. Les principaux documents anciens sur le sujet se trouvent dispersés chez les auteurs du temps qui seront cités au fur et à mesure dans ce chapitre, en particulier chez Philostrate, *Vies des Sophistes*. On peut consulter, aujourd'hui encore, la compilation de Cresolli, *Theatrum veterum rhetorum, oratorum, declamatorum, etc.* (Paris, 1620). Comme études modernes, signalons Westermann, *Geschichte d. Beredsamkeit* (Leipzig, 1833), § 84 et suiv. ; les commentaires de Kayser sur les *Vies* de Philostrate dans son édition de

La sophistique est issue naturellement de la tradition d'art des siècles classiques, sous l'influence des conditions sociales propres à la période de l'Empire. Elle a dû sa naissance, par conséquent, à la fois à des causes intérieures et à des causes extérieures ; c'est aux premières qu'il faut attribuer l'importance principale.

L'art littéraire, constamment excité et cultivé en Grèce pendant la période classique, en même temps qu'il créait au profit des générations suivantes une richesse extraordinaire d'idées et de mots, leur avait enseigné les moyens de les multiplier encore. Cette richesse acquise et cette facilité à l'augmenter étaient, pour ainsi dire, inhérentes à la langue même et à la littérature ; de telle sorte qu'elles passaient, avec cette langue et cette littérature, à tous ceux qui recevaient la culture grecque, quelle que fût d'ailleurs leur nationalité. C'était une partie de l'hellénisme, la plus brillante et la plus pleine de séduction. Tout esprit bien doué, qui faisait des auteurs grecs, poètes et prosateurs, sa nourriture intellectuelle, acquérait ainsi une souplesse et une finesse nouvelles : ce vocabulaire, si varié, apportait avec lui tout un monde de pensées et de sentiments ; cette littérature, si inventive, éveillait l'invention. En tout genre, des modèles qui provoquaient l'imitation, mille souvenirs curieux pour orner la mémoire, des routes tracées d'avance au raisonnement, toutes sortes d'exemples à suivre et de thèmes à développer. Par là s'entretenait une ambition littéraire fondée sur la conscience de ressources vraiment merveilleuses.

Lorsque l'hellénisme, au premier siècle de l'Empire, reprit complètement, dans la paix, le sentiment de sa

1838 ; Bernhardy, *Gesch. d. Griech. Litt.*, t. I, p. 509 : un bon chapitre d'Erwin Rohde, *Der griechische Roman*, Leipzig, 1876, (chap. III) ; les tomes II, III, IV de Schmidt, *der Atticismus*, et l'Introduction du livre de H. von Arnim sur Dion de Pruse.

valeur et de sa puissance, cette ambition devint plus vive encore. Or, entre toutes les formes littéraires, aucune ne lui convenait mieux que l'éloquence. C'était celle qui se prêtait au plus grand nombre d'usages, qui mettait le plus en lumière ses représentants, qui pouvait le plus aisément rassembler en elle-même les mérites divers de tous les genres, puisqu'elle touchait à la fois à l'histoire, à la jurisprudence, à la philosophie morale, à la dialectique, à la poésie même. Plus libre d'ailleurs que la poésie, plus mêlée aussi aux intérêts du jour et plus en état de s'en servir, elle semblait répondre, d'autre part, bien plus que la philosophie ou l'histoire, à une conception complète de la beauté, car elle faisait plus large place aux mérites de l'invention et de l'arrangement, sans parler de ceux de l'expression et du débit. Pour toutes ces raisons, elle était comme la forme prédestinée, sous laquelle l'art hellénique pouvait espérer renaître et fleurir encore, avec tout son éclat et toutes ses délicatesses.

Ainsi, ce furent vraiment les besoins de l'esprit grec et la force de sa tradition qui la poussèrent au premier rang. Mais c'est à l'état de la société qu'elle doit ses caractères propres.

Depuis la chute de la liberté grecque, l'éloquence avait déserté la place publique et avait dû renoncer aux grands sujets politiques. Pourtant, elle avait continué à s'exercer dans les écoles, et même à se produire au dehors, soit en présence d'auditoires choisis, soit dans des cérémonies, soit devant les magistrats. Mais l'école était son domicile propre. Tous ses représentants illustres étaient des maîtres de rhétorique par profession, qui ne devenaient orateurs que par occasion. L'empire et la renaissance hellénique ne changèrent rien à cela. L'éloquence, privée de l'agora, eut toujours son foyer dans l'école, et ce fut de l'école qu'elle rayonna au dehors.

Son caractère distinctif lui vient de là. Alors même qu'elle cherche à agir, dans les assemblées, devant les tribunaux, dans les ambassades, ce n'est jamais une éloquence d'action, au vrai sens du mot, car elle porte sans cesse avec elle les habitudes scolaires. Le sophiste est, par définition, un professeur qui compose des discours modèles, et, partout où il parle, sa préoccupation visible est toujours d'en composer de tels. Son éducation ne s'est pas faite au contact des hommes, dans la mêlée des intérêts et des passions ; uniquement instruit par la lecture, habitué à l'approbation docile de ses élèves ou d'auditeurs choisis, il ne peut avoir ni le sens de la réalité, ni cette sincérité d'inspiration qui vient du désir de faire triompher une idée juste. Quoi qu'il entreprenne, la grande affaire pour lui, qu'il s'en rende compte ou non, est de se faire admirer. Voilà pourquoi toute l'éloquence de ce temps est une éloquence d'apparat, une « sophistique » à proprement parler, qui vise surtout à paraître. Mais, telle qu'elle est, elle donne satisfaction à un besoin profond de l'hellénisme d'alors : elle lui procure l'illusion de la beauté littéraire : elle l'éblouit par des artifices prodigieux, qui ne sont sans doute que de l'art frelaté, mais qui éveillent chez ses admirateurs, presque autant que l'art vrai, la sensation de la puissance de l'esprit, grâce à la variété des moyens et à la surprise de l'effet.

Par ses origines historiques, la sophistique se relie sans interruption à l'éloquence des contemporains grecs de Cicéron. Elle procède des écoles alors florissantes en Asie et dans les îles. Nous la voyons grandir dans les *Controverses* de Sénèque le père, où figurent de nombreux rhéteurs grecs ; mais ce n'est vraiment qu'à partir du règne de Néron, ou, mieux encore, après l'avénement des Flaviens, qu'elle commence à prendre sa place définitive dans le monde. C'est à Smyrne qu'elle jette le

plus d'éclat ; mais elle règne aussi à Éphèse, à Pergame, à Tarse, à Antioche, à Athènes, et peu à peu dans toutes les grandes villes du monde grec. Sa popularité va croissant sous Néron et Trajan. Elle atteint son apogée sous Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, vers le milieu du second siècle ; puis, elle se soutient et dure à travers les siècles suivants, jusqu'aux derniers temps de l'hellénisme.

II

Ses représentants sont légion. Le premier par la date, et le restaurateur de l'art, selon Philostrate, fut Nikétès de Smyrne[1], qui se rendit célèbre à la fois comme professeur et comme avocat, sous les Flaviens et jusque sous Nerva. Véritable orateur asiatique, à la parole emphatique et sonore, dont les discours avaient quelque chose de dithyrambique. — A côté de lui, se place son disciple Scopélien[2], de Clazomène, qui enseigna également à Smyrne, avec un immense succès, sous les règnes de Domitien, de Nerva et de Trajan : il fut député par le conseil d'Asie à Domitien pour faire lever l'interdiction

1. Philostrate, *Vies des Soph.*, I, 19. C'est presque certainement le même que le Nicétès Sacerdos, dont Pline le Jeune suivit les leçons en même temps que celles de Quintilien (*Epist.*, VI, 5), et que Tacite mentionne dans le *Dialogue des orateurs*, ch. xv, 5, composé probablement en 81 (*Dialogue des or.*, éd. Goelzer, Introd., p. xii). Mais il paraît plus difficile de l'identifier au Nicétès dont Sénèque le père, dans ses *Controverses*, fait mention comme d'un maître déjà renommé sous Tibère, et dont il cite d'assez nombreux fragments ; car celui-là devait être né dans les premières années de notre ère et il aurait eu par conséquent plus de 90 ans sous Nerva, qui monta sur le trône en 95.

2. Philostrate, *V. S.*, I, 21. Suidas, Σκοπελιανός. — Sur son ambassade pour les vignes, consulter (outre Philostrate) Suétone, *Domitien*, ch. vii. Sur les poésies de Nikétès et de Scopélianos, voir plus loin, § X.

dont l'empereur voulait frapper la culture de la vigne. — Puis, le syrien Isée [1], merveilleux improvisateur, que Pline le jeune entendit à Rome, probablement sous Trajan, et dont il a vanté le talent dans une lettre aussi piquante qu'instructive.

Dans la génération suivante, les plus illustres sont Secundus d'Athènes, le maître d'Hérode Atticus, puis Lollianos et Polémon.

Lollianos, d'Éphèse [2], disciple d'Isée, et brillant improvisateur comme lui, vint à Athènes, sous Adrien, occuper, le premier, la chaire publique d'éloquence qui venait d'y être fondée, probablement par la ville [3]; il y fut stratège, titre qui lui donnait le premier rang dans la cité. C'était, au dire de Philostrate, un dialecticien subtil et inventif, fécond en mots frappants qui étaient autant d'arguments, mais médiocrement habile à composer. Il ne reste rien de lui.

Antonius Polémon [4], né à Laodicée de Carie, d'une illustre famille, après avoir étudié à Smyrne sous Scopélien, s'illustra à son tour dans cette ville, comme professeur et comme orateur, sous les règnes d'Adrien et d'Antonin. Son rôle public y fut très grand. Il eut l'honneur d'y présider les jeux Olympiques qu'Adrien y institua. Son éloquence apaisa les discordes de la ville et fit valoir en plusieurs circonstances les intérêts de ses habitants auprès des empereurs. Inscrit par Adrien au nombre des pensionnaires du musée d'Alexandrie, il prononça devant ce prince à Athènes le discours d'inau-

1. Philostrate, *V. S.*, I, 20. Suidas, Ἰσαῖος, fin de l'article, où il est appelé Ἰσαῖος ὁ ῥήτωρ νεώτερος. Pline, *Epist.*, II, 3. Juvénal, *Sat.* I, 3, V, 74, et la scolie.

2. Phil. *V. S.* I, 23; Suidas, Λολλιανός.

3. Philostrate, *V. S.* I, 23 : Προύστη μὲν τοῦ Ἀθήνησι θρόνου πρῶτος. Cf. Hertzberg, *Hist. de la Grèce*, traduction Bouché-Leclercq, t. II, p. 364 (note 2) et 413.

4. Philostrate, *V. S.*, I, 25; Suidas Πολέμων Λαοδικεύς.

guration de l'Olympieion, qui venait d'être achevé. Par son faste, par les honneurs qui l'entouraient, Polémon jeta sur la profession de sophiste un éclat encore inconnu. Toute l'Asie grecque se passionna pour son éloquence. Son prodigieux talent d'improvisation, la véhémence de sa parole, la puissance de sa voix, la force dramatique de son action, soulevaient des applaudissements enthousiastes. On croyait voir et entendre en lui un autre Démosthène. Il fut, sous Adrien et Antonin, la gloire de Smyrne, qui se montrait presque aussi fière de lui que du souvenir d'Homère. Un grand nombre de ses discours avaient été publiés; Philostrate les mentionne, de manière à montrer qu'il les avait lus. Deux seulement sont venus jusqu'à nous [1]. Ce sont deux plaidoyers contradictoires dans une cause imaginaire, dont voici la donnée. Une loi d'Athènes ordonne que le père du combattant qui sera tombé le plus glorieusement sur le champ de bataille prononce l'oraison funèbre des guerriers morts pour la patrie. Après la bataille de Marathon, le père du polémarque Callimaque et celui de Cynégyre se disputent cet honneur [2]. Si curieux que soient ces deux morceaux comme monuments de l'éloquence du temps, il est impossible aujourd'hui à un homme de sens de lire sans dégoût des pages où tout l'effort d'un esprit singulièrement inventif et exercé n'aboutit qu'à de sottes an-

1. On les trouve, joints à divers autres ouvrages, dans plusieurs mss. de Florence, de Rome et de Paris, qui semblent tous dériver d'un même archétype. Le *Laurentianus* 56, 1 (XIIIe siècle) est celui qui s'en rapproche le plus. Ces deux déclamations ont été éditées par Henri Estienne (1567), Prevosteau (Paris, 1586), Possin (Toulouse, 1637), Orelli (Leipzig, 1819). Nous en avons aujourd'hui une édition critique, due à Hugo Hinck (Leipzig, 1873), dans la Biblioth. Teubner. Voir aussi H. Jüttner, *De Polemonis vita, operibus, arte*, Breslau, 1898.

2. On cite souvent ces discours sous le titre de *Oraisons funèbres de Callimaque et de Cynégyre*, et le *Laurentianus* 56, 1 les qualifie de Ἐπιτάφιοι. Cette désignation est manifestement inexacte. Ce sont des discours judiciaires, par conséquent des plaidoyers.

tithèses, à des jeux d'esprit ridicules, à des fanfaronnades et à des hyperboles enfantines.

Un peu plus jeune que Polémon, Hérode Atticus [1] surpassa en célébrité tous les sophistes de ce temps. Né vers 103, à Marathon, d'une illustre famille athénienne, il dut à son père Atticus, avec une immense fortune, le goût passionné de l'éloquence. Ses maîtres furent Scopélien et Favorinus ; plus tard, il entendit Polémon et profita de ses exemples, mais il ne fut jamais son élève à proprement parler. Dès le temps d'Adrien, il occupa d'importantes fonctions publiques; ce prince lui donna la surveillance sur les villes libres d'Asie, au temps où Antonin était gouverneur de cette province. Malgré un différend qui s'était produit entre eux, Antonin, devenu empereur, lui conféra la dignité consulaire en 143. Nous ne savons pas au juste en quel temps il séjourna à Rome, mais il est certain qu'il s'y fit applaudir comme improvisateur [2]. Parvenu, jeune encore, au faîte des honneurs, il devint le bienfaiteur de la Grèce et en particulier d'Athènes. Ses libéralités étaient immenses ; les monuments qu'il éleva excitaient l'admiration universelle. Parmi les plus célèbres, citons le Stade de l'Ilissos et l'Odéon. Malgré ses largesses, il eut des ennemis qui l'attaquèrent violemment auprès de l'empereur Marc-Aurèle, sans réussir à lui faire perdre la faveur de ce prince. Il vécut sous son règne, comme il avait vécu sous celui d'Antonin, soit à Athènes même, soit, en été, dans sa magnifique villa de Képhisia [3], partageant son temps entre les exercices professionnels, l'enseignement de son art

1. Philostrate, *V. S.*, II, 1. Suidas, Ἡρώδης. — Vidal-Lablache, *Hérode Atticus*, Paris, 1872.

2. Phil., *V. des Soph.*, II, c. 3.

3. Aulu-Gelle, XVIII, 10 : In Herodis villam quæ est in agro attico, loco qui appellatur Cephisiæ, aquis et nemoribus frequentem, æstu anni medio concesseram. — Sur les ruines de cette villa, cf. Vidal-Lablache, *op. cit.*, p. 6.

et les représentations sophistiques, où il brillait [1]. Des deuils répétés l'éprouvèrent cruellement; il perdit sa femme, Régilla, et ses deux filles. Du moins, la considération publique ne cessa de l'entourer jusqu'à sa mort. Quand Marc-Aurèle institua l'enseignement officiel à Athènes en 176, ce fut lui qu'il chargea de choisir les quatre premiers titulaires des chaires de philosophie [2]. Sa maison resta, pendant toute sa vieillesse, l'un des centres littéraires de la Grèce. On venait de toute part le voir et l'entendre ; les philosophes et les rhéteurs, sans parler des personnages politiques, tenaient également à honneur d'y être admis. Il mourut à 76 ans, probablement vers 179, un peu avant Marc-Aurèle.

Hérode Atticus laissait des *Éphémérides*, qui semblent avoir été une sorte de journal littéraire, une *Correspondance* très étendue [3], et des *Discours*. Tout cela est entièrement perdu [4]. D'après le témoignage de Philostrate, son éloquence se distinguait surtout par l'agrément, par la douceur et par une facilité élégante. Entre les Attiques, le modèle qu'il préférait était Critias, qu'il remit en honneur parmi ses contemporains.

Vers la fin du règne de Marc-Aurèle, la sophistique est dans tout son éclat. Toute une génération de rhéteurs,

1. Sur la vie intime d'Hérode, ses entretiens, sa société, voir les souvenirs d'Aulu-Gelle, I, 2; IX, 2 : XVIII, 10; XIX, 12. — Parmi ses disciples, il avait fait un choix des dix plus remarquables, qu'il admettait à des exercices privés, appelés Κλεψύδριον (Philost. *V. S.*, II, c. 10, 1 et 13.)

2. Philostr., *V. S.*, II, 2.

3. Pilostrate, *Sur le genre épistol.* (t. II, p. 258, Kayser, Bibl. Teubner) : Ῥητόρων δὲ ἄριστα μὲν Ἡρώδης ὁ Ἀθηναῖος ἐπέστελλεν, ὑπεραττικίζων δὲ καὶ ὑπερλαλῶν ἐκπίπτει πολλαχοῦ τοῦ πρέποντος ἐπιστολῇ χαρακτῆρος.

4. Nous avons sous son nom un discours intitulé Περὶ πολιτείας (*Orat. Attici*, Didot, II, p. 189) ; c'est la harangue fictive d'un Thébain qui engage ses concitoyens à déclarer la guerre au roi de Macédoine, Archélaos. Mais l'authenticité de ce morceau ne semble pas pouvoir être défendue.

la plupart sortis de l'école d'Hérode Atticus, brillent dans les différentes villes du monde gréco-romain : Aristoclès à Pergame [1], Aristide à Smyrne, de qui nous parlerons bientôt plus en détail, Adrien de Tyr à Athènes d'abord, puis à Rome; et, avec eux, Chrestos de Byzance, Pausanias de Césarée, Apollonios de Naucratis, Antipater de Hiérapolis, Aspasios de Ravenne, Rufus de Périnthe, beaucoup d'autres qui figurent avec honneur dans la galerie de Philostrate. La sophistique se perpétue ainsi sous Commode, Pertinax, Septime Sévère. Nous la retrouverons florissante au IIIe siècle, et nous reprendrons alors son histoire dans un autre chapitre. Pour le moment, il est à propos d'essayer de caractériser, dans ses traits généraux, l'art dont nous venons de faire connaître quelques-uns des principaux représentants.

III

L'éducation du temps, par l'importance qu'elle donnait à la rhétorique, semblait faite pour préparer des sophistes et pour leur assurer des auditeurs. En tout cas, c'était le résultat le plus sûr qu'elle obtenait. Parmi les élèves qui fréquentaient les écoles en renom, les mieux doués devenaient sophistes; les autres, spécialement dressés à les admirer, formaient le public dont ils avaient besoin. Rien d'étonnant dès lors si la profession de sophiste était également recherchée des jeunes gens issus des familles riches et de ceux qui visaient à faire fortune. Elle réalisait l'idéal qu'ils avaient tous eu devant les yeux dès l'enfance, elle offrait à leurs facultés surexcitées le seul emploi qui leur permît de se développer pleinement, elle promettait à leur amour-propre les applaudissements, à leur ambition les

1. Philostr. *V. des Soph.*, II, 3.

honneurs, à leur activité l'influence et le maniement des grandes affaires.

Mais l'éducation donnée à tous ne suffisait pas à faire le sophiste de profession. Outre les exercices préparatoires qui constituaient l'enseignement ordinaire de l'école, il devait pratiquer des exercices spéciaux et quotidiens, qu'il n'abandonnait jamais impunément, alors même qu'il était en pleine possession de son talent.

En premier lieu, des lectures incessantes. Le sophiste avait besoin de connaître à fond l'histoire politique de la Grèce, depuis le temps de Solon jusqu'à la mort d'Alexandre; car les sujets qu'il avait à traiter, souvent à l'improviste, étaient presque toujours empruntés à cette période. Il acquérait cette connaissance par la lecture des historiens et des orateurs de l'âge classique, qui devaient lui être familiers. Il fallait également qu'il fût au courant des lois, institutions, usages du même temps, et qu'il eût en mémoire le plus possible de faits curieux, de légendes, d'anecdotes; mais tout cela s'acquérait par les mêmes lectures, et l'érudition proprement dite lui était étrangère. Outre les historiens et les orateurs, son éducation première lui avait fait connaître les philosophes et les poètes. C'était son intérêt d'entretenir et d'augmenter sans cesse cette connaissance[1]; car il tirait de tels souvenirs quantité d'idées, de raisons, d'allusions, de citations directes ou indirectes, d'imitations avouées ou dissimulées, sans lesquelles son art eût été impossible. Quant à l'observation directe des choses et des hommes, c'était ce qui lui importait le moins, car il n'en avait que faire.

1. Philostrate, V. S., I, 21, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] II [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Tous ces matériaux, ses maîtres de rhétorique lui avaient appris dès sa jeunesse à les mettre en œuvre par l'invention, la disposition et l'élocution. Mais la pratique seule pouvait développer et entretenir en lui l'habileté spéciale dont il avait besoin. Aussi, tous les sophistes en renom s'exerçaient-ils constamment, soit à improviser, soit à méditer, soit à écrire. Isée passait toutes ses matinées à préparer ses discours [1]; Scopélien travaillait la nuit [2]; Hérode Atticus, jusque dans sa vieillesse, déclamait quotidiennement devant un cercle d'élèves choisis [3]. Grâce à ce labeur incessant, leurs facultés oratoires se développaient prodigieusement. L'usage rapide de toutes les ressources de l'art passait chez eux à l'état d'instinct. Un sujet leur étant donné, ils en voyaient immédiatement les principaux aspects, les divisions possibles: à mesure qu'ils le traitaient, les pensées de détail leur apparaissaient sous la forme à la mode, et la phrase se modelait avec une facilité merveilleuse. Lorsque Polémon, dans l'improvisation, tournait une période savante, il souriait en arrivant au dernier membre, de manière à laisser voir qu'il exécutait ce tour de force sans la moindre peine [4]. La vraie réflexion n'est lente que parce qu'elle va au fond des choses; eux, qui ne se souciaient ni de sincérité ni de profondeur, satisfaits d'un ordre superficiel et d'une invention spécieuse, acceptant tout ce qui brillait, sans scrupule de goût ni de vérité, finissaient par vibrer au plus léger contact, pour se répandre ensuite à l'infini en vaines sonorités.

Dans cette éloquence toute tournée vers l'effet, le débit, qui faisait impression sur le public, était, après l'in-

1. Philostr., *V. S.*, I, 20, 2.
2. *Ibid.*, c. 21, 5.
3. *Ibid.*, II, 10, 1.
4. *Ibid.*, I, 25, 7.

vention, la grande affaire. Le sophiste devait travailler sa voix comme un chanteur, pour lui donner la souplesse, l'éclat, la variété, dont elle était capable. Les mieux doués obtenaient ainsi des résultats étonnants : le discours devenait dans leur bouche une sorte de chant aux modulations infinies. « Polémon, nous dit Philostrate, avait une voix éclatante, pleine de force, et sa langue faisait sonner les mots merveilleusement [1]. » Alexandre, surnommé Péloplaton, « mettait dans son discours des rythmes plus variés que ceux de la flûte et de la lyre ; » un jour, interrompu au milieu d'une improvisation par l'arrivée d'Hérode Atticus, il la recommença, « en changeant les pensées et les rythmes [2]. » Lorsque Adrien de Tyr occupait la chaire de sophistique à Rome, il attirait, au témoignage du même auteur, ceux-là même qui ne comprenaient pas le grec. « On venait l'entendre comme un rossignol mélodieux, tant on était ravi du charme de sa voix, de sa tenue, de la souplesse de sa prononciation et des rythmes de son langage, qui était tantôt simple parole et tantôt chant [3]. » Il est vrai que quelques critiques d'un goût sévère, comme Lucien, se moquaient de ces discours en musique et de ces roulades [4] ; mais le public en était charmé, et c'était au public qu'on voulait plaire.

Naturellement, la mimique était en rapport avec la voix. Il fallait qu'un bon sophiste fût un bon acteur. Scopélien parlait souvent avec une mollesse affectée,

1. *V. S.*, I, 25, 7 : Φθέγμα δὲ ἦν αὐτῷ λαμπρὸν καὶ ἐπίτονον καὶ κρότος θαυμάσιος οἷος ἀπεκτύπει τῆς γλώττης.

2. *Ibid.*, II, 5, 3.

3. *Ibid.*, II, c. 10, 5 : Ἠκροῶντο δὲ ὥσπερ εὐστομούσης ἀηδόνος, τὴν εὐγλωττίαν ἐκπεπληγμένοι καὶ τὸ σχῆμα καὶ τὸ εὔστροφον τοῦ φθέγματος καὶ τοὺς πεζῇ τε καὶ σὺν ᾠδῇ ῥυθμούς.

4. ***Maître de rhétorique***, 19 : Ἢν δέ ποτε καὶ ᾆσαι καιρὸς εἶναι δοκῇ, πάντα σοι ᾀδέσθω καὶ μέλος γιγνέσθω. Cf. Philostr., *Vies des Soph.*, II, 28 : καμπαῖς ᾀσμάτων, αἷς καὶ ὑπορχήσαιτό τις τῶν ἀσελγεστέρων.

assis sur son fauteuil; mais lorsque le sujet y prêtait, il s'animait, se dressait brusquement, se frappait la cuisse, comme pour s'exciter lui-même. Il excellait dans les sujets *médiques*, où il jouait à merveille les rôles des Darius et des Xerxès; nul ne rendait comme lui le mélange de hauteur et de naïveté qui convenait à des rois barbares[1]. Polémon, dans les moments pathétiques, bondissait de son siège et frappait du pied, nous dit Philostrate, « comme le coursier d'Homère »[2]. En fait, ces discours fictifs ressemblaient beaucoup à des discours de tragédie; celui qui les débitait incarnait en lui le personnage qui était censé parler; il était tenu, pour bien faire, d'exprimer par sa physionomie, par sa tenue, par ses gestes, le caractère qui lui était propre et les sentiments qu'il lui attribuait[3].

Les séances oratoires données par les sophistes s'appelaient, d'un terme général, des *montres* (Ἐπιδείξεις) ; expression qui servait aussi à désigner les discours qu'on y produisait en public. Ces séances, les sophistes les donnaient assez souvent dans la ville où ils résidaient ; par exemple, lorsqu'un personnage de distinction venait à passer et désirait admirer leur talent. Mais, non moins ordinairement, ils allaient se faire entendre dans les villes voisines, quelquefois fort loin de chez eux ; car le sophiste était voyageur ; il avait besoin de changer de public, pour ne pas s'user trop rapidement, et il y ga-

1. Philostr., *V. S.*, I, c. 21, 5.
2. *Ibid.*, II, c. 25, 7.
3. On désignait ce jeu, comme celui des acteurs, par le mot ἀγωνίζεσθαι, qui pouvait s'employer avec le nom du rôle à l'accusatif : Ἀρτάβαζον ἀγωνίζεσθαι, « jouer Artabaze », c. à. d. prononcer un discours censé tenu par Artabaze ; Philostr., *V. S.*, II, c. 5, 4. On disait même ὑποκρίνεσθαι, par exemple : τὸ Δαρειου καὶ Ξέρξου φρόνημα καλῶς ὑποκρίνεσθαι (*Ibid.* I, c. 25, 9). Aristide, Or. 49 (Dind., p. 493) : ἄν μὲν Δημοσθένη, ἢ Μιλτιάδην, ἢ Θεμιστοκλέα, ἢ τὸν ὁμώνυμον (Aristide) ὑποκρίνωμαι, τὸ ἐκείνων ἦθος εἰκάσαι δεῖ με.

gnait d'ailleurs d'étendre au loin sa réputation. Dès qu'il se sentait en état de plaire, il entreprenait une tournée oratoire, en Asie, en Syrie, en Égypte, en Italie, plus loin même, jusqu'en Gaule et en Espagne, partout où il pouvait compter sur des auditeurs lettrés, suffisamment frottés d'hellénisme[1]. L'éducation des classes cultivées étant alors la même, à peu de chose près, dans toute l'étendue de l'empire, le sophiste était sûr d'être bien accueilli dans toutes les provinces qui possédaient des écoles grecques.

En général, sa réputation le précédait et excitait dans le public une vive curiosité[2]. Accueilli dans chaque ville par les maîtres et les élèves, il organisait une ou plusieurs séances, auxquelles venaient assister tous ceux qui se piquaient de bon goût et de bonne éducation. Ces conférences avaient lieu le plus souvent dans les locaux où enseignaient les rhéteurs de l'endroit (ἀκροατήρια), quelquefois dans des salles spécialement ornées et aménagées à cet effet, avec plus ou moins de luxe, soit par les villes, soit par les particuliers[3]; rarement enfin, lorsque l'affluence était grande, dans les théâtres.

Certains sophistes, même parmi les plus illustres, apportaient là des discours écrits. C'est ce que semblent avoir fait Ælius Aristide, Lucien, Maxime de Tyr, beaucoup d'autres; et parmi ceux-ci, les uns lisaient,

1. Ælius Aristide, qui passait pour avoir peu voyagé, était allé en Italie, en Grèce et en Égypte. Philostr., *V. S.*, II, c. 9, 1. — Voyages de Lucien en Gaule, voy. plus loin. — Voyages de Ptolémée de Naucratis, Phil. *V.*, *S.*, II, 15, 2 : Πλεῖστα δὲ ἐπελθὼν ἔθνη καὶ πλείσταις ἐνομιλήσας πόλεσι ὥσπερ ἐπὶ λαμπροῦ ὀχήματος τῆς φήμης πορευόμενος διῄει τὰ ἄστη.

2. Pline, *Epist.*, II, 3 : Magna Isæum fama præcesserat.

3. Lucien, Περὶ τοῦ οἴκου. — A Rome, Adrien de Tyr donnait ses séances oratoires dans l'Athenaeum (Philostr. *V. Soph.*, II, 10, 5). Sur ce palais, bâti par Adrien, pour être un *ludus ingenuarum artium*, voir Aurelius Victor, *de Cæsar.*, 14, 2, et Dion Cass., LXXIII, 17.

les autres débitaient de mémoire. Quelques-uns offraient au public plusieurs sujets et lui laissaient la liberté de choisir ; lorsqu'un grand personnage assistait à la séance, c'était à lui, naturellement, qu'était attribué l'honneur du choix. Mais les improvisateurs renommés demandaient simplement à leurs auditeurs de leur désigner un sujet. Ils prenaient alors quelques minutes de réflexion, et ils parlaient d'abondance.

Le public, passionné pour l'art à la mode, écoutait avec une attention d'abord curieuse et bientôt frémissante. A mesure que le discours se développait et qu'on voyait naître les pensées inattendues, les arguments ingénieux et subtils, les sentiments pathétiques, l'enthousiasme éclatait. A certains moments, les cris d'admiration, les applaudissements partaient de tout côté [1]. Une belle période, savamment conduite, qui s'achevait comme d'elle-même sans effort apparent sur une cadence mélodieuse, ravissait tous ces connaisseurs, comme chez nous, une belle phrase musicale dans un concert. Les traits brillants, les sentences, les antithèses étaient acclamés. De moment en moment, l'exaltation grandissait [2] ; elle passait du public à l'orateur, qui, tout transporté par le succès, semblait se surpasser lui-même en invention dialectique, en abondance de mots sonores, en sentiments vibrants et passionnés [3]. La séance finissait dans une sorte d'ivresse, au milieu de laquelle les com-

1. Ælius Aristide, invité à parler devant Marc-Aurèle, demandait l'autorisation d'amener ses élèves et qu'il leur fût permis de crier et d'applaudir, καὶ βοᾶν καὶ κροτεῖν. (Phil., *V. d. S.*, II, c. 9.)

2. Aristide, Περὶ τοῦ παραφθέγματος, p. 530, Dindorf : Σκοτοδινιᾷ δὴ πᾶς ἐνταῦθα ἀκροατὴς καὶ οὐκ ἔχει τίς γένηται, ἀλλ' ὥσπερ ἐν παρατάξει κυκλούμενοι θορυβοῦνται, καὶ ὡς ἕκαστος ἔχει φύσεως ἢ δυνάμεως οὕτως ἐπαινεῖ.

3. Voyez, sur cette inspiration, une autre curieuse page d'Aristide, même discours, p. 528. « Une lumière divine, dit-il, environne l'orateur », et il ajoute : εὐθὺς μὲν τόνου καὶ θέρμης ἐνέπλησε μετ' εὐθυμίας, ἦρε δέ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἄνω καὶ τὰς τρίχας διέστησε, etc.

pliments les plus hyperboliques paraissaient à peine suffisants.

La nature de ces discours était assez variée. Souvent, ils ne différaient en rien par les sujets de ceux qu'on prononçait dans les écoles. C'étaient des exercices (Μελέται), et on les appelait communément ainsi. Volontiers, on en prenait la matière dans l'histoire grecque, de manière à mettre en scène des personnages connus et des circonstances dramatiques. On faisait parler Solon demandant qu'on effaçât ses lois, puisque Pisistrate avait supprimé la liberté ; Xénophon, réclamant le droit de mourir avec Socrate ; Démosthène, jurant qu'il n'avait pas reçu cinquante talents d'Alexandre ; ou encore un Spartiate, conseillant à ses compatriotes de ne pas recevoir dans la cité les prisonniers de Sphactérie [1]. L'histoire y était traitée fort librement. On lui demandait de fournir des personnages et une situation ; mais on en modifiait les données et on créait sans se gêner des circonstances de fantaisie. Certains sujets, comme ceux qui viennent d'être cités, plaisaient, parce qu'ils fournissaient matière à de beaux sentiments. D'autres, au contraire, parce qu'ils semblaient ingrats et par là même faisaient valoir d'autant plus le mérite d'invention de l'orateur. Polémon avait composé le discours d'un des alliés de Sparte, conseillant, après la victoire d'Ægos Potamos, de détruire Athènes et de disperser les Athéniens dans les dèmes [2].

A côté de ces harangues pseudo-historiques, figuraient les plaidoyers fictifs, qui étaient censés prononcés devant des tribunaux imaginaires et qui s'appuyaient le plus souvent sur une législation de fantaisie. C'étaient les *sujets juridiques* (ὑποθέσεις δικανικαί), dont les *Con-*

1. Voir Philostr., *V. S.*, passim.
2. *Ibid.*, I, c. 25, 7.

troverses de Sénèque le père nous ont conservé tant d'exemples. On plaidait pour un adultère pris en flagrant délit (ὁ μοιχὸς ὁ ἐκκεκαλυμμένος) [1]. pour un fils renié par son père (ὁ ἀποκηρυττόμενος) [2]. Mais, le plus souvent, on imaginait des situations étranges et contradictoires. « *Une loi ordonne de mettre à mort celui qui a excité une sédition et de récompenser celui qui l'a fait cesser. On supposera que le même homme ayant excité une sédition et l'ayant fait cesser, réclame la récompense* » [3]. Tantôt on développait longuement les arguments de la cause, tantôt on se piquait au contraire de les resserrer autant que possible. Secundus d'Athènes traita en quelques mots le sujet précédent :

Des deux actes en question, quel est le premier dans l'ordre du temps ? C'est d'exciter la sédition. Quel est le second ? C'est de l'apaiser. Commence donc par subir le châtiment de la faute que tu as commise ; quant à la récompense de ta bonne action, viens la recevoir ensuite, si tu le peux.

Un autre genre fort en faveur était celui des *Discours de cérémonie*, qu'on pourrait appeler lyriques, puisqu'on leur appliquait les noms des anciens genres lyriques (Ἐγκώμια, ᾠδαί, μονῳδίαι, παλινῳδίαι, λόγοι γενεθλιακοί, ἐπιτάφιοι, ἐπικήδειοι) et que la distinction entre la prose et la poésie tendait de plus en plus à s'y effacer. Le recueil d'Ælius Aristide nous offre un certain nombre de compositions de cette sorte, destinées tantôt à des particuliers (Ἀπελλᾶ γενεθλιακός), tantôt à des villes (Ῥώμης ἐγκώμιον, Ἐλευσίνιος, Μονῳδία ἐπὶ Σμύρνῃ, etc.). Dans cette classe, se rangent les *panégyriques*, tel que le *Panathénaïque* du même orateur, et en général toutes les harangues officielles, si fréquentes en ce temps, discours d'inaugu-

1. *Ibid.*, I. c. 25, 10.
2. Titre d'un discours de Lucien.
3. Philostr., *V. des Soph.*, I, c. 26.

ration, de remerciement, de félicitations, adressés aux grands personnages ou débités devant eux. Une des plus célèbres fut celle que Polémon prononça devant Adrien pour l'inauguration de l'Olympieion d'Athènes, achevé par ce prince. « L'Empereur, nous dit Philostrate [1], » chargea Polémon de chanter l'hymne après le sacrifice » (ἐφυμνῆσαι τῇ θυσίᾳ). Et lui, selon sa coutume, arrêtant » d'abord ses regards sur les pensées qui déjà se pré- » sentaient à son esprit, s'abandonna ensuite aux dis- » cours (ἐπαφῆκεν ἑαυτὸν τῷ λόγῳ). Debout sur le seuil du » temple, il exprima en abondance des pensées admira- » bles, tirant son exorde de cette idée, que l'inspiration » dont il était plein ne pouvait venir que d'un dieu. »

Une sorte de contrefaçon plaisante de ces éloges, qui eut grand succès dans les écoles du temps, fut le genre des compositions dites *paradoxales*, telles que l'*Éloge du perroquet*, l'*Éloge de la mouche*, simples jeux d'esprit qui nous paraissent puérils, mais qui donnaient à un public frivole le plaisir, très vif pour lui, d'admirer les ressources d'invention et les gentillesses inépuisables des artistes en discours qu'il aimait le plus.

Aux Μελέται, dont la définition même impliquait la recherche de l'effet et qui reposaient sur une fiction historique ou juridique, s'opposait le genre de la Διάλεξις, qui avait quelque chose de moins apprêté dans la forme, puisque l'orateur, au lieu de jouer un rôle convenu, y parlait en son propre nom. Le sophiste qui voulait donner une séance oratoire commençait en général par une sorte de petit discours d'introduction, dans lequel il se présentait au public et cherchait à gagner sa bienveillance. C'était une διάλεξις. Il nous en reste un certain nombre de ce genre dans les œuvres de Lucien (*Hérodote*, *Zeuxis*, le *Scythe*, *Bacchus*). Le ton en est familier, l'invention

1. *V. des Soph.*, I, c. 25, 3.

agréable et parfois à demi plaisante; c'était en quelque sorte un lever de rideau, la petite pièce avant la tragédie. En raison de ce caractère, on les appelait aussi *causeries* (λαλιαί, προλαλίαι), noms qui furent ensuite appliqués par extension à d'autres genres de discours.

Mais si la διάλεξις n'était pour les rhéteurs qu'un prélude, elle était tout pour les philosophes qui enseignaient à la façon des sophistes. Eux n'inventaient pas de causes fictives, ils ne jouaient pas les Xerxès ni les Thémistocle; ils venaient traiter devant le même public des sujets de morale. Leurs discours, appelés διαλέξεις, étaient proprement ce que nous nommons des *Conférences*. Le recueil de Dion Chrysostome, dont nous avons parlé plus haut, celui de Maxime de Tyr, sur lequel nous reviendrons plus loin, peuvent donner une idée assez complète du genre en lui-même et des variétés qu'il comportait. Pour quelques philosophes beaux-esprits, dont Maxime de Tyr peut être considéré comme le type, la philosophie n'était guère qu'un prétexte, et leur auditoire ne différait pas sensiblement de ceux des sophistes. Déjà, au siècle précédent, le stoïcien Musonius en connaissait de tels, et Aulu-Gelle nous a conservé la vive critique qu'il faisait d'eux. « Lorsqu'un » philosophe, disait-il, exhorte, convertit, conseille, » réprimande, ou en général donne un enseignement » quelconque, si ses auditeurs lui prodiguent, d'un » cœur léger et libre, des louanges banales, si même » ils poussent des cris, s'agitent comme transportés, » si les grâces de sa voix et les modulations de ses phra- » ses les émeuvent et les mettent hors d'eux-mêmes, sa- » chez que celui qui parle et ceux qui écoutent perdent » également leur temps; ce n'est pas un philosophe qui » parle, c'est un joueur de flûte qui se fait entendre [1]. »

1. Aulu-Gelle, V, 1.

Quelque cinquante ans plus tard. Dion, parlant aux habitants de Tarse, traçait à peu près le même portrait :

« Vous avez dû entendre plus d'une fois des hommes divins, » qui déclarent tout savoir, prêts à parler sur toute chose, » pour en expliquer l'ordonnance et la nature, sur les hommes, » sur les génies, sur les dieux, ou encore sur la terre, sur le » ciel, sur la mer, sur le soleil et sur la lune, ainsi que sur » les autres astres, sur l'univers tout entier, sur la fin des cho- » ses et sur leur naissance, et sur mille autres sujets. J'ima- » gine qu'ils viennent vous trouver et vous demandent quels » discours vous désirez qu'ils tiennent et sur quels sujets, à la » façon de Pindare prêt à chanter

» Isménos, ou Mélia à la quenouille d'or, ou Cadmos ;

» Puis, quelle que soit la matière que vous indiquez, le » voilà qui part et qui lâche, tout d'un coup, une abondance » de paroles, comme une masse d'eau enfermée en lui. Et vous » qui l'écoutez, vous penseriez faire preuve d'un petit esprit, » d'un véritable manque de tact, si vous l'interrogiez sur cha- » que point et si vous vous refusiez de croire sur parole un » homme si habile. D'ailleurs, vous êtes enthousiasmés par la » force et la rapidité de ses discours, et vous vous délectez à » lui voir débiter ainsi, sans reprendre haleine, une telle quan- » tité de paroles ». [1]

D'autres, il est vrai, prenaient leur rôle de sages plus au sérieux. Si Dion critiquait ainsi les faux philosophes, c'est que lui-même avait un sentiment plus haut de son devoir. Les conférences d'un Plutarque, d'un Favorinus même, d'un Euphrate, d'un Taurus, de beaucoup d'autres renfermaient d'utiles et saines leçons. Le précédent chapitre a montré déjà ce que ce siècle avait fait pour la morale, et nous verrons bientôt d'autres manifestations, non moins honorables, de la même tendance. Mais ces mérites, très réels, ne doivent pas nous faire méconnaître l'influence que la sophistique a exercée en ce temps sur la philosophie. La conférence philosophique,

1. Dion, *Disc.* 33, exorde.



cédant au mouvement de l'opinion, tendait à devenir un genre oratoire, et il fallait aux vrais maitres de morale une certaine fermeté pour se défendre d'un engouement si général.

En dehors même de la philosophie, les emplois sérieux ne manquaient pas absolument à l'art des orateurs de ce siècle. Beaucoup des sophistes en renom exerçaient, en même temps que la profession de maitres de rhétorique, celle d'avocats [1]. Nikétès s'illustra plus encore par ses plaidoyers que par ses déclamations [2]. Scopélien n'y eut pas moins de succès [3]; il plaidait gratuitement dans les causes criminelles, et se montrait, dans les causes civiles, plein de dignité et de modération [4]. Polémon, après eux, se fit d'abord connaître dans les tribunaux. Jeune encore, il vint plaider à Sardes avec grand succès, devant les centumvirs qui rendaient la justice en Lydie [5]. Hérode Atticus ne mit peut-être pas son éloquence au service d'autrui, mais il semble bien qu'il se soit défendu lui-même dans les nombreuses affaires où il fut engagé. Vers le même temps, Lucien débutait, lui aussi, comme avocat, devant les tribunaux d'Antioche. Ce serait donc une erreur grave de croire que ces artistes d'éloquence aient négligé ou dédaigné les affaires. Seulement, ils y portaient sans aucun doute beaucoup des habitudes de l'école, et les juges, dont le goût était celui du temps, ne s'y montraient pas insensibles. D'autre part, un certain nombre de causes importantes étaient évoquées devant le conseil de l'empereur à Rome, particulièrement les contestations assez fré-

1. Sur l'opposition du genre judiciaire (δικανικόν) et du genre sophistique (σοφιστικόν), voyez Phil. V. *Soph.*, II, 4. 2.
2 Philostrate, V. *des Soph.*, I, c. 21, 3 : Νικήτην μελετήσαντα μὲν ἐπιφανῶς, πολλῷ δὲ μεῖζον ἐν δικαστηρίοις πνεύσαντα.
3. *Ibid.*, 4 : τῆς τοῦ Σκοπελιανοῦ ἐν τοῖς δικαστηρίοις ἀκμῆς.
4. *Ibid.*, 5.
5. *Ibid.*, c. 22, 4.

querelles des villes entre elles. Celles-ci nommaient alors, pour les défendre, des avocats publics (σύνδικοι), qu'elles choisissaient toujours parmi les sophistes en renom. Les princes lettrés de ce siècle se faisaient un plaisir de les entendre et accordaient grand crédit à leurs raisons [1]. Il en était de même, lorsque ces orateurs étaient députés auprès d'eux, pour présenter les réclamations ou les sollicitations des villes ou des provinces [2]. Enfin, il ne faut pas oublier que la plupart des cités grecques d'Asie avaient conservé une vie municipale assez active, qu'elles tenaient des assemblées et discutaient leurs affaires intérieures. Des hommes éloquents avaient là l'occasion d'exercer leur talent. Dion de Pruse, sous Trajan, joua un certain rôle public dans son pays. Il en fut de même, pendant tout le second siècle, de presque tous les sophistes en renom. Scopélien et Polémon eurent tour à tour une grande influence sur le peuple turbulent de Smyrne [3]. Dans ce rôle, leur éloquence devait certainement se faire plus grave, plus simple surtout, plus sérieuse; elle avait à traiter d'intérêts réels et présents, à ménager de vraies passions, à faire appel à des sentiments délicats. Si les orateurs à la mode restaient, à certains égards, même à l'agora, les parleurs brillants et affectés qu'ils étaient dans l'école, il était impossible cependant qu'ils n'y fissent preuve aussi de qualités d'hommes d'affaires et même d'hommes d'État.

1. Philostrate, *V. d. S.*, I, c. 25, 8.

2. *Ibid.*, c. 21, 8. Cf. c. 25, 1, Polémon : Πλείστου δὲ ἄξιος τῇ πόλει καὶ τὰ πρεσβευτικὰ ἐγένετο φοιτῶν παρὰ τοὺς αὐτοκράτορας.

3. *Ibid.*, c. 21, 5 ; Scopélien : Παρῄει δὲ καὶ ἐς τοὺς δήμους ἀνειμένῳ τε καὶ διακεχυμένῳ τῷ προσώπῳ καὶ πολλῷ πλέον, ὅτε σὺν ὀργῇ ἐκκλησιάζοιεν, ἀνιεὶς αὐτοὺς καὶ διαπραΰνων τῇ τοῦ εἴδους εὐθυμίᾳ. — C. 25, 1 ; Polémon : Ἐνσπουδάζων δὲ τῇ Σμύρνῃ τάδε αὐτὴν ὤνησεν .. ὁμονοοῦσαν καὶ ἀστασίαστον πολιτεύειν· τὸν γὰρ πρὸ τοῦ χρόνον ἐστασίαζεν ἡ Σμύρνα καὶ διεστήκεσαν οἱ ἄνω πρὸς τοὺς ἐπὶ θαλάττῃ.

Outre les discours, les sophistes cultivaient un certain nombre de genres littéraires qui servaient d'exercice aux écoliers dans les écoles, et dont les maîtres se plaisaient à donner des modèles. Ainsi les *lettres* et les *descriptions*. Il suffit de les indiquer ici ; nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin, à propos de quelques écrivains qui s'y sont fait une notoriété.

La faveur que les hommes de ce temps accordaient à ce qui leur paraissait être l'éloquence ne se marquait pas seulement par leur empressement à applaudir les orateurs à la mode. La sophistique fut considérée par eux comme une des choses nécessaires à la vie sociale, et ils prirent leurs mesures pour en assurer le développement [1]. Les premières écoles qui acquirent une large réputation lors de la renaissance de l'éloquence grecque celles des Nikétès, des Isée, des Scopélien, semblent avoir été des écoles purement privées. Mais bientôt les villes voulurent en avoir de publiques, avec des professeurs salariés. Faute de documents précis sur ce point, nous en sommes réduits à quelques faits incomplètement éclaircis. Nous savons par exemple qu'Antonin le Pieux accorda aux rhéteurs dans les provinces, non seulement des privilèges, mais des traitements, probablement payés sur les revenus des villes et complétés, en cas d'insuffisance, sur les fonds du fisc impérial [2]. C'est ainsi sans doute que Lollianos, comme nous l'avons vu plus haut, occupa le premier la chaire de sophistique d'Athènes [3]. Un peu plus tard, en 176, Marc-Aurèle créa, dans la

1. Les Sophistes en renom se faisaient payer fort cher. Philostrate (*V. Soph.*, II, 23, 2) nous apprend que Damianos d'Éphèse paya dix mille francs à Aristide et autant à Adrien de Tyr pour suivre leurs leçons.

2. Jul. Capitol., *Anton. Pius*, II, 3. Voir Hertzberg, *Hist. de la Grèce sous la dom. rom.*, trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 364, note 2.

3. Chaire municipale, qui subsista ensuite à côté de la chaire impériale ; on l'appelait ὁ πολιτικὸς θρόνος (Phil., *V. Soph.*, II, 20, où l'on voit que les honoraires étaient d'un talent.)

même ville, une chaire impériale pour le même enseignement; et il y appela un des disciples d'Hérode Atticus, Théodote[1]. Partout, d'ailleurs, soit à Rome, soit dans ses voyages, il témoignait le plus vif intérêt aux sophistes en renom; il allait les entendre et les comblait de présents[2]. Ce fut probablement lui aussi qui institua à Rome la chaire de rhétorique grecque, où parurent successivement Philagrios de Cilicie et Adrien de Tyr[3]. Il faut ajouter à cela que l'administration impériale offrait aux beaux esprits un certain nombre de places recherchées soit dans la chancellerie, soit dans certains offices judiciaires[4].

Ainsi encouragés par l'opinion publique, par les villes et par l'État, les sophistes devinrent, dans le cours du second siècle, une classe d'hommes singulièrement en vue, dont la vanité dépassa quelquefois toute mesure. Parmi ceux dont Philostrate a raconté la vie, les plus illustres, les Scopélien, les Polémon, les Hérode Atticus, donnèrent tous des preuves d'un orgueil maladif. Quand Adrien de Tyr professait à Athènes, il paraissait dans sa chaire, vêtu des plus riches habits et chargé de pierres précieuses; il venait faire ses conférences sur un char dont les chevaux portaient des mors d'argent, et il s'en retournait ensuite chez lui comme un triomphateur, escorté par une foule d'admirateurs qui affluaient de toutes les provinces grecques[5]. De telles fo-

1. Philostr., *V. Soph.*, II, 2. Les honoraires étaient de dix mille drachmes. *Ibid.* 11, 1.

2. Même ouvr., II, 7; 9, 2; 10, 4.

3. Même ouvr., II, 8, 2; 10, 5.

4. Voir par exemple, même ouvr., II, 24, 1, Antipater d'Hiérapolis, nommé par Sévère chef du secrétariat impérial (ταῖς βασιλείοις ἐπιστολαῖς ἐπιταχθείς); selon Philostrate, il excella dans ces fonctions. Un autre sophiste, Quirinus de Nicomédie, devint avocat du fisc. (*Ibid.* II. 29). Lucien fut secrétaire du gouverneur d'Égypte pour les affaires judiciaires.

5. Philostrate, *V. d. S.*, II, c. 10, 2.

lies révèlent mieux qu'aucune réflexion le vice secret d'un art qui déshabituait les esprits de la vérité.

IV

Deux hommes, entre les représentants de la sophistique, méritent d'être étudiés ici un peu plus en détail que les autres, parce que leurs œuvres nous ont été conservées en grande partie : ce sont Ælius Aristide et Maxime de Tyr.

Publius Ælius Aristide [1], né à Adriani en Mysie, l'an 129 ap. J.-C., appartenait à une famille riche. Après avoir reçu sa première éducation à Cotyæon en Phrygie par les soins du grammairien Alexandre, dont il écrivit plus tard l'éloge funèbre (Or. XII), il étudia l'art oratoire à Pergame dans l'école d'Aristoclès, puis à Athènes auprès d'Hérode Atticus. Vers l'âge de vingt ans, il visita Rhodes, et fit un voyage de quelque durée en Égypte (Or. XLVIII, Αἰγύπτιος) : il traversa tout le pays jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, mais séjourna surtout à Alexandrie, où il fit applaudir ses premières œuvres oratoires. En 155, à la suite d'un voyage en Italie, accompli en hiver dans les plus mauvaises conditions, il fut pris d'une maladie qui le mit en grand danger et se prolongea, pendant dix-sept ans, jusqu'en 172. Il passa ce temps tantôt à Smyrne, tantôt, et plus souvent, à

1. Biographie : Philostr., *V. S.* II, 9 ; Suidas, Ἀριστείδης ; *Prolégomènes* anonymes, en grec, dans l'édition de Dindorf, t. III, p. 737 ; nombreux renseignements dans ses propres écrits. — Voir en tete de l'édition de Dindorf les *Collectanea* de J. Masson. Consulter aussi Baumgart, *Ælius Aristides als Repräsentant der sophistischen Rhetorik d. zweiten Jahrh. der Kaiserzeit*, Leipzig, 1874, et l'art. de W. Schmid dans l'encyclop. de Pauly-Wissova. La chronologie de J. Masson a été contestée par Waddington (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVI, p. 203), qui place la naissance d'Aristide douze ans plus tôt, en 117. Il y a donc doute sur quelques points.

ergame, auprès du temple d'Asclépios, occupé à se
oigner d'après les indications qu'il croyait recevoir en
onge du dieu lui-même. Le détail de ces consultations
t du traitement extraordinaire qui en fut la suite se
rouve, sous une forme très confuse, dans les six *Discours*
acrés (Ἱεροὶ λόγοι, Or. XXIII-XXVIII) qu'il écrivit à par-
ir de 170. Même pendant sa maladie, Aristide n'avait
amais abandonné l'exercice de son art : au milieu de
es souffrances, et tout en se soumettant à une cure
es plus pénibles, il continuait à écrire des discours.
'ne fois guéri, il se livra plus ardemment encore à la
ratique de l'éloquence. En 176, il eut l'honneur de ha-
anguer Marc-Aurèle et Commode à Smyrne. Deux ans
près, en 178, un tremblement de terre ayant détruit
ne partie de cette ville, il écrivit une lamentation ora-
oire, Μονῳδία ἐπὶ Σμύρνῃ (Or. XX) ; puis, ce qui valait
nieux, il contribua par une lettre éloquente (Or. XLI
Ἐπιστολὴ περὶ Σμύρνης), à obtenir le concours de Marc-
urèle pour le relèvement de la ville ruinée. Bientôt,
en célébra la brillante restauration dans sa *Palinodie*
)r. XXX, Παλινῳδία ἐπὶ Σμύρνῃ) et dans son *Adresse à*
'ommode au nom de Smyrne (Or. XXII, Προσφωνητικὸς
μυρναϊκός). C'est à cette même partie de sa vie que pa-
aissent appartenir la plupart des grands discours de lui
ui nous ont été conservés. Il mourut probablement en
89, à l'âge de soixante ans.

Il laissait une grande quantité d'écrits, dont la plu-
art nous sont parvenus. On peut les répartir en plu-
eurs groupes.

D'abord, les discours qui ont été composés pour des
érémonies réelles, ou à propos d'événements contem-
orains. Outre ceux que nous avons déjà mentionnés,
r. XX, XLI, XXI et XXII, il faut citer *le Panathénaï-*
que (Or. XIII), prononcé à Athènes aux Panathénées, et
ı il résume à grands traits toute l'histoire d'Athènes;

l'*Éloge de Rome* (Or. XIV, Ῥώμης ἐγκώμιον), écrit probablement en 155 ; — quelques harangues politiques (Or. XV. Σμυρναϊκὸς πολιτικός ; Or. XLII, Περὶ ὁμονοίας ταῖς πόλεσιν, prononcée à Pergame dans les premières années du règne de Marc-Aurèle pour recommander la concorde aux trois grandes villes d'Asie, Pergame, Smyrne et Éphèse, qui se disputaient la prééminence ; Or. XLIV, Ῥοδιακὸς περὶ ὁμονοίας : Or. XL, Σμυρναίοις περὶ τοῦ μὴ κωμῳδεῖν) : — des discours de condoléance (Or. XIV. Ἐλευσίνιος, sur l'incendie du temple d'Éleusis, en 182 ; Or. XLIII, Ῥοδιακός, à propos du tremblement de terre qui ravagea Rhodes. vers 155) : — les deux panégyriques relatifs l'un au temple de Cyzique (Or. XVI), l'autre à l'eau de Pergame (Or. LV) : — tout un groupe de compositions à demi lyriques, en l'honneur de diverses divinités (Or. I — VIII), auxquelles on peut joindre les deux hymnes oratoires *à la mer Égée* (Or. XVII, Εἰς τὸ Αἰγαῖον πέλαγος) et *au puits d'Asclépios* (Or. XVIII, Εἰς τὸ φρέαρ τοῦ Ἀσκληπιοῦ) : un compliment à Antonin (Or. IX, Εἰς βασιλέα), composé vers la fin de son règne : — enfin un petit nombre de discours d'un caractère privé (Or. X. Ἀπελλᾷ γενεθλιακός ; Or. XI, Εἰς Ἐτεωνέα ἐπικήδειος ; Or. XII, Ἐπὶ Ἀλεξάνδρῳ ἐπιτάφιος). — A ce premier groupe. se rattachent aussi les *Discours sacrés,* dont nous avons parlé plus haut.

Viennent ensuite les œuvres de discussion et de critique. En tête, le Περὶ Ῥητορικῆς (Or. XLV), plaidoyer en deux parties, dans lequel Aristide réfute l'opinion exprimée par Platon au sujet de la rhétorique dans le *Phèdre* et le *Gorgias*. Puis, la *Lettre à Capiton* (Or. XLVII), où il se défend d'avoir manqué de respect à Platon dans le précédent discours. L'*Apologie pour les Quatre* (Or. XLVI, Ὑπὲρ τεττάρων), ample justification historique de Miltiade, Thémistocle, Cimon et Périclès, dont Platon avait parlé dédaigneusement dans le *Gorgias*. Enfin, quel-

ques discours dans lesquels il répond à certains reproches personnels et critique à son tour ses rivaux (Or. XLIX, Περὶ τοῦ παραφθέγματος ; LI, Πρὸς τοὺς αἰτιωμένους ὅτι μὴ μελετῴη ; L, Κατὰ τῶν ἐξορχουμένων).

Un troisième groupe comprend les *Discours d'école* (Μελέται), fondés sur des données fictives. Mentionnons en ce genre deux harangues sur le secours à envoyer en Sicile (Or. XXIX et XXX), censées prononcées à Athènes en 414 av. J.-C., et destinées à démontrer aux Athéniens, l'une qu'il faut envoyer des secours, l'autre qu'il ne faut pas en envoyer ; le discours XXXI, par lequel un Athénien conseille à ses concitoyens de traiter avec Lacédémone après les événements de Sphactérie, en 425 av. J.-C. ; le discours XXXII, attribué à un Lacédémonien qui conseille d'accorder la paix aux Athéniens vaincus, en 404 ; les cinq discours relatifs aux conséquences de la bataille de Leuctres (Or. XXXIII-XXXVII) : les deux harangues dites *Symmachiques* (Or. XXXVIII et XXXIX), qui se rapportent à l'alliance d'Athènes avec Thèbes contre Philippe. Quelques autres compositions du même genre ont été perdues [1]. On peut y joindre le discours III à Achille, dans lequel l'auteur refait, en l'amplifiant, l'allocution d'Ulysse au IX[e] chant de l'Iliade. Mais il faut écarter les deux discours LIII et LIV (*A Démosthène sur l'immunité* et *A Leptine* sur le même sujet) qui semblent devoir être tenus pour apocryphes [2].

Enfin nous possédons encore, sous le nom d'Aristide, deux traités de rhétorique, l'un *Sur le style oratoire* (Περὶ πολιτικοῦ λόγου), l'autre *Sur le style simple* (Περὶ ἀφελοῦς λόγου), dont l'authenticité, il est vrai, a été contestée, mais qui paraissent cependant lui appartenir [3].

1. Voy. Isocrate, *de Pace*, argum.
2. H. E. Foss, *Commentatio critica qua probatur declamationes duo Leptineas non esse ab Aristide scriptas*, Altenburg, 1841.
3. H. Baumgart, *ouv. cité*, p. 6 et suiv.

Personne peut-être, en ce temps, ne laisse mieux voir que lui ce qu'avait de fâcheux l'influence de la sophistique. Très richement doué par la nature, Aristide, s'il eût vécu dans d'autres conditions, aurait été un homme supérieur. La sophistique le prit, le détourna de la vérité et l'empêcha de donner ce qu'on pouvait attendre de lui.

Il eut certainement, par instants au moins, l'ambition d'être autre chose qu'un orateur d'école. Sa fortune, le renom de sa famille, son talent, la considération dont il jouissait, son crédit à la cour pouvaient lui permettre de jouer un rôle politique. Un certain nombre de ses discours sont de véritables harangues, qui touchent aux affaires du temps. Lorsqu'on les lit, on sent qu'elles ont dû être applaudies et rester sans effet. L'orateur s'y montre plein de ressources, mais incapable de serrer de près la réalité. Habitué à n'argumenter que sur des thèmes scolaires et d'après des livres, il ne sait pas analyser les choses de la vie. Jamais la situation présente n'y est étudiée sérieusement : nul exposé précis des difficultés à résoudre, des intérêts à satisfaire, des ménagements à garder, nul sens pratique, rien d'immédiatement applicable ; de belles paroles, des développements toujours généraux, une éloquence académique, qui a de l'essor, mais qui ne sait pas marcher sur le sol [1]. Même en ce temps et sous la surveillance de l'autorité impériale, il y avait autre chose que cela à dire, pour être utile ; mais il aurait fallu être simple, franc, parler sans vain souci de plaire, aller droit au fait, appeler les choses par leur nom ; et c'était justement ce dont Aristide avait cessé d'être capable.

Ajoutons que les succès oratoires avaient étrangement

1. Voir surtout le discours XLII, Περὶ ὁμονοίας ταῖς πόλεσιν, et comparer avec Dion (or. 38, 39, 40), qui est très supérieur en sincérité pratique.

développé en lui la vanité et gâté le jugement. Ses *Discours sacrés* sont bien, quant au fond des choses, l'une des plus sottes et des plus impertinentes compositions qu'on puisse lire [1]. Impossible d'entretenir le public de ses misères physiques avec une infatuation plus ridicule. Il lui semble que son dieu n'a rien à faire que de s'occuper de lui, et que le monde entier doit être attentif à tout ce qui s'est passé entre eux. Nous n'avons aucune raison, quoi qu'on en ait dit, de douter de la sincérité de sa foi. La dévotion, en lui, s'alliait très bien à la vanité, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Comment aurait-il douté qu'un personnage de son importance ne dût être l'objet d'une sollicitude divine toute particulière ? Cette sollicitude, il la sentait partout, il en jouissait, et il éprouvait le besoin de la publier : sa présomption puérile est la meilleure preuve de sa crédulité.

Aristide est donc un déclamateur. Mais, sous cet art sophistique qu'il étale avec complaisance, on ne peut nier que des qualités rares n'apparaissent et ne compensent même parfois ses défauts essentiels.

Dans un siècle où l'éloquence cherchait surtout à juxtaposer les traits brillants, il a su argumenter. Qu'il traite un sujet réel ou un sujet fictif, dès qu'il s'agit de raisonner, l'invention dialectique atteste chez lui des ressources vraiment remarquables [2]. Si le fond de son discours est historique, comme dans le *Panathénaïque* ou le *Plaidoyer pour les Quatre*, il sait tirer de l'histoire les exemples et les arguments avec une rare présence

1. Ce qui n'empêche pas, bien entendu, qu'on n'y trouve quantité de détails intéressants pour l'histoire morale, religieuse, littéraire du temps.

2. Prolég. Dindorf, p. 741, 12 : Ἤδη μὲν Λογγῖνος καὶ πάντες οἱ κριτικοὶ πολλὰ προειρήκασιν ὡς γόνιμος, ὡς ἐνθυμηματικὸς τυγχάνει καὶ βίαιος καὶ καθόλου τὸν Δημοσθένην μιμούμενος. — *Ibid.*, l. 21 : τῇ τῶν ἐνθυμημάτων πυκνότητι δημοσθενίζει.

d'esprit. Les récits des grands écrivains classiques lui sont familiers ; il en a tout le détail à la fois devant les yeux; les faits accourent à son appel pour les besoins de sa cause, avec un à-propos étonnant. De là l'intérêt qu'offrent ces discours pour la connaissance des événements dont il parle; il est vrai qu'il les arrange à sa façon parce qu'il plaide ; mais il les connaît comme un bon avocat connaît le dossier qu'il a étudié. S'agit-il de discuter des opinions? Même souplesse et mêmes ressources. Quand il défend la rhétorique contre Platon, c'est avec une abondance de raisons qui semble inépuisable. Pas une contradiction de l'adversaire ne lui échappe. Il s'empare de ses aveux, de ses concessions, de ce qu'il a pu dire ailleurs, et il le réfute par ses propres déclarations, pied à pied, en gagnant du terrain à chaque pas. Dans une argumentation si subtile et si abondante, il rencontre souvent la vérité. Mais les objections spécieuses se mêlent trop aux objections sérieuses, ce qui nous inquiète; et, toujours, ce grand effort d'esprit donne l'impression de quelque chose d'artificiel, dont on se défie, alors même qu'on l'admire dans une certaine mesure.

Cette dialectique, d'ailleurs, est ce qu'il y a de meilleur en lui. Son pathétique est banal, faute de sincérité. Des discours tels que la lamentation funèbre sur Smyrne, qui se composent en grande partie d'apostrophes et de prosopopées, sont pour nous sans intérêt et sans valeur. Là où il faudrait de hautes pensées, des sentiments graves et forts, une philosophie en un mot, on ne trouve que le vide. Ses hymnes oratoires aux dieux ne nous renseignent que vaguement sur les croyances du temps, parce qu'ils ne sont eux-mêmes qu'un tissu d'idées vagues, et qu'ils procèdent, non d'un état de conscience, mais d'une pure habileté technique.

Par son style, Aristide est un des plus attiques entre

les écrivains de ce temps [1]. Sachant par cœur, très certainement, une bonne partie des œuvres classiques, il se sert sans effort des ressources qu'elles lui fournissaient. Thucydide, Platon, Xénophon, Isocrate, Démosthène surtout, sont ses modèles favoris. Rivaliser avec ce dernier a été son ambition constante, et il s'est flatté plus d'une fois de l'avoir égalé, sinon surpassé [2]. En luttant avec lui, il ne craignait pas de lui prendre ses propres armes ; il est plein de tours, d'expressions, de raisonnements même, qui viennent directement de son modèle. Toutefois, l'allure de sa phrase n'a rien de la véhémence du grand orateur. Son style est plutôt une sorte de compromis entre sa manière et celle d'Isocrate, avec un mélange d'éléments abstraits qui procèdent de Thucydide. Qu'il ait quelque chose d'apprêté et d'artificiel, cela est incontestable. Mais pour les meilleurs juges de ce temps, il représentait, en face des improvisations frivoles et du mauvais goût régnant, la forte tradition classique [3]. N'ayant qu'une médiocre aptitude à improviser, Aristide s'était fait une préférence raisonnée pour l'éloquence étudiée, qui lui semblait plus sérieuse. Il se prenait lui-même pour un pur Attique, et il censurait de haut les écarts des parleurs contemporains, comme on peut le voir surtout dans son discours *Contre ceux qui profanent l'éloquence* (Or. L, Κατὰ τῶν ἐξορχουμένων). Quelle que fût la part d'illusion qu'il y eût dans cette

1. Voir sur ce sujet Schmidt, *Atticismus*, t. II.

2. *Disc. sacrés*, IV. (Or. XXVI, p. 507, Dindorf). Au début de sa maladie, il raconte qu'il vit en songe un philosophe, Rhosandre, qui lui dit : Παρῆλθες ἡμῖν τῷ ἀξιώματι τὸν Δημοσθένη, ὡς μηδ' αὐτοῖς ἄρα τοῖς φιλοσόφοις εἶναι ὑπερφρονῆσαι. Et il ajoute : τοῦτο τὸ ῥῆμα πᾶσαν ἐμοὶ τὴν ὕστερον φιλοτιμίαν ἐξῆψε.

3. Son contemporain, l'atticiste Phrynichos, faisait de lui le plus grand éloge dans le 10[e] livre de sa παρασκευὴ σοφιστική (Phot., cod. 158, p. 101, a, Bekker) ; il n'est pas douteux, étant donné l'esprit de l'ouvrage, qu'il ne le louât justement à ce point de vue.

opinion, elle provenait d'un sentiment juste des extravagances du temps, et elle a pu contribuer en quelque mesure à les discréditer [1].

Aristide, si admiré qu'il fût, n'eut guère d'élèves à proprement parler et ne fit pas école ; on trouvait son art trop difficile à pratiquer. Mais ses discours lui survécurent et rencontrèrent des admirateurs passionnés dans les siècles suivants [2]. Libanios doit être nommé parmi les plus fervents, ainsi que son contemporain Himérios [3] ; tout le moyen-âge byzantin partagea leurs sentiments ; les scolies et prolégomènes qui sont venus jusqu'à nous attestent combien ses œuvres furent étudiées alors dans les écoles. Les plus lues étaient le *Panathénaïque* et le discours *Pour les quatre*, où l'on trouvait, sous une forme oratoire, tout un résumé de l'histoire d'Athènes ; puis les deux discours *Pour la rhétorique*, où était loué l'art le plus en faveur auprès des héritiers de l'hellénisme. Si exagérée que nous paraisse cette réputation, elle n'était pas entièrement imméritée. Les autres sophistes de ce temps n'avaient eu en vue que le succès immédiat ; leurs œuvres ont disparu, comme cela devait être, avec ceux qui les avaient applaudies. Aristide, lui, unissant à un talent de forme au moins égal une tendance d'esprit plus réfléchie, s'était préoccupé davantage

1. Longin, fragm. 12 (Spengel, *Rhet., Græci*, I, p. 326) le considère comme celui qui a réprimé, dans l'éloquence, la mollesse qui était à la mode en Asie : τὴν πλεονάσασαν περὶ τὴν 'Ασίαν ἔκλυσιν ἀνεκτήσατο 'Αριστείδης· συνεχῶς γάρ ἐστι καὶ ῥέων καὶ πιθανός. Par le mot ῥέων, Longin semble oppposer la continuité du discours, la suite logique de la démonstration (πιθανός), aux traits incohérents et sans suite. Cf. *Proleg.* Dindorf, p. 741, 25 : Οὐδὲν ἐκ τῆς 'Ασίας ἐπεφέρετο κενὸν ἢ κοῦφον ἢ εὔηθες.

2. Il est cité comme un classique par les auteurs de traités de l'âge suivant. Voir l'index des *Rhet. gr.* de Spengel.

3. Voir les témoignages recueillis dans le t. III de l'éd. Dindorf, p. 772 et suiv. — Eunape, dans la vie d'Himérios, l'appelle ὁ θεῖος 'Αριστείδης. — Cf. Pauly-Wissowa, I, col. 892.

de la valeur durable des idées ; ses écrits sont restés longtemps comme une partie du patrimoine hellénique, et, aujourd'hui même, ils ne peuvent être entièrement négligés de ceux qui veulent le bien connaître.

Fort inférieur à Ælius Aristide, Maxime de Tyr ne nous intéresserait guère aujourd'hui, si ses écrits ne nous montraient à quel point la philosophie elle-même, en ce temps, pouvait être sous la dépendance de la sophistique.

Tous ce que nous savons de lui, c'est qu'il était originaire de Tyr, qu'il vint à Rome plusieurs fois et qu'il y séjourna sous Commode [1]. Philosophe platonicien [2], il semble avoir passé une bonne partie au moins de sa vie à voyager et à donner des conférences [3]. Les quarante-et-une dissertations (Διαλέξεις) qui nous restent de lui suffisent amplement à nous donner une idée juste de ce que fut son enseignement. Bien qu'il définisse très gravement l'éloquence philosophique et qu'il la veuille avant tout sérieuse et tournée vers l'efficacité pratique (Or. VII, c. 8), personne en ce temps n'a été plus esclave de toutes les frivolités de la rhétorique à la mode. Son style, d'une coquetterie laborieuse, rappelle la manière de Gorgias par ses affectations de symétrie. La

1. Suidas, Μάξιμος Τύριος φιλόσοφος. Syncelle (351 A), d'après Eusèbe, le fait vivre sous Antonin ; mais il semble qu'Eusèbe l'a confondu avec le stoïcien Maxime, qui fut un des maîtres de Marc-Aurèle. Les six premiers discours du recueil portent le titre : Τῶν ἐν Ῥώμῃ διαλέξεων τῆς πρώτης ἐπιδημίας ; ce qui prouve qu'il y fit plusieurs séjours distincts. Il est fort douteux qu'il puisse être identifié, comme le voulait Bergk (*Griech.. Litt.*, IV, p. 551, n. 45), avec le Σιδώνιος σοφιστής dont il est question dans le *Demonax* de Lucien, c. 14.

2. Il est appelé πλατωνικός φιλόσοφος dans le titre commun des six premières dissertations. Il professe du reste très haut son admiration pour Platon (Or. 17, c. 1 et Or. 27, c. 4.)

3. Voyez notamment Or. VIII, 8 ; souvenirs d'Arabie et de Phrygie.

préoccupation manifeste de l'auteur est d'ajuster et d'équilibrer ses phrases. Pour cela, il faut que la pensée se divise en une série de petits membres de même forme et de même étendue, qui se groupent en périodes, ou plutôt en strophes. Soumises à ce traitement, les idées s'allongent ou se raccourcissent, se multiplient, se coupent en morceaux, selon les besoins de la construction. Il serait vain de se demander si l'auteur peut être sincère, s'il cherche sérieusement la vérité, s'il est capable d'examiner à fond une question délicate. Toutes les ressources de l'amplification sophistique forment le tissu même de ses développements : citations des poètes, comparaisons superficielles, énumérations, exemples de fantaisie ; tout l'arsenal du bel esprit, tout le clinquant qu'on prenait en ce temps pour de l'or [1].

S'il faut chercher une doctrine sous ce verbiage prétentieux, celle de Maxime de Tyr est un platonisme éclectique, qui fait des emprunts, selon les sujets et les occasions, à l'aristotélisme, au stoïcisme, au néopythagorisme, et qui ne se défend guère que de l'épicurisme [2]. Elle offre quelque intérêt pour l'histoire de la philosophie, justement par cette façon d'amalgamer des idées de toute provenance, qui est caractéristique du temps, et aussi parce qu'à certains égards, notamment par la croyance aux démons, elle annonce, comme les écrits de Plutarque, l'avénement prochain du néoplatonisme [3]. Mais si l'on était tenté, d'après les titres de quelques-unes des dissertations de Maxime, de voir en lui un moraliste, au vrai sens du mot, c'est-à-dire un homme qui

1. C'est ainsi qu'il touche à des sujets admirables et n'en tire presque rien. Voir, en particulier, les quatre dissertations XXIV-XXVII, *Sur l'érotique de Socrate*.

2. Voir Zeller, *Ph. der Gr.*, t. V, p. 203 sqq.

3. Dissertations XIV et XV, *Sur le génie de Socrate* (Περὶ τοῦ Σωκράτους δαιμονίου),

sait décrire les mœurs, les critiquer, étudier des états d'âme délicats, nous faire sentir à la fois nos misères, nos dangers, nos ressources, en un mot nous servir de guide dans le chemin de la vie, on serait absolument déçu [1]. Quelques ressemblances avec Plutarque ne doivent pas nous faire illusion [2] : l'un est un vrai philosophe, un bon et charmant conseiller, l'autre n'est qu'un rhéteur qui parle de philosophie. Et de même, en ce qui touche aux questions religieuses, Maxime les a beaucoup agitées : il traite de la nature de Dieu, de la providence, de la prière, du culte des statues, d'une foule de choses qui auraient dû l'amener à étudier la croyance de son temps, et par suite à nous la faire mieux connaître [3] ; mais, en fait, sauf quelques indications générales qu'on trouve aussi ailleurs, il y a peu à tirer de tous ces développements, qui restent uniformément vagues et superficiels dans leur élégance banale.

V

Le seul nom vraiment grand que nous rencontrions alors, sinon dans le domaine propre de la sophistique, tout au moins dans ses dépendances, est celui de Lucien. Il y a lieu de nous y arrêter plus longuement.

Lucien procède de la sophistique par son éducation et

1. I, II, III, Περὶ ἡδονῆς ; V, Ὅτι ἔστι καὶ ἐκ τῶν περιστάσεων ὠφελεῖσθαι; VI, Πῶς ἄν τις φίλον παρασκευάσαιτο ; XVIII, Εἰ τὸν ἀδικήσαντα ἀνταδικητέον ; XXXIV, Πῶς ἄν τις ἄλυπος εἴη ; XXXVII, Εἰ συμβάλλεται πρὸς ἀρετὴν τὰ ἐγκύκλια μαθήματα.

2. Ressemblances de sujets et quelquefois d'idées. Mais, pour apprécier ce qu'elles cachent de différences profondes, comparer, par exemple, le traité de Plutarque *Sur la différence entre l'ami et le flatteur*, et la dissert. XX, Τίσι χωριστέον τὸν κόλακα τοῦ φίλου.

3. VIII, Εἰ θεοῖς ἀγάλματα ἱδρυτέον ; X, Τίνες ἄμεινον περὶ θεῶν διέλαβον, ποιηταὶ ἢ φιλόσοφοι ; XI, Εἰ δεῖ εὔχεσθαι ; XVII, Τί ὁ Θεὸς κατὰ Πλάτωνα ; XIX, Εἰ, μαντικῆς οὔσης, ἔστι τι ἐφ' ἡμῖν.

par certaines de ses habitudes d'écrivain, mais il s'en dégage par la vigueur native de son esprit et par l'indépendance de son caractère. C'est à la fois un remueur d'idées et un créateur de formes. Pamphlétaire, moraliste, conteur, dialecticien, il a une puissance intime qu'on ne trouve en ce temps chez aucun autre. Seul peut-être entre les écrivains de la période romaine, il rappelle par le génie ceux des siècles classiques; il y a en lui de l'Aristophane et du Platon. Il unit la grâce à la force, l'esprit mordant à la clairvoyance, l'ironie charmante à la philosophie et à l'éloquence. Tous les sophistes contemporains, grands hommes pour leur public, ont disparu pour la postérité; lui seul reste vivant et domine son siècle. D'ailleurs, aucun plus que lui n'invite à penser. Il incarne l'hellénisme, et il en révèle le déclin. Il tourne avec un art merveilleux les ressources du passé à la destruction de ce que ce passé avait édifié. Son importance est aussi grande dans l'histoire des idées que dans celle des formes littéraires. Il est celui qui fait le mieux sentir quelle était encore la force de l'hellénisme et quelle était déjà sa faiblesse.

Sa vie ne nous est guère connue que par ce qu'il en a dit lui-même, çà et là, dans ses écrits [1]. Né à Samosate, dans la Syrie du Nord, vers l'an 125 de notre ère [2], lui

1. Suidas, Λουκιανὸς Σαμοσατεύς, notice insignifiante. Photius, cod. 128, parle de ses écrits, mais non de sa vie. — A consulter : Mees, *De Luciani studiis et scriptis juvenilibus*, Rotterdam, 1841 ; K. G. Jacob, *Characteristik Lukians von Samosata*, Hambourg, 1832 ; K. F. Hermann, *Zur Characteristik Lukians*, 1849 ; J. Sommerbrodt, Introduction des *Ausgewahltschriften des Lucian*, Berlin, 1860 ; Maurice Croiset, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, Paris, 1882.

2. Suidas le fait naître sous Trajan. La date approximative de 125 résulte de l'ensemble de sa vie, en particulier de ce qu'il se donne à lui-même 40 ans dans l'*Hermotime*, manifestement écrit à Athènes, lorsque l'auteur eut renoncé à la rhétorique, mais peu après. Or Lucien s'est fixé à Athènes vers 164. Cf. *Double accusation*, 32.

qui devait un jour écrire en grec avec plus d'aisance, de grâce et de pureté qu'aucun de ses contemporains, il parla d'abord syrien. Ses parents étaient d'humbles gens, qui le destinaient à un métier manuel. Comme il se montrait habile, tout enfant, à façonner de petites figures de cire, on le mit en apprentissage chez un oncle maternel, fabricant de statuettes. Son ambition visait plus haut. A la suite de quelque maladresse d'apprenti, une scène violente eut lieu entre l'oncle et le neveu ; cela décida de son avenir. L'enfant obtint de ses parents qu'on le ferait étudier [1]. Nous ne savons où se fit sa première initiation à l'hellénisme ; il nous apprend seulement que son éducation s'acheva dans les écoles de rhétorique d'Ionie ; ce fut là que le jeune barbare devint, vers sa vingtième année, un Grec disert et cultivé [2]. S'il avait eu quelques maîtres renommés, il s'en serait sans doute fait gloire ; il n'en a nommé aucun, probablement parce qu'aucun ne méritait d'être nommé. Mais ce vif esprit était de ceux qui vont d'eux-mêmes à la perfection. Au milieu de jeunes gens passionnés pour l'art de la parole, tout le stimulait et l'instruisait : il lut, il écouta, il s'exerça, il s'assimila tout ce qui s'offrait à lui ; ce fut une rapide et complète transformation, qui d'ailleurs n'altéra point en lui l'originalité native.

On lit dans Suidas qu'il fut avocat à Antioche [3]. C'est par là peut-être qu'il débuta, vers 25 ans, et il put reprendre ce métier par occasion entre ses voyages. Toutefois, comme il a oublié d'en parler dans un passage

1. Pour tout ceci, voir *Songe*, 1-16.

2. *Double accusation*. 27. La Rhétorique dit : Τουτονὶ κομιδῆ μειράκιον ὄντα, βάρβαρον ἔτι τὴν φωνὴν καὶ μονονουχὶ κάνδυν ἐνδεδυκότα ἐς τὸν Ἀσσύριον τρόπον, περὶ τὴν Ἰωνίαν εὑροῦσα πλαζόμενον ἔτι καὶ ὅ τι χρήσαιτο ἑαυτῷ οὐκ εἰδότα παραλαβοῦσα ἐπαίδευσα. — 30. Lucien répond : Καὶ γὰρ ἐπαίδευσε καὶ συναπεδήμησε καὶ ἐς τοὺς Ἕλληνας ἐνέγραψε.

3. Suidas, p. c. : Ἦν δὲ οὗτος τὸ πρὶν δικηγόρος ἐν Ἀντιοχείᾳ τῆς Συρίας, δυσπραγήσας δ'ἐν τούτῳ ἐπὶ τὸ λογογραφεῖν ἐτράπη.

où il raconte à grands traits l'histoire de ses débuts. Il est à croire qu'il y tenait peu et n'en tira point vanité[1]. Non pas qu'il dût être mauvais avocat : il avait l'esprit ingénieux, subtil et clair à la fois, très inventif et raisonneur. Mais la nature lui avait refusé le goût des affaires. Il était fantaisiste, moqueur, artiste, aimait à se jouer des choses, à créer librement et légèrement. Que faire de tout cela au barreau? Il s'échappa : la vie de sophiste voyageur convenait bien mieux à son tempérament. Ce fut en cette qualité qu'il parcourut le monde romain. Il donna des séances oratoires en Asie Mineure, en Grèce, en Macédoine, en Italie, en Gaule[2]; là, même il tenta un établissement, et obtint d'une ville, — probablement d'une des cités demi-grecques de la vallée du Rhône, — une chaire municipale de rhétorique avec de gros appointements[3]. Mais ces avantages ne le retinrent pas fort longtemps : il était trop grec désormais pour vivre longtemps loin de la Grèce.

Vers le début du règne de Marc-Aurèle, entre 161 et 165, nous le retrouvons en Orient; il est en Ionie, puis à Antioche, en 163, lorsque l'empereur Verus y vient pour diriger la guerre contre les Parthes[4]; il retourne sans doute alors à Samosate[5]; puis, il prend son parti

1. *Double accus.*, 27.

2. *Double accus.*, 27 : Καὶ τὰ μὲν ἐπὶ τῆς Ἑλλάδος καὶ τῆς Ἰωνίας μέτρια, ἐς δὲ τὴν Ἰταλίαν ἀποδημῆσαι θελήσαντι αὐτῷ τὸν Ἰόνιον συνδιέπλευσα καὶ τὰ τελευταῖα μέχρι τῆς Κελτικῆς συναπάρασα εὐπορεῖσθαι ἐποίησα.

3. *Apologie pour les salariés*, 15, adressée à Sabinus : ὃν (moi que) πρ... πολλοῦ ᾔδεις ἐπὶ ῥητορικῇ δημοσίᾳ μεγίστας μισθοφορὰς ἐνεγκάμενον, ὁπότε κατὰ θέαν τοῦ ἑσπερίου ὠκεανοῦ καὶ τὴν Κελτικὴν ἅμα ἐπιὼν ἐνέτυχες ἡμῖν τοῖς μεγαλομίσθοις τῶν σοφιστῶν ἐναριθμουμένοις.

4. Cela est prouvé par les allusions contenues dans les *Portraits*, la *Défense des Portraits* et le traité sur *la Manière d'écrire l'histoire*. Voir M. Croiset, *Observations sur deux dialogues de Lucien* (Ann. de l'assoc. pour l'encouragement des Études gr., 1879).

5. *Songe*, 18.

l'émigrer définitivement, emmène avec lui les siens et ·ient s'établir à Athènes [1].

Il dut y vivre environ une vingtaine d'années (de 165 . 185 approximativement), entre quarante et soixante ns [2]. C'est alors que son originalité d'écrivain s'affirme autement. Dégoûté des mensonges de la rhétorique, il enonce avec éclat aux tribunaux comme à la sophistiue [3]. Il se fait pamphlétaire et satirique. Il compose des ialogues, des libelles, des récits moqueurs ; il les lit en ublic et les publie ensuite [4]. Presque tous ses meilleurs crits datent de ce temps. Au ton qu'il y prend, on sent u'il est stimulé par le succès, et lui-même nous le dit xpressément [5]. Il se moque des rhéteurs à la mode, es philosophes, des charlatans; il arrange en scènes iquantes tantôt la mythologie et la morale, tantôt simlement les incidents de la vie universitaire d'Athènes. 'rondeur de profession, il se fait des ennemis. Pour les enir en respect, il a son merveilleux esprit, toujours rêt. D'ailleurs, sa hardiesse même, son incrédulité gressive groupent autour de lui les sceptiques, nomreux alors, et lui créent d'utiles relations parmi es Épicuriens, réunis selon leur coutume en sociés amicales [6]. Il est donc un personnage dans Athèies ; mais, à la longue, il finit par s'y trouver un peu à 'étroit : amuser indéfiniment le même public est une ourde tâche pour l'esprit le plus fécond. Ajoutons que

1. *Alexandre*, 56. Cf. *Peregrinus*, 42.

2. Cela résulte principalement des allusions dont ses Dialogues ourmillent. Ils sont pleins des choses d'Athènes.

3. *Double accusation*, tout le dialogue ; *Maître de rhétorique*, fin ; *Pécheur*, c. 25.

4. *Déf. des Portraits*, 14, *Pécheur*, 14-15, et surtout 26-27, et *Apologie pour les Salariés*, 3.

5. Mêmes passages du *Pécheur*, notamment 27, où il atteste le grand succès des *Sectes à l'encan*.

6. Tels Cronios (*Mort de Peregrinus*, 1 et 43) et Celse, (*Alexandre*, 1 et 61).

ses succès, à ce qu'il semble, lui rapportaient plus de renommée que de profit matériel. La vieillesse approchant, il se remet à voyager.

Quelques écrits de ce temps nous le montrent allant comme autrefois de ville en ville et donnant des séances littéraires [1]. Il y relisait ordinairement les légères et piquantes compositions qui avaient tant amusé les Athéniens; mais, autant que nous pouvons en juger, il n'en créait plus guère de nouvelles; le genre s'était épuisé entre ses mains, sans que son imagination eût rien perdu de sa vivacité. Dès lors, il était naturel qu'il se laissât tenter par une condition de vie plus stable. L'occasion s'en offrit à lui sous la forme d'une charge publique. Dans une de ses dernières confidences [2], il nous apprend, en s'en excusant spirituellement, qu'il est haut fonctionnaire en Égypte, assistant du gouverneur romain pour la direction des affaires judiciaires. Il avait l'ambition d'aller plus loin encore : d'autres Grecs avant lui étaient devenus gouverneurs de provinces; une si brillante fortune ne lui paraissait plus impossible [3]. Ses espérances ne se réalisèrent pas. Nous le perdons de vue à partir de ce temps; ce qui donne lieu de supposer qu'il mourut dans ses fonctions, probablement vers la fin du règne de Commode, c'est-à-dire peu avant 192. Suidas rapporte qu'il fut déchiré par des chiens; il a pris pour des chiens les Cyniques (οἱ κύνες), que Lucien avait cruellement fouaillés à plusieurs reprises, et qui à leur tour l'avaient mordu à belles dents, sans qu'il s'en portât d'ailleurs plus mal [4].

1. *Dionysos*, 6 ; *Hercule*, 7 ; *Excuse pour un mot dit de travers*, 1.

2. *Apologie pour les salariés*, c. 9-12.

3. Ibid., 12 : Καὶ τὰ μετὰ ταῦτα δὲ οὐ φαῦλαι ἐλπίδες, εἰ τὰ εἰκότα γίγνοιτο, ἀλλ' ἔθνος ἐπιτραπῆναι ἢ τινας ἄλλας πράξεις βασιλικάς.

4. Lors de la mort de Peregrinus, il avait failli, nous dit-il en riant, être déchiré par eux. *Peregr.*, c. 2 : Ὀλίγου δεῖν ὑπὸ τῶν Κυνικῶν ἐγώ σοι διεσπάσθην ὥσπερ ὁ Ἀκταίων ὑπὸ τῶν κυνῶν.

Le collection des œuvres de Lucien, telle qu'elle est ırvenue jusqu'à nous, comprend 82 écrits, parmi lesɟels deux petites compositions dramatiques en vers, la *ragédie de la goutte* (Τραγῳδοποδάγρα) et *Pied-léger* Ωκύπους), ainsi qu'un recueil d'*Épigrammes*, composé › 53 morceaux.

Un certain nombre de ces écrits ne lui appartiennent ·rtainement pas; pour quelques autres, la question authenticité est douteuse; en revanche, il est possible ɟe plusieurs de ceux qui étaient de lui aient été perdus [1]. ›mme tous les écrivains originaux, Lucien a eu des nitateurs [2]; quelques-uns de leurs essais se sont mêlés ses œuvres; d'autres ouvrages ont pu lui être imputés, ı raison de confusions de noms ou de simples méprises. 'est ainsi qu'il faut rendre au premier Philostrate le *éron* [3] et à l'académicien Léon l'*Alcyon* [4]. Le *Philopais* est un pamphlet du moyen-âge byzantin (seconde ıoitié du xe siècle) [5]. Le recueil des *Cas de longévité* Μακρόβιοι) semble devoir être attribué au temps de ibère [6]. Les *Amours* (Ἔρωτες) dont nous ignorons origine, diffèrent absolument, par leur style prétenеux et raffiné, de la manière propre à Lucien. Il st impossible, pour une raison analogue, de lui attriuer ni l'*Éloge de Démosthène* (Δημοσθένους ἐγκώμιον), ù il n'y a vraiment aucune trace de son esprit ou de a finesse, ni le *Charidème*, dialogue sophistique sur

1. Lucien lui-même cite (*Démonax*, c. I) une biographie du béoen Sostratos.
2. Imitations des Byzantins, voir Krumbacher, *Gesch. d. Byzant. ter.*, n° 91, 95, 106, 197 (12). Cf. Hase, *Notices et Extraits*, t. IX (1813) p. 129, qui signale beaucoup d'imitations encore inédites.
3. Kayser, Philostr., *Vitæ sophist.*, préf. p. xxxiii, Heidelberg, 338.
4. Voy. Athénée, p. 506 c. d'après Nicias de Nicée, et Diog. L., I, 62, d'après Favorinus.
5. Krumbacher, *ouv. cité*, n° 91.
6. C. F. Ranke, *Lukian und Pollux*, p. 16.

la beauté, sans idées et sans élégance. Le court traité *Sur l'Astrologie* (Περὶ ἀστρολογίης), en dialecte ionien, offre une imitation artificielle de la manière et du style des vieux philosophes ioniens; l'auteur feint de croire à l'astrologie, mais il la réduit en fait à peu de chose; il est d'ailleurs incrédule à l'égard de la mythologie, qu'il interprète à la façon d'Évhémère. Nous ne reconnaissons pas là le tour d'esprit ordinaire de Lucien; tout au plus, pourrait-on y voir un exercice de style, ou une fantaisie de lettré, appartenant à sa jeunesse, s'il n'était bien plus probable que l'ouvrage lui a été attribué simplement en raison de sa tendance générale. L'opuscule *Sur la déesse syrienne* (Περὶ τῆς Συρίης θεοῦ), également en dialecte ionien, est une description du temple d'Hiérapolis et des cérémonies qu'on y célébrait; le mélange curieux de crédulité et d'observation critique qui s'y fait remarquer dénote un tout autre esprit que celui de Lucien : rien d'ailleurs ne lui ressemble moins que l'exactitude minutieuse dont l'auteur fait preuve; il n'a de commun avec Lucien que sa nationalité, car il se donne pour Syrien (c. 1).

La présence de ces écrits apocryphes dans la collection de Lucien autorise *a priori* à en tenir pour suspects un certain nombre d'autres : car elle prouve que le recueil a été composé sans esprit critique et sans garanties suffisantes. De là des doutes, qui ont été parfois poussés fort loin. Bekker, dans son édition, exclut comme apocryphes 28 écrits divers, sans d'ailleurs donner de raisons. D'autres, avant ou après lui, sans se montrer aussi sceptiques, ont rejeté tels ou tels écrits; par exemple le *Traité des Sacrifices*, le *Démonax*, l'*Ane*, les drames en vers, les *Épigrammes*, etc. Contentons-nous de remarquer ici que ces doutes ou ces exclusions reposent plutôt sur des impressions personnelles que sur des preuves vraiment probantes; et il arrive souvent que ces im-

pressions ne tiennent pas assez de compte des conditions particulières de certaines compositions [1]. Sans nous attacher par conséquent à un parti pris de conservation absolu, disons qu'il y a lieu, dans la plupart des cas, de se défier de jugements trop prompts. Au reste, les écrits dont l'authenticité est certaine sont assez nombreux pour que l'appréciation du caractère et du talent de Lucien demeure en fin de compte parfaitement solide.

Ces écrits ne peuvent plus aujourd'hui, faute de renseignements précis, être rangés dans un ordre chronologique rigoureux. Mais comme quelques-uns d'entre eux pourtant ont des dates, au moins approximatives, et que ceux-là permettent d'établir, dans la vie de Lucien, certaines époques, il n'est pas impossible de répartir les autres, d'après leurs caractères, entre les grandes phases de sa carrière d'écrivain [2].

Au début, se placent d'abord les exercices de pure rhétorique, le *Meurtrier du tyran* (Τυραννοκτόνος), le *Fils chassé par son père* (Ἀποκηρυττόμενος), les deux *Phalaris*, qui n'ont d'autre intérêt que de caractériser la période où Lucien appartenait entièrement à la sophistique; puis, tout à côté, l'*Éloge de la mouche* (Μυίας ἐγκώμιον), l'*Ambre* (Περὶ ἠλέκτρου), les *Dipsades* (Περὶ τῶν διψάδων), la *Salle* (Περὶ τοῦ οἴκου), le *Jugement des voyelles* (Δίκη φωνηέντων), enfin l'*Éloge de la patrie* (Πατρίδος ἐγκώμιον),

1. C'est ainsi par exemple que le *Démonax*, dans toute la seconde partie, semble démentir son origine ; ce n'est qu'une collection de mots et d'anecdotes ; mais, à prendre l'œuvre dans son ensemble, on y reconnaît Lucien à bien des traits; et dès lors, on peut supposer, ou qu'elle n'a pas été achevée, ou plutôt qu'elle a été abrégée et remaniée ; voir Schwarz, *Uber Lukians Demonax*, Zeitschr. f. osterr. Gymnas. 1878, p. 561, et Ziegeler, Jahrb. f. Philol., 1881, p. 327. — Quant à mettre en doute l'authenticité d'une œuvre telle que le *Peregrinus* (Cockerill, *Peregrinus Proteus*, Edinburgh, 1879), c'est, à mon avis, prendre parti contre l'évidence même.

2. Maurice Croiset, *Essai s. Lucien*, c. II.

l'*Hippias*, et le *Pseudosophiste*, si ces trois morceaux sont vraiment de lui ; non que ces diverses compositions aient une date certaine, mais parce qu'en tout cas elles ne révèlent dans leur auteur que le bel esprit, très habile à plaire. Tout cela est spirituel, fin, coquet, quelquefois amusant, mais sans aucune portée. Toutefois, dans la *Salle*, les descriptions sont d'un artiste délicat, et le *Jugement des voyelles*, sous sa forme plaisante, offre un intéressant document, relatif à la prononciation contemporaine. Il est problable qu'au milieu de ces futilités brillantes doit être insérée une œuvre plus sérieuse, le *Nigrinus*, où Lucien raconte un épisode de sa jeunesse, sa visite au philosophe Nigrinus à Rome, leur entretien, et l'émotion vive, mais passagère, qu'il en ressentit [1]. Ce fut comme une brusque apparition de la philosophie dans cette vie de succès frivoles, et il l'a notée en traits frappants. Cette première série d'œuvres se clôt par le *Songe* (Περὶ τοῦ ἐνυπνίου), où Lucien, déjà connu, et rentrant dans son pays, raconte son enfance à ses compatriotes de Samosate ; par les *Portraits* (Εἰκόνες) et la *Défense des Portraits* (Ὑπὲρ τῶν Εἰκόνων), dialogues composés, comme on l'a vu plus haut, en 163, et dans lesquels l'auteur fait ingénieusement l'éloge de la belle Panthéa de Smyrne qu'aimait alors l'empereur Lucius Verus ; enfin, par la jolie satire *Sur la manière d'écrire l'histoire* (Πῶς δεῖ ἱστορίαν συγγράφειν), écrite peu avant la fin de la guerre des Parthes, qui se termina en 165.

Une seconde série d'écrits commence vers ce temps et remplit la plus grande partie de la vie de l'auteur. D'une manière générale, ils ont tous un caractère philosophique, plus ou moins prononcé. Cette série s'annonce par le dialogue sur la *Pantomime* (Περὶ ὀρχήσεως), l'*Anacharsis*

1. Wetzlar, *Commentatio de Luciani ætate, vita et scriptis*, Marburg, 1833. M. Croiset, *le Nigrinus de Lucien*, Mém. de l'Ac. des Sc. et Lettres de Montpellier, t. VI.

et le *Toxaris,* si ces trois compositions sont vraiment de Lucien. Dans le premier, l'auteur défend l'art de la pantomime contre les condamnations ou les préjugés des moralistes, ce qui l'amène à nous donner sur cet art quantité de renseignements intéressants. L'*Anacharsis* se rapporte à la question du rôle et de l'utilité de la gymnastique. Le *Toxaris* est surtout un recueil de traits d'amitié, agréablement contés. — Mais c'est à partir de l'*Hermotime,* composé par Lucien à quarante ans [1], probablement en 166, qu'il est vraiment lui-même. Son parti est pris en matière de philosophie : il repousse le dogmatisme métaphysique, pour s'en tenir au sens commun et à un scepticisme mitigé. Dans la *Double accusation,* qui est à peu près du même temps [2], il déclare hautement sa rupture avec la rhétorique, art de mensonge et de coquetteries puériles, indigne d'un homme sérieux, et il définit le dialogue satirique, dans lequel il débute avec éclat. La jolie scène intitulée les *Sectes à l'encan* semble lui avoir valu en ce genre un succès particulier, non sans quelque scandale. Ce scandale fait justement le sujet du *Pêcheur,* véritable profession de foi philosophique et satirique, où il se déclare investi par la philosophie elle-même de la mission de démasquer toutes les impostures. Très certainement, ces quatre compositions ont dû se suivre à fort peu d'intervalle.

Autour d'elles, se groupent tous les dialogues satiriques; quelques-uns, peut-être antérieurs, mais de peu, à ces manifestes retentissants; la plupart, ou contemporains, ou écrits sans interruption dans les années immédiatement suivantes. En général, la satire morale y est mêlée à la raillerie des mythes et des croyances ; toutefois, en proportion inégale. La morale prédomine dans

1. *Hermot.,* c. 14.
2. *Double accus.,* c. 32: Ἀνδρὶ ἤδη τετταράκοντα ἔτη σχεδὸν γεγονότι.

les *Dialogues des morts*, l'*Arrivée aux Enfers* (Κατάπλους), la *Nécromancie*, le *Charon*, les *Lettres Saturnales*, le *Cynique*, le *Coq*, le *Timon*, les *Vœux*; Lucien y marque, en traits vifs, parfois cyniques, certains aspects généraux de l'humanité, vanité des désirs, fausses opinions sur le bonheur, poursuite ardente des plaisirs, des richesses, des honneurs, de la gloire, dureté des riches, jalousie des pauvres, conflit des passions, naïveté incorrigible des illusions, déceptions toujours répétées et toujours inattendues. La description particulière, celle qui se rapporte à certaines classes ou à certains hommes, a moins d'importance dans ces dialogues : elle apparaît toutefois, çà et là, dans plusieurs de ceux qui ont été cités : mais elle remplit les *Dialogues des Courtisanes*, dont le titre même indique le sujet ; le *Banquet*, où l'auteur met en scène les prétentions ridicules, les vices, la grossièreté et l'esprit querelleur des philosophes du temps ; les *Fugitifs* enfin et l'*Eunuque*, deux œuvres pleines d'allusions moqueuses, obscures pour nous. — Une incrédulité, tantôt légère et dissimulée, tantôt avouée et hardiment agressive, fait le fond d'autres dialogues ; elle perce déjà vivement dans les *Dialogues des dieux*, le *Jugement des déesses*, les *Dialogues marins* et l'*Icaroménippe* ; elle est plus libre encore dans les *Fêtes de Cronos* ; elle éclate en protestations ou en moqueries bruyantes dans l'*Ami du mensonge*, dans *Prométhée ou le Caucase*, dans l'*Assemblée des dieux* ; elle argumente insolemment dans *Zeus tragédien* et dans *Zeus à court de raisons* (Ζεὺς ἐλεγχόμενος). — Quelques autres dialogues traitent de sujets littéraires ; ce sont : le *Parasite*, parodie des disputes que les rhéteurs et les philosophes soutenaient, depuis le temps de Platon, au sujet de la rhétorique ; le *Lexiphane*, où est tournée en raillerie la manie des Atticistes, collectionneurs curieux d'expressions oubliées, auxquelles ils font un sort dans des écrits insipides ; en-

fin le *Pseudologiste ou Faiseur de solécismes*, contre les prétentions des grammairiens, arbitres infatués de la correction, à laquelle ils manquent eux-mêmes sans s'en apercevoir.

Mais le dialogue est loin d'être l'unique forme sous laquelle Lucien donne alors carrière à sa verve. Il écrit aussi de spirituelles causeries, des pamphlets biographiques, des diatribes personnelles, des parodies, des dissertations satiriques, un roman, des biographies, laissant son humeur et sa fantaisie aller en tous sens et prendre toutes les formes.

Quelques-unes de ces compositions se rapportent à sa vie littéraire : réponses enjouées à des compliments (*A celui qui me disait : « Tu es le Prométhée du discours »*) ; ripostes acerbes à des critiques (*Contre Timarque, au sujet du mot* Ἀποφράς). D'autres, sous couleur d'avertissements utiles, semblent destinées, en grande partie, à satisfaire des ressentiments personnels : *Contre un ignorant collectionneur de livres*, violente invective contre un anonyme ; le *Maître de Rhétorique*, où Lucien prend à partie, non seulement la rhétorique du temps en général, mais un de ses représentants les plus connus, probablement Julius Pollux. Plusieurs autres sont de véritables instructions morales, où d'ailleurs l'élément satirique ne fait jamais défaut : tantôt il recommande de ne pas croire légèrement aux mauvais propos (Περὶ τοῦ μὴ ῥαδίως πιστεύειν διαβολῇ), tantôt il décrit à un philosophe, tenté par l'attrait de la vie romaine, les humiliations et les misères de ceux qui se mettent au service des grands personnages (Περὶ τῶν ἐπὶ μισθῷ συνόντων).

En même temps, il soutient dans divers pamphlets la guerre à la crédulité, qu'il menait si vivement dans ses dialogues. Sa *Causerie avec Hésiode* est une dérision de la prétendue inspiration des anciens poètes, considérés

comme interprètes des dieux. Dans les quelques pages *Sur le deuil* (Περὶ πένθους), il raille les croyances relatives aux enfers et tout l'appareil des cérémonies funèbres. La lettre narrative à Cronios *Sur la mort de Pérégrinus* nous offre un récit satirique du suicide du philosophe cynique Pérégrinus, surnommé Protée, qui, en 165, selon, Eusèbe, se brûla volontairement aux jeux Olympiques. L'auteur, avec une verve mordante, y démasque le charlatanisme des Cyniques, la naïveté crédule de la foule, son empressement aux apothéoses, sa foi toujours prête aux miracles. L'*Histoire vraie,* une des plus amusantes compositions de Lucien, se donne elle-même poar une parodie des inventions fantaisistes communes aux poètes, aux voyageurs, à beaucoup d'historiens même et de géographes : c'est en réalité une sorte de réfutation par l'absurde de tout ce que la Grèce menteuse, selon le mot de Juvénal, avait osé en fait d'affirmations paradoxales. L'*Alexandre,* écrit sous le règne de Commode, contient l'esquisse satirique d'une biographie de l'imposteur Alexandre d'Abonouteichos, qui avait fondé au temps de Marc-Aurèle un oracle dans le Pont. Lucien, qui l'avait vu à l'œuvre, nous révèle ses impostures, et, en nous représentant la prodigieuse stupidité de ses dupes, parmi lesquelles figurèrent d'illustres personnages, il éclaire tout un côté curieux de la société de son temps. — C'est sans doute au même groupe d'écrits qu'il faut rapporter le roman intitulé l'*Ane*. Empruntant à un certain Lucius de Patras l'idée de la métamorphose d'un homme en âne par l'effet de la magie, ainsi que le canevas des aventures qui en sont la suite, il s'amuse de ces folles inventions, qui deviennent pour lui un thème plaisant de narrations paradoxales, quelquefois libertines, souvent très intéressantes par la peinture vive des mœurs populaires et

bourgeoises. La date de cette composition nous est inconnue [1].

Une troisième et très courte série d'écrits comprend ceux qui appartiennent, d'une manière certaine, à la vieillesse de Lucien. Ce sont d'abord deux prologues de conférences, l'*Héraclès* et le *Dionysos*, fort semblables à ceux qui ont été déjà mentionnés. Puis l'*Apologie pour les salariés*, sorte de palinodie ingénieuse, dans laquelle Lucien, rappelant le succès qu'il avait obtenu autrefois par son écrit *Sur ceux qui se font salarier*, se justifie d'avoir consenti lui-même à recevoir un salaire comme fonctionnaire public. Enfin l'*Excuse à propos d'une mauvaise formule de salut*, simple jeu d'esprit dont tout le sujet est une inadvertance de parole, un « bonsoir » dit à la place d'un « bonjour ». On peut y ajouter la *Tragédie de la goutte* et *Pied léger*, ces deux parodies tragiques, qui ont pour sujet la puissance de la goutte et les vains efforts que font ses victimes pour la déjouer ou pour dissimuler sa victoire ; si elles sont vraiment de Lucien, ce qui n'a rien d'impossible, elles se placent assez naturellement en ce temps, où, malgré l'âge et la maladie, son esprit demeurait vif, aimable, enjoué. — Quant aux *Épigrammes*, celles qui lui appartiennent doivent être réparties dans sa vie entière, sans qu'il soit possible ni de les dater ni d'en contrôler l'authenticité.

1. On sait que le même récit a été traité en latin, non sans d'importantes variations, par Apulée. Les deux écrivains semblent indépendants l'un de l'autre ; mais la question de leurs rapports mutuels, et avec Lucius de Patras, est un sujet de controverses. Voir surtout : Teuffel, *Stud. und Characteristiken* (2e éd.), p. 572 ; E. Rohde, *Ueber Lucians Schrift* Λούκιος, Leipzig, 1869 ; K. Bürger, *De Lucio Patrensi*, Berlin, 1887 ; H. Dec, *De ratione inter Ps. Luciani Asinum et Apul. metamorph.*, Leiden, 1891.

VI

On voit du premier coup d'œil, en parcourant cette liste, qu'il n'y a point d'unité dans l'œuvre de Lucien. Essentiellement mobile d'esprit et d'humeur, il a beaucoup écrit, au jour le jour, selon les occasions et les inspirations, sans dessein prémédité ni plan suivi. Et dans chacune de ces productions légères, l'influence du moment a eu toujours une importance décisive. Il va et vient dans les idées, se joue des hommes et des choses, s'amuse, se fâche, rit, gronde, déchire ses ennemis, prend parti, se contredit, le tout avec une désinvolture qui, grâce à son talent, est loin de déplaire aux lecteurs.

Il est vrai que, sous ces caprices, on croit entrevoir une certaine régularité d'évolution morale, qui après, tout, ne peut être niée. D'abord captivé par la sophistique, il y aiguise son esprit, y acquiert la finesse et l'élégance du langage, la souplesse de la dialectique, une étincelante variété d'idées, de connaissances, d'images. A ce régime, il devient vite et pour toujours « homme de lettres », c'est-à-dire qu'il développe en lui-même tout ce que ce mot comporte, soit en bien, soit en mal : une habileté de premier ordre dans le métier d'écrivain, le goût et le besoin du succès, stimulant actif d'une nature déjà inventive par elle-même, la hardiesse qui résulte de ce qu'on est sûr de soi et de son public ; mais aussi une certaine frivolité foncière, qui se contentera, en fait de vérité, de ce qui suffit à jouer un rôle, sans réussir à se dégager, par une réflexion assez forte, des conventions de ce rôle même. Le fait essentiel, c'est que Lucien a eu assez d'indépendance pour sentir, vers quarante ans, le néant de la sophistique et pour s'en

détacher résolument. Cette rupture a décidé de son avenir et lui a fait une place à part entre ses contemporains. Étant donnée la faveur dont l'opinion entourait alors cet art d'école, une telle résolution impliquait une remarquable hardiesse. Et ce qui en augmente le mérite, c'est qu'elle provenait surtout d'une honorable révolte de sincérité. En quittant la rhétorique pour mettre son talent au service d'une certaine philosophie, Lucien a eu la pensée qu'il quittait un art de mensonge pour se donner à la vérité [1]. La déclaration de principes qu'il jette fièrement à ses ennemis dans le *Pêcheur* est certainement l'expression du sentiment dont il a voulu faire la règle de sa vie [2] :

Lucien. Je suis un homme qui hait les fanfarons et les charlatans, qui déteste les mensonges et les hâbleries, qui a en horreur tous les coquins qui en tiennent plus ou moins. Or il y en a beaucoup, comme vous savez.

La philosophie. En vérité, voilà une profession qui doit te valoir bien des haines.

Lucien. Tu as raison : aussi tu peux voir combien de gens me détestent et à quels dangers m'expose leur aversion. Néanmoins, je possède aussi un autre art, tout opposé, qui consiste à aimer. Oui, j'aime ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est simple, en un mot tout ce qui mérite d'être aimé. Seulement, je dois avouer qu'il y a peu de gens auxquels je puisse faire l'application de cet art.

Ce n'était pas le fait d'une nature vulgaire que de s'engager ainsi devant le public par une profession de foi qui n'admettait point de retour. Et, d'une manière générale, on ne peut pas dire que Lucien ait manqué à cet engagement. Durant toute sa carrière d'écrivain, il n'a cessé de dire des vérités à ses contemporains ; il en a dit plus peut-être qu'aucun des écrivains du temps. Il

1. *Double accusation*, c. 31.
2. *Pêcheur*, c. 20.

avait déclaré qu'il voulait faire de la philosophie à sa manière, une philosophie pratique, sincère avant tout, et il en fit jusqu'à son dernier jour. La seule question est de savoir s'il y avait en lui assez de clairvoyance, assez de réflexion, assez de largeur d'esprit, pour lui permettre d'asseoir son œuvre sur des principes fermes. Sur ce point, on se sent obligé à quelques réserves.

Comme moraliste, bien que Lucien ait subi en quelque mesure l'influence du cynique Ménippe, sa tendance générale l'inclinait plutôt vers l'épicurisme, sous sa forme intelligente et modérée. Son idéal se réduisait à vivre sagement, à se défendre des illusions, à ne s'attacher très fortement à rien, à ne s'asservir à personne. Une telle morale se prêtait bien à la satire : elle mettait celui qui la professait en bonne posture pour décrire le spectacle de la comédie humaine : car elle le dégageait des passions communes, elle le plaçait à distance suffisante de la foule, et elle lui faisait apercevoir les choses d'un autre point de vue que le vulgaire. Mise au service d'une intelligence fine, naturellement critique et moqueuse, elle lui offrait en outre bien des ressources pour traiter d'une manière piquante la plupart des lieux communs de la sagesse. Mais si elle allait jusque là, elle s'arrêtait là. C'était une morale négative en son fond, qui, n'ayant point de véritable idéal, risquait de demeurer médiocre et inféconde. Lorsqu'elle avait montré aux hommes qu'ils agissent follement en mainte circonstance, qu'ils se dupent eux-mêmes, se contredisent, poursuivent des chimères, manquent à leurs principes, qu'en résultait-il ? Ce satirique, si sûr de lui, aurait-il donc voulu qu'ils vécussent sans ambition, au jour le jour, sans rien tenter de grand, sans rien aimer avec passion ? C'était là ce qu'il semblait demander : et en prenant ce rôle, il n'était pas assez philosophe pour s'apercevoir qu'il s'attaquait au fond même

de la nature humaine, s'il n'y a de morale vraiment utile que celle qui offre un but élevé à l'activité. Les grands moralistes du temps, un Épictète, un Plutarque, un Marc-Aurèle, avec une part d'illusion plus ou moins grande, ont eu tous le sentiment de cette nécessité ; et de là l'efficacité de leurs enseignements, qui est durable. Lucien, avec tout son esprit, n'a jamais touché personne au cœur, et ses meilleurs morceaux de critique morale, un peu à cause de cet esprit même, mais beaucoup aussi pour la raison qui vient d'être indiquée, font en somme l'effet de développements surtout littéraires. Ils visaient à plaire : en plaisant, ils ont épuisé toute leur vertu.

D'ailleurs, ce qui confirme encore cette impression, c'est que, malgré une précision apparente et purement dramatique, les portraits qu'il trace sont vagues. Les défauts, les vices, les ridicules qu'il nous met sous les yeux sont de tous les temps, et ils nous sont présentés en ce qu'ils ont de toujours identique. Malgré quelques exceptions, nous ne voyons guère dans ses écrits les hommes de son siècle. Il nous montre le riche, le pauvre, le captateur de testaments, le flatteur, mais non pas la famille ou la société grecque au temps des Antonins. Il semble presque toujours que ses personnages soient pris dans la littérature antérieure, plutôt que dans la vie réelle. Mettons à part quelques portraits de philosophes et de rhéteurs, et quelques scènes du pamphlet *Sur ceux qui se font salarier*. Encore ces rhéteurs et ces philosophes sont-ils peints surtout par le dehors et en traits un peu convenus. En fait, Lucien a glissé ses personnages dans les formes typiques qu'il empruntait à la comédie d'autrefois. Ce qu'il ne savait pas faire, c'était de pénétrer d'un coup d'œil profond jusqu'aux misères réelles de la société contemporaine, de démêler et de mettre en relief, dans des cas particuliers, les rai-

sons générales de son déclin. Lorsque nous en devinons quelque chose dans ses descriptions, c'est le plus souvent à l'aide d'autres témoignages, en nous appliquant à découvrir dans ce qu'il a écrit beaucoup plus qu'il n'y a mis.

Comme représentant de la pensée libre, Lucien a eu le mérite de faire éclater le ridicule, le scandale, la puérilité des mythes qui servaient de fond à la religion gréco-romaine. Dans cette guerre à la crédulité, il se rattache à l'épicurisme, et il va jusqu'où allait l'épicurisme, c'est-à-dire jusqu'à la négation de la providence divine. Il est douteux, malgré la vigueur et la constance avec lesquelles il a soutenu ce combat, qu'il ait eu, comme Voltaire par exemple, une intention arrêtée de propagande. Cela était difficile en un temps où les écrits se répandaient lentement et ne sortaient guère d'un cercle assez restreint. D'ailleurs, lui-même dit nettement que, quoi qu'on puisse écrire ou publier, l'immense majorité de l'humanité est destinée à rester le lendemain ce qu'elle était la veille [1]. Son principal objet était donc de se satisfaire lui-même, en amusant un public choisi, qui pensait comme lui. Bien entendu, cela n'empêche pas qu'il n'ait fait une chose bonne en soi, en protestant au nom de la raison contre des sottises humiliantes et dangereuses. Si l'on approuve chez les apologistes chrétiens contemporains la satire du polythéisme, il n'est que juste d'en savoir gré aussi à Lucien, qui lui a donné une forme bien autrement vive, brillante, et propre à éveiller la réflexion critique. Toutefois, pour l'apprécier, dans ce rôle même, à sa véritable valeur, plusieurs observations ne doivent pas être perdues de vue.

1. *Zeus tragédien*, fin.

En premier lieu, il n'a guère fait que mettre en œuvre les idées des autres. Par lui-même, il n'est rien moins qu'un chercheur. La science proprement dite lui est étrangère; il n'a aucun sentiment des problèmes du monde moral et physique, aucune curiosité, aucun souci de s'éclairer ni d'éclairer les autres sur les questions obscures. Son incrédulité vient surtout d'une résistance instinctive de son bon sens aux chimères. Quant à la doctrine où se formule cet instinct, il l'emprunte purement et simplement à un épicurisme courant et superficiel. Ici encore, nous retrouvons l'homme doué non pour créer, mais pour mettre en œuvre, qui se montre sophiste, même quand il défend la vérité, parce qu'il la reçoit comme un thème à développer et s'occupe surtout de la rendre amusante et dramatique.

En second lieu, ces idées qu'il emprunte, on ne peut même pas dire qu'il les approprie à son temps; car, en matière de religion comme en matière de morale, s'il saisit d'un coup d'œil juste les dehors des choses, il n'en voit pas le fond. Lucien a vécu dans un siècle où se préparait, où s'accomplissait même déjà une profonde transformation religieuse de l'humanité, et il ne s'en est pas douté. Qu'il ait méconnu l'avenir du christianisme en particulier, qu'il l'ait considéré comme la folie de quelques exaltés et de beaucoup de naïfs, cela n'a rien d'étonnant : les meilleurs esprits du temps s'y sont trompés. Mais sans deviner quelle forme allait prendre le mouvement qui se manifestait alors dans les profondeurs de la société, il semble qu'un observateur attentif devait tout au moins le reconnaître et le signaler. Or c'est là justement ce qui manque le plus à son œuvre de satire religieuse. Il note des détails, il les met en scène spirituellement, mais les grands faits lui échappent. Pour lui, toute la philosophie de la critique, en face des manifestations de la croyance ou de la crédu-

lité contemporaine, se réduit à ceci : qu'il y a dans le monde des charlatans et des dupes, que la majorité des hommes, par goût du merveilleux, se prête au mensonge et ne demande qu'à être trompée. Voilà tout : cette demi-vérité le contente. C'est là le fond de l'*Incrédule*, de la *Mort de Pérégrinus*, de l'*Ami du mensonge*, comme des dialogues relatifs à la mythologie et à la religion. Donc, l'âme de ses contemporains, alors même qu'il pense la décrire, ne lui est vraiment pas connue. Il ne se rend compte ni de la force du sentiment qui obligeait un Plutarque ou un Marc-Aurèle à interpréter les vieilles traditions pour en extraire ce qu'elles contenaient de vraiment religieux, ni de l'inquiétude d'esprit qui poussait un exalté tel que Pérégrinus à une sorte de folie, ni enfin de l'incertitude de la foule, se demandant où elle devait porter le besoin confus qu'elle avait d'espérer et d'aimer. Lorsqu'on songe à tout cela, les pamphlets de Lucien se rapetissent singulièrement, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite de prestesse et d'élégance.

Une faible partie seulement de l'œuvre de Lucien se rapporte à la critique littéraire. Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur les principes qui y sont soutenus. Ce sont ceux d'un homme de goût qui n'approfondit pas plus les questions littéraires que les questions morales ou religieuses, mais qui dépiste les ridicules avec une finesse et une indépendance remarquables. Lucien a signalé, dans la littérature de son temps, la plupart des défauts que l'abus de l'imitation et le goût de la virtuosité y produisaient. Il a senti la frivolité de la rhétorique, la vanité de ses artifices, son charlatanisme ; il a noté le ridicule des prétendus historiens pour qui l'histoire n'était qu'une matière de discours et de narrations scolaires : il s'est raillé des Atticistes, adonnés au culte

des vieux mots jusqu'à l'idolâtrie. Tout cela était juste et opportun. Mais, en matière littéraire, Lucien ne s'est pas érigé en législateur. Il a donné quelques avertissements, à l'occasion, et surtout des exemples. Aussi bien, ce qu'il y a de plus solide et de plus brillant à la fois en lui, c'est son talent d'écrivain. Il est temps de l'étudier.

VII

Le fond du talent de Lucien, c'est l'esprit, au sens moderne du mot, c'est-à-dire le don des aperçus vifs, des inventions plaisantes, des traits satiriques. Mais il y a en ce genre des distinctions à établir, et il faut essayer de caractériser plus précisément l'espèce d'esprit qui lui est propre.

Une pensée singulièrement nette et prompte, un regard clairvoyant, aiguisé, mobile, voilà ce qu'il faut noter tout d'abord. Toutefois, c'est par les qualités d'invention, bien plus que par celles d'observation, qu'il excelle véritablement ; et dans l'invention, son originalité est proprement faite de fantaisie. Non que sa dialectique ne mérite aussi d'être signalée : elle est inventive, agile, remarquablement ingénieuse ; et, si elle manque un peu de force, si elle est quelquefois courte et sommaire, elle compense ce défaut par l'abondance des suggestions piquantes, qui amorcent la réflexion. Mais enfin, dépouillée de ce que l'imagination y ajoute, elle ne serait peut-être pas supérieure à celle de la plupart des sophistes contemporains ; et, en fait, c'est, de toutes les facultés de Lucien, celle qui s'est le plus développée dans l'école. Le signe distinctif de son esprit, c'est l'essor libre et capricieux.

Son imagination, excitée par une humeur moqueuse, aime à créer joyeusement, en dehors de la vraisemblance,

en pleine fantaisie. Là seulement, toutes ses qualités ont la liberté de se déployer. Dispensé d'exactitude et de suite rigoureuse, il dessine à son gré, avec un sens juste de la forme ; tantôt d'un trait rapide, en caricaturiste, qui note en passant une conception drôle ; tantôt avec une insistance ingénieuse, qui imite plaisamment la réalité en plein merveilleux. Les folles inventions abondent chez lui ; l'*Histoire vraie* en est pleine, sans parler de l'*Icaroménippe*, du *Charon*, de beaucoup d'autres compositions : mais, en somme, ce n'est pas vers l'extravagance outrée que va le plus volontiers son esprit, pas plus que sa gaîté ne se plaît dans la bouffonnerie. Il y a en lui une sorte de discrétion et d'habileté, qui l'incline plutôt vers ce qui est ingénieux. Au lieu d'accumuler invention sur invention, il préfère en général, lorsqu'il en tient une qui le séduit, en tirer parti, la retourner en tous sens, la prolonger et la multiplier, de façon à faire valoir son savoir-faire par tout ce qu'il y découvre d'inattendu. En cela, il y a peut-être en lui quelque trace de sophistique, sous les apparences d'une spontanéité charmante ; mais cet art se fond dans le naturel avec tant d'adresse qu'on n'en est aucunement choqué.

L'esprit peut, selon l'humeur qui l'accompagne, être ou franchement gai, ou attendri, ou incisif, ou amer. Celui de Lucien n'a pas tout le laisser-aller ni la simplicité qu'exige la franche gaîté : non seulement ce qu'il a d'ingénieux attire un peu trop l'attention, mais surtout la disposition morale qu'il décèle n'est pas assez naturelle ni pleinement humaine. La sagesse qu'affecte Lucien est raide, hautaine, et au fond peu satisfaisante ; il ne nous met pas à l'aise, quand il se moque de l'humanité, parce que nous ne voyons pas bien au nom de quoi il s'en moque, ni s'il a mieux à nous proposer. Son enjouement est mordant ; il nous pique et nous stimule

en nous amusant ; il ne prend pas possession de nous complètement. Un vrai humoriste doit avoir plus de sensibilité qu'il n'en a. Rien ne charme comme un peu de bonté sous l'ironie, la sympathie sous la satire. Il y a de la sécheresse dans celle de Lucien.

Ces premières remarques prennent plus de force et de précision, si l'on passe, de l'analyse de ses qualités naturelles, à l'étude de son style et de ses créations littéraires.

Ce qui frappe le plus dans son style, c'est un curieux mélange d'imitation et de spontanéité. Pas plus qu'aucun de ses contemporains, Lucien ne puise directement dans le langage parlé autour de lui. Sa connaissance du grec, si familière et si fine qu'elle soit, lui vient surtout des livres. Dès sa jeunesse, il avait commencé à lire les auteurs classiques, et, pendant toute sa vie, il n'a cessé de les relire. Il sait par cœur Homère et Hésiode, il a présents à l'esprit mille souvenirs des lyriques, il connaît à fond les poètes de la tragédie et ceux de la comédie. Parmi les prosateurs, il a lu et relu les grands historiens et les philosophes, Hérodote et Thucydide, Platon et Xénophon, il a la mémoire pleine des orateurs, notamment de Démosthène. Grâce à une remarquable facilité d'assimilation, il est devenu dans leur commerce un véritable attique, non pas un attique exclusif, étroit et intolérant, comme quelques-uns de ses contemporains, mais un attique comme les hommes distingués de l'ancienne Athènes, qui ne dédaignaient rien de ce qui était grec, ni Homère, ni Hérodote, ni les Ioniens, ni les Doriens. Voilà d'où il tire presque tout son vocabulaire, sauf quelques mots plus récents, qui lui échappent par mégarde, ou qu'il admet pour ne pas affecter un purisme étroit ; voilà aussi d'où lui viennent quantité de locutions, de tours, de proverbes, de

citations, de réminiscences [1]. Dans ce mélange d'emprunts, il est difficile de dire quel est l'élément qui prédomine. Toutefois, d'une manière générale, c'est la langue élégante de la prose du IVe siècle, ou celle de la poésie du même temps, en ce qu'elle a de très voisin de la prose, qui semble avoir eu le plus d'influence sur la sienne. Sa manière d'écrire rappelle surtout celle de la comédie moyenne et nouvelle, probablement aussi celle d'auteurs perdus tels que Bion le Borysthénite ou Ménippe de Gadara.

Mais quelle que soit, dans son style, la part des éléments traditionnels, il est incontestable que sa personnalité d'écrivain y éclate partout. Ce vocabulaire, qu'il doit à ses auteurs, il le manie avec une prestesse charmante ; le mot vif, amusant, inattendu, lui arrive sans qu'il ait l'air de le chercher ; et pour varier les nuances, détailler les incidents, souligner les effets, insinuer les sous-entendus, il a une souplesse et une richesse verbale des plus rares. La finesse est un des caractères les plus frappants de sa langue ; elle est exquise, soit dans les traits satiriques, soit dans les descriptions plaisantes, soit dans l'appréciation des œuvres d'art, dont il parle en connaisseur avec une délicatesse qui a été souvent remarquée et louée à bon droit [2]. Cette finesse n'a rien de laborieux ni de cherché. Elle s'allie le mieux du monde à la verve, à la malice, à l'entrain et au mouvement, à toutes les qualités vivantes et brillantes. Elle n'exclut pas non plus la force. Bien que Lucien préfère en général le tour ironique, il trouve, quand il le faut, des expressions véhémentes, qui détachent, avec une

1. A. Du Mesnil, *Grammaticæ, quam Lucianus in scriptis suis secutus sit, ratio cum antiquorum atticorum ratione comparatur*, Stolpe, 1867 ; Sam. Chabert, *l'Atticisme de Lucien*, Paris, 1897.

2. H. Blümner, *De locis Luciani ad artem spectantibus*, Berlin, 1866 ; *Archaeologische Studien zu Lucian*, Breslau, 1867.

sorte de brusquerie et d'âpreté, certaines protestations.

Sa phrase, très habilement conduite, est pourtant libre et souple. Dans la conversation, elle est brève, vive; elle pose la question avec malice ou naïveté, lestement; elle jette la riposte comme un trait; ou elle peint naïvement les nuances de l'embarras, du dépit, de l'impatience, de la surprise, de l'ébahissement. Dans la description, dans le conte, elle est alerte, dégagée, fine et souvent perfide, très pittoresque par ses mouvements irréguliers, ses arrêts, ses détours, ses élans; elle sait se faire lente, analytique, curieuse, pour mettre en valeur les détails qui plaisent ou qui amusent, comme aussi courir, quand il le faut, ou même voler, pour arriver plus vite aux bons endroits. Dans le raisonnement, dans le développement des idées, elle s'affranchit volontiers de la régularité de l'école; la pensée qui est en elle aime à se modifier chemin faisant, à s'étendre, à jeter en passant des aperçus secondaires, mais non pas au point de se perdre dans les chemins de traverse; elle est toujours lancée vivement, vers un but qu'on devine, qu'elle laisse voir, qu'elle atteint. Il y a dans toute son allure une maîtrise qu'on ne trouve au même degré chez aucun autre écrivain du temps.

VIII

Ce qui est vrai du style de Lucien l'est aussi des genres littéraires où il a excellé. Les types auxquels son nom est attaché sont faits de pièces d'emprunts, adroitement choisies et ajustées. Mais, en les ajustant ainsi, il a fait œuvre de création.

Comme il nous le dit lui-même, ce sont les dialogues des philosophes socratiques qui ont été ses premiers

modèles; c'est en les lisant que l'idée lui est venue de ce qu'il pouvait faire; mais l'élan décisif, il l'a dû à Ménippe et aux poètes de la comédie attique. — Les socratiques, et surtout Platon, lui ont appris l'art de faire causer des personnages, de conduire une discussion avec naturel, sans pédantisme, de façon à nous montrer des hommes, qui ne fussent pas des dissertations affublées de noms quelconques. L'*Hermotime* laisse voir ce qu'il leur a dû; et le même art se retrouve dans tous ses dialogues, sans en excepter les plus fantaisistes. — Quant à cette fantaisie même, c'est chez Ménippe et chez les poètes de l'ancienne comédie qu'il en a trouvé l'exemple. Les inventions de Cratinos et d'Aristophane ont été le modèle des siennes. Sans eux, sans doute, il n'aurait jamais eu l'idée des conceptions amusantes où s'encadrent si bien ses satires. Mais peut-être, sans Ménippe, n'aurait-il pas senti, comme il l'a fait, de quelle manière on pouvait les accommoder au goût de son temps et à ses moyens de publicité. Ménippe, — que nous connaissons d'ailleurs assez mal, — avait transporté, le premier, le genre d'invention de la comédie ancienne dans des compositions destinées à un tout autre public. En montrant qu'elles pouvaient se passer de décors et de costumes, il les avait rendues propres à un emploi nouveau, et mises à la mesure de cet emploi. Donc l'influence de l'ancienne comédie sur Lucien est inséparable de la sienne, et on ne saurait distinguer entre l'une et l'autre. Instruit par lui, Lucien est remonté ensuite directement jusqu'à cette comédie même. Les imitations de détail qu'on en pourrait citer abondent dans ses dialogues; mais c'est l'imitation générale, celle qui tient à la conception même du genre, qu'il était important de signaler ici [1].

Ce genre, du reste, n'est pas le moins du monde

1. Rabasté, *Quid comicis debuerit Lucianus*, Paris, 1856.

enchaîné à une formule unique ; et ceci permet de juger combien Lucien est resté indépendant jusque dans l'imitation. Quelques-uns de ses dialogues, très courts, ne nous mettent sous ses yeux qu'une seule situation, indiquée dès les premiers mots : tels sont par exemple ses célèbres *Dialogues des morts*. D'autres, plus développés, sont de petits drames, qui comportent une sorte d'action ; c'est le type qu'il semble avoir préféré et qui réalise tout ce dont le genre était capable ; citons, entre autres, les *Sectes à l'Encan*, le *Pêcheur*, la *Double accusation*, l'*Icaroménippe*, le *Timon*, le *Charon*, le *Coq*, l'*Assemblée des dieux*, *Zeus tragédien*. Action fort légère naturellement. Bien rarement. on y trouve, comme dans le *Pêcheur*, la *Double accusation*, le *Timon*, *Zeus tragédien*, quelque ébauche de péripéties ; le plus souvent, tout se réduit à de simples incidents. A quoi bon s'attacher à de si minces différences dans des créations aussi libres ? Incidents ou péripéties, tout est proportionné à l'importance du drame, qui en lui-même n'est presque rien. Surprise. drôlerie, rapidité, voilà son mérite. Remarquons pourtant qu'en général les principaux de ces incidents naissent, non de la fantaisie pure, mais des données qui constituent les personnages. Quand Zeus envoie Ploutos rendre à Timon sa richesse, la protestation de Ploutos forme une première péripétie, le refus de Timon en est une seconde : toutes deux proviennent des sentiments du dieu et du misanthrope ; il en est de même dans le *Pêcheur*, dans le *Charon*, dans le *Coq*. Il y a donc quelque vraisemblance morale dans cette fantaisie, quelque raison dans ces caprices ; mais, bien entendu, il n'y en a pas plus qu'il ne faut. L'action pour Lucien est simplement un moyen de mettre vivement en scène ses personnages et de les faire parler. Qu'elle soit amusante, qu'elle leur permette de dire ou de faire drôlement ce qu'ils ont à dire ou à faire, on n'a rien de plus à lui demander.

Ces personnages même, il va de soi que l'auteur ne pouvait pas leur donner plus de réalité solide qu'au drame où ils s'agitent. Ce sont des êtres sans consistance, pour qui toute vraisemblance serait trop lourde. La plupart pourtant ont au moins une esquisse de caractère, un trait saillant et frappant, qui est la donnée de leur vie dramatique. Ménippe et Diogène sont des cyniques parmi les morts, comme ils l'étaient parmi les vivants; Timon est un misanthrope bourru; Micylle, un pauvre, naïf, plein de désirs, et avec cela un honnête homme; Charon, sortant des enfers pour voir le monde avec Hermès, a d'abord la curiosité, et ensuite les étonnements qu'il doit avoir; Momos est le blâme en personne. Les personnages allégoriques eux-mêmes vivent de cette sorte de vie très simple, comme autrefois la Pauvreté d'Aristophane. La Philosophie du *Pêcheur* a de la dignité, de la droiture, elle s'indigne à propos; la Rhétorique de la *Double accusation* nous amuse, avec sa colère de femme jalouse. Si élémentaire que soit ce dessin des personnages, il donne de la clarté et de l'intérêt à l'action, il contribue à la netteté comme à l'agrément de l'impression totale; mais il faut bien comprendre que de telles conceptions laissent d'ailleurs à leur auteur toute sorte de libertés. Sans cesse, il oubliera le personnage qu'il fait parler, soit pour plaisanter, soit pour moraliser en son propre nom. Lorsque Timon entre en scène, il parle en humoriste, en fantaisiste plein d'esprit et de malice; en un mot, il est Lucien, non Timon. Cela même est une grâce de plus dans ces œuvres de raillerie étincelante, où la raison ne plaît qu'à condition de se dissimuler.

Ainsi conçu, le dialogue est bien un genre nouveau; il n'y a aucune raison pour n'en pas attribuer la création à Lucien, puisque, après tout, créer, en littérature, ce n'est jamais que mettre en œuvre sous une forme per-

sonnelle des éléments déjà existants. Que ce genre d'ailleurs soit secondaire, qu'il ait même quelque chose en soi d'un peu artificiel, cela est assez évident. La satire toute simple vaudra toujours mieux pour moraliser, la comédie franche pour étaler le ridicule. Mais quand, pour une cause ou pour une autre, ni la satire ni la comédie ne sont de saison, cette sorte de dialogue amusant, léger, qui court partout, qui se lit vite, qui peut devenir, selon les temps et les occasions, conférence, libelle ou feuilleton, a bien son mérite propre. Et c'est ainsi que Lucien, sans être un Aristophane, a mis au monde quelque chose qui s'est fait une place à côté du drame comique et qui l'a gardée.

Au reste, il ne convient pas de l'enfermer par un éloge exclusif dans un genre où lui-même n'a pas voulu s'enfermer. En dehors de la forme dialoguée, il est aussi, entre les anciens, le représentant par excellence du pamphlet et du récit fantastique. Ses brillantes qualités s'y sont manifestées avec non moins d'éclat.

Le pamphlet, chez lui, n'a pas de forme propre. C'est tantôt un récit moqueur, tantôt une argumentation, tantôt une instruction ironique. Dans la *Mort de Pérégrinus*, dans l'*Alexandre*, l'auteur a l'air de composer une simple relation ; il dit, ou est censé dire, ce qu'il a vu et entendu ; mais sa narration est, en fait, la plus mordante des diatribes. Dans la lettre à l'*Ignorant qui collectionne des livres*, dans la riposte *à Timarque*, il raisonne ; mais son raisonnement est une invective acerbe. Dans les observations *Sur la manière d'écrire l'histoire*, dans la lettre *Sur ceux qui se font salarier*, dans *le Maître de rhétorique*, il prend le rôle d'un conseiller qui donne des avis ; mais ces avis se transforment, tandis qu'il les formule, en satire impitoyable. Si la littérature grecque n'avait subi des pertes qui nous empêcheront à tout jamais de la

bien connaître, on y trouverait, cela est certain, des modèles de toutes ces sortes de railleries. Les pamphlets n'y avaient pas manqué : mais le pamphlet, de sa nature, est œuvre éphémère ; et cela explique que les meilleurs aient disparu. Lucien, lui, a profité d'une chance heureuse ; peut-être nous paraîtrait-il moins original en ce genre, s'il n'y était presque isolé. Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'il y a excellé. Si sa fantaisie y est moins vive que dans les dialogues, elle s'y trouve pourtant mélangée partout à la verve satirique, aux observations piquantes, aux vues ingénieuses, à l'argumentation pressante, et c'est ce mélange qui semble bien avoir été le trait distinctif de sa manière. Rien de plus varié que le tissu de ces amusantes compositions. Que la trame en soit narrative ou dialectique, il y fait serpenter toute une broderie merveilleuse d'anecdotes, de bons mots, de citations, de souvenirs classiques, qui, sans effacer le dessin principal, l'égaient en mille manières. D'autres ont eu autant que lui le don de l'ironie, quelques-uns l'ont surpassé par la force de l'argumentation ; personne peut-être ne l'a égalé par cette variété éblouissante, au milieu de laquelle il se joue avec tant de grâce et de prestesse.

Le récit fantastique, dont il nous a laissé un modèle exquis dans son *Histoire vraie*, semble lui appartenir plus en propre. L'original qu'il a si joliment su contrefaire, c'étaient les narrations paradoxales des voyageurs, depuis celles d'Ulysse dans l'*Odyssée* jusqu'à celles d'Iamboulos relatives à la Grande Mer. Mais pour déclarer dès la première ligne qu'on allait mentir, et pour amuser ensuite son lecteur pendant deux livres avec ces mensonges avoués, il fallait vraiment tout son esprit. D'autant qu'il n'y a là aucune thèse, aucune satire continue. Rien qu'une série prodigieuse d'inventions, plaisantes ou burlesques, qui se succèdent avec la plus

étonnante variété. Le don de créer des formes et des mouvements, le talent de décrire ou plutôt de faire voir, l'imagination pittoresque, la verve intarissable, la hardiesse dans l'absurde en font une œuvre extraordinaire. Entre toutes les créations de Lucien, c'est une de celles qui ont eu la fortune la plus brillante : Rabelais et Swift s'en sont manifestement inspirés, sans parler d'autres imitateurs moins illustres. Il est vrai que l'un et l'autre y ont mis un dessein philosophique dont Lucien ne s'était pas soucié. Mais ce dessein même, il l'avait au moins suggéré par certaines malices, insérées çà et là sous ses folles inventions, et il l'avait rendu plus facile à réaliser par la nature de la composition.

Si l'on cherche à résumer ces impressions diverses, Lucien apparaît comme le mieux doué des écrivains de son temps. En un autre siècle, tel que celui d'Aristophane, où l'âme hellénique était plus simple, où les croyances nécessaires étaient plus assurées, où l'art était plus jeune, il est probable que, né dans Athènes, associé à l'idéal de la cité, son génie l'aurait mis au rang des plus grands. Au lieu de cela, il vint tardivement, dans une société désagrégée et troublée, où la philosophie comme la religion s'étaient faites officielles, où le doute grandissait avec la superstition, où la sincérité devenait rare, où dominait le goût de paraître. Sa franchise naturelle en souffrit, se révolta, se jeta dans le scepticisme, en haine du mensonge. La nature l'avait fait pour défendre avec éclat des idées simples et fortes, et justement ces idées lui manquèrent. Il en résulta que ses qualités ne trouvèrent jamais à s'employer tout à fait comme elles l'auraient pu. Sa destinée fut d'escarmoucher brillamment, au profit d'un certain nombre de demi-vérités, faute d'une grande cause qu'il eût été digne de servir. C'est là le défaut essentiel de son

œuvre, et c'est par là qu'elle se rattache à la sophistique contemporaine. Mais, d'autre part, on voit assez, par tout ce qui précède, à quel point elle la dépasse. La mode dont il avait profité a pu disparaître sans lui faire de tort : il est resté, comme un des grands représentants du bon sens satirique, comme un des maîtres toujours admirés de la raillerie.

IX

Du nom de Lucien, il est naturel de rapprocher, — sans méconnaître d'ailleurs les distances, — celui d'Alciphron, fantaisiste aimable comme lui, qui fut probablement son contemporain, et qui semble s'être quelquefois inspiré de lui. Le recueil de *Lettres* qu'il nous a laissé est une des plus agréables productions de la sophistique du second siècle [1].

Alciphron, dont nous ignorons entièrement la vie, semble avoir écrit dans la fin du second siècle. Eustathe (762, 62) le qualifie d'*Atticiste*, et tous ses caractères le rattachent en effet à ce goût d'atticisme délicat et savant qui se manifeste alors. Aristénète, dans le recueil de Lettres fictives qu'il publia au v[e] siècle, a supposé une lettre d'Alciphron à Lucien (I, 5) et une autre de Lucien à Alciphron (I, 22). Ces deux lettres nous les représentent comme deux amis, également enclins à s'amuser du spectacle des choses du jour, qui se racontent l'un à l'autre, en fins narrateurs, les petits faits de la chronique galante d'Athènes. Il y a tout lieu de croire qu'Aristénète, bien informé, nous a donné en cela une idée juste des relations des deux écrivains. Alciphron a

1. Sur Alciphron, voir l'art. de Passow dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber (Cf. *Vermischte Schriften*. p. 91 et suiv)., et celui de W. Schmid, dans l'Encyclop. de Pauly-Wissowa.

dû être un sophiste athénien, du temps de Marc-Aurèle et de Commode, peut-être un peu plus jeune que Lucien, mais l'un de ceux qui ont le plus goûté ses spirituels dialogues, à mesure qu'ils paraissaient. C'est de lui peut-être qu'il a pris l'idée d'imiter à sa manière la comédie du IV[e] siècle : il n'est guère possible de douter qu'une de ses lettres (III, 55), où il raconte un banquet de philosophes qui se querellent, ne soit une imitation directe du *Banquet* de Lucien, ni qu'il lui ait dû le nom de Lexiphanès, qu'il donne dans une autre à un poète comique (III, 71) [1].

Ses *Lettres*, au nombre de cent dix-huit, sans compter six morceaux incomplets [2], sont en réalité tout autre chose que de simples thèmes d'école. Sans doute, le genre lui-même n'est que la transformation ingénieuse d'un exercice scolaire signalé plus haut. Mais cet exercice, ainsi traité, est devenu une véritable forme dramatique. Ces lettres, censées écrites par des gens de toute sorte et de toute classe, pêcheurs, paysans, parasites, courtisanes, nous mettent en effet sous les yeux, dans de brefs récits, qui sont des tableaux, des situations analogues à celles qu'avait représentées autrefois la comédie. Philémon, Diphile, Ménandre et leurs contemporains sont les modèles d'Alciphron, en même temps que le sujet de ses compositions ; il imite leur style et leur manière de penser, il met en scène la société où ils ont vécu et qu'ils ont décrite ; parfois même, il nous fait raconter, soit par eux, soit par d'autres, quelques inci-

1. Comparer aussi la lettre III, 10 et le début du *Coq*.
2. La division en trois livres remonte à Bergler qui édita les lettres d'Alciphron au XVIII[e] siècle (Leipzig, 1715). L'édition princeps (Collectio epist. graec. aldina, Venise, 1499) ne contenait que les deux premiers livres. Bergler a formé le 3[e] livre de lettres découvertes par lui dans des mss. de Vienne et du Vatican. D'autres encore encore ont été ajoutées depuis à la collection par Wagner, Abresch, Seiler.

dents de leur vie, réels ou fictifs [1]. Atticiste au sens le plus large du mot, il aime à se transporter dans l'Athènes épicurienne du IVe siècle, dont il peint, avec grâce et esprit, l'élégance, les mœurs faciles, la vie brillante et dissipée, sans oublier d'ailleurs ni la misère des pauvres gens ni la ladrerie des avares. Son livre est pour nous un document historique, qui nous instruit en nous amusant. Ses peintures sont légèrement moqueuses, comme l'était la comédie qu'il imite; mais elles le sont moins par le dessein de l'écrivain que par la fine vérité des mœurs. C'est de la satire légère, enjouée, pourtant précise, qui fait revivre les folles amours, les vices, les faiblesses, les travers d'une autre époque, avec la complaisance d'un lettré, habitué à voir tout cela à travers des œuvres charmantes. Dans cette exactitude, il y a d'ailleurs aussi un élément important d'invention fantaisiste. Celle des noms propres, en particulier, quand ils ne sont pas empruntés à l'histoire, est aussi libre que piquante.

Comme écrivain, Alciphron est un de ceux du second siècle qui possèdent le mieux l'ancienne langue attique. Moins sûr de lui pourtant et moins correct que Lucien, il a quelque chose de son aisance, de sa finesse, de son enjouement, sans l'égaler ni par la fantaisie ni par le trait.

Nous retrouverons plus loin le même genre, cultivé au siècle suivant par Élien et par Philostrate. Mais rien ne fait mieux ressortir le mérite d'Alciphron que de le comparer à ceux qui ont voulu faire après lui ce qu'il avait fait.

1. Lettre de Ménandre à Glycère, II, 3; de Glycère à Ménandre, II, 4.

X

Nous ne nous éloignons guère de la sophistique, qui est le centre de ce chapitre, en passant à la poésie. Car, au second siècle, la poésie, sous presque toutes ses formes, c'est encore de la sophistique.

L'imitation étant alors le fond de toute production littéraire, il n'y avait pas de raison pour que les genres les moins appropriés au temps ne reprissent faveur parmi les lettrés. Une composition en prose du temps d'Adrien, le *Concours d'Homère et d'Hésiode*, nous montre combien la vieille épopée et ses représentants étaient alors en faveur dans les écoles. Il n'est pas étonnant que des hommes d'école aient songé à faire des épopées. Philostrate nous apprend que le sophiste Scopélien avait composé une *Gigantomachie*, digne de servir de modèle aux Homérides [1]. Un certain Arrien, que Suidas distingue du disciple d'Épictète, mais qu'on peut rapporter au même temps, non content de traduire en grec les *Géorgiques* de Virgile, écrivit une *Alexandride* en vingt-quatre chants, où il célébrait les conquêtes du roi de Macédoine, que l'autre Arrien racontait en prose [2]. Un peu plus tard, le sophiste Adrien de Tyr, sous Marc-Aurèle et Commode, versifiait des *Métamorphoses* en sept livres. Peut-être est-ce aussi en ce siècle qu'un certain Denys de Samos composa des *Bassariques*, dont il nous reste quelques fragments [3], et divers poèmes didactiques qui sont perdus [4]. En somme,

1. *V. des Soph.*, I, 21, 9.

2. Suidas, Ἀρριανὸς ἐποποιός. Étienne de Byz., v. Σάνεια et Ἄστραια.

3. Ét. de Byz., v. Κάσπειρος. Fragm. dans Bernhardy, *Dionys. Periey.* p. 515-517.

4. Des Λιθιακά, des Ὀρνιθιακά, des Ἰξευτικά (Suidas), dont nous possédons encore une paraphrase en prose, Didot, *Poet. bucol.*, p. 107; Schol. Harleian. *ad Odyss.* X, 323. Le scol. de Denys le Périégète at-

toute cette poésie épique semble avoir eu peu de succès. Rhétorique pour rhétorique, celle qui était en prose valait encore mieux et dispensait de l'autre.

Mieux partagée que l'épopée, la poésie didactique avait au moins un mérite d'utilité; elle apprenait quelque chose à ses lecteurs. C'est peut-être ce qui a fait vivre quelques-unes des nombreuses œuvres qu'elle produisit en ce siècle.

Denys d'Alexandrie, surnommé le Périégète, est surtout connu par le poème géographique qu'il composa sous Adrien [1]. Son père, appelé aussi Denys, était peut-être le grammairien qui, selon Suidas, fut bibliothécaire et secrétaire des empereurs, depuis Néron jusqu'à Trajan [2]. Son poème est un *Tour du monde* (Περιήγησις τῆς οἰκουμένης) en 1187 hexamètres, élégants et bien tournés, où il décrit à grands traits, d'après la carte d'Ératosthène, la Libye, l'Europe et l'Asie. Le mérite de la forme, joint à la concision substantielle de l'exposé, lui valut de devenir un livre d'enseignement et d'être abondamment commenté. Il nous est parvenu accompagné de scolies diverses, d'un commentaire d'Eustathe, d'une paraphrase grecque anonyme. Nous en avons de plus deux traductions latines en vers, l'une du IVe siècle, due à Rufus Festus Avienus (*Descriptio orbis*), l'autre du VIe siècle, œuvre du grammairien Priscianus [3].

tribue ces poèmes à son auteur (éd. C. Müller, p. 427); mais cette opinion est réfutée par Eustathe, *Comment. de Denys le Périég.*, p. 81.

1. On a longtemps multiplié les conjectures sur son origine et sur le temps où il a vécu. Ces doutes ont été levés par une petite découverte de Leue, *Philol.* 42, 175. Les vers 112-134 forment un acrostiche qui se lit : Διονυσίου (sic) τῶν ἐντὸς Φάρου (fils de Dionysios d'Alexandrie); et les vers 522-532 en forment un autre qui donne : Ἐπὶ Ἀδριανοῦ. Cf. scol. éd. C. Müller, p. 427.

2. Suidas, Διονύσιος Ἀλεξανδρεὺς ὁ Γλαύκου υἱός.

3. Ces traductions, avec la paraphrase latine, le commentaire d'Eustathe et les scolies, font suite au texte de la Περιήγησις, dans l'édition de C. Muller, *Geogr. gr. minores*, t. II.

Plus encore que la géographie, l'histoire naturelle, par ı variété des choses qu'elle offrait à décrire, paraissait ıite pour alimenter la poésie didactique. Au siècle récédent, comme on l'a vu, c'était surtout la médecine ui avait eu le privilège de tenter les versificateurs. ous Marc-Aurèle, nous rencontrons encore un médecin-oète, Marcellus de Sida, qui compose un poème sur on art, en quarante-deux livres (Ἰατρικά)[1]; il nous en este trois fragments, formant ensemble une cinquan-ıine de vers, qui donnent, il faut l'avouer, une bien ıédiocre idée de l'ouvrage[2]. Dans le même genre, on eut mentionner en passant les fragments d'un poème nonyme *Sur les vertus des simples* (Περὶ βοτανῶν), d'é-oque inconnue[3].

Mais les parties descriptives de l'histoire naturelle sem-lent avoir eu plus de vogue au second siècle que la mé-ecine. Le principal représentant du genre est Oppien[4]. Né Corycos, en Cilicie, vers le milieu du siècle, il composa, la fin du règne de Marc-Aurèle, un poème en cinq vres *Sur la pêche* (Ἁλιευτικά), qui est venu jusqu'à ous en son entier. Dédié à l'empereur et à son fils Com-ıode, ce poème dut être publié entre 177 et 180. Le oète y décrit les diverses espèces de poissons (l. I), leurs ıœurs, leurs combats (l. II), la façon de les pêcher

1. Suidas, Μάρκελλος Σιδήτης.
2. *Poetæ bucolic. et didact.*, Didot, p. 169.
2. Ibid., p. 173.
4. Nous avons quatre notices biographiques sur Oppien (Wester-.ann, Βιογράφοι, p. 63 — 68). Trois d'entre elles, qui sont d'ailleurs lentiques quant au fond, le font vivre par erreur au temps de Sévère ; de Caracalla. Suidas, seul, le met à sa vraie date, qui est attes-ːe par de fréquentes allusions des Ἁλιευτικά. Il y a peu de fond à ıire sur les récits des autres biographes. Ils nous racontent que père d'Oppien, Agésilas, riche et philosophe, fut exilé à Malte ar Sévère, mais qu'après la mort de Sévère, Oppien obtint de Ca-ıcalla la grâce de son père. Cela s'applique peut-être à un autre ppien, auteur des *Cynégétiques*.

(l. III-V). Son œuvre, extrêmement admirée des Byzantins [1], a incontestablement des mérites d'élégance et de savoir-faire; ses descriptions ne manquent pas de grâce ni même d'une certaine force; au demeurant, il y a en tout cela plus de rhétorique que de véritable poésie. Oppien n'a pas d'impressions personnelles : il met en vers ce qu'il a lu, sans s'élever au-dessus d'une habile médiocrité. — Nous avons sous son nom un autre poème, les *Cynégétiques* (Κυνηγετικά), en quatre livres, qui serait, suivant ses biographes, une œuvre de jeunesse. Mais les *Cynégétiques* sont adressés à Caracalla, et par conséquent postérieurs à 211 [2]. S'ils appartiennent réellement au même poète, ils ne pourraient donc, au contraire, être attribués qu'à sa vieillesse. Il vaut mieux admettre qu'ils sont d'un second Oppien. La description que l'auteur y fait de sa patrie (II, 115-158) se rapporte à la vallée de l'Oronte en Syrie, et non à la Cilicie; de plus, l'œuvre est sensiblement inférieure en mérite littéraire au poème de *la Pêche*, et la facture du vers en est différente [3]. Dans un développement mal conduit, le poète traite d'abord des qualités du chasseur, des chiens et des chevaux (l. I), puis des bêtes à cornes (l. II), des bêtes féroces (l. III), enfin des différentes espèces de chasse (l. IV). Bien qu'il se donne lui-même pour un chasseur (IV, 16), il n'y a pas plus d'observation personnelle dans ce poème que dans le précédent. Lui aussi se borne à versifier ses auteurs, dont il reproduit sans critique les affirmations paradoxales [4].

1. Voir les biographies, en particulier celle de Constantin Manassès en vers politiques.

2. *Cynégét.* I, début. Les vers 4 et suiv., qui contiennent l'éloge de Julia Domna, semblent indiquer que le poème a été composé pour la petite cour lettrée que cette impératrice avait formée.

3. Lehrs, *Quæstiones epicæ*, V (*De Halieuticorum et Cynegeticorum discrepantia*).

4. Les mêmes biographes attribuent aussi à un Oppien, quel qu'il soit, un poème *Sur la chasse à la glu* (Ἰξευτικά), que nous n'avons

L'apologue en vers se rattache à la fois à la poésie qui enseigne et à celle qui raconte. Faisons une place ici, malgré l'incertitude des dates, au fabuliste Babrius, qui est certainement antérieur au IIIe siècle, mais qui paraît postérieur au premier[1].

Nous ne savons rien de sa personne ni de sa vie. Son nom paraît un nom latin[2]; sa langue renferme des latinismes, et sa versification porte des traces de l'accentuation latine[3]. D'autre part, lui-même parle de l'Arabie comme quelqu'un qui l'a vue (Fable 57), et ses fables paraissent s'être répandues en Orient d'abord[4]. On peut donc le considérer avec vraisemblance comme un Romain hellénisant qui a dû séjourner en Orient. De même que son origine, le temps où il vécut ne peut être déterminé qu'approximativement et par conjecture. Babrius est antérieur au IIIe siècle, car à partir de ce temps, il est cité assez fréquemment[5] ; mais il doit l'être de peu, car auparavant il n'est mentionné par personne ; il ne l'est même pas par les écrivains les plus familiers avec la littérature ésopique, tels que Plutarque. Ajoutons que tout en lui trahit l'influence de la

plus ; peut-être n'y a-t-il là qu'une confusion avec le poème analogue de Denys de Samos, signalé plus haut (p. 619) comme auteur de diverses compositions didactiques.

1. Suidas, art. Βαβρίας ἢ Βάβριος, ne nous apprend que le titre et le contenu de son livre. Voir l'art. de O. Crusius dans l'encyclop. de Pauly-Wissowa ; on y trouvera toute la bibliographie du sujet.

2. Les Byzantins ont tiré du génitif Βαβρίου les deux formes de nominatif Βαβρίας et Βάβριος. Mais Avianus, au IVe ou au Ve siècle, le nomme Babrius (Préf. de ses Fables); nom latin, qui semble identique à Barbius. D'après le titre conservé dans le Harleianus 3521, le nom complet était Valerius Babrius (dont le ms. de l'Athos a fait Βαλεβρίου pour Βαλερίου Βαβρίου).

3. Crusius, *De Babrii ætate*, 114 et suiv., 180 et suiv.

4. Voir les témoignages réunis en tête de l'édition de Crusius.

5. Voir les témoignages dans l'édition de Crusius. Le plus ancien est celui du Pseudo-Dosithée, qui, au commencement du IIIe siècle, fait figurer deux fables de Babrius dans ses Ἑρμηνεύματα.

sophistique. Quant aux deux noms qui figurent dans ses deux prologues, il n'y a rien à en tirer, comme indication chronologique. Le premier est celui d'un enfant qu'il appelle Branchos (Βράγχε τέκνον, Prol. I). Le second est celui d'un roi Alexandre, père du jeune lecteur à qui le poète s'adresse (ὦ παῖ βασιλέως Ἀλεξάνδρου, Pr. II) ; ces deux noms sont inconnus, et les conjectures faites sur cet Alexandre n'ont abouti à rien de certain[1] : le plus probable est qu'il s'agit d'un des petits rois obscurs de l'Orient grec.

La forme primitive du recueil de *Fables* de Babrius (Αἰσώπειοι μῦθοι) est impossible à retrouver aujourd'hui sous les altérations qui l'ont défiguré. Suidas cite un recueil en dix livres. Cette division a disparu dans notre manuscrit unique, l'*Athous*, qui donne 123 fables par ordre alphabétique, depuis A jusqu'à O, c'est-à-dire les deux tiers au plus de l'ensemble primitif. Parmi ces fables, sont insérés deux prologues, qui semblent partager le recueil en deux livres, l'un au début, l'autre après la fable 107 ; mais ce n'est là qu'une fausse division, superposée à l'ordonnance primitive[2]. C'est pourtant celle qu'Avianus parait avoir connue (Préf. : *duo volumina*). Le texte de Babrius a donc été altéré de très bonne heure, ce qui tint à son succès même. Adopté dans les écoles, il fallut l'approprier à l'usage qu'on en voulait faire. On écourta certaines fables ; à presque toutes, on ajouta des épilogues, qui n'étaient pas du poète ; on en modifia le classement, pour qu'elles fussent plus faciles à trouver ; enfin on fit entrer dans le recueil d'autres apologues de divers auteurs. Car Babrius nous apprend

1. On a voulu y reconnaître tour à tour Alexandre fils d'Antoine et Cléopâtre, Alexandre petit-fils d'Hérode et roi en Cilicie sous Vespasien, Caracalla, Alexandre Sévère, etc.

2. Elle paraît toutefois marquer deux époques dans la manière de Babrius et répondre à deux publications successives.

lui-même (Prol. II, 11) qu'il eut des imitateurs, et il s'en plaint aigrement, comme de concurrents qui lui faisaient tort. Voilà comment nous avons affaire aujourd'hui à un texte fort altéré, que l'on peut quelquefois corriger et compléter, soit à l'aide des paraphrases en prose, soit grâce à quelques fragments récemment découverts à Palmyre[1].

Babrius semble avoir commencé par mettre en vers des sujets pris dans un des recueils courants d'apologues ésopiques. Encouragé par le succès, il développa ensuite librement des proverbes, des sentences, recueillit et raconta à sa façon des anecdotes, des traits de diverse sorte, empruntés aux historiens, aux nouvellistes, aux philosophes, aux rhéteurs. Très soigné dans sa versification, il se fit des règles personnelles, qu'il observa curieusement ; par exemple, il a l'habitude de terminer son vers par une syllabe longue, de mettre l'accent tonique sur la pénultième, de ne jamais négliger la césure[2]. Son vers, le choliambe, très voisin de la prose, est bien approprié au genre qu'il traite. Mais, avec cela, il faut reconnaître qu'il a peu d'invention, peu de vigueur de pensée, peu d'imagination, et, en somme, qu'il manque de qualités vraiment personnelles. Sa langue est celle des rhéteurs du temps, avec un mélange de formes ioniennes[3]. Si la meilleure et la plus longue de ses fables, *Le lion malade, le renard et le cerf* (fable 84), dénote un certain sens dramatique et des ressources d'esprit, un trop grand nombre d'autres pèchent par la platitude et la vulgarité. Peut-être, du reste, Babrius, s'il eût été original, aurait-il eu moins de succès. Cette médiocrité, qui n'embarrassait jamais, le rendait propre à être lu dans les écoles. La faveur dont il a joui com-

1. Voir la Bibliographie en tête du chapitre, p. 545.
2. Lachmann, Préface de son édition ; Ahrens, *Philol.*, LIII, 214.
3. Th. Zachariæ, *De dictione Babriana*, Leipzig, 1875.

[illegible] aux vieilles [illegible] satis- [illegible] par la pompe [illegible] jamais sortir [illegible] étaient en état de les comprendre.

[illegible] de pure imitation, se [illegible] lyriques du même temps, dont les [illegible] ne sont guère connus que de nom. Mésomédès de Crète, affranchi de l'empereur Adrien, qui le tint toujours en grande faveur, avait com-

1. [illegible], *Phil.* XXVII, [illegible] et suiv.
2. [illegible], *Orphea*, Leipzig, [illegible]-152.

[illegible] sophiste Antonius Polémon.

Déjà réduite à peu de chose [illegible] le poème tragique s'efface et disparaît de plus en plus [illegible]. Pourtant on n'a pas encore cessé tout à fait de jouer des tragédies classiques. Artémidore, vers le milieu du second siècle, parle de concours de tragédies qui avaient lieu à Rome, et Philostrate rapporte une anecdote sur un acteur tragique [illegible] de Byzance, qui joua la tragédie en 195 aux jeux [illegible][1]. Les [illegible] de Lucien [illegible] prouvent également que la tragédie classique n'avait pas déserté les théâtres. Mais les [illegible] nous l'avons remarqué dès la fin du Ier siècle, ne [illegible] plus d'imitation. Philostrate [illegible] un certain Isagoras, qu'il appelle « poète de tragédie », et qui fut, vers la fin du siècle, élève du sophiste Chrestos de Byzance. D'autres inconnus, dans le même temps, ont pu cultiver le même genre[2] ; mais il est clair que cette tragédie sophistique consistait seulement en amplifications dialoguées.

XI

Après avoir ainsi passé en revue les diverses productions littéraires qui se rattachent à la sophistique, il nous reste, pour mesurer toute l'étendue de son activité,

1. Artémidore, *Des songes*, IV, 33 ; Philostrate, *Vies des Soph.*, II, 27, 3. Cf. II, 15, où il parle de la société des artistes dionysiaques de Rome (Haigh, *Tragic drama*, p. 456).

2. Welcker, *Griech. Tragoed.*, p. 1323, semble attribuer aussi des tragédies aux sophistes Nikétès et Scopélianos en se fondant sur Philostrate, I, 21, 5 ; il y a là une erreur : Philostrate dit simplement que Nikétès et Scopélianos étaient grands lecteurs de tragédies.

à parler sommairement des quelques formes de la philologie qui en ont été les auxiliaires, à savoir de la grammaire, de la rhétorique et de la lexicographie. Nous serons d'autant plus brefs sur ces sujets qu'ils n'intéressent la littérature qu'indirectement.

Jamais, à coup sûr, la rhétorique n'avait été plus universellement étudiée et cultivée qu'elle ne le fut alors. Mais après les discussions des Apollodoréens et des Théodoréens, elle n'offrait vraiment plus rien de nouveau à dire. Quintilien, à Rome, avait pu encore, au temps de Domitien, composer sur la rhétorique un ouvrage, sinon neuf, du moins intéressant et même personnel, en traçant, avec un réel talent de composition et de style, un tableau complet de l'éducation de l'orateur. Mais cela supposait une largeur de vues dont il ne semble pas qu'aucun des maîtres grecs du temps ait été capable. En tout cas, après Quintilien, ce livre n'était plus à faire. Toute la littérature technique du second siècle est purement et simplement une littérature d'école. Curieuse à consulter en tant que document, elle n'a en elle-même qu'une valeur bien médiocre.

Quelques-uns des livres de classe qu'elle a produits ont eu pourtant de la renommée. — Sous Adrien, le rhéteur Alexandre, fils de Nouménios [1], composa un *Traité de Rhétorique*, dont il ne nous reste que trois extraits [2], mais dont la substance semble avoir passé dans une *Rhétorique* anonyme (dite l'*Anonyme* de Séguier) sur laquelle nous allons revenir. Il y discutait les idées des Apollodoréens et des Théodoréens, avec une tendance marquée vers la manière de voir de ces derniers. L'ouvrage, peu original sans doute, offrait un résumé complet de

1. Suidas, Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος et Νουμήνιος. — Pauly-Wissowa, *Alexandros*, n° 96.
2. Walz, *Rhet. Gr.* IX, 331-339 ; Spengel, *Rhet. Gr.* III, 1, 6.

[illegible]

[illegible] *le genre* [illegible] [illegible] *Éphore* [illegible] *Zénon* [illegible] — [illegible] *Ars rhetorica* [illegible] de la *Rhétorique* d'Alexandre pour composer un peu plus tard un traité qui nous est parvenu sous le titre de [illegible] [3]. Le dernier éditeur [illegible] l'a attribué au rhéteur *Cornutus*, qui vivait vers l'an 200 après J.-C. L'intérêt de l'ouvrage est surtout dans les renseignements qu'il nous donne concernant l'histoire de la rhétorique sous l'empire — Ælius Théon, probablement contemporain d'Adrien, était, selon Suidas [4], un

1. [illegible] LXX, [illegible].

2. [illegible] VIII, [illegible] Stensloff. *Quibus de causis Alexandri* [illegible] etc. Breslau, 1881. [illegible] l'Aquila Romanus, *De figuris sententiarum et elocutionis* [illegible] plusieurs traités analogues [illegible] Pauly-Wissowa, art. cité).

3. [illegible] Séguier de Saint-Brisson d'après le *Parisinus* n° 1874 Notices et Extraits, XIV, 2). Spengel, *Rhet. Gr.* I, 427-460. — Voir Pauly-Wissowa, art. *Anonymi*, 8, I, c. 2. (2328). — Éd. récente, Graeven, *Cornuti artis rhetoricæ epitome*, Berlin, 1891.

4. Suidas, Θέων Ἀλεξανδρεύς. Théon est en tout cas postérieur à Théodore de Gadara qu'il cite (c. 12) et antérieur à Hermogène qu'il ne nomme nulle part.

sophiste d'Alexandrie, qui composa divers écrits de rhétorique aujourd'hui perdus, une τέχνη, des *Recherches sur l'arrangement du discours* (Ζητήματα περὶ συντάξεως λόγου), des *Commentaires* sur Xénophon, Isocrate, Démosthène. Il est connu par ses *Exercices préparatoires* (Προγυμνάσματα), le seul de ses ouvrages qui ait subsisté [1]. Ce petit livre, malheureusement incomplet, est une curieuse tentative pour perfectionner les exercices alors en usage dans les écoles. Théon les énumère et les classe, il en propose même de nouveaux ou renouvelle les anciens; sa liste comprend la Chrie, la Fable et le Récit, la Confirmation et la Réfutation, le Lieu commun, la Description, la Prosopopée, l'Éloge, la Comparaison, la Thèse, la Proposition de loi. Chacun de ces exercices est défini et expliqué avec clarté; dans ses préceptes comme dans ses exemples, l'auteur fait preuve de goût et de sens pratique. Dans un genre d'ailleurs très modeste, son ouvrage est instructif. Il rivalisa quelque temps avec l'ouvrage analogue d'Hermogène, jusqu'à ce que l'un et l'autre fussent remplacés par celui d'Aphthónios, vers la fin du IVe siècle.

Un seul de ces écrivains techniques du second siècle, Hermogène de Tarse, fut vraiment célèbre [2]. Doué d'une précocité extraordinaire, il se fit un renom comme sophiste dès sa jeunesse. Il avait quinze ans, selon Philostrate, lorsque Marc-Aurèle voulut l'entendre improviser, l'admira et le combla de présents [3]. A l'âge d'homme, ses facultés d'orateur s'affaiblirent, sans motif apparent, ou du moins cessèrent de progresser, et, à partir de ce moment, il ne fut plus qu'un sophiste ordi-

1. Walz, t. I, p. 145 ; Spengel, t. II, p. 59.

2. Philostr., *V. des Soph.* II, 7 ; Suidas, Ἑρμογένης.

3. Philostrate rapporte une phrase de cette improvisation, dont il note le mauvais goût : Ἰδού σοι, βασιλεῦ, ῥήτωρ παιδαγωγοῦ δεόμενος, ῥήτωρ ἡλικίαν περιμένων.

naire[1] : il vécut ainsi jusqu'à un âge fort avancé. Ce qui a rendu sa réputation durable, c'est ce qu'il a écrit sur la rhétorique. Suidas affirme que ces écrits furent composés par lui dans sa jeunesse : mais Suidas s'imaginait qu'Hermogène était tombé de bonne heure dans une sorte de sénilité. Il est bien plus probable que ce fut en voyant diminuer ses succès d'orateur qu'il se décida à devenir théoricien. Ses écrits témoignent d'un ensemble de qualités et de connaissances qu'on ne peut guère attribuer à un tout jeune homme. Rapprochés les uns des autres, ils constituent une sorte de cours de rhétorique. Une première partie comprend les ***Exercices préparatoires*** (Προγυμνάσματα), œuvre sans originalité, très semblable à celle de Théon sur le même sujet, mais beaucoup moins personnelle[2]. Vient ensuite le traité *Sur la constitution des causes* (Περὶ τῶν στάσεων)[3] ; sorte d'introduction à la rhétorique proprement dite, où le maître, conformément aux méthodes traditionnelles de l'école, distingue et définit les diverses catégories de causes, que l'orateur peut avoir à plaider, en les classant d'après la manière dont se pose la question capitale[4]. Puis, le traité *Sur l'Invention* (Περὶ εὑρέσεως),

1. Εἷς τῶν πολλῶν νομιζόμενος, dit Philostrate. Cela ne permet guère de croire, comme l'affirme Suidas, qu'Hermogène fût tombé en enfance à 24 ans (περὶ τὰ κδ' ἔτη ἐξέστη τῶν φρενῶν). Philostrate dit simplement qu'à l'âge d'homme il perdit son aptitude à improviser (ἀφῃρέθη τὴν ἕξιν) ; il continua à faire le métier de sophiste, seulement il le fit avec un succès médiocre ; un de ses rivaux, Antiochus, l'appelait ὁ ἐν παισὶ γέρων, ἐν δὲ γηράσκουσι παῖς. Plus tard, une sorte de légende se forma à son sujet : et peut-etre ce bon mot, qui n'était qu'une méchanceté, en fut-il l'origine.

2. Spengel, *Rh. gr.*, t. II, p. 3-18. Walz, t. I, p. 9 sqq. Les ***Progymnasmata*** d'Hermogène semblent avoir été le moins estimé de ses ouvrages. Un scoliaste les qualifie d'obscurs (ἀσαφῆ καὶ δύσληπτα), il leur reproche de manquer d'exemples (ἀπαραδειγμάτιστα).

3. Walz, III, 1 ; Spengel, II, 133.

4. Sur cette doctrine des στάσεις, et en général sur toute cette rhétorique technique, l'ouvrage à consulter est Volkmann, ***Die Rhe-***

en quatre livres, dédié à un certain Julius Marcus; l'auteur y étudie successivement les ressources de l'invention oratoire dans les exordes (l. I), dans les narrations (l. II), dans les preuves (l. III), dans le style (l. IV). Un troisième écrit en deux livres, le plus connu de tous, traite des *Espèces de style* (Περὶ ἰδεῶν). Hermogène s'y est proposé une tâche qui lui paraissait nouvelle [1], celle de définir chacune de ces espèces avec plus de précision qu'on ne l'avait fait encore, et, par conséquent, d'offrir les moyens de les produire toutes à volonté; il faut reconnaître qu'elles sont en effet caractérisées et analysées par lui avec une subtilité remarquable. Les derniers chapitres contiennent une série d'appréciations critiques sur divers auteurs, qu'il cite en exemples. Enfin, cet ensemble se complète par un court traité, assez improprement intitulé *Sur la méthode de l'éloquence* (Περὶ μεθόδου δεινότητος), qui contient en fait des notes passablement incohérentes sur diverses particularités du style oratoire.

Ce qui manque le plus à Hermogène, c'est l'esprit philosophique. Non seulement cet ensemble considérable n'est dominé par aucune vue générale, mais, dans le détail même, jamais le moindre effort pour remonter aux principes, pour ramener par exemple la rhétorique à la psychologie et à la logique, ou tout simplement pour synthétiser ses observations. Ses écrits, indistinctement, se réduisent à de simples recueils de définitions, d'exemples et de recettes. Son mérite propre, assez vain d'ailleurs, c'est la finesse dont il fait preuve dans les divisions et les distinctions. Malgré cette médiocrité, Her-

torik d. Griechen und Römer, Leipzig, 2e éd. 1885 (abrégée dans le *Manuel* d'Iwan Müller, t. II).

1. Περὶ ἰδεῶν, I, (p. 267 Spengel): Οὐδὲ γὰρ ἔστιν ὅστις πρὸ ἡμῶν ὅσα ἐμὲ γινώσκειν εἰς τήνδε τὴν ἡμέραν ἀκριβές τι περὶ τούτων πραγματευσάμενός φαίνεται.

mogène a eu dans les derniers siècles de l'hellénisme une réputation durable : toute la rhétorique pratique était comme condensée dans ses écrits sous une forme élémentaire ; il en devint le représentant par excellence. De siècle en siècle, les professeurs ne crurent pouvoir mieux faire que de répéter ce qu'il avait dit ou de le commenter. Citons, parmi ces commentateurs, le phrygien Métrophanès, de date inconnue, dont l'ouvrage est perdu [1] ; le néoplatonicien Syrianos [2] et le sophiste Sopatros au v[e] siècle ; les critiques Marcellinos, Troïlos, enfin plusieurs Byzantins, dont les plus connus sont Grégoire de Corinthe et Planude [3]. Cette longue popularité prouve simplement qu'Hermogène a contribué plus que personne à faire de la rhétorique, autrefois vivante, une scolastique immuable et stérile.

Les maîtres de rhétorique, qui étudiaient les méthodes du discours, avaient pour auxiliaires naturels les grammairiens, qui déterminaient les règles du langage, et les lexicographes, qui établissaient en quelque sorte l'état civil des mots. La grammaire et la lexicographie, fort actives au second siècle sont aussi en ce temps, l'une et l'autre, en rapports plus étroits que jamais avec la littérature.

La théorie grammaticale, comme on l'a vu plus haut, semble être restée longtemps ce que l'avait faite Denys le Thrace au premier siècle avant notre ère. Au second siècle seulement, un progrès important se produit avec Apollonios Dyscole et son fils Hérodien, probablement sous l'influence de la rhétorique et de ses méthodes d'analyse.

1. Suidas, Μητροφάνης Εὐχαρπίας.
2. Dernière édition : Hugo Rabe, *Syriani in Hermogenem commentaria* (Bibl. Teubner), 1894.
3. Leurs commentaires ont été recueillis, au moins partiellement, dans les *Rhet. græci* de Walz.

Apollonios, surnommé Δύσκολος (le difficile), était un grammairien d'Alexandrie, qui enseignait dans cette ville au temps d'Adrien. Nous ignorons tout de sa vie, mais son œuvre nous est assez bien connue [1]. Sans avoir peut-être encore l'idée de constituer un cours de grammaire complet d'après un plan méthodique, il entreprit du moins d'approfondir, dans des écrits spéciaux, la plupart des points de la grammaire d'alors. Beaucoup de ces écrits se sont perdus. Les seuls que nous possédions sont les quatre suivants : *Du Pronom* (Περὶ Ἀντωνυμίας), *Des Adverbes* (Περὶ Ἐπιρρημάτων), *Des conjonctions* (Περὶ Συνδέσμων), et enfin la *Syntaxe* (Περὶ Συντάξεως) en quatre livres. Les plus importants, avec ce dernier, étaient les traités perdus *Sur la division des parties du discours* (Περὶ μερισμοῦ τῶν τοῦ λόγου μερῶν) en quatre livres, *Sur le nom* Περὶ ὀνομάτων) et *Sur le verbe* (Περὶ ῥημάτων). Ce serait sortir de notre sujet que d'étudier ici en détail la doctrine et la méthode grammaticales d'Apollonios. Ce qui le distingue, en un mot, c'est moins d'avoir fait définitivement de la grammaire une discipline spéciale, que de l'avoir constituée comme science par une série de théories réfléchies. Doué d'une faculté d'analyse remarquable, il a commencé à se rendre compte, bien mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, de la vraie nature du langage et de ses éléments. Grâce à lui, certaines explications routinières ont disparu à jamais, et, en revanche, beaucoup de vérités ont été solidement établies, soit par des vues heureuses, soit par de bonnes définitions, qui ont montré les faits sous leur vrai jour [2]. C'est là un mérite qu'il

1. Suidas, Ἀπολλώνιος ; Βίος anonyme. E. Egger, *Apollonius Dyscole, Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité*, Paris, 1854. — Pauly-Wissowa, *Apollonius*, 81, article substantiel de Cohn, contenant une bonne bibliographie.

2. Voir par exemple (*Syntaxe*, I, p. 23 Bekker) comment il réfute

convient de ne pas diminuer. Mais, d'autre part, il ne faut pas attribuer à Apollonios plus de philosophie qu'il n'en a. Plus clairvoyant dans les détails que dans les ensembles, il n'a pas su fonder la syntaxe sur l'étude de la proposition ; de là, quantité d'observations sans portée, d'autant plus erronées souvent qu'elles sont d'ailleurs plus ingénieuses. Ajoutons, sans lui en faire un reproche, qu'il n'a pas plus qu'aucun de ses prédécesseurs l'idée du développement historique d'une langue. D'ailleurs, son style est obscur. Avec une intelligence juste des convenances de son sujet, il vise en général à la concision des formules ; mais sa langue est abstraite, technique ; il dit lourdement et péniblement des choses qui pouvaient être énoncées beaucoup mieux dans le langage de tout le monde. Un grammairien peut se montrer écrivain en traitant de la grammaire ; Apollonios ne l'est à aucun degré. Cela ne l'a pas empêché d'exercer une influence durable et justifiée. Il était le premier qui eût composé une syntaxe savante ; celle qu'il avait faite, tout incomplète qu'elle nous paraisse, est restée comme le fondement sur lequel se sont appuyées désormais toutes les grammaires de l'antiquité [1].

Presque aussi renommé comme grammairien que son père, le fils d'Apollonios, Hérodien, qui vécut sous Marc-Aurèle et professa à Rome, lui est en réalité très infé-

ceux qui pensaient que l'article servait à « distinguer les genres », et du même coup pose en principe que chaque partie du discours procède d'une *idée* qui lui est propre : Ἕκαστον δὲ αὐτῶν ἐξ ἰδίας ἐννοίας ἀνάγεται. Ibid., p. 26 : « Le propre de l'article, c'est *un rapport*, qui consiste à représenter une personne dont on a parlé précédemment » (ἔστιν οὖν ἴδιον ἄρθρου ἡ ἀναφορά ἥ ἐστι προκατειλεγμένου προσώπου παραστατική), et, partant de là, il montre que ce rapport se retrouve lorsqu'on parle d'une personne connue, lorsqu'on mentionne le genre entier, etc.

1. En particulier, les *Institutiones grammaticæ* de Priscien.

rieur en mérite original [1]. Son principal ouvrage en 21 livres (Καθολικὴ προσῳδία), dont nous ne possédons plus que des extraits, traitait de toutes les questions relatives à l'accentuation, et par conséquent à la prosodie grecque. Compilation méthodique, œuvre d'immense érudition, où l'auteur avait mis à profit les travaux de ses prédécesseurs, surtout des savants alexandrins, sans y ajouter, semble-t-il, rien qui fût vraiment de lui. Il avait composé aussi un grand nombre d'écrits relatifs à des sujets de grammaire (*Sur l'Orthographe, Sur les noms, Sur les déclinaisons*, etc.); il y suivait les traces de son père [2]. Le seul qui subsiste en son état primitif, un opuscule sans grande valeur *Sur quelques particularités de langage* (Περὶ μονήρους λέξεως), a pour objet d'étudier un certain nombre de formes étrangères à l'analogie. Les autres ont été remaniés et abrégés, ou réduits à l'état de fragments [3]. Le plus connu était son double ouvrage *Sur l'accentuation homérique* dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* (Ὁμηρικὴ προσῳδία), divisé en deux parties (Ἰλιακὴ προσῳδία, Ὀδυσσειακὴ προσῳδία) dont il nous reste de nombreux extraits [4].

Un peu plus ancien qu'Hérodien, mais connu surtout comme lui par les citations des scoliastes d'Homère, Nicanor [5], fils d'Hermias, d'Alexandrie, vivait, semble-t-il, sous l'empereur Adrien. Il prit pour domaine spécial la ponctuation, dans son rapport avec les nuances du sens; objet qui n'était étroit qu'en apparence. Développant les

1. Suidas, Ἡρωδιανός ; Poblocki, *De Herodiani vita, ingenio, scriptis*, 1864. Priscien l'appelle *Maximus auctor artis grammaticæ*.

2. Cet écrits ne semblent pas avoir constitué plus que ceux d'Apollonios un corps de grammaire.

3. *Sur les figures* (Περὶ σχημάτων), *Sur les fautes de langue* (Περὶ ἡμαρτημένων λέξεων), etc. Le Φιλέταιρος est une simple liste de mots et de formes à préférer ou à éviter.

4. Lehrs, *De Arist. stud. homer.*, p. 34.

5. Suidas, Νικάνωρ ὁ Ἑρμείου. Et. de Byz., v. Ἄθριβις.

indications déjà esquisées par Denys le Thrace, il distingua toute une série de signes (στιγμαί), qui devaient marquer les rapports des phrases entre elles [1]. On lui donna pour cette raison le surnom de Στιγματίας. Son principal ouvrage traitait de la ponctuation dans Homère (Περὶ στιγμῆς) en six livres, divisés en deux parties (περὶ Ἰλιακῆς στιγμῆς, περὶ Ὀδυσσειακῆς στιγμῆς). Il en reste de nombreux extraits dans les scolies de Venise, et ces extraits permettent d'apprécier combien les observations de Nicanor étaient liées à l'interprétation exacte du texte [2]. Il écrivit aussi *Sur la ponctuation chez Callimaque* et sur divers autres sujets, soit de grammaire, soit d'histoire [3].

En somme, grâce à Apollonios Dyscole surtout, la grammaire, au second siècle, tient assez honorablement son rang. On ne peut pas dire que la lexicographie, dans son ensemble, donne une impression aussi bonne. Elle dénote plus de patience que de vraie méthode, et manifeste en outre une regrettable étroitesse de vues.

La plupart des lexicographes d'alors appartenaient à la classe de puristes qui se qualifiaient eux-mêmes d'*Atticistes*. Les modèles classiques avaient été remis en honneur dans les écoles, comme on l'a vu plus haut, dès le temps de Denys d'Halicarnasse et de Cécilius ; quand le relèvement de la sophistique se produisit à la fin du Ier siècle, ils y régnèrent sans conteste. Dès lors, on éprouva le besoin de connaître à fond la langue des orateurs d'Athènes et de leurs contemporains. D'une part, pour l'interprétation de leurs discours, il était nécessaire de savoir au juste la valeur des termes qu'on y rencontrait. Or, sans parler des termes techniques de

1. Bachmann, *Anecd.*, II, p. 753. *Schol. in Dionys. Thrac.*, p. 763.
2. Friedlaender, *Nicanoris* Περὶ Ἰλιακῆς στιγμῆς *reliquiæ*, Kœnigsberg, 1850.
3. Fragments historiques dans C. Muller, *Fr. Hist. græc.* III, p. 632.

la langue du droit, beaucoup d'autres n'étaient plus de ceux dont on se servait ordinairement au second siècle ; il fallait donc qu'ils fussent recueillis et expliqués. D'autre part, certains maîtres en renom, vrais artistes de discours, se piquaient de n'employer que des mots de pure tradition classique ; ils prétendaient parler attique comme Démosthène ou Platon ; et, comme ils faisaient la mode, il ne manquait pas de gens pour les imiter. A ceux-là, il fallait des dictionnaires qui leur permissent de savoir ce qui était attique et ce qui ne l'était pas [1]. Il y avait donc deux tendances, originairement distinctes, l'une savante, visant à la connaissance des choses, l'autre artistique, visant à l'imitation d'un certain langage, qui favorisaient également la lexicographie et l'invitaient à se tourner vers l'atticisme. De ces deux tendances, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre, qui prévaut chez les lexicographes du temps, sans qu'il soit toujours possible d'en faire exactement la distinction. Mais, d'une manière générale, la seconde semble l'emporter ; leur but à presque tous, c'est de contribuer à restaurer artificiellement dans l'éloquence une langue tombée en désuétude.

Cette tendance apparaissait déjà chez quelques grammairiens du Ier siècle. On pourrait, si c'en était ici le lieu, la suivre comme à la trace chez divers auteurs oubliés, tels que Dorothée d'Ascalon [2], Épithersès de Nicée, Nicandre de Thyatire [3], Irénée surtout [4]. Celui-ci, dès la fin du Ier siècle, donnait déjà une attention toute particulière à la langue attique, ainsi qu'en témoi-

1. E. Meyer, *De lexicis rhetoricis*, Opusc. Acad., II.

2. Photius, cod. 156 ; Athénée, VII, p. 239 et XIV, p. 662. Ét. de Byz., v. Ἀσκάλων. Cf. Eust. *ad Iliad.* 23,230 ; Schol. Hom. Il. X, 352 ; Athén. IX, p. 409 et XI, p. 481 D. Cf. C. Müller, *Scriptor. Alex. Magni*, p. 155, dans l'Arrien de Didot.

3. Ét. de Byzance, Νίκαια, et Θυάτειρα. Athén., XV, p. 678. Harpocration, v. Μέδιμνος, Τριπτῆρα, Θυργωνίδαι.

4. Suidas, Εἰρηναῖος et Πακᾶτος.

gnent les titres de ses ouvrages perdus, *Les termes attiques* (Ἀττικὰ ὀνόματα en trois livres), l'*Usage attique en matière de langage et d'accent* (Ἀττικῆς συνηθείας τῆς ἐν λέξει καὶ προσῳδίᾳ βιβλία τρία), *Sur l'atticisme*. Il ne nous en reste qu'un très petit nombre de passages, cités par divers scoliastes et par le *Grand Étymologique*.

Mais c'est au temps d'Adrien que la lexicographie atticiste semble vraiment prendre son essor. Son principal représentant est alors Ælios Dionysios, d'Halicarnasse [1]. Sous le titre d'*Expressions attiques* (Ἀττικὰ ὀνόματα), il avait composé un lexique en cinq livres, qu'il compléta plus tard par un supplément, également en cinq livres. A l'explication des termes, il avait joint des exemples abondants, qui en marquaient l'emploi et le vrai sens. Photius (cod. 152) vante ce double recueil, « également utile à ceux qui veulent parler attique et à ceux qui désirent simplement lire les écrivains attiques. » Un peu plus tard, sous Antonin ou même sous Marc-Aurèle, Pausanias, probablement le sophiste de Césarée mentionné par Philostrate [2], composa un lexique analogue, qui ne différait guère de celui d'Ælios Dionysios qu'en ce qu'il contenait beaucoup plus de mots avec moins d'exemples. Selon Photius (cod. 153), ce second lexique complétait admirablement le précédent [3]. Autour de ces deux maîtres, se groupent, dans la même période, d'autres atticistes moins importants. Julius Vestinus, d'Alexandrie, publie, sous Adrien, des *Recueils de mots* tirés de Démosthène, de Thucydide, d'Isée, d'I-

1. Suidas, à propos du premier Denys d'Halicarnasse (v. Διονύσιος Ἀλεξάνδρου), mentionne celui-ci, qu'il appelle « l'atticiste », comme son descendant.

2. Galien, t. VII, p. 450. Suidas, Παυσανίας ; notice où le lexique n'est pas mentionné.

3. Rindfleisch, *De Pausaniæ et Ælii Dionysii lexicis rhetoricis*, Kœnigsberg, 1866, dissertation à laquelle sont joints les fragments des deux lexicographes

socrate, de Thrasymaque et des autres orateurs [1]. Valérius Pollion, son compatriote et son contemporain, composa comme lui un *Recueil de locutions attiques*, qui contenait, d'après Photius (cod. 149), un très grand nombre de termes poétiques [2]. A son tour, le fils de Pollion, Diodore, philosophe et grammairien à la fois, traita un sujet de même nature, mais plus restreint, en écrivant une *Explication de quelques termes difficiles chez les dix orateurs* [3], et sur ce terrain, il se rencontrait avec deux autres érudits contemporains, Philostrate de Tyr et Julien [4], tant ces études étaient alors en faveur.

Parmi tous ces représentants de l'atticisme, les plus intéressants pour nous sont Mœris et Phrynichos, dont quelques œuvres ont subsisté.

Phrynichos, qui paraît avoir tenu école de rhétorique en Bithynie sous Marc-Aurèle et sous Commode, est en quelque sorte l'Atticiste par excellence [5]. Passionné pour la pureté de la langue, il trouva le moyen, malgré des maladies douloureuses et persistantes, de se dévouer à ce qu'il considérait comme la bonne cause. Sous le titre de *Préparation sophistique* (Σοφιστικὴ προπαρασκευή) il avait composé un ample lexique des mots attiques, en 37 livres [6]. Cet ouvrage ne nous est plus connu que par le sommaire analytique qu'en donne Photius (cod 158) et

1. Suidas, Οὐηστῖνος, cf. CIG, n° 5900.
2. Suidas, Πωλίων Ἀλεξανδρεύς. Photius, cod. 140.
3. Suidas, même article ; Photius, cod. 150.
4. Photius, cod. 150.
5. Suidas, Φρύνιχος Βιθυνός. Photius, cod. 158, nous donne quelques renseignements de plus sur lui. Il l'appelle Φρύνιχος Ἀράβιος. J. Brenous, *De Phrynicho atticista*, Montpellier, 1895.
6. Selon Suidas, 47 ou même 74. Mais il y a là probablement erreur, ou bien Suidas fait allusion à une édition autrement divisée ; car le sommaire de Photius va de A à Ω, et il nous apprend d'ailleurs que le nombre 37 était indiqué par l'auteur lui-même dans la préface.

par un assez long fragment [1]. Dédié à l'empereur Commode, il était destiné, comme l'indiquait son titre, à ceux qui voulaient exercer l'art de la parole, et il avait pour objet de leur fournir une provision de termes et de locutions autorisées [2]. C'était en quelque sorte un « cahier d'expressions », composé par un professeur érudit et homme de goût [3]. Celui-ci n'avait d'ailleurs en aucune façon la prétention d'imposer le même langage à tous les genres. Entre les expressions qu'il avait recueillies, il distinguait celles de l'éloquence, de l'histoire, de la conversation, de la causerie satirique, des propos d'amour: preuve d'un discernement juste; mais, pour le choix de ses autorités, Phrynichos se montrait sévère. Bien qu'il admirât fort quelques contemporains, par exemple l'orateur Ælius Aristide, expressément loué par lui au XI[e] livre, il ne reconnaissait comme modèles du pur attique que Platon, Démosthène et les neuf autres orateurs du canon alexandrin, puis Thucydide, Xénophon, Eschine le Socratique, Critias et Antisthène, enfin Aristophane; et pour la poésie, Eschyle, Sophocle et Euripide. Encore faisait-il un second choix entre ces élus eux-mêmes, pour mettre définitivement à part Platon, Démosthène et Eschine le Socratique, considérés seuls comme les représentants de la perfection. Tout cela, évidemment, était assez puéril, comme d'ailleurs l'atticisme lui-même. Ni Phrynichos ni ses coreligionnaires ne sentaient, comme ils l'auraient dû, la nécessité de renou-

1. Publié par Bekker dans les *Anecdota*, I, p. 1-74, d'après le ms. *Coislinianus* 345 de la Bibl. nationale.

2. Phot., cod. 158 : Ἔστι δὲ τὸ βιβλίον λέξεών τε συναγωγή, καὶ λόγων κομματικῶν, ἐνίων δὲ καὶ εἰς κῶλα παρατεινομένων, τῶν χαριέντως τε καὶ καινοπρεπῶς εἰρημένων τε καὶ συντεταγμένων.

3. Pour le composer, Phrynichos avait profité des travaux de ses prédécesseurs, notamment de ceux d'Ælios Dionysios, mais il n'est pas douteux qu'il n'en eût tiré la plus grande partie de ses notes personnelles.

veler la langue d'autrefois par des emprunts au parler contemporain. Mais, du moins, ils la connaissaient bien, ils en appréciaient et en faisaient goûter la beauté, et ils réagissaient avec raison contre le laisser-aller et la banalité du langage courant. — Outre ce grand ouvrage, Phrynichos en avait composé, probablement dans sa jeunesse, un autre beaucoup plus court, qui nous est parvenu. C'est l'*Atticiste* ('Αττικιστής de Suidas) ou *Choix de noms et de verbes attiques* en deux livres ('Εκλογὴ ὀνομάτων καὶ ῥημάτων ἀττικῶν), dédié à Attidius Cornelianus [1]; simple liste de mots, ou plutôt de prohibitions grammaticales, souvent présentées sous la forme traditionnelle : « Ne dites pas ceci, dites cela ». Tout sec qu'il est, ce petit opuscule a son prix pour nous, car il est d'un connaisseur, et de plus il témoigne de l'usage contemporain [2]. Critique impitoyable des écrivains de son temps, sans en excepter les plus renommés, Phrynichos y est sévère même pour les anciens, en particulier pour Ménandre [3]. C'est un orthodoxe intransigeant, qui fait de haut la leçon au vulgaire (ἀμαθεῖς) et ne peut souffrir qu'on mêle aux mots autorisés (δόκιμα) les expressions au goût du jour (λέξεις ἐπιπολάζουσαι).

A Phrynichos se rattache étroitement Ælius Mœris [4]. Nous ne savons rien de lui ; mais nous possédons encore son *Recueil d'expressions attiques* (Λέξεις ἀττικαί), appelé

1. *Ecloga*, Préface et n° 316.

2. Les principaux mss. sont un *Mediceus* et le *Marcianus* 486. Éd. princ., Rome, 1547. Éditions de Lobeck, avec les notes de divers philologues, Leipzig, 1820, et de Rutherford, *The New Phrynichos*, Londres, 1881, avec d'intéressantes remarques, qui sont parfois de vraies dissertations sur divers points de langue ou de grammaire.

3. Critique de Favorinus, n. 97, 189, 177, etc. ; d'Antiochus, 175 ; de Plutarque, 136 ; de Lollianos, 159 ; 147 ; de Polémon, 147 et 395 ; d'Hypéride, 313 ; de Théophraste, 320 ; d'Alexis, 319, 348 ; de Ménandre, 341, 356, 396, 397, etc., et surtout 398, où il exhale sa mauvaise humeur contre lui.

4. Photius, cod. 157.

aussi, comme celui de Phrynichos, l'*Atticiste* (Photius, Μοιρίδος Ἀττικιστής). Malgré une citation de Phrynichos (Ἀττικιστής), qui pourrait être interpolée, il parait douteux que cet opuscule, sec et assez insignifiant, soit postérieur à la *Préparation sophistique*[1].

L'intolérance de ces puristes ne pouvait être acceptée de tous sans protestation. Lucien, atticiste lui-même, se moque pourtant, sinon de tous les Atticistes, du moins de certains d'entre eux; Galien combat leurs exagérations; d'autres en firent autant. Un grammairien, nommé *Oros*, qui nous est d'ailleurs inconnu, écrivit un lexique intitulé *Contre Phrynichos* (Κατὰ Φρυνίχου)[2]. De là, sans doute, dérive le court lexique anonyme qui nous a été conservé parmi les lexiques dits de Séguier, sous le titre de *Antiatticiste* (Ἀντιαττικιστής)[3]; on y trouve un certain nombre de citations de Phrynichos, de qui l'auteur s'applique à combattre les opinions, en justifiant par de bonnes autorités mainte expression qu'il avait condamnée. Ce petit opuscule a le mérite de nous faire assister aux combats de grammairiens qui ont passionné les écoles du second siècle.

D'autres philologues, moins engagés dans les luttes de l'atticisme, se sont fait alors une notoriété par divers travaux, où la curiosité des choses le dispute à celle des mots. Quelques-uns d'entre eux ne peuvent être ici nommés qu'en passant. Tels sont Diogénianos d'Héraclée sous

1. Le meilleur ms. est le *Coislinianus* 345. Édit. princ. de Hudson, Oxford, 1712. Édition annotée, de Pierson, Lahaye, 1759. Éditions de Jacobitz, Leipzig, 1830; de Koch, Leipzig, 1831; de Bekker, Berlin, 1833.

2. Suidas, Ὠρίων Ἀλεξανδρεύς. Suidas paraît avoir fait une confusion entre les noms d'Oros et d'Orion. Fr. Ritschl, *De Oro et Orione*, 1834; Hiller, *Die Zeit des Grammat. Oros*, Jahrb. f. class. Philol., 1869.

3. Bekker, *Anecd.*, t. I, n° 2.

Adrien [1], Télèphe de Pergame, sous Antonin et Marc Aurèle [2], Héron d'Athènes [3], Palamède d'Élée, dont l'époque même est mal déterminée [4]. Mais il faut s'arrêter un peu plus sur le rhéteur Julius Pollux, de Naucratis [5]. Venu à Rome sans doute sous Antonin ou sous Marc-Aurèle, il fut un des maîtres de rhétorique du jeune Commode. Plus tard, la faveur de son élève, devenu empereur, l'appela à la chaire d'éloquence d'Athènes ; il mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Lucien paraît l'avoir mis en scène dans son *Lexiphane*, et il l'attaqua violemment dans son *Maître de rhétorique* [6]. Il est difficile de dire ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les imputations injurieuses dont cette satire est pleine ; mais il semble bien que le talent de Pollux, comme orateur, n'ait pas été à la hauteur de ses fonctions : Philostrate, son biographe, en fait peu de cas [7]. Ses discours, dont les principaux sont énumérés par Suidas, ne subsistent plus. Nous n'avons de lui qu'un seul ouvrage, l'*Onomasticon*, connu et apprécié, non pour son mérite littéraire, qui est nul, mais pour les faits qu'il contient. Dans la préface, l'auteur, s'adressant au jeune Commode, déjà associé à l'empire, lui explique son dessein. Il veut offrir à son élève une provision de mots, afin de lui faciliter l'art de la parole : pour cela, il se propose de lui faire connaître, à propos de cha-

1. Suidas, Διογενειανός. Sur le recueil de proverbes qui lui est attribué, voir plus loin.

2. Suidas, Τήλεφος Περγαμηνός ; Spartien, *Verus*, c. 2. Suidas donne la liste détaillée de ses ouvrages.

3. Suidas, Ἥρων Κότυος.

4. Suidas, Παλαμήδης Ἐλεατικός. Athén. IX, 397. — Citations dans *Etym. magn.* Ἁρμάτειον μέλος. Schol. Arist. *Paix*, 882, 922 ; *Guêpes*, 710 ; *Plutus*, 313. Schol. Apoll. Rhod. I, 704 ; III, 106.

5. Suidas, Πολυδεύκης Ναυκρατίτης. Philostrate, *V. des Soph.*, II, 12.

6. Hemsterhuis, Préf. de son édition. E. Ranke, *De Polluce et Luciano*, Quedlinbourg, 1831.

7. Pass. cité : τὰ μὲν κριτικὰ ἱκανῶς ἠσκεῖτο,..., τοὺς δὲ σοφιστικοὺς τῶν λόγων τόλμῃ μᾶλλον ἢ τέχνῃ ξυνέβαλλε θαρρήσας τῇ φύσει.

que objet, les termes divers par lesquels on peut ou le désigner, ou le qualifier, ou énoncer les idées qui s'y rapportent. L'*Onomasticon*, divisé en dix livres, passe donc en revue successivement toutes les choses principales dont on peut avoir occasion de parler dans un discours; et, pour chacune d'elles, il donne des listes de noms, qu'il distingue quelquefois les uns des autres en précisant leur signification, des listes d'adjectifs et de locutions, dont il marque l'emploi [1]. En outre, quand il reste de la place à l'auteur à la fin d'un livre, il ajoute des listes de synonymes. Véritable encyclopédie par conséquent, assez mal ordonnée, et réduite souvent à n'être qu'une nomenclature, mais qui contient aussi des explications utiles, des citations intéressantes, et précieuse en somme pour la connaissance de l'antiquité [2].

A défaut de chronologie sûre, certains indices nous autorisent à mettre à côté de Pollux un autre lexicographe renommé, Valérius Harpocration, d'Alexandrie, auteur du *Lexique des dix orateurs* (Λέξεις τῶν δέκα ῥητόρων), si utile à l'intelligence des orateurs attiques [3]. Suidas nous a mis dans un grand embarras en négligeant

1. Signalons spécialement le livre IV, qui traite de la musique, de la danse, du théâtre etc., le livre IX, où il énumère les monnaies (c. 51 et suivants).

2. Un manuel de conversation grec-latin, intitulé Ἑρμηνεύματα, a été attribué par Boucherie à J. Pollux (*Notices et extraits*, t. XXII, p. 329); on l'attribuait auparavant à Dosithéos. Krumbacher a démontré que ni l'une ni l'autre de ces attributions n'était justifiée; l'ouvrage est, selon lui, d'un inconnu du début du III[e] siècle (Krumbacher, *De codicibus quibus interpretamenta pseudodositheana nobis tradita sunt*, Munich, 1883). Il n'est d'ailleurs intéressant que pour l'histoire de la langue.

3. Suidas, Ἁρποκρατίων ὁ Βαλέριος χρηματίσας. On peut se demander si Suidas, en cette circonstance comme en d'autres, n'a pas fait plusieurs personnages distincts d'un seul. Le sophiste Ælius Harpocration et le grammairien Caius Harpocration, qu'il distingue de Valérius Harpocration, se seraient pourtant, d'après lui, tous occupés spécialement des orateurs attiques. Cela est assez étonnant.

d'indiquer en quel temps il a vécu [1]; mais comme il le nomme après plusieurs autres personnages du même nom, il y a quelque raison de le croire moins ancien qu'eux; et l'on est ainsi tenté de l'identifier avec l'Harpocration que J. Capitolinus mentionne parmi les *grammatici græci* qui contribuèrent à l'éducation du jeune Ælius Verus (*Verus*, c. 2) [2]. Si cela est exact, il aurait vécu sous le règne d'Antonin et de Marc-Aurèle. Rien dans son ouvrage se s'oppose à cette conjecture [3]. Les autres écrits d'Harpocration sont perdus [4]. Le *Lexique* subsiste sous deux formes, l'une plus complète, qui est l'original même, sauf quelques passages écourtés ou mutilés, l'autre abrégée [5]. Il est difficile, dans l'ignorance où nous sommes des sources de cet ouvrage, d'apprécier sûrement le mérite propre de l'auteur : ce qu'on peut dire, c'est qu'en tout cas, il fait preuve partout d'une érudition sûre et solide, de connaissances variées et précises, d'un goût juste et de lectures étendues. En même temps qu'il étudie la langue des orateurs, il nous in-

1. E. Meier, *De ætate Harpocrationis commentatiuncula*, 1843 et 1855 (Opusc. Acad., t. II), faisait d'Harpocration un contemporain de Tibère; Bernhardy, *Quæstionum de Harpocr. ætate auctarium*, Halle, 1856, le place au temps d'Adrien; Dindorf, Préface de son édition, à la fin du second siècle; H. de Valois (Préf. de l'édit. de Gronovius, Leyde, 1682), au temps de Libanios.

2. Une scolie de l'Iliade (Venet. A, ch. X, 453) porte : Ταῦτα ἱστορεῖ Ἁρποκρατίων ὁ Δίου διδάσκαλος ἐν ποιήματι τῆς ι. Il y a sans doute lieu de lire avec Bast ἐν ὑπομνήματι τῆς ι, c'est-à-dire dans son commentaire sur le xe chant; mais, au lieu de Δίου, personnage inconnu, ne devrait-on pas lire Αἰλίου (Οὐήρου)?

3. Il est vrai qu'il ne cite ni grammairien ni lexicographe qui semble postérieur au temps d'Auguste; mais cela s'explique aisément, si l'on songe que depuis ce temps il n'y avait guère eu de travail original sur les orateurs.

4. Suidas attribue à Val. Harpocration une *Anthologie* (Ἀνθηρῶν συναγωγή). Il attribue à Caius Harpocration des traités sur Antiphon, Hypéride et Lysias; à Ælius Harpocration, des écrits sur les orateurs, sur Hérodote, sur Xénophon, sur la rhétorique.

5. Voir la bibliographie en tête du chapitre.

forme d'une foule de détails intéressants, relatifs aux antiquités athéniennes, aux questions de droit, aux usages religieux et civils, aux magistratures. Ses explications sont nettes, sans bavardage, appuyées sur des témoignages de valeur. Il résume pour nous l'érudition alexandrine et supplée heureusement à bon nombre d'auteurs perdus.

Avec la lexicographie, une autre forme de production philologique qui fut alors encouragée et favorisée par la sophistique est la parœmiographie. Dès le temps d'Aristote, et peut-être antérieurement, on avait commencé en Grèce à recueillir les proverbes courants, à en faire des collections. Les plus célèbres et les plus complètes avaient été constituées à la fin de la période alexandrine par Didyme et le crétois Lucillos de Tarrha. On les réunissait alors par curiosité, par érudition, ou dans une intention morale. La sophistique en fit un des ornements du discours, et par là même les mit singulièrement en honneur. Un orateur qui voulait plaire devait en avoir une ample provision à son service, pour relever à propos une pensée générale et orner un développement.

Ce fut pour répondre à ce besoin que le sophiste Zénobios composa, au temps d'Adrien, un abrégé en trois livres des recueils de Didyme et de Lucillos (Ἐπιτομὴ τῶν παροιμιῶν Διδύμου καὶ Ταῤῥαίου ἐν βιβλίοις τρισί[1]). Comme le titre même l'indique, c'est une réduction de travaux antérieurs plus complets : Zénobios n'a fait que fondre ensemble deux recueils plus développés, dont il n'a gardé que l'essentiel, à savoir le texte même des proverbes, avec une courte explication de leur origine et de leur sens. Son abrégé s'est conservé comme un des éléments

1. Suidas, Ζηνόβιος.

d'un *Corpus paroemiographorum* formé au moyen âge, et dont nous parlerons plus loin (ch. VII, sect. II, fin).

Après toutes ces formes de la philologie, la métrique et la musicographie ne peuvent guère figurer ici que pour mémoire.

On a vu plus haut ce qu'était devenue la métrique dans la période alexandrine et au début de l'empire. Elle ne change guère au second siècle.

Bornons-nous à nommer Dracon de Stratonicée, qui dut vivre, au plus tard, au commencement de ce siècle; car il est cité par Apollonios Dyscole (*De Pronom*. p. 20) [1]. Suidas lui attribue, outre divers ouvrages de grammaire, des traités *Sur les mètres*, *Sur les drames satyriques*, *Sur les rythmes de Pindare*, *Sur les mètres de Sapho*, *Sur les rythmes d'Alcée*. Il ne nous reste rien de tout cela, sauf ce qui peut subsister du traité sur la versification de Pindare dans les scolies afférentes à ce poète. Le traité *Des mètres* que nous avons sous le nom de Dracon n'est qu'une falsification datant du XVI[e] siècle [2].

Héphestion nous est bien mieux connu, car nous avons encore un ouvrage de lui, qui est le résumé de sa doctrine. C'était un grammairien d'Alexandrie, probablement celui qui fut, avec Télèphe de Pergame et Harpocration, chargé de l'éducation grammaticale d'Ælius Verus [3]. Il vivait donc au milieu du second siècle. Divers ouvrages de critique littéraire que lui attribue Suidas n'ont laissé aucune trace; mais nous possédons encore son *Manuel de métrique* (Ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων) et une partie de son *Traité de la composition poétique*

1. Suidas, Δράκων Στρατονικεύς.

2. Draconis *Liber de Metris poeticis*, ed. G. Hermann, Leipzig, 1812. Sur la falsification, voir Voltz, *De Helia monacho, Isaaco monacho, Pseudo-Dracone*, 1886.

3. Jul. Capitol., *Verus*, 2. Suidas, Ἡφαιστίων.

(Περὶ ποιήματος) [1]. Un fragment des *Prolégomènes* (attribués au philosophe Longin) qui accompagnent ces deux ouvrages, nous apprend qu'Héphestion avait d'abord composé un traité de métrique en quarante-huit livres, qu'il le réduisit ensuite à onze livres, puis à trois, enfin à un seul, qui est justement notre manuel [2]. Si ce témoignage doit être cru, on voit qu'Héphestion, après avoir fait œuvre de savant, voulut mettre ses leçons à la portée des commençants. Il y réussit. Son livre fut adopté dans les siècles suivants pour l'enseignement de la métrique. La doctrine d'Héphestion a les défauts de la théorie métrique de son temps : elle ne va pas au fond des choses, elle en méconnait même assez souvent la vraie nature ; mais son exposé est clair, ses formules sont précises et appuyées sur des citations. Quant au *Traité de la composition poétique*, il contient des renseignements précieux sur les diverses manières d'assembler les vers, sur les parties des poèmes, notamment sur la parabase comique [3].

Parmi les musicographes, quelques-uns seulement touchent à l'histoire littéraire ; ce sont ceux qui avaient parlé, à propos de musique, des poètes lyriques. Les autres sont purement des spécialistes qui ne peuvent être étudiés ici.

Denys d'Halicarnasse, le jeune, surnommé le musicien, vivait sous Adrien [4]. Il avait écrit quatorze livres de

1. Bibliographie en tête de ce chapitre.

2. Prolégom., fr. 10, Westphal.

3. Les deux opuscules d'Héphestion nous sont parvenus accompagnés de scolies, qui proviennent d'une double origine : on les désigne sous le titre de scolies A et scolies B. Les scolies A, plus anciennes, ont presque pour nous la valeur d'un ouvrage original. (Westphal, Préf. p. 7.)

4. Suidas, Διονύσιος Ἁλικαρνασσεύς. Il n'y a pas de raison bien probante pour l'identifier à l'atticiste Ælius Dionysos, sinon que celui-ci était sophiste aussi, qu'il vivait aussi sous Adrien, et qu'il était peut-être aussi d'Halicarnasse, puisque Suidas dit qu'il

Notes sur le rythme (Ῥυθμικὰ ὑπομνήματα), douze livres d'*Exercices musicaux* (Μουσικαὶ διατριβαί), cinq livres sur les questions musicales touchées par Platon dans sa *République*, enfin une grande *Histoire de la musique*, (Μουσικὴ ἱστορία), pleine de renseignements techniques et biographiques, en cinquante-six livres. Tout cela est perdu, mais l'*Histoire de la musique* paraît avoir été utilisée au siècle suivant par Rufus, auteur d'un ouvrage de même titre, dont certaines parties passèrent au v[e] siècle dans la chrestomathie de Sopatros[1]. On en retrouve aussi quelques traces dans le lexique de Suidas[2].

Les autres musicographes grecs dont les œuvres nous ont été en partie conservées sont postérieurs à Denys d'Halicarnasse, et la plupart d'entre eux ne devraient pas figurer dans ce chapitre, si nous nous attachions rigoureusement à la chronologie. Mais, en général, les dates qu'on leur assigne étant hypothétiques, il est préférable de les grouper ici.

Le plus ancien[3] paraît être Alypios, auteur d'une *Introduction à l'harmonique* (Εἰσαγωγὴ ἁρμονική), qui peut avoir vécu au III[e] ou au IV[e] siècle; son ouvrage est celui qui nous offre le plus complet exposé du système de notation des Grecs[4]. — Bacchios écrivit au IV[e] siècle, sous Constantin, une *Introduction à l'art de la musique* (Εἰσαγωγὴ τέχνης μουσικῆς), par demandes et par réponses, qui ne nous est parvenue probablement que remaniée[5]. —

descendait du critique contemporain d'Auguste. Mais Suidas distingue ces deux Denys.

1. Phot. cod. 161.

2. Suidas, Ἡρωδιανός; Σωτηρίδας.

3. Les œuvres des musicographes grecs ont été publiées par Meibom, *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amsterdam, 1652. Aujourd'hui, l'édition à employer est celle de C. von Jan dans la bibliothèque Teubner, *Musici græci*, Leipzig 1895.

4. Art. *Alypios* de C. von Jan dans Pauly-Wissowa.

5. Art. *Bakchios*, ibid. Trad. Ruelle (*Alypios et Bacchios*), Paris, 1895.

Aristide Quintilien, le plus connu de ces spécialistes, a été longtemps considéré comme appartenant au second siècle, en raison des ressemblances que sa doctrine paraissait offrir avec celle des néopythagoriciens [1]. On admet plutôt aujourd'hui qu'il doit être postérieur à Porphyre ou même à Jamblique, ce qui le mettrait au IVe siècle [2]. La valeur de son *Traité de musique* en trois livres (Περὶ Μουσικῆς) vient surtout des sources anciennes dont on y retrouve la trace [3]. — Gaudentios, d'époque incertaine, nous a laissé une *Introduction à l'harmonique* (Εἰσαγωγὴ ἁρμονική), qui procède d'Aristoxène.

Si l'on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de ces travaux philologiques, on ne peut nier que le second siècle n'ait été singulièrement studieux et que la sophistique n'ait joué le rôle d'un stimulant chez un grand nombre des hommes de ce temps. Mais, d'autre part, cette philologie de la période impériale, qui se montre ici avec ses caractères propres, paraît en somme médiocre, si on la compare à celle de la période alexandrine. Pas un de ceux que nous venons de citer ne saurait être comparé à un Zénodote, à un Aristarque, ni même à un Didyme. Leur science à tous est bien plus assujettie à la tradition, bien moins critique et hardie; surtout, elle est plus utilitaire, elle semble avoir perdu les hautes visées scientifiques. Ces caractères, nous les retrouverons aussi chez les érudits qui cultivent alors les dépendances de l'histoire. Et pourtant, ces philologues du second siècle sont encore bien supérieurs à leurs successeurs des siècles suivants. Il est visible que l'hel-

1. A. Jahn, préf. de son édition d'Aristide.
2. Art. *Aristides Quintilianus* de C. von Jan dans Pauly-Wissowa.
3. Outre l'édition de Meibom, il faut citer pour Aristide Quintilien l'édition partielle de Westphal, dans sa *Métrique*, I (1867) et l'édition complète de Alb. Jahn, Berlin, 1882.

lénisme savant est déjà en décadence, dans ce temps même où l'hellénisme artistique a paru reprendre quelque éclat. Nous nous en rendrons mieux compte, en étudiant, dans le chapitre suivant, les œuvres et les hommes du même siècle qui sont plus indépendants de la sophistique.

CHAPITRE V

HELLÉNISME ET CHRISTIANISME
SOUS LES ANTONINS.

BIBLIOGRAPHIE

ARRIEN. Pour les *Entretiens d'Épictète* et le *Manuel*, voir la Bibliographie d'Épictète, en tête du chap. III. — EXPÉDITION D'ALEXANDRE. *Manuscrits*. Voir les préfaces des éditions de Brüger et de Dübner. Les meilleurs mss. paraissent être le *Laurentianus* 9, 31 et le *Parisinus* 1753 ; un classement définitif est encore à faire. *Éditions*. Première édition, Venise, 1535, due à Trincavelli. Les plus importantes sont celles de Gronovius, Leyde, 1704; de Krueger, Berlin, 1835-1848, avec des notes; de Duebner, dans la biblioth. Didot, Paris, 1846 ; de Sintenis, Berlin, 1849 ; d'Abicht, Leipzig, 1879, dans la bibliothèque Teubner. Il manque encore une édition critique tout à fait satisfaisante. — PETITS ÉCRITS (*Scripta minora*). *Éditions*. Œuvres complètes par Borheck et Schulze, 3 vol. 1792-1810; édition de C. Müller, dans l'Arrien de la biblioth. Didot, Paris, 1868 ; du même, recueil de fragments dans le t. III des *Hist. græc. fragmenta* ; édition générale des *Scripta minora* par Hercher dans la bibliothèque Teubner, Leipzig, 1854.

APPIEN. *Manuscrits*. Voir l'art. *Appianus* n° 2, de Schwartz, dans Pauly-Wissowa, t. I, col. 217. Les diverses parties de l'histoire d'Appien se trouvent dans des mss. divers, ou sont mieux conservées dans certains d'entre eux. Pour le prologue, le meilleur ms. est le *Vaticanus* 141 (XIIe siècle). Les livres VI, VII, VIII, de même que l'abrégé du IVe, ne subsistent

plus que dans la seconde partie du même ms., plus ancienne que la première (XI[e] s). Le reste nous a été conservé par divers mss., dont les meilleurs (*Monacensis* 374, *Marcianus* 387, et *Vaticanus* 134) procèdent d'un même archétype perdu. — *Éditions*. La première édition de l'original grec est celle de C. Estienne, Paris, 1551. La plus importante, du XVI[e] au XIX[e] siècle, fut celle de Schweighæuser, 3 vol., Leipzig, 1785, avec un appareil critique et des notes. Divers fragments découverts par Angelo Mai ont été publiés par lui dans *Scriptorum veterum nova collectio*, t. II, Rome, 1825, et reproduits, avec les parties conservées de l'histoire romaine, dans l'Appien de la bibliothèque Didot, Paris, 1840. Bekker a donné une petite édition sans notes en deux volumes, Leipzig, 1832-33. La meilleure est aujourd'hui celle de Mendelssohn, dans la biblioth. Teubner, 2 vol., Leipzig, 1879-81.

PAUSANIAS. *Manuscrits* : Voir la préface de l'édition Schubart. Les meilleurs paraissent être le *Leidensis* 16 et le *Vindobonensis* 51. — *Éditions*. La première fut celle de Musurus, Alde, Venise, 1516. Parmi celles qui suivirent, sans révision critique des mss., citons seulement celle de Clavier et Coraï, 6 vol., Paris, 1814-1821, à cause de la traduction française et des notes qui l'accompagnent; avec les remarques supplémentaires de P. L. Courier, 1823. La première édition critique a été celle de Bekker, 2 vol.; Berlin, 1826-27. Citons ensuite celle de Schubart et Walz, 3 vol., Leipzig, 1838-39, avec un appareil critique et une traduction latine; celle de Dindorf dans la bibliothèque Didot, Paris, 1845; la seconde édition de Schubart dans la biblioth. Teubner, 2 vol., Leipzig, 1873-74, réimprimée en 1875. Une nouvelle et importante édition, avec commentaires archéologiques, par Hitzig et Blumner, est en cours de publication.

BIBLIOTHÈQUE D'APOLLODORE. La meilleure édition est aujourd'hui celle de Rich. Wagner, dans la biblioth. Teubner, *Mythographi græci*, t. I, Leipzig, 1894. On trouvera dans la préface une étude complète des mss. Parmi les éditions antérieures, il suffira de citer celle de Heyne, en deux vol., dont un de notes, Gœttingue, 1782, et celle de C. Müller, dans la biblioth. Didot, *Hist. Græc. fr.*, t. I.

ANTONINUS LIBERALIS, édition d'E. Martini, dans la biblioth. Teubner, *Mythog. Græci*, vol. II, Lipsiæ, 1896. La préface, p. XXIX et suiv., contient une étude soignée du ms.

[illegible]

Dioscoride. La principale édition est l'édition variorum de Curt Sprengel, 2 vol., Leipzig, [illegible], qui forme les tomes XXV et XXVI des Opera medicorum graecorum de C. G. Kühn. — Médecins secondaires. Les textes se trouvent en général dans les Physici et Medici graeci minores, de Ideler, Berlin, 1841. Voir en outre les indications bibliographiques données dans le corps du chapitre, au bas des pages.

Galien. Manuscrits. Aucun ms. ne contient toutes les œuvres de Galien. Un classement spécial est donc nécessaire pour chacun de ses écrits. On trouvera quelques indications

à ce sujet dans les préfaces des trois volumes de *Scripta minora* de la biblioth. Teubner. — *Éditions*. Les grandes éditions de Galien sont : celle d'Alde, Venise, 1525 ; celle de Bâle, 1538 ; celle de Chartier, Paris, 1679 ; enfin celle de Kuehn, qui forme les 20 premiers volumes des *Opera medicorum græcorum*, Leipzig, 1821-1830. La bibliothèque Teubner a donné trois volumes de *Scripta minora*, contenant les écrits les plus intéressants pour les lecteurs qui ne sont pas médecins, Leipzig, 1884-96, et en outre l'*Institutio logica*, 1896. Voir les notes au bas des pages, à propos des ouvrages mentionnés.

Apologistes chrétiens. Il suffira de citer ici les deux grandes éditions collectives des apologistes du second siècle : celle de Dom Prudent Marran, Paris, 1742, et Venise, 1747, et celle de Jo. Ch. Th. de Otto, 9 vol., Iena, 1842-1872. La plus grande partie des textes des apologistes du second siècle dérivent directement ou indirectement d'un recueil formé au xe siècle par l'archevêque de Césarée Aréthas, dont un exemplaire est conservé à la biblioth. nationale de Paris (*Parisinus* 451). Voir Harnack, *Die Ueberlieferung der Griechischen Apologeten des 2 Jahrhunderts* dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, t. I, fasc. 1 et 2, Leipzig, 1882, et Gebhardt, *Der Arethascodex Parisinus* 451, même vol., fasc. 3. Une édition nouvelle des Apologistes a commencé de paraître dans la collection des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, dirigée par les deux savants qui viennent d'être nommés. Voir, pour chaque auteur, les indications de détail données dans les notes. — De même pour Irénée, qui ne figure pas dans les recueils des Apologistes.

Clément d'Alexandrie. Sur la tradition manuscrite des œuvres de Clément, voir la préface de l'édition de Dindorf. L'*Exhortation* et le *Pédagogue* se trouvent dans le ms. d'Aréthas (*Parisinus* 451) qui vient d'être mentionné. Le texte des *Stromates* repose sur un ms. unique de Florence, du xie siècle. — *Éditions*. L'édition princeps est celle de Petrus Victorius, Florence, 1550. Les principales éditions sont : celle de Potter, 2 vol. in-8, Oxford, 1715, réimprimée dans la Patrologie grecque de Migne, t. VIII-XI (1857), et celle de W. Dindorf, 4 vol. Oxford, 1869.

[illegible]

[illegible] pratique
[illegible] physique
[illegible] Mais la
[illegible] de ce
[illegible] présentent
[illegible] grou-
[illegible] réunis
[illegible] se montre
[illegible] de tous

ceux qui ne pouvaient convenablement figurer dans ce groupe.

Notre intention n'est pas de les opposer aux précédents ; il n'y a, entre les uns et les autres, ni contraste, ni même séparation absolue. Toutefois, si ceux dont nous avons à parler ont fait en général moins de bruit dans le monde, s'ils ont été moins applaudis et moins adulés, on peut dire, en revanche, que leur œuvre, à presque tous, a été plus sérieuse. Avec eux, nous revenons à un genre d'étude qui touche plus aux choses et aux idées. Nous pourrons donc plus aisément nous y rendre compte de ce que l'hellénisme contenait encore de sérieux. Et, comme d'autre part, nous arrivons au temps où le christianisme, sortant de l'obscurité, se manifestait par des œuvres littéraires, ce sera l'occasion de le mettre en face de cet hellénisme vieillissant.

II

L'histoire, comme on l'a vu, n'avait manifesté dans les deux derniers siècles aucune tendance vraiment élevée. Tantôt entre les mains des philosophes, tantôt entre celles des rhéteurs de profession, elle comprenait sa tâche, soit comme une copieuse notation de faits à retenir, soit comme une matière de beaux récits, émaillés d'éloquents discours. On ne peut nier qu'au temps des Antonins, à côté des tentatives ridicules des sophistes, il ne se produise en elle une sorte de renouvellement intérieur, dû à une meilleure conception du genre lui-même. Arrien et Appien en sont les représentants. Fonctionnaires impériaux l'un et l'autre, mûris par les emplois militaires ou civils, par la pratique des hommes et la connaissance des affaires, ils se font

[illegible]

[illegible] ou [illegible] si on [illegible] ou d'un [illegible] et confi- [illegible] racontera avec [illegible] mais nous [illegible] leur emportée [illegible] oriental, tout [illegible] Appien nous fera [illegible] le plus à son [illegible] pourquoi aucune [illegible] ne se classera [illegible] regrettera toujours [illegible] n'était plus possible [illegible]

Arrien, avec son mérite modeste, mais sérieux, est un des hommes qui représentent le mieux les qualités moyennes de la bonne société grecque de l'empire [1]. Il les a eues toutes, sans supériorité éclatante, au degré voulu pour se tirer de la foule très honorablement.

Né à Nicomédie, en Bithynie, vers la fin du premier siècle, il appartenait à une famille considérée; son père semble avoir été déjà citoyen romain. De cette source lui vinrent les vertus traditionnelles de la bourgeoisie provinciale : moralité, piété simple, dignité, une ambition sage, une intelligence droite. Il hérita probablement de son père le sacerdoce à vie de Déméter et Coré dans sa ville natale [2]. Le fait capital de son éducation et de sa jeunesse fut le séjour qu'il fit auprès d'Épictète, à Nicopolis d'Épire, sous Trajan. Les souvenirs qu'il en a conservés dans ses *Entretiens d'Épictète* prouvent que ce commerce fut assez long. Il s'y révèle comme le plus docile et le plus attentif des disciples. Rien chez Épictète qui ne soit excellent, rien qui ne mérite d'être admiré et imité. On doit admettre qu'il resta auprès de lui jusqu'au jour où le sage lui fut enlevé par la mort; en outre, les années qui suivirent furent encore pleines de lui, car les *Entretiens* et le *Manuel*, composés après qu'Épictète avait disparu, nous montrent Arrien aussi attaché que jamais à son modèle.

Toutefois il ne voulut pas faire profession de philosophie. La vie active l'attirait : dès sa jeunesse, il prit du service pour s'élever aux honneurs militaires. C'est

1. Nos principaux renseignements sur Arrien proviennent : 1° d'une courte notice de Suidas (Ἀρριανὸς Νικομηδεύς); 2° de Photius, cod. 58 (les cod. 91-93 contiennent des résumés de ses ouvrages historiques); 3° de quelques indications dispersées, dues à Arrien lui-même, à Lucien (Alex., 2 et 55), à Dion Cassius; 4° enfin de trois inscriptions qui seront mentionnées plus loin. Consulter, dans Pauly-Wissowa, l'art. *Arrianus*, n° 9 (II, 1230.)

2. Inscr. de Nicomédie (Ἑλλην. σύλλογος, III, p. 253, 5).

[illegible] goûts [illegible] expérience. [illegible] Xéno- [illegible] com- [illegible] est cer- [illegible] influence sur [illegible] nature docile. [illegible] à la condition [illegible] aima plus [illegible] à Xéno- [illegible]

[illegible] il semble [illegible] bonne partie [illegible] qu'il con- [illegible] manière dont [illegible] les Gaulois et [illegible] présumer qu'il [illegible] lui valu- [illegible] plus hauts [illegible] l'empereur [illegible] légat, la pro- [illegible] alors menacée [illegible] apparentés aux [illegible] avait succédé [illegible] entre la Cas- [illegible] que l'énergi- [illegible] une crainte [illegible] Son *Periple* [illegible] manifesta-

1. [illegible] 1882.
2. [illegible]
3. [illegible] Photius, 58.
4. [illegible] II 2468 et [illegible]
5. [illegible]

tion de sa vigilante activité : nous l'y accompagnons dans une de ses tournées de surveillance, au moment où, nouveau venu, il prenait connaissance de sa province en visitant une à une les villes du littoral.

Sa légature cessa un peu avant la mort d'Adrien [1]; avec le règne de ce prince, sans que nous sachions bien pourquoi, se termina aussi sa carrière publique. Arrien atteignit une vieillesse avancée, sans occuper aucune autre fonction. Peut-être était-il tombé dans une demi-disgrâce; peut-être aussi, et cela semble plus probable, après être arrivé au faîte des honneurs, se plaisait-il dans une retraite volontaire, où il jouissait paisiblement de sa fortune et de la haute considération qui l'entourait. Cette dernière partie de sa vie semble s'être écoulée surtout à Athènes, bien qu'il ait dû faire, de temps en temps, d'assez longs séjours dans sa ville natale, à Nicomédie. Il était citoyen d'Athènes et il se laissait décerner par les Athéniens de coûteux honneurs municipaux : archonte éponyme en 147-48, prytane de la tribu Pandionide une première fois à une date inconnue, une seconde fois en 171-72 [2]. Au reste, son tempérament militaire ne s'amollissait pas avec l'âge. Toujours actif jusque dans sa retraite, il se livrait à sa passion pour la chasse, en même temps qu'à ses goûts d'écrivain [3]. Malgré cela, il aimait à s'entendre traiter de sage et au besoin se donnait à lui-même cet éloge [4]. Plus que jamais, sa ressemblance avec Xénophon, désormais reconnue de tous, l'amusait et l'enchantait. On l'appelait couramment *le nouveau Xénophon* [5]. Lui-même usait volontiers de ce nom : il aimait à dire qu'il

1. CIL, X 6006.
2. CIA III 1116; 1029 et 1032.
3. *Cynégét.* 1 et 34.
4. *Cynégét.* 1 : Ἀπὸ νέου ἐσπουδακὼς κυνηγέσια καὶ στρατηγίαν καὶ σοφίαν.
5. *Photius*, 58 : Ἐπωνόμαζον δὲ αὐτὸν Ξενοφῶντα νέον.

[illegible] qu'il [illegible]

[illegible] re- [illegible] jus- [illegible] sorte [illegible] sentiments [illegible] à propos [illegible] Rappe- [illegible] simple re- [illegible]

[illegible] plus tard, [illegible] probable- [illegible] qu'il com- [illegible]

[illegible] à ren- [illegible] littoral en- [illegible] donna [illegible] auquel Arrien [illegible] Mais le [illegible] rapport trans- [illegible] Le rapport, [illegible] s'étendait da- [illegible] peut-être, [illegible] les sup-

[illegible] nom [illegible] il [illegible] L'al- [illegible] les Alains, [illegible] permis ce [illegible] y eut en [illegible] Il est donc [illegible] ce sur- [illegible]

[illegible]

prime. Il semble que l'empereur, qui aimait le grec, ait voulu avoir sous la main un document clair, facile à lire, écrit dans sa langue favorite. Arrien a composé, pour lui d'abord, et sans doute ensuite pour d'autres lecteurs, une sorte de journal de route, qui note les choses intéressantes, sous une forme un peu sèche, mais correcte et dégagée. Une fois ce journal fait, il jugea bon de le compléter par une description analogue du reste du littoral du Pont Euxin [1]. Il ajouta donc, d'abord la partie du littoral méridional qui s'étend du Bosphore jusqu'à Trapézonte (c. 12-17); puis celle du littoral occidental et septentrional, du Bosphore à Dioscourias (17-25); la mort récente de Cotys, roi du Bosphore Cimmérien, en offrant à l'empereur l'occasion de régler une succession princière, lui paraissait prêter à ces derniers chapitres un intérêt d'actualité (c. 17). Dans toute cette seconde partie, Arrien n'a fait qu'utiliser des *Périples* antérieurs [2]. Il ne visait pas à l'originalité des recherches ni à la nouveauté des faits. Son seul but était de réunir, sous une forme très simple, des renseignements formant un tout [3].

Le *Traité de Tactique* (Τέχνη τακτική), achevé en 137 [4], peu avant qu'Arrien quittât la Cappadoce, dénote un état d'esprit analogue. L'auteur y continue son apprentissage d'écrivain en rajeunissant des œuvres antérieures. Remarquant que les nombreux traités de

1. Suivant C. G. Brandis (*Rhein. Mus.*, N[elle] sér., t. 51, fasc. 1), cette suite aurait été ajoutée postérieurement et ne serait pas d'Arrien.

2. C'est ce que démontre la comparaison avec le Περίπλους τῆς ἐντὸς θαλάσσης de Ménippe de Pergame, dont un fragment nous a été conservé dans l'*Epitome* de Marcianus d'Héraclée (voir plus loin, ch. VIII).

3. Le *Périple* d'Arrien est une des sources du Περίπλους Εὐξείνου πόντου, compilation byzantine, qui figure dans les *Geogr. gr. minores* Didot, I, p. 402 et suiv.

4. La 20e année du regne d'Hadrien (c. 44, 3).

tactique écrits jusque là en grec étaient fort obscurs, principalement en raison des termes spéciaux dont ils étaient pleins, il entreprend d'en composer un nouveau, d'une forme accessible à tous[1]. Toute la première partie (c. 2-32) n'est qu'un exposé des anciennes formations tactiques, grecques et macédoniennes[2]. Arrien y suit de très près le tacticien Élien dont nous parlerons plus loin[3]. Dans la seconde partie (c. 33-44), l'auteur s'occupe de la tactique romaine; mais ayant déjà parlé de celle de l'infanterie dans un écrit qu'il avait composé pour l'empereur, il s'en tient aux manœuvres de la cavalerie[4]. Le mérite de l'ouvrage est de même genre que celui du *Périple* : c'est un exposé clair, sans ornement.

Au même groupe d'écrits paraît se rattacher le ***Plan de bataille contre les Alains*** (Ἔκταξις κατὰ Ἀλανῶν); simple fragment d'un ordre de marche et d'attaque, qu'Arrien avait dû rédiger en qualité de général. Peut-être l'avait-il inséré plus tard dans son ouvrage ***Sur les Alains*** (Ἀλανική), d'où il aura été extrait par un compilateur de documents tactiques[5].

En somme, ce n'étaient encore là que des essais sans grande importance. La véritable activité littéraire d'Arrien commence après sa retraite. C'est probablement à Athènes, sous Antonin et sous Marc-Aurèle, qu'il a composé ses principaux ouvrages. Ceux-ci appartiennent tous au genre historique. Rien en effet ne convenait mieux

1. *Tactique*, c. 1; surtout : ὡς οὖν εὐγνωστότατα ἔσται τοῖς ἐντυγχάνουσι τά τε πράγματα καὶ τὰ ὀνόματα.

2. C. 32, 2.

3. Voir Pauly-Wissowa, art. Aelianus, 10, et R. Förster, *Hermès*, XII, 426.

4. C. 32, 2. La phrase est altérée, mais le sens ressort du contexte.

5. Il nous a été conservé dans le *Laurentianus* 55, 4, qui contient des écrits relatifs à la tactique.

que l'histoire à cet esprit sage, mais plus exact que puissant ou inventif. D'après les indications de Photius [1], Arrien, dès qu'il se sentit capable de composer, songea à se faire l'historien de la Bithynie, sa patrie. Mais les renseignements, dispersés, étaient longs à recueillir; il ajourna donc son projet; et, en attendant, il écrivit deux biographies, celles de *Timoléon de Corinthe* et de *Dion de Syracuse,* toutes deux perdues. Alors, devenu plus sûr de lui, il entreprit son *Expédition d'Alexandre* (Ἀλεξάνδρου ἀνάβασις), sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure ; et ce fut seulement après l'avoir terminée, qu'il acheva et publia ses Βιθυνιακά. De ce dernier ouvrage nous ne savons que ce qu'en dit Photius : qu'il commençait aux temps mythiques, se composait de huit livres, et se terminait à l'époque où la Bithynie devint province romaine (75 av.J.-C.)

Une fois libéré de sa dette envers sa patrie, Arrien revint à ses études sur Alexandre, et il compléta son *Anabase* par deux ouvrages : un écrit *Sur l'Inde* (Ἰνδική) et la *Succession d'Alexandre* (Τὰ μετ' Ἀλέξανδρον) en dix livres. — Le premier ouvrage, qui subsiste encore, est écrit en dialecte ionien [2] : après une courte description de l'Inde, dont les éléments sont empruntés surtout à Ératosthène, à Néarque et à Mégasthène [3], l'auteur raconte en abrégé le voyage d'exploration (des bouches de l'Indus au fond du golfe persique) que Néarque avait accompli sur l'ordre d'Alexandre et relaté en détail dans son *Périple*. En suivant de très près ce récit, dont il nous a ainsi conservé la substance, il semble s'être proposé simplement de réunir, sous une forme brève,

1. Photius, 93.
2. Arrien, qui avait fait d'Hérodote un de ses modèles, aura voulu sans doute s'assimiler autant que possible par cette imitation les secrets de son style.
3. *Inde*, c. 17, cf. 3.

beaucoup de faits curieux, à l'usage de ceux des lecteurs de son *Expédition d'Alexandre*, que cet épisode intéresserait plus spécialement[1]. — Du second ouvrage, nous ne possédons plus qu'un résumé assez court dans Photius (cod. 92). Nous y voyons qu'il embrassait les événements des années 323-321, depuis la mort d'Alexandre jusqu'au retour d'Antipater en Europe. Il est difficile de dire pourquoi Arrien s'était arrêté là et s'il avait eu l'intention de pousser plus loin. Au reste, le résumé que nous possédons ne permet de juger ni de son originalité ni de son mérite littéraire[2].

Ce fut probablement après avoir beaucoup écrit d'après les autres qu'Arrien se risqua à faire œuvre plus personnelle en abordant le récit d'événements contemporains. Son livre *Sur les Alains* (Ἀλανική), qui ne nous est plus connu que par une simple mention de Photius[3], datait peut-être du temps de son gouvernement de Cappadoce. Mais son œuvre la plus personnelle et la plus importante fut l'histoire de la *Guerre des Romains et des Parthes* sous Trajan (Παρθική), en dix-sept livres[4]. Il ne nous en reste malheureusement aucun fragment; ce qu'en dit Photius (cod. 58) est tout à fait insuffisant pour nous en donner même un aperçu.

1. Il renvoie à plusieurs reprises à son *Expédition d'Alexandre* et donne son nouveau livre comme un supplément indépendant (c. 19, 23, 26, 43). Il l'avait du reste annoncé dans son *Expédition* (V, 5, 1).

2. L'historien Dexippos, au IIIe siècle, semble avoir mis à profit l'ouvrage d'Arrien dans celui qu'il composa sous le même titre. Voy. Photius, cod. 81 : Ἀρριανῷ κατὰ τὸ πλεῖστον σύμφωνα γράφων.

3. Si cet ouvrage était surtout un récit de ses campagnes, on peut supposer, comme on l'a vu plus haut, que le *Plan de bataille contre les Alains* en a été extrait.

4. La date relative de cet écrit se déduit de ce qu'Arrien, d'après Photius (c. 93), justifiait, dans la préface de ses Βιθυνιακά, les retards qu'il avait mis à publier cette histoire de son pays en citant les autres ouvrages qui l'avaient occupé. Il citait les biographies de Dion et de Timoléon et l'histoire d'Alexandre, mais non la guerre des Parthes. Celle-ci est donc postérieure aux Βιθυνιακά.

Un écrit très spécial, l'opuscule *Sur la Chasse* (Κυνηγετικός), est venu jusqu'à nous. Nous en ignorons absolument la date [1]. Arrien s'y propose de compléter le traité de Xénophon sur le même sujet. Au milieu de détails purement techniques, on y trouve quelques descriptions, qnelques souvenirs personnels, et même des traits de caractère, qui ne manquent ni d'intérêt ni d'agrément [2]. — Enfin nous savons par Lucien (*Alexandre*, c. 2) qu'il avait écrit aussi une *Vie du brigand Tilliboros*, personnage entièrement inconnu.

C'est sur son *Expédition d'Alexandre* que nous devons aujourd'hui le juger, comme historien et comme écrivain. Le choix du sujet en lui-même est déjà caractéristique. Si Arrien eût été doué d'un génie vraiment original, il n'eût pas été tenté sans doute par cette histoire très ancienne, d'autant qu'il n'avait à sa disposition aucun document nouveau qui lui permît de la rajeunir. Mais ce qui aurait éloigné un esprit plus curieux de nouveauté fut peut-être justement ce qui l'attira. Dénué du goût de la recherche, il aimait à juger, à classer et à simplifier. Or, pour traiter ce sujet, il disposait de plusieurs récits bien informés et complets, sans parler de ceux où l'élément fantastique prédominait. Sa tâche était de les critiquer les uns par les autres, de les concilier autant que possible, enfin de les fondre en un nouveau récit, qui deviendrait ainsi le plus vraisemblable de tous en même temps que le plus clair. C'était bien l'affaire de son esprit judicieux et lucide. Ajoutons que le côté militaire du sujet, qui était à ses yeux le principal, dut plaire à l'ancien général qui survivait en lui chez l'écrivain. D'autant plus que la récente expédition de Trajan en Asie, dont il avait pu recueillir les souvenirs

1. On voit seulement, par le c. 1, que l'auteur était alors fixé à Athènes, ou du moins se considérait comme Athénien.

2. Voir notamment le c. 24, où Arrien atteste sa dévotion.

dans sa jeunesse en causant avec des officiers plus âgés, donnait alors un intérêt nouveau à cette étonnante expédition du conquérant macédonien, qui avait mené pour la première fois des armées régulières au delà de l'Euphrate et du Tigre.

Avec un scrupule qui n'était pas ordinaire dans l'antiquité, Arrien nous a fait connaître ses sources à la première page de son livre [1]. Entre tous les historiens d'Alexandre, il a choisi, nous dit-il, Ptolémée et Aristobule comme les plus dignes de foi, parce que tous deux avaient pris part à l'expédition et que tous deux avaient écrit après la mort du conquérant. C'est de leurs récits qu'il tire la substance du sien. Le rôle qu'il revendique est de les comparer; s'ils sont d'accord, il ne fait que les suivre, en se réservant seulement d'éliminer les choses trop peu dignes d'intérêt; en cas de désaccord entre eux, il se décide selon la vraisemblance. En outre, ajoute-t-il, il a lu la plupart des autres récits, et, lorsqu'ils lui ont paru mériter de n'être pas entièrement passés sous silence, il en a fait mention en usant de la formule *on dit* (λέγεται), ou d'autres analogues. Les travaux critiques qui ont été faits de nos jours sur les sources d'Arrien ont démontré l'exactitude de ces déclarations [2]. On peut donc dire que son récit relève constamment de ceux de Ptolémée et d'Aristobule et qu'il a, au point de vue historique, à peu près la valeur qu'ils avaient eux-mêmes; avec cette différence toutefois, qu'il a effacé par système ce qu'il y avait sans doute de plus caractéristique chez l'un et chez l'autre comme tendance personnelle, pour s'en tenir à une vraisemblance moyenne. Ainsi conçu, l'ensemble du récit n'a rien qui éveille la défiance; le merveilleux en est banni, sauf les présages, que la dévotion du narrateur aime à enregistrer; partout appa-

1. *Expéd. d'Alex.*, préface.
2. Pauly-Wissowa, art. cité.

raît un souci d'exactitude et un air de vérité qui fait bonne impression. Du reste, Arrien, comme ses auteurs, est manifestement favorable à Alexandre, bien que son esprit de justice l'oblige à le blâmer quelquefois. Ce qu'il ne sait pas faire, c'est de réagir contre le préjugé hellénique, de façon à juger une telle entreprise d'un point de vue plus largement humain; et il n'a pas non plus toute la souplesse qui eût été nécessaire pour bien comprendre, dans ses inégalités et dans ses écarts, une nature aussi exceptionnelle que celle de son héros. Enfin toute la partie politique de l'entreprise n'est réellement qu'entrevue.

De même que la critique, l'art littéraire est chez lui de qualité moyenne. Un exposé clair et intéressant, rapide sans l'être trop, bien ordonné, suffisamment animé. Les récits de batailles sont d'un homme du métier, qui sait d'ailleurs se mettre à la portée de tous; les descriptions de pays et d'itinéraires ont quelque chose de dégagé, les personnages sont caractérisés surtout par leurs actions: s'ils ont peu de relief, la physionomie qui leur est prêtée semble en définitive assez juste. Ce sont là des mérites très estimables, qui rendront toujours le livre d'Arrien agréable et utile. Mais la grande originalité lui fait défaut. Ni éclat de style, ni vivacité d'imagination, ni couleurs brillantes, ni mouvement entraînant, ni force de pensée ou de sentiment, rien en un mot de ce qui crée une supériorité dans l'art d'exprimer la vie par le langage. Et cette médiocrité est d'autant plus sensible qu'il s'agit d'une aventure héroïque, d'une sorte d'épopée rapide et brillante, qui, par sa nature même, semblait exiger plus impérieusement du narrateur des qualités dramatiques. Arrien n'avait aucun de ces dons exceptionnels, et l'apprentissage laborieux qu'il avait fait du métier d'écrivain n'avait pu lui donner qu'une remarquable habileté d'imitation.

était déjà âgé sous Antonin, on tiendra pour vraisemblable qu'il mourut dans la première partie du règne de Marc-Aurèle.

A la différence d'Arrien, qui écrivit sur des sujets variés, Appien n'a vraiment produit qu'une seule œuvre, puisque son autobiographie, d'ailleurs perdue, ne pouvait être en tout cas qu'un simple opuscule. Cette œuvre est son *Histoire romaine* (Ῥωμαϊκὴ ἱστορία, ou plutôt, Ῥωμαϊκά)[1], en vingt-quatre livres, qui s'étendait depuis les origines de Rome jusqu'à la fin du règne de Trajan[2]. En établissant son plan, Appien avait résolument laissé de côté la méthode annalistique, qui, suivant lui, avait l'inconvénient d'empêcher de saisir les ensembles. Au lieu de suivre les événements d'année en année, il les groupait de façon que chaque livre formât un tout : le principe de ces groupements était d'ailleurs tantôt ethnographique, quand il réunissait en un récit continu toute l'histoire des rapports d'un certain peuple avec Rome, tantôt historique, lorsqu'il embrassait et détachait toute une période, caractérisée soit par la prédominance d'une institution, soit par une entreprise importante, soit encore par un conflit meurtrier. Photius nous a conservé la liste complète des titres des vingt-quatre livres[3]. Elle permet de suivre assez bien la marche du récit. C'étaient : 1. Les Rois (Βασιλική, sous-ent. βίβλος ou ἱστορία) ; 2. Guerres d'Italie (Ἰταλική) ; 3. Guerres du Samnium (Σαυνιτική) ; 4. Guerres contre les Gaulois

dans sa préface sont : (ch. VII) près de 200 ans depuis le rétablissement de la monarchie (c'est-à-dire probablement depuis la dictature à vie décernée à César en 45), ce qui donne approximativement l'an 155 ; ch. IX, 900 ans depuis la fondation de Rome, ce qui donne 147. Le désaccord de ces dates prouve qu'elles sont données en chiffres ronds, à quelques années près.

1. Préface, 1 et 14.

2. Photius, 57.

3. Photius, 57. Cf. Appien, Préface, ch. XIV.

(Κελτική) ; 5. Conquête de la Sicile et des îles (Νησιωτική) ; 6. Guerres d'Espagne (Ἰβηρική) ; 7. Guerre d'Annibal (Ἀννιβαϊκή) ; 8. Guerre d'Afrique, ou de Carthage, ou Numidique (Λιβυκή, Καρχηδονική, Νομαδική) ; 9. Guerres de Macédoine et d'Illyrie (Μακεδονική καὶ Ἰλλυρική) ; 10. Guerre de Grèce (Ἑλληνική καὶ Ἰωνική) ; 11. Guerre de Syrie et des Parthes (Συριακὴ καὶ Παρθική) ; 12. Guerre de Mithridate (Μιθριδάτειος) ; 13-21. Guerres civiles (Ἐμφυλίων πρώτη — ἐνάτη), depuis la lutte de Marius et de Sylla jusqu'à l'établissement de l'Empire ; 22. Les Cent ans (Ἑκατονταετία), d'Auguste à Trajan ; 23. Guerre contre les Daces (Δακική) ; 24. Affaires d'Arabie (Ἀράβιος). De cet imposant ensemble, il nous reste la préface, des fragments des livres I-V, les livres VI, VII, VIII, à peu près complets, toute la seconde partie du livre IX, sur l'Illyrie, avec des fragments de la première partie, enfin les livres XI — XVII en entier [1]. D'après Photius, l'historien avait traité sommairement les événements postérieurs à Auguste, c'est-à-dire ceux qui remplissaient les trois derniers livres. Ces trois livres, du reste, Appien a dû les ajouter après coup, car il n'en parle pas dans sa préface.

Provincial de naissance, mais associé dans la maturité de l'âge à l'administration impériale, Appien semble avoir été très frappé de la grandeur de Rome, de sa croissance continue et de la plénitude de force dont elle jouissait sous Antonin. Ces sentiments éclatent dans sa préface. C'est l'intérêt même de ce spectacle, plutôt senti d'ailleurs qu'analysé, qui l'a décidé à entreprendre une si grande tâche. Quant à des vues particulières et précises sur les causes de cette croissance et sur la nature

1. Le morceau qui nous reste sous le titre de Παρθική n'est pas l'œuvre d'Appien. C'est une composition faite d'après Plutarque au début de la période byzantine, ainsi que l'avaient déjà reconnu Xylander et Perizonius.

de cette force, il n'en a point. Il admire vaguement la vertu romaine, faite de patience, d'énergie, de constance, de bon conseil [1]. Mais il ne sait pas l'étudier, comme l'avait fait Polybe, dans les institutions, dans une politique réfléchie et traditionnelle, ni en suivre pas à pas le développement à travers une longue série de siècles. Donc, point d'idée fondamentale. Ce qu'il peut y avoir d'unité apparente dans le récit lui vient surtout du dehors, des événements eux-mêmes, et cela est insuffisant; l'unité du dedans, la vraie, tout au plus en trouve-t-on quelque germe dans un sentiment d'admiration confuse, incapable d'ailleurs de s'attacher à des objets précis. La première des conditions nécessaires à une œuvre d'art, la personnalité, fait défaut à cette vaste composition.

Par suite, l'ordonnance en est profondément défectueuse. Celle qu'Appien a imaginée a pu faire illusion à des lecteurs peu réfléchis : elle plait par une sorte de clarté superficielle, elle est commode dans l'usage. Mais ce sont là des qualités qui se dérobent dès qu'on examine les choses plus sérieusement. Une histoire complète de Rome n'admet qu'un seul plan, qui sans doute pourra varier dans le détail selon les idées personnelles de l'historien, — pourvu qu'il en ait, — mais qui restera toujours le même dans sa conformation essentielle. Ce plan, on peut le caractériser d'un mot, en disant qu'il doit être organique. Cela signifie qu'il doit nous faire assister au développement de la puissance romaine : il faut que nous voyions croître ses ambitions avec ses forces, que sa politique extérieure s'explique par son histoire intérieure, et, réciproquement, que les événements soient mis en rapport avec les institutions et les institutions elles-mêmes avec les mœurs, en un mot que Rome nous apparaisse comme un être qui vit, qui grandit et

1. Préface, ch. II.

qui décline. Or cela était manifestement impossible avec la méthode adoptée par Appien. Que penser de la philosophie d'un historien qui, sans se soucier de l'ordre du temps, racontait dans son quatrième livre la conquête des Gaules par César, entre les guerres du Samnium et les guerres de Sicile, bien avant par conséquent d'avoir pu donner la moindre idée de l'état de choses dans lequel l'ambition d'un César et sa personnalité avaient été à même de se former ? Ainsi composé, son ouvrage ne pouvait être et n'est en effet qu'un recueil de monographies mal cohérentes.

Comme série de récits isolés, il a ses mérites très réels. La critique moderne n'est pas arrivée encore à déterminer avec sûreté les sources d'Appien[1] : on a constaté chez lui des points de contact nombreux avec Denys d'Halicarnasse, avec Polybe, avec Tite-Live, avec Plutarque, et l'on a cru d'abord qu'il avait mis à profit directement ces auteurs. Un examen plus attentif a démontré que cela était inexact. Certaines divergences caractéristiques prouvent qu'il a suivi d'autres auteurs, ayant leurs tendances propres. Quoi qu'il en soit, l'histoire d'Appien représente une tradition, sinon toujours impartiale, du moins intéressante à connaître, une tradition patriotique, modérée, césarienne, qui arrange doucement les choses conformément à ses vues, en évitant les partis pris trop évidents. Appien paraît l'avoir suivie docilement, parce qu'elle convenait à son tour d'esprit, à ses habitudes, à ses fonctions mêmes, sans dessein préconçu, mais aussi sans effort sérieux de critique. Au reste, son récit est d'un homme intelligent, instruit des affaires. S'il ne va pas au fond des choses, il les présente du moins sous une forme facilement intelligible. Exempt de passion, il a un ton d'honnête homme qui sé-

1. Voir sur ce sujet dans Pauly-Wissowa l'art. cité, presque entièrement consacré à l'étude des sources.

duit ; et comme ses jugements se tiennent d'habitude dans un juste milieu, on y acquiesce volontiers : il faut examiner ses informations de plus près, pour s'apercevoir qu'elles sont quelquefois incomplètes sur des points importants, quelquefois incertaines ou erronées. Voilà pourquoi, à mesure que la critique historique est devenue plus exigeante, Appien a vu décroître son autorité. S'il contente les simples lecteurs, il laisse trop souvent dans le doute les chercheurs.

En tant qu'écrivain, Appien, moins pur et moins élégant qu'Arrien, se recommande surtout par une simplicité qui ne manque ni d'agrément ni parfois de force [1]. N'ayant point de prétentions littéraires, il n'a en vue que les faits eux-mêmes. Le sérieux de son esprit l'a préservé de l'influence de la sophistique. Nulle trace de déclamation dans son œuvre, point de harangues subtiles ou pompeuses ni de tableaux à effet, point d'affectation d'atticisme. Si son récit manque un peu de couleur, il n'est pourtant ni sec ni insignifiant. Ce qui nous reste de son exposé des guerres civiles nous met vraiment sous les yeux d'une manière intéressante toute une période de l'histoire de Rome. Il fait peu parler ses personnages, et les discours qu'il leur prête, la plupart en style indirect, ne servent qu'à expliquer leur pensée. Sans originalité très marquée, il a le grand mérite de ne pas chercher à s'en créer une artificiellement.

A côté de l'histoire proprement dite, on voit se continuer au second siècle le mouvement de recherches qui, depuis longtemps déjà, portait un grand nombre d'es

1. Voyez Photius, LVII, fin. — Appien fut un des écrivains qui faisaient autorité pour la langue chez les Byzantins, comme le prouvent les exemples tirés de lui qu'on rencontre dans le Lexique de Suidas en assez grand nombre et dans un grammairien anonyme (réunis dans les *Fragments*).

prits soit vers le passé de l'hellénisme, soit simplement vers les curiosités de l'érudition. Si nous essayons ici de caractériser rapidement quelques-unes des œuvres qu'il a suscitées, on n'oubliera pas que, le mérite littéraire en étant fort mince, nous n'avons pas à les étudier en détail.

La Grèce, en ce temps, devait apparaître, au milieu de l'Empire, comme une sorte de musée, où les plus grands souvenirs de la mythologie, de l'art, de la civilisation étaient représentés par des monuments célèbres. Combien ces monuments étaient chers aux Grecs distingués, nous l'avons vu déjà par l'exemple de Plutarque, si attaché de cœur à toutes les grandeurs de sa patrie. Mais ce genre d'intérêt pouvait être également senti par tous ceux que la culture grecque avait formés, quel que fût leur lieu de naissance. En fait, il n'était guère d'homme instruit, pouvant voyager, qui ne voulût visiter, au moins une fois dans sa vie, Athènes, Corinthe, Argos, Olympie, Delphes, ces villes dont le nom seul évoquait tant d'images et tant de souvenirs. On y venait de tous les points du monde comme en pèlerinage, et, lorsqu'on y était venu, on ne se lassait point d'en entendre parler.

Cet état d'esprit, dont nous trouvons tant de traces à travers la littérature du second siècle, s'est traduit particulièrement dans l'ouvrage de Pausanias, intitulé *Description de la Grèce* (Περιήγησις τῆς Ἑλλάδος). Nos informations sur l'auteur se réduisent à ceci : qu'il écrivait son livre en 173 [1] : qu'il habitait en Asie, à peu de distance du Sipyle et de l'Hermos, et considérait ce

1. L. V, 1, 2 : 217 ans après le relèvement de Corinthe. Mais il l'avait commencé depuis longtemps. Le livre I était achevé avant qu'Hérode ne commençât son Odéon, et ce monument était terminé quand Pausanias écrivit VII, 20.



pays comme le sien [1]; enfin qu'il avait visité, non seulement la Grèce, mais l'Italie, peut-être aussi la Sardaigne, et dans une autre direction, la Syrie et l'oracle d'Ammon [2]. Philostrate, dans ses *Vies des sophistes* (II, 13), mentionne, comme un des sophistes illustres du second siècle, un certain Pausanias de Césarée nommé plus haut, qui fut disciple d'Hérode Atticus et occupa la chaire de rhétorique d'Athènes. Vossius, et beaucoup d'autres après lui, ont cru que ce Pausanias n'était autre que le périégète. Rien n'est moins vraisemblable [3]. Suidas, qui cite les ouvrages du sophiste, ne fait aucune mention de la *Description de la Grèce* ; et d'ailleurs le style de cette relation, plutôt négligé, ne saurait être d'un des maîtres de la rhétorique en vogue. De nos jours, un des éditeurs de Pausanias, Schubart, a conjecturé que le périégète était le même qu'un historien d'Antioche, cité par plusieurs auteurs byzantins [4]. C'est là encore une hypothèse à rejeter : l'historien en question était d'Antioche ou de Damas, et ceux qui le citent le qualifient de chronographe habile, sans faire la moindre allusion à son ouvrage archéologique.

1. L. V, 13, 7 : Πέλοπος δὲ καὶ Ταντάλου τῆς παρ' ἡμῖν ἐνοικήσεως σημεῖα ἔτι καὶ ἐς τόδε λείπεται. Et il énumère le marais de Tantale, son tombeau, le siège de Pélops au sommet du Sipyle et une statue d'Aphrodite, en bois, que ce héros était censé avoir consacrée à Temnos. Cf. VIII, 17, 4.

2. Séjour en Campanie, V, 12, 6 ; à Rome, VIII, 17, 4 ; IX, 21, 1. Description détaillée de la Sardaigne, X, 17, dont certaines parties semblent être d'un témoin oculaire. Pour ce qui est de la Syrie, les témoignages sur l'Oronte sont très précis, VI, 2, 7 ; VIII, 20, 2 et surtout VIII, 29, 3. Oracle d'Ammon, IX, 16, 1. On a cru aussi que Pausanias était allé en Arabie ; mais ce qu'il sait de l'Arabie (IX, 28, 3) provient de lectures ou de récits, et tel autre passage (IX, 21) paraît prouver, au contraire, qu'il n'avait point pénétré dans ce pays.

3. Kayser, *Philostrati Vitæ Sophist.*, p. 357.

4. Schubart, *Pausaniæ descriptio Græciæ*, t. II, p. VIII. — Voir les témoignages sur l'historien Pausanias dans *Histor. græci minores* de Dindorf, t. I, p. 154 et suiv.

La *Description de la Grèce* est un des écrits les plus précieux que l'antiquité nous ait légués pour la connaissance de la Grèce ancienne, de sa mythologie, de sa topographie et de ses monuments. Mais la reconnaissance que tous les amis de l'antiquité ont pour l'auteur ne doit pas nous faire illusion sur ses mérites réels.

Quelle fut, en l'écrivant, son intention? Pausanias ne semble pas avoir voulu rédiger un *Guide du voyageur en Grèce* à proprement parler, ni même un *Guide de l'archéologue*, car il omet quantité de choses qui eussent été utiles à l'un ou à l'autre. Son livre semble bien plutôt avoir été principalement destiné à ceux de ses contemporains qui avaient déjà visité la Grèce. Il se proposait de renouveler et de préciser leurs souvenirs, de compléter ou de corriger les indications des exégètes. Le voyage qu'il leur faisait faire était probablement celui qu'il avait fait lui-même, le voyage d'un amateur qui ne se souciait pas d'être complet. Abordant au Pirée, il décrit d'abord l'Attique et la Mégaride (l. I, Ἀττικά); puis, il franchit l'isthme, visite Corinthe, Argos, Mycènes, Épidaure (l. II, Κορινθιακά), s'arrête un peu plus en Laconie (l. III, Λακωνικά), traverse la Messénie, dont il raconte l'histoire (l. IV, Μεσσηνιακά) et arrive ainsi en Elide; l'importance d'Olympie et de ses monuments justifie l'étendue relative de cette partie de sa relation, qui a été singulièrement précieuse en notre temps pour les archéologues (l. V et VI, Ἠλιακά); il parcourt ensuite l'Achaïe en rapportant les grands faits de son histoire, ce qui l'amène à parler aussi incidemment de l'Ionie, colonisée en partie par les anciens habitants de l'Ægialée (l. VII, Ἀχαϊκά); il achève l'exploration du Péloponnèse par l'Arcadie, à propos de laquelle il s'étend sur Philopœmen (l. VIII, Ἀρκαδικά). Revenant alors dans la Grèce continentale, il visite d'abord la Béotie; Thèbes l'y re-

tient particulièrement, avec ses souvenirs de la *Thébaïde*, des guerres médiques, d'Épaminondas, et ses monuments ; il rayonne de là dans les villes du voisinage, à Platées, Délium, Anthédon, Orchomène, Tanagra, etc. (l. IX, Βοιωτικά) : enfin il se rend en Phocide, où Delphes l'attire et le séduit ; la description qu'il en fait est en quelque sorte le guide des fouilles qui s'y exécutent de nos jours ; et son récit de l'expédition des Gaulois nous a conservé un curieux épisode de notre histoire nationale (l. X, Φωκικά). Là se termine son voyage, laissant de côté, à notre grand regret, toute la Grèce occidentale et septentrionale, Acarnanie, Étolie, Épire, région du Pinde central, Thessalie.

En composant cette description, Pausanias a certainement suivi de près des écrivains antérieurs, qu'il ne nomme pas [1]. Pour l'archéologie, son principal guide n'a guère pu être que Polémon le Périégète [2], dont les œuvres, devenues classiques, avaient été abrégées à l'usage des voyageurs ; Pausanias présente des omissions frappantes à propos de tous les monuments notables postérieurs au temps de Polémon [3]. Pour la topographie, il a emprunté beaucoup à Artémidore ; pour l'histoire, à Istros. Par lui-même, il n'avait ni le goût ni la méthode des vérifications minutieuses, des recherches patientes, des déchiffrements d'inscriptions. Il aimait le travail tout fait. Mais il a eu du moins le mérite de puiser à de bonnes sources, et il nous a conservé quantité de renseignements de valeur en les incorporant à son exposé. Qu'il eût d'ailleurs beaucoup lu, en particulier les anciens poètes, c'est ce qu'attestent toutes les parties de son ouvrage. Il cite surtout les vieilles épopées perdues, parfois

1. Kalkmann, *Pausanias der Perieget* ; Untersuchungen über seine Schriftstellerei und seine Quellen, Berlin, 1886.

2. Voyez plus haut, p. 119.

3. Wilamowitz-Moellendorff, *Hermes*, XII, 346.

peut-être d'après d'autres, mais souvent aussi d'après ses lectures personnelles.

Du reste, pas plus de sens artistique que de véritable science. Ses descriptions des chefs-d'œuvre de l'art sont sèches, terre à terre, dénuées de tout sentiment personnel. Il note des faits, explique et commente les sujets traités, raconte des anecdotes sur les artistes, mais apprécie peu, et presque jamais par lui-même. Il était de ceux qui visitent les choses célèbres, moins pour les voir, que pour dire qu'ils les ont vues. Il prenait des notes, mais il ne pensait pas. L'écrivain, naturellement, ne pouvait guère être supérieur à l'observateur. Il s'exprime sans élégance naturelle, avec un laisser aller où l'on croit sentir comme une vague imitation d'Hérodote. Son plus grand mérite est de ne pas enjoliver les choses par une rhétorique prétentieuse. Sa manière, simple et sèche, laisse paraître une sorte de naïveté, moitié naturelle, moitié calculée, où entre comme élément principal la médiocrité foncière de son esprit. S'il parlait de sujets qui n'eussent pas en eux-mêmes leur intérêt, il serait insipide; mais son ouvrage est si instructif qu'en le lisant on oublie de le juger ; par la variété des informations, c'est un fonds qu'on n'épuise jamais.

Rangeons également dans cette catégorie très modeste, mais plus bas encore, un certain nombre d'érudits et de polygraphes, dont les œuvres, perdues pour la plupart, touchaient soit à diverses parties de l'histoire, soit plus spécialement à la mythologie.

D'abord un simple collectionneur de faits historiques, le macédonien Polyænos, de qui nous possédons encore l'ouvrage à peu près complet sur les *Ruses de guerre* (Στρατηγήματα), en 8 livres, dédié aux empereurs Marc-

Aurèle et Lucius Verus[1]. C'est un simple recueil de 900 récits, empruntés à divers historiens, particulièrement à Éphore et à Nicolas de Damas, dont les histoires universelles se prêtaient par leur longueur même à être ainsi dépouillées[2]. Nulle recherche originale, nulle critique, nulle expérience personnelle des choses de la guerre[3]. L'auteur n'a voulu qu'offrir à ses lecteurs des récits amusants ou intéressants. Ces récits, il n'a même pas cherché à les grouper d'une manière intelligente : l'ordonnance du livre est fondée sur des ressemblances purement extérieures ; ruses des Romains, ruses des Macédoniens, ruses des barbares, ruses des femmes, etc. Le seul mérite de cet amalgame, c'est qu'il nous a transmis un certain nombre de faits dont l'histoire ne peut se désintéresser.

A Polyænos, on peut joindre quelques représentants contemporains de la littérature militaire, sur lesquels nous n'avons pas à insister. Apollodore de Damas, célèbre architecte, à qui Trajan confia l'exécution d'un grand nombre de ses édifices, avait composé un écrit dédié à l'empereur Adrien et intitulé *Poliorcétiques* (Πολιορκητικά). Il nous en reste un extrait [4]. — Vers le même temps, un certain Élien, qui nous est d'ailleurs à peu près inconnu, écrivait une *Théorie de la tactique* (Τακτικὴ θεωρία), dont le style soigné, bien que parfois obscur, dénote une véritable culture littéraire[5].

1. Ms. principal *Laurentianus*, 56, 1. — Édition en usage : *Polyænus*, rec. Wolfflin-Melber, bibl. Teubner.

2. Melber, *Ueber Quellen und Wert der Strategemensammlung Polyæns* (Jahrb. f. Phil., Suppl., XIV). Von Knott, *De fide et fontibus Polyæni*, Lipsiæ, 1883.

3. Il était avocat. Voy. l. VIII, préface.

4. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, Paris, 1867, p. 137-193. Cf. Lacoste, *Revue des Études grecques*, t. III, p. 230 et suiv.

5. Édité par Koechly dans ses *Kriegsschriftsteller*, Leipzig, 1895, 2e partie. Sur les rapports de la tactique d'Élien avec celle d'Arrien et sur les auteurs suivis par Élien, voir plus haut, p. 665.

Un nom plus important est celui du syrien Hérennius Philon, qui se fit connaître dans la première moitié du second siècle [1]. C'était un érudit, qui semble avoir dû sa fortune à la protection du consul Hérennius Sévérus, de qui on croit qu'il prit son prénom. Il composa un écrit *Sur le règne d'Hadrien*, sans doute un panégyrique, qui n'a laissé aucune trace. Un traité étendu *Sur l'acquisition et le choix des livres* (Περὶ κτήσεως καὶ ἐκλογῆς βιβλίων), en douze livres, également perdu, donne lieu de conjecturer qu'il dut exercer quelque part les fonctions de bibliothécaire [2]. Son ouvrage le plus important était un immense recueil, en cinquante livres, *Sur les villes et les hommes remarquables que chacune d'elles a produits*. Il nous en reste un certain nombre de fragments, dispersés dans Étienne de Byzance [3]. C'était une sorte d'encyclopédie, à la fois géographique et biographique, où les collectionneurs des âges suivants, en particulier Hésychios de Milet, se sont fournis de renseignements. Elle dut satisfaire la curiosité des contemporains, facilement attirée vers les répertoires de cette sorte, où l'on trouvait de tout sans se donner de peine. Cet érudit était aussi un polémiste. Dans un écrit perdu, intitulé *Histoire paradoxale* (Παράδοξος ἱστορία) [4], il s'était plu à faire ressortir un certain nombre de contradictions flagrantes entre les témoignages des historiens grecs; la

1. Suidas, Φίλων Βύβλιος. La notice repose sur des renseignements évidemment altérés quant à la chronologie. Mais on peut accepter la date de naissance (γέγονεν ἐπὶ τῶν χρόνων τῶν ἐγγὺς Νέρωνος), d'après laquelle la vie de Philon aurait commencé approximativement en 70. Il aurait eu par conséquent 68 ans à la mort d'Adrien. Cf. Suidas, Ἕρμιππος Βηρύτιος. — Voir Müller, *Fragm. Hist. græc.*, t. III, p. 560.

2. C'était, à ce qu'il semble, une sorte de *Bibliographie générale*, par ordre de genre. Le IX[e] livre traitait des Ἰατρικά. Voir Müller, p. 576.

3. Didot-Müller, *Frag. Hist. græc.*, III, p. 573.

4. *Ibid.*, Fr. 1, § 6 et Fr. 10.

tâche était facile ; le mérite eût été de s'en acquitter méthodiquement et de tirer de cette enquête des conclusions sur la manière d'écrire l'histoire. Il ne semble pas que Philon s'en soit aperçu. C'est dans des dispositions analogues qu'il composa l'ouvrage auquel son nom a dû surtout de survivre, à savoir l'*Histoire des Phéniciens*, en neuf livres (Φοινικικὴ ἱστορία) [1]. Cette histoire, il la donnait pour une traduction du prétendu Sanchoniathon, philosophe de Tyr ou de Sidon ou de Bérytos, plus ancien que la guerre de Troie [2]. Elle traitait des origines divines selon les Phéniciens, cosmologie et mythologie. Au dire de Philon, la vérité sur toutes ces choses, autrefois recueillie par un certain Taaut (Τάαυτος), avait été altérée dans les livres sacerdotaux ; Sanchoniathon l'avait rétablie ; et lui, Philon, avait eu la bonne fortune de retrouver ces écrits véridiques, qu'il se faisait un devoir de donner au public en les traduisant du phénicien en grec. Il nous reste de cette prétendue traduction d'importants fragments, conservés surtout par Eusèbe (*Prép. Évang.*, I, c. 9 et 10 ; IV, c. 16). L'auteur est un évhémériste décidé : à la manière d'Évhémère, il transforme toute la vieille mythologie phénicienne en une histoire de convention, dans laquelle les dieux deviennent des hommes. Hérennius Philon avait-il inventé de toutes pièces son Sanchoniathon, ou bien l'avait-il emprunté à d'autres historiens inventeurs ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, son ouvrage est resté important pour les études phéniciennes : car, tout en arrangeant les vieilles traditions, il s'en fait le témoin [3]. Du reste, dans son intention, son livre était surtout, à ce qu'il semble, une attaque indirecte contre la religion hellénique ; car

1. Fragments réunis dans Didot-Müller, ouv. cité, p. 563 et suiv.
2. Suidas, Σαγχωνιάθων. Cf. Eusèbe, *Prép. évang.*, I, 9.
3. Movers, *Ueber die Religion d. Phoenizer*, Bonn, 1841, p. 138. Cité dans Didot-Müller, p. 562, en note.

celle-ci, selon lui, provenait originairement de l'Égypte et de la Phénicie, et ce qu'il disait des croyances phéniciennes s'étendait ainsi à la croyance grecque[1]; par là, il se rattachait à la littérature sceptique et incrédule. Quant à son mérite littéraire, ce qui nous reste de lui prouve assez qu'il était fort médiocre: le style des fragments est celui d'un exposé quelconque, sans rien de personnel ni de distingué, où abondent les néologismes de la langue du temps.

Hérennius Philon eut un imitateur en la personne d'un certain Hermippe de Bérytos[2]. Parmi divers ouvrages d'érudition qui lui sont attribués, mentionnons seulement l'écrit *Sur les esclaves qui se sont distingués par leurs connaissances* (Περὶ τῶν διαπρεψάντων ἐν παιδείᾳ δούλων), qui a été mis largement à contribution par les dictionnaires biographiques des siècles suivants.

Phlégon de Tralles a un peu plus de notoriété; peut-être l'a-t-il méritée, comme chronographe tout au moins[3]. Affranchi de l'empereur Adrien, il composa, vers la fin de son règne, une chronologie, intitulée *Olympiades* (Ὀλυμπιάδες ou χρονικά), en seize livres, qui fut plus tard abrégée en huit. Il nous reste quelques fragments, soit de l'ouvrage lui-même, soit de l'abrégé[4]. Autant qu'on peut y deviner la forme de la composition, c'était une assez sèche nomenclature, avec des récits introduits à titre d'explications, et force oracles cités à tort et à travers[5]. D'ailleurs, ni critique personnelle, ni ombre de mérite littéraire : une simple série de faits et de dates, qui fut utilisée par Julius Africanus. Du même Phlégon nous avons aussi quelques fragments d'un recueil de *Prodiges*

1. Fr. 1, § 7. Cf. 2, § 6.
2. Suidas, Ἕρμιππος Βηρύτιος. Voir Didot-Müller, *Fr. Hist. gr.*, t. III, p. 35, note.
3. Suidas, Φλέγων τραλλιανός. Photius, cod. 97.
4. *Fragm. Hist. græc.*, t. III, p. 602 et suiv.
5. Photius, pass. cité.



(Θαυμασίων συναγωγή)[1]; étrange collection d'inepties ramassées un peu partout; l'auteur s'y fait juger par le soin qu'il prend d'assigner une date précise à chacune des énormités qu'il rapporte. Enfin, on lui attribue encore un petit opuscule intitulé *De ceux qui ont vécu longtemps* (Περὶ Μακροβίων), qui, sous sa forme actuelle, n'est qu'une liste de noms répartis en catégories[2].

Le goût, très répandu alors, de savoir beaucoup de choses médiocrement utiles était la principale raison d'être de tels écrits. On comprend combien ce goût se prêtait à être exploité par des gens hardis et sans scrupules, capables de tout pour se faire une réputation de savants. Sous Trajan et Adrien, parut justement un de ces charlatans d'érudition dont le nom eut quelque éclat. Ptolémée, dit Chemnos, d'Alexandrie, fils d'Héphestion, eut pour métier de fabriquer toute sorte d'articles de littérature prétendue savante, soit en prose, soit en vers [3]. Suidas cite de lui, entre autres ouvrages, un drame historique intitulé le *Sphinx*, un poème épique en vingt-quatre chants, l'*Anthomère* (Ἀνθόμηρος), un écrit *Sur l'histoire paradoxale* (Περὶ παραδόξου ἱστορίας), toutes œuvres perdues et sans doute peu regrettables. La seule que nous connaissions, grâce à un résumé détaillé de Photius[4], c'est celle qu'il avait intitulée *Histoire nouvelle pour s'instruire sur beaucoup de choses* (Ἡ εἰς πολυμαθίαν καινὴ ἱστορία), en sept livres. On pouvait, dit Photius, y apprendre en peu de temps quantité de choses curieuses, dispersées un peu partout, qui auraient demandé toute une vie de labeur à qui eût voulu les recueillir par lui-même. Ces choses curieuses, rela-

1. Publié également dans les *Frag. Hist. græc.*, à la suite des *Olympiades*. Diels (*Sibyllinische Blätter*, Berlin, 1890) y a retrouvé 70 vers (ch. x), qui semblent être des oracles sibyllins.
2. *Ibidem*.
3. Suidas, Πτολεμαῖος Ἀλεξανδρεύς.
4. Photius, cod. 190.

tives à des points de mythologie ou d'histoire, c'étaient pour la plupart des inventions absurdes [1]. L'auteur les avait assemblées sans ordre, dans ce recueil dénué d'ailleurs de tout talent littéraire [2]. Son livre était dédié à une femme, Tertulla, d'où l'on peut conclure qu'il s'adressait spécialement aux gens du monde, atteints de la manie du pédantisme.

Nous touchons là à un des ridicules de ce siècle. D'autres ouvrages, qu'il est difficile de dater exactement, nous laissent entrevoir une tendance analogue sous une forme plus légitime. La connaissance des mythes, mal distinguée de celle de l'histoire, passait pour chose indispensable à quiconque se piquait d'une bonne éducation. Comme on ne lisait plus guère les vieux poètes épiques, sauf Homère et Hésiode, le besoin s'était fait sentir depuis longtemps de réunir dans des *Cycles* en prose tout ce qu'ils avaient raconté. Dès la fin de la période alexandrine, comme on l'a vu, de telles œuvres avaient pris naissance. Nous avons parlé ailleurs de Denys le cyclographe. Ces manuels de mythologie ne devaient pas avoir moins de succès sous l'empire. — Le plus célèbre est celui qui est venu jusqu'à nous sous le titre de Bibliothèque d'Apollodore, dû à une fausse attribution du manuscrit qui nous l'a conservé [3]. La critique moderne a prouvé jusqu'à l'évidence que ce livre ne pouvait être l'œuvre du célèbre chronographe athénien dont il a été question plus haut [4]. On ne peut que le rapporter ap-

1. Voir le jugement de Photius, au début de son résumé : Ἔχει δὲ πολλὰ καὶ τερατώδη καὶ κακόπλαστα, etc. Cf. Hercher, *Jahrb. für Philol.*, Suppl. I, 269-293.

2. Photius, *ibid.* : οὐδ' ἀστεῖος τὴν λέξιν.

3. Pour la Biblioth. d'Apollodore, consulter l'importante préface de R. Wagner en tête de son édition (voir ci-dessus, Bibliographie) et l'art. de Schwartz dans Pauly-Wissowa, I, p. 2875 et suiv.

4. Robert, *De Apollodori bibliotheca*, diss. 1873. Cf. Schwartz, *De scholiis homericis ad historiam fabularem pertinentibus* (Jahrb. f. Phil.,

proximativement aux premiers siècles de l'Empire. C'est un exposé systématique des généalogies des dieux et des héros, destiné sans doute à être lu et consulté par tous ceux que les longues recherches auraient effrayé[1]. Ils avaient là sous la main, en un tout petit volume, ce qu'il leur était nécessaire de savoir. Le seul mérite de l'ouvrage était d'être commode. S'il a paru précieux aux mythologues modernes et s'il s'est fait une réputation parmi eux, c'est qu'il est resté pour nous comme le témoin indispensable d'une quantité de traditions, ou perdues, ou mal attestées. — On rapporte généralement au même temps, sans indices bien probants d'ailleurs, le petit opuscule d'Antoninus Liberalis, intitulé *Recueil de métamorphoses* (Μεταμορφώσεων συναγωγή), qui appartient en tout cas par sa nature à la même classe d'ouvrages. On y trouve réunies, sous forme de petits récits en prose passablement secs, quarante-et-une des métamorphoses qui avaient été racontées par divers poètes, plus spécialement par Nicandre dans ses Ἑτεροιούμενα[2]. Quelques modernes ont pensé que c'était là un livre de classe. Il paraît plus probable qu'il s'adressait, comme le précédent, à ce public lettré qui avait besoin d'érudition expéditive.

En insistant sur de telles œuvres, nous nous écarterions de notre plan. Mais ce savoir futile et médiocre est un des traits de l'hellénisme du temps; on ne pouvait omettre de le signaler.

Suppl. XII) et Bethe, *Quæstiones Diodoreæ mythographæ*, diss. Gott, 1889.

1. La question des sources, fort difficile, n'est encore qu'ébauchée. Voir l'art. cité de Schwartz dans Pauly-Wissowa.

2. Les sources sont indiquées dans le ms. unique qui nous a conservé la Συναγωγή. Ces indications semblent être l'œuvre d'un scoliaste; elles sont incomplètes.

III

Nous avons vu plus haut ce qu'était la philosophie grecque à la mort de Plutarque. Remarquable dans la direction morale, elle se montrait dans le reste sans originalité et sans puissance. Il en est à peu près de même pendant toute la fin du second siècle. Ce qu'elle offre alors d'intéressant pour l'historien de la philosophie, ce sont les premiers symptômes du mouvement néoplatonicien qui se déclarera au siècle suivant : mais ces symptômes, indécis encore et confus, dispersés dans des œuvres perdues, se dérobent à la critique littéraire. Nous passerons donc vite sur cette littérature philosophique : elle ne doit figurer ici que pour mémoire.

La transition du platonisme proprement dit au néoplatonisme est intéressante à suivre chez les commentateurs de Platon qui se sont fait alors un nom. Les plus célèbres sont Albinos, Atticos et Théon. — Albinos, élève de Gaïus, enseignait à Smyrne vers le milieu du siècle, sous Antonin, et il y eut pour élève, en 151, le jeune Galien, qui devait s'illustrer bientôt comme médecin. Il semble avoir écrit un grand ouvrage *Sur les dogmes de Platon* (Περὶ τῶν Πλάτωνι ἀρεσκόντων), d'où les deux morceaux que nous possédons de lui ont été probablement détachés. L'un est un *Prologue* où il définit le dialogue et discute l'ordre des écrits de Platon (Ἀλβίνου εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους) ; l'autre, qui nous est parvenu sous le nom altéré d'Alkinoos, offre un exposé sommaire de la philosophie du maître (Ἀλκινόου διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων) [1]. La doctrine platonicienne y est mélangée d'éléments empruntés au péri-

1. Ces deux morceaux se trouvent dans la plupart des éditions de Platon, notamment dans le Platon d'Hermann, t. VI (Bibl. Teubner).

patétisme et au stoïcisme ; éclectisme qui est justement un des signes avant-coureurs du néoplatonisme [1]. — Atticos, d'après la chronique d'Eusèbe, était en pleine réputation dans les dernières années du règne de Marc-Aurèle (vers 175). Ses commentaires sur Platon nous sont connus par quelques citations. et il nous reste dans Proclos des extraits de son *Explication du Timée* [2]. Eusèbe nous a conservé en outre des fragments d'un écrit de lui, de titre incertain, dans lequel il semble avoir cherché à défendre le platonisme pur contre l'invasion de certaines idées aristotéliciennes [3]. Infidèle en cela à l'éclectisme du temps, il s'y rattachait cependant en faisant large part à l'élément stoïcien ; et d'ailleurs, ce qu'il excluait surtout, comme aristotélicien, c'était ce qui s'opposait à la tendance mystique, de plus en plus prédominante dans le platonisme [4]. — Théon de Smyrne s'appliqua à éclaircir et à commenter la partie mathématique des écrits de Platon. Nous possédons une partie au moins de ses commentaires (Τὰ κατὰ ἀριθμητικὴν χρήσιμα εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν) [5], et son livre sur l'*Astronomie* [6]. Dans le premier de ces ouvrages se marque fortement l'influence que les spéculations systématiques des néopythagoriciens tendaient à exercer sur l'école de Platon [7]. Le second paraît emprunté en grande partie à un écrit péripatéticien et atteste, lui aussi, la tendance qu'avaient alors les diverses doctrines à s'amalgamer [8].

1. Zeller, *Ph. d. Gr.*, t. V 2, p. 212 et suiv. ; Freudenthal, *Hellen. Studien*, III, 322 et suiv.
2. Proclos, 87 B. 315 A. 7, C. 30 D. 63 C, D. 129 D. 187 B. 234 D.
3. Eusèbe, *Prép. évang.*, XI, 1-2 ; XV, 4-9.
4. Zeller, *Ph. d. Gr.*, t. IV 1, p. 808.
5. Theonis Smyrnaei philosophi platonici expositio rerum mathematicarum ad legendum Platonem utilium, rec. Ed. Hiller, Lipsiæ, 1878 (Bibl. Teubner).
6. Theonis Smyrnaei liber de astronomia, Paris, 1849.
7. Zeller, *Ph. d. Gr.*, t. V 2, p. 212.
8. Voir, dans l'édition citée de l'*Astronomie* de Théon, la dissertation de H. Martin.

Du même fond de philosophie procède un des livres curieux de ce temps, celui que le platonicien Celse avait écrit contre le christianisme, sous le titre d'*Exposé de la vérité* (Ἀληθὴς λόγος). Nous ne connaissons rien de la personne ni de la vie de l'auteur [1]. Quant à son livre, bien que perdu, il a pu être restitué en partie par les citations qu'en a faites Origène en le réfutant [2]. Autant que nous pouvons encore en juger, c'était une œuvre de discussion acerbe, mais sérieuse, qui marque une date dans l'histoire morale de l'hellénisme. Pour la première fois, il se sentait menacé, quoique vaguement encore, et il éprouvait le besoin de se défendre. Celse a vu, avec un sentiment qui paraît avoir été un mélange d'inquiétude, d'impatience et de pitié, le mouvement qui commençait à entraîner vers le christianisme beaucoup d'esprits hésitants [3]. Ce mouvement, avec ce qu'il comportait de foi, lui a paru une sorte d'abandon de la raison ; et c'est de ce point de vue tout hellénique qu'il le juge. Si l'on essaie de grouper ses objections en négligeant les détails, les points essentiels de sa critique paraissent avoir été les suivants. D'abord, la notion fondamentale du christianisme, celle d'un dieu fait homme, lui est inintelligible : il la combat, historiquement et logiquement, par la discussion des té-

1. Sur Celse, les principaux ouvrages à consulter sont : Baur, *Kirchengeschichte*, I, 382-409 ; Keim, *Celsus Wahres Wort*, Zurich, 1873 ; Pélagaud, *Étude sur Celse*, Lyon, 1878 ; Aubé, *Le Discours véritable de Celse*, Paris, 1878 ; O. Heine, *Philol. Abhandl. zu Ehren Mart. Hertz*, 1888, p. 197-214. Ce dernier paraît avoir établi qu'il est impossible de confondre le platonicien Celse avec l'épicurien du même nom auquel Lucien a dédié son *Alexandre*.

2. Keim, ouv. cité, a dépouillé les huit livres du traité d'Origène contre Celse et en a tiré le pamphlet de Celse, morceau par morceau.

3. L'Ἀληθὴς λόγος paraît avoir été écrit dans les dernières années du règne de M. Aurèle, en 177-178, selon Keim (p. 261 sqq.) et Pélagaud (p. 189 sqq.).

moignages qu'elle invoque et par celle des idées qu'elle implique. Puis, au delà du récit évangélique, il découvre dans le christianisme une conception du gouvernement du monde qu'il ne peut accepter : c'est celle d'un Dieu qui se conduit par des décisions changeantes et particulières ; conception à laquelle il oppose son déterminisme rationaliste. Enfin, considérant l'intérêt public, il s'inquiète, en politique réfléchi, de cette religion qui n'a point de patrie, et il estime qu'il est bon que les hommes restent attachés au culte de leurs pères, à leurs coutumes, à leurs dieux locaux et nationaux, en d'autres termes, que la religion, tout en se faisant philosophique, s'arrange des formes anciennes et particulières qui se sont transmises d'âge en âge. Ce sont là, comme on le voit, d'intéressantes et sérieuses pensées; et si, d'une part, elles jettent une vive lumière sur l'hellénisme du second siècle, de l'autre il est curieux de noter combien elles font ressortir les ressemblances de la philosophie grecque avec le rationalisme moderne.

A côté de ces platoniciens, une place importante appartient, dans l'histoire des idées de ce temps, au pythagoricien Nouménios, d'Apamée en Syrie [1]. C'est, de tous les penseurs qui ont vécu au siècle des Antonins, celui qui doit être considéré comme le précurseur le plus immédiat du néoplatonisme. Un de ses principaux écrits avait pour titre *Comment l'Académie s'est éloignée de Platon* (Περὶ τῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν πρὸς Πλάτωνα διαστάσεως). Un autre, en trois livres au moins, traitait *du*

1. On ne sait rien de sa vie. La courte notice de Suidas (Νουμήνιος Ἀπαμεύς) n'en fixe même pas l'époque. Mais celle-ci résulte approximativement du caractère de sa philosophie et de ce double fait que lui-même est nommé pour la première fois par Clément d'Alexandrie, et que son disciple Harpocration fut aussi l'élève d'Atticos, qui enseignait, comme on l'a vu, sous Marc-Aurèle.

Bien (Περὶ τἀγαθοῦ)[1]. Dans ces écrits, et peut-être dans d'autres que nous ne connaissons plus, il s'attachait à établir que la vraie doctrine de Platon était identique à celle de Pythagore, et que celle-ci à son tour ne se distinguait pas de celle des sages de l'Orient, Brahmanes, Mages, Égyptiens et Juifs. Il avait en particulier la plus vive admiration pour Moïse, en qui il trouvait toutes les idées de Platon : si bien qu'il ne craignait pas d'appeler ce philosophe « un Moïse parlant attique » (Μωυσῆς ἀττικίζων)[2]. La tendance vraiment néoplatonicienne de Nouménios consistait à distinguer, d'abord un dieu suprême, simple, immuable, sans relation avec la matière, puis un second dieu, participant à la divinité du premier, mais inférieur, intermédiaire entre lui et la matière, et enfin un troisième, qui était le monde[3]. Il ne lui a manqué que de développer ce système dans ses détails pour faire d'avance l'œuvre de Plotin.

Mais aucun de ces philosophes ne présente, au point de vue littéraire, un intérêt comparable à celui qu'excite Marc-Aurèle. Car, entre tous, il est le seul qui ait écrit un livre où se révèle un homme.

La vie de Marc-Aurèle appartient à l'histoire politique[4]. Nous n'en rappellerons ici que les dates principales. Né en 121, à Rome, d'une illustre et ancienne

1. Ces titres nous sont donnés par Eusèbe (*Prépar. évang.* XIV, 4, 13, et IX, 7 et 8, 1), qui nous a conservé dans ces passages d'importants fragments de Nouménios.

2. Clément, *Strom.*, I, 22, 150 : Τί γάρ ἐστι Πλάτων ἢ Μωυσῆς ἀττικίζων ;

3. Zeller, *Ph. d. Gr.*, t. V², p. 216 et suiv.

4. Sources principales : son livre Εἰς ἑαυτόν ; ses *Lettres* ; Dion Cassius, abrégé et fragments du l. LXXI ; Hérodien, Τῆς μετὰ Μάρκου βασιλείας ἱστοριῶν I, 2-4 ; Jul. Capitolinus, *Vita Marci Antonini philosophi* ; Suidas, Μάρκος. — La vie de M. Aurèle est étudiée en détail, avec renvoi aux sources et indications bibliographiques, dans Pauly-Wissowa, art. M. Annius Verus (t. I, p. 2279). L'ouvrage d'ensemble le plus célèbre sur Marc-Aurèle est le volume de Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, Paris, 1883.

famille (la gens Annia), Marc-Aurèle fut remarqué, tout enfant, par l'empereur Adrien, qui l'aimait pour son ingénuité. En jouant sur le nom de son père, Annius Verus, il se plaisait à l'appeler *Verissimus*. Un peu avant sa mort, en 138, quand il se décida à désigner Antonin pour son héritier, il lui ordonna d'adopter le jeune homme, alors âgé de dix-huit ans. Sous Antonin, de 138 à 161, Marc-Aurèle vécut dans la maison impériale, avec la qualité de fils adoptif de l'empereur et d'héritier présomptif. Lorsque Antonin mourut, en 161, il devint empereur à son tour et régna pendant dix-neuf ans, de 161 à 180, d'abord associé avec son frère d'adoption, L. Vérus, de 161 à 169, puis seul, et enfin, à partir de 177, avec son fils Commode, qu'il avait appelé à partager le pouvoir.

Ce qu'il fut comme homme, tous ceux qui ont parlé de lui dans l'antiquité l'ont attesté. Selon le mot de Capitolinus, il vécut en philosophe depuis son premier jour jusqu'à son dernier (C. 1 : *in omni vita philosophanti viro*). Dès son enfance, ses hautes qualités morales se révélèrent, et l'application constante de toute sa vie fut de s'améliorer lui-même. Instruit par les maîtres les plus illustres du temps, il lui fut impossible, malgré sa bonne volonté, jointe à l'influence d'un Hérode Atticus et d'un Fronton, de se donner de cœur à la rhétorique. La philosophie l'attirait invinciblement : il fallut qu'il lui abandonnât toute son âme. Il fut l'élève de plusieurs philosophes de sectes diverses, parmi lesquels il est juste de distinguer Sextus de Chéronée, le neveu de Plutarque. Mais, de bonne heure, le stoïcisme le prit, et il le garda jusqu'à la fin. Ses vrais éducateurs furent les deux stoïciens Apollonios de Chalcédoine et Junius Rusticus. Au reste, il était de ceux qui se font surtout par eux-mêmes. L'homme qui se montre dans son livre s'est formé par la vie intérieure, par l'observation

constante de soi-même, par un désir ardent de la perfection, qui était le fond de sa nature.

Les écrits qui nous restent de Marc-Aurèle sont les uns en latin, les autres en grec. Romain de naissance, il semble que le grec n'aurait dû être pour lui qu'une langue étrangère. Pourtant il n'en est rien. S'il écrit en latin à Fronton, il écrit en grec quand il se parle à lui-même, quand il se met seul en face de sa conscience ; et la façon dont il le fait prouve qu'il n'y apporte aucun effort ni aucun apprêt. C'est que le grec, étant la langue de la philosophie, a été celle de son éducation morale. Rien là qui ressemble à un jeu de lettré, à une transposition artificielle de la pensée. Marc-Aurèle, qui est romain dans la société et dans son rôle officiel, est vraiment grec comme penseur et comme moraliste. C'est en cette langue que ses maîtres lui avaient révélé tout d'abord le bien, les règles de la conduite, toute la sagesse et toute la vertu ; c'est en cette langue que sa conscience continuait à lui parler et qu'il lui répondait instinctivement.

Laissons donc de côté la correspondance latine, quelque intéressante qu'elle soit d'ailleurs [1], et allons droit aux *Pensées* (Τὰ εἰς ἑαυτόν.)

Ce petit volume, aujourd'hui divisé en douze livres [2], semble avoir été écrit par Marc-Aurèle, au jour le jour, dans les dernières années de sa vie. Le premier livre, achevé au bord du Gran chez les Quades, est postérieur à 166, probablement même à 169, mais antérieur à 176, date de la mort de Faustine (I, 17). Le second, composé

1. *M. Cornel. Frontonis et M. Aurelii imperatoris epistulæ*, rec. Naber, Lipsiæ, 1867 ; une partie de cette correspondance a été étudiée par M. G. Boissier, *La jeunesse de M. Aurèle et les lettres de Fronton*, Rev. des Deux Mondes, 1er avril 1868.

2. Cette division est déjà signalée par Suidas. Elle n'est autorisée qu'en partie par le Vaticanus A. Il est fort douteux qu'elle remonte à l'original.

à Carnuntum, a dû être écrit entre 170 et 174. Le huitième est en tout cas postérieur à 169, date de la mort de Verus (voy. 25 et 37).

Comme doctrine, les *Pensées* n'offrent rien d'original. La philosophie qui s'en dégage est celle des Stoïciens de ce temps, en particulier d'Épictète, que Marc-Aurèle a bien connu par les *Entretiens* d'Arrien et le *Manuel*. Du reste, le goût de la recherche lui est plus étranger encore qu'à aucun des autres philosophes contemporains. Pour fond de croyance, un acte de foi envers la raison et la bonté divine. Rien n'existe, rien ne se produit, qui ne serve au bien commun. Si l'individu se croit lésé, c'est qu'il ignore le dessein universel, auquel sa souffrance contribue. Le philosophe, lui, croit de toute son âme à ce dessein, bien qu'il ne puisse ni le comprendre ni le deviner; persuadé qu'il est souverainement bon, il s'y associe sans réserve. D'ailleurs, le seul mal réel, c'est le mal moral, celui qui vient de la volonté. Or, selon le mot d'Épictète, personne ne peut nous prendre notre volonté (λῃστὴς προαιρέσεως οὐ γίνεται. XI, 36). Mettre cette volonté en accord avec les prescriptions de la raison, qui est dieu en nous (τὸ ἐν σοὶ θεῖον XII. 1), c'est le but de la vie. Ainsi se réalise la double formule du stoïcisme : vivre selon la nature et se rendre semblable à Dieu.

Mais si ce fond de pensées n'est pas propre à Marc-Aurèle, voici ce qui lui appartient : c'est la manière dont il s'en fait l'application à lui-même. Aucun livre de l'antiquité n'a un caractère aussi intime que celui-ci. Il consiste en une sorte d'examen de conscience perpétuel, au sens élevé du mot. Chaque jour, celui qui l'a écrit s'est interrogé lui-même. Il ne catalogue pas ses faiblesses, ce qui en tout cas n'eût pas mérité d'être transmis à la postérité; mais il se rappelle ce qui l'a troublé; et il fixe sa pensée sur les réflexions qui, dé-

sormais, devront le consoler ou le fortifier. Le charme de ces notes, c'est de nous laisser deviner l'homme sans le dévoiler. L'auteur ne se confesse pas à nous : il ne nous parle guère de ses peines secrètes, des froissements de sa vie quotidienne, de ses doutes, de ses découragements, des désirs bas qui ont pu venir inquiéter son austérité, de ses appréhensions, de ses souffrances physiques et morales. A peine, çà et là, quelques allusions légères à ces choses. En général, une sorte de pudeur les tient cachées. Ce que le moraliste nous dit, c'est la réaction qu'elles ont provoquée en lui; et si nous les devinons, c'est justement par cette réaction. Son livre est une méditation, non une confession, mais une méditation qui sort des incidents quotidiens, qui les suppose, qui permet de les soupçonner.

Pour ceux qui partagent, sous une forme ou sous une autre, l'optimisme imperturbable de Marc-Aurèle, qui ont foi comme lui en une raison suprême toujours orientée vers le bien final, ce livre peut devenir, et il a été souvent en fait, une sorte de manuel de la vie intérieure. Pour les autres même, il est loin d'être indifférent. Car il suffit de s'intéresser à ce qui est humain, pour observer avec sympathie les efforts incessants d'une raison et d'une volonté très nobles vers l'idéal qu'elles se sont fait. D'ailleurs, comme Marc-Aurèle n'enseigne pas, son ascétisme n'a pas le caractère dogmatique, autoritaire, et quelquefois rebutant, de celui d'Épictète. Le philosophe de profession nous fait la leçon; l'homme simple et modeste qui était dans l'empereur se contente de réfléchir. Et, dans ses réflexions, toutes les qualités attachantes de cette âme, qui fut au fond très douce, se montrent sans cesse. Tantôt, c'est la reconnaissance délicate envers ses parents, ses maîtres, ses amis, tous ceux auxquels il a dû de bons exemples ou de bonnes pensées. Tantôt, c'est une mélancolie

sans amertume, qui met une ombre sur la sérénité du sage et qui la rend par là même plus touchante. Quoi qu'il dise, on se sent en présence d'une nature en qui rien n'est vulgaire et qui inspire à la fois la sympathie et le respect.

Comment ce livre tout intime a-t-il été publié ? Nous l'ignorons. Sans doute, il se sera trouvé, dans l'entourage de l'empereur, des amis pieux, qui, à défaut du fils indigne, en auront senti la beauté et l'auront donné au public après sa mort. La réputation de sainteté qu'avait laissée Marc-Aurèle dut contribuer ensuite à le conserver[1]. Lui-même, à coup sûr, ne l'avait pas destiné à la publicité. Ce sont, quant à la forme, de simples notes, à peine rédigées. En les écrivant, il ne s'est soucié ni d'élégance, ni même de correction et de clarté. Il accepte sans scrupule les expressions techniques, la phraséologie lourde, le jargon de l'école. Les qualités de style qu'on peut appeler nécessaires sont précisément celles qui lui manquent le plus. Par compensation, il en a d'autres, qui viennent moins de l'écrivain que de l'homme : l'émotion, la sincérité, partout : souvent, la concision énergique, le trait, l'image vive et qui frappe : parfois, une certaine grandeur, qui sans doute est plus dans les idées elles-mêmes que dans le style, mais qui n'en fait pas moins impression sur le lecteur. Toutefois, dans un livre de cette sorte, on a quelque scrupule à noter de tels mérites ; car c'est traiter en auteur l'homme qui songeait le moins à l'être. La beauté qu'il y a mise est de nature morale, non littéraire. S'il est éloquent, c'est qu'il est impossible de ne pas l'être, quand on a une grande âme et qu'on la laisse parler sincèrement.

1. Capitol., *M. Ant. Philos*, 18 : Denique hodieque (au temps de Dioclétien) in multis domibus Marci Antonini statuæ consistunt inter deos penates. — Suidas le cite (au mot Μάρκος) sous ce titre inexact : Τοῦ ἰδίου βίου ἀγωγὴ ἐν βιβλίοις ιβ'.

L'importance du livre de Marc-Aurèle, dans l'histoire des idées, c'est de représenter l'état le plus élevé de la conscience morale dans l'hellénisme, avant l'avénement du mysticisme néoplatonicien et en dehors des influences chrétiennes. Et lorsqu'on veut juger équitablement où en était l'humanité formée par la culture grecque, au moment où le christianisme allait se répandre, ces méditations d'un sage sont un des éléments les plus indispensables de l'enquête à faire.

Il est curieux qu'en face de ce croyant, l'ordre chronologique nous force à placer le plus déterminé des sceptiques. C'est vers la fin du second siècle en effet que le scepticisme grec a produit le livre qui est resté devant la postérité le principal témoin de ses doctrines, celui de Sextus Empiricus.

Sextus, surnommé l'*empirique*, du nom de la secte médicale à laquelle il appartenait, paraît avoir écrit après Galien, qui ne le nomme jamais, donc au plus tôt dans les dernières années du second siècle. D'autre part, il est antérieur d'une génération à Diogène Laërce, qui parle non seulement de lui, mais de son successeur (IX, 116); ce qui ne permet pas de le reculer au delà du commencement du troisième siècle[1]. Qu'il ait tenu école ou non, toujours est-il qu'il prit à tâche de rassembler en un corps tous les arguments inventés par ses prédécesseurs en scepticisme. Il le fit dans deux ouvrages. L'un, plus court, intitulé *Esquisses pyrrhoniennes* (Πυρρώνειοι ὑποτυπώσεις), est une sorte de formulaire abrégé, qui contient en trois livres tout l'essentiel de la doctrine : les vues générales dans le premier, la réfutation spéciale de la logique dogmatique dans le second, celle de la physique et de la morale dans le troi-

1. Suidas (Σέξτος) le confond avec Sextus de Chéronée, le neveu de Plutarque et l'un des maîtres de Marc-Aurèle.

sième. L'autre, beaucoup plus étendu, avait probablement pour titre *Commentaires sceptiques* (Σκεπτικά, ou Ὑπομνήματα σκεπτικά)[1]. Dans les manuscrits qui nous l'ont transmis, il est divisé en onze livres[2]. Les cinq premiers, qu'on réunit souvent sous une dénomination commune, *Contre les dogmatiques* (Πρὸς δογματικούς), sont une discussion complète de la philosophie dogmatique : les livres I et II traitent de la logique (Πρὸς λογικούς A, B); les livres III et IV, de la physique (Πρὸς φυσικούς A, B); le livre V, de la morale (Πρὸς ἠθικούς) : les six livres suivants forment ensemble le traité *Contre l'enseignement des sciences* (Πρὸς μαθηματικούς), et ils se divisent comme les sciences elles-mêmes : un livre contre les grammairiens (Πρὸς γραμματικούς), un contre les rhéteurs (Πρὸς ῥήτορας), un contre les géomètres (Πρὸς γεωμέτρας), un quatrième, très court, contre les arithméticiens (Πρὸς ἀριθμητικούς), un contre les astrologues (Πρὸς ἀστρολόγους), un enfin contre les musiciens (Πρὸς μουσικούς). Sextus parcourt ainsi le cycle entier des études (ἐγκύκλια μαθήματα, p. 600, l. 23 Bekker), pour ruiner toutes les disciplines l'une après l'autre. Car ce qu'il prétend démontrer, c'est que rien ne peut être enseigné.

Rien de plus fastidieux, à vrai dire, que cette démonstration d'un paradoxe toujours identique au fond, et qui n'a même pas le mérite de l'originalité. Sextus reproduit les sophismes de ses devanciers ; il ne semble pas y avoir rien ajouté. Et ces sophismes, s'ils peuvent avoir quelque intérêt pour l'historien de la philosophie

1. Σκεπτικά est le titre donné par Suidas et par Diogène Laërce ; Sextus lui-même se sert du mot ὑπόμνημα pour désigner chacune des parties de son ouvrage. *Contre les Géom.*, p. 721, 15 Bekker.

2. Suidas et Diogène ne parlent que de dix livres. Sans doute le livre très court *Contre les Arithméticiens* était primitivement réuni au livre *Contre les Géomètres.*

qui en recherche la filiation, n'en ont vraiment aucun pour le simple lecteur ; tant ils sont le plus souvent artificiels et fragiles. La seule chose qui les recommande à l'attention, c'est qu'ils nous renseignent sur les sciences qu'ils prétendent détruire. A ce point de vue très spécial, le livre de Sextus a son prix. Mais c'est là un mérite de document, non d'œuvre littéraire. Quant à la personnalité de l'auteur, ces séries interminables d'arguties, ces petits raisonnements secs, subtils, captieux, et souvent puérils, ne la montrent guère sous un aspect favorable. Quoiqu'il fasse profession de considérer la croyance comme une maladie, dont il prétend avoir à cœur de guérir les hommes, on se demande à chaque instant s'il est sérieux. Et en admettant qu'il le fût au fond, il paraît difficile de nier qu'il n'ait cédé bien souvent au plaisir de jouer avec les idées et de taquiner les pédants trop convaincus de leur importance[1]. Le malheur est que son pédantisme à lui dépasse toute mesure. Autant le doute sincère sur des matières graves intéresse et provoque à réfléchir, autant ce bavardage stérile, qui, sous prétexte de raisonner, déraisonne à prix fait, est de nature à dégoûter les esprits sensés.

Un autre incrédule, mais d'un tout autre tempérament, peut figurer à côté de lui : c'est un philosophe cynique, un Grec syrien, Œnomaos de Gadara. Sa vie ne nous est pas connue ; les dates même en sont incertaines ; on ne peut dire s'il appartient à la fin du second siècle ou au commencement du troisième[2]. Comme Lucien, mais avec

1. *Contre les Gramm.*, p. 629, 14 Bekker : Ἀλλ' ὅμως ἵνα μὴ καινοτέρων ἐλέγχων ἀπορεῖν δοκῶμεν, προσφωνητέον τι κἀνταῦθα τοῖς γραμματικοῖς. — ***M. ouvr.***, p. 626, 12. Ἀλλ' ἀφέμενοί γε ταύτης τῆς ζητήσεως ἐκεῖνο ἂν λέγοιμεν ὃ μᾶλλον δύναται θλίβειν τοὺς γραμματικούς.

2. Selon G. Syncelle, 349, il vivait sous Adrien. Selon Suidas (Οἰνόμαος Γαδαρεύς), il est de peu antérieur à Porphyre. Eusèbe, ***Prép. Évang.***, V, 18, le cite comme « récent », τὶς τῶν νεῶν. Voir sur Œnomaos, J. Bernays, *Lukian und die Kyniker*, et Saarmann, *de Œnomao Gadarensi*, Tubingue, 1887.

plus de violence et moins d'esprit, il semble s'être donné pour tâche de décrier la croyance aux dieux et surtout la divination. De ses divers ouvrages, un seul nous est connu par d'importants fragments. C'était une diatribe virulente contre les oracles, intitulée *Les charlatans pris sur le fait* (Γοήτων φωρά) [1]. Les extraits étendus qu'Eusèbe en a insérés dans sa *Préparation évangélique* nous permettent encore de nous en faire une idée [2]. Dans une discussion moqueuse et mordante, il y tournait en dérision un certain nombre des oracles célèbres rapportés par les historiens, surtout par Hérodote : et au nom de la liberté humaine, il protestait contre le déterminisme des Stoïciens. Sa dialectique, parfois obscure, paraît plus pressante que subtile, plus emportée que souple et pénétrante. Mais il a une verve, un éclat, une sincérité âpre, qui frappent vivement. Julien lui a reproché durement sa grossièreté [3] ; Œnomaos est pour lui le type du cynique qui déshonore le cynisme ; mais Julien était un dévot du paganisme ; les railleries d'Œnomaos l'avaient blessé dans ses croyances. Son jugement ne doit donc pas être accepté sans réserve. Œnomaos, tel qu'il nous apparaît dans ce que nous lisons de lui, n'est ni un grand esprit ni un rare écrivain, mais c'est une des figures marquantes de ce temps.

IV

Après la philosophie, un autre élément non moins nécessaire à l'appréciation de l'hellénisme d'alors serait l'exposé de l'état de la science contemporaine. Mais cet

1. Julien, *Or.* VII, p. 210 D, mentionne de lui des tragédies, qui ressemblaient par l'esprit à ses écrits en prose.
2. *Prépar. évang.* V, 19-36 ; VI, 7.
3. Julien, pass. cité. Cf. Or. VII, p. 209 B et Or. VI, p. 199 A.

exposé, si l'on se plaçait au point de vue scientifique, ne répondrait pas à la nature de cet ouvrage. Il suffira d'en donner ici quelque idée, en présentant les plus renommés des savants du temps sous l'aspect où ils intéressent le plus la littérature.

D'une manière générale, la science grecque, sous ses diverses formes, avait subi une éclipse sensible à la fin de la période alexandrine. Mais de même que la littérature, elle eut, sous l'empire, et particulièrement au second siècle, une renaissance, dont il est d'ailleurs malaisé de déterminer avec précision l'étendue et les phases.

Nommons seulement les mathématiciens Ménélas d'Alexandrie et Théodose de Tripolis, qui vivaient l'un et l'autre sous Trajan, Sérénos d'Antissa et Cléomède, probablement leurs contemporains. Ce qui nous reste de leurs œuvres, soit en grec, soit dans des traductions latines, n'intéresse que l'histoire des mathématiques. — Il n'en est pas tout à fait de même de celles du pythagoricien Nicomachos, de Gérasa en Arabie, qui paraît avoir vécu au commencement du second siècle[1]. Il y a lieu de penser qu'il avait composé sur l'ensemble des doctrines pythagoriques un grand ouvrage, dont quelques parties seulement nous sont parvenues sous des titres divers, comme autant d'ouvrages distincts. Ce sont : le *Manuel d'Harmonique* (Ἐγχειρίδιον ἁρμονικῆς) en deux livres[2] ; l'*Introduction à l'Arithmétique* (Ἀριθμητικὴ εἰσαγωγή), en deux livres[3] ; la *Théologie Arithmétique* (Ἀριθμητικὰ θεολογούμενα), dont un extrait nous a

1. Zeller, *Ph. d. G.* t. V³, p. 108, n. 5.

2. Publié dans les *Antiquæ musicæ scriptores septem* de Meibom, Amsterdam, 1652. — Traduction Ruelle : Nicomaque, *Manuel d'Harmonique*, Paris, 1875.

3. *Introductionis arithmeticæ* libri duo. Rec. Rich. Hoche, Lipsiæ, 1866, Teubner.

été conservé par Photius (cod. 187)[1]. Par ce dernier ouvrage tout au moins, Nicomachos est un des témoins des rêveries mathématiques auxquelles se complaisaient les néopythagoriciens, et dont l'influence se retrouve chez tant d'écrivains de la période romaine.

Artémidore d'Éphèse[2] représente presque seul une science bien plus fantaisiste encore, celle de l'interprétation des songes. Le seul ouvrage qui nous reste de lui, *les Songes expliqués* (Ὀνειροκριτικά), en quatre livres, est un simple recueil de règles et d'exemples, d'une extrême platitude, qui serait sans aucune valeur, s'il ne nous renseignait sur un art qui a joué dans l'antiquité un grand rôle, et s'il n'attestait la misérable crédulité des hommes de ce temps.

Une tout autre place dans la science appartient au célèbre astronome et géographe Claude Ptolémée, d'Alexandrie. Venu le dernier dans la série chronologique des grands savants de la Grèce, il a résumé dans ses œuvres, avec une remarquable puissance de synthèse, tout ce qu'ils avaient découvert, en y ajoutant le fruit de ses recherches personnelles. Et comme il n'a pas eu de successeur, c'est lui qui a révélé la science hellénique aux hommes du moyen âge d'abord, et ensuite aux modernes. Par là son rôle a été très grand, supérieur même à son mérite personnel ; car Ptolémée, malgré sa large et intelligente activité, n'a pourtant à son compte aucune grande découverte ; nulle part, il n'a fait œuvre de génie, comme autrefois un Archimède ou un Hipparque.

1. Publié par Ast, Leipzig, 1897, dans les *Theologoumena arithmeticæ* de Jamblique.

2. Suidas, 'Αρτεμίδωρος. Sa mère était de Daldis en Lydie, et lui-même était prêtre d'Apollon Daldaios ; voilà pourquoi il s'appelle Artémidore de Daldis.

Tout ce que nous savons de sa vie, c'est qu'elle se passa soit à Alexandrie, soit aux environs, qu'il était illustre au temps de Marc-Aurèle, et qu'il fit probablement ses observations dans le temple de Canope [1].

Le plus célèbre de ses ouvrages astronomiques est le *Traité complet d'Astronomie* (Σύνταξις τῆς ἀστρονομίας) en treize livres. Ce traité, qui condensait toute la science astronomique d'alors sous une forme relativement simple et claire, quoique prolixe, devint en peu de temps le livre classique sur la matière. Commenté au IVe siècle par Théon et Pappos, qualifié de grand et de très grand (μεγάλη, μεγίστη), il fut traduit en arabe au IXe siècle et passa ainsi en Occident sous le titre d'*Almageste* (Tabrir al magesthi). Il est resté jusqu'à Copernic l'oracle de l'astronomie. En réalité, ce qu'il contenait de meilleur, c'est ce que Ptolémée avait pris à Hipparque. Lui-même, il est vrai, avait largement complété les enseignements du grand astronome, et, en suivant ses méthodes, il se montrait calculateur hardi et ingénieux; mais il semble qu'il ait peu ou médiocrement observé, et la nature de ses erreurs donne à penser qu'il n'a pas eu autant qu'on le voudrait la conscience qui caractérise le vrai savant [2].

A côté de ce grand ouvrage, il suffit de nommer d'autres écrits secondaires : les *Tables Manuelles* (Πρόχειροι κανόνες), édition abrégée des tables astronomiques qui figuraient dans le *Traité*; le *Canon des Rois* (Κανὼν βα-

1. Suidas : Πτολεμαῖος ὁ Κλαύδιος.

2. Voir, dans la *Biographie universelle* de Michaud, l'article de Delambre (t. 36, p. 263 suiv.), où sont cités les jugements sévères et motivés de Halley, de Lemonnier et de Lalande. Peut-être ne tiennent-ils pas assez de compte de ce fait que Ptolémée a un goût de simplicité et d'exactitude apparente qui se satisfait quelquefois aux dépens de l'exactitude réelle. C'est un de ces esprits qui corrigent les choses pour les mettre d'accord avec la théorie. Cela n'implique pas toujours légèreté ni mauvaise foi.

σιλέων), liste chronologique de souverains que Georges le Syncelle a fait entrer dans sa *Chronographie*; les traités *Sur les Planètes* (Ὑποθέσεις καὶ πλανωμένων ἀρχαί), *Sur les étoiles fixes* (Φάσεις ἀπλανῶν); puis ceux qui ont pour titres *Sur la manière de prendre la hauteur du soleil* (Περὶ ἀναλήμματος) « où se trouve enseignée, dit Delambre, toute la théorie gnomonique des Grecs, » et *Sur le déploiement de la surface de la sphère* (Ἅπλωσις ἐπιφανείας σφαίρας), où il expose les principes de la projection stéréographique [1]. L'*Optique* (Ὀπτικὴ πραγματεία), que nous n'avons qu'en latin, atteste des observations exactes sur la réfraction. Dans *les Harmoniques* (Ἁρμονικά), en trois livres, il étudie, d'après Aristoxène et les Pythagoriciens, les intervalles musicaux et leurs rapports.

Mais, après l'Almageste, c'est surtout la *Géographie* qui a fait la réputation de Ptolémée. L'ouvrage comprend huit livres. Comme l'indique le titre (Γεωγραφικὴ ὑφήγησις), c'est une introduction à l'art de dresser ou de lire les cartes. Après un exposé de principes généraux (L. I) [2], où l'auteur signale les services rendus à la cartographie par Marin de Tyr [3] et cherche à marquer nettement ce qui reste à faire, il donne en une série de tables (l. II-VII), la latitude et la longitude des principaux points du monde alors connu, depuis les îles Fortunées à l'Ouest jusqu'à la métropole des Sinæ à l'Est, et depuis le 10e degré au sud de l'Équateur jusqu'au 60e au nord. Si nombreuses qu'y soient les inexac-

1. Ces deux derniers ouvrages ne nous sont parvenus que dans des traductions latines.

2. Voir, sur ce premier livre, Letronne, *Examen critique des Prolégomènes de la géographie de Ptolémée*, à propos de la traduction française de l'abbé Halma, *Journal des savants*, décembre 1830, avril et mai 1831.

3. Marin, de Tyr, dut vivre sous Trajan ou Adrien, en tout cas après Pline l'Ancien. On ne le connaît que par Ptolémée. Il est probable, sinon sûr, qu'il écrivit une géographie en grec, plus descriptive que celle de Ptolémée.

titudes provenant de fausses observations, nous n'en avons pas moins là le précieux résumé de toute la connaissance géographique des anciens. Ptolémée en effet travaille à mettre au point les travaux de Marin de Tyr, comme celui-ci, déjà, avait corrigé et complété ceux des successeurs d'Ératosthène et d'Hipparque. « Si jamais, » dit M. Vidal de Lablache, la nécessité de rectifier la carte » s'était fait sentir, c'était bien au moment où affluaient » tant de notions nouvelles, qu'il fallait trouver moyen » de combiner avec les anciennes. Jamais il n'y avait eu » tant de sources d'informations, tant d'ouvertures sur » diverses contrées du monde, qu'à la fin du Iᵉʳ siècle de » notre ère et dans la première moitié du IIᵉ. L'*Histoire* » *naturelle* de Pline rend bien le sentiment de haute » curiosité que ce spectacle inspirait à certains esprits. » Si l'on n'avait pris le soin de recueillir et de consigner » des renseignements que livraient, au jour le jour, les » expéditions commerciales ou militaires, d'en dégager » les données géographiques précises, il ne serait ré- » sulté de ces découvertes qu'un fatras de noms, que la » carte n'aurait su comment rapporter à ses cadres, » une confusion qui aurait compromis l'œuvre scien- » tifique dont Ptolémée, si sobre d'ordinaire, parle avec » un véritable accent d'enthousiasme [1]. » En mettant en ordre ces données, et en indiquant à qui il les doit, l'auteur de la *Géographie* nous fournit le moyen d'apprendre comment les connaissances géographiques s'étaient accrues peu à peu ; la science moderne retrouve dans son œuvre la trace des journaux de route des anciens navigateurs, elle y reconnaît les voies que suivait alors le commerce. De telle sorte que de ces tables, si

1. Vidal de La Blache, *Les Voies de commerce dans la Géographie de Ptolémée*, Paris, 1896 (Extrait des comptes rendus de l'Acad. des Insc. et B. Lettres, séance du 6 novembre 1896). Je suis ici de près les appréciations de cet excellent mémoire.

sèches en apparence, se dégage en fin de compte une image très vivante de l'activité de plusieurs siècles [1].

Ce géographe mathématicien était aussi philosophe au sens propre du mot. Nous avons encore de lui un petit traité de logique *Sur le criterium et le principe directeur de l'âme* (Περὶ κριτηρίου καὶ ἡγεμονικοῦ) [2]. — Plusieurs autres de ses écrits, cités par Suidas et Simplicius, ont été perdus.

Parmi les autres géographes contemporains, si l'on excepte Denys le Périégète, dont nous avons parlé plus haut à propos de la poésie didactique [3], il suffit de mentionner Denys de Byzance, auteur de la *Navigation sur le littoral du Bosphore* (Παράπλους Βοσπόρου) [4].

V

Avec les sciences qui se rattachent aux mathématiques, celles qui ont le plus brillé en ce temps sont les sciences médicales [5]. Le remarquable mouvement d'idées et de connaissances auquel elles ont alors donné lieu se résume pour nous dans l'œuvre de Galien, et c'est d'après lui surtout qu'il nous est possible de l'esquisser. Mais auparavant, il est bon de dire un mot de l'extension qu'avait prise alors la botanique médicale.

1. Aux manuscrits de la géographie sont jointes des cartes: et il ne peut guère en être autrement, puisque le livre est fait en vue de cartes à dresser. Dans quatre de ces mss. (Parisini 1401 et 1402, Venetus 353, Vindobonensis), se trouve une notice qui les attribue à Agathodæmon d'Alexandrie. Le *Venetus* l'appelle Ἀλεξανδρεὺς μηχανικός. Nous n'en savons rien de plus.

2. Ptolemæi περὶ κριτηρίου recens. Fr. Hanow, Leipzig, Teubner, 1871.

3. Voyez plus haut, p. 620.

4. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II. Müller rapporte cet ouvrage par conjecture au commencement du IIIe siècle.

5. Consulter en général sur ce sujet Sprengel, *Geschichte der Medizin*, sect. V.

A mesure qu'on connaissait mieux le monde, on apprenait aussi à en classer les productions naturelles. Rien n'atteste mieux ce développement de connaissances que l'immense compilation de Pline l'Ancien, dont sept livres entiers (XX-XXVII) sont consacrés à la botanique médicale. Chez les Grecs, il est vrai, nous ne trouvons aucun ouvrage qui embrasse tant de choses à la fois. Mais, pour cette partie au moins de la science, nous avons l'œuvre de Dioscoride, qui a fait loi jusqu'au temps de la Renaissance et même au delà.

Dioscoride était un médecin d'Anazarba en Cilicie [1]. Le temps où il écrivit semble à peu près déterminé par ce fait que Pline, si exact à citer ses sources, ne le nomme pas, tandis qu'il est mentionné dans le lexique hippocratique d'Érotianos qui fut composé vers le commencement du second siècle. Galien le cite fréquemment. On peut donc admettre qu'il dut publier son ouvrage sous Domitien ou sous Nerva [2]. Cet ouvrage, en cinq livres, sur la matière médicale (Περὶ ὕλης ἰατρικῆς), nous a été conservé dans un grand nombre de manuscrits, qui témoignent de sa vogue au moyen-âge [3]. Ce n'est en somme qu'une longue série d'articles confusément groupés. Les descriptions des plantes y sont si insuffisantes qu'il n'a été possible d'en identifier qu'une faible partie (une centaine environ sur six cents). Ce que l'auteur développe, ce sont les vertus médicina-

1. Suidas, Διοσκορίδης. Notice où Dioscoride est d'ailleurs confondu immédiatement avec un homonyme qui vivait au temps d'Antoine et de Cléopâtre. Cf. Photius, cod. 178, fin, d'après lequel son prénom était Pedanius. C'est celui qu'il porte dans un ms.

2. Notez aussi que la ville natale de Dioscoride, Anazarba, qui s'était appelée longtemps Diocæsarea, ne reprit son nom que sous Nerva. Pauly-Wissowa, *Anazarba*.

3. Nous en avons en outre une analyse dans Photius (cod. 178). L'ouvrage, tel que le lisait Photius, comprenait un 6e livre sur les poisons et contre-poisons, et un 7e sur les animaux venimeux et les remèdes propres à guérir leur morsure.

les qu'il leur attribue. Une grande partie de sa science était empruntée à ses prédécesseurs, en particulier à Crateuas, qu'il cite assez souvent[1] · c'est une des sources qui lui sont communes avec Pline ; il est impossible d'apprécier aujourd'hui ce qu'il y avait ajouté quoiqu'il déclare, dans sa préface, « avoir parcouru différents pays pour connaître les substances qui peuvent être utiles dans la médecine »[2]. Comme écrivain, Dioscoride n'a guère d'autre mérite que de n'être ni long ni obscur. Son renom en somme est celui d'un spécialiste, au sens le plus étroit du mot.

Au contraire, les vrais représentants de la médecine, en ce temps, sont tous plus ou moins des philosophes, et quelques-uns sont des écrivains. Les sectes qui s'étaient constituées pendant la période alexandrine continuaient à subsister; de nouvelles s'y étaient même ajoutées. Tandis que les *Dogmatiques*, qui se rattachaient à Hippocrate, à Platon, à Aristote, tenaient énergiquement pour la recherche des causes et expliquaient le fonctionnement des organes par des forces spécifiques (δυνάμεις) adaptées à certaines fins. les *Empiriques*, au contraire, n'admettant ni forces préexistantes ni causes. ne voulaient connaître que des faits particuliers, caractérisés par les circonstances concomitantes ou symptômes (συμπτώματα). Entre ces deux sectes, une troisième, celle des *Méthodiques*, avait surgi dans le cours du Ier siècle avant J.-C., sous l'influence d'Asclépiade de Bithynie, et surtout de Thémison. Ceux-là, non plus, ne croyaient ni aux causes ni aux forces ; mais ils se distinguaient des empiriques en ce que, au lieu de s'en tenir aux faits particuliers, ils les groupaient en genres selon

1. Sur Crateuas et ses rapports avec Dioscoride, voir Wellmann, *Cratevas*, Berlin, 1897.

2. Il semble résulter d'autres allusions qu'il les parcourut à la suite des armées romaines.

leurs ressemblances (κοινότητες) : le propre de la secte était la superstition de ces genres, qui se traduisait dans la pratique par la méconnaissance systématique des particularités. Enfin, une dernière secte, celle des *Sceptiques*, appliquait à la médecine les principes de Pyrrhon, d'Arcésilas et d'Ænésidème, et mettait en doute la possibilité même de la certitude. Comme on le voit, le dissentiment entre ces écoles rivales portait en réalité sur les questions fondamentales de la philosophie. Il donnait lieu à des discussions, orales et écrites, qui sans doute avaient l'inconvénient de substituer trop souvent à l'observation une vaine dialectique, mais qui pourtant, ont provoqué aussi d'utiles expériences [1]. Ces discussions semblent avoir intéressé le public d'alors. Beaucoup de médecins, imitant les sophistes, faisaient des conférences publiques, où ils commentaient quelque point de doctrine qui leur était proposé [2]. En outre, presque tous écrivaient ; et cette littérature, à la fois philosophique et médicale, trouvait de nombreux lecteurs [3]. Ce qui nous en reste n'en est certainement qu'une petite partie.

Rufus, d'Éphèse, vécut sous Trajan [4]. Le principal ouvrage que nous possédons de lui a pour titre *Sur la dénomination des organes de l'homme* (Περὶ ὀνομασίας τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων). Il est intéressant par le fond même des choses, car il nous fait, mieux qu'aucun autre, connaître

1. Galien se plaint souvent de cette nécessité de discuter qui empêche les recherches. *Forces naturelles*, I, 14 : Οὐ γὰρ ἐπιτρέπουσιν οἱ σοφισταὶ τῶν ἀξίων τι ζητημάτων προχειρίζεσθαι καίτοι παμπόλλων ὑπαρχόντων, ἀλλὰ κατατρίβειν ἀναγκάζουσι τὸν χρόνον εἰς τὴν τῶν σοφισμάτων, ὧν προβάλλουσι, λύσιν. Mais lui-même rapporte de fort belles expériences de vivisection, provoquées par les négations des méthodistes relativement à la fonction des reins ; même ouvr., I, c. 13 (p. 127 Helmreich).

2. Galien, *Sur ses propres livres*, c. I.

3. Ibid, préface : passage sur les libraires de la « Rue aux sandales » à Rome.

4. Suidas, Ῥοῦφος Ἐφέσιος.

l'état des connaissances anatomiques au second siècle; mais ce n'est qu'une nomenclature, sans rien de personnel. Ses autres écrits sont de moindre importance. On lui a attribué par conjecture un poème didactique *Sur les Herbes* (Περὶ βοτανῶν), qui semble être d'une date très postérieure, et un traité *Sur le Pouls* (Περὶ σφυγμῶν)[1]. — Soranos, né à Éphèse comme Rufus dont il fut le contemporain, vécut à Alexandrie, puis à Rome, sous Trajan et sous Adrien[2]. Nous savons par divers témoignages qu'il fut un de ceux qui achevèrent de formuler les principes de l'école méthodique[3]. Ce qui nous reste de ses œuvres se rapporte presque uniquement à la physiologie et à la pathologie de la femme. Il avait composé aussi des *Biographies de médecins*, d'où provient vraisemblablement la vie abrégée d'Hippocrate que nous possédons[4].

A la génération suivante, qui est celle de Galien, appartiennent Xénocrate d'Aphrodisias et Aretæos de Cappadoce. Du grand ouvrage que le premier avait composé *Sur l'alimentation animale* (Περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ζῴων τροφῆς), il ne subsiste qu'un chapitre sur la nourriture

1. Édition principale : Œuvres de Rufus d'Éphèse, texte et traduction, commencée par Ch. Daremberg, terminée par Ch. Em. Ruelle, Paris, 1879, avec une introduction.

2. Suidas, Σωρανός Μενάνδρου et Σωρανός Ἐφέσιος. Les deux articles se rapportent au même personnage.

3. Les principaux de ces témoignages sont ceux de Cœlius Aurelianus, médecin du ve siècle, qui traduisit en latin une partie des œuvres de Soranos. Voir en particulier son traité *De morbis acutis*, II, c. 9.

4. La *Vie d'Hippocrate*, avec le traité *Sur les fractures* et les fragments du *Traité sur la matrice*, dans Ideler, *Scriptores physici et medici græci minores*, Berlin, 1841, t. I. Le texte du traité *Sur les maladies des femmes*, retrouvé seulement au XIXe siècle par Reinhold Dietz, a été publié après sa mort d'après sa copie : *De arte obstetricia morbisque mulierum*, Kœnigsberg, 1848. La meilleure édition aujourd'hui est celle de Val. Rose dans la Biblioth. Teubner, 1882. — La *Vie d'Hippocrate* se trouve aussi dans les *Vitarum scriptores* de Westermann et dans la plupart des éditions d'Hippocrate.

fournie par les animaux aquatiques (Περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ἐνύδρων τροφῆς)[1]. Le second a gardé une certaine réputation pour ses deux écrits en dialecte ionien, l'un *Sur les causes et les signes des maladies aiguës et chroniques* (Περὶ αἰτιῶν καὶ σημείων ὀξέων καὶ χρονικῶν παθῶν), l'autre *Sur le traitement des maladies aiguës et chroniques* (Περὶ θεραπείας ὀξέων καὶ χρονικῶν παθῶν). Tous deux sont remarquables par une forme vive, qui fait valoir quantité d'observations justes; mais, quant au fond, la critique moderne semble avoir démontré qu'Arétæos n'avait guère fait que suivre pas à pas les enseignements d'Archigénès, qui s'était illustré au temps de Trajan[2].

De tous ces médecins écrivains, aucun n'est comparable, ni pour la réputation, ni pour la variété des connaissances et des aptitudes, ni pour la puissance de l'esprit, ni enfin pour l'activité littéraire, à Galien. C'est lui qui, avec Ptolémée, représente le mieux la science de ce temps; son œuvre mérite qu'on s'y arrête quelques instants.

Claude Galien naquit à Pergame sous le règne d'Adrien, en l'an 131 de notre ère[3]. Son père, Nicon, homme intelligent et réfléchi, probablement architecte, semble avoir été familier avec la géométrie et ses applications. Le goût des mathématiques était d'ailleurs

1. *Medici script. græci min.* de Ideler, t. I.

2. Édition principale : *Aretæi Cappad. quæ supersunt* rec. et illustr. F. Ermerius, Utrecht, 1847 ; accompagnée de prolégomènes. — Pour la bibliographie, voir l'art. de Wellmann dans Pauly-Wissowa, *Aretaios*, II, 669.

3. Suidas, Γαληνός. Galien lui-même fournit de nombreux renseignements sur sa biographie ; particulièrement dans l'opuscule *Sur ses propres ouvrages*, c. 1, 2 et 11. Voir aussi *Sur les passions*, c. 4 et 8. — Études biographiques : Ackermann, *Historia litteraria Galeni*, dans le t. I de l'édition complète de Kuhn, p. xvii et suiv. ; Pass, *Cl. Galeni vita ejusque de medicina merita et scripta*, diss., Berlin, 1854.

héréditaire dans la famille [1]. Galien fut élevé par lui jusqu'à l'âge de quatorze ans, et il a rendu un témoignage plein de reconnaissance à la modération de son âme et à la rectitude de son intelligence [2]. A quinze ans, il suivit, à Pergame même, les leçons d'un Stoïcien, d'un Platonicien, d'un Péripatéticien et d'un Épicurien. Son père le conduisait lui-même chez ces maîtres, assistait avec lui à leurs cours et l'empêchait de s'abandonner à aucune secte exclusivement ; en même temps, il l'exerçait à la dialectique par des démonstrations de géométrie pure et appliquée [3]. Ainsi formé, le jeune Galien restait fort indépendant à l'égard de ses maîtres. et, bien plus tard, dans sa vieillesse, il put se vanter de n'avoir jamais donné son acquiescement à la légère [4]. Quand il devint homme, l'éducation qu'il avait reçue le rendait apte presque également à toute profession libérale: il était préparé à la philosophie, à la rhétorique, aux sciences mathématiques et naturelles. Sa fortune d'ailleurs lui permettait de choisir selon ses goûts [5]. Mais, dès l'âge de dix-sept ans, son père, obéissant à un songe, lui avait fait étudier la médecine en même temps que la philosophie [6]. Ce fut cette science qu'il préféra.

Après avoir été, probablement à Pergame même, le disciple du médecin Satyros, il se rendit à Smyrne pour

1. *Sur ses propres écrits*, c. II : Ὑπὸ πατρὶ παιδευόμενος ἀπὸ πάππου τε καὶ προπάππου διαδεδεγμένῳ τὴν θεωρίαν.

2. *Sur les passions*, c. 8. Dans le même pasage, il accuse en revanche, avec peu de discrétion, le caractère emporté de sa mère, qui « criait, mordait ses servantes, et bataillait contre son mari plus que Xanthippe contre Socrate. »

3. *Ibid*. Cf. *Sur l'ordre de ses ecrits*, c. 4.

4. *Sur les erreurs*, c. 3. Les élèves intelligents et bien formés, dit-il, se moquent des maîtres légers, καθάπερ ἐγὼ πολλῶν διδασκάλων ἔτι μειράκιον ὢν ὑπερεφρόνησα. Même traité, c. 6, à propos de la précipitation : Ἐγὼ μὲν σοὶ λέγω μόνῳ· οὐδεὶς ἔχει με δεῖξαι τοιοῦτον ποτ' ἐσφαλμένον οὐδέν.

5. *Sur les passions*, c. 8.

6. *Sur l'ordre de ses écrits*, c. 4.

y suivre les leçons de Pélops : il se proposait d'y entendre en même temps le platonicien Albinos [1]. Pélops était un dogmatique, et ce fut lui qui eut le plus d'influence sur la direction générale des idées de Galien. Mais Smyrne ne le retint pas définitivement. Avide de s'instruire, il se rend bientôt à Alexandrie, qui était depuis plusieurs siècles un des centres d'études médicales les plus célèbres. Puis, d'Alexandrie, il vient à Rome, comme dans le lieu du monde où affluaient le plus de savants et où se faisaient les réputations. Il était fort jeune encore [2], car ce voyage eut lieu sans doute vers la fin du règne d'Antonin, — mais c'était déjà un maître. Il fit là un cours de médecine pour les jeunes gens, qui eut, nous dit-il, grand succès. En outre, il donnait des conférences, où il ne craignait pas d'engager des polémiques avec les principaux représentants des écoles rivales [3]. Nous ignorons la durée exacte de ce premier séjour à Rome. Quand il s'en éloigna, ce fut pour revenir dans sa patrie ; et peut-être est-ce alors qu'il fut attaché, comme médecin et chirurgien, à la *schola gladiatorum* qui s'y trouvait. En tout cas, sa réputation grandissait. Car en 165, à l'âge de trente-quatre ans, nous le voyons rappelé à Rome par les empereurs Marc-Aurèle et L. Verus [4]. Il y séjourna trois ans. Moins épris alors d'applaudissements, il ne se prodiguait plus en public, mais il se livrait avec un succès croissant à la pratique de son art. En 168, les débuts de la peste qui allait ravager l'empire

1. *Sur l'ordre de ses écrits*, c. 3, et *Sur ses propres ouvrages*, c. 2.

2. *Sur ses propres ouvrages*, c. I. Νέος ὢν ἔτι (III. p. 96, l. 5, Muller). La phrase semble altérée par une transposition, qui, je crois, n'a pas encore été signalée. Les mots τέταρτον ἔτος ἄγων καὶ τριακοστὸν doivent être transportés dans la phrase suivante et se rapportent au second séjour. L'ensemble du passage le démontre.

3. Voir tout le chapitre cité, qui est plein de détails curieux.

4. *Sur ses propres ouvrages*, c. 1. Lucius Verus était alors en Orient, mais l'expression ὑπὸ τῶν βασιλέων désigne naturellement un acte de l'autorité impériale, qui est censé commun aux deux empereurs.

le firent revenir à Pergame ; mais, presque aussitôt, un nouvel ordre impérial le mandait à Aquilée, où les deux empereurs passaient l'hiver avant de commencer leur campagne contre les Germains. Il vit mourir L. Verus en 169 ; Marc-Aurèle, en partant seul pour son expédition, le laissa à Rome, sur sa demande, pour y veiller sur la santé du jeune Commode [1]. Il semble y être resté assez longtemps. Mais à partir de ce temps, les événements de sa vie nous échappent. Peut-être revint-il à Pergame après la mort de Marc-Aurèle et y passa-t-il ses dernières années. Sa vie, selon Suidas, se prolongea sous les règnes de Commode, de Pertinax et de Sévère, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Si cela est exact, il serait mort en 201.

Personne n'a plus écrit que lui, et sur toute sorte de sujets. Il avait commencé à écrire dès sa jeunesse, avant même de quitter sa ville natale, et il écrivit jusqu'à sa vieillesse [2]. Comme beaucoup de ses contemporains avaient de la peine à s'orienter, de son vivant même, au milieu de cette immense production, et comme en outre on faisait courir sous son nom des écrits qui n'étaient pas de lui, il composa, vers la fin de sa vie, deux opuscules destinés à prévenir les méprises : l'un a pour titre *Sur l'ordre de mes écrits*, l'autre *Sur mes propres ouvrages*. Tous deux nous sont parvenus, et c'est à ces opuscules naturellement qu'il convient de se référer pour avoir des renseignements précis sur chacun de ces écrits en particulier [3]. Il est impossible ici, non seulement de les étudier tous, mais même d'en donner la nomencla-

1. Pour tous ces détails, même ouvr., c. 2.

2. Un certain nombre de ses écrits furent brûlés à Rome dans l'incendie qui consuma le temple de la Paix : *Sur ses propres ouvrages*, c. 11.

3. Sur la chronologie des écrits de Galien, consulter l'étude de J. Ilberg, *Rhein. Mus.*, nouvelle série, t. 51, 2e fasc.

ture complète. Tout ce qu'on peut faire est d'indiquer les principaux en chaque genre [1].

Ce qu'on peut appeler la philosophie médicale est représenté largement dans la collection; il n'y a pas lieu de s'en étonner, car Galien est un des esprits les plus philosophiques de ce temps. Citons d'abord l'opuscule *Sur les sectes* (Περὶ αἱρέσεων) [2], où il expose, pour des jeunes gens qui débutaient dans les études médicales, les principes essentiels des trois grandes sectes ; l'ouvrage en six livres *Sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon* (Περὶ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Πλάτωνος δογμάτων) [3], dans lequel le dogmatisme éclectique qui lui est propre est rattaché à ses origines ; le traité capital en trois livres *Sur les forces naturelles* (Περὶ φυσικῶν δυνάμεων) [4], où se montrent avec l'essence de sa doctrine, sa méthode et la force de sa dialectique ; enfin, le tout petit écrit qui a pour titre : *Que le bon médecin est philosophe* (Ὅτι ὁ ἄριστος ἰατρὸς φιλόσοφος) [5]. — Si nous passons à la science médicale proprement dite, il faut signaler en premier lieu des ouvrages généraux, parmi lesquels la série des *Commentaires sur Hippocrate* (Ὑπομνήματα εἰς τὰ Ἱπποκράτους), en cinquante-cinq livres, œuvre de sa vie entière, dont quelques parties seulement nous ont été conservées. Puis, pour chacune des grandes divisions de la médecine, un certain nombre d'ouvrages spéciaux . Sur l'anatomie, on peut citer : les *Travaux d'anatomie* (Ἀνατομικαὶ ἐγχειρήσεις), en quinze livres,

1. Les ouvrages conservés que nous mentionnons sans indiquer d'édition spéciale se trouvent dans les éditions des œuvres complètes de Galien. Voir la Bibliographie en tête du chapitre.

2. Éd. Helmreich dans les *Scripta minora* de Galien, t. III, Bibl. Teubner, Lipsiæ, 1893.

3. Éd. Iwan Müller, texte grec avec traduction latine, Lipsiæ, 1874.

4. Éd. Helmreich, dans le volume cité plus haut.

5. Éd. Iw. Müller, dans les *Scripta minora* cités, t. II.

dont neuf seulement sont venus jusqu'à nous; sur la physiologie, le grand traité *Des fonctions des organes dans le corps de l'homme* (Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων), en dix-sept livres, ouvrage qui a servi de fondement aux études médicales jusqu'au temps où elles se sont affranchies par l'observation. La pathologie était étudiée dans une série de traités spéciaux ; ces traités, Galien les avait résumés dans son *Art médical* (Τέχνη ἰατρική), célèbre dans les écoles du moyen âge sous le nom de « Microtechnum ». Enfin, parmi les écrits nombreux relatifs à la thérapeutique et à la matière médicale, il faut mentionner en première ligne la *Méthode thérapeutique* (Μέθοδος θεραπευτική) en quatorze livres, qui fut le « Megalotechnum » du moyen âge ; puis seize livres. de titres divers, sur les pronostics, et trois ou quatre compositions assez étendues sur les remèdes, formant ensemble plus de vingt-cinq livres.

Une si abondante production aurait absorbé toute l'activité d'un autre homme. Mais Galien, tout en écrivant sans cesse sur la médecine, trouvait encore moyen de s'occuper de logique, de morale, même de grammaire et de rhétorique.

La logique l'intéressait tout particulièrement. De tout temps, il avait été passionné pour l'art de la démonstration [1]; il le cultiva toute sa vie, non seulement en pratique, mais par des recherches de théorie. Son principal ouvrage sur ce sujet, le *Traité de la démonstration* (Περὶ τῆς ἀποδείξεως), en quinze livres, est malheureusement perdu, ainsi que ses commentaires sur la logique d'Aristote et de Théophraste, ainsi encore que bon nombre d'écrits spéciaux sur le syllogisme, sur l'induction, sur les propositions nécessaires, etc. Il nous reste

1. *Sur ses propres écrits*, c. 11 : Οὐδὲν οὕτως ἐσπούδασα μαθεῖν ἁπάντων πρῶτον ὡς τὴν ἀποδεικτικὴν θεωρίαν. Sur la logique de Galien, voir Prantl, *Gesch. d. Logik*, I, 559 et suiv.

une brève réfutation du scepticisme de Favorinus (Περὶ τῆς ἀρίστης διδασκαλίας), un intéressant écrit *Sur les erreurs* (Περὶ ψυχῆς ἁμαρτημάτων), qui forme la seconde partie du traité *Sur les passions et les erreurs* (Περὶ ψυχῆς παθῶν καὶ ἁμαρτημάτων) [1], et un opuscule de médiocre valeur *Sur les sophismes de mots* (Περὶ τῶν κατὰ τὴν λέξιν σοφισμάτων) [2].

La morale était représentée dans l'œuvre de Galien par environ vingt-cinq écrits, qui ont presque tous disparu. L'ouvrage le plus regrettable en ce genre semble avoir été le traité *Sur les différents genres de vie qui résultent de notre conception du souverain bien* (Περὶ τῶν ἀκολούθων ἑκάστῳ τέλει βίων) ; l'auteur y touchait nécessairement aux questions fondamentales de la morale.

En dehors de la logique et de la morale, Galien avait encore abordé quantité de questions diverses de philosophie dans des livres perdus qu'il énumère lui-même [3]. Enfin, il avait fait à ses heures de la critique littéraire et de la grammaire. Parmi les dix ouvrages relatifs à ces sujets dont il nous donne les titres [4], cinq se rapportaient à l'ancienne comédie, qui semble l'avoir particulièrement intéressé et dont il avait étudié de près le langage. D'autres touchaient à la question de l'atticisme : il avait composé, sous forme de lexique alphabétique en quarante-huit livres, un recueil des mots usités chez les écrivains attiques (Τῶν παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς συγγραφεῦσιν

1. Ces deux écrits sont dans le second vol. des *Scripta minora*, où ils ont été édités par J. Marquardt, Lipsiæ, 1884.

2 Dans le tome XIV des œuvres compl., édition de Kuhn (p. 582 sqq.) — Minoïde Minas a publié en 1844, (Paris, Didot) une Εἰσαγωγὴ διαλεκτική attribuée à Galien, mais qui n'est pas de lui. Voir Prantl, ouv. cité. Elle a été rééditée par Kalbfleisch, *Galeni institutio logica*, Lipsiæ, 1897, Bibl. Teubner.

3. *Sur ses propres écrits*, c. 13-16.

4. M. ouvr., c. 17.

ὀνομάτων τεσσαράκοντα ὀκτώ)[1]. Mais, comme il le dit expressément, ce n'était pas qu'il attachât la moindre valeur au purisme affecté des atticistes contemporains[2]: il trouvait même ridicule qu'on reprît ceux qui parlaient incorrectement[3]. Son but avait été tout autre : il s'était proposé seulement d'établir le sens exact des mots anciens, qu'il voyait méconnu souvent autour de lui.

Par cette quantité d'écrits variés, Galien se révèle comme un esprit singulièrement actif. Toutefois, si on voulait le traiter en philosophe proprement dit et lui demander ses opinions sur les points de doctrine essentiels, on risquerait d'aboutir à un mécompte. Homme de savoir avant tout, c'est sous cet aspect qu'il convient de l'apprécier. En métaphysique, en théologie, en morale, en logique même, on ne peut pas dire qu'il ait rien approfondi. Les idées qu'il exprime sur ces sujets nous montrent en lui un éclectique, qui s'appuie de préférence sur Aristote, en mêlant à ses opinions celles de Platon et des Stoïciens, et en modifiant tout cela à sa manière[4]. Au fond, si l'on excepte quelques affirmations qui lui sont chères, il a très peu le goût de dogmatiser. En face des questions difficiles, sur lesquelles les philosophes disputent, lui s'arrête volontiers, avoue son ignorance et ne se croit pas autorisé à conclure, faute de preuves.

Mais où se montre la vigueur et la supériorité de son intelligence, c'est dans ce qu'on peut appeler sa philo-

1. M. ouvr., c. 17.
2. *Sur l'ordre de ses ouvrages*, c. 5.
3. Ibidem. Il mentionne son écrit Πρὸς τοὺς ἐπιτιμῶντας τοῖς σολοικίζουσι τῇ φωνῇ.
4. Sur la philosophie de Galien, consulter Zeller, *Phil. d. Gr.*, t. IV, p. 823 et suiv., qui a eu le tort d'ailleurs de ne pas dégager des œuvres de Galien sa philosophie de la science, la seule qui nous le montre tout entier. — En français, E. Chauvet, *La psychologie de Galien*, Caen, 1867, et du même *La théologie de Galien*, Caen, 1873.

sophie de la médecine[1]. Elle se ramène essentiellement à étudier « l'art de la nature » (τέχνη τῆς φύσεως); car cet art, le médecin a besoin de le connaître et de le comprendre à fond, pour y conformer sa pratique. La nature a des fins, auxquelles elle arrive par le jeu des forces (φυσικαὶ δυνάμεις) qu'elle a créées et qu'elle entretient. Ces forces résident dans chaque partie de l'organisme; en s'unissant entre elles, elles constituent par leur association d'autres grandes forces supérieures et collectives. Telles sont la force de création (γεννητική), la force d'accroissement (αὐξητική), la force d'entretien ou d'alimentation (θρεπτική). Les forces particulières, elles, sont en très grand nombre, et c'est d'elles que dépend tout le détail infini des phénomènes qui constituent la vie; les plus remarquables sont la force d'attraction (ἑλκτική ou ἐπισπαστική), grâce à laquelle chaque organe attire ce qui lui est propre; la force de rétention (καθεκτική), qui lui permet de le retenir jusqu'à qu'il en ait tiré ce qu'il en doit tirer; la force d'élimination (ἀποκριτική), par laquelle il se débarrasse du superflu. A coup sûr, cette doctrine, qu'il suffit ici de caractériser par ces quelques exemples, n'appartient pas en propre à Galien. Elle est par ses origines hippocratique et péripatéticienne. Mais lorsque Galien l'adopta à son tour, elle était depuis longtemps combattue par les empiriques et les méthodiques, et il fallait, pour la soutenir désormais, réfuter une à une les objections qu'elle avait soulevées. Cette nécessité devait conduire un dialecticien tel que lui à donner aux idées dont elle était faite une cohésion et une vigueur qu'elles n'avaient pas eues jusque-là. C'est donc lui qui les a coordonnées en un vaste système, c'est lui qui les a le premier étudiées

1. On la trouvera principalement dans le traité *Sur les forces de la nature*. Sprengel, *Gesch. d. M.*, section V, c. 6, ne me paraît pas en avoir saisi toute la valeur.

dans toutes leurs applications et conséquences, et par là, il en est devenu comme le répondant devant la science.

Or la science, il faut le reconnaître, les a rejetées bien loin, et c'est en les repoussant qu'elle a réalisé ses plus sérieux progrès. Aujourd'hui, cette doctrine des « forces » nous apparaît à travers les moqueries dont Molière a accablé les médecins de son temps, et la « puissance attractive » nous fait songer immédiatement à la « vertu dormitive » de l'opium. Mais toutes les grandes explications théoriques des phénomènes du monde, une fois dépassées, en sont là : ce qui n'empêche pas que la science ait besoin de théories, pour lier ses expériences et en coordonner les résultats. Tout ce qu'on doit se demander par conséquent, c'est si, au temps de Galien, sa doctrine fondamentale répondait à l'état des connaissances, et si, au lieu d'entraver les progrès de la science, comme elle le fit plus tard, une fois vieillie, elle n'était pas au contraire propre à les favoriser. Sur ces deux points, il ne semble pas que le doute soit possible. En dehors de cette doctrine, nous ne voyons, dans le monde scientifique d'alors, que des théories stériles, qui ne provoquaient ni observation ni expérimentation. Au contraire, la philosophie, si vigoureusement coordonnée et défendue par Galien, tenait compte de tous les faits établis, elle en faisait même découvrir d'autres, et si elle créait, derrière ces faits, des entités imaginaires, ce n'étaient guère que des noms qu'elle imposait à l'inconnu, chose que l'homme n'a jamais pu se dispenser de faire. On lui a reproché d'abuser de la dialectique. Mais la dialectique de Galien est celle d'un homme qui sait, qui observe, qui expérimente, qui réfléchit, et qui éprouve le besoin de conclure de ce qu'il voit à ce qu'il devine. Admirable de vigueur, elle est toujours appuyée sur des faits. Sans dialectique de cette

sorte, il n'y a jamais eu de grand savant, il n'y en a pas plus aujourd'hui qu'autrefois. La faculté de lier les observations de détail et d'en tirer des conséquences est une des conditions fondamentales de l'esprit scientifique, et il semble bien que, chez Galien, cette faculté ait été de premier ordre. Ce qu'on peut regretter, comme il l'a d'ailleurs regretté lui-même, c'est que la nécessité de discuter lui ait pris trop de temps. Il eût mieux valu, pour le progrès de la science, qu'il eût poursuivi des recherches personnelles sur quelques points obscurs, au lieu de défendre des résultats qui lui paraissaient acquis. Le goût des discours, même sous sa forme la plus légitime, est le seul trait qui dénote en lui le contemporain des sophistes.

Ces hautes et saines qualités d'esprit se reflètent naturellement dans son style. « Le premier mérite de la diction, écrivait-il, c'est, à mon avis, la clarté [1]. » Et, en effet, il est clair avant tout. Cette clarté provient en partie du bon choix des mots ; nulle recherche, nulle bizarrerie ; les termes ordinaires, connus de tous [2], sans affectation d'archaïsme ni d'atticisme, comme aussi sans concessions exagérées aux négligences de l'usage courant. Mais, si l'on va plus au fond des choses, on s'aperçoit qu'il est clair surtout parce que sa pensée est naturellement analytique et ordonnée, parce que ses idées se décomposent, se développent, se rangent avec méthode. Le mouvement de son style est égal, avec quelque lenteur. L'écrivain revient parfois sur ce qu'il a déjà dit, pour insister, pour marquer les phases de la démonstration. De là, une certaine prolixité, sans diffusion pourtant. Le discours ainsi fait a plus de bonne tenue

1. *Forces physiques*, c. 1 : Ἡμεῖς γε μεγίστην λέξεως ἀρετὴν σαφήνειαν εἶναι πεπεισμένοι.

2. Ibid. : Καὶ ταύτην (la clarté) εἰδότες ὑπ' οὐδενὸς οὕτως ὡς ὑπὸ τῶν ἀσυνήθων ὀνομάτων διαφθειρομένην, ὡς τοῖς πολλοῖς ἔθος, οὕτως ὀνομάζοντες.

que d'élégance. Son mérite est surtout fait de logique et de précision. L'agrément proprement dit y est rare ; Galien ne cherche pas à orner sa diction ; mais il lui arrive assez souvent de rencontrer des comparaisons dont la justesse piquante égaie sa dialectique, tout en contribuant encore à la clarté. Et dans la probité de ce style scientifique, qui ne vise qu'à l'enseignement, se révèle ainsi l'homme d'esprit, qu'on devait écouter avec plaisir.

Galien, Ptolémée, Marc-Aurèle, Appien et Arrien marquent, en face de la sophistique, ce qui restait encore de sérieux dans l'hellénisme. Si les beaux esprits du temps mettaient l'art littéraire au service d'une virtuosité frivole, il ne manquait pas, on le voit, d'intelligences saines et fermes, qui aimaient la vérité, qui croyaient la trouver par les forces de la raison, et qui pensaient que l'emploi naturel de la parole, c'est de l'exprimer. A tous, il est vrai, on pouvait adresser un même reproche : ils vivaient trop sur un passé qui était épuisé. Décidément, la renaissance qui avait commencé à la fin du siècle précédent ne donnait pas tous les fruits qu'on eût été en droit d'en attendre. Après avoir tiré parti des enseignements de l'antiquité, on ne savait pas s'en affranchir, pour marcher hardiment dans des voies nouvelles. Et toutefois le plus grand mal était ailleurs.

L'hellénisme, en ce qu'il avait d'essentiel, n'avait pas pu se faire adopter par les multitudes qui étaient venues à lui trop vite. Elles n'en avaient pris que le dehors, non les profondes manières de penser ni les méthodes. Et ce qu'elles en avaient pris ne leur suffisait pas ; il fallait autre chose à leur vie intellectuelle et morale. En conséquence, à la science dont elles ne comprenaient pas les conditions, elles tendaient à substituer la croyance ; à la sagesse, qui leur semblait froide,

elles tendaient à substituer l'exaltation du sentiment. Ces tendances, jusqu'ici, s'étaient à peine manifestées dans la littérature ; mais elles devenaient singulièrement puissantes dans la société, et l'heure approchait où elles devaient trouver leur expression dans les productions de la pensée. Au IIIe siècle, elles allaient susciter le néoplatonisme. Mais déjà, elles apparaissaient bien vivement dans la littérature chrétienne, qui commençait à attirer l'attention. Occupons-nous donc maintenant de ses premiers représentants et de leurs œuvres, pour essayer de montrer comment ils tendaient à transformer l'hellénisme, non seulement lorsqu'ils le combattaient ouvertement, mais alors même qu'ils lui faisaient de larges emprunts et mêlaient ses idées aux leurs.

VI

Ce serait sortir du cadre de cet ouvrage que de reprendre ici l'histoire de la littérature grecque chrétienne à ses commencements, pour en suivre toute l'évolution. Cette histoire, pour peu qu'on voulût entrer dans les questions essentielles qu'elle soulève, formerait à elle seule la matière d'un gros livre [1]. D'ailleurs, nous ne nous oc-

1. Parmi les ouvrages généraux qui traitent de ce sujet, les plus autorisés aujourd'hui sont : J. Donaldson, *A critical history of Christian literature and doctrine from the death of the apostles to the Nicene council*, Londres, 1866 ; Krüger, *Geschichte der altchristlichen Literatur in den ersten drei Jahrhunderten*, Friburg et Leipzig, 1895 ; Harnack, *Geschichte des altchristlichen Literatur bis Eusebius*, 3 vol. parus, Leipzig, 1893-1897 ; Bardenhewer, *Patrologie*, Freiburg, 1894 ; P. Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes, Littérature grecque*, Paris, 1897. Il faut ajouter Renan, *Les Apôtres*, *S. Paul*, *l'Antéchrist*, *les Évangiles*, *l'Église chrétienne*, *Marc-Aurele*, série d'ouvrages qui étudient plutôt le développement du christianisme que celui de sa littérature, mais où la littérature chrétienne primitive tient naturellement une grande place.

cupons ici que de l'hellénisme et de ses destinées. Or une bonne partie de cette littérature, bien qu'écrite en grec, est en réalité étrangère à l'hellénisme : elle n'en a ni l'esprit, ni la tradition, ni les caractères propres ; pendant assez longtemps même, elle l'ignore, ou peu s'en faut, et elle est sans influence sur ceux qui se meuvent dans sa sphère. Nous ne devons ici la prendre en considération qu'à partir du moment où elle entre vraiment en contact avec la pensée grecque, et il suffira, pour tout ce qui précède, de dire brièvement comment s'étaient constituées sa force et son originalité.

La littérature chrétienne commence par des lettres, des écrits d'enseignement élémentaire, des visions et des récits [1]. Depuis le milieu du Ier siècle, ou les dernières années du règne de Néron, nous voyons se succéder des épîtres émanant soit des apôtres, soit des diverses communautés chrétiennes et de leurs chefs ; c'est par elles que ces communautés sont en relations les unes avec les autres. Ces épîtres traitent des choses du jour, elles contiennent des avis, des réprimandes, des informations pieuses, souvent aussi des enseignements. Quelques-unes sont en quelque sorte impersonnelles : elles n'expriment que les sentiments généraux des églises naissantes. D'autres, et entre toutes les épîtres de l'apôtre Paul, sont marquées fortement à l'empreinte de leur auteur ; elles révèlent son âme tout entière. Les écrits d'enseignement proprement dits n'ont rien de cela : ce sont, dans cette première période, des œuvres anonymes, impersonnelles, uniquement destinées à conserver des croyances ou des préceptes dont on tient à fixer la tradition. Les visions, telles que l'*Apocalypse* de Jean, le

1. Nous ne distinguons pas ici entre les écrits canoniques et les écrits apocryphes ; car, au point de vue littéraire, cette distinction n'aurait évidemment aucune raison d'être.

Pasteur d'Hermas, présentent naturellement un intérêt très supérieur, du moins pour qui cherche plutôt des âmes que des dogmes : on y sent vivre tous les sentiments et toutes les passions, les espérances, les craintes, le mysticisme ardent et naïf, qui s'agitent alors dans la conscience chrétienne. Mais rien ne vaut, pour la nouveauté de l'inspiration, pour le charme, la beauté morale, les récits variés dont le type le plus achevé se trouve dans les Évangiles. C'est là que le christianisme apparaît vraiment dans sa grâce primitive, qui a conquis le monde.

Si l'on réunit par la pensée toutes ces formes diverses, il est possible d'en dégager certains traits dans lesquels se résume ce qu'on peut appeler la nouveauté littéraire du christianisme.

D'abord quelque chose qu'on est fort en peine de définir et qui est proprement « évangélique ». Une sorte de puissance douce, faite de simplicité populaire, de certitude pieuse, de détachement et de tendresse, associés dans une vision permanente d'idéal. Germe fécond qui est la vertu même du christianisme, son élément divin, celui qui procède directement de son fondateur. Une fois la période primitive passée, quand le christianisme grec deviendra raisonneur et théologien, cet élément se cachera souvent, dans les œuvres littéraires, sous la véhémence des passions et sous le jeu subtil des idées ; rarement néanmoins, il disparaîtra tout à fait : et ce qui en restera visible ou sensible sera justement la goutte précieuse de myrrhe que le christianisme aura versée dans le rationalisme antique.

Mais, par ses antécédents, le christianisme est juif, et, en conséquence, il jettera aussi dans le courant de la pensée grecque bien des éléments de provenance judaïque. On peut en distinguer surtout trois, dont l'importance sera capitale. En premier lieu, un élément popu-

laire, auquel les évangiles donnent une autorité durable, et dont l'influence se fera sentir chez tous les écrivains grecs chrétiens. Ensuite, un élément rabbinique ; car plusieurs des apôtres, et Paul principalement, ont subi fortement l'empreinte de la science des docteurs juifs; et de là, une sorte de dialectique particulière, une méthode didactique qui n'est pas grecque, et qui passera en partie des épîtres à toute la littérature chrétienne. En troisième lieu, un élément prophétique emprunté à l'Ancien Testament : images hardies, brusquerie des tours, âpreté du ton, comparaisons et paraboles, parallélisme de la phrase, expressions violentes ou lyriques, transformation de la prose en une sorte de poésie par l'oubli ou le mépris des qualités rationnelles, sacrifiées aux formes de l'inspiration.

Ces éléments nouveaux, mis en œuvre par des hommes de talent, vont apporter un supplément de force à l'art hellénique déclinant. Mais ils étaient, par leur nature, trop différents de ceux dont cet art était fait pour s'y associer harmonieusement. Il y aura donc invasion plutôt que fusion intime ; et de cette perturbation puissante, nous verrons peut-être sortir quelques grandes œuvres, mais non des œuvres achevées.

C'est par le genre apologétique que s'établit, dans le premier tiers du second siècle, le contact entre la littérature chrétienne et l'hellénisme[1]. Les apologistes chrétiens sont presque tous des hommes sortis des écoles grecques. Plus ou moins initiés à la philosophie et même à la rhétorique, dans leur jeunesse du moins, ils gardent, sous les habitudes nouvelles de leur pensée, quelque

1. Pour la bibliographie générale des Apologistes, voir ci-dessus, p. 637. On trouvera, dans le tome IX du *Corpus Apologetarum* d'Otto, une étude générale de dom Marran sur les apologistes du second siècle.

chose de cette éducation première. Ils s'adressent à ceux qui détiennent le pouvoir, empereurs, magistrats, sénat, pour repousser à la fois les griefs de l'autorité publique et les calomnies de l'opinion populaire. Leur but est d'établir que le christianisme ne menace en rien l'État, qu'il est pur, non seulement des infamies dont on l'accuse, mais aussi des mauvaises intentions qu'on lui prête, enfin et surtout qu'il a pour lui la vérité. Chez la plupart d'entre eux, cette dernière vue prédomine. Au lieu de se défendre, ils attaquent. Ils décrient le paganisme, ils en montrent librement les absurdités et les hontes, et, en face de ces croyances condamnées, ils établissent les leurs. Satire d'une part, exposé dogmatique de l'autre. La satire a chez eux une franchise qui en fait le prix; elle n'est ni piquante, ni habile, comme la moquerie de Lucien; elle est naïve, rude, maladroite, mais forte; elle s'attaque sans ménagements aux choses officielles, au culte public, aux jeux du cirque, à tout ce que la philosophie même souffrait ou excusait [1].

On est surpris que de telles choses aient pu être écrites dans l'Empire. Mais il faut songer qu'elles échappaient sans doute, par leur nature même, à la répression. Il n'est pas probable qu'elles fussent publiées, c'est-à-dire récitées en public ou mises en vente. C'étaient en général des suppliques adressées à l'empereur personnellement, et elles n'étaient pas censées sortir de ses bureaux; elles circulaient évidemment, mais par des copies clandestines qu'on se passait de main en main. Si la propagande se faisait, c'était sans bruit, grâce à des communications privées. Les fidèles y trouvaient des arguments pour se fortifier eux-mêmes dans la foi, et ils s'en servaient pour achever la con-

1. Sans excepter les apothéoses impériales; voyez Justin, *Première apologie*, ch. XXI.

version de ceux qu'une première instruction avait déjà touchés. Par là, l'apologie est la première forme de l'enseignement dialectique, qui se développera bientôt. Les apologistes sont les prédécesseurs immédiats des docteurs chrétiens. C'est par eux que le christianisme a commencé à devenir une philosophie, c'est-à-dire en somme, à se rapprocher de l'hellénisme, qu'ils combattaient pourtant si ardemment.

Nous ne savons presque rien du plus ancien d'entre eux. Quadratus (Κοδράτος), sinon qu'il adressa son apologie à l'empereur Adrien lors de son passage à Athènes, vers 125-126 [1]. Le seul fragment qui nous en reste se réduit à quelques lignes, qui ne permettent de juger ni du plan de cet écrit ni de sa méthode [2].

C'est au successeur d'Adrien, à Antonin le Pieux, que fut adressée, contrairement au témoignage d'Eusèbe. l'apologie d'Aristide [3]. L'auteur ne nous est pas mieux connu que Quadratus ; mais son œuvre, dont on ne croyait naguère posséder que des fragments insignifiants, nous a été rendue presque en son entier depuis dix ans [4]. Il y donne son nom : Markianos Aristide, philosophe athénien. Son œuvre est une brève étude sur l'idée de Dieu chez les différents peuples. Plus ou moins défigurée chez les Barbares, chez les Grecs, et même chez les Juifs, cette idée, selon lui, n'apparaît vraiment

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 3.

2. Eusèbe, *Ibid.*; Otto, *Corp. Apol.*, t. IX, p. 339.

3. Eusèbe, *Ibid.* La vraie date a été rétablie d'après le texte même de l'Apologie.

4. Une traduction arménienne incomplète en fut découverte et publiée par les Mékitaristes en 1878. Harris en découvrit une seconde, en syrien, dans un cloître du Sinaï, en 1889. L'étude de ces textes amena Robinson à reconnaître que l'original grec, quelque peu altéré, se retrouvait dans la *Vie de Barlaam et de Joasaph* attribuée à Jean de Damas. Ces trois textes ont été publiés par Hennecke : *Die Apologie des Aristides*, Recension und Reconstruction des Textes, Leipzig, 1893.

pure que dans le christianisme. Si le style même de l'original ne se laisse plus juger aujourd'hui avec certitude, la composition du moins frappe par une certaine netteté vraiment grecque. La dialectique en est rapide, dégagée, sarcastique. Elle n'entre ni dans les objections, ni dans les difficultés; mais elle va droit au but sans embarras, avec un ton de certitude décidée, qui était par lui-même une force en un temps où tant d'esprits flottaient sans savoir où se prendre.

Chez Aristide toutefois, l'apologie est encore un peu maigre et sèche. Celui chez qui elle s'achève au second siècle, c'est Justin. S'il ne l'a pas créée, il l'a tout au moins dotée de ses formes propres, de ses arguments et de ses lieux communs. Surtout, il a fait un effort singulièrement remarquable pour organiser la future philosophie chrétienne, en essayant de donner aux dogmes une valeur rationnelle. Et, de plus, il a mis, dans tout ce qu'il a écrit, à défaut d'un mérite littéraire élevé, du moins une sincérité, un charme de bonne foi et de bonne volonté, de bon sens naturel et de droiture, qui lui prêtent une certaine éloquence [1].

Justin, fils de Priscus, était de famille grecque [2]; il naquit à Flavia Neapolis, en Judée, vers l'an 100. Tout ce que nous savons de sa vie se réduit à quelques faits et à quelques dates. Élevé dans le paganisme, il étudia les diverses philosophies grecques, sans y trouver de quoi se satisfaire. Toutefois, la doctrine de Platon l'attacha bien plus fortement que les autres, et c'est par elle en somme que s'est faite l'éducation de sa raison. Jeune encore, il fut gagné au christianisme ; lui-même nous a raconté, non sans charme, sa conversion, qui dut

1. Consulter Freppel, *Les Apologistes chrétiens au* II*e* *siècle* : *S. Justin*, Paris, 1886 ; B. Aubé, *De l'Apologétique chrétienne au* II*e* *siècle. S. Justin, philosophe et martyr.*, Paris, 1861.

2. Notice dans Suidas, Ἰουστῖνος, et dans Photius, 125.

avoir lieu dans les premières années du règne d'Adrien, aux environs de 125 [1]. Vers le même temps, ou un peu plus tard, il semble avoir séjourné à Éphèse [2]. Puis il vint s'établir à Rome; et là, il enseignait, sans être prêtre, la croyance qu'il avait reçue et à laquelle il avait adapté sa philosophie. Il ne semble pas s'être éloigné de cette ville ni sous le règne d'Antonin, ni sous celui de Marc-Aurèle. Il y mourut martyr, sous la préfecture de Junius Rusticus, entre 163 et 167; victime probablement de sa franchise et des haines qu'elle lui avait attirées, en particulier de la part du Cynique Crescens, qu'il attaque si rudement dans sa seconde apologie [3].

Plusieurs de ses écrits sont perdus : entre autres, le *Discours aux Gentils* (Λόγος πρὸς Ἕλληνας), où il semble qu'il s'était étendu assez longuement sur la valeur et les défauts de l'hellénisme [4]; le livre *sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς) [5]: le traité *Contre toutes les hérésies qui se sont produites* (Σύνταγμα κατὰ πασῶν τῶν γεγενημένων αἱρέσεων), qui devait nécessairement comporter des discussions de nature philosophique sur les points essentiels de la croyance chrétienne [6]. — En revanche, la collection qui porte son nom contient un grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas de lui. La critique les a éliminés peu à peu. Outre la *Lettre à Diognète*, dont nous dirons quelques mots plus loin, citons un *Discours aux Gentils* (Λόγος πρὸς Ἕλληνας), qui n'a de commun que le titre avec celui que Justin avait réellement composé [7].

1. Justin, *C. Tryphon*, 2. 8.

2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 18, place à Éphèse le lieu du dialogue avec Tryphon, qui est censé avoir lieu, d'après les données même de l'auteur, après la révolte des Juifs (132-135); voir le ch. I du dialogue.

3. *Seconde Apol.*, ch. III.

4. Tatien, *Orat.*, 18.

5. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 18, 5.

6. Justin. *Apol*, 1, 26. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 11, 10.

7. Voir Puech, *Mélanges Henri Weil*, p. 395, Paris, 1898. — La prin-

Les seuls de ses ouvrages subsistants qui soient certainement authentiques sont les deux *Apologies* et le *Dialogue avec le juif Tryphon* (Πρὸς Ἰουδαῖον Τρύφωνα διάλογος).

La première des deux apologies fut adressée, vers l'an 150, à l'empereur Antonin [1]. Autant qu'on peut démêler un plan sous la composition confuse de l'auteur, on voit qu'il réclame d'abord pour les chrétiens le droit d'être jugés sur leurs actes, comme tous les sujets de l'Empereur, au lieu d'être proscrits arbitrairement sur la simple attribution d'un nom. Entrant ensuite dans l'apologie proprement dite, il expose la morale chrétienne; puis il détaille les prophéties relatives au Messie et en montre la réalisation; enfin il fait connaître les principaux traits du culte que les chrétiens rendent à Dieu. Cette suite d'idées est troublée sans cesse par des redites et des digressions, qui la font perdre de vue. D'un bout à l'autre, l'auteur poursuit, à côté de son dessein principal, un parallèle entre le christianisme et le paganisme, qui l'amène à parler longuement des dieux du polythéisme, du rôle des démons dans leur religion, des mœurs païennes, de la philosophie grecque. Tout cela forme un écheveau singulièrement embrouillé, dont il est à peu près impossible de démêler complètement les fils. — La seconde apologie, n'est en quelque sorte qu'un complément de la première [2]. A l'oc-

cipale édition de Justin est encore celle d'Otto, dans le *Corpus* cité ci-dessus, p. 657. Elle en forme les quatre premiers volumes ; les tomes I et II contiennent les œuvres authentiques ; les tomes III et IV, celles que la critique a rejetées. L'édition de la *Patrologie grecque*, de Migne, reproduit celle de dom Marran, Paris, 1742. Les deux Apologies ont été publiées par Braun, Bonn, 1830, 1860; 3e édit. revue par Gutberlet, Leipzig, 1883. Édition isolée de la première Apologie, par Kaye, Londres, 1889.

1. *Prem. Apologie*, ch. XLVI : Πρὸ ἐτῶν ἑκατὸν πεντήκοντα γεγεννῆσθαι τὸν Χριστόν.

2. Renvois à la première, ch. IV, VI, VIII.

casion d'une condamnation prononcée contre des chrétiens par le préfet Urbicus, Justin explique pourquoi les fidèles ne recherchent pas la mort, quoiqu'ils fassent profession de ne pas la craindre; puis, raisonnant sur les persécutions, il y découvre, dans les sentiments des persécuteurs et dans ceux des persécutés, d'une part la malice des démons et de l'autre la puissance de Dieu. Les empereurs auxquels il s'adresse sont Antonin le Pieux et Marc-Aurèle[1].

Le *Dialogue avec le juif Tryphon*, aujourd'hui incomplet, a été composé après la première apologie[2]. C'est une réfutation très étendue des arguments que les Juifs opposaient au christianisme. La dispute y est donc exclusivement entre Juifs et Chrétiens, et par conséquent cette œuvre est bien plus étrangère à l'hellénisme que les précédentes. Ce qu'elle offre de plus intéressant pour le lecteur profane, c'est, d'un côté, le grand effort de l'auteur pour démontrer que le dogme chrétien n'est pas en désaccord avec le monothéisme intraitable d'Israël, et, de l'autre, sa conception du christianisme comme religion universelle, capable de réaliser les promesses dont Israël s'était cru dépositaire.

Justin n'est pas un écrivain. Il ne sait pas plus ordonner chaque phrase en particulier que ses argumentations en général. Mais, ce qui vaut mieux, c'est un homme de cœur, qui intéresse par ses hautes qualités morales, et un philosophe, dont la pensée est toujours curieuse à suivre. Nul ne représente mieux le mouvement d'idées, qui, sous l'influence de l'hellénisme, s'éveillait alors chez un certain nombre de chrétiens. Il est le premier, parmi ceux-ci, qui semble s'être préoccupé de juger sérieusement la philosophie païenne. Et ce jugement est tout autre chose qu'une condamnation

1. Ch. xv et ch. ii. Bardenhewer, *Patrol.*, § 16, 3.
2. Renvoi au ch. cxx.

tranchante. Il reconnaît chez les païens une certaine connaissance de la vérité.

Tous ceux qui ont écrit ont pu, grâce à la semence de raison qui était naturellement en eux (διὰ τῆς ἐνούσης ἐμφύτου λόγου σπορᾶς), apercevoir obscurément ce qui est [1].

Par suite, presque toutes les écoles ont vu des parcelles du vrai, mais aucune n'a pu embrasser la vérité dans son ensemble ; et, de là, leurs contradictions ridicules :

Je suis fier d'être reconnu chrétien, je revendique ce nom de toutes mes forces. Non pas que les enseignements de Platon soient étrangers à ceux du Christ (οὐχ ὅτι ἀλλότριά ἐστι τὰ Πλάτωνος διδάγματα τοῦ Χριστοῦ), mais ils n'y sont pas semblables en tout (ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστι πάντη ὅμοια). Pas plus d'ailleurs que ceux des autres Grecs, stoïciens, poètes, historiens. Car si chacun d'entre eux, pour sa part, apercevant quelque parcelle du verbe divin dispersé, qui était en rapport avec sa propre nature, l'a bien exprimée [2], ils ne s'en sont pas moins contredits les uns les autres dans les choses essentielles, et ils ont ainsi montré qu'ils ne possédaient ni la science suprême ni la connaissance irréfutable [3].

Sous l'influence de ces idées, il va jusqu'à reconnaître, dans quelques philosophes païens, des chrétiens avant le christianisme :

Ceux qui ont vécu avec le verbe (οἱ μετὰ λόγου βιώσαντες) sont des chrétiens, bien qu'ils aient été regardés comme des athées, par exemple, entre les Grecs, Socrate et Héraclite, et ceux qui leur furent semblables [4].

Ce sont là de nobles sentiments qui nous rendent Jus-

1. *Seconde Apolog.*, ch. XIII.
2. *Ibid.* : Ἕκαστος γάρ τις ἀπὸ μέρους τοῦ σπερματικοῦ θείου λόγου τὸ συγγενὲς ὁρῶν, καλῶς ἐφθέγξατο.
3. *Ibid.*, Cf. même ouvr., ch. VIII, l'éloge de la morale stoïcienne.
4. *Première apologie*, ch. XLVI.

tin sympathique. Il est regrettable qu'il ne les ait pas dégagés plus nettement et qu'ailleurs il ait expliqué cette sagesse des Grecs soit par des emprunts faits à Moïse, soit même par l'inspiration de mauvais esprits qui voulaient faire tort au christianisme [1]. Justin n'avait pas cette hauteur de vues qui permet à quelques hommes supérieurs de s'affranchir des préjugés régnants. Mais il cherchait la vérité noblement, avec toute son âme, selon le mot de Platon, et il l'aima jusqu'au sacrifice de sa vie.

Nous devons passer rapidement sur les apologistes ou docteurs de second rang qui se groupent autour de Justin. Quelques-uns ne nous sont pas même connus de nom ; tels, les auteurs de certains écrits qui lui sont faussement attribués. D'autres, tels que Tatien, Athénagoras, Théophile d'Antioche, Ariston, Miltiade, Irénée même, n'ont pas assez d'originalité littéraire pour nous arrêter longtemps.

Le syrien Tatien fut un des auditeurs de Justin à Rome sous le règne d'Antonin [2]. Eusèbe (*Hist. eccl.*, IV, 28) fait de lui — avec un doute : λόγος ἔχει, dit-il — le chef de la secte hérétique des Encratites. Ce qui est certain, c'est que son naturel sombre et austère se portait de lui-même vers un mysticisme ascétique. Il nous reste de lui un *Discours aux Gentils* (Λόγος πρὸς Ἕλληνας) [3], apologie écrite probablement à Rome, peu après la mort de Justin [4]. Le trait particulier de cet écrit, dans

1. *Prem. apologie*, ch. LIX, LX ; et, d'autre part, ch. LIV.

2. Pour sa biographie, nous n'avons que des renseignements épars ; d'abord son *Disc. aux Gentils*, ch. XLII ; puis Irénée, *Adv. haeres.*, I, 28 ; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, IV, 29.

3. Tatien est connu aussi par son *Harmonie des quatre évangiles*, écrite en syrien, et que les écrivains grecs appellent le Διὰ τεσσάρων.

4. Diverses opinions ont été émises à ce sujet. Voir Barden-

le genre apologétique, c'est l'importance donnée à la démonologie. Les idées ébauchées par Justin sur ce sujet sont développées par Tatien avec l'outrance passionnée qui était dans sa nature. Toute la civilisation hellénique devient pour lui l'œuvre perfide des démons, quand elle n'est pas un simple larcin. Et ainsi l'apologie se transforme en une diatribe virulente, dont l'injustice est mal rachetée par une sorte d'éloquence amère[1].

Tout autre est Athénagoras. Athénien et philosophe chrétien, selon le titre qui figure en tête de son Apologie[2]. Celle-ci (Πρεσβεία περὶ Χριστιανῶν) est adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode : postérieure par conséquent à 176, année où Commode fut associé à l'empire, et antérieure à 180, année de la mort de Marc-Aurèle, elle date probablement de 177. Naturellement modéré, Athénagoras ne fait point de satire : il se borne à défendre les chrétiens contre les calomnies qui les représentaient comme des athées et qui leur imputaient d'infâmes et sanglantes débauches. Son argumentation est simple, ordonnée, convaincante, présentée avec bon ton et dignité, dans un style correct ou même élégant. Rien chez lui des colères de Tatien contre l'hellénisme. Loin de mépriser la philosophie grecque, il l'estime ; et, en fait, il use de ses méthodes, lorsqu'il entreprend de démontrer rationnellement l'unité de Dieu. Les mêmes qualités se retrouvent, à un degré moindre, dans son

hewer, *Patrologie*, § 17, 1. — Éditions. Outre celle d'Otto dans le t. VI de son *Corpus*, citons l'édition plus récente de Schwartz, Leipzig, 1888, dans la collection des *Texte und Untersuchungen*.

1. Voir par exemple le ch. XXVI et tout le mouvement satirique marqué par ce début : Παύσασθε λόγους ἀλλοτρίους θριαμβεύοντες κ. τ. λ.

2. C'est le seul renseignement que nous ayons sur sa personne. Les écrivains ecclésiastiques ne disent rien de lui. Voir pourtant Bardenhewer, *Patrol.*, § 18, 1, et L. Arnould, *De Apologia Athenagoræ*, Paris, 1898 (p. 12 et suiv., discussion du fragment suspect où Philippe de Sida parlait d'Athénagoras).

second écrit, qui traite *de la Résurrection des morts* (Περὶ ἀναστάσεως νεκρῶν)[1]. En s'appuyant sur des arguments purement philosophiques, l'auteur se donne pour tâche de démontrer, d'abord que la résurrection des morts n'est pas impossible, ensuite qu'elle est même exigée par le raisonnement. Ses développements se lisent sans effort et avec intérêt. Nous avons là un christianisme de raison autant que de foi, étroitement rattaché à la bonne tradition hellénique, dont il a la modération et la clarté.

Théophile, peut-être évêque d'Antioche, composa, peu après la mort de Marc-Aurèle (180 ap. J.-C.), trois livres d'instruction chrétienne adressés à un païen nommé Autolycos (Πρὸς Αὐτόλυκον Ἕλληνα περὶ τῆς τῶν Χριστιανῶν πίστεως)[2]. Nous les possédons encore. Moitié exposé, moitié discussion, cet ouvrage est moins une apologie, qu'une sorte d'initiation. L'auteur, qui écrit avec élégance, raisonne clairement, sans beaucoup de force d'ailleurs ni de profondeur. Son œuvre, médiocrement personnelle, intéresse plus l'histoire des dogmes que celle de la littérature.

Au même groupe d'écrivains se rattachent Ariston, auteur du dialogue perdu entre le chrétien Jason et le juif Papiscos (Ἰάσονος καὶ Παπίσκου ἀντιλογία), Miltiade, Méliton, évêque de Sardes, Apollinaire, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, qui, tous trois, adressèrent à Marc-Aurèle des apologies pour le christianisme. De toutes ces œuvres, il ne nous reste que des fragments insignifiants. Mais elles attestent encore, par leur nombre du

1. Les deux écrits d'Athénagoras forment le tome VII du *Corpus* de Otto. Ils ont été réédités par Schwartz, Leipzig, 1891 (*Texte und Untersuchungen*).

2. Renseignements biograph., *A Autolyc.*, I, 14 ; II, 24 ; Eusèbe, *Chron.*, éd. Schœne, II, 170 ; *Hist. eccl.*, IV, 20. Les trois lettres à Autolycos sont dans le *Corpus* d'Otto, t. VIII. Sur les autres ouvrages de Théophile, voir Bardenhewer, *Patrol.*, 19, 3.

moins, le mouvement littéraire qui se produisait alors dans le christianisme, et aussi les espérances que les chrétiens ne cessèrent de fonder sur la justice de Marc-Aurèle [1].

Bien plus importante assurément serait pour nous la collection des œuvres d'Irénée, si elle nous eût été conservée. Irénée est en effet un des docteurs les plus autorisés de l'Église chrétienne dans la seconde moitié du second siècle, et c'était en outre un esprit cultivé par l'hellénisme [2].

Né probablement à Smyrne vers 125 ou 130, il y recueillit dans sa jeunesse la tradition chrétienne tout près de sa source, en écoutant l'évêque Polycarpe (mort en 155) et quelques autres anciens, qui avaient encore connu les disciples des apôtres. Plus tard, au temps de Marc-Aurèle, nous le trouvons à Lyon. Et c'est là qu'il est désormais fixé, d'abord comme simple prêtre, puis, après le martyre de Pothin en 177, comme évêque. Il y vécut, sauf quelques absences, jusqu'au temps de Septime Sévère, sous le règne duquel il subit le martyre en 202.

Plusieurs de ses écrits ont été perdus et ne nous sont plus connus que par leurs titres [3]. Le grand ouvrage auquel son nom demeure attaché, c'est le traité en cinq

1. Pour plus de détails sur ces divers auteurs, consulter Bardenhewer, *Patrologie*, 21, et Batiffol, *Littér. grecque chrét.*, p. 89, 92, 99.

2. Sur Irénée, Photius, cod., 120 ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 4 et 24 ; Jérôme, *Epist.*, 75, 3 ; Grég. de Tours, I, 29. Tous les témoignages sur Irénée sont recueillis dans Harnack, *Gesch. d. Altch. Liter.*, t. I, p. 266 et suiv. — Études critiques ou biographiques : Freppel, *S. Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, Paris, 1861 et 1886 ; Ziegler, *Irenäus der Bischof von Lyon*, Berlin, 1871.

3. Voir Bardenhewer, *Patrologie*, 24, et Batiffol, p. 205. Lettres conservées en partie, notamment celle qui se rapporte aux souvenirs d'enfance d'Irénée, Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 20. Cette lettre a du charme et une aimable simplicité.

livres, qu'on désigne communément sous le titre de *Adversus hæreses* et qui paraît avoir été intitulé Ἔλεγχος καὶ ἀνατροπὴ τῆς ψευδωνύμου γνώσεως, *Réfutation et renversement de la prétendue gnose*[1]. L'original grec est perdu, sauf les passages cités par les écrivains ecclésiastiques. Nous ne le connaissons plus que par une traduction latine, presque contemporaine du texte, qu'elle suit servilement, au point de n'être quelquefois intelligible qu'à la condition de restituer par conjecture les mots primitifs[2]. On conçoit que, sous cette forme, il soit impossible de l'apprécier comme œuvre de littérature grecque[3]. Du reste, malgré sa culture hellénique prouvée par de nombreuses citations des poètes et philosophes grecs, Irénée s'y appuie surtout sur la tradition. Après avoir fait dans le premier livre l'histoire du Gnosticisme depuis Simon le magicien jusqu'à Marcion, il ne le réfute rationnellement que dans le second, pour opposer à l'hérésie, dans les trois derniers livres, les témoignages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Parmi les écrits faussement attribués à Justin, plusieurs semblent appartenir aussi à cet âge de la littérature chrétienne. L'*Exhortation aux Gentils* (Πρὸς Ἕλληνας, *Cohortatio ad Gentiles*, en 38 chapitres) et le traité *Sur la monarchie divine* (Περὶ θεοῦ μοναρχίας) ne peuvent être ni l'un ni l'autre de Justin : car ils n'offrent rien des ca-

1. Photius, cod. 120.

2. Édition des Bénédictins (Massuet), Paris, 1716, reproduite dans la *Patrol. gr.* de Migne, t. VII. La meilleure aujourd'hui est celle de Harvey, Cambridge, 1857, avec les fragments du texte grec et les fragments syriens et arméniens.

3. Son importance, comme source de l'histoire littéraire chrétienne, est très grande. Car l'auteur a largement emprunté aux écrivains chrétiens antérieurs, notamment à Justin, et aussi à Hégésippe (mort sous Commode), qui, dans cinq livres de titre inconnu, avait, lui aussi, combattu le gnosticisme, mais probablement par des faits et des témoignages plus que par des discussions. Sur Hégésippe, voir Bardenhewer, § 23.

ractères de son style [1]. Dans une langue assez dégagée, les auteurs de ces écrits soutiennent que tout ce qu'il y a de vrai dans l'hellénisme provient de la tradition juive, recueillie par les poètes, les sages et les philosophes de la Grèce ; et ils réfutent le polythéisme par lui-même, à l'aide de citations empruntées à la littérature apocryphe dont Alexandrie paraît avoir été l'atelier principal [2]. Le point de vue général est bien celui des apologistes et des docteurs du second siècle. Mais l'argumentation est appuyée ici sur une méthode historique si radicalement erronée qu'elle ne saurait offrir un grand intérêt.

La *Lettre à Diognète* (Πρὸς Διόγνητον), qui figure aussi dans le recueil attribué à Justin, a une tout autre valeur. C'est un des écrits remarquables de la littérature chrétienne primitive [3]. Nous ne savons rien de l'auteur, qui ne se nomme pas : mais il est évident que ce ne peut être Justin; car tout en lui est absolument différent. C'est une âme ardente, servie par une parole éloquente. Son style net, vigoureux, antithétique, donne à sa pensée un relief frappant. En véritable orateur, il se défend mal des entraînements de parole, et, pour jeter plus de lumière sur ses idées, il lui arrive de les pousser à l'extrême. Celui à qui il s'adresse, Diognète, est un païen ébranlé, que le christianisme trouble et attire. L'auteur passe rapidement sur la réfutation du paganisme. Homme de foi, et nullement critique, il n'y voit que scandale et absurdité, et il ne lui parait pas qu'il soit nécessaire de démontrer ce qui est évident [4]. Par

1. Sur la *Cohortatio*. voir l'étude très méthodique de A. Puech, *Mélanges Henri Weil*, p. 395. L'auteur pense que la *Cohortatio* est de la fin du IIIe siècle plutôt que du second.

2. Bardenhewer, § 16, 5.

3. Pour les discussions sur la date et la provenance de cette lettre, voir Bardenhewer, § 13.

4. Ch. 2, fin : Εἰ δέ τινι μὴ δοκοίη κἂν ταῦτα ἱκανά, περισσὸν ἡγοῦμαι καὶ τὸ πλείω λέγειν.

contre, dès qu'il s'agit de faire connaître le christianisme, il se laisse aller, et le développement chaleureux sort vraiment de l'abondance de son cœur. Mais, là même, peu ou point de discussion ; le sentiment domine. Le Judaïsme lui semble une religion basse, servile, formaliste, attachée à des rites. La vraie religion pour lui, c'est la religion de l'esprit et de l'amour ; et voilà justement de quelle nature est le christianisme, celui du moins qu'il conçoit et qu'il exalte avec une véritable éloquence, touchante par son imprudence même :

Les chrétiens ne sont séparés des autres hommes ni par les frontières, ni par le langage, ni par les coutumes. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils n'ont pas un idiome distinct, ils ne vivent pas d'une vie particulière... Domiciliés dans les villes grecques et barbares, partout où le sort les a placés, s'accommodant aux mœurs locales pour le vêtement, pour la nourriture et pour tous les détails de l'existence, ils se sont constitué une forme de vie étonnante et qui paraît à tous paradoxale. Ils ont chacun une patrie, mais ils y sont comme des voyageurs ; ils participent à tout comme des citoyens, mais ils supportent tout comme des étrangers ; toute terre étrangère leur est patrie, toute patrie leur est étrangère. Ils se marient, ils ont des enfants comme tout le monde, mais ils ne jettent pas ceux qui sont nés d'eux... ; ils sont en chair, mais ils ne vivent pas selon la chair ; ils prient sur la terre, mais ils sont citoyens du ciel ; ils obéissent aux lois établies, et ils sont supérieurs aux lois par leurs mœurs... En un mot, ce qu'est l'âme dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde[1].

Et il continue ainsi, poursuivant ses antithèses, dures et frappantes. L'antagonisme du christianisme et de l'hellénisme, c'est celui de l'âme et du corps, de l'esprit et de la chair. La révélation par le Messie a apporté dans le monde la lumière que les hommes cherchaient en vain ; Dieu ne les a laissés se tromper si longtemps

1. *A Diognète*, c. 5.

que pour les convaincre de leur impuissance à la trouver ; la vérité est dans l'imitation de Dieu, qui consiste elle-même essentiellement dans l'amour du prochain et dans le détachement. De telles pages ne peuvent être lues avec indifférence. Elles ont en elles-mêmes une beauté qui tient à la sincérité passionnée de l'auteur et à l'élévation de son idéal. L'art hellénique, sous une forme un peu raide sans doute, mais vigoureuse, se plie ici, pour la première fois dans le christianisme, aux besoins d'une âme d'orateur, qui se l'approprie.

Il suffit de mentionner le *Persiflage des philosophes païens* (Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων) qui nous est parvenu sous le nom d'Hermias, philosophe [1]. Moquerie facile et sans portée, sur les contradictions et les systèmes des penseurs helléniques. A vrai dire, nous en ignorons entièrement la date, et il n'y a aucune raison probante pour rapporter cet écrit au second siècle [2]. Il a d'ailleurs trop peu de valeur pour que la question soit vraiment importante.

VII

Toutes les œuvres dont nous venons de parler sont plus ou moins des écrits de circonstance. Nulle entreprise intellectuelle de longue haleine ; de courts traités, des apologies, des satires, partout la préoccupation d'un résultat prochain à atteindre, plutôt que celle d'un large enseignement à organiser. Un grand pas restait donc à faire. La pensée chrétienne, sous peine d'infériorité éclatante, devait se montrer capable de ces conceptions étendues, de ces vastes et fécondes synthèses qui avaient été l'honneur de l'hellénisme païen. C'est grâce à l'école catéché-

1. Otto, *Corpus*, t. IX. Diels, *Doxographi*, p. 649, Berlin, 1879.
2. Harnack, *Gesch. d. Altchr. Lit.*, t. I, p. 782 ; Bardenhewer, § 20.

tique d'Alexandrie et à son premier grand représentant, Clément, qu'elle ébaucha enfin, à la fin du second siècle, ce travail, d'où dépendait son avenir.

Titus Flavius Clemens [1] était probablement athénien (Épiphane, *Hérésies*, 32, 6). Il dut naître aux environs de 160. Tout ce que nous savons de sa jeunesse, c'est qu'il voyagea d'école en école, en Grèce, en Italie, en Syrie, en Palestine, en Égypte, cherchant partout un enseignement qui le satisfît [2]. Il le trouva enfin à Alexandrie, où il dut arriver vers 180, au début du règne de Commode, période de paix pour le christianisme [3]. Dans ce milieu savant, l'église chrétienne avait hérité naturellement des méthodes et de l'esprit de la communauté juive d'où elle était sortie. On a vu plus haut, dans l'étude relative à Philon (p. 422), ce que les Juifs hellénistes d'Alexandrie avaient fait de l'exégèse biblique, sous l'influence de l'hellénisme. De bonne heure, les chrétiens, à leur tour, semblent avoir développé, selon leurs vues propres, cette exégèse allégorique et philosophique [4]. En même temps, ils s'appropriaient, sans plus d'esprit critique que leurs prédécesseurs, l'érudition, de bon ou de mauvais aloi, que ceux-ci avaient mise au service de leurs idées. Ainsi s'était constitué

1. Nous n'avons pas de notice complète sur Clément d'Alexandrie. Ce que nous savons de lui provient des renseignements dispersés dans ses propres écrits et dans ceux d'Origène, d'Épiphane, d'Eusèbe, etc. — Principaux écrits sur Clément : Reinkens, *De Clemente, presbytero alexandrino, homine, scriptore, philosopho, theologo liber*, Vratislaviæ, 1851 ; E. Freppel, *Clément d'Alexandrie*, Paris, 1865. Ch. Bigg, *The Christian Platonists of Alexandria*, Oxford, 1886. — Nous ne citons pas ici les nombreux ouvrages où Clément est surtout considéré au point de vue du dogme. Voir la bibliographie donnée par Bardenhewer, *Patrol.*, 28, 7.

2. *Stromates*, I, 1.

3. Cette chronologie repose surtout sur des indices, assez sûrs d'ailleurs. Voir Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, c. 6.

4. Eusèbe, V, 10 : Ἐξ ἀρχαίου ἔθους διδασκαλείου τῶν ἱερῶν λόγων παρ'αὐτοῖς συνεστῶτος.

un enseignement de tendance mystique, mais de forme rationnelle, appuyé sur l'histoire, quelquefois altérée, sur une littérature, quelquefois apocryphe, et sur une connaissance étendue de la philosophie grecque. Il était représenté, au temps où Clément arrivait à Alexandrie, par une école assez improprement appelée « catéchétique »[1], sorte d'auditoire analogue aux auditoires des philosophes païens. Le maître qui y professait alors se nommait Pantænos, stoïcien converti au christianisme, dont l'influence sur le nouveau venu fut décisive[2]. Celui-ci se sentit gagné immédiatement et complètement. L'union entre le maître et le disciple devint chaque jour plus intime. Vers 190, Clément, déjà prêtre, fut associé à Pantænos et commença d'enseigner, lui aussi. Après la mort du maître, il le remplaça. Donc, soit comme assistant, soit comme chef de l'école, il professa d'une manière continue à Alexandrie pendant les dernières années du second siècle et les premières du troisième, de 190 environ jusque vers 203. Ce fut alors qu'il compta Origène parmi ses auditeurs. La persécution de Septime Sévère mit fin à son enseignement ; il dut se dérober par la fuite aux haines ou aux jalousies qu'il avait excitées. Une fois qu'il eut quitté Alexandrie, il n'y revint plus. La dernière partie de sa vie semble avoir été errante. On le voit séjourner en Asie-Mineure, puis à Antioche, sans qu'on puisse dire au juste dans quelles conditions[3]. Il dut mourir vers 215.

Clément avait beaucoup écrit[4]. L'ouvrage où se révélait peut-être le mieux la nature de son enseignement était les *Esquisses* (Ὑποτυπώσεις), en huit livres, série

1. Étude récente de Lehmann, *Die Katechetenschule zu Alexandria*, Leipzig, 1896.
2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 10. Cf. *Stromates*, I, 1.
3. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 11.
4. Bibliographie, p. 657.

de commentaires sur la Genèse, l'Exode, les Psaumes, l'Ecclésiaste, et un certain nombre d'Épîtres, notamment celles de saint Paul [1]. Si ce premier monument de l'exégèse chrétienne alexandrine nous eût été conservé, il n'est pas douteux que nous apprécierions mieux l'influence de Clément sur Origène et ce qu'ils ont dû l'un et l'autre à Philon. D'autres écrits perdus peuvent être négligés ici. De même, parmi ceux qui ont été conservés, nous n'avons pas à parler du discours *sur la Justification du riche* (Τίς ὁ σωζόμενος πλούσιος), sinon pour y signaler un des plus anciens débris de l'homilétique chrétienne. Pour nous, Clément est tout entier dans la série constituée par l'*Exhortation* (Προτρεπτικός), l'*Éducateur* (Παιδαγωγός), et les *Stromates* (Στρωματεῖς), œuvres qui nous ont été transmises dans leur intégrité.

L'*Exhortation* (Λόγος προτρεπτικὸς πρὸς Ἕλληνας), en un seul livre, s'adresse soit à des païens, déjà inclinés au christianisme, soit plutôt à des demi-chrétiens, encore hésitants dans leur foi. Il s'agit de porter le dernier coup à leurs hésitations, de rompre les dernières attaches. Et, pour cela, reprenant la méthode des apologistes antérieurs avec plus d'érudition et plus de suite, l'auteur ramasse, en une sorte d'acte d'accusation passionné, tous les griefs de la raison et de la morale contre le paganisme.

L'*Éducateur* (Παιδαγωγός), ouvrage en trois livres, fait suite à l'*Exhortation*, avec un dessein différent. Le paganisme est censé vaincu et rejeté. Mais il ne suffit pas de le désavouer, il faut encore l'expulser de la vie quotidienne. Voilà pourquoi le « Verbe » se fait à présent « éducateur », afin de tracer les règles de conduite que le chrétien doit s'imposer. Il expose dans le premier livre l'esprit de son enseignement, qui est fondé à la

1. Photius, 109.

fois sur la révélation et sur la raison. Puis, dans les deux livres suivants, entrant dans les détails, il donne, sans ordre apparent, des prescriptions pratiques sur la nourriture, l'ameublement, les banquets, les conversations, sur la vie conjugale, sur la toilette, sur les relations sociales, sur les bains, etc. Ces prescriptions, plus modérées qu'on ne s'y attendrait étant donnée la tendance ascétique de l'auteur, proviennent en partie des écrits des philosophes grecs, notamment de ceux du stoïcien Musonius[1]; seulement, elles sont appuyées ici sur des textes de l'Écriture et rapportées à un idéal que l'auteur tire de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Préceptes, citations, commentaires, allégories, effusions lyriques, réflexions subtiles se mêlent d'ailleurs sans cesse dans ce livre étrange et curieux ; et, comme il est naturel, la préoccupation des petites choses n'est pas sans y rapetisser l'intention générale[2].

Les *Stromates* (Κατὰ τὴν ἀληθῆ φιλοσοφίαν γνωστικῶν ὑπομνημάτων στρωματεῖς, proprement *Tapisseries de notes gnostiques selon la philosophie de la vérité*[3]) forment le troisième terme de la série. Cette fois, l'auteur écrit pour des chrétiens achevés, pleinement adonnés à la vie spirituelle, et il se propose de traiter à leur intention les hautes questions de doctrine ou de morale qui se rapportent à ce qu'il nomme « la gnose », ou philosophie de la vérité. C'est ce qu'il fait, sans plus d'ordre d'ailleurs que précédemment, à travers les sept livres dont se compose son ouvrage[4]. Les sujets les plus

1. P. Wendland, *Quæstiones musonianæ (De Musonio stoico Clementis Alexandrini aliorumque auctore)*, Berlin, 1886.

2. Winter, *Die Ethik des Clemens von Alexandrien*, Leipzig, 1882.

3. Les titres de ce genre, d'une fantaisie prétentieuse, étaient alors à la mode. Voir Aulu-Gelle, *N. Att.*, Préface.

4. Le ms. unique des *Stromates* (*Laurentianus*, V, 3) donne un 8e livre, qui figure dans toutes les éditions. Il n'est pas sûr qu'il soit de Clément ni qu'il appartienne à cet ouvrage. Voir Harnack, *Altchr. Lit.*, I, p. 315.

divers y sont traités tour à tour, parfois à plusieurs reprises. Visiblement, nous avons affaire à un ouvrage qui a grandi jour par jour entre les mains de son auteur, selon le hasard des circonstances, à mesure que surgissaient dans son esprit des souvenirs ou des pensées nouvelles. Ce qu'il se propose, c'est de suggérer des réflexions, d'ouvrir des voies, d'instruire, de fixer certains points essentiels de doctrine. Les plus importants pour lui sont les rapports de la vérité chrétienne avec la philosophie hellénique, ceux de la science avec la foi, enfin la définition de l'idéal moral. Voilà sur quoi il revient sans cesse, sous mille formes diverses.

Quels que soient les défauts de ce vaste ensemble, le fait seul de l'avoir conçu dénote une puissance d'esprit que nous n'avions encore rencontrée chez aucun des apologistes ou docteurs chrétiens. L'auteur, au début de son *Éducateur*, révèle la pensée qui en constitue l'unité[1]. Il a organisé un plan, et il le suit autant que sa nature d'esprit le lui permet. Son entreprise est une sorte d'initiation progressive, qui doit mener l'âme depuis le paganisme jusqu'au degré supérieur de la perfection chrétienne, en passant par certaines phases nécessaires. Or c'est là une idée empruntée à la philosophie grecque, en particulier à celle de Platon. En faire l'application au christianisme, qui jusque là semblait ne relever que d'une révélation immédiate, c'était lui donner une direction nouvelle, en le poussant dans la voie de l'étude et de la réflexion. Telle était bien, en effet, la pensée de Clément, et cette pensée profonde lui prête une grandeur qui ne peut sans injustice être contestée. Ses prédécesseurs, même Justin, n'avaient été que des apologistes, plus ou moins bien inspirés. Il est, lui, un fondateur : car toute la philosophie du christianisme,

1. *Pédag.*, c. 1.

qu'elle accepte ou non ses doctrines, relève de lui, par cela seul qu'elle est philosophie.

Sa conception fondamentale, il n'y a pas à le nier, c'est d'établir les droits de la connaissance rationnelle, — de la gnose, comme il dit, — à côté de ceux de la tradition ou de la foi. Sans doute, la connaissance, telle qu'il l'entend, dépend de la tradition et de la foi ; elle ne crée rien par elle-même ; mais elle éclaire le sens de la tradition, et elle rend possible par suite, chez celui qui la cultive, un état de perfection supérieure, tant intellectuelle que morale. Cette connaissance a pour matière propre la vérité chrétienne ; mais, pour se former, elle ne peut pas se passer de l'hellénisme. La philosophie grecque est une propédeutique (προπαιδεία) : car elle habitue l'esprit à penser, elle le dégage et le purifie des préjugés bas, elle lui donne, pour ainsi dire, le goût de la raison. Comment, dès lors, Clément se ferait-il scrupule de lui emprunter ce qu'elle a de bon ? Il puise dans toutes les doctrines, surtout dans celle de Platon ; il y puise souvent en le déclarant, quelquefois sans le dire. Toute son œuvre est pleine des idées des Grecs et de leurs méthodes. Et, naturellement, après l'avoir ainsi admise au premier degré de l'initiation qu'il poursuit, il ne saurait songer à s'en dégager ensuite. Elle s'attache à lui, ou plutôt elle devient lui-même. Qu'il en ait conscience ou non, une bonne part de ses pensées et de ses sentiments n'a pas d'autre source. Et lorsqu'il trace le portrait du « gnostique », c'est-à-dire du parfait chrétien tel qu'il le conçoit, il introduit les formules stoïciennes au cœur même du christianisme.

Ces emprunts, d'ailleurs, n'étaient à ses yeux qu'une légitime reprise. Comme Justin, il accepte sans le moindre doute l'étrange conception selon laquelle toute la substance de l'hellénisme proviendrait de la révélation par un détournement. D'après cette théorie, le chris-

tianisme, en s'appropriant la philosophie grecque, ne faisait réellement que reprendre son bien. Et, dans cette reprise, la révélation ne devait rien à la raison humaine, puisque celle-ci s'était bornée à mettre en œuvre ce qu'elle avait dérobé. Voilà ce que Clément a cru de très bonne foi ; et, après tout, il n'y a qu'à se réjouir de cette erreur, puisqu'elle a permis une conciliation dont l'humanité devait profiter.

Ce qui est regrettable, c'est que ce représentant du christianisme hellénisé n'ait pas eu à un plus haut degré le sens de l'art littéraire. S'il y a chez lui quelque éloquence naturelle, de la véhémence satirique, en même temps qu'un certain lyrisme, ces qualités disparaissent sous la diffusion, sous le désordre de la composition et de la pensée, sous l'abus de l'érudition, sous les digressions. Causerie confuse, où se mêlent tous les tons, où manquent l'ordre, la lumière, le bon goût même. Du reste, Clément dédaigne par principe tout ce qui est beauté ou grâce, tout ce qui pourrait être soupçonné de viser à plaire. Et c'est là, on a pu le voir, un trait commun à presque tous les écrivains chrétiens de ce siècle. Justement offensés, dans leur sérieuse tendance, par le bavardage prétentieux des rhéteurs à la mode, ils croient que bien écrire est une marque de frivolité. Aucun d'eux ne se rend bien compte de ce que la pensée gagne à être claire, ordonnée, dégagée, à se traduire dans des expressions justes et choisies. Une certaine barbarie leur plaît, comme une preuve de sincérité. D'ailleurs, elle n'est pas uniquement chez eux affaire de principe. Élevés presque tous dans l'hellénisme, ils ont été plus ou moins troublés dans leur goût, dans leurs habitudes littéraires, par la brusque influence des lectures toutes différentes qui ont été la conséquence de leur conversion. L'Ancien et le Nouveau Testament sont venus se mêler chez eux à ce qui leur restait

des auteurs précédemment étudiés. Il n'est pas étonnant que, sous cet afflux d'éléments étrangers, le sens délicat du beau se soit obscurci chez presque tous. Leur style est l'image des bouleversements intérieurs par lesquels ils ont passé.

Quoi qu'il en soit, après Clément d'Alexandrie, le christianisme a définitivement pris pied dans la littérature grecque. Ce n'est plus seulement la croyance d'un petit groupe d'hommes, c'est une des philosophies qui se proposent aux esprits en quête de vérité, une des formes désormais essentielles de la pensée hellénique. Celle-ci, pendant tout le siècle suivant, se resserrera de plus en plus dans les deux courants parallèles que nous venons d'étudier, l'un païen, l'autre chrétien. De plus en plus, ces deux conceptions intellectuelles et morales s'opposeront l'une à l'autre, se rencontreront, se modifieront mutuellement, et, de plus en plus aussi, la conception chrétienne prendra le dessus sur sa rivale.

CHAPITRE VI

DE SEPTIME-SÉVÈRE A DIOCLÉTIEN

BIBLIOGRAPHIE

LES PHILOSTRATE. — *Manuscrits*. Les mss. doivent être classés séparément pour chacun des Philostrate. Voir, sur ce classement, les notices de Kayser en tête de son édition de Zurich et de chacun des deux volumes de son éd. de la bibl. Teubner. Pour la *Vie d'Apollonios*, le meilleur ms. est le *Parisinus* 1801 ; pour les *Lettres d'Apollonios*, le *Mazarinæus* 87 ; pour les *Vies des Sophistes*, le *Vaticanus* 99 ; pour l'*Héroïque*, le *Laurentianus* LVIII, 32 ; pour les *Lettres de Philostrate*, le *Vaticanus* 140 ; pour les *Tableaux*, le *Vaticanus* 1898. Le *Traité de gymnastique* provient d'un ms. découvert par Minoïde Minas et publié par Daremberg en 1858. — *Éditions*. Première édition complète, Alde, Venise, 1502-1503. Principales éditions complètes : Olearius, 1 vol. in-fol., Leipzig, 1709 ; Kayser, Zürich, un vol. 1842-46, avec une étude préliminaire sur la sophistique ; Westermann, Bibl. Didot, Paris, 1846 ; Kayser, Bibl. Teubner, 2 vol. Leipzig, 1870-71 ; Bendorf, Leipzig, 1893. Le *Traité de la gymnastique* se trouve dans l'édition de Kayser. Le texte donné par Daremberg (Paris, 1858) était accompagné de notes et d'une traduction. L'édition spéciale des *Vies des Sophistes* que Kayser a publiée à Heidelberg en 1858 est intéressante pour ses notes et ses commentaires.

CALLISTRATE. — Les *Descriptions* de Callistrate sont jointes

aux *Tableaux* de Philostrate de Lemnos dans presque toutes les éditions ci-dessus mentionnées (Olearius, Kayser, Westermann).

ÉLIEN. — *Manuscrits*. Sur la tradition manuscrite d'Élien, voir la préface d'Hercher dans son édition de la bibliothèque Didot. — *Éditions*. L'édition princeps est celle de Conrad Gesner, Zürich, 1556. Les meilleures éditions critiques sont celles de Hercher, la première dans la Bibl. Didot, Paris, 1858, la seconde dans la Biblioth. Teubner, Leipzig, 1864. Éditions annotées de Schneider, Leipzig, 1784, et de Jacobs, Iena, 1831.

ATHÉNÉE. — *Manuscrits*. Voir la préface de l'édition de Kaibel. Le texte du *Banquet des Sophistes* nous a été transmis par un seul ms. (*Venetus* ou *Marcianus* A, xe siècle), dans lequel manquent au début le premier livre, le second et le commencement du troisième, et, à la fin, la conclusion, sans parler de quelques autres lacunes. Pour les combler en partie, nous avons un *Abrégé* (Epitome ou E), rédigé dans la période byzantine d'après un ms. plus complet. — *Éditions*. Édition princeps, Alde, Venise, 1514, d'après une copie d'A. Éditions importantes : Casaubon, Paris, 1596-1600, avec des notes qui sont un immense répertoire d'érudition; Schweighæuser, 14 volumes, Deux-Ponts, 1801-1807; G. Dindorf., Leipzig, 1827; Meineke, Leipzig, 1858-67 ; G. Kaibel, 3 vol. Leipzig, 1887-1890 (Bibl. Teubner).

ROMANCIERS ET POÈTES. — Nous ne croyons pas utile de donner ici une bibliographie distincte pour chacun des romanciers grecs. Les principales éditions collectives sont : celle de la Bibl. Didot, *Scriptores erotici* (Paris, 1856), contenant Parthenios, Achille Tatius, Longin, Xénophon d'Éphèse, Héliodore, Chariton, Antonius Diogène, Jamblique, par Hirschig, et de plus Apollonius de Tyr par J. Lapaume ; celle de la Bibl. Teubner, 2 vol., Leipzig, 1858, due à Hercher, et contenant les mêmes romanciers, sauf Héliodore, et en plus quelques romanciers byzantins. — Héliodore, a été publié dans la même collection par J. Bekker, Lipsiæ, 1855. — Les principaux de ces romans ont été traduits en français par Ch. Zévort, Charpentier, Paris, 1856.

Pour les poètes, voir les notes au bas des pages.

DION CASSIUS. — *Manuscrits*. Le classement vraiment scientifique des mss. de Dion n'a été fait que de nos jours par le der-

nier éditeur, P. Boissevain. On trouvera dans les préfaces de son édition tous les renseignements désirables à ce sujet. Les fragments des livres perdus (I à XXXV) doivent être recherchés dans Zonaras, dans les recueils d'extraits de Constantin Porphyrogénète, dans quelques palimpsestes, dans le lexique de Bekker. Pour la partie conservée (l. XXXVI-LX), deux mss. seulement ont une valeur propre, comme indépendants l'un de l'autre : le *Laurentianus* 70, 8 et le *Marcianus* 395. — *Éditions.* Voir également la préface de Boissevain. Éd. princeps, R. Estienne, Paris, 1548. Principales éditions : Reimar. 2 vol. fol., Hambourg, 1750-52, avec des notes de Fabricius et de Reiske ; Sturz, 9 vol. 8°, Leipzig, 1824-43, le tome IX contient les compléments tirés par Angelo Maï d'un vol. du Vatican ; Dindorf, 5 vol. 8°, Leipzig, 1863-65, Biblioth. Teubner ; Melber, 5 vol., Leipzig, 1896, même collection. La meilleure édition est aujourd'hui celle de Boissevain, Berlin, Weidmann, commencée en 1895.

HÉRODIEN. — Sur les manuscrits, voir la préface de l'édition de Mendelssohn. Edit. princ., Alde, Venise, 1503. A citer ensuite : l'édit. de Sylburg, t. III de la collection des *Scriptores historiæ romanæ*, Francfort-sur-le-Mein, 1590 ; celle de Schweighæuser, avec une traduction latine et des notes, Bâle, 1781 ; celle de Irmisch, 5 vol. in-8°, Leipzig, 1789-1805 ; celle de Bekker, Leipzig, 1855, Bibl. Teubner. La meilleure est celle de Mendelssohn, Leipzig, 1883.

HISTORIENS SECONDAIRES. — Les textes se trouvent dans les *Fragmenta historic. græcorum* de C. Müller (Bibl. Didot) et dans les *Histor. græci minores* de Dindorf (Bibl. Teubner). Voir pour chaque auteur les renvois au bas des pages.

DIOGÈNE LAERCE. — *Manuscrits.* Consulter Max Bonnet, *Rhein. Mus.*, t. XXXII. p. 578 ; Corpusc. poesis epicæ græcæ ludibundæ, fasc. I, p. 51, et Usener, *Epicurea*, Préf. p. VI. Les principaux sont le *Borbonicus* 253 (Bibl. de Naples, XII° s.) et le *Laurentianus* LXIX, 13 (XII° s.), témoins indépendants d'une même tradition. — *Éditions.* Edit. pr., Bâle 1534. Éditions principales : Meibom, Amsterdam, 1692, avec les notes de Ménage ; Teubner, Leipzig, 1828-33, 4 vol., dont les deux derniers contenant les commentaires, notamment ceux de Ménage et de Casaubon ; Cobet, Paris, 1850, Bibl. Didot. Il n'y a pas encore d'édition pourvue d'un appareil critique suffisant.

Plotin. — ***Manuscrits***. Voir la préface de l'édition d'Oxford de Creuzer. Le meilleur paraît être le *Mediceus* A, du XIII[e] siècle. Notre texte représente, d'après Creuzer, la recension de Porphyre. mais tronquée dans certaines parties, et même mélangée. Les Byzantins connaissaient deux recensions, celle de Porphyre et celle d'Eustochios (voir la préface de Creuzer). — *Éditions*. La première édition fut celle de Marsile Ficin, Bâle, 1580, avec trad. latine. La plus importante est ensuite celle de Creuzer, Oxford, 1835, 3 vol. in-8°, dont le texte a été reproduit par le même savant dans la Bibl. Didot, Paris, 1850, avec la trad. latine corrigée de Marsile Ficin. Nouvelle édition des *Ennéades* par H. F. Müller, Berlin; le tome I a paru en 1878. — Traduction française par Bouillet, 3 vol. in-8°, Paris, 1857.

Porphyre. — Il n'y a pas encore aujourd'hui d'édition complète des œuvres de Porphyre ni par conséquent d'étude d'ensemble sur les manuscrits. On trouvera quelques renseignements dans la préface de la seconde édition des *Opuscula selecta* de Nauck. — Les éditions à citer ici sont peu nombreuses. Les Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητά, par Creuzer, se trouvent dans son édition de Plotin de la Bibl. Didot. Nauck a donné sous le titre de *Opuscula selecta* un choix comprenant les *Fragments de l'hist. de la philosophie* (y compris la *Vie de Pythagore*), l'*Antre des Nymphes*, le *Traité de l'Abstinence*, la *Lettre à Marcella*, Leipzig, 1860 (2[e] éd. 1886), dans la bibl. Teubner. L'*Antre des Nymphes* a été publié aussi par Hercher dans l'Élien de la Bibl. Didot. Les *Questions homériques*, par Schrader, ont paru à Leipzig, 1880. Wolf a publié à Berlin, en 1856, les fragments de l'ouvrage *Sur la philosophie des oracles*. La *Vie de Plotin*, revue par Westermann, est jointe au Diogène Laërce de la Bibl. Didot.

Écrivains chrétiens. — La bibliographie des écrivains chrétiens doit être réduite ici à quelques indications, puisque la plus grande partie de leurs œuvres sont étrangères à l'objet de cette histoire. Nous renvoyons pour de plus amples renseignements à Harnack, *Gesch. der Altchristlichen Literatur*, 1[re] partie, en 2 vol., Leipzig, 1893, et à Bardenhewer, *Patrologie*, Fribourg, 1894, où l'on trouvera toutes les indications désirables.

Hippolyte. — Les *Philosophumena*, E. Miller, Oxford, 1851; Duncker et Schneidwin, Gœttingue, 1859, texte reproduit dans la Patrol. grecque de Migne, t. XVI, 3° partie, parmi les

œuvres d'Origène. Nouvelle recension du l. I dans les *Doxographi græci* de Diels, Berlin, 1879. Pour le reste des œuvres, P. A. de Lagarde, *Hippolyti romani quæ feruntur omnia græce*, Leipzig et Londres, 1858.

Origène. — Édition des œuvres exégétiques, de Huet, 2 vol. in-fol., Rouen, 1668. Édition complète des Bénédictins, Paris, 1733-1759, 4 vol. in-fol. Édition de Lommatzsch, 25 vol. in-8°, Berlin, 1831-48. Le texte des Bénédictins a été reproduit dans la Patrologie grecque de Migne, t. XI-XVII, Paris, 1857-1860. — Pour les autres écrivains de rang secondaire, voir les notes au bas des pages.

SOMMAIRE

I. Vue générale sur la littérature du IIIᵉ siècle. — II. Les continuateurs de la sophistique. Les Philostrate. Philostrate l'Athénien : *Vie d'Apollonios de Tyane, Vies des sophistes, Traité de la gymnastique, Lettres.* Philostrate de Lemnos : *L'Héroïque, les Tableaux.* Philostrate le Jeune, *les Tableaux.* Callistrate, les *Descriptions de statues.* Élien, sa vie et ses œuvres ; *Sur les animaux*; *Histoire variée.* Athénée : le *Banquet des sophistes.* — III. La rhétorique. Apsinès. Rhéteurs secondaires. Ménandre. Cassius Longin. — IV. Le roman. Ses origines. Antonius Diogène ; Jamblique ; Xénophon d'Éphèse ; l'auteur anonyme d'*Apollonius de Tyr* ; Héliodore ; Longus. — V. La poésie. — VI. L'histoire. Dion Cassius. Sa vie et son œuvre. Hérodien. Historiens secondaires : Dexippe. L'histoire de la philosophie : Diogène Laërce. — VII. La philosophie. Son état au commencement du IIIᵉ siècle. Le néoplatonisme. Plotin ; sa vie ; son œuvre : *Les Ennéades.* Grands caractères de sa philosophie : spiritualité, amour de Dieu, mysticisme. Puissance et dangers du néoplatonisme. Son influence. — VIII. Disciples de Plotin. Porphyre. Sa vie. Son œuvre. Ses principaux écrits de philosophie et de philologie. — Les livres hermétiques. — IX. Le Christianisme au IIIᵉ siècle. Hippolyte ; les *Philosophoumena.* Origène ; sa vie et son

œuvre. Son enseignement ; l'Origénisme. — X. Les écrivains chrétiens secondaires au IIIe siècle. École d'Alexandrie ; école d'Antioche. Grégoire le Thaumaturge. Méthode ; le *Banquet des dix vierges*. Pamphile. Jules Africain. Ce que le IIIe siècle a préparé.

I

Le IIIe siècle, qui va de Septime-Sévère à Dioclétien, offre, au point de vue littéraire, deux spectacles opposés : d'un côté, déclin manifeste, de l'autre, effort de création et croissance.

La sophistique, qui avait fait la gloire du siècle précédent, tombe dans le bavardage prétentieux et vide, qui était son terme naturel. Les Philostrate, les Élien, les Athénée sont, pour la valeur de l'intelligence et pour le talent, fort au-dessous d'un Dion, d'un Ælius Aristide même, et surtout d'un Lucien. Des historiens estimables, comme Dion Cassius ou Hérodien, compensent mal cette infériorité. D'autre part, la science hellénique, qui faisait grande figure encore avec Ptolémée et Galien, disparaît alors, ou peu s'en faut. L'art et le savoir méthodique s'abaissent à la fois. Vu sous cet aspect, le mouvement général du siècle est une décadence.

Mais voici la contre-partie. L'hellénisme, au second siècle, avait fait effort pour dégager de ses vieilles traditions une religion qui satisfît la conscience humaine en lui donnant à la fois une doctrine du devoir et une conception de Dieu appropriées à ses besoins. C'est à cette tentative, plus ou moins consciente, qu'avaient collaboré Épictète, Plutarque, Marc-Aurèle. Ils n'y avaient réussi qu'imparfaitement. Leur morale restait trop indépendante pour beaucoup d'âmes, leur dieu n'était ni assez défini ni assez vivant. Or, ce qu'ils n'avaient fait qu'ébaucher, les grands esprits du IIIe siècle

vont l'achever. Plotin et Porphyre créent réellement un hellénisme nouveau avec des éléments tirés de l'hellénisme ancien. Ils constituent une morale profondément religieuse et une religion appuyée sur une sorte de révélation. Ce qui était confus et obscur chez leurs prédécesseurs s'organise entre leurs mains. Ils établissent, sur la base de la tradition, un mysticisme rationnel, qui est à la fois dévotion et pensée, foi et réflexion. Que ce fût là au fond une altération fâcheuse du véritable hellénisme, on peut le soutenir, et la suite même du néoplatonisme le démontrera. Mais, en tout cas, cet hellénisme transformé est en soi une œuvre puissante d'adaptation, qui équivaut presque à une création. Et, sous cet aspect, le IIIe siècle se montre fécond.

Il ne l'est pas moins pour le christianisme. C'est le temps où prend vraiment naissance la théologie. La philosophie chrétienne, qui inspirera au siècle suivant les pères de l'Église, est tout entière, non plus seulement en germe, mais en voie d'organisation, chez Origène. Comme le néoplatonisme, qu'elle côtoie, mais dont elle se sépare, cette philosophie cherche l'alliance du mysticisme et de la raison, de la foi et de l'examen. C'est donc bien là au fond la tendance commune des hommes d'alors. Chez les chrétiens comme chez les païens, elle est la seule qui produise de grandes choses ; et c'est par elle que le IIIe siècle prépare celui qui suivra.

Si nous en cherchons les raisons, nous en découvrons de plusieurs sortes. D'abord, une raison ancienne et profonde, cette force des choses qui depuis plusieurs siècles poussait l'hellénisme à évoluer vers une forme nouvelle. Puis, des raisons récentes, qui résultent du moment, et qui sont décisives. Jamais l'empire n'a été plus troublé. Après la mort d'Alexandre Sévère, pendant trente-trois années consécutives, il est vraiment en

proie à l'anarchie (235-268); le spectacle du monde est si décourageant que les meilleurs esprits s'en détournent et cherchent ailleurs où placer leurs espérances. Or, justement en ce temps, le conflit des religions, devenu plus sensible, excite les intelligences à éclairer leurs croyances, à les développer, à les achever. Le christianisme, dont on sent enfin la force, devient un stimulant pour la philosophie grecque; et, de son côté, cette philosophie, dont les docteurs chrétiens ne peuvent méconnaître la science et la méthode, se tourne pour eux, qu'ils l'avouent ou non, en un exemple fécond. Ces temps d'échanges sont des temps de pensée. Ce qui avait manqué au monde grec depuis longtemps, c'étaient des courants intellectuels d'origines diverses. Depuis plusieurs siècles, tout, en matière d'idées, venait de la même source et suivait le même cours. Il y avait profit pour lui à sentir maintenant sa tradition battue en brèche et à se voir obligé de la modifier.

Voilà en somme bien des choses dignes d'intérêt dans ce siècle d'assez médiocre réputation. Il faut essayer de les mettre en lumière successivement. Mais, avant d'arriver à ce qui est nouveau en lui, commençons par ce qui le rattache le plus directement au précédent, à savoir la survivance de la sophistique.

II

Nous avons énuméré plus haut les principaux représentants de l'éloquence à la mode dans la dernière partie du second siècle. Cette liste pourrait être continuée à travers le IIIe siècle. Elle serait sans intérêt. Détachons seulement ce qui mérite d'être mentionné.

D'abord la lignée des Philostrate [1]. Celle-ci semble

1. Sur cette famille, assez difficile à débrouiller, consulter Bergk,

avoir commencé à se faire connaître dès le temps de Néron par un premier Philostrate de Lemnos, fils de Verus, qui enseigna la rhétorique à Athènes sous les Flaviens[1]. On lui attribue aujourd'hui le *Néron*, dialogue fort médiocre, qui figure à tort parmi les œuvres de Lucien[2]. De ses autres œuvres, énumérées par Suidas, nous ne connaissons plus rien.

Vers la fin du second siècle, ou plutôt au commencement du troisième, le nom de Philostrate reparaît, illustré presque simultanément par deux hommes de même profession, l'oncle et le neveu, Philostrate l'Athénien et Philostrate de Lemnos.

Philostrate, dit l'Athénien, le plus connu des deux, était, malgré son surnom, né à Lemnos, lui aussi, et fils d'un Verus, comme le Philostrate du Ier siècle, dont il descendait sans doute. Mais ce fut à Athènes qu'il établit sa réputation, en qualité de professeur; d'où le surnom qu'on lui donna pour le distinguer de son neveu, lorsque celui-ci à son tour devint célèbre dans les écoles. Cette période athénienne de sa vie paraît répondre à peu près au règne de Septime-Sévère. Vers la fin de ce règne peut-être, c'est-à-dire avant 211, ou sous celui de Caracalla, il vint à Rome, étant déjà célèbre, et fréquenta la cour de l'impératrice Julia[3]. Il vécut jusqu'au temps de l'empereur Philippe (244-249). Il est l'auteur de la *Vie d'Apollonios de Tyane* et des *Vies des Sophis-*

Die Philostrate, dans son recueil intitulé *Fünf Abhändlungen*, Leipzig, 1883.

1. Suidas, Φιλόστρατος ὁ πρῶτος.

2. Sur l'attribution du *Néron*, voir Kayser, Flav. Philostrati *Vitæ sophist.*, Heidelberg, 1838, Proleg., p. 33.

3. Sur cette cour lettrée, voir Philostr., *Vie d'Apollonios*, I, ch. III; *Vies des sophistes*, II, ch. XXX; *Lettres*, 73; Dion Cassius, 75, 15, 6; Suidas, Ἰουλία Αὔγουστα; Oppien d'Apamée, début des *Cynégétiques*.

tes, peut-être aussi du traité *Sur la Gymnastique* et des *Lettres*.

Philostrate de Lemnos, dit aussi Philostrate l'ancien [1], le troisième du nom, était fils de Nervianus, et neveu du précédent par sa mère. Nous ne connaissons de sa vie que ce qui en est dit dans les *Vies des Sophistes* de son oncle et dans une courte notice de Suidas. Il fut à la fois avocat, orateur politique, sophiste, écrivain. Un détail fixe approximativement les dates de sa vie. Il eut 24 ans sous Caracalla, donc entre 211 et 217 (*Vies des Soph.*, II, c. 30). Parmi les œuvres que Suidas lui attribue, nous n'avons conservé que l'*Héroïque* (appelé Τρωικός par Suidas) et les *Tableaux* [2].

Enfin un dernier Philostrate, dit Philostrate le jeune, petit-fils du précédent par sa mère, s'est fait aussi un nom par un second recueil de *Tableaux*, composé à l'imitation du premier. Il dut vivre dans la seconde moitié du IIIe siècle.

Philostrate l'Athénien, quelle qu'ait été sa réputation, nous apparaît aujourd'hui comme un homme singulièrement surfait. Avec des dons d'imagination et de style, qu'il gâte d'ailleurs par une insupportable prétention, il est tellement dénué de sincérité, il pense si peu par lui-même, qu'il donne partout l'impression de la médiocrité. Son plus grand mérite est de représenter fidèlement l'esprit et le ton qui dominaient alors dans les cer-

1. On l'appelle ainsi pour l'opposer à son petit-fils dont il va être question ensuite, Philostrate le jeune, parce qu'ils sont tous deux auteurs de *Tableaux*. Il faut bien remarquer qu'il n'est aucunement le plus ancien des Philostrate.

2. Les attributions de Suidas sont confuses et contradictoires. Mais celles-ci sont confirmées par une scolie anonyme ajoutée au titre de l'abrégé des *Vies des sophistes* du Vatican (voir Kayser, *Vies des soph.*, édition d'Heidelberg, 1838, p. XXVIII) et par le rhéteur Ménandre (*Rh. Gr.*, de Spengel, t. III, p. 390).

cles littéraires. On en découvre en lui toute la vanité, toute la nullité morale, tout le mauvais goût et toute l'afféterie.

La *Vie d'Apollonios de Tyane,* écrite pour satisfaire un désir de l'impératrice Julia, lui est dédiée[1]; elle parut donc avant 217, date de sa mort. Le célèbre thaumaturge pythagoricien avait disparu depuis plus d'un siècle. Mais la crédulité contemporaine entretenait son souvenir et l'entourait de légendes. On possédait des mémoires de sa vie, authentiques ou non, attribués à son disciple Damis, qui était censé avoir fait pour lui ce qu'Arrien avait fait pour Épictète. On lisait aussi, soit ce que le philosophe Maxime avait raconté de son séjour à Ægae en Achaïe, soit les quatre livres qu'un certain Mœragénès avait composés sur lui[2]. En outre, des récits anonymes circulaient ; on colportait ses lettres, vraies ou fausses ; les villes qu'il avait visitées et les temples dont il avait restauré les oracles le célébraient par des fables qui passaient pour des témoignages[3]. Peu à peu, tout le mysticisme néo-pythagoricien du temps prenait corps dans cette tradition de plus en plus légendaire, et Apollonios devenait un homme divin, en qui ces esprits désorientés réalisaient leur idéal.

Non seulement Philostrate était incapable de dégager de ces récits confus ce qu'ils contenaient de vérité, mais il n'eut, à aucun degré, le souci de le faire. Le dessein qu'il déclare fut de montrer qu'Apollonios n'était pas un sorcier, « un mage », comme on disait alors, opérant des miracles au moyen de pratiques occultes et d'incantations, mais un homme vraiment doué d'une vertu divine, ou, pour mieux dire, une sorte de dieu. Ce que d'autres appelaient magie, Philostrate le nommait, lui,

1. *Vie d'Apoll.*, l. I, ch. III.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

miracle et opération divine ; et, en conséquence, le surnaturel était le fond même de la vie de son personnage, tel qu'il le concevait. Du moins, ce surnaturel aurait pu avoir sa beauté, s'il n'eût été que la manifestation merveilleuse d'une nature vraiment supérieure. Mais il aurait fallu, pour dégager cette supériorité, que le biographe eût lui-même une raison élevée et une grande âme. Sophiste de nature et de profession, il n'a su faire de son héros qu'un sophiste insupportable.

Les huit livres dont se compose son récit nous racontent surtout les voyages d'Apollonios. Après quelques renseignements rapides sur sa naissance, son éducation, sa jeunesse, l'auteur nous conduit avec lui à travers toute l'Asie jusqu'aux Indes, où il séjourne parmi les sages et est témoin de toute sorte de merveilles (l. I — III). Au IVe livre, nous sommes en Ionie, puis en Grèce, puis à Rome. La prédication morale du sage, son influence, sa doctrine y sont superficiellement indiquées : les dehors que lui prête le biographe sont ceux d'un thaumaturge, et c'est par là qu'il croit le grandir. Le livre V nous conduit d'abord à Gadès, d'où nous revenons en Orient, pour assister dans Alexandrie à une consultation fabuleuse : Vespasien, encore simple général, prend conseil d'Euphrate, de Dion et d'Apollonios sur la politique présente et future. C'est l'occasion première de l'inimitié d'Euphrate, dont il est fréquemment question dans les derniers livres. Dans tout cela, le rôle d'Apollonios demeure aussi médiocre. Le VIe livre est presque entièrement consacré à son voyage en Éthiopie : il y rencontre les Gymnosophistes, dont la sagesse lui paraît fort inférieure à celle des Indiens. De là, il revient en Asie, puis en Ionie au temps de Titus et de Domitien. Dans les deux derniers livres (VII et VIII), Domitien est empereur, et l'auteur veut nous montrer l'attitude héroïque d'Apollonios en face du tyran. Dénoncé par Euphrate pour ses libres

propos, il vient à Rome, est jeté en prison, comparaît devant Domitien et lui tient tête, puis rompt miraculeusement ses liens et quitte l'Italie librement. Ses dernières années se passent en Grèce et en Ionie, où il meurt sous Nerva.

En composant cet ouvrage fade et prétentieux, Philostrate ne paraît pas avoir songé le moins du monde, comme on l'a supposé, à donner à la société païenne une sorte d'évangile ni à opposer Apollonios à Jésus [1]. Pas un mot dans son livre ne laisse soupçonner pareille intention. Mais le rapprochement devait se produire de lui-même à son heure. Le néo-pythagorisme mystique, ascétique, thaumaturgique, apparaissait là comme un idéal réalisé, dans le cadre d'une biographie merveilleuse, qui prétendait être historique, et qu'on acceptait pour telle. La forme même du récit, en ce qu'elle avait de sophistique, répondait au goût du temps [2]. Il était fatal que le paganisme, lorsqu'il chercherait un livre à opposer aux évangiles, choisît celui-là. C'est ce qui fut fait à la fin du IIIe siècle par un certain Hiéroclès, gouverneur de Bithynie, dans son *Philaléthès* [3]. Cette tentative, et la réfutation qu'en a composée Eusèbe, ont

1. Voir *Philologus*, nouvelle série, V, p. 137.

2. On peut croire qu'il contribua à augmenter la réputation d'Apollonios. Caracalla lui dédia un sanctuaire (Dion Cass., l. LXXVII, ch. XVIII); Alexandre Sévère avait sa statue dans son *lararium* (Hist. Aug., Alex. Sév., 29); il fut honoré, ou même adoré comme un dieu, à Éphèse (Lact., *Inst. div.*, V, 3); et dès la fin du IIIe siècle, son image se trouvait dans beaucoup de temples (Vopiscus, Aurel., 24). Vopiscus (pass. cité) écrit à son sujet : « Quid enim illo viro sanctius, venerabilius diviniusque inter homines fuit ? Ille mortuis reddidit vitam, ille multa ultra hominem fecit et dixit. Quæ qui velit nosse, græcos legat libros qui de ejus vita conscripti sunt. » Il se proposait d'écrire lui-même sa vie en latin.

3. L'ouvrage d'Hiéroclès, perdu, peut encore être restitué dans ses grandes lignes, à l'aide de la réfutation d'Eusèbe, dont on trouvera le texte à la suite de la *Vie d'Apollonios*, dans le Philostrate de Kayser, t. I, Bibl. Teubner.

donné à l'ouvrage de Philostrate une sorte de succès de scandale, qui s'est prolongé jusqu'à nos jours [1]. Il faut l'en dépouiller, pour le bien apprécier. Réduit à sa valeur propre, c'est une médiocre production de la sophistique, qui toutefois jette quelque jour sur l'histoire morale et religieuse du temps.

Cet ouvrage, déjà, nous laisse voir en Philostrate un homme habile à complaire au goût de ses contemporains. Il ne le fut pas moins, quelques années plus tard, lorsqu'il s'avisa d'écrire les *Vies des Sophistes*.

La première idée lui en vint à Antioche, un jour qu'il s'entretenait dans le temple d'Apollon Daphnéen, rendez-vous des sophistes, avec son condisciple, le futur empereur Gordien [2]. De ces entretiens, travaillés et complétés, sortit plus tard un livre que l'auteur dédia à son ancien interlocuteur, alors proconsul d'Afrique, sous le règne d'Alexandre Sévère (de 222 à 235). Cet ouvrage aurait dû être une histoire de la sophistique ; c'est, tout au plus, un recueil de notices sur un certain nombre de sophistes.

L'auteur, pourtant, prétend embrasser tout le développement de l'art sophistique, depuis le ve siècle avant J.-C. jusqu'à son temps. — Dans un premier livre, il traite de quelques hommes qui se sont donnés pour philosophes, mais qui, selon lui, ont été réellement des sophistes (Eudoxe de Cnide, Léon de Byzance, Carnéade, Dion de Pruse, Favorinus, etc.) ; puis il nous présente les maîtres de l'*Ancienne sophistique* (ἀρχαία σοφιστική), Gorgias, Hippias, Prodicos, Polos, Thrasymaque, Antiphon, Critias, Isocrate, Eschine. De ceux-là, il passe aux représentants de la *Seconde sophistique* (δευτέρα σοφισ-

1. Voir surtout Baur, *Apollonius und Christus*, Tubingue, 1832. Cf. Chassang, *Apollonius de Tyane*, traduction annotée, Paris, 1862, Introduction.

2. *Vies des Soph.*, préface.

τικὴ), Nikétès, Isée, Scopélien, Denys de Milet, Lollianos, Marc de Byzance, Polémon, Secundus. — Le second livre, commençant avec Hérode Atticus, qui y occupe la place principale, fait défiler sous nos yeux toute la légion des sophistes célèbres de la fin du second siècle et du commencement du troisième.

Dans cet ensemble, aucune composition méthodique, aucun sens de l'histoire. Une bonne partie du premier livre n'est que confusion : nulle idée des distinctions à marquer, des milieux, de la succession des idées et des formes. Il est vrai qu'à partir de l'avénement de la seconde sophistique, l'auteur est mieux guidé par la chronologie. Mais, alors même, tout son plan se réduit à une simple juxtaposition. Écrit-il d'ailleurs des biographies à proprement parler ? Non, car il ne vise en aucune façon à suivre chacun de ses personnages depuis sa naissance jusqu'à sa mort. S'agit-il plutôt d'études critiques ? Pas davantage : car, bien loin de dégager avec ordre les traits caractéristiques des individus, il n'a même pas le souci d'énumérer ni de classer leurs œuvres. En réalité, ce sont des portraits oratoires. Il les a composés avec des recueils de lettres, avec des traditions d'école, avec des discours alors subsistants, avec des souvenirs personnels ; et c'est ce qui en fait le prix [1]. Il est notre témoin par excellence en tout ce qui touche non seulement aux faits et gestes des personnages dont il a parlé, mais à l'organisation des écoles d'alors, aux habitudes des maîtres, à leur genre de talent et au goût de leur public. Mais il n'est pas possible de moins dominer son sujet. Admirateur enthousiaste d'un art qui est aussi le sien, il ne quitte guère le ton de l'hyperbole.

1. Il semble qu'il ait dû beaucoup à Damianos d'Éphèse en particulier : l. II, ch. IX et XXIII. On voit par ces passages que c'était ce sophiste qui l'avait renseigné sur Ælius Aristide et sur Adrien de Tyr.

Les moindres de ses personnages sont de grands hommes à ses yeux. Malgré cela, il s'applique à donner des rangs, à noter le fort et le faible de chacun. Et l'on voit par ses jugements combien la critique était alors aiguisée dans ce monde de sophistes et d'amateurs de sophistique. On lui pardonnerait bien des défauts, si du moins il se piquait de précision. Tant s'en faut : comme biographe, il est vague, superficiel ; rarement, il trouve le détail qui révèle l'homme ; et, quand il le trouve, son style poétique et prétentieux se prête mal à le mettre en valeur. Tout au plus peut-on dire qu'il peint le maître dans son école, l'orateur sur son théâtre ; l'homme lui-même lui échappe,

N'insistons ni sur le traité *de la Gymnastique* ni sur *les Lettres*. — Le premier est une étude historique et théorique, en un livre, sur les exercices des athlètes, composée probablement sous Élagabale ou sous Alexandre Sévère[1]. On y trouve des renseignements sur le régime des athlètes, sur les qualités spéciales qu'exigeaient d'eux les divers genres d'exercice. L'auteur s'intéresse à son sujet, mais il le traite en sophiste, plus préoccupé de briller que d'instruire. — Le recueil de *Lettres* comprend 73 morceaux. Les 64 premières lettres sont des exercices d'école, simples variations sur des thèmes amoureux, empruntés à la comédie nouvelle, à l'élégie alexandrine, ou purement imaginaires[2]. Les neuf dernières semblent provenir d'une correspondance réelle. Ce sont des billets très courts, quelques-uns condensés en un simple trait satirique, d'autres enfermant un éloge ou une recommandation en quelques lignes, qu'un agencement savant fait ressembler aux vers d'une épigramme.

1. Il y est fait mention, (ch. XLVI) de l'athlète Hélix, célèbre sous Élagabale (Dion Cassius, 79, 10).

2. On a vu plus haut que la « lettre » était une des formes d'amplification en honneur parmi les sophistes.

La 72e lettre est un reproche à Caracalla assassin de son frère Géta : c'est assez dire qu'elle n'a jamais été envoyée à son destinataire. La 73e, la plus longue de toutes, est adressée à l'impératrice Julia : l'auteur y défend les sophistes, décriés par un certain Plutarque. Tout cela se réduit en somme à un recueil de jeux d'esprit et de pointes, sans intérêt historique et sans valeur réelle[1].

Philostrate de Lemnos ne se distingue guère de son oncle que par un tour d'imagination plus poétique et une certaine affectation de simplicité dans le style[2].

Une tendance analogue à celle qui avait inspiré à Philostrate l'Athénien la *Vie d'Apollonios de Tyane* se laisse deviner dans l'*Héroïque* ou *Dialogue sur les Héros* (Ἡρωϊκός), qui fut écrit par lui probablement sous Alexandre Sévère[3]. Le mysticisme rêveur du temps avait besoin de songeries surnaturelles ; et les habiles gens qui savaient écrire en tiraient profit. Voici le sujet. A Éléonte, sur les bords de l'Hellespont, un vigneron accueille un marchand phénicien : assis avec l'étranger dans sa vigne, sous les grands arbres, non loin du tombeau de Protésilas, il l'entretient de ce héros, lui apprend qu'il se montre à lui fréquemment, qu'il s'intéresse à ses travaux. De propos en propos, il en vient à lui parler de

1. On peut en dire autant de deux fragments qui accompagnent ce recueil de lettres. L'un est une définition des qualités propres au genre épistolaire : il est plaisant d'y voir l'auteur recommander, en termes d'ailleurs prétentieux, la simplicité et la clarté. L'autre est un pur développement sophistique sur l'exposition et la conciliation de la nature et de la coutume. Suidas attribue à Philostrate un recueil de Διαλέξεις : ce second fragment doit provenir d'une de ces amplifications.

2. Ménandre (*Rh. Gr.*, Spengel, t. III, p. 190) : Ἐξαγγελία.. ἁπλουστέρα.. καὶ ἀφελεστέρα, οἵα ἡ Ξενοφῶντος καὶ Φιλοστράτου τοῦ τῶν Ἡρωϊκῶν τὴν ἐξήγησιν καὶ τὰς Εἰκόνας γράψαντος, ἐρριμμένη καὶ ἀκατάσκευος.

3. *Héroïque*, II, 6, mention de l'athlète Hélix, dont il a été parlé plus haut.

presque tous les héros de la guerre de Troie : il lui décrit leur aspect et leurs mœurs ; c'est une évocation d'un monde surhumain dans un cadre rustique. A la fois crédule et bel-esprit, l'auteur vise à satisfaire simultanément le mysticisme et le raffinement littéraire de ses contemporains. Dans une sorte de pastorale dévote, d'assez pauvres histoires de revenants se revêtent tantôt d'ornements sophistiques, tantôt des couleurs de la poésie, à quoi s'ajoute une tendance à moraliser. Son vigneron, ancien citadin, a passé par les écoles, avant de se faire campagnard (I, 2). Ayant trouvé le bonheur avec la sagesse dans une existence simple et laborieuse, il vit auprès de son demi-dieu dans une sorte de rêve perpétuel, curieux de mieux connaître par lui les héros que les poètes ont célébrés. Grâce à ses confidences, il corrige à sa manière les vieilles légendes pour les rendre ou plus morales, ou plus dramatiques [1]. En définitive, de ces entretiens rustiques, se dégage une sagesse éclectique, dont la teinte générale est pythagoricienne [2].

Il faut s'arrêter un peu plus sur les *Tableaux* (Εἰκόνες), un des livres des Philostrate les plus lus et les plus cités [3]. C'est un recueil de 64 descriptions de tableaux, formant deux livres. L'auteur, dans une courte préface, nous apprend que ces tableaux se trouvaient à Naples dans un portique attenant à une villa où il avait fait un séjour. Un jour, nous dit-il, interrogé par des enfants, il eut l'occasion de leur en expliquer les sujets et la composition. Ce qu'il avait dit ainsi, il le mit ensuite par écrit, pour qu'en le lisant les jeunes gens pussent ap-

1. Il utilise pour cela des tragédies perdues, ce qui donne aujourd'hui à ses récits une certaine valeur documentaire.

2. Portraits de Palamède, d'Ajax, d'Achille, etc.

3. Consulter E. Bertrand, *Un critique d'art dans l'antiquité : Philostrate et son école*, Paris, Thorin, 1882 ; Bougot, *Une Galerie antique*, traduction, avec une introduction et des commentaires, Paris, 1881.

prendre à bien juger et à bien s'exprimer [1]. Dans sa pensée, ces descriptions étaient donc, avant tout, des modèles de composition et de style : et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Ce genre, d'ailleurs, était depuis longtemps à la mode dans les écoles [2]. En admettant, ce qui paraît probable, que les œuvres d'art décrites par Philostrate existaient réellement, il est bien certain qu'il n'y a pas à attendre de lui une exactitude dont il ne se souciait pas [3]. Les tableaux dont il parle deviennent pour lui des matières de discours ingénieux et brillants ; aucun scrupule n'a dû l'empêcher de prêter aux artistes des mérites imaginaires, pour peu qu'il y vît un moyen d'étaler les siens. Si c'est là de la critique d'art, c'est encore bien plus de la rhétorique et de la sophistique. Mais, dans cette sophistique, Philostrate a de l'agrément, de la finesse, de la vie, une certaine grâce malgré son affectation, et même du goût. Vraies ou imaginaires, les expressions de physionomie et les attitudes sont délicatement analysées. En outre, il complète nos informations sur certains mythes et sur la façon dont on les représentait. L'œuvre ne vaut pas la réputation qu'on lui a faite autrefois, mais elle n'est pas non plus à dédaigner.

Le succès qu'elle obtint parmi les contemporains est attesté par les imitations qu'elle suscita. Philostrate fit

1. Préface : ..'Αφ' ὧν ἑρμηνεύσουσί τε καὶ τοῦ δοκίμου ἐπιμελήσονται.

2. Voir Suidas, Νικόστρατος Μακεδών. On a vu plus haut que Lucien s'était complu à décrire des œuvres d'art et à les interpréter.

3. La question indiquée ici a divisé et quelque peu passionné les archéologues. Selon K. Friedrichs, les tableaux de Philostrate auraient été composés par lui d'après des passages de divers poètes (*Die Philostratischen Bilder*, N. Jahr. f. class. Phil., 1861). Mais l'opinion contraire a été fortement défendue, surtout par H. Brunn (*Die Philostratischen Gemälde*, même recueil, vol. supplém., 1861 et 1871). Pour l'opinion intermédiaire, voir F. Matz, *De Philostratorum in describendis imaginibus fide*, Bonn, 1867.

école [1]. Le principal de ses imitateurs fut son petit-fils [2], Philostrate dit le jeune, qui vécut à la fin du IIIe siècle. De son recueil, intitulé également *Tableaux* (Εἰκόνες), il ne nous reste qu'un livre, comprenant 17 descriptions, la dernière incomplète. Lui aussi décrit, ou est censé décrire, des tableaux réels [3]. Sa manière rappelle de fort près celle de son modèle, avec moins d'élégance, moins de finesse, moins de vie.

Un autre imitateur de Philostrate de Lemnos fut Callistrate, dont il nous reste treize descriptions de statues (Ἐκφράσεις). On suppose, sans raison bien probante, que l'auteur a dû vivre au IIIe siècle, lui aussi. Ses descriptions sont étrangement hyperboliques et laborieusement contournées. Elles semblent moins exactes encore que celles des Philostrate et plus arrangées en « discours ». Ce sont des variations sur ce thème monotone que la matière s'amollit sous les doigts de l'artiste et semble prendre vie [4].

Entre les sophistes du IIIe siècle mentionnés dans les *Vies* de Philostrate l'Athénien, il n'y en a qu'un dont quelques œuvres nous aient été conservées : c'est Claude

1. Nous avons un certain nombre de descriptions de Libanios (voir plus loin). Il y en a aussi dans le roman d'Achille Tatios. Bien que le genre ne fût pas propre à Philostrate, l'un et l'autre avaient certainement lu ses descriptions.

2. Μητροπάτωρ est le titre qu'il donne à son prédécesseur dans la Préface de ses *Tableaux*.

3. Il est manifeste, toutefois, qu'en certains passages au moins, il invente ou arrange les choses à sa manière. C'est ainsi que, dans le tableau 10, un des personnages, Néoptolème, est censé porter le bouclier d'Achille ; à ce propos, Philostrate paraphrase la description du 18e chant de l'*Iliade*, bien que ce bouclier n'ait pu être représenté avec tout ce détail sur un tableau.

4. On y voit figurer trois bronzes de Praxitèle, savoir : un Éros, (ch. III), un Dionysos (ch. VIII), une statue de jeune homme (ch. XI) et une œuvre, également en bronze, de Lysippe, le Génie de l'à-propos (Καιρός, ch. VI).

Élien [1]. Il est bien propre, lui aussi, à mettre en lumière quelques-unes des tendances caractéristiques de son siècle.

Né près de Rome, à Préneste, dans le dernier tiers du second siècle, il était mort lorsque Philostrate l'Athénien traça son portrait dans ses *Vies des Sophistes*; il n'avait guère vécu au delà de soixante ans [2]. Son biographe atteste qu'il se vantait de n'avoir jamais quitté l'Italie [3]; il fut grand prêtre dans sa ville natale : c'était un pur Romain par les mœurs, mais il aimait passionnément la Grèce et parlait grec comme un Athénien [4]. Il eut pour maître d'éloquence Pausanias de Césarée, et il subit en outre l'influence d'Hérode Atticus, qu'il admirait particulièrement. S'étant essayé à la parole, il n'y réussit pas assez pour se satisfaire lui-même, malgré les éloges qu'il obtint; dès lors, il se contenta de montrer son art en écrivant. Parmi ses discours, Philostrate cite une diatribe contre Élagabale (Κατηγορία τοῦ Γυννίδος), composée après la mort de ce prince (222), probablement donc au début du règne d'Alexandre Sévère [5].

Ses œuvres vraiment curieuses sont celles où il mit son érudition variée et sa patience de collectionneur au service du goût qu'il avait pour la prédication morale et religieuse. Comme beaucoup de sophistes, Élien était

1. Suidas, Αἰλιανός : Philostr., *Vies des soph.*, II, 31. — Art. *Claudius Ælianus*, dans Pauly-Wissowa, t. I, p. 486.

2. *Vies des Soph.*, II, 31.

3. Philostrate ne dit pas à quel moment cette parole fut prononcée. Il est possible que, plus tard, Élien ait visité l'Égypte. J'ai peine à croire que les mots ἐθεασάμην ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, dans l'*Hist. des animaux*, XI, 40, soient empruntés avec le reste du passage à Apion, comme le pense Wellmann (Pauly-Wissowa, art. cité).

4. *Ibid.* : Ῥωμαῖος μὲν ἦν, ἠττίκιζε δὲ ὥσπερ οἱ ἐν τῇ μεσογείᾳ Ἀθηναῖοι. Et plus loin : λόγου πλείονος κατὰ τὴν Ῥώμην ἠξιοῦτο ὡς τιμῶν τὰ ἤθη. Voy. *Hist. variée*, II, 38.

5. Philostrate rapporte que son neveu, Philostrate de Lemnos, dit à Élien, non sans esprit : Ἐθαύμαζον ἂν εἰ ζῶντος κατηγόρησας.

au fond un pauvre esprit. Incapable de penser par lui-même sur les grands sujets, il se fit une spécialité de recueillir partout des historiettes, phénomènes naturels, prodiges, merveilles de toute sorte, pour les grouper, en guise de démonstration, autour de certains thèmes, qui constituaient pour lui des croyances. Ainsi furent composés ses deux traités perdus *Sur la Providence* (Περὶ προνοίας) et *Sur les Évidences divines* (Περὶ θείων ἐναργειῶν). Autant que nous pouvons en juger par une trentaine de fragments, c'étaient deux séries de petites histoires dévotes, prises un peu partout, particulièrement sans doute chez Chrysippe, acceptées d'ailleurs sans critique et assemblées sans discussion. L'auteur y racontait avec une satisfaction naïve les châtiments des incrédules, et il s'en donnait à cœur joie d'apostropher et d'invectiver les Épicuriens, ses ennemis personnels.

C'est bien le même homme que nous retrouvons dans les dix-sept livres du traité conservé *Sur les animaux* (Περὶ ζῴων). Comme il nous le dit dans sa préface, il s'y est proposé de montrer qu'il y a de la sagesse, de la justice, de l'affection, du dévouement, et aussi de la jalousie, de la haine, de la cruauté chez les animaux. Voilà le point de vue d'où il les juge. Les bons et les méchants défilent devant nous, appréciés comme ils le méritent par le narrateur. On admire tour à tour le philhellénisme du héron, la tempérance du grondin, l'humanité du lynx, la fidélité conjugale du poisson ætnæos, qui, nous dit-il, ne change jamais de compagne, « sans être retenu pourtant ni par l'appât de la dot ni par la crainte des lois de Solon » [1]. On apprend avec quel scrupule les fourmis s'abstiennent de sortir le premier du mois. Et, d'autre part, on est invité à frémir d'horreur, en

1. *Sur les animaux*, I, 13.

voyant les jeunes serpents dévorer leur mère pour venger sur elle le meurtre de leur père, scandale qui arrache à l'auteur ce cri d'une ironie pathétique : « Que sont. à côté de ces animaux, vos Orestes et vos Alcméons, chers auteurs de tragédies? [1] » Il est vrai qu'il oublie quelquefois son dessein principal ; et, s'il ne dépouille jamais le bel esprit, il cesse du moins par instants de moraliser. On rencontre donc dans son gros recueil des faits simplement curieux ou même intéressants. Mais ce qui en fait surtout le prix, c'est qu'on y trouve, sous forme d'extraits plus ou moins arrangés, bon nombre de fragments empruntés à des livres perdus de naturalistes, de géographes, de voyageurs, en particulier à la savante *Histoire des Animaux* et au *Recueil de merveilles* d'Alexandre de Myndos, écrivain du Ier siècle de notre ère, qui semble avoir été sa principale source [2]. Au reste, sous prétexte de variété, Élien s'est abstenu de composer son livre [3] ; il a tout jeté pêle-mêle, au hasard de ses lectures. Son public ne lui demandait que des historiettes racontées dans le style à la mode ; les qualités auxquelles il a visé sont l'invention poétique et le style [4] ; il estimait qu'il avait réussi pleinement en cela, et ses contemporains semblent avoir été de son avis, car Suidas nous apprend qu'il fut surnommé Μελίγλωσσος « Élien à la langue de miel [5]. »

1. *Sur les animaux*, 24.
2. Sur les sources d'Élien dans son Περὶ ζώων, voir l'art. cité de Wellmann dans Pauly-Wissowa et les études du même savant dans l'*Hermes*, XXVI et XXVII. Élien prétend avoir apporté aussi des observations personnelles, *Épilogue*, fin. Cela reste à prouver.
3. *Épilogue*, vers le milieu.
4. Prologue : σπουδῆς ἄξιον μάθημα... καὶ τῇ εὑρέσει τῇ περιττοτέρᾳ καὶ τῇ φωνῇ. Il traduisait ses auteurs en langage littéraire : ταῦτα.. ἀθροίσας καὶ περιβαλὼν αὐτοῖς τὴν συνήθη λέξιν. La συνήθης λέξις s'oppose pour lui au langage technique des spécialistes.
5. Suidas le cite sans cesse. Au XIIIe siècle, ce succès durait encore : Manuel Philès d'Éphèse lui emprunta la substance de son poème Περὶ ζώων ἰδιότητος, dédié à l'empereur Michel Paléologue.

L'*Histoire variée* (Ποικίλη ἱστορία), en 14 livres, moins bien conservée que l'ouvrage sur les animaux, est un recueil analogue par la forme. On y trouve même encore, au début, un certain nombre de traits empruntés à la vie des bêtes. Mais, en général, Élien y a rassemblé des faits relatifs soit à des peuples, soit à des personnages historiques, hommes d'État, écrivains, artistes, ou même à des inconnus ; quelquefois aussi des descriptions, ou encore de simples renseignements curieux. La forme primitive et complète du texte ne subsiste que jusqu'au milieu du 3ᵉ livre (III, 12) et pour quelques parties du 12ᵉ ; elle reparaît, çà et là, dans le reste, qui est en général un simple abrégé, tantôt plus condensé, tantôt moins ; quelques fragments nous sont parvenus sans indication de provenance [1]. La détermination des sources de l'*Histoire variée* reste encore à faire [2]. Dans l'entassement de choses qui constitue cet ouvrage, les informations curieuses abondent, malheureusement suspectes le plus souvent, puisque l'origine en est inconnue. On y sent fréquemment la tendance à moraliser qui dominait Élien. Du reste, nul dessein suivi, et point d'autre art littéraire que celui du style, toujours scolaire et recherché.

C'est le pur sophiste qui se montre dans les vingt *Lettres rustiques* attribuées au même auteur (Ἀγροικίαι ἐπιστολαί), que des campagnards sont censés échanger entre eux [3]. Brèves compositions sur des thèmes soit de fantaisie, soit empruntés à la comédie moyenne ou nouvelle. Quand on a fait la part de l'invraisemblance et de l'affectation fondamentales, il reste quelques situations piquantes, de la malice, et un certain réalisme parfois spirituel dans la peinture des mœurs.

1. Hercher, *De Æliani varia historia*, Rudolstadt, 1857.
2. Essai de Rudolph dans *Leipziger Stud.*, VII.
3. L'authenticité de ces lettres reste douteuse, malgré l'opinion d'Hercher, *Epistol. græci*, Préf., p. X.

L'érudition chez Élien n'était guère qu'un prétexte. Elle fut au contraire la passion sincère d'un autre écrivain du même temps, Athénée, qui est pour nous le représentant par excellence de la sophistique savante. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il était de Naucratis en Égypte; Suidas le qualifie de grammairien [1]. Son principal ouvrage semble avoir été publié après 228 [2]. Il avait écrit sur plusieurs sujets, notamment sur les rois de Syrie (*Banquet*, V, 211 a) [3]. Mais la seule œuvre de lui qui ait survécu et qui ait préservé son nom est le *Banquet des Sophistes* (Δειπνοσοφισταί).

Le *Banquet des Sophistes*, dans sa forme originale, était une véritable bibliothèque en trente livres [4]. On l'abrégea une première fois, nous ne savons en quel temps, pour le réduire à quinze livres ; c'est en cet état qu'il nous est parvenu, avec des lacunes assez graves [5]. On l'abrégea une seconde fois vers le commencement de la période byzantine ; et cet abrégé, qui s'est également conservé, supplée en partie aux lacunes du précédent, Lorsqu'un ouvrage subit ainsi des abréviations successives, il y a lieu de soupçonner qu'à l'origine il renfermait à la fois un certain nombre de choses utiles et beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas. Cela est vrai en tout cas de celui dont nous parlons.

Athénée a imaginé une mise en scène dont l'idée première remontait par une longue tradition jusqu'à Pla-

1. Suidas, Ἀθήναιος. — Article Ἀθήναιος, n° 22, dans Pauly-Wissowa.

2. Il y parle de la mort d'Ulpien, qui eut lieu en 228 (l. XV, p. 286 e) ; malgré la part de fiction qu'il mêle à la réalité, il y a lieu de croire qu'il n'eût pas fait mourir un personnage vivant (Voir Kaibel, Préf. de son édition).

3. Voir C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, III, 656.

4. La trace de cette division primitive se trouve à la marge du ms. de Venise.

5. Manquent les deux premiers livres, le commencement du troisième, deux parties du onzième, et la fin de l'ouvrage.

ton [1]. Le riche pontife romain Larentius donne un repas à des amis. A sa table s'assoient des savants de toute sorte (τοὺς κατὰ πᾶσαν παιδείαν ἐμπειροτάτους, I, 1) : toutes les connaissances humaines sont représentées là, grammaire, poésie, rhétorique, musique, philosophie, jurisprudence, médecine; académie pédante s'il en fût, chargée de débiter en conversations l'encyclopédie qui sera la matière du livre. Quelques-uns des convives portent des noms illustres, Plutarque, Arrien, Galien, Masurius, Ulpien. Suivant la tradition du genre, ces personnages historiques sont traités plus ou moins en êtres de fantaisie, sans scrupule ni de chronologie ni d'exactitude morale; ils sont là pour embellir la scène, pour donner au lecteur le plaisir de se figurer qu'il entend les propos d'hommes éminents, même quand ils débitent des inepties. A côté d'eux, d'autres convives, dont les noms, aujourd'hui inconnus, ne l'étaient peut-être pas au commencement du IIIe siècle; et, dans cette société mêlée, le Cynique indispensable, satirique attitré, bouffon au besoin. L'hôte est magnifique, savant, homme d'esprit, ami des doctes entretiens et habile à les provoquer. Grâce à lui, les propos appellent les propos, les sujets s'enchaînent; chacun des convives à son tour paie son tribut; à la fin, on a parlé de tout.

Ce qu'était cette mise en scène dans le texte primitif, nous ne pouvons plus en juger qu'imparfaitement : car elle a été altérée et restreinte par les abréviateurs. Il se peut donc qu'il y ait eu à l'origine plus d'incidents, plus de variété, plus d'invention dramatique. En mettant les choses au mieux, tout cela ne pouvait faire en définitive qu'un bien médiocre dialogue; car c'était la nature même du sujet qui l'empêchait d'être bon. Des personnages qui dissertent au lieu de causer, qui

1. I, 3. Δραματουργεῖ δὲ τὸν διάλογον ὁ 'Αθήναιος ζήλῳ πλατωνικῷ, dit l'abréviateur.

débitent des articles de dictionnaire en guise de propos de table, qui prouvent leurs dires par des enfilades de citations, qui épuisent les énumérations par souci d'être complets, ne sont ni des gens du monde ni des êtres vivants. Ce sont des chapitres de traités, habillés en hommes. Le drame n'est ici qu'un prétexte, et l'encyclopédie, dissimulée, reparaît partout.

L'érudition de l'auteur, il est vrai, mérite d'être admirée. Bien que l'étude des sources du *Banquet* soit encore loin d'avoir donné des résultats définitifs, on peut constater qu'Athénée avait lu par lui-même un grand nombre des auteurs qu'il cite [1]. Et ces citations accumulées prêtent aujourd'hui un grand prix à son œuvre. C'est à lui que nous devons la meilleure partie de ce qui nous reste de la comédie moyenne et nouvelle. En outre, il n'y a pas dans toute l'antiquité de recueil d'informations sur les sujets les plus divers qui soit comparable en richesse à celui-là [2]. Indépendamment des trop longues et fastidieuses notices sur les diverses façons de banqueter, sur les aliments, les boissons, le luxe, la cuisine et ses grands hommes, on y trouve de curieux chapitres sur les instruments de musique (fin du l. IV et livre XIV), sur quelques banquets célèbres (l. V), sur les devinettes (fin du l. X), sur l'amour ('Ερωτικὸς λόγος, l. XIII), avec mainte anecdote relative aux courtisanes célèbres. A chaque page, sous le fatras et le bavardage, les faits intéressants abondent. Bref, c'est un ouvrage qu'il faut dépouiller pour connaître l'antiquité, mais qu'il est impossible de lire.

1. Discussions à ce sujet : Rudolph, *Leipziger Stud.*, VII ; *Philolog.*, *suppl.*, VI ; Bapp, *Leipziger Stud.*, VIII, et en général l'art. cité de Wenzel dans Pauly-Wissowa, I, p. 2032.

2. Voir, dans le même article, l'exposé de ce que contient l'ouvrage, livre par livre.

III

Nous avons laissé la rhétorique, au chapitre précédent, dans l'état où Hermogène l'avait constituée. Comme nous l'avons remarqué alors, elle avait pris entre ses mains une forme à peu près définitive. On ne pouvait plus la modifier qu'à la condition d'en renouveler les fondements mêmes. Aussi l'œuvre des rhéteurs du IIIe siècle est-elle en somme fort médiocre. Celle de la critique, qui s'y rattache, semble avoir été plus importante ; mais elle nous est fort peu connue.

Un des maîtres les plus renommés dans la première moitié de ce siècle fut Apsinès, de Gadara (de 190 à 250, environ)[1]. Il enseignait à Athènes, d'après Suidas, sous le règne de Maximin (235-238) : disciple de Basilicos, et ami des Philostrate, il fut, sous Philippe l'Arabe, (244-249), le rival des plus brillants sophistes du temps, Major, Nicagoras, Fronton d'Émèse[2]. De ses discours, il ne nous est rien resté. Mais son enseignement nous est encore en partie présent dans sa *Rhétorique*[3]. L'auteur n'y apporte rien d'essentiellement nouveau, même quand il se sépare d'Hermogène ; il accepte d'une manière générale la classification et la nomenclature traditionnelles ; il ne remonte pas plus que ses devanciers aux principes philosophiques : son dessein est avant tout

1. Suidas, Ἀψίνης Γαδαρεύς. Philostr. *V. des Soph.*, II, 33, fin. — Art. de Brzoska dans Pauly-Wissowa, *Apsines*.

2. Voir ces noms dans Suidas.

3. *Rhet. Græci* de Spengel, t. I, p. 331. Le titre de l'ouvrage est diversement altéré dans les mss. Le plus important de ceux-ci est le *Parisinus* 1874. Le texte de la rhétorique y est d'ailleurs défiguré, comme dans tous les autres mss., par diverses interpolations. Ce chaos a été débrouillé peu à peu par Ruhnken, Spengel, Finckh. Voir l'art. cité de Brzoska. — Le traité Περὶ ἐσχηματισμένων προβλημάτων, qui est joint à la *Rhétorique*, n'en est sans doute qu'un chapitre aujourd'hui détaché.

pratique. Peu de règles, mais beaucoup d'exemples. Le mérite auquel il paraît viser est celui de la précision : distinguer les divers cas plus ou moins similaires, faire bien sentir ce qui est propre à chacun d'eux. Son livre a des qualités pédagogiques ; il ne faut pas lui en attribuer d'autres. — Indépendamment de sa réputation de professeur et d'orateur, Apsinès paraît s'en être fait une aussi comme critique. Il avait composé un *Commentaire sur Démosthène*, auquel il est fait allusion dans quelques-unes des scolies subsistantes. Sa *Rhétorique* prouve du reste qu'il l'avait étudié de près[1].

Nicagoras d'Athènes, sophiste et historien, Minucianus qui vécut jusque sous Gallien (260-268), Callinicos et Généthlios, leurs contemporains, Rufus, dont l'époque n'a pu être déterminée, ne sont pour nous que des noms, qui servent d'étiquettes à des fragments sans originalité. La Τέχνη de Minucianus eut cependant sa vogue : elle fut commentée comme une œuvre classique, notamment par Porphyre[2].

Ménandre, de Laodicée en Lycie, est signalé par Suidas comme un commentateur d'Hermogène et de Minucianus, ce qui laisse supposer qu'il vécut au temps où la renommée de ce dernier subsistait encore, et probablement subit son influence. Il est vraisemblable qu'il ne doit pas être distingué du Ménandre qui est cité plusieurs fois dans nos scolies de Démosthène et du *Panathénaïque* d'Aristide[3]. Nous n'avons plus sous son nom que deux traités *Sur les discours épidictiques* (Περὶ ἐπι-

1. Scol. de Démosth., *Leptin.*, 458, 9, et scol. d'Hermogène, V. 517, Wahl.

2. Nicagoras, voir C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, III, p. 662. Minucianus, Περὶ ἐπιχειρημάτων, *Rhet. Gr.*, Spengel, I, 415 ; Suidas, Μινουκιανός, Γενέθλιος, Μένανδρος et Πορφύριος. — Rufus, Τέχνη ῥητορική, *Rh. Gr.*, Spengel, I, 461.

3. Ed. Dindorf, t. III, p. 26, 22 et surtout 260, 2. La citation de la page 53, 34 me paraît se rapporter au poète Ménandre.

δεικτικῶν) [1]. Le premier seul paraît devoir lui revenir définitivement [2]. Il y étudie, sans aucune profondeur, mais non sans goût, les diverses formes de l'éloge, d'après les lieux communs qui leur sont propres, et caractérise le style qui leur convient. Des citations assez nombreuses relèvent l'intérêt de l'ouvrage. Le second traité, plus développé, s'attache à classer les formes de l'éloge ou du compliment d'après leur destination. Il nous fournit, comme le précédent, d'assez curieux renseignements sur les habitudes et les méthodes de l'éloquence officielle du temps.

Mais, entre les rhéteurs du IIIe siècle, la première place paraît revenir à Cassius Longin, bien que ses œuvres soient presque entièrement perdues [3]. Né probablement avant 220, neveu et héritier du rhéteur Fronton d'Émèse, qui avait professé à Athènes en concurrence avec Apsinès, il appliqua successivement sa vive et souple intelligence à la philosophie, à la rhétorique, à la critique. Sa jeunesse se passa à étudier et à voyager. Il suivit à Alexandrie les leçons des néoplatoniciens Ammonios Saccas et Origène [4]. Devenu chef d'école, à son tour, il fut le maître de Porphyre pour les belles-lettres et la critique, et il paraît l'avoir aimé d'une sincère affection [5]. Il ne semble pas avoir connu personnellement Plotin, mais il lut avec empressement ses écrits, qu'il admirait vivement [6]. Après avoir enseigné

1. *Rh. Gr.*, Spengel, III, 329.

2. Bursian, *Der Rhetor Menandros und seine Schriften* (Abhandl. d. bayer. Akad. t. XVI, 1882). Il attribue le second traité à un auteur inconnu, d'Alexandria Troas.

3. Suidas, Λογγῖνος. Cf. Φρόντων Ἐμισηνός et Πορφύριος. Eunape, *Vit. Sophist.*

4. Porph., *Vie de Plotin*, § 20 (Didot).

5. Voir la fin de la lettre citée par Porphyre, *ibid.*, § 19 et le fragment du Περὶ τέλους, *ibid.*, § 20.

6. Même lettre.

à Athènes, il passa en Syrie, et, sous le règne d'Aurélien (270-275), il s'attacha à la reine de Palmyre, Zénobie, veuve d'Odenath, d'abord comme professeur, puis comme conseiller ; il l'excita même et la soutint dans sa résistance aux armes romaines, et enfin, tombé aux mains du vainqueur, fut condamné et exécuté en 273 [1]. De ses écrits philosophiques il ne nous reste qu'un fragment d'un traité *Sur le souverain bien* (Περὶ τέλους) [2]. Il se rattachait par ses tendances générales à l'école néoplatonicienne, mais il ne semble pas qu'il ait pris une part bien importante à son développement ; le chef de l'école, Plotin, ayant lu son traité Περὶ Ἀρχῶν, se refusait même à reconnaître en lui un vrai philosophe [3]. Comme maître de rhétorique, Longin avait composé divers ouvrages, dont un seul, de médiocre importance, a subsisté, en partie [4]. C'est un *Traité de rhétorique* (Τέχνη ῥητορική), qui ne consiste guère qu'en un recueil d'observations pratiques enfermées dans les cadres traditionnels, sources d'invention, disposition, diction, débit, mémoire ; il dut sans doute son succès à ce que tout y était simple, condensé, facile à retenir [5]. — En réalité c'est surtout à titre de critique que Longin se fit une haute réputation parmi ses contemporains. Sa grande autorité est attestée par une série de témoignages concordants. Porphyre, qui l'a bien connu, vante sa pénétration et son goût sûr, qui faisaient de lui le premier des criti-

1. Vopiscus, *Aurel.*, ch. xxx. Zosime, I, 56.
2. Voyez plus haut, p. 783, n. 5.
3. Φιλόλογος μὲν ὁ Λογγῖνος, φιλόσοφος δὲ οὐδαμῶς, Porphyre, *Vie de Plotin*, 14. Zeller, *Die Phil. d. Griech.*, t. V, p. 463 et suiv.
4. Confondu dans les mss. avec la *Rhétorique* d'Apsinès, ce traité de Longin en a été dégagé par Ruhnken ; voir Walz, *Rh. Gr.*, III, p. XXIII.
5. Voir l'appréciation de l'Anonyme (*Rh. Gr.* de Spengel, t. I, p. 321), qui égale cette Rhétorique à celle d'Hermogène, et même la préfère : οὗτος γὰρ (Longin) καὶ εὐμαθέστερός ἐστι τοῖς ἀναγινώσκουσιν.

ques du temps [1]. Sa science d'atticiste s'était affirmée dans un lexique spécial (Ἀττικῶν λέξεων ἐκδόσεις β'). Il avait écrit sur Homère (Ἀπορήματα Ὁμηρικά, Προβλήματα Ὁμηρικά, Περὶ τῶν παρ' Ὁμήρῳ πολλὰ σημαινουσῶν λέξεων, Εἰ φιλόσοφος Ὅμηρος, etc.)[2]; et ceux des titres de ses ouvrages que nous connaissons encore montrent qu'il étudiait à la fois en lui la langue et les idées. Tout cela est perdu, et nous ne retrouvons plus qu'une trace indirecte de son influence dans les *Questions homériques* de son disciple Porphyre. C'est cette renommée qui lui a fait attribuer à tort le *Traité du sublime* dont nous avons parlé plus haut [3]. Cet ouvrage, nous l'avons vu, ne peut pas être de lui. Nous devons donc nous résigner à ne pas pouvoir juger par nous-mêmes celui qui fut en son temps le représentant le plus éminent de la critique.

IV

Sans sortir de l'école et de son domaine, c'est le moment d'introduire dans cette histoire un genre dont nous n'avons encore rien dit, et qui était pourtant réservé dans l'avenir aux plus brillantes destinées : le roman. Né vers le début de la période romaine sous l'influence de la sophistique, il n'en est guère encore, au IIIe siècle, qu'au commencement de sa popularité; mais,

1. *Vie de Plotin*, 20 : Τοῦ καθ' ἡμᾶς κριτικωτάτου γενομένου καὶ τὰ τῶν ἄλλων πάντα τῶν καθ' αὐτὸν διελέγξαντος. Et plus loin : ἐλλογιμωτάτου ἀνδρὸς καὶ ἐλεγκτικωτάτου. Plus loin encore, 21 : τοσοῦτος ἀνὴρ καὶ ἐν κρίσει πρῶτος ὢν καὶ ὑπειλημμένος ἄχρι νῦν. — Cf. l'anonyme cité dans la note précédente, et surtout ce qu'en dit Eunape dans la vie de Porphyre.

2. Titres cités par Suidas.

3. Voir p. 378.

déjà, il apparait avec des traditions presque immuables, qu'il faut expliquer [1].

Ce qui constitue proprement le roman, tel que nous le trouvons en Grèce, c'est le récit développé d'une aventure d'amour. Par ses origines lointaines, il se rattache à l'essor que prit dans la période alexandrine la peinture des sentiments amoureux. Il dérive de l'élégie et de l'épigramme érotique, de l'idylle, de certaines scènes d'épopée, des contes milésiens, et de ces récits innombrables insérés alors dans l'histoire et la mythologie pour y introduire les sentiments à la mode [2]. Mais il procède surtout, et bien plus directement, des exercices d'école, de ces sujets inventés par la fantaisie subtile des rhéteurs, qui créaient des situations à leur gré, séductions, attaques de pirates et de brigands, enlèvements, séparations et reconnaissances, pour en tirer des matières de discours. C'est dans ces exercices en effet que l'esprit grec a contracté le goût des aventures invraisemblables, des accidents multipliés et compliqués, des concours et des conflits de circonstances les plus étranges ; c'est là aussi qu'il a pris l'habitude de traiter les sentiments comme des thèmes oratoires et qu'il a constitué par conséquent les lieux communs de l'amplification romanesque. Ajoutons que, durant la même pé-

1. L'étude capitale sur le roman grec est celle de E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876. Elle avait été précédée en France par celle de Chassang, *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, 2e éd., Paris, 1862. La définition du roman n'y étant pas assez précise, l'auteur a écrit plutôt l'histoire de la fiction, ce qui est assez différent. Cf. aussi Nicolaï, *Ueber Entstehung und Wesen des Griechischen Romans*, 2e édition, Berlin, 1867. Rappelons enfin, à cause du nom de l'auteur, l'étude de Villemain *Sur les Romans grecs*.

2. On a voulu aussi autrefois le rattacher aux contes orientaux : Huet, *Lettre à Segrais sur l'origine des romans*. Cette opinion paraît devoir être rejetée. Nous ne trouvons rien dans dans le roman grec qui ne s'explique par des antécédents helléniques.

riode, l'idée de la puissance du hasard (τύχη) s'était assise profondément dans les esprits. Une fois maîtresse des imaginations, elle les a mises en état d'accepter avec plaisir le spectacle d'événements incohérents, pourvu qu'ils donnassent lieu à des péripéties et à des coups de théâtre.

C'est avec ces trois éléments, amours d'élégie, conventions d'école, goût des péripéties, que s'est constitué le fonds du roman grec. Ces origines rendent raison de sa faiblesse native et de sa pauvreté. N'étant pas sorti de l'observation, il a manqué de réalité. Au lieu de s'attacher à l'étude de la vie et de la transporter dans des fictions qui en auraient mis en lumière certains aspects choisis, il n'a jamais fait que coudre les unes aux autres des aventures aussi monotones que compliquées et y mêler des discours d'amour, trop souvent fades et subtils. Il a eu, du drame, certains caractères extérieurs, le mouvement, les surprises, et il en a de bonne heure reçu le nom (δρᾶμα, δραματικόν). Mais ce qui donne au drame sa force, à savoir une action naturelle résultant des caractères, est précisément aussi ce qui lui a le plus manqué. Parfois seulement, certaines qualités de grâce et de finesse ont pu se faire jour dans ce genre faux et ont créé quelques œuvres aimables, dont une, par exception, s'est classée dans l'opinion de la postérité au rang des petits chefs-d'œuvre. C'est qu'une heureuse inspiration a rapproché alors la fiction de la réalité, et lui a communiqué un peu de cette vérité humaine, sans laquelle l'art littéraire n'est qu'un jeu de sophiste. Mais cela même ne semble pas avoir été le résultat d'une évolution régulière, d'un progrès normal, plus ou moins continu. L'histoire du roman grec semble, elle aussi, soumise aux caprices du hasard. Il est vrai que la chronologie en est mal fixée, que les éléments d'information sont encore très insuffisants, et que par suite

cette histoire se réduit pour le moment à une ébauche assez confuse.

C'est vers le milieu du Ier siècle de notre ère que se place l'apparition du premier ouvrage où se montrent réunis les caractères constitutifs du genre [1]. Cet ouvrage, dont un fragment a été retrouvé récemment en Égypte sur un papyrus, était une sorte de roman historique, composé au plus tard vers l'an 50 ap. J.-C., peut-être plus tôt, et qui avait pour sujet, semble-t-il, les amours de Ninus et de Sémiramis [2]. Bien que le fragment soit court, nous voyons que l'histoire y était traitée avec une extrême liberté. Ctésias, probablement, avait fourni à l'auteur une aventure d'amour; il la développait à sa manière, en conversations, en descriptions, en récits. Ninus était pour lui un jeune garçon doué des meilleures qualités ; sa Sémiramis ne devait pas être une jeune fille moins accomplie. Sur cette donnée, on pouvait disserter, raconter, discourir, créer des incidents de toute sorte, en un mot mettre en œuvre tous les procédés de l'école, et c'est sans doute ce qu'il avait fait.

Au même temps, à peu près, semble appartenir le roman d'Antonius Diogène intitulé *les Merveilles d'au delà de Thulé* (Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα), en 24 livres [3]. — La date en est déterminée approximativement par les faits suivants. Lucien, selon Photius, l'a imité dans son *Histoire vraie*; il a donc été écrit au plus tard vers

1. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu antérieurement d'autres ouvrages analogues. Le roman a pu prendre naissance un siècle ou deux plus tôt, sans que nous en saisissions la trace.

2. Ce papyrus appartient à la section égyptienne du musée de Berlin. Il a été décrit et analysé par U. Wilcken dans l'*Hermes*, 1893, 2e fasc.

3. Photius, *Bibl.*, 166 ; E. Rohde, *Griech. Rom.*, p. 254 sqq. ; Pauly-Wissowa, art. *Antonius Diogenes*, t. I, p. 2615.

le commencement du second siècle [1]. D'autre part, le prénom romain de l'auteur ne permet pas de le faire remonter beaucoup au delà de l'ère chrétienne. Et, dans ces limites, la vraisemblance semble indiquer de préférence la fin du Iᵉʳ siècle, soit parce que l'auteur se montre en communion d'idées avec la forme du néopythagorisme dont Apollonios de Tyane est le représentant par excellence, soit parce que sa langue dénote déjà l'influence de l'atticisme renaissant [2]. — Nous ne connaissons plus l'ouvrage que par le sommaire qu'en a donné Photius [3]. Son principal intérêt est de nous montrer le genre romanesque empruntant son cadre à la littérature des voyages fabuleux. Dire que le roman ait eu besoin de cet emprunt pour se constituer ne serait pas exact, puisque nous venons de le voir, vers le même temps, s'incorporer à l'histoire. Mais il est incontestable qu'un fond géographique et descriptif laissait plus de liberté au romancier qu'un fond historique. Donc l'œuvre de Diogène marque une date et ouvre une voie. Au reste, elle l'ouvre assez maladroitement. L'élément géographique et fabuleux y prédominait, comme le titre l'indique, sur l'élément psychologique. L'arcadien Dinias était censé y raconter un invraisemblable voyage autour du monde, non seulement jusqu'à Thulé, mais bien au delà vers le nord, jusqu'au voisinage de la lune. A ces fables se mêlaient mille aventures, notamment ses amours avec la tyrienne Derkyllis, dont les interminables malheurs, partagés par son frère Mantinias, étaient racontés tout au long. Selon Photius, l'auteur avait su prêter un air de vérité à ces inventions, que recommandaient en outre la clarté du style et l'agrément du

1. Ajoutons que Porphyre le cite dans sa *Vie de Pythagore*.
2. Photius, pass. cité : Σαφὴς ἡ λέξις καὶ καθαρά.
3. Il y en a quelques fragments dans la *Vie de Pythagore* de Porphyre, mais ils sont difficiles à isoler.

récit. Par là, ce livre se faisait lire, malgré l'enchevêtrement des événements ; de plus, ajoute le même auteur, on avait la satisfaction d'y voir les méchants punis et les innocents justifiés. Curieux mélange, en somme, de morale et de magie, de rêveries mystiques et de fantastiques inventions.

La vraie nature du roman semble s'être dégagée plus nettement dans les *Babyloniques* de Jamblichos dont le texte malheureusement n'est pas venu jusqu'à nous[1]. Né en Syrie, et de race syrienne, l'auteur devint grec par l'effet de son éducation : il semble même avoir été professeur de rhétorique grecque. Dans son roman, il se donnait pour babylonien ; c'était un moyen, sans doute, d'avoir plus d'autorité dans les choses babyloniennes. D'après une notice biographique anonyme, il aurait été instruit de la langue, des mœurs et des traditions du pays de Babylone par un prisonnier de guerre qui fut son éducateur. Quelle est dans ces renseignements la part de la fiction ? nous l'ignorons : en fait, le récit qu'il a écrit ne demandait aucune information bien particulière[2]. Ce qui est certain par son propre témoignage, c'est qu'il le composa sous le règne de Marc-Aurèle, après la guerre des Parthes, par conséquent entre 166 et 180[3].

1. Suidas, Ἰάμβλιχος. — Photius, 94. Les renseignements biographiques sont au milieu de l'analyse (p. 75, Bekker ; Hercher, *Erot. Script. Gr.*, t. I, p. 225) ; évidemment Jamblichos les donnait là dans son récit ; mais ils doivent être contrôlés à l'aide de la notice marginale du *Venetus*, 450, reproduite dans le Photius de Bekker, p. 73, note 24. — E. Rohde, *Gr. Rom.*, p. 361.

2. L'analyse de Photius doit être lue dans l'édition des *Erotici græci* de Hercher, t. I, p. 225 et suiv. — Voir en outre : 1° les fragments réunis dans le même volume, p. 217-220 ; 2° ceux qui ont été ajoutés après coup en tête du second volume, p. 64-67 ; 3° enfin ceux qui ont été publiés par M. Hinck, à la suite des *Polemonis declamationes*, Lipsiæ, 1873 (p. 46-51).

3. Selon Suidas, les *Babyloniques* avaient 39 livres ; mais l'analyse

Le drame de Jamblichos n'a pas pour théâtre, comme celui d'Antonius Diogène, le monde entier. Ses personnages ne sortent pas de la région de l'Euphrate, et même la plus grande partie de l'action se passe aux environs de Babylone. Ainsi le roman chez lui ne se subordonne plus à la géographie descriptive; mais si ce n'est plus un voyage autour du monde, c'est toujours une série de courses éperdues, à travers des aventures paradoxales. Toutefois, l'intérêt y est plus fortement concentré sur les personnages principaux, qui sont ici le jeune Rhodanès et la belle Sinonis, épris l'un de l'autre. Persécutés par le méchant roi de Babylone, Garmos, ils finissent, après mille épreuves, après des terreurs sans cesse renaissantes, par triompher de lui. Rhodanès devient même roi à sa place, conformément à une prédiction faite dans la première partie : car l'auteur a eu l'intention de conduire son récit, malgré la multiplicité des détours, à une fin prévue. Et c'est là un progrès réel. Il semble aussi que la mise en valeur des sentiments y avait pris plus d'importance. L'auteur s'était servi de ses inventions pour éclairer les caractères. Sinonis, amoureuse de Rhodanès, était jalouse jusqu'à la fureur. Un fragment mutilé nous fait assister à une scène où le sage Soræchos cherchait en vain à calmer ses transports [1]. Par malheur, il y avait, chez Jamblichos, plus de désir de briller que de goût pour la vérité. Contemporain d'Hérode Atticus, il avait mis en œuvre toutes les ressources de la sophistique contemporaine [2]. C'est là, avec les scènes de magie, ce qui contribua le plus au

qu'en donne Photius s'arrête au XVI• et semble complète; comme le livre eut grand succès, on peut expliquer cette divergence en supposant qu'il y eût plusieurs éditions, diversement divisées.

1. Hercher, ouv. cité, II, p. LXIV.

2. Voir dans Hinck, ouv. cité, p. 46, le discours du maître accusant son esclave d'adultère, et, p. 49, la description du cortége du roi de Babylone.

succès de son livre. Les nombreuses citations de Suidas attestent qu'il demeura populaire jusqu'au x[e] siècle au moins.

Nouveau progrès avec Xénophon d'Éphèse [1], qui semble appartenir au III[e] siècle. Si nous étions plus sûrs des dates, c'est à ce moment, et par le fait de cet écrivain, que nous pourrions considérer le genre comme définitivement constitué. Malheureusement, la seule raison qu'on ait de croire que Xénophon a écrit au III[e] siècle, c'est que, d'une part, les caractères de son style et de son œuvre ne permettent guère de le faire remonter plus haut, et que, d'autre part, il paraît ignorer la destruction du temple d'Éphèse, qui eut lieu sous Gallien, en 263. Rien de tout cela n'est bien probant ni bien précis, même en ajoutant qu'il semble avoir mis à profit l'œuvre de Jamblichos, et qu'il a été imité à son tour par Héliodore et par Chariton, ainsi que par Aristénète [2].

Son roman est intitulé *Récits éphésiens relatifs à Anthéia et à Habrocomès* (Κατὰ Ἄνθειαν καὶ Ἁβροκόμην Ἐφεσιακοὶ λόγοι), ou, par abréviation, les *Éphésiaques*, (Ἐφεσιακά) [3]. Il a pour sujet les amours du bel Habrocomès d'Éphèse et de la jeune Anthéia, ou plutôt les tristes aventures qui les séparent aussitôt après leur mariage et qui ne prennent fin qu'avec le roman lui-même. Ces aventures, en elles-mêmes, sont analogues à celles qui remplissaient les *Babyloniques*; mais voici la nouveauté du livre. D'abord, elles ne se passent ni dans des

1. Suidas, Ξενοφῶν Ἐφέσιος. En dehors de cette notice, qui ne nous apprend à peu près rien, nous n'avons aucun renseignement biographique sur Xénophon.

2. E. Rohde, *Gr. R.*, p. 388 et suiv. Cf. Schnepf, *De imitationis ratione inter Heliodorum et Xenophontem Ephesium*, Kempten, 1887.

3. Dans le texte que nous possédons, il forme cinq livres, qui conduisent l'aventure jusqu'à son dénouement. Selon Suidas, il formait dix livres. Il est donc possible, mais nullement certain, que notre texte représente une édition abrégée. E. Rohde, p. 401.

pays lointains ni dans un temps fabuleux. Le lieu de la scène est le littoral de la Méditerranée, Ionie, Rhodes, Chypre, Cilicie, Syrie, Égypte, Sicile et Grande Grèce. Le temps, sans être strictement déterminé, est celui de l'empire romain ; l'administration impériale apparaît çà et là. A un monde fabuleux a donc succédé le monde réel. En outre, si les événements continuent à se produire au hasard, du moins il y a effort pour resserrer le lien moral des situations, en donnant plus d'importance aux volontés des personnages principaux. Habrocomès, avant son mariage, a offensé Éros par ses dédains ; la colère du dieu le poursuit, tandis qu'Apollon, Artémis et Isis prêtent leur appui aux deux victimes. Puis, les deux jeunes époux se sont juré l'un à l'autre de se rester fidèles, quoi qu'il arrive; et la plupart des dangers qu'ils courent résultent précisément de l'observation volontaire de ce serment. Par là, un intérêt plus vif s'attache à eux : ce ne sont pas simplement des jouets de la destinée, ce sont des cœurs passionnés, qui obéissent à des sentiments nobles et profonds. Il y a d'ailleurs, dans le récit, sinon des portraits vivants, du moins certaines esquisses assez nettes. Si l'auteur avait su serrer de plus près la réalité, le roman de mœurs eût été créé. Mais il lui manquait pour cela la puissance qui donne la vie. Son récit, léger, rapide, d'un tour assez élégant, est superficiel jusqu'à la sécheresse. Il n'approfondit rien, ne détache rien avec vigueur. Dans l'expression même de sentiments vrais et touchants, il se contente des conventions faciles de l'école. En cela, bien qu'il s'exprime dans un langage souvent négligé, qui n'est ni attique ni même classique [1], Xénophon est sophiste de tradition ; son plus grand mérite, comme écrivain, consiste à éviter la prolixité vide, trop commune en ce siècle.

1. E. Rohde, p. 405, note 1.

Du même temps à peu près semble dater le roman anonyme d'*Apollonius de Tyr*, qui a fait, comme on le sait, brillante fortune à travers le moyen âge et jusqu'aux temps modernes[1]. Le texte grec en est perdu : et nous n'en possédons plus qu'une traduction en latin vulgaire, du VIe siècle probablement, qui l'a sensiblement altéré en lui donnant une couleur chrétienne[2]. Le sujet est une série d'aventures merveilleuses dont le héros est un jeune prince tyrien, nommé Apollonius, qui voyage, résout des énigmes, échappe à mille dangers, épouse la fille d'un roi de Cyrène, puis la croit morte et fait jeter son corps à la mer dans un coffre, perd aussi sa fille Tharsia, la retrouve, bien des années après, en Ionie ainsi que sa femme, et finalement devient roi d'Antioche, de Tyr et de Cyrène. Plusieurs détails semblent empruntés aux *Éphésiaques*, ou dérivés de source commune[3]. En outre, on est frappé d'une certaine ressemblance générale, qui tient soit à la nature des événements et au théâtre de l'action, soit à la forme sèche et superficielle du récit. Mais les motifs moraux y sont moins nets, moins prédominants, et l'action est de nouveau située en un temps vague, dans une société quel-

1. Singer, *Apollonius von Tyrus*, Untersuchung ueber das Fortleben des antiken Romans in spaeteren Zeiten, Halle, 1895.

2. Voir surtout la préface de A. Riese, en tête de son édition : *Historia Apollonii regis Tyri*, Leipzig, 1871 ; 2e édition, 1893. — Cf. E. Rohde, *Gr. R.* p. 408 et suiv., et Pauly-Wissowa, *Apollonius*, n° 39. L'existence d'un original grec, quoique certaine, ne se fonde sur aucun témoignage positif. On l'a déduite d'abord des hellénismes qu'on a cru relever dans le latin du traducteur (voir A. Riese, préface ; contredit par Thielmann, *Ueber Sprache und Kritik des lateinischen Apolloniusromans*, Speier, 1881). Elle résulte surtout de la nature même de l'œuvre. — Les remaniements en grec vulgaire qui ont eu cours chez les Byzantins dérivent de la traduction latine (Krumbacher, Byz. Litter., § 232).

3. Riese, Préface, seconde édition, p. XVI. Selon Krumbacher (Byz. Litteratur 2e éd., § 232), l'imitateur serait au contraire Xénophon.

conque. Si donc le roman d'Apollonius est postérieur aux *Éphésiaques*, on ne peut pas dire qu'il marque un progrès du genre, malgré son succès, dû en grande partie au merveilleux plus ou moins pathétique dont il abonde.

L'œuvre la plus considérable qu'ait produite dans la littérature grecque l'imagination romanesque est celle d'Héliodore, intitulée les *Éthiopiques* (Αἰθιοπικά) ou *Théagène et Chariclée*, en dix livres. Il n'en est d'ailleurs aucune où se découvre mieux, sous des qualités réelles, et en raison même de ces qualités, l'impuissance radicale de ce temps à dégager le principe de vérité qui seul aurait pu donner au roman une solide valeur.

L'auteur s'est nommé lui-même à la fin de son livre : « Héliodore, phénicien, d'Émèse, de la race du soleil, fils de Théodose » [1]. Selon l'historien Socrate, qui écrivait dans la première moitié du ve siècle, « on disait » que cet Héliodore n'était autre qu'un évêque de Tricca en Thessalie, auquel il attribue l'origine d'une coutume propre à cette province [2]. La forme même de ce témoignage ne permet pas d'en faire grand cas. De nos jours, Rohde a démontré qu'il devait être absolument rejeté : le syrien Héliodore ne peut avoir rien de commun avec le chrétien en question [3]. Retenons donc seulement, du dire de Socrate, qu'il a écrit nécessairement avant la fin du IVe siècle. Mais son œuvre, comme Rohde l'a fait voir, a une couleur néo-pythagoricienne, qui convient sur-

1. Nous n'avons aucune notice sur lui. Nos seuls renseignements sont ceux que nous discutons dans le texte.

2. Photius, cod. 73, s'exprime de même : τοῦτον δὲ (Héliodore) καὶ ἐπισκοπικοῦ τυχεῖν ἀξιώματος ὕστερόν φασι. — Nicéphore Callistos, qui écrivait au XIVe siècle son *Histoire ecclésiastique*, en sait plus long. Il raconte (XII, 34) qu'Héliodore, ayant composé les *Éthiopiques* dans sa jeunesse, fut sommé par le synode de Thessalie, lorsqu'il était évêque, de les supprimer ou d'abandonner l'épiscopat. Il se démit de ses fonctions plutôt que de brûler son œuvre.

3. Rohde, *Griech. Rom.*, p. 432 sqq.

tout au siècle où la *Vie d'Apollonios de Tyane* par Philostrate était lue avec dévotion [1]. On peut ajouter qu'on y sent aussi l'influence de cette sorte de religion homérique qui se manifestait si curieusement dans l'*Héroïque* de Philostrate de Lemnos [2]. En outre, quoique l'auteur transporte l'action au temps où l'Égypte était une province perse, l'idée qu'il nous donne de l'Éthiopie, la mention des Axiomites, alliés de ce royaume, semblent se rapporter à l'état de choses que nous laisse entrevoir l'histoire dans la seconde moitié du IIIe siècle. Ainsi enfin s'expliquerait la prédominance qui est donnée dans l'œuvre tout entière à la religion du soleil, fort en honneur, comme on le sait, au temps de l'empereur Aurélien (270-275).

Le fond du roman est l'histoire d'une jeune princesse d'Éthiopie, abandonnée dès sa naissance par sa mère, la reine Persina. Transportée à Delphes et, là, élevée par le grec Calliclès sous le nom de Calliclée, elle s'éprend du beau thessalien Théagène; tous deux s'engagent l'un à l'autre. Pour obéir à un oracle, ils quittent Delphes sous la conduite du sage égyptien Calasiris, et, après plusieurs aventures, sont jetés par un naufrage en Égypte, aux bouches du Nil. Là, ils deviennent vraiment le jouet de la fortune. Nous les voyons aux mains des pâtres-brigands, ou Boucoles, établis dans les marais du Delta; puis à Memphis; tantôt rapprochés, tantôt séparés; exposés à de terribles dangers, surtout par suite de la passion qu'Arsacé, femme du satrape d'Égypte, Oroondatès, conçoit pour Théagène. Ils y échap-

1. Le souvenir précis de cet ouvrage se retrouve peut-être dans la façon dont sont représentés les Gymnosophistes d'Éthiopie, qui ressemblent fort aux sages Indiens de Philostrate.

2. Voir en particulier le passage du l. II relatif aux Ænianes, à Achille, à Néoptolème et à Théagène, leur descendant; ou encore, au l. V, l'apparition d'Ulysse à Calasiris.

pent pourtant et arrivent en Éthiopie, où règnent les parents de Calliclée, le roi Hydaspe et la reine Persina; mais ils y arrivent prisonniers et inconnus; et c'est seulement lorsqu'ils vont être immolés au soleil que la reconnaissance attendue a lieu. Tout se termine par le mariage des deux fiancés, qui ont su se conserver purs jusque là, et qui reprennent alors leur rang.

Si cet étrange tissu d'aventures manque absolument de vraisemblance intime et de liaison naturelle, on ne peut nier qu'il ne se recommande d'ailleurs par plus d'un mérite. L'ampleur du développement et la variété des épisodes s'y concilient avec une habileté de composition que nous n'avions pas encore rencontrée dans ce genre. Non seulement l'auteur nous jette dès le début *in medias res*, mais, jusqu'à la fin, il sait soutenir l'intérêt, nouer et dénouer des fils qui s'entrecroisent, et il conduit des événements compliqués de façon à nous donner l'impression d'une marche continue vers le dénouement; ce qui ne l'empêche pas d'y introduire, quand il le juge bon, d'adroites péripéties, qui rejettent tout à coup son lecteur dans l'inquiétude. Il a en outre le don de décrire et d'animer. Que l'on compare à cet égard ses personnages à ceux de Philostrate dans la *Vie d'Apollonios*, sa supériorité est éclatante. Il est vrai que ses deux héros, Théagène et Chariclée, sont les moins vivants de tous, car ils n'ont presque rien de personnel. Mais, chez ses personnages secondaires, les traits intéressants ne manquent pas. Le sage Calasiris, le brigand Thyamis, surtout l'ardente et impérieuse Arsacé, se détachent avec un certain relief sur le fond du récit. Et cette même imagination, qui les anime, apparaît aussi dans la représentation d'un grand nombre de scènes et dans mainte description. Les tableaux d'ensemble, les cortèges, les cérémonies sont traités avec une habileté de main qui a son prix.

Mais, il faut bien le dire, ce sont justement ces qualités qui accusent la faiblesse constitutive de l'œuvre et, par suite, le vice du temps. L'imitation, le convenu, les habitudes de l'école ont étouffé chez Héliodore une originalité qui peut-être, en un autre siècle, aurait pu se développer. Sans cesse, il se souvient, au lieu d'observer, et il copie, au lieu de créer. Son roman est plein de réminiscences d'Homère et des tragiques; il est plein aussi des lieux communs de la sophistique. Rien n'y est traité avec le goût simple de la vérité. Une fausse élégance, une fausse poésie, un faux idéalisme, une fausse sensibilité, voilà ce qui enveloppe tout. Et le style lui-même a ce caractère, de manquer profondément de sincérité : il est, pour ainsi dire, entre la poésie et la prose, artificiellement fabriqué avec des souvenirs, avec des éléments épiques et des éléments attiques, auxquels se mêlent, çà et là, des solécismes et des barbarismes, dus sans doute à l'origine syrienne de l'auteur.

Après Héliodore, l'histoire du roman grec se continue pour nous, — faute sans doute de beaucoup d'œuvres disparues, — par les récits d'Achille Tatios et de Chariton de Lampsaque[1]. Le temps où ils ont vécu l'un et l'autre ne peut plus être sûrement déterminé; mais on incline à les rapprocher plutôt du ve siècle que du IIIe. Comme d'ailleurs le roman, entre leurs mains, peut passer pour le prélude du roman byzantin, nous réservons l'étude très sommaire de leurs œuvres pour le chapitre où nous jetterons un coup d'œil sur la dernière époque de l'hellénisme. — Au contraire, la pastorale de Longus, bien que nous n'en connaissions pas mieux la date, procède d'un effort de création qui la rappro-

1. Suidas (Ξενοφῶν) cite en outre deux romanciers du nom de Xénophon, l'un d'Antioche, l'autre de Chypre, dont nous ne savons d'ailleurs rien.

che des œuvres dont nous venons de nous occuper. Mieux vaut ne pas l'en séparer dans notre étude.

Par ses origines, la pastorale romanesque se rattache à l'idylle bucolique des Alexandrins. Elle a dû naître des souvenirs de Théocrite, de Bion et de Moschos; et, en un certain sens, elle peut être considérée comme une résurrection de ce genre disparu, sous la forme nouvelle d'un récit en prose. La période de l'empire, par suite du développement de la vie urbaine, avait vu, dès ses débuts, se ranimer le goût des fictions rustiques. La philosophie du temps, détachée par principe du luxe et des habitudes mondaines, secondait ce mouvement spontané des esprits. Musonius, au premier siècle, recommandait l'agriculture et le séjour aux champs comme la meilleure vie et la plus saine. Dion de Pruse, un peu plus tard, se plaisait, dans son *Euboïque*, à peindre les mœurs pures et simples de deux familles isolées au milieu des bois et vivant là de la chasse ou du travail de la terre. Naturellement, les purs littérateurs, toujours à l'affût de la mode, suivaient. Alkiphron vers le milieu du second siècle, Élien, au début du troisième, composaient des lettres de campagnards. La sophistique mettait au nombre de ses exercices, soit les lettres de ce genre, soit les descriptions de sites pittoresques. A quel moment au juste entreprit-on pour la première fois de transporter cette mode dans le roman? nous l'ignorons. Pour nous, l'œuvre de Longus est à la fois la première et la dernière de son espèce, et nous ne savons même pas quand elle fut composée.

L'auteur semble avoir été un sophiste, originaire de Lesbos [1]. On a cru pouvoir conjecturer, sans preuve bien solide d'ailleurs, qu'il a fait quelques emprunts à Alkiphron et qu'il a été imité à son tour par Achille Tatios [2];

1. Voir l'avant-propos de sa pastorale.
2. Rohde, *Griech. R.*, p. 502 sqq.

ce qui le placerait après le second siècle et avant le cinquième. Son œuvre, intitulée *Daphnis et Chloé* (Τὰ κατὰ Δάφνιν καὶ Χλόην), comprend quatre livres. Bien que la célébrité de l'ouvrage ne doive pas nous en faire exagérer la valeur réelle, cette célébrité est loin d'être entièrement imméritée, et elle demande à être expliquée.

Ce qu'on ne peut refuser à Longus, c'est d'avoir mieux discerné qu'aucun autre romancier grec la vraie nature du roman. Au lieu d'en faire un récit d'aventures, chargé d'incidents et de coups de théâtre, et d'en promener l'action de pays en pays, il l'a conçu comme une peinture de mœurs et de sentiments, presque dénuée d'événements, et enfermée dans un même lieu. Innovation excellente. A vrai dire, cela lui était à peu près imposé par la nature même de son sujet : la pastorale est essentiellement sédentaire ; si les bergers qu'elle met en scène voyageaient, ce ne seraient plus des bergers, et le récit cesserait par là même d'être une représentation de la vie rustique. Le cadre enchaînait donc le narrateur, et ce fut pour lui un grand bonheur.

Au lieu de décrire des pays inconnus et des merveilles de convention, Longus nous met sous les yeux la campagne de Lesbos, aux environs de Mitylène : des champs, des bois, des montagnes, une grotte avec une source consacrée aux Nymphes, et le rivage de la mer. Ses descriptions ont beau être prétentieuses et maniérées, elles sont cependant prises dans la réalité; et ce qu'il y a en elles de vérité rachète leur élégance apprêtée. L'auteur a de l'imagination : il voit les choses, il s'entend à les grouper et à en dégager l'impression poétique. Chacune des saisons, qui forment comme les actes de son drame, est finement caractérisée ; il sait en noter non seulement l'aspect et le décor, mais l'influence morale, pour ainsi dire, c'est-à-dire la manière dont elle modifie l'action secrète que la nature exerce

sans cesse sur l'homme. Les scènes champêtres qu'il invente, ou qu'il imite, ont un charme réel. Ce sont de toutes petites choses, mais qui plaisent. Il nous intéresse à la construction d'un piège à sauterelles préparé par Chloé, à l'accident de Daphnis tombé dans une fosse à loup, à la vendange, à la tristesse de l'hiver qui sépare les jeunes amants, à la description d'une maison de paysan où l'on fait bon feu pendant que le vent glacé souffle au dehors, à la simple peinture de deux vieux arbres revêtus de lierre, abri hospitalier où les merles et les grives se réfugient en foule, tandis que le sol est couvert de neige. Tout cela est précis, vivant, amusant. Les événements proprement dits sont loin de valoir ces jolis tableaux de genre. L'enlèvement de Daphnis par les pirates, sa délivrance miraculeuse par le dieu Pan, la guerre entre Mitylène et Méthymne ne peuvent guère passer que pour de médiocres inventions. Mais ces événements sont peu de chose dans le récit, et ils n'en altèrent pas le caractère général.

Sur ce fond de réalité, les sentiments aussi devaient nécessairement se rapprocher de la vérité. Par malheur, c'est ici que le défaut capital de l'œuvre apparaît. Le vrai sujet était la peinture d'un amour ingénu qui naît et se développe; et ce sujet, délicatement traité, était charmant. Mais rien n'est plus difficile à peindre que l'ingénuité pour qui en manque absolument. Comment un sophiste, même heureusement doué, n'aurait-il pas gardé toujours et partout ses habitudes de raffinement? C'en était assez pour tout gâter. En outre, ce qui semble avoir le plus tenté Longus dans la peinture qu'il entreprenait, c'est, il faut bien l'avouer, son côté scabreux. Sans doute, le trouble des sens, les désirs obscurs et inquiets y avaient leur place marquée; mais il ne convenait ni qu'ils fussent sans cesse au premier plan, ni surtout que l'auteur conduisît ses deux personnages,

de l'ignorance à la pleine connaissance, par une série méthodique d'initiations graduées. Là est le vice intime de son œuvre, ce qui en fait un livre suspect, et ce qui lui a valu auprès de ses nombreux lecteurs un succès d'assez mauvais aloi. Vice moral et vice littéraire en même temps. Car non seulement l'auteur s'arrête avec complaisance à des scènes libertines, mais il prête simultanément à ses héros une ignorance prolongée et une curiosité incessante qui sont contradictoires. Nous sentons qu'il y a, dans ces inquiétudes qui s'analysent si savamment, dans ces plaintes raffinées, et surtout dans ces recherches malsaines, quelque chose de faux, qui a la prétention d'imiter la nature et qui en réalité la sophistique[1]. La traduction d'Amyot, revue par Paul-Louis Courier, a bien pu atténuer pour les lecteurs français les défauts du style de l'original, lui prêter une apparence de naïveté et de simplicité qui est très éloignée de son vrai caractère ; elle ne fait pas disparaître cette tare native, qui est la marque d'un âge de décadence.

V

La poésie du IIIe siècle, si pauvre qu'elle soit, ne peut pas être ici entièrement passée sous silence. Mais c'est lui faire toute la part qu'elle mérite que de la caractériser en quelques mots. Dans tous les genres, elle continue très obscurément celle du siècle précédent, sans rien innover, sans rien rajeunir, vide d'idées et de sentiments, dénuée d'imagination, et, bien souvent, n'ayant plus même pour elle la correction ni l'élégance de la forme.

1. Lire à ce sujet S. Marc Girardin, *Littérat. dramat.*, IV, ch. LIII, en se défiant pourtant d'une certaine exagération qui s'y fait sentir.

Divers témoignages nous font entrevoir d'abord une poésie officielle, qui a pour centre Rome, pour sujet l'éloge des empereurs, vivants ou morts, ou encore la célébration des événements qui les touchent. C'est ainsi que la vie de Septime-Sévère, et en particulier son expédition contre les Parthes, avait été racontée en détail dans divers poèmes pseudo-historiques, dont nous ne connaissons même plus les auteurs[1]. Vers le même temps, Gordien, le futur empereur, composait, tout jeune encore, un poème épique en trente livres, intitulé l'*Antoniniade,* où il retraçait la vie d'Antonin le Pieux et celle de Marc-Aurèle[2]. Le cercle lettré de l'impératrice Julia Domna, dont nous avons parlé, ne goûtait pas moins la poésie que l'éloquence : on a vu que le poème des *Cynégétiques,* du second Oppien, lui fut dédié. Ce goût se perpétue à travers tout le IIIe siècle. L'empereur Gallien, d'après Trébellius Pollion, non seulement favorisait la poésie, mais il la cultivait lui-même ; quand il célébra le mariage de ses neveux, nous dit ce biographe, tous les poètes « grecs et latins » de la cour composèrent des épithalames, et lui-même récita des vers dont il était l'auteur[3].

Le drame semble avoir complètement disparu. C'est vers la fin du IIIe siècle, probablement, qu'on a cessé de jouer les tragédies classiques. Philostrate de Lemnos, dans ses *Tableaux,* remarque encore, à propos de l'*Hercule furieux* d'Euripide, qu'on peut le voir souvent sur la scène [4]. Mais, cent ans plus tard, Libanios attestera que la tragédie a quitté le théâtre et est désormais confinée dans l'école [5]. C'est donc entre

1. Hérodien, II, ch. xv, 6.
2. Capitol., *Gordiani,* ch. III.
3. Treb. Pollion, *Gallieni,* ch. II, 6.
4. *Tableaux,* II, 23. Voy. Haigh, *The tragic drama of the Greeks,* p. 457.
5. Liban., *Contre Aristide,* p. 391 Reiske.

ces deux dates qu'elle a cessé d'être jouée en public. Et non seulement on ne la joue plus, mais on ne l'imite même plus. Nous ne connaissons aucune œuvre de forme dramatique qui puisse être rapportée à ce temps, après les « tragédies » d'Œnomaos de Gadara, dont il a été question plus haut.

Les seuls genres qui subsistent sont l'épopée mythologique, la poésie didactique, et certaines formes de poésie lyrique.

L'épopée mythologique paraît avoir été spécialement exploitée par les érudits. Sous Septime-Sévère, le lycien Nestor, de Laranda, compose des *Métamorphoses*, dont il ne reste rien, et il réalise en outre le tour de force inepte de refaire une *Iliade*, en éliminant successivement de chacun des vingt-quatre chants la lettre de l'alphabet qui en marquait le numéro d'ordre (Ἰλιὰς λειπογράμματος)[1]. Un peu plus tard, son fils, Pisandre, sous Alexandre Sévère, met en vers tout un cycle mythologique en soixante livres, qu'il intitule *Théogamies héroïques*, c'est-à-dire unions des dieux et des mortelles, des déesses et des héros[2]. — Vers le milieu du siècle, un poète dont Porphyre seul nous a conservé le souvenir, Zoticos, ami de Plotin et critique de profession, après avoir donné une édition d'Antimaque, versifiait la légende de l'Atlantide « très poétiquement »[3]. — Mais, en ce genre, le mieux doué paraît

1. Suidas, Νέστωρ Λαρανδεύς.

2. Suidas, Πείσανδρος Νέστορος. Pisandre semble avoir dissimulé sa personnalité et s'être donné pour un poète de l'âge antéhistorique. Voir dans l'*Hésiode* de Didot, la notice sur Pisandre de Rhodes, p. 6, et les fragments des *Théogamies héroïques*, p. 8. Mais cette supercherie n'est pas une raison pour mettre en doute l'attribution de ce poème au fils de Nestor, car les renseignements de Suidas sont précis et paraissent venir de bonne source.

3. Porphyre, *Vie de Plotin*, c. 7 : Τὸν Ἀτλαντικὸν εἰς ποίησιν μετέβαλε πάνυ ποιητικῶς.

avoir été l'égyptien Sotérichos, de la ville d'Oasis, qui, tout à la fin du même siècle ou peut-être dans les premières années du suivant, sous Dioclétien, composa toute une série de poèmes [1]. Suidas cite de lui un *Éloge de Dioclétien*, une *Histoire de Panthéa la Babylonienne*, une *Ariane*, un *Poème d'Alexandre*, où était racontée la prise de Thèbes [2]. Il faut ajouter à cette liste des *Calydoniaques* et un *Poème sur Oasis* [3]; mais sa grande œuvre paraît avoir été un poème mythologique, les *Bassariques*, en quatre livres, où il développait la légende de Dionysos [4]. C'est peut-être à ce poème perdu que Nonnos a dû la première idée de ses *Dionysiaques*, et, s'il en est ainsi, Sotérichos doit être associé en quelque mesure à l'honneur de la renaissance poétique dont Nonnos sera le chef.

La seule composition en vers, qui soit venue jusqu'à nous, entre celles qu'on peut rapporter à ce temps, est un poème didactique sans valeur littéraire, relatif à la divination. Ce poème, qui porte le nom de Manéthon et qui a pour titre Ἀποτελεσματικά, développe en six livres une série de règles astrologiques; assemblage confus, dont la plus grande partie, tout au moins, semble trahir une origine à peu près contemporaine d'Alexandre Sévère, tandis que d'autres parties appartiennent au IVe siècle [5].

1. Suidas, Σωτήριχος ; cf. Βασσαρικά.

2. C. Müller a cru pouvoir considérer comme des fragments de ce poème quelques vers choliambiques qui figurent dans le récit du Pseudo-Callisthène (Pseud. Call., p. XXIV, dans l'Arrien de la Biblioth. Didot).

3. Tzetzes, ad Lycophr., 486 et Et. de Byz., Ὕασις.

4. Fragments dans Duentzer, *Fragm. der ep. Poesie*, II, 99 sqq.

5. Les Ἀποτελεσματικά se trouvent dans le volume de la Biblioth. Didot qui contient Théocrite et les poètes didactiques. Voir l'étude préliminaire très complète de A. Koechly, seconde édition de Koechly, Leipzig, 1858. — On trouvera dans le même volume : un poème *Sur les Auspices*, qui porte le nom du philosophe MAXIME

La poésie lyrique n'est plus représentée au IIIe siècle par aucun nom important. Ce n'est pas à dire qu'elle eût cessé d'exister. Elle se perpétuait certainement entre les mains d'amateurs aujourd'hui inconnus, inventeurs oubliés de poèmes anacréontiques dont les œuvres figurent peut-être dans le recueil dont il sera question plus loin, épigrammatistes noyés dans les anthologies, ou encore auteurs d'odes de circonstance qui ont péri. Philostrate, dans une de ses lettres (*Epist.* 71), recommande à un ami riche et puissant un certain poète Celse, qui avait raconté toute sa vie dans des chansons d'amour, « comme font, dit-il, les naïves cigales ». Il a pu se rencontrer beaucoup de cigales de cette sorte dans le courant du IIIe siècle ; nous ne perdrons pas notre temps à leur faire la chasse.

VI

En face de la littérature frivole, nous avons vu se constituer, dès le siècle précédent, une littérature historique et philosophique, qui, sans atteindre à une originalité supérieure, nous a paru cependant l'emporter par le sérieux, la sincérité, le goût de la raison. Cette antithèse se continue à travers tout le troisième siècle, à peu près dans les mêmes conditions. Et, là aussi, nous rencontrons, dans l'histoire et dans la philosophie, des esprits sains, vraiment dignes d'estime.

La bonne tradition historique, en particulier, qui avait été si heureusement renouvelée, au temps de

(IVe siècle), mais qui paraît être l'œuvre d'un poète alexandrin ; des fragments astronomiques de DOROTHÉOS (d'époque inconnue) ; quelques vers élégiaques *Sur l'horoscope* d'ANNUBION, probablement contemporain de Néron, mais en tout cas antérieur au IVe siècle ; Engebrecht, *Hephaest. von Theben*, 36.

Trajan, d'Adrien et des Antonins, par Plutarque, par Arrien, par Appien, est alors représentée par un Dion Cassius, un Hérodien, un Dexippos. C'est un plaisir d'opposer aux creuses inventions des sophistes leurs œuvres sensées et instructives. Comme Arrien et comme Appien, tous trois sont des hommes d'affaires, qui se sont formés dans la vie pratique, et dont l'esprit, au lieu de se remplir de chimères, s'est appliqué de bonne heure aux réalités.

Dion Cassius (Cassius Dio Cocceianus) nous est surtout connu, quant à sa vie, par ce qu'il a dit de lui-même[1]. Né à Nicée, en Bithynie, un peu avant 155[2], il se rattachait par ses origines au philosophe Dion Chrysostome, de Pruse. Sa famille était des premières de la province. Son père, Cassius Apronianus, fut gouverneur de Dalmatie et de Cilicie sous Marc-Aurèle[3]; élevé par lui, le jeune Dion s'habitua de bonne heure à voir de près le fonctionnement de l'administration romaine, et il recueillit de sa bouche quantité de renseignements qu'il ne manqua pas d'utiliser plus tard[4]. Il dut venir à Rome dans les dernières années du règne de Marc-Aurèle, car il était déjà sénateur en 180, lorsque Commode prit le pouvoir[5]. Durant les treize années de son règne, il vécut à Rome, où il parut devant les tribunaux, comme accusateur ou comme défenseur[6]. Il eut

1. Notice très courte de Suidas, Δίων ὁ Κάσσιος; Photius, cod. 71. — Dissertation de Reimar *De vita et scriptis Dionis*, en tête de son édition, Hambourg, 1750, reproduite en partie dans le Dion de la Bibl. Teubner, t V.

2. Dion, 75, 15. La date de sa naissance ne peut être postérieure, puisqu'il était sénateur en 180, l'âge sénatorial étant de 25 ans. Elle ne peut guère être antérieure, à cause de la date de sa mort.

3. Dion, l. XLIX, 36, 4; LXIX, 1, 3; LXXII, 7, 2.

4. Voir par ex. LXIX, 1, 3: Ὁ πατήρ μου.., πάντα τὰ κατ' αὐτὸν ἐμεμαθήκει σαφῶς.

5. LXXII, 14.

6. LXXIII, 12.

ainsi l'occasion de connaître presque tous les hommes qui jouaient ou avaient joué un rôle dans les affaires de l'État, et il fut lui-même le témoin des folies du fils de Marc-Aurèle. Ami de Pertinax, il fut de ceux qui le saluèrent empereur en 193. Pertinax le désigna pour la préture, qu'il n'exerça qu'en 194 [1]. Déjà, il avait publié un livre *Sur les songes et les pronostics* (Περὶ τῶν ὀνειράτων καὶ τῶν σημείων) ; Septime-Sévère, alors simple général, l'ayant lu, y avait trouvé des raisons de croire à sa grandeur future, et avait écrit à l'auteur pour le complimenter [2]. Des relations amicales s'étant ainsi établies entre eux, l'avénement de Sévère (à la fin de 193) fut une bonne fortune pour Dion. Il exerça alors sa préture (194) ; et c'est à ce moment qu'il se fit historien.

Un songe lui avait révélé sa vocation [3]. Il écrivit d'abord l'histoire du règne de Commode, et il la soumit à Sévère : l'approbation et les encouragements de l'empereur le décidèrent à étendre son plan ; il entreprit d'écrire toute l'histoire de Rome, depuis les origines jusqu'à son temps. Il mit dix ans à en rassembler les matériaux, de 200 à 209 probablement, puis douze ans à les mettre en ordre et à les rédiger. La plus grande partie de son ouvrage, jusqu'à la mort de Septime-Sévère en 211, était donc achevée vers 221, un peu avant l'avénement d'Alexandre Sévère [4]. Les dix-neuf années du règne de Septime-Sévère ne lui avaient pas apporté de charges nouvelles. Soit que les dispositions de l'empereur à son égard fussent devenues moins favorables depuis qu'il s'était pris d'admiration pour Com-

1. LXXIII, 1 ; LXXII, 12.
2. LXXII, 23.
3. LXXII, 23.
4. Pour tous ces détails, nous avons son propre témoignage, très précis ; même passage. La date initiale ne peut être déterminée qu'approximativement et par conjecture. Voir Reimar, dissertation citée, p. LXI dans l'édition Teubner.

mode, soit que Dion préférât se donner tout entier à un travail qui devait immortaliser son nom, il semble avoir passé tout ce temps dans une sorte de retraite, tantôt à Rome même, tantôt en Campanie, à Capoue [1]. Sous Caracalla (211-217), il se vit obligé d'accompagner l'empereur dans plusieurs de ses expéditions, sans profit pour son avancement [2]. Macrin, en 218, le nomma commissaire impérial à Smyrne et à Pergame [3]; fonction qu'il dut exercer pendant plusieurs années. Quand il la quitta, ce fut pour rentrer dans son pays, en Bithynie, où la maladie le retint quelque temps [4]. Mais justement alors, la fortune lui redevenait plus favorable, peut-être par suite de l'influence nouvelle d'Alexandre Sévère adopté en 221 par Élagabale, et de sa mère, Mammæa. Il dut être honoré vers ce temps d'un premier consulat; bientôt après, il était appelé au gouvernement de la province d'Afrique, vers 224. Sa fermeté et son intelligence le désignèrent pour une situation plus difficile: il passa du gouvernement de l'Afrique à celui de la Dalmatie et de la Pannonie supérieure [5], où sa sévérité le fit redouter des légions. De retour à Rome, il faillit périr avec Ulpien dans une sédition des prétoriens [6]. Alexandre Sévère réussit à le sauver, et le désigna pour être son collègue dans un second consulat, en 229; en même temps, toutefois, il l'éloignait de Rome, par prudence. Dion revêtit donc sa charge en Campanie, ce qui ne l'empêcha pas de venir se montrer à Rome, quelques jours au moins, en qualité de consul; mais il était vieux

1. LXXVI, 2: Τοῦτο γὰρ τὸ χωρίον ἐξειλόμην τῶν τε ἄλλων ἕνεκα καὶ τῆς ἡσυχίας ὅτι μάλιστα, ἵνα σχολὴν ἀπὸ τῶν ἀστικῶν πραγμάτων ἄγων ταῦτα γράψαιμι.
2. Reimar, Dissertation, p. LXV.
3. LXXVI, 7.
4. LXXX, 1.
5. Même passage. Cf. Reimar, p. LXVII.
6. LXXX, 4.

et infirme; il obtint la permission de se retirer dans son pays, en Bithynie, où il passa ses dernières années [1]. Ce fut alors qu'il reprit son œuvre interrompue et conduisit son histoire au moins jusqu'à la date de son second consulat, sous une forme d'ailleurs plus rapide. Il dut mourir entre 230 et 240, âgé d'environ quatre-vingts ans. Outre son grand ouvrage, Suidas lui en attribue plusieurs autres, qui semblent n'en être que des parties détachées, et une *Vie du philosophe Arrien*, sur laquelle nous ne possédons aucun autre témoignage.

L'*Histoire romaine* (Ῥωμαϊκὴ ἱστορία) comprenait quatre-vingts livres, répartis d'après Suidas en huit décades. Elle nous est parvenue fort mutilée. Vingt-quatre livres seulement (de XXXVI à LX) subsistent dans les divers manuscrits. Ils embrassent l'importante période qui va de l'an 68 avant J.-C. à l'an 47 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire la fin de la république, les règnes entiers d'Auguste, de Tibère, de Caligula, et les premières années de celui de Claude. De plus, un manuscrit unique (Vatic. 1288) nous a conservé des parties mutilées des livres LXXVIII et LXXIX, relatifs aux règnes de Caracalla, de Macrin et d'Élagabale. Enfin, des fragments des trente-cinq premiers livres ont été retrouvés dans les extraits rassemblés par les soins de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Voilà tout ce qui reste de l'œuvre originale. Pour suppléer à ce qui manque, nous avons surtout l'abrégé qui fut rédigé dans la seconde moitié du XIe siècle par le moine Jean Xiphilinos de Constantinople. Par malheur l'exemplaire dont se servait Xiphilinos était déjà incomplet. L'abrégé ne commence qu'au livre XXXV, et il laisse de côté certaines parties (le règne d'Antonin le Pieux et les dix premières années de Marc-Aurèle) qui manquaient à l'abréviateur. Il faut

1. Même passage. Cf. Photius, cod. 71.

recourir, pour y suppléer, soit à l'*Histoire abrégée* composée au XII[e] siècle par Jean Zonaras, qui a mis grandement à profit l'ouvrage de Dion Cassius[1], soit à quelques autres compilateurs byzantins, qui l'ont également utilisé.

Quel fut au juste le dessein de Dion lorsqu'il entreprit cette œuvre immense? C'est ce qu'il est difficile aujourd'hui de déterminer avec certitude, car nous n'en possédons plus le début, où l'on doit supposer qu'il s'expliquait sur ses intentions. Mais il semble bien, à vrai dire, qu'il ne se soit formé aucune conception originale du rôle de l'historien. Il ne se propose de suivre spécialement ni l'histoire du développement de la puissance romaine, ni celle des institutions ou des mœurs, ni enfin celle des idées. Il n'a voulu que refaire ce qu'on avait fait avant lui, avec la prétention de faire mieux. Ce mieux, dans sa pensée, consistait à la fois en une information plus étendue et en une narration plus vivante. Alors même qu'il n'aurait pas parlé de son travail de préparation, prolongé pendant dix ans, nous en devinerions le sérieux et la durée, rien qu'à voir la solidité de son récit. Toutefois, dans cette préparation même, il n'a rien changé aux méthodes traditionnelles. Il a lu avec soin, comparé, critiqué les uns par les autres les historiens des différents âges de Rome, les Latins tels que Varron, Salluste, César, Asinius Pollion, Tite-Live, quoiqu'il les nomme peu ou point, sans doute aussi les Grecs, tels que Polybe, Denys d'Halicarnasse; mais il ne paraît pas être remonté jusqu'à leurs sources ni avoir cherché à les compléter ou à les corriger par l'étude des mémoires, des correspondances, des archives, des monuments. L'enquête historique n'a donc fait entre ses

1. J. Melber, *Beiträge zur Neuordnung der Fragmente des Dio Cassius* (Sitzungber. d. bay. Ak. d. W., philos. und hist. Cl., 1889).

mains aucun progrès. Elle est de valeur moyenne, précieuse encore pour nous par l'abondance et le bon choix des détails, mais bien moins curieuse et suggestive que celle de Plutarque par exemple. Le souci de l'exactitude, chronologique et géographique, atteste la conscience de l'auteur. Dans la dernière partie de son ouvrage, très mutilée, Dion parlait, souvent en témoin, des choses qui s'étaient passées de son temps. Ce qu'il en dit présente un intérêt particulier. Mais cela est exceptionnel. D'ailleurs, Dion a de véritables faiblesses d'esprit : les songes et les présages deviennent pour lui des événements graves, et il en multiplie les relations jusqu'au ridicule. En dehors de cela même, son esprit, naturellement judicieux, manque de hauteur et de pénétration. Il ne sait ni s'élever librement au dessus des préjugés et des partis pris, ni embrasser l'ensemble d'une époque ou le rôle total d'un homme d'État, ni dégager les grands traits d'une figure historique. Son récit est sensé, substantiel, instructif, d'une exactitude générale très probable ; on se dit, en le lisant, qu'on n'est pas trompé ; mais on n'a pas le sentiment d'être pleinement et vivement éclairé sur beaucoup de choses obscures qui seraient pourtant importantes à connaître.

Comme il fallait en ce temps qu'on imitât toujours un des grands auteurs classiques, Dion avait pris Thucydide pour modèle [1]. Nous venons de voir de combien il s'en est fallu qu'il lui ressemblât dans la partie scientifique de sa tâche. On ne peut pas dire qu'il soit beaucoup plus près de lui comme écrivain. Ses qualités littéraires semblent pourtant avoir été très estimées de ses contemporains et des lettrés des siècles suivants. Photius loue la noblesse de son style, le choix de ses

1. Photius, cod. 71 : Ἐν δὲ ταῖς δημηγορίαις ...μιμητὴς Θουκυδίδου, πλὴν εἴ τι πρὸς τὸ σαφέστερον ἀφορᾷ· σχεδὸν δὲ κἀν τοῖς ἄλλοις Θουκυδίδης ἐστὶν αὐτῷ ὁ κανών.

expressions, la construction savante de ses périodes et leur rythme, la clarté générale de son langage; et ces éloges ne sont pas entièrement immérités. Dion, préparé par une éducation littéraire très soignée, s'est appliqué à écrire dans une langue classique, sans recherche sophistique et sans affectation d'atticisme [1]. L'allure générale de son récit est simple : on le lit sans effort, souvent même avec plaisir. Mais, au fond, son art n'a rien de vraiment distingué. Des narrations monotones, sans traits vigoureux, sans vivacité, sans imagination; des réflexions quelquefois insignifiantes, toujours dépourvues d'accent et de relief; une certaine sécheresse, qui se fait sentir partout. Comme Thucydide et les historiens classiques, il insère fréquemment des harangues dans son histoire. Plusieurs de ces compositions ne sont pas sans mérite : on cite, comme intéressants pour l'historien, les deux longs programmes d'administration qu'Agrippa et Mécène sont censés développer devant Auguste au livre LII. Mais en général ces morceaux de prétendue éloquence sont singulièrement fastidieux. Dion n'a aucunement le sens dramatique qui donne la vie aux personnages. Il n'a ni assez de philosophie pour dégager les idées essentielles d'une situation, ni assez d'art pour les mettre en valeur. Faute de ces qualités, ses harangues, décolorées et prolixes, ne sont trop souvent que des hors-d'œuvre.

Moins connu aujourd'hui que Dion, Hérodien lui est au moins égal en mérite, quoique son œuvre n'ait ni la même étendue, ni la même importance historique [2]. Nous

1. Dion, 1, 2 : Ὅτι κεκαλλιεπημένοις, ἐς ὅσον γε καὶ τὰ πράγματα ἐπέτρεψε, λόγοις κέχρημαι. Cela n'empêche pas d'ailleurs qu'il n'y ait chez lui des expressions et des formes non classiques.

2. Hérodien, I, ch. xi, 5 et II, ch. xiv, 7. Il est superflu, après cela, de faire remarquer qu'Hérodien l'historien ne doit pas être

voyons, par son propre témoignage, qu'il était déjà en âge d'observer à la mort de Marc-Aurèle en 180, et qu'il vécut au delà de 250. On peut donc circonscrire approximativement sa vie entre 165 et 255. Nous ignorons son pays; mais il est certain qu'il se regardait comme chez lui en Italie [1]. Il déclare avoir exercé des charges impériales ou publiques, ce qui donne à penser qu'il dut être quelque chose comme avocat du fisc ou procurateur impérial, et qu'il parvint peut-être ensuite à de plus hautes charges, mais sans parcourir la carrière des honneurs [2]. Son œuvre atteste qu'il reçut une éducation littéraire des plus soignées. Il semble avoir entrepris d'écrire lorsqu'il était déjà âgé, vers 250, avec l'intention d'embrasser dans son récit les soixante-dix ans qui s'étaient alors écoulés depuis la mort de Marc-Aurèle [3]. En réalité, il ne dépassa pas l'année 238, date de l'avènement de Gordien III.

L'ouvrage d'Hérodien est proprement une histoire des successeurs de Marc-Aurèle (Τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίαι); elle comprend huit livres, division qui est marquée par l'auteur lui-même. Son dessein, il nous le dit, a été de raconter les actes des empereurs dont il avait eu connaissance directement [4]. C'était donc la personne des souverains qu'il avait en vue plus que les destinées de l'empire; et, en fait, son ouvrage a un caractère biographique, qu'on est en droit de regretter

confondu, comme il l'a été autrefois par Sylburg et par d'autres, avec le grammairien Hérodien dont nous avons parlé plus haut.

1. II, ch. II, 8, ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ. Cf. III, ch. VIII, 10, spectacles qu'il a vus à Rome sous Septime-Sévère. Jugement sur les Grecs, III, ch. II, 7.

2. I, ch. II, 5. : Ἔστι δ' ὧν καὶ πεῖρα μετέσχον ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις γενόμενος.

3. II, ch. XIV, 7.

4. II, ch. XIV, 7 : Ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι ἃς αὐτὸς οἶδα.

sans doute, puisqu'il exclut beaucoup de choses des plus intéressantes, mais qui semble avoir été voulu par l'auteur. Quant à la sincérité dont il fait profession avec quelque emphase dans sa préface, elle paraît réelle [1]. Hérodien a eu sans doute ses préjugés, il a pu se tromper dans certaines appréciations, mais il semble avoir recherché loyalement la vérité. Il mentionne souvent ceux qui ont écrit sur les choses de son temps, quoique, en général, sans les nommer. Il a dû les lire; mais son information, ordinairement, paraît reposer plutôt sur des souvenirs, sur des notes prises au jour le jour, sur ce qu'il a vu ou entendu dire. Elle est intéressante, sans être ni très curieuse des détails, ni même toujours assez précise. Peu de chronologie, sauf les grandes indications, peu de géographie, aucune connaissance des choses militaires. Ce qui paraît l'attirer le plus et ce qu'il note le mieux, bien qu'à grands traits encore, c'est le côté moral de l'histoire, le caractère des empereurs et de leurs conseillers, les influences qu'ils ont subies, les mouvements de l'opinion. Imitateur de Thucydide, de même que Dion, mais avec une méthode plus consciente, il a emprunté à son modèle cette conception psychologique de son rôle. Son plus grand tort est de ne pas savoir se défendre assez de la rhétorique. Bien qu'il ait de la réflexion, ses trop nombreuses harangues sont fâcheuses par l'abus des souvenirs classiques; elles le seraient bien plus encore, s'il n'avait heureusement visé à la concision. Ses récits ont beaucoup plus de mérite. Hérodien ne manque ni d'imagination ni d'art; et c'est par là qu'il l'emporte sur Dion : il sait composer une scène, détacher un personnage, donner aux moments dramatiques leur valeur et leur effet. Si sa langue n'est

1. Capitol. *Clod. Albin.*, 12, 14 : Quæ qui diligentius scire velit, legat Marium Maximum de latinis scriptoribus, de græcis Herodianum, qui ad fidem pleraque dixerunt.

pas très pure, si la phrase est parfois d'une forme étudiée qui sent l'imitation et l'artifice, le style a pourtant de la tenue, et même, çà et là, un certain éclat [1]. On sait gré à l'auteur de n'être ni sottement affecté ni insipide, comme l'étaient les purs rhéteurs du temps.

Hérodien est resté pour nous le principal témoin d'une période agitée ; et ce sont en partie ses récits que nous retrouvons dans ceux des historiens latins du temps de Dioclétien et de Constantin, tels que Spartien, Lampride et Capitolin, qui ont raconté les mêmes événements.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur d'autres historiens tout à fait secondaires du même siècle, dont il ne nous reste que les noms ou de courts fragments. Il suffit de nommer : Asinius Quadratus, qui écrivit en ionien l'*Histoire de Rome* depuis sa fondation jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère, et une *Histoire des guerres des Parthes* assez souvent citée : [2] — Callinicos surnommé *Suctorios*, de Petra, en Palestine, qui enseignait la rhétorique à Athènes vers la fin du IIIe siècle et composa un recueil curieux de *Récits Alexandrins*, en dix livres (Περὶ τῶν κατ' Ἀλεξάνδρειαν ἱστοριῶν βιβλία δέκα) [3] ; — Nicomaque et Callistrate de Tyr, historiens d'Aurélien [4]. — Seul, entre ces écrivains disparus, Dexippos mérite d'être signalé [5]. Publius Herennius Dexippos, d'Athènes, appartenait à la famille sacerdotale des Kéryces ; il vécut dans la seconde moitié du IIIe siècle. Orateur et historien, ce fut aussi un homme public et un général éner-

1. Photius, cod. 99, le loue avec excès, mais son jugement repose sur des impressions justes.

2. *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 659.

3. *Ibid.*, p. 663.

4. *Ibid.*, p. 664-665.

5. *Ibid.*, p. 666 et suiv. — Suidas, Δέξιππος ; Photius, cod. 82. CIG, I, 380. Trebellius, *Gallieni*, ch. XXIII. — Les fragments de Dexippe se trouvent aussi dans les *Historici græci minores* de Dindorf, t. I, Bibl. Teubner.

gique. Il exerça les hautes charges d'archonte-roi, puis d'archonte éponyme; et quand les Hérules, sous Gallien, en 267, ravagèrent l'Achaïe et prirent Athènes, ce fut lui qui organisa la résistance et sauva son pays. Ce vaillant homme avait composé plusieurs ouvrages historiques : une *Histoire des successeurs d'Alexandre* (Τὰ μετ' Ἀλέξανδρον), une *Chronique* (Χρονικά), une *Histoire des guerres des Scythes* (Σκυθικά). Sa *Chronique* révélait surtout un érudit soucieux d'exactitude; c'était un exposé chronologique des grands faits de l'histoire universelle, depuis les temps fabuleux jusqu'à l'année 269; elle est souvent citée par les historiens de l'*Histoire Auguste,* et Eusèbe, qui l'a continuée, en atteste la minutie laborieuse [1]. Dans ses histoires, il devait ressembler à Hérodien, plus encore par ses défauts que par ses qualités. Comme lui, il croyait bien faire d'imiter Thucydide, et, comme lui aussi, il s'appliquait à composer de belles harangues. Les fragments qui nous restent des *Successeurs d'Alexandre* semblent provenir de deux discours, prêtés par lui l'un à Hypéride, l'autre à Phocion. Dans ses *Guerres des Scythes,* où il recontait en détail les invasions des barbares dont il avait été le témoin, il s'était mis lui-même en scène ; on peut lire encore une partie d'une harangue qu'il était censé avoir tenue aux Athéniens, quand il les arma contre les Goths (fr. 21). Du même ouvrage proviennent deux discours, une adresse des députés barbares à l'empereur Aurélien et la réponse de l'empereur (fr. 24). Les autres extraits sont d'intéressantes descriptions de sièges, où l'on reconnaît un narrateur exact, mais un écrivain médiocre.

Nommons enfin, pour clore cette liste, le philosophe Porphyre, dont nous parlerons bientôt plus au long. Il appartient à la série des historiens par sa *Chronique,*

1. *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 670.

dont Eusèbe a grandement profité; mais cette chronique elle-même n'intéresse guère l'histoire de la littérature[1].

A côté de l'histoire politique, nous pouvons placer ici l'histoire de la philosophie, qui est représentée en ce temps par l'œuvre, très médiocre, mais très renommée, de Diogène Laërce.

Personne, à ce qu'il semble, ne s'était encore avisé en Grèce d'embrasser dans un ouvrage d'ensemble l'histoire de toutes les écoles philosophiques à la fois. Chaque secte avait ses archives et ses traditions. Elle conservait avec soin la liste des maîtres qui s'étaient succédé à sa tête depuis son fondateur; c'était un point d'honneur pour elle que de pouvoir montrer qu'elle se rattachait à lui par une filiation non interrompue. En outre, elle gardait souvent sa bibliothèque, accrue peu à peu, ses ouvrages et ceux de ses principaux successeurs, leurs testaments, qui étaient à la fois de précieux souvenirs et des titres de propriété. D'assez nombreux écrivains avaient mis à profit ces documents : les uns, tels qu'Aristoxène, Speusippe, Hermippe, Antigone de Carystos, pour composer des biographies, les autres tels que Sotion, et après lui Héraclide Lembos, pour établir les successions des chefs d'école (διαδοχαὶ φιλοσόφων) : d'autres encore, tels que Théophraste, Areios Didymos, Aetios, pour résumer les points essentiels des doctrines de chaque secte. Mais ces ouvrages ne touchaient qu'à des parties restreintes de l'histoire de la philosophie. Cette histoire elle-même restait à écrire.

Diogène Laërce n'était pas l'homme qui aurait pu combler cette lacune. Suivre le développement des idées, noter dans leurs transformations la part des individus et celle des temps, étudier l'entrecroisement des in-

1. *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 488 et suiv.

fluences à travers les relations et les dissidences des écoles, était une entreprise qui eût demandé un esprit supérieur. Il n'avait, lui, que la patience et les aptitudes d'un compilateur, et il n'a fait qu'une compilation.

La forme exacte de son nom est douteuse. Il s'appelait peut-être Diogène Laertios, mais plus probablement Diogène tout court, originaire de Laerte en Cilicie [1]. Non seulement sa vie nous est entièrement inconnue, mais nous ne savons pas même sûrement en quel temps il a vécu. Ce qui paraît autoriser à le placer au commencement du IIIe siècle, c'est que, d'une part, il conduit l'histoire du scepticisme jusqu'au premier successeur de Sextus Empiricus (IX, 116), et que, d'autre part, il ignore entièrement le néoplatonisme. Il semble avoir été épicurien, du moins de tendance. Son ouvrage s'adressait à une femme de haut rang, curieuse de philosophie (III, 47), dont le nom n'a pas été conservé. Le dessein en est des plus superficiels : énumérer les principaux représentants de chaque école, résumer leur biographie, en y faisant entrer le plus possible d'anecdotes et de bons mots, donner ensuite une liste de leurs ouvrages et un aperçu de leurs théories, voilà tout ce qu'il a eu en vue. Il paraît avoir cru que c'était là l'histoire de la philosophie.

Son exposé comprend dix livres. Les deux premiers traitent des Sept Sages, des premiers philosophes, de Socrate et de ses disciples, à l'exception de Platon. Celui-ci occupe à lui seul tout le IIIe livre; l'Académie, le IVe. Le Ve nous fait connaître Aristote et ses disciples; le VIe, les Cyniques; le VIIe, les Stoïciens. Au VIIIe livre, nous revenons à Pythagore et à son école. Dans le IXe, nous trouvons, pêle-mêle, Héraclite, les Éléates, Leucippe et Démocrite, d'autres encore, et enfin les Scepti-

1. Ét. de Byz., 695, 7, Διογένης ὁ Λαερτιεύς. Mais il l'appelle ailleurs (239, 15) Λαέρτιος Διογένης.

ques. Le x[e] est tout entier pour Épicure et les Épicuriens. Dans tout cela, ni plan réfléchi, ni pensée philosophique ; et nul mérite, ni d'écrivain, ni de critique. Diogène a dépouillé d'autres ouvrages, c'est tout son rôle [1]. La valeur de son livre consiste dans la grande quantité de faits qu'il nous a conservés. S'il a droit de figurer parmi les œuvres littéraires, c'est donc seulement en raison du dessein qui l'a inspiré et de l'influence qu'il a exercée : tout imparfait qu'il est, il a contribué à établir que la philosophie doit avoir son histoire, et il a suggéré à d'autres l'idée de l'écrire.

VII

Le seul effort de création vraiment original qui ait été fait par l'esprit grec au III[e] siècle, c'est celui des Néoplatoniciens [2].

Depuis longtemps, quelque chose en fait de philosophie se préparait. Les vieilles doctrines s'étaient peu à peu rapprochées ; elles tendaient à se fondre les unes dans les autres, en absorbant ce qui subsistait des anciennes religions helléniques et en attirant certains éléments des croyances nouvelles. Une synthèse était nécessaire, mais elle se faisait attendre. Elle avait apparu, imparfaite, timide, confuse encore, chez un Philon, un Plutarque, un Nouménios. Au commencement du III[e]

1. Les deux ouvrages dont il paraît s'être le plus servi sont l'Ἐπιδρομὴ φιλοσόφων de Dioclès de Magnésie, écrivain du I[er] siècle av. J.-C., et la παντοδαπὴ ἱστορία de Favorinus. Voir Fr. Nietzsche, *De Laertii fontibus*, Rhein. Mus., t. XXIII, XXIV, XXV ; V. Egger, *De fontibus Diogenis Laertii*, Bordeaux, 1881.

2. J. Simon, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, 2 vol., Paris, 1845 ; Vacherot, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, 3 vol., Paris, 1846, 1851 ; Zeller, *Phil. d. Griechen*, t. V, p. 418 et suiv ; Chaignet, *Hist. de la psychol. des Grecs*, 5 vol., Paris, 1893 ; le tome IV est consacré à la psychologie de Plotin.

siècle, nous la retrouvons toujours hésitante, toujours dominée par des questions particulières, chez le péripatéticien Alexandre d'Aphrodise, qui nous a laissé d'abondants et précieux commentaires sur plusieurs traités d'Aristote [1]. Tout cela avait son prix ; mais ce n'était pas là cette pleine et profonde appropriation de l'hellénisme aux besoins du jour qui, seule, pouvait lui permettre de durer encore [2]. Elle ne se produisit que vers le milieu du siècle, aux heures les plus sombres de l'anarchie ; et elle fut l'œuvre de Plotin. Il est vrai que, si la place de celui-ci est grande dans l'histoire des idées, elle est en somme petite dans celle des lettres ; et par conséquent, au point de vue qui est le nôtre, un simple aperçu de son œuvre devra suffire. Mais il faut essayer au moins de marquer en quelques traits ce qui fait sa valeur comme penseur et de faire entrevoir, à travers l'imperfection de ses ouvrages, la vigueur de son génie.

Né en 204 à Lycopolis d'Égypte, et mort à 66 ans, en 270, Plotin fit tout ce qui dépendait de lui pour vivre caché [3]. Son enfance et sa jeunesse se passèrent à Alexan-

1. Nous avons de lui des commentaires sur les *Analytiques*, sur les *Topiques*, sur la *Météorologie*, sur le traité *De la Sensation*, sur une partie de la *Métaphysique*, et en outre plusieurs écrits indépendants, dont le Περὶ εἱμαρμένης, dédié en 211 à Septime-Sévère et à Caracalla. Les commentaires, souvent édités séparément, doivent être réunis dans la grande édition des *Commentaria circa Aristotelem* de l'Académie de Berlin. Les *Scripta minora* ont été publiés par Bruns, *Suppl. in Aristotel.*, t. II.

2. Nous ne nous arrêtons pas ici aux ouvrages sans intérêt. On rapporte au IIIe siècle le *Lexique de Platon*, du sophiste Timée, que Ruhnken a tiré d'un ms. de la Biblioth. de Saint-Germain. Cf. Photius, cod. 151. Édition de Ruhnken, Leyde, 1754 et 1789. Ce lexique est joint à plusieurs éditions de Platon, notamment à celle d'Hermann, dans la Bibl. Teubner, t. IV, p. 397. Il n'y a rien à en tirer ni pour la philosophie, ni pour la philologie.

3. Nous sommes surtout renseignés sur la vie de Plotin par la *Biographie* qu'a écrite Porphyre. Cf. Suidas, Πλωτῖνος, et Eunape *Vie des Soph.*, *Plotin*.

drie. Ce fut là que les leçons d'Ammonios Saccas lui révélèrent la philosophie [1]. Il les suivit pendant onze ans, de 232 à 243. En 243, désireux de s'initier à la sagesse renommée des Perses et des Indiens, il accompagna l'empereur Gordien III dans son expédition contre Ctésiphon et faillit périr au milieu du désastre de l'armée. Il put s'échapper, gagna Antioche, puis vint s'établir à Rome, en 244, sous le règne de Philippe l'Arabe. C'est là qu'il vécut pendant ses vingt-six dernières années, entouré d'un cercle de disciples, et tout absorbé par son enseignement, qu'une inspiration divine semblait animer. La profondeur de ses pensées, la pureté de son caractère, plus que son talent de parole, lui attiraient des auditeurs nombreux, parmi lesquels des sénateurs et plusieurs femmes distinguées. L'empereur Gallien (260-268) et sa femme, l'impératrice Salonine, lui témoignèrent une constante faveur [2]. Mais la simplicité de sa vie n'en fut pas altérée. Il touchait à peine à la vieillesse, lorsqu'il mourut en Campanie, près de Pouzzoles, dans un lieu où il se rendait fréquemment en été.

Plotin a écrit pendant toute sa vie, sans se soucier un seul instant de bien écrire. Jamais, nous dit Porphyre, il ne se relisait ; il ne s'attachait qu'à la valeur de la pensée, et ne se préoccupait ni de style, ni même d'orthographe [3]. Ce premier jet était d'ailleurs le résultat d'une méditation aussi profonde qu'abondante.

1. Ammonios Saccas lui-même n'a rien écrit. Son rôle a été tout philosophique ; il n'y a donc aucune raison de le faire figurer dans une histoire littéraire. D'ailleurs, ses idées ne nous sont pas assez connues pour qu'on puisse y discerner sûrement ce qui est de lui et ce que Plotin y a ajouté.

2. Treb. Pollion, Gall., ch. III. Porphyre rapporte (V. *de Plotin*, 12) qu'il fut question entre eux de fonder en Campanie une cité sur le modèle de celle de Platon. Elle devait s'appeler Platonopolis. Il est difficile de décider aujourd'hui jusqu'à quel point un tel projet était sérieux de la part de l'Empereur.

3. *Vie de Plotin*, 8.

Les pensées se pressaient dans son esprit; il ne prenait pas le temps de les exprimer. Il fallait, en le lisant, deviner ce qu'il avait voulu dire, à travers un enchevêtrement de phrases incomplètes et incorrectes. L'espèce d'enthousiasme intellectuel que provoquait en lui le travail de la pensée, loin d'atténuer ces défauts, les aggravait plutôt, en l'empêchant de s'en rendre compte [1].

Ce sont ces notes, jetées ainsi au jour le jour, sans plan préconçu, sans titres distincts, et publiées par traités isolés à partir de 253, que Porphyre, sur l'invitation de son maître, recueillit, classa, organisa de son mieux, et qu'il nous a transmises [2]. L'ouvrage ainsi constitué fut nommé par lui les *Ennéades* (Ἐννεάδες), c'est-à-dire les *Neuvaines,* parce qu'il avait groupé ces dissertations par séries de neuf livres. Le tout forme cinquante-quatre livres, six neuvaines. En rassemblant ces morceaux détachés, Porphyre a essayé d'y mettre quelque ordre, et lui-même nous a exposé son plan [3]. La première ennéade se rapporte principalement à la morale; la seconde et la troisième, au monde et à la manière dont il est gouverné: la quatrième, à l'âme; la cinquième, à la raison; la sixième, à certaines questions sur la nature de l'être. Dans chaque ennéade, les dissertations se suivent selon l'ordre dans lequel elles ont été composées. Mais ce plan est plus apparent que réel; car, en fait, il y a de tout dans chacune des parties de l'œuvre, et la faute n'en est pas à l'ordonnateur : ces méditations complexes ne pouvaient être assujetties à aucun arrangement vraiment organique.

Si un tel ouvrage peut séduire les initiés, il semble fait pour repousser les simples lecteurs. Et pourtant, en tant qu'il révèle et qu'il éclaire profondément certaines

1. *Ibid.,* ch. XIV.
2. *Ibid.,* ch. XXIV.
3. *Ibid.,* ch. XXIV et suiv.

parties intimes de l'âme des contemporains, il est de nature à intéresser quiconque réfléchit.

Ce qu'il exprime d'abord, avec une force et une sincérité singulières, c'est le détachement des choses terrestres, le désir et le besoin de libérer l'âme du corps [1]. L'ascétisme grec, tel qu'il s'était développé depuis Socrate, chez Antisthène, chez Zénon, chez Épictète, vient aboutir à ce livre comme à son terme naturel. Seulement, la rupture des liens matériels, l'indifférence aux choses qui ne dépendent pas de nous, n'y sont plus présentées comme une fin, ni comme le suprême effort de la vie. Elles y sont posées en principe, comme la donnée préalable de toute philosophie. Le stoïcisme tendait à affranchir l'homme. Pour Plotin, cet affranchissement est le point de départ de toute activité intellectuelle et morale. Impossible de se mettre plus résolument hors du monde, de se jeter plus immédiatement dans l'idéal. Plotin, nous dit Porphyre, semblait rougir d'être dans un corps, ἐῴκει αἰσχυνομένῳ ὅτι ἐν σώματι εἴη [2]. Voilà le parti pris fondamental. De là, l'élan premier et décisif, qui emporte toute la doctrine : nous avons affaire à un homme qui commence par rejeter l'humanité. Terme nécessaire d'une tendance née de l'hellénisme, mais destructrice du vrai esprit hellénique. Dès que la raison avait commencé à critiquer les conditions normales de la vie, à vouloir soustraire l'homme à la loi de la nature, considérée comme une servitude, elle devait peu à peu en venir là. Plus les liens de la cité se détendirent, plus le mouvement se précipita. Dans les misères du III[e] siècle, dans le néant politique, dans la confusion sociale, il était fatal qu'un grand esprit le conduisît d'un

1. *Enn.*, I, l. II, 1 : Ἐπειδὴ τὰ κακὰ ἐνταῦθα καὶ τόνδε τὸν τόπον περιπολεῖ ἐξ ἀνάγκης, βούλεται δὲ ἡ ψυχὴ φεύγειν τὰ κακά, φευκτέον ἐντεῦθεν. — *Enn.*, III, l. IV, 2 : Φεύγειν δεῖ πρὸς τὸ ἄνω.

2. *Vie de Plotin*, 1.

seul coup à son terme. La philosophie de Plotin est la voix d'une humanité qui voudrait s'échapper du monde : la grande affaire de l'homme n'est décidément pas de vivre ici-bas ; et le premier usage qu'il doit faire de la raison étant de comprendre qu'il est captif dans la matière, le premier effort de sa volonté doit être de s'élancer au delà.

Cet au delà est justement l'objet propre de la pensée du sage et de son amour. Pensée et amour découvrent Dieu dans une infinie profondeur, par delà tout ce qui peut être exprimé ou même compris. Ce qu'on a pris pour Dieu en des temps divers n'est qu'une série de degrés qui mènent à lui, mais qui ne l'atteignent pas. Condensant, en un large système d'éclectisme, des éléments de théologie empruntés à toutes les philosophies et à toutes les religions de l'hellénisme, Plotin se plaît à montrer cette hiérarchie de l'être, qui part de la matière, monte du corps à l'âme, de l'âme à la raison, de la raison à Dieu. Il étend et décompose sa notion de la divinité, de façon à y faire entrer tout ce que l'humanité a cru en apercevoir dans le passé, bien qu'il s'élève lui-même toujours plus haut. Il croit aux démons avec Hésiode, aux dieux de la mythologie avec les vieux poètes, avec le peuple, avec la tradition des cultes publics et privés, au démiurge avec Timée, à la divinité des astres avec Aristote et les Stoïciens, à celle des idées avec Platon [1]. Mais rien de tout cela ne lui suffit ; car, plus l'esprit monte vers l'abstraction, plus l'abstraction recule devant l'esprit. Et il arrive ainsi jusqu'à l'unité absolue, jusqu'à l'être qui, n'étant qu'être, lui semble la réalité même. Il a synthétisé la plus pure substance des croyances antérieures sans en rien laisser perdre, il

1. Non pas, bien entendu, que toutes ces conceptions soient simplement incorporées telles quelles à son système ; elles y sont fondues, mais on peut les y retrouver, et d'autres encore.

en a organisé les éléments, et maintenant il les dépasse, ou il croit les dépasser. Non qu'il ait la prétention d'ouvrir des voies nouvelles. Il se dit platonicien, et il interprète Platon. Mais son interprétation, portée à la fois par le rêve et par la logique, prend librement son essor, sans douter de sa légitimité. Or, c'est là ce qui fait sa force. Elle s'adresse, pleine de confiance, à toutes les habitudes de foi ancienne comme à toutes les puissances de croire non satisfaites encore; et, chose que personne jusque là n'avait su faire, elle les entraîne, à travers les créations successives de l'hellénisme, jusqu'à quelque chose qui semble supérieur et nouveau. En cela aussi, elle répond à un besoin profond des contemporains, ou mieux à plusieurs besoins, également impérieux, quoique contradictoires. Plotin ne détruit rien : il concilie, il transforme, il fait à chaque chose sa place; et pourtant, sous ces conciliations, il y a une pensée qui va de l'avant, un élan qui donne le sentiment du progrès.

Mais ce qu'il apporte surtout, comme nouveauté, ce ne sont pas tant des idées que des tendances et des méthodes. D'autres avant lui, et depuis longtemps, avaient introduit le mysticisme dans la conscience grecque [1]; il est le premier qui l'ait mis au cœur même de l'hellénisme, en le proclamant la suprême forme de la vie intellectuelle et morale.

Déjà, sans doute, Platon avait enseigné que la fin de l'homme était de se faire semblable à Dieu (ὁμοιοῦσθαι τῷ θεῷ). Cette formule, Plotin la garde, il la répète sans cesse, il en fait la loi même de l'activité humaine, mais il lui donne une tout autre portée. Car la plupart des choses qui semblaient à Platon des moyens de se mettre

1. Dès le siècle précédent, sous Antonin et Marc-Aurèle, la théurgie chaldéenne tendait à se populariser dans le monde grec. Suidas, Ἰουλιανός Χαλδαῖος φιλόσοφος et Ἰουλιανός, fils du précédent.

en contact avec Dieu n'ont plus pour lui qu'une valeur secondaire. Il ne s'intéresse vraiment ni à la science, ni à l'État : il n'a au fond qu'un médiocre sentiment de la beauté, qui passionnait son maître. Ce qui l'attire, ce qui l'absorbe, c'est la contemplation par l'intelligence. La vraie vertu pour lui, celle qui est digne de l'homme, ce n'est pas celle qui se manifeste dans la société, bien qu'elle lui paraisse à coup sûr nécessaire et bonne ; il l'approuve, mais elle ne le retient pas. Il faut s'unir à Dieu par la pensée, monter à Dieu, vivre en Dieu : voilà le but ; voilà ce qui vaut la peine d'être constamment cherché.

L'intelligence humaine désormais doit s'orienter vers cette idée. Tous ses efforts, toutes ses démarches tendront là. Elle ne cherchera plus à connaître le monde pour l'admirer, encore moins pour savoir s'y conduire ; elle n'y verra qu'un degré nécessaire qu'il faut franchir ; elle y mettra le pied pour le dépasser [1]. Toujours plus haut et plus loin. L'homme lui-même, l'âme, la société ne sont pas des choses sur lesquelles elle puisse s'arrêter. Elle les considère en passant ; c'est une connaissance qui prépare la vraie connaissance ; rien de plus. Il faut apprendre à voir, au travers de ce qui est sensible, ce qui ne l'est plus ; il faut habituer le regard de l'âme à se poser sur l'intelligible. Cela exige une purification constante (κάθαρσιν), pour qu'elle ne soit plus ni troublée ni offusquée par rien de ce qui vient des sens. Ainsi la vie intérieure, absorbée dans l'idée de Dieu, se substitue à la vie active. Tout l'homme est pris par cette poursuite éternelle d'une vision qui dépasse sa nature, mais qui lui apparaît désormais comme seule digne de son amour.

1. *Enn.* I, l. VI, ch. VIII : Ἰδόντα γὰρ δεῖ τὰ ἐν σώμασι καλὰ μή τι προστρέχειν, ἀλλὰ γνόντας ὡς εἰσὶν εἰκόνες καὶ ἴχνη καὶ σκιαί, φεύγειν πρὸς ἐκεῖνο οὗ ταῦτα εἰκόνες.

Comment parviendra-t-il à saisir cette image fuyante, à réaliser cette union irréalisable ? C'est ici que se manifeste la force efficace de la doctrine, et du même coup son danger.

Elle crée, dans l'âme qui l'accepte pleinement, un sentiment tout-puissant. Plotin, lorsqu'il exprimait ses idées, nous dit Porphyre, était le plus souvent saisi d'un véritable enthousiasme, qui donnait à son langage un accent passionné [1]. Jamais l'amour, qui, selon Platon, était la condition même de la philosophie, n'a été plus apparent que chez le père du néoplatonisme [2]. Amour épuré, subtil, tout enfiévré d'abstractions ; mais, avec cela, merveilleusement fort et ardent, répandu partout, vivifiant toutes les parties de l'enseignement, exaltant les méditations secrètes comme les entretiens du maître et des disciples, pénétrant et remplissant la vie tout entière. Or cet enthousiasme, cette effusion du cœur, n'était-ce pas là ce qui avait manqué le plus au stoïcisme, au péripatétisme, à l'Académie elle-même, quand elle s'était écartée de Platon ? et n'était-ce pas aussi ce qui était le plus demandé alors par l'instinct des natures sincères, qui sentaient le vide de la vie sociale, la nullité de la sophistique, la sécheresse du savoir scolaire ? Pour elles, cette doctrine qui enseignait à aimer, ou plutôt qui était toute faite d'amour, c'était le plus grand des bienfaits. Et, comme elle s'appuyait à la religion traditionnelle, elle rendait aux croyants, ou à ceux qui désiraient croire, l'immense service de réintégrer dans cette religion un principe de vie, de la réchauffer, pour ainsi dire, et par conséquent de l'approprier de nouveau aux besoins du cœur. Grâce à elle, l'hellénisme, comme autrefois, s'emplissait de beauté morale, il sentait pal-

1. *Vie de Plotin*, ch. XIV : Τὰ πολλὰ ἐνθουσιῶν καὶ ἐκπαθῶς φράζων.
2. *Ibid.*, ch. XXIII : Ἀεὶ σπεύδων πρὸς τὸ θεῖον, οὗ διὰ πάσης τῆς ψυχῆς ἤρα.

piter en lui d'ardentes aspirations vers l'idéal, il se dépouillait de son pédantisme suranné, il recommençait le rêve divin dont l'humanité ne se peut se passer. C'était vraiment un renouvellement et une renaissance; d'autant mieux accueillis qu'ils se produisaient sans révolution, tout simplement par une compréhension plus profonde et plus large de ce qu'on avait cru jusqu'alors, par l'absorption des sentiments nouveaux dans la tradition rajeunie, qui semblait les appeler à elle.

Voilà ce qui faisait la grandeur du néoplatonisme de Plotin : mais voici le vice secret qu'il portait en lui-même et qui devait le perdre.

Cet élan vers Dieu, Plotin ne pouvait pas le demander uniquement à un mouvement de la raison et du cœur, puisque son Dieu était au delà du sensible et de l'intelligible. Il fallait donc qu'il eût recours à une sorte de violence, et qu'il se jetât dans le surnaturel par un transport et comme un sursaut. Au fond, tout dialecticien qu'il est, ni le raisonnement ni la logique ne le satisfait, non plus que l'observation. Bien éloigné, certes, de se reconnaître sceptique, il a pris du scepticisme le vif sentiment des limites de la connaissance. Seulement, comme son besoin de croire et d'aimer l'empêche de s'y résigner, il inventera d'autres moyens de savoir. Au delà du raisonnement, il y aura pour lui l'intuition ; et au delà de l'intuition, l'extase (ἔκστασις, l'acte de sortir de soi). L'intuition, à l'entendre, saisit directement le pur intelligible, qui échappe aux sens, au raisonnement lui-même trop engagé dans les données sensibles. Mais ce qui n'est plus même intelligible, ce qui n'a plus de qualités saisissables pour la pensée, c'est l'extase seule qui peut l'atteindre [1]. Elle est le suprême effort de l'abstrac-

1. Porph., *V. de Plotin*, 23 : Ὁ θεὸς ὁ μήτε μορφὴν μήτε τινὰ ἰδέαν ἔχων, ὑπὲρ δὲ νοῦν καὶ πᾶν τὸ νοητὸν ἱδρυμένος.

tion et du détachement. Quand la raison, dans l'intensité de sa méditation, a réussi à dépouiller l'intelligible de tout ce qui est encore détermination, quand, d'autre part, l'âme, dans l'élan de son amour, s'est affranchie de tout ce qui la rattache au monde, alors, en un sens, tout s'évanouit, mais, en un autre sens, tout se révèle [1]. Car c'est là, dans ce néant de la forme, que l'être apparaît soudain [2]. L'homme perd conscience de sa personnalité; il est tout entier dans sa vision qui est Dieu; et lui-même, pendant ces rapides instants, ne fait plus qu'un avec Dieu. Nous sommes en plein rêve. Mais ce n'est plus le rêve platonicien, qui se connaît comme tel, qui sait qu'il est poésie, et qui ne nous le laisse pas oublier. C'est une ivresse de l'esprit, un délire d'abstraction, et en somme l'abolition de la raison, proposée comme but à la raison même [3].

Ce goût du surnaturel devait avoir d'autres conséquences encore. Le néoplatonisme admettait pleinement la croyance, alors générale, aux êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme et à toutes leurs manifestations: en l'admettant, il la sanctionnait. Donc, la divination, la magie, les incantations, toute cette partie trouble ou malsaine de la religion contemporaine, recevait de lui une autorité nouvelle. Plotin, il est vrai, semble n'avoir

1. *Enn.* VI, l. IX, I, 3 : Νοῦν τοίνυν χρὴ γενόμενον... τούτῳ θεᾶσθαι τὸ ἕν, οὐ προστιθέντα αἴσθησιν οὐδεμίαν οὐδέ τι παρ' αὐτῆς εἰς ἐκεῖνα δεχόμενον, ἀλλὰ καθαρῷ τῷ νῷ τὸ καθαρώτατον θεᾶσθαι καὶ τοῦ νοῦ τῷ πρώτῳ.

2. *Enn.* V, l. III, ch. XVII : Τότε δὲ χρὴ ἑωρακέναι πιστεύειν ὅταν ἡ ψυχὴ ἐξαίφνης φῶς λάβῃ· τοῦτο γάρ, τοῦτο τὸ φῶς παρ' αὐτοῦ, καὶ αὐτός. — L. V, ch. III : Ἐφ' ἅπασι δὲ τούτοις (les degrés inférieurs de l'être et de la connaissance) βασιλεὺς προφαίνεται ἐξαίφνης αὐτὸς ὁ μέγας, οἱ δ' εὔχονται καὶ προσκυνοῦσιν, ὅσοι μὴ προαπῆλθον, ἀρκεσθέντες τοῖς πρὸ τοῦ βασιλέως ὀφθεῖσιν.

3. *Enn.* V, l. III, ch. XIV : Καὶ τοῦτο τὸ τέλος τὸ ἀληθινὸν ψυχῇ, ἐφάψασθαι φωτὸς ἐκείνου, καὶ αὐτῷ αὐτὸ θεάσασθαι, οὐκ ἄλλου φωτί, ἀλλ' αὐτὸ δι' οὗ καὶ ὁρᾷ. — Cf. Porphyre, Ἀφορμαί, 26 : Περὶ τοῦ ἐπέκεινα νοῦ κατὰ μὲν νόησιν πολλὰ λέγεται· θεωρεῖται δὲ ἀνοησίᾳ κρεῖττον νοήσεως.

donné à tout cela qu'une petite part dans sa doctrine et dans sa vie. Mais, après lui, le germe morbide allait se développer jusqu'à une sorte de folie.

Avec ses défauts et ses qualités, le néoplatonisme de Plotin aurait pu avoir, si l'état social eût été autre, une immense influence littéraire. Il y avait là une manière nouvelle de penser et de sentir, par conséquent une source d'inspiration. Mais Plotin lui-même, nous l'avons dit, n'avait à aucun degré le sens de l'art. Sa dialectique abstraite, subtile, obscure, ne pouvait être comprise qu'avec effort. Rien de ce qu'il écrivait n'était fait pour émouvoir un public nombreux. D'autres, il est vrai, auraient pu interpréter et populariser sa doctrine. Mais il n'y avait plus en ce temps de société littéraire à proprement parler, plus de curiosité pour les formes nouvelles du beau et du vrai. Le néoplatonisme, malgré sa valeur et son appropriation à l'esprit du temps, ne communiqua pas d'ébranlement fécond à l'imagination contemporaine [1].

VIII

Parmi les disciples de Plotin, ni Amélius Gentilianus, ni Eustochios d'Alexandrie, ni Origène le néoplatonicien, ni Firmus Castricius ne peuvent arrêter notre attention [2]. Un seul, Porphyre, doit être distingué, à la

1. Il eut d'ailleurs une influence morale et religieuse profonde, mais seulement une influence morale et religieuse. Eunape, *V. des Soph.*, Plotin : Πλωτίνου θερμοὶ βωμοὶ νῦν (au v[e] siècle) καὶ τὰ βιβλία οὐ μόνον τοῖς πεπαιδευμένοις διὰ χεῖρας ὑπὲρ τοὺς Πλατωνικοὺς λόγους, ἀλλὰ καὶ τὸ πολὺ πλῆθος, ἐάν τι παρακούσῃ δογμάτων, ἐς αὐτὰ κάμπτεται. Eunape, malheureusement, est toujours suspect d'exagération oratoire.

2. Amélius Gentilianus, le plus remarquable d'entre eux, était originaire d'Étrurie. Il s'attacha à Plotin en 247 et resta auprès de lui jusqu'à sa mort. Il avait mis en ordre les notes qu'il prenait

fois pour le rôle qu'il joua dans la propagation de la doctrine et pour la place qu'il occupe dans l'histoire des lettres.

Né à Tyr en 233, Porphyre y fit sans doute ses premières études[1] ; tout jeune, nous dit-il lui-même, il y connut le docteur chrétien Origène ; plus tard il vint en Grèce, à Athènes, où il eut pour maître le célèbre critique Longin. Il était âgé de trente ans, lorsqu'il se rendit à Rome, en 263 : ce fut là qu'il s'attacha à Plotin. De faible santé et d'humeur triste, il songeait alors à se donner la mort. Plotin devina son dessein, releva son courage, et, pendant six ans, le garda sous son influence bienfaisante ; Porphyre devint dans ce laps de temps son disciple le plus cher, et ce fut lui que le maître chargea, comme nous l'avons vu, de mettre en ordre ses écrits. Ils se séparèrent en 269, Porphyre allant en Sicile pour rétablir sa santé ; ils ne se revirent plus ; car Plotin mourut en son absence. La dernière partie de la vie de Porphyre nous est mal connue. Il semble être resté longtemps en Sicile[2], puis, après divers voyages, être revenu à Rome[3]. Déjà âgé, il épousa une veuve, Marcella, pauvre, et mère de sept enfants[4]. Sui-

en écoutant son maître, et il les donna à son fils adoptif ; elle formait cent volumes (Porph., *V. de Plotin*, ch. III). Ni ce recueil, ni ses autres écrits ne nous sont parvenus. Voir Zeller *Ph. d. Griech.*, t. V, p. 632.

1. Il s'appelait proprement Malchos, ce qui, en syrien, signifie « roi ». Ce nom fut traduit en grec tantôt par Βασιλεύς, tantôt par Πορφύριος. Cette dernière forme est celle qu'il avait adoptée lui-même. Sa biographie nous est connue soit par ses propres témoignages (il parle beaucoup de lui-même dans sa *Vie de Plotin*), soit par une notice de Suidas (Πορφύριος) et une autre d'Eunape (*V. des Soph.*, *Porphyre*). — Sur Origène, voir le passage de Porphyre cité par Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VI, 19.

2. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VI, 19, 2 : Ὁ καθ' ἡμᾶς ἐν Σικελίᾳ καταστὰς Πορφύριος.

3. Voyage à Carthage, *Traité sur l'abstin.*, III, ch. IV.

4. *Lettre à Marcella*, 1.

das nous dit qu'il vécut jusque sous Dioclétien (285-305); et cela est confirmé par un passage de sa *Vie de Plotin* (c. 23), où il parle lui-même d'une vision qu'il eut à l'âge de soixante-huit ans, donc en 301. On peut admettre, d'après cela, qu'il mourut entre 301 et 305, probablement à Rome[1].

Esprit bien moins original que Plotin, mais singulièrement actif, prompt à comprendre et aimant à expliquer, d'ailleurs très instruit en toute matière, Porphyre a beaucoup écrit. Il fut à la fois philosophe, polémiste, historien, grammairien et mathématicien [2]. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de cette immense production littéraire.

Ses écrits de philosophie, sans parler de la publication des *Ennéades* de son maître, étaient nombreux. Suidas en énumère une douzaine, la plupart perdus, et sa liste n'est pas complète[3]. L'ouvrage le plus important pour la doctrine néoplatonicienne est l'*Introduction à la connaissance de l'intelligible* (Ἀφορμαὶ εἰς τὰ νοητά), court résumé des idées fondamentales de la secte. Avec ce don de clarté qui était une des qualités de son esprit, Porphyre a su y condenser en formules brèves les enseignements de son maître. Ce qui subsiste d'obscurité dans ce livre tient en partie à la nature même

1. Eunape, pass. cité.

2. Augustin, *Cité de Dieu*, XIX, 22 : doctissimus philosophorum. Eunape, p. cité : Γραμματικῆς τε εἰς ἄκρον ἁπάσης... ἀφικόμενος καὶ ῥητορικῆς... φιλοσοφίας τε πᾶν εἶδος ἐκματτόμενος.

3. Outre ceux dont nous allons parler, mentionnons, à cause de leur notoriété et sans y insister autrement, le *Traité sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς), dédié à Boéthos, et la *Lettre à Anébon*, qui traitait de la divination. Des fragments assez importants de l'un et de l'autre subsistent dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Pour la *Lettre à Anébon*, voir aussi Augustin, *Cité de Dieu*, X, ch. xi. — Il nous reste des fragments d'un traité *Sur les forces de l'âme* (Περὶ τῶν τῆς ψυχῆς δυνάμεων) et l'*Introduction du commentaire sur les catégories d'Aristote*.

Quelques-unes des vues de Porphyre sur le monde et sur Dieu doivent être plutôt cherchées dans l'opuscule *Sur l'antre des Nymphes de l'Odyssée* (Περὶ τοῦ ἐν Ὀδυσσείᾳ τῶν Νυμφῶν ἄντρου). Cet antre, décrit dans l'*Odyssée*, n'est aux yeux du philosophe qu'une allégorie ; Homère, pour lui, a voulu représenter l'univers ; de telle sorte qu'en interprétant ses prétendues conceptions, Porphyre expose les siennes, et celles de beaucoup d'autres par occasion. On apprend ainsi que l'antre d'Ithaque est à la fois la figure du monde sensible et celle du monde intelligible ; mais, en même temps, on s'instruit, comme toujours, à l'abondante érudition de l'auteur et à ses multiples citations.

La *Lettre à Marcella* est tout intime par le sujet et par l'intention ; nous y cherchons l'homme dans l'écrivain et nous l'y trouvons quelquefois, moins pourtant que nous ne le voudrions. Séparé de sa femme après quelques mois de mariage, Porphyre lui adresse une véritable instruction morale. La noblesse de l'inspiration générale, la gravité affectueuse, le rêve de haute et pure spiritualité sont bien de lui ; mais il entoure sa doctrine personnelle de tant de maximes prises un peu partout que sa lettre peu à peu tourne au recueil de sentences [1].

Profondément religieux, Porphyre devait être plus porté encore que son maître à transformer la philosophie en une science de Dieu (θεοσοφία). Cette science, nul n'eut plus à cœur que lui de la rattacher aux vieux cultes helléniques, à la religion établie, qui lui paraissait en être la forme nécessaire, seule accessible à la majorité des esprits. Pour cela, il entreprit d'en montrer le sens profond et l'accord avec les vues de la raison.

1. Sur ces emprunts, voir Nauck, *Porphyr. opusc. selecta*, Præf., p. XVII. Porphyre s'est particulièrement servi des *Sentences* de Sextus et des écrits d'Épicure.

De cette intention procédait l'ouvrage perdu *Sur la Philosophie des oracles* (Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας); véritable livre d'édification et d'enseignement théologique [1]. Il l'avait composé, non pour le vulgaire ni pour les indifférents, mais pour ceux qui « avaient pris le parti de vivre en vue du salut de leur âme [2]. » La divination étant le cœur même de l'ancienne religion hellénique, c'est d'elle qu'il entreprenait de tirer toute doctrine relative à Dieu. Il la considérait comme une révélation permanente, dont il se faisait l'interprète. Les oracles, qu'il avait réunis en mettant à profit d'autres recueils antérieurs [3], étaient traités par lui comme autant de textes sacrés, qui appelaient une véritable exégèse. Il s'appliquait à en dégager les notions que les dieux avaient voulu donner sur eux-mêmes, leurs instructions sur la piété, sur la manière de les honorer [4]. En réalité, c'était lui qui transformait ainsi le néoplatonisme en un dogme et incorporait ce dogme à une religion qui en avait toujours manqué.

Même dessein dans l'écrit *Sur les images des dieux* (Περὶ ἀγαλμάτων). Ces images avaient, elles aussi, pour un croyant, une valeur traditionnelle : représentations symboliques des dieux, elles révélaient ce qu'ils étaient. Ce symbolisme, plein de sens, le philosophe avait à

1. Voir sur ce livre Bouché-Leclercq, Hist. de la Divination, t. I, p. 83. — Fragments assez nombreux et importants dans Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, passim. — [illegible] Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda librorum reliquiae ed. Wolff, Berlin, 1856.

2. Eusèbe, Praep. evang., IV, [illegible]

3. Sur ces recueils [illegible] Bouché-Leclercq, [illegible] p. [illegible]

4. Eusèbe, IX [illegible]

l'interpréter; et plus d'un l'avait fait avant Porphyre. Son objet propre, à lui, semble avoir été de réunir ces interprétations allégoriques en un corps, sauf à y ajouter les siennes quand il y avait lieu, et à les accommoder spécialement à la doctrine néoplatonicienne. En définitive, il s'agissait de donner aux anciens cultes une signification conforme aux besoins de la conscience contemporaine, et d'assurer à cette signification une autorité durable.

Ces ouvrages, et d'autres semblables, caractérisent le rôle de Porphyre dans l'évolution des croyances grecques et en montrent l'importance [1]. Son maître, Plotin, penseur vigoureux et mystique profond, avait réellement créé une religion au sein de la philosophie grecque. Cette religion, dans sa pensée, était en accord avec toute la tradition hellénique, avec les mythes, avec les cultes, dont elle énonçait la sagesse cachée. Mais lui-même s'était peu soucié de faire voir cet accord, et peut-être n'avait-il pas l'érudition nécessaire pour une telle œuvre. Le savant Porphyre était au contraire l'homme de cette tâche. Et si l'hellénisme n'avait été déjà poussé à sa perte par un mouvement irrésistible, son entreprise aurait eu sans doute un bien autre succès. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui nous apparaît comme le principal représentant d'une très remarquable tentative de rénovation dans la religion traditionnelle [2]. Ce rôle, en ce temps, devait nécessairement le mettre en

1. Si nous étudiions ici Porphyre comme philosophe, il y aurait lieu d'insister sur la part de la théurgie dans son enseignement. Voir, sur sa démonologie et sur ses pratiques théurgiques, les témoignages de S. Augustin dans sa *Cité de Dieu*, particulièrement l. X, ch. IX et suiv. Mais cette partie de sa doctrine n'est plus représentée par aucune œuvre qui intéresse la littérature.

2. Eusèbe, *Prépar. évangél*, IV. 6: Μάλιστα γὰρ φιλοσόφων οὗτος τῶν καθ' ἡμᾶς δοκεῖ καὶ δαίμοσι καὶ οἷς φησι θεοῖς ὡμιληκέναι ὑπέρ τε τούτων πρεσβεῦσαι, καὶ πολλῷ μᾶλλον τὰ περὶ αὐτῶν ἀκριβέστερον διηρευνηκέναι.

conflit avec l'enseignement chrétien. Et Porphyre, en effet, est bien le plus redoutable adversaire que la foi nouvelle ait rencontré, dans l'ordre de la pensée, avant sa victoire définitive. Aussi le voyons-nous figurer chez les écrivains chrétiens comme « l'ennemi » par excellence [1].

L'ouvrage qui lui a valu surtout cette animadversion nous est fort peu connu. Les écrivains chrétiens en parlent, mais n'en donnent guère d'extraits ; après l'extinction du paganisme, il a dû disparaître promptement. Il comprenait quinze livres (**Κατὰ Χριστιανῶν λόγοι ιέ**). Le plan en était à la fois historique et philosophique. Porphyre étudiait le christianisme dans ses antécédents judaïques, dans ses relations avec les autres traditions religieuses, et sans doute aussi dans sa doctrine. C'était tout autre chose par conséquent que le pamphlet acerbe de Celse, ou que les railleries isolées de Lucien. Il critiquait les textes de l'Écriture, discutait les commentaires autorisés, en particulier ceux d'Origène [2]. Mais ce qui le rendait surtout dangereux, c'est que sans doute il ne se contentait pas de critiquer, mais opposait doctrine à doctrine, tradition à tradition et presque église à église. Voilà du moins ce que nous pouvons soupçonner [3]. Et, s'il ne l'avait pas fait dans cet ouvrage, il l'avait en tout cas tenté dans d'autres, notamment dans celui que S. Augustin cite fréquemment sous le titre de *De regressu animæ* [4].

1. Suidas, Πορφύριος ὁ τῶν χριστιανῶν πολέμιος. — Οὗτός ἐστιν ὁ Πορφύριος ὁ τὴν κατὰ Χριστιανῶν ἐφύβριστον γλῶσσαν κινήσας. — Cyrille. c. Julien, I, p. 28 : Πορφύριος ὁ πικροὺς ἡμῶν καταχέας λόγους καὶ τῆς Χριστιανῶν θρησκείας μόνον οὐχὶ κατορχούμενος.

2. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VI, 19.

3. L'importance de l'ouvrage est attestée aussi par ce fait, qu'au siècle suivant Apollinaire de Laodicée en composa une réfutation en trente livres, aujourd'hui perdue.

4. *Cité de Dieu*, X, 29, 32. On voit assez par toute la discussion de S. Augustin, que, pour lui, Porphyre est le grand écrivain religieux du paganisme.

Ces citations même montrent en effet qu'il y développait toute une méthode de vie religieuse, tendant à purifier l'âme et à l'unir à Dieu dans un bonheur éternel [1]. Il paraît bien que ces livres religieux de Porphyre ont été beaucoup lus, puisqu'ils furent si ardemment combattus. Nous en retrouverons l'influence vivace chez l'empereur Julien, au siècle suivant. Jusqu'à un certain point donc, le néoplatonisme, avec Porphyre, a commencé à sortir de l'école; mais jusqu'à un certain point seulement. Car Porphyre lui-même, quelque supérieur qu'il fût à Plotin comme écrivain, ne semble pas avoir su parler au grand public. Sa philosophie était trop subtile, trop chargée d'érudition, et son génie surtout n'était pas assez original, pour créer une de ces œuvres supérieures dans lesquelles tout un siècle reconnaît l'expression de ses idées latentes et de ses sentiments intimes.

Après avoir ainsi indiqué son rôle philosophique et religieux, nous pouvons passer plus vite sur les parties secondaires de son œuvre. — Son *Histoire de la philosophie* (Φιλόσοφος ἱστορία), en quatre livres, n'était guère en réalité qu'une histoire des origines de la doctrine de Platon. Ce philosophe occupait à lui seul tout le quatrième livre, qui était aussi le dernier. Pour Porphyre, la philosophie s'arrêtait là, Platon ayant définitivement fixé les formules de la vérité [2]. Outre quelques fragments, nous possédons encore un morceau important de cet ouvrage, la *Vie de Pythagore*, malheureusement mutilée, qui faisait partie du premier livre. En érudit

1. M. ouv., XIII, ch. XIX : Itaque, ne a Christo vinci videretur vitam sanctis pollicente perpetuam, etiam ipse purgatas animas sine ullo ad miserias pristinas reditu in æterna felicitate constituit.

2. Il est possible cependant qu'il eût indiqué brièvement, en forme de conclusion, les destinées ultérieures de la doctrine platonicienne, car nous voyons qu'il parlait de Plutarque (fr. 19, Nauck).

consciencieux qu'il était, l'auteur paraît avoir donné une attention sérieuse à la chronologie [1]. L'ouvrage abondait aussi en détails biographiques, empruntés à diverses sources, sans beaucoup de critique. Mais la biographie n'y était pas tout : et nous voyons encore assez bien quel soin Porphyre avait pris de faire connaître les doctrines : on voudrait savoir s'il s'était montré capable d'en établir la filiation et les rapports. Sa façon d'interpréter Platon prouve en tout cas qu'il mettait trop volontiers les idées de son temps sous les formules anciennes ; et cela donne à penser qu'il était peu en état de suivre le développement des conceptions philosophiques dans ces âges lointains. — La *Vie de Plotin*, composée par Porphyre dans son extrême vieillesse, est tout à fait distincte du précédent ouvrage, Nous y retrouvons sa sincérité, son exactitude un peu lourde, son goût des détails, même encombrants, son intelligence, plus juste que profonde, avec une certaine gaucherie de mise en œuvre où se trahit le manque de sens littéraire. — A cette liste d'œuvres historiques, ajoutons la *Chronologie*, mentionnée plus haut [2].

Porphyre s'occupa aussi de philologie. Suidas lui attribue un ouvrage intitulé *Recherches philologiques* (Φιλόλογος ἱστορία), en cinq livres, dont nous ne savons d'ailleurs rien. Il cite également de lui un commentaire *Sur le début de Thucydide*, un autre *Sur l'orateur Ælius Aristide*, en sept livres, un autre encore *Sur la rhétorique de Minucianus*. — L'interprétation d'Homère paraît l'avoir intéressé tout spécialement. Il avait écrit *Sur la philosophie d'Homère* et *Sur le profit que les rois peuvent tirer d'Homère*. Il ne nous reste, en ce genre, que l'opuscule précédemment cité *Sur l'antre des nym-*

1. J. Malalas, Chron., p. [illegible], 11, appelle son ouvrage [illegible]. Voyez aussi les fr. 1, 2, 3, de Nauck.
2. Euseb., Chron., p. 195. Voir F. H. gr., t. III, p. [illegible].

phes dans l'Odyssée, et les fragments de ses *Recherches homériques* (Ὁμηρικὰ ζητήματα)[1]; la méthode de l'interprétation allégorique y est poussée jusqu'à ses conséquences les plus arbitraires.

Une activité littéraire si constante et si variée peut inspirer quelque admiration ; mais elle révèle le défaut essentiel de l'esprit de Porphyre, autant que ses remarquables qualités. C'était un homme doué pour apprendre et pour retenir, un génie infatigable, qui remuait sans cesse des faits et des idées, — surtout, il est vrai, les idées des autres, — mais en somme, c'était un médiocre artiste, qui ne savait pas amener une œuvre au point de perfection où elle prend une valeur durable.

Nous retrouverons plus loin l'école néoplatonicienne et nous continuerons à en tracer l'histoire. Mais avant de quitter la littérature païenne du IIIe siècle, nous devons signaler encore, sans nous y arrêter, toute une classe d'écrits voisins du néoplatonisme. Il s'agit de ceux qu'on appelle *hermétiques*, parce qu'ils portent le nom d'Hermès trismégiste[2].

Dès le second siècle, nous trouvons chez Plutarque, chez Philon de Byblos, chez Clément d'Alexandrie, chez Tertullien, diverses allusions à des livres attribués à Hermès. Pour quelques évhéméristes, tels que Philon de Byblos, cet Hermès « trois fois grand » était un très ancien sage égyptien[3]. Sage ou dieu, il passait pour avoir donné autrefois en Égypte des révélations de diverses sortes[4]. De là vint qu'on mit sous son nom certains enseignements qu'on voulait rendre très vénéra-

1. *Porphyrii quæstionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquias*, éd. Herm. Schrader, Leipzig, 1880.

2. Zeller, *Phil. d. Griech.*, t. V, p. 224 et suiv. Voir aussi l'essai de L. Ménard, joint à la traduction signalée plus bas.

3. Suidas, Ἑρμῆς τρισμέγιστος.

4. R. Pietschmann, *Hermes Trismegistus*, Leipzig, 1895.

bles. Les livres hermétiques que nous possédons encore semblent dater de la fin du IIIe siècle. Leur doctrine sur Dieu, sur le monde, sur l'homme ressemble à celle de Plotin; il est probable qu'ils émanent, directement ou indirectement, de l'école d'Ammonios Saccas. Composés sans doute pour épurer et défendre la religion ancienne, ils enseignent, sous diverses formes, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer [1].

Les plus intéressants forment quatre groupes : — 1° le *Pœmandre* (Ποιμάνδρης), recueil de quatorze morceaux distincts : le titre ne convient réellement qu'au premier [2]; — 2° un dialogue, intitulé *Asclepios*, dont nous ne possédons plus qu'une traduction latine, faussement attribuée à Apulée, et qui paraît dater du IVe siècle; — 3° un certain nombre de dialogues, dont les fragments sont dispersés dans le Recueil de Stobée, dans l'écrit de Cyrille contre Julien, dans Lactance et dans Suidas; — 4° Des fragments provenant d'écrits adressés par Asclépios au roi Ammon. — Toutes ces œuvres ont leur importance pour la connaissance des idées et des pratiques religieuses dans les derniers siècles du polythéisme hellénique. Elles n'ont point de réel intérêt littéraire. — A cette littérature hermétique se rattachent aussi quelques écrits de médecine et d'astronomie, dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

IX

Pendant que l'hellénisme, grâce à Porphyre surtout,

1. Texte grec de Turnèbe. Traduction française : *Hermès Trismégiste*, traduction complète, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques, par L. Ménard, Paris, 1866 et 1868.

2. *Poemander*, ad fidem codic. mss. recognovit Gust. Parthey, Berlin, 1854.

s'organisait ainsi en une croyance coordonnée, le christianisme, de son côté, se développait et se fortifiait.

Toutefois, malgré ce qu'il y avait en lui d'énergie et de vitalité, on ne le voit pas réussir encore, au IIIe siècle, à créer de belles formes d'art littéraire, ni même à s'approprier complètement celles du paganisme. Le contraste, à cet égard, est frappant entre l'Orient grec et l'Occident latin. En Occident, ses représentants sont presque tous des hommes éloquents ou diserts, un Tertullien, un Minucius Félix, un Cyprien, un Arnobe, un Lactance. En Orient. il compte des docteurs, des exégètes, des annalistes : il n'a vraiment ni grands orateurs, ni grands écrivains. Seulement, — et c'est là le progrès sur le siècle précédent, — s'il ne les a pas encore, on sent qu'il les aura bientôt. La manière un peu timide et embarrassée des apologistes du second siècle est largement dépassée. Voici que le mouvement annoncé par Clément d'Alexandrie se continue et s'amplifie. On voit naître des œuvres comme celle d'Origène, animées d'un souffle puissant, pleines d'idées, où s'incorporent les grandes traditions de science et d'humanité, et où la pensée se déploie avec une sorte d'abondance confiante. Le christianisme apostolique a pris fin; celui qui apparaît est un christianisme hellénique, qui offre à l'humanité d'alors de quoi satisfaire, non seulement certains besoins du cœur, mais la plupart de ses hautes aspirations.

Dans la première moitié du siècle, il est surtout représenté par deux hommes, Hippolyte à Rome, Origène à Alexandrie et en Orient.

Hippolyte, dont la personne et la vie sont très mal connues, paraît avoir enseigné à Rome depuis les premières années du IIIe siècle jusqu'en 235. A cette date, il était prêtre. Il fut déporté avec le pape Pontianus en

Sardaigne, et probablement y trouva la mort [1]. Selon Photius, il avait été disciple d'Irénée ; il connut et admira Origène, et usa de son influence sur lui pour l'amener à publier ses leçons exégétiques. Continuateur des maîtres qui, dès le second siècle, inaugurèrent à Rome ce qu'on pourrait appeler l'enseignement supérieur du christianisme, il semble y avoir transporté quelque chose des méthodes et de l'esprit d'Alexandrie [2]. Si le récit des *Philosophoumena* (IX, 7, 11, 12) se rapporte bien à lui, il fut en conflit de doctrine avec le pape Calliste (217-222), et les dissidents dont il était le chef l'élurent évêque. En ce cas, une réconciliation dut intervenir ensuite, car il fut honoré par l'Église comme martyr.

L'œuvre d'Hippolyte comprenait des commentaires sur presque toutes les parties de l'Écriture, des écrits d'apologie et de polémique, des traités didactiques, enfin des travaux importants de chronologie. Il ne nous reste de tout cela que des titres et des fragments [3]. Ces fragments et ces titres attestent du moins une étendue de connaissances, une activité d'esprit, une variété d'aperçus, où se manifestent vivement les caractères nouveaux de l'enseignement chrétien en ce temps. Ce qui recommande surtout aujourd'hui à l'attention le nom d'Hippolyte, c'est l'ouvrage intitulé *Philosophoumena*. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, on n'en connaissait que le premier livre, qui était attribué à Origène ; Minoïde Minas découvrit, en 1842, un manuscrit de l'Athos, qui

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 22 ; Jérôme, *De Viris illustribus*, ch. 61 ; Suidas, Ἱππόλυτος ; Photius, cod. 94 ; *Catal. Libérien*. — Bardenhewer, *Patrol.*, § 25. Batiffol, *Litt. gr. chrét.*, p. 146. Harnack, *Gesch. d. altchr. Lit.*, 1re p., t. II, p. 605 et suiv.

2. A côté de lui, d'autres, que nous laissons de côté à dessein, se firent alors un nom dans le même milieu, par exemple Caïus, prêtre, un de ceux auxquels on a cru pouvoir attribuer les *Philosophoumena*.

3. P. A. de Lagarde, *Hippolyti romani quæ feruntur omnia græce*, Leipzig et Londres, 1858.

contenait les livres IV-X : deux livres seulement sur dix, les livres II et III, manquent encore aujourd'hui. Si l'attribution de l'ouvrage à Hippolyte n'est pas certaine, elle est tout au moins fort probable et admise aujourd'hui par la majorité des critiques [1]. Il paraît avoir été écrit peu après la fin du pontificat de Calliste, c'est-à-dire peu après 222. C'est un exposé et une réfutation de toutes les hérésies [2]. L'auteur se propose de démontrer qu'elles dérivent, non de la tradition chrétienne, mais de la philosophie et des superstitions grecques. Aussi commence-t-il par faire l'histoire de la philosophie grecque; c'est le sujet du livre premier, fort précieux par les renseignements qu'il contient. Dans les deux livres suivants, aujourd'hui perdus, il traitait, à ce qu'il semble, des mystères, de l'astrologie, de la magie; et c'était seulement dans les derniers, ceux que nous possédons, qu'il réfutait les hérésies, en les rattachant aux sources indiquées. L'ouvrage est d'un médiocre écrivain; mais ce plan même indique combien l'auteur a eu un sens juste des origines du mouvement d'idées qui s'était produit alors depuis plus d'un siècle dans la société chrétienne. D'Irénée à lui, le progrès à cet égard est sensible.

Hippolyte, toutefois, n'est encore qu'un homme d'école. Origène a été cela aussi, à un degré supérieur, et quelque chose de plus.

Né en 185, probablement à Alexandrie et de parents chrétiens, Origène, appelé aussi Adamantios, fut dans sa jeunesse le disciple le plus zélé de Clément d'Alexandrie [3]. Il avait dix-huit ans, lorsque sévit la persécution

1. Bibliographie de la question dans Bardenhewer, ouv. et art. cités. Opinion dissidente dans Batiffol, ouv. cité, p. 155.

2. Le vrai titre a dû être celui que donne Eusèbe, *Hist. eccl.* VI, 22 : Πρὸς ἁπάσας τὰς αἱρέσεις.

3. Sur Origène, en général, Harnack, *Gesch. d. Altchr. Lit.*,

de Septime Sévère (en 202). Son âme était déjà à la hauteur de son intelligence. Lui-même exhorta son père Léonidas à ne pas faiblir par souci des siens; Léonidas subit le martyre [1]. Clément avait dû, dans ces circonstances, délaisser son école. Si jeune que fût encore Origène, l'évêque Démétrios le choisit pour remplacer son maître [2]. Il semble que sa nature ardente ait traversé alors une période d'exaltation, pendant laquelle, si l'on doit en croire le témoignage d'Eusèbe, il n'aurait pas craint de se mutiler lui-même [3]. C'est probablement quelques années plus tard, vers la fin du règne de Sévère, entre 205 et 211 environ, qu'il faut placer ses rapports avec le philosophe Ammonios Saccas, le fondateur du Néoplatonisme [4]. Puisque Ammonios, comme le rapporte Porphyre, fut d'abord chrétien, il paraît probable qu'il l'était encore en ce temps [5] : Origène, dans sa ferveur, n'aurait pas choisi pour maître un homme qu'il aurait considéré comme un apostat : Ammonios, jeune encore en ce temps, pouvait d'ailleurs demeurer chrétien de

1re partie, t. I, p. 332-405. — Pour la biographie, Suidas nous donne dans son lexique, au mot Ὠριγένης, toute une série de notices empruntées à divers auteurs. La principale de ses sources est Eusèbe; presque tout le l. VI de l'*Hist. ecclés.* se rapporte à Origène et se fonde sur des lettres ou sur les souvenirs de témoins oculaires (VI, c. 2). Nombreuses mentions dans les historiens ecclésiastiques et dans Photius. — Redepennig, *Origenes*, eine Darstellung seines Lebens und seiner Lehre, Bonn, 1841-46; Freppel, *Origène*, Paris, 1868 et 1875.

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, ch. II.

2. Il tenait alors une école de grammaire; il l'abandonna lorsqu'il eut la charge de l'école catéchétique : *Ibidem* et ch. III, 8.

3. Les traditions à cet égard étaient fort divergentes. Voir Cedrenus (dans Suidas, p. 1154, Bekker).

4. Porphyre, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 19.

5. Même passage. Porphyre, il est vrai, semble dire qu'il renonça au christianisme « dès qu'il se mit à philosopher »; mais une telle manière de dater un fait est en réalité fort vague, et Porphyre a intérêt dans ce passage à présenter la conversion d'Ammonios à l'hellénisme comme ayant eu lieu de bonne heure.

profession, tout en inclinant vers un platonisme mystique, qui ne devait pas déplaire au disciple de Clément. Son attitude était différente vingt ans plus tard, lorsqu'il eut pour auditeurs Plotin et l'autre Origène, le néoplatonicien. Mais il y avait au fond tant de ressemblances, quant à la tendance générale, entre le néoplatonisme naissant et le christianisme platonisant, que les divergences pouvaient se dissimuler ou s'ignorer elles-mêmes assez longtemps.

Entre 212 et 215, Origène voyage à plusieurs reprises : il vient en Italie pour visiter l'ancienne église de Pierre, il se rend même en Arabie, mais Alexandrie est toujours son domicile. La sanglante persécution de Caracalla (215-216) l'oblige à quitter cette ville. Il fuit en Palestine, enseigne à Jérusalem et à Césarée, puis revient à Alexandrie. En 218 ou 219, Julia Mammæa, mère du futur empereur Alexandre Sévère, l'appelle à Antioche, pour l'interroger sur le christianisme [1]. De 219 à 230, il continue son enseignement à Alexandrie. En 230, au cours d'un voyage en Grèce, Origène est ordonné prêtre à Jérusalem [2]; il avait alors près de quarante-six ans. C'est le temps où commencent ses luttes avec l'autorité ecclésiastique.

De retour à Alexandrie, il est censuré par son évêque Démétrios, accusé d'hérésie, condamné par plusieurs synodes (231-232), et forcé de quitter définitivement son école. Il transporte son enseignement à Césarée de Palestine. Cinq ou six ans plus tard, vers 237 ou 238, au moment de la persécution de Maximin, nous le trouvons caché en Cappadoce ; puis, il revient à Césarée de Palestine et y reprend son enseignement, qui ne paraît avoir été interrompu, durant les dix années suivantes,

1. Cedrenus, p. 256. D'après Eusèbe, VI, 21, le fait aurait eu lieu peu après 222, lorsque Alexandre était déjà empereur.
2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 23.

que par quelques voyages (séjour à Athènes vers 240, en Arabie vers 244). L'Église était alors en paix ; Origène correspondait avec l'empereur Philippe (244-249) et avec sa femme Sévéra. Vers ce temps, mais à une date qui ne peut plus être précisée, il établit son école à Tyr. C'est là sans doute que l'atteignit la persécution de Décius (empereur de 249 à 251). Il eut à subir la torture, mais il survécut. Sa mort eut lieu à Tyr en 254 ; il avait tout près de soixante-dix ans.

Cette vie agitée fut en même temps une vie d'étude incessante. Dès son enfance, Origène eut la passion de lire et de méditer ; et cette passion ne semble pas avoir décru en lui à aucun moment ; une partie de ses nuits se passait au travail. Bien qu'il s'attachât surtout à réfléchir sur le texte des Écritures, son savoir s'étendait bien au delà. Son disciple Grégoire le Thaumaturge, dans le panégyrique qu'il lui a consacré, nous a laissé le tableau de ce qu'était son enseignement à Césarée [1]. Le caractère encyclopédique en est frappant. Il commençait par la dialectique, afin d'habituer ses auditeurs au raisonnement. Puis, il leur exposait les sciences qui se rapportent au monde sensible, physique, géométrie, astronomie. Il passait alors à l'homme par l'enseignement de la morale. Enfin, il arrivait au monde suprasensible ; et là, il faisait connaître les doctrines des principaux philosophes, pour mieux établir sa propre métaphysique. Celle-ci avait pour couronnement la théologie fondée sur les Écritures, ce qui amenait le maître à exposer la méthode qui lui paraissait propre à les interpréter. La seule conception d'un tel ensemble révèle un esprit aussi vigoureux qu'abondant en connaissances, et l'on y sent l'héritier des traditions de Clément, tout pénétré d'hellénisme. Mais ce qui était

1. *Panegyr. in Orig.*, ch. VII-XV.

encore confus dans les ouvrages de celui-ci s'offre ici sous l'aspect d'une construction simple et puissante. Nous voyons, par une lettre d'Origène lui-même dans Eusèbe, que ses cours furent suivis quelquefois par des philosophes étrangers au christianisme [1] : il n'y a pas lieu d'en être surpris; car si ce large enseignement aboutissait à la théologie chrétienne, c'était, comme on le voit, en traversant presque tout le domaine du savoir hellénique [2]. Et c'est justement cette influence profonde de la pensée grecque, pénétrant dans toutes les parties d'une doctrine d'ailleurs chrétienne, qui a constitué ce qu'on peut appeler l'Origénisme et qui l'a rendu bien vite suspect à une orthodoxie défiante.

En elle-même, et par l'effort sincère qu'elle révèle, l'œuvre d'Origène inspire le respect. Mais, au point de vue de la critique littéraire, il faut reconnaître qu'elle demeure secrètement viciée par quelque chose de hâtif et d'incomplet. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un homme d'une si haute valeur ait eu si peu de temps pour mûrir sa doctrine et pour dégager sa personnalité. Chargé d'enseigner à un âge où les esprits réfléchis commencent seulement à apprendre, Origène fut contraint toute sa vie de se faire rapidement ses idées, à mesure qu'il les exposait : il n'eut jamais le loisir de se recueillir, de réviser ses méthodes, de se juger lentement lui-même, d'éliminer les parties faibles de sa philosophie et de condenser les autres. Par suite,

1. Eusèbe, *H. eccl.*, VI, ch. xix, 12.

2. *Ibid.* : Ἔδοξεν ἐξετάσαι.. τὰ τῶν φιλοσόφων περὶ ἀληθείας λέγειν ἐπαγγελλόμενα. Porphyre, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, ch. xix, 8 : Συνῆν τε γὰρ ἀεὶ τῷ Πλάτωνι τοῖς τε Νουμηνίου καὶ Κρονίου Ἀπολλοφάνους τε καὶ Λογγίνου καὶ Μοδεράτου Νικομάχου τε καὶ τῶν ἐν τοῖς Πυθαγορείοις ἐλλογίμων ἀνδρῶν ὡμίλει συγγράμμασιν· ἐχρῆτο δὲ καὶ Χαιρήμονος τοῦ Στωϊκοῦ Κορνούτου τε ταῖς βίβλοις. Jérôme, Ep. 70, dit qu'Origène a voulu trouver dans Platon et Aristote, Noumenios et Cornutus, la justification des dogmes du christianisme.

toute son œuvre a le caractère d'une improvisation brillante et inégale, qu'un esprit supérieur a développée au jour le jour, où il a jeté abondamment ses vues personnelles, sa science, ses souvenirs, ses conceptions naissantes, mais qui manque de je ne sais quelle force intime d'organisation et d'achèvement. Il suffira de la parcourir rapidement pour en donner l'impression.

Dans l'immense collection de ses écrits, en partie perdus, distinguons d'abord les ouvrages d'enseignement dogmatique [1]. Le seul dont nous puissions juger est le *Traité des Principes*, encore représenté par des chapitres entiers. Les principes qui donnaient leur nom à l'ouvrage étaient ceux de la croyance chrétienne : la nature de Dieu, celle de l'homme, la chute et la rédemption, la liberté et la grâce, l'autorité des Écritures. Il nous reste un important chapitre du livre III sur la liberté, et un autre du livre IV sur l'interprétation des Écritures. Le premier est d'une philosophie claire, d'une dialectique facile et ingénieuse, mais qui ne vont pas au fond des choses. Dans le second, Origène fait la théorie définitive de l'interprétation allégorique, qui, grâce à lui, est devenue comme le signe propre de l'école exégétique d'Alexandrie. Il y pose la distinction du sens matériel et du sens spirituel. En le faisant, il ne paraît se soucier ni des objections ni des conséquences possibles ; il enseigne plus qu'il ne discute, avec un dogmatisme modeste, mais confiant en son principe, qui se satisfait trop aisément par la clarté de ses déductions. Au fond, sa théorie, renouvelée de Philon, et consistant à soutenir qu'un même texte dit deux choses à la fois, ou même qu'il ne

1. *Sur la résurrection*, quelques fragments seulement. Les *Stromates*, en dix livres, perdus entièrement. *Sur les Principes* (Περὶ ἀρχῶν), en quatre livres, composé à Alexandrie avant 231 ; fragments importants, surtout les chapitres conservés dans la *Philocalie*, recueil d'extraits d'Origène, dû à Basile et à Grégoire de Nazianze.

dit pas ce qu'il semble dire, est le contraire de toute saine critique. Mais il ne faut pas oublier, pour la juger, que, d'une part, elle avait pour elle l'autorité d'une ancienne méthode et que, d'autre part, elle seule pouvait infuser largement l'hellénisme dans la tradition biblique.

C'est de cette théorie, à la fois fausse et féconde, que s'inspire l'immense collection de travaux exégétiques qui constituait la principale partie de l'œuvre d'Origène. Ces travaux eurent pour base l'établissement du texte sacré dans des conditions vraiment nouvelles ; travail préalable, qui aboutit à la constitution de la *Bible à six colonnes* (τὰ Ἑξαπλᾶ), où se développaient parallèlement le texte hébreu en lettres hébraïques, le même en lettres grecques, et les quatre traductions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotien [1]. Ce texte ainsi établi, Origène passa toute sa vie à le commenter [2]. Son exégèse s'étendit peu à peu à tout l'Ancien et à tout le Nouveau Testament. Elle prit trois formes, selon qu'elle se produisait en *Scolies* (Σχόλια), en *Homélies* (Ὁμιλίαι), ou enfin en *Commentaires* (probablement Ὑπομνήματα, mais ordinairement désignés par le terme de Τόμοι, volumes). Les *Scolies* étaient de simples notes ; le texte original en est entièrement perdu, mais il est probable que le contenu s'en retrouve en partie dans les explications attribuées à Origène par les exégètes qui l'ont suivi. Des *Commentaires*, il ne reste que des parties, quelques-unes, il est vrai, assez importantes, que nous n'avons pas à énumérer ici [3]. Ces commentaires,

1. Sur les *Hexaples*, voir Batiffol, ouv. cité, p. 168 et suiv.
2. Cela ne veut pas dire qu'il ait attendu, pour commencer à commenter le texte, l'achèvement des *Hexaples* ; il est seulement vrai de dire que la question de la constitution du texte l'a préoccupé constamment.
3. Voir Bardenhewer, 29, 7, et Batiffol, p. 173 ; ou, pour plus de détails, Harnack, p. 343 et suiv.

en raison de leur abondance, de l'érudition dont ils sont pleins, des vues ingénieuses et philosophiques qui y sont partout répandues, n'ont cessé d'être considérés comme un des monuments de la littérature ecclésiastique. Selon que les docteurs chrétiens tenaient ou non pour l'interprétation allégorique et l'hellénisme, ils les ont exaltés ou combattus. Quoi qu'on en pense, on ne peut nier qu'ils n'aient contribué à faire entrer dans la théologie chrétienne plus de philosophie grecque qu'aucun autre ouvrage. Mais si l'on y cherche surtout la personnalité de l'auteur, il faut reconnaître qu'elle est loin de s'y manifester avec la force qu'on pourrait attendre. La philosophie d'Origène n'est pas une création originale, une doctrine marquée de son empreinte et qui demeure comme un système coordonné [1]. C'est une appropriation partielle et incomplète de vues diverses à des textes qui ne les admettent pas toujours. Et la forme de ces commentaires n'a rien non plus qui s'impose à l'attention. Une manière discursive et facile, souvent prolixe, qui sent l'enseignement, point de souci de condenser la pensée, point de recherche de l'expression vraiment propre et précise, et fort peu de traces de cette spontanéité vive qui seule aurait pu vivifier une langue négligée. On ne saurait tirer de toute la collection une de ces pages pleines et durables, toujours nouvelles, et où l'âme parle à l'âme.

Les *Homélies*, par leur nature même, offrent plus d'intérêt à l'historien de la littérature. Car elles sont, comme on l'a dit, « les premiers spécimens de l'éloquence de la chaire [2]. » Il nous en reste une vingtaine en grec, sans parler des fragments et des traductions : c'est un ensemble assez important. Par le fond et la méthode, elles

1. J. Denis, *Philosophie d'Origène*, Paris, 1884.
2. Batiffol, p. 173.

se rattachent étroitement à l'exégèse proprement dite ; car ce ne sont en somme que des commentaires de textes de l'Écriture, et on y retrouve toujours la même méthode d'interprétation allégorique. Mais ces commentaires ont été donnés à l'église, non dans l'école, devant un auditoire plus mélangé, et auquel n'aurait pu convenir un enseignement trop savant. Ils ont donc quelque chose de plus libre, ils visent à édifier et à toucher en même temps qu'à instruire, et par suite le ton en est assez différent. Il ne l'est pas encore autant que nous le voudrions, et la préoccupation dogmatique y demeure beaucoup trop prédominante. En somme, ce qui recommande surtout ces discours, si on ne les juge qu'en littérateur, c'est une sincérité qui exclut toute fausse rhétorique.

Origène a été aussi un apologiste et un polémiste [1].

Le plus connu peut-être de ses ouvrages et l'un des plus considérables est la ***Réfutation de Celse*** (Κατὰ Κέλσου), en huit livres. Il a été question plus haut du ***Discours vrai*** composé par Celse au siècle précédent. Le succès de ce livre, qui était une attaque en règle contre le Christianisme, semble avoir été grand. Origène, sur le désir de quelques-uns de ses amis, entreprit de le réfuter. Il prépara d'abord ce travail à loisir, puis, en 246 ou 249, il se décida à l'achever rapidement et à le publier. Nous le possédons encore. C'est une véritable ***Défense du Christianisme***, qui touche à tous les points essentiels. Écrite avec modération et dignité, elle intéresse par le sentiment qui l'anime, par la gravité des questions po-

1. Eusèbe, Jérôme, Rufin mentionnent de lui diverses controverses avec les hérétiques et un traité contre Valentinien (*Dialogus adversus Candidum Valentinianum*). On lui a aussi attribué, mais à tort, cinq dialogues contre les Gnostiques, réunis sous le titre commun *Adamantii dialogus de recta in Deum fide*, qui semblent dater du commencement du IVe siècle ; Harnack, p. 478.

sées, par les idées et les informations dont elle est pleine. Quelques-uns des grands côtés du Christianisme sont heureusement dégagés et mis en lumière. Origène montre par exemple avec force comment la philosophie grecque s'est trouvée trop savante pour la masse de l'humanité ; et, quand Celse reproche au christianisme de vouloir substituer la croyance aveugle à la raison, il répond avec justesse que la simple croyance, quoi que nous fassions, a une part énorme dans la vie intellectuelle de chacun de nous, et que, d'ailleurs, le christianisme s'était fait, lui aussi, une philosophie. Ajoutons que beaucoup d'assertions légères et inexactes, avancées par Celse, sont relevées à propos. Mais, si ces mérites donnent à l'ouvrage une valeur réelle, qu'il est loin d'avoir perdue avec le temps, ils n'empêchent pas, d'autre part, que les défauts ordinaires à l'auteur n'y soient très sensibles. Ce qui y manque le plus, c'est une composition méthodique : ce n'en était pas une que de suivre l'ouvrage de Celse pas à pas ; les redites, les lenteurs y abondent ; on y voudrait surtout quelques pensées maîtresses, capables d'organiser en un tout cette masse d'arguments.

Si, de cet aperçu sommaire, on veut dégager maintenant un jugement d'ensemble sur l'œuvre d'Origène, il semble qu'il y ait lieu de faire ressortir surtout la disproportion, si frappante chez lui, entre l'activité de l'esprit et l'art littéraire. Cette insuffisance de l'art serait de peu d'importance, après tout, si elle n'atteignait aussi le fond des choses. Mais ici, comme toujours, quand l'art manque dans une œuvre de l'esprit, c'est que la pensée n'y est pas arrivée à son achèvement. Si elle était assez profonde, assez puissamment coordonnée, assez dépouillée de tout ce qui l'alourdit et l'affaiblit, elle serait belle, alors même que l'auteur n'aurait pas cherché à l'embellir. Ce que nous avons sous les yeux n'est que

l'ébauche d'une grande œuvre. Et s'il en est ainsi, c'est que le christianisme, en ce temps, n'était pas encore assez hellénisé. Déjà, il avait emprunté beaucoup à la Grèce; mais le temps n'était pas encore venu, où, sûr de lui, il allait lui demander, non seulement sa philosophie, son érudition, ses méthodes de recherche, sa dialectique, mais aussi le moyen de faire valoir tout cela, c'est-à-dire son éloquence.

X

Après Origène, et jusqu'à la fin du IIIe siècle, nous ne trouvons plus, dans la littérature chrétienne, que des écrivains secondaires. Ce serait sortir du cadre de cet ouvrage que de les étudier en détail. Essayons seulement, en groupant les principaux d'entre eux, de caractériser en quelques mots les tendances qu'ils manifestent.

Notons d'abord la persistance de l'école, dite *catéchétique*, d'Alexandrie, héritière directe d'Origène et, par lui, de Clément et de Pantænos. Elle se continue par Héraclas, par Denys le Grand, par Piérios, Théognostos, Sérapion, et Pierre qui meurt martyr en 311. Presque tous les écrits de ces docteurs sont perdus. Les plus importants fragments proviennent des œuvres du second d'entre eux, Denys le Grand, qui fut le chef de l'école de 248 à 265; et ceux-là même intéressent plus l'histoire du dogme et de la discipline ecclésiastique que celle de la littérature [1]. D'une manière générale, cette école d'Alexandrie reste fidèle à l'esprit d'Origène, très attachée au sens symbolique et très pénétrée d'hellénisme, bien qu'un certain nombre de ses maîtres rejet-

1. Ils ont été conservés par Eusèbe, dans son *Hist. ecclésiastique.*

tent d'ailleurs ou même combattent quelques opinions particulières d'Origène [1].

Dans le même temps, on voit apparaître à Antioche une série d'autres docteurs qui s'inspirent d'un esprit différent et qu'on a pris l'habitude de grouper pour cette raison sous le nom d'école d'Antioche [2]. Tandis que les Alexandrins sont platoniciens et allégorisants, ceux-ci relèvent plutôt d'Aristote et inclinent, dans l'exégèse, vers le sens littéral. Cette tendance prend corps dans la seconde moitié du IIIe siècle avec le savant Lucien de Samosate, qui enseigne alors à Antioche et subit le martyre en 311 [3]. Lui aussi, comme Origène, s'occupe d'établir le texte des Écritures, et, comme lui, il l'explique. Et c'est à l'esprit général de son interprétation que se rattachera, au siècle suivant, l'Arianisme.

En dehors même de l'école, l'Origénisme divisait les esprits. Un des plus remarquables disciples du grand docteur alexandrin fut Grégoire dit le Thaumaturge. D'abord païen, il entendit Origène à Césarée de Palestine en 231, fut gagné par lui au christianisme, et resta son auditeur et son élève jusque vers 239. Un peu plus tard, vers 240, il devint évêque de Néocésarée dans le Pont ; c'est là qu'il passa la fin de sa vie et mourut vers 270 [4]. Ses œuvres, en grande partie perdues, comprenaient des traités dogmatiques et des homélies, dont nous n'avons pas à nous occuper. Mais il y a peut-être quelque intérêt à signaler son *Discours sur Origène* (Εἰς Ὠριγένην προσφωνητικὸς καὶ πανηγυρικὸς λόγος), prononcé solennellement en 239, au moment où il se séparait de son maî-

1. Bardenhewer, § 30 ; Batiffol, p. 180-187. Lehmann, *Die Katechetenschule zu Alexandria*, Leipzig, 1896.

2. Bardenhewer, § 42, 3 ; Batiffol, p. 187.

3. Suidas, Λουκιανὸς ὁ μάρτυς.

4. Biographie, en partie légendaire, par Grégoire de Nysse, Migne, *Patrol. Gr.*, XLVI, 893-957 ; Suidas, Γρηγόριος ὁ καὶ Θεόδωρος.

tre [1]. Le texte en est venu jusqu'à nous [2]; et, outre l'intérêt historique qu'il présente, il nous laisse voir, plus qu'aucune autre œuvre du temps, comment l'influence de la rhétorique grecque commençait à pénétrer dans certains milieux chrétiens. Elle s'y trahit, chez lui, par l'emphase, les hyperboles, les tours oratoires; mais il apparaît par ces défauts même qu'en certaines circonstances au moins, ces sévères exégètes n'étaient pas insensibles à l'élégance du discours; et nous voyons ainsi naître parmi eux un goût de l'art littéraire qui devait bientôt porter ses fruits.

Ce même goût se fait sentir plus fortement encore chez un autre écrivain contemporain, l'évêque Méthodios, aussi décidé contre Origène que Grégoire l'était en sa faveur. Tout ce que nous savons de lui se réduit à peu près à ceci, qu'il fut évêque d'Olympos en Lycie à la fin du IIIe siècle et mourut martyr, probablement en 311, pendant la persécution de Maximin Daïa [3]. Mais il n'est pas douteux qu'il n'ait été instruit dans les lettres profanes, car tout ce qu'il a écrit atteste l'influence des modèles classiques, poètes et prosateurs, de Platon en particulier [4].

N'insistons pas ici sur les fragments de sa *Réfutation de Porphyre*, non plus que sur ceux du traité anti-origéniste *Sur les choses créées* (Περὶ τῶν γενητῶν), ni sur

1. Jér., *De vir. illustr.*, ch. LXV : Convocata grandi frequentia, ipso quoque Origene præsente.
2. Les œuvres subsistantes de Grégoire sont dans la [*Patrol. grecque*, de Migne, t. X.
3. Jérôme, *De vir. illustr.*, ch. LXXXIII. Suidas, Μεθόδιος Ὀλύμπου. — Bardenhewer, § 32; Batiffol, p. 140.
4. *S. Methodii opera* et *S. Methodius Platonizans*, édit. A. Iahn, Halle, 1865; la première partie contient les œuvres et les fragments, la seconde une étude sur le platonisme de Méthodios et des Pères grecs. — Une partie des écrits perdus se trouve traduite en vieux slavon dans un *Corpus Methodianum* qui a été publié par Bonwetch, en 1891.

d'autres d'un caractère exégétique ou dogmatique. L'influence classique se manifeste surtout dans trois de ses œuvres, qui sont des dialogues de philosophie religieuse. Le plus connu est le *Banquet des dix vierges* (Συμπόσιον τῶν δέκα παρθένων), dont le texte entier nous a été conservé [1]. L'imitation de Platon y est sensible : il y met en scène dix vierges, qui, tour à tour, dissertent sur la charité, sans doute pour faire antithèse aux discours des personnages de Platon sur l'amour. Comme œuvre d'art, cela est médiocre. Ces vierges sont de vrais docteurs, qui n'ont rien d'aimable, malgré le sentiment poétique qu'on ne peut refuser à l'auteur ; et, de plus, l'excellence de leurs intentions leur fait un peu trop oublier la réserve qui eût été séante à leur sexe. Du moins, elles s'expriment en assez bon langage, et elles savent raisonner sans diffusion et sans prolixité. Certes, nous sommes loin, de toute façon, du dialogue platonicien ; mais enfin, il y a là vraiment un sentiment nouveau de ce que c'est qu'écrire et composer [2]. Deux autres dialogues, *Sur le libre arbitre* (Περὶ τοῦ αὐτεξουσίου), et *Sur la Résurrection* (Περὶ τῆς ἀναστάσεως), tous deux dirigés contre les idées d'Origène, ne nous ont pas été conservés dans leur intégrité ; mais nous en possédons d'importants fragments. On y retrouve les mêmes qualités littéraires, le même tour d'imagination poétique uni à une dialectique assez dégagée. Donc, chez Méthodios, l'enseignement chrétien, sans rien perdre de sa gravité, commence à se préoccuper de plaire et à se débarrasser du pédantisme de l'école. Il s'achemine ainsi tout droit vers des habitudes nouvelles qui le feront entrer dans la littérature proprement dite.

1. Carel, *S. Methodii Patarensis convivium decem virginum*, thèse, Paris, 1880.

2. A la fin du repas, l'une des vierges, Thécla, chante un hymne iambique, dont ses compagnes répètent le refrain. Sur cet hymne, voir E. Bouvy, *Poètes et Mélodes*, Nîmes, 1886, p. 30-42, 124-126.

Deux noms seulement doivent encore être mentionnés dans ce chapitre ; ceux de Pamphile et de Jules Africain. — Pamphile, qui fut élève de l'école d'Alexandrie et mourut évêque de Césarée de Palestine en 309, n'intéresse guère l'histoire de la littérature qu'à titre de fondateur d'une célèbre bibliothèque chrétienne, qui servit aux travaux d'Eusèbe et de Jérôme. Il avait composé une *Apologie d'Origène*, qu'il laissa inachevée en cinq livres : Eusèbe y ajouta un sixième livre ; l'ouvrage a disparu, sauf le premier livre, dont nous possédons encore la traduction latine par Rufin [1]. — Julius Sextus Africanus, qui vécut dans la première moitié du siècle et se fixa de bonne heure à Emmaüs en Palestine, est célèbre comme le père de la chronographie ecclésiastique [2]. Mais de sa *Chronographie* en cinq livres, qui s'étendait de l'an 5499 av. J. C. à l'an 221 de notre ère, il ne reste que des fragments ; et ces fragments n'ont rien de littéraire [3].

Le III[e] siècle, malgré le grand nom d'Origène, n'a donc marqué dans la littérature chrétienne par aucune œuvre de premier ordre. Mais, s'il n'a rien achevé, on peut dire qu'il a tout préparé. Les genres futurs étaient en germe dans les œuvres qu'il avait produites. De ces germes allait sortir une riche et brillante végétation.

1. Sur Pamphile, les principaux témoignages sont ceux d'Eusèbe, *Hist. eccles.*, VI, 32 et 34 ; VII, 32 ; VIII, 13. Eusèbe avait écrit sa vie (*Ibid*) ; cet ouvrage ne nous est pas parvenu. — Bardenhewer, 33, 4 ; Batiffol, p. 183. — Fragments, Migne, *Patr. Gr.*, XVII, 521-632.

2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 31 ; *Prépar. évang.*, X, 10 ; *Démonstr. évang.*, VIII ; Suidas, 'Αφρικανός. — Bardenhewer, 22, 1 ; Batiffol, p. 185.

3. Photius, cod. 34. Jules Africain avait écrit aussi, sous le titre de Κεστοί (*Broderie*), une sorte d'encyclopédie scientifique, dont il reste d'assez nombreux fragments. — Ce qui subsiste de J. Africain se trouve dans Migne, *Patr. Gr.*, X, 35-108.



CHAPITRE VII

DE DIOCLÉTIEN A LA MORT DE THÉODOSE

L'ORIENT GREC AU IVe SIÈCLE

BIBLIOGRAPHIE

Les sophistes paiens. — Himérios. Sur les mss., voir la préface de F. Duebner, dans son édition. Éditions de Wernsdorf, avec une traduction latine et un commentaire perpétuel, Gœttingue, 1790 ; de F. Duebner, dans le volume de la biblioth. Didot, qui contient les Philostrate, Paris, 1849. — Thémistios. Nous indiquons, en étudiant Thémistios, comment le recueil de ses discours s'est constitué et grossi peu à peu. Les très anciennes éditions sont devenues très incomplètes. La meilleure, aujourd'hui encore, est celle de G. Dindorf, Leipzig, 1832, d'après le ms. de Milan mis en lumière par Ang. Mai. Pour les *Paraphrases d'Aristote*, édition de L. Spengel, Leipzig, 1866, dans la Biblioth. Teubner; voir, en tête du t. I, les indications relatives aux mss. — Libanios. Au sujet des mss., consulter R. Foerster, *De Libanii libris manuscriptis Upsaliensibus et Lincopiensibus*, diss., Rostock, 1877. Première édition, Ferrare, 1517. Ed. de Fréd. Morel, avec trad. lat. et notes, Paris, 1606-1627 ; de Reiske, avec des notes, 4 vol. in-8°, Altenburg, 1791-97, la meilleure jusqu'ici, bien que laissant encore beaucoup à désirer. La correction du texte a été avancée en ce siècle par de nombreux travaux critiques, et surtout, depuis une trentaine d'années, par ceux de R. Foerster, publiés dans l'*Hermes*, le *Philologus*, le *Rhein. Museum* et les *Jahrb. für class. Philol.* Une édition critique est fort à souhaiter. Les

Lettres de Libanios ont été publiées par Wolf, Leipzig, 1711, et complétées par le même, Amsterdam, 1738.

PHILOSOPHES, SAVANTS, HISTORIENS. — Pour les *Vies des philosophes* d'EUNAPE, l'édition savante est celle de Boissonade, 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1822, avec des notes ; seconde édition du même, jointe aux Philostrate de la Bibl. Didot, Paris, 1849. Pour les fragments historiques d'Eunape et des autres historiens, ainsi que pour les œuvres de philosophie, de médecine, de science, voir les notes au bas des pages.

JULIEN. *Manuscrits.* Voir la préface de l'édit. de Hertlein, t. I et II. — *Éditions.* Première édition, P. Martin, Paris, 1583. Éditions de Petau, Paris, 1630; de Spanheim, Leipzig, 1696. Édition critique de C. Hertlein, 2 vol., Leipzig, 1875-76, Bibl. Teubner. Pour l'écrit contre les chrétiens, qui ne figure pas dans l'éd. Hertlein, *Jul. imperat. librorum contra Christianos quæ supersunt*, ed. C. J. Neumann, Lipsiæ, 1880.

QUINTUS DE SMYRNE. Sur l'établissement du texte, voir la préface de l'édition de Koechly et de celle de Zimmermann. Première édition : Alde, Venise, 1504. Éditions de Tychsen, Deux-Ponts, 1807 (incomplète, le t. I seul a paru); de F. J. Lehrs, dans l'Hésiode de la Bibl. Didot, Paris, 1839; de A. Kœchly, avec des prolégomènes et des notes critiques, Leipzig, 1850; de Zimmermann, dans la Bibl. Teubner.

EUSÈBE. Sur la tradition des œuvres d'Eusèbe, Harnack, *Gesch. d. Altchr. Litteratur*, I, p. 551. — Édition d'ensemble, Migne, *Patrol. grecque*, t. XIX-XXIV. Éditions partielles : *Chronique*, éd. A. Schœne, 2 vol. in-4°, Berlin, 1866-1875; *Histoire de l'Eglise*, éd. de Henri de Valois, Paris, 1659-1673; avec les deux écrits sur Constantin; de Heinichen, 1868-70; de Dindorf, Leipzig, 1871, Bibl. Teubner ; *Préparation évangélique* et *Démonstration évangélique*, éd. de Dindorf, Leipzig, 1867-1871, Bibl. Teubner. — ATHANASE. Éditions d'ensemble : des Bénédictins (J. Lopin et B. de Montfaucon), Paris, 1698 ; de Migne, *Patrol. gr.* XXV-XXVIII, Paris, 1857. — ÉCRIVAINS SECONDAIRES. Indications bibliographiques au bas des pages. — BASILE. Édition des Bénédictins (J. Garnier et Pr. Maran), 3 vol. in-fol., Paris, 1721-1730; Migne, *Patrol. gr.*, t. XXIX-XXXII, Paris, 1857. — GRÉGOIRE DE NAZIANZE. Édition des Bénédictins (Ph. Clemencet et A. B. Caillau), Paris, 1778-1840; Migne, *Patrol. gr.*, t. XXXV-XXXVIII. Quelques-unes des poésies figurent dans l'*Anthologia græca carminum christia-*

norum de W. Christ et M. Paranikas, Leipzig, 1871. — GRÉGOIRE DE NYSSE; Migne, *Patrol. gr.*, t. XLIV-XLVI, Paris, 1858. — JEAN CHRYSOSTOME. Éditions complètes du P. Fronton du Duc, avec trad. lat., 12 vol. in-fol., Paris, 1609-1633; de Montfaucon, avec trad. lat., 13 vol. in-fol., Paris, 1718-38; de Migne, *Patrol. gr.*, XLVII-LXIV. Fr. Duebner avait commencé à publier dans la Bibl. Didot des *Opera selecta*; le t. I a seul paru, Paris, 1861; il contient *Adv. oppugnat. vitæ monasticæ, De virginitate, Adversus eos qui apud se habent virgines subintroductas, Quod regulares feminæ viris cohabitare non debeant, Ad viduam juniorem, De non iterando conjugio, De sancto Babyla, De sacerdotio, Homiliæ de statuis, Catecheses.*

SOMMAIRE

I. Caractères généraux du IVe siècle. Dernier éclat de la sophistique païenne. Avènement de l'éloquence chrétienne. — II. Les écoles. Sophistes en renom. Himérios, Thémistios, Libanios. — III. L'histoire profane. Eunape et Olympiodore. — IV. La philosophie. Jamblique et ses successeurs. Les sciences : Oribase, Diophante. — V. Julien. Ses écrits. L'historien, le moraliste, le mystique, le pamphlétaire. Sa correspondance. — VI. La poésie profane au IVe siècle. Quintus de Smyrne. Les *Argonautiques* orphiques. — VII. Littérature chrétienne. Transition entre le IIIe siècle et le IVe : Eusèbe de Césarée. — VIII. L'Arianisme. Arius et les écrivains ariens. Athanase, sa vie et ses écrits ; son génie et son éloquence. — IX. Écrivains secondaires. Apollinaire de Laodicée, Macédonios, Didyme l'Aveugle, Cyrille de Jérusalem, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Épiphane. — X. Les Cappadociens. Basile ; sa vie et ses écrits; caractères de son éloquence. — XI. Grégoire de Nazianze. Sa vie et ses écrits. Le poète, le théologien et l'orateur. Grégoire de Nysse. — XII. Jean Chrysostome. Sa vie. — XIII. Classement de ses écrits. — XIV. Le moraliste et l'orateur.

I

Après la sombre période que nous venons de traver-

ser, le IVe siècle apparaît tout à coup, dans l'histoire de la littérature grecque, comme une seconde renaissance. De nouveau, nous rencontrons dans la société païenne des orateurs en renom, un Himérios, un Thémistios, un Libanios. Sur le trône, voici des princes remarquables, un Constantin, un Julien, un Théodose, qui ne sont pas seulement des hommes de guerre, mais aussi des politiques, et qui exercent sur le monde entier une influence profonde. D'ailleurs, à côté de l'éloquence païenne, et bien au dessus d'elle, se produit alors une puissante éloquence chrétienne, celle des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostôme. Et, si nous regardons autour d'eux, l'aspect de l'Orient grec est tout autre qu'au siècle précédent. Tandis qu'alors le mouvement des idées semblait nul en dehors des écoles, à présent au contraire l'agitation est partout. De grands débats excitent et passionnent les esprits; de grands courants d'opinion se forment, puis se heurtent bruyamment. La parole et la pensée redeviennent ce qu'elles avaient cessé d'être depuis bien des siècles, des instruments d'action. Fait capital, qu'il faut expliquer dans ses origines et montrer dans son développement.

La monarchie administrative substituée par Dioclétien à la monarchie militaire rend la paix à l'empire. Les conflits entre prétendants deviennent rares et de peu de durée. On voit de nouveau des règnes qui durent, ceux de Constantin (323-337), de Constance (337-361), de Valens (364-378), de Théodose (379-395). Ceci déjà est favorable aux lettres, qui n'aiment pas le bruit des armes. En outre, l'institution d'une capitale romaine à Byzance, si elle ne change pas la condition sociale et politique des provinces hellénisées, donne du moins à l'ambition des Grecs un objet plus prochain. Dans l'administration reconstituée, des emplois de toute sorte

s'offrent à eux. L'école des rhéteurs a une porte ouverte sur la hiérarchie des fonctions officielles ; il y a là de quoi stimuler ceux que le prestige des charges publiques séduit, c'est-à-dire toute la classe supérieure de la société, et une bonne partie de la classe moyenne [1].

Mais la vraie cause du réveil inattendu des esprits, c'est le conflit des opinions religieuses, et, par conséquent, c'est le développement du christianisme.

Au second siècle, le christianisme n'avait guère fait que se défendre contre les persécutions et les calomnies par la bouche de ses apologistes ; au IIIe siècle, il avait constitué les fondements de sa philosophie ; au IVe, reconnu officiellement par Constantin, il vise à expulser le paganisme. Et celui-ci, qui se sent alors en grand danger, s'inquiète, se défend, réclame tout au moins la liberté. On sent l'influence vive de cet état de choses chez des esprits modérés tels que Thémistios et Libanios, qui ont des amis dans les deux partis ; on la sent très forte chez les natures passionnées, telles que Julien et presque tous les grands évêques du temps. Cette inquiétude, cette lutte pour la domination, ces grandes questions qui touchent aux droits de la conscience et aux croyances les plus chères, voilà ce qui fait que la parole retrouve alors une sincérité qu'elle avait trop oubliée.

D'ailleurs la lutte n'est pas seulement entre païens et chrétiens ; elle s'élève, plus ardente encore, parmi les chrétiens eux-mêmes, entre orthodoxes et hérétiques. Aux hérésies multiples des siècles précédents, hérésies d'écoles ou de petites sectes, succèdent maintenant des combats d'opinions qui touchent au fond même de la

1. Chrysostôme (*Disc. contre les advers. de la vie monastique*, p. 42, Didot) représente un père qui tient à son fils ce langage : Ὁ δεῖνα ταπεινὸς καὶ ἐκ ταπεινῶν, τὴν ἀπὸ τῶν λόγων κτησάμενος δύναμιν, ἦρξε μεγίστας ἀρχάς, πλοῦτον ἐκτήσατο πολὺν, γυναῖκα ἔλαβεν εὔπορον, οἰκίαν ᾠκοδόμησε λαμπρὰν, φοβερός ἐστιν ἅπασι καὶ ἐπίδοξος.

croyance. C'est le cas de l'Arianisme. Toute la société chrétienne se passionne pour ou contre le dogme de la consubstantialité. Et cette passion suscite dans les deux partis des champions ardents, qui mettent au service de leur cause toute leur science, toute leur dialectique, tout leur zèle, et dont la parole retentit au loin. En même temps, l'enseignement de la morale chrétienne prend une extension nouvelle. Comme il s'adresse à de grands auditoires, dans des villes populeuses où le riche et le pauvre se coudoient, il acquiert une portée sociale qu'il n'avait pas eue jusque-là. Le moraliste chrétien ne parle plus seulement pour quelques fidèles, animés du même esprit que lui, mais aussi pour des grands, pour de hauts fonctionnaires, quelquefois pour des personnages de la cour, en tout cas pour des gens du monde. Il faut leur faire l'application d'une doctrine qui les étonne, qui trouble leurs habitudes et leurs conventions; et c'est une tâche difficile, où les plus grands talents trouvent un emploi digne de leurs facultés.

Or, justement en ce même temps, ces talents abondent dans l'église chrétienne. A présent qu'elle attire à elle les classes supérieures, elle compte en grand nombre, parmi ses diacres ou ses prêtres, des hommes qui ont reçu l'éducation hellénique; les élèves des sophistes lui apportent l'art qu'ils tiennent de leurs maîtres; cet art, ils le mettent au service des idées et des sentiments que le christianisme leur fournit. Leur éloquence séduit des auditoires, qui, eux aussi, comptent désormais bien des lettrés. Leur succès, leur culture supérieure, leur intelligence plus ouverte les désignent pour les dignités ecclésiastiques. Ainsi ce sont les leçons de Prohærésios, d'Himérios, de Libanios, jointes à l'esprit de l'évangile, qui font les grands évêques du IV[e] siècle. L'hellénisme s'unit en eux à la tradition chrétienne. Et il résulte de

là un essor littéraire vraiment remarquable, bien que l'influence du goût sophistique s'y fasse trop sentir.

Toutefois, dès le siècle suivant, cet essor prendra fin, et le byzantinisme va commencer d'apparaître. En y regardant de près, on en découvre déjà les germes dans la littérature du IV[e] siècle.

D'abord le régime politique auquel l'empire est alors soumis est essentiellement contraire au libre mouvement des esprits. Ce régime est un despotisme administratif qui fait tout aboutir au maître. La liberté religieuse ou la persécution, la prédominance de telle ou telle doctrine sont choses qui dépendent en grande partie de sa volonté. Comment, dans ces conditions, l'esprit d'intrigue ne l'emporterait-il pas sur le goût de la libre discussion? Les païens ne comptent que sur l'empereur pour les défendre, s'il est païen lui-même comme Julien, ou pour les ménager, s'il est chrétien, mais politique. Les évêques, de leur côté, agissent à la cour, cherchent à s'y faire des appuis, trop souvent à y former des cabales. Théophile d'Alexandrie, plus habile que Chrysostôme, est plus puissant que lui à Constantinople et réussit à l'expulser. Toute l'éloquence du monde est plus faible que l'influence d'une femme qui gouverne la volonté d'Arcadius. Cette soumission nécessaire de tous à un homme, qui est lui-même bien souvent le jouet des intrigues ou l'instrument des factions, c'est déjà un des traits caractéristiques du byzantinisme.

En voici un second, non moins frappant. Si l'on excepte les quelques années du règne de Julien, le christianisme devient tellement le maître dans cette société qu'il y absorbe tout. Sous les empereurs chrétiens, les orateurs païens sont réduits au silence; tout au plus peuvent-ils plaider indirectement pour la liberté de conscience, à condition que le plaidoyer se dissimule sous l'éloge. Et non seulement il n'y a bientôt plus de résistance ouverte,

mais, peu à peu, toute activité indépendante d'esprit disparaît. La philosophie n'a plus le droit d'attirer l'attention. Seules, la théologie et la morale religieuse peuvent paraître au grand jour. Il semble que ce soit pour le christianisme un succès définitif, et c'est en réalité la cause la plus puissante de la diminution intellectuelle et morale qu'il va subir dans les siècles byzantins. Lorsque le monde grec tout entier ne se passionnera plus que pour les disputes d'une orthodoxie subtile, on ne verra plus surgir ni d'Athanase, ni de Chrysostôme. La pensée captive tournera sur elle même, enfermée dans des discussions stériles, et la morale, privée du contact d'une vie sociale active et intelligente, s'enfermera dans un mysticisme monacal qui ôtera aux consciences leur ressort. Tout cela encore, c'est le byzantinisme, et tout cela est visible déjà sous les belles apparences du IVe siècle.

Ainsi, à plusieurs signes, le déclin prochain se laisse deviner. Mais, pendant tout un siècle encore, les forces bienfaisantes l'emportent sur ces causes d'affaiblissement et de décadence. Elles produisent même de grandes choses qu'il faut essayer de mettre ici dans leur jour.

II

La sophistique s'était prolongée et soutenue à travers tout le IIIe siècle, sans produire ni professeurs ni orateurs comparables en renommée à ceux de l'âge précédent. Dès le commencement du IVe siècle, elle semble se ranimer, et de nouveau s'élèvent de grandes réputations d'école, au moins égales à celles qui avaient brillé au siècle des Antonins.

Toutes les villes de l'Orient grec ont alors leurs maîtres d'éloquence, dont les noms, oubliés aujourd'hui,

sont fréquemment cités dans la littérature du temps. Quelques grandes villes possèdent même des groupes d'écoles, et jouent le rôle de véritables métropoles intellectuelles. Les plus célèbres en ce genre sont Athènes, Constantinople, Nicomédie, Pergame, Antioche, Alexandrie. Vers le milieu du siècle, la plupart d'entre elles sont dans tout leur éclat [1]. Les étudiants y affluent. Groupés dans chacun de ces centres autour des divers maîtres en renom, ils forment de véritables factions, rivales et turbulentes, qui se disputent les nouveaux venus par la ruse, et au besoin par la force. Ainsi enrôlées, les recrues prêtent serment au professeur qui a su se les approprier : dès lors, elles lui doivent leurs applaudissements. L'admiration devient affaire de parti, et elle n'en est que plus passionnée. Toute cette jeunesse a réellement foi en la rhétorique, elle croit au génie de ses maîtres, elle s'attache avec passion à ces hommes dont l'enseignement et les exemples semblent ouvrir le chemin de la fortune. Il en est ainsi du moins jusqu'au règne de Julien. Après lui, dans le dernier tiers du siècle, un déclin assez rapide paraît se faire sentir [2].

Les noms des grands rhéteurs de ce temps se lisent dans les *Vies des Sophistes* d'Eunape, avec un certain nombre de détails sur leur personne et leur talent. Mais, à vrai dire, ni un Julien de Cappadoce, ni un Apsinès, ni un Prohærésios, ni un Épiphanios, ni un Diophante, ni un Akakios [3], ni d'autres illustrations de même ordre,

1. Sur cette vie scolaire du ɪvᵉ siècle, on lira avec profit l'étude de M. Petit de Julleville, *L'École d'Athènes au ɪvᵉ siècle*, Paris, 1868. Les principaux témoignages se trouvent dans plusieurs discours de Libanios, notamment le premier, *Sur sa fortune*, dans sa correspondance et dans celle de Julien, dans les discours d'Himérios et de Thémistios.

2. Voir les plaintes répétées de Libanios dans ses discours.

3. Akakios est probablement l'auteur du *Pied léger* (Ὠκύπους), parodie tragique en vers, qui figure dans les œuvres de Lucien

ne semblent mériter autre chose qu'une simple mention. Nous n'avons rien d'eux, et sans doute il n'y a guère lieu de le regretter. Les seuls, entre les maîtres du IVe siècle, qui doivent nous arrêter quelques instants, sont ceux dont les œuvres ont été conservées, en partie au moins. Ils sont au nombre de trois seulement : Himérios, Thémistios et Libanios.

Le moins intéressant des trois est Himérios, qui ne fut qu'un homme d'école, entièrement étranger à la vie politique de son temps [1]. Né à Pruse en Bithynie vers 315, fils du rhéteur Aminias, il fut élevé pour la rhétorique, qui devait être l'occupation de toute sa vie. Après avoir fréquenté les écoles d'Athènes, il s'établit comme maître dans cette ville. Il ne la quitta qu'un instant sous le règne de Julien, appelé par ce prince à Constantinople. Dès la mort de son protecteur, il y revint et y reprit son enseignement, qu'il semble avoir continué avec le même succès sous les règnes de Valens et de Théodose, jusqu'à sa mort, en 386. Pendant une quarantaine d'années par conséquent (de 350 environ à 386), l'école d'Himérios à Athènes fut, selon sa propre expression, comme un « théâtre », où il donna aux curieux le spectacle de son éloquence. Parmi ses auditeurs, vinrent s'y asseoir, entre 354 et 359, Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze : les chrétiens lettrés faisaient presque autant de cas de son talent que les païens.

Ses *Discours* sont en grande partie perdus. Photius en lisait encore 71, dont il nous a laissé des analyses

(Liban., *Lettres*, 1380). Voir, sur lui, Pauly-Wissowa, art. *Akakios*, 3.

1. Eunape, *Vies des Soph.*, Suidas, Ἱμέριος; Photius, cod. 165 et 263. Voir surtout ses *Discours*. Étude sur Himérios par Wernsdorf, en tête de son édition.

ou des extraits ('Ἐκλογαί); nous n'en possédons plus que trente-quatre dans le texte original, soit en entier, soit incomplets. Les uns sont de simples amplifications d'école sur des sujets fictifs [1]: les autres, des œuvres de circonstance [2]. A quelque classe d'ailleurs qu'ils appartiennent, ce qui y manque le plus, ce sont les idées. Personne n'a moins pensé qu'Himérios. L'éloquence. telle qu'il la comprend, tient à la fois de la poésie et de la musique: poésie toute superficielle, sans force de sentiment; musique caressante et monotone, qui se contente de charmer l'oreille. En un autre temps, Himérios eût sans doute été poète plutôt qu'orateur, mais il eût été surtout poète de tradition et de métier, combinant habilement des réminiscences en des formes conventionnelles. Nulle trace en lui de dialectique ni de véhémence. Son discours est fait de mythes, d'images, de comparaisons, de descriptions, qu'il emprunte surtout aux poètes lyriques, dont sa mémoire était pleine. Nous lui devons ainsi quelques paraphrases de pièces perdues d'Alcée, de Sapho, d'Anacréon; et, probablement, nous reconnaîtrions que nous lui en devons plus encore, s'il était toujours possible de distinguer dans ses développements ce qui est emprunt. Par son élégance, par sa

1. 'Ἐκλ. I, *Discours d'Hypéride pour Démosthène*; II, *Disc. de Démosthène pour le retour d'Eschine*; III, *Pour accuser Épicure d'impiété*; V, *Disc. de Thémistocle pour refuser la paix offerte par le grand roi*; Disc. II (Πολεμαρχικός), *Éloge funèbre des Athéniens morts pour la patrie*; etc.

2. Compliments à des personnages officiels ('Ἐκλ. XXI, XXVIII b, XXXII, Disc. V, XIV, etc.), Discours d'adieu (Προπεμπτικοί) ou de bienvenue, Épithalames, Lamentations funèbres, sujets d'occasion (Disc. III, à Basile, pour les Panathénées, au commencement du printemps; Disc. IV, à Athènes, dans un concours de rhéteurs, sur un sujet proposé par le proconsul; Disc. VI et VII, Éloges de Thessalonique et de Constantinople; Disc. X, XI, XII, XIII, XV, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, relatifs à divers incidents de la vie scolaire, ouverture de cours, arrivée d'auditeurs nouveaux, conflits, méthodes d'études, etc.).

mélodie, par les souvenirs classiques dont elle était imbue, cette prose sonore et vide a charmé les contemporains. De vrais orateurs, comme S. Basile et S. Grégoire de Nazianze, ont même profité de son influence : ils ont senti, en l'écoutant, la valeur du rythme, du tour aisé, de l'expression choisie ; ils ont reçu d'elle, en un mot, cette tradition du style qui avait manqué aux docteurs chrétiens du IIIe siècle. Que ce soit donc là, faute de mieux, la louange durable d'Himérios.

Un intérêt plus sérieux s'attache à Thémistios, grand personnage, mêlé aux événements politiques de son temps, et digne de respect, autant par la noblesse de son caractère que par son talent.

Thémistios [1] naquit entre 310 et 320, probablement en Paphlagonie, où son père Eugénios possédait un domaine. Cet Eugénios, riche et intelligent, s'adonnait à la philosophie et aux lettres : il semble avoir professé avec un certain éclat, pendant une partie au moins de sa vie [2]. Thémistios fut élevé d'abord auprès de lui, et sans doute par lui. Il lui dut le goût de la philosophie et des lettres, un attachement éclairé à l'hellénisme, la modération et la dignité du caractère, enfin le germe de cette éloquence douce, claire, brillante, qui allait faire

1. Suidas, art. Θεμίστιος; Photius, cod. 74. Sa vie nous est surtout connue par ses *Discours*, auxquels il faut joindre quelques témoignages tirés des lettres de Libanios, de Julien, de Grégoire de Nazianze (Ep. 140), et des historiens ecclésiastiques. Voir, dans l'édition Dindorf, p. 478, la Biographie composée par le P. Petau, et aussi, dans la *Biogr. univers.* de Michaud, l'intéressant article de V. Leclerc.

2. Thémistios, 20e Disc., p. 291, Dindorf. Ce discours de Thémistios est l'éloge funèbre de son père. Voir aussi le *Disc. de Constance sur Thémistios*, p. 24 de l'édition Dindorf. On a cru, sans preuve bien solide, qu'il était l'Eugénios auquel est adressée la 18e lettre de Julien.



sa fortune. Parvenu à l'âge d'homme, il voyagea [1]. En 347, il était présenté à l'empereur Constance, auquel il avait l'honneur d'adresser une harangue officielle [2]. Ce fut sans doute vers ce temps qu'il ouvrit école à Constantinople, et dès lors la capitale de l'Orient devint son domicile. Son enseignement semble y avoir obtenu un grand succès. Lui-même nous apprend qu'on venait en foule, de Grèce et d'Ionie, pour l'entendre. Un philosophe de Sicyone, nommé Celse, amena un jour à Constantinople un certain nombre de ses disciples, aussi désireux que lui de jouir de son éloquence [3]. Thémistios commentait dans son école les œuvres de divers philosophes; mais, orateur par tempérament, il prononçait de plus, en mainte occasion, des discours de morale [4]. En 355, lorsque Constance le fit entrer dans le sénat de Byzance, sa réputation était déjà éclatante [5]. Deux ans plus tard, il fut député par ce même sénat pour aller saluer à Rome le même empereur, à l'occasion de son triomphe. A l'en croire, de grands efforts furent faits pour l'y retenir. Il refusa toutes les offres, ne voulant pas quitter sa chère Constantinople. Sa carrière n'en fut pas moins brillante. Il était devenu, peu à peu, un des grands personnages de l'empire. Julien, en 362, lui offrit

1. 23e Disc., p. 359, Dind. : Ἐγὼ τοίνυν πολλαῖς μὲν ὡμίλησα πόλεσι καὶ ξυνεγενόμην. Nous savons qu'il avait vu Nicomédie, Antioche.

2. Voir la *Chronologie* de ses panégyriques par Hardouin, reproduite dans l'édit. Dindorf, p. 491. Selon l'argument anonyme du discours en question (1er Disc. Περὶ φιλανθρωπίας), il était encore jeune, νέος ὢν ἔτι. En supposant qu'il fût né vers 315, il n'avait alors en effet que trente-deux ans.

3. 23e Disc., p. 355, Dind.

4. Voir l'Avant-propos (Θεωρία) du 20e Disc., où il se donne pour philosophe, non pour orateur. Cela implique qu'en effet son enseignement proprement dit devait être surtout exégétique. Mais ce qui nous reste de lui montre bien que l'exégèse ne lui suffisait pas.

5. Voir le 2e *Disc.* et le discours de Constance, qui y est joint.

de hautes dignités, qu'il n'accepta pas [1]. Sous son successeur, Jovien, ce fut Thémistios qui, au nom du sénat, harangua l'empereur à propos de son consulat de 364 [2]. Ces faveurs impériales se continuèrent sous Valens et sous Théodose. Ce dernier lui conféra, en 384, le titre de préfet de la ville [3], et lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Thémistios dut mourir avant l'avènement de son élève en 395, car il ne nous reste rien de lui qui se rapporte à ce nouveau règne.

Ces indications définissent le rôle de Thémistios [4]. Maître renommé, il fut, en outre, l'orateur officiel de Constantinople, et par conséquent de l'Orient grec. Ce rôle, il le dut à son talent; mais son caractère lui permit de le remplir avec honneur. En un temps d'adulation, il sut parler aux empereurs avec dignité et leur donner parfois, sous forme d'éloges, d'utiles conseils [5]. Chose plus difficile encore, dans une société déchirée par les discordes religieuses, il se fit estimer de tous, païens et chrétiens. Sincèrement attaché à l'hellénisme, il réclama la liberté religieuse, avec une véritable élévation de pensées.

Il nous reste de lui, d'une part, un recueil de paraphrases sur un certain nombre de traités d'Aristote, d'autre part, des discours.

Les *Paraphrases* (Παραφράσεις τοῦ Ἀριστοτέλους) sont le débris d'un de ses premiers ouvrages. Il nous apprend (23e *Disc.*, p. 355 Dind.) qu'il les avait composées pour lui-même dans sa jeunesse et qu'elles furent

1. 34e Disc., Περὶ ἀρχῆς, p. 457, Dind.
2. 5e Disc., Ὑπατικός.
3. 34e Disc., Περὶ ἀρχῆς.
4. E. Baret, *De Themistio sophista et apud imperatores oratore*, Paris, 1853.
5. Socrate, *Hist. eccl.*, IV, 32, attribue à son influence l'atténuation des rigueurs dont Valens avait d'abord usé envers les catholiques orthodoxes.

publiées sans son consentement. Elles embrassaient probablement toute l'œuvre d'Aristote. Celles qui nous restent se rapportent aux *Analytiques*, à la *Physique*, aux traités *De l'âme*, *De la mémoire*, *Du sommeil*, *Des songes*, *De la divination* [1]. Un tel ouvrage ne pouvait viser à l'originalité. Il est aisé d'en critiquer la méthode même en alléguant que l'auteur ne fait que délayer ce qu'Aristote avait dit plus fortement. Mais la concision d'Aristote est souvent obscure, tandis que l'interprétation un peu molle de Thémistios est beaucoup plus claire. C'est encore un mérite que de nous aider souvent à comprendre une pensée qui se dérobe; et le livre, tel qu'il est, dénote à coup sûr un esprit souple, pénétrant et lucide.

Mais, si l'on veut connaître Thémistios, c'est dans ses discours qu'il faut le chercher. Photius en lisait trente-six [2]. Nous n'en possédons plus que trente-cinq, qui ont été retrouvés et rassemblés peu à peu [3]. Vingt de ces discours sont des harangues officielles; les autres se rapportent ou à des circonstances particulières ou à des sujets de morale. Tous sont utiles à lire pour connaître soit les événements du temps, soit les hommes et les mœurs, soit l'orateur lui-même. Parmi les plus intéressants, il faut citer le 23e (Σοφιστής), où Thémistios, répondant à des critiques vraies ou supposées, présente,

1. Les *Paraphrases* ont été éditées en dernier lieu par L. Spengel, dans la Biblioth. Teubner, 2 vol., 1866. Spengel a corrigé l'édition de Petrus Victorius.

2. Photius, cod. 74.

3. Dans la première moitié du XVIe siècle, on n'en connaissait que huit, ceux qui figurent dans l'édition de Trincavelli, 1534. H. Estienne en publia six autres, en 1562. L'édition de Petau, 1618, en contient dix-neuf; celle de Hardouin, 1684, trente-deux. Ang. Mai y a joint, en 1816, le Περὶ τῆς ἀρχῆς et le *Disc. sur Eugénios*. Un trente-cinquième discours (*à Valens*) ne nous a été conservé que dans une traduction latine.

sous forme d'apologie personnelle, une sorte de tableau l'ensemble de sa vie; le 24e (Περὶ τῆς ἀρχῆς), où il explique comment il a pu accepter de Théodose la charge le préfet de la ville sans démentir les principes de sa philosophie; et, dans un autre genre, le 5e, à Jovien, sur la tolérance religieuse, dont une partie se retrouve lans le 12e, à Valens; enfin le 19e, à Théodose, sur l'humanité ('Επὶ τῇ φιλανθρωπίᾳ τοῦ αὐτοκράτορος).

L'éloquence de Thémistios est généralement molle et ornée, officielle et académique; mais elle a de la grâce, le la noblesse, de l'éclat, et elle s'inspire de sentiments élevés, qui lui communiquent par moments une certaine force. Son chef-d'œuvre est le discours à Jovien, plein le saines et généreuses pensées. La liberté de croyance et de culte est pour l'orateur un don de Dieu : « Celui qui use de violence en matière religieuse, dit-il, supprime la liberté que Dieu même a concédée. » Et en fait, ajoute-t-il, la violence est stérile, car l'âme s'y dérobe : « Cette loi de liberté, ni les confiscations, ni les croix, ni les bûchers ne peuvent la détruire; tu peux emprisonner le corps, le livrer même à la mort; l'âme s'en ira, emportant avec elle sa loi et la liberté de sa pensée, alors même que la langue aura subi la contrainte [1]. » De telles paroles font grand honneur à celui qui les a prononcées. Et elles ne sont pas exceptionnelles chez lui. Toute son éloquence a visé à recommander l'humanité, la justice et la haute culture de l'esprit. Étant lui-même sans passions, il a pu garder, en ce siècle de discordes et de mutuelles dénonciations, une sereine impartialité, un peu froide sans doute et sur-

1. 5e Disc., p. 81, Dind. : 'Ο δὲ προσάγων ἀνάγκην ἀφαιρεῖται τὴν ἐξουσίαν ἣν ὁ θεὸς συνεχώρησε. — Καὶ τοῦτον οὐ χρημάτων ἀφαίρεσις, οὐ σκόλοπες, οὐ πυρκαϊὰ τὸν νόμον πώποτε ἐβιάσατο, ἀλλὰ τὸ μὲν σῶμα ἄξεις καὶ ἀποκτενεῖς, ἂν οὕτω τύχῃ, ψυχὴ δὲ οἰχήσεται ἐλευθέραν μετὰ τοῦ νόμου συμπεριφέρουσα τὴν γνώμην, εἰ καὶ τὴν γλῶτταν ἐκβιασθείη.

tout trop amie des discours, mais qui donne à son personnage quelque chose de sympathique.

Cette sagesse. grave et douce, nous sommes loin de la trouver également chez son contemporain, Libanios d'Antioche : véritable nature d'homme de lettres, sujette à s'engouer et à s'irriter, intelligence vive et brillante, sans grande étendue ni force de réflexion. bel esprit, mais en fin de compte honnête, éloquent, applaudi, et offrant, par ses qualités comme par ses défauts, une image assez fidèle de la société païenne du temps.

Né à Antioche. en 314, Libanios était issu d'une famille riche et considérée[1]. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé par les soins de sa mère et de ses oncles. Quand il eut achevé ses premières études dans sa ville natale, saisi d'un vif amour pour l'éloquence, il se rendit à Athènes, en 336. pour s'y perfectionner dans la rhétorique. Là, au lieu de s'attacher aux maîtres les plus renommés, Épiphanios ou Prohærésios, il suivit les leçons de l'obscur et médiocre Diophantos qui l'avait circonvenu habilement. Au reste, il semble avoir fait son éducation oratoire surtout en lisant et en relisant les anciens orateurs attiques. Bientôt, il fut en état d'aider son maître dans son enseignement, et il professa ainsi à Athènes. en qualité d'adjoint. mais pendant peu de temps. Après un court voyage, nous le voyons en 342

1. La principale source, pour sa biographie, est le 1er Discours (Βίος ἢ περὶ τῆς ἑαυτοῦ τύχης), qui semble avoir été composé en 374 et complété plus tard. Il y a en outre beaucoup de renseignements à tirer de ses autres discours et de sa correspondance. Nous avons aussi une notice assez détaillée dans les *Vies des Soph.* d'Eunape, son contemporain, et une autre peu étendue dans Suidas (v. Λιβάνιος; cf. 'Ακάκιος). La vie de Libanios a été étudiée de près par Sievert, *Das Leben des Libanius*, Berlin, 1868. Voir L. Petit, *Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius*, Paris, 1866 : la vie de Libanius y est résumée commodément en un tableau chronologique, p. 15-18.

établi à Constantinople, à la tête d'une école prospère. Ses succès lui attirent des envieux : leurs intrigues et leurs calomnies l'obligent à s'éloigner. A l'âge de trente-deux ans, en 346, chassé de Constantinople, il va professer à Nicée, puis à Nicomédie, où il semble avoir retrouvé le même succès. Les cinq années qu'il y passa (346-351) lui laissèrent un souvenir plein de charme ; il les appelait plus tard « le printemps et la floraison de sa vie [1]. » Toutefois, il revint encore à Constantinople, puis à Athènes, comme professeur public ; mais en 354, à l'âge de quarante ans, étant rentré dans sa ville natale, il se décida à s'y fixer. C'est à Antioche qu'il vécut dès lors, sous les règnes de Constance, de Julien, de Jovien, de Valens et de Théodose ; il y mourut, dans un âge avancé, à une date incertaine, mais en tout cas après 391 [2].

La situation qu'il s'y était faite par son talent était de nature à contenter son ambition. Il était reconnu comme le premier des maîtres d'éloquence dans la Syrie grecque ; il séduisait tous ceux qui l'approchaient par une souplesse caressante [3]. Les chrétiens même subissaient son influence littéraire ; parmi ses disciples il put compter le jeune Jean, qui allait devenir, sous le surnom de Chrysostôme, le plus grand orateur de l'Orient grec. D'ailleurs, loin de s'enfermer dans son école, il se mêlait à tout. Il adressait des discours aux grands personnages, aux empereurs ; il traitait les affaires de la ville, se faisait, selon les circonstances, son patron, son panégyriste, son conseiller, son défenseur ; il écrivait sans cesse et à tout le monde, pour demander, recommander, remercier, complimenter. Tout ce que

1. 1er Disc. : τοῦ παντὸς ὃν βεβίωκα χρόνου ἔαρ ἢ ἄνθος.

2. Lettre 941, adressée à Titianos, consul de cette année.

3. Eunape, *Libanios*, p. 495, Didot : Οὐδεὶς τῶν συλλεγέντων Λιβανίῳ καὶ συνουσίας ἀξιωθέντων ἀπῆλθεν ἄδηκτος, et tout ce qui suit.

les institutions de ce temps comportaient d'activité politique, il le déployait. Son crédit, encore naissant sous Constance, devint très grand pendant le court règne de Julien, qui professait pour lui des sentiments de véritable amitié [1]. Si Julien avait vécu, il eût été presque impossible que Libanios ne prît pas une autorité durable. Leurs idées et leurs sentiments s'accordaient en tout. Aussi la mort imprévue du jeune empereur fut-elle pour lui un coup des plus cruels; il le pleura comme ami et comme défenseur de l'hellénisme [2] ; ses plus chères espérances disparaissaient avec lui. Toutefois, il ne cessa pas d'être en haute considération auprès de la cour. Il avait reçu de Julien la dignité honorifique de questeur; suivant Eunape, un de ses successeurs lui offrit le titre de préfet du palais, qu'il refusa. Son influence et son renom lui suffisaient. D'ailleurs sa santé était médiocre; des chagrins privés attristaient sa vieillesse, et peut-être aussi un certain découragement, dû au sentiment du déclin de ce qu'il aimait, le détournait-il de la vie active. Mais, de même qu'il avait patronné Antioche auprès de Julien irrité, il intervint encore, en 387, dans la crise terrible qui faillit attirer sur elle la vengeance de Théodose.

Libanios avait beaucoup écrit [3]; sa réputation se perpétua chez les Grecs de Byzance et empêcha que ses œuvres ne disparussent comme tant d'autres. Nous en possédons encore une très grande partie.

Celles qui sont purement scolaires ne peuvent être que signalées ici [4]. Ce sont des *Déclamations* (Μελέται); des *Modèles d'exercices préparatoires* (Προγυμνασμάτων

1. Voir, dans la corresp. de Julien, les lettres 3, 14, 27, 44, 72, 74.

2. Disc. 17, p. 520 R. : Ὦ διπλοῦ πένθους ἐμοῦ, τοῦτο μὲν τὸν βασιλέα μετὰ τῶν ἄλλων θρηνοῦντος, τοῦτο δὲ τὸν ἑταῖρόν τε καὶ φίλον.

3. Disc. 11, p. 275, Reiske : Πλεῖστα δὴ τῶν νῦν ὄντων συγγράμματα πεποιηκώς.

4. Elles forment tout le quatrième volume de l'édition de Reiske.

παραγγέλματα, fables, récits, chries, sentences expliquées, éloges, blâmes, comparaisons) ; des *Éthopées* (Ἠθοποιΐαι ou discours de personnages dans certaines situations dramatiques) ; des *Descriptions* (Ἐκφράσεις). Rien de tout cela n'atteste une originalité quelconque. Au même groupe, on peut rattacher ses travaux critiques sur Démosthène, consistant en une *Vie* de l'orateur et en arguments (Ὑποθέσεις) qui indiquent l'occasion et le sujet de chaque discours ; écrits sans prétention, mais fort utiles, dont le mérite est surtout de donner, sous une forme un peu sèche, des renseignements précis [1].

L'œuvre oratoire de Libanios comprend soixante-cinq discours, parmi lesquels un très petit nombre seulement roulent sur des sujets fictifs, quelques-uns sur des lieux communs de morale, tandis que tous les autres se rapportent à des événements contemporains. Entre les premiers, citons sans nous y arrêter l'*Apologie de Socrate* (Disc. 52) et le *Discours contre Eschine pylagore* (Disc. 64), compositions qui rappellent la manière d'Ælius Aristide ; puis les discours généraux *Contre le bavardage*, *Sur l'avidité*, *Sur la richesse*, etc., simples amplifications d'école. Ce qui est vraiment digne d'intérêt, dans cette collection, ce sont les discours relatifs aux choses du jour. Les uns nous font connaître les mœurs des écoles, les rivalités des maîtres, les passions des disciples ; d'autres nous donnent le spectacle de la vie ; ils nous représentent quelques-unes des grandes villes grecques d'Orient, leur aspect, leur population, leurs agitations ; presque tous nous permettent de voir à l'œu-

1. Ces écrits sur Démosthène ne se trouvent pas dans l'édition citée de Reiske. Ils nous ont été conservés par les mss. de Démosthène et figurent dans presque toutes les éditions de l'orateur. La *Vie de Démosthène* et les *Arguments* formaient un tout, qui fut composé sur la demande d'un certain Montius, proconsul, et lui fut dédié (voir le début de la *Vie* : Westermann, Βιογράφοι, p. 293).

vre l'administration impériale, et plusieurs éclairent assez vivement la physionomie de quelques-uns des empereurs de ce temps. Mentionnons surtout : l'*Éloge d'Antioche* (11e discours), pour la curieuse description qui en forme la dernière partie ; le 16e discours, sur l'offense faite à l'empereur Julien ; le 17e et le 18e, relatifs à sa mort ('Επὶ Ἰουλιανῷ μονῳδία, Ἐπιτάφιος ἐπὶ Ἰουλιανῷ) ; le 2e et le 65e, où il répond à des critiques personnelles (Πρὸς τοὺς βαρὺν αὐτὸν καλέσαντας, Πρὸς τοὺς εἰς παιδείαν αὐτὸν ἀποσκώπτοντας) ; les 19e et 20e adressés à Théodose, à propos des désordres d'Antioche ; enfin le 28e (Περὶ τῶν ἱερῶν), dans lequel il proteste auprès du même empereur contre les destructions de sanctuaires païens, qu'il impute au fanatisme des moines. Toutes ces harangues sont de première importance pour l'histoire du IVe siècle ; mais, parmi celles que nous ne pouvons même nommer, il n'en est pas une qui, à cet égard, n'ait sa valeur.

A cette série de discours, il faut joindre une ample correspondance, non moins curieuse [1]. Elle se compose de plus de seize cents lettres [2], adressées à des personnages de toute sorte, païens ou chrétiens, empereurs, préfets, rhéteurs, philosophes, évêques, et touchant à toute sorte de sujets. On y voit Libanios s'occupant des intérêts de ses amis ou de ses concitoyens, exposant leurs demandes, s'entremettant pour eux, donnant des avis, distribuant des éloges ou des remerciements. Et au spectacle de cette activité intéressante par elle-même, s'ajoute celui de la société contemporaine, qui revit là sous nos yeux.

1. Spécialement étudiée par L. Petit dans l'ouvrage cité plus haut.

2. Exactement 1607. On y joignait autrefois 400 lettres en latin, censées traduites du grec, qui ont été reconnues pour une invention de l'humaniste Fr. Zambeccari (R. Fœrster, *Franc. Zambeccari und die Briefe der Libanius*, Stuttgard, 1876).

Soit dans ses discours, soit dans ses lettres, Libanios se révèle comme un homme droit, obligeant, actif, qui aurait pu, dans un autre milieu, jouer un très grand rôle. Son malheur fut d'être en opposition avec le mouvement de son siècle. Celui-ci se détachait de plus en plus du paganisme, et, par une conséquence naturelle, le goût des études profanes y perdait de sa ferveur. Lui, au contraire, profondément imbu d'hellénisme dès son enfance, et tout adonné à l'admiration des grands écrivains grecs, ne pouvait comprendre qu'on ne trouvât pas en eux le meilleur idéal [1]. S'il n'avait pas d'animosité contre les chrétiens eux-mêmes, dont beaucoup étaient ses amis, le christianisme, comme doctrine, lui semblait une impiété, et, comme forme de société, une demi-barbarie. Non seulement il le voyait avec douleur renier les dieux que la plus noble portion de l'humanité avait adorés pendant tant de siècles, mais il s'inquiétait et s'affligeait de cet ascétisme qui tendait à déprécier tout ce qui embellit la vie, l'art, la poésie, l'éloquence, et par conséquent les plus brillantes facultés de l'esprit humain. Les moines, dont le nombre grossissait sous ses yeux, lui étaient en horreur, comme des ennemis de la civilisation. D'ailleurs, son intelligence n'était pas assez étendue pour qu'il pût saisir ni les causes profondes ni la force du mouvement dont il était témoin. Comme Julien, il l'attribuait à des circonstances secondaires, il croyait à l'efficacité des petits moyens pour le combattre, et il était d'autant plus attristé de voir les empereurs le favoriser. Le déclin des études le peinait tout particulièrement [2]. Mais il se sentait impuis-

1. Pour les idées religieuses de Libanios, consulter surtout Disc. 12 (Εἰς Ἰουλιανὸν αὐτοκράτορα ὕπατον), 13 (Προσφωνητικὸς Ἰουλιανῷ), 17 (Ἐπὶ Ἰουλιανῷ μονῳδία), et 28 (Ὑπὲρ τῶν ἱερῶν).

2. Disc. 3, Πρὸς τοὺς νέους περὶ τοῦ λόγου. 29, Ὑπὲρ τῶν ῥητόρων. 32, Πρὸς τὰς τοῦ παιδαγωγοῦ βλασφημίας. 43, Περὶ τῶν συνθηκῶν. 59, Πρὸς τοὺς νέους περὶ τοῦ τάπητος.

sant ; et son talent qui, en d'autres temps, se fût employé utilement à agir, se dépensait assez vainement à signaler le mal et à le déplorer. Du moins, il sut, même dans ces circonstances, se faire un noble rôle comme défenseur d'Antioche auprès des empereurs, comme patron des faibles, comme dénonciateur des abus [1]. En un temps où ceux qui savaient parler n'usaient guère de la parole que pour se faire applaudir, cette activité sérieuse lui fait grand honneur. Il eut le mérite, lui, païen et sophiste de profession, de remplir ainsi l'office que ses collègues laissaient trop volontiers aux évêques; et l'autorité que ceux-ci devaient en partie à leur caractère ecclésiastique, il la revendiqua pour l'éloquence, au nom du droit et de l'humanité.

S'il faut maintenant apprécier chez Libanios le talent littéraire, nous devons reconnaître d'abord que les vraies qualités de l'orateur sont médiocres en lui. Il ne sait pas dégager les grandes idées d'un sujet, il n'a ni dialectique vigoureuse ni passion soutenue, il n'est ni entraînant ni émouvant. Élevé dans l'école, il demeure sophiste dans les causes les plus sérieuses [2]. Il s'attache aux détails, se plaît aux menues inventions, et fait valoir ses grâces avec une coquetterie fastidieuse, beaucoup moins sans doute que tel de ses contemporains, mais beaucoup trop encore pour notre goût. Ce sont là, chez lui, les défauts du temps. Il en a d'autres plus personnels : sa phrase, trop chargée, capricieuse, devient parfois embarrassée ; ses expressions, prétentieuses et d'une composition affectée, sont loin d'être tou-

1. Disc. 15, Πρεσβευτικὸς πρὸς Ἰουλιανόν ; 16, Πρὸς Ἀντιοχέας περὶ τῆς τοῦ βασιλέως ὀργῆς ; 19, Πρὸς Θεοδόσιον βασιλέα περὶ τῆς στάσεως, etc., et encore : 45, Περὶ τῶν δεσμωτῶν ; 47, Περὶ τῶν προστασιῶν ; 49, Περὶ τῶν ἀγγαρειῶν ; 51, Κατὰ τῶν προσεδρευόντων τοῖς ἄρχουσι ; 53, Κατὰ τῶν εἰσιόντων ; 55, Περὶ τῶν ἀρχῶν.

2. Il avait une admiration particulière pour Ælius Aristide, qui fut toujours un de ses modèles préférés. Voy. Disc. 63.

jours claires ; ses périphrases, ses allusions, ses prétendues élégances, qui consistent à éviter le mot propre ou à orner des choses qu'il juge trop simples, augmentent l'obscurité de sa pensée [1]. Mais, en faisant la part très large à la critique, on ne peut nier qu'il n'ait de l'esprit, de l'imagination, des idées fines, des inventions ingénieuses, et même, en beaucoup de passages, une incontestable sincérité d'accent. Dans la satire, il ne manque ni de franchise, ni de trait ; dans l'éloge, lorsqu'il est inspiré par le patriotisme ou par l'amitié, il sort parfois de la banalité. Sa grande connaissance des auteurs classiques lui donnait en outre une réelle autorité d'écrivain [2]. Nul ne connaissait mieux que lui Démosthène et les orateurs attiques. Il avait étudié, avec un goût presque aussi vif, les poètes, les historiens, les moralistes [3], et, grâce à cela, sa langue paraissait à ses contemporains offrir le spectacle d'une richesse, d'une variété de nuances, et en même temps d'une pureté qu'ils admiraient.

Cette admiration a subsisté à travers toute la période byzantine. Libanios demeura pour les Grecs du moyen-âge un des représentants de l'éloquence classique. Personne, à coup sûr, ne pourrait songer aujourd'hui à le maintenir en ce rang. Mais, parmi les païens de ce temps, c'est encore un de ceux dont l'étude offre le plus d'intérêt [4].

1. Photius, cod. 90 : Πολλὰ μὲν ἐπισκοτίζων παρενθήκαις, ἔνια δ' ἀφαιρέσει καὶ τοῦ ἀναγκαίου,

2. Photius, *ibid.* : Τὰ δ' ἄλλα ἐν τούτοις κανών ἐστι καὶ στάθμη λόγου ἀττικοῦ.

3. Eunape (*Libanios*) note des emprunts à l'ancienne comédie.

4. Il nous manque encore une édition critique de Libanios, qui, une fois publiée, pourra donner lieu à diverses sortes de travaux.

III

Cette éloquence, médiocre en somme, est encore supérieure à l'historiographie du même siècle. Car celle-ci a les mêmes défauts, qui sont plus contraires à sa vraie nature qu'à celle de l'éloquence, et elle n'a pas les mêmes qualités.

Les grandes actions de Constantin semblent avoir été un des sujets préférés des historiens rhéteurs. Praxagoras, d'Athènes, Bémarchios, de Césarée en Cappadoce, avaient raconté sa vie [1]; un autre Cappadocien, Eustochios, raconta celle de son fils aîné Constant [2]. Après Constantin et ses fils, Julien eut aussi ses panégyristes, tels que Magnus de Carrhes, Eutychianos de Cappadoce [3], et enfin Eunape de Sardes, le seul d'entre eux qui mérite d'être distingué ici [4].

Né vers 346 [5], Eunape fut en Asie, dans sa jeunesse, le disciple du philosophe néoplatonicien Chrysanthios, que Julien fit grand pontife de Lydie en 362. Sous son influence sans doute, se développa l'attachement passionné qu'il ne cessa de professer pour le polythéisme, et aussi sa dévotion étroite et superstitieuse. De 362 à 366, il

1. Photius, cod. 62; C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, IV, 2. — Suidas, Βημάρχιος.

2. Suidas, Εὐστόχιος.

3. C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, IV, 4.

4. Mentionnons également Aristodème, d'époque inconnue, dont on a retrouvé quelques pages, il y a une trentaine d'années (C. Müller, *Fr. H. Gr.*, t. V, p. XXII et l'art *Aristodemos* dans Pauly-Wissowa). Ces pages sont un résumé de l'histoire de la Grèce au v[e] siècle avant J.-C. C'était probablement un livre de classe, où les étudiants en rhétorique apprenaient ce qu'ils devaient savoir.

5. C'est à Eunape lui-même que nous devons ce que nous savons de sa vie. Il parle fréquemment de lui dans ses *Vies des Sophistes*. Voir la notice de C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, IV, 7.

étudia la rhétorique à Athènes dans l'école de Prohærésios. Puis, en 366, il revint l'enseigner à son tour dans sa ville natale. Le reste de sa vie nous est inconnu, mais nous savons qu'elle se prolongea jusqu'au delà de 414.

Son principal ouvrage était une histoire contemporaine, destinée à faire suite à celle de Dexippos [1]. Elle commençait à la mort de Claude II en 270, et l'auteur put la continuer jusqu'à l'année 404. Cette période de cent trente-quatre ans était répartie en quatorze livres. Mais le premier embrassait à lui seul quatre-vingt-cinq ans, jusqu'à l'avènement de Julien : ce n'était donc en réalité qu'une introduction; le récit détaillé commençait avec le règne de ce prince, auquel cinq livres entiers étaient consacrés. Écrire l'éloge de Julien, voilà ce qu'Eunape s'était proposé surtout [2]. Les fragments qui restent de son œuvre n'en donnent qu'une idée très incomplète [3]. Mais on ne peut douter qu'elle ne manifestât une tendance de parti très prononcée. Païen militant, Eunape jugeait les hommes et les choses au point de vue d'une croyance passionnée [4]. Sa rhétorique ampoulée faisait ressortir la médiocrité naturelle de son esprit. La substance de ses récits a passé dans ceux de Zosime, qui n'a fait souvent que les abréger [5].

1. Photius, cod. 77. Fragments dans C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, IV, et dans Dindorf, *Hist. Gr. min.*, I, p. 205.

2. Photius, pass. cité : Τὸ τῆς ἱστορίας αὐτῷ εἰς τὸ ἐκείνου ἐγκώμιον συντεθὲν ἐξεπονήθη. Quand Eunape arrivait au récit de ses actions (Début du l. II), il disait : φέρεται δὲ ἐντεῦθεν ὁ λόγος ἐφ' ὅνπερ ἐφέρετο ἐξ ἀρχῆς, καὶ ἀναγκάζει γε ἐν τοῖς ἔργοις ἐνδιατρίβειν ὥςπερ τι πρός αὐτὸν ἐρωτικὸν πεπονθότας.

3. C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, t. IV, p. 11-56. Dindorf, *Hist. Gr. min.*, t. I.

4. Sur beaucoup de points, Eunape avait pu d'ailleurs être bien informé ; il avait mis à profit les commentaires de Julien lui-même et les notes d'Oribasios, le médecin et ami de l'empereur (fr. 8 et 9) ; il avait souvent le mérite de dire ce que les historiens chrétiens ont omis par un esprit de parti contraire au sien.

5. L'histoire d'Eunape paraît avoir été soumise plus tard à une

Outre cette grande histoire perdue, Eunape écrivit, au commencement du ve siècle, sous le titre de *Vies de Philosophes et de Sophistes*, vingt-trois biographies que nous possédons encore. Ce sont celles des principaux représentants de l'école néoplatonicienne, ses maîtres ou ses amis, et d'un certain nombre de rhéteurs du temps : Plotin, Porphyre, Jamblique, Édésios, Maxime, Priscus, Julien de Cappadoce, Proærésios, Epiphanios, Himérios, Libanios, Oribase, Chrysanthios, etc. Bien que nous devions à ce livre quelques informations qui ont leur valeur, il faut dire nettement qu'il n'y a là ni critique, ni composition, ni style. Des commérages confus, une crédulité superstitieuse poussée jusqu'à l'absurde, un jargon de rhétorique insipide, des hyberboles puériles, des partis pris évidents, des digressions incessantes : véritable collection des défauts de l'esprit du temps, qu'on ne saurait imaginer plus complète. Comparé à Eunape, Philostrate l'Athénien paraît un écrivain de valeur. L'auteur se révèle là, plus encore que dans son histoire, avec sa ferveur de néoplatonicien béat et ses affectations insupportables de sophiste.

Le dernier écrivain de ce groupe, Olympiodore, de Thèbes en Égypte, appartient plus au ve siècle qu'au ive [1]. Mais il est difficile de le séparer d'Eunape, dont il a continué l'œuvre historique. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il exerça des charges sous Arcadius et Théodose II. Son histoire, dédiée à ce dernier empereur, faisait immédiatement suite à celle d'Eunape et s'étendait jusqu'à l'année 425. Elle ne comprenait donc que

révision qui eut pour but d'en faire disparaître les passages les plus offensants pour le christianisme. On s'explique ainsi que Photius parle de deux éditions, dont une montrait une hostilité plus accusée.

1. Phot., cod. 80. C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, t. IV, p. 57 ; Dindorf, *Hist. Gr. min.*, t. I, p. 450.

vingt ans. C'était en réalité une série de notes : Zosime l'utilisa comme il avait utilisé celle d'Eunape pour la période antérieure.

IV

Tandis que la sophistique faisait l'éducation de la jeunesse et occupait les loisirs de la société, la philosophie continuait à exercer une action profonde sur la plupart de ceux qui résistaient encore au christianisme.

L'école néoplatonicienne, après Porphyre et les autres disciples immédiats de Plotin, s'était adonnée de plus en plus aux fantaisies d'une théologie toute mystique [1]. Elle est surtout représentée, dans la première moitié du IVe siècle, par un homme étrange et mal connu, le « divin » Jamblique, de Chalcis en Syrie, rêveur enthousiaste et métaphysicien subtil, adoré de ses disciples comme un être surnaturel, opérant des prodiges, commandant aux démons et conversant avec les dieux [2]. Né dans la fin du IIIe siècle, vers 280, Jamblique suivit dans sa jeunesse les leçons d'Anatolios, puis celles de Porphyre, probablement à Athènes. Il revint ensuite en Asie ; et sa vie, dont nous ignorons les détails, paraît s'être passée en grande partie dans son pays, à Chalcis, ville de la Syrie supérieure, au S. E. d'Antioche. C'est là du moins qu'Eunape, son biographe, nous le représente, entouré de ses fidèles, et dogmatisant, au milieu d'eux, comme un hiérophante. Si l'on acceptait entièrement son témoignage, Jamblique serait

1. Pour l'étude de ce mouvement d'idées, consulter les histoires de l'École d'Alexandrie citées plus haut, et Zeller, *Ph. d. Griechen*, t. V.

2. Sur Jamblique, notice d'Eunape dans les *Vies des Sophistes*, une des plus vides et incohérentes du recueil ; quelques lignes de Suidas, Ἰάμβλιχος ἕτερος.

mort un peu avant Constantin, vers 335 environ [1]. Mais il semble qu'il y ait là une erreur du biographe. Car nous avons des lettres de Julien à Jamblique, qui présentent tous les caractères de l'authenticité, et Julien, comme on le sait, naquit seulement en 331 [2]. Il est donc probable que la vie de Jamblique s'est prolongée jusque vers le milieu du siècle. Mais son école paraît s'être dispersée vers la fin du règne de Constantin ; et le maître lui-même, devenu sans doute suspect au christianisme intolérant de Constance, se tint dès lors dans la retraite et dans le silence.

Tout absorbé par ses spéculations, Jamblique ne se piquait pas d'être écrivain. Il jetait ses idées sans souci d'élégance, ni même de correction. Ce n'était d'ailleurs rien moins qu'un penseur original, sa principale préoccupation étant d'adapter les doctrines de ses devanciers aux besoins de sa dévotion. Une série d'écrits, assemblés en sept livres, se rapportaient à la philosophie de Pythagore (Συναγωγὴ τῶν Πυθαγορείων δογμάτων); nous en possédons encore cinq livres. Ce sont : le *Traité de la vie pythagorique* (Περὶ τοῦ Πυθαγορικοῦ βίου) [3] ; l'*Exhortation à la philosophie* (Προτρεπτικὸς εἰς φιλοσοφίαν) [4] ;

1. Eunape, *Vies des Philos.*, *Ædésios*, p. 461-62, Didot.

2. On admet communément que ces lettres sont adressées à un autre Jamblique, neveu du premier : voir, pour la bibliographie de la question, E. Zeller, ouv. cité, p. 679, note 2. Mais Zeller a très justement fait observer que cela est impossible et que le personnage désigné dans ces lettres ne peut être que l'oncle ; il a conclu de là que les lettres n'étaient pas authentiques. Elles ne me paraissent pas se prêter à cette opinion. J'aime mieux croire qu'Eunape, fort indifférent à la chronologie, s'est trompé sur la date de la mort de Jamblique. Celui-ci d'ailleurs, après la disgrâce et le supplice de son disciple Sopater, dut se faire oublier le plus possible.

3. Publié par Kiessling, Leipzig, 1816, et par Westermann à la suite du Diog. Laerce de la Bibl. Didot, Paris, 1850.

4. *Jamblichi Protrepticus*, ad fidem codic. Florentini edid. H. Pistelli, Bibl. Teubner, Lipsiæ, 1893.

le *Traité sur la science mathématique en général* (Περὶ τῆς κοινῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης) [1] ; l'*Introduction arithmétique* (Ἀριθμητικὴ εἰσαγωγή, ou mieux Περὶ τῆς Νικομάχου ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς) [2] ; la *Théologie de l'Arithmétique* (Τὰ θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς) [3]. Un autre grand ouvrage, qui paraît avoir formé une trentaine de livres, avait pour objet la *Théologie chaldaïque* (Χαλδαϊκὴ θεολογία), dont Jamblique prétendait faire une des sources principales de sa doctrine : il ne nous en reste rien. De son écrit, très important, *Sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς), subsistent seulement les fragments assez étendus qui figurent dans les recueils de Stobée et de Jean de Damas. Nous savons en outre qu'il avait composé des *Commentaires sur Platon et sur Aristote*, entièrement perdus, et plusieurs autres ouvrages encore, parmi lesquels les plus notables étaient, d'une part, un écrit *Sur les dieux*, probablement celui dont Julien s'est inspiré dans son discours au Soleil-Roi, de l'autre, une *Apologie des idoles* (Περὶ ἀγαλμάτων), dont Photius analyse le contenu (cod. 215), et qui fut réfutée au VIe siècle par l'évêque d'Alexandrie, Jean Philoponos.

Plusieurs des ouvrages conservés présentent, comme on le voit, un caractère singulièrement technique ; ils sont faits de considérations mystiques sur la science des nombres. D'autres, comme l'*Exhortation*, n'offrent guère qu'un assemblage de morceaux empruntés à divers écrivains et paraphrasés dans des vues d'édification. Ceux qui appartiennent le plus à leur auteur, comme la *Vie pythagorique*, sont sans mérite littéraire : la forme en est banale, le style diffus, la composition molle et

1. *Jamblichi de communi mathematica liber*, ad fidem cod. edid. Festa, même collection, Lipsiæ, 1891.
2. *Jamblichi in Nicomachi arithmeticam introductionem liber*, ed. H. Pistelli, même collection, Lipsiæ, 1892.
3. *Theologumena arithmeticae*, edid. Ast, Lipsiæ, 1817.

fastidieuse ; nulle critique ; un ton de panégyrique, une crédulité superstitieuse et puérile. Si Jamblique intéresse néanmoins l'histoire littéraire, c'est uniquement parce qu'il représente, mieux que personne, l'état d'âme d'une partie de ses contemporains. Nous voyons en lui l'hellénisme devenu une religion exaltée, dont les fidèles, de plus en plus détachés des intérêts terrestres, vivent en plein surnaturel. La foi l'emporte en eux sur la raison; ils demandent à la révélation divine ce qu'ils n'attendent plus de la recherche; ils s'adonnent avec une ferveur étrange à la divination et à la théurgie ; ils sont en commerce avec les bons démons et en guerre avec les mauvais. De plus en plus, leur esprit perd le contact de la réalité, pour se laisser aller à des spéculations extravagantes. Jamblique réalise l'idée de dieu en une série infinie d'êtres imaginaires, de triades superposées et emmêlées, et ses disciples acceptent tout cela sur la foi du maître. On ne sait plus et on ne se soucie plus de savoir quelles sont les conditions de la démonstration et les caractères de la vérité ; la raison a perdu sa force. En revanche, l'imagination et la sensibilité sont excitées d'une manière maladive. Tout atteste un dérangement intime de l'équilibre mental, qui est surtout manifeste chez les mieux doués.

Nulle part cela n'apparaît plus clairement que dans un opuscule longtemps attribué à Jamblique, l'écrit *Sur les mystères*, qui ne semble pas être réellement de lui, mais qui provient certainement de son école [1]. L'objet

1. Le vrai titre de cet écrit est *Réponse du maître Abammon à la lettre de Porphyre à Anébon et solution des doutes qui y sont proposés* (Ἀβάμμωνος διδασκάλου πρὸς τὴν Πορφυρίου πρὸς Ἀνεβὼ ἐπιστολὴν ἀπόκρισις καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις). Zeller, *Phil. d. Griechen*, t. V, p. 715. Éditions ; voir Gale, *De mysteriis Ægyptiorum*, 1678 ; Partey, *Jamblichi de mysteriis liber*, Berlin, 1857.

de cet écrit est de répondre aux doutes que Porphyre, dans sa *Lettre à Anébon,* avait autrefois exprimés au sujet de la théurgie. Pour l'auteur, non seulement les communications avec le monde surnaturel qui nous enveloppe sont possibles et certaines, mais elles doivent être la grande affaire des âmes religieuses. Aussi, après avoir fait connaître ce monde invisible, tout peuplé de dieux, de héros, de démons, d'anges et d'archanges, il enseigne par quels moyens on peut entrer en relations avec tous ces êtres, quels signes mystérieux ou quelles opérations ont pouvoir sur eux, quelle est la valeur spécifique des formules, des noms, des rites de purification et d'expiation. Tout cela en soi est aussi étranger que possible à la littérature, mais rien n'éclaire mieux le fond de sentiments et de croyances dont toutes les œuvres littéraires du temps portent la trace.

Inutile maintenant d'énumérer les principaux successeurs de Jamblique à travers le IVe siècle. Aucun d'eux ne semble s'être signalé par une tentative vraiment personnelle. Laissons à l'histoire de la philosophie les noms de Théodore d'Asiné, d'Ædésios, d'Eusèbe et d'Eustathe, de Maxime et de Salluste, de Chrysanthios et de Priscos [1]. Chez tous, la philosophie religieuse prédomine sur l'esprit de recherche, mais rien de ce qui subsiste de leurs œuvres ne mérite d'être cité [2].

Un temps où la raison se montrait si altérée ne pouvait être très favorable aux sciences. Compilations et commentaires, voilà, à peu près, toute la littérature scientifique du IVe siècle.

1. Voir Zeller, *Phil. d. Gr.*, t. V.
2. Mentionnons pourtant l'opuscule de Salluste, *Sallustii libellus de diis et mundo*, gr. et lat., ed. J. C. Orelli, Zurich, 1821. Ce Salluste est probablement l'ami de Julien, consul en 363. Voir Zeller, *Phil. d. Griech.*, t. V, p. 734, note 2.

Dans les sciences naturelles, le seul nom à citer est celui du médecin Oribase de Pergame, qui fut un des amis particuliers de l'empereur Julien [1]. Son *Encyclopédie médicale* comprenait, sous sa première forme, 70 livres (Ἰατρικῶν συναγωγῶν Ἑϐδομηκοντάϐιϐλος); il la réduisit plus tard à 9 livres. De cette immense compilation, une partie seulement est venue jusqu'à nous. C'est le plus ample recueil de documents sur la médecine grecque; ce n'est pas une œuvre qui révèle un esprit original [2]. — Des écrits d'Apsyrtos de Pruse sur l'art vétérinaire et de Vindonios Anatolios de Bérytos sur l'agronomie, il ne nous reste que des extraits ou même de simples traces [3]. C'est assez d'en faire mention.

Dans les mathématiques, il y eut alors quelques maîtres estimés, surtout à Alexandrie. Le seul qui ait encore une certaine notoriété est Diophante, dont l'*Arithmétique* nous a été en partie conservée [4]. Paulos, Pappos et Théon ne sont plus connus que des spécialistes [5].

1. Suidas, Ὀρειβάσιος; Eunape, *V. des Soph.* Cette dernière notice est une des plus intéressantes du recueil. Oribase, exilé sous Valens, vécut quelque temps chez les barbares.

2. Une partie de l' Ἑϐδομηκοντάβιϐλος nous a été transmise par le moyen âge; d'autres parties ont été retrouvées et publiées de notre temps. *Œuvres d'Oribase*, avec traduction, par Bussemaker et Daremberg, 6 vol., Paris, 1851-76.

3. Suidas, Ἄψυρτος; E. Sprengel, *De Apsyrto Bithynio*, Halle, 1832. Cf. Ihm, *Prolegom. in novam Pelagonii artis veterinariæ editionem*, Halle, 1832. — Sur Vindonios, Photius, cod. 163; art. de Wellmann dans Pauly-Wissowa, *Anatolius*. Fragments dans les *Geoponica* de Nicolas, Leipzig, 1781.

4. *Diophanti opera omnia*, ed. P. Tannery, 2 vol., Leipzig, 1895.

5. Paulos, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν ἀποτελεσματικήν, éd. de Schato, Wittenberg, 1586. — Pappos, Συναγωγὴ μαθηματική, *Pappi Alexandrini quæ supersunt*, éd. F. Hultzsch, 3 vol., Berlin, 1875-78. — Théon d'Alexandrie, *Comment. sur Ptolémée*, éd. Halma, 3 vol., Paris, 1821-23; *Scholia in Aratum*, dans l'*Aratus* de Buhle.

V

Au milieu de ces pâles figures, celle de l'empereur Julien se détache avec un tout autre relief. Par son éducation et par ses goûts, il tient à la fois à la sophistique oratoire et à la philosophie de son temps. Et pourtant, il n'est, à proprement parler, ni un sophiste ni un philosophe. D'une part, sa haute situation l'élève au dessus de l'école et l'oblige à voir les choses d'un point de vue plus pratique. De l'autre, la lutte où il est engagé avec les tendances de son temps met en jeu tout son caractère et révèle l'homme dans l'écrivain. On peut l'aimer ou le haïr, mais il est difficile de le considérer avec indifférence. Et ce qu'il y a d'ailleurs en lui d'obscur, d'énigmatique, ou même de mystérieux, contribue encore à augmenter cet intérêt [1].

Né à Constantinople en 331, Flavius Claudius Julianus était fils de Julius Constantius, un des frères de l'empereur Constantin. A la mort de celui-ci, en 337, Julien, âgé de six ans, faillit être massacré avec les autres membres de sa famille par les soldats de Constance, qui croyaient ainsi, à tort ou à raison, obéir aux inten-

1. Julien, comme empereur, appartient à l'histoire générale. Les renseignements sur sa vie et sa personne doivent donc être cherchés d'abord dans les historiens, tels qu'Ammien Marcellin, Eunape, Eutrope, Zosime, auxquels il faut joindre les œuvres de Thémistios et de Libanios, celles d'Athanase, de Basile, de Grégoire de Nazianze, et surtout celles de Julien lui-même; enfin Suidas, Ἰουλιανὸς ὁ παραβάτης. Parmi les nombreux ouvrages modernes qui traitent de Julien, citons : celui du P. de la Bletterie, *Vie de l'empereur Julien*, Paris, 1735 et 1746; celui du duc de Broglie, *L'Église et l'empire romain au IVe siècle*, 2e partie, *Constance et Julien*, Paris, 1859; les diverses études de W. Teuffel, publiées de 1845 à 1847 et réunies dans ses *Studien und Charact. zur Griech. und rœm. Literatur*; enfin celles de Kellerbauer, *Kaiser Julians Leben*, Jahrb. für Phil., Suppl. IX, 183-221, et de Mücke, *Flavius Claudius Julianus*, Gotha, 1866-68.

tions de leur maître. Il échappa pourtant avec son frère Gallus, mais demeura toujours plus ou moins suspect à son cousin, l'empereur Constance. Par ses ordres, le jeune prince fut élevé à l'écart en Cappadoce; il resta là, de 337 à 343, dans une sorte de captivité, sans amis, sans compagnons de son âge, et loin des écoles [1]. Il n'est pas douteux que cette enfance, sombre et inquiète, n'ait aigri pour jamais l'âme impressionnable du futur César. Quand cette dure surveillance se relâcha, il fut appelé à Constantinople, et là, d'abord, puis à Nicomédie, put enfin fréquenter les écoles. Bien que confié à des maîtres chrétiens et nourri dans le christianisme, ce fut alors qu'il subit l'influence de Libanios, qui enseignait en ce temps à Nicomédie, ainsi que celle de Maxime et des néoplatoniciens qui se groupaient autour de l'école de Pergame et d'Édésios. Les rapports qu'il eut avec eux étaient nécessairement secrets; mais leur influence sur lui n'en fut que plus profonde. Il haïssait déjà le christianisme au fond du cœur, soit parce qu'il lui était imposé, soit parce qu'il n'y trouvait pas cette haute culture de l'esprit qu'il admirait passionnément dans l'antiquité classique. L'éloquence profane le charmait, et, plus encore sans doute, la théologie mystique des néoplatoniciens, qui convenait à son esprit avide de l'inconnu. La subtilité hardie de leur exégèse l'enivrait, en même temps que leur théurgie exaltait son âme. Il avait vingt-trois ans, lorsque son frère aîné Gallus, que Constance avait fait César, fut rappelé brusquement à Constantinople, dépouillé de ses honneurs et mis à mort (354). Pendant six mois, le jeune Julien se trouva lui-même en grand danger : Constance le traînait à sa suite, sans daigner l'admettre en sa présence. L'intercession de

1. Ἀποκεκλεισμένοι παντὸς μὲν μαθήματος σπουδαίου, πάσης δὲ ἐλευθέρας ἐντεύξεως; *Lettre aux Athén.*, p. 349, 350, Hertlein.

l'impératrice Eusébie le sauva. Il obtint alors de venir à Athènes, et enfin il espérait pouvoir se livrer en paix à ses chères études[1], lorsque, soudainement appelé à Milan, il y reçut le titre de César avec le gouvernement des Gaules (355).

Là commence sa vie publique, qu'il suffira de rappeler brièvement. De 355 à 360, Julien, en Gaule, se révèle à la fois homme de guerre et homme d'État. Il repousse les Alamans au delà du Rhin, donne à la province la paix et la prospérité. Ses succès inquiètent Constance. Celui-ci veut l'affaiblir; il lui demande une partie de ses légions pour aller combattre en Orient. Les légions se révoltent et décernent au jeune César le titre d'Auguste. Une guerre civile semble inévitable : Julien marche sur Constantinople avec ses troupes. Mais Constance meurt avant la rencontre, et Julien lui succède comme seul empereur, en 361. Son règne fut court. Les attaques des Perses menaçaient l'empire. Julien dut se préparer à les combattre. On sait comment, après avoir pénétré en vainqueur jusqu'à Ctésiphon, il fut contraint à se retirer et trouva la mort dans cette retraite, en 363.

Pendant ces deux années de règne, son activité, qu'attestent encore ses lettres et ses édits, avait été dirigée par une idée dominante. Il avait entrepris d'arrêter le christianisme dans sa marche et de restaurer l'hellénisme, comme religion publique et comme croyance. C'était une lutte qu'il engageait : il la mena sans déroger ouvertement à ses principes de tolérance, mais avec passion et âpreté, s'irritant des difficultés qu'il aurait dû prévoir, et se donnant le tort de traiter la majorité de ses sujets en adversaires, dont il n'essayait pas de com-

1. C'est pendant ce court séjour à Athènes que Basile et Grégoire de Nazianze purent, sinon le fréquenter, du moins l'apercevoir. Voyez le portrait, d'ailleurs malveillant, que Grégoire a tracé de lui dans son second *Discours de flétrissure*, Éd. Morel, t. I, p. 121 D.

prendre les sentiments. Avec des intentions droites et une nature généreuse, il fut ainsi amené à user envers eux de taquineries mesquines, quelquefois même cruelles, et à leur faire une guerre sourde, où il compromit plus d'une fois sa dignité d'homme et d'empereur.

Nous n'avons pas à étudier ici la politique de Julien, ni même sa philosophie, qui d'ailleurs ne différait pas de celle de ses maîtres [1]. Ce qu'il importe de remarquer toutefois, c'est que la lutte de Julien contre le christianisme n'était aucunement, comme on pourrait être tenté de le croire, celle de la raison contre la foi, de la libre pensée contre l'autorité dogmatique, de la conscience individuelle contre le sacerdoce. En fait, la théologie néoplatonicienne de Julien était tout aussi pénétrée de mysticisme que la théologie chrétienne, et la part qu'elle faisait à la révélation et à l'inspiration divine n'était guère moindre. Quant à l'influence sacerdotale, il n'avait rien plus à cœur que de la développer. La grande différence, au point de vue pratique, était que Julien prétendait se rattacher à toute la tradition grecque, tandis que les chrétiens ou la rejetaient expressément ou regardaient ailleurs. Cela explique comment la victoire du christianisme dut entraîner à bref délai la répudiation presque absolue du legs de l'antiquité.

Julien trouva le temps dans sa courte vie d'écrire beaucoup. Mais il s'en faut que tous ses écrits soient venus jusqu'à nous; et, parmi ceux qui ont disparu, se trouvaient justement quelques-uns de ceux qu'il eût été le plus désirable de connaître.

Trois discours officiels, qui occupent une assez grande place dans ses œuvres, n'ont pour nous qu'un très médiocre intérêt. Ce sont deux *Panégyriques de l'empereur*

1. H. Naville, *Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme*, Neufchâtel, 1877.

Constance (Disc. I et II), composés par Julien lorsqu'il n'était encore que César, et un *Éloge de l'impératrice Eusébie,* sa bienfaitrice, qui est du même temps. Le dernier exprime des sentiments sincères ; les deux premiers sont un tissu de mensonges brillants imposés par les convenances officielles ; et il est fort curieux de les mettre en opposition avec la vraie pensée de l'auteur sur Constance, telle que l'exprime sans ambages la lettre aux Athéniens dont nous allons parler. Dans ces trois discours, il se montre seulement l'élève ingénieux des sophistes contemporains.

Le vrai Julien n'est pas là. Nous l'aurions sans doute trouvé, au contraire, très vivant et très naturel, dans les *Commentaires* qu'il avait écrits sur ses campagnes de Gaule, s'ils nous étaient parvenus [1]. Il voyait bien et racontait avec agrément. Nous en pouvons juger encore par la peinture qu'il fait de son séjour à Lutèce, dans le *Misopogon,* par celle de sa villa de Bithynie dans sa quarante-sixième lettre, et surtout par les exposés de faits, aussi substantiels que dramatiques, qui remplissent sa *Lettre au sénat et au peuple d'Athènes.* Ces quelques pages, Julien les écrit à ses chers Athéniens, en 361, au moment où il marche contre Constance : il veut les faire juges de ses raisons ; et, dans cette vue, tantôt il raconte les principaux événements de sa vie, tantôt il plaide. C'est donc une apologie narrative, plutôt qu'une œuvre d'historien à proprement parler ; mais l'historien, habile à caractériser les hommes et à donner aux choses leur vraie couleur, s'y laisse voir à chaque ligne.

Une tendance profonde le portait vers les idées morales et religieuses. Un de ses discours, le VIIIe, écrit en Gaule, est une *Consolation* qu'il s'adresse à lui-même, au moment d'être séparé du plus cher de ses amis, Sal-

1. Eunape, fr. 9 (C. Müller) ; Libanios, Or. 13, t. I, p. 412, Reiske.

luste, que la jalousie de Constance éloignait de lui. Malgré quelque rhétorique, ces pages sont vraiment belles par la sincérité du sentiment, par la gravité et l'élévation des idées. Il y a beaucoup des mêmes qualités dans la *Lettre à Thémistios*, sorte d'examen de conscience, dans lequel le jeune empereur se demande à lui-même comment il pourra justifier les espérances dont l'éloquent philosophe s'était fait l'interprète. — Un des premiers éditeurs de Julien, le P. Petau, a séparé de cette lettre avec raison un long fragment que l'erreur d'un copiste y avait mêlé. Ce morceau a dû être extrait d'une sorte d'*Instruction*, adressée par l'empereur à un grand prêtre au sujet de la religion et du sacerdoce. Julien y expose avec une éloquence simple les vertus qu'il attend d'un prêtre des dieux : la sainteté des mœurs, la vraie piété, l'amour des hommes.

C'est le mystique, le spéculatif, le rêveur aussi, qui apparaît dans les Discours IV[e] et V[e]. Le Discours IV[e], adressé *Au Soleil Roi* (Εἰς τὸν βασιλέα Ἥλιον), est une sorte de méditation, écrite en trois nuits, pendant les saturnales, probablement en 361 ; les idées, comme Julien le déclare lui-même, sont celles de Jamblique : mais on sent assez avec quel goût personnel il les développe, et quelle satisfaction intime y trouve sa piété. Le Discours V, *A la mère des dieux* (Εἰς τὴν μητέρα τῶν θεῶν), écrit en une seule nuit et tout d'un jet, probablement en 363, à la veille de l'expédition contre les Perses, manifeste la même dévotion ardente et subtile. Dans l'un comme dans l'autre, règne une sorte d'exégèse passionnée, qui, s'attachant aux anciens mythes comme à une révélation divine, les interprète par la philosophie, par les oracles, par la sagesse chaldéenne, à la lumière de la raison qui est Dieu. Docile comme un croyant sincère, Julien est en même temps un inspiré.

Il a l'âme dévote et chimérique d'un Jamblique ou d'un Ædésios, avec autant de force d'illusion.

Entre ses diverses œuvres, toutefois, celles qui représentent le mieux le fond de sa nature, ce sont celles où sa philosophie se fait agressive et satirique. Une certaine âpreté de raillerie, qui n'a pu se donner carrière que là, est en effet un des traits essentiels de son esprit.

La principale de ces œuvres satiriques était l'ouvrage aujourd'hui perdu *Contre les Chrétiens*, en trois livres [1]. Nous l'ignorerions entièrement, sans la réfutation que Cyrille d'Alexandrie en fit au siècle suivant. De cette réfutation, en trente livres, dix livres seulement ont subsisté : ce sont ceux qui se rapportent au premier livre de Julien : nous ne connaissons donc que le tiers de son ouvrage, et encore indirectement. Il l'avait écrit à Antioche, de 362 à 363, immédiatement avant sa campagne de Perse [2]. Il régnait alors depuis deux ans ; et depuis deux ans, comme empereur, il avait pu mesurer la force d'expansion du christianisme. Malgré cela, il paraît avoir cru qu'on pouvait encore lui opposer avec succès des raisonnements. Son plan embrassait la critique des antécédents du christianisme, c'est-à-dire de la tradition biblique et des prophètes, puis celle des évangiles, et peut-être enfin un examen historique de son développement. La première partie est la seule dont nous puissions juger. L'ouvrage avait été écrit vite, dans une sorte d'improvisation. Le ton était celui d'un pamphlet amer, moqueur et dédaigneux. Mais Julien connaissait bien l'ancien et le nouveau Testament, et il se ser-

1. *Juliani imperatoris librorum contra Christianos quæ supersunt* ; avec des Prolégomènes, par Neumann, Leipzig, 1880.

2. Libanios, *Monodie sur Julien*, Reiske, I, p. 513 ; *Disc. funèbre*, I, p. 581. Jérôme, lettre 70, témoignage qui semble indiquer, pour la composition de l'ouvrage, une date un peu plus tardive, mais qui a été bien expliqué par Neumann, ouv. cité, *Proleg.*, p. 7.

vait de ses connaissances en dialecticien. Autant qu'on peut en juger, il essayait surtout de démontrer qu'il y a autant de mythes dans la Bible que chez les poètes grecs; que les prophéties ne visaient pas les événements racontés par l'Évangile, ou qu'elles ne peuvent s'y rapporter; que la législation si vantée de Moïse est pleine de traits de barbarie; que le Dieu de la Bible est injuste, jaloux, violent, inconstant : en un mot, que les idées morales et religieuses du judaïsme, dont le christianisme se donne pour l'héritier, ne sauraient être comparées à celles de l'hellénisme. L'admiration et l'amour de l'hellénisme, conçu comme l'expression la plus pure de la religion et de l'humanité, voilà en effet ce qui formait comme la doctrine fondamentale du livre, et ce qui mêlait à cette satire virulente un élément de beauté.

Nous retrouvons encore le satirique et le polémiste dans plusieurs autres ouvrages. — Deux de ses *Discours* (VI et VII) sont une vive attaque contre certains Cyniques contemporains, auquel il reproche de déshonorer la vraie philosophie. La critique y est âpre jusqu'à l'excès, mais animée d'un sentiment élevé, qui l'ennoblit. — En ce genre, le chef-d'œuvre de Julien est son *Misopogon*, composé à Antioche en 363. Aujourd'hui que l'ouvrage contre les chrétiens est perdu, aucun de ses écrits ne le fait mieux connaître. Antioche était à la fois une des métropoles du christianisme et la ville la plus luxueuse de l'Orient. Julien, avec de bonnes intentions, l'avait irritée par un édit de maximum, qui avait eu pour effet de rendre les approvisionnements difficiles. Le peuple, fâché contre lui, l'avait chansonné; les moines s'en étaient mêlés : il en était résulté une hostilité profonde, formée de sentiments complexes. A ces chansons, Julien voulut répondre en homme d'esprit, en se moquant des railleurs. « L'ennemi de la barbe » (Μισοπώγων), c'est l'habitant d'Antioche, délicat, épris de luxe, de

plaisir, de mollesse, adversaire des philosophes, oublieux de l'hellénisme; et Julien, en faisant sembler de vanter ses qualités, le persifle en réalité amèrement, pour ses mœurs efféminées, ses engouements puérils, sa facilité aux nouveautés trompeuses. Il y a beaucoup d'esprit dans ce persiflage, mais un esprit un peu dur, qui manque parfois de bon goût, et qui n'est pas exempt d'une sorte de pédantisme hautain. Entre les meilleurs passages, il faut citer celui où Julien oppose à l'Orient amolli la rudesse naïve des Celtes, au milieu desquels il venait de passer six ans, et rappelle, non sans charme, le souvenir de Lutèce. L'ouvrage, dans son ensemble, est d'ailleurs fort curieux par les détails piquants qu'il nous donne sur la population d'Antioche.

La courte composition, à demi-dramatique, intitulée *Le Banquet, les Saturnales, ou les Césars* (Συμπόσιον ἢ Κρόνια ἢ Καίσαρες), est loin d'avoir la même valeur. C'est un jeu d'esprit, artificiel comme un exercice scolaire. Dans un banquet imaginaire donné aux Olympiens par Cronos, les Césars divinisés viennent s'attabler; Alexandre se joint à eux; Silène, qui est le comique de l'Olympe, juge chacun des convives en quelques mots. A la fin, un concours de mérite est ouvert entre les meilleurs : César, Alexandre, Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Constantin y prennent part. C'est Marc-Aurèle qui obtient le plus de suffrages. Aucun, sauf lui, n'échappe aux épigrammes de Silène; mais le plus maltraité est Constantin, moins encore pour ses crimes et sa mollesse que pour avoir protégé le christianisme. La satire a donc une tendance à la fois morale, politique et religieuse; mais elle n'est ni assez approfondie ni assez piquante.

Cet ensemble d'écrits est complété par une correspondance étendue. Nous possédons soixante-dix-huit lettres attribuées à Julien, parmi lesquelles figurent,

il est vrai, plusieurs fragments d'édits [1]. La plupart semblent authentiques. Elles sont adressées à des amis, tels que Salluste, à des orateurs ou à des philosophes, tels que Libanios, Eugénios, Thémistios, Maxime. Jamblique, quelques-unes à des agents impériaux, à des évêques. Réunies, elles laissent voir les inégalités du caractère et de l'esprit de leur auteur : sa simplicité et son affection envers ses amis, ses intentions droites, son esprit de justice ; mais aussi ses rancunes, ses partis pris, et certaines habiletés douteuses, dans lesquelles on regrette de lui voir compromettre sa droiture naturelle.

Julien, mort à trente-trois ans, ne semble pas avoir donné toute sa mesure comme écrivain. Il y avait certainement en lui un penseur, un historien, un moraliste et un satirique; il y avait surtout un homme, dont la vraie nature perçait à chaque instant sous les formes convenues de la littérature du temps; ses préjugés même et ses passions auraient pu contribuer à lui faire une originalité plus accusée. Le temps lui a manqué pour se dégager de l'influence de ses maîtres et devenir tout à fait lui même.

VI

La demi-renaissance de la sophistique que nous venons de signaler devait avoir son contre-coup sur la poésie, puisque, dans toute cette période de l'empire, poésie et sophistique ne se séparent point.

1. Westermann, *De Juliani epistolis*, dans ses *Comment. de epistol. scriptoribus græcis*, Lipsiæ, 1854 ; C. Sintenis, *Bemerkungen zu den Briefen Julians*, Hermes, I, p. 69-76 (1866) ; Bidez et Cumont, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*, Bruxelles, 1898.

Si nous connaissions mieux la poésie officielle du IVe siècle, peut-être pourrions-nous y montrer l'influence des études à la mode. Les discours d'Himérios ne permettent guère de douter qu'il ne se soit développé alors dans les écoles un goût d'imitation poétique qui a dû se faire sentir chez les versificateurs contemporains. Mais s'il y eut, au temps de Constantin et de Constance, des auteurs d'épopées ou de panégyriques en vers à la gloire des empereurs, ce qui est fort probable, nous les ignorons. Un témoignage isolé, celui de l'historien Socrate, reproduit par Nicéphore, nous fait connaître seulement un certain Callistos, qui célébra en hexamètres la gloire de l'empereur Julien [1]. Cela suffit à établir historiquement la persistance du genre, sans nous permettre de le juger.

C'est dans l'épopée mythologique uniquement que se manifeste alors pour nous une tendance sensible à relever la notion de l'art. Elle a pour principal représentant le poète Quintus de Smyrne [2]. Tout ce que nous savons de lui, c'est ce qu'il nous en apprend lui-même sous une forme allégorique (XII, 308-313), à savoir qu'il gardait ses troupeaux près de Smyrne, non loin du temple d'Artémis, lorsque les Muses l'inspirèrent, et qu'il était de condition libre [3]. La facture de ses vers permet d'affirmer qu'il a dû être antérieur à Nonnos, mais il est difficile de dire de combien il a pu le précéder ; et ce n'est qu'une vraisemblance assez vague qui semble autoriser à le placer vers la fin du IVe siècle. Quoi qu'il en soit, Quintus fut certainement un élève de la sophistique, mais assez vivement touché des

1. Socrate, *Hist. ecclés.*, III, 21. Cf. Nicéph., VI, 34.
2. Quintus de Smyrne est aussi appelé quelquefois Quintus de Calabre, parce que le premier ms. de son poème fut découvert en Calabre par le cardinal Bessarion en 1450.
3. Cf. Tzetzès, *Schol. in Posthom.*, 282.

beautés originales d'Homère pour s'affranchir en partie du goût prédominant. Bien doué pour la versification, il n'avait du reste ni force d'invention, ni sensibilité profonde : c'était par nature un imitateur, qui a dû vivre uniquement dans les livres, étranger ou indifférent à son temps. Sans autre dessein que de trouver un emploi à son talent, il entreprit de condenser en un récit épique les principaux événements de la guerre de Troie après la mort d'Hector.

Son poème en quatorze chants, intitulé *la Suite d'Homère* (Τὰ μεθ' Ὅμηρον) [1], commence où finit l'*Iliade* : il raconte la mort de de Penthésilée, celle de Memnon, celle d'Achille et ses funérailles (l. I-III), les jeux funèbres célébrés en son honneur, la querelle des armes et la mort d'Ajax (l. IV et V), les exploits d'Eurypylos et ceux de Néoptolème, la mort d'Eurypylos (l. VI-VIII), la bataille sous les murs et la venue de Philoctète (l. IX), la mort de Paris, l'assaut repoussé, la construction du cheval de bois, la ruse de Sinon, la mort de Laocoon, les prédictions vaines de Cassandre, la prise de la ville (l. X-XIII), le départ des Grecs, la tempête et la mort d'Ajax le Locrien (l. XIV). C'est, comme on le voit, une série continue de récits sans unité intime. Le poète en a pris les éléments dans les vieilles épopées cycliques, ou plutôt dans les mythographes qui en avaient déjà condensé la substance ; il a pu s'inspirer aussi de quelques autres poètes, peut-être même de Virgile ; mais il semble n'avoir presque rien demandé à la tragédie. Pour le détail des pensées et du style, il suit d'aussi près que possible Homère, Hésiode, Apollonios

1. C'est le titre du principal manuscrit, confirmé par le scol. de l'*Iliade*, II, 220. Le titre Τὰ παραλειπόμενα Ὁμήρου paraît plus récent et moins autorisé. — Sur ce poème, consulter les *Prolégomènes* d'A. Kœchly dans son édition de 1850. (Voir la Bibliogr. en tête de ce chapitre.)

de Rhodes; toutes ses expressions, tous ses tours de phrase viennent de ses modèles. Sa versification se rapproche surtout de celle des Alexandrins; il multiplie les dactyles; il recherche la césure trochaïque du troisième pied, sans toutefois s'assujettir encore à la rigueur des lois métriques de Nonnos, notamment en ce qui concerne l'élision et l'hiatus. Cette préoccupation de bien versifier dénote un certain goût de la perfection. Tout chez lui est bien fait : ce qui manque à son œuvre, c'est le génie.

Le poème est sagement ordonné dans ses diverses scènes, sans surcharge, sans digression; tout y est clair, simple, proportionné; le goût des développements sophistiques s'y fait assez peu sentir, soit dans les descriptions, soit dans les discours. Mais il n'y a rien qui attache. Les personnages se succèdent comme des ombres; aucun n'a de relief ni même de substance dramatique. Au lieu de peintures morales, des comparaisons trop nombreuses et des sentences à profusion. Les situations sont plutôt indiquées que vraiment décrites, avec une pauvreté de couleurs qui dégénère en sécheresse. Le poète n'a rien de ce qui fait la force et la vie. On est étonné surtout qu'il ait pu mettre si peu de lui-même dans son œuvre. Véritable poésie d'école, sans contact avec la réalité.

Quelque chose des préoccupations d'art de Quintus se manifeste aussi dans les fragments de deux épopées contemporaines, qui ne nous sont pas parvenues en entier. — L'une est une *Gigantomachie* du poète Claudien, dont il nous reste soixante-dix-sept vers [1]. C'est encore une question non résolue que de savoir si ce Claudien est le même que le poète latin, contemporain d'Honorius et

1. *Eudociæ Augustæ, Procli Lycii, Claudiani carminum græcorum reliquiæ*, rec. A. Ludwich, Lipsiæ, 1897 (Bibl. Teubner).

auteur de l'*Éloge* de *Stilicon*, des invectives *Contre Rufin et contre Eutrope*, de l'*Enlèvement de Proserpine* et de diverses poésies, parmi lesquelles figure une autre *Gigantomachie* en latin [1]. Quoi qu'il en soit, les quelques fragments de la *Gigantomachie* grecque dénotent une imagination éprise des hyperboles jusqu'à la puérilité et docile au mauvais goût du temps [2]. — L'autre épopée, dont quelques fragments ont été découverts en 1880 sur un papyrus égyptien, était une *Guerre contre les Blémyes* (Βλεμυομαχία) [3]. Il nous en reste un peu moins de quatre-vingts vers mutilés, qui ne permettent même pas de décider avec certitude si la guerre racontée était, ainsi qu'on l'admet en général, une expédition des Romains contre la peuplade éthiopienne des Blémyes, ou une guerre mythologique. La facture semble indiquer que l'auteur doit être placé entre Quintus de Smyrne et Nonnos, c'est-à-dire, sans doute, comme Claudien, tout à la fin du IVe siècle [4].

A cette épopée du IVe siècle, se rattachent probablement par la date quelques-unes des poésies conservées dans le recueil orphique [5]. Deux méritent une courte

1. Voir la notice de A. Ludwich, dans l'édit. citée, p. 161. Suidas (Κλαυδιανός) place Claudien sous Arcadius et Honorius, ce qui s'accorde bien avec les dates de la vie du poète latin. Mais Évagrios, I, 19, le met sous Théodose II. Il me paraît plus probable que le poète grec est à distinguer du poète latin.

2. Neuf épigrammes de l'anthol. palatine portent aussi le nom de Claudien. Une scolie qui y est jointe dans le manuscrit du Vatican nous apprend qu'il avait composé en outre des poèmes sur l'histoire de plusieurs villes : Tarse, Anarzabe, Bérytos, Nicée.

3. Éditée par Ludwich dans le même volume que la *Gigantomachie* de Claudien, p. 183. Voir les Prolégomènes, pour l'histoire du texte et sa date. L'auteur renvoie à une dissertation publiée par lui (Index lect. hibern. Academ. Albertinæ Regimont. 1892, p. 26-31).

4. Pour cette raison, il paraît impossible d'attribuer ce poème, comme on a voulu le faire, à Kyros de Panopolis, dont nous parlerons au chapitre suivant. Bücheler, *Rhein. Museum*, 39, 277.

5. D'autres poésies orphiques dont nous n'avons rien dit ont pu

mention, en raison de leur notoriété : le *Lapidaire* et les *Argonautiques*.

Le *Lapidaire* (τὰ Λιθικά) est un poème didactique d'environ huit cents hexamètres, dans lequel Orphée est censé enseigner à Théodamas, fils de Priam, les vertus des pierres précieuses [1]. Ces pierres sont très puissantes sur l'esprit des dieux, qu'elles rendent favorables, et en outre elles guérissent beaucoup de maux. Dans le préambule (v. 61 et suivants), l'auteur se plaint amèrement de ce que la sagesse est persécutée. On a pensé, non sans vraisemblance, que ces plaintes ont pu être motivées par les rigueurs dont les magiciens furent l'objet à plusieurs reprises sous les empereurs chrétiens, notamment en 357 et en 371. En tout cas, le poème est un curieux document pour la connaissance des doctrines et des pratiques de la magie; mais il n'a réellement que ce mérite.

Les *Argonautiques* n'ont rien de ce caractère spécial, et le mérite poétique en est un peu plus grand [2]. La date approximative en a été fixée par Hermann au IVe siècle, d'après l'étude de la langue et de la versification. Orphée est censé y raconter, en un peu moins de quatorze cents vers, l'expédition de Jason et son aventure avec Médée. La matière du poème et ses limites sont celles des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes; et, sauf quelques divergences dans la façon de retracer le voyage du retour, l'auteur orphique n'a innové en rien. Dans ce cadre étroit, l'élément dramatique et moral s'est réduit à fort peu de chose, de même que l'élément

naitre dans les premiers siècles de l'empire, par exemple la *Théogonie* que citent les néoplatoniciens et qui est distincte de l'ancienne *Théogonie* orphique. Mais tout cela est fort incertain et intéresse peu la littérature. On trouvera quelques indications à ce sujet dans les *Orphica* d'Abel.

1. Abel, *Orphica* (Biblioth. Schenkl), Leipzig, 1885.

2. Même recueil.

descriptif. Nulle étude de caractère ou de sentiment, nulle scène pathétique, nulle peinture poétique de la nature ou des hommes. L'intention du poète paraît avoir été simplement de rattacher la légende des Argonautes au cycle orphique, en constituant un récit où Orphée jouerait le rôle principal[1]. Mais ce rôle même n'a rien de vraiment intéressant ; car l'invention a manqué en cela comme en tout le reste : toute l'action d'Orphée consiste en chants, en prières, en cérémonies rituelles. Les aventures proprement dites sont fort écourtées, surtout dans la fin : pour l'auteur, l'intérêt n'était pas là.

Nous ignorons par qui ces poèmes ont été composés. Mais il est certain qu'ils n'ont pu naître et se faire apprécier que dans un cercle fort restreint. Ce sont des œuvres d'école et de secte; elles s'adressent à des lettrés qui sont en même temps des initiés. Jamais le grand public n'a pu y chercher le genre de satisfaction qu'on demande en général à la poésie.

Si celle-ci a eu vraiment quelque succès au IVe siècle, c'est plutôt, en dehors de l'épopée, sous la forme d'épigrammes, de chants anacréontiques, de courtes et légères compositions, poèmes de société et de circonstances. Mais comme il est impossible, en ce genre, de distinguer ce qui est propre à chaque siècle, nous embrasserons toute cette poésie dans son ensemble, au chapitre suivant, à propos de sa dernière floraison dans l'entourage de Justinien.

VII

D'une manière générale, l'infériorité littéraire du polythéisme, relativement au christianisme, est frappante au IVe siècle. Il y a dans l'église chrétienne, en ce temps,

1. Voir le préambule.

un élan, une jeunesse, un éclat d'imagination, qui font défaut dans les écoles purement grecques; et si l'on rencontre encore chez les païens du talent et de la raison, ce n'est que chez les chrétiens qu'on trouve du génie et de l'éloquence. Venons maintenant à l'étude rapide de cette floraison de la littérature grecque chrétienne.

La littérature chrétienne du IIIe siècle avait été plutôt savante qu'éloquente, plus préoccupée des idées que de l'art d'écrire. C'est du même esprit, légèrement modifié, que procède encore l'écrivain qui ouvre le IVe siècle, Eusèbe de Césarée : son œuvre forme comme une transition naturelle entre le temps d'Origène et celui des Basile et des Chrysostôme.

Né en Palestine vers 265, disciple dévoué du savant Pamphile, dont il prit le nom (Εὐσέβιος Παμφίλου, fils spirituel de Pamphile), Eusèbe, échappé à la persécution de Maximin, fut évêque de Césarée de Palestine, depuis 313 jusqu'à sa mort en 340. Justement renommé pour sa science et ses immenses travaux, il ne cessa de jouir d'un grand crédit auprès de Constantin. Cette situation ne lui permettait pas de rester étranger aux luttes de l'orthodoxie et de l'arianisme. Il y prit part sans passion. Inclinant peut-être au fond vers la doctrine arienne, mais condamnant les solutions tranchées, qui répugnaient à la nature de son esprit comme à son caractère, il cherchait la conciliation dans des compromis que l'orthodoxie lui a reprochés. Après avoir échoué dans ses tentatives au concile de Nicée en 325, il souscrivit, d'assez mauvaise grâce, à la formule de foi adoptée par la majorité. Cela ne l'empêcha pas de se montrer hostile au chef des orthodoxes intransigeants, Athanase, dans les synodes d'Antioche (330) et de Tyr (335). Curieuse nature en somme, à la fois sincère et habile, plutôt faite pour l'étude que pour l'action, plutôt

pour la diplomatie que pour la lutte, Eusèbe, jeté par une mauvaise chance au milieu du combat des passions et des idées, se trouva éclipsé par des esprits plus décidés, dont il ne pouvait ni approuver ni même comprendre la logique à outrance.

Pamphile, en lui ouvrant sa bibliothèque, l'avait préparé dès sa jeunesse à l'érudition. C'est grâce à cette préparation qu'Eusèbe a vraiment fondé l'historiographie ecclésiastique. Déjà, comme on l'a vu, Julius Africanus, au siècle précédent, avait ébauché la chronologie comparée de l'histoire juive et de l'histoire profane. Il y avait là une idée féconde, dont Eusèbe eut le mérite de comprendre l'importance. Cette idée était proprement chrétienne, et elle explique la supériorité des historiens chrétiens. Tandis que les écrivains païens se contentaient, pour l'histoire du passé, de reproduire les récits classiques, ils étaient forcés, eux, pour faire entrer les origines bibliques du christianisme dans l'histoire générale, de se livrer à des recherches vraiment neuves. Eusèbe s'y dévoua avec un zèle infatigable. Son *Histoire universelle* (Παντοδαπὴ ἱστορία) se divisait en deux parties. Dans la première, qui était une *Chronographie* générale (Χρονογραφία), Eusèbe s'efforçait d'établir, pour chaque peuple, la succession chronologique des grands événements de son histoire jusqu'à l'année 325; dans la seconde, intitulée *Règle du calcul des temps* (Κανὼν χρονικός), il dégageait de ces diverses séries de faits le synchronisme qui était l'objet dernier de son travail. Quelques fragments seulement de ce grand ouvrage sont venus jusqu'à nous dans l'original grec. En outre, la première partie nous est connue par une traduction arménienne, la seconde par la traduction latine de S. Jérôme, qui l'a continuée jusqu'à l'avénement de Théodose en 329. Il n'y a pas eu de plus grand travail chronologique dans toute l'antiquité, et ce livre est l'un des

fondements sur lesquels repose encore notre connaissance des dates pour une notable partie de l'histoire grecque et romaine.

La *Chronique* toutefois n'appartient qu'indirectement à la littérature. L'*Histoire de l'Église,* (Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία) présente davantage les caractères d'une œuvre littéraire. Elle embrasse en dix livres l'histoire du christianisme depuis sa naissance jusqu'en 323, date de la victoire de Constantin sur Licinius, que l'auteur considère comme celle du triomphe définitif de la vraie religion [1]. A coup sûr, si nous appliquions à cet ouvrage nos exigences modernes, nous serions singulièrement déçus. Outre que l'auteur est un médiocre écrivain, nous ne trouvons dans son récit ni représentation dramatique des événements, ni étude du mouvement des idées, ni peinture vivante des personnages. Son objet, comme il l'indique dans sa préface, a été simplement de noter les phases de l'extension du christianisme, la suite des périodes de persécution et d'apaisement, d'établir pour chaque siège apostolique la succession des évêques, de faire connaître les grands martyrs et les grands docteurs, leurs actions et leurs écrits, de noter l'apparition des hérésies, la tenue des synodes, la fondation des églises. Il n'a voulu que cela, et il n'a pas fait autre chose : mais il est le premier qui ait eu la pensée de le faire ou qui en ait été capable. Son récit est peu cohérent, souvent sec, sans mérite d'art; mais, outre que les faits dont il est plein lui donnent, malgré les légendes qui s'y mêlent, une valeur documentaire de premier

1. Le principal ms. est un *Parisinus* du xve siècle, conservé à la Bibl. Mazarine ; voir la préf. de l'édit. de Dindorf. Outre le texte grec, nous possédons une traduction latine de l'*Hist. ecclésiastique,* composée par Rufin au ve siècle, et une traduction arménienne, du même temps. L'édition usuelle est celle de Dindorf, qui forme le t. IV des *Eusebii Cæsariensis opera,* Lipsiæ, 1871 (Bibl. Teubner).

ordre, l'idée seule de choisir ce sujet et de le faire entrer dans l'histoire était en elle-même neuve et féconde.

A l'œuvre historique d'Eusèbe on peut rattacher trois écrits secondaires : un *Panégyrique de Constantin,* composé en 335, une *Histoire de sa propre vie* en quatre livres, écrite entre 337 et 340, enfin un opuscule *Sur les martyrs de Césarée* mis à mort de 303 à 310; éloges ou œuvres d'édification, auxquels il ne faut demander ni la critique ni l'indépendance de jugement qui sont les mérites nécessaires de l'historien.

L'érudition, le goût des immenses et patientes recherches, qui avaient rendu possible l'entreprise historique d'Eusèbe, déterminèrent aussi son œuvre d'enseignement et d'apologie. Nous pouvons passer ici sous silence ses nombreux écrits d'exégèse relatifs à diverses parties de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'*Harmonie des quatre évangiles*, les *Questions et Réponses au sujet des évangiles*, la *Topographie de l'Écriture sainte*, le *Traité sur la fête de Pâques*, ouvrages dont il ne nous reste que des fragments et qui sont d'ailleurs d'une nature trop spéciale [1]. Nous ne parlerons pas non plus de ses traités dogmatiques sur les questions soulevées par l'Arianisme, ni de ses lettres, ni des homélies, d'authenticité douteuse, qui lui sont attribuées [2]. Allons tout droit à ce qui est vraiment intéressant pour nous, c'est-à-dire à ses deux grands ouvrages apologétiques.

Le christianisme, dont le succès n'était plus contestable, avait-il décidément sa justification aux yeux de la raison ? Cette question, Eusèbe a eu le mérite de la dégager mieux que personne; et, en la discutant avec l'autorité de ses immenses connaissances, il a élevé l'apologie chrétienne à la considération d'un des grands mouvements intellectuels et moraux de l'humanité.

1. Bardenhewer, § 44, 3.
2. Bardenhewer, § 44, 5.



Son entreprise apologétique commence par la *Préparation à l'Évangile* (Εὐαγγελικὴ προπαρασκευή), en quinze livres. Eusèbe se propose d'y établir que la raison commandait impérieusement aux hommes de se détacher du paganisme : et, pour cela, il le passe en revue tout entier ; théologie phénicienne, égyptienne, hellénique, oracles, philosophie. Ses témoins sont les païens eux-mêmes, historiens, philosophes, moralistes, théologiens ; quant à lui, il ne fait guère qu'assembler les morceaux qu'il extrait de leurs ouvrages ; mais, tout en s'effaçant derrière eux, il poursuit sa démonstration, qui tend à prouver qu'ils n'ont pas vu la vérité ou qu'ils l'ont empruntée aux sources juives. Cette démonstration faite, la seconde partie de sa tâche commençait. Il l'avait accomplie dans la *Démonstration de l'Évangile* (Εὐαγγελικὴ ἀπόδειξις), en vingt livres, dont les dix derniers sont perdus. L'objet propre de l'ouvrage était de montrer l'accord des faits évangéliques avec les prophéties. Procédant toujours par extraits, il y groupait les textes prophétiques de l'Ancien Testament autour des grands faits de l'Évangile, avec lesquels il les croyait en relation. Et il résultait de là pour lui une évidence qui lui paraissait de nature à convaincre tous les hommes de bonne foi.

Si le dessein d'Eusèbe a en lui-même quelque chose d'imposant, et s'il atteste une véritable largeur de vues, il faut bien reconnaître qu'il pèche étrangement dans l'exécution, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue critique. Ces immenses assemblages d'extraits tiennent plus de la compilation que de la démonstration. Ce qui est de l'auteur lui-même est écrit sans soin, avec un laisser aller qui sent l'improvisation. Puis, son érudition même est plus spécieuse que solide : il prend de toutes mains, naïvement, les textes qui servent son dessein ; il n'a ni méthode, ni doutes, ni intui-

tion. Si nous sommes heureux de rencontrer dans son livre quantité de pages qui auraient péri sans lui, nous sommes, en revanche, confondus de voir avec quelle confiance il accepte les témoignages les plus suspects. Une œuvre ainsi faite ne peut pas être appelée une grande œuvre. Par ses défauts évidents, elle se rattache encore à la tradition confuse des apologistes antérieurs ; mais elle les dépasse par l'ampleur des vues et par une certaine compréhension des choses, plus large et plus sereine, qui n'était possible qu'une fois la victoire assurée, quand l'hellénisme commençait à descendre dans le passé.

VIII

Avec Eusèbe, nous ne sommes encore qu'au seuil du IVe siècle chrétien, et les traits qui vont caractériser la littérature chrétienne de ce temps n'apparaissent en lui qu'obscurément. Ce furent les grands débats relatifs à l'arianisme qui commencèrent à les dégager autour de lui, chez des écrivains ou des orateurs plus ardemment mêlés qu'il ne l'était aux luttes quotidiennes [1].

Aucune des hérésies antérieures ne saurait être comparée à l'Arianisme pour l'importance historique : aucune n'avait ébranlé le monde chrétien comme il l'ébranla. Cela tint en partie à des causes politiques, telle que l'organisation de la société ecclésiastique en ce temps, le rôle grandissant des évêques et des conciles, l'extension de la vie monastique, surtout l'intervention des empereurs, qui, devenus chrétiens, prétendaient gouverner le christianisme. Mais cela tint aussi à la nature même de la question soulevée. Le gnosticisme du IIe et du IIIe siècle, sous ses diverses formes, s'était

1. Rappelons ici l'ouvrage connu de Villemain (*Tableau de l'Éloq. chrétienne au IVe siècle*, Paris, 1850), exposé brillant, mais superficiel, qui ne peut donner qu'une vue très incomplète du sujet traité.



complu dans une métaphysique abstraite, médiocrement intelligible à la masse. Mais, peu à peu, sous l'influence de la théologie savante du IIIe siècle, on en était venu à sentir le besoin de définir avec précision les notions essentielles de la foi. C'était maintenant de la nature même du Christ qu'il s'agissait. L'Arianisme, poussant jusqu'au bout les doctrines que Lucien d'Antioche avait ébauchées au siècle précédent, faisait du fils de Dieu une créature, et par conséquent tendait à restreindre la part du mystère dans la croyance fondamentale. Par suite, l'opinion d'Arius devait plaire à beaucoup d'esprits tempérés, qui, volontiers, auraient « rationalisé » la foi le plus possible. L'orthodoxie s'y opposa résolument : elle jugea qu'en interprétant mal la tradition, l'arianisme faisait déchoir le Christ du rang où la révélation évangélique l'avait placé. La question ainsi posée ne pouvait manquer de remuer l'âme de tous les croyants. Pour les orthodoxes, c'était l'objet le plus cher de leur adoration qui était en péril, c'était le Dieu même de l'évangile qu'il fallait défendre contre des blasphémateurs. Mais pour les Ariens, c'était la raison qu'ils sentaient compromise par des affirmations téméraires; et, avec la raison, c'était la notion même de Dieu, le monothéisme, pour tout dire, qui semblait compromis. En fait, il y avait là quelque chose de plus qu'un débat de théologiens : deux tendances d'esprit contraires étaient en présence, et le sujet qui les mettait en lutte était de nature à exciter des sentiments ardents. Comment une telle lutte n'aurait-elle pas exercé son influence sur la littérature? De part et d'autre, il n'était plus possible de s'enfermer dans l'école. Il fallait agir, combattre, persuader tantôt les peuples, tantôt les évêques, tantôt les empereurs, solliciter, accuser, se défendre. En un mot, l'éloquence était appelée à renaître, parce que les causes qui la rendent nécessaire venaient de se reproduire

dans une société où depuis longtemps elles avaient cessé d'agir.

Il est bien regrettable que les œuvres d'Arius aient disparu [1]. Cet homme qui agita tout l'Orient ne pouvait être un esprit vulgaire. Né en Libye vers 260, ce fut dans les premières années du IVe siècle qu'au sortir de l'école de Lucien d'Antioche, il devint prêtre à Alexandrie. Vers 315, et jusqu'en 318, il y prêche avec éclat, et ses doctrines se précisent dans son esprit. Alors commencent pour lui les luttes et les misères. Alexandre, son évêque, et le diacre Athanase s'élèvent contre l'hérétique. Il est chassé d'Alexandrie, condamné en 325 par le concile de Nicée et par Constantin, malgré l'appui d'un certain nombre d'évêques d'Orient ; il vit pendant onze ans dans l'exil, en Illyrie ; puis Constantin change de dispositions à son égard : Arius est rappelé et va rentrer dans son église, lorsqu'il meurt en 336. Nous ne possédons plus de lui que deux lettres [2]. Son principal ouvrage, intitulé le *Banquet* (Θάλεια), a entièrement disparu [3] ; c'était, à ce qu'il semble, un exposé de dogme plus populaire que savant [4] : Arius aimait en effet à s'adresser au peuple, dans la pensée sans doute que la simplicité même de sa doctrine lui plairait, et il avait composé des chants populaires, où il énonçait ses opinions [5].

1. Biographie d'Arius, voir l'art. *Arius*, 11, dans Pauly-Wissowa. Arius nous est connu par les œuvres d'Athanase et par les écrivains ecclésiastiques, notamment Sozomène, Socrate et Philostorge.

2. Lettre à Eusèbe de Nicomédie (Épiph. *Hér.*, 69, 6 ; Théodoret, I, 5) ; Lettre à Alexandre, évêque d'Alexandrie (Épiph., 69, 7).

3. Socrate, I, 9, 16 ; Sozomène, I, 21. Voir Harnack, *Gesch. d. Altchr. Lit.*, p. 531-2.

4. Certaines parties en étaient chantées. Selon Athanase, Arius y avait imité, quant au rythme, le poète Sotadès.

5. Chants de meuniers, de bateliers, de voyageurs (Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 2).

Mais si Arius, et en général la littérature de l'arianisme, nous sont fort mal connus[1], leur principal adversaire, Athanase, est, au contraire, une des figures les plus en lumière du IV[e] siècle[2].

Né vers 295, à Alexandrie, il y reçut, sous l'influence de son père, l'évêque Pétros, à la fois le zèle ardent de l'orthodoxie et l'éducation classique. Tout jeune encore, il se donna au service de l'Eglise. L'évêque Alexandros l'ayant ordonné diacre avant l'âge ordinaire, il devint bientôt l'adversaire décidé d'Arius. Au concile de Nicée, en 325, où il avait accompagné son évêque, nul ne contribua plus que lui à formuler le dogme de la « consubstantialité » (ὁμοουσία), dont il peut être regardé comme le représentant et le défenseur par excellence[3]. Élu évêque d'Alexandrie le 8 juin 328, il commença presque aussitôt cette vie de luttes incessantes, qui devait se prolonger pendant quarante-cinq ans. Constantin, qui l'avait d'abord protégé, l'exile à Trèves en 335, après la condamnation prononcée contre lui par le concile de Tyr. Il rentre dans Alexandrie en 337. Mais

1. Aétios, représentant de l'arianisme extrême; fragments de son Συνταγμάτιον dans Épiph., *Hérés.*, 76, 10. — Astérios, Athan., *Disc. c. les Ariens*, I, 30. — Akakios le Borgne, successeur d'Eusèbe comme évêque de Césarée de Palestine; fragments dans Épiph., *Hérés.*, 72, 6, 11. — Eunomios, disciple d'Akakios; fragments dans les écrits contradictoires de S. Basile, de S. Grégoire de Nysse.

2. Les sources biographiques, pour Athanase, sont d'abord ses propres écrits et son panégyrique par Grégoire de Nazianze; puis la traduction latine d'un fragment d'une histoire de sa vie, composée peu après 385, dite *Historia acephala* (Sieverts, *Zeitschrift für die histor. Theologie*, 1868, p. 148); la traduction syrienne d'un *Avertissement* qui a été composé pour la collection des *Lettres pastorales* d'Athanase (A. Mai, *Nova Patrum bibliotheca*, t. VI, 1[re] part.); les extraits d'une *Vie du grand Athanase*, dans Photius, cod. 258; enfin une courte et insignifiante notice dans S. Jérôme, *De viris illustribus*, 87. — Étude d'ensemble : E. Fialon, *Saint Athanase*, Paris, 1877.

3. Sozom., I, 16 : Πλεῖστον εἶναι ἔδοξε μέρος τῆς περὶ ταῦτα βουλῆς.

Constance, favorable aux Ariens, se montre son ennemi : peut-être redoutait-il aussi l'ascendant dont Athanase, grâce au peuple et aux moines, jouissait en Égypte ; il l'exile de nouveau en 339. Athanase, chassé d'Orient, trouve faveur en Illyrie à la cour de Constant II ; il affermit la doctrine nicéenne en Occident, prend part, en 343, au concile tenu à Sardique, en Thrace ; enfin, grâce à l'appui énergique de Constant II, il obtient de rentrer à Alexandrie en 346. Il y reste, cette fois, dix ans. Mais, en 356, se sentant menacé par la haine de l'empereur, il est obligé de fuir, se cache au désert, où il vit en proscrit pendant cinq ans. Le décret de Julien qui faisait cesser toute persécution pour cause d'opinions religieuses le ramène dans sa ville épiscopale en 361. A peine y est-il de retour que l'empereur, alarmé de sa puissance, écrit, en 362, une lettre pleine de colère pour ordonner de le chasser d'Égypte (Lettre 6 ; cf. Lettre 51). Jovien le rétablit dans ses honneurs en 364. Mais, quelques mois plus tard, l'avènement de Valens, arien décidé, l'oblige à fuir de nouveau. Toutefois une réconciliation se fait bientôt entre eux, et désormais (de 365 jusqu'à sa mort, en 373) Athanase peut demeurer paisiblement dans Alexandrie. Les lettres que S. Basile lui adressait vers ce temps montrent de quelle autorité il jouissait alors dans l'Église. C'était une sorte de patriarche et d'arbitre, dont l'opinion faisait loi [1].

L'activité littéraire de cet homme ardent ne fut guère moindre que son activité politique [2]. Beaucoup de ses écrits sont perdus ; beaucoup de ceux qui lui sont attribués sont d'origine incertaine. Ses ouvrages d'exé-

1. S. Basile, Lettres 47-52.

2. Pour l'ensemble des œuvres d'Athanase et les questions de chronologie et d'authenticité, consulter Bardenhewer, § 45, 2-7, et Batiffol, *Littér. gr. chrét.*, p. 265 et suivantes. Pour l'appréciation historique, morale et littéraire, on peut recommander l'ouvrage cité de Fialon.

gèse sur la Bible et le Nouveau Testament, dont il ne reste que des fragments, peuvent être négligés ici, ainsi que plusieurs traités dogmatiques. Pour nous, Athanase est tout entier dans quelques écrits caractéristiques : son *Discours contre les Hellènes* (Λόγος κατὰ Ἑλλήνων) complété par un *Discours sur l'Incarnation* (Λόγος περὶ τῆς ἐνανθρωπήσεως τοῦ Λόγου), en tout deux livres, écrits avant 318, que S. Jérôme appelle, d'un titre commun, *Adversum gentes libri duo* ; son *Apologie contre les Ariens*, (Ἀπολογητικός κατὰ Ἀρειανῶν) écrit en 350 ; ses quatre *Discours sur les Ariens* (Κατὰ Ἀρειανῶν λόγοι τέτταρες), composés dans le désert, de 356 à 361, pendant la proscription de l'auteur ; son *Apologie à l'empereur Constance* (de 357), où il se défend contre diverses imputations politiques et religieuses ; sa *Biographie de S. Antoine*, du même temps, panégyrique qui n'a pas eu peu d'influence sur la vie ascétique en Orient : sa *Justification de sa fuite*, probablement de 358 ; l'*Histoire des Ariens*, lettre secrète adressée la même année aux moines d'Égypte, où est retracé le développement de l'arianisme depuis 335 (le début, relatif aux années antérieures, manque) ; la *Lettre sur les Synodes* (de Rimini et de Séleucie), écrite en 349 ; enfin un recueil de *Lettres pastorales*, dont nous ne possédons plus qu'une traduction syrienne, découverte en 1847.

Dévoué à une idée, qu'il a, plus que personne, discutée, définie, élucidée, Athanase doit être considéré d'abord comme penseur. Toutefois, dès qu'on veut lui attribuer ce titre, on sent le besoin de l'expliquer. La pensée, chez lui, n'est plus, comme chez un Plotin ou un Porphyre, curieuse, ouverte et accueillante, empressée d'aller librement à la recherche de toutes les opinions et de toutes les connaissances, pour en tirer quelques parcelles de vérité et les unir ensuite dans un ample système. Cette largeur d'esprit, cette sympathie, vraiment hellénique et humaine, pour toutes les tentatives

de la raison et toutes les inspirations du cœur, cette disposition, foncièrement libérale, qui fait la grandeur du néoplatonisme et atteste si heureusement chez ses représentants la perpétuité de la belle tradition grecque, tout cela est en dehors de sa nature. Par sa tendance dominante, il procède plutôt du judaïsme orthodoxe. Au lieu d'étendre la croyance, de l'assouplir et de la varier, il la resserre et la raidit. Son effort tend à constituer une formule si arrêtée, si précise, qu'elle exclura désormais tout jeu de la pensée. La philosophie proprement dite ouvre des voies, lance le plus qu'elle peut l'intelligence vers l'inconnu; Athanase, lui, vise à la captiver pour jamais, en fermant d'avance devant elle toutes les routes de la recherche. Ce n'est pas simplement un orthodoxe, c'est l'orthodoxe par excellence; il a pour génie l'esprit même de l'orthodoxie.

Seulement, son orthodoxie n'est pas celle qui se borne à accepter le dogme, c'est celle qui le crée; et voilà où se révèle sa puissance. Dès sa jeunesse, quand il écrit contre les Hellènes, la vigueur de sa pensée éclate. Il ne s'attarde pas, comme trop souvent les apologistes antérieurs, à des vues populaires et superficielles; il va au fond des choses. Très au courant de la philosophie contemporaine, il sait fort bien que les Hellènes éclairés mettent sous les noms des dieux tout autre chose qu'un polythéisme grossier, il ne méconnaît pas qu'ils dégagent du monde visible une hiérarchie de forces divines, descendant par émanation de l'être absolu. Mais c'est justement ce qu'il leur reproche. Nourri de la Bible et de l'Evangile, épris au fond de simplicité, il ne veut pas de ces intermédiaires inutiles entre Dieu et l'homme; sa logique et sa foi écartent ces chimères, qui d'ailleurs retiennent encore l'âme humaine dans le monde des sens; il exige qu'elle aille droit au Dieu unique, de qui tout procède. Chose remarquable, ce logicien a un sens

très fort de la réalité. Quand il en vient, après avoir écarté les dieux de l'hellénisme, à étudier le dogme fondamental de sa foi, l'incarnation du Verbe, il ne lui suffit pas de démontrer en métaphysicien qu'elle était possible, ni en théologien qu'elle était nécessaire. S'il s'en tenait là, il ne serait en somme que le disciple éloquent des docteurs chrétiens antérieurs, qui avaient élaboré peu à peu la notion du Verbe, le disciple même de ces néoplatoniciens qu'il combat et qui avaient développé à leur manière des idées analogues. Mais il a de plus qu'eux cette vue claire des choses réelles, qui dénote le politique et l'homme d'action. Ce Verbe auquel il croit, ce n'est pas pour lui une abstraction, un objet de méditation et d'adoration mystique, c'est Dieu lui-même agissant dans le monde par des faits dont il est le témoin, qui lui semblent sans précédents, et qu'aucune puissance humaine n'a pu produire [1].

Une fois engagé dans la lutte avec les Ariens, cette double idée de l'unité de Dieu et de la divinité du Verbe, Athanase l'a méditée, étudiée et défendue, avec une ténacité que nulle difficulté métaphysique n'a jamais fait hésiter un seul instant. On peut lire d'un bout à l'autre les quatre livres du *Discours contre les Ariens* : impossible de surprendre dans le développement de sa pensée, non seulement une trace de doute, mais une déviation quelconque. Plus on le presse, plus il précise ses définitions. S'il est subtil, ce n'est pas pour se dérober, c'est au contraire pour ne pas se laisser écarter de son idée. Et sans doute, il n'est pas de ceux qui contentent la raison, puisqu'il aboutit au mystère; mais il est de ceux qui l'étonnent et qui peuvent la dompter, à force de netteté impérieuse.

Ces traits caractéristiques du penseur, nous les retrou-

1. *Disc. sur l'Incarnat. du Verbe*, 50, p. 73.

vons naturellement dans l'orateur. Athanase est un homme à la parole habile et forte, qui tend toujours à son but. Sans avoir la précision élégante des orateurs attiques, il les rappelle par sa préoccupation du fait à éclaircir ou de l'idée à démontrer. Sa langue est simple, saine, un peu monotone et médiocrement colorée, mais claire et apte à l'action. Par une discrétion louable, elle attire peu l'attention sur elle-même ; elle s'efface, elle est toute au service de la pensée.

Allons plus au fond : ce qui fait surtout la valeur des discours d'Athanase, c'est l'invention dialectique. L'*Apologie à Constance*, la *Justification de sa fuite*, le *Discours apologétique contre les Ariens*, révèlent un don remarquable de construire une démonstration ; l'art hellénique reparaît là tout entier, appliqué à des choses nouvelles. Si nous lisons ces discours en historiens, nous hésitons, comme d'ailleurs en écoutant les orateurs attiques ; nous avons le sentiment secret que tout s'arrange trop bien pour la thèse soutenue, qu'il a dû y avoir en réalité des choses embarrassantes qu'on ne nous dit pas, d'autres qu'on atténue ou qu'on exagère, que tout cela n'a pas été si simple, si droit, si dénué de violences et de politique. Mais cet art de raisonner avec les faits qu'on raconte, de les mettre en arguments sans qu'il y paraisse, de les assembler et de les colorer, de les expliquer et de les faire parler, surtout de les conduire méthodiquement à une conclusion qu'ils semblent imposer, n'est-ce pas justement ce qui constitue l'orateur ? Et puis, si cette éloquence est habile, cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas sincère. Sans doute, Athanase est loin de tenir le même langage sur Constance, lorsqu'il s'adresse à lui ou lorsqu'il parle de lui à ses amis. Dans un cas, il loue sa justice et sa piété[1] ;

1. *Apologie à Constance*, 32, p. 250 et 251.

dans l'autre, il le traite d'antechrist [1]. Qu'il y ait donc en lui un politique, cela est incontestable; et, comme tout homme d'action jeté dans une société mélangée, il a su se plier aux circonstances et parler le langage officiel. Mais cela n'empêche pas qu'il ne croie faire son devoir, lorsqu'il agit et lorsqu'il parle, lorsqu'il accuse et lorsqu'il se défend. Et si sa conviction lui fait souvent voir les choses à un point de vue personnel et contestable, en revanche elle prête à ce qu'il dit un accent qu'on ne trouvait plus depuis bien longtemps dans l'éloquence païenne.

Étant ainsi orateur par tempérament, il l'est toujours, et même lorsqu'il ne faudrait point l'être. Son *Histoire des Ariens*, sa *Vie de saint Antoine*, semblent se présenter comme des récits historiques. Ce sont en réalité des œuvres oratoires, passionnées, qui tiennent l'une du pamphlet, l'autre du panégyrique [2]. Ce qu'on admire dans le premier, c'est la vivacité satirique des peintures, l'imagination indignée qui met tout en scène, anime et fait parler les personnages, c'est la subtilité vigoureuse qui découvre et explique les intrigues, vraies ou supposées, c'est aussi, il faut bien le dire, le ton de colère qui échauffe beaucoup de ces pages. On comprend, en les lisant, quelle influence un tel homme pouvait exercer sur le peuple mouvant d'Alexandrie, sur ces moines du désert dont l'âme exaltée vibrait à sa voix. Et on ne s'explique pas moins, en face de la variété d'invectives et d'imputations injurieuses qu'il lance contre l'empereur Constance, combien le pouvoir impérial avait de raisons de se défier d'un évêque qui mettait secrètement son éloquence et son autorité personnelle au service de telles passions.

1. *Hist. des Ariens*, 74, p. 307.

2. Voyez, sur ces deux œuvres, les chap. VIII et IX de Fialon, ouv. cité.

Athanase, en somme, quelque grande place qu'il tienne dans l'histoire littéraire du IVe siècle, est plus intéressant encore par son rôle actif que par son talent d'orateur ou d'écrivain. Il incarne mieux que personne les idées et les passions de son temps. Et ce qu'il faudrait chercher surtout dans ses œuvres pour leur conserver tout leur intérêt, ce serait l'image des luttes et des intrigues au milieu desquelles il a vécu. A le considérer exclusivement au point de vue de la critique littéraire, on se condamne à le diminuer, même en l'admirant.

IX

A côté d'Athanase et de ses adversaires, le grand mouvement de controverses dogmatiques du IVe siècle a suscité bien d'autres écrivains, qui ne peuvent figurer ici qu'incidemment.

Apollinaire, évêque de Laodicée en Syrie [1], mort vers 390, un des écrivains ecclésiastiques les plus influents et les plus féconds de ce siècle, et lui aussi un des adversaires de l'arianisme, est surtout célèbre comme le chef de l'hérésie apollinariste, qui fut condamnée par le Concile de Constantinople en 381. Plusieurs écrits théologiques, longtemps dissimulés sous de faux noms, lui ont été de nos jours restitués [2]. Son plus important ouvrage de polémique était une *Réfutation de Porphyre* en trente livres, aujourd'hui perdus. En outre, il fut, avec son père, Apollinaire l'ancien, l'auteur d'une bien curieuse tentative de poésie chrétienne. Ce fut peut-être l'édit de Julien interdisant en 362 aux mai-

1. S. Jérôme, *De viris illustr.*, 104, Bardenhewer, § 43. Art. *Apollinarios*, dans Pauly-Wissowa.

2. Apollinarii Laodiceni quæ supersunt dogmatica (dans les *Texte und Untersuch.* de O. v. Gebhart et A. Harnack, t. VII, 3, 4, 1892).

tres chrétiens d'expliquer les auteurs profanes qui en fut l'occasion [1]. En tout cas, elle se prolongea bien après la mort de Julien et la disparition de son édit ; et, en fait, il paraît plus naturel d'y voir un essai qui avait pour but de soustraire la jeunesse chrétienne à l'influence des auteurs païens. Apollinaire le père, ancien grammairien d'Alexandrie, devenu prêtre à Laodicée, avait versifié, dans la forme classique, de prétendus poèmes chrétiens, dont il ne subsiste rien. Son fils, non moins zélé, mit en vers l'histoire sainte jusqu'à Saül (XXIV chants), composa selon la formule d'Euripide et de Ménandre des comédies et des tragédies, et ne craignit même pas d'imiter Pindare. Nous possédons de lui une *Paraphrase des psaumes*, en hexamètres, où le caractère propre de la poésie biblique s'efface sous les réminiscences de l'ancienne épopée [2].

Makédonios, père du macédonianisme, et Marcellus d'Ancyre, représentant et réformateur du sabellianisme au IVe siècle, n'intéressent que l'histoire du dogme chrétien. — Il en est à peu près de même de Didyme l'aveugle (de 310 à 395 environ), malgré l'influence qu'il exerça comme chef de l'école d'Alexandrie au IVe siècle, et malgré le mérite de ses écrits. Adversaire de l'arianisme dans son traité *Sur la Trinité* (Περὶ Τριάδος), il s'était montré le disciple d'Origène dans ses nombreux ouvrages exégétiques, et il fut condamné plus tard comme origéniste [3]. Mais s'il importe de le signaler ici, c'est surtout parce que nous voyons, grâce à lui, se perpétuer à travers tout le IVe siècle la méthode alexandrine de l'interprétation allégorique, si curieuse par la

1. Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 18.
2. *Patrol. grecque*, de Migne, t. XXXIII, p. 1313.
3. Sur Macedonius et Marcellus, voir Bardenhewer, § 222 et 223. Sur Didyme, même ouvr., § 53.

liberté qu'elle donnait à toutes les fantaisies de l'exégèse individuelle.

Cyrille [1], né vers 315, évêque de Jérusalem de 350 environ à 386, n'est aussi qu'un théologien ; mais il a su mettre dans ses célèbres *Catéchèses* en vingt-quatre livres (Κατηχήσεις, leçons faites à des catéchumènes avant et après le baptême) quelque chose de plus personnel. Ce livre d'enseignement élémentaire, purement dogmatique, est justement renommé pour sa simplicité et pour un certain charme de gravité douce et tendre, qui s'y mêle à une vivacité agréable.

En face de l'école allégorique d'Alexandrie, dont nous venons de signaler la persistance, continuait à se développer la tendance contraire, celle de l'exégèse littérale et historique qui avait Antioche pour principal foyer.

Le premier de ses grands représentants est Diodore de Tarse [2]. Né vers le commencement du IV[e] siècle, il fréquenta les écoles d'Athènes et d'Antioche, puis fonda dans cette dernière ville un institut monastique, centre à la fois de vie ascétique et d'étude, où se passèrent ses meilleures années ; il subit plus tard l'exil sous Valens, devint évêque de Tarse en Cilicie en 378 et y mourut en 394. Son œuvre, dont il ne subsiste que des fragments, était presque entièrement exégétique. Diodore doit être regardé comme le fondateur de la « nouvelle école » d'Antioche. Maître de Théodore de Mopsueste et de Jean Chrysostôme, il a exercé en Orient une autorité des plus grandes, grâce surtout à la solidité de son esprit, toujours attaché aux notions positives et à la raison. Il ne

1. Bardenhewer, § 48 ; Batiffol, p. 236. Ph. Gonnet, *De S. Cyrilli Hierosolymitani archiepiscopi catechesibus*, Paris, 1876 ; G. Delacroix, *S. Cyrille de Jérusalem, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1865 ; J. Mader, *Der heilige Cyrillus, Bischof von Jerusalem*, Einsiedeln, 1891.

2. Suidas, Διόδωρος, notice où l'on trouvera l'énumération complète de ses écrits. Socrate (*H. eccl.*, VI, 3), Sozomène (*Hist. eccl.* VIII, 2). Bardenhewer, § 55 ; Batiffol, p. 293.

reste malheureusement rien de l'ouvrage mentionné par Suidas sous ce titre : *Différence de l'interprétation spirituelle et de l'allégorie* (Τίς διαφορὰ θεωρίας καὶ ἀλληγορίας); on ne peut guère douter que Diodore n'y eût exposé les principes de sa méthode. La tendance rationaliste, qui en faisait le fond, l'amena à formuler, sur la distinction de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ, des idées qui furent plus tard développées dans le Nestorianisme et condamnées par les conciles.

Après Diodore, le grand nom de l'école d'Antioche est celui de Théodore de Mopsueste [1]. Né à Antioche vers 350, il y suivit d'abord, dans sa jeunesse, les leçons de Libanios, avec des vues toutes profanes. Puis, son condisciple, Jean Chrysostôme, l'ayant attiré vers la vie ascétique, il se retira à vingt ans dans le cloître qu'avait institué Diodore et y étudia sous sa direction. Rentré quelque temps dans le monde, il en fut arraché de nouveau par son ami. En 383, il était ordonné prêtre : en cette qualité, il enseigna lui-même à Antioche pendant dix ans. En 392, il est appelé à l'évêché de Mopsuestia, en Cilicie, où il réside désormais, pendant trente-six ans, jusqu'à sa mort en 428.

Écrivain fécond, comme son maître Diodore, Théodore avait composé, comme lui, une série de commentaires sur l'Écriture, et, de plus, divers ouvrages de controverse théologique, dont un grand traité en quinze livres *Sur l'Incarnation*. Il ne nous reste de tout cela, outre les titres, que des fragments en grec, et un certain nombre de traductions latines ou syriaques. Le rôle propre de Théodore, celui qui lui mérite une place, non seulement dans l'histoire des dogmes, mais dans celle

1. Suidas, Θεόδωρος; Photius, cod. 4, 5, 6, 38, 81, 77, etc. ; Chrysost., *Ad Theodorum lapsum*, et, en outre, lettre 112. — O. Fr. Fritzsche, *De Theodori Mopsuesteni vita et scriptis commentatio*, Halæ, 1836 ; Bardenhewer, § 56 ; Batiffol, p. 296-300.

de la littérature, c'est d'avoir développé, avec logique et hardiesse, les principes d'exégèse et la tendance critique de son maître. Dans un écrit perdu, dont le titre même n'est pas sûr, il avait traité de l'opposition entre l'interprétation allégorique et l'interprétation historique (*De allegoria et historia contra Origenem*, dans Facundus, *Patrol. lat.*, LXVII, 602). Nul n'a été plus résolument opposé que lui aux chimères de l'exégèse par allégories. Mais son rationalisme ne s'en tenait pas là. Il eut le jugement assez hardi pour nier qu'une grande partie des psaumes eussent en vue le Messie; il discuta l'inspiration de certaines parties des Écritures: il voulut même distinguer en Jésus-Christ deux personnes, pour éviter d'avoir à admettre qu'une personne divine eût pu souffrir et mourir. Il fut ainsi l'initiateur direct du Nestorianisme, et les conciles qui condamnèrent Nestorios le frappèrent en même temps d'anathème après sa mort. Pour les Nestoriens d'Orient, Théodore de Mopsueste est resté « l'exégète » par excellence; et, pour la critique moderne, sa hardiesse fait de lui un des personnages les plus intéressants de ce temps.

Inférieur certainement en originalité et en étendue d'esprit aux deux docteurs d'Antioche, Épiphane est peut-être plus connu, grâce à ses ouvrages subsistants[1]. Né en Judée vers 315, il se rendit savant dans les langues de l'Orient. Après un séjour en Égypte, il dirigea à Éleuthéropolis, non loin de Jérusalem, de 325 environ à 367, un cloître dont il fit un foyer d'études. Appelé en 367 à l'évêché de Constantia (l'ancienne Salamine) dans l'île de Cypre, il y résida jusqu'à sa mort en 403. L'Origénisme n'eut pas, au IVe siècle, d'adversaire plus acharné que lui. Ardent à en poursuivre la trace,

1. S. Jérôme, *De vir. ill.*, 114; Suidas, Ἐπιφάνιος; Photius, cod. 122 et 123. Bardenhewer, § 54; Batiffol, p. 301. Voir aussi Aug. Thierry, *S. Jean Chrysostome*.

il fut en lutte avec Chrysostôme lui-même, dont la doctrine ne lui semblait pas assez pure. Il ne combattait pas moins vivement l'Arianisme et l'Apollinarisme. Pendant sa longue vie, toute son activité et son érudition se dépensèrent à la défense passionnée de l'orthodoxie. En 374, il composa un traité dont le titre bizarre (Ἀγκυρωτός, proprement *Solidement ancré*) équivaut à peu près à celui-ci, l'*Orthodoxie assurée* : nous le possédons encore. Mais son principal ouvrage, c'est celui qu'on appelle ordinairement la *Réfutation des hérésies* (*Contra haereses* : en grec, Πανάριον ou Πανάρια, proprement *la Huche*), composé de 374 à 377. L'auteur, dans un exposé complet et facile, mais mal écrit, y passe en revue quatre-vingts hérésies, dont vingt antérieures à J.-C. : sous ce nom, il comprend les diverses philosophies de la Grèce ainsi que les sectes juives, ce qui donne à son livre un sérieux intérêt historique [1]. D'ailleurs, s'il a beaucoup lu et beaucoup extrait, il ne faut lui demander ni critique, ni étude approfondie et personnelle. Il y avait en lui plus de zèle que de véritable intelligence et que de talent.

Ces divers docteurs ont détourné un instant notre attention de l'éloquence, que nous avions vue apparaître dans le christianisme grec avec Athanase. Nous allons la retrouver, plus brillante et plus achevée, chez les grands hommes de parole et de pensée dont nous avons maintenant à nous occuper.

X

C'est à la province de Cappadoce, longtemps considé-

1. La partie du *Panarium* relative aux philosophes grecs a été extraite et publiée à part par Diels dans ses *Doxographi græci*, Berlin, 1879.

rée comme une région presque barbare, qu'échut, dans la seconde moitié du IV[e] siècle, la primauté du génie et de l'action religieuse. Elle s'était hellénisée lentement, mais profondément. Sa métropole, Césarée, autrefois simple bourgade sous le nom de Mazaca, était devenue une des grandes villes de l'empire, remarquable par ses écoles. A la longue, sa population, un peu lourde, mais vigoureuse, s'était affinée, sans perdre ses qualités natives. Et elle gardait, sous les formes de la civilisation vieillie qui régnait dans tout l'empire, une sève de jeunesse, plus saine et plus féconde. L'Arianisme fut là, comme dans le reste de l'Orient, un ferment actif, qui, vers le milieu du siècle, y mit en mouvement les pensées et les passions. Pour la défense de l'orthodoxie, trois hommes remarquables s'y distinguèrent entre tous : au premier rang, Basile le Grand et son ami Grégoire de Nazianze ; au second rang, le frère de Basile, Grégoire de Nysse.

Né à Césarée, probablement en 331, Basile était issu d'une riche et ancienne famille chrétienne [1]. Dans son enfance, il subit l'influence profonde de sa grand'mère, Macrina, et, par elle, reçut la tradition des enseignements religieux de Grégoire le Thaumaturge. Un peu plus tard, il se rendit auprès de son père, qui tenait alors l'école de rhétorique à Néocésarée, dans le Pont ; c'est là que se fit sa première éducation intellectuelle. Jeune homme, il revint, pour se perfectionner, à Césarée. Puis,

1. Sur S. Basile, courtes notices de Jérôme (*De vir. illustr.*, 116) et de Suidas, Βασίλειος. Divers renseignements dans Photius, cod. 146, 143, 191 et passim. Les principales sources biographiques sont les *Éloges funèbres* dus à Grégoire de Nazianze et à Grégoire de Nysse ; quelques passages des historiens ecclésiastiques, enfin la correspondance de Basile lui-même. — Études modernes : Fialon, *Étude historique et littéraire sur S. Basile*, 2e édit., Paris, 1869 ; Bardenhewer, § 49 ; Batiffol, p. 284.

comme il visait à devenir lui-même professeur d'éloquence, il se rendit d'abord à Constantinople, et bientôt à Athènes, où il semble avoir fait un assez long séjour, de 354 à 359 environ. Il put y entrevoir Julien; et il s'y lia d'une amitié étroite avec Grégoire de Nazianze, un peu plus âgé que lui, qu'il avait déjà connu à Césarée. Fréquentant les mêmes écoles, ils entendirent Himérios, dont la gloire commençait, et Libanios, avec lequel Basile resta lié dans la suite, comme l'atteste leur correspondance. De retour en son pays, il semble y avoir débuté en qualité de professeur d'éloquence. Mais, presque aussitôt, et malgré ses succès, il se dégoûta de cette science apparente qui lui semblait folie : son âme, ardente et sérieuse, avait besoin de se donner à Dieu.

Pour s'y mieux préparer, à peine baptisé par l'évêque Dianos de Césarée, il va visiter la Syrie et l'Égypte, où florissait la vie monastique sous ses diverses formes. Mais, en homme d'initiative et d'autorité, non content de regarder, il se fait un plan à lui, qu'il va mettre aussitôt en application. Dès son retour, il commence à organiser, dans le Pont, des communautés religieuses, auxquelles il donne l'exemple et la règle. Ce sera l'une des œuvres principales de sa vie. La vie monastique répondait à un des besoins du temps : elle allait prospérer, grâce à son impulsion, en Asie Mineure, comme elle avait fait déjà en Égypte et en Syrie, mais sous une autre forme. Ordonné prêtre en 364 par Eusèbe, évêque de Césarée, il s'établit auprès de lui, et malgré les dissentiments violents qui les séparent un instant, Basile lui impose l'influence de sa supériorité. Pendant six ans, il est son conseiller, et gouverne sous son nom [1]. D'une

1. Grég. de Naz., *Éloge fun. de S. Basile* : « Il était tout pour lui, un bon conseiller, un auxiliaire habile, un exégète des saintes Écritures, l'interprète de ses devoirs, le bâton de sa vieillesse,

part, il continue l'œuvre qu'il avait entreprise, fonde des hospices, des maisons de refuge, des monastères dont il entretient et dirige l'activité, pratique et organise la charité, remédie même aux maux de la famine en 368 : de l'autre, il combat, par ses écrits et ses missions, les tentatives de l'Arianisme, appuyé par Valens.

En 370, Eusèbe meurt. Basile, par son caractère décidé et autoritaire, par son activité incessante, s'était fait des ennemis en même temps que des partisans. Après une élection difficile, il est nommé à la place d'Eusèbe, grâce surtout au vieux Grégoire, évêque de Nazianze, et père de son ami. Dès lors, métropolitain de Cappadoce, exarque du Pont, il exerce, pendant huit ans, une souveraineté ardue, au milieu des luttes et des dangers. Tantôt énergique, tantôt habile, il défend sa juridiction contre l'évêque de Tyane, Anthime, après le partage de la Cappadoce en deux provinces. Il se sert de l'évêque de Sébaste, Eustathe, pour combattre les Ariens, sauf à le ménager dans sa tendance au Macédonisme. Souple et caressant, quand il le faut, il est inflexible en face de l'empereur Valens et du préfet Modestus, auxquels il tient tête, au péril même de sa vie. C'est lui qui, après la mort d'Athanase, en 373, devient vraiment en Orient le soutien de l'orthodoxie. Malgré sa faible santé, il s'épuise à lui chercher des défenseurs, correspond avec les évêques d'Orient et d'Occident, excite les tièdes, organise la résistance, prépare l'action des conciles. Quand il meurt à quarante-neuf ans, le 1ᵉʳ janvier 379, il a pu accomplir l'œuvre d'une longue vie.

La collection subsistante des écrits de Basile comprend : — 1° Deux ouvrages dogmatiques : le traité *Contre Eunomios* ('Ανατρεπτικὸς τοῦ 'Απολογητικοῦ τοῦ

l'appui de sa foi, plus sûr que tous les clercs, plus entendu en affaires que tous les laïques. »

δυσσεβοῦς Εὐνομίου), en trois livres, auxquels sont ajoutés deux livres complémentaires, qui ne semblent pas être de lui ; le traité *Sur le Saint-Esprit* (Περὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος) ; — 2° Une série d'*Homélies*, parmi lesquelles les plus remarquables sont l'*Hexahéméron* (neuf discours sur l'œuvre des six jours), quinze *Sur les Psaumes*, les discours *Contre les usuriers* (Κατὰ τοκιζόντων) et *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des auteurs profanes* (Πρὸς τοὺς νέους ὅπως ἂν ἐξ ἑλληνικῶν ὠφελοῖντο λόγων), le *Panégyrique de sainte Julitte*, et un certain nombre d'autres homélies sur des sujets de morale ; — 3° Les écrits dits *ascétiques* (Ἀσκητικά), entre lesquels on distingue, sous le nom de *Règles développées* (Ὅροι κατὰ πλάτος) et de *Règles abrégées* (Ὅροι κατ' ἐπιτομήν), deux recueils d'instructions pratiques adressées aux moines ; — 4° Enfin un recueil de *Lettres*, au nombre de trois cent soixante-cinq, écrites la plupart pendant son épiscopat, de 370 à 379, qui constituent un des documents les plus intéressants pour l'histoire du IVe siècle. — Basile avait publié, en outre, bon nombre d'autres ouvrages qui sont perdus, notamment un *Traité contre les Manichéens*, et des homélies, qui embrassaient presque toutes les parties des Écritures. Un certain nombre d'écrits qui lui sont attribués, en dehors de ceux que nous avons nommés, sont suspects ou apocryphes [1].

De même qu'Athanase, mais à un degré supérieur, Basile est, par tempérament, un orateur ; et, comme la nature chez lui était plus riche et plus souple, comme, en outre, l'éducation profane avait été bien plus prolongée, il l'est avec une tout autre variété. Mais, si diverses que soient les formes de sa parole, on y retrouve toujours, comme caractère distinctif, avec l'érudition

1. On ne peut compter parmi ses ouvrages la *Philocalia*, simple recueil d'extraits d'Origène, que Basile forma avec son ami Grégoire de Nazianze.

facile et pourtant choisie, un don propre de persuasion et de séduction, fait de clarté, d'invention ingénieuse et charmante, d'intelligence nette, d'imagination vive, de chaleur d'âme et d'autorité naturelle.

Résolument attaché, de cœur et de raison, à une orthodoxie déjà très arrêtée, il n'a pas eu l'occasion de montrer, en matière de philosophie, une grande puissance de recherche ou de combinaison. Toutefois, dans les problèmes toujours discutés de la théologie contemporaine, son esprit est singulièrement habile à discerner les nuances, à maintenir contre de subtiles tentatives les positions prises, à éclaircir les formules où subsistait encore quelque équivoque, à préparer même les définitions nouvelles. Nourri de philosophie grecque, en particulier des doctrines de Platon et de celles de Plotin, il s'en sert sans s'y laisser assujettir, en leur imposant la forme chrétienne, avec une dextérité et une fermeté de sens remarquables [1]. Il a donc tout ce qui fait le théologien; et il y joint, dans les matières les plus abstraites, un talent d'expression vraiment hellénique.

Mais c'est surtout dans la prédication que se révèlent toutes ses qualités [2]. Son *Hexahéméron* a été justement considéré comme un chef-d'œuvre en son genre ; et il est certain qu'aujourd'hui encore, si étranges qu'en soient pour nous les explications physiques, ces discours ont un charme intime qui ne s'est point dissipé. Basile s'y adresse à un auditoire dans lequel se trouvaient beaucoup de gens simples, artisans ou petits marchands, curieux d'apprendre, mais peu cultivés : il leur explique la Genèse. Son dessein est avant tout de les instruire. Il cause avec eux, familièrement, mais non sans autorité. Il va

1. A. Jahn, *Basilius Plotinizans*, Berne, 1839.

2. L. Roux, *Étude sur la prédication de Basile le Grand*, Strasbourg, 1857.

au devant de leurs étonnements, provoque au besoin leur curiosité, leur signale lui-même les difficultés, leur fait prévoir les objections que les païens pourront leur proposer à propos de ces textes ; et, se mettant à leur portée, il leur rend raison de tout. Point d'allégorie : tout, dans le récit biblique, doit être pris à la lettre, tout y est réel. Sa science naïve méprise les recherches des savants et ignore leurs doutes : elle a, sur des points difficiles, des explications d'enfant : mais elle est charmante par sa sincérité, par ses ressources d'invention, par la manière ingénieuse dont elle arrange tout, par le sentiment qui l'anime. Le spectacle de l'univers émerveille l'orateur, soit par sa beauté, qu'il décrit en poète, soit par l'adaptation des moyens à certaines fins dont il croit découvrir le secret. Il y a en lui du Fénelon et du Bernardin de S. Pierre, en bien comme en mal : une éloquence naturelle, douce, chaude, colorée, parfois élevée, et, avec cela, une ingéniosité confiante, qui fait sourire. Les plus petites choses lui sont sujet d'admiration ; il y voit des intentions qu'il note avec bonheur. Si la tige du blé est géniculée, c'est qu'elle doit supporter le poids de l'épi ; si celle de l'avoine ne l'est pas, c'est qu'elle ne risque point de plier sous sa panicule légère. Les barbes de l'épi ont leur raison d'être, elles servent à tenir à distance les insectes nuisibles[1]. « Tout, s'écrie l'orateur, contient une sagesse cachée », *πάντα ἔχει τινα σοφίαν ἀπόρρητον*. Mais ces petites choses ne l'empêchent pas de voir les grandes : et il y a du ravissement dans la peinture qu'il fait du monde sortant des mains de Dieu et tout couvert d'une végétation luxuriante. L'inspiration venue de la Bible s'unit tout naturellement, dans ses développements lyriques, à la grâce délicate et spirituelle de la Grèce ancienne.

1. Hexahéméron, V, 3.

Ce maître fin, aimable, tout préoccupé des besoins de son auditoire, se retrouve dans le discours sur la manière de profiter des auteurs profanes. Et nous voyons là, de plus, certains traits qui caractérisent sa manière propre dans la direction morale. L'étude de la question à discuter y est, à vrai dire, très superficielle. Sur le fond des choses, rien ou presque rien. On voudrait entendre dire à l'orateur que, seule en ce temps, la littérature grecque profane était capable de former l'esprit au raisonnement, de lui donner le goût du vrai et du beau, le sens de l'ordre, de la mesure et de la liberté, qu'enfin elle était indispensable pour le meubler d'idées et de connaissances, pour le mettre en contact avec l'humanité ; toutes choses que ni la Bible ni l'Évangile ne pouvaient faire. Basile était trop intelligent, il avait trop réfléchi, pour ne pas sentir au fond l'évidence de ces vérités. Mais il ne veut ni les faire voir, ni les voir lui-même. Avec une habileté, à demi inconsciente, qui se fait illusion à elle-même, il détourne ailleurs son attention et celle des jeunes gens qu'il veut instruire. Selon lui, les enseignements de l'Ancien et du Nouveau Testament sont trop éblouissants et trop profonds pour qu'on puisse les regarder d'abord. La littérature profane a pour office d'accoutumer les jeunes intelligences à la vérité, de leur donner une première teinture de la morale ; et voilà tout. On s'en sert ainsi, sans la glorifier. Quant à la manière même de s'en servir, Basile n'est guère plus précis en l'expliquant : il faut laisser le mal et prendre le bien ; mais qui fera ce choix ? comment ? Il ne le dit pas. Donc, la théorie fondamentale du discours est insuffisante, étroite, ou vague ; et, si on la scrute rigoureusement, on croit y sentir un esprit qui n'a pas toute sa liberté, ou qui manque de hardiesse. Mais il faut songer qu'un grand nombre de chrétiens zélés

voulaient alors rejeter toute littérature profane [1]. Or Basile, sans les combattre en face, travaille à ruiner leur influence. Comme ces ennemis de l'antiquité se plaçaient surtout au point de vue moral, il fait de même. Et il montre comment cette littérature profane, qu'on décrie, est pleine d'exemples, de préceptes, de faits historiques ou d'anecdotes, qui sont propres à élever l'âme, à l'instruire de ce qui est bien et beau, à la libérer de ses servitudes naturelles, en un mot à préparer l'Évangile. Cette démonstration, il la fait d'un ton affectueux et familier, comme un père qui parle à ses enfants, sans pédantisme, avec une abondance agréable de souvenirs, de citations et d'exemples, laissant aller sa pensée en une sorte de causerie caressante, où la gravité du prêtre se mêle à la bonne grâce de l'homme d'esprit.

Il a le même art de plaire et d'animer toute chose, mais avec plus de liberté, plus de force et de véritable éloquence, lorsqu'il traite des sujets moraux. Là encore, on peut être tenté souvent de trouver qu'il ne va pas assez au fond des choses, qu'il ne cherche pas assez à découvrir la racine secrète des vices qu'il censure, qu'il n'éclaire pas d'une lumière aussi vive qu'un Bossuet ou qu'un Bourdaloue les replis cachés du cœur. Son intuition est plus rapide que profonde. Mais, si l'on fait de telles réflexions, c'est après coup. En le lisant, on est charmé par la vivacité de son imagination, qui met en scène les hommes avec leurs vices, qui décrit, en satires spirituelles et graves, les mœurs du temps, qui multiplie les peintures frappantes et vivantes, sans grossir les choses outre mesure. Il ne semble pas se complaire aux exagérations faciles. Plus simple que Grégoire de Nazianze, plus modéré que Chrysostôme, il ne parle que

1. Grég. de Naz., (*Éloge fun. de S. Basile*, p. 323, c Morell) dit, en parlant de l'instruction profane : Ἣν οἱ πολλοὶ Χριστιανῶν διαπτύουσιν, ὡς ἐπίβουλον καὶ σφαλερὰν καὶ Θεοῦ πόρρω βάλλουσαν, κακῶς εἰδότες.

pour instruire, sans désir secret de se faire valoir, sans entraînement d'orateur enivré par sa propre éloquence. Mais, dans ce qu'il dit, il met toute son âme, sincère, ardente, généreuse, et, au fond, douce et indulgente dans sa véhémence même. « Quand je lis ses discours sur les mœurs et la manière de bien vivre, disait Grégoire de Nazianze, mon âme et mon corps se purifient : je deviens comme un instrument harmonieux, qui, frappé par l'esprit, célèbre la gloire et la puissance de Dieu [1]. » Avec un peu trop de rhétorique, l'éloquent ami de Basile exprimait heureusement en ces termes l'effet de sa parole. Elle est pleine d'une sorte d'inspiration qui se communique, elle tend à élever et à purifier, elle monte à Dieu comme par un mouvement naturel.

La collection des *Lettres* de Basile, dont nous avons déjà signalé l'importance historique, n'a pas une moindre valeur littéraire [2]. L'homme, dont nous venons de donner quelque idée, s'y retrouve tout entier, sous ses divers aspects. Tantôt il y fait de la théologie, tantôt il agit en faveur des causes qui lui tiennent au cœur ; il négocie, il flatte, il réprimande, il excite ; parfois aussi il se fait enjoué ou gracieux, pour une recommandation ou un compliment ; il sait prendre tous les tons, tout en dédaignant le bel esprit. Sa gravité naturelle a son charme en elle-même et n'a pas besoin de s'orner pour être agréable.

Le style de Basile, tout en portant la marque de son temps, est d'un écrivain de race et d'un maître. Il a les bonnes traditions classiques, mais il n'en est pas gêné. L'imitation, chez lui, est devenue naturelle ; elle n'arrête pas l'originalité du génie. Également plein des réminis-

1. *Éloge fun. de S. Basile*, p. 362, Morell. J'emprunte la traduction de Fialon, ouv. cité, p. 221.

2. V. Martin, *Essai sur les lettres de S. Basile le Grand*, Nantes, 1865.

cences de la littérature classique et de celles des Écritures, il mêle ces deux éléments avec une grâce et une aisance remarquables. Par l'allure de sa phrase et le choix ordinaire des expressions, par la clarté, le bon goût, le tour dégagé du raisonnement, il procède, comme Plutarque, des divers prosateurs attiques, dont il mélange les tons; mais il se garde mieux que Plutarque du jargon des écoles philosophiques; et il a, en outre, un instinct poétique, nourri par la Bible, qui donne à sa langue une couleur neuve. Ses formes de développement lui viennent des écoles de rhétorique du temps; elles rappellent, à deux siècles de distance, celles de Dion de Pruse : il aime, comme lui, les comparaisons fréquentes, les images, les exemples, les traits descriptifs. Mais tout cela, chez Basile, n'est point artificiel ni frivole. Ce sont des moyens dont il se sert pour faire valoir des pensées sérieuses; bien loin d'étaler son esprit, il s'oublie naturellement lui-même; jamais on ne le voit jouer avec les idées. Toute vaine virtuosité lui est étrangère. S'il est séduisant, il est en même temps grave et sincère. Entre les écrivains chrétiens du temps, c'est le plus simple, et le plus noble pourtant dans sa simplicité.

XI

Grégoire de Nazianze est inséparable de Basile, auquel il fut uni d'une tendre et inaltérable amitié. Rapprochés, en outre, par la communauté des idées et par la parenté du génie, associés constamment dans les mêmes efforts, engagés dans les mêmes luttes, ils diffèrent pourtant l'un de l'autre très notablement par le caractère et par le tour d'esprit. Basile était un homme d'action, que la solitude charmait quelquefois, mais qu'elle

ne retenait pas; Grégoire était un méditatif, un ami de la retraite et du silence, qui s'est donné par moment à l'action malgré lui et pour obéir à sa conscience, mais que l'action ne tardait pas à lasser.

Né d'une famille chrétienne, dans le domaine patrimonial d'Arianze, tout près de la ville de Nazianze, en Cappadoce, probablement en 330, il était, de quelques mois seulement, plus âgé que Basile. Lui aussi, il subit, dans son enfance, une influence féminine douce et profonde, celle de sa mère Nonna, qui prit une autorité durable sur sa nature tendre et docile. Au sortir de la maison paternelle, il fréquenta les écoles de Césarée, où il fit déjà connaissance avec Basile. Il y apprit, comme lui, à aimer les auteurs classiques, poètes et prosateurs. Bientôt il voyagea, allant étendre son instruction auprès des maîtres en renom, à Césarée de Palestine, à Alexandrie, et enfin à Athènes, où il dut séjourner de 350 à 360 environ. C'est là qu'il vécut dans l'intimité de Basile, et que se conclut définitivement entre eux le pacte d'amitié autrefois ébauché à Césarée.

De retour en Cappadoce, malgré le talent d'orateur qui s'était développé en lui par ses études, Grégoire, âgé d'environ trente ans, ne songeait qu'à vivre dans la retraite ; et il se partageait entre son domaine d'Arianze et la solitude du Pont, où son ami Basile se trouvait alors. Son père, Grégoire, évêque de Nazianze, qui voulait avoir en lui un auxiliaire, le décida à recevoir la prêtrise en 361; mais il fallut quelque temps pour lui faire accepter les obligations actives du ministère qu'on lui imposait. Pour s'y soustraire, il avait fui d'abord dans le Pont, auprès de Basile; et ce fut seulement en 362 qu'il consentit à revenir à Nazianze. Pendant neuf ans, il y vécut auprès de son père, qu'il aidait. Mais, en 371, Basile, qui était archevêque de Césarée depuis un an, eut besoin de lui dans sa lutte de juri-

diction avec l'évêque Anthime de Tyane. Pour défendre sa frontière, il érigeait en évêché la bourgade de Sasima, objet de litige, et exigeait de son ami qu'il se laissât nommer évêque et qu'il en prît possession. Grégoire céda, comme il cédait toujours à ceux qu'il aimait. Mais ce qu'on attendait de lui répugnait trop à sa nature. Sasima, bourg bruyant et grossier, où avait lieu la perception des impôts, où retentissaient sans cesse les cris et les disputes, lui faisait horreur. Il s'enfuit de nouveau dans la solitude. Et quand, une seconde fois, les prières instantes de son père eurent réussi à l'en tirer, l'année suivante, ce fut à Nazianze qu'il revint, pour lui servir encore de coadjuteur. Il lui succéda sur son siège épiscopal en 374. Mais, au bout d'un an, Nazianze même lui devint insupportable ; et, abandonnant l'administration de son évêché, il alla vivre en solitaire à Séleucie d'Isaurie.

Ce fut là qu'il apprit en 379 la mort de Basile. A peine avait-il prononcé son éloge funèbre qu'une nouvelle et bien lourde charge lui était imposée. Les orthodoxes de Constantinople, longtemps opprimés par les Ariens, avaient repris courage, à la suite de l'avènement de Théodose (19 janvier 379), et ils l'appelaient à eux pour leur servir de chef. Grégoire vint, et, pendant deux ans, se dévoua à la tâche pénible et dangereuse qu'il avait acceptée. Il avait à lutter chaque jour contre ses adversaires, au péril même de sa vie, à encourager les siens, à maintenir parmi eux la concorde, malgré les germes de divisions, à négocier avec l'autorité impériale. Grâce à son caractère et surtout à son éloquence, il y réussit en partie. En 381, le second concile œcuménique se réunit à Constantinople. Les premiers évêques arrivés désignèrent Grégoire pour occuper le siège épiscopal de la métropole, et il en prit possession ; mais bientôt il vit la régularité de son élection contestée par

les nouveaux arrivants. Alors, découragé de la lutte, il se démit de sa récente dignité, en juin 381, et quitta Constantinople pour retourner à Nazianze. Il y venait résolu à se donner au soin de la communauté chrétienne, qui était restée longtemps sans chef, et il le fit en effet. Puis, en 383, ayant fait nommer enfin un autre évêque, il se retira définitivement de la vie active, à cinquante-trois ans. Ses dernières années se passèrent dans son domaine d'Arianze, où il mourut vers 390.

L'œuvre de Grégoire se compose de discours, de lettres et de poésies.

Ses *Discours* subsistants sont au nombre de quarante-cinq qui se répartissent entre les diverses périodes de sa vie. Mentionnons seulement les plus importants : — L'*Apologie pour sa fuite* (Disc. n° 2), Ἀπολογητικὸς τῆς εἰς τὸν Πόντον φυγῆς ἕνεκεν, dut être composée en 362, lorsque, récemment ordonné prêtre, Grégoire se décida, après s'être enfui dans le Pont, à revenir à Nazianze : mais il l'augmenta plus tard, au point d'en faire une sorte de traité sur le sacerdoce, dont Chrysostome s'est inspiré dans son ouvrage sur le même sujet. — Les deux *Discours de flétrissure* (Στηλευτικοί) contre Julien, pleins d'emportement et de haine, ont été écrits peu après la mort de l'empereur, à la fin de 363 probablement ; il est douteux qu'ils aient été prononcés. — Devenu évêque, Grégoire composa, vers la fin de 373 sans doute, l'*Éloge funèbre d'Athanase*, mort cette année-là [1]. Six ans plus tard, il écrivait et prononçait l'*Éloge funèbre de saint Basile*, mort en 379. Au temps de son séjour à Constantinople appartiennent cinq discours célèbres, ceux qu'il appelle lui-même ses *Discours de théologie* (Οἱ τῆς θεολογίας λόγοι, Disc. nos 27-31), écrits qui l'ont fait surnommer « le théologien » par excellence. Ce sont

1. Socr., *Hist. eccl.*, IV, 20.

des exposés de la doctrine orthodoxe, qui avait triomphé au premier concile œcuménique de 325 et qui allait s'achever dans le second, de 381. — Ses autres discours sont relatifs soit à des fêtes religieuses, soit à des points de croyance ou de morale chrétienne.

Les *Lettres*, au nombre de 243, appartiennent presque toutes à la période de retraite (383 à 390), par laquelle se termine la vie de Grégoire. Élégantes et courtes, elles se rapportent en général à des incidents privés ; et par là même, si elles ne nous apprennent que peu de chose sur l'histoire du temps, elles sont du moins de grand intérêt pour la connaissance de l'homme.

C'est aussi dans ses dernières années que Grégoire composa la plupart des *Poésies* qui forment environ la moitié de son œuvre. Dans une pièce *Sur ses propres vers* (Livre II, sect. I, 39), il nous apprend qu'en les écrivant, il s'était proposé d'offrir aux jeunes gens des poèmes moraux et religieux, afin que les chrétiens n'eussent rien à envier aux païens. Sans nier cette intention, puisqu'il l'affirme, il paraît difficile de croire qu'il n'ait pas eu pour but, avant tout, de se satisfaire lui-même, ayant le goût de méditer et la démangeaison d'écrire en vers. Les poèmes proprement dits, au nombre de cent quatre-vingt-cinq, ont été divisés par les éditeurs modernes en deux livres, *Poèmes théologiques* et *Poèmes historiques*, auxquels s'ajoutent cent vingt-neuf *Épitaphes* (Ἐπιτάφια) et quatre-vingt-quatorze petits morceaux gnomiques ou *Épigrammes* (Ἐπιγράμματα). Les plus intéressantes de ces compositions sont les poèmes historiques, c'est-à-dire ceux où Grégoire parle de lui-même, notamment le poème *Sur sa propre vie*, sorte de biographie, précieuse par les faits qu'elle note, et quelquefois attachante par les sentiments qu'elle exprime. Humaniste exercé, Grégoire a employé dans ses vers la plupart des mètres classiques, hexamètres, distiques, iambes,

ioniques majeurs et brisés, etc. Dans deux morceaux seulement, rompant avec la tradition, il s'est essayé à la versification dite « rythmique », qui est fondée, non sur la quantité des syllabes, mais sur leur nombre et sur la place des accents (Ὕμνος ἑσπερινός, *Poèmes*, l. I, sect. I, 32 ; et Πρὸς παρθένον παραινετικός, l. I, sect. 2, 3.

Pour apprécier le génie de Grégoire de Nazianze, nous devons, tout de suite et résolument, faire bon marché de cette prétendue poésie[1]. Non qu'il n'y eût en lui un réel instinct de poète. Son âme, pensive et recueillie, aimante et mystique, sa sensibilité vive, son imagination brillante, auraient pu, si elles eussent pris de bonne heure cette direction, s'exhaler en méditations harmonieuses. Mais les habitudes de sa pensée et de son style, formées par l'art oratoire et la théologie, résistaient à l'inspiration. Sa phrase, nette, précise, antithétique, n'avait ni l'élan, ni la mollesse, ni la liberté qui conviennent au rêve. Quand le sujet demandait le laisser-aller, l'abandon de la pensée entraînée par les images, l'indécision charmante et fugitive des impressions, l'orateur qui était en lui tendait aux formules impérieuses, le moraliste aux instructions circonstanciées, le théologien aux distinctions abstraites et subtiles. Dans les passages où sa poésie est religieuse, elle a le tort de rappeler de trop près les canons des conciles ; dans ceux où elle est personnelle, elle hésite entre la chronique sèche et le sermon.

C'est donc à ses discours, uniquement, qu'il y a lieu de s'arrêter. Et sur ce sujet même, disons d'abord que, malgré son titre de « théologien », Grégoire, fût-ce dans ses exposés de théologie, ne montre pas plus que Basile cette originalité forte du penseur qui crée des idées neuves ou transforme les anciennes par des aperçus propres. Comme philosophe, il n'a été qu'un disciple et un défen-

1. Villemain l'a singulièrement surfaite dans l'ouvrage déjà cité.

seur de la tradition. En lui, l'orateur seul a son originalité incontestable.

Son éloquence est moins simple que celle de Basile; mais elle a plus d'ampleur et plus d'éclat. Basile s'oublie lui-même, il ne songe qu'à son sujet et au bien de ses auditeurs. Grégoire, chrétien tout aussi convaincu et prêtre aussi zélé, était pourtant par nature bien plus « homme de lettres », et il n'a jamais cessé complètement de l'être. On sent, en l'écoutant, qu'il cherche à plaire, quelle que soit d'ailleurs l'élévation et la sincérité de son intention générale. Qu'il en ait conscience ou non, il y a toujours quelque coquetterie dans son art. Il aime l'antithèse ingénieuse et brillante, il se sert volontiers des figures qui font de l'effet, il conduit et organise sa phrase en artiste, pour l'oreille en même temps que pour l'intelligence. Le développement facile ne lui déplaît pas, alors même qu'il a plus d'agrément que de solidité. Trop charmé par l'élégance superficielle, il combine adroitement ses mots, comme il versifiait, par un goût naturel pour la symétrie ingénieuse. Volontiers aussi, il orne son expression: il la veut poétique, sonore; il est amoureux des images, des belles comparaisons, qu'il demande, s'il le faut, à la mythologie. Ce sont là des petitesses qui laissent trop voir en lui le disciple d'Himérios; mais s'il importe de les signaler, il serait fort injuste de méconnaître ce qu'il y a de puissance naturelle et de génie sous cette forme un peu apprêtée.

Grégoire était une âme sincère, éclairée par une belle et lucide intelligence. Comme il a les défauts de son tempérament, il en a aussi les grandes qualités. Son *Éloge funèbre de saint Basile*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, est vraiment un discours admirable. C'est un panégyrique, et pourtant l'orateur y parle avec son cœur. S'il ne craint pas de rappeler les quelques griefs qu'il a contre son ami, s'il ne peut lui pardonner complètement,

même après la mort, de l'avoir nommé évêque de Sasima, comme il l'aime et comme il l'admire néanmoins! Avec quel charme il rappelle leurs communs souvenirs d'Athènes! Et s'il parle volontiers de lui-même, quel hommage il rend cependant à la supériorité de caractère qu'il sentait chez Basile! Les détails familiers et précis abondent, mais les grands traits sont en pleine lumière. Il raconte avec grâce, avec sentiment ; et, quand il a fini de raconter, il juge de haut, il dégage les qualités maîtresses avec la sûreté d'un historien et l'émotion d'un ami. Ses dernières paroles ont été imitées par Bossuet dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*, et elles méritaient de l'être. L'appel adressé à tous ceux auxquels Basile avait fait du bien est d'une ampleur et d'une plénitude remarquables ; et il y a quelque chose de singulièrement touchant dans la façon dont l'orateur éteint ensuite volontairement l'éclat de sa parole, pour finir sur une prière attendrie. Citons ces quelques lignes qui donnent assez bien l'idée de l'éloquence de Grégoire :

« Réunissez-vous tous ici, compagnons de Basile, ministres des autels, serviteurs du temple, et les citoyens et les étrangers; secourez-nous pour achever son éloge, chacun de vous racontant une de ses vertus, s'attachant à un trait de sa vie. Regrettez tous, les grands un législateur, le peuple un guide, les savants un maître, les épouses l'appui de leur vertu, les simples un conducteur, les esprits curieux une lumière, les heureux un censeur, les infortunés un consolateur, la vieillesse un soutien, la jeunesse une règle, la pauvreté un bienfaiteur, la richesse un dispensateur des aumônes. Il me semble que les veuves doivent célébrer leur protecteur, les pauvres l'ami des pauvres, tous, enfin, celui qui se faisait tout à tous, afin de gagner toutes les âmes. »

« Reçois cet hommage d'une voix qui te fut chère, d'un homme ton égal en âge et en dignité. Si mes paroles approchent de ce qui t'est dû, c'est grâce à toi : c'est par confiance en ton secours que j'ai entrepris cet éloge. Si je suis resté beaucoup au-dessous, pouvait-il m'arriver autre chose dans l'abattement où



m'ont mis la vieillesse, les maladies et le regret de ta perte? Mais le Seigneur agrée ce que nous faisons selon notre pouvoir. Pour toi, regarde-nous du haut des cieux, âme heureuse et sainte [1] ! »

Ces mêmes qualités se retrouvent, à des degrés divers, dans tous les discours de Grégoire. Son éloquence est personnelle et pourtant très religieuse. Nul ne mêle plus volontiers ses souvenirs et ses impressions à tous les sujets qu'il traite ; et alors même qu'il ne parle pas directement de ce qui le touche, il ne s'en abstrait jamais d'une manière complète. Le méditatif qui était en lui avait pris l'habitude de la vie intérieure, de l'entretien avec soi-même, et les idées qu'il avait à exprimer sortaient de son âme toutes pleines de tout ce qui faisait sa personnalité. Mais, comme, en se repliant sur lui-même, il y cherchait Dieu et l'y trouvait, c'étaient des impressions toutes religieuses qu'il en rapportait [2]. Voilà pourquoi les choses du dehors l'attirent médiocrement. Il est peu observateur des hommes en société, il ne peint guère leurs manières d'être, il ne fait pas de la satire morale; on chercherait en vain, dans ses discours, ces tableaux de genre qui ont fait le succès d'autres prédicateurs. Sa psychologie est tirée de son expérience personnelle ; elle est simple et juste, plutôt solide que fine ou variée. En général, elle s'attache peu aux détails. L'esprit de Grégoire se concentre sur quelques pensées qui lui suffisent et qu'il développe avec une abondance de textes, de raisonnements et d'images. La dialectique se mêle en lui au lyrisme. Il se complaît dans le dogme,

1. Grég. de Naz., t. I, p. 372-73, Morel. Traduction de Fialon, *Saint Basile*, p. 283.

2. Disc. 29, *Sur l'institution des évêques*, t. I, p. 486, Morel : Οὐδὲν γάρ μοι δοκεῖ τοιοῦτο οἷον μύσαντα τὰς αἰσθήσεις, ἔξω σαρκὸς καὶ κόσμου γενόμενον, μηδενὸς τῶν ἀνθρωπίνων προσαπτόμενον ὅ τι μὴ πᾶσα ἀνάγκη, ἑαυτῷ προσλαλοῦντα καὶ τῷ θεῷ, ζῆν ὑπὲρ τὰ ὁρώμενα, etc.

qu'il sait traduire en formules simples et neuves, ou ordonner en déductions bien liées ; mais il y met, en outre, de l'amour, de l'imagination, quelquefois de la grâce et de la grandeur. Dans l'exhortation chrétienne, il a une chaleur, mêlée d'onction, qui lui donne une force singulière. Son imagination lui représente les choses dont il parle, surtout celles de la foi, de telle façon qu'elles deviennent comme présentes. Mais il excelle particulièrement dans le développement très large des thèmes les plus simples, où, sur un fond de pensées essentielles, surgissent des sentiments dont il varie les nuances à profusion sans se lasser. La péroraison de son *Discours d'adieu*, prononcé quand il quitta Constantinople, a été citée avec raison par Villemain comme pleine « d'une émotion et d'une grâce infinie[1] ». C'est un des plus beaux exemples de ces épanchements, à la fois lyriques et oratoires, où l'âme de celui qui parle semble vouloir se donner tout entière.

Par le style, Grégoire diffère aussi de Basile, tout en lui ressemblant. Ses expressions sont plus poétiques, sa phrase est plus ample et plus balancée. Il donne plus à l'imagination, il a plus de souci de la sonorité et de l'éclat. Les éléments essentiels sont pourtant les mêmes de part et d'autre, mais chez Grégoire les couleurs sont plus vives.

Au-dessous de ces deux grands noms, se place celui d'un des frères de Basile, Grégoire de Nysse. Théologien plus qu'orateur ou écrivain, s'il a une importance notable dans l'histoire ecclésiastique, il n'en a qu'une beaucoup moindre dans l'histoire littéraire. Nous pouvons nous contenter, en ce qui le concerne, de quelques indications sommaires[2].

1. Villemain, *Éloq. chrét.*, p. 131.
2. Nous avons peu de renseignements sur lui. Ils proviennent

Plus jeune que Basile d'une dizaine d'années environ, il fut en partie élevé par lui. Après avoir hésité longtemps entre l'état ecclésiastique et la vie séculière, il devint prêtre et fut nommé par son frère, en 371, évêque de la petite ville de Nyssa, en Cappadoce. Il dut, sous le règne de Valens, y lutter énergiquement contre les Ariens. Dépouillé par eux de ses fonctions épiscopales, il n'en reprit possession qu'après la mort de l'empereur qui les protégeait, en 378. Son rôle grandit dans les années suivantes. Au concile de Constantinople, en 381, il paraît comme un des théologiens les plus écoutés de l'Orient, et il demeure, sous le règne de Théodose, une autorité en matière d'orthodoxie. Il disparaît ensuite, sans qu'on sache rien de ses dernières années, dans la fin du IV[e] siècle.

Ses écrits, très nombreux, se rapportent surtout à l'exégèse, dans laquelle il se montre, bien plus que Basile et Grégoire de Nazianze, animé de l'esprit d'Origène, c'est-à-dire chercheur infatigable du sens spirituel et figuré. Polémiste et défenseur des dogmes, il a été un des soutiens de l'orthodoxie contre les diverses hérésies de son temps, en particulier contre l'Arianisme (*Grande catéchèse*, Λόγος κατηχητικὸς ὁ μέγας ; *Discours contre Eunomios*, en treize livres, Πρὸς Εὐνόμιον ἀντιρρητικοὶ λόγοι ; deux *Discours contre Apollinaire* ; etc.). Son *Dialogue sur l'âme et la résurrection*, entre sa sœur Macrina et lui-même (Περὶ ψυχῆς καὶ ἀναστάσεως ; ou τὰ Μακρίνια), écrit peu après la mort de Basile, nous montre en lui un philosophe en même temps qu'un croyant. On a aussi de lui plusieurs traités sur diverses questions relatives à

surtout de ses propres œuvres et de sa correspondance. Voir en particulier le prologue de son homélie *De hominis opificio*, celui de son commentaire sur l'*Hexahéméron*, ses lettres 11, 81, etc. Voir aussi Basile, lettres 58, 60, 100. Consulter sur sa personne et ses œuvres, Bardenhewer, *Patrol.*, 51.

la vie chrétienne (*Sur la perfection*, Περὶ τελειότητος; *Sur les fins conformes aux volontés de Dieu*, Περὶ τοῦ κατὰ θεὸν σκοποῦ; *Sur la vie selon la vertu*, Περὶ τῆς κατ' ἀρετὴν ζωῆς; etc.); et, en outre, une cinquantaine environ de *Discours*, dont quelques-uns, il est vrai, se rapportent encore au dogme, mais dont la plupart traitent de morale; les autres sont des panégyriques, entre lesquels il faut mentionner l'*Éloge de Basile*, œuvre d'affection fraternelle en même temps que de piété, et l'*Éloge de Macrina*, sa sœur. Enfin la collection de ses écrits se complète par vingt-six *Lettres*.

La réputation de Grégoire de Nysse repose surtout sur son œuvre dogmatique. Il est probablement, entre les théologiens de ce temps, le plus philosophe, au sens propre du mot, c'est-à-dire celui qui a eu le plus le goût de la recherche, celui qui pense avec le plus de suite et d'ampleur et qui construit les plus larges théories. Homme simple et bon, de peu de sens pratique [1], tout adonné aux constructions idéales de l'esprit, il se plaît aux abstractions, au milieu desquelles il se joue avec une dialectique subtile. Sans s'écarter du dogme, qui est pour lui la vérité même, il aime à donner carrière à la raison, à multiplier les explications, à spéculer sur l'inconnu. De là, une variété d'aperçus, plus ou moins hasardés, mais personnels et intéressants, qui donnent à sa théologie une physionomie très particulière. Comme orateur, Grégoire de Nysse a, bien plus que Basile et même que Grégoire de Nazianze, les défauts de son temps, sans doute parce que l'éloquence, chez lui, est bien plus affaire d'artifice. Dépourvu par nature du don d'émouvoir, ainsi que de celui de peindre et d'animer, il y supplée trop souvent par l'enflure et par les procédés de la rhétorique.

1. Basile, lettre 58 : Παντελῶς ἄπειρον τῶν κατὰ τὰς ἐκκλησίας.

XII

Ces trois hommes, remarquables à divers titres, ont fait le plus grand honneur à la province de Cappadoce, leur commune patrie. Mais ils n'ont pu enlever à Antioche sa supériorité littéraire au milieu de l'Orient grec. Et de même qu'elle tient le premier rang dans l'exégèse avec Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, elle se l'assure également dans l'éloquence religieuse, pendant la seconde moitié du siècle, avec Jean surnommé Chrysostôme (Bouche d'or). Celui-ci est la plus grande figure d'orateur apostolique que le christianisme grec ait produite, et, à ce titre, il mérite d'être étudié ici un peu moins sommairement [1].

Né à Antioche entre 344 et 347, Jean était issu d'une famille riche et considérée [2]. Il perdit de bonne heure son père, Secundus, et fut élevé par sa mère, Anthousa. Un peu plus tard, il suivit, dans sa ville natale, les leçons de philosophie d'Andragathios et les leçons d'éloquence de Libanios [3]. Sous l'influence de ce dernier, sans doute, les remarquables aptitudes oratoires du jeune homme se développèrent rapidement. Bientôt il en fit l'essai au barreau, où le succès ne put lui échap-

1. Palladius, *Dialogus de Vita S. Joannis Chrysostomi* (Migne, *Patrol. gr.*, t. XLVII, 5-82); Jérôme, *De v. ill.*, 129, et Gennadius, ch. xxx (notices insignifiantes); Suidas, Ἰωάννης Ἀντιοχεύς, d'après Cédrénus. La vie et le rôle de Chrysostôme ne peuvent être étudiés complètement que dans ses œuvres, en tenant compte des témoignages des historiens ecclésiastiques, de Socrate en particulier. — Ouvrages à consulter : A. Neander, *Der heilige Joh. Chrysostomus und die Kirche*, etc., Berlin, 1821 ; 3e éd., 1858 ; A. Thierry, *S. Jean Chrysostôme et l'impératrice Eudoxie*, Paris, 2e éd., 1874; A. Puech, *S. Jean Chrysostôme et les mœurs de son temps*, Paris, 1891 ; Bardenhewer, § 87; Batiffol, p. 240.

2. *Sacerdoce*, I, 2 et II, 8.

3. Socr., VI, 3; Sozom., VIII, 2.

per. Spirituel et brillant, il fréquentait alors le monde et se plaisait même au théâtre [1]. Mais cette période profane fut de courte durée. Ses réflexions personnelles et les conseils d'un ami intime, nommé Basile, dont il nous parle avec beaucoup de charme, le tournèrent très jeune encore vers l'ascétisme [2]. Il semble l'avoir pratiqué d'abord sans quitter Antioche, vivant chez lui d'une vie austère, s'adonnant à l'étude et à la méditation des Écritures, et suivant les leçons de Diodore et de Cartérios, en compagnie de Théodore, le futur évêque de Mopsueste. Sa haute réputation, la situation de sa famille, l'influence de ses amis le désignaient dès lors pour l'épiscopat [3] ; mais il sut se dérober à cet honneur, tout en le faisant conférer à son ami Basile. Lui-même, quittant la ville vers 375, se retirait dans les montagnes qui l'avoisinaient, et il y passait d'abord quatre ans sous la direction d'un vieux moine, puis deux ans, seul, dans une grotte [4]. C'est à cette première période de sa vie religieuse, entre 370 et 381 environ, période de retraite et d'ascétisme, qu'appartiennent plusieurs traités dont nous parlerons plus loin. On y sent, sous la beauté de la forme, un manque de mesure, une certaine exagération de doctrine, qui trahissent, en dehors d'une tendance naturelle, l'intransigeance et la logique outrée d'un esprit que la vie n'a pas encore mûri.

En 381, Jean, revenu à Antioche et âgé d'environ trente-cinq ans, est ordonné diacre par l'évêque Mélèce ; cinq ans plus tard, l'évêque Flavien fait de lui un prêtre. Pendant plus de dix ans, jusqu'en 397, il vit à côté

1. *Sacerdoce*, I, 2-4.
2. Même ouvr., I, 3-4. Ce Basile ne doit pas être confondu, bien entendu, avec le grand Basile, plus âgé d'une quinzaine d'années environ.
3. Même ouvrage, II, 8.
4. Pallad., *Dial.*, ch. v.

de lui, exerçant sous sa conduite le ministère de la parole. Ce temps passé à Antioche, soit comme diacre, soit comme prêtre, est celui de sa plus féconde activité. De trente-cinq à cinquante ans environ, il se donne à l'instruction morale et religieuse des fidèles. La plupart de ses *Homélies* datent de ces quinze ou seize années, et c'est alors que ce genre prend dans sa bouche toute sa valeur. L'autorité de sa parole sur le peuple d'Antioche était immense. On le vit particulièrement en 387, lors de la sédition qui exposa la métropole de l'Orient à la colère de Théodose. Tandis que l'évêque Flavien allait trouver l'empereur pour l'apaiser, ce fut Jean qui, pendant plusieurs semaines d'angoisses cruelles, soutint les courages, modéra ces âmes mobiles et agitées, et leur permit d'attendre avec quelque calme un pardon longtemps inespéré. Mais, en dehors même de cette crise, son influence moralisatrice s'exerçait constamment. Une expérience croissante, sans supprimer en lui tous les excès d'un zèle ardent et d'une doctrine absolue, les atténuait cependant et rendait sa parole de plus en plus appropriée à sa destination. Devenu le premier orateur de l'Orient, et ayant conscience de sa force, il dépensait toute son éloquence en une prédication pratique, qui visait à l'amélioration des mœurs; et dans cette grande ville, voluptueuse, frivole, pleine d'agitations, de jalousies, de convoitises de toute sorte, il représentait, avec une autorité incomparable, l'idéal de l'Évangile.

Il eût été à souhaiter pour lui qu'il y restât. Mais, à la fin de 397, le siège métropolitain de Constantinople étant devenu vacant par la mort du patriarche Nectarios, l'empereur Arcadius, sous l'influence de l'eunuque Eutrope, fit élire, pour le remplacer, Jean d'Antioche, dont la renommée était venue jusqu'à lui. C'était un choix malheureux. Il fallait à Constantinople un homme d'un tout autre caractère. Des difficultés de toute sorte

y entouraient le patriarche : un empereur faible, une impératrice mobile et vindicative, mille intrigues de cour, un clergé divisé, des jalousies ardentes et cachées, un peuple toujours prêt à s'agiter. Dans ce milieu, un évêque, quelque décidé qu'il fût à faire son devoir, devait cependant user de prudence, procéder lentement et avec méthode, fermer les yeux sur les petites choses, tenir compte des impossibilités, se montrer patient autant que résolu, et surtout éviter de se poser en face de la cour, ou même de se laisser représenter par la malveillance, comme une sorte de tribun. Or Jean était un apôtre, imprudent à force de zèle, incapable des concessions les plus nécessaires, habitué à tout dire, étranger aux difficultés du gouvernement des hommes. Avec son admirable éloquence, qui l'enivrait lui-même, avec sa foi ardente et sa doctrine inflexible, il avait tout ce qu'il fallait pour échouer là d'une manière tragique, et il échoua en effet.

Intronisé le 26 février 398, il entrait en conflit presque aussitôt avec le tout-puissant Eutrope, qui l'avait choisi. D'ailleurs, dès l'année suivante, lorsqu'une brusque disgrâce eut renversé le favori et faillit le livrer à la fureur du peuple, Jean, aussi généreux qu'il avait été hardi, le défendait, en revendiquant pour son église le droit d'asile. Mais la chute d'Eutrope livrait l'empereur à l'influence de sa femme Eudoxie; et, comme Jean ne pouvait pas ne pas être en opposition avec la puissance du jour, c'était désormais entre l'impératrice et lui que la lutte s'engageait, tantôt sourde, tantôt violente.

La hardiesse de ses prédications, presque révolutionnaires, contre le luxe, les mauvaises mœurs, la dureté des riches, lui gagnaient le peuple, qui d'ailleurs admirait la simplicité de sa vie, son éloquence et son courage; mais elle lui créait en même temps des ennemis

nombreux, qui épiaient les occasions de le perdre. Déjà, il avait eu des contestations avec l'impératrice sur des questions de propriété. On n'eut pas de peine à persuader à Eudoxie que les censures de Jean s'adressaient à elle, car elles s'appliquaient certainement à son entourage. Dès lors, elle prêta la main à toutes les intrigues ourdies contre lui. Le patriarche d'Alexandrie, Théophile, homme autoritaire, en voulait depuis longtemps à Jean, pour avoir accueilli avec faveur des moines origénistes qu'il avait chassés d'Égypte. A l'instigation d'Eudoxie, ces griefs furent réveillés; d'autres, ramassés çà et là dans le clergé, s'y ajoutèrent. L'archevêque fut cité, en août 403, devant un synode de trente-six évêques, choisis entre ses ennemis, et réunis à Chalcédoine dans un domaine appelé *le Chêne* (conciliabule du chêne, σύνοδος ἐπὶ δρῦν)[1]. Jean refusa de comparaître, à moins qu'on n'écartât du synode quatre de ses ennemis notoires. Le prétendu tribunal passa outre; il déposa l'archevêque, en l'accusant, par surcroît, de lèse-majesté, pour avoir appliqué à l'impératrice, sous forme d'allusion injurieuse, le nom de Jézabel. Arcadius confirma la sentence de déposition et y ajouta la peine de l'exil.

A cette nouvelle, une vive émotion s'empare du peuple, qui commence à s'agiter. Jean, très noblement, s'emploie à le calmer, et, de lui-même, se met en route pour l'exil. Mais le peuple ne s'apaisait pas, et la cour inquiète sentait se préparer une sédition, lorsqu'un tremblement de terre eut lieu pendant la nuit. La superstitieuse Eudoxie en fut épouvantée; saisissant ce prétexte qui permettait de donner satisfaction au peuple tout en ne paraissant céder qu'à Dieu, elle fit rappeler

1. Palladius, *Dialogue*, ch. VIII. — Voir dans Photius, cod. 59, la liste des accusations qui y furent portées contre Chrysostome.

l'archevêque et lui écrivit elle-même une lettre de soumission. Jean, qui était déjà en Bithynie, revint triomphalement [1].

Ce triomphe même présageait sa perte. En vain, une réconciliation eut lieu; en vain, on échangea les meilleures assurances. Sa popularité le rendait redoutable. D'ailleurs, il n'était pas homme à user désormais de plus de prudence. Quelques mois après, vers la fin de 403, à l'occasion de l'érection d'une statue de l'impératrice sur une place publique qui touchait à l'église principale, des réjouissances eurent lieu, dont le caractère païen lui parut offensant pour la religion. Il somma le préfet de les faire cesser. Le conflit recommençait ainsi sous une forme plus personnelle. L'impératrice, blessée au vif, voulut cette fois aller jusqu'au bout. Il n'est pas sûr que Jean ait réellement prononcé les paroles célèbres qu'on lit aujourd'hui en tête d'une homélie qui porte son nom : « De nouveau, voici Hérodiade en délire, de nouveau elle se met en fureur, de nouveau elle danse, de nouveau elle veut qu'on lui apporte la tête de Jean sur un plat [2]. » Mais, à défaut de ces paroles, il y en avait assez d'autres dans ses discours, qu'on pouvait interpréter comme autant d'allusions. Eudoxie fit soulever, par les évêques qui lui obéissaient, une protestation contre le rétablissement du patriarche ; et, comme il refusait de cesser ses fonctions, il fut d'abord gardé à vue chez lui, puis, vers le milieu de 404, enlevé violemment de son église et conduit en exil.

Des scènes violentes eurent lieu à Constantinople. Un incendie, qu'on imputa aux partisans de l'exilé, dévora les bâtiments attenant à la cathédrale et l'église elle-même. En tout cas, ses amis, parmi lesquels il y avait certainement des exaltés, continuèrent à former une

1. Voir l'*Homélie après son retour*.
2. *Hom. sur la décoll. de S. Jean-Baptiste*, exorde.

faction inquiétante qu'on appelait les Johannites, et qui se refusait à reconnaître un autre chef ecclésiastique que lui. Mais leurs efforts ne parvinrent pas à le faire rappeler. Relégué sur les confins de l'Arménie, à Cucusse, après un voyage qui fut un long supplice, Jean vécut là trois ans encore, toujours énergique malgré ses misères, s'occupant de diriger des missions en Phénicie et en Cilicie, et correspondant avec ses amis d'Antioche et de Constantinople. Arraché de ce lieu d'exil en 407 pour être transporté ailleurs, il mourut d'épuisement sur la route, à Comana, en Cappadoce. Ses restes ne furent rapportés à Constantinople que vingt-et-un ans plus tard, per Théodose II, fils d'Eudoxie.

XIII

La collection extrêmement considérable des œuvres de Chrysostome comprend trois sortes d'écrits : les traités, les discours, les lettres. Donnons d'abord un aperçu des sujets auxquels ils se rapportent et de leur ordre chronologique.

Les traités sont, à proprement parler, des instructions ou consultations de morale religieuse, à propos de circonstances diverses. Les plus anciens semblent être les deux *Discours à Théodore après sa chute* (Εἰς Θεόδωρον ἐκπεσόντα), qu'on suppose sans preuve décisive avoir été adressés, entre 370 et 375, à Théodore de Mopsueste, lorsqu'il eut la velléité de renoncer à la vie ascétique. On rapporte au même temps les deux livres *Sur la Pénitence* (Περὶ κατανύξεως), animés du même esprit. Vers 375 ou 376, les tentatives de Valens contre l'institution monastique et l'agitation d'opinion qu'elles soulevaient parmi les chrétiens et les païens semblent avoir donné lieu aux trois livres si passionnés *Contre les adversaires de*



la vie monastique (Πρὸς τοὺς πολεμοῦντας τοῖς ἐπὶ τὸ μονάζειν ἐνάγουσιν). Un peu plus tard, mais probablement encore avant de quitter la solitude, Jean composa ses trois discours de consolation *A Stagire*, destinés à calmer le trouble maladif d'un esprit qui avait cru trouver la paix au sein de la retraite et qui s'y consumait dans l'inquiétude (Πρὸς Σταγείριον ἀσκητὴν δαιμονῶντα). — Devenu diacre, puis prêtre, il continue à écrire comme il l'avait fait étant moine. Les six livres *Sur le sacerdoce* (Περὶ ἱερωσύνης), qui sont considérés à bon droit comme une de ses plus belles œuvres, furent publiés, selon Socrate (*Hist. ecclés.*, VI, 3), en 381. Du même temps sont les deux traités *A une jeune veuve* (Εἰς νεωτέραν χηρεύσασαν) et *Contre les seconds mariages* (Περὶ μονανδρίας). Le livre plus développé *Sur le célibat* (Περὶ παρθενίας) semble avoir été composé un peu plus tard. A cette période encore appartiennent deux ouvrages de polémique : le *Discours sur Saint Babylas*, de 382, adressé aux païens, en vue de leur démontrer la puissance divine du christianisme par l'humiliante défaite que Saint Babylas avait infligée à Julien, lorsque celui-ci voulut déplacer ses restes ; et la *Démonstration de la divinité du Christ à l'adresse des Juifs et des Hellènes* (Πρὸς τε Ἰουδαίους καὶ Ἕλληνας ἀπόδειξις ὅτι ἐστὶ θεὸς ὁ Χριστός) probablement publiée vers 387. Malgré le nombre de ces traités, il est manifeste que, dans cette seconde période, Jean écrit moins, parce qu'il s'adonne surtout à la prédication. — Comme patriarche de Constantinople, c'est aussi par la parole surtout qu'il agit. Toutefois, il compose alors ses curieux opuscules *A ceux qui entretiennent chez eux des vierges* (Πρὸς τοὺς ἔχοντας παρθένους συνεισάκτους) et *Sur l'inconvénient pour les femmes consacrées à Dieu d'habiter avec des hommes* (Περὶ τοῦ τὰς κανονικὰς μὴ συνοικεῖν ἀνδράσι), où se manifeste si vivement le zèle de réforme qu'il déployait dans la direc-

tion de son église. — Enfin, relégué en Arménie, âgé et souffrant, il écrit encore deux traités : *Que personne ne peut nuire à qui ne se fait pas tort à lui-même* (Ὅτι τὸν ἑαυτὸν μὴ ἀδικοῦντα οὐδεὶς παραβλάψαι δύναται) et *A ceux qui se scandalisent des épreuves qui sont survenues* (Πρὸς τοὺς σκανδαλισθέντας ἐπὶ ταῖς δυσημερίαις ταῖς γενομέναις).

Les discours proprement dits, comprenant toute la série des *Homélies*, forment un ensemble bien plus étendu que ces traités. Malheureusement, on ne peut guère douter que cet ample recueil ne contienne un trop grand nombre de morceaux faussement attribués à Chrysostome, et la critique n'a pas encore distingué avec assez de méthode ce qui doit être accepté comme authentique de ce qui doit être rejeté comme apocryphe. Ces homélies embrassent toute l'admirable suite des prédications de Jean, soit à Antioche, soit à Constantinople. Les unes sont plus spécialement exégétiques, les autres plus inspirées par les circonstances. Mais il est difficile de fonder sur cette distinction un classement rigoureux ; car lorsque Jean explique les Écritures, il a toujours en vue le profit moral de ses auditeurs ; et, d'autre part, lorsqu'il parle des choses du jour, c'est presque sans exception en s'appuyant sur des textes qu'il commente. Les plus renommés de ces discours sont les Homélies *Sur les Psaumes, Sur l'Épître aux Romains*, le sermon *Contre les jeux du cirque et les théâtres*, sept homélies *Sur les louanges de l'apôtre saint Paul*, les deux *Catéchèses avant le baptême*, vingt-et-une homélies *Sur les statues*, adressées en 387 au peuple d'Antioche après la sédition et en attendant la décision de l'empereur, deux *Sur Eutrope*, prononcées à Constantinople en 398 après la chute du favori, enfin les deux discours *Avant son départ pour l'exil*, de 403, et *Après son retour de l'exil*, de la même année.

Les *Lettres*, au nombre de 238, appartiennent presque

toutes à la période de l'exil. Écrites, pour la plupart. de Cucusse, elles s'adressent aux amis nombreux que l'évêque avait laissés derrière lui, soit à Antioche, soit à Constantinople, en particulier à la diaconesse Olympia, et elles ont pour objet de soutenir leur courage par des considérations de piété. Si elles nous apprennent peu de chose sur les événements du temps, elles montrent sous le plus noble aspect le caractère de l'exilé, aussi incapable de faiblesse que de haine. Quelques autres ont trait aux missions qu'il encourageait ou projetait ; malgré la vieillesse et la proscription, son zèle s'y laisse voir aussi ardent que jamais.

XIV

Dans cette œuvre immense, Chrysostome a fait peu de théologie, mais beaucoup de morale. C'est comme moraliste et comme orateur qu'il appartient à l'histoire littéraire.

Ce qui frappe d'abord dans son éloquence, c'est la vive représentation des mœurs et des choses du temps[1]. Nullement rêveur ni contemplatif, toujours préoccupé du bien à faire, et, avec cela, doué d'un regard prompt et clairvoyant, il a dû, dès sa jeunesse, jeter les yeux autour de lui ; et à mesure qu'il s'est montré plus attaché par profession à l'amélioration de ses frères, il a été amené à noter avec plus de précision les défauts, les vices, les habitudes mauvaises, les préjugés sociaux, les excuses communes, et, d'une manière générale, la contradiction secrète, mais incessante, que le monde opposait au christianisme tel qu'il l'avait conçu. C'est là le point de vue spécial d'où il regarde les choses. De curiosité morale, à proprement parler, il n'y en a

1. Voir spécialement sur ce sujet l'ouvrage cité de A. Puech.

pas en lui ; il n'observe pas les hommes pour le plaisir de les connaître ou de les décrire ; seul, le désir de les corriger le possède et l'absorbe. Et si, par suite, l'observation est chez lui moins variée, moins complexe, moins riche en aperçus que chez les moralistes plus libres qui la cultivent pour elle-même, elle est en revanche plus méthodique et plus forte. A Antioche comme à Constantinople, il n'a pas cessé un seul jour de chercher, d'un regard obstiné, tout ce qui pouvait faire obstacle à la sanctification soit dans l'individu, soit dans la famille, soit dans la société. Et comme sa franchise égalait sa clairvoyance, il a dit avec la liberté d'un apôtre ce qu'il avait découvert avec le zèle d'un censeur. Il en résulte que presque toute la société du temps revit dans ses peintures. Nous y voyons ses vices généraux sous la forme qu'ils prenaient en Orient, le goût des plaisirs, l'immoralité, la passion des jeux et des spectacles, l'amour du luxe, l'égoïsme de la richesse ; nous y relevons aussi avec intérêt des traits plus particuliers, la frivolité des auditoires religieux, le laisser-aller de certains membres du clergé, les sollicitations et les intrigues des femmes qui les assiégeaient, les propos malveillants qui circulaient jusque dans la communauté chrétienne. Aucun prédicateur, en aucun temps, n'a saisi aussi vivement que lui la réalité contemporaine, et, par conséquent, aucun ne la fait mieux connaître.

Hardies et variées, ces peintures semblent d'ailleurs des peintures fidèles. L'orateur, qui est enclin à l'exagération dans la doctrine, ne paraît pas l'être dans ses descriptions. Visant, comme il le fait, à corriger, il manquerait à son dessein, s'il exagérait. D'ailleurs, il n'y a chez lui ni goût sensible de l'hyperbole dans l'expression, ni recherche de l'esprit. Tout ce qu'il dit est précis ; il prend à témoin ses auditeurs ; il leur met sous les yeux des choses qu'ils doivent reconnaître. L'abon-

dance des détails n'est pas destinée à augmenter l'effet du tableau, mais bien à serrer de plus près la ressemblance. S'ils eussent été groupés autrement, ils auraient constitué des portraits ; mais alors l'instruction eût fait place à la satire. L'orateur chrétien se garde de créer ainsi des personnages sur lesquels on mettrait des noms : il étudie les vices séparément, à l'aide d'observations dont il a pris partout la matière ; tous les vicieux y contribuent, chacun pour sa part ; et ainsi le profit peut être pour tous, sans qu'il y ait de flétrissure pour personne.

Mais le moraliste qui est en lui ne se contente pas de décrire, il raisonne ; et cela avec une clairvoyance logique, qui ne se laisse ni embarrasser ni tromper. Ses discussions sont aussi serrées que ses descriptions sont précises et frappantes. Il sait très bien qu'il ne suffit pas de signaler le vice, et qu'on n'a rien fait, si on ne lui enlève les excuses qu'il ne manque pas de se donner à lui-même. La censure de Chrysostome est donc une censure active, qui combat, qui ne se laisse pas détourner ni repousser, qui veut se faire accepter tout entière, quoi qu'on fasse pour l'éluder. Dans cette sorte de lutte, ses ressources sont merveilleuses. Il devine les prétextes, il les dégage, il leur donne toute leur force, en beau joueur qui ne veut pas vaincre par la maladresse de son adversaire, ou plutôt en champion dévoué de la vérité, qui n'estime que les victoires complètes et définitives. Cette chasse aux mauvaises raisons est pour lui une occasion de découvrir à chaque instant des aspects nouveaux du sujet. Quand il prend corps à corps une habitude enracinée, il ne la quitte pas qu'il n'en ait montré toutes les faces et signalé toutes les conséquences. Un simple opuscule, tel que le traité *Contre ceux qui entretiennent chez eux des vierges*, le révèle tout entier. Il discute là, non pas avec des gens qui font

le mal, mais avec des gens qui aiment la tentation. Et il s'agit de leur faire voir ce qu'ils ne veulent pas voir, de leur faire avouer ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes. Tout ce qu'il dit est si simple qu'il semble n'avoir besoin, pour le dire, que de bon sens et de bonne foi. Qu'on y regarde pourtant de près : on verra ce qu'il y a. dans ce bon sens et cette bonne foi, d'expérience fine, de clairvoyance, de prudence avisée, et combien ces aperçus sont liés entre eux.

Ces qualités de premier ordre feraient de Chrysostome un moraliste tout à fait supérieur, si sa morale elle-même était d'ailleurs plus large. Ce qui lui fait tort, c'est que la tendance profonde de son esprit et de son caractère, au lieu de le porter à développer dans le christianisme ce qui est vraiment universel, l'a conduit au contraire à s'enfermer dans un ascétisme dont l'autorité ne pouvait être que locale et temporaire. On est peiné de voir cette nature généreuse et ce puissant esprit s'attacher à démontrer avec passion que la vie du moine est l'idéal même de la vie chrétienne, qu'en dehors d'elle le salut est à peine possible, que le mariage est un état inférieur, un préservatif contre le péché, indigne des natures vraiment fortes, que d'ailleurs les vertus des hérétiques et des infidèles non seulement ne sont pas des vertus, mais qu'elles doivent être jugées pires que les vices eux-mêmes [1]. De tels démentis donnés à la raison, à l'humanité, à l'instinct social, ont quelque chose d'attristant. Sans doute, ils appartiennent surtout aux ouvrages de jeunesse de Chrysostome ; sans doute aussi, ils peuvent être en partie expliqués par l'histoire du temps ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne subsistent avec ses écrits, qu'on ne les retrouve à peine atténués dans toute son œuvre et qu'ils ne la compro-

1. Voir tout le traité du *Sacerdoce* et la discussion *Contre les adversaires de la vie monastique*.

mettent tout entière. Ce qu'il faut dire, du moins, c'est que cette œuvre, avec ses exagérations, représente fortement un idéal apostolique qui a exercé une profonde influence en son temps et au delà, et qu'en somme, dans sa chimère d'intransigeance, elle procède d'une âme peu commune.

Par son éloquence, en tout cas, elle s'impose à l'admiration. Chez bien peu d'hommes, la faculté oratoire s'est montrée aussi spontanée et aussi puissante que chez Chrysostome ; et, chez peu d'hommes aussi, elle a été cultivée avec plus de succès. Une nature riche, douée de tout ce qui fait le grand orateur, raison vigoureuse et subtile, imagination, sentiment ; et, avec cela, une éducation achevée, qui a fait passer en lui toute la tradition classique ; l'art des Démosthène et des Isocrate, surajouté à un génie heureux et abondant, de manière à lui faire développer toutes ses ressources en les réglant et en les coordonnant dans une pleine harmonie. De là est sortie une éloquence qui sans doute est loin d'être exempte de défauts, mais qui a passionné ceux qui l'entendirent, et qui nous captive encore, même refroidie.

Si l'on essaye d'en dégager d'abord l'élément essentiel, c'est l'argumentation qu'il faut signaler. Comme tous les grands orateurs, Chrysostome est un homme qui a le besoin et la passion de prouver. La dialectique est en quelque sorte l'exercice naturel de son esprit ; toute démonstration à faire devient un objet prochain qui l'attire, qui s'empare de lui, le passionne, met toutes ses facultés en mouvement. L'invention est vraiment étonnante dans son discours, et, comme nous avons vu qu'elle s'appuyait sur l'observation, sur la connaissance précise des choses de la vie, elle est en général aussi solide que variée. Quelquefois, il est vrai, cette faculté, chez lui, touche à l'excès. Ses preuves seraient plus fortes, semble-t-il, s'il y en avait moins. Certaines dé-

monstrations auraient même dû être complètement éliminées : il a l'air, en plusieurs occasions, de faire la partie trop belle à ses adversaires pour se donner à lui-même le plaisir de la difficulté, tant il est sûr d'en sortir à son honneur; curieux indice d'un goût d'ostentation inconsciente, où se trahit l'influence de la sophistique [1]. Mais ce ne sont là que des défauts passagers. Ordinairement, les arguments sont de bon aloi, vraiment tirés du sujet, fondés sur la vérité ou tout au moins sur les convictions de l'orateur, et ils surgissent avec une abondance extraordinaire. Ceux qui viennent de la vie et ceux qui viennent des textes de l'Écriture se mêlent, se confirment, se font valoir mutuellement. Sous ce tissu varié court une pensée active, pressante, infatigable, mais méthodique et maîtresse d'elle-même, qui n'a point de caprices ni d'écarts, qui sait son but et ne le perd jamais de vue. Chaque point important est touché : tout se développe avec aisance, ampleur, sans digressions, et la démonstration marche d'une belle allure par des routes simples et droites.

Chemin faisant, elle fait apparaître d'ailleurs bien des qualités vives et originales. Chrysostome est celui des docteurs chrétiens qui a le plus complètement libéré l'homélie des habitudes didactiques. Chez lui, elle est devenue une simple allocution, tantôt grave, élevée, vraiment éloquente, tantôt familière et spirituelle. Avec une liberté charmante, elle passe du ton du lyrisme à celui de la causerie. Ici, prenant la forme d'une satire, elle abonde en traits piquants et malicieux, même en moqueries; là, elle ressemble presque à un entretien tout intime : l'orateur pose des questions, s'adresse à chacun en particulier, répond pour ceux qu'il inter-

1. Voyez, par exemple : *Sacerdoce*, I, 8; *Contre les adversaires de la vie monastique*, toute la mise en scène du livre II, et particulièrement ch. 2 et 3.

roge, presse les hésitants, arrache des aveux. Son discours est plein de vie, tout en mouvement, parce que sa parole suit avec docilité les impulsions de son âme et parce que l'homme s'y laisse voir à découvert.

Cette trame de démonstration, l'imagination et le sentiment la pénètrent et la colorent. Il voit ce qu'il décrit et il le fait voir; mais surtout, il s'y intéresse, il le prend à cœur. Un amour vraiment chrétien échauffe sa dialectique, un amour qui revêt mille formes selon les occasions : appel à la charité, pitié, inquiétude, zèle à consoler, à corriger, à éveiller les craintes efficaces, comme aussi à susciter les espérances, à ramener la paix dans les âmes troublées. Quand les circonstances y sont propices, cette parole toute vivante a des accents magnifiques; elle atteint la grandeur sans effort, parce qu'elle y monte sans calcul. Il est impossible de n'être pas touché, lorsqu'en présence d'Eutrope, son ennemi de la veille, maintenant humilié et proscrit, maintenant abattu au pied de l'autel qui protège seul sa vie, il médite, avec une gravité simple, sur la parole de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ». Mais il est impossible aussi de n'être pas exalté, lorsque, composant le discours de l'évêque Flavien devant Théodose offensé, il commente, en interprète d'une puissance supérieure à celle des rois, cet avertissement tendre et sublime du maître : « Si vous êtes indulgents pour les autres, le Père qui est dans les cieux vous sera indulgent à vous-mêmes ». L'abondance naturelle de son discours enveloppe ces grandes pensées dans une draperie ample et magnifique, toute faite de sentiments vrais, sans vaine déclamation, sans pompe déplacée, sans emphase. La simplicité qui fait ressortir les grandes choses se retrouve là, presque au même degré que dans les œuvres classiques.

Toutefois, l'impression dernière que laisse l'éloquence

de Chrysostome est plutôt, il faut bien le dire, celle d'une admirable improvisation que d'un art achevé. Son style, clair, animé, fin et coloré, élégant, riche en images et en traits, a une tendance à la diffusion. Chaque idée y est presque toujours présentée sous plusieurs formes. La facilité de l'invention verbale rend l'orateur trop peu exigeant pour lui-même : en variant l'expression, il croit varier la pensée, et en réalité il se borne à la répéter. Il est vrai qu'il le fait en termes excellents, usant tantôt du mot propre, tantôt de vives métaphores, tantôt d'ingénieux synonymes : toutes les ressources de la langue sont à sa disposition, mais il les prodigue, et cette abondance n'est pas sans monotonie. Sa composition ressemble à son style. Il est rare qu'on sente sous ses développements un plan étudié. Il évite la confusion parce que son esprit est naturellement clair et ordonné. Mais l'ordre dont il se contente n'est que superficiel et comporte une extrême liberté dans le détail. Il traite souvent dans le même discours plusieurs idées qui n'ont aucun rapport sensible les unes avec les autres, et, s'il ne les mêle pas, il ne cherche pas non plus à les lier ensemble. Ce laisser-aller, qui sent la causerie, n'est pas dénué de charme; c'est un aimable défaut chez un homme qui a toujours quelque chose d'intéressant à dire, mais c'est pourtant un défaut. Le discours y perd en force : car il ne tend pas à un but unique, et, au lieu de progresser régulièrement, il recommence à plusieurs reprises, au risque de lasser l'attention.

Ces défauts d'ailleurs ne doivent pas être trop regrettés. Si Chrysostome avait eu un souci plus scrupuleux de l'art, il aurait eu sans doute, étant donné le goût du temps, moins de naturel et de sincérité. Tel qu'il est, il fait sentir, autant que personne, la vertu persuasive dont la parole humaine est capable, quand

elle vient d'une âme ardente, quand elle est au servic d'un noble idéal, quand elle est soutenue par la raiso et embellie par l'imagination. Chrysostome, comme l'a dit Villemain, est « le plus beau génie de la sociét nouvelle entée sur l'ancien monde. Il est, par excel lence, le Grec devenu chrétien [1]. »

1. *Éloq. chrét.*, p. 207.

CHAPITRE VIII

LA FIN DE L'HELLÉNISME

D'ARCADIUS A HÉRACLIUS

BIBLIOGRAPHIE

Les indications bibliographiques relatives aux auteurs très nombreux de cette dernière période, ne pouvant être données que sommairement, seront mieux placées dans les notes au bas des pages.

SOMMAIRE

I. Comment se manifeste à partir du v[e] siècle le déclin de l'hellénisme. — II. Grammairiens. Lexicographes : Orion, les *Etymologica*. Hésychios d'Alexandrie. Scoliastes. Chrestomathies et Florilèges : Stobée. Gnomologes ; Parœmiographes. — III. La rhétorique. Aphthonios. Syrianos et Sopatros. L'école de Gaza : Chorikios. Suite et fin du roman sophistique : Achille Tatios, Chariton. Genre

épistolaire : Aristénète. — IV. La poésie. Poésie officielle. Épopée mythologique, Nonnos : les *Dionysiaques*. Poètes secondaires : Tryphiodore, Kyros, Colouthos, Musée ; fin de l'école de Nonnos. — V. Suite de la poésie. L'épigramme : Agathias de Myrina et les poètes de la cour de Justinien. L'anthologie de Constantin Képhalas et ses destinées. Recueil des poésies dites Anacréontiques. Les Oracles Sibyllins. — VI. L'historiographie profane. Caractères généraux. Zosime ; historiens secondaires du vᵉ siècle. Historiens du viᵉ siècle : Procope, Agathias, Ménandre. Chronographes. Érudition historique : Jean Laurentius. Les derniers géographes : Marcien, Agathémère, Étienne de Byzance. — VII. La philosophie au début du vᵉ siècle : Hypatie, Olympiodore. L'École d'Athènes : Plutarque, Hiéroclès. Syrianos. Proclos : sa vie ; ses écrits ; son rôle et son influence. Le Néoplatonisme après Proclos. Damaskios et Simplicius ; Olympiodore le jeune ; fin de la philosophie hellénique. Mathématiciens et médecins. — VIII. Synésios de Cyrène. Sa vie ; son talent. Ses discours et ses lettres. — IX. Littérature chrétienne. L'historiographie ecclésiastique au vᵉ et au viᵉ siècle. Socrate, Sozomène, Théodoret, Évagrius. Les chronographes — X. L'éloquence et l'exégèse religieuses. Cyrille d'Alexandrie ; Théodoret. — XI. Décadence de toutes les formes de la littérature grecque chrétienne. Commencements de la poésie rythmique. Le byzantinisme. Conclusion.

I

Nous sommes arrivés à la période extrême de l'hellénisme. Les causes décisives de son déclin ont été indiquées au début du chapitre précédent. Plus on avance dans ces derniers siècles, plus leurs effets s'accusent. Dans un empire affaibli et désorganisé, sans cesse menacé, souvent envahi par les barbares qui se pressent aux frontières, sans vie politique, sans visées sociales, les études libérales, qui n'ont plus de but, et qui d'ailleurs supposent l'aisance, les loisirs et la tranquillité, vont se dépréciant de jour en jour. De plus, l'organisme ecclésiastique, avec ses préoccupations propres, tend à prévaloir dans la société sur l'organisme civil. Que-

relles théologiques, conciles, excommunications et anathèmes, voilà désormais la grande affaire du monde. Les esprits actifs, les caractères ambitieux et énergiques se jettent dans cette mêlée et s'y perdent. Au milieu de ces clameurs et de ces disputes subtiles, le sens du beau s'oblitère, le goût désintéressé du vrai disparaît.

Vaine agitation d'un côté, retraite et mysticisme ascétique de l'autre. Ceux que rebute ce tumulte se donnent au rêve, à la solitude. Païens, ils compulsent les vieux livres, ils les commentent, sans dessein précis, sans ambition intellectuelle, parce qu'on a fait ainsi avant eux, parce qu'il faut bien faire quelque chose, parce qu'ils y trouvent encore plaisir et repos d'esprit : quelques-uns, comme Proclos et les siens, continuent la méditation abstraite du néoplatonisme, qui ne mène à rien, qui n'ouvre pas d'horizons à la recherche, mais qui les rattache à un admirable passé et qui les console du présent. Chrétiens, ils se font moines, ils habitent par l'esprit et par le cœur dans une région surnaturelle, ils travaillent à l'anéantissement de ce qui est proprement humain.

L'hellénisme se réduit donc de jour en jour dans cette société, où il est supplanté par un christianisme éristique ou ascétique. L'exposé sommaire de cette lente extinction est le sujet de ce dernier chapitre. Il nous sera permis, pour observer la proportion générale de notre composition, de passer ici très vite sur bien des choses. Nous ne dressons pas un répertoire de noms, nous essayons d'écrire une histoire.

Par suite aussi, nous ne nous sentons pas obligés d'aboutir à une date précise, ni de dire au juste en quelle année et à quel jour finit l'hellénisme. En réalité, personne ne saurait dire quand finit dans l'humanité une certaine forme de culture intellectuelle et morale, ni même si elle finit absolument, ce qui en soi est peu vraisemblable. L'hellénisme a disparu peu à peu, s'il a disparu ; mais

nous n'avons pas à le suivre ici dans les consciences individuelles ; nous ne le considérons que dans la littérature. Il prend fin pour nous lorsqu'il cesse de produire des œuvres qui comptent. Or les œuvres où on le sent présent et agissant sont encore assez nombreuses au v[e] siècle, elles deviennent plus rares et plus médiocres au vi[e]. elles cessent vers le milieu du vii[e]. C'est donc sur ces trois siècles que nous avons à jeter un coup d'œil, en nous arrêtant un peu plus au premier des trois et en nous contentant d'un simple aperçu pour les deux derniers[1].

II

C'est par la philologie, sous ses diverses formes, que l'hellénisme déclinant se relie le plus expressément à l'hellénisme des grands siècles, puisque la philologie s'attache de propos délibéré aux grandes œuvres du passé pour les interpréter, les commenter et les juger. La faiblesse intellectuelle de ces derniers siècles s'y manifeste comme partout.

Nous ne citerons ici que pour mémoire les quelques hommes qui représentent alors la théorie grammaticale. Depuis Apollonios Dyscole et Hérodien, rien d'intéressant ne s'était fait en ce genre; la même stérilité caractérise les siècles dont nous nous occupons. Les quelques grammairiens de ce temps dont les œuvres sont venues jusqu'à nous[2], Théodose d'Alexandrie (fin du iv[e] siècle), Georges Chœroboscos qui enseignait à Constan-

1. Sur la démarcation à établir entre la littérature grecque proprement dite et la littérature byzantine, voir les réflexions très justes de Krumbacher, *Gesch. d. byzantin. Litteratur*, Introd., § 1.

2. Théodose d'Alexandrie ; *Commentaires sur la grammaire de Denys le Thrace* (*Theod. Alexand. Grammatica*, éd. Göttling, Leipzig,

tinople au ve siècle et dont l'autorité se soutint pendant toute la période byzantine, Timothée de Gaza (aux environs de l'an 500), Jean Philoponos (première moitié du vi^e siècle), d'autres, dont l'époque même est incertaine, tels que Théodoret et Jean Charax, ne sont guère que des abréviateurs ou des commentateurs dociles. Nous leur devons de mieux connaître des idées qui appartiennent à leurs prédécesseurs et qu'ils sont loin d'avoir toujours éclaircies en les rapportant. Quelques autres, tels qu'Eudémos de Péluse (entre 450 et 500), Eugénios (vers 500), Sergios Anagnostes (même temps probablement), dont les noms et les ouvrages sont cités dans les notices biographiques, n'ont rien laissé qui ait survécu, ni sans doute qui méritât de survivre.

A côté de ceux qui s'attachent à maintenir la correction de la langue et à en perpétuer les règles, d'autres érudits s'occupent surtout de collectionner les mots, d'en donner le sens autorisé, d'en noter les emplois classiques. Et comme les mots ne vont pas sans les choses, les lexiques suscitent les dictionnaires historiques.

1822) ; *Règles de la déclinaison et de la conjugaison*, dans Bekker, *Anecd. gr.* 974-1061 ; *Abrégé de la prosodie d'Hérodien*, aussi attribué à Arcadius d'Antioche (éd. M. Schmidt, 1860). — Timothée de Gaza : *Règles générales de syntaxe* (Cramer, *Anecd. Par.* IV, 239) ; autres ouvrages, v. Suidas, Τιμόθεος. — Jean Philoponos : *Sur les dialectes* (Append. au *Thesaurus* d'H. Estienne) ; *Règles d'accentuation* (éd. Dindorf, Leipzig, 1825) ; *Sur les mots dont le sens change selon l'accent* (éd. Egenolff, 1880). Nous avons de lui, en outre, des *Commentaires* sur les Analytiques d'Aristote, publiés dans l'édition de l'Acad. de Berlin. — Georges Chœroboscos : *Commentaires sur les règles de Théodose* (Gaisford, Oxford, 1842) et *Chœrobosci scholia in canones verbales*, éd. A. Hilgard, Leipzig, 1894 ; *Sur l'orthographe* (Cramer, Anecd. d'Oxford, t. II) ; *Sur les accents* (Bekker, *Anecd. gr.*, 703-8), *Commentaires sur Héphestion* (Studemund, *Anecdota varia græca*, I, 31-96). — Théodoret, *Sur les esprits*, Jean Charax, *Sur les enclitiques* (Bekker, *Anecd. gr.*, 1149-56), *Commentaires sur Théodose*, *Traité de l'orthographe* (Bekker, *Anecd. gr.*, 1127). — Sur tous ces grammairiens, voir Krumbacher, *Gesch. d. byz. Litter.*, § 137 et suiv.

Ces lexicographes continuent l'œuvre des Atticistes du second siècle, mais avec moins de choix et presque sans critique. Le rôle dont ils se contentent est surtout de dépouiller les œuvres de leurs prédécesseurs. — Le petit ouvrage *Sur les termes semblables ou différents* (Περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων), attribué par les manuscrits à un certain Ammonios, semble n'être qu'un remaniement d'un traité d'Hérennius Philon *Sur les diverses significations des mots*[1]. — Beaucoup plus important était le *Lexique étymologique* (Περὶ ἐτυμολογιῶν) du grammairien Orion, dont il nous reste des fragments. L'auteur fut un des maîtres du philosophe Proclos à Alexandrie vers 430 ; plus tard, il enseigna à Constantinople, et il eut l'honneur de compter parmi ses élèves la savante impératrice Eudocie, fille du sophiste Léontios et femme de Théodose II (408-450) : il lui dédia un *Recueil de pensées des Anciens* (Ἀνθολόγιον), dont il ne nous est rien resté ; enfin il paraît avoir tenu école à Césarée [2]. Pour composer son lexique, il avait dépouillé avec soin les principaux ouvrages analogues qui avaient paru jusque-là [3]. Lui-même devint à son tour une autorité pour les lexicographes byzantins. C'est d'un exemplaire complet de son recueil que procèdent les principaux lexiques grecs étymologiques du moyen âge, l'*Etymologicum magnum*, composé vers

1. Sur le faux Ammonios, voir Pauly-Wissowa, *Ammonios*, 17. L'auteur de cette notice, Cohn, pense que le remaniement en question date de l'époque byzantine et que l'ouvrage ainsi transformé a été faussement attribué à Ammonios, grammairien et prêtre égyptien, qui dut quitter Alexandrie pour Constantinople en 389 (Socr., *Hist. eccl.*, V, 16). La dernière édition est encore celle de C. F. Ammon, Erlangen, 1787.

2. Suidas, Ὠρίων Θηβαῖος ; Marinos, *Vie de Proclos*, ch. VIII ; Tzetzès, *Chil.* X, 60.

3. Notamment Héraclide de Pont, Apollodore, Philoxène, le médecin Soranos, les grammairiens du second siècle, Irénée, Apollonios Dyscole, Hérodien et un certain Oros de Milet qui a été quelquefois confondu avec lui.

le x[e] siècle, et l'*Etymologicum Gudianum*, ainsi nommé de Gude, à qui appartint le manuscrit aujourd'hui déposé à Wolfenbuttel. Orion, bien entendu, ne possédait pas plus que ses successeurs la vraie méthode étymologique; leurs fantaisies nous donnent l'idée des siennes; mais c'est grâce à de tels ouvrages que nous ont été conservés bien des fragments de textes perdus, avec de nombreux témoignages soit sur les auteurs classiques, soit sur leurs commentateurs [1]. — Au même siècle paraît devoir être rapporté le glossaire d'Hésychios d'Alexandrie. L'auteur nous apprend lui-même, dans une lettre qui sert de préface à son livre, que le grammairien Diogénianos [2] avait eu, avant lui, l'idée heureuse de réunir en un seul lexique (appelé Περιεργοπένητες) tout le contenu des glossaires spéciaux à l'épopée homérique, à la poésie lyrique, à la tragédie, à la comédie, aux orateurs. C'est ce travail qu'il s'est proposé d'améliorer et de compléter. Son ouvrage est comme une revue alphabétique de tous les termes rares et aussi des proverbes employés par les auteurs classiques. Non seulement il supplée pour nous des scolies perdues, mais il permet aux éditeurs modernes de rétablir quelquefois dans les textes anciens les expressions primitives, quand les copistes y ont substitué des termes plus usités [3]. Dans le glos-

1. Les *Étymologiques* ont été plusieurs fois publiés. La seule édition d'ensemble est encore celle de Sturz, *Etymologica*, Leipzig, 1816-1820, qui contient les fragments d'Orion. Elle a été complétée par Cramer, *Anecd. Par.*, IV, et Miller, *Mélanges*, p. 1-318. L'*Etymologicum magnum* a été grandement amélioré dans l'éd. de Th. Gaisford, Oxford, 1848. Sur l'histoire des *Étymologiques*, il faut consulter aujourd'hui Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologica*, 1897.

2. Le même sans doute dont nous avons parlé au chap. III et qui vivait sous Adrien (ci-dessus, p. 627).

3. L'édition usitée est celle de Mor. Schmidt, Iéna, 1857, 4 vol. Le même savant a donné en 1864 une *editio minor* en un seul volume, qui est d'un usage commode.

saire d'Hésychios paraissent avoir été fondus à une époque incertaine des éléments empruntés au *Lexique de Cyrille*, attribué au patriarche d'Alexandrie dont nous parlerons plus loin [1]. — Après Hésychios, on peut nommer encore Helladios, Alexandrin également, qui vivait au v[e] siècle[2]. Au delà, cette littérature se prolonge dans l'époque byzantine par des ouvrages tels que le *Lexique d'Eudème*, les *Lexiques anonymes* de Séguier (*Lexica Segueriana*), le *Lexique de Vienne*, etc., dont les origines, les rapports mutuels et la date demeurent encore enveloppés d'obscurité [3].

Parallèlement à cette série de lexiques proprement dits se développe une série de dictionnaires historiques, qui attestent également le souci d'aider à l'intelligence des auteurs anciens. Le plus important semble avoir été celui d'Hésychios Illoustrios de Milet, écrivain du vi[e] siècle, qui composa, sous les règnes d'Anastase, de Justin et de Justinien, un lexique d'histoire littéraire intitulé Ὀνοματολόγος (ou Πίναξ τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν) [4]. — Cet ouvrage, et d'autres analogues, furent dépouillés au x[e]

1. Ce lexique grec de Cyrille ne doit pas être confondu avec le glossaire *grec-latin* qui porte le même nom. Disons à ce propos que nous n'avons pas cru devoir parler dans ce livre d'ouvrages qui non seulement n'ont par eux-mêmes rien de littéraire, mais qui ne se rapportent même pas aux auteurs classiques, tels que les Ἑρμηνεύματα du pseudo-Dosithée, le glossaire latin-grec de Philoxène et ce glossaire grec-latin de Cyrille.

2. Suidas, Ἑλλάδιος Ἀλεξανδρεύς. Cf. Suidas, Préface. Photios, cod. 145 et 279 ; les Χρηστομάθειαι citées et analysées dans ce dernier passage ne me paraissent pas distinctes du Λεξικόν, dont on a voulu faire un autre ouvrage ; en tout cas, les deux recueils étaient de même nature. Le Λεξικόν était, selon Photius, le plus étendu des recueils de ce genre.

3. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litter.*, § 129-135.

4. Suidas, Ἡσύχιος Μιλήσιος. Dans cet article, Suidas désigne l'Ὀνοματολόγος comme la principale source de son propre *Lexique*. Fragments dans C. Müller, *Hist. græc. frag.*, t. IV, p. 155-177. — Sur les autres œuvres historiques d'Hésychios, voir plus loin.

siècle par Suidas, qui les a fait passer en partie dans son *Lexique*[1]. Bien que celui-ci appartienne par sa date à la littérature byzantine, il peut donc être considéré comme représentant, sous une forme très confuse et très altérée, l'érudition grecque des derniers siècles.

Un dernier groupe de philologues comprend les scoliastes, les auteurs de chrestomathies et de recueils de sentences, enfin les collectionneurs de proverbes. Tous sont les témoins de la survivance de l'antiquité hellénique et des études dont elle continuait à être l'objet. Mais tous aussi attestent indirectement combien le domaine de ces études se restreignait chaque jour[2].

Les scoliastes de ces derniers siècles se contentent d'extraire et d'abréger les commentaires savants de leurs devanciers. Plus de recherches personnelles. Quelques-uns seulement nous sont connus par leurs noms : tels Salloustios, parmi les commentateurs de Sophocle, Dionysios parmi ceux d'Euripide, Phaeinos et Symmachos parmi ceux d'Aristophane ; Ératosthène, scoliaste de Théocrite, Ulpien, scoliaste de Démosthène. D'autres sont aujourd'hui ignorés. Pas un dans le nombre qui ait fait preuve de quelque force d'esprit ou de quelque indépendance de jugement.

L'usage des recueils d'extraits (Ἐκλογαί, Ἀνθολόγια, Χρηστομάθειαι) était devenu de plus en plus fréquent sous l'empire. Les spécialistes seuls lisaient encore les auteurs classiques dans leur intégrité, particulièrement les philosophes. La majorité des simples lecteurs se contentait de morceaux choisis.

1. Édition de Gaisford, 3 vol., Oxford, 1834 ; de Bernhardy, avec trad. lat. et annotation critique, Halle, 1834-53 ; d'Em. Bekker, Berlin, 1854.

2 Voir, au tome III, dans la bibliographie des principaux poètes dramatiques, l'indication des pièces qui étaient seules étudiées dans les écoles du bas-empire et de l'époque byzantine.

Ces Chrestomathies prenaient quelquefois la forme de véritables cours élémentaires de littérature ; telle par exemple la Χρηστομάθεια γραμματική de Proclos. La personne de l'auteur est aujourd'hui encore un sujet de discussion, les uns l'identifiant au philosophe platonicien du v[e] siècle dont nous parlerons plus loin, les autres à divers grammairiens du même nom [1]. L'ouvrage lui-même nous est connu par une notice de Photius (cod. 239), qui en a analysé quelques parties, et par un petit nombre de fragments [2]. Il comprenait quatre livres : les divers genres littéraires y étaient distingués et définis, puis l'histoire de ces genres était passée en revue dans une série de notices biographiques et d'analyses, qui faisaient connaître les grands écrivains et leurs œuvres. Les comptes-rendus de Photius et les fragments conservés se rapportent aux deux premiers livres, qui traitaient de l'Épopée, de l'Élégie, de l'Iambe, de la Poésie lyrique ; notre connaissance du cycle épique provient en grande partie de là. Mais quelle que soit pour nous la valeur de ces débris, l'ouvrage ne dénote que de l'instruction et de l'exactitude sans la moindre critique personnelle.

1. Photius nomme l'auteur sans en rien dire. Suidas, Πρόκλος, attribue la *Chrestomathie* au philosophe néoplatonicien ; de même, le scoliaste de Grégoire de Nazianze (*Patrol. gr.*, Migne, 36, 914, c). C'était la tradition byzantine. Welcker, *Ep. Cyclus*, I, p. 3 et II, p. 508, a contesté cette attribution, et son opinion a été généralement adoptée depuis lors, peut-être sans raison suffisante. Eutychius Proculus de Sikka, maître de Marc-Aurèle, auquel il l'attribuait, était un grammairien latin, et non un Grec (Capitol., *Marcus*, 2). Les autres attributions sont tout à fait arbitraires ou incertaines. Wilamowitz (*Phil. Unters.*, VII, 330) revient à la tradition byzantine, et Christ (*Gesch. d. Griech. Liter.*, § 374) incline vers son opinion.

2. *Procli Chrestomathiæ grammaticæ fragmenta* dans les *Scriptores metrici græci*, t. I, de Westphal (Bibl. Teubner). Outre les extraits de Photius, ce volume contient quelques fragments du même ouvrage tirés de deux mss. de l'*Iliade* (Venetus, 484 et Escorialensis).

D'autres chrestomathies peuvent être comparées plutôt à nos « Lectures historiques ». C'étaient des extraits d'auteurs divers, relatifs à la mythologie, à l'histoire des lettres, à celle des arts et à d'autres sujets encore. Telle était celle du sophiste Sopatros d'Apamée, de qui nous reparlerons bientôt. Elle ne nous est plus connue que par l'analyse qu'en a donnée Photius (cod. 161)[1].

Le seul ouvrage de ce genre qui nous ait été conservé presque en entier est celui de Jean de Stobes en Macédoine, communément appelé Stobée. L'auteur, d'ailleurs inconnu, vivait probablement au VIe siècle[2]. Son Ἀνθολόγιον était un véritable cours d'éducation, composé par lui pour son fils Septimius. Le voyant peu disposé à lire, il s'était proposé d'extraire à son profit les meilleurs passages des auteurs nationaux, afin de lui faire goûter, sous une forme condensée, comme la fleur de l'hellénisme. Son recueil, en quatre livres, était méthodiquement ordonné, mais de façon à plaire par sa variété même[3]. Le *premier livre* traitait de l'importance de la philosophie et du dénombrement des sectes, de Dieu et de ses attributs, de la nature et de ses principaux phénomènes ; le *second* touchait rapidement aux conditions de la connaissance, à la dialectique, à la rhétorique, à la poétique, puis il abordait la morale, dont il exposait les données générales ; le *troi-*

1. Les sources des Ἐκλογαί de Sopatros sont énumérées par Photius dans son analyse (cod. 161). Ce recueil formait douze livres ; le septième était constitué par des extraits d'Hérodote ; le onzième, par des extraits de diverses *Vies* de Plutarque. L'ouvrage s'adressait, comme l'auteur le déclarait dans sa préface, aux apprentis sophistes, auxquels il devait fournir toute une provision de connaissances (Phot., p. 105, col. 1, l. 10, éd. Bekker).

2. Il cite des passages du néoplatonicien Hiéroclès, qui enseignait à la fin du Ve siècle ; et, d'autre part, il ne peut avoir vécu beaucoup plus tard, car il est tout païen.

3. Cette ordonnance primitive nous est connue, ainsi que les détails qui précèdent, par l'analyse de Photius (cod. 167).

sième était relatif aux vertus et aux vices ; enfin, le *quatrième* était consacré à la politique, à la famille, à l'économie domestique, aux arts, et à diverses questions sociales. Dans la confection de cette sorte d'encyclopédie, le rôle de l'auteur s'était borné à extraire les morceaux qui répondaient à ses vues, à les grouper par sections sous des titres communs, et à les classer de son mieux dans chaque section. Ce classement paraît avoir été fait d'ailleurs très librement : seulement, sur chaque sujet, les citations des poètes précédaient celles des prosateurs. Ces citations, Stobée sans doute ne les avait pas prises lui-même à leur source, ce qui aurait exigé d'immenses lectures ; car plus de cinq cents auteurs de toute époque, depuis Homère jusqu'aux derniers Néoplatoniciens, figuraient dans ses quatre livres. Il avait donc mis à profit des recueils antérieurs de même nature. Mais si petite que fût sa part personnelle, le recueil qu'il avait formé constituait un véritable trésor d'antiquité hellénique ; et ce trésor est devenu plus précieux encore pour nous, puisqu'il nous a conservé, bien que mutilé, une foule de textes perdus.

Les quatre livres de l'*Anthologie* de Stobée formaient deux volumes. Ces deux volumes furent séparés au moyen-âge et traités par les copistes comme deux recueils différents; c'est ainsi qu'ils sont venus jusqu'à nous, l'un sous le titre d'*Anthologie* (*Florilegium* ou *Sermones*), comprenant les livres III et IV, l'autre sous celui d'*Extraits* (*Eclogæ physicæ et ethicæ*), comprenant les livres I et II. Dans chacune de ces fractions du recueil, les copistes ont substitué un classement arbitraire au groupement primitif. Ce n'est que de nos jours que l'ouvrage de Stobée a reparu dans la forme que l'auteur lui avait donnée [1].

1. L'édition de Gessner, Zurich, 1549, qui a constitué la vulgate, non seulement altérait l'ordre primitif, mais avait ajouté de nou-

Stobée et les auteurs d'anthologies recueillaient des morceaux entiers. D'autres collectionneurs ne voulaient que des pensées choisies. De là diverses collections d'*Apophthegmes* et de *Sentences* (Γνωμολόγια). Ces collections ont disparu; mais l'érudition contemporaine en a recherché les débris dans les recueils analogues du moyen-âge byzantin, en particulier dans les *Extraits* de Maxime le Confesseur (VII[e] siècle), dans les *Parallèles* de Jean de Damas (VIII[e] siècle), dans la *Melissa* du moine Antonius (XI[e] siècle), dans le *Florilège Laurentien* et dans celui de Vienne [1]. Ce qui nous intéresse ici, c'est seulement de noter la continuité de ce labeur et du goût qu'il manifestait.

De ces recueils de pensées, on peut rapprocher les recueils de proverbes. Ceux que l'antiquité nous a légués appartiennent à des époques diverses, mais ils semblent avoir achevé de se constituer dans ces derniers siècles. Le moyen-âge nous a transmis un *Corpus Parœmiographorum græcorum* dont les éléments n'ont pu être débrouillés et distingués que peu à peu [2]. Par ses origines premières, il remonte, indirectement du moins, jusqu'aux premières collections de proverbes connues, jusqu'à celles d'Aristote et des Alexandrins, mentionnées plus haut. Mais c'est, comme nous l'avons vu, l'essor de la sophistique sous l'Empire qui en détermina la nais-

veaux extraits à ceux du ms. On est revenu au ms. dans les éditions successives, notamment dans celle de Meineke (4 vol., Bibl. Teubner). Mais l'ordre primitif n'a été reconstitué que par Wachsmuth et Hense ; les deux premiers volumes de leur édition ont paru à Berlin en 1884, le troisième en 1895.

1. Sur les divers *Gnomologes* grecs, consulter Wachsmuth, *Studien zu den griechischen Florilegien*, Berlin, 1882 ; A. Elter, *De gnomologiorum græcorum historia atque origine*, Bonn, 1897 ; Krumbacher, *Gesch. d. byz. Litter.*, § 150 et suiv.

2. *Parœmiographi Græci*, éd. Von Leutsch et Schneidewin, Gœttingue, 1839. — Ouvrage critique : O. Crusius, *Analecta critica ad parœmiographos græcos*, Leipzig, 1883.

sance. Le recueil de Zénobios, dont nous avons parlé au chapitre III, forme le premier élément de notre *Corpus*. A ce recueil s'ajouta plus tard une série de *Proverbes Alexandrins*, qui semble provenir originairement du grammairien Séleucos d'Alexandrie, et qui a été attribuée, on ne sait pourquoi, à Plutarque. Enfin le troisième élément, très important, consiste en une liste alphabétique de proverbes populaires qui porte dans quelques manuscrits le nom de Diogénianos (Παροιμίαι δημώδεις ἐκ τῆς Διογενιανοῦ συναγωγῆς); on ne sait encore si ce Diogénianos doit être identifié avec l'auteur du lexique cité plus haut. C'est de ces collections que se formèrent dans la suite celles du moyen-âge byzantin dues au patriarche Grégoire de Chypre (XIIIe siècle), au métropolite de Philadelphie Macarios Chrysoképhalos (XIVe siècle) et enfin à Michael Apostolios (XVe siècle)[1].

III

Au dessus de l'érudition grammaticale, la rhétorique continue à vivre, soit dans l'école, soit au dehors, bien qu'avec un éclat sans cesse décroissant. Elle vit parce qu'elle a sa place marquée dans l'éducation et dans la société, mais elle ne se renouvelle plus.

Le sophiste Aphthonios est, parmi ces derniers maîtres de rhétorique, un de ceux qui ne peuvent être oubliés[2]. Élève de Libanios, il vécut et enseigna à la fin du IVe siècle et dans la première partie du Ve siècle. Sa renommée est attachée à un petit livre de classe, les *Exercices préparatoires* (Προγυμνάσματα), qui a traversé tout le moyen âge byzantin et a exercé son influence

1. Krumbacher, *Gesch. d. byz. Litter.*, § 152-153.
2. Suidas, Ἀφθόνιος. — Shæfer, *De Aphthonio sophista*, Breslau, 1854. — Brzoska, art. *Aphthonios*, I, dans Pauly-Wissowa.

sur l'enseignement bien au delà [1]. C'est à la tradition d'Hermogène, toujours puissante, que cet ouvrage se rattache directement. La *Rhétorique* d'Hermogène était alors le livre classique de tous ceux qui apprenaient l'art de la parole; mais cette rhétorique ne s'adressait qu'à des étudiants déjà formés. Pour les débutants, il fallait un cours d'exercices élémentaires; Aphthonios réussit à imposer le sien. Son ouvrage se recommande par la simplicité et la clarté, par la précision des définitions, par le choix et le nombre des exemples, sans rien offrir d'original quant à la méthode. S'il nous intéresse encore, c'est surtout parce qu'il nous montre en action l'enseignement élémentaire de la rhétorique au IVe et au Ve siècle. Les commentaires qui s'y rapportaient, et dont un certain nombre ont subsisté, attestent qu'il demeura dans les siècles suivants le livre que tous les étudiants pratiquaient et que tous les maîtres expliquaient [2]. Il appartient ainsi à l'histoire de l'enseignement, autant ou plus qu'à celle de la littérature. — Nous avons du même Aphthonios un recueil de 40 *Fables* en prose, qui probablement ont été composées par lui en vue de l'école, comme modèles d'un des genres dont il est question dans ses *Exercices préparatoires* [3]. Ces courts récits n'ont qu'un mérite purement scolaire [4].

Après Aphthonios, l'enseignement de la rhétorique n'est plus représenté pour nous que par des commentaires sur les ouvrages antérieurs. Tels sont ceux de

1. Éditions modernes : Walz, *Rhet. gr.*, t. I; Spengel, *Rhet. gr.*, t. II.

2. Commentaires de Mathieu de Camara (Walz, I, 12 et II, 1); Scolies aldines, publiées par Alde dans ses *Rhetores græci*, II, 1509; Scolies anonymes (Spengel, *Rh. gr.* II, 81).

3. Publiées au complet par Nevelet dans sa collection de Fables. Vingt-deux de ces fables, celles qui appartiennent en propre à Aphthonios, figurent dans les *Fabulæ Æsopicæ* de Furia, Lipsiæ, 1810, sous les n°s 200 à 222.

4. Ses déclamations, citées par Photius (cod. 133), sont perdues.

Syrianos, le philosophe platonicien du v[e] siècle dont nous parlerons plus loin, de Sopatros, sophiste qui semble avoir professé à Athènes au commencement du vi[e] siècle et dont nous avons mentionné plus haut la Chrestomathie, de Marcellinos, probablement celui à qui nous devons la biographie de Thucydide, de Troilos (v[e] siècle)[1]. Tous avaient écrit sur la rhétorique d'Hermogène. Leurs écrits n'attestent que trop combien cet enseignement était désormais épuisé. Après eux, il se perd dans la monotonie stérile d'une sorte de mécanisme traditionnel, qui se perpétue indéfiniment à travers la période byzantine [2].

Des écoles de rhétorique, où se donnait cet enseignement, sortaient régulièrement, alors comme auparavant, des rhéteurs qui faisaient métier de parler éloquemment. Un certain nombre d'entre eux nous sont connus de nom. Mais aucun n'a approché de l'illustration des maîtres du siècle précédent.

L'école la plus en crédit au v[e] siècle est celle de Gaza en Palestine, dont l'histoire mériterait peut-être d'être étudiée de plus près qu'elle ne l'a été jusqu'ici [3]. Vers la fin de ce siècle, nous voyons sortir de là, comme rhéteurs ou grammairiens, Timothée[4], Énée, auteur d'un

1. Syrianos, *Commentaria in Hermogenem*, éd. Rabe, Lipsiæ, 1897, (Bibl. Teubner) ; Sopatros et Marcellin, Walz, *Rhet. gr.*, t. VIII : Troilos, t. VI. — On peut ajouter ici un certain nombre de rhéteurs, qui semblent avoir vécu entre le III[e] et le VI[e] siècle : Tibérios, postérieur à Apsinès (Περὶ τῶν παρὰ Δημοσθένει σχημάτων, Walz, XIII, 527 ; Spengel, I, 60) ; Phœbammon (Περὶ σχημάτων ῥητορικῶν, Walz, VIII, 492 ; Spengel, I, 44) ; Ælius Hérodien, Polybe de Sardes, Zonéos, et plusieurs anonymes, qui ont traité les mêmes sujets (Walz, t. VIII ; Spengel, t. I).

2. Krumbacher, *Gesch. d. Byz. Litter.*, c. 86.

3. Schol. du ms. palatin de l'Anthol. à propos de la *Description de l'Univers* de Jean de Gaza : Ἡ πόλις αὕτη φιλόμουσος ἦν καὶ περὶ τοὺς λόγους εἰς ἄκρον ἐληλακυῖα. K. Seitz, *Die Schule von Gaza*, Dissert., Heidelberg, 1892.

4. Suidas, Τιμόθεος. Fragments, A. Cramer, *Anecd. Oxon.* IV, p. 263-269 ; *Anecd. Paris*, IV, p. 239-244.

dialogue philosophique intitulé *Théophraste*, qui subsiste, et de lettres dont nous parlerons un peu plus loin[1]; puis Procope, le plus renommé de tous, sous l'influence duquel se constitue une véritable école locale, amie des figures, des épithètes, cherchant l'élégance aux dépens du bon goût et quelquefois de la clarté [2]; enfin Jean, poète emphatique en même temps que rhéteur (voy. plus loin). Parmi les élèves de Procope, on peut citer Nestorios, Zosime, et surtout Chorikios, qui lui succéda dans sa chaire et fut le premier orateur profane sous les règnes de Justin et de Justinien. Photius, qui l'admire fort, nous apprend qu'il était chrétien, comme d'ailleurs son maître Procope [3]. Il nous reste de lui des *Déclamations* (Μελέται), les unes complètes, les autres mutilées, et quelques *Discours* officiels [4]. Nous n'y trouvons guère aujourd'hui qu'une éloquence vide et prétentieuse, s'exerçant éternellement sur les mêmes sujets. Chorikios eut pourtant l'honneur de devenir, avec Libanios, un des modèles les plus étudiés dans les écoles byzantines.

Cette sophistique, bien pauvre en somme par elle-même, ne gagne guère à être considérée dans les genres

1. Art. *Aineias*, 4, dans Pauly-Wissowa. Édition du *Théophraste* par Boissonade, Paris, 1836.

2. Plusieurs titres de discours de Procope sont cités par les Byzantins. Photius (cod. 160) : Τούτου λόγοι πολλοί τε καὶ παντοδαποὶ φέρονται, ἄξιον ζήλου καὶ μιμήσεως χρῆμα. Il loue particulièrement des exercices de style sur Homère, qui semblent avoir consisté à mettre en prose sous plusieurs formes les vers du poète. On a publié de lui un *Panégyrique de l'empereur Anastase* (Villoison, *Anecd. gr.*, II, p. 28-45) ; reproduit avec les œuvres de Dexippe et d'Eunape, dans l'édition de Rome, 1829. Ses *Lettres* figurent dans les *Epistolographi Græci* de la collection Didot ; nous y reviendrons un peu plus loin.

3. Photius, cod. 160.

4. *Choricii Gazæi orationes, declamationes, fragmenta* éd. Boissonade, Paris, 1846. Compléments : Graux, *Rev. de Philol.*, 1877 ; Rich. Fœrster, *Mél. Graux*, p. 639, et *Choricii orationes nuptiales duo* éd. R. Fœrster, Vratisl., 1891.

secondaires qu'elle continue à susciter, et parmi lesquels il faut distinguer le roman et le genre épistolaire.

Le déclin du roman sophistique est représenté par deux écrivains, dont les dates ne peuvent plus être déterminées que d'une manière très approximative, Achille Tatios et Chariton. Le premier est le plus intéressant, surtout parce qu'on voit chez lui plus nettement les effets d'une imitation servile, qui stérilise l'invention[1].

Achille Tatios, d'Alexandrie, a composé, sous le titre d'*Aventures de Leucippe et de Clitophon* (Τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλειτοφῶντα), un roman en huit livres, qui procède, aussi manifestement que possible, des *Éthiopiques* d'Héliodore. Il date donc, au plus tôt, du IVe siècle. Mais certaines ressemblances frappantes avec des passages du poème de Musée donnent à penser que l'auteur a dû être en relation avec l'école de Nonnos, à la fin du Ve siècle ou même au VIe siècle. Dans ce roman, le jeune Clitophon raconte lui-même son amour pour Leucippe et les épreuves qu'ils ont subies avant d'être mariés. Avec eux, nous allons de Syrie en Égypte, d'Égypte en Asie Mineure. Naufrages, enlèvements, combats avec les brigands-bouviers du Delta, nous retrouvons là tout le fonds romanesque des *Éthiopiques*. Comme le Théagène d'Héliodore, Clitophon est aimé passionnément d'une femme riche et ardente, qui ne peut le rendre infidèle à celle qu'il a choisie; comme la Chariclée du même Héliodore, Leucippe, devenue esclave, voit son honneur mis en danger par son maître, mais, comme elle aussi, elle est sauvée par la protection divine. Si l'invention des faits se réduit à peu de chose, l'auteur se rattrape sur les détails. So-

1. Suidas, Ἀχιλλεὺς Τάτιος. Photius, cod. 87. E. Rohde, *Der Griech. Roman*, p. 472. W. Schmid, art. *Achilleus Tatios*, n° I, dans Pauly-Wissowa. Selon Suidas, Achille Tatios serait devenu chrétien, puis évêque.

phiste de profession, il ne cherche que l'occasion de nous montrer son savoir-faire ; il abonde en descriptions, en discours, en lettres, en plaidoyers, en lieux communs ; morceaux de rhétorique qu'il soigne avec prédilection. Il a dû à cela d'être considéré dans les siècles suivants comme un écrivain ; on le citait à Byzance parmi les modèles du style à la fois élégant et simple [1], malgré des fautes de langue qui avaient cessé d'être remarquées ; et ces qualités faisaient passer sur la liberté de ses peintures et de son langage [2].

Chariton, auteur des *Aventures de Chæréas et de Callirrhoé* (Τὰ περὶ Χαιρέαν καὶ Καλλιῤῥόην) se donne lui-même, au début de son récit, pour originaire d'Aphrodisias en Carie et pour secrétaire du rhéteur Athénagoras [3]. Personne autre ne nous renseigne ni sur sa personne ni sur son temps. Lui aussi imite Héliodore et, de plus, Xénophon d'Éphèse [4]. Bien qu'il vise à l'élégance et à l'atticisme, la médiocrité de son style, pourtant soigné, semble autoriser à le considérer comme le dernier des romanciers de la période sophistique. Son roman touche à l'histoire par certains détails : Callirrhoé est fille du syracusain Hermocrate, qui combattit les Athéniens en 413 ; Chæréas est fils d'Ariston, d'abord antagoniste d'Hermocrate, puis réconcilié avec lui par le mariage de leurs enfants. Le drame est censé se passer après la guerre du Péloponnèse, au commencement du IVe siècle. Une

1. Photius, cod. 87 : Καὶ λέξει καὶ συνθήκῃ δοκεῖ διαπρέπειν,.. ἀφοριστικαί τε καὶ σαφεῖς καὶ τὸ ἡδὺ φέρουσαι αἱ πλεῖσται περίοδοι καὶ τὴν ἀκοὴν τῷ ἤχῳ λειαίνουσαι.

2. Ibid. : τὸ λίαν ὑπέραισχρον καὶ ἀκάθαρτον τῶν γνωμῶν.

3. Sur Chariton, voir surtout E. Rohde, *Der Griech. Roman*, p. 408 et suiv. ; il considère cette indication comme allégorique, sans raisons bien solides, à mon avis.

4. E. Rohde, p. 489, note 3 et p. 492. Certaines ressemblances avec Achille Tatios ne permettent pas de déterminer lequel a imité l'autre.



partie des événements a lieu en Asie dans l'empire d'Artaxercès[1]. Mais si l'auteur a tenu un certain compte de l'histoire pour constituer son cadre, il n'en a plus le moindre souci dans l'invention des péripéties. Celles-ci sont de pure fantaisie et ressemblent à celles des romans antérieurs. Callirrhoé, mariée dès le début à Chæréas, est crue morte, enterrée vivante, enlevée par des pirates, vendue en Asie, où elle épouse Dionysios, riche citoyen de Milet ; elle passe de là dans le harem d'Artaxercès ; puis, par suite de la révolte de l'Égypte, est transportée à Arados. Chæréas, de son côté, ayant appris que sa femme était vivante, part à sa recherche : il est pris par des barbares, vendu au satrape de Carie, Mithridate, se rend avec lui à la cour du grand roi, devient un des chefs des révoltés égyptiens, s'empare d'Arados à la tête de la flotte qu'on lui a confiée, y retrouve sa femme, et la ramène à Syracuse. Au fond, l'action, malgré les invraisemblances essentielles, est moins chargée d'incidents bizarres, que dans les précédents romans. Elle marche assez droit à son but. En outre, le roman a un certain charme de douceur et d'humanité, dans la représentation des mœurs. Mais les figures y sont pâles et comme effacées, souvent même inconsistantes, les foules y agissent automatiquement, à la fantaisie de l'auteur, qui lasse le lecteur par l'emploi monotone de certaines conventions puériles[2]. Enfin, la rhétorique et le bel esprit y défigurent trop souvent la vérité.

Après Achille Tatios et Chariton, le roman disparaît

1. En réalité, Hermocrate était mort en 408, avant la fin de la guerre du Péloponnèse, et la révolte de l'Égypte n'eut lieu que sous le règne d'Ochus.

2. Par exemple, la beauté de Callirrhoé, que personne ne peut voir sans être frappé de stupeur, ou encore la Renommée (Φήμη), dont Chariton se sert pour faire porter au loin les nouvelles, quand cela lui est commode.

pour nous. Mais nous voyons, par les témoignages de Photius et par d'autres, que ces productions fastidieuses furent beaucoup lues et très admirées dans les siècles du moyen-âge byzantin; et, à partir du XIe siècle, quand une certaine renaissance d'art littéraire se produit à Byzance sous les Comnène, le roman reparaît [1]. Héliodore et Achille Tatios, considérés comme les maîtres du genre, trouvent alors des imitateurs dans Eustathios Macrembolitès, dans Constantin Manassès, dans Théodore Prodrome, qui est lui-même imité par Nikétas Eugénianos. Ce nouveau roman est l'image ou la caricature de l'ancien, défiguré par un mélange de raffinement puéril et de grossièreté barbare.

Outre ces romans, les sophistes des derniers siècles nous ont laissé aussi un assez grand nombre de lettres, qu'il est impossible de passer complètement sous silence. Elles se répartissent en trois classes : lettres réelles, lettres fictives, lettres apocryphes. Chacun de ces groupes a ses caractères propres; mais tous ont en commun le manque de vérité, l'affectation et la recherche, qui caractérisent la rhétorique d'alors. En cela, ce sont les mœurs qui font sentir leur influence, non les préceptes. Car la théorie scolaire fait de la simplicité la loi même du genre ; et cette théorie s'affirme alors plus que jamais dans les écoles. Démétrius de Phalère, autrefois, était censé avoir composé un opuscule conservé sur les diverses sortes de lettres (Τύποι ἐπιστολικοί). L'auteur de même nom, qui a composé le traité *De l'élocution* (Περὶ ἑρμηνείας), a, lui aussi, un chapitre sur le même sujet; et, au Ve siècle, le platonicien Proclos le traitait encore dans des pages que nous pouvons lire [2]. Tous re-

1. E. Rohde, *Der Griech. Roman*, p. 521 et suiv. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litt.*, § 156.

2. Ces différents opuscules ou chapitres détachés se trouvent en tête des *Epistolographi græci* de Hercher, Bibl. Didot, Paris, 1871.

commandent d'éviter l'enflure. Proclos en particulier[1]. Celui-ci demande avant tout la clarté, la brièveté, avec un certain « archaïsme », c'est-à-dire un choix de mots classiques qui s'éloigne un peu de l'usage courant. Mais, en réalité, on aimait trop le bel esprit alors pour n'en pas mettre dans ces courtes compositions dont il semblait faire le principal mérite. Nous l'y trouvons à satiété.

Comme lettres réelles, nous devons citer celles des sophistes Denys d'Antioche, Énée et Procope de Gaza, qui appartiennent à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve.

Denys d'Antioche nous a laissé quatre-vingt-cinq lettres, toutes fort courtes[2]. L'auteur vise à la concision élégante. Sur chaque sujet, une ou deux phrases, ciselées avec coquetterie. La lettre ainsi conçue ressemble à une épigramme. Un tel recueil pouvait faire apprécier l'art de l'auteur dans le milieu contemporain, mais ces jolies phrases ne nous apprennent rien, ni sur les personnes, ni sur les choses.

Le recueil d'Énée de Gaza comprend en tout vingt-cinq lettres, un peu plus développées que celles de Denys[3]. Ce sont d'ailleurs des morceaux travaillés avec le même soin et tout aussi futiles. Parmi ses correspondants figurent les sophistes Sopatros, Zosime, Denys, Théodore, Épiphanios, des prêtres et des évêques, quantité de gens qu'on aimerait à connaître : aucun d'eux n'est vraiment caractérisé dans ces lettres.

Le plus étendu de ces recueils est celui de Procope

1. Dilot, p. 7 : Ἡ γὰρ ὑπὲρ τὸ δέον ὑψηγορία καὶ τὸ τῆς φράσεως ὑπέρογκον καὶ τὸ ὑπεραττικίζειν ἀλλότριον τοῦ τῶν ἐπιστολῶν χαρακτῆρος καθέστηκεν, ὡς πάντες οἱ παλαιοὶ μαρτυροῦσι. Et il rappelle le précepte de Philostrate : δεῖ τὴν τῆς ἐπιστολῆς φράσιν... μήτε λίαν ὑψηλὴν εἶναι μήτε ταπεινὴν ἄγαν, ἀλλὰ μέσην τινα.

2. *Epistol. græci*, Hercher, p. 259.

3. Même recueil, p. 24.

de Gaza, dont nous possédons cent soixante-trois lettres[1]. Ce serait de beaucoup le plus intéressant aussi par le nombre et la qualité des correspondants, si l'auteur parlait de leurs affaires et des siennes. Mais lui aussi s'enferme dans une phraséologie affectée, et ne se plaît guère qu'aux lieux communs. Il entortille ses pensées de façon à se rendre obscur comme à plaisir, et, bien qu'il ait peut-être plus de vivacité et plus de chaleur de cœur que Denys et qu'Énée, jamais, pour ainsi dire, nous ne découvrons l'homme dans le rhéteur[2]. Si nous ne savions par Photius qu'il était chrétien, on pourrait lire ses lettres sans presque s'en douter.

Toutes ces correspondances sont donc en somme de peu de valeur. Une seule en ce temps est vraiment intéressante, celle de Synésios. Mais Synésios vaut la peine d'être étudié dans l'ensemble de son œuvre. Nous parlerons de ses lettres quand nous essaierons de lui faire sa place dans l'histoire du temps.

Le genre des lettres fictives se rattache à une tradition sophistique dont nous avons parlé à plusieurs reprises. De cette tradition perpétuée[3] dérive le recueil des *Lettres d'amour* d'Aristénète[4], qui semble dater du VI[e] siècle[5].

1. Même recueil, p. 533. Photius, cod. 160.

2. Il est remarquable, en particulier, que ses nombreuses lettres à ses frères, Philippe, Zacharie, Victor, ne nous permettent qu'à peine de reconstituer à grands traits l'histoire de sa famille. Zacharie et Philippe semblent avoir occupé de grandes charges à Constantinople.

3. Suidas (Μελέσερμος) cite un sophiste Mélésermos, d'époque inconnue, auteur de *Lettres de courtisanes, de paysans, de cuisiniers, de généraux*, etc.

4. Sur Aristénète, voir Boissonade, préface de son édition ; F. Passow, art. *Aristænetos* dans l'Encycl. d'Ersch et Gruber ; W. Schmid, art. *Aristænetos*, n° 8, dans l'encyclop. de Pauly-Wissowa.

5. Ed. princeps de Sambucus, 1566, d'après le ms. unique (*Vindobonensis*, 310 ; voir Hercher, *Hermes*, V, 281). Nombreuses édi-

Ce recueil, aujourd'hui incomplet, comprend cinquante lettres, réparties en deux livres [1]. Ces cinquante morceaux n'ont guère, de la lettre proprement dite, que la suscription. En réalité, ce sont ou des descriptions, ou, le plus souvent, de courts récits : descriptions galantes, parmi lesquelles figure celle de la personne de Laïs (I, 1); récits d'aventures amoureuses, quelquefois assez piquantes, souvent vulgaires. On ne peut refuser à l'auteur, malgré son élégance maniérée, de la finesse et un certain savoir-faire. Mais il ne vaut Alciphron ni comme observateur, ni comme fantaisiste, ni comme écrivain. Éclectique dans le choix de ses sujets, il les tire, soit de la poésie alexandrine, particulièrement de l'élégie érotique, soit de la comédie attique du IVe siècle, soit de contes et d'anecdotes empruntés à des recueils aujourd'hui perdus. Il a plus de métier que d'imagination. Sa langue est loin d'être pure, bien qu'il se pique d'atticisme. Il imite à la fois les prosateurs et les poètes, Philémon, Ménandre, les anciens et les modernes, d'une part Platon, Xénophon, et de l'autre Lucien, Alciphron, les romanciers, Musée. L'œuvre, au total, ne vaut pas la réputation dont elle a joui auprès des amateurs de littérature galante.

Après Aristénète, la fortune de ce genre est loin d'être épuisée. Nous le retrouvons, très goûté encore, au VIIe siècle, où le futur historien, Théophylactos Simocattès, publie un recueil comprenant 95 *lettres morales, lettres de paysans, lettres de courtisanes* (Ἐπιστολαὶ ἠθικαί, ἀγροτικαί, ἑταιρικαί) ; œuvre de médiocre habileté

tions françaises au XVIIe siècle. Éditions récentes ; Boissonade, Paris, 1822 ; Hercher, *Epistol. græci*, de Didot, p. 133-171.

1. La lettre I, 26, mentionne le même Karamallos, dont Sulpice Apollinaire parle comme d'un contemporain. Emprunts d'Aristénète à Achille Tatios (Rohde, *Griech. Roman*, 19, 473, note 1) et à Musée (C. Dilthey, *De Callimachi Cydippa*, p. 31).

scolaire, sans vérité ni intérêt moral [1]. Et, au delà, le même goût persiste et s'affirme en des productions analogues, jusqu'aux derniers jours de l'empire byzantin.

Enfin, à côté des lettres fictives et des lettres réelles, il faut mentionner ici également, comme une autre production des écoles de rhétorique, une énorme quantité de lettres apocryphes [2]. Ces lettres attribuées à des personnages illustres, rois, tyrans, hommes d'État, philosophes, orateurs, poètes, etc., sont loin d'appartenir toutes à un même temps. Il en existait dès la période alexandrine, et l'industrie des rhéteurs n'a cessé d'en produire pendant toute la période impériale. Elles ont été tenues longtemps pour authentiques. La critique moderne, depuis Bentley, a eu le mérite d'en découvrir la fausseté; mais il lui est impossible le plus souvent d'en déterminer avec précision ni l'origine ni la date [3]. Rassemblées de nos jours, ces lettres n'ont pas paru tout à fait à dédaigner, car elles ont été composées par des hommes instruits du passé, qui disposaient de moyens d'information aujourd'hui perdus. La difficulté est d'en séparer ce qui est réel de ce qui est inventé, et on comprend avec quelle réserve de tels documents doivent être employés.

1. *Epistol. græci* de Hercher, p. 763-786. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litter.*, § xv, 2.

2. Cf. ci-dessus, p. 150. Elles forment la plus grande partie du recueil des *Epistolographi græci* de Hercher dans la collection Didot. Citons notamment les lettres de Phalaris, d'Anacharsis, de Solon, de Thémistocle, de Socrate, etc., jusqu'à celles d'Apollonios de Tyane.

3. La publication de la dissertation de Richard Bentley (*De epistolis Phalaridis, Themistoclis*, etc., 1697) a fait époque, comme on sait, dans l'histoire de la critique. Cette dissertation, traduite en latin par Lennep (Groningue, 1774, et *Bentleii opuscula philolog.*, Lipsiæ, 1823), et réimprimée aussi en anglais (Biblioth. philolog. de Calvary; R. Bentley, *Dissertation upon the letters of Phalaris and other critical works*, with introduction and notes by W. Wagner, 1874), ouvrait en effet la voie à des recherches analogues. Voir Westermann, *De epistolarum scriptoribus græcis*, Leipzig, 1851-58.

IV

Malgré les quelques inventeurs de fictions qui viennent d'être nommés, on a une certaine peine à imaginer qu'une société qui a compté tant de compilateurs ait pu produire aussi quelques poètes. Ce fait invraisemblable est pourtant vrai. Le v[e] siècle a eu ses poètes; il a vu même une sorte de rénovation de la poésie.

Passons sans insister sur les versificateurs de cour qui charmèrent Arcadius, Théodose II, ou leurs successeurs : sur Eusébios et Ammonios, dont il ne subsiste que les noms[1] : sur Christodoros, dont il nous reste peu de chose[2] ; sur Jean de Gaza, dont il vaudrait mieux qu'il ne restât rien[3]. La vraie poésie du temps est l'épopée mythologique, reconstituée par Nonnos, et c'est à elle qu'il faut aller tout droit.

1. Sur leurs poèmes relatifs à la révolte du Goth Gaïnas, et sur le succès qu'ils obtinrent, voir Socrate, *Hist. eccl.*, VI, 6 et *Etymol. magn.*, Μιμαλλῶνες.

2. Suidas, Χριστόδωρος Παvίσκου. Christodoros, de Coptos en Égypte, fut une manière de grand homme au temps de l'empereur Anastase (491-518). Il célébra la soumission de l'Isaurie révoltée dans une épopée en six livres (Ἰσαυρικά). Sa spécialité était de chanter les souvenirs glorieux des villes, de celles sans doute qui le payaient bien. Épopée en douze chants sur Constantinople, épopée en vingt-cinq chants sur Thessalonique, autres épopées sur Naclé de Syrie, sur Tralles, sur Aphrodisias, sur Milet, sur la Lydie, etc. Nous n'avons plus de lui que deux épitaphes emphatiques à la mémoire de son bienfaiteur Jean d'Épidamne (*Anth. Pal.*, VII, 697 et 698) et un poème, en 416 hexamètres, intitulé *Description des statues destinées au Zeuxippe*, gymnase de Constantinople (*Anthol. Pal.*, l. II). Au point de vue littéraire, c'est peu de chose, mais c'est assez.

3. Jean de Gaza, qui vivait vers 530, appartient à l'école de Gaza mentionnée plus haut. Il nous a laissé une description boursouflée d'une carte du monde (Ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος), conservée dans le ms. palatin de l'*Anthologie*, éditée par Fr. Graefe, Leipzig, 1822, et plus récemment par Abel, Berlin, 1882.

Il faudrait être mieux renseignés que nous ne le sommes sur l'état de la culture hellénique dans les diverses régions de l'Égypte au IVe siècle, pour déterminer ce qui a pu susciter cette renaissance poétique en pleine Thébaïde, à Panopolis, l'ancienne Chemnis des Pharaons. Quelle qu'ait pu y être la part personnelle de Nonnos, on doit admettre, en tout cas, qu'il y avait là en ce temps un foyer d'hellénisme encore subsistant. Nonnos, sur qui nous ne savons à peu près rien, dut grandir dans un milieu païen, où il prit le goût des vieilles légendes, l'admiration de la poésie homérique, et reçut en même temps l'empreinte profonde du goût alors régnant. Sorti de Panopolis, il semble avoir surtout habité Alexandrie [1]. Eunape, jugeant les Égyptiens du IVe siècle, disait dans son langage prétentieux, qu'ils étaient « fous de poésie », mais que « l'Hermès sérieux », c'est-à-dire sans doute le dieu de l'argumentation et des raisonnements oratoires, se tenait éloigné d'eux [2]. Cela ne veut pas dire qu'ils cultivaient moins que d'autres la rhétorique, mais simplement qu'ils y portaient trop de fantaisie poétique. Cette sorte de folie dont parle Eunape, exubérance d'imagination, mobilité d'esprit, goût de l'éclat, nul plus que Nonnos n'en fut possédé. Aucun témoignage ne nous permet d'assigner une date précise à la composition de son épopée. Mais comme les poètes de son école, particulièrement Kyros de Panopolis, appartiennent au milieu du Ve siècle, c'est sans doute dans les premières années de ce siècle que dut paraître l'œuvre dont ils ont subi l'influence [3].

1. Agathias, IV, 23 : Anthol., IX, 198.
2. Eunape, *V. d. Soph.*, p. 492, l. 19, Didot : τὸ δὲ ἔθνος ἐπὶ ποιητικῇ μὲν σφόδρα μαίνονται, ὁ δὲ σπουδαῖος Ἑρμῆς αὐτῶν ἀποκεχώρηκεν.
3. Notons aussi que, selon Ludwich, *Rhein. Mus.*, 42, 233, Nonnos aurait imité quelques vers de Grégoire de Nazianze.

L'audace de création qu'elle dénote est étonnante. Nous avons mentionné plus haut l'épopée dionysiaque qu'un autre Grec d'Égypte, Sotérichos d'Oasis, avait composée, un siècle auparavant, sous le titre de *Bassariques*. Il n'est guère douteux que Nonnos n'en ait tiré l'idée de son poème. Mais, élargissant démesurément la conception de son prédécesseur, il entreprit de lui donner des proportions grandioses. Ses *Dionysiaques* (Διονυσιακά) forment quarante-huit livres, qui comptent environ deux fois autant de vers que l'*Iliade*[1]. Toute la légende de Dionysos y est mise en récits, depuis les circonstances qui ont précédé la naissance du futur dieu jusqu'à son admission dans l'Olympe. Dans cet immense développement, le motif central, qui occupe la plus grande partie du poème, c'est l'expédition contre les Indiens (du XIIIe livre au XLe). Là est aussi l'idée essentielle. Dionysos, fils de Zeus et d'une mortelle, doit gagner par ses exploits le droit de siéger parmi les Immortels (Discours d'Iris, XIII, 19-34). Cette guerre est pour lui l'épreuve terrestre qui prépare son entrée dans la vie bienheureuse. Elle est en outre la lutte de la civilisation contre la barbarie. Dionysos mène avec lui les peuples qu'il a déjà adoucis, ceux de la Grèce, de la Phrygie, de la Lydie, pénétrés de son influence bienfaisante, et, avec eux, le cortège de ses compagnons, Satyres, Ægipans, génies de la joie, de la nature aimable et riante ; il les mène contre une race dure et impie[2]. Conception fondamentale, qui est d'ailleurs débordée de tout côté par les digressions, et cela dès le début. Nonnos ne néglige aucune occasion de rattacher à son sujet

1. Pour la bibliographie de Nonnos, voir la Préf. de l'édition de Kœchly. Celle-ci, qui fait partie de la Bibl. Teubner, est aujourd'hui encore la meilleure ; Leipzig, 1857.

2. XIII, 1-7 et 19-20 : Ἀλκήεις Διόνυσε, τεὸς γενέτης σε κελεύει Εὐσεβίης ἀδίδακτον ἀϊστῶσαι γένος Ἰνδῶν.

toutes les légendes qu'il sait ; et il en sait prodigieusement [1]. Par là, son poème est devenu peu à peu comme un immense répertoire de mythologie, et c'est à ce titre qu'il est surtout lu aujourd'hui de ceux qui le lisent. Mais l'histoire littéraire n'a pas le droit de l'apprécier ainsi ; car, malgré ses énormes défauts, il mérite mieux que ce succès de pure érudition.

Ce qui manque le plus à cette masse de vers, c'est de former un tout. Nonnos avait entrevu une idée maîtresse, à la fois religieuse et morale, qui aurait pu être intéressante, et il n'a pas su en profiter. Ni la conception de l'épreuve imposée à Dionysos ni celle de la victoire d'une humanité meilleure ne sont vraiment mises en lumière. Il en résulte qu'en son ensemble, le poème n'est qu'un amas confus de récits. Si l'on en considère les parties, la composition n'en est pas meilleure. Non seulement les épisodes naissent sans raison suffisante, mais, de plus, chaque motif est amplifié à l'infini, avec des redites qui dégénèrent en bavardage. Les procédés même du développement sont essentiellement sophistiques ; à tout propos, des énumérations ; et les énumérations chez Nonnos n'en finissent plus. En outre, la déclamation à satiété, l'enflure puérile, le mauvais goût, le besoin d'intervenir sans cesse et sans raison dans le récit. Tout un chant, le XXV[e], est consacré par le poète à une double comparaison entre Dionysos et Persée d'une part, Dionysos et Héraclès, de l'autre. Nous prenons là sur le fait l'élève des sophistes traitant un des lieux communs de l'éloge. Bien entendu, il le traite avec toute la subtilité, toute la frivolité maniérée de ses maîtres. Même goût partout, dans les discours, dans les descrip-

1. Les sources de son invention sont encore mal déterminées. Il a dû puiser dans les poètes alexandrins et dans les mythographes ; il n'est pas douteux qu'il ne lût les premiers, et qu'il n'ait pu, par conséquent, leur faire bien des emprunts directs.

tions, dans les récits mêmes. On dirait un Ovide emphatique et boursouflé. Ses personnages sont gonflés d'exagérations; ils s'agitent furieusement, et pourtant ils ne vivent pas. Son Dériadès, son Orontès, son Morrheus, chefs des Indiens, semblent conçus pour faire peur à des enfants; géants présomptueux et loquaces, ils ne nous inspirent ni terreur ni pitié.

Ce sont là des défauts criants; mais, quand on les a reconnus, il faut avouer qu'après tout l'auteur est un vrai poète. L'invention seule de cette œuvre touffue dénoterait déjà une remarquable puissance; un esprit médiocre n'y eût pas suffi. Mais, de plus, dans cette invention, on sent une pensée de novateur et de chef d'école. L'épopée des purs homériques, tels que Quintus de Smyrne, était bien froide dans son élégance timide, et surtout bien incolore. Nonnos, par un instinct de créateur, s'est représenté tout autre chose : une série de tableaux éclatants, une action grandiose, animée, librement conduite, une versification riche, abondante, sonore, qui se déploierait en expressions magnifiques. C'est cette recherche des tons chauds et de l'éclat, du mouvement et de l'effet, qui explique toute son entreprise.

Doué d'une imagination féconde, il tire de son propre fonds des épisodes, des scènes et des personnages comme personne en Grèce ne l'avait fait depuis bien des siècles; sa longue épopée est pleine d'enthousiasme; ses descriptions et ses récits sont d'une richesse de détails étonnante. S'il ne sait pas dégager ni manier les grandes passions humaines, faute de simplicité et de profondeur, il réussit du moins à représenter brillamment les dehors de l'action; et il y a même des sentiments de second plan qu'il exprime avec bonheur : certains épisodes d'amour rappellent heureusement chez

lui le souvenir de Théocrite, qu'il imite sans le copier[1]. Mais surtout, c'est un créateur de sons et d'images. Venu en un temps où la langue grecque semblait avoir perdu la faculté de se renouveler, il s'est fait une langue et une versification vraiment neuves. L'invention verbale, chez lui, est incessante et hardie : il crée à profusion des composés nouveaux, et il se sert des mots anciens à sa manière. Le style qui résulte de là est un curieux mélange d'abstraction et d'images ; complexe et même compliqué, surchargé, obscur, monotone, quelquefois incorrect, il a en revanche de l'éclat, de la force, de la noblesse, il n'est jamais insipide ni banal. Le vers, assujetti à des lois très rigoureuses, mais à des lois d'instinct poétique et non d'école, est sonore et comme chantant [2]. Il se prête aux effets de douceur aussi bien qu'aux effets de force ; il met en valeur les épithètes brillantes et neuves, qui sont faites pour lui, comme il est fait pour elles. Ainsi, il y a là invention d'une forme appropriée aux choses qu'elle traduit, c'est-à-dire un des faits qui caractérisent le mieux la création poétique.

Avec de telles facultés, Nonnos devait faire école ; et il a en effet suscité des imitateurs. Malheureusement ce qu'il leur a légué, ce n'est guère qu'une forme de versification. On ne pouvait lui prendre ni son imagination ni son enthousiasme, et il n'avait créé ni thèmes épiques, ni figures vivantes, qui fussent de nature à se per-

1. Par exemple, au XV[e] chant, l'amour du pauvre bouvier Hymnos pour la belle et fière chasseresse Nikæa (v. 169-407).

2. Les principales particularités de sa versification sont les suivantes : prédominance du dactyle, jamais deux spondées consécutifs ; emploi fréquent de la césure trochaïque au troisième pied ; présence nécessaire de l'accent tonique sur une des deux dernières syllabes du vers, généralement sur la pénultième. Cette dernière habitude, qui est un premier pas vers la versification rythmique des Byzantins, devait rendre bien plus sensible à la lecture le caractère « chantant » que je signale. On a vu plus haut qu'elle se rencontrait déjà chez le fabuliste Babrius.

pétuer après lui. Il n'en est pas moins vrai qu'en cette période extrême de l'hellénisme, il nous apparaît comme le seul qui ait fait, dans l'ordre de l'imagination pure, quelque chose de grand.

Les *Dionysiaques* sont une épopée toute païenne; il est impossible de douter que Nonnos ne fût païen lorsqu'il la composa. Plus tard, il devint chrétien, sans cesser d'être poète. De cette seconde partie de sa vie date une œuvre d'un genre bien différent, la *Paraphrase du saint Évangile de Jean* (Μεταβολὴ τοῦ κατὰ Ἰωάννην ἁγίου εὐαγγελίου), en trente et un chapitres [1]. La transcription en vers des livres édifiants répondait à un goût alors très répandu. On croyait autour de Nonnos, et il dut croire comme ses contemporains, que la versification pouvait donner plus de prix aux récits du christianisme primitif. On ne s'apercevait pas que le travail du versificateur, en cette matière, consistait surtout à inventer des épithètes superflues et à substituer des périphrases aux termes propres. Nonnos n'a guère fait autre chose, malgré un effort de précision et de simplicité. Il observe d'ailleurs ses règles métriques avec moins de rigueur dans sa paraphrase évangélique que dans son épopée.

Voilà le maître : tel qu'il est, il a sa grandeur. Mais ses disciples, il faut bien l'avouer, ne semblent guère avoir été — si l'on en excepte un seul poète de quelque mérite, Musée, — que de pauvres ravaudeurs de légendes rebattues. La médiocrité de leurs œuvres subsistantes décourage toute tentative de classement.

Tryphiodore était, selon Suidas, un Grec d'Égypte, grammairien et poète [2]. Outre une épopée historique *Sur*

1. Éd. de A. Scheindler, dans la Bibl. Teubner, Leipzig, 1881. Voir la bibliographie très complète qui forme le ch. I de la Préface.

2. Suidas, Τρυφιόδωρος.

la bataille de Marathon (Μαραθωνιακά), il avait composé une *Hippodamie* (Τὰ κατὰ Ἱπποδάμειαν), une *Prise d'Ilios* (Ἰλίου ἅλωσις), une *Odyssée* (Ὀδύσσεια λειπογράμματος), qui comprenait toute la vie d'Ulysse et où il reproduisait le tour de force inepte de Nestor de Laranda[1]. Suidas lui attribue encore une *Paraphrase des comparaisons homériques* (Παράφρασις τῶν Ὁμήρου παραβολῶν), titre obscur pour nous. La seule de ces œuvres qui subsiste est la *Prise d'Ilios*, en 691 hexamètres[2]. Il y raconte (après combien d'autres!) la construction du cheval de bois, le départ simulé des Grecs, la ruse de Sinon, le sac de la ville. Sur ce sujet rebattu, pas une invention originale : un récit sans couleur, sec, dont le principal mérite consiste dans une certaine élégance de forme. Le style et la versification y révèlent l'influence de Nonnos et ne permettent pas de douter que Tryphiodore ne l'ait pris pour modèle.

Kyros, né comme Nonnos à Panopolis dans la Thébaïde, eut la plus haute fortune sous Théodose II[3]. Protégé par l'impératrice Eudocie qui admirait son talent, il fut préfet du prétoire de Constantinople, préfet de la ville, consul en 441 et patrice. Puis, lorsque sa protectrice se fut retirée, la disgrâce l'atteignit[4]. Dépouillé de ses honneurs et de ses biens, il dut entrer dans les ordres, devint évêque de Cotyæon en Phrygie, et vécut jusque au temps de l'empereur Léon (457-474). Suidas le qualifie de poète épique (ἐποποιός); mais il ne cite

1. Voy. plus haut, p. 804.
2. Édition critique annotée, de A. Wernicke, Leipzig, 1819. Même édition, revue et corrigée par K. Lehrs, à la suite de l'*Hésiode*, de Didot, Paris, 1839. Recension de A. Kœchly, Zurich, 1850.
3. Suidas, Κῦρος Πανοπολίτης et Θεοδόσιος ὁ μικρός. Cf. Évagrios, *Hist. eccl.*, I, 19.
4. Il semble qu'il fût encore païen alors. Suidas (Θεοδόσιος) : Καθαιρεῖται γοῦν... ὡς Ἕλλην καὶ βασιλείαν ἐλπίζων.

aucune de ses épopées, et nous en ignorons tout jusqu'aux titres[1]. Kyros ne nous est plus connu comme poète que par six épigrammes de l'*Anthologie*[2]. Ces courts morceaux sont d'un homme d'esprit et d'un versificateur habile, qui a profité des exemples de Nonnos.

Colouthos était, lui aussi, un Égyptien[3]. Né à Lycopolis dans la Thébaïde, il vécut, selon Suidas, au temps de l'empereur Anastase (491-518). Le même biographe lui attribue une épopée mythologique en dix livres, *la Chasse du sanglier de Calydon* (Καλυδωνιακά), qui semble avoir été son œuvre principale; une autre épopée. *les Persiques* (Περσικά), dont nous ignorons la nature; enfin, des *Éloges* en vers épiques, ('Εγκώμια δι' ἐπῶν). Il oublie de mentionner la seule œuvre de Colouthos qui ait subsisté, la courte épopée en 392 vers intitulée l'*Enlèvement d'Hélène* ('Ελένης ἁρπαγή). Le titre en indique suffisamment le sujet. On y retrouve la facture commune à l'école de Nonnos, mais c'est bien la plus médiocre production de tout ce groupe de poètes : rien de plus sec, de plus froid, ni, pour tout dire d'un mot. de plus insignifiant. Le texte en est, de plus, fort altéré[4].

Entre ces pâles imitateurs, le seul qui mérite d'être appelé poète est Musée. Sa personne nous est entièrement inconnue, mais sa manière le rattache manifeste-

1. On a vu plus haut (p. 906) pour quelles raisons il est impossible de souscrire à la conjecture de Benseler, qui lui attribuait le poème aujourd'hui anonyme *Sur la guerre contre les Blémyes*.

2. VIII, 557; IX, 136, 623, 808, 809; XV, 9.

3. Suidas, Κόλουθος. Les mss. l'appellent aussi Κόλλουθος.

4. L'édition princeps est celle d'Alde, Venise, 1504. La première édition critique fut établie par Bekker d'après le *Mutinensis*, Berlin, 1816. L'édition de Stanislas Julien, Paris, 1822, avec traduction française et scolies inédites tirées d'un *Parisinus*, a été reproduite à la suite de l'*Hésiode* de Didot, Paris, 1839, par K. Lehrs, qui a tenu compte des corrections dues à Hermann (Opusc., t. IV, p. 205-207).

ment à l'école de Nonnos [1]. Nous avons sous son nom un poème en 340 hexamètres, justement renommé, qui tient à la fois de l'épopée alexandrine et du roman d'amour [2]. C'est l'*Histoire d'Héro et de Léandre* (Τὰ καθ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρον). Il y raconte comment le jeune Léandre d'Abydos, venu à Sestos pour une fête, y aima la belle Héro, prêtresse d'Artémis; comment, aimé d'elle à son tour, il venait la trouver la nuit en franchissant à la nage l'Hellespont, lorsqu'elle allumait un signal de feu sur la tour qu'elle habitait; comment, une nuit, le signal ayant été éteint par le vent, Léandre, ballotté au hasard par les flots, se noya; et comment enfin Héro, voyant le cadavre rejeté sur le rivage, se donna la mort en se précipitant du haut de sa tour. L'aventure en elle-même est touchante, et le poète a su, malgré quelque affectation, la raconter avec une grâce émue. Il exprime, aussi simplement qu'on le pouvait alors, des sentiments naïfs et sincères, qu'il a le bon goût de ne pas délayer. Ses personnages ont un naturel délicat et nous attachent. C'est, de toutes les œuvres de la poésie grecque finissante, celle qui a le plus de charme. Elle n'a cessé d'être lue et goûtée jusqu'à notre temps, et elle le mérite [3].

1. Schwabs, *De Musæo Nonni imitatore*, Tubingue, 1876. Agathias (Anthol., V, 263) semble faire allusion à son poème; de même dans son *Histoire*, V, II. Musée ne peut donc être postérieur au VI[e] siècle, puisque Agathias est mort vers 580.

2. Éd. princ., Alde, Venise, 1494. Éd. de Passow, Leipzig, 1810, reproduite et améliorée par K. Lehrs dans l'*Hésiode* Didot, Paris, 1839. Éd. critique de Dilthey, Bonn, 1874. — Notes critiques de A. Koechly, *De Musæi grammatici codice Palatino*, Heidelberg, 1865; de A. Ludwich, *Jahrb. f. class. Phil.*, 1873, 1874, 1876, 1878; de Al. Rzach, *Zeitsch. f. d. oesterr. Gymn.*, 1878.

3. G. Knaack, *Hero und Leander* (dans le recueil intitulé *Festgabe für Franz Susemihl*), Leipzig, Teubner, 1898. Selon Knaack, Musée n'aurait fait qu'imiter Callimaque. En tout cas, c'est être original que d'imiter avec goût.

L'école de Nonnos semble avoir prolongé son influence sur l'épopée jusqu'aux derniers temps de l'hellénisme. On croit encore la sentir au VIIe siècle chez le poète Georges de Pisidie, qui fut diacre de Sainte-Sophie sous Héraclius (610-641)[1]. Auteur d'une *Héracliade*, où il racontait la victoire d'Héraclius sur Chosroès, Georges retraça, dans divers poèmes historiques, les grands événements de son temps, expéditions contre les Perses, défense de Constantinople attaquée par les Avares ; il composa aussi des poésies religieuses et morales, qui le classent bien plutôt parmi les littérateurs byzantins[2]. Mais en un autre sens, il est le dernier des poètes de tradition grecque.

V

Deux autres genres de poésie, plus modestes, n'avaient cessé d'être en honneur dans la société grecque de l'empire : l'épigramme, d'une part, et la poésie amoureuse, dite Anacréontique, de l'autre. L'une et l'autre se condensent, pour ainsi dire, au temps où nous sommes arrivés, dans des recueils qui nous fournissent une occasion naturelle d'en reprendre l'histoire et de la conduire à sa fin.

Nous avons parlé plus haut des recueils d'épigrammes de Méléagre, de Philippe, de Straton, et de quelques autres. Au VIe siècle, une œuvre analogue fut tentée par Agathias de Myrrhina, qui fut avocat à Constantinople sous Justinien, se fit connaître par un ouvrage historique dont nous parlerons plus loin, et mourut entre 577 et 582. Poète d'épigrammes lui-même, il eut l'idée de composer un recueil d'épigrammes « nouvelles » (Κύ-

1. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Liter.*, § 184.
2. Bardenhewer, *Patrologie*, § 86.

κλος τῶν νέων ἐπιγραμμάτων), où il rassembla, avec les siennes, quelques-unes des meilleures parmi celles des derniers siècles ou de son temps[1]. Ce recueil est un des éléments de notre Anthologie palatine, où l'on en peut lire encore les prologues (IV, 3 et 3[b], Stadtmüller). Quelques-uns des poètes qui y figuraient sont dignes d'être cités.

Au IV[e] siècle appartient Métrodoros, qui semble avoir vécu au temps de Constantin[2]. Auteur de divers ouvrages perdus d'astronomie et de géométrie, il est surtout connu par une série de trente *Épigrammes arithmétiques* (ἐπιγράμμ. ἀριθμητικά, Anth. Pal. XIV, 116-146) : énoncés assez agréables de petits problèmes élémentaires, qu'il s'amuse à mettre en forme dramatique.

Cent ans plus tard, nous trouvons un des poètes les plus intéressants de ce groupe, Palladas d'Alexandrie, contemporain d'Arcadius[3]. Lui-même nous fait savoir qu'il était grammairien et pauvre (*Anth. pal.* IX, 168, 169 etc.), et que, sur le tard, il renonça à une profession qui ne le nourrissait plus (ibid. 171). Une de ses épigrammes (IX, 400) est adressée à Hypatie, qui enseigna à Alexandrie jusqu'en 415. Le grand nombre de morceaux de lui conservés dans l'Anthologie atteste sa réputation, qui n'est pas entièrement imméritée[4]. Sur les cent cinquante inscrits à son nom, quelques-uns au moins, surtout ceux où il se plaint de son sort, ont une certaine franchise âpre et caustique. Il se sert tantôt de l'hexamètre, tantôt du distique, tantôt de l'iambe, avec une égale facilité, qui touche au défaut.

1. Suidas, Ἀγαθίας. *Anthol. Pal.*, IV, 3, où le titre donné dans la note préliminaire est Συλλογὴ νέων ἐπιγραμμάτων. Cf. Agathias, *Histoire*, Préf., 6. — Pauly-Wissowa, art. *Anthologia* et *Agathias*.

2. Socrate, *Hist. eccl.*, I, 19. Jacobs, *Anthol.*, t. XIII, p. 917.

3. Jacobs, *Anth.*, t. XIII, p. 927.

4. Voy. *Anth. Pal.*, IX, 380.

Comme on pouvait s'y attendre, le VIe siècle est plus largement représenté dans le *Cycle* d'Agathias. Autour de lui, figurent les poètes de la cour d'Anastase, de Justin et de Justinien. Tous avec le même genre d'esprit, plus ou moins apprêté et précieux, tous très imbus de rhétorique, mais quelques-uns non dépourvus de qualités réelles. Nourris de Callimaque, de Théocrite, des épigrammatistes anciens, ils font preuve encore de goût et de finesse, ils ont du trait et parfois du sentiment. Le tour de leur style est assez élégant, leur phrase poétique bien dégagée, leur versification soignée, quoique affranchie en général des règles rigoureuses de Nonnos. — Agathias lui-même, comme une sorte de chef d'école, figure là avec une centaine d'épigrammes, qui sont parmi les mieux faites. Sa marque propre est un certain pédantisme, qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'être agréable le plus souvent. Il tourne coquettement un madrigal, il sait dire joliment de petites choses, ce qui est le propre du genre. Outre ses épigrammes, il avait composé divers poèmes, un entre autres intitulé Δαφνιακά en neuf livres (Anth. de Jacobs, IV, p. 15)[1]. — Marianos, d'Éleuthéropolis en Palestine, patrice sous Anastase, avait paraphrasé en iambes, selon Suidas, une partie des œuvres de Théocrite, d'Apollonios de Rhodes, de Callimaque, d'Aratos, de Nicandre. Nous n'avons de lui que cinq épigrammes, d'un style médiocre. C'est le moindre poète de ce groupe[2]. — Makédonios de Thessalonique[3], grand personnage, consul même, a dû être un des beaux esprits les plus remarqués de l'entourage de Justinien : il excelle à tirer un court développement d'une métaphore qu'il développe adroitement ; le savoir-faire et le tour ingénieux s'allient chez lui à l'élégance naturelle.

1. Suidas, Ἀγαθίας.
2. Suidas, Μαριανός.
3. Suidas, Ἀγαθίας. *Anth. Pal.*, VI, 69, Μακηδονίου ὑπάτου.

— Paul, appelé *le Silentiaire* (Σιλεντιάριος) [1], est peut-être le mieux doué de ces poètes. Issu d'une famille distinguée et opulente, il vécut par goût dans l'étude. Ses épigrammes amoureuses sont remarquables par la vivacité et la sincérité du sentiment : il y a chez lui de la passion, de la grâce naturelle, et quelque chose de vraiment personnel. Nous avons du même auteur deux poèmes descriptifs en hexamètres, l'un *Sur la grande Église* (Sainte Sophie), Ἔκφρασις τῆς Μεγαλῆς Ἐκκλησίας, l'autre *Sur l'Ambon* de la même église, Ἔκφρασις τοῦ Ἄμβωνος. Fort curieux l'un et l'autre pour l'histoire de l'art, ils ne sont pas d'ailleurs indignes de son talent [2]. Un autre poème, en dimètres iambiques, *Sur les thermes pythiques* (Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά), semble lui avoir été attribué à tort [3]. — Julien d'Égypte [4], qui fut préfet de cette province, sous Justinien probablement, nous a laissé soixante-douze épigrammes, la plupart spirituellement tournées, à propos d'offrandes ou de statues. — Léontios, dit le *Scolastique* (l'avocat), semble bien devoir être rattaché aussi à cette même pléiade [5]. Il nous reste de lui vingt-trois épigrammes, où il célèbre avec élégance quelques œuvres d'art et quelques édifices de Constantinople, et, par occasion, ses danseuses, ses cochers, ses citharèdes et ses rhéteurs. — Rufin, auteur d'épigrammes érotiques, est d'époque inconnue.

Cette floraison tardive a pu se prolonger au delà du VIe siècle. Mais il serait sans intérêt de chercher péniblement à mettre des dates incertaines sur des noms obs-

1. Agathias, *Hist.* V, p. 153. Ce titre désignait une des charges de la cour.

2. *Descriptio Magnæ ecclesiæ et Ambonis*, éd. Graefe, Leipzig, 1822; et, dans le *Corpus scriptor. hist. byzant.*, éd. de Bekker, Bonn, 1837.

3. Anthol. Jacobs, t. IV, p. 64.

4. Notice, Anthol. Jacobs, t. XIII, p. 906. — Épigrammes, même anthologie, III, p. 195.

5. Notice, Anth. Jacobs, t. XIII, p. 911; Épig., t. IV, p. 73.

curs. Sans suivre plus loin les destinées d'une poésie insignifiante, disons seulement comment elles vinrent aboutir à la constitution de l'*Anthologie* que nous possédons [1].

Nous ne savons rien de précis sur les tentatives qui purent être faites, antérieurement au xe siècle, pour fondre ensemble les divers recueils dont nous avons parlé. Deux seulement de ces anthologies rudimentaires nous sont parvenues (*Sylloge Euphemiana* et *Sylloge Parisina*) [2]. — Mais la plus importante de beaucoup est celle qui fut constituée au commencement du xe siècle par Constantin Képhalas. Divisée comme le *Cycle* d'Agathias en sections, d'après la nature des sujets, cette anthologie semble avoir compris huit des quinze livres de notre anthologie palatine : le IVe, composé des prologues des recueils de Méléagre, de Philippe et d'Agathias ; le Ve ('Ερωτικά), le VIe ('Αναθηματικά), le VIIe ('Επιτύμβια), le IXe ('Επιδεικτικά), le Xe (Προτρεπτικά), le XIe (Σκωπτικά), le XIIe, qui n'était autre que la Μοῦσα παιδική de Straton. Constantin avait réuni dans chacun de ces livres les morceaux des recueils antérieurs qui lui avaient paru les plus dignes d'être choisis, quelquefois en laissant subsister l'arrangement primitif, quelquefois en l'altérant ; il y ajouta diverses inscriptions de statues et d'œuvres d'art. — Au xive siècle, le moine Maxime Planude composa à Constantinople une nouvelle Anthologie ('Ανθολογία διαφόρων ἐπιγραμμάτων) en sept livres, également distingués les uns des autres par la nature des sujets [3]. Il s'était servi grandement de l'ouvrage de Constantin, mais il le complétait dans quelques parties

1. Pauly-Wissowa, art. *Anthologia*, de L. Schmidt et Reitzenstein.

2. Dilthey, *De epigrammatum syllogis quibusdam minoribus*, Gœttingue, 1887.

3. L'ordre primitif de Planude est conservé dans le ms. de la Bibl. de Saint-Marc, n° 481.

par de nouveaux emprunts aux recueils que Constantin lui-même avait mis à profit et par quelques autres additions. Cette anthologie de Planude a été longtemps la seule connue en Occident. — Ce fut seulement au début du XVII[e] siècle que Saumaise attira l'attention sur un manuscrit qui était alors dans la bibliothèque palatine d'Heidelberg ; il en tira bon nombre d'épigrammes inédites, qu'il publia en 1607. C'est l'anthologie contenue dans ce manuscrit qu'on a pris l'habitude d'appeler Anthologie palatine. Elle a pour fond l'anthologie de Constantin Képhalas, mais grossie d'additions importantes : les plus essentielles sont : d'abord, trois livres au début, l. I (Χριστιανικὰ ἐπιγράμματα), l. II (Χριστοδώρου ἔκφρασις), l. III (Ἐν Κυζικῷ ἐπιγράμματα, inscription du temple de la reine Apollonis à Cyzique) ; puis, entre le VII[e] et le IX[e] livre de Képhalas, un VIII[e] livre, formé de 254 épigrammes de Grégoire de Nazianze ; enfin, après la *Muse* de Straton qui terminait le recueil de Képhalas, trois livres supplémentaires, l. XIII (Ἐπιγράμματα διαφόρων μέτρων), l. XIV (Προβλήματα ἀριθμητικά, Αἰνίγματα, Χρησμοί), l. XV (Συμμικτά τινα)[1]. Cette anthologie, ainsi constituée, comprend toutes les épigrammes que les anciens ont recueillies. Mais les inscriptions lapidaires nous en ont fourni beaucoup d'autres, sans parler de celles qui sont éparses chez divers auteurs. C'est la matière des suppléments à l'Anthologie qui ont déjà paru et de ceux qui devront paraître, à mesure que se produiront des découvertes nouvelles.

Avec l'Anthologie, le même manuscrit palatin nous a conservé aussi le recueil des *Poèmes anacréontiques*

1. Le ms. palatin contient en outre les descriptions en vers de Paul le Silentiaire et de Jean de Gaza, deux poèmes théologiques de Grégoire de Nazianze, et les *Anacreontea* dont nous parlerons plus loin.

('Ἀνακρεόντεια). On a vu, au tome II de cet ouvrage, pour quelles raisons ces courtes compositions ne pouvaient plus aujourd'hui être attribuées au poète Anacréon de Téos [1]. En réalité, elles semblent dater toutes de la période impériale. La critique moderne s'est appliquée à en distinguer les diverses couches ; et, bien que, dans le détail, il y ait encore des divergences d'opinion sensibles, on peut dégager déjà de ces discussions quelques conclusions générales, qui ont leur intérêt pour l'histoire de la poésie grecque sous l'empire [2]. — Un premier groupe, composé lui-même de trois éléments distincts et sans doute d'âges différents (Hémiambes, n° 1, 3, 5-14 ; ioniques brisés et logaèdes, 15-20 ; hémiambes et ioniques brisés, 21-32), paraît devoir être rapporté aux deux ou trois premiers siècles de l'empire. Destinées à être chantées dans les banquets, ces poésies avaient cours parmi la jeunesse élégante, qui fréquentait alors les principaux centres d'étude [3]. — Un second groupe, également complexe (33-59), trahit, par diverses particularités de langue et de métrique, une origine plus tardive. On peut le rapporter à la fin du Bas Empire, depuis le IIIe siècle environ jusqu'à la période byzantine. Du reste, la destination en est identique, et ces poésies ont dû naître, sous l'influence de la sophistique, dans le même milieu que les précédentes.

Nous n'avons pas à revenir ici sur l'appréciation qui en a été donnée précédemment. Leur caractère est en rapport avec les habitudes du temps. Il y a, certes, de la grâce et un enjouement aimable dans un grand nom-

1. Tome II, p. 257 et suiv. Voir aussi, dans Pauly-Wissowa, l'art. *Anacreon*, de Crusius.

2. Fr. Haussen, *Anacreonteorum sylloge palatina recensetur et explicatur*, Lipsiæ, 1884, Préface. Stark, *Quæstionum Anacreont. libri duo*, Lipsiæ, 1846. Art. de Haussen et de Crusius dans le *Philologus*, t. XLVI, XLVII, LII et Suppl. Bd. V, 2.

3. Aulu-Gelle, XIX, 9.

bre de ces morceaux. Mais tous ces poètes anonymes jouent avec des images, des tours de phrase, des inventions, des souvenirs, qui se répètent sans cesse. L'imitation est le fond même de leur poésie. On ne saurait tirer de toutes leurs chansons un renseignement quelconque, ni sur eux-mêmes, ni sur les personnes ou les choses de leur temps.

Le recueil dont nous parlons est manifestement un extrait de plusieurs autres analogues. Il y a lieu de croire que de tels recueils ont dû être assez nombreux dans les derniers siècles de l'hellénisme. Cette poésie, facile et frivole, convenait bien, par son élégance superficielle, à cet âge de sophistique. Sans parler des poésies chrétiennes de forme anacréontique dues à Grégoire de Nazianze et à Synésios, d'autres manuscrits que celui de l'anthologie palatine conservent encore des séries de chants du même genre. Parmi ceux qui ont été publiés, un manuscrit de la bibliothèque des Barberini nous a livré une sorte de courte anthologie anacréontique, où figurent spécialement des poètes des derniers temps de l'hellénisme ou de la période byzantine [1]. Nous y retrouvons l'école de Gaza dont nous avons parlé plus haut; et nous savons d'ailleurs qu'elle était précisément renommée pour la poésie anacréontique [2]. Sans doute, comme l'a supposé Crusius (art. cité), ce genre dut être florissant, aux ve et vi^{e} siècles, parmi les maîtres et les étudiants des écoles de rhétorique ou de droit de Bérytos, de Césarée, de Gaza. Un morceau du recueil en question, sans nom d'auteur, est dédié à un Colouthos, qui semble bien être l'auteur de l'*Enlèvement d'Hélène* [3].

1. Barberinus 246 (xie siècle), publié dans Bergk, *Poetæ lyr. gr.*, t. III, p. 339, sous le titre de *Appendix Anacreonteorum*.

2. Scol. de Jean de Gaza, *Description* : Ἐλλόγιμοι ταύτης τῆς πόλεως Ἰωάννης, Προκόπιος,.. καὶ οἱ τῶν Ἀνακρεοντείων ποιηταὶ διάφοροι.

3. Le ms. donne un nom estropié, Ἀκολούθου. La restitution du vrai nom est due à H. Weil (*Revue crit.*, 1870, p. 401).

Six poèmes d'étendue diverse y portent le nom de Jean de Gaza déjà mentionné plus haut parmi les poètes épiques et les sophistes du VIe siècle. Au même temps semble appartenir Georges le Grammairien, dont il nous reste huit morceaux. D'autres poèmes du même recueil sont l'œuvre de poètes obscurs du IXe ou du Xe siècle (Constantin de Sicile, Léon, etc.) Nous saisissons donc là sur le fait la durée d'un genre qui devait se perpétuer dans la période byzantine : il n'y avait, en effet, aucune raison pour qu'il disparût, puisqu'il ne tenait à aucune institution ni à aucun temps. Toutes ces poésies sont étrangement fastidieuses, soit par leur platitude maniérée, soit par une obscurité qui provient à la fois du vague de la pensée et de la recherche impuissante de l'expression [1].

Un dernier recueil en vers, qui semble avoir été constitué au temps de Justinien, doit être encore mentionné ici : c'est celui des *Oracles Sibyllins* (Χρησμοὶ Σιβυλλιακοί)[2]. Les poésies, judéo-helléniques et judéo-chrétiennes, qui le composent, n'avaient primitivement aucun lien entre elles : les plus anciennes (l. III, 97-294 et 489-828) paraissent remonter jusqu'au temps d'Antiochus Épiphane (171-168 av. J.-C.); d'autres (l. IV) datent des années qui suivirent l'éruption du Vésuve (79 ap. J.-C.);

1. La structure par stances et refrains (οἶκοι, κουκούλια), qui y est ordinaire, y dénote sans doute l'influence d'un accompagnement musical.

2. Édités pour la première fois à Bâle, chez Herbst, 1545; complétés peu à peu, grâce à de nouvelles découvertes, en particulier par Angelo Mai, qui publia en 1817 le livre XIV, retrouvé par lui à Milan, et, en 1828, les livres XI, XII et XIII, d'après des mss. du Vatican. Éditions de C. Alexandre, avec des Excursus très importants, Paris, Didot, 1841 et 1869; de Friedlieb, Leipzig, 1852; de A. Rzach, Leipzig, 1891, texte critique, le meilleur que nous ayons aujourd'hui. Sur les parties du recueil et leur histoire, voir Bouché-Leclercq, *Hist. de la divination*, t. II, p. 203-214, et la note 1 de la page 200.

d'autres encore, du second siècle (Prologue, morceaux des livres III et VIII); deux livres du recueil, les VIe et VIIe, ont été composés avant le milieu du IIIe siècle, sous Alexandre Sévère; quatre autres (XI-XIV) à la fin du même siècle, au temps d'Odenat (mort en 267); le reste de la compilation n'est qu'un amas incohérent, auquel il est impossible d'assigner aucune date. Ce qui est commun à toutes ces poésies, c'est le caractère sombre, la malédiction prophétique, l'annonce des catastrophes vengeresses. Adoptées par les docteurs chrétiens, qui s'en servirent dans leur guerre contre l'hellénisme, elles reçurent d'eux une consécration qui les fit vivre. Au VIe siècle, un diascévaste essaya de leur donner une sorte d'unité artificielle, en composant de ces morceaux épars une histoire du monde; il semble n'avoir pas poussé cette tentative d'organisation au delà du second livre. L'ensemble, tel que nous le possédons, n'est en somme qu'un assemblage confus. La langue en est d'ailleurs le plus souvent obscure, incorrecte, violente, quelquefois inculte. Mais, en partie à cause de cela même, cette poésie étrange a exercé une influence profonde sur les imaginations, et, si elle est par elle-même en dehors de la littérature, elle s'y rattache cependant en raison de cette puissance indéniable de suggestion.

VI

Sauf quelques exceptions, la poésie de ces derniers siècles, comme on vient de le voir, dépend étroitement de la sophistique. L'histoire, dont nous avons maintenant à parler brièvement, ne s'en affranchit guère, elle non plus.

Eunape avait, pour ainsi dire, scellé l'union de ces



deux genres, si peu faits cependant pour se confondre : les principaux historiens dont il va être question sont, en général, à des degrés divers, des continuateurs et des imitateurs d'Eunape. D'ailleurs les sérieuses qualités qui donnent seules à l'histoire sa valeur propre, celles qui l'affranchissent de la vaine rhétorique, intelligence sûre et large des événements, sens philosophique de la vie sociale, amour élevé de la vérité, tout cela manquait absolument à ce temps. Privé de ses éléments naturels, le genre historique était condamné à flotter trop souvent entre la chronique terre à terre, le lieu commun banal, et le commérage sans portée.

Le seul historien dont le nom ait quelque relief au ve siècle est Zosime [1]. Il n'est pas impossible qu'il soit identique au rhéteur de ce nom, originaire de Gaza ou d'Ascalon, que Suidas mentionne comme ayant vécu encore au temps d'Anastase [2]; mais il est plus probable qu'il faut voir en lui un autre personnage, antérieur d'un certain nombre d'années. D'après Photius, il fut avocat du fisc et reçut le titre de comte du palais [3]; Évagrios nous apprend qu'il vécut au milieu du ve siècle, sous Théodose II et ses successeurs [4]. C'est ce que confirme son œuvre même. Cette œuvre nous est parvenue; elle est intitulée *Histoire contemporaine* (Ἱστορία νέα) et comprend six livres. Le premier, qui est un résumé rapide de l'histoire de l'empire depuis Auguste jusqu'à Dioclétien, doit être considéré comme une introduction à l'ouvrage proprement dit, dans lequel Zosime s'était proposé de retracer les événements du ive siècle et de

1. Heyne, Préface de l'édition de Zosime dans la collection byzantine de Bonn.
2. Suidas, Ζώσιμος Γαζαῖος. Dans cette courte notice, le lexicographe ne fait aucune mention d'ouvrages historiques.
3. Photius, cod. 98.
4. Évagrios, *Hist. eccl.*, III, 41.

son propre temps. Les livres II, III et IV vont de la mort de Dioclétien à celle de Théodose en 395. Les livres V et VI retracent, avec une ampleur de développement toujours croissante, le règne d'Arcadius et les premières années de Théodose II. Photius, qui lisait encore l'histoire d'Eunape dans son intégrité, nous apprend que Zosime n'avait guère fait que l'abréger. Cela ne peut s'appliquer en tout cas qu'aux règnes de Constantin et de ses fils, de Julien, de Jovien, de Valens, de Théodose et à une partie de celui d'Arcadius, puisque le récit d'Eunape n'allait pas au delà. Plus loin, Zosime devait reprendre son indépendance. Son récit s'arrête aujourd'hui à la prise de Rome par Alaric en 410; et il en était ainsi déjà dans l'exemplaire que lisait Photius. L'ouvrage est par conséquent incomplet [1], soit que l'auteur n'ait pas pu le pousser plus loin, soit qu'il ait été mutilé après sa mort.

Quelque attaché qu'il fût à Eunape, Zosime eut certainement des visées plus hautes, qu'il a déclarées lui-même. Polybe fut son modèle. De même que celui-ci avait autrefois montré l'accroissement de la puissance romaine dans une période décisive de son existence, de même il voulait, lui, en exposer le déclin dans une période également décisive en sens contraire (I, 57). C'était là incontestablement une vue d'historien, qui aurait pu donner à son ouvrage une valeur réelle, s'il eût été capable d'en tirer parti. Par malheur, Zosime, entreprenant d'analyser les causes de la décadence romaine, était loin d'avoir l'étoffe d'un Montesquieu. Celles qu'il aperçoit sont l'ambition, l'incapacité des chefs, les abus du pouvoir absolu, la destruction de la religion nationale. De ces causes, les deux dernières seules sont intéressantes. Mais Zosime ne sait pas en suivre l'effet

1. Voir IV, 59.



dans le détail. Les vices qu'il signale sont ceux de certains princes, et non ceux de l'institution impériale elle-même. Quant à la destruction de la religion nationale, il la considère en païen superstitieux, au jugement de qui les dieux, négligés ou reniés, ont retiré à l'empire leur protection. C'était déjà le point de vue d'Eunape. Comme lui aussi et pour la même raison, Zosime est sévère pour les empereurs qui ont favorisé le christianisme, pour Constantin et Théodose particulièrement. En somme, l'histoire qu'il nous a laissée, sans répondre à ce qu'elle semble promettre, est encore une des meilleures œuvres historiques de ces derniers temps. Nette et judicieuse, bien informée, sincère, elle est de plus clairement écrite, sans longueur, sans mauvais goût, et d'une forme beaucoup moins prétentieuse que celle d'Eunape [1].

Des autres historiens du même siècle, dont il nous reste des fragments de quelque importance, deux seulement sont à distinguer ici : Priscos et Malchos. — Priscos, né à Panion en Thrace, fut sophiste, puis homme d'État sous Théodose II et Marcien [2]. Les *Déclamations* (Μελέται) et les *Lettres* que lui attribue Suidas sont perdues. Son œuvre historique, en huit livres, semble avoir porté le titre général d'*Histoire byzantine* (Ἱστορία Βυζαντιακή) : mais diverses parties étaient désignées par des titres distincts (Τὰ κατ' Ἀττήλαν, Ἱστορία Γοτθική); elle se rapportait aux choses contemporaines [3]. Il nous en reste des fragments étendus, consistant en récits de

1. Photius, cod. 98. Comme l'histoire d'Eunape, et pour les mêmes raisons, celle de Zosime fut soumise à une révision qui en fit disparaître les passages les plus offensants pour le christianisme. Cette seconde édition était déjà la seule que Photius pût se procurer et c'est celle qui nous est parvenue.

2. Suidas, Πρίσκος Πανίτης. — C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, IV, p. 69.

3. Évagrios, *Hist. eccl.*, I, 16, 17.

sièges, d'ambassades et de négociations, parmi lesquelles figure celle dont Priscos lui-même fut chargé [1]. Autant qu'on en peut juger, son ouvrage offrait un exposé des faits détaillé, exact et assez clair, mais monotone et terne, qui ressemblait plus à un journal qu'à une histoire proprement dite [2]. — Malchos, de Philadelphie en Syrie, agrandit et continua, quelques années plus tard, le récit de Priscos [3]. Son histoire byzantine (Βυζαντιακά, en sept livres) commençait à Constantin et devait aller jusqu'à l'avènement d'Anastase (491) [4]. Il semble avoir été interrompu par la mort de l'auteur. Photius en fait un grand éloge, que les fragments ne justifient pas [5]. L'œuvre de Malchos, intéressante par les faits eux-mêmes et empreinte d'une certaine couleur dramatique [6], ne paraît pas s'être élevée au-dessus de la médiocrité.

Candidus d'Isaurie, Capiton de Lycie, Eustathios d'Épiphanie en Syrie, autres historiens de la fin du v[e] siècle ou du commencement du vi[e], n'étant plus connus que par quelques fragments ou par un petit nombre de témoignages, n'ont plus pour nous de physionomie vraiment individuelle, qui les rendent dignes du moindre intérêt littéraire [7].

Cette lignée d'historiens se continue sans interrup-

1. Fragments de Priscos, C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 71 et suiv. ; Dindorf, *Hist. Gr. min.*, I, p. 275 et suiv.
2. Voir par exemple le fr. 8 de Dindorf, contenant tout le récit de l'ambassade auprès d'Attila dont Priscos fit partie.
3. Suidas, Μάλχος.
4. C. Müller, *Hist. Gr. fr.*, IV, p. 111. Dindorf, *Hist. Gr. min.*, I, p. 383.
5. Photius, cod. 78.
6. Suidas, art. cité : Τὸν ἐμπρησμὸν τῆς δημοσίας βιβλιοθήκης.. καὶ ἄλλα τινὰ διεξέρχεται μάλα σεμνῶς καὶ τραγῳδίας δίκην ἀποθρηνῶν αὐτά.
7. C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, p. 133, 135, 138. Dindorf, *Hist. Gr. min.*, I, p. 441, 353.

tion à travers tout le vi[e] siècle et au delà ; et bien qu'on soit habitué à compter plutôt ceux de ce temps parmi les Byzantins, il faut reconnaître qu'ils ne diffèrent de leurs prédécesseurs par aucun caractère nouveau. Leur art, d'une manière générale, n'est pas inférieur. non plus que leur conception du rôle de l'histoire. C'est pourquoi, sans entrer à leur sujet dans aucun détail, nous devons au moins les mettre ici à leur place, dans la série qui se prolonge par eux jusqu'au milieu du viii[e] siècle.

L'historien le plus renommé du vi[e] siècle est Procope, de Césarée en Palestine[1]. Né vers la fin du v[e] siècle, d'abord rhéteur et avocat, puis investi de charges publiques dès le règne d'Anastase, il s'attache, sous Justinien, à la fortune de Bélisaire, qu'il accompagne comme conseiller, en Arménie, en Afrique et en Italie. Les plus hautes dignités lui échurent successivement. Il devint sénateur, puis préfet de la ville en 562. Mais sa fortune s'arrêta là. Compromis dans une conspiration et disgracié, il mourut peu après. Son grand ouvrage historique est le récit en huit livres des *Guerres du règne de Justinien* (Περὶ πολέμων) ; guerre contre les Perses (Περσικά, l. I et II), guerre contre les Vandales (Βανδηλικά, l. III et IV), guerre contre les Ostrogoths (Γοτθικά), l. V, VI et VII). Achevés en 551, les sept premiers livres de l'ouvrage furent complétés, en 554, par un huitième livre, qui résumait toute l'histoire du règne jusqu'à cette date. Cette grande œuvre, remarquable par son ampleur, par l'étendue et la variété des informations, par la valeur, même littéraire, de certaines descriptions, est la plus importante que les derniers siècles de l'hellénisme aient produite dans le genre historique. Procope,

1. Suidas, Προκόπιος Ἰλλούστριος; Photius, cod. 63 (cf. cod. 206 où, à propos du rhéteur Procope de Gaza, il atteste la renommée de l'historien son homonyme). Éd. Dindorf, Bonn, 1833-1838.

encouragé par le succès qu'elle obtint et qu'il atteste lui-même (l. VIII, début), publia un peu plus tard (après 558) un second ouvrage en six livres *Sur les constructions* de Justinien (Περὶ κτισμάτων), plein de renseignements précieux pour l'histoire de l'art et de l'administration byzantine. Ce qu'on peut reprocher le plus à ces deux compositions, mais surtout à la seconde, c'est le ton de panégyrique, qui était d'ailleurs imposé à l'auteur. Il prenait sa revanche, comme on le sait, dans sa célèbre *Histoire secrète* (Ἀνέκδοτα), qui ne put être divulguée qu'après sa mort et quand la dynastie de Justinien eut disparu ; pamphlet acerbe, qui retrace, jusqu'à l'année 559, les scandales, les intrigues, les prodigalités et le luxe de la Cour, et qui flétrit les personnages que Procope avait le plus loués dans ses écrits publics, en particulier Justinien et sa femme Théodora, Bélisaire lui-même et sa femme Antonina. L'authenticité de cette *Histoire secrète* n'est plus mise en doute ; la véracité de l'auteur ne semble pas pouvoir l'être non plus, en ce sens tout au moins qu'il répète avec exactitude ce qui se disait tout bas dans les cercles bien informés de Byzance ; mais il va sans dire que de tels propos, même vrais, ne peuvent former qu'un élément du jugement définitif de l'histoire, bien que Procope s'y délecte, sans en montrer la contre-partie.

Quoi qu'il en soit, les trois ouvrages historiques de Procope, lorsqu'on les rapproche et qu'on les corrige l'un par l'autre, ont une valeur incontestable. L'auteur d'une telle œuvre se révèle comme un homme qui a possédé l'expérience de la vie, qui a su s'informer, observer, juger, et qui, écrivant au moment où la monarchie romaine d'Orient tournait définitivement au despotisme byzantin, a eu le talent de faire revivre la société de son temps dans des récits et des descriptions qu'on lit encore avec intérêt. Tout cela, il est vrai, ne suffit pas

à faire un historien au sens élevé du mot, et Procope, tantôt narrateur officiel, tantôt chroniqueur, ne saurait prétendre à ce titre. Comme prosateur, s'il peut être compté parmi les meilleurs de son temps, cela ne veut pas dire qu'il ait produit une œuvre littéraire vraiment distinguée. Son style, passablement correct et dégagé, n'est pas exempt de l'élégance sophistique qui régnait alors.

Procope eut pour continuateur Agathias de Myrina, le même dont nous avons parlé un peu plus haut à propos de ses poésies [1]. Ses *Histoires* (Ἱστορίαι), en cinq livres, reprennent le récit de Procope au point où celui l'avait laissé, c'est-à-dire à l'année 552, et le conduisent jusqu'en 558. Agathias écrivit cet ouvrage peu de temps sans doute après la mort de Justinien [2] ; il avait l'intention d'arriver jusqu'aux événements tout à fait contemporains, mais, pour une raison ou une autre, il ne réalisa pas son dessein. Son histoire n'embrasse qu'un espace de six années, pour lequel elle constitue notre principale source d'information [3]. Exact et bien renseigné, Agathias expose clairement, mais sans agrément ni véritable élégance : sa phrase, souvent longue, est médiocrement construite ; et, çà et là, chez le narrateur, se laisse trop voir le sophiste qui croit embellir son récit par des artifices de rhétorique [4].

L'œuvre interrompue d'Agathias fut reprise bientôt après par Ménandre, qu'on appelle Προτίκτωρ, *Protector*, « garde du corps ». Celui-ci écrivait sous l'empereur

1. Voir plus haut, p. 1004. Niebuhr, *Commentatio de vita Agathiæ ejusque libris historiarum*, en tête de son édition (Bonn, 1828) et dans les *Histor. Gr. min.* de Dindorf, t. II, p. 11.

2. Agathias, *Hist.*, Préface, Éd. de Paris (1660), p. 7. D.

3. Sommaire dans l'éd. de Bonn et dans les *Hist. Gr. min.* de Dindorf, t. II, p. XIX.

4. Voir l. I, § 12 et 13, l'étrange récit relatif à un épisode du siège de Lucques par Narsès.

Maurice (582-602)[1]. Commençant à l'année 558, où Agathias s'était arrêté, il avait conduit son récit, qui comprenait plus de huit livres, jusqu'à l'année 582, date de l'avènement de Maurice. Il comprenait donc, avec la fin du règne de Justinien, les règnes de Justin II et de Tibère. Les fragments assez étendus qui nous en restent renferment d'intéressants détails sur les peuples barbares auxquels l'empire d'Orient eut alors affaire, Avares, Sarrasins, Turcs, Lombards, Alains, Perses[2]. Imitateur d'Agathias, Ménandre lui est sensiblement inférieur comme écrivain. C'est assez dire que le mérite littéraire de son œuvre n'est pas grand.

Ménandre, à son tour, eut un continuateur au VIIe siècle en la personne de ce Théophylactos (dit Simocattès) dont nous avons cité plus haut la collection épistolaire[3]. L'ouvrage où il racontait le règne de l'empereur Maurice (582-602) nous a été conservé[4]. Diffus, prétentieux, plein de réflexions insignifiantes, il révèle déjà toute la faiblesse d'esprit de l'âge byzantin.

Sans nous arrêter à d'autres historiens tout à fait secondaires du VIe siècle, tels que Nonnosos, Théophane de Byzance, Jean d'Épiphania, Pierre le Patrice[5], mentionnons encore, comme les derniers représentants de la tradition hellénique dans l'histoire : Hésychios de Milet

1. Suidas, Μένανδρος Προτίκτωρ ; l'article est un extrait de la préface de Ménandre, qui donne d'intéressants détails snr lui-même.

2. Fragments de Ménandre, C. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, IV, p. 200, et Dindorf, *Hist. Gr. min.*, II, p. 1.

3. Voir page 992.

4. Édition de Bekker, Bonn, 1834, dans le *Corpus scriptor. histor. byzant.*

5. Nonnosos, notice et frag. dans C. Müller, *Hist. Græc. fr.*, IV, p. 178 et Dindorf, *Hist. Gr. min.*, I, p. 473. Phot., cod. 3. — Théophane de Byzance, C. Müller, IV, p. 270 et Dindorf, I, p. 446. — Jean d'Épiphania, C. Müller, IV, p. 272; Dindorf, I, p. 375. — Pierre le Patrice, C. Müller, IV, p. 181 ; Dindorf, I, p. 425.

(première moitié du VI[e] siècle)[1], qui, outre le recueil biographique dont nous avons parlé plus haut, composa une *Chronique* embrassant toute l'histoire romaine jusqu'à Anastase (Ἱστορία Ῥωμαϊκή τε καὶ Παντοδαπή), ainsi que d'autres ouvrages moins importants ; — Jean d'Antioche (VII[e] siècle), à qui l'on doit une chronique (Ἱστορία χρονική), sérieuse et intéressante, mais surtout composée avec des extraits d'historiens antérieurs[2] ; — enfin les chronographes Eustathe d'Épiphanie (VI[e] siècle)[3] et Jean Malalas (fin du VIII[e] siècle). La pauvre *Chronographie* de ce dernier, aujourd'hui mutilée au commencement et à la fin, s'étendait à l'histoire entière du monde, depuis la création jusqu'à la fin du règne de Justinien[4]. Si nous la citons ici, toute misérable qu'elle est d'ailleurs, c'est parce qu'elle offrait l'exemple le plus frappant du procédé de compilation sans art et sans critique, réglé uniquement par une curiosité inepte, auquel aboutissait alors l'historiographie. C'est ce livre en effet, selon Krumbacher, qui a servi de type, jusqu'au XIII[e] siècle, aux chroniques des moines[5]. Jean Malalas est vraiment, dans l'historiographie, le premier des Byzantins.

En dehors de l'histoire proprement dite, mais dans un domaine très voisin, doit être placé ici un érudit du VI[e] siècle, Jean Laurentius le Lydien[6]. Né vers 490 à Philadelphie en Lydie, Jean Laurentius exerça de hautes fonctions officielles dès le règne d'Anastase et jusque

1. Suidas, Ἡσύχιος Μιλήσιος ; Photius, cod. 69. — Notice et fragments, C. Müller, *Hist. Græc. fr.*, IV, p. 142.

2. C. Müller, IV, p. 535-622.

3. C. Müller, IV, p. 138.

4. Éd. de L. Dindorf, Bonn, 1831, dans le *Corpus script. hist. byz.*; Migne, *Patrol. grecque*, t. LXXXXVII.

5. Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litter.*, § 50.

6. Photius, cod. 180. Sur les événements de sa vie, voir ses propres témoignages (*Magistrat.*, ch. XXVI-XXX) et la dissertation de Hase, *Commentatio de Johanne Lydo*, dans l'édition de Bonn.

sous celui de Justinien. Il tomba en disgrâce en 552, vécut alors dans une demi-obscurité, et dut mourir vers 565. Ses *Discours* et une *Histoire de la Guerre des Perses* disparurent de bonne heure, car Photius paraît n'en avoir eu aucune connaissance. Les seuls ouvrages de Laurentius qu'il mentionne sont ceux qui nous ont été conservés, les trois traités *Sur les mois* (Περὶ μηνῶν), *Sur les magistratures romaines* (Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας), et *Sur les signes célestes* (Περὶ διοσημείων) [1]. Le traité *Sur les mois* nous est parvenu mutilé; il contient d'utiles renseignements sur le calendrier romain, sur les fêtes, leur origine et leur célébration, ainsi que les légendes qui s'y rapportent. Le traité *Des signes célestes,* après n'avoir été connu longtemps qu'à l'état de chapitres dispersés et incomplets, a pu être reconstitué en notre siècle grâce à de nouveaux manuscrits; l'auteur y expose, à propos des tonnerres, des comètes, des météores, des tremblements de terre et autres prodiges, un grand nombre de faits relatifs à la science augurale et à la religion des Romains et des Étrusques. Enfin le traité *Des magistratures romaines* , aujourd'hui mutilé, offre une série de notices instructives sur les formes du gouvernement et de l'administration chez les Romains. Ce qui fait le prix des traités de Laurentius, c'est qu'il disposait d'une quantité d'ouvrages spéciaux aujourd'hui perdus, dont il a extrait mainte et mainte information. Mais il l'a fait sans critique, sans intelligence, et en mêlant une foule d'erreurs à des informations exactes. D'ailleurs, nul talent d'écrivain, et, comme

1. Principaux mss. : *Caseolinus,* xe siècle, découvert à Constantinople par Choiseul-Gouffier en 1785, aujourd'hui à Paris, Suppl. 257 ; voir la dissertation citée de B. Hase ; *Laurentianus,* 28, 34 (xie siècle). — Édition d'ensemble des trois traités par Bekker, dans le *Corpus scriptor. hist. byzant.*, Bonn, 1837. Éditions particulières : *Lydi de magistratibus*, éd. Fuss, avec Préface de Hase, Paris, 1812; *Lydi de Ostentis*, éd. C. Wachsmuth, Leipzig, 1863 (Bibl. Teubner).

manière propre, un mélange ridicule d'affectation, de rhétorique et de vulgarité.

La géographie, dans la même période, décline comme l'histoire : elle ne nous offre plus guère que des ouvrages de seconde main, sans valeur originale, à l'exception peut-être du seul lexique d'Étienne de Byzance.

Marcien (Μαρκιανός) semble avoir vécu au commencement du v[e] siècle [1]. Deux des ouvrages cités sous son nom sont perdus : un *Abrégé de la Géographie d'Artémidore d'Éphèse* et un *Relevé des distances de Rome aux principales villes du monde*. Il nous en reste deux autres. L'un, intitulé *Périple de la mer extérieure* (Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης), en deux livres, est tiré de Ptolémée et d'un autre géographe, Praxagoras, qui ne nous est plus connu que par quelques lignes de Photius (cod. 188). Le second est un *Abrégé du Périple de la mer intérieure par Ménippe de Pergame*, géographe mentionné plus haut (p. 394). Marcien, on le voit, n'a eu d'autre ambition que de vulgariser des notions contenues dans des ouvrages plus complets, mais peu lus. Lui-même fut à son tour mis à contribution plus tard par l'auteur anonyme d'un *Périple du Pont Euxin*, dont nous avons parlé à propos d'Arrien.

Agathémère est l'auteur d'une *Esquisse de la Géographie* (Γεωγραφίας ὑποτύπωσις) [2] ; livre élémentaire, où il a résumé, d'après Ératosthène, Artémidore, Posidonios et d'autres, un certain nombre de notions sur l'histoire de la géographie, sur le perfectionnement des cartes, sur les mesures de la terre et des mers, sur les vents, etc. Toute la valeur du livre vient de ses sources. La date en est d'ailleurs incertaine. — Deux autres

1. C. Müller, *Geogr. græci min.* (Bibl. Didot), t. I. p. 515.
2. C. Müller, *Geogr. Gr. min.*, II, p. XLII et 471. Cf. l'art. *Agathemerus* de Berger dans Pauly-Wissowa.

ouvrages faussement attribués à Agathémère sont en réalité anonymes et de date inconnue [1].

Seul entre ces géographes d'extrême décadence, Étienne de Byzance a mérité quelque renom [2]. Postérieur à Marcien, qu'il cite, mais antérieur à Hermolaos de Constantinople, qui fit sous Justinien un abrégé de son dictionnaire, Étienne a dû vivre dans la seconde moitié du v[e] siècle. Grammairien de profession, il composa, sous forme de lexique, un ample recueil de notices de géographie historique, en une soixantaine de livres environ, qu'il intitula, *les Ethniques* (Ἐθνικά). Ce recueil, facile à consulter en raison de sa disposition alphabétique, était destiné surtout à fournir immédiatement aux lecteurs des poètes ou des historiens les renseignements qu'ils pouvaient désirer; et, pour réaliser son intention, le savant grammairien donnait, à propos de chaque nom de peuple ou de chaque lieu célèbre, non seulement des indications géographiques, mais aussi des aperçus historiques et biographiques, tirés des meilleurs auteurs et accompagnés parfois d'intéressantes citations [3]. Si l'œuvre en elle-même n'était guère originale,

1. Διάγνωσις ἐν ἐπιτομῇ τῆς ἐν τῇ σφαίρᾳ γεωγραφίας, C. Müller, même vol., p. 488; médiocre essai, où sont résumés, non sans erreur, les principes de la cartographie de Ptolémée; — Ὑποτύπωσις γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, C. Müller, même vol., p. 494, compilation très inégale.

2. Nous n'avons sur lui aucune notice biographique. — L'édition la plus complète est celle de G. Dindorf, *Stephanus Byzantius cum annotationibus L. Holstenii, A. Berkelii et Th. de Pinedo cum Guil. Dindorfii præfatione*, 4 vol. avec une planche, Leipzig, 1825. Édition de Westermann en un vol., Leipzig, Teubner, 1835. Édition inachevée de Meineke, Berlin, 1850, le premier vol. seul paru.

3. Une note à la fin du ms. de Coislin (voy. la note suivante) définit ainsi le contenu de l'ouvrage : Περὶ πόλεων νήσων τε καὶ ἐθνῶν δήμων τε καὶ μετωνομασίας καὶ τῶν ἐντεῦθεν παρηγμένων ἐθνικῶν τε καὶ τοπικῶν καὶ κτητικῶν ὀνομάτων. Étienne avait emprunté beaucoup à l'ouvrage de Démétrius Magnès Περὶ ὁμωνύμων πόλεων et à celui d'Hérennius Philon Περὶ πόλεων καὶ οὓς ἑκάστη αὐτῶν ἐνδόξους ἤνεγκεν

elle dénotait du moins de la science, de la méthode, du goût et une curiosité intelligente des choses du passé. Son plus grand tort était peut-être d'être trop savante pour son temps. Cela la condamnait à être abrégée, et elle le fut au VI[e] siècle, comme nous venons de le dire. Cet abrégé d'Hermolaos nous en a conservé la substance, mais en la réduisant à de secs énoncés. De l'œuvre primitive, il ne reste qu'un petit nombre d'articles isolés, qui suffisent à la faire regretter [1].

VII

Cet affaiblissement de l'esprit critique, qui mène alors l'histoire profane à la plus profonde décadence, n'est guère moins sensible dans la philosophie, malgré certaines apparences, et y produit les mêmes effets.

Ce n'est pas qu'on ne rencontre encore au V[e] siècle des intelligences capables de dialectique, d'analyse subtile et même de puissante synthèse, par exemple celle d'un Proclos. Mais à cette philosophie manque toujours davantage le sens de la réalité. Elle ne sait plus s'attacher ni à l'étude du monde, ni à celle de l'âme ; elle a

(voy. plus haut, p. 685); mais, en outre, il avait puisé, directement ou indirectement, dans les œuvres des principaux géographes et historiens (Ben. Niese, *De Stephani Byzantini auctoribus*, Kiel, 1873). Pour le plan, il s'était inspiré d'ouvrages antérieurs aujourd'hui disparus (par exemple, du Lex. géogr. de Clitarque d'Égine, *Etym. Magn.*, 221-31). En matière grammaticale (orthographe et accentuation, dérivation des noms, etc.), il se rattachait à Hérodien qu'il cite fréquemment (A. Lentz, *Herod. reliq.*, Leipzig, 1867, t. I, p. 153).

1. L'art. Ἰβηρία, cité en entier par Const. Porphyrogénète dans son *De administrando imperio*, ch. XXIII, et la série d'articles qui vont du mot Δύμη au mot Δώτιον, conservée dans le ms. de Coislin (*cod. Coislianus sive Seguierianus* ; E. Miller, *Journ. des Sav.*, 1838). L'article Δωδώνη est particulièrement intéressant : il a été édité par Gronovius, Leyde, 1681 et Schirlitz, *Schulzeit.*, 1828.

pour fondement, non la recherche, mais la tradition pure et la rêverie. Plus d'observation, donc plus de renouvellement intime. Elle vit sur des textes qu'elle interprète en les torturant, en les combinant de mille manières, en les développant à sa fantaisie. Tous les maîtres du temps sont des commentateurs ; et ces commentateurs sont, de plus, des mystiques. Plongés dans les pratiques d'une dévotion ardente, ils s'adonnent passionnément à la théurgie, convaincus de la toute puissance des formules et des pratiques secrètes, exaltés par l'ascétisme et la prière, étrangers aux choses de leur temps. Suspects au christianisme, qui règne alors en maître dans l'empire, et quelquefois même persécutés, ils voient leur influence décroître de jour en jour. Comme ils ont cessé de s'appuyer sur la raison, ils ne représentent plus qu'une tradition altérée. Quelques écrits de Platon, en particulier le *Timée*, quelques poèmes pseudo-orphiques, la collection des *Oracles* (Λόγια) déjà commentés par Porphyre, sont à présent pour eux des livres sacrés, de même que l'Ancien et le Nouveau Testament le sont pour les chrétiens. En fait, il n'y a plus de pensée vraiment indépendante dans le monde grec. Le ve siècle assiste au dernier rayonnement du néoplatonisme, qui décline après Proclos et disparaît peu à peu dans le cours du vi^e siècle.

On a vu, au chapitre précédent, combien l'école syrienne de Jamblique, très brillante dans la première moitié du ive siècle, très favorisée ensuite par Julien, était retombée dans l'obscurité après la mort de cet empereur. Au début du ve siècle, toutefois, voici qu'un foyer actif de néoplatonisme se révèle à Alexandrie. Dans quelle mesure les philosophes qui enseignaient là procédaient-ils de l'école syrienne, nous l'ignorons. A vrai dire, ils semblent assez indépendants les uns des autres,

étant à des degrés divers ou pythagoriciens, ou platoniciens purs, ou aristotéliciens. Simples nuances, d'ailleurs, qui s'effacent par l'éloignement.

Le plus intéressant de ces maîtres est une femme, la célèbre Hypatie [1]. Son père, Théon, philosophe lui-même et géomètre, lui transmit sa science avec ses vertus. Devenue, comme lui, mathématicienne et philosophe, elle tint école à Alexandrie, dès la fin du IVe siècle probablement, et, dans les premières années du Ve. Aussi belle que savante et digne de respect, elle exerçait une influence profonde sur ses nombreux disciples, comme l'attestent encore plusieurs lettres de Synésios, qui fut le plus illustre d'entre eux [2]. Elle commentait Platon et Aristote, tout en enseignant aussi l'astronomie. Le préfet d'Égypte Oreste lui témoignait, dit-on, la plus grande faveur. Ces succès même la perdirent. La populace fanatique d'Alexandrie, excitée par les moines, en vint à considérer la maison d'Hypatie comme le rendez-vous des ennemis de Dieu. On ne sait au juste quel fut en cela le rôle du patriarche Cyrille. Toujours est-il qu'un jour de l'année **415**, une foule sauvage se rua sur cette maison, en arracha la malheureuse et noble femme, et la déchira ignominieusement sans qu'aucune autorité intervînt à temps pour la sauver. Les seuls écrits d'elle que mentionne Suidas se rapportaient aux mathématiques; il ne nous en est rien resté; mais il n'est pas douteux que son influence philosophique et littéraire ne se fasse sentir chez Synésios, dont nous parlerons plus loin.

Quelques années après la mort d'Hypatie, nous voyons

1. Suidas, Ὑπατία, deux notices, dont la seconde empruntée à la *Vie d'Isidore*, de Damaskios. Socrate, *Hist. ecclés.*, VII, 15.

2. Lettres 4, 10, 15, 16, 80, 124, 132. Synésios s'adresse toujours à elle avec un ton de vénération respectueuse et de docilité, même une fois devenu évêque. La lettre 16, où il parle de la mort de ses fils, est postérieure à son épiscopat (cf. ep. 105, § 249).

établis encore à Alexandrie certains maîtres renommés, entre autres Hiéroclès, disciple de Plutarque, et Olympiodore, dont Proclos vint écouter là même, vers 430, les leçons aristotéliciennes [1]. Mais Olympiodore ne nous a rien laissé; quant à Hiéroclès, il est impossible de le séparer de l'école néoplatonicienne d'Athènes, où il se forma, et dont nous avons maintenant à nous occuper.

C'est à Athènes en effet que le Néoplatonisme a pris sa dernière forme et jeté son dernier éclat [2]. Après Jamblique, il était resté sans direction certaine, sans chef capable d'imposer son autorité, oscillant entre la tendance purement théurgique, qui, si elle eût définitivement prédominé, l'eût promptement réduit à n'être qu'une forme de dévotion individuelle, et la tendance mathématique, qui en eût fait une philosophie réservée à un petit nombre d'adeptes. L'école d'Athènes, sans écarter ni la théurgie, ni les mathématiques, y fit rentrer assez de psychologie et de raisonnement métaphysique pour maintenir quelque temps encore la solidité de la doctrine. Elle ne l'agrandit pas, comme l'avait fait autrefois Porphyre, mais elle la coordonna, elle en lia les parties entre elles, elle en fit un corps désormais immuable. Le Néoplatonisme fut par là même condamné, il est vrai, à périr bientôt, mais il recouvra du moins, pour un siècle et plus, les apparences de la force.

Celui qui apporta aux Platoniciens d'Athènes l'inspiration mystique de Jamblique fut sans doute Nestorios; on nous le représente comme dépositaire d'une sorte de religion, qui se transmit plus tard, de lui à Proclos, par sa petite fille Asclépigénia [3]. Mais c'est le fils de ce

1. Suidas, Ὀλυμπιόδωρος.
2. Sur l'école néoplatonicienne d'Athènes, consulter les ouvrages généraux sur l'École d'Alexandrie cités plus haut (p. 820, n. 2), et de plus, Zeller, *Phil. d. Gr.*, t. V3, p. 746 et suiv.
3. Marinos, *Vie de Proclos*, 28.

Nestorios, Plutarque, qui, à la fin du IVe siècle, enta vraiment la nouvelle école sur l'ancienne [1]. Son enseignement eut en effet une action décisive. A la fois raisonneur et rêveur, exégète infatigable, en commentant Aristote et Platon sous l'influence des idées de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, il rétablissait dans l'enseignement l'autorité de la dialectique, en même temps qu'il y consacrait celle de la spéculation mystique. Du reste, Plutarque, n'ayant à peu près rien laissé de durable, n'appartient à l'histoire littéraire que par son influence [2].

Après Plutarque, qui meurt en 431, la série des chefs d'école ou « diadoques » s'étend, à travers toute la fin du Ve siècle et le premier tiers du VIe, jusqu'à la fermeture de l'école ordonnée par Justinien en 529. Ces chefs sont, dans l'ordre chronologique, Syrianos (de 431 à 438, environ), Proclos (de 438 environ à 485), Marinos, Isidore, Hégias, Damaskios enfin, qui enseignait au moment où l'école fut fermée. Nous devons les distinguer spécialement. Mais quelques autres, à côté d'eux, sans figurer dans cette succession officielle, méritent de n'être pas complètement passés sous silence.

Au début du Ve siècle, un des disciples de Plutarque, Hiéroclès, d'Alexandrie, doit être signalé tout d'abord comme un des esprits les plus modérés et les plus fermes du Néoplatonisme à son déclin [3]. Quelques-uns de ses écrits nous sont connus incomplètement par des ex-

1. Suidas, Πλούταρχος Νεστορίου. Marinos, pass. cité. — Zeller, *Phil. d. Gr.*, t. V, p. 749-753.

2. Ἔγραψε πολλά, dit Suidas. Il est cité assez souvent par Proclos, Olympiodore, Simplicius, Philoponos. Fragments dans Olympiodore, *in Phæd.*, p. 124 et 278 Finckh.

3. Suidas, Ἱεροκλῆς. Né à Alexandrie, il vint à Constantinople, fut traduit en jugement, sans doute pour ses opinions, frappé de verges et exilé. Il paraît avoir enseigné dans sa ville natale pendant la première moitié du Ve siècle, avec un grand succès.

traits ou des fragments[1] : un seul, le commentaire sur les *Vers d'or* pythagoriciens, nous est parvenu dans son intégrité ; remarquable par la simplicité du langage, il se fait goûter aussi par l'élévation morale, par la sincérité du sentiment religieux[2].

Bien plus important par le rôle qu'il joua dans l'école est Syrianos, disciple lui aussi de Plutarque, auquel il succéda vers 431 comme chef d'école. Nous ne savons presque rien de sa vie ni de sa personne[3]. Proclos, qui fut son élève, parle de lui avec une vénération enthousiaste. Il se plaît à dire qu'il lui doit tout : il le représente comme une sorte de révélateur inspiré[4]. Syrianos, selon l'habitude de l'école, commentait devant ses disciples les traités d'Aristote et ceux de Platon ; la lecture d'Aristote était comme une première initiation, comparée aux « petits mystères » ; celle de Platon constituait l'initiation finale et complète, la révélation vraiment divine. Le mérite du maître était d'y découvrir, devant ses fidèles éblouis, des profondeurs de spéculation qu'ils ne soupçonnaient pas. Un commentaire littéral, serrant le texte de près, aurait paru à ces esprits exaltés pauvre et froid. On savait gré au professeur de se transformer en hiérophante, on le suivait avec une admiration enthousiaste dans ses aperçus de haute spiritualité, dans ses effusions mystiques, comme aussi dans les développements subtils où il

1. Photius, cod. 214, analyse son traité Περὶ προνοίας. Divers morceaux d'autres ouvrages de lui figurent dans le *Florilège* de Stobée. — Sur la doctrine de Hiéroclès, voir Zeller, t. V, p. 753.

2. Éd. Mullach-Didot, *Fragm. Phil. Gr.*, t. I, p. 408.

3. La notice de Suidas (Συριανός) donne simplement une liste de ses écrits.

4. Proclos, *Plat. Theol.*, p. 216 : Καὶ παραδέδωκεν ἡμῖν τοῖς ἑαυτοῦ μύσταις ἀπηκριβωμένην τὴν περὶ αὐτῆς (il s'agit de ἡ οὐρανοῦ βασιλεία) ἀλήθειαν. *Ibid.*, p. 20 : τὸν ἡμέτερον ἡγεμόνα, τὸν ὡς ἀληθῶς βάκχον, ὃς πρὸς τὸν Πλάτωνα διαφερόντως ἐνθεάζων..., etc. ; et ailleurs (*in Tim.*, 315 B) : ἄνωθεν ὥσπερ ἀπὸ σκοπιᾶς τὰ ὄντα θεώμενος.

montrait comment les doctrines de Pythagore, de Platon et d'Aristote s'accordaient avec les révélations d'Homère, d'Orphée et des Oracles. Toutefois, Syrianos, à ce qu'il semble, suggérait plus d'idées neuves qu'il n'en inventait lui-même. Sa part personnelle dans la doctrine néoplatonicienne paraît avoir consisté surtout en ce qu'il établit encore plus de distinctions et de divisions que ses prédécesseurs dans la hiérarchie des êtres, préparant ainsi l'organisation définitive du système qui allait s'achever entre les mains de son successeur. Ses écrits, probablement nombreux, étaient des commentaires sur les principaux ouvrages de Platon. Nous ne les connaissons plus que par les citations et témoignages qui abondent dans les œuvres de Proclos[1].

Le plus puissant de ces rêveurs subtils fut incontestablement Proclos ; ce fut le seul parmi eux qui fit preuve de génie. Depuis trois siècles déjà, le Néoplatonisme cherchait sa forme définitive. Plotin, après Ammonios Saccas, en avait posé les principes et institué la méthode; Porphyre, avec sa science, l'avait enrichi, documenté, consolidé et vulgarisé; Jamblique y avait introduit un élément important de rêverie mystique et de spéculation subtile; Proclos condensa tout cela, en précisa les détails, et organisa le tout en un vaste système. Ce qu'il ne put pas faire, ce fut de rendre la vie à des théories qui avaient perdu depuis longtemps le contact vivifiant de la réalité[2].

Issu d'une famille riche de Xanthos en Lycie, Proclos

1. Sur la philosophie de Syrianos, consulter Zeller, *Ph. d. Gr.*, t. V³, p. 759-774. — La liste d'écrits donnée par Suidas est fort suspecte, car elle est en partie la même que celle qui figure ailleurs sous le nom de Proclos. Les œuvres de rhétorique de Syrianos ont été mentionnées plus haut (p. 984) : ce sont des commentaires sur Hermogène, qui ont été publiés par Hugo Rabe dans la Bibl. Teubner (*Syriani in Hermogenem commentaria*, Leipzig, 1894).

2. Zeller, *Phil. d. Gr.*, t. V³, p. 774 et suiv.

naquit à Constantinople en 410 [1]. Au dire de son disciple Marinos, il avait pour lui tous les avantages extérieurs, beauté, santé, fortune ; il étudia d'abord la rhétorique en vue des emplois civils, voulant suivre son père Patrikios dans la carrière des honneurs ; mais sa vocation philosophique ne tarda pas à se prononcer. Il suivit à Alexandrie les leçons aristotéliciennes d'Olympiodore, puis vint à Athènes, un peu avant 430 ; là, il fut accueilli comme un fils par le vieux Plutarque et par Syrianos, qui l'initièrent à leur philosophie. Plutarque ne tarda pas à mourir ; Syrianos fut alors son véritable maître. Après avoir vécu dans sa familiarité et s'être pénétré de ses enseignements pendant une dizaine d'années, Proclos lui succéda vers 438. Devenu ainsi chef d'école, il se donna tout entier à son enseignement pendant près de cinquante ans [2]. Absorbé par la réflexion et l'étude, il ne réservait que quelques heures au sommeil ; le reste de son temps, il l'employait à méditer, à écrire, à s'entretenir avec ses disciples ou à commenter devant eux ses textes préférés. Il avait refusé de se marier pour n'être distrait de la philosophie par aucun souci. C'était un ascète [3], toujours plongé dans la haute spéculation ; mais bon, accueillant, séduisant même par son charme personnel, et qui inspirait à son entourage une vénération affectueuse. Sa santé resta bonne, malgré ses austérités, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans ; puis, elle déclina

1. Nous avons une biographie détaillée de Proclos, due à son successeur Marinos. Boissonade l'a publiée à la suite du Diogène Laërce de la Bibl. Didot, Paris, 1850. Notice de Suidas, Πρόκλος ὁ Λύκιος.

2. Il dut seulement quitter Athènes une année pour échapper aux menaces de persécution. Il se réfugia en Lydie, mais revint à son école dès que les passions furent apaisées. Marinos, *Proclos*, ch. xv.

3. Sur ses abstinences, ses jeûnes, ses pratiques de dévotions, voy. Marinos, *Proclos*, ch. xix.

pendant les cinq dernières années de sa vie : il mourut en 485, âgé de soixante-quinze ans.

Proclos enseignait presque sans préparation. Ses pensées sortaient, pour ainsi dire, de l'abondance de ses méditations incessantes. Sa parole était facile et comme inspirée. Quand il exposait ses idées, ses regards brillaient d'un éclat extraordinaire, tout son visage semblait éclairé. Ses disciples croyaient sentir en lui la présence de Dieu ; un jour même, un grave personnage, qui l'entendit par hasard, affirma qu'il avait vu autour de sa tête une lueur divine [1]. Maître et auditeurs vivaient entre ciel et terre, dans une atmosphère illuminée.

Proclos écrivait comme il parlait, vite et beaucoup. Ses écrits étaient surtout des commentaires sur Platon. Beaucoup sont perdus ; mais quelques-uns des plus importants nous restent et permettent de juger des autres [2]. Les plus intéressants sont : les *Éléments de théologie* (Στοιχείωσις θεολογική) [3], ouvrage de jeunesse, où l'auteur résume en une série de formules, fortement liées et coordonnées, la théologie de Plotin et de Porphyre ; les commentaires *Sur la République de Platon*, en quatre livres, texte incomplet ; *Sur le Timée*, écrit par Proclos à vingt-huit ans ; *Sur le Parménide*, œuvre de sa maturité ; le traité *Sur la théologie de Platon* ; enfin les *Objections aux chrétiens*, dont Philoponos nous a conservé quelques parties dans sa réfutation. Nous possédons, d'autre part, six *Hymnes* [4], débris de l'œuvre

1. Marinos, *Proclos*, ch. XXIII.

2. Pour la liste complète des écrits de Proclos, conservés ou perdus, voir Zeller, ouv. cité, p. 778, note 6, et 779, note 1 ; le classement chronologique probable y est donné. Les œuvres de Proclos ont été publiées par V. Cousin, Paris, 6 vol. 1820-1827 ; sec. édit., 1864.

3. Publié dans le *Plotin* de la bibl. Didot.

4. Publiés en dernier lieu dans les *Orphica* d'Abel, Leipzig, 1885.

poétique, très étendue et très variée, où le pieux philosophe avait exprimé ses sentiments de dévotion; et, de plus, quelques écrits de mathématique et d'astronomie, dans lesquels il commente surtout Euclide et Ptolémée. Enfin, on lui attribue, avec quelque doute, un commentaire sur les *Travaux* d'Hésiode, dont nous avons un extrait[1], et une *Chrestomathie* (Χρηστομάθεια γραμματική), mentionnée plus haut[2]. Parmi les ouvrages perdus, citons les traités *Sur la théologie d'Orphée*, *Sur l'accord d'Orphée, d'Homère et de Platon*, *Sur la mère des dieux* (Βίβλος Μητρῳακή), et des commentaires sur plusieurs dialogues de Platon.

Nous n'avons pas à étudier ici la philosophie de Proclos. Pour le fond, c'est toujours celle de Plotin et de Porphyre; mais cette philosophie est, chez lui, plus complètement organisée que chez ses devanciers. Elle apparaît là, pour la première fois, distribuée dans ses cadres et ses compartiments, éclairée dans toutes ses parties, pourvue de tout un appareil de théories et d'explications. « Toute la théologie grecque et barbare, dit Marinos, y compris celle qui s'enveloppe de fictions mythiques, il la pénétra du regard... et la mit en lumière, expliquant tout avec une inspiration divine et ramenant tout à un accord parfait[3]. » Ce qui est vrai de la théologie, centre et foyer du néoplatonisme, l'est de la doctrine tout entière. Proclos, sans vouloir innover en rien, a tout remanié, tout combiné, tout systématisé. Chez lui, voici par exemple la théorie fondamentale du mode de développement de l'existence qui se fixe en une série de formules précises. La multitude des êtres, depuis l'unité absolue jusqu'à la matière, apparaît distribuée en une immense hiérarchie, dans la-

1. Dans les Βιογράφοι, de Westermann; Brunswick, 1845.
2. Voir plus haut, p. 978.
3. Marinos, *Proclos*, 22.

quelle chaque substance procède d'une substance supérieure sans lui rien enlever, et se communique à son tour à une substance inférieure sans rien perdre d'elle-même. Par cette immense échelle, la pensée monte à Dieu comme la vie en descend. Tous ces êtres se divisent en triades suivant une loi invariable; et ces triades se succèdent, du haut en bas, en une série infinie, dont la régularité même atteste la subtilité puissante du dialecticien qui l'a conçue. Comme Platon et comme Plotin, Proclos affirme la providence divine et aussi la liberté humaine; mais, pour concilier ces croyances, il a des solutions bien plus étudiées que les leurs. L'objet propre de la volonté éclairée d'en haut, c'est, pour lui comme pour ses devanciers, d'élever l'âme jusqu'au monde suprasensible; mais la méthode pour s'élever ainsi est plus nettement arrêtée et définie chez lui que chez eux; elle consiste dans l'étude, dans la méditation, dans l'exercice de la vertu, dans la prière, dans les pratiques variées de la dévotion.

Cette philosophie était trop abstraite pour pouvoir atteindre à la beauté vivante. Le mérite littéraire de Proclos est donc médiocre. Visionnaire et dialecticien à la fois, il énonce, avec une précision de mathématicien, des idées qui ne sont que des chiffres ou des signes algébriques sans couleur et sans vie. Les formules s'agencent, se coordonnent, se subdivisent, sans que nous puissions réellement nous y intéresser, puisqu'elles ne sont rien que des créations arbitraires de l'esprit. Effort prodigieux, qui donne l'impression d'un labeur stérile. Il n'y a rien là qui instruise vraiment, rien qui parle ni au cœur ni à l'imagination. C'est une mathématique obscure, et, ce qui est pire, c'est une mathématique bâtie sur le vide.

Proclos, comme l'a dit Zeller, est vraiment un scolastique. Tout son génie s'est appliqué à interpréter des

textes sacrés, qu'il acceptait d'avance pour vrais. Par ses interprétations et ses combinaisons, il a parachevé le Néoplatonisme; mais, en l'achevant, il l'a rendu incapable de vivre. Ainsi cristallisée, la philosophie de Plotin et de Porphyre est devenue inerte. Et c'est dans cet état d'inertie qu'elle a passé des successeurs de Proclos aux théologiens byzantins.

Après Proclos, toutefois, le Néoplatonisme se perpétue encore pendant environ un siècle. Plusieurs de ses derniers représentants se sont fait quelque notoriété à titre de commentateurs.

Hermias, à la fin du v° siècle, enseigna à Alexandrie, où il composa divers ouvrages d'exégèse platonicienne [1]. Nous avons encore de lui un *Commentaire sur le Phèdre*, diffus et scolastique, sans profondeur ni originalité [2]. — Au début du vi° siècle, un des fils de cet Hermias, Ammonios, qui lui succéda dans sa chaire d'Alexandrie, se distingua, lui aussi, comme commentateur, mais plus encore comme astronome et mathématicien. Il nous reste de lui des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote, où l'on trouve, sous le formalisme de l'école, une science véritable [3]. Son influence fut grande : les plus célèbres néoplatoniciens du vi° siècle, Damaskios, Simplikios, Asclépios, Olympiodore, Théodote, Jean Philoponos se reconnurent pour ses élèves [4].

1. Suidas, Ἑρμείας φιλόσοφος.
2. Publié dans l'éd. du *Phèdre* de Fr. Ast, Leipzig, 1810.
3. Publiés par A. Busse, *Comm. in Aristot., græc.*, IV, 1, Berlin, 1891. Ces commentaires sont fort altérés et interpolés; l'attribution de tous n'est pas certaine. Voir l'article de Freudenthal sur Ammonios (n° 15) dans Pauly-Wissowa. — Nous avons aussi sous le nom d'Ammonios une *Vie d'Aristote* qui n'est pas de lui; publiée par Westermann dans le vol. de la Bibl. Didot qui contient Diogène Laerce.
4. Scolies d'Asclépios sur Aristote, publiées par Hayduck, *Comm. in Arist. græc.*, VI, 2, Berlin, 1888.

A Athènes, dans le même temps, Marinos occupait le scolarchat après Proclos, sans aucun éclat; un seul écrit de lui nous est parvenu : c'est la *Vie de Proclos*, intéressante par les faits qu'elle expose, mais sans valeur littéraire [1]. — Isidore, qui lui succéda, paraît avoir été surtout un saint homme et un mystique exalté; il nous est connu par une biographie, conservée en partie seulement, qui est l'œuvre de Damaskios [2]. — Hégias [3], le troisième scolarque d'Athènes après Proclos, n'est pour nous qu'un inconnu, malgré la notice assez ample de Suidas, empruntée à Damaskios.

Passablement déchue sous ces divers maîtres, l'école d'Athènes se relève, vers 510 environ, avec Damaskios, successeur d'Hégias, et avec son disciple, Simplikios. — Damaskios, rêveur et mystique autant que l'avait été Jamblique, qu'il admirait entre tous, fut de plus, comme Proclos, un dialecticien [4]. Il avait écrit divers commentaires sur Aristote, qui sont perdus. Nous possédons encore de lui un traité intitulé *Doutes et solutions à propos des premiers principes* (Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν); il y aborde, non sans vigueur, la difficulté fondamentale du Néoplatonisme, celle de concilier l'Unité pure, dénuée d'attributs, avec l'existence d'êtres déterminés qui procèdent d'elle; et s'il ne la résout pas, il fait preuve du moins en cet essai d'une force d'intelligence qui était rare en ce temps [5]. Nous avons aussi sa

1. Suidas, Μαρῖνος Νεαπολίτης. La *Vie de Proclos* a été publiée par Boissonade, Leipzig, 1814, et de nouveau dans la Bibl. Didot, à la suite du Diogène Laërce, Paris, 1850.

2. Suidas, Ἰσίδωρος. Sur sa biographie, voir plus loin, à propos de Damaskios.

3. Suidas, Ἡγίας.

4. Suidas, Δαμάσκιος. Em. Ruelle, *Le philosophe Damascius*, étude sur sa vie et ses ouvrages, Paris, Didier, 1861.

5. *Damascii fragmenta* dans les *Anecdota gr.* de J. Ch. Wolf, 1724; *Damascii philosophi platonici quæstiones*, éd. Jos. Kopp, Francfort,

Vie d'Isidore, ou du moins l'analyse qu'en a donnée Photius, texte fragmentaire, formé de débris et mélangé de gloses, très souvent inintelligible [1]; c'était probablement un simple chapitre d'une *Histoire de la philosophie* (Φιλόσοφος ἱστορία). Damaskios était à la tête de l'école d'Athènes, lorsqu'elle fut fermée en 529; il alla ensuite en Perse, puis en revint bientôt; après quoi, nous le perdons de vue. — Priscien, contemporain et disciple de Damaskios, nous a laissé seulement quelques traces médiocres de son activité philosophique [2].

Le plus remarquable des philosophes formés par Damaskios fut Simplikios (ou Simplicius), de Cilicie [3]. Tout ce que nous savons de sa vie, c'est qu'il fut du nombre de ceux, qui, trois ans après la fermeture de l'école, cherchèrent un refuge auprès du roi de Perse. Il semble s'être appliqué surtout à commenter Aristote. Nous possédons encore ses commentaires *Sur les Catégories*, *Sur la Physique*, *Sur le traité du ciel*, *Sur le traité de l'âme*, et en outre, celui qui se rapporte au *Manuel d'Épictète* [4]. Les premiers sont précieux par les renseignements qu'ils contiennent sur les philosophes qui y sont cités. Ils ont de plus une réelle valeur d'exégèse. Le commentaire du *Manuel d'Épictète* est plus accessible à

1826; *Damascii successoris dubitationes et solutiones*, éd. Ruelle, Paris, 1889.

1. Photius, cod. 242. Le texte de Photius est reproduit dans le vol. de la Bibl. Didot qui contient Diog. Laërce.

2. *Métaphrase du traité de Théophraste sur la sensation* (dans le Théophraste de Wimmer, t. III, p. 232 et suiv.); *Réponses aux doutes du roi des Perses Chosroès*, dont nous n'avons plus qu'une traduction latine (publiée par Dübner dans le vol. de la Bibl. Didot qui contient Plotin, p. 553-579).

3. Suidas, Πρέσβεις.

4. Comment. Περὶ ψυχῆς dans les *Comment. gr. in Aristotel.*, t. XI; Περι οὐρανοῦ, même collect., t. VII; *Sur la physique*, t. IX, X; *Sur les catégories*, t. IV, 1. — Commentaire du *Manuel d'Épictète*, éd. de Schweighæuser, avec trad. lat., 2 vol in-8°, Leipzig, 1800: éd. de Duebner, jointe au Théophraste de la Bibl. Didot, Paris, 1840.

la majorité des lecteurs. D'une manière générale, l'auteur s'y est proposé d'appuyer les propositions d'Épictète sur la psychologie et la métaphysique néoplatoniciennes; et, en cela, son livre a quelque chose de scolastique; car c'est tout un exposé de philosophie traditionnelle, à propos d'un livre purement moral : mais cet exposé possède une certaine force d'exhortation et d'instruction, qu'il doit à un examen sérieux, simple et sincère des choses en question.

L'édit de Justinien, de 529, mit fin à l'enseignement public de la philosophie néoplatonicienne dans Athènes. L'école fut fermée, ses biens furent confisqués. Mais la doctrine ne s'éteignit pas pour cela. Les philosophes, bien qu'il leur fût interdit de professer leurs idées, semblent être restés réunis encore à Athènes quelque temps. Puis, en 532, l'avènement au trône de Perse de Khosru Nushirvan ou Chosroès, prince instruit et favorable à l'hellénisme, les décida à se rendre auprès de lui. En 535, Chosroès concluait avec Justinien un traité de paix, où il stipulait que les philosophes ne seraient pas inquiétés pour leurs croyances. Ceux-ci rentrèrent dans l'Empire, mais il semble que les derniers représentants de l'école aient préféré dès lors le séjour d'Alexandrie à celui d'Athènes.

Nous y trouvons encore, dans la fin du VIe siècle, un philosophe d'un certain renom, Olympiodore le jeune, qui paraît s'être attaché surtout à commenter Platon[1]. Nous avons de lui un commentaire sur le *Premier Alcibiade*, avec une *Vie de Platon* en manière d'introduction, d'autres commentaires sur le *Gorgias*, sur le *Philèbe*; et, aussi, sur la *Météorologie* d'Aristote[2]. On n'y trouve

1. Quelques renseignements personnels sur lui dans sa *Vie de Platon*, p. 2, Westermann, et dans son commentaire du *Gorgias*, p. 153, Iahn.

2. *Vie de Platon*, dans les *Biographici scriptores* de Westermann.

guère d'originalité ni littéraire ni philosophique. — Au delà, le dernier nom à citer est celui de David l'Arménien, disciple d'Olympiodore ; quelques traces de son enseignement ont subsisté dans des scolies sur la logique d'Aristote. — Antérieur peut-être à David, mais postérieur à Damaskios, Hérennios, dont nous ne savons d'ailleurs rien, nous a laissé un *Abrégé de métaphysique* (Ἐξήγησις εἰς τὰ μεταφυσικά), de médiocre valeur [1].

L'école néoplatonicienne et avec elle la philosophie hellénique disparaissent ainsi vers la fin du VIe siècle. A ce moment, les classes élevées de la société sont entièrement gagnées au christianisme. Une philosophie non chrétienne est devenue impossible dans le monde grec. Ses derniers adeptes ont dû s'éteindre obscurément, sans que l'histoire ait même pris soin de noter leur disparition. Seule, la doctrine survit en se modifiant. Dès le VIe siècle, la philosophie de Proclos passe en grande partie dans la théologie byzantine [2]. Jean Philoponos est un disciple d'Ammonios, et commente, au point de vue chrétien, la doctrine néoplatonicienne de Proclos. Cette même doctrine se retrouvera encore au VIIIe siècle, en partie au moins, chez Jean de Damas, qui la transmettra aux écoles de Byzance. Organisme stérilisé, qui depuis longtemps a perdu toute force vitale en perdant l'indépendance de la pensée.

La philosophie néoplatonicienne, par le tour mystique

Brunswick, 1845, réédité à la suite du Diog. Laërce de la Bibl. Didot, Paris, 1850, et dans la plupart des éditions de Platon. Commentaire *Sur le premier Alcibiade*, éd. Creuzer, *Initia philosophiæ*, etc., t. II, Francfort, 1821 ; *Sur le Phédon*, éd. Finckh, Heilbronn, 1847 ; *Sur le Philèbe*, dans l'édition du *Philèbe* de Stallbaum, Leipzig, 1820-26 ; *Sur le Gorgias*, éd. Iahn, *Jahrbuch*, supplém., t. XIV. Commentaire sur la météorologie d'Aristote dans l'édition de Ideler, 2 vol., Leipzig, 1834-36.

1. *Scriptores classici* de A. Mai, t. IX.
2. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litterat.*, § 70 et suiv.

de ses spéculations, n'était pas faite pour favoriser le développement des sciences positives, et l'esprit du temps, avec sa tendance aux rêveries vaines, compliquée d'une crédulité superstitieuse, était également contraire aux progrès de la connaissance méthodique.

Les mathématiciens toutefois ne semblent pas avoir manqué en ce temps; mais, après Diophante, nous n'en trouvons aucun qui ait fait preuve d'un génie original. La plupart des néoplatoniciens sont en même temps mathématiciens. Au ve siècle, Théon, le père d'Hypatie, Hypatie elle-même, Proclos, beaucoup d'autres, s'occupent de géométrie, d'astronomie, de mécanique, de calculs divers. Alexandrie continue à être un foyer d'études mathématiques. Mais il ne sort de là ni une grande œuvre, ni une théorie nouvelle. — Au vi^e siècle, Anthémios, l'architecte célèbre de Sainte-Sophie, applique surtout ses rares facultés à la mécanique [1]. Il nous reste de lui un fragment *Sur quelques machines merveilleuses* (Περὶ παραδόξων μηχανημάτων) [2]. Cela ne touche guère à la littérature et n'a même que peu d'importance dans l'histoire générale de la science. — Au delà du vi^e siècle, nous ne trouvons plus même de nom à signaler.

Dans les sciences d'observation, la médecine seule garde encore quelque vitalité dans cette dernière période [3]. Le plus remarquable de ses représentants est un des frères d'Anthémios, Alexandre de Tralles, qui, après avoir exercé la médecine militaire, enseignait à Rome au temps de Justinien (527-565) [4]. Son *Art de guérir* (Θεραπευτικά), en douze livres, atteste non seulement une érudition solide, mais une réelle indépendance de jugement,

1. Agathias, *Hist.*, V. 6. Voir l'art. de Hultsch sur *Anthemios* (n° 4), dans Pauly-Wissowa.
2. Westermann, Παραδοξογράφοι, Brunswick, 1839, p. 149-158.
3. K. Sprengel, *Gesch. der. Arzneikunde*, t. II.
4. Art. de Wellmann dans Pauly-Wissowa (*Alexandros*, n° 101).

fondée sur une pratique personnelle [1]. Les autres ne sont plus guère que des compilateurs, qui abrègent les écrits de leurs devanciers. Citons, parmi eux, d'abord Aétios, contemporain d'Alexandre de Tralles, et auteur d'un *Cours de médecine* ('Ιατρικά), en seize livres, dont Photius nous donne une analyse détaillée (cod. 221) [2]; puis Paul d'Égine, le dernier des médecins grecs, qui paraît avoir exercé son art à Alexandrie au VIIe siècle. Sa *Chirurgie* a continué à être étudiée comme un témoignage des connaissances et des méthodes des anciens [3]. Après lui, la médecine, comme toute science, prend fin dans le monde grec.

VIII

Sur les confins du néoplatonisme et du christianisme, se place, au début du ve siècle, un personnage secondaire, mais intéressant, en qui se révèle assez bien un des aspects de la société de ce temps. C'est Synésios, de Cyrène, d'abord païen, orateur et philosophe, puis chrétien et même évêque ; homme remarquable, bien qu'il n'ait été supérieur en rien, et digne d'attirer l'attention par son talent, ses qualités morales, et les circonstances même de sa vie. Son œuvre formera pour nous comme une transition naturelle entre la littérature païenne et la littérature chrétienne de ces derniers siècles.

Né vers l'an 370, à Cyrène, Synésios était issu d'une des meilleures familles de la Pentapole [4]. Il fut élevé

1. Éd. de Puschmann, en 2 vol., Vienne, 1879.
2. Art. de Wellmann dans Pauly-Wissowa, *Aetios*, nº 8.
3. Éd. grecques, Venise, 1528; Bâle, 1538. Nombreuses éditions latines. Texte et traduction française : *La chirurgie de Paul d'Égine*, texte grec et traduction française précédés d'une introduction par René Briau, Paris, 1855.
4. Suidas, Συνέσιος; Photius, cod. 26; Volkmann, *Synesius von Cy-*

dans le paganisme. Sa première éducation achevée, il fréquenta les écoles supérieures d'Alexandrie; il dut y suivre, entre 390 et 395 environ, les leçons d'Hypatie, qui semble avoir exercé une influence décisive sur la formation de son esprit. Sa correspondance témoigne de la reconnaissance affectueuse qu'il garda toujours pour elle. Elle l'initia sans doute aux mathématiques pures et appliquées, mais surtout à la philosophie platonicienne. Jeune encore, il fut chargé par sa ville natale, en 397, d'une mission auprès de l'empereur Arcadius. Pour s'en acquitter, il dut se rendre à Constantinople, où il paraît avoir séjourné jusque vers 400. Lui-même, dans son *Hymne* III, nous a laissé le vif témoignage de ce qu'il eut à y souffrir : sa nature, portée à l'étude, répugnait aux démarches, aux intrigues, aux négociations : les difficultés le décourageaient; souffrant, désespéré, il priait tous les dieux de Constantinople et de Chalcédoine de lui venir en aide; enfin, il réussit [1]. Dans les années qui suivirent, il eut l'occasion de visiter Athènes, où il ne trouva de grand que le souvenir du passé: les maîtres d'alors, un Plutarque, un Syrianos, lui parurent fort au-dessous de ceux d'Alexandrie : « Athènes, écrivait-il, était autrefois le domicile de la sagesse; aujourd'hui ce sont les fabricants de miel qui font sa gloire [2]. »

Il revint donc à Cyrène, s'y maria, et y vécut quelques années en grand propriétaire rural, administrant ses domaines, chassant, s'occupant de sa famille, et donnant tout le temps qui lui restait aux lettres et à la

rene, Berlin, 1869; H. Druon, *Œuvres de Synésius*, trad. en français, avec une étude biographique et littéraire, Paris, 1878; Bardenhewer, *Patrologie*, § 58; Kraus, *Studien ueber Synesios* (questions chronologiques, etc.). Theol. Quartalschrift, t. XLVII, 1865.

1. Hymne III, v. 437-503.

2. *Lettre 136* : Αἱ δὲ Ἀθῆναι, πάλαι μὲν ἦν ἡ πόλις ἑστία σοφῶν, τὸ δὲ νῦν ἔχον σεμνύνουσιν αὐτὰς οἱ μελιττουργοί.

philosophie. Le goût de la retraite était dominant en lui, mais ne l'empêchait pas de s'occuper des affaires de la ville et de sa province. La Pentapole avait à souffrir des irruptions des bandes barbares du voisinage et aussi des caprices d'une administration despotique. Synésios organisa la résistance aux brigands et usa de son influence en faveur du bien public. Il n'était pas encore chrétien, mais il inclinait de plus en plus au christianisme, sans doute sous l'influence de sa femme, et en cédant d'ailleurs à un mouvement général de l'opinion. En 409, l'évêché de Ptolémaïs étant devenu vacant, la voix publique le désigna pour ce poste, qui devait faire de lui le Métropolitain de la Pentapole. Il n'est pas certain qu'il eût encore reçu le baptême. Mais l'opinion distinguait mal entre le néoplatonicien mystique, sévère pour lui-même, secourable à tous, et le chrétien de profession. On voulait un évêque qui eût une grande situation sociale, une vertu et un talent reconnus, qui sût agir et parler : Synésios était l'homme nécessaire. Il le sentit lui-même et se résigna par dévouement, non sans scrupule. Le choix définitif dépendait du patriarche d'Alexandrie, Théophile. Nous avons la lettre que Synésios écrivit alors à son frère Énoptios, chargé, sans doute, de le représenter à Alexandrie dans cette négociation. Il y fait très loyalement ses réserves, tant sur la doctrine que sur la discipline : il ne veut ni renoncer à ce qui lui paraît vrai, ni rompre son mariage [1]. Nous ne savons pas au juste comment ces difficultés furent résolues. Toujours est-il que Synésios devint évêque [2].

Son épiscopat semble avoir été court, mais singuliè-

1. *Lettre 105*. Ses réserves de doctrine portent sur trois points. Il n'admet ni que l'âme naisse après le corps, ni que le monde puisse périr, ni que les corps doivent ressusciter.

2. Évagrios, *Hist. ecclés.*, I, 15.

rement actif. Les misères de la Pentapole continuaient. Il fallait repousser les brigands, contenir les officiers impériaux, apaiser les dissentiments et les conflits de juridiction ecclésiastique. Synésios semble y avoir réussi, autant que cela était possible, à la fois par la fermeté et par la générosité. Nous lisons encore l'excommunication prononcée par lui en 408 contre le préfet de la Pentapole, Andronicos, et la lettre circulaire par laquelle il la communiquait aux autres évêques de la province[1]. Mais nous avons aussi une autre lettre au patriarche Théophile, où Synésios intervient pour ce même Andronicos disgracié et humilié[2]. On ignore la date de la mort de Synésios; il est à croire qu'il ne vécut guère au delà de 413, car rien dans ses lettres ne paraît se rapporter à une date ultérieure. En mourant jeune, il échappa à la douleur d'apprendre la fin sanglante d'Hypatie en 415.

Ce qui subsiste de ses œuvres se compose de discours, de lettres et d'hymnes[3]. Synésios s'y montre homme d'esprit et de sens, doué d'une imagination agréable et d'un certain charme naturel, qualités un peu gâtées par le goût du temps et aussi par sa tendance aux spéculations nuageuses. Il n'aime guère la sophistique, bien qu'il en subisse malgré lui l'influence. Il plaît surtout par les qualités de son âme, par sa droiture, sa sincérité, sa générosité, son courage, et aussi par une finesse naturelle qui donne à ses jugements quelque

1. *Lettre 58*. Cette excommunication, suspendue à la demande d'Andronicos, qui se soumit en apparence, fut confirmée peu après (*Lettre 72*).

2. *Lettre 90*.

3. Édition complète de Petau, Paris, 1633 et 1640, reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. LXVI; *Synesii Cyrenaei orationes et homiliarum fragmenta*, éd. Krabinger, Landshut, 1850, t. I (seul paru d'une édition qui devait comprendre aussi les *Lettres* et les *Hymnes*).

chose de piquant. Dans les discours soutenus, il a de la dignité, de l'autorité, un ton grave, bien qu'il recherche trop la couleur poétique ; dans le genre familier, son élégance, un peu apprêtée, n'est ni sans grâce ni sans force.

Parmi les écrits de la première période de sa vie, il faut citer la harangue *Sur la royauté*, prononcée par Synésios devant Arcadius en 399, lors de son ambassade à Constantinople : œuvre pleine d'une noble franchise. — L'*Éloge de la calvitie* (Φαλακρίας ἐγκώμιον) est une composition sophistique, d'ailleurs spirituelle, où l'auteur s'amuse à plaider contre l'*Éloge de la chevelure* de Dion de Pruse. — Les *Récits égyptiens* ou *De la Providence* (Αἰγύπτιοι λόγοι ἢ περὶ προνοίας) paraissent avoir été composés à Constantinople ; Synésios feint d'y raconter la lutte d'Osiris et de Typhon, mais un avant-propos (Προθεωρία) nous apprend qu'il s'agit du préfet Aurélius et de ses relations avec son frère [1]. — Le traité *Sur les songes* (Περὶ ἐνυπνίων), peu important par lui-même, n'a guère d'autre valeur que de fournir un document de plus sur les superstitions néoplatoniciennes. — Au même temps enfin appartient l'écrit *Sur le don de l'astrolabe*, adressé à un certain Péonios de Constantinople.

La causerie intitulée *Dion*, qui fut écrite par Synésios peu après son mariage, vers 405, représente à elle seule la période de sa maturité antérieure à sa conversion. Il y démontre avec agrément et justesse l'utilité d'une philosophie moyenne, qui puisse servir de transition entre la vie mondaine et la sagesse supérieure ; cette philosophie, l'auteur la trouve chez Dion, sur lequel il

1. Opinion divergente, E. Gaiser, *Des Synesius von Cyrene aegyptische Erzaehlungen*, Woffenbüttel, 1886. Cf. O. Seeck, *Studien zu Synesios*, Philol., t. LII, 1893.

nous donne en passant des renseignements intéressants; mais Dion n'est réellement que le prétexte de son développement, qui a pour sujet une question d'éducation et de discipline morale.

A la période de l'épiscopat de Synésios se rapportent deux *Homélies* incomplètes et deux *Discours* (Καταστάσεις). Le premier, vraiment remarquable, a trait à l'irruption des barbares Macètes dans la Pentapole en 411. Le second, un peu antérieur par la date, est un éloge d'Anysios, préfet de la province de 405 à 407.

Mais au dessus de tous ces écrits, il faut placer la correspondance, qui contient 159 lettres, écrites entre 399 et 413 environ[1]. A la différence des lettres sophistiques dont nous avons eu à parler plus haut, celles-ci sont éminemment instructives, car elles sont pleines de faits, de jugements sur les personnes, de discussions sur les choses du jour, de récits, de confidences. Pour les historiens, c'est le principal document sur la Pentapole dans cette période de l'empire. Il est regrettable seulement qu'elles nous soient parvenues sans classement chronologique; mais, assez souvent, les choses s'y classent d'elles-mêmes. Nous y voyons tantôt le voyageur, tantôt l'homme énergique préoccupé du salut de son pays, tantôt le méditatif studieux, tantôt l'évêque. Ses frères, ses condisciples, ses maîtres, ses amis figurent tour à tour dans cette sorte de galerie. Et dans ces lettres si instructives, il y a de la grâce, de l'enjouement, de la malice, quelquefois de l'éloquence.

En même temps que prosateur, Synésios voulut être poète. Il nous reste, comme échantillon de son talent

1. On la trouve dans les éditions complètes de Petau et de Migne, et, en outre, dans les *Epistolographi græci* de Hercher (Bibl. Didot), Paris, 1873 (p. 638-739). — Trad. française par F. Lapatz, Paris, 1871. — Étude philologique de W. Fritz, *Die Briefe d. Bischofs Synesius von Kyrene*, Leipzig, 1898 qui annonce une nouvelle édition.

poétique, dix hymnes, qui appartiennent à diverses périodes de sa vie [1]. Ces hymnes sont en dialecte dorien et en mètres anacréontiques ou logaédiques ; peut-être ont-ils été composés pour être chantés. Dans les uns, l'auteur, encore païen, s'épanche en effusions mystiques et en rêveries de métaphysique néoplatonicienne ; dans les autres, devenu chrétien, il change de dogmes, sans changer de ton. Au reste, chrétienne ou païenne, toute cette poésie est médiocre. Elle est prolixe, surchargée de formules et de redites, et, malgré certains traits de sentiment ou d'imagination, elle n'arrive jamais à créer l'expression dont elle a besoin. Les autres écrits de Synésios suffisaient à prouver qu'il y avait en lui certaines facultés poétiques ; mais le poète, au sens complet du mot, ne se montre pas plus dans ses hymnes qu'ailleurs.

IX

Nous avons dit déjà quelles causes avaient préparé la décadence littéraire du christianisme grec, jusque dans son essor du IVe siècle. Il s'agit maintenant d'en montrer les effets dans chacun des principaux genres que le IVe siècle avait vus fleurir.

L'historiographie ecclésiastique était née avec Eusèbe, dont nous avons apprécié l'initiative dans le précédent chapitre. Sans être ni un historien philosophe ni un grand critique, celui-ci, grâce à une idée juste et à une remarquable puissance de travail, avait ébauché, dans un genre ancien, une spécialité nouvelle, dont il avait

1. Éditions spéciales : J. F. Boissonade, *Poet. græc. sylloge*, t. XV, Paris, 1825 ; Christ et Paranikas, *Anthol. græca carminum christianor.*, p. 3-23, Leipzig, 1871 ; J. Flach, Tübingen, 1875. — Les hymnes I-IV appartiennent à la première partie de la vie de Synésios ; les autres, à la seconde ou à la troisième.

au moins laissé entrevoir l'intérêt. Après lui, cette spécialité ne demandait qu'à être cultivée pour grandir. Par malheur, elle était venue au monde trop tard; le développement qu'elle attendait lui manqua.

Négligée, à ce qu'il semble, dans toute la seconde moitié du ive siècle, l'histoire ecclésiastique ne reprend faveur qu'au ve siècle. Il se trouve alors tout un groupe d'écrivains qui procèdent d'Eusèbe, et qui entreprennent de continuer son œuvre. Tous traitent à peu près le même sujet; ils racontent l'histoire de l'Église sous Constantin et ses fils, sous Julien, Jovien, Valentinien, sous Théodose et ses fils, et ils la conduisent en général jusque vers le tiers du ve siècle. Ce qu'ils retracent, c'est donc l'établissement définitif du christianisme, sa victoire, et aussi la lutte de l'arianisme et de l'orthodoxie. Sujet bien fait assurément pour les inspirer, puisqu'il leur donnait à mettre en scène de grands événements, des conflits d'idées et de passions, des spectacles dramatiques, des hommes supérieurs, et qu'il leur fournissait encore le moyen de rassembler tous ces éléments d'intérêt dans une unité simple et naturelle. Mais c'est justement la beauté du sujet qui révèle leur insuffisance.

Entre leurs mains, l'œuvre ébauchée par Eusèbe ne fait pas de progrès. Narrateurs estimables, honnêtes, assez bien informés, écrivains médiocres, ils ne sont pas plus philosophes que lui. Les grandes choses leur échappent. Ils ne voient ni les causes profondes ni les conséquences lointaines. Ce sont des prêtres, des avocats, quelquefois des moines, jamais des hommes d'État. Tout se réduit pour eux à une série de détails, à des questions de dogme ou de discipline, à des faits sans portée, à la prédominance de certains hommes ou de certains partis. Leur avantage sur les historiens profanes du même temps, c'est qu'ils sont moins rhéteurs et

surtout qu'ils traitent un sujet où il y a plus d'idées en jeu. Mais, en général, ils ne leur sont pas supérieurs par le jugement. Dans cette médiocrité, ils se ressemblent tous; et c'est une raison de plus pour ne pas nous arrêter ici à chacun d'eux en particulier. Après les avoir présentés en groupe, il suffira de signaler brièvement quelques noms et quelques œuvres.

Nous pouvons passer sur Philippe de Sidé et son *Histoire du christianisme* (publiée vers 430), sur Hésychios de Jérusalem, Timothée de Bérytos, Sabinos d'Héraclée, auteurs d'histoires ecclésiastiques ou d'ouvrages sur les conciles. Nous pouvons passer même sur Philostorge de Cappadoce, dont l'*Histoire de l'Église*, s'étendant depuis l'apparition d'Arius jusqu'à 423, avait principalement pour objet, suivant Photius, la glorification de l'arianisme. Tous ces auteurs ne nous sont plus connus que par des fragments, des extraits et des témoignages [1]. Les seuls noms qui aient pour nous quelque importance au ve siècle sont ceux de Socrate, de Sozomène et de Théodoret [2].

Socrate, le plus ancien des trois probablement, était un avocat de Constantinople, qui, vers le milieu du ve siècle, reprit le récit d'Eusèbe au point où il l'avait laissé et le conduisit jusqu'à son temps. La période qu'il embrasse ainsi dans son *Histoire ecclésiastique* en sept livres, va de 305 à 439. On loue avec raison son information, puisée dans les écrits, lettres ou souvenirs laissés par les personnages du temps, son esprit modéré, sa manière d'écrire simple et saine, quoique un peu sèche et monotone. Son ouvrage, intéressant par les faits

1. Voir Bardenhewer, *Patrol.*, § 61, 2. Pour Philostorge, Photius, cod. 40. Fragments dans Migne, *Patrol. gr.*, t. CIII. Bibliographie dans Bardenhewer, pass. cité.

2. Photius, cod. 28, 30, 31.

qu'il retrace, se laisse lire san
de beaucoup que ce ne soit un
Sozomène, de Salamine, un
crate, fut, comme lui, avocat à
à peu près le même sujet que
clésiastique, en neuf livres. L
est pourtant un peu plus cour
rieur à Socrate, Sozomène l'a
près, quelquefois même transc
redressé [2].

Théodoret, évêque de Kyros
théologien, et nous parlerons b
détail. Mais il est aussi l'auteu
tique, en cinq livres, composé
traite à peu près les mêmes fa
mène (de 323 à 428 environ)
de l'un et de l'autre. On y ret
tielles de son esprit ferme et
ception supérieure de l'histoir
moins d'une grande importanc
comme explication.

Ces trois noms constituent en
imposant encore, dans l'histor

1. Les œuvres des principaux hist
bliées collectivement par H. de Valoi
a reproduit le texte de Socrate d'apr
logie gr., t. LXVII. Autre édition : Soc
toria, éd. R. Hussey, avec trad. lat.,
ces : *Hist. ecclés.*, II, 1 : Ἡμεῖς οὖν π
τὸ πρῶτον καὶ τὸ δεύτερον τῆς ἱστορίας β
μεν, ἀπὸ δὲ τοῦ τρίτου ἄχρι τοῦ ἑβδόμου βι
τες, τὰ δὲ ἐκ διαφόρων συναγαγόντες, τινὰ
σαντες ἐπληρώσαμεν.

2. L'*Histoire ecclésiastique* de Sozom
H. de Valois, mentionné ci-dessus, e
t. LXVII, à la suite de celle de Socr
ment par Hussey, 3 vol., Oxford, 186

v[e] siècle. Au vi[e] siècle, le déclin est déjà bien plus sensible. Et ce n'est peut-être pas seulement parce que la culture générale s'abaisse, c'est aussi parce que les plus beaux sujets sont épuisés. L'histoire de l'Église, après 450, est loin d'offrir le même intérêt que dans la période antérieure. L'Arianisme avait été un grand mouvement, non seulement religieux, mais politique. Le Monophysitisme, le Nestorianisme ne sont plus que des disputes de théologiens.

Nommons seulement Eustathe d'Épiphanie en Syrie, auteur d'une chronique perdue qui allait jusqu'à 502; Théodose, dit le Lecteur (Ἀναγνώστης), qui vers 530, continua, dans un récit en deux livres, l'histoire de Socrate, de Sozomène et de Théodoret jusqu'à l'année 527; Zacharie, le Rhéteur ou l'Avocat, plus tard évêque de Mitylène, en 536, qui conduisit un récit analogue de 450 environ jusqu'à 518; il ne subsiste de leurs œuvres que des fragments ou des traductions [1]. — Le seul historien marquant de ce temps est Évagrios [2]. Né à Épiphanie de Syrie vers 536, avocat à Antioche, questeur sous Tibère II (578-582), mêlé aux affaires religieuses comme conseiller du patriarche Grégoire d'Antioche au temps du concile de Constantinople de 588, préfet honoraire sous l'empereur Maurice (582-620), il mourut à Antioche vers la fin du vi[e] siècle. Cette vie active lui permit de mieux connaître les hommes et la politique. Comme historien, il a mis à profit cette expérience. S'étant proposé, selon ce qu'il déclare dans sa préface, de continuer, lui aussi, Socrate, Sozomène et Théodoret, il écrivit une *Histoire ecclésiastique* en six livres, qui va de 431 à 594. Bien informé et sincère, Évagrios, sans modifier d'ailleurs la méthode de ses prédécesseurs, se montre supé-

1. Voir Bardenhewer, *Patrol.*, § 81, 1 et 2.
2. Photius, cod. 29.

rieur à eux par la valeur, tant historique que littéraire, de son récit. D'autres ouvrages d'histoire qu'il avait composés ne sont pas venus jusqu'à nous [1].

Avec Évagrios finit, à proprement parler, l'historiographie grecque ecclésiastique. C'est le temps, comme nous l'avons vu, où finissait aussi l'historiographie grecque profane. D'un côté comme de l'autre, nous aboutissons aux rédacteurs de chronologies, à Jean d'Antioche, à Jean Malalas, nommés plus haut, et, au-delà encore, à la littérature historique des moines byzantins. Il n'y a plus assez de culture d'esprit, plus assez de force de pensée dans le monde grec, pour qu'il s'y rencontre ni des écrivains capables de constituer un récit solide, ni des lecteurs capables de s'y intéresser.

X

Le même affaiblissement progressif se manifeste dans l'éloquence religieuse et dans l'exégèse. Le ve siècle a encore en ce genre d'assez grands noms, mais il en a peu ; comparé au siècle précédent, son infériorité est éclatante. Le vi^e siècle et les suivants s'enfoncent dans l'obscurité.

Au ive siècle, l'éloquence religieuse avait été brusquement comme soulevée de terre et portée très haut par les causes qui ont été signalées ci-dessus. Au ve siècle, elle profite encore de la force acquise, mais elle n'a plus le même élan. Les grands évêques du ive siècle, quel que fût l'emploi qu'ils fissent de leur talent, apologétique, discussions théologiques, homélie morale ou exé-

1. Bardenhewer, *Patrol.*, § 84, 3. L'*Histoire ecclésiastique* figure dans le recueil de H. de Valois, texte reproduit dans Migne, *Patrol. gr.*, t. LXXXVI. Édition séparée, d'après la même recension critique, Oxford, 1844.

gèse, créaient vraiment des genres nouveaux, ou portaient les anciens à leur perfection. Au v[e] siècle, les mieux doués ne font plus que continuer des traditions, que suivre des exemples ; ils n'ont plus et ne peuvent plus avoir ni le même essor ni la même originalité créatrice. D'ailleurs, la situation est moins favorable littérairement. Le paganisme n'a presque plus d'existence sociale, plus de force de résistance ouverte. Les discussions se resserrent entre orthodoxes et hérétiques. De plus, elles perdent en importance réelle, bien qu'elles excitent toujours les mêmes passions. La tendance rationaliste qui perçait encore sous l'Arianisme est définitivement vaincue. Il ne s'agit, dans le Nestorianisme ou l'Eutychianisme, que de vues théologiques particulières, qui, acceptées ou rejetées, ne peuvent changer le caractère essentiel de la croyance. L'enseignement même de la morale chrétienne n'a plus les mêmes stimulants ; car le christianisme élimine peu à peu de la vie sociale l'élément païen, de telle sorte que la contradiction latente diminue chaque jour. Enfin, les thèmes d'enseignement moral sont constitués, comme aussi ceux de la dévotion. On n'a donc plus les mêmes efforts à faire, et, comme il arrive en pareil cas, dès que l'intelligence cesse de créer, elle s'affaiblit, en raison de ses ressources mêmes.

Deux noms seulement sortent du commun au v[e] siècle, dans l'éloquence, la polémique, ou l'exégèse religieuses ; ce sont ceux de Théodoret et de Cyrille d'Alexandrie. Montrons brièvement ce qui fait leur supériorité ; nous grouperons ensuite autour d'eux tous ceux qui n'ont qu'une importance secondaire.

Cyrille naquit probablement à Alexandrie vers 380 [1].

1. Nous n'avons pas de notice sur Cyrille. Voir Photius, cod.

Nous ne savons rien de précis sur sa famille ni sur sa jeunesse. En 404, nous le trouvons, en qualité de diacre, aux côtés de son oncle, le patriarche Théophile d'Alexandrie, qu'il accompagne à Constantinople : il l'assiste au conciliabule du Chêne, qui dépose Jean Chrysostome. A la mort de Théophile, en 412, Cyrille lui succède comme patriarche d'Alexandrie, après une élection qui semble avoir été violente. Socrate le représente comme dur et autoritaire; il l'accuse d'avoir trempé dans l'assassinat d'Hypatie en 415. Nous ne sommes plus en mesure ni de vérifier ses assertions, ni de les réfuter. La dureté de Théophile à l'égard de Chrysostome laisse au moins planer sur Cyrille, associé à lui, un soupçon d'intolérance. Il ne consentit lui-même qu'en 417 à recevoir le nom de l'illustre banni dans les diptyques de son église.

Dans les quinze ou seize premières années de son patriarcat, il paraît surtout occupé à combattre les Novatiens, les Juifs et les Ariens. Puis, en 429, éclate la grande dispute théologique du Nestorianisme. Nestorios, patriarche de Constantinople, développant les enseignements de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste, affirme qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes distinctes, l'une divine, l'autre humaine. Une partie des évêques d'Orient, notamment Théodoret et Jean d'Antioche, se rallient à son opinion. Cyrille se fait le défenseur ardent du sentiment contraire. Nestorios est condamné au concile de Rome, en 430, et Cyrille reçoit du pape Célestin mission de représenter l'orthodoxie au concile d'Éphèse, en 431. Il y porte douze anathèmes, où il a formulé la doctrine à condamner, et il les y fait

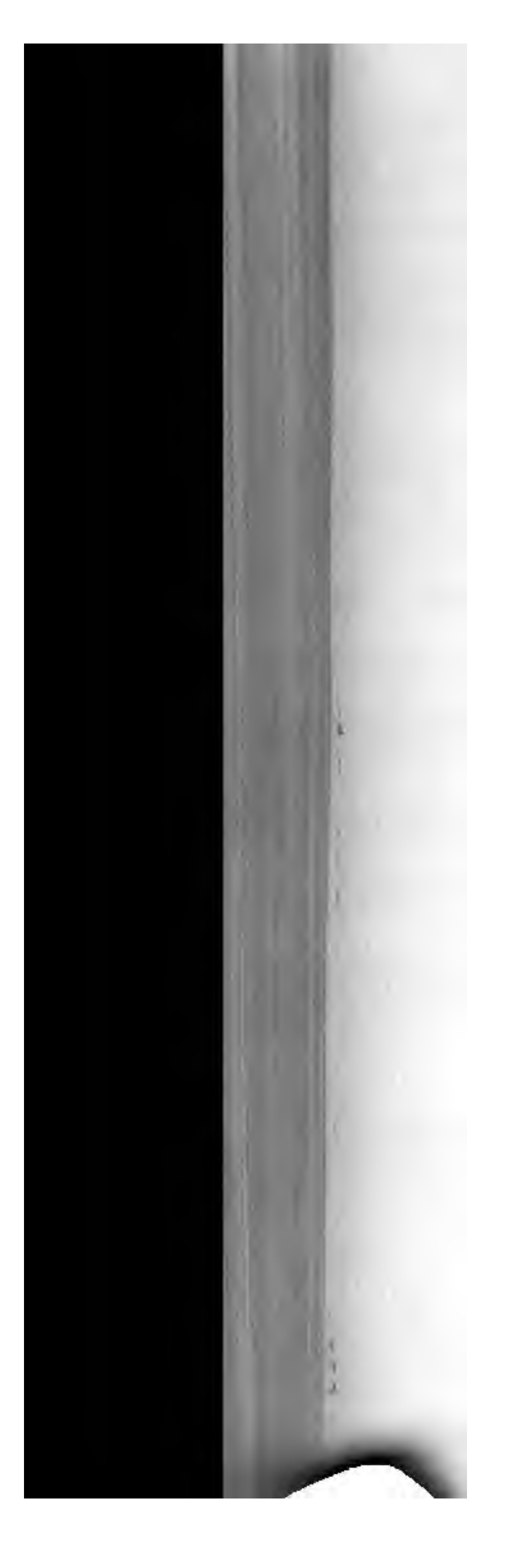
49 et 169. Son rôle public est raconté par les historiens ecclésiastiques ; consulter aussi ses lettres. — J. Kopallik, *Cyrillus von Alexandrien*, biographie d'après les sources, Mayence, 1881. Voir Bardenhewer, *Patrol.*, § 59.

sanctionner, malgré l'opposition des amis de Nestorios. Ceux-ci résistent encore. Cyrille tantôt les presse d'arguments, tantôt négocie avec eux. En 433, il leur fait signer une formule d'union qui met fin officiellement au schisme. Malgré cela, il continue à combattre ce qui peut subsister de résistance avouée ou inavouée, consciente ou inconsciente. Son rôle en face du Nestorianisme est fort analogue à celui qu'Athanase avait tenu au siècle précédent en face de l'Arianisme ; avec cette grande différence, toutefois, que Cyrille, appuyé par l'autorité impériale, n'a point d'exils à redouter, point de persécutions à subir. Tout entier à sa tâche, il la poursuit pendant dix ans encore après la réconciliation de 433, et meurt en 444, ayant occupé le siège épiscopal d'Alexandrie pendant trente-deux ans.

Ses écrits très nombreux, bien qu'aujourd'hui incomplets[1], peuvent se répartir en trois groupes, selon la nature des sujets qu'ils traitent ; 1° apologie générale de la religion chrétienne ; 2° discussion des opinions hétérodoxes, en particulier du Nestorianisme ; 3° exégèse, prédication et correspondance.

Le premier groupe est représenté pour nous par la *Défense du Christianisme contre Julien*, que nous avons eu déjà l'occasion de mentionner. Cette défense comprenait trente livres, dix pour chacun de ceux qu'il réfutait. Nous n'avons plus que les dix premiers, correspondant à un seul livre de Julien. C'est une œuvre d'argumentation serrée, savante, toujours ingénieuse, alors même qu'elle élude l'attaque, et loyale en ce sens qu'elle n'affaiblit pas les objections pour en triompher. Son plus grand tort logique est de recourir sans scrupule

1. La seule édition comprenant toutes les œuvres est encore celle du chanoine Aubert, 7 vol. in-folio, Paris, 1638. Elle a été complétée par A. Mai et reproduite avec ces compléments dans la *Patrol. grecque* de Migne, t. LXVIII-LXXVII.



à l'explication par l'allégorie e
céder à l'adversaire ; son tort n

Le second groupe, comprena
les Ariens et surtout contre les
coup le plus important. Nous
rer ici complètement. Mention
connus : les deux grands ouvr
visent surtout les Ariens ; les t
foi, dédiées à Théodose II, à se
la *Réfutation de Nestorios,* en ci
douze propositions ; le traité *Su*
divin ; écrits dirigés contre le
s'y montre dialecticien tenace
force logique incontestable, sac
ter tout ce qui peut servir l'opi
servir des textes, à en dégager
l'imposer, tant par le raisonne
de la conviction. Il a de la force
Il est habile, tout en étant pres
opinions essentielles.

Le dernier groupe est le moin
prend un certain nombre d'*Ho*
fragmentaires sur diverses p
Nouveau Testament, enfin un r
qualités de l'esprit de Cyrille
ment ; mais son originalité n'es

L'influence exercée par Cyril
de son génie. Dans les question
ve siècle, c'est lui qui a fait pr
a trouvé les formules qui ont é

1 La plupart de ces écrits ont ét
1875 et 1877.

2. Les écrits exégétiques ont été
fragments des *Homélies,* par Pusey,
ment au total cinq volumes.

ciles et qui sont devenues celles de l'orthodoxie. Son rôle dans l'histoire du christianisme est donc très grand. On n'impose pas ainsi ses opinions aux hommes sans les dominer par quelques hautes qualités. Les siennes étaient la netteté de l'esprit, la logique, la force de la volonté, la conviction. Personne au ve siècle n'est plus près que lui des grands évêques du ive, d'Athanase surtout; et toutefois on ne peut dire qu'il soit tout à fait leur égal. Comme homme d'action, il n'a pas eu à déployer toutes les qualités exceptionnelles d'Athanase. Comme orateur, il n'a ni la gravité noble et douce de Basile, ni la grâce brillante de Grégoire de Nazianze, ni l'éloquence pleine, animée, tantôt touchante, tantôt mordante, de Chrysostome. Il est plus homme d'école ; il n'a ni le même naturel ni le même instinct de la beauté. Son style a de la force et s'éclaire assez fréquemment d'images justes et frappantes : mais il est abstrait, artificiel, chargé d'expressions techniques ; chose curieuse, il rappelle celui d'Origène et de Clément, autant ou plus que celui de ses devanciers immédiats.

Théodoret, avec d'autres qualités d'esprit, est loin d'avoir, dans l'histoire religieuse du temps, la même importance que Cyrille [1]. Il n'a attaché son nom à l'établissement d'aucun dogme, il n'a remporté aucune victoire d'opinion ; il est seulement le dernier des grands docteurs de l'Église d'Orient.

Né vers 386 à Antioche, Théodoret put entendre encore, dans son enfance, la parole de Chrysostome et celle de Théodore de Mopsueste. Mais il est impossible

1. Renseignements biographiques dans les historiens ecclésiastiques et dans plusieurs passages de Photius (voir l'Index de l'éd. Bekker). Pour la bibliographie moderne, consulter Bardenhewer, *Patrol.*, § 60 ; voir, en particulier, l'*Historia Theodoreti* du P. Garnier dans son édition de Théodoret.

qu'il ait été leur disciple au sens propre du mot, comme on l'a dit, puisque Chrysostome s'éloigna définitivement d'Antioche au début de l'année 398, et que Théodore de Mopsueste, à partir de 392, ne semble guère avoir quitté son diocèse de Cilicie. Théodoret s'instruisit dans le cloître. En 423, il fut nommé évêque de Kyrrhos, dans la Syrie du Nord, et il y resta jusqu'à sa mort qui eut lieu vers 458. Cet épiscopat de trente-cinq ans aurait été paisible sans les disputes soulevées par les opinions de Nestorios. Théodoret était le condisciple et l'ami de Nestorios : d'ailleurs, le tour de son esprit devait le porter plutôt vers l'opinion qui demandait en somme le moins de sacrifices à la raison. Il prit donc parti, avec Jean d'Antioche et un certain nombre d'évêques d'Orient, contre Cyrille, dont il fut le principal adversaire avant le concile d'Éphèse de 431, et même après ; car il refusa de souscrire à la formule d'union de 433, et ne consentit enfin à condamner officiellement Nestorios qu'au concile de Chalcédoine en 451. Depuis quelques années déjà, il était alors en lutte avec les partisans d'Eutychès, et il avait été déposé en 449 par les évêques monophysites réunis à Éphèse ; mais l'empereur Marcien, d'accord avec le pape Léon, le rétablit en 450. En dehors de ces luttes, sa vie paraît avoir été consacrée surtout à l'étude et à ses devoirs d'évêque.

Doué d'une rare puissance de travail, Théodoret écrivit constamment. La plus grande partie de ses ouvrages est venue jusqu'à nous [1]. On peut les répartir en quatre groupes : 1° les œuvres historiques, comprenant l'*Histoire ecclésiastique* dont nous avons parlé plus haut,

1. Édition complète, avec trad. lat., *B. Theodoreti opera omnia*, du P. Sirmond, Paris, 1642, complétée par le P. Garnier, Paris, 1684 (en tout, cinq vol. in-fol.). Édition de Schulze, en 5 vol. in-8°, Halle, 1769-1774, reproduite dans la *Patrol. gr.* de Migne, t. LXXX-LXXXIV, Paris, 1860.

et quelques autres écrits du moindre importance; 2° les œuvres oratoires, homélies, sermons, panégyriques, dont il reste peu de chose, et les *Lettres*, au nombre de 48; 3° les œuvres apologétiques et exégétiques, ces dernières formant un ensemble considérable de commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament; 4° les œuvres de polémique.

Les œuvres oratoires et les œuvres de polémique, quels qu'aient été leur succès et leur influence, sont ce qu'il y a de moins remarquable dans cet ensemble. Photius nous a conservé des fragments de cinq discours à la louange de Chrysostome, qui durent être prononcés en 438, lorsque les restes de l'illustre banni furent ramenés à Constantinople. Le genre du panégyrique convenait peu à l'esprit sobre et mesuré de Théodoret; ces discours hyperboliques sont d'un homme qui force son talent. Les principales œuvres de polémique sont la *Réfutation* des anathèmes de Cyrille, les *Cinq discours* (Πενταλόγιον) dirigés contre le même adversaire, et le traité intitulé *Le Repas par écot* (Ἐρανιστής), où il combat le Monophysisme d'Eutychès en le rattachant à ses origines. Toutes ces œuvres sont d'une pensée vigoureuse, qui s'appuie sur une connaissance solide des textes. Mais les variations mêmes de Théodoret à propos du Nestorianisme montrent qu'il était plus fait pour la recherche que pour la polémique. Il n'était pas de ceux qui imposent leurs idées, à force de s'y attacher.

Ce qui a fait vivre son nom, ce sont ses écrits historiques, ses écrits apologétiques et ses écrits exégétiques. Nous ne reviendrons pas sur les premiers; d'autant que leurs plus remarquables qualités sont justement celles que nous avons à faire ressortir dans les autres.

Sa grande œuvre apologétique est la *Démonstration de la vérité chrétienne d'après la philosophie hellénique* (Εὐαγγελικῆς ἀληθείας ἐξ ἑλληνικῆς φιλοσοφίας ἐπίγνωσις, in-

titulée aussi Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων), qui comprend douze livres et semble avoir été composée dans les premières années de son épiscopat. L'auteur y compare les vues des écoles grecques et celles du christianisme sur les principales questions de la philosophie. Si l'on en considère le fond, cela n'est pas très original; l'auteur n'a pas de vues personnelles; il emprunte largement à ses devanciers, en particulier aux *Stromates* de Clément d'Alexandrie et à la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Mais il sait dégager et poser les questions, embrasser des ensembles, composer des développements bien faits. De plus, il écrit clairement et sobrement, non sans un certain agrément. On peut en rapprocher les dix *Discours sur la Providence*, composés vers 432, qui forment comme un traité en dix chapitres sur un des points essentiels de la philosophie religieuse. Dans ces deux séries d'œuvres, Théodoret procède de l'hellénisme qu'il combat; il y tient, quoi qu'il fasse, par ses idées, par sa méthode, par son talent même d'exposition.

Son œuvre d'exégète est bien plus considérable; elle est aussi, par sa nature même, plus spéciale; mais elle présente les mêmes caractères. Photius, qui cite quelques-uns des commentaires de Théodoret sur diverses parties de l'Écriture, les met au-dessus de tous les autres [1]. Il en loue la solidité, la pénétration, et en même temps la clarté, l'ordre, la sobriété, la forme simple, élégante sans affectation, éminemment appropriée à l'exégèse. Ces éloges ne semblent pas immérités. Théodoret a hérité des meilleures habitudes de l'école d'Antioche. Il tient d'elle la prudence, le goût des explications solides, le mépris des fantaisies allégoriques. C'est son mérite; mais ce mérite renferme en lui-même sa

1. Cod. 203, 204, 205. Voir en particulier cod. 203, l'appréciation du commentaire sur Daniel : ἔστι δὲ τὴν φράσιν, εἴ τις ἄλλος, ἑρμηνείαις πρέπων.

restriction : Théodoret n'est créateur en rien. Il clôt dignement une très estimable tradition, mais il n'apportait aucun germe d'où pût naître quelque chose de nouveau. On n'est pas surpris qu'après lui il n'y ait plus rien, ou peu s'en faut.

XI

Si l'on met à part ces deux hommes remarquables, les divers genres où ils ont brillé ne comptent à partir du v[e] siècle que des noms peu connus.

L'éloquence religieuse est représentée surtout dans la première moitié de ce siècle par Acakios de Béroë et Sévérianos de Gabala, dont il nous reste quelques discours ; un peu plus tard, par Proclos, Théodotos d'Ancyre, Eusèbe d'Alexandrie, un des successeurs de Cyrille ; puis, vers la fin du v[e] siècle, elle disparaît pour nous. L'apologétique et la théologie, en tant qu'elles touchent à la littérature, ont à peu près le même sort. On cite, au début du v[e] siècle, Macarios de Magnésie, qui compose, vers 410, une grande œuvre d'apologie, publiée très incomplètement en 1876[1] ; Némésios d'Émèse, du même temps, auteur d'un traité philosophique *Sur la nature de l'homme*, où se marque fortement l'influence du néoplatonisme[2] ; puis au vi[e] siècle, Jean Philoponos, le grammairien d'Alexandrie que nous avons déjà nommé, auteur de plusieurs traités théologiques perdus[3]. Mais le seul ouvrage de ce genre qui ait exercé une durable influence, c'est la collection des œuvres de théologie mys-

1. *Macarii Magnetis quæ supersunt*, édit. C. Blondel, Paris, 1876. Voir Bardenhewer, § 61, 1.
2. Bardenhewer, § 51, 11. Publié sous le nom de Grégoire de Nysse dans la *Patrol. gr.* de Migne, t. XLV, p. 188.
3. Bardenhewer, § 82, 3.

tique du faux Denys l'Aréopagite [1]. La date en est in taine ; toutefois, elles ne peuvent être antérieures fin du IV[e] siècle, et elles appartiennent plus proba ment au V[e] ou au VI[e] siècle. Ces œuvres n'intéress guère la littérature ; mais il était impossible de ne les mentionner ici, car elles représentent comme forme chrétienne du néoplatonisme, et elles ont parmi les legs de l'antiquité grecque, un des plus préciés du moyen-âge.

Dans le même ordre d'idées, il faut signaler d'un la littérature mystique qui se développe au V[e] si avec la vie monastique. Les monuments littéraires plus intéressants qu'elle ait laissés sont : d'une l'*Histoire des saints ascètes* adressée par Palladios à certain Lausos (*Historia Lausiaca*, Ἡ πρὸς Λαῦσον ἱ ρία), et composée vers 420 : d'autre part, les œu variées de S. Nil, qui mourut au Mont Sinaï vers 43 Au reste, ce mysticisme n'ayant pas donné lieu à véritable création littéraire, nous n'avons pas à y insi autrement.

On ne peut pas dire que la théologie finisse et s'é gne tout à fait dans le monde grec comme la littérat profane. La vie religieuse demeurant active, elle perpétue, sans noms bien marquants, à travers les VII[e] et VIII[e] siècles, avec Anastase d'Antioche (VI[e] cle), Eulogios d'Alexandrie et Maxime le Confesseur (siècle). Elle aboutit même, d'une manière inattendu un homme remarquable, non seulement par l'étendue son savoir, mais aussi par la force et la variété de génie, Jean de Damas (VIII[e] siècle), qui la relève et en marque la fin. Son grand ouvrage, la *Source de connaissance* (Πηγὴ γνώσεως), en résumant, au point

1. Voir Bardenhewer, § 52.
2. Bardenhewer, § 61.

vue de l'orthodoxie, le savoir doctrinal et philosophique approprié aux besoins du temps, fait disparaître jusqu'au désir de l'augmenter [1]. Il marque donc comme le terme extrême où vient expirer l'effort de la pensée grecque.

Ce rapide aperçu des derniers siècles de la littérature grecque chrétienne devrait être complété par quelques indications sur la poésie religieuse, s'il y avait vraiment en ce temps une poésie religieuse qui pût se rattacher à la tradition hellénique. Mais celle qui essaie de garder la forme classique se réduit vraiment à trop peu de chose.

Nous avons parlé plus haut de la paraphrase de l'Évangile de S. Jean par Nonnos au début du ve siècle et des poèmes religieux de Georges de Pisidie (commencement du viie siècle) [2]. Cela suffit pour caractériser ce genre, et nous n'aurions rien de plus à en dire quand nous jugerions à propos de citer des œuvres intermédiaires, telles que les récits dévots de l'impératrice Eudocie, femme de l'empereur Théodose II (408-450) [3]. — La vraie poésie religieuse de ce temps est celle des *Chanteurs* (Μελῳδοί), qui commence au vi^{e} siècle avec les hymnes de Romanos et se perpétue, non sans éclat, jusqu'aux *Canons* de Jean de Damas et de son frère Cosmas, au viiie [4]. Celle-là du moins est naïve et sincère, elle a sa beauté ; mais elle est doublement étrangère à la tradition classique : car, d'une part, elle s'inspire uniquement du pur sentiment chrétien, et d'autre

1. Bardenhewer, § 89 ; Krumbacher, *Gesch. d. byzant. Litter.*, § 170.

2. Voir plus haut, p. 1000 et 1002.

3. *Eudociæ Augustæ reliquiæ*, éd. A. Ludwich, Bibl. Teubner, Leipzig, 1897.

4. E. Bouvy, *Poètes et Mélodes*, Nîmes, 1886 ; Bardenhewer, *Patrol.*, § 86.

part, elle use de la versification dite « rythmiqu
fondée sur l'accent tonique et non sur la quantité.
a sa place marquée dans une histoire de la littéra
chrétienne, mais non dans une histoire générale d
littérature grecque.

Nous voici donc arrivés au terme de cette lon
étude qui embrasse une succession ininterrompue d
viron dix-sept siècles. Elle a commencé dans la G
primitive, préhistorique, avec les prédécesseurs
connus d'Homère; elle vient s'achever dans les cloî
d'Orient, vers le temps où Héraclius prend parti pour
Monothélites et laisse démembrer son empire par
Arabes.

C'est en effet entre les mains du clergé que tout
qui reste de littérature est à peu près concentré à p
tir du VIIe siècle; aucune forme de pensée ne subsi
qui ne soit marquée des préoccupations ecclésiastiqu
Par suite, tout le mouvement des esprits est circons
dans des disputes d'orthodoxie. Plus de recherche, p
d'essor libre d'imagination, plus de philosophie ni
loquence. L'hellénisme a cessé d'exister, et le byza
nisme lui succède.

Mais cet hellénisme, qui disparaît, demeure en réa
comme un des éléments les plus durables et les p
importants du patrimoine moral de l'humanité. En
loppé d'oubli, ou mal compris et mal apprécié pend
plusieurs siècles, il reparaîtra au temps de la Ren
sance avec un éclat admirable; et il suffira qu'il re
raisse pour que le monde soit transformé. Par lui
moyen-âge prendra fin tout à coup; et voici que, d
une société avide de pensées et de connaissances
jettera, comme une semence féconde, toutes les id
qui constitueront un jour la science et la conscie
modernes. Une puissance merveilleuse sortira de l

puissance de recherche et puissance de création à la fois; tout un afflux de poésie, de morale, de religion humaine, de beauté; un rayonnement soudain de vérité, qui éclairera tous les problèmes, ou qui les fera brusquement apparaître; une force irrésistible, qui secouera les préjugés, qui ébranlera même les institutions sociales, et qui poussera l'homme vers l'avenir. Rien de pareil, si l'on y songe, n'a été vu nulle part. Les autres grands mouvements qui ont agité l'humanité se sont affaiblis peu à peu ou transformés. Mais l'influence de l'hellénisme, une fois restaurée, n'a jamais diminué en réalité; car les autres influences qui peuvent paraître lui succéder dans le monde moderne procèdent de la sienne et n'en sont que la continuation. Et cela tient à une raison bien simple : c'est que l'hellénisme n'avait été que le développement libre de la nature, en ce qu'elle a de meilleur et de plus nécessaire. En le retrouvant, l'humanité n'a fait que se retrouver elle-même et que renouer sa tradition.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER



TABLE DES MATIÈRES

PÉRIODE ALEXANDRINE

CHAPITRE PREMIER. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA PÉRIODE ALEXANDRINE.

CHAPITRE II. — LA PHILOSOPHIE AU IIIe SIÈCLE.

Chapitre III. — Rhétorique, histoire, érudition, et

CHAPITRE VI. — LES DERNIERS ALEXANDRINS ; LES GRECS A

PÉRIODE DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER. — VUE D'ENSEMBLE DE LA PÉRIODE DE L'EMPIRE.

CHAPITRE II. — D'AUGUSTE A DOMITIEN

CHAPITRE III. — DÉBUTS DE LA RENAISSANCE HELLÉNIQUE AU SECOND SIÈCLE.

CHAPITRE IV. — LES ANTONINS. — LA SOPHISTIQUE ET SON INFLUENCE.

Chapitre V. — Hellénisme et christianisme sous les Antonins.

Chapitre VI. — De Septime-Sévère a Dioclétien.

Chapitre VII. — De Dioclétien a la mort de Théodose. L'Orient grec au IVe siècle.

CHAPITRE VIII. — LA FIN DE L'HELLÉNISME. — D'ARCADIUS A HÉRACLIUS.

INDEX GÉNÉRAL

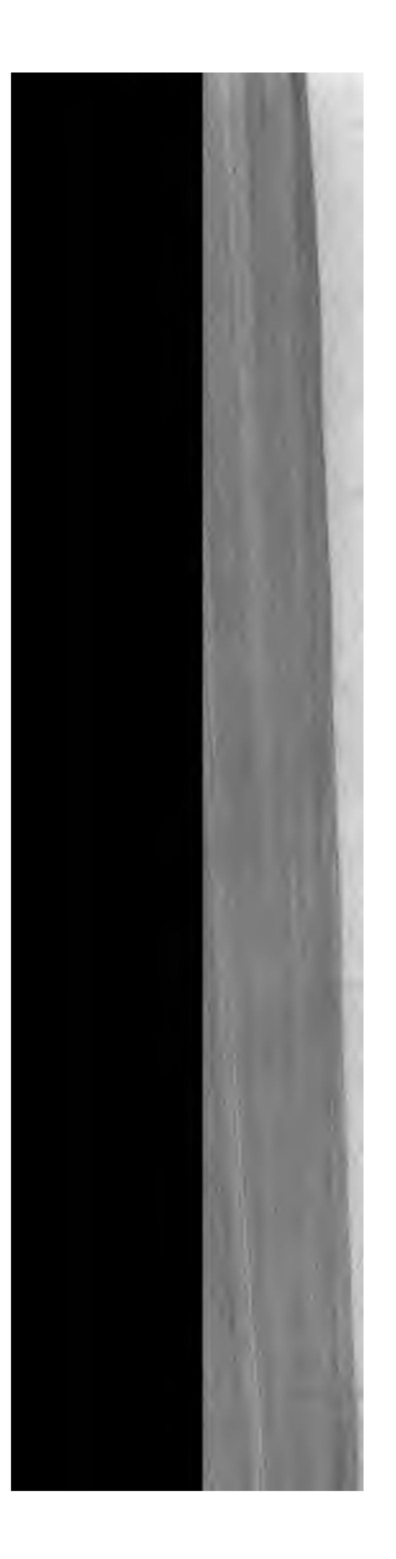
Les numéros des tomes sont en chiffres romains ; ceux des pages, en chiffres arabes. Les indications mises entre parenthèses se rapportent à la seconde édition.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

les littératures anciennes. Et c'est à cela que sert *l'érudition* qu'on exige maintenant du critique littéraire.

Ce n'est pas tout. Outre les rapports qu'elle soutient avec les autres œuvres de la même littérature et avec le temps où elle a été écrite, une œuvre littéraire en a encore — et de plus étroits — avec la personne de l'auteur qui l'a composée. Il nous faut donc le connaître aussi. Si l'histoire politique et sociale est, suivant le mot de Michelet, une « résurrection », il en va de même pour l'histoire littéraire. Qu'on nous donne tous les faits de la vie d'un auteur, la liste chronologique de toutes ses œuvres, avec les témoignages et les jugements des critiques, c'est déjà bien : mais ce n'est pas assez. Il faut qu'après la lecture des pages qui lui sont consacrées nous ayons de son caractère propre, de la nature de son génie, de la tournure de son esprit, de l'éclat de son imagination, de la délicatesse de sa sensibilité, une impression claire et une impression forte ; il faut que l'art qu'il a déployé, les sentiments qui l'ont inspiré, les idées qu'il a exprimées, nous soient démontrés, expliqués, exposés ; en un mot, il faut que nous découvrions « l'homme sous l'auteur », ou — au pis aller — que nous ayons pu du moins nous convaincre qu'il n'y a pas sous cet auteur d'homme intéressant. Et c'est en cela que consiste *l'art* du critique littéraire.

Mais cela ne suffit point encore. Supposons que, par un effort prodigieux de science et de patience, un érudit parvienne à reconstituer la biographie complète des membres d'une cité : l'ensemble de ces biographies mises bout à bout ne formerait point l'histoire de la cité. L'excessive multiplicité des faits ne produirait qu'obscurité et confusion ; de tous les événements, mis ainsi sur le même plan, on ne pourrait point faire ressortir avec netteté la ligne générale du développement ou de la décadence de la cité ; l'étude des individus isolés ne permettrait point de saisir les influences si importantes qu'ont exercées les uns sur les autres les individus comme les générations. Là encore, nous aurions les éléments de l'histoire, mais non une histoire véritable. Il n'en est point autrement pour l'histoire d'une littérature : une série de monographies juxtaposées ne la constitue point ; et, après avoir rendu aux écrivains leur vie personnelle, il leur faut rendre encore leur vie collective. Une littérature quelconque, et si variée qu'elle puisse être, a son unité, et pour ainsi dire son âme. Elle présente certains caractères généraux et constants, que ne sauraient évidemment expliquer ni les renseignements divers fournis par l'érudition, ni l'individualité des écrivains reconstituée par l'art. Or ce sont justement ceux-là qu'il convient d'expliquer d'abord, précisément parce qu'ils sont



généraux et constants et qu'i.
le caractère essentiel. Au-d
circonstances historiques, au-
personnalité des écrivains, s'e
littérature, une sorte de ten
ciente, mais toujours activ
de la race. C'est là la caus
nous puissions remonter, c'es
c'est la cause nécessaire parr
contingentes, et c'est par co
proprement parler, est le b
chercher à atteindre la *sci*
téraire.

Parce que cette cause est
me paraît celle à laquelle d
on doit tout d'abord s'attach
tâché de faire dans le présen
essayé de retrouver cet insti
latine, dans une étude d'ense
romaine ; j'ai contrôlé cette étu
étude plus spéciale d'un mo
d'Auguste, moment qui m'a
pour manifester le caractère
c'est à la fois l'instant où il
où il dévie. Et tel est l'objet
de mon livre : Race, Milieu, M

Mais j'ai voulu entrer dav
détail ; et il m'a semblé qu'au

respondait mieux à mon intention que la méthode de l'*Évolution des genres*. Ce n'est point que je m'abuse sur la valeur absolue de ce système ; et j'en crois là-dessus le ferme et puissant esprit qui l'a conçu. C'est M. Brunetière lui-même qui a écrit les importantes paroles que voici, et qu'à mon avis on a trop peu remarquées.

« Tout système philosophique ou scientifique est ruineux, caduc et faux comme système, je veux dire en tant qu'explication de la totalité des choses. Il l'est au fond et par définition, comme étant une tentative d'interprétation de l'inconnaissable ; il l'est aussi dans sa forme, en tant que logique et lié dans toutes ses parties, et sa beauté même en ce sens est la preuve de sa fausseté. Faisant violence aux faits pour se constituer, sa simplicité le condamne, et sa logique, dont on semble croire qu'elle ferait sa force, fait au contraire sa faiblesse..... Gardons-nous, je le veux bien, de l'esprit de système ; mais ne proscrivons cependant pas les systèmes, et, au contraire, sachons en reconnaître la véritable utilité, si *tout système*, à le bien prendre, et quand on l'a comme dépouillé d'un excès de confiance qu'il a trop souvent en lui-même, *n'est proprement qu'une méthode*[1]. »

Je ne prends donc point à la lettre une méta-

[1] *Évolution de la poésie lyrique*. II, 290-292.

phore; et, lorsque j'use de ce terme d'Évolution des genres, je veux dire simplement que j'étudie chacun des auteurs qui ont employé une certaine forme littéraire *en fonction* des écrivains qui, avant lui et après lui, ont employé cette même forme. Il y a entre eux des différences et des ressemblances; ces différences proviennent de causes diverses; mais ces ressemblances proviennent d'une même cause, et cette cause, c'est le génie propre au peuple dont il s'agit, qui s'accommode sans efforts à cette forme littéraire, ou qui s'y sent mal à l'aise et la dévie, ou bien qui y répugne et la fait éclater. Tel est l'objet de la seconde partie de mon ouvrage : LES GENRES.

Tel qu'il est, ce livre, je voudrais qu'il pût rendre quelques services. Je voudrais surtout qu'il ne parût pas trop indigne de l'École Normale où j'ai jadis été élève, ni de l'Université où j'ai maintenant l'honneur d'enseigner, — et qu'il me fût permis de le dédier à la fois à mes maîtres et à mes élèves.

TOURS, IMP. DESLIS FRÈRES, RUE GAMBETTA, 6.

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR, 4, RUE LE GOFF, PARIS

SOUS PRESSE

MANUEL D'HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE

A l'usage des lycées et collèges

PAR MM.

Alfred CROISET
Membre de l'Institut
Doyen de la Faculté des lettres
de Paris

Maurice CROISET
Professeur de Littérature grecque
au
Collège de France

Un fort volume in-18, relié toile anglaise

MÉLANGES HENRI WEIL

RECUEIL DE MÉMOIRES
CONCERNANT
L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE GRECQUES
DÉDIÉ A
HENRI WEIL
Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon,
Ancien Maître de Conférences à l'École normale supérieure,
Ancien directeur d'études à l'École des Hautes-Études

A l'occasion de son 80e anniversaire

Un fort volume grand in-8°, contenant le portrait de H. WEIL en héliogravure, une phototypie hors texte et nombreux clichés dans le texte.
Prix . . . . 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES
D'ATHÈNES ET DE ROME
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

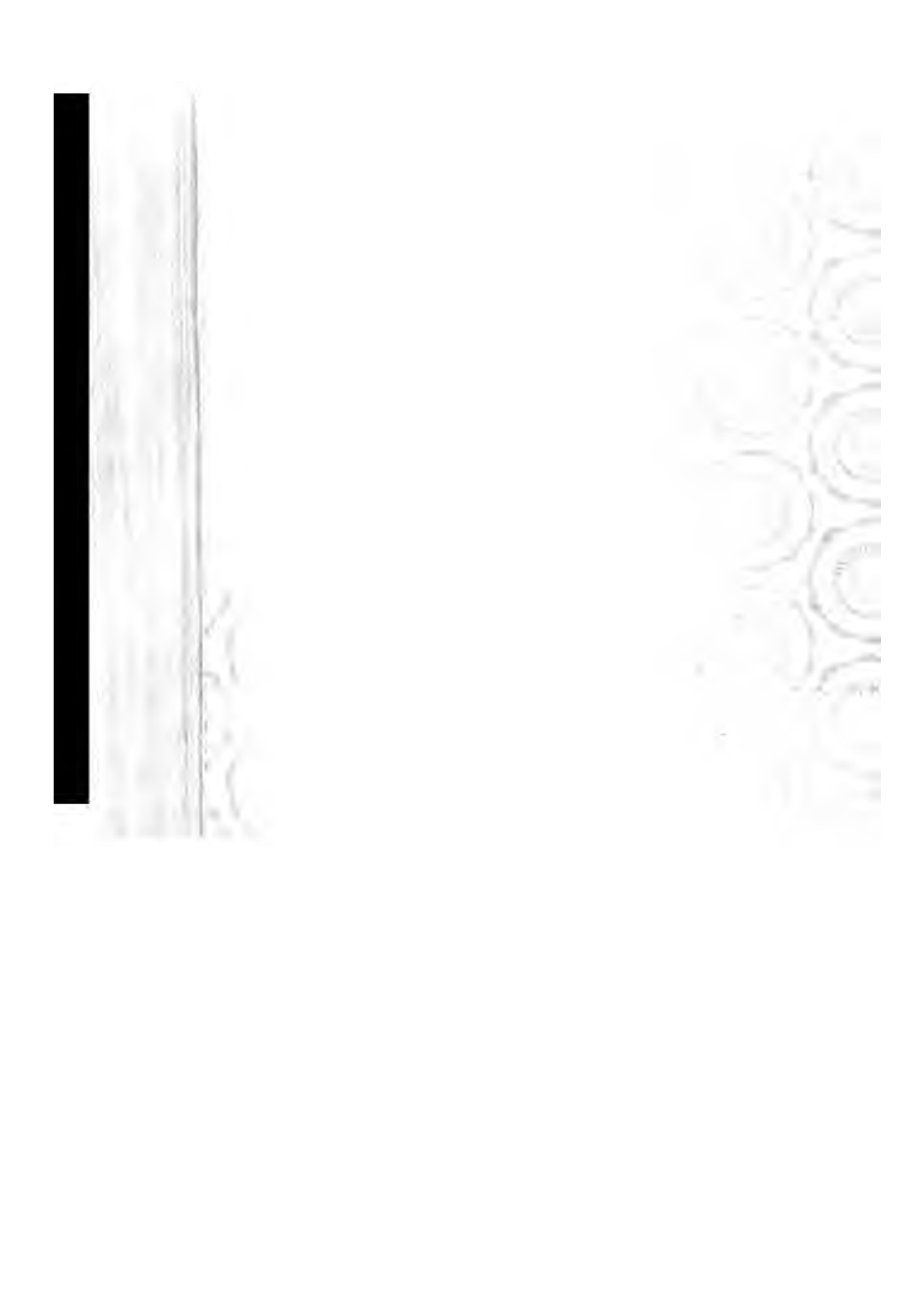
Fascicule soixante-dix-neuvième

ÉTUDE SUR THÉOCRITE

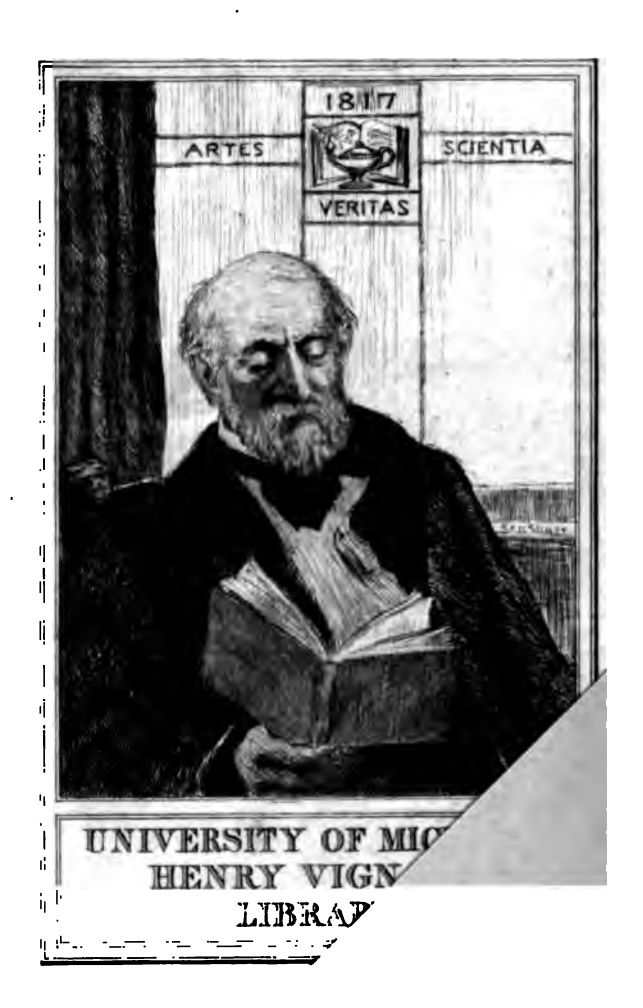
Par **PH.-E. LEGRAND**
Ancien membre de l'École française d'Athènes
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon

Un fort vol. in-8 . . . . 12 fr. 50

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE [illegible]




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03039 7478


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MIC
HENRY VIGN
LIBRA

